LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEIZIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1909

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

APRÈS VALMY[1]

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 23 septembre 1792, soir.

J'aurais désiré avoir de vous, général, des lettres plus fréquentes et plus détaillées. Je sens à merveille que vous avez plus d'une affaire et qu'il vous reste peu de temps pour écrire; mais vous devez sentir aussi que moins je suis instruit de vos démarches et de celles de l'ennemi, plus il me devient difficile de vous servir comme l'exige la chose publique, et comme me le fait souhaiter le désir que j'ai de vos succès et de votre gloire. D'après votre lettre et celle du général Kellermann, je vois clairement que les troupes, officiers et soldats, se sont battus avec la bravoure de Français libres et que tous ont bien mérité de la patrie; mais je vois aussi qu'en perdant plus ou moins de monde, les ennemis ont fait ce qu'ils ont voulu; qu'ils ont coupé vos communications et se sont placés entre vous et Châlons et encore presque entre vous et Reims.

Dans cette position, ce qui me semble le plus important, est de couvrir ces deux villes de manière à vous trouver enfin entre l'ennemi et Paris, quelque route que celui-ci prenne. Il en existe deux; il faut les défendre toutes deux, et toutes deux assez pour faire gagner à vous des forces et à nous du temps.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 15 octobre 1908.
2. Archives nationales F[7] 4692, original.

200795

Pour y parvenir, je pense qu'il faut que le général Kellermann se porte sur Châlons par une marche dérobée, s'il est nécessaire, et même en passant la Marne s'il en est besoin; qu'il défende les postes soit de Dallon, soit de Aÿ, près Épernay, soit tout autre qui lui paraîtra meilleur; mais surtout qu'il s'y défende assez de temps pour recevoir les secours qui lui arriveront et qui sont déjà, en échelons, sur la route d'Épernay.

Le général Kellermann peut tenter cette marche avec les 16 000 hommes seulement qu'il vous a amenés; ce n'est pas que je juge cette force assez grande, mais il trouvera à Châlons, ou sur la route de Châlons à Épernay, le corps du général Dubouquet et celui du général Sparre dont il se renforcera, sans compter les secours qui lui arriveront par ses derrières. Je laisserai alors à sa prudence l'emploi qu'il me paraît devoir faire d'un corps d'élite, tel par exemple que celui du général Dubouquet, pour suivre exactement la rive de la Marne, y couper les ponts, faire descendre les bateaux pleins ou vides, rassembler et chasser devant soi ou brûler au besoin toutes les provisions. Dans cette retraite, le général suivrait, autant que sa prudence serait d'accord avec la mienne, les dispositions que j'ai envoyées hier au commandant militaire de Châlons pour régler sa conduite.

Quant à vous, général, à qui il reste entre 40 et 45 000 hommes au moins, je compte que vous protégerez d'abord Reims, en occupant la montagne de Reims, position dont vous me parlez dans votre lettre; et que, si vous étiez forcé de l'abandonner, vous trouveriez vers Fismes une position presque inexpugnable. Je vous ai disposé dans cette direction des secours en hommes et en munitions de toute espèce; vous les recevrez le plus tôt possible. Je compte toujours également sur vos talents, votre patriotisme et votre courage, et par cette raison ou plutôt par ces raisons réunies, je soumets toujours ces dispositions à votre prudence, pour agir selon les circonstances; mais je tiens à mon idée : défendez ou entravez les routes de Reims et Châlons qui conduisent à Paris; ne craignez pas même, pour y parvenir, de découvrir entièrement tout le reste; car si l'ennemi se jetait dans quelqu'une de ces parties, d'une part il ne serait pas à craindre, dans la saison où nous sommes, qu'il pût s'emparer d'aucune place importante, et de

l'autre, je me regarde comme sûr de le chasser d'où il serait avant l'ouverture de la prochaine campagne. Je n'ai plus rien à ajouter, vous avez en vos mains le salut de la patrie; cette grande considération vous fera rassembler toutes vos facultés et en tirer le meilleur parti possible. Cette réflexion est la seule idée consolante que j'aie en ce moment, mais elle suffit pour que je ne perde jamais l'espoir de voir triompher la belle et juste cause que nous défendons de concert.

Dumouriez rejetait obstinément toute idée de retraite, bien certain que les alliés n'oseraient marcher sur Paris tant qu'il serait à Sainte-Menehould. Kellermann, au contraire, voulait se séparer de lui et se retirer sur Châlons, suivant l'avis de Servan. De là « des querelles continuelles [1] ». Le 25 septembre, Kellermann envoya à Dumouriez une sorte d'ultimatum : « Je vous déclare, disait-il, que si vous ne prenez pas un parti demain, je saurai prendre le mien ». Dumouriez adressa à son collègue la belle lettre qui suit.

Dumouriez à Kellermann [2].

Armée du Nord. Au camp de Sainte-Menehould, le 25 septembre 1792, à cinq heures du matin.

Votre lettre, mon cher Kellermann, que j'ai reçue entre une et deux heures du matin, m'a profondément affligé.

J'y vois le germe d'une division funeste; elle ne peut pas être dans le cœur du brave Kellermann; elle vous est suggérée par les administrateurs des subsistances de votre armée ou par des ennemis secrets de vous et de moi et plus encore de la patrie. Je commence ma lettre par la fin de la vôtre que je vais vous citer :

Prenez une fois votre parti et n'oubliez pas que nous sommes deux généraux très indépendants l'un de l'autre, mais forts pour agir d'un parfait accord pour le bien de notre patrie.

Vos administrateurs des subsistances, votre commissaire général ont écrit dans le même sens à ceux de l'armée que je commande. Ils ont fait plus, ils ont partagé le pays pour l'extraction de ces subsistances; de votre propre aveu, vous

1. *Mémoires de Dumouriez*, III, 52.
2. Archives de la Guerre, copie.

n'avez que 13 000 hommes avec vous, j'en ai près de 45 000. Votre commissaire-général et vos administrateurs ont décidé que tout ce qui viendrait en Vitry et de cette partie *appartiendrait à votre armée*; que tout ce qui viendrait en Châlons appartiendrait à la mienne, et vous savez que Châlons est intercepté ou au moins très incertain pour les convois. Quant à la partie des fourrages, ils se sont attribué tout le Barrois et tout ce qui y touche, et on me laisse la Champagne pouilleuse pour nourrir quarante-huit escadrons et pour 15 à 16 000 rations qu'il nous faut. On ne se contente pas de ce partage inégal et même ridicule, on pille ou on arrête dans votre camp tous les convois qui viennent me joindre, soit en fourrages, soit en pain. Il semble que nous soyons deux armées ennemies réunies sur le même terrain par une trève, et vivant chacun de leur côté. Je vous mets ce tableau sous les yeux, mon cher Kellermann, pour vous faire sentir combien les ennemis de la chose publique, tous les gens mus par de petites considérations nous rendent notre position critique et dangereuse, si l'un de nous les écoute et si nous ne réunissons pas et nos forces et nos cœurs.

Nous sommes deux généraux indépendants; je vous accorde cette proposition : elle est vraie quand nous sommes séparés; mais quand nous sommes réunis, il ne doit y avoir qu'une volonté et un commandement. Cette condition est indispensable et j'en suis si intimement persuadé, je la regarde si nécessaire pour le salut de la patrie, que de ce moment-ci je vous cède le commandement de l'armée, si, après avoir conféré ensemble, il est décidé entre nous que votre plan doive l'emporter sur le mien. Après cette décision, je ferai mettre à l'ordre que vous commandez l'armée réunie; je servirai tant que nous serons ensemble comme votre premier lieutenant général et j'exécuterai ponctuellement ce que vous aurez ordonné. Dès lors, la retraite s'exécutera par où vous l'aurez décidée et comme vous le déciderez. Cet état de choses durera jusqu'à la séparation des deux armées qui ne peut s'exécuter que lorsque nous ne serons plus en présence de l'ennemi.

Venez dîner ici aujourd'hui; il n'est plus possible que nous restions dans cette perplexité. Il faut qu'aujourd'hui même nous prenions entre nous deux un parti quelconque et que nous le

suivions exactement puisque le sort de l'empire et de notre liberté dépend de la conduite que nous allons tenir. Pensez à l'énorme responsabilité dont nous sommes chargés, pensez que la moindre désunion entre nous peut perdre la chose publique et qu'il y en aura au moins l'un de nous deux très coupable si l'on parvient à nous désunir.

Vous vous plaignez, mon ami, de ce que je ne vous ai pas fait part de ce que j'avais fait avec les Prussiens[1]. Croyez-vous que je vous l'eusse caché? Le fait est que la conférence n'a pas eu lieu. En arrivant à mon camp, j'ai trouvé que les Prussiens avaient ouvert une attaque à coup de canon au général Beurnonville, qui les avait repoussés vigoureusement; j'ai été offensé de cette perfidie; je l'ai mandé à M. Manstein[2] qui m'a donné une excuse frivole et m'a promis une espèce de suspension d'armes pour tout le front du camp pour aujourd'hui; quand même ce petit événement n'aurait pas rompu la conférence, j'aurais trouvé un autre prétexte pour la rompre ayant appris que ce qui se passe à Paris ôte tout moyen de traiter sur les trois articles proposés par M. Manstein[3]. Sachez, mon cher Kellermann, que la première décision de la Convention nationale à son début est *la déchéance du roi et l'abolition de la monarchie*. Vous jugez donc qu'il n'y a plus à traiter avec le roi de Prusse, à moins qu'il ne change ses propositions et qu'il reconnaisse le pouvoir représentatif du peuple souverain *qui ne sera pas un roi*; vous croyez bien que ce monarque aura bien de la peine à s'y résoudre.

Il ne faut donc plus compter sur sa négociation et quand cela serait, il faudrait attendre le retour de Westermann et la réponse du pouvoir exécutif. Dans cet état de choses, j'ai fait un plan pour nous renforcer, pour nous rendre formidables. C'est ce plan que je vous ai proposé et que nous devons discuter

1. Profitant de la capture de Lombard, le secrétaire du roi de Prusse, Dumouriez avait entamé des négociations avec Frédéric-Guillaume pour le détacher de ses alliés (Dumouriez à Lebrun, ministre des Affaires étrangères, Sainte-Menehould, 24 septembre, Archives de la Guerre). Dans l'entourage du roi, on espérait gagner Dumouriez à la cause de Louis XVI (Vivenot, *Quellen*, II, 234; Prince royal, *Réminiscences*, 162).

2. Aide de camp du roi de Prusse.

3. Frédéric-Guillaume demandait, avant toutes choses, que Louis XVI fût mis en liberté et rétabli sur le trône.

ensemble. Je vous avoue que je crains tout projet de retraite et que je le trouve plus dangereux que celui de faire face et de nous renforcer. Si vous craignez les ennemis que nous pouvons avoir du côté de Clermont, vous devez juger combien la retraite sera difficile devant eux, parce qu'alors nous serons pris entre deux feux.

Si nous nous retirons sur Vitry, c'est alors que nous livrons réellement Reims, Châlons, et la grande route de Paris. Si nous nous retirons sur Châlons, alors nous livrons le pays de Bar et la Lorraine et nous ouvrons des subsistances à l'ennemi pour hiverner et se préparer à une seconde campagne. Il ne faut donc pas se retirer du tout. Pour pouvoir ne pas se retirer, il faut être les plus forts, donc il faut réunir les troupes de Reims, les troupes de Châlons qui nous donneront une force de plus de cent mille hommes; alors nous conservons nos communications de Reims, Châlons et Vitry; nous acculons l'ennemi aux montagnes, nous rendons la marche de ses convois par Verdun et Longwy dangereuse; elle deviendra même impraticable, vu l'arrière-saison; nos forces augmenteront tous les jours; celles de l'ennemi diminueront; c'est alors que si la Convention nationale le permet, nous pourrons traiter séparément avec le roi de Prusse et le détacher de son allié; c'est alors que réellement nous sauvons la France, car si nous faisons la retraite, nous sommes déshonorés et peut-être perdus. D'après cette opinion, mon cher Kellermann, vous jugez que j'exige de votre amitié et de votre patriotisme deux conditions : la première que tout le temps que nos deux armées seront ensemble, les administrateurs ne séparent point les objets de subsistances et que tout soit en commun jusqu'à notre séparation; la seconde, que sans empiéter sur nos droits respectifs de général en chef, droits que je suis prêt à sacrifier de tout mon cœur pour le bien de la patrie, qu'il n'y ait dans l'armée qu'un commandement.

Vous en avez un exemple en petit dans ce qui se passe au sujet de M. de Frescheville, excellent colonel qui commande treize escadrons de cavalerie légère et un bataillon de chasseurs à pied. Il vient d'être renforcé par M. Baudinot commandant 1 000 hommes de votre armée dont 300 à cheval et 700 à pied. Frescheville n'a fait aucune difficulté de lui remettre sur-le-

champ le commandement, parce qu'il est son ancien; je ne réclame point le commandement quoique votre ancien; je trouve juste que ce soit celui de nous deux dont le plan sera adopté qui commande la totalité de l'armée, et je vous promets toute fidélité à cet égard. Cette lettre va vous être portée par M. de Vaux, mon aide de camp, qui a toute ma confiance; il l'a écrite sous ma dictée et vous pouvez sans nulle difficulté lui ouvrir votre cœur.

Je vous embrasse, mon cher Kellermann, et quelque opposition qu'on cherche à mettre entre nous, je vous aimerai et vous estimerai toujours de tout mon cœur.

Craignant l'entêtement de Kellermann ou des revirements funestes, Dumouriez soumit le différend à Servan. De plus, il envoya une adresse à la Convention et prévint le ministre de la Justice, Danton.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Sainte-Menehould, le 25 septembre 1792.

Je vous adresse, Monsieur, toutes les pièces qui vous feront juger notre position. J'ai fait un plan de réunion pour tenir ce pays-ci; Kellermann en fait un pour se retirer et pour vivre. Je vous expédie M. Vialla, ci-devant commissaire du pouvoir exécutif, actuellement mon aide de camp volontaire.

Pesez dans le conseil si vous devez remettre ma lettre à la Convention Nationale pour donner du poids à votre avis et pour vous procurer une décision, ou si vous pouvez la donner vous-même bien claire et bien catégorique : Réunion ou Retraite. En ce cas, envoyez les ordres à celui des deux dont l'avis l'emportera. Il doit commander en chef l'exécution de son plan et l'autre doit être à ses ordres, sinon la discorde sera mise entre nous et tout est perdu. Kellermann est un bon militaire, très estimable, et je ne serai ni envieux, ni jaloux, si son plan l'emporte. Ne perdez pas de temps, rien ne périclite.

Dans quatre jours, M. d'Harville[2] peut être à Auberive, dans

1. Archives de la Guerre, autographe.

2. Louis-Auguste Juvénal des Ursins de Harville, né en 1749, servit aux carabiniers, puis dans la cavalerie; maréchal de camp en 1788, lieutenant-général en 1792 (employé à l'armée du Nord), il fut accusé en 1793 et mis

deux jours M. de Sparre peut être à Fresne ou Tilloy avec ses 11 000 hommes. Reims nourrira Harville, Châlons nourrira Sparre et l'armée; Vitry sera conservé.

Biron m'a mandé pouvoir détacher 15 000 hommes vers Metz, qu'on portera sur Bar [1]. Tous nos derrières seront gardés et le roi de Prusse sera forcé de traiter séparément ou de se retirer. Décidez sur-le-champ et donnez tout pouvoir à l'auteur du plan que vous adopterez.

P. S. — Si vous adoptez mon plan, mandez à Biron de faire marcher sur-le-champ les 15 000 hommes sur Bar et donnez-lui des ordres précis. Il lui faut huit jours.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez [2].

Paris, le 26 septembre 1792.

Cette nuit, général, ou demain matin au plus tard partiront le colonel Westermann et le citoyen Benoît chargés de la négociation que vous avez ouverte [3]. Quoique je ne doute ni de votre activité ni de votre vigilance habituelle, il est de mon devoir de vous recommander plus que jamais l'un et l'autre en ce moment. Je ne vois pas assez clairement le besoin qu'a le roi de Prusse d'une ouverture si précipitée, pour ne pas y soupçonner de la finesse royale, c'est-à-dire de la belle et bonne

en état d'arrestation par les Représentants du Peuple Hentz et La Porte; replacé en 1795, il fut inspecteur de cavalerie dans différentes armées, fut sénateur en 1801 et prit sa retraite en 1807. Il fut créé Pair de France en 1814.

1. Dumouriez à Biron, 25 septembre 1792 : « Tout se réunit ici, mon cher Biron, le roi de Prusse s'est fourré dans le guêpier et meurt de faim. Vous m'avez mandé que vous avez 15 000 hommes prêts; faites-les marcher par Metz et Toul sur Bar avec la plus grande diligence. Là, je leur indiquerai les moyens de couper la communication de Verdun. Ne perdez pas de temps, nous tenons les ennemis, et sous quinze jours, nous pouvons ruiner leur armée et terminer la guerre.

« Je réunis ici près de 100 000 hommes, je couvre Reims, Châlons et Vitry; votre corps d'armée achèvera le reste. »

2. Archives nationales, F 7 4692, original.

3. Westermann et Benoît étaient chargés de négocier avec le roi de Prusse, de l'exciter contre l'Autriche, de lui faire entrevoir des conquêtes faciles, de l'assurer qu'on le laisserait s'emparer du reste de la Silésie, s'il rompait avec ses alliés (Chuquet, *La retraite de Brunswick,* 98-99).

fausseté. Et quand il en serait autrement, quand toute la France devrait dormir sur de si flatteuses apparences, vous et moi devrions veiller encore. Je vous le répète donc, non seulement employez toute votre vigilance et votre activité, mais faites-la partager à tout ce qui vous entoure. Enfin, si pendant ce temps et par quelque moyen que ce soit, vous pouvez vous rapprocher de la Marne (ce que je vous dis n'est pas une démarche hostile), je vous en conjure au nom de la chose publique, n'y perdez pas un moment.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Sainte-Menehould, le 26 septembre 1792.

J'ai reçu, ministre citoyen, votre lettre du 23 par laquelle vous me demandez des lettres plus fréquentes et plus détaillées. Si tout était en bon ordre, si tout marchait comme je le désire, je n'aurais à faire que mon métier de général et alors j'aurais du temps de reste pour vous écrire; mais je suis obligé de faire tous les métiers et de passer à tout moment au travers de toutes les contrariétés.

Le petit nuage est entièrement dissipé entre Kellermann et moi. Je lui ai développé mon plan, il l'entend parfaitement bien, il l'a entièrement adopté et nous sommes convenus de tous nos faits, mais je n'en crois pas moins nécessaire que vous donniez une décision sur le commandement du plus ancien quand deux armées sont réunies, pour tout le temps qu'elles passent ensemble. Vous devez être sûr que je n'en abuserai pas et que je ferai faire par amour ce que je pourrais exiger par droit.

Kellermann me fait dire que vous lui écrivez une lettre très pressante[2] pour l'engager à se porter sur Châlons. Je vous

1. Archives de la Guerre, autographe.

2. Le 24 septembre, Servan avait écrit à Kellermann : «... Je ne puis que vous recommander personnellement de couvrir Châlons et de ne plus laisser de route ouverte à l'ennemi, en vous observant que dans la position où sont les armées réunies, elles ne peuvent contenir que l'armée prussienne et qu'elles laissent un champ libre à celle de Clerfayt... ».

En même temps, il lui envoyait copie de sa lettre à Dumouriez du 23 septembre au soir, et lui recommandait, en cas de mouvement sur Châlons, d'avertir Sparre.

avoue, mon cher Servan, que je pourrais être un peu étonné de ce que vous vous adressez séparément à un des deux chefs de l'armée : 1° parce que vous avez l'air de craindre que je ne m'obstine à garder ma position de Sainte-Menehould ; 2° parce que si Kellermann prenait au pied de la lettre votre dépêche, ou il me forcerait la main et dérangerait mon plan, ou il partirait seul et m'abandonnerait à l'ennemi. Si j'ai votre confiance, comme vous me le mandez dans toutes vos lettres, n'écrivez rien qui puisse me faire croire le contraire. Sinon je vous demanderai des ordres, je les exécuterai, et vous répondrez de tout. Ne vous laissez point aller par les frayeurs de la ville et analysons de sang-froid ma conduite depuis l'ouverture de la campagne.

Je suis arrivé à Sedan le 28 d'août ; la totalité de l'armée du traître La Fayette était de 17 à 18000 hommes. Le roi de Prusse et Clerfayt en avaient 80000 contre moi ; je leur ai tenu tête, sans être entamé, jusqu'au 15 de ce mois.

Depuis lors, au moyen de différentes réunions, j'ai rassemblé au camp de Sainte-Menehould 58000 hommes. Ce camp contre lequel on crie tant à Paris, a tenu si bien en échec l'armée prussienne que, quoique placé entre Reims et Châlons et moi, elle n'a osé pénétrer ni à Reims ni à Châlons. Je suis arrivé au point d'épuiser cette armée par les bivacs, la famine, les maladies et la désertion. J'ai eu l'avantage dans tous les combats particuliers ; c'est en quoi le brave Kellermann m'a vigoureusement aidé. J'ai été le Fabius, il a été le le Marcellus et nous minons sensiblement l'Annibal Brunswick.

Après avoir joué le rôle de Temporiseur tout le temps nécessaire pour en imposer à ces fameux généraux prussiens, lorsque j'ai appris qu'ils avaient écrit pour recevoir des secours, j'ai fait un plan pour réunir 70 ou 80000 hommes avec lesquels je vais les forcer à faire un mouvement. En attendant, nous nous amusons mutuellement avec de vaines négociations dont j'ai tout l'avantage, parce que cette espèce de trève donne l'occasion à mes postes avancés d'inonder les leurs du décret des déserteurs en allemand. Vous verrez par le plan développé dans la dépêche que vous porte M. Vialla que, par mon projet de réunion, je couvre également Châlons et Reims, sans découvrir Vitry. Je tiendrai cette nouvelle position beaucoup plus facilement encore que celle de Sainte-Mene-

hould. Je recevrai mes convois avec une extrême facilité et j'embarrasserai fort l'ennemi à qui je ne laisserai pas même la ressource désespérée de hasarder une bataille. Si, au lieu de cela, nous nous divisons, le général Kellermann et moi, nous courrions risque, l'un ou l'autre, de nous voir accablés par la totalité des Prussiens avant d'être secourus ; nous nous éloignerions trop de l'ennemi, nous laisserions trop de terrain à sa disposition et nous intimiderions nos deux armées, parce que nous aurions l'air de fuir un ennemi qui n'ose nous attaquer.

Le général Dubouquet est déjà rendu d'hier au soir au Frêne ; sa cavalerie légère est en avant de lui sur Tilloy. Voilà donc notre communication de Châlons bien parfaitement rétablie. Quant à celle de Reims, comme j'espère que le 28 ou le 29 au plus tard, le général d'Harville sera campé à Auberive sur la Suippe, alors je pourrai faire mon mouvement par la gauche et déborder la droite du roi de Prusse. Je fais partir aujourd'hui les gros équipages pour Vitry, ainsi que Kellermann les siens, afin d'être moins embarrassés dans nos mouvements et, vers le 30, j'exécuterai ma grande disposition. Jusque-là, rien ne périclite, et si vous montrez mon plan au patriote Laclos[1], je le fais juge lui-même de cette disposition militaire.

J'attends ce que mon ami Lebrun[2] me mandera sur les propositions de l'aide de camp général Manstein. Il a dîné chez moi hier avec Kellermann, Valence et les deux princes Égalité. Je lui ai remis le *Moniteur* et je lui ai expliqué avec beaucoup de franchise, que le roi de Prusse, s'il voulait traiter, devait le faire avec la Convention Nationale. J'ai aujourd'hui chez le roi de Prusse, M. Thouvenot, adjudant général, pour traiter l'échange des prisonniers. Je crois que malgré la répugnance du monarque prussien, on me rapportera de nouvelles propositions. Je les ferai passer sur-le-champ par un courrier. J'avoue que je suis intimement persuadé que rien ne serait plus heureux pour la France, que de détacher le roi de Prusse ;

1. Choderlos de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, placé par le Conseil exécutif à Châlons auprès du maréchal Lukner, en qualité de commissaire. Il a écrit sur cette période des lettres fort intéressantes, qui sont conservées aux Archives de la Guerre (V. E. Dard, *le général Choderlos de Laclos*).

2. Lebrun, ministre des Affaires étrangères.

jusqu'à présent, je ne suis que la raquette qui reçoit et qui renvoie les propositions de négociations. Comme les Prussiens paraissent me témoigner une confiance exclusive, parce que j'ai été ministre des Affaires étrangères, je pourrai, si la République le juge à propos et si on m'envoie des bases, travailler activement et profiter des circonstances. J'attends sur cela des ordres ultérieurs, mais on peut être persuadé que la négociation ne dérangera en rien mes opérations militaires et que, dans la position où nous sommes, j'aime mieux couper le nœud gordien que de le délier. Il faut nécessairement que le roi de Prusse : 1° Reconnaisse la République et traite avec elle ; 2° Rompe la convention de Pilnitz ; 3° Évacue les places de Longwy et Verdun qu'il a prises et remmène ses troupes ; 4° Ne se mêle point de notre guerre avec la maison d'Autriche et déclare qu'il ne la regarde point comme une guerre d'Empire ; 5° Se contente d'une simple intercession en faveur de Louis XVI sans rien exiger à cet égard ; 6° Laisse terminer par une discussion juridique l'affaire des princes possessionnés.

Si ces six articles, avec peut-être quelques modifications, peuvent être accordés, il s'en suivra très vite un traité d'alliance entre la France et la Prusse qui donnera presque sans combattre la liberté aux peuples de la Belgique. Je n'ai rien entamé à cet égard avec M. Manstein, mais dans la conversation d'hier, je lui ai fait entrevoir l'impossibilité de traiter autrement et le peu d'intérêt que mettent les Français à traiter de quelque manière que ce soit. Je saurai ce soir quelle impression ma conversation a pu faire au quartier général.

Vous pouvez annoncer à nos pères conscrits que les soldats montrent autant de persévérance que de courage ; que, quoique sans pain depuis deux jours par la lenteur des convois, non seulement ils ne murmurent pas, mais que plus ils souffrent, plus ils semblent redoubler de confiance en leurs généraux. Je vais encore faire quelques exemples pour achever d'établir l'obéissance aux lois. Dans l'armée de Dubouquet on ne parle que de couper des têtes. J'ai écrit une lettre, qui, je l'espère, fera effet. Si cela ne suffit pas, je prendrai d'abord le parti de chasser avec infamie les motionnaires et, si cela ne suffit pas encore, j'en ferai faire une justice sévère et expéditive. Les troupes républicaines doivent avoir, avec moins de châtiments

avilissants, une discipline plus austère que les satellites des despotes.

Le 27 septembre, Servan prévenait Dumouriez que, sur l'ordre du Conseil exécutif, il aurait le commandement en chef des deux armées. Mais Servan pensait qu'il fallait se replier de Sainte-Menehould derrière la Marne de façon à couvrir directement Paris.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 27 septembre 1792.

Il sera important, mon cher général, d'après les événements du moment et ceux qui se préparent, de vouloir bien m'envoyer un officier qui vienne rendre compte au Conseil. Il m'ordonne de vous écrire qu'il a jeté les yeux sur M. Dillon pour remplir cet objet. J'espère toujours, mon cher général, que vous resterez convaincu, ainsi que nous, que vous n'avez plus un moment à perdre pour vous rapprocher de la Marne, afin de couvrir par là Châlons, Reims et les superbes campagnes du Soissonnais et de la Brie. Que nous importe actuellement que l'ennemi occupe les plaines arides de la Champagne, mais nous voulons que votre brave armée et celle du général Kellermann soient approvisionnées en abondance et nous ne supportons pas de savoir que vos communications sont devenues infiniment difficiles et que vous avez des ennemis presque de tous les côtés. Plus ils sont dans une position fâcheuse relativement aux subsistances, plus il faut la rendre pénible et améliorer la nôtre. D'ailleurs personne ne vous voit tranquillement à Sainte-Menehould, tandis que les uhlans viennent insulter les faubourgs de Reims.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 27 septembre 1792.

Le Conseil exécutif provisoire n'a pas jugé, général, devoir envoyer votre lettre à la Convention Nationale; mais il s'est occupé avec la plus sérieuse attention et de votre projet et des

1. Archives nationales, F ^{7} 4692, original.
2. Archives de la Guerre, copie.

raisons que vous donnez à l'appui. Il a observé d'abord que vous n'aviez pas les données exactes de la question que vous cherchiez à résoudre. En effet, vous comptez que Reims et Châlons peuvent vous fournir 30 000 hommes et ils ne peuvent vous fournir que les 10 000 que vous a conduits le maréchal de camp Dubouquet, car nous comptons pour peu quelques milliers d'hommes à peine organisés et armés imparfaitement que vous pourrez en tirer encore. Vous comptez sur 15 000 hommes de la part du général Biron, et le corps que vous lui demandez vient de partir sous les ordres du lieutenant-général Custine[1] pour Spire, Trèves, etc. ; il ne pourrait, dans aucun cas, vous arriver avant quinze ou vingt jours. Il n'est pas étonnant qu'en calculant sur des données si différentes, le Conseil et vous, vous ne soyez pas arrivés au même résultat. Aussi son avis est-il affirmativement que vous devez abandonner sans délai la position que vous occupez pour vous approcher de la Marne et vous concerter avec le général Kellermann pour couvrir à vous deux Reims et Châlons, en tenant entre vos deux armées les communications bien établies. La difficulté d'assurer vos subsistances dans votre position actuelle est entrée aussi comme élément dans cette détermination. Le Conseil a pensé qu'en vous plaçant de manière à avoir derrière vous un pays fertile et abondamment pourvu de tout et en laissant l'ennemi dans un pays stérile et déjà mangé, c'était gagner une belle bataille, puisqu'elle devait forcer les Prussiens à la retraite faute de subsistances : d'autant que l'expédition du lieutenant-général Custine va détruire en grande partie et peut-être en totalité les ressources que l'ennemi tirait de ses derrières.

A présent, général, n'allez pas, je vous prie, en conclure qu'il faut que le général Kellermann commande les deux armées, etc., etc., car le Conseil, le général Kellermann, vous et moi, nous avons beau être d'avis différents ou contraires, nous sommes pourtant tous et toujours du même avis, celui de sauver la

1. Adam-Philippe de Custine de Sarreck, né en 1742, servit pendant les campagnes d'Allemagne de 1757 à 1762, puis en Amérique où il fut fait maréchal de camp en 1781. Nommé lieutenant-général le 6 octobre 1791, il commanda en chef l'armée de la Moselle en 1792, puis celle du Nord en 1793. Décrété d'accusation, il fut condamné et guillotiné le 28 août 1793.

Chose Publique. Vous n'en commanderez donc pas moins les deux armées tant qu'elles resteront réunies, puisque vous êtes l'ancien et que c'est votre droit; vous n'en aimerez pas moins le général Kellermann, vous n'en agirez pas moins de concert avec lui; car enfin nous tous qui sommes bien résolus à sacrifier notre vie, s'il le faut, nous saurons bien au besoin sacrifier aussi notre opinion.

Les avis de Servan et du Conseil exécutif furent inutiles. Dumouriez se refusait à quitter Sainte-Menehould. « Quant au conseil perpétuel de me rapprocher de la Marne, écrivait-il à Servan, de me mettre derrière elle et de séparer l'armée en deux ou trois petits paquets, je me garderai bien de le suivre. Je n'irai pas gâter la campagne, faire une retraite déshonorante, qui ôterait à notre armée toute son énergie et toute sa confiance[1]. »

Dumouriez finit par obtenir gain de cause.

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[2].

Paris, le 29 septembre 1792, sept heures du soir.

Vous vous fâchez bien fort, général, tandis que nous faisons tout ce que vous voulez et que vous faites tout ce que nous voulons. En effet que vous demandions-nous? de vous rapprocher de la Marne, et c'est précisément ce que vous allez faire, si au moins nous nous en rapportons au projet que le général Kellermann nous envoie comme le vôtre, en nous envoyant aussi le sien.

Or, en demandant de vous rapprocher de la Marne, nous ne vous avons jamais parlé de prendre une position plus timide ou plus hardie, et tant que nous vous verrons avoir vos communications libres et un bon pays sur vos derrières, nous serons parfaitement contents.

Au surplus, pour finir de manière à ne plus revenir sur ces tristes débats, je déclare que toujours je vous dirai ce que la prudence me suggérera et tout ce qu'exige de moi l'ensemble des grands objets qui me sont confiés; mais qu'après cela, comme vous êtes en état de bien voir et en place pour le

1. Dumouriez à Servan, Sainte-Menehould, 28 septembre (Archives de la Guerre).

2. Archives nationales F 7 4692, original.

faire, je ne contrarierai jamais les opérations auxquelles vous tiendrez fermement et que je ferai, au contraire, tout ce qui dépendra de moi pour les faire réussir.

Le ministre Lebrun vous dit sur les négociations ce que je vous dis sur les opérations de guerre; au moins s'en est-il expliqué ainsi avec moi sur la réquisition que je lui en ai faite. C'est, je crois, tout ce que nous pourrons faire. Votre affaire à vous, c'est de sauver la République, ainsi que vous nous en donnez l'espoir.

Je crois devoir vous prévenir, au cas que vous ne le sachiez pas encore, qu'il est possible que le général Biron ait déjà disposé du corps que vous lui demandez de vous envoyer.

Le 30 septembre, sur la proposition de Brunswick, les alliés commencent à battre en retraite.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Sainte-Menehould, le 1er octobre 1792.

Enfin, mon cher Servan, ce que j'ai calculé, arrangé et prédit dans toutes mes lettres est arrivé. Tenez-moi compte de ce qu'on appelait mon obstination; les Prussiens sont en pleine retraite. Le brave Beurnonville, qu'on a baptisé l'Ajax Français, leur a pris depuis deux jours plus de 400 hommes, plus de 50 chariots et plus de 200 chevaux. D'après tous les rapports des prisonniers et des déserteurs, cette armée est épuisée par la famine, la fatigue et le flux de sang. L'ennemi décampe toutes les nuits, ne fait qu'une ou deux lieues dans le jour pour couvrir ses bagages et sa grosse artillerie. Je viens de renforcer Beurnonville, qui a plus de 20 000 hommes et qui ne les lâchera pas, qu'il n'ait achevé de les exterminer. Dès aujourd'hui, je me joins à lui de ma personne pour achever cette affaire. Relisez mes lettres et vous verrez que si je n'avais pas pris le parti de résister à l'opinion universelle, l'ennemi était sauvé et la France en danger. Je vous envoie quelques exemplaires de ma négociation; je l'ai fait imprimer parce que le général d'une armée d'hommes libres ne doit point laisser de soupçons sur sa correspondance avec l'ennemi. J'espère que

1. Archives de la Guerre, autographe.

cette aventure-ci nous délivrera du fléau de la guerre et, comme je crois vous l'avoir mandé, j'espère, si on a confiance en moi, prendre mon quartier d'hiver à Bruxelles. Assurez l'auguste assemblée du peuple souverain que je ne demanderai à me reposer que lorsque les tyrans seront entièrement hors de portée de nous faire du mal.

Je vous embrasse.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Sainte-Menehould, le 1er octobre 1792.

Je vous ai écrit un mot ce matin, mon cher Servan; vous n'en aurez pas beaucoup davantage ce soir. L'ennemi est en pleine retraite; il a passé la Tourbe et se retire sur Vaux-les-Mourons. On prétend qu'il a jeté ses pontons sous la paroisse de Mourons et qu'ils sont soutenus par six pièces de position, placées sur les hauteurs de Mourons. Nous continuons à leur faire force prisonniers; l'avant-garde de Beurnonville s'étend jusqu'à Servon, Binarville et Condé-les Autry. Les hussards et les Belges traversent la forêt sur Apremont et ont pris hier 28 hussards montés à Fléville, après en avoir tué 12 et le capitaine. Cette nuit le château d'Autry sera attaqué par mes troupes légères qui tenteront d'aller couper les deux ponts de Senuc. Le général Stengel se rapproche ce soir de Beurnonville et occupera les villages de Massiges et Ville-sur-Tourbe avec son infanterie dans les Usages de Cernay; l'avant-garde et la réserve de Kellermann se porteront sur la Dormoise et j'espère que nous pourrons vexer leur arrière-garde et ramasser les traîneurs. Tous ces malheureux prisonniers ont le flux de sang et sont exténués par la faim. Verdun est rempli de plus de 5 000 malades; il y en a plus de 8 000 à Grand-Pré. Le reste de nos troupes légères achèvera d'envelopper la droite de leur retraite par les Rosiers et les bois des Froids Fossés et d'Autry, pendant que les troupes légères de Beurnonville pénétreront par derrière jusqu'à mon ancien camp de Grand-Pré.

J'ai envoyé visiter le camp de la Lune et de l'Hyron que tenaient les Prussiens. On y a trouvé plus de 300 chevaux

1. Archives de la Guerre, autographe.

morts et à moitié mangés, beaucoup d'effets abandonnés et une quantité de bois considérable. On a poussé l'examen jusqu'aux fosses de leurs latrines qu'on trouve pleines de sang; ils ont enterré beaucoup de morts; toute leur route est jalonnée de chevaux morts et c'est cependant du milieu de ce cimetière que le duc de Brunswick envoyait le plus insolent des manifestes [1].

Je ne néglige point mes autres voisins de Clermont; j'ai envoyé ce matin le général Dillon avec 3 000 hommes d'infanterie et de cavalerie pour les tâter du côté de Rarécourt. Je vais renforcer de plusieurs bataillons le poste des Grandes Islettes et celui de La Chalade pour pouvoir attaquer moi-même au lieu de défendre dans cette partie.

Dès que l'armée prussienne sera entièment engagée dans les gorges, dès que je la saurai débouchée dans la plaine de Buzancy, je me séparerai du général Kellermann que je ferai passer par Passavant pour déposter les Hessois de Clermont. C'est alors qu'il n'y aura plus aucun danger à notre séparation et qu'elle sera utile.

En même temps, j'enverrai à Sedan M. de Chazot avec quelques escadrons de dragons et des détachements de flanqueurs. Il prendra le commandement qu'avait M. de Miaczinsky et ce général Polonais, qui connaît parfaitement la guerre d'escarmouches, va par Mouzon et Carignan donner la main à la garnison de Montmédy pour poursuivre et harceler l'ennemi dans sa retraite sur Longwy. Je n'ai malheureusement ni équipages de siège, ni mortiers avec moi, sans quoi je serais bien sûr sous dix à douze jours de bombarder Verdun.

Vous pouvez conclure de ces détails que l'armée prussienne est ruinée, qu'elle ne peut pas hiverner dans les districts de Verdun et Longwy parce qu'ils sont mangés, qu'elle ne peut pas entreprendre d'assiéger Mézières, Sedan ni Montmédy devant une armée victorieuse; qu'elle n'a d'autre ressource que de se retirer tristement ou par le Luxembourg, ce qu'elle ne

1. Ce manifeste, remis à Dumouriez le 28 septembre, était un véritable ultimatum, qui posait comme principe le rétablissement de l'autorité royale. Dumouriez trouva cette déclaration « si impérative, si dure, si déplacée » qu'il ordonna la cessation immédiate de la trêve (Dumouriez à Manstein, Sainte-Menehould, 29 septembre; *Mémoires de Dumouriez*, III, 69).

voudra pas, ou en allant gagner le duché de Deux-Ponts pour hiverner et recevoir des renforts. Mais je doute que le roi de Prusse veuille continuer une guerre dont le début est si maladroit et si funeste pour lui. Je crois que, de sa personne, il cherchera à regagner Potsdam, que ceci refroidira prodigieusement son amour pour la maison d'Autriche.

P. S. — Les commissaires sont arrivés à temps pour être témoins du dénouement de cette grande aventure. Ils rendront compte à la Convention Nationale de la bonne conduite de l'armée.

Dumouriez au Ministre de la Guerre Servan[1].

Vienne-la-Ville, le 2 octobre 1792.

Le quartier général des ennemis est encore à Autry pour cette nuit, à ce que l'on croit; mes postes en sont très voisins et il sera insulté ou chassé demain. Je m'en suis rapproché de ma personne, comme vous le voyez. Le général Valence est à ma gauche et cernera la droite des ennemis avec prudence et avec audace; nous en allons faire autant de notre côté. J'ai depuis ce matin dix bataillons dans Clermont et 1 500 hommes dans Varennes. Le général Dillon que j'avais envoyé avec 2 ou 3 000 hommes pour inquiéter les Hessois en se portant sur Rarécourt par Passavant, a eu contre eux un succès qui prouve partout la même faiblesse de leur part. Le maréchal de camp Neuilly, qui a chargé la cavalerie hessoise à la tête de ses dragons, a tué de sa main le premier Hessois et a sauvé la vie à un lieutenant nommé Lindau qu'il a fait prisonnier. Je viens de dégrader vingt-trois soldats du 4e bataillon de fédérés. Ils seront demain matin rasés, dépouillés de leurs armes et de leurs uniformes et chassés honteusement de l'armée. Procès-verbal qui constate leur lâcheté et leur révolte sera envoyé à leurs municipalités et je vous en enverrai le double.

Je vous envoie la copie d'une pièce infiniment curieuse[2]. J'espère faire un jour acquitter cette quittance de 117 moutons

1. Archives de la Guerre, autographe.

2. On a reproduit cette pièce à la fin de la présente lettre.

au roi de Prusse dans ses états de Clèves et de Gueldre, si son orgueil l'empêche de faire sa paix particulière. J'envoie la pièce originale aux citoyens commissaires de la Convention Nationale pour qu'ils la lui fassent passer. Elle pourra servir de preuve dans la grande procédure.

Je reçois dans le moment votre lettre du 1er octobre[1]. Le général d'Harville n'a point eu du tout tort de se plaindre et, bien loin d'être mécontent de lui, je trouve qu'il a fait un tour de force en rassemblant à Pontfaverger une petite armée sans organisation. J'ai dit au citoyen Lapoype de se rendre promptement à Épernay; je lui ai donné une instruction pour ce qu'il doit y faire. Dès que les grands établissements seront faits, je lui donne ordre de venir seconder le général d'Harville. J'envoie à MM. les commissaires pour transmettre à l'Assemblée Nationale une autre pièce très curieuse. C'est le livre d'ordres de l'armée émigrée dans lequel on peut rechercher les noms de ces chevaliers autant méprisés dans l'armée prussienne qu'abhorrés dans l'armée française.

Si vous voulez, mon cher Servan, relire toutes mes dépêches depuis la jonction des armées, vous verrez que rien de ce qui arrive actuellement n'est l'effet du hasard, que je n'ai point varié dans mes calculs. J'espère que dorénavant vous prendrez confiance en moi et que vous ne laisserez pas détourner cette confiance par d'autres correspondances qui ne peuvent que nuire à l'unité du commandement et du plan de campagne, si nécessaires au succès de nos armes. J'espère aussi que vous rendrez un compte exact à la Convention Nationale de ma conduite et des événements, ne fût-ce que pour diminuer la perplexité et l'incertitude. Je vous avoue que je n'ai pas lu sans étonnement dans les papiers publics que le général Berruyer[2],

1. Le 1er octobre, Servan avait écrit à Dumouriez et s'était plaint de Harville, qu'il ne jugeait pas capable d'occuper un poste important. Celui-ci avait adressé au ministre de la Guerre, le 30 septembre, du quartier général de Pontfaverger-sur-Reims, ses doléances au sujet de la pénurie d'officiers supérieurs, de commissaires des guerres, de matériel et d'approvisionnements dans laquelle il se trouvait.

2. Jean-François de Berruyer, né à Lyon en 1738, quitta deux fois et reprit le service, fut maréchal de camp en 1792, lieutenant-général le 7 septembre de la même année, commanda en chef l'armée de l'Intérieur en 1793, fut suspendu, rappelé, fut inspecteur de cavalerie, gouverneur des Invalides, mourut dans ces fonctions en 1804.

que j'estime et que j'aime, ait annoncé à la Convention Nationale que l'ennemi est en pleine marche sur Paris et que vous ayiez laissé subsister une pareille erreur en ne donnant pas l'assertion contraire et en écrivant le même jour 29 que vous n'aviez rien à apprendre, pendant que je vous avais expédié plusieurs courriers, entre autres Westermann et Vialla.

Le village de Hans en Champagne a livré pour l'armée prussienne 117 moutons dont Sa Majesté le roi de France s'engage à payer la valeur lorsque sa personne sacrée sera libérée et l'ordre rétabli dans ses États; en foi de quoi je donne pour la garantie spéciale de Sa Majesté Prussienne la présente quittance, qui pourra être réalisée et échangée contre la valeur des susdites denrées en temps et en lieu.

Au quartier général, Hans en Champagne, le 29 septembre 1792.

Signé :

CHARLES-GUILLAUME-FERDINAND
DUC DE BRUNSWICK LUNEBOURG

et plus bas

| Delfunmeau | ?

Das Dorf Hans en Champagne hat für die Königliche preussische Armee geliefert 117 Hamel deren Werth Seine Majestät der König von Frankreich sich zù bezahlen (*mot illisible*) machen, sobald höchst deren geheiligte Person befreit und die Ordnung in deren Staaten wieder hergestellt sein wird. Zur Beglaubigung dessen stelle ich über specieller Verbürgung seiner Königlichen Majestät von Preussen gegenwärtige Quittung aus, welche zù seiner Zeit gegen baares Geld nach dem Werth der obgedachten Waaren ausgewechselt werden kann.

Hans, den 29 sept. 1792.

KARL WILHELM FERDINAND
HERZOG
ZU BRAUNSCHWEIG LÜNEBOURG

Certifié conforme à l'original.

A Sainte-Menehould le 2 octobre 1792, l'an 1er de la République.

Le général en chef de l'armée du Nord :
DUMOURIEZ

Le Ministre de la Guerre Servan à Dumouriez[1].

Paris, le 4 octobre 1792.

Quoique très souffrant, mon cher général, je ne peux pas résister au besoin de causer avec vous pour répondre à votre

1. Archives nationales, F 7 4692, original.

lettre du 2 octobre, qui m'a fait de la peine parce que vous ne me rendez pas la justice que je mérite de votre part. Ce n'est pas à l'homme qui, dès qu'il vous a connu, vous a désiré à la tête de nos armées, que vous pourriez reprocher le moindre doute sur vos talents militaires ; ce n'est pas à l'homme qui est si franchement dévoué au bonheur de la République que vous pourriez reprocher de ne pas concourir de tout son pouvoir aux excellentes vues d'un général qui, comme vous, prend si fort à cœur les intérêts de la République. Je n'ai jamais varié dans mes désirs et ils se sont trouvés ceux que vous alliez remplir lorsque l'ennemi a commencé à se retirer ; je veux dire porter votre gauche à la Marne et votre droite à Sainte-Menehould, afin d'assurer une grande facilité pour les subsistances, une grande tranquillité pour Châlons et Reims, et forcer l'ennemi à un mouvement qui ne pouvait que lui être funeste ; d'ailleurs, eussé-je mal vu, j'en conviendrais bien vite. Je suis enchanté que vous soyez content du général d'Harville, nous ne voyons pas de même sur ce point, mais cela est très peu important ; le général La Poype[1] va se rendre à Épernay d'où il se rendra auprès de vous pour prendre vos ordres ultérieurs relativement à l'établissement sur Épernay.

Si les ennemis se retirent franchement, ne serait-il pas plus avantageux de reprendre Verdun ? et avec des précautions sages pour le fortifier davantage, en faire de nouveau un entrepôt bien plus à portée des opérations ultérieures ? C'est à vous, mon cher général, à décider ce point important afin que l'on s'arrête en conséquence à ce que vous jugerez le plus convenable. Ma confiance en vous ne peut plus augmenter, et lorsque j'écrivais au général Dumouriez à Maulde de venir sauver l'armée La Fayette et contribuer ensuite à repousser les ennemis, je savais à qui je m'adressais. Je vous parle d'autant plus vrai que je suis comme les mourants qui disent la vérité qu'ils ne

1. Jean-François, marquis de La Poype, né à Lyon en 1758, servit au régiment des Gardes Françaises, quitta le service en 1787, puis fut élu en 1791 lieutenant-colonel au 2e bataillon de volontaires nationaux de Seine-et-Oise, puis maréchal de camp le 1er septembre 1792. Chef d'état-major, puis général de division en 1793 à l'armée d'Italie, il fut suspendu de ses fonctions en 1795, rappelé en 1797, servit aux armées de Mayence, d'Italie, du Rhin, à Saint-Domingue. Il fut fait prisonnier de guerre en 1804, rentra en France en 1806, resta dans l'armée jusqu'en 1815, fut même replacé au cadre de réserve de 1831 à 1832 ; il mourut en 1851.

peuvent plus garder. Je ne suis plus ministre, et convaincu que vous ne me refuserez jamais votre estime, je vous parle en homme loyal, franc, républicain et jaloux de l'attachement de mes concitoyens. La Convention connaît parfaitement votre belle conduite et les obligations que nous avons à vous, M. Kellermann et autres généraux. Ne lisant aucun papier, renfermé au milieu de mes affaires, c'est par vous que j'apprends l'assertion si déplacée de M. Berruyer; lorsque de mon côté j'écrivais que je n'avais rien à apprendre à la Convention, c'est que je n'avais encore rien appris de nouveau de votre part. D'ailleurs, si j'ai oublié quelque chose, ce n'a jamais été par mauvaise intention. Je suis souffrant depuis plusieurs jours; depuis plus longtemps, je suis obsédé par les gens et par les choses, et il n'est pas étonnant que je ne suffise pas à tout. Si vous croyez pouvoir assiéger Verdun, vous trouverez dans Metz des mortiers et tout ce qui vous sera nécessaire; il y a des obusiers à Châlons. En voilà bien long, mais c'est mon cœur qui vous a écrit. J'espère que quand vous lirez ceci, les ennemis auront repassé l'Aisne et pris une marche décidée, d'après laquelle vous pourrez arrêter vos derniers plans. M. Montesquiou [1] est en Savoie, M. Custine est à Spire; quand serez-vous à Bruxelles?

Je vous embrasse.

1. Anne-Pierre de Montesquiou-Fezensac, officier de cavalerie, puis colonel de Royal-Vaisseau, puis brigadier d'infanterie en 1768, maréchal de camp en 1780, lieutenant- général le 20 mai 1791, commanda en chef l'armée du Midi, fut décrété d'accusation le 9 novembre 1792 et émigra; rayé en 1795 de la liste des émigrés, il mourut à Paris en 1798. Il avait été député de Paris aux États-Généraux, membre de la Constituante et avait remplacé monseigneur de Coëtlosquet à l'Académie française en 1784.

LES MASCRAN[1]

IV

Dans la ville, madame Mascran était des trois ou quatre femmes de qui l'on disait qu'elles « voyaient » tout le monde. Tenant au Palais par la fonction de son mari, elle avait des relations avec les femmes de magistrats, et, par elles, avec les femmes de tous les fonctionnaires, même avec certaines préfètes, « du moins celles qu'une éducation possible faisait accepter ». Recevant beaucoup, elle était recherchée en outre par le groupe nombreux, homogène, des ménages et des célibataires du régiment.

Par cette quantité de visites à recevoir et à rendre méthodiquement, il ne lui restait pas l'abondance de loisirs qui est cause, dans ces petites villes, que les femmes se retrouvent chaque jour plusieurs heures et forment, suivant leurs affinités, des cercles parfaitement indépendants. Elle passait d'un cercle à l'autre, sans s'arrêter dans aucun. Il plaisait à Abel qu'il en fût ainsi.

Cependant elle avait une intimité, mais qui était celle de toute la ville, dans la personne d'une vieille fille aux yeux vifs et aux mauvaises dents, mademoiselle Devaluy. Chaque après-

1. *Published May first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* du 15 avril.

midi ou chaque matin, mademoiselle Devaluy apparaissait. Et, de madame Mascran comme de tant et tant d'autres amies, elle était habituée à un sourire quand elle arrivait, à des efforts pour la garder encore, quand elle voulait partir : car à la femme du notaire, à toutes les femmes de la ville, elle distribuait, chaque jour, heure par heure, le merveilleux antidote de l'ennui, les nouvelles qu'elle était toujours la première et la seule à savoir, — douceurs pour les vanités souffrantes, friandises pour les curiosités, quelques méchancetés acides pour certaines envieuses.

— J'admirais ce coussin, — dit-elle à madame Mascran qui la trouvait plantée près de la cheminée dans le salon trop plein.

— N'est-ce pas qu'il fait bien?

— Je l'avais vu quand vous y travailliez; mais je ne croyais pas qu'une fois achevé il serait si joli.

Dernière des œuvres de tapisserie qui occupaient les soirs de madame Mascran, le coussin offrait un bariolage criard de jaunes, de verts et de roses. Après de copieuses louanges, mademoiselle Devaluy demanda, très intéressée, comment se portait Abel.

— Mais bien, — lui répondit-on. — Il est rentré un peu tard, cette nuit. Vous savez, après les jours de foires, ces messieurs font leur partie au cercle avec tous leurs amis des environs. Mais, ce matin, il était à son cabinet à l'heure ordinaire.

— Ah! — fit mademoiselle Devaluy.

Elle eut une petite pause et regarda madame Mascran, dont la large figure avait sa pâleur coutumière, et les yeux doux, leur habituelle inertie.

— Je ne vous ai pas aperçue, ce matin, à la messe : je me demandais si vous étiez souffrante... ou monsieur Mascran... ou les enfants... Ils vont bien?

— Oui. Ils sont partis hier soir avec leur grand-père, pour coucher à la Prade, enchantés, comme toujours... La messe? oh! tout simplement, je suis allée à celle de huit heures. J'ai paressé; j'étais lasse : tout ce monde, hier...

Mademoiselle Devaluy avait ouï dire des merveilles du déjeuner; elle les rapporta fidèlement, puis, tout de suite :

— Aimiez-vous la toilette de la marquise?

Madame Mascran ne l'avait pas aimée : il n'arrivait guère qu'elle appréciât ni les robes ni les chapeaux de la « femme la plus élégante du pays ». Mademoiselle Devaluy fit préciser la critique, suivant son habitude, en la combattant à peine. Elle conclut elle-même :

— Ah! par exemple, je n'ai pas trouvé de très bon goût son manteau pour l'automobile, tout rouge : ça tire l'œil. Il paraît que c'est très chaud : du drap de soldat, une pièce qu'elle a eue pour rien, et où il lui reste encore de quoi garnir plusieurs fauteuils.

Madame Mascran prit plaisir à marquer par des comparaisons sa supériorité sur la marquise, qui n'était pas une « femme sérieuse ». Mademoiselle Devaluy connaissait ce jeu, et toutes ces histoires qui ne se renouvelaient guère. Cependant elle écouta, et son attention était si sincère qu'on l'eût pu croire encourageante. Seulement, à une fin de phrase, elle glissa :

— Madame de Nérandières était à la messe, et madame Sarban aussi. Elles se sont à peine saluées.

La querelle de la « colonelle », madame de Nérandières et de la « sous-intendante », madame Sarban, amusait et passionnait tour à tour la ville. Le colonel de Nérandières, vieux garçon, avait épousé, l'année d'avant, à cinquante-deux ans, une jeune fille, pas toute jeune, du pays, mademoiselle de Malissier, et, très lié jusque-là avec les Sarban, — on disait même trop lié, — il avait d'abord continué ces relations après son mariage. Puis, sur une lettre anonyme avisant sa femme qu'il avait été l'amant de l'intendante, des scènes s'étaient succédé, connues, grossies par toute la ville. Sous un prétexte, — le petit chien de la colonelle mordu par le gros chien de la sous-intendante, — il y avait eu comme une brouille entre les femmes. Madame Sarban avait poussé son mari à solliciter un changement; mais Sarban, placide, — et acoquiné, disait-on, avec une petite modiste, — ne voulait rien entendre. On en restait là. La ville observait. Les deux femmes se déchiraient à toute occasion. Lorsque, dans un salon, personne ne savait plus que dire, c'était une ressource de demander :

— Quel est le dernier tour de la colonelle ou de la sous-intendante, ou de toutes les deux?

Cependant la rupture n'était pas complète : réduites à n'être qu'officielles, du moins les relations duraient.

— Mais je ne crois pas — ajouta mademoiselle Devaluy — que la sous-intendante soit invitée à cette partie qu'organisent les Nérandières, pour visiter les ruines de Tresles. Il y aura plusieurs de ces dames du régiment, mais pas toutes, précisément pour qu'on ne soit pas obligé d'avoir les Sarban.

— Nous sommes invités, — fit madame Mascran ; — mais je ne sais pas ce que nous ferons. Je n'ai guère envie d'y aller : des ruines, cela n'est pas bien intéressant, et Abel ne m'a rien dit.

Sur ce nom d'Abel, qui revenait à l'improviste, mademoiselle Devaluy regarda de nouveau, avec une espèce de fixité, madame Mascran. L'envie de s'informer était combattue chez elle par la crainte de déplaire : l'envie triompha.

— Vous savez qu'il est le héros du jour, — dit-elle enfin.

— Qui? mon mari? pourquoi?

— Eh bien, une telle perte supportée avec un tel sang-froid! Et même, c'était mieux que du sang-froid : il a amusé tout le monde aux dépens de monsieur Saffre ; il a eu des mots terribles.

Madame Mascran devait à l'épaisseur de sa peau, à ses yeux très myopes, à sa bouche trop mince et rentrée, une immobilité de visage où ses émotions, qui étaient parfois violentes, ne paraissaient jamais. Aux premières paroles de mademoiselle Devaluy, sa jalousie s'était vivement inquiétée. Une perte d'argent, même forte, ce n'était auprès d'une aventure amoureuse que peu de chose. C'était quelque chose : c'était un ennui, mais auquel madame Mascran, assurée maintenant, opposa la fermeté de son esprit pratique, dès longtemps mûri par le gouvernement habile et prudent de sa maison.

— C'est très bien, — fit-elle — de perdre avec sang-froid, mais il vaut mieux ne pas perdre du tout... D'ailleurs, cela ne le préoccupe guère : il n'a pas l'habitude de me cacher quoi que ce soit de ses affaires... tout ce qui est en dehors de l'étude, bien entendu... et il ne m'a rien dit.

— Cela prouve que l'étude marche joliment bien!... C'est ce qu'on a pensé, du reste : pour qu'il ait pu perdre ainsi près de quatre-vingt mille francs sans broncher, tout le monde dit : « Faut-il qu'il en gagne, de l'argent!... »

Mademoiselle Devaluy s'était levée ; levée aussi, madame Mascran arrangeait du pied un coin du tapis, la tête un peu penchée ; elle dissimula ainsi une grimace qui avait tordu sa bouche, à ces mots fantastiques : « quatre-vingt mille francs ». Était-ce possible, cette somme énorme ! Mademoiselle Devaluy, debout, semblait attendre. L'habitude qu'on la sollicitât de rester lui faisait partager de la sorte le temps de chacune de ses visites : une moitié de ce temps, elle était assise ; l'autre, debout, prête à s'en aller, se laissant retenir. Cette fois, madame Mascran ne fit aucun effort pour la garder. Elle était calme, mais silencieuse. Mademoiselle Devaluy répéta deux ou trois fois :

— Eh bien, je m'en vais...

Il n'y eut pas de protestations, et elle partit en effet.

Tout de suite, madame Mascran demanda si son mari avait du monde : il avait un client. Elle dut attendre, et cette attente lui permit de bonnes réflexions. Elle n'avait eu d'abord que le désir de se faire confirmer la déplorable nouvelle, et, sans doute, aussi, obscurément, d'exhaler une colère qui, très vite, était montée en elle. Or sa raison lui disait soudain : « A quoi bon ? » Étonnée que son dépit s'apaisât, elle cherchait à s'irriter en se répétant : « Un homme qui est marié, qui a des enfants, perdre cette fortune !... » Mais son bon sens s'en tenait au fait accompli. A quoi serviraient la colère, les reproches ? Abel ne devait-il pas être tourmenté d'un dépit plus fort que le sien ? Et des reproches venus d'elle auraient-ils l'utile âpreté de ceux qui lui étaient certainement venus de lui-même ? « Non ! — songea-t-elle, — ce serait une bêtise d'y ajouter quoi que ce soit. »

Elle apercevait qu'il lui restait mieux à faire. Avant tout, il ne fallait pas que cette perte, connue de toute la ville, agît sur la réputation du notaire, sur la prospérité de l'étude. Heureusement, et madame Mascran en eut, dans sa satisfaction, un peu de colère encore, le charme séduisant de cet homme tournait à son avantage ce qui eût été funeste à tout autre. Mais, si la gloire d'Abel se trouvait comme rehaussée, aux yeux de ses compagnons de jeu, et des femmes, et de tous les gens frivoles, ses intérêts vrais n'auraient-ils pas à souffrir ? Que diraient les hommes sérieux, les clients, de ce notaire qui perdait en une nuit le prix d'une moyenne étude ? Oui, qu'il gagnait beaucoup d'argent, qu'il était assez riche pour se permettre une si forte

perte : telles avaient été les paroles de mademoiselle Devaluy, interprète toujours exacte de l'opinion. Ce souvenir apaisa madame Mascran, et même lui donna au cœur une plaisante chaleur d'orgueil, — l'orgueil qu'on dît sa maison si riche. — Elle se fixa dès lors à cette conclusion : de la perte stupide, absurde, douloureuse, il fallait tirer profit pour le bon renom de l'étude et de la maison ; c'est là ce qu'Abel devait savoir, mais en même temps il aurait à comprendre qu'une pareille comédie se joue une fois, non pas deux, et donc que ces désastreuses parties lui étaient désormais interdites.

Elle avait attendu assez longtemps. Antoine, qu'elle interrogea, ne put lui dire si le client était parti. Elle monta au premier. Du cabinet d'Abel, par la porte qui venait de s'ouvrir, la voix de son mari lui arriva ; il parut, reconduisant le client, qui semblait un fermier cossu :

— Nous terminerons ainsi, — dit-il. — Maintenant, si j'avais besoin de votre signature, je la ferais prendre chez vous par mon clerc. Quinze kilomètres, ce n'est rien pour un cycliste comme Durieux... n'est-ce pas, Durieux ?... Entendu. Ah ! vous voulez parler à mon père, oui, je sais, pour le bail de votre gendre avec le marquis de Buret... Tenez, vous pouvez entrer... Au revoir !...

Le fermier introduit chez M. Mascran père, Abel aperçut sa femme qui regardait vers lui, hésitante. Madame Mascran s'avança :

— Tu es seul ?

— Oui... c'était Vermenouse, le fermier du Chaumeil : il a recueilli une petite succession, d'un cousin, avec son frère, et je vais aboutir, je pense, à un partage amiable, sans frais d'aucune sorte.

Abel détailla les difficultés qu'il avait su vaincre. Il parlait avec une abondance inaccoutumée. Cependant sa femme restait debout devant lui, silencieuse, puis pénétrait dans son cabinet. Et, brusquement, elle l'interrompit :

— Je voulais te dire un mot au sujet de ta perte au jeu, cette nuit...

Le visage d'Abel se glaça ; sa réponse, qu'il tenait prête, jaillit aussitôt :

— Oh ! je vous en prie, n'ajoutez rien à un ennui qui est

assez lourd, et que je dois avoir l'air, pour le public, de porter en souriant.

Elle continua cependant, et, tout de suite, il l'écouta. L'opinion de mademoiselle Devaluy, c'est-à-dire de la ville entière, l'enchantait : il était l'homme du jour ; après tout, sa faute, — cette perte énorme et disproportionnée à sa fortune, — dont le furieux regret le lancinait, avait conféré un brevet d'élégance suprême à son personnage ; il commença de se la pardonner. Mais, en même temps, attentif aux paroles de sa femme, il subissait la force de ce raisonnement : le malheur doit porter profit, et le profit serait pour l'étude, pour la maison, que l'on induisît leur prospérité de son aisance à supporter une perte de quatre-vingt mille francs.

Il sourit :

— On exagère toujours : ce n'est pas quatre-vingt mille francs que j'ai perdus, mais seulement un peu plus de cinquante... A l'heure qu'il est, j'en dois cinquante, exactement : vingt-huit mille à Maltiges, et le reste à Chatignay.

— C'est encore bien trop! murmura madame Mascran. Et, n'est-ce pas, tu vas rembourser tout cet argent?

— Naturellement!

— Je veux dire : tu vas rembourser tout de suite... Il faut rembourser tout de suite...

— Voilà. Maltiges et Chatignay sont repartis : ils ne reviendront que samedi. C'est aujourd'hui mardi : j'ai donc quatre jours entiers pour me retourner.

Madame Mascran secoua la tête.

— N'attends pas samedi. Crois-moi, rembourse tout de suite, aujourd'hui même, demain.

— Où rembourser? Tu ne veux pas que je me transporte chez Maltiges, à un bout du département, et puis chez Chatignay, à l'autre bout!

— Ils doivent avoir un compte ici, dans une banque : tu verseras l'argent à leur compte, en les avisant par lettre.

Abel ne répondit pas. Le banquier de ses deux créanciers était précisément le sien : la solution lui plaisait par son élégante et correcte rapidité ; mais il restait une difficulté, il en fit l'aveu.

— Je n'ai pas les fonds : quelques milliers de francs seule-

ment en compte courant chez Verdage, banquier. Ta fortune est dotale : ce seraient de longues formalités pour en tirer de l'argent liquide, et je ne songe pas à y toucher. Mes économies, depuis dix ans que j'ai l'étude, s'élèvent à une centaine de mille francs, mais qui sont trop bien placés, en commandite, chez Verdage, justement et ailleurs, qui me rapportent de huit à dix. Je ne voudrais pas, je ne pourrais pas tout de suite réaliser là-dessus cinquante mille francs... Ce n'est pas commode... J'avais pensé à emprunter à mon père.

Il s'arrêta, et attendit l'avis de sa femme, qui écoutait, silencieuse et grave. Elle le regardait attentivement, — regard droit, un peu sévère, mais sûr.

— Eh bien, — fit-elle, — pourquoi pas ?

— En somme, — reprit-il, — j'ai besoin d'un prêteur discret. Je n'en peux trouver de plus discret. D'ailleurs, je ne suis pas au courant de la fortune de mon père : il n'aime pas qu'on lui en parle; mais je suis convaincu qu'elle doit être belle. Si j'ai pu économiser en dix ans sur l'étude, avec la vie que nous menons, à peu près cent mille francs, mon père, qui a eu l'étude environ quarante ans, et qui vivait, lui, je le sais bien, avec une extrême, une excessive simplicité, a réalisé quatre ou cinq fois autant. Je ne crois pas exagérer... Sans compter que, même après m'avoir passé l'étude, il a continué de donner des consultations, de gérer certaines affaires, celles, par exemple, de Paul de Buret : tout cela rapporte. Tu l'as bien vu, hier, par son cadeau : mille francs, c'est un joli cadeau. Certainement il doit avoir au moins sept ou huit cent mille francs, et, en plus, la Prade, qui en vaut bien deux cent.

Madame Mascran approuva ces évaluations, qui lui parurent raisonnables.

— Le tout est de savoir, — poursuivit Abel, — comment cette fortune est employée. Tel que je connais mon père, par les conseils qu'il donne à nos clients, son portefeuille ne doit contenir que des valeurs de tout repos, rentes sur l'État, obligations de chemins de fer, le tout aussi facile à réaliser que des billets de banque. Une dépêche de Verdage à son agent de change de Paris, et, ce soir, je peux avoir mes cinquante mille francs. Seulement, il faut que mon père donne

son ordre à Verdage, et, pour l'y décider, comme cela, ce matin même...

Il souffrait évidemment d'une appréhension, d'une honte, à la pensée de l'aveu qu'il devrait faire à son père. Avec le même regard droit et sûr, madame Mascran lui remontra qu'il devait, sans faiblir et sans tarder, subir cette meurtrissure. Hésiterait-il devant la douleur d'une opération, dont le résultat certain serait de le sauver? Elle prononçait des mots graves : « courage », « réparation », « dignité »; d'ailleurs elle n'y mettait pas plus d'emphase qu'elle n'avait de ménagements pour l'amour-propre un peu hérissé d'Abel. Il se taisait, les yeux vagues. Il eût souhaité plus de douceur dans ces paroles; mais leur rudesse même répandait peu à peu dans tout son être moral une liberté souple et forte, analogue à celle que donnent aux membres les vigoureuses frictions du crin.

— J'y vais, — dit-il soudain en se levant. — Je vais chez mon père. Attends-moi, je te raconterai...

Moins d'un quart d'heure après, il revenait, la mine épanouie :

— C'est fait. On ne peut pas être meilleur. Pas un mot de reproche, à peine de l'étonnement : « Fichtre! — a-t-il dit, — tu vas bien! » Tout de suite, il a été de votre avis : il faut payer sans retard. J'aurai les cinquante mille francs ce soir.

— Il va vendre des titres.

— Je ne sais : il ne m'a rien dit et je ne lui ai rien demandé. J'aurai l'argent, ça suffit. Deux mots échangés, et voilà tout. Il m'a aussitôt parlé de l'affaire de Vermenouse... A propos...

Il ouvrit la porte de son cabinet, et appela le clerc :

— Durieux!

— Monsieur?

— Mon père désire avoir la signature de Vermenouse à tout hasard, pour la liquidation. Cela peut décider son frère à accepter le partage. Allez donc à l'Hôtel Saint-Martin, où descend Vermenouse : il doit y être encore. Vous lui ferez signer une feuille de timbre.

— Bien, monsieur.

Le clerc décrocha son chapeau, changea d'habit, et partit rapidement, ses jambes un peu torses se démenant d'une

manière cocasse, comme toutes les fois qu'il s'essayait à la vitesse.

— Tu dois être content, — fit madame Mascran.

Elle souriait, émue de pitié tendre pour les souffrances qu'il venait d'endurer. Mais ces souffrances, sitôt finies, étaient oubliées. Abel avait allumé une cigarette. Il déclara légèrement :

— Très content.

Cependant madame Mascran souhaitait que cette épreuve, par d'énergiques résolutions, protégeât l'avenir. Elle s'approcha, et, ses mains sur les épaules de son mari, elle lui dit :

— Promets-moi que tu ne joueras plus !

Il fut agacé de cette exigence :

— Mais, bébête, tu sais bien qu'on dit : « serment d'ivrogne » !... Toutes les promesses ne feront pas que mes habitudes et l'occasion ne m'entraînent à jouer. Si je refusais une partie, on ne manquerait pas de murmurer : « Il n'ose plus, parce qu'il a perdu ».

— Et tu préfères t'exposer à perdre encore?

— Ah ! non. J'ai eu la sottise de jouer sur parole ; mais cela, je te le promets, cela ne m'arrivera plus.

Il était résolu, aisé, souriant. Tout ce personnage qui était bien le sien, celui de chaque jour, fit aussitôt retomber madame Mascran aux faiblesses coutumières de son adoration. Elle n'eut plus la sûreté calme et forte de son regard. Elle trouva qu'Abel était le plus beau des hommes, et elle l'embrassa en soupirant :

— Tout ce que je désire, mon chéri, c'est que tu n'aies plus ni chagrin ni ennui...

Toute la journée, ce fut le même visage souriant un peu, si parfaitement affable, et l'aisance souveraine du geste, de la parole, qu'Abel fit admirer de tout le monde. Au cercle, où il était d'usage de se retrouver, après le déjeuner, durant une heure, on le félicita. Il se laissa féliciter, il laissa aussi bien enfler sans mesure le chiffre de sa perte ; aux questions qui voulaient le faire préciser, il répondait évasivement :

— Enfin c'est la culotte, la belle culotte !

Il joua au poker, qu'il aimait, et gagna. Ce gain, minuscule,

lui fit plaisir. Cependant, dans le besoin de réparer son insomnie, à cette heure du milieu du jour, il s'engourdissait : il fut heureux d'un prétexte, — la proposition d'un des Risac d'essayer durant une demi-heure un trotteur nouvellement acheté, — pour ne pas retourner tout de suite à la paix opiacée de son cabinet.

La chaleur trop lourde, un peu orageuse, décida Risac à ne pas atteler le cheval sur une route : il pensa à demander au colonel de Nérandières, qui avait une cour vaste comme un manège, la permission d'y faire trotter le cheval.

Abel le précéda chez le colonel : il y avait entre M. de Nérandières et lui une entière sympathie, faite de tous les goûts qu'ils se savaient communs. Le colonel, qui avait été fort beau, mais de l'espèce un peu brutale, très différente de celle d'Abel, était encore en tenue et en bottes : après l'exercice du matin, il ne s'habillait que vers trois ou quatre heures, pour se rendre au tennis, qui était le lieu de réunion des officiers et de leurs femmes, et d'un cercle assez restreint.

— Comment donc ! — fit-il, — c'est moi qui serai enchanté de voir cette bête.

Il questionna Abel : d'où venait le cheval, quel âge, quelles origines ? Fermement campé sur de fortes jambes, le buste un peu trop ample, il tenait très droite sa tête blanchie, élégante de coupe, de traits, avec de larges yeux avides et durs. Abel s'informa de madame de Nérandières. Le colonel, les dents serrées sur l'ambre de son porte-cigare, eut un sourire gouailleur :

— Elle est un peu nerveuse, aujourd'hui : l'orage !...

D'un coin ombreux de la cour, où ils causaient, ils entendirent l'appel bref et sonore d'une trompe d'automobile.

— Ça, c'est la trompette de Buret, — fit le colonel, — enrouée comme un vieux coq... Eh bien, quand il vous plaira, mon garçon ! — cria-t-il au portier en livrée, qui sortait à pas comptés de sa loge pour ouvrir la porte cochère.

Il ajouta :

— Quel empoté !... L'autre semaine, j'ai dû lui fourrer quatre jours de salle de police pour le dégourdir.

— C'est joliment commode d'envoyer son concierge à la salle de police ! — dit Abel.

L'auto fit son entrée. Paul de Buret y était seul avec le mécanicien : il expliqua qu'il avait rencontré Risac et qu'il venait assister aux essais du trotteur. Abel éprouvait, à le voir, une gêne très légère, mais si nouvelle qu'il dut en prendre conscience : il pensa être victime d'un scrupule enfantin, — le remords ridicule d'avoir à peu près réussi la conquête de la femme de cet ami ancien. — Il réagit, et, d'un ton dégagé :

— Que fais-tu en ville, aujourd'hui? — demanda-t-il.

Le marquis aurait dû répondre, en toute sincérité, qu'il fuyait l'ennui du trop vaste et trop lointain château. Mais il ne s'avouait pas cette réalité : il cherchait des prétextes pour monter en auto et venir à la ville. Cette fois encore, il avait un prétexte, qu'il donna.

— J'avais à faire chez Vidal, le quincaillier.

Abel frémit imperceptiblement : le marquis de Buret, Vidal!... La lueur vive de son regard trahit un émoi. Paul n'y vit qu'une surprise, et, voulant justifier son voyage, dont le motif paraissait insuffisant, il insista :

— C'est un tourniquet pour arroser les pelouses... J'avais promis à ma femme de l'acheter hier. J'ai oublié. Alors... voici.

Il avait retiré de la voiture un paquet, qu'il tint à déplier. Abel, aussitôt remis, se blâma d'avoir été si sottement troublé par ce nom de Vidal et parce que c'était Paul de Buret qui l'avait prononcé : n'était-ce pas comme le retentissement des pensées absurdes qu'il avait accueillies, un instant, la nuit précédente, dans la fièvre de la salle de jeu? Du moins, cette fois, la tranquillité du marquis parlant de Vidal démontrait, à l'évidence, que l'affaire conclue entre lui et le quincaillier, l'emprunt des quarante mille francs, était de la sorte la plus naturelle et régulière. Abel, définitivement convaincu, en éprouva comme un plaisir qui s'exprima en éloges — et du tourniquet et des pelouses de Buret.

— Elles sont médiocres, avec une telle sécheresse! — répondit Paul modestement.

Cependant, par la grande porte qui était restée ouverte, Pierre de Risac parut, menant avec une rare sûreté son nouveau cheval, un alezan très haut. Tout le harnais et la voiture, une légère charrette, étaient de la correction, de l'élégance la

plus minutieusement soignée. En s'arrêtant devant le groupe du colonel, de Mascran et de Buret, Pierre de Risac leur offrit, par un contraste qui ne les étonnait plus, l'accoutrement dépenaillé, sali de sa personne, un chapeau percé, un « complet » qui avait été chocolat, maintenant jaune par endroits, ailleurs blanc ou vert avec une infinité de taches ; les gants seuls étaient intacts.

— Bonjour ! — lança une voix de femme, du premier étage.

Levant la tête, Risac salua madame de Nérandières.

— Je descends, — dit-elle.

Trop brune, avec d'assez beaux yeux noirs, la colonelle devait à sa longue existence campagnarde et à son autorité sur le régiment des allures frustes et décidées. Sitôt les saluts échangés, Risac rassembla les guides, et commença son essai. Le colonel, amateur aussi passionné que lui, suivait tous les mouvements du trotteur. Madame de Nérandières causait avec Abel. Goûtant très vivement la joie du mariage auprès d'un homme qui était de l'espèce « amant » plutôt que « mari », elle avait des indulgences singulières pour tous ceux qui lui paraissaient en quête de ce qu'elle possédait. Elle pensait bien qu'un jour ou l'autre la languissante madame Varignot secouerait la surveillance du petit capitaine, dont elle détestait la laideur et la verve pointue. Elle avait compté d'abord sur Abel. Mais elle le devinait absorbé par la marquise. Et ce fut sans doute pourquoi, le voyant près du marquis, elle lui rappela l'excursion aux ruines de Tresles.

— C'est demain, vous savez. Vous en êtes, n'est-ce pas ?

En serait-il ? Son hésitation marqua qu'il était insuffisamment tenté.

— J'ignore les intentions de ma femme, — expliqua-t-il. — C'est toute une histoire, chaque fois qu'il faut la tirer de chez elle. Naturellement, je ferai ce qu'elle voudra. Je propose et elle dispose.

En passant devant un tas de cailloux blancs, destinés à l'empierrement de la cour, le trotteur avait fait un écart que Risac réprima de sa main sûre.

— Rien n'est plus stupide qu'un cheval ! — déclara le colonel.

Madame de Nérandières regarda, un instant, vers la voiture.

— Quand j'ai vu entrer monsieur de Buret, — reprit-elle pour Abel, — j'ai eu un regret. Ils sont si loin que je n'avais pas pensé à les inviter, et puis je les croyais au moment de partir pour les eaux. Mais, en somme, ils se déplacent très facilement, avec l'auto, et, puisque leur départ n'est pas si prochain, je ferais sans doute bien de les inviter. Qu'en pensez-vous?

Abel répondit que les ruines de Tresles, curiosité archéologique du pays, ne manqueraient pas de tenter l'esprit si cultivé du marquis. Il ne disait rien de la marquise, et madame de Nérandières n'en dit rien non plus. Seulement, en souriant à son ironie facile, elle eut un regard familier, direct, encourageant, dont il accepta la complicité. Elle ajouta :

— Cette raison me décide. Je vous remercie. Je vais les inviter. Si madame Mascran ne veut absolument pas remuer, peut-être vous permettra-t-elle de venir seul. Demandez-le-lui de ma part.

— Vous êtes bien bonne.

Risac avait mis le trotteur aux allures vives, et un nouveau tour s'achevait, d'une si magnifique franchise que le colonel et Buret crièrent bravo.

Risac s'arrêta devant eux. Le cheval fut examiné, palpé. Madame de Nérandières décerna des éloges, qui étaient motivés et judicieux : elle discutait avec son mari et Risac, en simple camarade de sport, vigoureusement, brutalement. Le ton changea tout à coup, quand elle fit son invitation au marquis de Buret, rappela à Risac et à Abel qu'elle comptait sur eux. Elle redevenait femme : ils furent respectueux, avec des sourires de politesse galante. Paul de Buret avait accepté sur-le-champ; ravi, pour la marquise et pour lui.

— Hein? — fit madame de Nérandières à Abel, — voilà un homme qui n'est pas, comme vous, esclave de sa femme. Il accepte tout seul. On voit bien qu'il est maître chez lui.

La raillerie de ses yeux restait caressante. Abel se contenta de sourire. C'était sa ressource et sa force, ce sourire, que chacun pouvait croire réservé à soi seul, et d'un charme, d'ailleurs, où l'on pouvait trouver, à sa guise, de la finesse, de la sympathie, de la moquerie, et jusqu'à de la candeur.

— Voulez-vous que je vous ramène chez vous? — avait proposé Risac à Abel.

Abel accepta : les places étaient terribles à traverser par ce soleil mauvais.

— L'orage m'abrutit.

— Je vous trouve encore épatant, après la veille de cette nuit, et les émotions !

Paul de Buret s'étonna :

— Quoi ?... il y a eu une partie, hier soir ! Si je l'avais cru !... On n'avait rien fait avant-hier.

— Demandez à Mascran !

— Tu as gagné beaucoup ?

— Pas précisément !... J'ai eu de la déveine.

— Et de l'estomac, — fit Risac. — Quel estomac !

— Heureux en amour..., — commença madame de Nérandières.

— C'est gentil pour ma femme ! — interrompit Abel. — Je le lui dirai, et aussi notre conversation.

Il était installé à côté de Risac, qui claqua légèrement des lèvres. Le trotteur les emmena rapidement, par les rues, les places désertes à cette heure, jusqu'à la maison du notaire.

Le reste de l'après-midi, Abel eut une besogne, non point de grand effort intellectuel, mais d'application assez minutieuse, qui ne fut coupée que par la visite d'un client. Vers six heures, le clerc Durieux, l'homme de confiance, parut, une large enveloppe à la main :

— Monsieur Mascran père m'a dit de vous remettre ceci.

Abel décacheta l'enveloppe : le paquet de billets de banque lui rappela ses dettes de jeu. Il regarda la pendule : il avait encore le temps d'aller chez Verdage.

— Bien, — fit-il. — Mon père est chez lui ?

— Non, monsieur Mascran père est parti pour la Prade, il y a bien une heure. Vous aviez du monde.

En effet, vers cinq heures, il y avait eu dans la petite rue un bruit de voiture, qu'Abel se souvint d'avoir entendu en causant avec le client.

— Ah !...

Il aurait voulu tout de suite remercier son père. La facilité de ce paiement, toute sa dette liquidée le jour même, lui était fort agréable. Et, parce qu'il ne s'était donné aucune peine

pour se procurer cet argent, il admettait comme naturelle et nécessaire la présence de l'enveloppe bourrée de billets bleus.

— Vous n'avez pas besoin de moi? — demanda Durieux.

— Non. Du reste, je sors aussi. Il n'est venu personne pour l'étude?

— Il est venu des gens pour des procurations... (Il les nomma.) Et puis il est venu Monsieur Saffre.

— Saffre! — fit Abel. — Jean Saffre?... Ce n'est pas un client.

— Je sais bien; mais monsieur Mascran père m'avait envoyé chez lui avec un mot très urgent, et, en effet, monsieur Saffre est venu aussitôt. Même, il est venu deux fois : il est sorti, puis revenu.

— Tiens!... Et vous ne savez pas pourquoi, naturellement.

Durieux ne savait pas. Abel maniait d'un geste machinal la lourde enveloppe, et une idée, un soupçon, lui passa par l'esprit.

— Mon père n'a pas dû sortir depuis le déjeuner?

— Oh! non, monsieur. J'ai trouvé monsieur Mascran père à une heure dans son cabinet, et, comme d'habitude, il n'a pas bougé, jusqu'à tant qu'il soit parti en voiture.

— Merci, Durieux. Au revoir! Vous pouvez vous en aller.

Il vit, par la porte ouverte, les jambes torses du clerc osciller à travers la grande salle de l'étude, disparaître, — et il songeait brusquement :

« Si mon père n'a pas bougé, où a-t-il pris ces cinquante mille francs? Il n'a pu engager ni faire vendre des titres. D'où est tombé l'argent? Pas du ciel... D'autre part, il envoie un mot à Saffre, qui n'est pas notre client : Saffre accourt, sort et revient... Il a dû emprunter à Saffre, évidemment; il lui a emprunté ces cinquante mille francs!... Quelle drôle d'idée!... Oui, Saffre a de l'argent, beaucoup, toujours, en caisse, pour ses paiements, et il tient à faire plaisir à mon père; peut-être même lui a-t-il demandé un plus faible intérêt que Verdage... C'est sans doute cela : mon père n'a pas voulu vendre, et, forcé d'emprunter, il a mieux aimé emprunter à Saffre, à quatre ou cinq, qu'à la banque, qui aurait pris huit... Tout de même, quelle idée! »

La sonnerie précipitée de la pendule — six coups d'un

timbre aigu! — le fit lever. Les bureaux seraient-ils encore ouverts? Il se hâta. Dans la rue, il répétait :

— Drôle d'idée!

Il ne pouvait trouver à blâmer l'idée de son père, telle qu'il la comprenait, simple et pratique, économisant trois ou quatre pour cent sur les intérêts. Mais il restait étonné : cette idée d'emprunter à Saffre, il ne l'aurait lui-même jamais eue.

« Ainsi, — songeait-il, — c'est Saffre qui, après m'avoir gagné une partie de cet argent, me met à même de le rendre à ceux qui me l'ont prêté... Voilà de la circulation... Mais c'est drôle! »

Là-dessus, il entra à la banque. Il n'avait plus, lorsqu'il en sortit, que le plaisir de s'être si vite libéré.

V

Profondes, étranglées ou larges, les vallées de ce pays montagneux ont toutes des roches cristallines que la gelée et le soleil, le vent et la pluie ont veinées de gris et de roux; les verdures de leurs prairies, pareilles à des tapis opulents, s'espacent entre les bois touffus; les verdures aériennes des ormeaux, des chênes et des peupliers frémissent dans les haies qui serpentent sur leurs flancs.

Le passé lointain s'évoque tout à coup, parmi l'activité paisible des faneurs ou des moissonneurs, parmi la tranquille solitude des vieux rocs : sur un promontoire, à un détour de la rivière, en haut, toujours très haut, rousses et noires comme les rochers, les pierres d'une muraille se dressent; c'est la forteresse féodale, — château, tour, simple mur en brèche, — avec un pan de ciel qui bouche ses ouvertures; c'est le témoin ruiné du temps où, maître dans sa vallée, le seigneur guerroyait contre le maître de la vallée voisine. La forteresse tint bon, presque partout, contre les Anglais, et même contre les grandes compagnies. Mais elle ne résista pas aux guerres de religion : canons protestants et canons catholiques eurent raison du basalte de ses murs. Démantelée, ouverte de part en part, elle devait être bientôt abandonnée; avec elle furent abandonnées les habitudes singulières — excès d'austérité ou

d'orgies — qu'elle faisait à ses habitants, pour l'existence unie des villages et des villes, pour la vie ornée et corruptrice de la cour. La ruine, tandis que les hommes, les familles s'anéantissaient, est demeurée solitaire, ironique. Les archéologues l'étudient, les artistes l'aiment, rousse et noire sur la verdure et comme rapiécée de ciel bleu ; les curieux la visitent ; les paysans sournoisement la démolissent pour faire des auges à leurs cochons.

Nulle part plus qu'à Tresles, cette dévastation lente ne se poursuivit avec méthode et sécurité. Cependant nul établissement féodal n'a laissé de plus complets vestiges, ni de plus imposants. Tresles était très isolé, les voisins qui travaillent depuis des siècles à le démolir étaient trop peu ; et ils avaient trop à emporter : sept châteaux, des chapelles, deux tours immenses, — une ville entière. — C'est donc une ville encore, roussie, noircie, éventrée, comme au lendemain d'un furieux assaut, qui s'allonge du nord au midi sur une formidable presqu'île de granit et domine de sa masse altière les eaux bouillonnantes d'un torrent. La vallée, ici, est une gorge étroite, du fond de laquelle surgissent le promontoire et la vie féodale ; sur le flanc des deux collines abruptes qui l'enserrent, — granit rosé, bruyères plus roses, genêts sombres, — les deux rubans de la route dévalent presque parallèlement, pour se rejoindre au pont qui franchit le torrent, devant l'extrémité de la presqu'île et le pied des hautes tours. Près du pont est tapie la maison du cantonnier, qui est aussi une auberge. Mais il est rare que les touristes descendent jusque-là : ils préfèrent gagner directement les ruines par le promontoire, où la place entre les circuits du torrent est encore suffisante pour qu'on puisse y laisser les voitures, et surtout y installer sur l'herbe le déjeuner.

Le jour choisi par les Nérandières, il y avait près de la route comme un campement : voitures de toute forme et de tout âge, landaus, charrettes élégantes et tapissières de location, des chevaux dételés, des chevaux de selle, quelques bicyclettes, l'auto du marquis de Buret. Des ordonnances, des domestiques en livrée, étaient occupés aux chevaux, rangeaient symétriquement les voitures, d'autres tiraient des coffres les provisions pour le *lunch* : — car c'était seulement

un *lunch*. — Dans un coin, un fourneau était allumé pour le thé.

En habits civils, le colonel, comme disaient les soldats, ne « marquait » pas si bien qu'en tenue. L'ampleur du buste s'accusait, les jambes étaient trop fortes ; sous le chapeau mou, les cheveux blancs n'avaient aucune coquetterie. Mais la taille, très droite, gardait une belle allure : avec un peu de laisser aller, M. de Nérandières restait incontestablement « quelqu'un » ; et la flamme large, ironique un peu, galante, de ses yeux était bien du maître de maison qui sait l'art de traiter les hommes et les femmes, les inférieurs et les égaux, de manière à les contenter tous. Le colonel était satisfait, satisfait que le temps, lourd d'orage, ne se fût pas gâté, et qu'il y eût, parmi les groupes posés sur le promontoire, des toilettes claires, des yeux brillants de femmes, des bruits de voix joyeuses, et que cette gaieté fût son œuvre.

Madame de Buret offrait à tous la fête de son rire, la lumière de ses dents éclatantes et de ses yeux qui semblaient, comme le soleil, luire pour tous indistinctement ; elle parlait à voix haute ; elle disait les choses les plus banales, mais qui paraissaient spirituelles et séduisantes parce qu'elle les disait assurée dans sa beauté. Elle venait d'arriver : elle avait serré aussitôt la main d'Abel, qui, à voix très basse, s'était avoué inquiet de son retard.

— Une petite panne : de l'eau dans le carburateur !

Tout de suite entourée, elle s'était brusquement animée : car elle avait une vivacité de nature qui s'emportait vite, mais sans malice, aux compliments caresseurs des hommes. Abel l'observait, content de ce succès, jaloux cependant, mais d'une jalousie orgueilleuse.

Il était venu seul, et, tout le long de la route, dans son phaéton, voyant en images exactes et troublantes les beautés de la marquise, il avait souhaité que cette après-midi fût favorable à de premières familiarités, — paroles secrètes, regards libres et longs, serrements de mains, frôlements. — Il se demandait maintenant : « Cette journée sera-t-elle propice ? » Il avait le respect aveugle des combinaisons du hasard : il se souvenait que, tel jour où il avait cru toutes les chances réunies pour lui obéir, un accident, le plus stu-

pide, le plus futile, l'avait déplorablement déçu; que, d'autres fois, n'espérant rien, il avait été soudain comblé. Il sentait chez la marquise, dans la sonorité de son rire, et la flamme de ses yeux, cette vibration particulière aux femmes qui se savent aimées d'un amour envers lequel elles éprouvent mieux que de la complaisance. Pour ce qui était d'elle, tout s'annonçait bien. Mais les circonstances? comment disposeraient les circonstances? En attendant, il fallait qu'il satisfît, souriant, tous ceux et celles à qui, éternellement, il devait des choses gracieuses. Les femmes laides, comme les vieilles, adoraient en lui l'illusion d'exister. Il leur fit — et elles étaient plusieurs dans le régiment — ses menues charités habituelles. A quelques amis intimes, il ne put refuser les mots de bonne humeur qu'ils sollicitaient de lui, comme on réclame son dû. Enfin madame de Terremont se serait étonnée qu'il se dérobât à l'assaut qu'elle était toujours prête à lui donner; et il fallait aussi, pour ne pas déranger les habitudes du petit capitaine Varignot, qui s'inquiétait toujours de sa présence, dire aux yeux languissants de madame Varignot des choses violentes comme l'étreinte qu'elle paraissait souhaiter. Il ne pouvait pas être, à cette heure, autre que lui-même. Ce lui-même, dont il était assez content à l'ordinaire, le gêna, cette fois, par la multiplicité des empressements auxquels il avait à répondre.

— On va d'abord goûter! — dit le capitaine enchanté du bon prétexte pour rompre le tête-à-tête de sa femme et d'Abel.

Ils se rapprochèrent du groupe central : Abel s'y perdit à la recherche de la marquise, qu'il réussit à joindre, harcelée, amusée, troublée par la verve taquine du colonel.

— Mais je ne veux pas du tout! — disait-elle, — j'aime Paul.

— On n'a pas idée de ça... « J'aime Paul!... » Bien sûr qu'il faut aimer Paul... Mais Paul, ce n'est pas assez. Une femme comme vous a droit en outre à un amant... N'est-ce pas, Mascran?

Il expliqua à Abel qu'il croyait bon, une fois de plus, de dispenser à la jeune femme les conseils paternels de sa vieille expérience : il fallait qu'elle prît un amant.

Madame de Buret, très rose, protesta en riant :

— C'est abominable de me pousser au mal, colonel! Quel est donc votre intérêt?

— Hélas! — fit-il, — pas d'intérêt. Je suis un homme très âgé, et très rangé, ce qui est pis. Ainsi mes conseils, étant tout à fait désintéressés, n'ont que plus de valeur.

Il laissa la marquise à Abel, qui dit hâtivement à la jeune femme :

— Je suis si heureux du hasard qui nous réunit!... Voulez-vous que je reste près de vous pendant le *lunch*?

— Naturellement! — fit-elle.

Ils ne pouvaient continuer cet entretien : avec la même exacte promptitude qu'à l'exercice, les ordonnances avaient installé une quantité de tables et de pliants, — transportés dans un fourgon, — que le colonel, pour ces parties, préférait à l'inconfort du gazon. La marquise avait été, au passage, retenue par les politesses de quelques femmes de la ville, — un des cercles; — elle répondait avec une hauteur bienveillante à leurs flatteries qui se bousculaient en paroles confuses. Abel avançait lentement vers une des tables : il ne voulait pas avoir l'air, il n'avait vraiment pas trop l'air de s'attarder exprès. Madame de Nérandières cependant l'appela.

— Je vous ai gardé une place près de moi, et aussi à madame de Buret.

— Je vais faire bien des jaloux! — murmura-t-il.

— A cause de moi? Oui, parfaitement! — répondit-elle. — Vous êtes tout à fait gentil.

Elle n'avait aucune envie de l'enlever à la marquise. Mais il lui plaisait d'avoir de cet homme, à défaut d'amour, la gratitude de ses passions. Ce fut elle encore qui appela la marquise, et, la faisant asseoir à côté d'Abel, prit à son compte la hardiesse, qu'on eût remarquée, de ce voisinage.

On fut très gai dans ce coin de table. Mais, justement, cette gaieté, où madame de Nérandières entendait que chacun donnât sa part, ne permettait pas à Abel des paroles de privauté. Il attendait, calme, la fin du repas, les circonstances plus heureuses. Pour tromper son attente, il avait par moments, contre sa main, la caresse de la main de madame de Buret qui se laissait atteindre, au hasard d'un geste, sur la nappe, et qui brûlait; contre son bras, qui, sous la robe de toile, sentait une hanche

ronde et pleine, il avait le rayonnement très doux des ardeurs intimes de ce corps jeune. Il prenait ainsi patience, et marquait des étapes à son désir.

Sitôt les dernières coupes de champagne vidées, tout le monde debout, pour qu'on pût desservir et replier les tables, une hésitation partagea les convives. Les plus jeunes, en files, se hissaient déjà, trébuchant parmi les pierres roulantes, sur la pente raide qui avait été la grande rue de la ville féodale. Les autres regardaient l'escalade avec une moue, et le colonel exprima les opinions de ces sages :

— Vous n'allez pas vous risquer dans ces vieux murs? — dit-il à la marquise.

Ce fut madame de Nérandières qui répondit :

— Bien sûr que si! nous serions venues jusque-là, sans tout voir, pierre par pierre?... Ah! non!...

Le colonel eut le regard ironique et déférent par où il acquiesçait, avec réserves, aux fantaisies de sa femme. Madame de Nérandières s'éloigna, flanquée d'Abel, de la marquise, de deux lieutenants qu'elle protégeait particulièrement.

Au bout de la pente, un étrange chaos de murs écroulés les accueillit, les effara : chapelle, salle des gardes, antique cuisine, ils n'auraient su comment dénommer l'espace, fermé par ces murailles, où s'amoncelaient les blocs moussus, et que dominaient encore, suspendues comme par miracle, deux charmantes cheminées du xve siècle.

Ils restaient tous embarrassés, un peu ridicules, et vaguement conscients de ce ridicule. Une voix les entraîna plus loin : dans d'autres espaces pareils, les premiers groupes circulaient en toute sécurité, sous la direction d'un avoué retraité, que l'on savait archéologue et qui, en effet, brochure en main, expliquait, individualisait chaque ruine.

— Ici, — disait-il, — dans ce château, les chevaliers de Malte avaient une commanderie...

A sa suite, comme une classe disciplinée, les touristes franchirent une brèche, et leur cohorte s'étira en longue chaîne, qui se serra, aussitôt après, et se précipita pour ne rien perdre de la voix, maintenant plus lointaine.

— Voyez donc quel abîme, au-dessous de cette fenêtre! dit Abel.

Il appelait madame de Buret, prête à suivre, vers le croisillon d'une large fenêtre ; des deux bancs de pierre, qui se faisaient vis-à-vis dans l'embrasure, le regard plongeait tout droit à une centaine de mètres sur le tourbillon furieux du torrent.

La marquise s'était penchée, Abel la soutenant :

— Brr ! — fit-elle, — je me vois tout de suite en bas, la tête en morceaux.

— Mais non, — répondit-il, — vous êtes ici en sûreté, et bien intacte, Dieu merci !

— Ce n'est pas gai, cet endroit !... — commença-t-elle.

Mais Abel était demeuré immobile, debout derrière elle, après l'avoir soutenue. En se redressant, elle se trouvait tout contre lui, et voilà que, de ses mains qui appuyaient sur les bras de la jeune femme, il l'attirait plus près encore, et il murmurait :

— Qu'importe où nous sommes ! Ce qui est bien, ce qui est délicieux, c'est que je vous aime, et que vous êtes la plus belle, la plus exquise...

Des épithètes violentes et fades se pressaient sur ses lèvres. Abandonnée, la marquise fermait à demi les yeux, souriant d'un délice où elle écoutait, non les mots, mais la voix d'Abel qui les disait ; et dans ce sourire on aurait pu voir un peu de sensualité, pas mal de vanité heureuse, surtout de la curiosité, une sorte de recueillement attentif, comme si la jeune femme s'était demandé, — ainsi qu'elles se demandent toutes — : « Quel effet cela fait-il ?... » Elle se recueillit davantage, et frémit un peu, au premier baiser qu'Abel appliqua sur la chair lisse de son cou. La curiosité, sans doute, et une ardeur plus accablante de sensualité la laissèrent docile aux bras qui l'étreignaient, aux mains qui très doucement lui renversaient la tête, à la bouche enfin qui prit la sienne d'une caresse avide et gourmande. Abel, alors, eut, quelques secondes, l'envie absurde que tous et toutes pussent contempler le triomphe magnifique de ce baiser, et, du même mot, passionnément répété, il exprimait la véhémence de cette joie d'orgueil :

— Je vous aime, je vous aime...

Toutefois, lucide dans cet emportement, il cherchait comment un si beau succès devait être exploité. Vaguement il le

sentait trop prompt et qu'il avait eu trop de hâte à se l'assurer. La marquise allait partir : elle voyagerait, sans doute, deux ou trois semaines loin de lui avant d'arriver à Luchon... Il n'eût pas fallu qu'elle connût si tôt le délice du premier baiser, ni qu'elle épuisât si vite l'émoi de ce premier abandon, — l'abandon de ses lèvres. — Il n'eût pas fallu, après cela, un long intervalle de temps où elle pourrait se distraire, et même se reprendre par d'autres émotions. Il aurait fallu garder tous les effets qu'il avait vérifiés de cette secousse vive pour les soirs de Luchon, pour les heures de liberté où il aurait pu poursuivre sans relâche et ravir la victoire... Que faire, maintenant, dans ces ruines, guetté par une surprise qui serait un scandale? Et comment toutefois accepter que son imprudence eût compromis l'œuvre patiente de conquête?

La marquise entr'ouvrit ses yeux, qu'elle avait tenus fermés, et il sut ne lui montrer qu'un regard reconnaissant et tendre; elle avait, à ce moment, le sourire de la petite fille qui a fait une grosse bêtise dont elle reste en somme assez contente.

Comme si la même nécessité de ménager l'opinion les entraînait ensemble, ils quittèrent la salle ruinée, et se mirent à la recherche de leurs compagnons. Ils étaient de bonne foi : ils avaient le désir pareil de retrouver madame de Nérandières et les autres. Ils escaladèrent en toute conscience des saillies glissantes de rochers, pour se hisser au premier étage d'un château dont tout le bas était comblé; ils se risquèrent plus loin en des sentiers qui brusquement s'effondraient, ne laissant sous leurs pieds que la paroi inhospitalière du roc. Tous ces efforts vers leurs compagnons, ils les faisaient par égard pour la décence sociale qui leur tenait lieu de vertu, mais ils en furent très mal récompensés : car ils se trouvèrent, ayant à peu près épuisé leur honnête énergie, dans le silence, l'isolement, livrés donc à toutes les tentations mauvaises.

— Nous nous sommes perdus, — fit la marquise. — Que va-t-on dire?

Elle craignait certainement ce qu'on pourrait dire; mais elle accueillait avec plaisir la fantaisie dont le hasard s'était mis en frais pour elle. A vrai dire, ses yeux sur le visage d'Abel cherchaient curieusement comment il saurait se servir du hasard, se révéler plus habile que le hasard, et si cela continuerait

d'être, comme le baiser dans la fenêtre à meneaux, amusant et délicieux.

Abel sentit cette curiosité, et la jugea dangereuse pour son désir. Ce n'est qu'étourdie de baisers et de caresses, emportée par un mouvement de colère ou de pitié amoureuse, que cette femme pourrait céder. A tout prix, il fallait résoudre la fermeté un peu ironique de son attente... Abel n'était point embarrassé pour trouver les mots, tous les mots de tendresse, qui, forts de tant de victoires séculaires, ont raison de la vigilance des femmes. Et, comme il avait une inquiétude vraie devant les dangers imprévus qui menaçaient sa conquête, il parut ému autant qu'il convenait qu'il le fût.

Infiniment surprise de cette douceur un peu plaintive, alors qu'elle avait cru à l'attaque qui presse, qui force, madame de Buret devint assez rêveuse, puis davantage. Elle avait souvent souhaité d'entendre la musique de ces mots : elle les entendait vraiment, dits pour elle; au delà de cette vanité curieuse et vaguement sensuelle qui était comme le tissu élastique et résistant de sa personne, à une petite profondeur au delà, quelque chose vibrait en elle. C'était si nouveau, si charmant, qu'elle se sentit le courage de tous les sacrifices, pour payer une telle joie. Elle s'avoua :

« J'aime! »

Elle pensait avoir dès lors saisi, étreint, possédé l'amour dans sa souveraine beauté. Abel, qui vit dans ses yeux le reflet de cette extase bienheureuse, cessa de parler : il lui baisait les mains, qu'elle abandonnait aux siennes, qu'elle portait elle-même contre ses lèvres. Il se rassura : il avait donc triomphé du danger. Après un moment, il dit d'une voix à peine différente, où l'émoi ne s'atténuait qu'un peu dans la banalité des paroles :

— Il faut que nous cherchions notre chemin.

Elle le regarda : fallait-il chercher le chemin?... Il frémit de ce regard; il sentit qu'elle l'aurait suivi où il aurait voulu. Tout son être eut une secousse. Il sut détourner ses yeux vers l'espace, vers la rivière qui chantait bruyamment au-dessous d'eux.

Il aperçut une sorte de gué, de gros blocs de rochers qui, de leurs têtes noires et luisantes, accolées, faisaient comme un pont entre la presqu'île et le bas de la route.

— Venez, — dit-il.

Ils descendirent assez vite jusqu'au bord de l'eau. De près, ce pont informe de larges rochers paraissait très sûr, les blocs joints, enchevêtrés, le passage facile de l'un à l'autre. Il y avait seulement, à cause de l'écume qui rejaillissait du choc de l'eau, un peu d'embarras à trouver sur chaque pierre la place sèche; et, avant qu'elle découvrît entre les blocs les fissures où se précipiter, la rivière faisait contre eux un tapage presque formidable.

— Vous croyez qu'on peut se risquer?

Madame de Buret n'avait jamais dissimulé sa complète lâcheté. Abel eut un sourire :

— Pour que vous vous risquiez, vous, il faut que je sois dix fois sûr...

Cette parole la décida. Elle avait ramassé ses jupes par un geste d'une savante et magnifique impudeur, ses jambes fines découvertes jusque près du genou dans leurs gaines de soie jaune, l'épanouissement merveilleux des hanches à la fois enveloppé et comme mis à nu par l'étoffe de la robe légère qui s'y appliquait étroitement. Abel frémit encore. Justement, la marquise, qui s'avançait, très craintive, le pied tâtant vingt fois chaque pierre, se retourna un peu, avoua que le bruit de l'eau l'épouvantait. Ses yeux imploraient Abel, en décelant une infinie faiblesse qui voulait être soutenue, emportée, qui se donnait toute à la force de cet homme. D'un regard de furieux désir, il répondit à cet appel, il la posséda. Sa main étreignit celle de la marquise, et il se rapprocha pour la soutenir en effet, pour l'emporter dans ses bras. Eut-il un mouvement trop brusque? fut-elle étourdie?... A ce moment même, elle glissa soudain des deux pieds. Elle avait poussé un cri de désespoir mortel. Mais Abel la retenait : en glissant, elle s'était trouvée un peu rudement assise sur le rocher, les jambes seules dans l'eau, et tout l'accident se réduisait à cet inoffensif et ridicule résultat qu'elle restait mouillée, ruisselante jusque près de la ceinture.

Cela, Abel le vit en un clin d'œil, et aussi que la marquise était à ce point d'émotion où une femme a le droit de s'évanouir. Il fallait éviter cette extrémité, sans toutefois se permettre un mot qui diminuât l'importance de l'accident, lequel

devait rester très grave. Il eut donc l'émotion qui pouvait répondre à celle de madame de Buret, — frayeur, désolation. — En même temps, il soulevait la jeune femme, la mettait debout, pâle vraiment et bouleversée, et tout abandonnée entre ses bras. Le bord était proche. Il l'y porta presque. Puis, avec des mots très tendres, tout son amour évidemment affolé par un si terrible danger, il la conduisit jusqu'à la maison du cantonnier. Elle s'abattit sur une chaise de paille, au coin du feu lent où chauffait une marmite. Abel bousculait la paysanne, seule au logis, pour qu'elle apportât du bois; lui-même courut en chercher des brassées; quand le feu se mit à flamber, il vit que madame de Buret était pâle encore, mais déjà souriante. La réaction, maintenant qu'elle se sentait intacte, l'animait d'une joie d'enfant à la pensée du danger passé, d'une joie d'amoureuse par l'évidence des émotions d'Abel. Ses yeux eurent une flamme qui s'élançait franche et vive, comme celle du brasier. Abel saisit, baisa ses mains :

— Dieu! quelle peur j'ai eue! Dire que si je n'avais pas réussi à vous retenir, vous étiez précipitée!... Ah!...

Il en fermait les yeux, d'épouvante. Elle eut un beau rire :

— Enfin vous avez eu plus peur que moi!

Il la loua, l'admira d'être maintenant si gaie.

— Oui, — fit-elle, — mais je suis trempée. Jamais je ne réussirai à me sécher.

A la chaleur du feu, l'eau, qui collait la robe de toile à ses flancs, s'évaporait en nuage autour d'elle.

— Ceci encore..., — ajouta-t-elle, en tirant la robe du bout des doigts. — Mais c'est le reste!...

Elle avait une mine un peu piteuse dans sa gaieté. Abel pensa que le rhume qui allait nécessairement s'ensuivre serait un néfaste souvenir de cette journée.

— Il faut absolument que vous changiez de vêtements et de linge, — dit-il.

— Et comment?... que j'emprunte à la femme du cantonnier?...

— Mais oui, parfaitement! je n'y songeais pas... Bien sûr! elle ne demandera pas mieux.

— Vous êtes fou! Me mettre dans ces habits qui doivent

être sales, avec une odeur atroce! Ah! non, j'aime mieux une bronchite.

Abel insista : on pouvait toujours regarder le linge de la paysanne ; il serait rude, certainement, mais propre aussi. Quant à la robe, la bonne femme en avait une, sans doute, pour les dimanches, enfermée dans un tiroir, qui ne serait que vieille peut-être, parfumée au camphre, point dégoûtante et justement presque à la taille de la marquise : car la paysanne était grande et large d'épaules comme elle.

Il parut soudain que l'idée d'un déguisement amusait madame de Buret.

— Moi qui dois danser la bourrée en costume, cet été! — déclara-t-elle vivement.

— Eh bien! — fit Abel. — Madame, hé! madame!...

La paysanne, occupée à des lavages, au fond de la vaste cuisine, s'avança. « Bien sûr qu'elle avait du linge propre, très propre, des chemises toutes neuves, des bas... »

— C'est gros, madame, mais quant à la propreté, j'en réponds. Je vas vous les montrer, et une robe que je m'ai achetée, y a pas plus de deux ans, qu'est neuve aussi, quoi!

Elle grimpa par un escalier de bois à l'unique chambre, au-dessus de la cuisine. La marquise, décidément enchantée, Abel, réellement satisfait de supprimer jusqu'au petit ennui d'un refroidissement, se regardaient tous deux comme des enfants qui jouent à un beau jeu qu'ils ont eux-mêmes inventé. L'absence de la femme, quoique brève, permit cependant à Abel de prendre les lèvres de madame de Buret, très légèrement, d'un baiser qu'elle aussi souhaitait, parce qu'en somme il faisait partie du jeu.

— Voilà, — fit la paysanne.

Si madame de Buret n'eût été déjà convaincue, elle se serait décidée en voyant le linge, gros et rude à entamer la peau, mais irréprochablement propre, et sentant même assez bon, — une odeur fruitée, que lui donnait la couche de pommes sur quoi il reposait. — La robe ample était brune, sans un accroc, sans une tache, les bas en épaisse laine bleue.

— Allons! — dit la marquise.

Abel proposa de lui laisser la cuisine pour qu'elle pût s'y dévêtir devant le feu. Mais elle dit non, tout de suite, un non

inconscient : elle n'aurait su expliquer pourquoi. Elle monta lestement le raide escalier de bois ; Abel, derrière elle, portait le paquet de linge et la robe : à l'entrée de la chambre, elle les prit de ses mains. Il souriait d'avance de la revoir en paysanne, toute nouvelle et probablement plus jolie : il levait vers elle ce visage souriant, arrêté à deux marches au-dessous du palier. Elle était en face de lui. Dans la pénombre de ce haut d'escalier, il faisait écran devant elle, il la voyait mal. Soudain, à un mouvement qu'il fit, elle eut les yeux vivement éclairés par la flamme d'en bas : elle montra des yeux singulièrement fixes et brillants, dans un teint qui paraissait comme empourpré. Tout aussitôt elle ouvrit la porte de la chambre et la repoussa derrière elle.

Abel descendit les marches de l'escalier. Il descendit sept, huit marches. Vers le milieu, il s'arrêta. Ce regard, ce visage qu'elle lui avait montrés, réapparaissaient devant ses yeux, éveillaient en lui une clarté vite grandissante, soulevaient en lui un flot impatient, joyeux, déjà vainqueur. Ne se trompait-il pas? Était-ce l'heure des discrétions polies, des réserves d'une bonne éducation? N'était-ce pas plutôt l'heure de l'instinct, l'heure des audaces attendues et sûres de triompher? Son sang courut plus vite. Il avait remarqué — une de ces remarques fugitives qui affleurent à peine à la conscience — que, la porte de la chambre refermée, aucun bruit n'avait indiqué un verrou tiré, un tour de clef à la serrure. De si près, il aurait entendu le moindre bruit : c'est donc qu'il n'y avait ni verrou, ni clef, la porte simplement fermée au pène. Il remonta quelques marches. En bas, dans la cuisine vide, le feu crépitait; contre la fenêtre, au dehors, les bras de la paysanne, étendant du linge, faisaient comme une croix qui se déployait et se refermait. Abel écouta, quelques secondes, l'oreille à la porte de la chambre; brusquement, d'un geste décidé, il ouvrit cette porte. Il y eut un faible cri, puis, la porte aussi brusquement close, le silence...

Comme la femme du cantonnier achevait d'étendre son linge, elle s'entendit appeler par une voix impérieuse, impatiente.

— Vous n'avez pas vu un monsieur et une dame..., la dame très mouillée?... Ils sont ici?... Sont-ils partis?...

Madame de Nérandières, qui interrogeait ainsi, attendit à peine la réponse.

— Encore ici... Où? Il faut que je les voie.

Elle était entrée dans la cuisine. Elle regardait autour d'elle, parlait très haut. Fut-ce le bruit connu de cette voix, ou qu'à ce moment même il lui convenait de paraître? Abel aussitôt parut. Il descendit l'escalier comme s'il eût été depuis un moment arrêté en haut des marches; et, de fait, madame de Nérandières n'avait pu l'apercevoir au-dessus d'elle : la porte de la chambre n'avait eu en s'ouvrant et se refermant sur lui qu'un grincement très léger, qui s'était perdu dans le fracas autoritaire de la voix de la colonelle. Il était donc à peu près en droit de montrer à madame de Nérandières cette assurance aisée qu'en effet il lui montra. Il commençait d'expliquer :

— La marquise est là-haut. Je faisais le guet...

Madame de Nérandières l'interrompit :

— J'ai aperçu l'accident, de la tour. J'ai dégringolé le plus vite que j'ai pu. Ce n'est pas commode... J'espère qu'elle n'est pas blessée...

— Heureusement, non! — dit Abel; — mais j'en ai eu bien peur pour elle...

Madame de Nérandières, en l'écoutant, promenait sur son visage un regard d'interrogation qui semblait à la fois moqueur, complaisant et un peu jaloux. Abel soutint très bien cet examen.

Elle lui dit :

— Maintenant je suis là, si elle a besoin de quelque chose. Allez donc devant : nous vous rejoindrons.

Il s'inclina et disparut. Il était nerveux et inquiet des suites de sa victoire. Dans ce trouble, au lieu de suivre la route, qui l'eût ramené vers les voitures, il reprit le chemin par où la marquise et lui étaient venus.

La rivière franchie, il dut escalader à revers le promontoire, se hisser à travers les murs écroulés. Plusieurs fois il s'égara. Cependant toutes les senteurs de chair parfumée qui restaient à sa moustache, à ses lèvres, le grisaient étrangement. Il était leste et hardi tel qu'un héros; il était fort de la puissance singulière de conquête qui venait de mettre la femme si désirée dans ses bras : il connaissait, à cet instant, l'éton-

nement exquis que donne aux natures très bien douées l'exécution facile, où l'intelligence, la volonté, l'art ne furent pour rien, d'une difficile entreprise. Les égratignures des ronces, le choc douloureux des grosses pierres roulantes contre ses pieds, les poussières de tous les siècles souillant ses habits, tous ces accidents, qui, à d'autres heures, l'eussent offensé, demeuraient inaperçus. Et ce lui fut une surprise, en rejoignant enfin hors des ruines la troupe paisible des invités, de s'entendre dire :

— Comme vous êtes fait!...

Mais il ne retint ainsi sur lui-même l'attention de quelques-uns, la sienne propre, qu'une minute. Tout le monde regardait ailleurs. Dans un cercle où l'on riait, où l'on se pressait pour voir, où il se faisait, par moments, un grand tapage de paroles, d'exclamations, qui soudain s'apaisait, et reprenait ensuite, il distingua, proche de la haute taille de Paul de Buret, entre le colonel réjoui et madame de Nérandières, la plus invraisemblable apparition : une paysanne qui était drôlement paysanne, de sa coiffe à rubans à sa robe brune tombant sur les gros souliers, qui disait avec le parler exact du pays une histoire de chute dans la rivière, et qui était aussi — il sentait encore cette bouche sous ses lèvres — la marquise, la marquise elle-même.

Le colonel s'écriait :

— Mâtin, si c'était pour de vrai, j'en connais qui se feraient garçons de ferme!

Madame de Buret saluait gauchement comme font les paysannes de théâtre, souriante, minaudière.

Paul de Buret disait avec admiration :

— Ma foi, ma chère amie, je dirais presque que cet accident a été très heureux.

Abel conclut à part soi :

« Voilà qui est parfait. »

VI

Des années, — de ces années d'enfance où les paroles du père se gravent à jamais, — Abel avait entendu vibrer le fanatisme

dévoué, respectueux, enthousiaste du vieux Mascran pour toute noblesse, titres et particules; dès lors, — dans le pays, aux vacances, — à Paris, chez les Pères et durant les études de droit, — il avait poursuivi cet idéal unique d'atteindre à la perfection élégante, chic, où l'on pourrait dire, — et on l'avait dit, — qu'il ne lui manquait que d'être « né »; — cependant, toujours, enfant, jeune homme, homme fait, il avait eu près de soi le camarade stupide, balourd, mais, lui, incontestablement né, qui par ce seul hasard irritait sans cesse les rancunes séculaires d'un arrière-petit-fils de paysans contre le seigneur. Et voilà qu'un jour, après tant de rancunes et tant de colères, il venait de conquérir cette gloire inouïe, la possession de la marquise de Buret, qui était mieux qu'une créature de beauté, qui était la femme de l'être envié!... Vraiment la joie pouvait étourdir. Abel fut étourdi, en effet. Il cessa de voir que l'ennui, la curiosité, une médiocre et suffisante perversité, tant de causes étrangères à ses mérites, avaient non pas jeté, mais peu à peu poussé la marquise dans ses bras. Il se dit simplement, lui qui jouissait de la victoire, qu'elle était due à sa puissance irrésistiblement séductrice.

Reflet, sans doute, de cet éclat superbe de son orgueil, l'air souverain de toute sa personne étonna ses amis.

Il parut à la fois se retirer sur de mystérieuses altitudes et, de là, contemplant le monde qui était pareil, à la place accoutumée, s'amuser par de silencieuses ironies d'être lui si haut, les autres restant si bas. Le regard, le port de tête, tout fut en lui, sauf qu'il ne chantait pas, d'un coq qui célèbre ses faciles triomphes.

On ne lui en dit rien, que de ces mots familiers qu'on a pour une mine altérée par un mal de tête, qui ne font que glisser. Aussi bien il n'était pas mécontent que sa joie rayonnât de cette manière. Il se trouva que Saffre choisit précisément, pour se rapprocher de lui, ce moment où il s'éloignait de tous.

D'ordinaire, après le déjeuner, puis le soir, avant et après le dîner, les habitués du cercle se distribuaient en groupes toujours identiques. Les mêmes, aux mêmes heures, jouaient, dans une salle, au billard, — dans une autre salle, au trictrac, aux dominos, — dans le grand salon, au poker, à l'écarté, au bridge, — lisaient les journaux et les revues dans la biblio-

thèque, — enfin, passant d'une salle à l'autre, au coin de toutes les cheminées, sirotant et fumant, papotaient sur l'événement du jour, le prix des bestiaux, les histoires libertines et les intérêts de la France. A chaque table de jeu, les partenaires étaient immuables, et, par exemple, à la table d'Abel, qui réunissait les frères de Risac, Terremont, le colonel, et deux ou trois autres, il ne fût venu à l'esprit de personne de s'asseoir. Cette règle et la qualité des joueurs faisaient de cette table comme la place d'honneur de tout le cercle. Combien de petits jeunes gens, médecins, avocats, oisifs, travaillés d'ambitions mondaines, désiraient comme une lointaine et glorieuse consécration, d'être admis à perdre leur argent au poker d'Abel Mascran !

Ce fut une surprise pour tous, la première fois que Saffre, quittant son écarté de chaque jour, campa une chaise contre celle d'Abel, et se mit à regarder, à critiquer le jeu. Rompre une tradition, une simple habitude, est toujours, dans cette sorte de province, acte de hardiesse inquiétante. De Saffre, toléré sans bonne grâce, l'acte parut atteindre les dernières limites de l'inconvenance. Tous les joueurs se hérissèrent ; leurs yeux fixés sur les cartes, les mots nécessaires : « Parole... J'ouvre... », plus brefs et plus secs, le silence glacé où retentissait le rire de Saffre, firent outrageusement sentir à l'intrus qu'il était intrus. Mais Saffre n'en était point à souffrir de ces piqûres. Son rude cuir avait secoué, en frissonnant à peine, des traits plus aigus. Il savait bien qu'on ne l'accepterait pas tout de suite : il entendait, à n'importe quel prix, se faire accepter.

Pour lui-même, il n'y eût pas tenu : sa souveraineté sur le marché lui suffisait ; mais il était terriblement tourmenté par sa femme. On disait couramment que la mère de madame Saffre avait été sa maîtresse avant le mariage, et que son beau-père était mort du chagrin de cette union. On lui aurait passé, à cause de sa richesse et parce qu'on avait besoin de lui, ses pratiques commerciales : ce mariage et cette mort, on ne pouvait les lui pardonner. Madame Saffre, qui, naturellement, ignorait tout, qui avait été belle, qui avait été gaie, s'était peu à peu flétrie dans une solitude, où, à chaque tentative pour en sortir, les mépris l'avaient durement rejetée. Mais, proche de

la quarantaine, elle avait tout à coup pris conscience d'elle-même, et de la puissance certaine de son mari. Et, très aigrie, méchante avec l'âge, elle voulait forcer de haute lutte ce qu'elle avait si vainement sollicité. Saffre, pour la satisfaire, avait tâté un peu partout. Il disait : « Ce sera très long et très dur. » Il avait bien pensé au vieux Mascran, dont l'autorité pouvait s'imposer, et les imposer, — eux, le ménage Saffre, — à tous. Mais, n'ayant eu du vieillard que des brutalités, lors de son escamotage de la maison Couderc, il ne voyait vers les Mascran aucun jour d'espoir. Que ce même Mascran, le vieux, le grand Mascran, l'eût fait appeler pour un gros prêt d'argent qui était moins une affaire qu'un service, ce fut, aux yeux de Saffre, le coup de lumière qui révèle dans la nuit le chemin longtemps cherché. Oui, c'était bien aux Mascran qu'il fallait s'attacher. Il saurait faire tous les sacrifices. Pour les élections, il ouvrirait largement sa bourse. En attendant, fort de la confiance que lui montrait le chef de la famille, l'ancien notaire, dans l'affaire de ce prêt qui avait été stipulé absolument secret, il se rapprocherait d'Abel, tête légère, mais autorité sociale et mondaine.

Ainsi, posant sa chaise à la table d'Abel Mascran, il avait simplement voulu dire : « Je suis à votre disposition comme à celle de votre père; rien ne pouvait m'être plus agréable que d'être attiré par cette confiance près de lui et près de vous. »

Abel cependant fut extraordinairement ennuyé. Tout de suite il avait failli congédier l'homme, d'un mot bien cinglant, comme ferait un maître de maison pour le malotru qui serait entré sans invitation. Puis, après ce premier mouvement de révolte, il se souvint de ce qu'il avait cru découvrir : que son père avait peut-être emprunté cinquante mille francs à Saffre pour payer ses dettes de jeu. Alors? L'homme était donc comme autorisé par le service rendu à ces insupportables familiarités; tel qu'il était, sans éducation et sans scrupules, il allait se permettre tous les jours, de plus en plus, des tentatives qu'il faudrait subir.

« C'est simplement odieux! » — se dit Abel.

Aussitôt il eut le sentiment d'une responsabilité grave envers ses amis. Sa dette de jeu avait été payée avec l'argent de Saffre : tel était le fait, son fait à lui, qui encourageait l'indi-

vidu à ces hardiesses, qui le condamnait lui-même, sous peine de s'entendre crier publiquement ce service, à les tolérer, qui enfin imposait à ces hommes, — les Risac, Terremont, le colonel, — un contact malséant.

« C'est à peu près comme si je les faisais dîner chez moi avec lui. »

Abel fut désolé de cette évidence : la faute de goût, de tact, de vraie politesse, dont il avait l'horreur. Le temps que dura la partie, il resta muet, lui aussi, mais non pas, comme les autres, par dédain transcendant, — de honte, simplement. — A la fin, comme la réserve méprisante des joueurs s'exagérait, — tout le monde debout, le dos tourné, pas de réponses à des questions presque directes, — Abel eut peur d'une brutalité de Saffre. A la moindre observation, le marchand aurait une affreuse sortie :

« On me trouve bien bon pour payer de mon argent les dettes de jeu!... »

Honteusement, Abel resta seul à manier les cartes; et, ses amis maintenant à bonne distance, il accorda à Saffre quelques mots qui exprimèrent un très vague regret d'avoir été absorbé par les combinaisons du jeu.

— Mais ça ne fait rien, — déclara Saffre.

Il paraissait enchanté.

« Il n'est pas difficile! » — se dit Abel.

Il dut répondre à des questions du marchand qui s'informait de la santé de son père.

— Mâtin, quel homme! — disait Saffre. — Les affaires ne traînent pas avec lui.

Abel songea : « Nous y voici... » Et il regarda avec un peu d'inquiétude autour de lui, si quelqu'un pourrait entendre. Mais Saffre poursuivit seulement, chaleureux :

— Voyez-vous, monsieur Mascran, c'est une fortune pour un pays d'avoir un homme comme celui-là. Je ne connais pas son pareil, ni à Toulouse, ni à Paris.

Abel ne pouvait qu'écouter; il était mieux qu'excusable d'écouter : il écouta. Après un moment, Saffre ajouta, souriant, comme craintif :

— Et la petite famille va bien, votre dame, les enfants?

« Tout de même, il va un peu loin! » — se dit Abel.

Il répondit : « Très bien », sans plus.

Il s'était levé.

— Allons, tant mieux! — conclut Saffre. — Et sans adieu. Bien des choses à votre père.

Cela se passait un soir, après le dîner. Quand Abel sortit, dix heures sonnaient à l'horloge de l'église, sur la place. Au lieu de rentrer chez lui, il descendit la place, traversa le pont, et suivit une large route qui, bordée de somptueux marronniers, s'élève doucement au-dessus de la ville, s'enlace autour de la colline du sud, domine enfin l'amas pittoresque des toits rouges et des verdures, en même temps que les larges prairies où coule la rivière et les pentes fortement boisées où elle s'enfonce vers le lointain. Sur cette route, les soirs d'été, c'est l'habitude de s'en aller par groupes jusqu'au point où se découvrent à la fois la ville et la campagne : on va et on revient; on se rencontre, on se salue, on cause; quelques bancs permettent de s'asseoir. Madame Mascran préférait pour ses soirées les heures de silence, de paresse vaguement rêveuse, où ses doigts étaient actifs à la broderie des chemins de table, tandis que son esprit s'engourdissait à contempler des images lentes : Abel, les enfants, toutes ces dames, les êtres aimés, les autres... Ce jour-là par hasard, elle s'était laissé emmener : mademoiselle Devaluy avait tant insisté!... Tout un groupe de « ces dames » était déjà en route : on les rejoindrait au delà du pont... Il y aurait aussi le procureur, de qui la gaieté était réputée, et l'ingénieur en chef, qui distribuait, comme d'autres des compliments, des conseils de médecine homéopathique... Madame Mascran était partie. Et, justement, en remontant la belle route vers la colline du sud, Abel espérait qu'il la rencontrerait plus vite.

Il songeait aussi, ayant su que Paul de Buret allait à une réunion agricole, qu'il tenterait le lendemain de revoir la marquise, seule à Buret. Ce projet, après huit jours écoulés depuis la journée de Tresles, le tourmentait d'orgueilleuse impatience. Mais, à cette heure, la beauté en était avilie par les impressions dernières : — l'audace de Saffre qui voulait s'installer dans sa vie, toutes les compromissions où il allait être abaissé, par sa faute, à lui, qui avait perdu plus qu'il ne pouvait perdre, par la faute de son père, qui, pour une misérable économie

d'intérêts, l'avait mis à la discrétion de ce personnage. — Tracassé, agacé, humilié, furieux, Abel avait senti, en quittant le cercle, le désir de voir tout de suite le visage de sa femme, ou, du moins, le désir très imprécis d'être près d'elle, pour la douceur apaisante et vivifiante qu'elle seule lui donnerait.

A quelques centaines de mètres du pont, il reconnut, parmi des rires, l'accent toulousain du procureur : — le procureur faisait des calembours, à son habitude, et même d'excellents calembours, et il en faisait sans discontinuer, prodigue, inépuisable. Presque tout le monde riait : c'est l'esprit vraiment national qui est goûté partout et entendu de tous. Cependant l'ingénieur, d'intelligence plus grave et compacte, ne comprenait pas d'abord, se faisait expliquer, se laissait abominablement rouler par le magistrat, et c'était, chaque fois, pour les autres, une joie redoublée.

— Bonsoir, — fit Abel.

Il y eut un silence. On ne l'avait pas reconnu. Dans la nuit sans lune, les robes de toile des femmes faisaient sur la route noire quelques taches claires : il parut à Abel qu'elles rapportaient dans les plis des étoffes légères, pour la faire rayonner sur lui, toute la délicieuse fraîcheur des herbes, des arbres, de l'air nocturne. Il fut très courtois envers les hommes, très gracieux envers les femmes. Madame Mascran, qui venait un peu en arrière avec des amies indifférentes aux calembours et à la médecine homéopathique, exprima candidement sa surprise :

— Pourquoi êtes-vous monté jusqu'ici ?

— Mais pour vous retrouver plus tôt, ma chère !

C'était si parfaitement vrai, et l'accent avait une sincérité si pareille à celle de son désir, qu'il y eut un murmure de sympathie à peine rieuse. Parmi des paroles qui louaient, en ne le blaguant qu'un peu, cet empressement conjugal, on repartit vers la ville. Entre sa femme et mademoiselle Devaluy, Abel vanta le charme de la nuit. Aux premières maisons, un réverbère éclairait parcimonieusement un bout de route : les yeux de madame Mascran, recueillant cette pauvre lumière, offrirent à son mari, dans l'imperfection de leur couleur et de leur forme, l'infini de l'amour reconnaissant et humble, dont il avait attendu son apaisement. Il sourit, déjà apaisé en effet. Il dit :

— J'espère que vous n'avez pas eu froid. Vous êtes très légèrement vêtue.

Ce n'était qu'un prétexte pour serrer son poignet nu et frais de la fraîcheur du soir. Elle répondit, un peu rêveuse :

— Non, merci.

Dans le même instant, devant eux, quelqu'un disait :

— Mais c'est un modèle, cet époux qu'on prétend volage!

Le procureur répondit, en homme qui pénètre avec certitude les replis des consciences :

— Ceci n'est qu'un truc pour détourner les soupçons.

Après que le groupe se fut dispersé sur la place, Abel sentit cependant, son bras sous celui de sa femme, qu'il n'aurait pas de tranquillité parfaite, s'il ne faisait pas confidence entière de son ennui presque passé.

Dans la chambre conjugale, délicatement, avec de menues caresses, des paroles insouciantes, il dit ses craintes, qui pouvaient paraître d'abord imaginations un peu promptes. Aux questions de madame Mascran, qui cherchait à voir clair, il répondit en précisant : certainement son père, n'ayant ni vendu ni engagé des valeurs, avait emprunté les cinquante mille francs de la dette de jeu; certainement aussi, n'étant pas sorti, il avait fait venir le prêteur; et, comme Saffre était justement venu, cette après-midi-là, venu deux fois, sans le motif d'un acte à passer dans l'étude, dont il n'était pas le client, c'est Saffre qui avait prêté.

— C'est évident! — fit madame Mascran.

— N'est-ce pas? Dès lors, tu comprends, il a barres sur moi. Si je repousse ses avances, il peut faire un éclat horriblement désagréable. Si je le laisse aller, jusqu'où ira-t-il? Te vois-tu recevant madame Saffre?

— Non! — dit encore madame Mascran.

A raconter ainsi ses craintes, Abel les retrouvait vives, insupportables. Et il n'en dissimulait rien, avec l'espoir obscur que sa femme trouverait à les calmer toutes à la fois.

Madame Mascran réfléchissait. Elle était en train de se coiffer pour la nuit : comme chaque soir, elle tirait avec application ses cheveux trop rares; sa laideur, en ce moment, parut à Abel, par tout ce qu'elle avait de peu féminin, la meilleure garantie de sagesse. Elle parla enfin, posément. Sans

doute, il fallait se débarrasser de Saffre; mais d'abord il fallait avoir la certitude qu'il était armé par le service rendu : et cette certitude ne pouvait venir que d'une réponse de M. Mascran père à la question qu'on lui poserait franchement.

— Il ne peut pas s'en fâcher. Au besoin, tu lui diras tes ennuis. S'il est vrai que monsieur Saffre lui a prêté les cinquante mille francs, il faudra rembourser cet argent, emprunter ailleurs. Mais peut-être que nous nous trompons. En tout cas, jusqu'à ce que ton père t'ait fixé, à ta place, je serais très adroit avec monsieur Saffre, adroit comme tu sais l'être.

Abel venait de se coucher. C'était bien ce qu'il avait prévu, tout son malaise enlevé comme avec la main. Il s'étendit voluptueusement dans la fraîcheur des draps. De l'autre lit, assez proche, non point contigu, madame Mascran le contemplait du même regard qu'elle avait eu sur la route. Il se retourna vers elle, lui envoya du bout des doigts un baiser :

— Ma bonne fée!...

Elle murmura :

— Ta femme qui t'aime.

Elle avait soufflé la petite lampe qui éclairait la chambre. Dans le silence et dans la nuit, de toute son ardeur que nul souci ne gênait plus, Abel aspira au lendemain, aux baisers, à la chair douce de madame de Buret...

S'il eût fallu que madame de Buret se justifiât de sa trop parfaite complaisance au désir d'Abel, elle aurait pu omettre tant d'excuses qui venaient de l'insuffisance de son mari, de la séduction de son amant, de sa faiblesse de femme, et dire seulement : « J'ai été arrachée toute vive à la douceur, molle, voluptueuse, rieuse, d'une vallée berrichonne où l'eau de la rivière flânait entre des peupliers grêles et charmants, pour subir, huit mois l'an, dans un revêche et magnifique château fort, entre des rochers éternellement gris et rouges, entre des pentes boisées de hêtres et de chênes, la rudesse hostile du froid, du chaud, du vent, et l'impitoyable beauté de la montagne. Ni le luxe d'un train seigneurial, ni les raffinements du dernier confort, ni les visites d'amis ne peuvent rien changer à cette grandeur de nature qui m'écrase. Et ma faute, si faute il y a, n'eut que des causes géologiques... »

Associé, sans doute, par sa passion aux plus obscures pensées de la marquise, Abel Mascran se disait, ce matin-là, en découvrant, du dernier col franchi, les tours sombres de Buret :

« Triste séjour pour une femme comme elle!... »

Au milieu de la vallée étroite, sévère, la masse féodale du château, un corps solide, haut et dur, entre les quatre fortes tours, eût saisi un esprit, des yeux moins pervertis : c'était bien, d'ailleurs, la cage la plus ridicule pour l'oiseau dont l'imagination d'Abel lui représentait le regard étourdi et le trop brillant plumage. Incliné, sans doute, à la rêverie par le bercement du pas de son cheval, — plus prudent sur la descente raide, — Abel évoqua aussi d'autres, de plus lointaines habitantes de ce château. Qu'avaient-elles fait, toutes? Comment s'étaient-elles consolées de la dureté des pierres et des rocs? Que de cœurs avides et jeunes, de beaux yeux pleins de lumière, l'implacable éternité de ces choses avait flétris!

« Ces temps-là ne sont plus », — se dit Abel presque aussitôt.

Du bout de son fouet, il fit tomber quelques feuilles, à un hêtre qui s'étendait au-dessus de la route. Il avait une envie joyeuse de frapper, d'exercer sa force : les pieds hors des étriers, il donna de l'éperon et prit plaisir à voir que l'étreinte de ses genoux le maintenait ferme et sûr, au trot très enlevé du cheval.

La marquise l'attendait, non pas ce jour, ni un autre, mais tous les jours : elle l'avait attendu, tous les jours, depuis une semaine.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? — lui disait-elle dans le vaste salon tendu de tapisseries sombres qui harmonisaient l'intérieur du château aux couleurs du dehors.

Il s'étonna de cette franchise impatiente. Il avait cru à des reproches, aux remords, d'une coquetterie qui jouerait la tristesse. Il vit l'amour de la jeune femme dans sa bouche un peu frémissante, dans ses yeux qui le regardaient aux lèvres : elle était donc de celles qui n'aiment qu'après, une fois conquises! Sur les mains d'Abel, ses mains, d'abord fraîches, s'échauffaient, brûlaient. Il eut, à se sentir si certainement aimé d'elle, un trouble passionné. Il l'attira vers lui :

— Je n'ai pas pu. Vous savez bien que je n'ai pas pu. Chaque jour, j'ai voulu venir. Mais il faut que votre réputation reste sauve. Et puis, quoi? vous voir avec lui, maintenant? Vous sentez bien que je ne le voulais pas, pas tout de suite, pas cette fois. C'est vous, c'est toi que je veux, seule avec moi, toute à moi.

Elle eut un sourire. Ces paroles, celles-là précisément, elle avait pensé qu'il les lui dirait : — car elle s'était demandé ce qu'il pourrait bien dire, et, en même temps qu'elle cédait au vœu de tout son être aspirant à lui, elle cherchait parmi les souvenirs de tant de romans, dont la lecture occupait ses soirées, la suite immédiate de l'aventure. — La force du désir de son amant la posséda soudain : vers ce visage, ces yeux, ces lèvres, dont l'ardeur la pénétrait, comme on se penche vers une flamme qui dilate et fait vivre, elle se pencha.

Ils se regardèrent, un instant, s'étreignirent de toute la violence qui montait en eux. Enfin les lèvres de la marquise se prirent à celles d'Abel. Dans ce baiser, ils connurent que l'éternelle beauté du jeu où l'un et l'autre avaient cru se divertir haussait à sa mesure la mesquinerie de leurs âmes.

Aussitôt, ils voulurent avoir d'autres baisers : parmi l'étendue du château vide, dans la tour réservée à la bibliothèque et aux chambres d'amis, ils trouvèrent l'isolement propice. Leurs étreintes prolongèrent leur ivresse. Par instants, les caresses de la jeune femme s'emportaient dans une sorte de rage, ou bien elle avait des rires indéfinis :

— Non! ce qui se passe à cette heure dans cette caserne austère!... N'est-ce pas que c'est drôle? c'est pouffant!

La chambre du deuxième étage où elle tenait ces propos était comme surveillée par les visages solennels, perruques, habits brodés, armures, de quelques portraits d'ancêtres.

— Doivent-ils être scandalisés, tous ces vieux bonshommes!

Elle se cacha le visage, pour mieux rire, contre l'épaule d'Abel. Puis, à demi redressée :

— Ah! il y en a un, par exemple, à qui je ne suis pas fâchée de jouer ce tour-là : celui-ci, avec son grand nez et ses mauvais yeux...

Juste en face, elle montrait, le bras allongé dans un geste

de défi, un visage plus fermé que les autres, tout en saillies dures de pommettes, d'arcades sourcilières, et qui s'achevait en pesante mâchoire. Au bas du cadre oval, une inscription en lettres d'or disait : « Paul-Gaston, marquis de Buret, lieutenant général des armées du roi. »

— Combien de jours m'a-t-il accablée de ses mauvais yeux, la première année de mon mariage, tandis qu'on réparait le château, et que je couchais ici!... Oh! l'ennui, l'ennui à pleurer, même en dormant! Oh! ces jours de brume où tout est gris et noir!... L'horreur, l'horreur!

Elle se rejeta sur la poitrine de son amant :

— Mais maintenant, c'est fini. Tu m'aimes, je t'aime, je t'adore. Je ne m'ennuierai plus jamais...

Elle était haletante de la peine passée, du bonheur présent. Abel mettait sur ses yeux, son front, des baisers lents et très doux. Elle s'apaisa comme une enfant qu'on caresse. Un moment après, elle disait :

— Il avait une femme délicieuse, cet homme tout en fer. Elle a dû souffrir abominablement. C'est elle que je venge autant que moi-même.

Au déjeuner, elle fut d'une étourdissante gaieté. Tout ce monde du pays, — la ville et les châteaux, — qu'elle recevait, où elle se mêlait pour y chercher une diversion, elle en dit drôlement, sans méchanceté, pour s'amuser encore, les innombrables ridicules. Si fort au-dessus de tous, elle ne ménageait personne, ni les Terremont, ni les Risac; — le vieux comte de Terremont, tellement avare qu'une de ses cousines, parente pauvre, était morte chez lui, de faim à coup sûr; les Risac, ne vivant que pour leurs chevaux, l'aîné choisissant pour l'épouser une jeune fille qui ressemblait à sa jument préférée : « Elle lui ressemble, c'est évident!... » De chacun, de chacune, elle disait justement ce qu'il y avait à dire. Et, sans doute, Abel, autrement placé, clairvoyant parfois, mais toujours respectueux, eût été choqué, si les regards de la marquise, tendres, familiers, joueurs, ne l'avaient associé à sa propre liberté.

Sur la terrasse, large, ombreuse, d'où se découvrait toute la fantastique beauté de la vallée, — éboulis d'énormes rochers, verdures profondes des bois escaladant la montagne, et en bas, très loin, l'écume menaçante du torrent, — ils

laissèrent couler les heures chaudes et lourdes. Allongée dans un *rocking-chair*, madame de Buret écoutait Abel. Silencieux presque, et toujours en défense avec les hommes, il causait volontiers avec les femmes et de manière à être goûté : car il avait le génie des phrases nombreuses, longues et vides, qui, sans fatigue, sans arrêt, leur racontaient indéfiniment ce qui leur plaisait, et à lui aussi, — à savoir lui-même. — De tout autre, cette louange si fade, si diluée, si monotone du « moi » eût fait rire, sans doute, ou prodigieusement agacé. De lui, parée de toute sa grâce, et si parfaitement simple, elle semblait harmonieuse à tout son être et, en somme, nécessaire. A cette heure de repos un peu languissant, il ajoutait à son bien-être par des histoires qui disaient, sans relief inutile et sans hâte de mauvais goût, mais sincèrement, exclusivement, quelques-uns de ses mérites. Nul n'avait jamais dansé si bien que lui, — et une histoire, en effet, le montrait, cet hiver même, consentant à bostonner, un soir, dans le salon de l'hôtel de Cannes, aussitôt l'hôtel entier émerveillé, et, le lendemain, sur la Croizette, tout le monde en émoi de savoir qu'il dansait si bien ! — Aucun cavalier n'avait jamais eu autant que lui souplesse, solidité, hardiesse : dès le régiment, il était seul à monter les bêtes dont les autres s'effrayaient; récemment, de passage dans un château du département voisin, il avait dompté, à la stupéfaction générale, — tel Maxime de Champcey d'Hauterive, le « jeune homme pauvre », — un cheval vicieux qu'une maîtresse de maison, vainement malicieuse, lui avait assigné pour la chasse....

Et il en était ainsi de tout, simplement. Et les histoires succédaient aux histoires, longues, minutieuses, pareilles. Le temps coulait. Pour Abel, il coulait plaisamment, tel qu'une rivière indolente, offrant, en ce cours mol et sinueux, des images satisfaisantes, lui-même dansant, chevauchant, causant, comme jamais nul ne réussirait à danser, chevaucher et causer.

Avec lui, madame de Buret contemplait ces images. Il arrivait qu'elle cessât de les contempler : peut-être lui paraissaient-elles trop imaginaires, ou bien, à force de les regarder, pareilles, peut-être avait-elle l'obscure envie d'en voir d'un peu différentes. A ces instants, elle sentait le cours des heures se ralentir, s'arrêter. Elle avait elle-même un étonnement :

elle s'étonnait que, par un hasard incroyable et certainement par sa faute à elle, le temps lui parût, près de l'homme aimé, de « l'aimé », de l'amant, si lent, si monotone, et les récits où il s'attardait d'une telle platitude! Elle s'en voulait alors, et, elle se répétait : « Je suis heureuse! » comme s'il n'eût dépendu que d'elle de l'être en effet.

Le soleil, en tournant, les chassa de la terrasse, les poussa dans le bois qui fait à Buret un parc digne de lui, — de simples allées sablées parmi les chênes puissants et les grands hêtres gris, dont les feuilles se tendent, semblables à des mains. — Ils s'enfoncèrent dans ce bois, laissant derrière eux la façade noire et rouge du château, — les pierres très noires, entre les joints de ciment, mêlées aux pierres rouges. — Sous les frondaisons touffues, l'ombre et la solitude étaient favorables aux caresses. Toute proche d'Abel, son bras cherchant le bras de son amant, madame de Buret marqua qu'elle attendait ces caresses : il fut docile à ce désir. Elle eut les baisers qu'elle souhaitait; et, très vite, abattue dans ses bras, elle put répéter les mots qu'elle disait le matin, en face du sévère lieutenant général : « Je t'aime, je t'adore, je suis à toi... » Elle se sentait, par la magie de ces baisers, toute à lui; elle l'adorait, en effet, et, en tout cas, elle adorait l'ivresse véritable, si brève qu'elle fût, de lui donner sa bouche, sa chair, elle adorait la volupté qui alors courait ses veines, telle qu'une vie magnifiée. Elle eut même cette volupté plus intense, parce qu'elle imagina de trouver follement imprudentes les impatiences d'Abel dans l'isolement et la nuit de ce bois, parce qu'elle lutta contre lui, une minute, et ne se donna que comme vaincue.

Ce fut le dernier moment de cette joie trop vive, où madame de Buret avait pensé que ses jours, ainsi qu'elle avait lu dans les livres, allaient fuir désormais. Du reste elle ne fit plus d'effort pour se hausser à cette exaltation. En prenant le thé, ils étaient, elle et Abel, une châtelaine et son hôte, très pénétrés sans doute d'une gratitude réciproque pour ce qu'ils se devaient de satisfaction l'un à l'autre, à peu près certains de se donner dans l'avenir de pareilles occasions de gratitude, mais d'ailleurs, pour le présent, accordant à la vie extérieure la juste part d'eux-mêmes qu'elle avait droit de recouvrer. Ils furent donc calmes, gais sans folie, et ils

firent paisiblement leurs projets pour Luchon. La marquise partirait, sans son époux, à la fin de la semaine suivante : ils s'avisèrent qu'en route le moindre prétexte pourrait la retenir, une nuit entière, dans quelque ville, où Abel la rejoindrait. Leur sourire, en parlant de cette nuit, n'avait qu'une malice mesurée : l'un et l'autre ne voyaient plus que le jeu du monsieur qui prend à la dérobée un plaisir défendu, de la dame qui se moque agréablement des conventions mondaines et sociales. Souriante toujours, les yeux joueurs, toute blanche et rose de gourmandise apaisée, elle accompagna Abel hors des portes inutilement formidables de l'enceinte fortifiée. Une ruelle descendait brusquement entre les maisons du village; ces maisons étaient misérables, mais elles portaient des toits amusants de formes et de teintes, — toute une carapace de larges pierres schisteuses, brûlées, verdâtres, qui les protégeait contre le froid et la neige, se relevait sur les lucarnes, pointait en pignons aigus. Madame de Buret marchait à côté d'Abel, dont la main tenait négligemment la bride : le cheval suivait. La ruelle, après les maisons, devenait un chemin qui dévalait plus vite encore vers le pont du torrent, d'où un sentier remontait tout droit à la terrasse du château.

A l'entrée du pont, madame de Buret s'arrêta. Abel avait passé la bride sur l'encolure : son chapeau à la main, très correct, il commençait à remercier de « cette excellente journée », comme il eût fait d'une hospitalité ordinaire. La marquise riait :

— Excellente journée... cela dit tout!

Il fit, moins d'une seconde, une mine un peu sotte. Il n'aimait pas la raillerie, si légère qu'elle fût. Mais déjà les yeux de madame de Buret se nuançaient d'un peu de gravité :

— C'est vrai qu'elle fut excellente, cette journée, dites, et il me plairait d'en passer d'autres, souvent, toutes pareilles.

Il répondit simplement :

— Je vous adore.

Il restait devant elle, un peu embarrassé : il aurait dû dire des mots de belle tendresse, il ne les trouvait pas. De cette tendresse il n'avait ni la réalité ni, ses désirs maintenant amortis, la coutumière illusion. En face de cette femme, reprise, sans doute, au moment de son départ, de l'émotion des premiers

aveux, et qui lui donnait encore un peu — tout ce qu'elle avait — d'amour vrai, il sentait seulement autour de sa pensée du vide, de la sécheresse; en somme, il était pressé de partir pour rentrer à l'heure du dîner. Si ses yeux n'avaient été, par bonheur, habitués à jouer toutes les brillantes et charmantes comédies sur la façade de son être, dont ils embellissaient la pauvreté, madame de Buret, à cet instant, aurait eu une surprise vilaine et triste, à le voir tel qu'il était. Elle ne vit que la comédie, et les yeux bleus dont la lumière était douce, caressante. Elle ne se plaignit point de son silence; elle finit par lui dire :

— Partez.

Il baisa ses mains et se mit en selle.

— Le 2 juillet, Hôtel du Midi! — lui rappela-t-il.

Elle fit signe que oui; ils se saluèrent encore des yeux. Et il partit au grand trot, tandis qu'elle remontait le sentier. Il fut en haut de la côte, comme elle arrivait à la terrasse. Au moment de franchir le col, il aperçut sa robe blanche contre le parapet sombre; elle fit de la main un geste qui eut une envolée infiniment gracieuse par-dessus l'étroite profondeur du ravin. Il l'admira dans l'austère beauté de ces rocs, de ces verdures, du château qui avait été redoutable : il fut remué d'un frisson romanesque. Il sentit ses amours poétiques et nobles. Un magnifique élan d'orgueil le dressa sur ses étriers, et, très beau, avec une grâce qui répondait à celle de madame de Buret, avec le sentiment de cette beauté et de cette grâce, il rendit le salut. Jamais geste de cabotinage, au théâtre ou dans la vie, n'eut plus de sincérité et ne donna à celui qui l'avait réussi une plus touchante ivresse de soi-même.

Irréprochable montagnard, attentif et sage aux descentes, impatient, impossible à tenir sur les montées, le cheval d'Abel franchit en hâte les trois vallées qui se succédaient jusqu'à la ville, diverses de coupe et de tons. Après la sauvagerie rocheuse et durement boisée du ravin de Buret, elles s'ouvraient tour à tour plus larges, plus riches, plus habitées; les rivières couraient sans tapage parmi des prairies qui s'étendaient tout à l'aise et remontaient d'une courbe longue jusqu'à mi-hauteur des plateaux; au-dessus, c'étaient des champs, tout le damier des cultures parcellaires, ou bien l'épaisseur d'un bois qui

s'étirait d'un bout à l'autre du plateau. Entre les prairies, entre les champs, les haies vives ondulaient en lignes capricieuses : chênes au tronc mince et barbelé, semblables à des chenilles, frênes délicats avec un feuillage très léger en houppe au sommet de l'arbre clair, peupliers frissonnants, réguliers et droits comme des cierges de Pâques. Le charme de ces vallées venait de tant de verdures, des nuances de ces verdures qui mettaient à la fois sous les yeux le tapis velouté des herbes, le frisson tendre et blond des feuilles de frênes, le frémissement argenté des peupliers, la paix profonde et sérieuse des feuilles de chênes. On travaillait partout. Lentement, indéfiniment, de chaque prairie, vers les granges écrasées sous les écailles des toits, les chars attelés de bœufs rouges emportaient le foin lié très haut en masses rebondies et qui semblaient légères. Des cris traversaient l'air, le bouvier encourageait l'effort des bêtes appliquées : « *Béni bé*[1] ! » Les prairies, les haies d'arbres, les champs et les chemises blanches des travailleurs et l'effort continu des bœufs rouges et la fuite allègre de la rivière étaient glorifiés par l'embrasement d'une atmosphère d'apothéose, toute de feu et d'or, où le soleil couchant épuisait en beauté sa force dernière. De chaque prairie, les visages ouverts ou défiants, rouges et suants, se levaient au bruit du trot du cheval martelant la route dure : les regards qui cherchaient ceux d'Abel ne disaient qu'une vague curiosité, un peu d'envie; il lui plaisait de recueillir cette envie, admiration plus sombre, et de passer, svelte, élégant et beau. Il n'avait guère plus de vingt ans, à cette heure, et il goûtait la vie, comme on fait à vingt ans, — joies primaires et puissantes d'un ciel éclatant, d'une lumière fougueuse, d'une ardente et barbare liberté, d'un orgueil qui s'étend, s'empare du monde et l'étreint tout entier.

A une douzaine de kilomètres de la ville, il fut salué, d'une prairie bordant la route, par un haut et corpulent fermier :

— Bonsoir, monsieur Mascran !

Il reconnut, appuyé sur une fourche, — chapeau de paille, chemise blanche, pantalon de toile comme les travailleurs, mais surveillant sans travailler, — le fermier Vermenouse. Il dut s'arrêter, car les fermiers de ce pays sont gens d'importance,

1. « Viens ! »

susceptibles, au surplus, et qu'il convient de ménager; et puis il appréciait en Vermenouse aussi bien son assurance forte que son culte pour M. Mascran père et lui-même. Il serra, par-dessus la haie, l'épaisse main du fermier.

— Belle journée, hein? vous avez dû en faire, de la besogne!

— On a commencé à trois heures moins un quart, ce matin; on ira bien jusqu'à neuf heures et demie, ce soir.

— Cristi!

— Il faut ça, — dit le fermier paisiblement.

Avec des gestes comme rythmés, hommes et femmes, autour d'un char, piquaient et soulevaient de leurs fourches les tas de foin que, sur le char, enfoui jusqu'à la ceinture, un garçon maigre, noir, — tête d'Espagnol avec de courts favoris, — recevait, empilait sans trêve; des brindilles accrochées à ses cheveux lui faisaient une couronne bleuâtre. Abel se demanda, un instant, combien de fois, dans cette interminable durée de travail, les mêmes gestes avaient brisé ces bras, roidi ces reins. Mais Vermenouse lui parlait de son affaire. Allait-on en finir? Il avait signé, l'autre semaine, au bas d'une feuille timbrée toute blanche, que le clerc était venu lui porter à l'hôtel. Il avait signé en toute confiance. Il voulait savoir si on s'était servi du papier.

— C'est une simple précaution, — fit Abel, — pour ne pas vous déranger encore, si votre cohéritier exige une convention. Nous sommes d'accord qu'il vous abandonnera...

Il rappela à Vermenouse le détail des concessions demandées.

— C'est bon, — dit le fermier. — Eh bien, tâchez de terminer au plus tôt.

Jusqu'à la ville, la route n'offrait plus que de médiocres vallonnements : le cheval, plus impatient près de l'écurie, les franchit d'un seul temps de trot. Maintenant les paroles de Vermenouse occupaient Abel. Il était content, dans cette affaire, de la combinaison qui devait tout arranger et vite. Cependant, à travers les détails juridiques de cette combinaison, un souvenir filtrait lentement dans son esprit : Vermenouse, la visite de Vermenouse à l'étude, la signature en blanc donnée par Vermenouse... C'était le lendemain de la nuit de jeu. En reconduisant le fermier, il avait trouvé sa femme qui l'attendait. Il avait redouté une scène, et cette impression vivement désagréable était restée enfoncée en lui, de même que les images de ce qui

avait suivi... La rencontre de Vermenouse venait de lui rappeler toute cette suite : — un bref entretien avec son père, qui acceptait de payer sa dette ; plus tard, dans la journée, la dette en effet payée, et, sans doute, payée par Saffre... Brusquement, avec une prodigieuse véhémence, le souvenir de Saffre, de ses familiarités, de la sujétion où il se trouvait réduit envers cet homme, envahit, emplit sa pensée, en recouvrit tous les recoins, telle une eau dont la fluidité s'empare des replis d'une terre.

Il se sentit violemment irrité. En l'état où les joies de cette journée l'avaient exalté, il ne pouvait rien tolérer qui ressemblât à une déchéance.

— Non, non, cent fois non ! — gronda-t-il.

Il jurait furieusement. A cette voix de colère, le cheval prit le galop. Abel le laissa galoper. La rudesse brutale de ce mouvement donnait bien à ses nerfs crispés, à ses muscles tendus, à son sang qui courait trop vite, un soulagement de bataille. D'ailleurs, sa vanité exaspérée lui suggérait que la faute première n'était pas à lui-même, perdant stupidement. Il en voulait à son père. Pourquoi emprunter à Saffre ? A Saffre, justement ? Comment n'avoir pas vu que c'était se compromettre au profit de cet homme et sacrifier, en un instant, le résultat de tant d'efforts qui les avaient élevés, eux, les Mascran, à la puissance considérée avec le père, à la royauté d'élégance, de relations choisies et de bon ton avec le fils ?

« Démolir notre situation ! quelle faute ! »

Aux yeux d'Abel, la « situation » était comme un édifice que l'imprudence de son père avait pu ébranler. Sa colère se complaisait dans cette image. De cette atteinte à la « situation », il était, en même temps qu'irrité, offensé comme d'un sacrilège : car il voyait en lui-même l'homme qui avait fait mieux que d'assurer la prospérité de l'étude, — œuvre d'application et de banale honnêteté, — mieux que de conquérir toutes les confiances, et tous les respects, — œuvre estimable, mais sans beauté ni grâce, — l'homme qui avait réussi dans l'entreprise inouïe de se faire aimer de la marquise de Buret.

LOUIS DELZONS

(*A suivre.*)

FLEURS ET FRUITS

Le Chrysanthème, les Orchidées, fleurs à la mode, jouissent d'une réputation surfaite; leur principal mérite est d'exiger des soins continus, de coûter cher et de valoir, dans les concours horticoles, des récompenses à leurs producteurs. Cet engouement limite les progrès de l'art horticole et les efforts pour mettre à la portée de toutes les bourses les fleurs les plus jolies.

Les Orchidées aux formes étranges et légères, aux coloris si variés, aux odeurs troublantes, sont des plantes sauvages que nous ne savons pas cultiver. Elles vivent dans les forêts tropicales, perchées sur les arbres, ou, en touffes, dans les clairières humides : les Cattleya, les Oncidium, au Brésil; les Epidendrum, au Mexique; les Dendrobium, en Indo-Chine. De nombreux voyageurs pillent ces réserves qu'on a le tort de croire inépuisables; ils ramassent au hasard de leurs courses des centaines de bulbes et les expédient à nos producteurs d'Orchidées, sans trop savoir ce qu'ils fournissent. Il y a un type conventionnel de beauté, un *standard* comme disent les Américains; c'est la fleur large, aux pétales ovales et courts, redressée sur sa grappe, aux taches pourpres qui tranchent nettement sur le fond blanc ou jaune. Dans un lot de plusieurs milliers de bulbes, peut se trouver par hasard la rareté que les collectionneurs s'arracheront au prix de 50 000 francs.

On a beaucoup insisté sur les résultats de quelques hybridations, dites remarquables parce qu'elles groupent sur la

même plante des formes et des coloris très différents. L'hybridation des Orchidées est chose si facile qu'il ne faut pas s'étonner de voir, dans les collections, des centaines d'hybrides artificiels réunissant les caractères de prétendus genres distincts. Le pollen des Orchidées est aggloméré en masses ou pollinies que l'horticulteur détache avec une aiguille et porte sur le stigmate de la fleur qu'il veut perfectionner; dans la nature, les insectes qui visitent les fleurs réalisent automatiquement cette opération et contribuent tellement à diversifier les formes qu'on a grand'peine à les classer. Lorsque la Vanille, qui est une Orchidée, fut introduite à Bourbon, nos colons furent très surpris de ne pouvoir en obtenir des fruits. Un esclave indigène, dit-on, eut l'heureuse idée d'enlever à l'aide d'un morceau de bois pointu les pollinies d'une fleur qu'il déposa sur le stigmate; l'ovaire noua; cette expérience est devenue pratique courante à Bourbon, à Tahiti, aux Indes Orientales qui nous fournissent en abondance les fruits aromatiques de la Vanille. En Amérique, sa patrie, ce sont des insectes à longue trompe qui se chargent du travail.

Sans nier l'intérêt des efforts récents de quelques horticulteurs pour combiner par hybridation les caractères des Orchidées, il faut avouer que ces plantes, d'origine inconnue, qu'on sait à peine cultiver en partant de graines, constituent un médiocre matériel d'étude. Les résultats acquis ont peu de valeur scientifique; sur mille graines semées, on obtient à peine une plantule qu'il est toujours difficile d'élever. L'art d'élever les Orchidées ne progressera qu'avec la découverte de procédés commodes de culture par semis.

Les coteaux calcaires des environs de Paris sont couverts à la fin de mai de tapis d'Orchidées sauvages à fleurs petites, mais si jolies qu'elles ne tarderaient pas à supplanter leurs sœurs exotiques si nous connaissions leurs exigences. Les Ophrys, dont les fleurs ont la forme et les couleurs de l'abeille, de la mouche ou de l'araignée, l'Orchis, pyramidal ou à odeur de punaise, les Céphalanthères à grandes fleurs, ne peuvent être acclimatés dans nos jardins, que si l'on y transporte avec leurs bulbes quelques tombereaux du sol où ils vivent. Depuis vingt ans, on sait que la grande majorité des Orchidées renferment dans leurs racines des champignons

microscopiques qui y vivent en parasites, ou plutôt en symbiose, puisque le champignon reçoit de l'Orchidée l'abri et la nourriture nécessaires à son développement, mais semble indispensable à la graine d'Orchidée pour qu'elle se transforme en jeune plantule. Les centaines de milliers de graines, d'un même fruit, sont pour la plupart avortées ou n'absorbent les éléments nécessaires à leur croissance qu'après avoir été contaminées par un certain champignon filamenteux. M. Noël Bernard, par des expériences d'une rigueur pastorienne, a démontré que cette association est indispensable au développement des Orchidées. Dans son laboratoire de la Faculté des sciences de Poitiers, il cultive de petites graines qui se gonflent par absorption d'eau, mais ne germent point; dès qu'il introduit dans leur voisinage immédiat quelques cellules du champignon associé, l'inoculation se produit; les graines grossissent, donnent un bulbe arrondi, puis une petite feuille, puis des racines et d'autres feuilles; il faut plusieurs années pour en obtenir des fleurs. C'est de cette découverte que nous devons pour les Orchidées attendre le perfectionnement non pas des formes ni des coloris, — ceux que nous offre la nature répondent à toutes les fantaisies, — mais bien de leur culture dans nos jardins et sur nos fenêtres.

La critique que nous allons faire des améliorations du Chrysanthème ne porte pas sur les formes rustiques qui ornent les jardins à l'automne. Ces modestes fleurs n'ont guère profité de la faveur que le grand public témoigne à leurs sœurs japonaises ou chinoises; elles ont peut-être été moins étudiées que les Asters, les Pyrèthres et les Reines Marguerites dont nous possédons des variétés nombreuses et jolies. C'est au Chrysanthème à grosse fleur massive, perchée comme un pompon à l'extrémité d'une tige épaisse et nue que nous en avons. Tout ce qui fait le charme des fleurs naturelles, les capitules échelonnés en grappes et plus ou moins épanouis, les contrastes des couleurs tendres et des verts sombres, a été sacrifié à la production du capitule arrondi, large de dix à douze centimètres. Peut-on même dire qu'on ait progressé en ce sens depuis une vingtaine d'années? On serait tenté de le croire si l'on s'en rapportait exclusivement aux expositions

automnales et surtout aux personnes qui font un commerce très lucratif de ces fleurs. La Société nationale d'Horticulture de France a remis les choses au point en nous permettant d'assister en novembre 1908 à une exposition rétrospective du Chrysanthème. Sans doute les formes modestes qui y ont été présentées, n'avaient pas la très grosse fleur des prétendues variétés récentes ; mais elles en possédaient les coloris variés, les nombreux fleurons étalés, tubulés ou enroulés qui caractérisent la duplicature des Chrysanthèmes de Chine.

Un savant horticulteur, du début du siècle dernier, l'Anglais Sabine nous a décrit dans le détail et a fait représenter sur de magnifiques planches coloriées les variétés les plus remarquables de Chrysanthème introduites du Japon en Europe de 1814 à 1828. Ce sont exactement les plantes des collections actuelles qui les présentent sous des noms nouveaux. Les légères différences, qui peuvent induire en erreur un public non prévenu, résultent des procédés d'ébourgeonnement qui créent la très grosse fleur. Sur les dessins de Sabine, les tiges portent jusqu'à six boutons en plus de la fleur terminale dont le diamètre atteint cependant huit centimètres. Il suffisait d'enlever les boutons pour obtenir la fleur de nos exposants ; les horticulteurs japonais ne l'ignoraient point, mais ils ont eu soin de conserver à leurs fleurs nationales ce qui en fait la beauté.

La vogue du Chrysanthème tient à une qualité plus importante que la taille de la fleur, et ce n'est que par une déviation du goût que cette plante rustique est devenue une fleur de luxe. Au Japon, elle est l'emblème de la longue durée ; on lui consacre l'une des cinq grandes fêtes populaires et elle mérite ce culte, car elle reste épanouie durant plusieurs semaines. Les Chrysanthèmes appartiennent à la famille des Composées et les fleurs doubles des Composées meurent lentement ; elles se décomposent, mais ne se flétrissent pas. Deux caractères propres à ces plantes, mais indépendants, contribuent à augmenter la durée de leur floraison, d'une part, la constitution de la fleur, qui n'est pas une fleur au sens botanique du mot, mais bien une grappe très serrée de fleurons à épanouissement successif, d'autre part, la duplicature ou métamorphose sexuelle des fleurons qui détermine la persistance des organes colorés.

Examinez une fleur de Grande Marguerite, qui est le plus commun des Chrysanthèmes sauvages : vous remarquerez sur le disque un très grand nombre de petits fleurons jaunes, serrés, qui s'épanouissent l'un après l'autre depuis les bords jusqu'au centre du disque, puis se flétrissent et tombent. Pendant la semaine que dure leur floraison, les languettes blanches ou fleurons, qui forment la collerette de la Marguerite, restent étalées. A l'aide d'une loupe, vous pourrez constater que les fleurons jaunes possèdent un ovaire et des étamines fertiles, qu'ils donnent des graines et que la chute des petites corolles jaunes coïncide avec le début de la fécondation ; les languettes blanches sont au contraire des fleurons stériles, dépourvus d'étamines et c'est à cette particularité qu'ils doivent leur longue vie. Or la duplicature des fleurs du Chrysanthème consiste en la métamorphose plus ou moins complète des petits fleurons jaunes fertiles en fleurons stériles, larges et à couleurs vives, analogues à ceux de la collerette ; chacun d'eux se développe lentement, sans se flétrir, puisqu'il n'est point fécondé. Il en résulte que la duplicature quadruple souvent, et décuple parfois, la durée de la vie apparente de la fleur ; ce n'est pas la vie normale qui aboutit toujours à la production de graines, c'est une décomposition d'autant plus lente que la métamorphose sexuelle des fleurons est plus profonde. Le principal mérite du Chrysanthème tient donc, d'une part à la constitution particulière de sa grappe de fleurons, d'autre part à l'art des Japonais qui ont créé les nombreuses variétés doubles que nous admirons aujourd'hui. Les perfectionnements récents ne sont qu'illusoires.

*
* *

Les Chrysanthèmes japonais, comme les Orchidées, sont des plantes de serres. Les conditions de chaleur et d'humidité qu'ils exigent pour fleurir peuvent être réalisées durant l'automne et l'hiver : d'où la vogue de ces fleurs qui s'épanouissent lorsque les Violettes de Parme, les Mimosas et le Gui sont les seules plantes ornementales sur le marché. Depuis quelques années cependant, les Lilas et les Boules de Neige, les Prime-

vères, les Tulipes et les Jacinthes, sont vendus durant la mauvaise saison à des prix modestes. Le forçage des fleurs et des fruits, véritable industrie, est l'un des principaux perfectionnements horticoles de la fin du XIXe siècle.

Aux portes de Paris, en se dirigeant vers Orléans, on traverse de vastes pépinières plantées en Lilas; l'aspect en est étrange : les troncs courts se ramifient en quatre ou cinq tiges de un mètre, taillées chaque année avec le plus grand soin. Ces Lilas destinés au forçage sont verts pendant tout l'été et portent rarement des fleurs qui sont rouges; ils donneront l'hiver prochain des grappes de fleurs blanches ou mauves. Les arbustes sont arrachés en septembre, séchés au soleil et transportés sous des hangars bien aérés et secs. Deux mois plus tard, leurs souches serrées les unes contre les autres comme des fagots sont placées sur une sole chauffée, dans une serre saturée de vapeur d'eau. Les bourgeons se gonflent; en six jours, les grappes écartent leurs écailles; en vingt jours, les fleurs sont épanouies.

Quant au changement de couleur, il ne nous étonne plus. La lumière est indispensable pour le développement des pigments des fleurs comme pour le développement de la chlorophylle des feuilles. La culture à l'étouffée qui donne les salades jaunes et tendres explique le développement de grappes de Lilas d'un blanc immaculé sur des pieds destinés à porter des fleurs pourpres. On pourrait forcer les variétés de Lilas blancs qui sont communes; mais, en employant le Lilas rouge, l'horticulteur se réserve la possibilité d'obtenir des fleurs mauves. Il suffit de placer autour des grappes sur le point de s'épanouir, de nombreuses lampes à arc, dont les rayons chimiques remplacent la lumière du soleil et provoquent en deux jours l'apparition du pigment rouge des corolles.

Cette méthode de fabrication industrielle du Lilas est applicable à toutes les plantes qui donnent leurs fleurs et leurs fruits au début du printemps : les Saules et les Viornes, les Cerisiers et les Pêchers, les Tulipes, les Jacinthes, les Lis et le Muguet. Les plantes à forcer doivent posséder des rhizomes ou des tiges riches en réserves nutritives et porter un nombre restreint de bourgeons à fleurs. La section des rameaux, l'ébourgeonnement a pour but de fournir des plants uniformes.

Il faut aussi régulariser la durée du repos végétatif, du sommeil hivernal qui précède la floraison : la déplantation précoce, la dessiccation prolongée sous des hangars aérés sont des procédés couramment employés.

Un savant danois, M. Johannssen, a fait connaître en 1893 une méthode scientifique pour régulariser la végétation. On pourrait y parvenir en soumettant les plantes à un froid artificiel ; mais il est plus simple et moins coûteux d'appliquer les découvertes de Claude Bernard relatives à l'anesthésie des animaux ou des végétaux. Les vapeurs d'éther, de chloroforme, agissant à faibles doses, suspendent la croissance sans tuer les êtres qui y sont soumis. Pour réaliser l'expérience, il suffit de placer, dans une boîte hermétiquement fermée d'une contenance d'un litre, la souche charnue d'un pied de Muguet et un tube de verre très mince renfermant trente centigrammes d'éther éthylique ; un choc violent brise le tube dont le contenu s'évapore dans la caisse. Le pied de Muguet séjourne, pendant quarante-huit heures, dans cette atmosphère maintenue à la température d'une chambre : il en résulte un repos artificiel suffisant, mais nécessaire, pour donner ses fleurs en automne ou en hiver.

Le mécanisme intime du repos végétatif est d'une nature physique ; il correspond à une dessiccation qui coagule les réserves sucrées et entraîne leur dépôt sous forme d'amidon. Le froid, le gel dessèchent les plantes et arrêtent les échanges vitaux ; l'action physiologique de l'éther ou du chloroforme semble reposer sur un mécanisme physique analogue ; on en règle les effets comme on règle l'action de la température. La découverte de Johannssen aura des conséquences multiples et on peut espérer en tirer une méthode générale d'accentuation ou d'atténuation des modifications dues au climat.

L'époque de la floraison est donc un caractère plastique. Son apparente fixité est le résultat immédiat de l'alternance des saisons chaudes ou froides. La régularité avec laquelle les facteurs cosmiques déterminent la succession de l'été et de l'hiver a régularisé la végétation de nos plantes indigènes. Il en est résulté une accoutumance qui donne l'illusion de caractère fixé, alors qu'il s'agit de caractère acquis sous l'influence des conditions de milieu propres aux zones tem-

pérées du globe. M. Massart a dit son étonnement de ne trouver au Jardin botanique de Tjibodas, dans la région montagneuse de Java, aucune espèce d'arbres à feuilles caduques. La répartition uniforme des pluies, l'humidité persistante régit la croissance continue du feuillage bien plus que la température élevée. Aussi la plupart de nos arbres fruitiers, lorsqu'ils croissent dans ces régions, perdent très rapidement le souvenir de la périodicité à laquelle ils sont astreints en Europe; les bourgeons, dont le développement suit celui des feuilles, s'épanouissent successivement et la même branche porte simultanément des fleurs et des fruits.

L'examen trop rapide des circonstances qu'accompagnent l'acclimatation a pu faire croire à la production immédiate de caractères nouveaux et stables sous l'influence du changement de climat. Il faut tenir compte dans l'étude de ce problème de deux sortes de variations qu'on sait bien distinguer aujourd'hui. Les unes, conséquences directes de modifications générales dans la nutrition, affectent tous les êtres qui sont soumis aux mêmes conditions; tel est le cas des plantes forcées. Les autres apparaissent brusquement sur quelques individus, au milieu d'un grand nombre d'autres non modifiés; on en connaît mal les causes, mais on ne peut nier leur existence. Or, la plupart des auteurs qui ont décrit des changements stables dus à l'acclimatation ou à l'accoutumance semblent confondre ces deux phénomènes qui n'ont rien de commun. Darwin a contribué pour une bonne part à répandre cette confusion en insistant longuement sur la métamorphose rapide du Maïs géant américain en Maïs ordinaire des plaines de l'Allemagne du Sud; les détails donnés par Metzger sur cette transformation nous prouvent qu'elle est due à la substitution de types par des fécondations illégitimes. D'autres faits, signalés par Darwin et contrôlés depuis, nous fournissent une autre explication de la progression constante des arbres fruitiers vers les régions septentrionales. Le pêcher était connu en Grèce trois siècles avant J.-C., mais il était si délicat qu'il y portait rarement des fruits; pourtant les pêches de Montreuil, si renommées, s'élèvent de semis et ne jouissent pas du climat de l'île de Rhodes. Y a-t-il eu adaptation lente de ces arbustes aux hivers rigoureux, ou bien faut-il attribuer

ce perfectionnement à l'apparition de variétés nouvelles par variation brusque?

Gallesio, dans son Traité des Citrus, cite des observations bien curieuses concernant l'acclimatation des Orangers en Italie. Au début du XVIIe siècle, les Orangers doux étaient si peu résistants à la gelée qu'il fallait les protéger l'hiver. Les froids très rigoureux de 1763 détruisirent tant d'arbres qu'on dut faire des semis de pépins pour obtenir la quantité de greffes nécessaire pour reconstituer les plantations. Quelques individus issus de ces semis furent plus robustes et plus productifs que les précédents. Le semis des graines de la variété nouvelle, née accidentellement, fit plus pour l'acclimatation de l'Oranger en Italie que la greffe des anciennes variétés.

C'est encore à des variations brusques qu'il faut attribuer l'apparition de nombreuses formes, stables par semis ou multipliées par greffe, dont la floraison et la fructification persistent, sous notre climat, pendant une grande partie de l'année. Les Rosiers remontants, les Faux Acacias dont la floraison se continue jusqu'à l'automne sont des exemples frappants de variation brusque de bourgeons; ils se distinguent des plantes dont ils sont nés par la production sans cesse renouvelée de leurs fleurs durant tout l'été. On a décrit, en 1890, une variété de Muguet donnant deux floraisons par an. Le Fraisier des quatre saisons est une plante sauvage, originaire des Alpes, qui présente la qualité fixée, transmise par le semis, de fleurir et de fructifier de mai à novembre.

***

La production de fleurs et de fruits en toute saison est un des problèmes les plus passionnants de l'horticulture moderne; les progrès du forçage des plantes très importants déjà, peuvent s'accélérer si les physiciens et les physiologistes découvrent de nouveaux moyens de dessécher les végétaux sans désorganiser les tissus. Les naturalistes ont actuellement devant eux une voie plus féconde, parce que moins explorée : ils doivent chercher les causes des variations stables qui modifient l'époque ou la durée de la floraison des espèces. Pour y aboutir, il est

indispensable de faire un recensement complet des lignées de plantes utiles, cultivées ou sauvages, dont nous disposons. La notion d'espèce élémentaire à laquelle nous arrivons va nous permettre de comprendre un côté très particulier et plein de promesses du perfectionnement des fleurs et des fruits.

Dans la définition de l'espèce donnée par Cuvier : « la réunion des individus descendus l'un de l'autre ou de parents communs, et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux », il faut distinguer deux idées : la transmission des caractères spécifiques des parents aux enfants, et la ressemblance apparente ou réelle d'individus qui peuvent n'avoir aucune parenté immédiate.

Lorsqu'il s'agit de nommer les formes vivantes, de les classer ou d'en étudier la répartition géographique, on est obligé, étant donné le grand nombre des lignées existantes, d'adopter pour définition de l'espèce la seconde notion limitée à des ressemblances grossières. Linné et tous les classificateurs ont pris, comme types, des formes nettement tranchées. Les groupes d'individus, qui se rassemblent autour de ces types constituent les espèces linnéennes ; leurs limites sont conventionnelles et varient d'ailleurs avec les auteurs.

Mais il est permis de faire l'examen détaillé de quelques groupes d'individus et d'admettre que la constance des caractères est la marque de l'espèce. L'expérience, c'est-à-dire le semis répété des graines, permettra de reconnaître les véritables caractères spécifiques, ceux qui appartiennent à tous les membres d'une lignée. En s'assurant de la transmission héréditaire des traits communs ou différentiels de plusieurs lignées, on pourra séparer les individus d'une espèce de ceux d'une autre. L'espèce définie par l'expérience est appelée espèce élémentaire ou encore espèce jordanienne ; elle repose sur l'idée d'unité, alors que l'espèce linnéenne représente la diversité, le groupement d'individus plus ou moins ressemblants.

Quelle est, d'autre part, la valeur des documents que nous possédons sur la constance des caractères ? Une longue pratique a montré que les parties d'un même individu, multipliées par boutures ou par bulbes, restent identiques entre elles. Les exceptions à cette règle sont extrêmement rares ; elles sont signalées et cataloguées dans les ouvrages scientifiques sous le

titre de variations de bourgeons. En fait, la plupart des fleurs et des fruits, propagés par bulbes et qui étaient connus il y a plusieurs siècles, ont conservé tous leurs caractères. On peut s'en assurer en comparant aux plantes de nos jardins les plantes dessinées très exactement par les botanistes du XVIIe siècle. Les Primevères, les Iris de Florence ou d'Espagne, les prunes Mirabelle et Reine-Claude, les pommes Reinette et d'Api, les Buis panachés de blanc ou de jaune étaient connus d'Abraham Munting, de Wollkammus. Dans un ouvrage remarquablement illustré de ce dernier auteur, j'ai observé le dessin et étudié la description d'un Muscari monstrueux, bien connu des amateurs de fleurs. Sa grappe, qui sort de terre au début de juin, est ramifiée à l'extrême et ne porte point de fleurs, mais les pédoncules colorés d'un bleu tendre forment une houppe légère et gracieuse. Colonna l'a décrit en 1616 sous le nom de Jacinthe à toupet paniculé ; les nombreux noms vulgaires qu'elle a successivement portés, Lilas de terre, Jacinthe de Sienne, Jacinthe monstrueuse, Faux Muscari, sont la preuve de l'extension de sa culture. Il y a de fortes présomptions pour que toutes ces plantes proviennent de la multiplication par bulbes d'un seul individu monstrueux, car il ne produit pas de graines, n'ayant point de fleurs. La plante dessinée par Wollkammus vers 1700 ressemble jusque dans ses plus infimes détails à celles qui vivent aujourd'hui. Ce n'est pas là une preuve de la constance de l'espèce, mais une démonstration de la valeur des documents historiques laissés par les anciens botanistes. Or, on trouve dans les mêmes ouvrages la représentation exacte de nos Giroflées à fleurs simples ou doubles, de nos Balsamines panachées, des Courges et des Coloquintes verruqueuses, striées de jaune ou de blanc, plantes qui se propagent toutes par semis. Examinez avec soin, au Musée de la Haye, les Adonis et les Ancolies peints par Bosschaert vers 1650, les Coquelicots, les Liserons rouges, bleus et blancs de Rachel Ruysch, et, sur un tableau peint l'hiver, les choux frisés, panachés de blanc, de pourpre et de jaune du même peintre : vous y retrouverez les plantes de vos parterres.

Cette étude vous convaincra de l'existence de races fixées, nettement héréditaires, même dans les conditions défavorables

de la culture; elle vous donnera aussi l'impression d'une uniformité de types un peu choquante. Sous le règne de François Ier, il existait, d'après Olivier de Serre, soixante et une sortes de poires et cinquante de pommes; La Quintinie, jardinier de Louis XIV, en a réuni plusieurs centaines; Duhamel du Monceau à la fin du XVIIIe siècle en cite bien davantage; on les compte actuellement par milliers. Il a dû en apparaître une assez forte proportion à la suite d'hybridations et dans les semis répétés. Toutefois l'origine de la multiplicité des fruits tient, d'après Van Mons, au polymorphisme naturel des arbres fruitiers à l'état sauvage.

Négligez pour un instant la grosseur des fruits, leur succulence qui résultent des ébourgeonnements, de la taille des rameaux, de la bonne fumure, variations artificielles présentées au plus haut degré par les arbres de la pépinière du Luxembourg dont les tiges, les feuilles et les fruits sont comptés et ramenés chaque année à un nombre limité. Imaginez les mêmes arbres plantés dans une clairière de la forêt de Montmorency et laissés à eux-mêmes : vous trouverez entre eux des différences dans la forme et le groupement des feuilles, dans la répartition des rameaux à fruits et des rameaux à bois, dans la disposition des fleurs en grappes courtes ou allongées, dans la forme des pétales, des ovaires, enfin, dans la saveur des fruits, acides ou douceâtres, parfumés ou non. Or, Van Mons, qui peut être regardé comme le plus grand créateur de pommes et de poires du siècle dernier, résume ainsi ses expériences de cinquante années : « Tant que les plantes à l'état de nature restent dans leur sol natal, elles portent toute leur vie des graines qui ne dégénèrent pas... Les Poiriers sauvages se reproduisent toujours de graines sans variation sensible; il n'en est pas de même des plantes nées dans l'état de variation, soit pour avoir changé de climat, de territoire ou pour une autre cause inconnue. »

Il importe de faire connaître la valeur du savant qui a essayé d'introduire la méthode scientifique et expérimentale dans le perfectionnement des arbres fruitiers. Van Mons, professeur de chimie à l'Université de Louvain, semait dès l'âge de quinze ans des graines de fleurs, des pépins de pommes et de poires et il constatait que, parmi ces semis, les Poiriers

ressemblaient le moins à la plante mère. A vingt-deux ans, il commençait ses collections, achetait des arbres dans toutes les pépinières et acclimatait des sauvageons trouvés dans les forêts des Ardennes; il put ainsi comparer les qualités de plus de 80 000 arbres, cultivés dans le même terrain, sous le même climat. La méthode de perfectionnement des fruits qu'il a énoncée vers la fin de sa vie est en accord complet avec les découvertes ultérieures sur l'existence de nombreuses espèces élémentaires dans la nature, sur les variations dues à l'acclimatation, à l'hybridation et à la mutation.

Il serait difficile de donner des idées claires sur ces notions en exposant simplement les résultats obtenus par Van Mons. Les arbres fruitiers ont une croissance lente; la vie humaine est trop courte pour qu'on puisse s'assurer de la stabilité des modifications observées; le nombre de descendants qu'on peut cultiver à chaque génération est toujours très restreint. Jordan et madame Élisa de Vilmorin, Millardet et Wittrock nous ont donné la clef du polymorphisme de plantes à croissance rapide, les Pensées et les Fraisiers.

Lorsque le chimiste Van Mons avait affirmé la stabilité des caractères de nombreux Poiriers et Pommiers sauvageons, ses collègues botanistes le contredirent formellement. Le même état d'esprit s'est manifesté pendant les longues séries de recherches qu'un botaniste amateur de Lyon, Jordan, a faites pour établir l'existence d'éléments stables et bien délimités dans l'espèce linnéenne des classificateurs. Pour ceux-ci, les Fraisiers sauvages de l'Europe se ramènent à trois types très communs, les *Fragaria vesca*, *collina* et *elatior*, auxquels il faut ajouter la forme *Hagenbachiana* que sa rareté et ses caractères intermédiaires ont fait classer parmi les hybrides. Dans les environs immédiats de Lyon, Jordan récolta plusieurs formes du *Fragaria collina*; après les avoir semées dans son jardin pendant plus de vingt ans, il en décrivit une dizaine sous des noms nouveaux; la constance absolue de quelques caractères différentiels montrait qu'ils appartenaient à des espèces distinctes. Bien que très embarrassante pour les classificateurs, l'existence de nombreuses espèces jordaniennes dans la nature comme dans la culture est maintenant admise par la grande majorité des botanistes. Les longues recherches de

Jordan ont été soumises à la critique la plus rigoureuse; elles ont été vérifiées par des savants de grande valeur, tels que Thuret, de Bary, Rosen, de Vries, Wittrock, dans une étude récente des Pensées sauvages de la Suède, confirme les découvertes de Jordan et montre comment sont nées les Pensées cultivées.

Le *Viola tricolor* de Linné renferme les espèces les plus disparates; l'auteur du *Système sexuel des Végétaux* a interdit à ses élèves l'étude des variations de couleurs qui ne méritent point, dit-il, de fixer l'attention du botaniste. Jordan découvre par des cultures patientes que ces caractères, héréditaires dans les semis, correspondent à de nombreuses particularités morphologiques des feuilles, des fleurs, des étamines et des pistils et même des graines. L'analyse délicate des fleurs de la Pensée des champs a permis à Jordan de distinguer la Pensée des moissons dont les pétales supérieurs portent à leurs extrémités deux taches violet sombre, délimitées comme des ocelles sur le fond jaune, la Pensée agreste à pétales lavés de violet clair et la Pensée pâle, à petites fleurs, d'un jaune mat immaculé; les ramifications des stries violettes qui ornent les pétales inférieurs sont aussi stables que les différences de port, de ramifications des tiges qui caractérisent un grand nombre d'espèces de Linné. Il existe donc dans les champs et sur les montagnes françaises des dizaines d'espèces de Pensées sauvages, distinctes par leur mode de végétation, leur souche annuelle ou vivace, leurs tiges dressées ou étalées, leurs fleurs réunies en grappes plus ou moins fournies, à épanouissement plus ou moins rapide. Et ces caractères se retrouvent, identiques, mais associés parfois de diverses façons, sur les Pensées de la Suède étudiées par Wittrock. Ce fut pour lui un travail plein d'intérêt d'analyser et de rapporter à diverses formes sauvages les multiples détails de formes et de coloris qu'offre une plate-bande de Pensées à grandes fleurs. Celles-ci dérivent du croisement du *Viola tricolor* de Linné avec le *Viola lutea*, espèce commune sur les montanges d'Europe, à fleurs larges d'un jaune brillant, qui donne aux plantes qui en sont issues des fleurs étalées, portées par des pédoncules robustes et nourries par des feuilles nombreuses. Les différentes espèces élémentaires de la Pensée des champs y ont laissé comme traces

de leur union illégitime les teintes violettes, mauves ou pourpres, des stries et des taches, et surtout la floraison précoce et continue.

De même, nos fraises les plus estimées portent des caractères qui appartiennent aux formes sauvages d'Europe et d'Amérique. Les feuilles larges, les fleurs grandes et serrées en touffes à l'extrémité d'un court pédoncule, les fruits gros, charnus et creux sont des caractères propres aux Fraises de la Virginie et du Chili; les premières ont le col libre, nettement détaché de la couronne de sépales verts qui les entoure; les secondes sont massives, aplaties et enfoncées dans la cuvette formée par le calice et elles sont hérissées de petits poils. Solms-Laubach regarde comme un hybride de ces deux espèces la Fraise Ananas qui est la plus commune dans nos jardins et qui fut signalée pour la première fois par les horticulteurs anglais, sans qu'ils aient précisé les circonstances de sa production. Aux nombreuses formes à fruits rouges, blancs et pourpres, à chair blanche ou rose de ces trois groupes, on a combiné par des croisements répétés les qualités de parfum, de vigueur, de productivité des espèces élémentaires de Fraises d'Europe. En particulier, le Fraisier des Alpes a transmis sa tendance à fournir en abondance des fleurs et des fruits durant l'été et l'automne, aux variétés classées dans les catalogues sous le titre de Fraisiers remontants.

***

Si l'analyse des caractères des fleurs et des fruits permet de rapporter à des espèces sauvages l'origine des nombreuses variétés horticoles, on peut réciproquement combiner par la pensée les qualités les plus diverses reconnues sur les espèces sauvages et cultivées, puis essayer de créer méthodiquement par hybridation ces formes prévues. Instinctivement les horticulteurs les plus renommés de la fin du XIXe siècle ont adopté cette méthode de perfectionnement des fleurs et si l'on ne peut en tirer trop souvent des arguments en faveur de la stabilité et de l'indépendance des caractères, c'est que les lignées qui ont servi de point de départ ont été mal étudiées. Une

documentation insuffisante rend impossible, ou du moins très difficile, la recherche des origines des Chrysanthèmes et des Bégonias, des Pommiers et des Poiriers. On connaît mieux l'histoire des Pêchers et des Orangers, des Dahlias et des Camélias, dont la culture sous notre climat est plus récente. La généalogie des Cannas hybrides de M. Crozy, de Lyon, des Glaïeuls de M. Lemoine, de Nancy, qui ont été répandus dans les vingt dernières années repose sur des données précises. Les taches colorées et les teintes des *Gladiolus psittacinus*, *cardinalis*, *tristis*, *oppositiflorus*, dont les noms expriment des caractères très précis ont été combinées de toutes les façons possibles.

L'origine du premier Lilas à fleurs doubles est inconnue. Abraham Münting le signalait déjà dans son catalogue de plantes hollandaises en 1671. Vers 1870, l'horticulteur belge Morren en a donné une description accompagnée de quelques noms de variétés, mais il semble bien qu'elles correspondaient à un type unique, à fleurs petites, mal conformées, d'un violet bleuâtre; les grappes peu fournies en faisaient une plante peu ornementale que l'on conservait seulement comme une curiosité dans les collections. Lemoine remarqua que les ovaires de quelques fleurs étaient bien conformés; fécondés avec diverses formes de Lilas communs à étamines fertiles, ils donnèrent des graines d'où sont nés quelques individus à fleurs doubles ou semi-doubles, à teintes diverses, groupées en grappes serrées ou lâches. Les Lilas doubles, multipliés par boutures, sont destinés à fournir le matériel de choix qu'utiliseront les forceries dans un avenir prochain. La duplicature entraîne quelques difficultés pour l'épanouissement des fleurs, mais celles-ci ont une durée plus longue.

Nous n'avons pas de documents relatifs à l'apparition du premier rameau de Lilas à fleurs doubles; il est cependant certain que cette variation est de date récente et qu'elle s'est produite sur une plante cultivée. Les plantes à fleurs doubles naissent parfois à l'état sauvage, mais elles disparaissent rapidement parce qu'elles ont perdu la faculté de donner des graines. Un horticulteur inconnu a donc remarqué une branche de Lilas portant accidentellement des fleurs doubles; il en a fait des marcottes, des boutures ou des greffes et il a pu ainsi

propager ce monstre dans les jardins et les pépinières. Les essais de Lemoine nous montrent que cette variation est héréditaire, puisqu'elle fut transmise à plusieurs de ses hybrides.

Tous les cas héréditaires de duplicature des fleurs qui ont été étudiés sont le résultat de variations brusques, de « mutations ». Les mutations fournissent des êtres porteurs de caractères nouveaux, transmissibles à leurs descendants purs ou hybridés; elles augmentent le domaine si varié des caractères et des qualités que nous offrent les plantes sauvages et cultivées.

Nos besoins et nos désirs pouraient se contenter des multiples combinaisons de qualités qu'il est possible de réaliser en associant par hybridation les espèces naturelles affines; mais limiter les progrès de la culture à ces combinaisons, c'est vouer l'art du perfectionnement des plantes à une faillite rapide. Les espèces indigènes ou acclimatées ont trouvé déjà les occasions de s'hybrider; les agents de dispersion des graines et du pollen, le vent, les insectes, ont réalisé souvent les essais que l'homme pourrait tenter et les hybrides merveilleux qu'on pourrait en attendre sont déjà l'objet des soins de l'homme. Les innovations horticoles ont leur point de départ dans l'introduction, dans l'acclimatation de plantes nouvelles, exotiques, qui entraînent avec elles des maladies redoutables ou des pratiques coûteuses telles que la culture en serres ou sur couches. Les mutations des plantes indigènes n'entraînent pas avec elles ces inconvénients; n'apparaîtrait-il qu'un caractère nouveau et stable par siècle dans chacune des familles de plantes cultivées, cela suffirait à augmenter les richesses naturelles de notre sol dans des proportions incalculables. L'important est de savoir les reconnaître et les conserver.

Dans un jardin de la rue Saint-Honoré, à Paris, Duchesne avait semé en 1760 des graines du Fraisier Capiton (*Fr. elatior*) et, en 1761, des graines du Fraisier des bois (*Fr. vesca*) avec le dessein de voir si les Fraisiers rouges produisent parfois des fraises blanches. Les plants mal soignés périrent presque tous et ce fut par hasard que Duchesne remarqua le 7 juillet 1763 un pied dont toutes les feuilles étaient simples au lieu de porter trois folioles. Les autres caractères de la plante étaient ceux du Fraisier des bois avec quelques parti-

cularités, grappes plus fournies et plus dressées, fleurs presque toutes luxuriantes à six et sept pétales au lieu de cinq, fraises anguleuses et non arrondies, variations déjà observées sur différentes variétés du Fraisier. Mais le caractère nouveau, qui n'appartenait certainement pas aux ancêtres, était la forme des feuilles, larges, à bords relevés sur les deux côtés, à pointes arrondies ayant le plus souvent l'aspect d'une cuiller, plus rarement celui d'une feuille de Capucine. Duchesne termine cette description en indiquant que tous ces caractères correspondent exactement à la suture en un seul limbe des trois folioles qui composent les feuilles de tous les Fraisiers connus jusqu'à ce jour. Le Fraisier des bois a donné naissance par variation brusque au Fraisier monophylle.

Dès 1763, la plante monstrueuse fut l'objet de soins assidus ; tous les coulants ou tiges rampantes fournirent de nombreuses rosettes de feuilles qui furent bouturées, si bien qu'au printemps suivant, Duchesne en possédait une soixantaine de pieds qui furent en partie cultivés dans le même jardin, en partie distribués aux botanistes de l'époque. Les premières graines mûres furent aussitôt semées ; six semaines plus tard, les plantules, au nombre de cinq, portaient toutes des feuilles simples.

Je ne m'attendais nullement à cette constance, ajoute Duchesne[1] ; je commençai par douter qu'elle fût générale à cause du petit nombre de pieds que j'avais élevé ; mais, en voyant l'expérience se répéter, tant dans notre jardin qu'à Trianon, au Jardin du Roi, chez Monsieur de Jussieu et différents curieux, il a fallu se rendre à l'évidence et reconnaître l'existence d'un Fraisier à feuilles simples qui se reproduit constamment par ses graines.

Est-ce une espèce? Il s'en forme donc de nouvelles. N'est-ce qu'une nouvelle variété? Combien, dans les autres genres, y a t-il donc de variétés qu'on regarde comme des espèces? La confusion résulte de l'application que différents auteurs font des mêmes mots à des idées toutes contraires...

Duchesne continue son plaidoyer en faveur de la notion d'espèce élémentaire qui repose sur la transmission intégrale des caractères par les semis et il étend ses réflexions non seu-

1. Duchesne, *Histoire naturelle des fraisiers*. Paris, 1766, notes, p. 11.

lement aux différents cas connus de variation brusque chez les plantes, le Prunier sans noyau de Marchant, la Linaire péloriée de Rüdberg, mais aux animaux et même à l'homme : « Dire qu'il y a plusieurs espèces humaines constituant le genre humain serait plus conforme aux étymologies, mais cet usage n'est pas aujourd'hui celui des savants. »

La naissance brusque du Fraisier monophylle est un cas typique de mutation au sens adopté par de Vries; le changement s'est produit sur une seule plante au milieu d'autres qui n'ont pas varié; il correspond à l'acquisition de plusieurs caractères que ne possédaient point les parents et ces caractères sont stables par semis. Le comte de Lambertye, madame Élisa de Vilmorin, Hugo de Vries ont fait des semis du Fraisier monophylle. J'en possède actuellement, dans le jardin de l'École Normale, plusieurs plantes que j'ai élevées de graines distribuées par divers jardins botaniques. Le Fraisier monophylle n'a pas varié depuis son apparition, en 1763.

*
* *

L'histoire du perfectionnement des fleurs et des fruits permet d'opposer les caractères fonctionnels, adaptatifs, héréditaires en apparence, aux particularités morphologiques fixées, indépendantes des conditions de milieu et transmises sans variation par les semis. La notion d'espèce élémentaire qui correspond à l'unité la plus simple de la nature, peut être décomposée par la pensée en éléments, qui sont précisément des caractères et des qualités héréditaires. Les horticulteurs du siècle dernier ont, par intuition, combiné de diverses façons ces éléments qui font la valeur des Pommes et des Poires, des Pensées et des Glaïeuls, des Lilas et des Fraises répandus dans nos jardins. Grâce à l'hypothèse hardie de l'indépendance des caractères, Mendel a ramené aux lois des combinaisons les principaux résultats obtenus par l'hybridation. Les lois de Mendel sont très simples, évidentes même; mais, limitées à la combinaison de caractères fixés depuis longtemps, elles ne paraissent pas devoir jouer un rôle très important dans le perfectionnement des plantes; les groupements possibles des caractères des Orchidées, des Pensées ou des Fraisiers, des Pommiers ou des

Poiriers ont déjà été réalisés en grande partie par les fécondations illégitimes dues au vent, aux insectes, aux horticulteurs.

Les perfectionnements futurs des fleurs et des fruits dépendent surtout de la découverte des circonstances qui accompagnent ou qui favorisent la production de caractères nouveaux. De Vries, après l'étude patiente des mutations de l'Œnothère, a établi les règles auxquelles obéissent les nombreux cas de variation brusque d'où dérivent, les Prunes sans noyau, les Groseilles à maquereau sans épines, les Trèfles à quatre et cinq feuilles, les Fraisiers monophylles, les fleurs panachées ou laciniées, les Lilas et les Chrysanthèmes doubles. Les mutations de l'Œnothère à grandes fleurs, qui seront exposées dans un prochain article expliquent les différentes étapes de l'évolution des êtres. La théorie de la mutation, déduite de faits soumis au contrôle de l'expérimentation, écarte les graves critiques dont la théorie darwinienne est l'objet; elle nous apprend aussi comment naissent les plus jolies fleurs et les meilleurs fruits.

L. BLARINGHEM

VIVRE NOBLEMENT

I

1576-1536 : dix bonnes années de contentement pour messieurs les gens de Morlaix[1], malgré les petits inconvénients « qui parfois nous grippent, nous importunent, mais se peuvent endurer comme on endure, quand et quand, douleur dedans une joincture... » Le royaume s'arrange d'un roi fâcheux, Henri, qui s'en va dans les rues de Paris, avec la reine son épouse (celle que par dérision le peuple nommait la reine vierge) prendre tous les petits chiens qu'il trouve trottinant sur le pavé, aussi bien que ceux couchés ès-antichambres et chambres des premières maisons venues et jusque dans les couvents où lui, diseur de pâtenôtres, s'introduit de ruse ou force; ou il joue à rompre et piller l'argenterie chez le prévôt du Châtelet, prétextant que ce dit prévôt refuse l'honneur douteux d'épouser la belle Châteauneuf. Vilenies dignes d'un rufian ivre : qu'il s'agît de vaisselle ou de chiots, fût-ce pour un roi de France, la chose s'appelle voler... Du moins, en la ville de Morlaix où le mot rat ne se prononce point souris, le dernier morveux de boutique, le plus appauvri des crieurs ou des gratteurs de carottes, l'aurait désignée ainsi!

Tel est, nettement exprimé, l'avis de M. Guillaume Balavesne, seigneur de Lannigou, qui, ce jour, cause avec d'autres sieurs sous une tonnelle bien ombreuse, laquelle fait

1. Voir la *Revue* des 1er août et 1er septembre 1908.

ornement premier dans le jardin de plaisir d'un de ses parfaits amis, M. Jean de Kergus de Mésanbez [1]. Et l'autre Balavesne, Maurice, renchérit sur les dires de son frère. Il se sent offusqué de la seule supposition qu'à Morlaix, pays raisonnable, pareilles insanités puissent avoir à être discutées. Quel fantasque y oserait se donner le ridicule d'un voyage à Dieppe, comme celui que Sa Majesté entreprit le mois passé, uniquement pour rapporter quantité de guenons et de perroquets, et des petits chiens derechef, par corbeilles ?

Maurice Balavesne s'échauffe, tandis que l'écoutent, hochant la tête, M. de Kergus, maître de céans, puis MM. Jean Coroller, jeune seigneur de Pratalan, et François Noblet du Roudour, dans cette tiédeur de la vignotte, qui laisse filtrer de feuille en feuille quelque rayon de soleil, autour de la table de pierre où s'accoudent les pourpoints de taffetas noir, gris, tête de Maure, et celui de François Noblet, d'un galant satin colombin [2].

Les dames se promènent dans le parterre floréal où sont nouvelles fleurs bâtonnières, que d'aucuns nomment passeroses en désir de les vanter. L'une d'elles, svelte, menue, presque enfantine, se détache des caquetages, apportant du bout de ses doigts bagués une salade d'oranges au sucre. Sa robe, juste du corps, larges plis bruissants à la jupe, est de taffetas vert-chypre, avec le devant de satin pâle, tracé d'argent, et les manches de mousselle blanche laissent deviner quelque peu l'autre belle blancheur de ses bras. C'est Marie de Botmeur, demoiselle bien éduquée, bien partagée, que volontiers François Noblet mangerait au lieu des oranges ; en cette saison il ne risquerait rien au change : le jus des fruits ne s'y trouve plus guère, malgré les soins qu'on a pris de les garder au fond des armoires, dessous les piles de linge fin ; et

1. Jean de Kergus, seigneur de Mésanbez, des Isles et autres lieux, fort bien apparenté, grand commerçant et armateur, fut *soubscripteur* en 1565 à la *Cotization* contre Mesgouez — puis Miseur, ensuite Syndic de Morlaix en 1568, et Capitaine du *Taureau* en 1569, dans des conditions particulièrement orageuses et difficiles.

2. Entre autres pièces curieuses, celles d'un procès nous renseignent sur la présence de François Noblet : « pour ce qu'il estoit allé, au matin de ce jour vingt-quatriesme d'Aoust de la dite année (1576) passer quelque temps d'honneste plaisyr au manoir de Mésanbez, ès quel se trouvoient réunis plusieurs nobles hommes et bons habitants de Morlaix... »

damoiselle Marie de Botmeur, saine et rose comme la voilà, fleurant meilleur que tous les fruits, toutes les tubéreuses du jardin de plaisir, serait bonne à prendre en mariage : Francois Noblet en oublie presque le boire. Mais les autres sieurs, moins amoureux, et non contents, — les difficiles! — de l'arrivée d'une damoiselle et d'une salade d'oranges, demandent du vin par surcroît. Les pots qu'on leur servit sont à sec et la chaleur de ce jour d'agrément flambe, altérante. Marie de Botmeur, très gaie, s'amuse des transports de cette male soif. Elle répond nenni, bouche souriante. Sa tête bien faite s'agite, galamment crêpelée devant, chaperonnée selon la mode la plus nouvelle et parée d'une liette de coiffure, corail, semence de perles et cristal de roche montés sur or émaillé. Elle rit tandis qu'elle se place exprès, les plis de sa jupe étalés dans un joli geste de danse, pour cacher l'entrée de la tonnelle : de la sorte, ces buveurs ne verront point arriver Cheune, le laquais de table, qui vient par la grant'allée, porteur de deux buires lourdes et brillantes l'une pleine d'un brave gascon rouge, l'autre d'un sec andalous.

M. Kergus de Mésanbez, seigneur de céans, s'empresse. Que les verres de fougères s'emplissent, aussi cette tasse d'argent doré pour M. Jean Coroller. M. Balavesne Maurice est-il servi? Buvons, buvons maintenant au distrait François Noblet, seigneur du Roudour! à son proche retour de l'empyrée, ès-nuages duquel il semble ravi! Qu'y découvre-t-il, ce Jupiter? les nymphes ne sont pas si haut, mais sur terre, et voici bien Hébé toute proche. A elle, buvons mêmement! à la belle damoiselle Marie de Botmeur!

Cette mythologie gaillarde met en déroute la demoiselle, qui se sauve, embarrassée dans sa vertugade, un pied de rouge sur les joues, et va rejoindre les autres dames.

Bientôt le petit escadron des robes violines, grises, bleu-céleste, incarnades, tourterelle, ou de taffetas noir velouté s'éloigne dans la direction de la demeure, accompagnant la maîtresse de ce logis, laquelle diligemment veille au ménage, et vire, et volte, et revient, et vaque à ses affaires; tracas d'importance, car la moisson vient de s'achever. Tout autant que son mari et très apte à le suppléer, madamoiselle de Kergus de Mésanbez, née Anne de Ponsornou, sait avoir l'œil sur les

fruits de la terre et leur engrangement, sur les agissements de toute la paysantaille fermière. Et la surintendance des gens de service privé, des garnitures d'office et cuisine, des provisions considérables tant en viandes salées qu'en lard, farine, blé à moudre, laine soit pour les matelas soit pour filer, plumes pour les couettes et oreillers [1] ! Et, quand le seigneur de Mésanbez s'absente longtemps, le commandement à son lieu et place des greniers où sont foin, paille et avoine, des caves où sont barriques de vin, le meilleur qui se peut, des écuries où se trouvent poulains et chevaux hongres et juments « et un grand cheval qu'on appelle étalon, pour les jumens ». Encore reste-t-il le jardinage, la poulerie et la chambre des outils, où s'étalent les pans de rets, longs chacun de six-vingt pas, pour prendre loups et sangliers et l'entretènement des charrettes, des coches, des armes et de la poudre dont il faut pourtant un peu.

Ce domaine de Mésanbez, à trois lieues de Morlaix à vol d'oiseau, donne force soins au seigneur et à la dame du lieu. Il en va presque pareillement de leur maison des Isles, terre-noble dont leur fils unique Jacques de Kergus, pour l'heure encore à Paris, au collège de Boncourt où s'instruisent maints gentilshommes bas-bretons, a pris le nom devant que partir. Deux bons manoirs en somme, ayant allure, sinon titre de châteaux, avec étendue de jardins reclos, allées et avenues plantées, petits bois d'agrément, vergers en plein rapport, fontaines, jeux de palmail, de paulme, de carrière « et aultres exercices ou décorations de maisons nobles ».

Mésanbez surtout devient présentable, et mademoiselle de Kergus, maintenant debout avec les autres dames dans la chambre des armoires, déclare qu'elle s'attache à cette terre. Elle et son mari, souventes fois, y passent quasi le tiers de

1. Ce dernier article était considérable, à la ville comme aux maisons de campagne. D'après les inventaires de succession, un château des environs de Morlaix possédait, selon son importance, de quarante à cent-vingt couettes ou lits de plume, le même nombre de « traversiers », et le double d'oreillers. Les couvertures de laine catalane, blanches, rouges ou vertes, vont jusqu'au total de *deux cent quarante*; le plus ordinairement, l'on n'en a pas moins de cent, — Soixante chez les possesseurs de petits domaines, et menant peu de train, mais tenus pourtant de coucher tous leurs visiteurs, invités ou non.

l'année, en attendant l'installation de retraite, la résidence de continu, quand enfin monsieur de Kergus aura pris le parti qu'elle souhaite : celui de vivre noblement.

Une rumeur confuse remplit la chambre des armoires dont ces dames vantent à l'envi les richesses, effleurant parfois, l'une ou l'autre, d'une main légère et respectueuse, les piles de linge entassé. Tous battants ouverts en cette minute, les armoires laissent admirer leur réserve : fine toile Daoulas ou Morlaix, façon de Hollande, en pièces; draps de lit qu'on nomme linceuls, par douze douzaines de blancs fins, pour les maîtres, par douze douzaines d'écrus, en toile réparon, pour les couchers secondaires; puis les douzaines de taies d'oreillers, unies ou brodées blanches, quelques-unes tout ouvragées en point à la soie de couleurs. Et, par ailleurs, les douzaines de nappes, nappes de table, nappes de buffet, nappes d'office, les unes en toile damassée, ajourée, garnie de guipures d'aiguille, ou parfois de doux-filet, ou même mi-gros filet, rebrodé, les autres en simple toile pleine, mais fort déliée. Et les provisions de serviettes, déliées aussi, dont le compte nous épouvante aujourd'hui, gens du vingtième siècle, dépourvus des grands refuges idoines à de tels amoncellements...

Dans la chambre des armoires, donc, puis dans la chambre de l'escalier, où sont les tapisseries sur canefas commencées, une discussion s'est élevée. Mademoiselle de Kergus, dame de céans, échange des paroles très âpres avec sa cousine, dame veuve de Goezbriand, personne mi-vieille, fort impérieuse, assez aumônière aux pauvres, mais chicaneuse de vocation, hautaine et méprisante, venue par condescendance visiter ses proches parents [1] en leur habitation des champs, qui certes ne lui dit rien! « Vivre noblement! » Madame de Goezbriand va, langue débridée. Elle fait sans ambages le procès de son cousin de Kergus. Ah oui, vivre noblement! mais enfin le pourra-t-il, du moins en réelle certitude, lui qui se trouve convaincu de s'être pendant toute sa vie « marchandé » dans ce

1. Madame de Goezbriand, née, comme il fut dit, Marguerite de Kergrech, était depuis 1563 veuve d'Yves de Goezbriand, seigneur de Tryévin, Kérivalen, Penanru, la Noëverte et autres lieux, tué ou plutôt assassiné en duel traître par Troïlus du Mesgouez.

Morlaix? Le commerce de mer ne déroge pas. Soit. Mais le commerce de terre ferme? en marchandise de gros naturellement! car il ferait beau connaître qu'un parent des Goezbriand, honoré de leur sang dans ses veines, ait négocié au détail, tel un regrattier de harengs sur la Place des Jacobins! Par une tolérance, ce commerce en gros ne déroge point absolument; encore faut-il, avant que de s'y mettre, prendre les soins nécessaires, faire dûment dormir sa noblesse, accomplir en leur saison les déclarations prescrites, tant devant la Cour de Morlaix qu'au prône de ses paroisses, selon les domaines qu'on a... Et voici bien le scabreux : ces formalités indispensables, madame de Goezbriand se croit parfaitement sûre que monsieur de Kergus de Mésanbez, son cousin, ne les a point exécutées quand il était l'heure.

Car, premier, affirme madame de Goezbriand, on n'ouit jamais dire que son dit cousin, monsieur de Kergus, se fût « conformé ». Et deuxième, son dit cousin, monsieur de Kergus, a toujours continué de rendre, avec les autres gentilshommes, le service du ban et de l'arrière-ban, ce qui n'aurait pas dû avoir lieu, s'il eût été régulièrement inscrit comme marchand.

La jeune dame de Pratalan, récente épouse de monsieur Jean Coroller, puis la douce Marie le Gac, femme de Martin Tournemouche, seigneur du Botdon, d'autres encore, essaient d'une intervention. Mais en vain leurs manches de soie, blanches, jaunes, incarnat, rose-turc, découpées, soufflées, remplissées, froncées, chamarrées, bordées d'argent, passementées d'or, rattachées d'agrafes coûteuses, en vain leurs manches se lèvent dans un geste d'instance amie, de conciliante douceur. Maintenant que mademoiselle de Kergus peut ouvrir la bouche à son tour, elle en profite. — Allons donc! cette sornette du ban et de l'arrière-ban, que sonne-t-elle en la conjoncture? Le fait d'avoir servi en armes, comme bon gentilhomme fidèle à sa ville, à son pays et au royaume de France, honore grandement monsieur de Kergus; en quoi cela vient-il prouver qu'il ait négligé de faire dormir sa noblesse? Madame de Goezbriand souhaiterait-elle que l'un de messieurs ses cousins-germains, — ce qu'il y a de plus proche après frères, — eût été inscrit comme manant sur

quelques listes de fouage[1]? Car c'est l'un ou l'autre. Pas de milieu. Ou l'impôt du fouage (si l'on se trouve avoir des terres hors de Morlaix qui est exempt) ou les armes : ou la roture, ou la noblesse, laquelle reste toujours noblesse, serait-elle noblesse marchandante et, par ainsi, doit répondre aux appels du ban. Que monsieur de Kergus n'ait pas fait au temps voulu les déclarations habituelles, pourquoi donc un tel oubli empêcherait-il aujourd'hui les déclarations inverses, qu'il entend vivre noblement, sans touche de commerce désormais? Les précédents sont à foison! Et l'oubli s'excuserait d'autant qu'il passerait pour manie de famille.... Madame de Goezbriand n'a pas oublié que le propre aïeul de feu son mari, celui dont elle habite presque toute l'année les anciens et riches domaines, — feu monsieur de Coëtanlem pour ne pas le nommer, qui fut corsaire et se marchanda tout autant et mieux qu'homme de Bretagne ou de France, — négligea ces formalités, et non pas une seule, mais toutes, les premières et les dernières, les préalables et les postérieures, affirmant que bon négociant ne doit convenir d'avoir dérogé?

Les deux dames, comme toutes les damoiselles dans et autour de Morlaix, portent la tête près du bonnet et sont courageuses en leurs vouloirs. Venus les troubles de la Ligue, elles et leurs semblables se montreront vaillantes, point apeurées, ni pourtant trop *hommières*, fort raisonnablement opiniâtres, comme elles s'étaient montrées, depuis trente ans et davantage, dans mainte affaire locale, par exemple lorsqu'il s'agit de cacher la crosse, la mitre et les ornements de monsieur Guillaume le Roux, abbé du Relec près Morlaix. Ledit abbé, fils du pays, élu de ses moines, avait été dépossédé en faveur d'un Florentin[2], personnage éhonté, créature de cette Catherine de Médicis, fileuse de males histoires; les insignes sacrés

1. Il est certain qu'au XVe siècle, ou tout au commencement du XVI, plus d'un marchand morlaisien, propriétaire de terres nobles « au-delà des trois lieues », préféra payer le fouage, plutôt que de laisser là ses négoces et d'équiper soi et ses gens. D'autant que le service d'armes, en plus du dérangement, semblait fort coûteux. Mais à mesure que vint la richesse et l'habitude d'une élégante braverie, on revendiqua davantage l'honneur de faire service. On le fit, même sans y être tenu. Le fouage devint une tare, une marque de vilain.

2. Jacques de Torsolis ou Torsulis, premier aumônier de la Dauphine.

disparurent transportés en plus de trente mains de dames et damoiselles [1]. Il fallut des arrêts de justice, des monitoires d'évêque, des commandements bien singuliers, l'emprisonnement du curé, comme complice.

A mesure que richesse, abondance, luxe, plaisirs croissent à Morlaix, en d'étranges proportions, il est naturel, somme toute, que la femme, choyée dès sa petite enfance, par comparaison avec les us de la génération qui précéda, instruite pendant trois ou quatre ans dans un couvent de filles nobles, ensuite bien pourvue de robes, de bijoux, de fanfreluches, demoiselle d'honneur chez quelque grande dame des environs, devienne très haute, malgré sa joyeuseté native et le tour primesautier de son esprit. Elle apprend, de château en château, chez sa maîtresse ou ses proches, à s'enorgueillir de trop de parures somptueuses, non seulement sur elle, mais autour d'elle, de trop de mobilier, tout brocatelle, lampas ou or, de trop d'orfèvrerie pesante, mais de belles formes, ciselée, princière, étalée dessus les buffets. La fortune, toujours augmentante, augmente chaque jour son prestige à elle. Les fêtes sont pour elle, et les plus belles haquenées, et les plus beaux atours. La réussite des maris ou des pères se manifeste en perpétuels cadeaux.

Mais cette importance de la femme lui donne très peu d'influence réelle. Si d'aucuns se font gloriole d'elle, ils s'inspirent rarement de ses conseils, ou c'est avec lutte et résistance. Le mari garde au total, sans compter le divertissement de certains plaisirs illicites, sa liberté de mouvements, de jugements, de pensée. Le négoce actif, les assemblées commerciales ou municipales, les séances de commission, le cabaret, la chasse, les voyages si fréquents, soit de politique, soit d'affaires, voilà ce qui l'aide, non pas à se reprendre puisqu'il n'est jamais conquis, mais à se garder. Voilà, barbouillé de vin parfois et traversé de Gotons selon l'occasion, voilà son jardin secret.

***

Comme aujourd'hui tant de grands industriels ou de grands commerçants, qui s'en cachent, souhaitent la rosette rouge ou

1. Recherches de M. B. de la Rogerie, archiviste du Finistère.

même le simple ruban, ainsi sont désirés à Morlaix, en 1576, la « vie noble » parmi ses pairs, les préséances d'aristocratie locale, les droits de verrière armoyée au maître-autel de la paroisse, les bancs ou piliers d'église possédés en propre, les parchemins de châtellenie avant tout. D'autres honneurs à source fort élevée, mais lointaine, par exemple ce titre de Chevalier de l'Ordre du Roy, dont l'insigne s'appelle couramment le collier à toutes bêtes, sont très appréciés, mais semblent un peu gênants : le récipiendaire les porte de cette façon mi-narquoise mi-satisfaite, que nous affectons en manière d'excuse, quand nous portons les ordres étrangers. Bref, les honneurs intéressent; cela va jusqu'à la manie chez quelques-uns. Mais on veut d'abord atteindre en richesse la prospère indépendance. Vers ce but l'on marche sans cesse, et c'est lui qu'on regarde encore quand, las de la course, mais content, on l'a dépassé.

Tandis qu'on se marchande, en attendant la vie noble, on garde l'honneur volontaire de servir le roy en armes, s'il y a guerre à proximité, — ce qu'heureusement l'on n'a plus connu depuis défunt François, père de Henri, — et l'autre honneur premier et plaisir presque de prendre part à ces *montres* du ban et de l'arrière-ban qui ne sont qu'une obligation légère : deux jours de fourbissage par les soins des armuriers, une demi-heure de parade sur la Grand'Place, près de l'Auditoire, plus tard sur la place de l'Éperon, pour « montrer » seulement en effet que le nombre requis d'hommes et de chevaux, proportionnel à la fortune et aux domaines d'un chacun, se trouve existant, en bon état, avec les armes et harnois qu'il faut. Encore ces montres locales n'ont-elles lieu que très rarement, précédées de négociations pour la date et l'heure, entre les intéressés et le gouverneur. La distraction s'achève sans nulle courbature, en dîners excellement bons. Et l'on s'y gausse, à la douce, des autres gentilshommes bretons, de pays non privilégiés, tenus de se rendre à chaque appel ou évocation périodique, ce, jusqu'à deux ou trois fois l'an, avec leurs hommes et valets de guerre, soldarts, goujarts, vers un point de Bretagne fort variable, Quimper, Brest, Guingamp, Fougères, et plus loin, encore plus loin : grand'fatigue et grand coustage, dont saint Georges garde Morlaix[1] !

1. Il y eut cependant quelques infractions au privilège morlaisien des

Et le lendemain des montres, plumets et plumails remisés dans leurs gaînes d'écrins, on se remet à la marchandise, aux ballots venus de Glasgow, aux sacs arrivés de Flandre, à moins que l'on n'ait affaire aux métairies des manoirs, pour surveiller ses engrangées ou ses coupes de chêne en forêt profonde : marchands seigneuriaux dont le commerce n'empêche pas les armoiries, dont les armoiries ne sont pas altérées par le commerce. Sauf une potence au bout d'un champ, au cas de la possession d'un fief à justice, vivre noblement n'y saurait ajouter grand'chose [1]. Peut-être, au plus, quand on est devenu vieux, le moyen de se distinguer des quelques négociants non nobles, fort riches eux aussi, rivalisant... Peut-être, encore, d'imposer une nuance de politesse aux employés subalternes de la Communauté, tels que scribes ou huissiers à chaîne, comme aussi bien à la cléraille de chez les avocats, même de chez les notaires royaux, et à cette coterie singulière, des cinq professions brevetées : médecins, sirurgiens, apothicaires, barbiers-étuvistes, imprimeurs, à toute cette pressée, enfin, ni poisson ni chair, de porte-robes qui crachent du mauvais latin et qui tous, à Morlaix, gagnent leur vie.

L'artisan citadin, manant et habitant de Morlaix, bien muni d'argent comme de faconde, est aussi parfois de langue peu gênée, à craindre pour le quolibet; mais il se sent fier en vérité, bien qu'il ne le laisse pas platement voir, de *ses* vieilles

montres sur place, si précieux aux intéressés. Il se produisait des appels pour le ban à Landerneau — lesquels amenèrent sans tarder la protestation la plus formelle :

Les députés de la Communauté remontrent que les habitants de Morlaix ont de tout temps esté exemptz de servir au ban et arrière-ban, *à cause de l'obligation qu'ils ont de garder leur ville comme estant frontière*... et qu'ils font seullement *montre* devant leur gouverneur ou capitaine, comme ils le justifient par Lettres du duc Jean, du 13 octobre 1384... par Lettres patentes du Roy (Henri II), de l'an 1554, portant exemption tant aux habitants de Morlaix qu'aux gentils hommes de trois lieues à la ronde de la ville... etc. » (*Archives du Finistère*).

Le vieux privilège fut maintenu, et confirmé encore, malgré la Ligue, par Henri IV, et deux fois par Louis XIII.

1. Pour les familles — si rares — renonçant à tout commerce, vivre noblement permettait mieux l'obtention des emplois royaux, militaires ou civils : capitaine de ville ou capitaine d'armes, commissaire de noblesse, *inspecteur* (le terme est fréquent), magistrat de Cour locale, sénéchal, bailli ou procureur — lesquels emplois, plus ou moins rétribués, parfois de plusieurs mains, dispensaient du service de ban et arrière-ban sans faire retomber au droit de fouage.

familles, qui firent à la ville tant de braves services : les le Gac ou les Quintin, les Calloët ou les le Borgne, dont le nom s'inscrit de génération en génération sur cette espèce de Livre d'Or, le registre de Communauté, tantôt capitaines-gouverneurs et tantôt syndics, — et les Kerret, lignée sortie du Kerret Barbe-Noire qui sauva la flotte bretonne et prit quatre beaux navires aux Anglais, voici longtemps [1]; et les Coroller, dont un grand-père de grand-père fut le héros magnanime du sacrifice, sur la Roche-Coroller qui surplombe le quai. Noble bourgeois péri, tué victime volontaire, pour racheter sa bonne ville qu'à cause de ces damnés Anglais l'on allait mettre en feu et sang!...

La tradition, bien forte encore au XVIe siècle, attache le peuple à ces chefs de sa Communauté, ceux du vieux passé, ceux d'hier, prédécesseurs de ceux d'aujourd'hui « qui feront peut-être quelque chose ». Voilà le ton, goguenard et toujours douteur, et de familiarité sans seconde : égalité démocratique, sorte d'amitié bourrue entre castes citadines.

Il n'en va pas ainsi, sang Dieu! avec la paysantaille. Ces brutes plaignardes, qui tissent la toile et cultivent les campagnes, et qu'on traitera prochainement, pendant la Ligue, de « féroces bêtes puantes », épithète que d'ailleurs ils s'efforceront de mériter, ces animaux sont « mal voulus ». Désaffection réciproque, éloignement, hostilité, répugnance de part et d'autre, encore que les seigneurs ne se révèlent point durement avides ni vicieux plus qu'il n'est permis à gentilshommes et bourgeois de leur temps, encore que les paysans, dont très peu se trouvent serfs, ne puissent matériellement inspirer le dégoût, n'étant ni sales sur eux, ni sales chez eux, mais d'une propreté assez recherchée au contraire. Et point pauvres, les faquins : sous bretons et tournois, pièces blanchettes et quelquefois jaunes lorsque l'an s'est trouvé bon, ne font pas manque dans la bourse de cuir à coulisses, sous la

1. En l'année 1340. Cette famille des Kerret passait dans la ville pour la plus ancienne qui soit, comme en témoignait naïvement une épitaphe bretonne en l'église Saint-Mathieu de Morlaix dont voici la traduction :

Lorsque Dieu créa la terre,
Il fit d'abord les Guicaznou et les Kerret.

Aucune lignée morlaisienne n'occupa mieux ni plus souvent des postes de confiance, aucune ne pouvait se targuer d'alliances plus solides.

provision de linge rousset. C'est une aisance ancienne déjà : tandis que Morlaix s'enrichissait, l'argent s'en alla jusque chez Fanch' ou Jannik qui n'en éprouva pas la moindre reconnaissance, pas même un réel contentement[1].

De la sorte, sauf avec les belles garses quand elles ne sont pas revêches, sauf d'autre part chacun des châtelains ou propriétaires de manoirs avec ses métayers et petits tenanciers, les rapports sont maugracieux entre la ville et les champs. Tout artisan, tout peseur d'épices de la Grand'rue ou de la rue Saint-Melaine, du moment qu'il est natif de Morlaix, affecte une narquoiserie dont se juge viliperdée cette foule rustique qui se presse au marché du samedi, prompte à la riposte, et même à l'attaque, et montrant fort méchantes dents. Paysantaille, paysantaille! qui s'adoucit seulement d'apparence pour les messieurs à châteaux les plus proches de ses chaumières : son intérêt immédiat la pousse de ce côté-là, puisqu'elle ne peut piller les demeures nobles, comme elle le préfèrerait, certes, et n'y laisser que ce qui serait ou trop chaud ou trop pesant.

Le service chez les seigneurs, juge-t-elle, est lucratif faute de mieux. Faute de mieux pareillement, on l'emploie dans le domestique, bien que son zèle vrai ou simple n'y vaille jamais celui des valets et filles-servantes qu'on peut gager à Morlaix même, ou qu'on choisit parmi les frères, neveux, cousins, filleuls d'anciens serviteurs, nourris en la demeure des maîtres, tel ce Cheune, laquais de table que nous avons aperçu tout à l'heure, dans le jardin de Mésanbez.

Telles aussi les chambrières accortes et bien troussées qui se dirigent devers la tonnelle, les bras encombrés de serviettes et de vaisselle d'argenterie. Derrière elles, vient un valet de bras, un colosse que gourmande l'homme de confiance (sorte

1. De 1560 à 1590 (années sur lesquelles restent des documents assez nombreux), les tisserands — laboureurs en même temps —, les métayers, les moindres *chevaisiers* « ont leurs mesnages bien complets, garnys entr'autres de grandes tasses ou hanaps d'argent doré, par nombre ». Les tanneurs et corroyeurs de Lampol près Morlaix, simples villageois, exerçant leur industrie en famille, possédaient tous, eux, leur femme et progéniture, des habits de fin drap noir d'Angleterre, beau linge blanc, vaisselle, bahuts, « et rien n'y faisait faulte pour la table, comme chez des bourgeois, et vous y trouviez partout bons bestiaux à l'étable, et cheval, et blé au grenier, viandes aux *quelornes* (saloirs) ».

de maître d'hôtel et surveillant qui paraît assez courrouçable) indigné de voir ce bélître porter le plat de collation comme une bourrique son bât! Et c'est bien un plat qui mérite des précautions et nécessite une poigne en même temps; il y faudrait plutôt deux hommes. Sur le plateau de vermeil, large, long, brillant, ciselé en creux, sont posés d'autres plats d'argent, des *escuelles*, dorés par dedans, les uns tenant la confiture, les autres les massepains et dragées, les autres encore de l'angélique ou de petites poires anglaises cuites; d'un bout, le pâté de Damas, pièce de résistance, dont la croûte godronnée, tournée, d'une couleur exquise, recèle dans sa rondeur une savoureuse farce sucrée, mie de pain blanc râpé, beurre fin, jaunes d'œufs, amandes hachées, beaucoup de cannelle, quantité de Damas en effet (raisins blonds séchés) mêlés à « grains de Corinthe » noirs, petits et croquetants et quelques pruneaux de l'Agenois, dodus, moëlleux, dont l'usage fut mis à la mode par les jeunes gens de Morlaix qui font leurs études en cette contrée[1]; onctueux mélange, chef-d'œuvre en croûte, heureuse pâtisserie que mademoiselle de Kergus, maîtresse du logis, prépara de ses mains toujours actives; à l'autre bout du plateau, une pyramide de raisins blonds, gros comme prunes, et de prunes violettes, grosses comme pêches, et de pêches brugnonnées, grosses comme citrons de Séville, comme ceux-là qui roulent épars, de surcroît, entre toutes ces friandises...

Mademoiselle de Kergus suit, les pas sur les pas, ce valet de bras maladroit. Enfin, voici qu'il dépose son faix branlant sur la table de pierre nappée; et Marie de Botmeur rit de son rire si clair pour convaincre une fois de plus François Noblet du Roudour qu'elle a les dents bien rangées, perlières; et toutes les autres dames offrent leur aide superflue, tandis que les bonnes[2] s'esbaudissent, tirant sur le linge aux plis calendrés, disposant les nouvelles assiettes de faïence à servir

1. Étudiants en théologie surtout, et près d'eux, la jeunesse « ribauldière », un tantinet parpaillotte, qui trouvait à souhait dans Agen la douceur du climat, la bonté du vivre, la facilité chez le beau sexe et les agréments de la verve gasconne.

2. L'emploi réitéré du mot *bonnes, bosnes, bosnnes, boznes,* pour désigner les jeunes chambrières et servantes de logis ou d'auberges, m'a paru, pour l'époque, assez curieux.

le fruit, hélant le petit laquais pour qu'il se rende à la cuisine d'où l'on n'envoie point trop vite les liqueurs, ni l'hydromel, pas plus que le vin qu'il faut. Le soleil baissé chatoie sur la soie bruissante des robes, sur le taffetas des pourpoints. Tout près, du serpolet embaume, dominant l'odeur des fruits, les effluves chauds des parfums de gants. L'heure est douce, l'heure est bonne, d'autant qu'arrivent botte à botte, juste à point pour prendre part à la collation qu'on entame, deux messieurs qui faisaient défaut, deux maris attendus depuis midi, M. de Kersulguen et M. de Tournemouche, le jeune Martin Tournemouche dont la femme, Marie le Gac, s'affligeait doucement de certains propos intempestifs, plus acides que les citrons, tenus par madame de Goezbriand...

Vive plaisir! Ces cavaliers ôteront plus tard la petite poussière des trois lieues de route. M. de Kergus les bienveigne, entendant qu'ils se siéent tous deux et lui fassent raison sans délai. Maintenant, sous la tonnelle, toutes les bouches bavardent à la fois. M. de Kersulguen, seigneur du Pratguen, raconte qu'il faillit manquer cette présente réunion champêtre, tant agréable. C'était, depuis ce matin, comme une suite d'obstacles à sa départie, comme une conjuration! D'abord, en la Maison-Dieu [1], quittance à donner, et bonnes paroles à la fois que la quittance, pour la rente d'une charretée de foin qu'institua Jean le Coz, ciseleur, lorsqu'il perdit sa femme Azeline, en vue du salut d'icelle, ou peut-être par remercîment d'en être délivré, maugracieuse qu'elle était de son vivant. Une charretée de foin, avec moitié paille! Ces petits revenus causent chaque jour aux procureurs-nobles de l'hospital, dont est M. de Kersulguen, des écritures incroyables! Demi-quartier de blé, charge de bois : autant de paperasses à tracer que pour une bonne rente argent, ou froment, garantie sur hypothèques, telles qu'en instituent fréquemment nobles ou nobles-bourgeois.

Et M. de Kersulguen se jette au récit des autres entraves,

1. D'après les registres de donations et de rentes, tenus régulièrement à jour depuis 1468, l'hôpital de Morlaix, situé entre la rue Saint-Melaine et le couvent des Dominicains, se nommait parmi le peuple tantôt Maison Pitoyable, tantôt Maison-Dieu, Hostel-Dieu, quelquefois Hostel-de-Pitié. — Les procureurs ou syndics-nobles, choisis parmi les premières familles bourgeoises, faisaient fonction d'inspecteurs ou de trésoriers non-rétribués, quatre à la fois pour le moins.

lesquelles le « tardirent » malgré tout son bon vouloir. Ce fut la question du secours qu'on veut accorder aux pédagogues Hervé Le-Dutet, et Auffroy-Guena, fort en quête d'élèves payants et de quelque monnoie pour subsister ; il faut encourager ces malheureux porteurs d'écritoire ; car qui montrerait le nécessaire aux enfants des revendeurs et des artisans? qui pourrait, à l'occasion, nourrir des premiers rudiments quelque fils de bonne maison, empêché d'aller au collège? Ce fut ensuite un débat sans issue devant la chapelle Saint-Jacques, concernant un fret de bateau ; enfin, certaine signature pour la jeune douairière de Boiséon, née Ysabelle de la Boyssière, qui doit envoyer dès demain à la Chambre des Comptes de Nantes, comme tutrice de Pierre, son fils petit, chef désormais du nom et des armes, les inventaires de la seigneurie. M. Lisay, notaire royal, y travaille depuis quatre mois. Ce sont deux gros et très beaux registres, tenant l'un le détail, état, limites et jouxtants des biens terriens, l'autre la liste des rentes, le tout sur feuillets de parchemin, avec gros titres et capitales ornementées, de la main d'un clerc fort habile, et magnifiquement relié d'un cuir d'Andalousie velouté, cramoisi-brun, qu'a fourni M. le Lévyer[1]...

Mais le bruit de la compagnie qui s'ébat, s'oppose aux dissertations suivies. Les messieurs parlent de pipée ou font allusion à des galanteries, sans toujours se bien entendre. Les damoiselles, diverties, tourmentent un luth qui se taisait depuis le couvent de Saint-Georges. Puis soudain Marie de Botmeur, questionnée entre deux fredons, doit leur expliquer derechef la disposition nouvelle des robes à davantière droite. Elle en vit plusieurs, et des mieux ajustées, aux noces dont elle revient à peine, — car elle n'est ici que de ce matin, presque lasse d'avoir trop ballé aux épousailles de la fille aînée Lanuzouarn, Isabeau, dame de la Fontaine-Blanche, avec le jeune sieur du Froutguen[2]. Les toilettes de ce mariage

1. Ces registres, qui devaient être restitués aux familles dans les cinq ans, se trouvent encore aujourd'hui (archives de la Loire-Inférieure) dans le fonds de la Chambre des Comptes de Nantes, « laquelle ne rendait pas volontiers ».

2. *Froutguen*, en breton, signifie, cours d'eau blanc, torrent blanc — et cette analogie du nom des deux mariés avait été l'une des causes initiales de leur union, jugée vraiment prédestinée par les parents, belle-mère, tantes, tuteur, qui la négocièrent.

occupent toutes les dames de Morlaix, et l'on s'en entretient depuis la foire de la Magdeleine, ou Foire Grande, quand les étoffes furent livrées au maître François le Gat, tailleur et couturier de renom ; la robe en velours de Florence, cramoisi-violet, coûte, rien que pour le tissu, à 17 livres tournois l'aune, 212 livres 10 sous[1], sans compter 57 livres 13 sous 1 denier de passement or et argent[2]; et la robe de velours noir, plus sérieuse, brodée de damas rappliqué; la robe de taffetas velouté à ramages, garnie de passement de soie mêlé, le devant en satin blanc rayé d'or; la robe de taffetas uni, à huit fils (gros de Naples) avec le devant rouge-rose, rayé d'argent; la robe de taffetas gris-violant (lilas), avec le devant et les manches d'un certain satin vert pâle, fileté d'or; et cette autre, de taffetas gris souris, garnie de velours couleur d'orange, ouverte sur tanelle de soie blanche; et cette autre pour le voyage, en fine serge brune d'Italie, dont la façon fut à collet haut, les manches coupées sur satin bleu!

Marie de Botmeur en pourrait citer jusqu'à demain, sans arriver aux manteaux et ristres, aux affiquets, chaperons, rubans, aux chapeaux cavaliers de velours à cordon d'or et plumes longues, aux masques ou tourets de nez, aux joyaux, bagues, boucles d'oreilles, plaques de corsage, gerbes de perles, et surtout à certaine parure en or, composée de la chaîne de ceinture, de la chaîne de poitrine et du carcan[3] dont la reine femme du roi n'a sans doute point la pareille!... A ces noces, beaucoup de riches vêtures faisaient cortège à l'épousée; mais rien ne surpassait en bonne grâce les ajustements de taffetas blanc, parfournis de taffetas jaune, bordurés de velours et de passement, qu'avaient les trois jeunes sœurs de mademoiselle de la Fontaine Blanche, les damoiselles puînées de Lanuzouarn.

A ce nom familier de Lanuzouarn, redit, répété, M. Jean de Kergus paraît devenir rêveur.

1. Valeur de nos jours, environ trois mille francs.

2. Avec la façon (65 sous tournois), le fil à coudre, le fil de soie jaune pour les passements, la toile de doublure, les agrafes (4 douzaines), cette robe revint à plus de 275 livres tournois, somme représentative d'environ 3 750 francs d'aujourd'hui, pour le moins; et c'était un prix modeste, comparé à celui des robes de mesdames de Kerjean, de Liscoët, de Coatmeur, parentes de la jeune mariée.

3. Estimation : seize mille francs (valeur de nos jours).

Il évoque son ami, défunt Yves de Lanuzouarn, mort en laissant cinq enfants dont cette belle aînée, mariée de l'avant-veille, que son pauvre père ne devait pas voir établie... C'était un parfait compagnon, bon homme et brave gentilhomme, qui secourut fort bien Morlaix au temps de l'affaire Mesgouez et qui, précédemment bailli, se garda d'entraver, comme d'aucuns, les droits de la Communauté. Un seul reproche à lui faire, peut-être : celui de n'avoir jamais, ou si peu que rien, commercé. Vivre noblement, cela suffit-il? Non, sans doute. L'homme sain doit grandir sa maison en même temps que soi-même, sa ville en même temps que sa maison, et ce faire, en y mettant toutes ses activités et courages, tout son meilleur effort plural, car cette machinerie d'ensemble qu'est le négoce souffre d'un seul rouage inerte, lequel accroche plutôt que d'avancer... Seulement lorsqu'on est vieil, on songe à se reposer; alors la vie dans son propre manoir, muni de bons meubles, paraît sortable, presque enviable...

Ainsi rumine M. de Kergus, comme éloigné, perdu dans un phantasme, malgré les voix et le tumulte de cette assemblée fort galante. Et le penser se poursuit, se précise, forme et contours : prendre sa retraite. Vivre noblement? Faire ses déclarations? Pendant cinq longues minutes, dix peut-être, M. de Kergus de Mésanbez s'y croît de bonne foi décidé. Il combine déjà les phrases honorables, convenantes, prudentes, pour l'avis qu'il fera lire en chaire, à Saint-Melaine de Morlaix et à sa paroisse des champs.

Mais il suffit pour le retourner, que le jeune Martin Tournemouche, prompt et vif en ses manières, lui touche le coin du coude et lui glisse dedans l'oreille un renseignement commercial. Avis bien secret, coup de négoce, dont l'avertit monsieur son ami François le Gac, beau-frère de Martin Tournemouche : des goudrons et des suifs du pays baltique, avec quels pourraient voyager bien embarillées en la cale, et sans qu'on le sût sauf associés, graines de lin de Lübeck ou de Riga, dont le cours s'annonce haut et qu'on pourrait écouler au mieux, sans le crier sur les toits, dès venue la saison de vente.

M. Jean de Kergus, seigneur de Mésanbez, frotte gaillardement, selon son tic, sa main droite sur sa main gauche; et

soudain, ne voyant plus en son esprit, momentanément, que goudrons et graines de lin, ne songeant plus aux « déclarations » certes, mais à faire partir pour la ville quelque garçon muni de ses ordres, il se précipite vers le logis. C'est à peine, lui tellement courtois, s'il a pris le temps de s'excuser près des messieurs, parce qu'il s'absente une minute... Puis le voici qui revient d'un pas allègre, et qui fait remplir à rouge bord, qu'on le veuille ou non, chacuns verres, car il entend porter une santé qui lui tient fort l'âme. A la richesse!... susurrerait peut-être en vérité cette âme, dans l'arrière-boutique de laquelle il ne fait pas toujours clair. Mais ce vœu se traduit à pleine voix par cet autre équivalent, qui contient tous les désirs et toutes les aspirations réunies : « A la fortune de Morlaix! »

Sous la tonnelle, les gobelets transparents de fougères heurtent les tasses d'argent facettées, les hanaps ovales de fin vermeil : « A Morlaix! à sa fortune! » — Cela veut tout dire, même l'amour... Je crois que François Noblet, du bout de sa « bottine » en souple cuir gris, presque blanc, à l'espagnole, câline le soulier d'étoffe incarnade, le petit soulier menu de damoiselle Marie de Botmeur[1]...

JEAN POMMEROL

(La fin prochainement.)

1. Ils s'épousèrent, du reste, François Noblet du Roudour et Marie de Botmeur, fille d'Yves, seigneur du Rosmeur; comme dans les contes de fées, ils vécurent longtemps unis ensemble, jusqu'en 1617, et ils eurent beaucoup d'enfants, tous tenus sur les fonts par divers dames et seigneurs en l'église Saint-Melaine de Morlaix, et dont nous possédons les actes de baptême. La devise des Noblet était : *Nobilitat virtus.*

LE COLLIER DES JOURS[1]

— TROISIÈME RANG —

Alte Pferdestrasse, *c'est là que Wagner, qui vient d'arriver à Munich, est descendu. Venez le voir, quand il fera nuit.*

C'est chez Franz Servais, où nous sommes tous réunis pour attendre les nouvelles, que l'on me remet « en mains propres », avec mystère, ce billet. Il n'est pas signé, mais c'est Richter qui l'a écrit.

Richard Wagner est ici!... Nous l'attendions, et pourtant nous sommes surpris et troublés qu'il soit venu, appelé par nous, en somme. — Pourvu que cet incident n'ait rien de fâcheux!... Sans doute, au contraire, tout va céder devant le Maître, sa présence va faire des miracles.

— *Alte Pferdestrasse*, « rue Vieille-des-Chevaux », — dit Servais; — c'est chez Scheffer que Wagner est descendu : quel honneur!

— Qu'est-ce enfin, — demande Villiers, — ce Sheffer toujours enfoui dans sa barbe et silencieux? On ne peut rien deviner de lui!

— Il est correspondant de petits journaux allemands, à ce qu'il dit, mais, je crois, aussi fonctionnaire; certainement il est bon wagnérien, et cela doit nous suffire.

1. *Published May first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* JUDITH GAUTIER.

Voir la *Revue* des 1er, 15 février, 1er mars, 1er et 15 avril.

— Son chien l'est aussi, — répond Villiers, — car il ne vient que si on lui siffle la sérénade de Beckmesser.

— Où est-ce, cette rue Vieille-des-Chevaux ? — demandai-je.

— Dans un quartier très tranquille. Mais elle n'est pas facile à trouver, — dit Servais ; — nous vous y conduirons et nous vous attendrons, puisque vous seule êtes invitée à voir le Maître...

Il fait encore un peu jour, quand nous nous en allons de chez Servais, en flânant, d'un pas de promenade, pour ne pas avoir l'air de conspirateurs. Nous nous demandons si vraiment Wagner court quelque danger, en venant à Munich. Il n'en est exilé, en réalité, que moralement, par sa seule résolution de ne pas y venir : qu'a-t-il à craindre ? Le public acclame ses œuvres ; le prix des places est doublé au théâtre quand on les joue, et la salle est toujours pleine. Ses ennemis sont-ils encore si acharnés contre lui ? Et que feraient-ils ?...

Nous nous arrêtons devant le théâtre pour lire les affiches et voir un peu ce que Perfall complote. La première de *l'Or du Rhin* est annoncée pour après-demain jeudi. L'intendance s'entête. Il faudra bien qu'elle cède sur un point pourtant : qui conduira l'orchestre, si ce n'est Richter ?

Nous nous engageons dans un dédale de petites rues désertes : des maisons basses, de l'herbe entre les pavés, quelques jardinets.

Alte Pferdestrasse : nous y sommes ! Mes compagnons s'arrêtent à l'angle de la rue et Franz Servais me désigne la maison du très envié Scheffer. La porte est fermée et je sais qu'il n'y a pas de concierge, en général, dans les maisons de Munich. Je vois luire le cuivre de trois sonnettes, mais il fait tout à fait nuit et je n'arrive pas à lire le nom du locataire et le numéro de l'étage, inscrits sous chacune des sonnettes. Au hasard, je tire celle du milieu : c'est Sheffer qui vient m'ouvrir, le hasard m'a servie. Nous montons un petit escalier, peu éclairé ; c'est au premier.

Dès le seuil j'aperçois Wagner, au fond de la seconde pièce, assis sur un vieux canapé.

Alors je revois brusquement Tribschen, le cadre superbe qui convenait si bien au Maître. Je pense qu'à cette heure, entre les hautes montagnes, l'ombre enveloppe la chère

maison, qui n'a plus son âme, et que celle qui, par l'esprit, suit l'absent a le cœur serré d'inquiétude.

Comme c'est singulier de retrouver Wagner dans cet intérieur étroit et mesquin !... Pourtant, dès qu'il est là, on ne voit plus que lui : il rayonne sur tout ce qui l'entoure.

— Eh bien, chère amie — me dit-il — nous voilà en pleines « misérabilités » ! Je ne regrette pas que vous soyez témoin de cet événement qui m'amène ici, car il y a des choses qui demeurent incroyables, si on ne les a pas vues.

— Mais le roi, que dit le roi?...

— Ah! j'ai idée qu'il feint d'ignorer la débâcle et ne veut pas prendre parti. On lui a certainement persuadé que la mise en scène est en effet irréalisable et qu'il est impossible de faire mieux; le plaisir que lui a causé l'audition de la musique, il veut le renouveler et dit à ses subordonnés : « Arrangez-vous, mais donnez-moi la première représentation de *l'Or du Rhin* le plus tôt possible. Comment pourrait-il croire, lui qui a commandé de ne pas ménager le temps, lui qui a mis à la disposition de l'intendant la somme énorme de soixante mille florins, pour obtenir un résultat parfait, comment pourrait-il croire à la mauvaise volonté et à la malveillance de ceux qu'il emploie?

— Mais maintenant que vous êtes là, Maître, tout va changer.

— Non, hélas! La première représentation est toujours fixée à jeudi; le roi la désire et je ne veux pas le contrecarrer. Vous savez que toutes mes œuvres nouvelles lui appartiennent, en échange de l'indemnité annuelle qu'il m'accorde. Aussitôt une partition terminée, je la lui remets et il a le droit d'en disposer à sa guise. Cette fois, je suis en protestation intime, mais muette, contre les représentations fragmentaires de la Tétralogie. Mais comment pourrais-je en vouloir au roi de sa juvénile impatience?... à lui qui a tout tenté pour réaliser le projet de théâtre qui aurait permis l'exécution de mon œuvre dans son ensemble?... Il ne se résigne pas à attendre, comme je l'aurais souhaité, des temps meilleurs, et il veut voir, au moins, représenter des parties de mon œuvre. Je ne peux que me soumettre. Et cela crée une situation singulièrement délicate : il est chagrin que je ne cède pas, comme il le fait, à la destinée et que je refuse de diriger les études de *l'Or du Rhin*,

et je suis peiné de ce qu'il use de son droit en le faisant représenter; mais autant ma protestation est muette, autant son blâme est silencieux. Rien de plus ne peut troubler une amitié telle que la nôtre : c'est seulement une rafale, qui ternit un instant la surface d'un beau lac.

— Alors, Maître, que pourrez-vous faire d'ici à après-demain jeudi?

— Je veux d'abord et surtout réinstaller Richter au pupitre et j'ai demandé qu'il y ait une répétition demain, pour moi seul, où je tâcherai d'améliorer le plus possible, de corriger les plus grosses fautes, si faire se peut... Je devais cet effort à mon honneur d'artiste, au dévouement de notre incomparable Richter et de mes interprètes; je le devais à mes amis : c'est cela qui a pu me faire manquer à la parole que je m'étais donnée à moi-même de ne pas venir et de ne me mêler aucunement de cette affaire.

Richter, en présence de Wagner, gardait l'expression extatique d'un prêtre devant une sainte apparition : debout à quelques pas, il écoutait le Maître avec recueillement; ses yeux fixes luisaient derrière le miroitement de ses lunettes, au milieu de l'éparpillement d'or de sa barbe et de ses cheveux ; il semblait avoir perdu la faculté de parler. Quant à Scheffer, assis dans un coin, il tiraillait doucement les oreilles de son chien blotti entre ses jambes et contemplait d'un air béat l'hôte glorieux...

Wagner supporte, à ce qu'il semble, ces nouvelles épreuves avec une admirable sérénité : il a comme une cuirasse de bonheur que les coups du sort heurtent désormais sans la traverser, et ce groupe de disciples à la foi ardente paraît former un rempart autour de son cœur.

Très gaiement, il me donne des nouvelles de Tribschen et du trouble que les aventures de Munich y ont apporté. Le lendemain de la répétition générale, il leur était venu, par hasard, beaucoup de visiteurs : une de ses sœurs avec son mari et sa fille, un éminent sanscritiste, professeur à l'Université de Leipzig, un philologue de Bâle, — c'était Nietzsche : — on était donc nombreux au dîner de deux heures. Ce dîner fut interrompu dix fois par l'arrivée des dépêches : le maître se levait pour aller écrire la réponse; à peine était-il revenu et

réinstallé devant son assiette, qu'une autre missive lui était remise et le forçait à s'absenter de nouveau. Tous ces braves gens demeuraient ébahis et ne purent croire que, d'ordinaire, dans cette chère retraite de Tribschen, on ne voyait personne et l'on n'entendait rien du monde extérieur.

Aux questions que Wagner pose à Richter, sur certains passages de la partition de *l'Or du Rhin*, sur l'effet qu'ils rendent et la sonorité de combinaisons nouvelles, je comprends que l'effort qui a dû coûter le plus à l'auteur, dans le renoncement qu'il s'est imposé, c'est de se priver d'entendre son orchestre : sans se l'avouer peut-être, il pense trouver un apaisement à son désir cuisant, dans cette répétition qu'il demande pour le lendemain. De vrai, il n'y aura guère moyen dans un temps aussi court, d'améliorer sérieusement la déplorable mise en scène. Il est évident que le Maître a deux choses à cœur entre toutes : entendre son œuvre, une fois, — comme à la dérobée, — et empêcher Richter, qui est sans fortune, de perdre sa haute situation de maître de chapelle au Théâtre Royal.

Voyons ce que demain amènera!... Wagner doit essayer, sinon de dormir, du moins de se reposer : Richter et moi, nous prenons congé de lui et le laissons sous la garde du glorieux Reinhard Scheffer.

***

Un coupé attelé de deux chevaux est arrêté devant le logis de l'*Alte Pferdestrasse*, quand je viens aux nouvelles, le lendemain.

C'est quelqu'un de la cour, sans doute, qui est en conférence avec le Maître : je me garde bien d'entrer et je fais les cent pas, à quelque distance, en attendant la fin de l'entretien.

Il dure longtemps. Je vois enfin sortir le conseiller aulique, Dufflipp, suivi de l'intendant Perfall. La face bistrée et doucereuse du secrétaire du roi est toute luisante de sueur. Il est vêtu d'un « complet », en drap marron. Sa carrure large et engoncée s'engouffre dans la voiture, dont Perfall, très rouge, se ployant en d'obséquieux saluts, referme la portière.

Les chevaux se cabrent, piétinent sur les pavés sonores,

puis filent à grande allure, tandis que l'intendant s'éloigne, en faisant sonner ses talons.

Ils me semblent avoir tous les deux des mines de bandits : je grimpe l'escalier de Scheffer, poussée par le désir et l'angoisse de savoir.

Je trouve Wagner dans une disposition d'esprit singulière : ironiquement joyeux, amer, gouailleur, mais calme, sans aucune trace de colère.

— Vous rappelez-vous cette phrase du *Roi Lear*, — me demande-t-il : — « Ce n'est pas encore le pire, quand on se dit : C'est le pire... » ? Aujourd'hui surpasse hier. Tartufflipp sort d'ici et la mesure est comblée. Non seulement on me refuse l'unique répétition que je sollicitais et l'on repousse, à jamais, Richter, qui a manqué à l'obéissance et au respect qu'il doit à un intendant tel que Perfall, mais on me chasse, encore une fois, de Munich. Je suis, paraît-il, un danger public et ma vie est en danger. C'est terrible!... Le pauvre conseiller en était tout éperdu, sa bosse frémissait d'inquiétude... Vraiment, s'il tremble ainsi pour moi, sa santé s'altérera et, afin d'éviter un tel malheur, je vais partir au plus vite.

— Comment! sans avoir même vu une répétition de votre œuvre?

— Mais le théâtre serait capable de s'écrouler sur moi, si j'en passais le seuil! Vous ne comprenez donc pas? Tartufflipp, lui, comprenait bien : avec quelle sollicitude, avec quelle tendresse, il m'incitait à une prompte fuite!... A tout ce que je pouvais lui dire, il n'avait qu'une réponse : « Ce n'est pas cela qui importe; ne restez pas ici, ne restez pas... Quel chagrin s'il vous arrivait quelque chose!... »

— Est-ce qu'il parlait au nom de son maître?

— Pas du tout! Le roi ignore, sans doute, ma présence. J'ai essayé de le voir, ce matin, à son château de Berg : on m'a dit qu'il était en excursion. Pour m'empêcher de l'approcher, il y a autour de lui toute une garde. Mais j'entrevois dans cette affaire une cause de récriminations qui peuvent faire tort à la personne royale, et c'est pour tâcher de lui épargner tout ennui que je m'en vais, sans protester. Vous pensez bien que cette somme énorme que le roi a mise à la disposition du théâtre a suscité des colères parmi les ministres. Que cette

somme ait été gâchée, gaspillée sans profit, par l'incapacité et la fourberie de ceux à qui elle était confiée, cela ne va pas diminuer les griefs contre le roi : donc taisons-nous. N'empêchons pas les gens d'imaginer que la mise en scène de *l'Or du Rhin* est superbe; qu'on mette mon œuvre en chair à pâté, j'y consens, pourvu qu'on n'incrimine pas le roi et qu'on me laisse tranquille.

Richter vient d'arriver :

— Maître, — dit-il, — j'ai fait mes adieux aux musiciens de l'orchestre, qui m'ont répondu par une ovation très touchante. Ils me prient de mettre à vos pieds leurs hommages enthousiastes.

— Mon pauvre ami, — dit Wagner, — c'est vous la vraie victime de cette déplorable aventure.

Mais Richter réplique, les yeux rayonnants de joie :

— Je suis heureux!

Wagner lui tend les bras et l'embrasse avec effusion.

— Ah! voici Wotan! — dis-je, en voyant entrer le chanteur Betz.

— On vient de coller de nouvelles affiches! s'écrie-t-il. « L'orchestre sera dirigé par M. Wülner, le rôle de Wotan sera chanté par M. Betz! » Ha! ha! ils croient cela!... Eh bien, *l'Or du Rhin* ne sera représenté ni demain jeudi, ni même dimanche, car je viens vous faire mes adieux, Maître : au lieu de signer mon nouvel engagement avec le Théâtre Royal de Bavière, sans même prévenir ce misérable Perfall, je pars ce soir pour Berlin.

*
* *

La voiture qui conduira Wagner à la gare, ce jeudi 2 septembre, doit venir me prendre, avant d'aller rue Vieille-des-Chevaux, et cela dès l'aube, car le train part à 5 heures 15 du matin.

Cette fois, tous les disciples sont admis à voir le Maître, — s'ils s'éveillent avant que le coq chante : — il est convenu qu'on le saluera à la gare, où, pour ne pas marcher en cortège, chacun se rendra de son côté.

Le soleil se lève à peine, et il fait déjà frais, malgré la

saison, sur ce haut plateau où Munich est située, quand l'antique calèche de place, conduite par un jeune cocher vêtu de bleu et en chapeau tyrolien, m'emmène à travers la ville déserte.

En entendant sonner les grelots et les ferrailles de l'équipage, Richter descend, avec la valise; puis Wagner paraît, suivi de Scheffer.

Le Maître a une mine parfaite et la sérénité de son humeur semble s'être encore accrue depuis hier.

En route, je le complimente sur la force d'âme qui le soutient en cette épreuve, sur cette magnanime résignation ou, peut-être, ce mépris olympien.

— Ni l'un ni l'autre! — dit-il. — J'ai trouvé ma force dans le sentiment que rien d'essentiel, en ce qui me touche le plus, n'était offensé par ce conflit. Mon œuvre, d'après l'impression qu'elle a produite sur vous tous qui me comprenez si intimement, est bien telle que je la voulais, et elle s'envole, intacte, hors des oripeaux mal taillés dont on l'affuble. Il y a encore autre chose : c'est que la malignité humaine ne peut plus m'atteindre profondément à travers les grands dévouements et les chaudes affections qui m'entourent. Cette certitude m'a réconforté. Vous voyez ce qu'ici, au départ, je laisse d'amis. Vous savez aussi avec quelle tendresse anxieuse on m'attend à l'arrivée!... Vraiment, quand je pense au désespoir dans lequel j'étais plongé, en des circonstances pareilles, alors que j'étais seul à porter ma peine, je me sens même dans des dispositions joyeuses. Tenez, regardez l'excellent Richter, — ajouta-t-il en riant, — il pense comme moi : à vingt-huit ans il perd une situation que l'on a bien du mal à obtenir dans l'âge mûr, et, au lieu de la mine contrite qu'il devrait avoir, il nous montre l'expression sincère de la plus complète jubilation.

En effet, assis en face du Maître, Richter, tout d'or, le contemple avec un air de béatitude parfaite.

— C'est que Richter, lui aussi, — dis-je, — s'envole au-dessus des « misérabilités »; il emporte même une palme glorieuse et, comme les martyrs dans le cirque, il chante des actions de grâces, tandis que les lions le mangent!

— Parbleu, — s'écrie Richter, — je vais, comme eux, droit au ciel!...

C'est vrai, car Wagner a « enjoint » à Richter de venir s'installer à Tribschen et d'y attendre les événements.

En passant sur la place Maximilien, le Maître remarque une statue qu'il ne connaisssait pas.

— Qui est-ce? — demande-t-il.

— C'est Gœthe, par Widnmann, — répond Scheffer.

Alors Wagner soulève son feutre en disant :

— Il est très ressemblant!...

Puis il ajoute :

— Au fait! je dis cela pour plaisanter, mais j'aurais très bien pu connaître Gœthe : je devais avoir dans les quinze ans quand il est mort. Je voulais vous faire croire que je suis plus jeune que Richter!...

— Vous l'êtes, Maître : les Immortels n'ont pas d'âge.

Devant la gare, tous nos amis sont réunis. Il y a là Villiers, Schuré, Servais, quelques autres. Wagner serre les mains cordialement et Richter lui présente Franz Servais, qu'il ne connaît pas encore, mais dont Liszt lui a souvent parlé.

Le train est formé, le compartiment choisi, on y arrange les bagages.

Le Maître, d'humeur gamine, s'assied par terre sur le tapis du wagon, dans l'ouverture de la portière, le marche-pied lui servant de tabouret. Nous nous rangeons en un cercle, qui forme un rempart devant lui.

Je le reverrai toujours, sous son grand feutre gris, les yeux d'un bleu lumineux, la bouche rieuse, si finement dessinée au-dessus de l'avancée du menton volontaire, avec ce cache-nez de satin jaune qu'il a croisé sur sa gorge à cause de la fraîcheur matinale.

Il nous rappelle notre promesse de venir encore le saluer à Tribschen, en retournant à Paris; il invite aussi Servais, qui viendra avec nous.

— Puisque l'on me chasse de Munich, — dit Wagner, — ceux qui m'aiment n'ont plus rien à y faire.

— Nous resterons seulement quelques jours, — dis-je, — pour surveiller l'ennemi et voir si, furieux de sa défaite, il ne prépare pas quelque vengeance.

— Bah! le vainqueur se sauve et sera à l'abri de ses coups. Mais qu'on sache bien que je triomphe malgré moi, grâce à la

généreuse défection de Betz, que je ne voulais en aucun cas m'opposer à la volonté du roi, ni empêcher la représentation. Quant à vous, Richter, n'oubliez pas que je ne vous donne que le temps d'aller embrasser votre mère et de boucler vos malles... et accourez à Tribschen, où votre chambre est prête.

Sans répondre, Richter saisit la main du Maître et la baise.

Le sifflet brutal du train nous interrompt : il faut se séparer. Wagner se lève et saute dans le wagon ; on ferme la portière. Penché encore à la fenêtre, il agite son feutre gris ; le vent éparpille les mèches de ses cheveux autour de son front superbe et, tandis que le train s'éloigne, nous faisons durer « l'adieu suprême des mouchoirs ».

*
* *

La mère de Richter habitait, dans les environs de Munich, je ne sais plus quelle bourgade. Il nous proposa de l'accompagner quand, avant son départ pour Lucerne, il alla passer deux jours auprès d'elle : il nous ferait voir du pays et nous pourrions être rentrés à Munich le même jour, avant le souper.

Villiers et Servais furent de la partie. Nous vîmes d'agréables coteaux, des villages pittoresques, des villégiatures bourgeoises.

Madame Richter était professeur de chant, et c'était l'heure du cours quand nous entrâmes dans la petite maison qu'elle habitait. Des gammes et des roulades, d'une strideur très spéciale, frappèrent nos oreilles, tandis que nous attendions, au rez-de-chaussée, que la leçon fût finie.

Les élèves passent devant nous, pour s'en aller, et Richter nous fait alors monter au premier où se trouve le salon, d'une élégance bourgeoise et bien allemande.

Madame Richter est une femme encore jeune, avenante et gracieuse. Elle nous parle avec tristesse des événements qui ont amené la destitution de son fils et elle semble croire qu'il ne retrouvera jamais ce qu'il a perdu.

On apporte de la bière et des bretzels. La causerie se prolonge, un peu languissante d'abord, mais elle prend tout à coup de l'intérêt quand Richter nous a révélé que sa mère a inventé une façon de chanter qui quintuple la puissance de la voix.

En effet, les élèves que nous entendions tout à l'heure nous ont paru avoir un volume de voix peu ordinaire.

Le système de madame Richter consiste à lancer le son, en chantant, contre la voûte du palais, qui forme alors comme une caisse de résonance et augmente la force d'émission, en des proportions étonnantes.

Richter se met au piano et chante selon cette formule. Sa voix a des éclats formidables, dont toute l'étroite maison tremble.

— On dirait qu'il a un palais en fer-blanc! — s'écrie Villiers.

Notre aimable hôtesse nous donne des explications détaillées, sur son invention avec des exemples à l'appui, d'une voix qui sonne comme une cloche.

C'est Servais qui comprend le premier et s'assimile le procédé : il l'essaye et obtient des beuglements très remarquables.

— Le plus curieux, — dit Richter, — c'est que ce système que ma chère mère a trouvé supprime toute fatigue : on peut ainsi user de sa voix indéfiniment.

Et Richter nous chante, pour preuve de ce qu'il affirme, tout le troisième tableau d'*Or du Rhin*.

Quand nous avons pris congé de nos hôtes, nous nous efforçons à qui mieux mieux, sur le chemin de la gare, en wagon, à chanter du palais, et cela, en une cacophonie scandaleuse!...

*
* *

Les intrigues continuent, dans les sphères gouvernementales, autour des incidents occasionnés par l'*Or du Rhin*, et les journalistes qui prennent là le mot d'ordre ne cessent pas de répandre leur encre servile en des articles calomnieux. C'est au point que Wagner a été contraint de rompre le silence qu'il voulait garder, en publiant un court article dans l'*Allegemeine Zeitung* d'Augsbourg. Il déclare encore une fois, dans cet article, ne s'être jamais opposé à l'exécution de son œuvre. « Je serais certainement très heureux, — dit-il, — si l'on renonçait à la jouer dans d'aussi déplorables conditions; mais, si l'on est décidé à le faire, je suis complètement résigné et n'ai nullement l'intention d'entraver les représentations. »

Les nouvelles de Tribschen m'apprennent que le Maître est

en bonne santé, mais la persistance de cet acharnement contre lui a fait fléchir, un instant, sa force d'âme : Cosima l'a surpris, une fois, seul, dans sa chambre, assis dans un fauteuil et sanglotant. Mais le calme et la gaieté reviennent. Wagner se remet régulièrement au travail, qu'il avait abandonné en ces jours de trouble, et alors tout refleurit.

Au théâtre, Kindermann, — « le chanteur-canon », comme l'appelle Villiers, à cause de sa voix tonnante, — qui interprétait le rôle d'un des géants, étudie celui de Wotan, abandonné par Betz.

On a fait venir, en toute hâte, de Darmstadt, le très habile décorateur Brandt, pour lui demander s'il ne pourrait pas rafistoler un peu la mise en scène; mais il s'est enfui plus vite qu'il n'était venu, en déclarant qu'il ne pouvait rien tirer de ces horreurs, que tout était à refaire.

L'intendance ne renonce pas encore, cependant, car *l'Or du Rhin* est annoncé pour le 22 septembre.

Tous les visiteurs qui étaient venus de différents pays à Munich s'en vont, l'un après l'autre. Liszt est parti le premier. Sans doute, il a été voir secrètement sa fille. Madame Muchanoff nous a fait ses adieux; elle passe elle-même par Lucerne et fera une visite à Wagner. Richter est déjà à Tribschen et Schuré y va aussi.

Nous restons les derniers à Munich, malgré les lettres anonymes que nous recevons journellement, et qui nous menacent, si nous ne nous en allons pas, de toutes sortes de représailles : « C'est vous qui avez empêché le théâtre d'exécuter les ordres du roi; vous êtes les valets d'un traître, traîtres vous-mêmes... On ne peut endurer plus longtemps, etc... » Nous n'avons pas la moindre peur.

Cosima m'a raconté qu'il fut un temps où elle recevait, à Munich, quatre ou cinq lettres anonymes par jour, dans lesquelles on jurait sa mort en la traitant, d' « espionne prussienne ».

Nous restons, surtout, pour laisser passer ce flot de visiteurs, là-bas, et ne pas encombrer la délicieuse retraite. Cependant on nous appelle avec une insistance si charmante et si affectueuse, en nous annonçant qu'il n'y a plus personne, que nous nous décidons soudain.

Et, face à l'ennemi, nous quittons Munich, sans rancune contre cette jolie ville, où nous avons reçu, de tous ceux qui n'étaient pas affiliés à la cabale des courtisans, le plus sympathique et le plus cordial accueil.

*
* *

Cette fois, nous arrivons à Tribschen sans avoir prévenu.

Quelle joie de connaître et de retrouver!... de sauter du bateau, sous l'auvent familier du débarcadère!... de reprendre dans ses yeux l'aspect du jardin, de la maison, des verdures, de l'air bleu!...

Servais, qui vient pour la première fois, est très ému, Villiers exulte...

Je cours à travers la pelouse, pour arriver plus vite. Russ nous a signalés; il s'élance en bondissant, me reconnaît et me fête à grands coups de langue.

Voici les enfants qui accourent et poussent des cris d'allélégresse. Au salon, le son du piano, que j'entendais, s'arrête brusquement. Wagner paraît sur le perron et Cosima le suit.

— Ah! vous voilà enfin! — s'écrie-il, en descendant en hâte les marches. — Sans rien savoir, je vous attendais aujourd'hui!

Et on s'embrasse, — ainsi que le proclame Cosima, — non pas comme des gens du monde, mais comme des pauvres.

Que de choses à nous raconter, à nous redire, plutôt, sur ce cauchemar de *l'Or du Rhin*, qui recommence quand on le croit fini et n'est pas encore au bout!

— Vous devinez — me dit Cosima — le mélange de terreur et de joie qui me bouleversa, quand, deux jours après le départ du maître, je reçus la dépêche qui m'annonçait son retour subit. Je l'attendais à la gare, avec les quatre enfants et les deux chiens. En voyant son air radieux, je fus tout de suite rassurée, et, à l'idée que je suis pour quelque chose dans la sérénité qu'il peut garder à travers toutes les peines, je me sens heureuse autant que fière. Les quelques moments de défaillance et d'énervement, qu'il a subis ne reviendront plus et Tribschen restera le paradis que vous savez.

On a eu tout de même une satisfaction, en ces jours troublés : la réconciliation avec Liszt, ou plutôt la fin d'un

malentendu... Cosima m'avoue, tout bas, que son père est venu secrètement, un soir, qu'il a passé une nuit à Tribschen et que cela a été une bien douce consolation. Maintenant on rompt de nouveau toute relation avec le monde extérieur et l'on vit pour le noble labeur et les joies intimes.

— Savez-vous comment nous nous occupions quand vous êtes arrivée? — me demande le Maître.

— Vous faisiez de la musique, mais il me semble que ce n'était pas du Wagner.

— Nous jouions, à quatre mains, Cosima et moi, des symphonies de Haydn, et cela avec infiniment de plaisir. Nous avons choisi les douze symphonies anglaises, qu'Haydn écrivit après la mort de Mozart. Leur trame musicale est merveilleuse de soin et de finesse. On retrouve plus, dans ces œuvres, le précurseur de Beethoven, — en tant que symphoniste, — que dans Mozart. Voici quelque temps que nous poursuivons cette étude et cela nous a valu des heures charmantes.

Richter, qui est à Tribschen depuis quelque temps, nous a entendus sans doute; il se glisse dans le salon, comme furtivement, et nous salue, avec une effusion contenue. Devant Wagner, il semble toujours extatique et annihilé. Cosima me confirme qu'il est ainsi depuis son arrivée. On ne peut pas le décider à parler. Il se fait invisible, par peur de gêner, rend toutes sortes de services, va baigner les chiens et, quand il est là, se tient debout dans un coin, écoute et admire. Parfois il s'en va, tout à coup, et l'on entend qu'il descend à la cuisine. Curieux de savoir ce qu'il allait y faire, un soir, on l'a suivi, sans qu'il s'en doutât, et on l'a entendu redire aux gens, qui l'écoutaient bouche bée, comme au sermon, tout ce que Wagner avait dit de beau!...

***

Aujourd'hui on me présente Siegfried, — « Fidi », dans l'intimité. — C'est un magnifique bébé, qui pèse lourd au bras de sa nourrice. Il ne parle pas encore, mais il comprend ce qu'on lui dit. On lui demande :

— *Fidi, wie gross bist du*[1]?

1. « Fidi, comment es-tu grand? »

Il étend les bras et montre, avec un rire plein de fossettes, qu'il est aussi haut que le plafond.

— Voici, — dis-je, — un petit être qui a une origine peu banale : descendant de Wagner et de Liszt!... Quels projets d'avenir et de gloire a-t-on déjà formés pour lui?

— C'est encore assez vague, — dit le maître en riant; — j'ai pourtant l'ambition de lui assurer un très modeste revenu, pour qu'il soit toujours à l'abri de ces terribles tracas matériels, de ces honteuses misérabilités, dont j'ai si cruellement souffert. Puis je veux qu'il sache un peu de chirurgie, assez pour pouvoir porter secours à un blessé, faire un premier pansement. J'ai été si souvent désolé de mon impuissance, quand un accident se produisait devant moi, que je veux au moins lui épargner cette peine-là. Autrement, je le laisserai tout à fait libre. Je serais heureux, pourtant, s'il avait du goût pour l'architecture.

— En attendant — me dit Cosima — que la vocation du futur architecte se soit déclarée, vous sentez-vous digne, chère amie, de remplir auprès de lui une mission de confiance? La nourrice va aller prendre son repas, qu'on lui sert avant le nôtre; moi, j'ai un bain qui tiédit au soleil; l'eau ainsi chauffée est très hygiénique : je veux m'y plonger tout de suite, pour ne pas retarder le dîner. Or, c'est l'heure où Fidi a l'habitude de sucer un biscuit trempé dans du madère : il ne reste donc que vous pour le lui faire manger.

Du madère, à cet âge?... Je suis très surprise, mais je n'objecte rien, ayant le sentiment de mon incompétence.

Me voici donc installée au jardin, près d'une petite table en fer, derrière le rideau de buissons qui cache le bain de Cosima, Fidi est sur mes genoux. Pénétrée de l'importance de ma tâche, je trempe le biscuit dans le madère, — ni trop, ni trop peu, — et je m'efforce de ne pas salir les jolies broderies de la robe. Avec gourmandise le bébé suce le vin doré et avale le biscuit, sans tousser, sans s'étrangler. Je n'en reviens pas... Derrière les feuilles, j'entends le clapotis de l'eau, et la voix de Cosima qui m'encourage. Tout va bien, tant que durent le madère et le biscuit. Mais, quand il n'y a plus rien, Fidi donne des signes manifestes d'impatience : il se tortille, pour m'échapper et glisser par terre. Cela, jamais! Je ne suis pas

autorisée ; je ne sais même pas si l'enfant marche tout seul. Il est bien décidé à descendre, envoie des coups de pieds et me regarde, les sourcils froncés, avec comme un étonnement que je ne le comprenne pas.

— Dépêchez-vous, Cosima : Fidi me déteste et veut s'en aller.

— Mais non ! il vous aime beaucoup, — crie la baigneuse ; — tenez-le ferme.

Je le tiens ferme, mais il a une force incroyable et une volonté persévérante : la lutte est pénible et longue... Enfin, lorsqu'on vient à mon aide, on peut constater, — trop tard, — que le bébé avait de sérieuses raisons pour s'obstiner à descendre !

*
* *

Richard Wagner, ce matin, recoit une lettre de l'illustre Pasdeloup...

On se souvient, peut-être, que Pasdeloup était alors directeur du Théâtre-Lyrique depuis à peu près un an. Il avait, naturellement, fait représenter tout d'abord à son théâtre un des opéras de Wagner, et, comme il avait l'intention de les jouer successivement tous, il avait commencé par le premier en date, *Rienzi*. Brillamment montée, l'œuvre avait été bien accueillie et le ténor Monjauze, très remarquable dans le rôle du tribun, avait eu un très vif succès...

Ce que Pasdeloup écrit aujourd'hui, c'est que *Rienzi* va être repris à la rentrée, mais sans Monjauze, qui s'est cassé le bras.

On plaint Monjauze et on regrette beaucoup qu'il faille le remplacer, car lui seul, dans l'œuvre, était à la hauteur de sa tâche. Pasdeloup ne dit pas qui remplira le rôle.

C'est à l'occasion de cette représentation de *Rienzi* à Paris que, sollicitée par Pasdeloup, j'avais de nouveau écrit à Wagner, — après l'envoi des fameux articles qui m'avaient valu la belle réponse du maître où il m'expliquait certaines scènes des *Maîtres Chanteurs*. — J'écrivais, cette fois, pour lui demander s'il voudrait venir à Paris, mettre en scène et diriger son œuvre. Il me répondit par une seconde lettre, également belle et très digne, destinée à être publiée et qui parut dans *la Liberté*.

— Maintenant que je connais votre écriture, — dis-je à Cosima, — je comprends que cette lettre était de votre main.

— En effet. Wagner l'a d'abord écrite en allemand. Je l'ai traduite en français, nous l'avons relue et corrigée ensemble, et finalement je l'ai recopiée.

— Comme c'est mal à nous de vous avoir donné toute cette peine! Pasdeloup ne doute de rien. Si j'avais connu cette retraite de Tribschen, comme l'idée m'eût paru encore plus sacrilège de demander au Maître de la quitter pour faire plaisir à un directeur de Théâtre!

— Vous avez vu par l'affaire de *l'Or du Rhin*, qu'il vaut mieux pour Wagner ne pas se mêler au monde du théâtre. Son premier devoir est de garder intacte sa faculté de créer, mais c'est un « combatif » et il est toujours tenté de se jeter dans la mêlée.

— Maintenant que j'ai la joie de le connaître, ce n'est plus moi qui l'appellerai au combat!

— Il n'y retournera que trop de lui-même : car le repos n'est pas fait pour lui, — ajoute Cosima en soupirant.

— Je serais curieuse de relire cette lettre que vous m'avez écrite, à vous deux, quand vous me croyiez une vieille dame très sérieuse... Vous souvenez-vous de votre surprise, la première fois que vous m'avez vue, de me trouver si différente de ce que vous vous figuriez? Vous ne pourriez plus m'écrire sur le même ton, aujourd'hui.

— Certes, le style de vos articles ne vous ressemble pas du tout, et nous ne prévoyions guère la gamine que vous êtes... parfois!

— Je ne savais pas non plus que Wagner grimpait aux arbres...

— Mais, en tout cas, la lettre n'avait rien d'intime, elle était faite pour être publiée.

Cosima a gardé un exemplaire du texte, qu'elle retrouve, et nous le relisons ensemble :

Madame,

Vous avez la bonté de me demander quelques détails sur l'époque de mon premier séjour en France, dans l'intention bienveillante de rédiger à leur aide un article dont la publication coïnciderait avec mon arrivée à Paris, que vous croyez prochaine. En

vous remerciant de l'intérêt que vous voulez bien me porter, permettez-moi de vous dire, madame, que je n'ai pas l'intention de me rendre à Paris. Je sais que j'y ai d'excellents, voire même de nombreux amis, et j'espère n'avoir pas besoin de vous assurer que je suis capable d'apprécier la valeur et la portée des témoignages de sympathie dont je suis l'objet. Cependant ma présence et ma participation à la représentation qui se prépare devraient donner lieu à un malentendu. J'aurais l'air de me mettre à la tête d'une entreprise théâtrale dans le but de regagner par Rienzi *ce que j'ai perdu par* Tannhäuser. *C'est du moins ainsi, sans nul doute, que la presse interpréterait ma venue. Or la mise en scène de* Rienzi *au Théâtre-Lyrique n'a été qu'une question toute personnelle entre M. Pasdeloup et moi.*

A la suite de la représentation des Maîtres Chanteurs *à Munich et de l'attention dont elle a été l'objet, plusieurs propositions m'ont été faites. On a d'abord parlé d'une troupe allemande devant donner, l'un après l'autre, mes six opéras à Paris; puis on a voulu tenter* Lohengrin *en italien, puis encore* Lohengrin *en français, que sais-je? Bref il n'était pas question, cet été, de moins de cinq projets concernant la représentation de mes œuvres à Paris. Cependant je n'en ai point encouragé un seul. Quand M. Pasdeloup est venu me dire qu'il prenait la direction du Théâtre-Lyrique dans l'intention de donner plusieurs de mes ouvrages, je ne crus pas pouvoir refuser à cet ami zélé et capable l'autorisation de les représenter et, comme il désirait débuter par* Rienzi, *je lui dis qu'en effet c'était celui de mes opéras qui m'avait toujours paru devoir s'adapter le plus aisément à une scène française. Écrit, il y a de cela trente ans, en vue du Grand Opéra,* Rienzi *ne présente aux chanteurs aucune des difficultés et n'offre au public parisien aucune des étrangetés des œuvres qui l'ont suivi. Tant par son sujet que par sa forme musicale, il se rattache aux opéras depuis longtemps populaires à Paris, et je crois encore que, s'il est monté avec éclat et donné avec verve, il a chance de succès. Ce succès, je le lui souhaite, de tout mon cœur, et plus encore à mon ami M. Pasdeloup, qui, de son plein gré, a vaillamment arboré et énergiquement soutenu ma cause depuis une série d'années; mais je serais malavisé de vouloir y contribuer par ma personne : ma nature autant que ma destinée m'ont voué à la concentration et à la solitude du travail et je me sens absolument impropre à toute entreprise extérieure. Ou* Rienzi *fera son chemin sans moi, ou, s'il n'est pas capable de le faire ainsi, mon assistance ne saurait l'y aider et nous aurions à nous dire que les conditions lui sont défavorables.*

Telle est en peu de mots ma façon de voir et la ligne de conduite

que je suis décidé, ou, pour mieux dire, appelé à suivre en ce qui concerne la représentation de mes ouvrages à Paris, tous tant qu'ils sont. Et veuillez, madame, ne pas voir dans cette réserve le signe d'un dédain déraisonnable que l'on serait autorisé à prendre pour le masque d'une rancune mal étouffée. Je suis loin de faire fi d'un succès à Paris et je vous avoue même que j'ai toujours considéré comme une des nombreuses ironies de mon sort que Rienzi, *fait en vue de Paris, n'y ait point été donné, alors que cette œuvre de jeunesse avait encore pour moi toute sa fraîcheur. Mais, puisque vous me parlez de la renommée que je me suis acquise en Allemagne, permettez-moi de vous dire, madame, que cette renommée s'est faite sans ma participation personnelle, par mes œuvres seules, à l'aide de quelques amis, au milieu des huées de la presse entière du Nord et du Midi et malgré les entraves que ma situation politique opposait à la propagation de mes opéras. C'est ainsi seulement que je désire réussir à Paris, où j'ai trouvé des amis très dévoués et trop intelligents pour ne pas m'en remettre entièrement à eux du sort de mes œuvres. Si vous me disiez, madame, qu'une représentation conforme à mes intentions, et par ainsi ma présence aux répétitions, serait avant tout nécessaire au succès de l'entreprise, je vous répondrais que* Tannhäuser *et* Lohengrin *ont été mutilés par la plupart des maîtres de chapelle allemands, comme ils ne sauraient l'être davantage sur la dernière scène française, et que ce n'est que depuis que le roi de Bavière m'a accordé sa protection qu'il m'a été possible de faire connaître mes intentions dramatiques et musicales sur un théâtre important.*

Croyez-moi, madame, les choses en étant au point où elles en sont, je ne saurais faire autre besogne qu'écrire mes œuvres, et, pour ce qui est de leur sort, tant dans mon pays qu'à l'étranger, m'en remettre à leur étoile et à mes amis. Je ne suis pas l'homme des accommodements et cependant ces accommodements sont parfois indispensables.

Je me retire donc, afin de ne pas rendre plus âpre encore à mes amis de France la voie si âpre qu'ils ont choisie en essayant de naturaliser en France une individualité essentiellement germanique. Si cette naturalisation est possible, elle se fera par eux et sans moi; si elle n'est pas possible, je déplorerai leurs peines, en me consolant par la pensée qu'eux aussi bien que moi ont puisé leurs forces ailleurs que dans l'idée d'un succès et que leur conviction pareille à la mienne les rend indépendants de la bonne et de la mauvaise fortune.

Veuillez, madame, excuser la longueur de cette explication, et croire à ma reconnaissance et à mon respectueux dévouement.

RICHARD WAGNER

— Le maître a été cependant très satisfait du succès de la pièce, — dit Cosima, — et surtout des manifestations sympathiques d'amis inconnus, qu'elle lui a valus. Aussi, pour fêter le dernier anniversaire de sa naissance, le 22 mai, me suis-je inspirée d'une des scènes les mieux accueillies de l'œuvre : j'ai costumé les enfants en « messagers de la paix », et, tandis qu'un chœur invisible chantait pour elles, les fillettes s'avancèrent, toutes les quatre, dans le salon, d'un pas mesuré, le bâton de voyage à la main. Wagner a trouvé l'invention jolie.

— Eva, en messager de la paix, devait être délicieuse....

— J'ai aussi gardé l'article de votre père sur *Rienzi*, qui était très bien, — dit Cosima. — Wagner a dû lui écrire pour le remercier.

— Si l'on reprend *Rienzi*, — dis-je, — nous allons aussi reprendre fidèlement notre pèlerinage au théâtre. Pensez que, dix-huit soirs de suite, du fond de Neuilly, par tous les temps, nous sommes allés au Théâtre-Lyrique et que jamais nous n'avons manqué d'entendre l'ouverture!...

*
* *

Tandis qu'assise sur un banc du jardin Cosima et moi nous causons tranquillement, Jacob s'approche, apportant une dépêche.

On tremble toujours avant d'avoir décacheté ces sortes de messages.

— Ce n'est rien!... qu'un petit ennui! — dit Cosima, après avoir lu. — Les vieux Schott, mari et femme, annoncent leur visite pour ce soir, après souper... Ce sont de très dignes gens, mais lui, jadis, a eu des torts assez graves envers Wagner, qui, sans en garder précisément rancune, n'a pas pu les oublier. De plus, ce brave couple est très compassé, peu bavard : nous ne saurons qu'en faire, il pèsera lourdement, et le courant sympathique si bien établi entre nous tous va être rompu.

— Il faudrait peut-être, — dis-je, — imaginer quelque chose de collectif qui dispenserait un peu de causer pendant cette soirée.

— Justement! Mais quoi?...

— On peut faire de la musique.

— Wagner ne voudra pas. Je le connais : dans des circonstances pareilles, il ne sait pas du tout se dominer ; il va s'énerver et perdre sa bonne humeur.

— Non, non, pas cela! — m'écriai-je, — il faut absolument trouver quelque chose.

— Ah! oui! tirez-nous de peine, si c'est possible, mais ne comptez pas sur moi. Je me sens complètement incapable d'avoir la moindre idée divertissante.

J'apercevais au loin Servais avec Richter, tout près du lac, sous le petit auvent du débarcadère : ils jetaient des morceaux de bois dans l'eau, pour entraîner Russ et Cos à prendre leur bain.

— Je crois qu'une lueur point dans mon cerveau, — dis-je à Cosima ; — attendez-moi là.

Et j'allai rejoindre, en courant, les deux jeunes hommes, au bord du lac.

— Mes amis, — leur dis-je, — dans une circonstance délicate, vous sentez-vous de force à être extraordinaires, grandioses, héroïques?...

— Pas du tout, pas du tout! — répondit Servais, — je ne me sens apte à rien de pareil.

— Pour le service du Maître?

— On peut toujours essayer, — dit Richter.

— A la bonne heure!... Voyons, Servais, pas moyen de nous dérober : il faut improviser, ce soir, une charade hors ligne...

— Une charade! devant Wagner!... à nous deux seuls?...

— Avec Richter au piano.

— Mais nous serons grotesques!... nous resterons cois, comme des idiots....

— La présence du Maître nous inspirera, au contraire. D'ailleurs nous avons fait nos preuves, chez vous, à Munich, et il faut bien reconnaître que nous deux seulement, vous surtout, avons montré quelque talent en ce genre.

— C'est fou, impossible, abominable! — gémit Servais, au comble de l'épouvante. — J'aime mieux me jeter dans le lac.

— Ce n'est pas un drame qu'on nous demande, mais une farce... Voyons, on sera indulgent, et nous aurons peut-être la gloire d'amuser le Maître.

Brusquement il relève la tête, en rejetant ses mèches d'or pâle derrière ses oreilles :

— Eh bien, soit! Jouons une charade!

— Ah! enfin!... Nous devons tout préparer et convenir de tout, avant le souper. Laissez-moi porter la bonne nouvelle à madame Cosima, et, ensuite, bien vite à l'œuvre!...

— Je vois que vous avez trouvé, — dit Cosima, — quand je reviens auprès d'elle.

— Oui : nous jouerons une charade.

— Une charade? parfaitement!... Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais j'ai l'idée que c'est très bien.

— Par exemple, il faut risquer le pillage de votre garde-robe.

— Je le risque : on va vous ouvrir les armoires et les tiroirs. Ne ménagez rien, excepté pourtant mon châle indien, auquel je tiens beaucoup... Seulement, il faudra m'expliquer exactement ce que vous allez faire, pour que je l'explique à Wagner : sans cela, il se tortürerait l'esprit pour comprendre... Je suis sûre qu'il n'a aucune notion de ce que peut être une charade!

Le salon était désert : il nous fut possible, à Richter, à Servais et à moi, de nous réunir, dans le plus grand mystère, autour du piano, pour méditer, combiner et discuter notre folie.

La musique devait nous être d'un grand secours pour figurer des personnages, des foules, des brouhahas, des tumultes. Le rôle de Richter était donc important, et comme, une fois la charade commencée, il serait séparé de nous, il fut convenu de certains signaux pour nous entendre.

La galerie, avec sa large ouverture sur le salon, était toute indiquée pour nous servir de scène; ses lourdes portières, relevées ou retombées, formeraient le rideau. Tout fut disposé, les lampes installées en bonne place, les accessoires rassemblés. Le plus difficile fut d'obtenir, à la cuisine, qu'on nous laissât emporter un chaudron et un balai, objets indispensable à notre mise en scène : la cuisinière, les bras au plafond, criait qu'il n'était pas du tout convenable de porter ces choses au salon et il fallut les enlever de vive force.

*
* *

Nous étions encore à table, le souper à peine terminé, lorsqu'on annonça monsieur et madame Schott.

Wagner fit une grimace drôle, se leva, m'offrit le bras pour passer au salon.

Mais, dès la porte, je m'esquivai, et, avec Servais, je grimpai au premier étage, où la femme de chambre de Cosima nous attendait, pour nous aider à improviser au mieux nos costumes.

Quand nous redescendons, Jacob allume les lumières sur la scène; écartant un peu les portières, nous jetons un coup d'œil dans le salon.

On est assis, en rangs, les deux nouveaux hôtes en première ligne. Ils nous apparaissent assez solennels et intimidants : deux portraits de Franz Hals, — d'un Franz Hals qui aurait vécu sous Louis-Philippe. — Grands, droits, tout vêtus de noir; lui, en redingote, haut cravaté de satin; elle, en robe plate et mate, avec à peine au col un liseré de linge; des figures maigres, des teints bilieux; rien de folâtre... Nous sommes un peu déconcertés... Bah! la voix du Maître sonne, rieuse : il est de bonne humeur, tout ira bien. Courage?

Pan!... pan!... pan!

Richter attaque au piano une ouverture fantaisiste où des motifs de *Tristan et Iseult* se mêlent à des airs exotiques. On écarte les draperies.

Une jeune Chinoise brode sous la lampe; mais cette vertueuse occupation et cet aspect tranquille sont trompeurs : des passions véhémentes agitent son âme. Elle est mariée à un homme qu'elle déteste, — d'abord parce qu'elle le déteste, et aussi parce qu'il appartient à la race conquérante : c'est un Tartare. Elle attend son amant, qu'elle adore, et qui est un vrai Chinois, celui-là.

L'époux est endormi, la nuit profonde; l'amant guette, dans l'ombre. C'est l'heure de donner le signal : elle ouvre la fenêtre et agite son écharpe. — Au piano, le deuxième acte de *Tristan*.

L'amoureux entre impétueusement.

— Mon bien-aimé!
— Ma bien-aimée!... tu es donc à moi!
— Est-ce que tu m'appartiens encore?
— Est-ce là tes yeux?
— Est-ce là ta bouche?
— Là ton cœur?
— Cœur de chou!
— Tige de lotus!
— Canard mandarin!

La musique change : c'est la cinquième scène de *la Walkyrie*, entre Sieglinde et Siegmund.

— Il dort?
— D'un sommeil profond dort l'époux : je lui ai préparé une boisson enivrante.
— Pas assez profond encore, ce sommeil! Achevons ce que tu as commencé : qu'il ne se réveille jamais.

Ils se décident donc à assassiner le Tartare, et à faire disparaître son corps.

L'amant se glisse dans la pièce voisine, où l'on entend bientôt des cris, et le bruit d'une lutte, puis le meurtrier revient, traînant après lui un corps inanimé.

Il faut le faire disparaître, l'aller jeter dans le fleuve, et l'amant essaye de charger sur son dos le mari mort. Mais ce Tartare, qui était dans une belle situation, avec le grade de mandarin, jouissait déjà d'un très gros ventre, et il pèse horriblement, à tel point que le Chinois s'aplatit sous sa masse, et, il a beau s'efforcer, il ne peut emporter ce mort trop lourd.

— Eh bien, coupons-le en deux!

Alors, à l'aide d'un grand sabre, ils s'efforcent de faire deux tronçons du Tartare, — ce qui n'est pas trop difficile, étant donné les coussins dont il est formé; — quand ils y sont parvenus, l'amant enveloppe une des moitiés dans un tapis et l'emporte; il viendra chercher le reste la nuit suivante...

Villiers, dans la salle, a déjà deviné que cette première syllabe, mise en action, doit être : « Tar », — la moitié d'un Tartare!

Il s'agit maintenant de faire reconnaître l'illustre Pasdeloup dirigeant un « concert populaire », et c'est à moi qu'est échu

cet avatar peu aisé. Je me suis fait une barbe avec des écheveaux de soie jaune et j'ai endossé un habit noir à Wagner. Servais doit se multiplier pour figurer le public, le municipal, etc., — tandis qu'au loin Richter est l'orchestre.

On s'accorde en donnant le *la* avec une insistance toute particulière; puis on attaque le prélude de *Lohengrin*. Pasdeloup, selon sa coutume, fait le dos rond, plisse sa bonne figure, dans la rouille pâle de la barbe, étend les bras, dans un geste de supplication et d'apaisement, pour obtenir des *pianissimi* remplis de mystère, et l'orchestre obéit de son mieux. Mais l'accord ne règne pas dans la salle : des murmures, des chuts, et bientôt une altercation, des gifles, un tumulte, — comme il arrivait si souvent, en ces temps-là, au Cirque d'hiver. — L'orchestre s'interrompt, le municipal traîne dehors le tapageur et Pasdeloup fait un discours au public.

Tant bien que mal, cela figurait la syllabe *la*.

Tout le personnel de Tribschen est massé aux portes et contemple, avec une stupéfaction béate, ce spectacle sans précédents. A ce troisième tableau, l'attention redouble, car le chaudron et le balai vont jouer leur rôle, au grand scandale de la cuisinière.

— Encore, si c'était un joli balai de crin!... mais le plus vilain, celui qui sert pour nettoyer la cour!

En réalité, le balai n'était pas de rigueur; mais, comme je suis seule pour représenter les trois sorcières de Macbeth, il me semble que cette monture classique aidera à l'illusion. La tête cachée sous un voile gris, je l'enfourche, la cavale diabolique, et elle piaffe.

— Tournons en rond autour du chaudron. Jetons y un œil de salamandre, un orteil de grenouille, le fiel d'un bouc, le nez d'un Turc, les boyaux d'un tigre!... Brûle, feu, frissonne, chaudron, pour faire un charme puissant et trouble. Qu'il bouille et écume comme une soupe d'enfer...

Alors Macbeth s'avance; il est accueilli par les fatidiques paroles :

— Salut, Macbeth, salut à toi, *thane* de Glamis!

— Salut à toi, *thane* de Cawdor!

— Salut, Macbeth, qui seras roi!

Cela donnait à entendre que la troisième syllabe était : *tane*.

Notre succès, jusqu'à présent, est considérable. Wagner, debout derrière un fauteuil capitonné, s'accoudant au dossier, regarde et écoute avec une attention extrême; il est vivement intéressé et rit de tout son cœur.

Reste à signifier le tout, le mot complet : *Tarlatane*. Mais nous sommes soutenus par l'approbation du public, nous ne craignons plus rien.

Richter joue une valse.

Une dame, rentre du bal, à minuit, en robe de tarlatane. Devant son miroir, elle commence à ôter ses bijoux, à enlever les fleurs de sa coiffure, en se remémorant les incidents de la soirée, les madrigaux, les médisances, les toilettes plus ou moins réussies, les petits ridicules de ses bonnes amies, dont elle rit encore.

Comme elle a beaucoup dansé, elle est très lasse et se réjouit à l'idée du repos.

Mais soudain un coup de sonnette retentit. La dame s'effraie :

— Qui peut sonner chez moi à une pareille heure?

Les domestiques sont couchés. Elle n'ose pas ouvrir d'abord; cependant elle se décide : quelqu'un de ses proches, peut-être, est malade et la fait demander.

Paraît un étrange jeune homme, long, mince, les mèches en saule pleureur, l'air gauche et suffisant.

— Vous vous trompez, sans doute, d'étage, monsieur, car je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Comment, madame, vous ne me remettez pas? Vous me connaissez pourtant très bien : nous nous sommes rencontrés dans le monde et je suis venu une fois chez vous à une soirée. D'ailleurs, voici ma carte!

— En effet... oui, je crois me souvenir; vous ne m'êtes pas tout à fait inconnu... Mais quel grave événement peut vous amener chez moi aussi tard?

— Oh! rassurez-vous, il n'y a rien de grave, rien du tout. Je passais, par hasard, devant votre maison, j'ai levé le nez, j'ai vu de la lumière à votre fenêtre. Je me suis dit : « Tiens, je dois une visite à cette dame, une visite très en retard même, et qui ne peut plus être remise... Comme ça se trouve! Justement, je n'ai pas sommeil, et, puisqu'elle veille, elle aussi, c'est qu'elle n'a pas sommeil non plus.

Ça va lui faire plaisir de me voir et de passer quelques heures à bavarder spirituellement avec moi.

— Quelques heures!...

— Mais, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi! Ne restez pas debout; asseyons-nous : on est mieux pour causer.

— Mais enfin, monsieur, il est fort tard!

— Oh! ne vous inquiétez pas de cela, je ne suis pas pressé le moins du monde.

Et l'intrus entame un interminable et oiseux bavardage, malgré l'impatience de la dame, qui ne cache pas sa mauvaise humeur et ne répond qu'ironiquement, du bout des lèvres. Enfin elle déclare :

— Je crois, vraiment, que vous n'êtes pas dans votre bon sens.

— Comment! vous vous imaginez peut-être que je suis gris? Ah bien! voilà une chose impossible. Figurez-vous que j'ai dîné en famille : un dîner frugal, sévère, dont je garde un très mauvais souvenir. Je vous prierai même, à ce propos, d'être assez bonne pour me donner un cure-dent.

— Un cure-dent!

— Oui, parfaitement : cela me rendrait service, parce que, à ce dîner, j'ai mangé du veau et il m'en est resté dans les dents : c'est extrêmement désagréable, surtout quand on n'a pas de cure-dent.... Voyez-vous, c'était un veau de famille, filandreux, coriace et salé.... Ah! tellement salé que je meurs de soif, et vous seriez tout à fait aimable en me faisant servir quelques boissons.

Pendant le dernier entr'acte, on avait débouché du champagne; Wagner, qui s'amusait comme un enfant, fit tout à coup irruption sur la scène en criant :

— Voilà! voilà!...

Et c'est lui-même qui nous versa le vin mousseux!

Alors Servais devint épique :

— C'est très curieux, madame : vous avez un maître d'hôtel qui ressemble, d'une façon miraculeuse, à un compositeur dont on parle beaucoup depuis quelque temps, un certain Richard Wagner. C'est un extravagant, un enragé, qui fait de la musique épouvantable, des charivaris dignes des cannibales, et qui appelle cela « la musique de l'avenir... »

Et il débitait, sans trembler, toutes les venimeuses âneries qui avaient cours alors. Et finalement :

— A ce qu'il paraît, c'est une musique où il n'y a pas d'airs.

Cependant, à ce propos, quelque chose m'étonne : ce compositeur a fait représenter, à Paris, un pétendu opéra, qui, naturellement, a été sifflé de la belle manière et les plaisanteries les plus spirituelles ne tarissent pas sur ce sujet; une, entre autres, que vous pourrez peut-être m'expliquer. On dit : « Il m'ennuie aux récitatifs et il me tanne aux airs...[1] » Mais puisqu'il n'y a pas d'airs?... Et puis « tanne », qu'est-ce que cela peut bien signifier?...

Alors la dame exaspérée :

— Monsieur!... « tanner » est un mot d'argot, qui veut dire : « importuner », « impatienter », « ennuyer », pour parler poliment... C'est, par exemple, ce que vous faites ici, en ce moment. J'ai donné la preuve, moi, d'une patience extraordinaire, parce que je suis très bien élevée; mais vous venez de mal parler d'un homme que je tiens pour le plus grand génie qui ait jamais existé : cela, je ne le supporterai pas. Vous avez blessé mes plus chères convictions. Vous êtes un idiot et un goujat, et j'ai enfin le plaisir de vous mettre à la porte, en vous enjoignant de ne jamais revenir chez moi.

Wagner riait aux larmes.

Il fallut expliquer, au milieu des bravos et des rappels, que le mot de la charade était *tarlatane* : — une dame en robe de tarlatane... un monsieur qui « tard la tanne... »

*
* *

Quand, après avoir repris une tenue correcte, nous redescendîmes l'escalier, pour rentrer au salon, le Maître vint à notre rencontre, et, feignant de ne pas nous avoir reconnus sous nos déguisements :

— Mon Dieu! — s'écria-t-il, — où donc étiez-vous? Pourquoi arrivez-vous si tard? Il est venu ici une troupe de comédiens prodigieux, qui nous ont joué une pièce incroyablement drôle... Quel malheur que vous les ayez manqués! Jamais on ne reverra une chose pareille!...

Quant aux dignes visiteurs, cause première de cette unique représentation, graves, impertubables, droits sur leur siège, dans leurs sévères costumes, ils n'avaient pas bronché, écoutant

1. Allusion, du temps, au *Tannhäuser*.

attentivement, regardant de tous leurs yeux, mais comprenant, sans doute, fort peu.

Ils sont, je crois, restés persuadés que c'était là une œuvre nouvelle du Maître, — quelque fragment inédit, peut-être, de *l'Anneau du Nibelung!*

***

Encore une fois, la soirée des adieux!

Pour en adoucir l'amertume, Wagner, prend une partition et va vers le piano.

— Aujourd'hui, — dit-il, — nous allons absoudre *les Maîtres Chanteurs!*

Le Maître a l'idée, malgré mes efforts pour le convaincre du contraire, que je n'aime pas *les Maîtres Chanteurs* : la vérité est que je les connais fort mal, par quelques fragments exécutés aux Concerts populaires ou joués au piano. Ce que j'en connais m'enchante, mais Wagner ne le croit pas.

— Je ne veux pas que vous méconnaissiez cette œuvre, — dit-il, — en ouvrant le volume.

Et, pendant plusieurs heures, il parcourt la partition, jouant, expliquant, commentant avec une merveilleuse complaisance.

La musique des *Maîtres Chanteurs* est particulièrement difficile à jouer au piano et Wagner n'est pas très habile pianiste. Richter le sait : aussi est-il extrêmement agité et suit-il le jeu du Maître, note à note, avec anxiété. Il connaît lui, les passages les plus arides, il pressent l'accord que la main trop petite du Maître ne va pas pouvoir embrasser. De temps à autre, il ne peut s'en empêcher : il se précipite au clavier, sauve un effet qui allait manquer, complète une harmonie, frappe un accord, par-dessus les doigts qui hésitent.

Je ne suis pas sûre que cette intervention de terre-neuve n'agace pas un peu Wagner... Elle est bien inutile, d'ailleurs, car aucun virtuose n'aurait pu rendre comme le fait l'auteur le sens profond et l'intime délicatesse de son œuvre. Oh! quelle joie! quelle reconnaissance! Les *Maîtres Chanteurs* sont absous, Wagner n'a plus de doutes.

Maintenant, on ébauche des projets. Servais est en relations d'amitié avec le directeur du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, et aussi avec Brassin, directeur du Conservatoire, qui est un wagnérien fanatique : on pourrait, si le Maître le permet, essayer d'organiser des représentations de *Lohengrin* à Bruxelles, avec Richter comme chef d'orchestre.

— Si Richter peut gagner quelque argent en cette affaire, et se dédommager ainsi de ce qu'il a perdu à cause de moi, je veux bien, — dit Wagner, — mais seulement à cette condition.

On nous donne aussi quelques commissions pour Paris : Cosima voudrait des confitures, — « comme on n'en trouve, dit-elle, que chez les épiciers de Paris » ; — elle désire encore que je prenne un abonnement au journal *la Poupée Modèle*, pour Senta.

Wagner cherche depuis longtemps un certain tabac à priser, particulièrement exquis, que l'on trouvera, sans doute, à « la Civette » ?...

— Car, — dit-il, — il est vrai que je fume, mais je prise aussi, quelquefois, dans une belle tabatière d'or, comme les anciens marquis... Vous le voyez, j'ai tous les vices, mais avec modération.

Nous ne voulons pas être tristes. Nous avons fait une trop belle moisson de souvenirs et le juste orgueil d'une amitié si haute nous console.

On nous promet, d'ailleurs, des nouvelles fréquentes : Cosima, — qui écrit les lettres comme madame de Sévigné — sera ponctuelle et fidèle, — pourvu toutefois qu'on lui réponde aussi fidèlement.

Nous continuerons donc à tenir haut et ferme le drapeau de l'art, à combattre le bon combat, jusqu'au triomphe final de notre cause.

Et, après le baiser d'adieu, nous nous en allons, stoïques, emportant du bonheur :

Aux pèlerins d'amour
La vision du dieu parfume le retour !

JUDITH GAUTIER

LE BEURRE

RICHESSE NATIONALE

La cuisine moderne, délicate et fine, réclame le bon beurre. Le beurre joue un rôle important dans l'alimentation. Sa production est devenue très abondante. Grâce aux progrès de la science, son commerce et son industrie ont pris une importance considérable. La Bruyère disait jadis : « On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres ; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin et le bled froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil : on se contente de se nourrir et de s'habiller. » On s'inquiète plus, en effet, d'avoir de bon beurre sur sa table que de savoir comment il est produit. On a pourtant quelques notions de sa fabrication par une visite sommaire dans une laiterie à la campagne. De larges terrines, remplies de lait, y sont rangées. Dans les unes, le lait frais a une blancheur mate et parfaite ; dans les autres, le lait de la veille ou de l'avant-veille porte une couche de crème d'un blanc terne et jaunâtre, dont les globules graisseux, plus légers que la partie aqueuse du lait, se sont élevés du milieu de la masse. La fermière recueille cette crème et la met dans sa baratte, où elle la brasse énergiquement. La crème épaissit, devient une pâte jaunâtre, entremêlée de parties blanchâtres. C'est le beurre. Par le malaxage avec une spatule ou une large

cuillère de bois, il est débarrassé du petit-lait qu'il renferme encore ; lavé enfin à grande eau, il prend l'aspect caractéristique du bon beurre.

Que désirer de mieux? Ce beurre, préparé avec soin et propreté, n'est-il point parfait? Essayez de le conserver pendant huit jours, quinze jours... Ce beurre, qui avait l'arome le plus délicat, le petit goût de noisette, se rancit. Il n'est plus mangeable. Si d'ailleurs vous avez demandé à la fermière combien de litres de lait elle a écrémés pour un kilogramme de beurre, elle aura répondu : vingt-cinq ou trente.

Des chimistes se sont demandé s'il n'y avait pas moyen de conserver mieux le beurre frais et de le fabriquer avec une quantité de lait réduite au minimum. L'illustre Duclaux a, le premier, étudié scientifiquement le lait, ses microbes et son mode de fermentation (1878-1884). Aujourd'hui, on sait diriger le travail de ces myriades de microbes, séparer les bons d'avec les mauvais qui exercent le sabotage, tirer de tous le meilleur parti possible. Des usines à beurre, où règne la science pratique, ont été établies jusqu'au bout du monde. Entrons dans l'une d'elles.

Le bon lait fait le bon beurre. Il s'agit d'abord de se procurer du lait frais et pur. Les ramasseurs de lait, dès l'aube, quittent la laiterie-beurrerie et, à trente kilomètres à la ronde, sillonnent la contrée au grand trot de leurs bidets bretons. Ils ne s'arrêtent qu'un instant à la porte des fermes, au carrefour des routes pour recevoir le lait frais dans leurs grands bidons. Avant midi, les voitures pesamment chargées ont achevé leur tournée. Le lait, aussitôt apporté à la laiterie, est l'objet d'un minutieux examen : il est tamisé, mesuré, pesé. Le chimiste prélève des échantillons, qu'il emporte à son laboratoire, afin de découvrir toute supercherie qui pourrait altérer la qualité. Puis le lait est versé dans de larges récipients d'où il se rend à un réchauffeur. Là, sa température s'élève rapidement à 28° au moins, 35° au plus. Il ne s'agit plus d'un écrémage dans une terrine, qui par sa lenteur exposerait la crème à des fermentations nuisibles. L'écrémage s'opère mécaniquement au moyen d'une écrémeuse centrifuge à marche continue. La force centrifuge agit sur les corps en raison de leurs densités, par suite inégalement

sur le lait maigre, dont la densité est de 1,036, et sur les globules gras ou butyreux, dont la densité plus faible est de 0,93. Il suffit de donner un mouvement de rotation rapide au récipient de l'écrémeuse pour que la dissociation se produise aussitôt. Le petit-lait est plus dense à cause des éléments solides ou en dissolution qu'il renferme, phosphates de chaux, sels minéraux, caséine en grumeaux, impuretés diverses et poussières : il se porte donc vers les parois extérieures du vase, où il forme une couronne. La matière grasse, au contraire, s'amasse au centre où elle est d'autant plus compacte que la force centrifuge est plus active. De là l'intérêt de communiquer aux turbines-écrémeuses de très grandes vitesses de rotation : 2 000 à 6 000 tours à la minute.

Grâce à l'écrémeuse, on retire du lait environ 15 p. 100 de crème, ou un kilogramme de beurre de 20 à 26 litres de lait. Les constructeurs fabriquent aujourd'hui des écrémeuses très perfectionnées que la force d'une femme ou d'un enfant suffit à faire mouvoir. Aussi on trouve actuellement l'écrémeuse dans un grand nombre de fermes. Dans la région d'Isigny, pourtant, des installations laitières préfèrent l'écrémage naturel.

La crème, à la sortie de l'écrémeuse, est immédiatement refroidie pour que de mauvais microbes ne s'y développent pas. En Danemark et en Australie, on prend soin de détruire les ferments de la crème en la pasteurisant, c'est-à-dire en la chauffant pendant quelques minutes à une température de 65° à 70° et en la refroidissant aussitôt. La crème stérilisée est alors ensemencée avec des cultures de ferments lactiques purs. Quelle que soit la façon d'opérer, la fermentation de la crème joue un rôle important dans la fabrication. C'est d'elle que dépend l'acidification qui donne au beurre son arome. Pour qu'elle s'accomplisse dans de bonnes conditions, il faut que la température de la crème soit maintenue constante pendant au moins vingt heures. A défaut de pasteurisation, le ferment lactique agit spontanément. On arrête son effet dès que l'acidité atteint le degré voulu.

La crème, arrivée à maturation, est mise dans une baratte. Dans les beurreries, c'est ordinairement un grand tonneau qui tourne par l'effet d'une force mécanique. Au bout d'une demi-

heure environ de brassage, les globules de la crème s'agglomèrent en grumeaux. On fait écouler le petit-lait; puis, dans la baratte même, on opère plusieurs lavages successifs à l'eau fraîche. Le beurre en mottes est déposé sur de larges tables tournantes et entraîné sous un rouleau cannelé en bois dur. Huit ou dix passages sous le rouleau le débarrassent de toute trace d'eau et lui donnent cette fermeté, cette uniformité qui caractérise le beurre de beurrerie.

Le beurre fabriqué selon les règles de la science acquiert des qualités incontestables de bonne conservation; il garde néanmoins quelques défauts. Il se comporte mal à la chaleur. Une chaude journée d'été suffit pour le rendre mou, huileux et réveiller ses tendances à rancir. A l'usine, ces inconvénients sont écartés au moyen des machines à glace. Les salles de dépôt sont des chambres frigorifiques, où le beurre se conserve frais et sans addition d'aucun antiseptique pendant plusieurs mois. Même à la saison des chaleurs, on peut travailler les beurres achetés à la ferme ou sur les grands marchés de Bretagne. Ces beurres d'origines et de teintes différentes arrivent sous forme d'énormes mottes et sont épurés, malaxés, mélangés. Dès lors ils sont prêts pour l'expédition.

Les emballages sont préparés selon les conditions et la durée des transports. Ici on se contente de mettre le beurre en mottes enveloppées de linge dans des paniers d'osier, là on remplit de petits barils de bois; plus loin, des équipes de femmes transforment le beurre en pains de dimensions diverses. Sans mettre la main dans le beurre, avec des moules qui s'ouvrent et se ferment mécaniquement, l'ouvrière fait les pains d'un poids rigoureusement exact. Il ne reste plus, après l'enveloppage en papier blanc, qu'à les aligner dans de petites caisses de bois.

*
* *

Une carte de France a été dressée par les soins du ministère de l'Agriculture, lors de l'enquête sur l'industrie laitière en 1903; on y voit les laiteries-beurreries disséminées dans toutes les régions. Il n'est guère de départements qui en soient privés, et des progrès considérables ont été accomplis partout

depuis 1903. Actuellement plus de 2 000 laiteries-beurreries sont munies d'un outillage moderne. La région des Charentes et du Poitou a donné l'exemple : plus de 100 beurreries y groupent plus de 50 000 cultivateurs, possédant 130 000 vaches. Leur production annuelle représente 200 millions de litres de lait ou près de 10 millions de kilogrammes de beurre, d'une valeur de 27 à 30 millions de francs. D'après des *Statistiques*, la France produit annuellement 130 000 tonnes de beurre, d'une valeur d'environ 300 millions. L'exportation du beurre français se chiffre par 23 millions de kilogrammes, alors que l'importation ne dépasse guère le chiffre de 5 millions.

La France ne donne sa mesure, ni dans sa production du beurre, ni dans les exportations à l'étranger. L'Allemagne, une des premières, a traité scientifiquement la question du lait, et sa production laitière s'est augmentée d'une façon remarquable, en ces dernières années. La *Société d'Agriculture* allemande, *Deutsche Landswirthschaftgesellschaft*, a récemment fourni une estimation globale pour l'Empire en 1906. Le revenu annuel de la production laitière s'élève au chiffre de 3 milliards 320 millions de francs, qui dépasse les plus forts chiffres de production des céréales, sucres, alcools, et même des industries de la houille et de la métallurgie. L'Allemagne, en raison de sa population, n'exporte que des quantités de beurre insignifiantes. On en pourrait dire autant de l'Amérique qui consomme la production laitière de ses vingt millions de vaches, production que l'on évalue annuellement à 3 milliards et demi de francs, la quantité de beurre étant estimée à près de 700 000 tonnes [1].

L'Angleterre a d'excellents pâturages; mais le fermier anglais n'apporte pas à la fabrication du beurre les soins nécessaires. Le journal de la *British Dairy Farmer's Association* en 1903 faisait cet aveu : « L'invasion du marché anglais est entièrement due à l'étude scientifique à laquelle on s'est livré à l'étranger et à la mise en pratique des procédés scientifiques... Nous avons cédé le pas aux pays étrangers parce que nous avons longtemps négligé les enseignements de la science et qu'encore maintenant nous n'apprécions pas à leur valeur les

1. *The World To-day*, mars 1908.

principes qu'elle formule. » Le régime libre-échangiste de l'Angleterre paraît en outre rendre difficile la concurrence avec des rivaux qui se sont spécialisés dans l'industrie beurrière; aussi la production anglaise annuelle n'est-elle comptée que pour environ cent mille tonnes. L'Angleterre, par contre, est un très gros consommateur. Elle importe annuellement plus de 200 000 tonnes de beurre. Londres en est aujourd'hui le plus grand marché du monde : ses achats dépassent un demi-milliard de francs. Voici le relevé des importations de l'Angleterre, tel qu'il a été dressé par la maison Weddell de Londres et publié par la *Dairy Producer Review*.

Quantités importées du 1er juillet 1906 au 1er juillet 1907 comptées en tonnes anglaises (1 015 kgr.).

			Report :	192 771	tonnes.
Danemark. . .	87 273	tonnes.	Hollande. . . .	8 707	—
Australie. . . .	34 023	—	Canada	8 220	—
Russie.	32 425	—	États-Unis. . .	3 367	—
Nlle-Zélande . .	14 852	—	Argentine . . .	2 410	—
France.	13 316	—	Belgique. . . .	1 761	—
Suède.	10 882	—	Autres pays . .	2 041	—
	192 771	tonnes.	Total :	219 277	tonnes.

Le Danemark a moins de deux millions et demi d'habitants; sa superficie est moins étendue que celle de la Bretagne et de la Normandie réunies; il est plus éloigné que ces provinces du marché anglais, — et il réussit à y écouler ses produits en beurre en quantités très supérieure à celle de la France entière. Le Danemark est un pays de toute petite propriété; on y compte 126 000 exploitations au-dessous d'un demi-hectare, 96 000 de 0,5 à 2 hectares et seulement 2 000 au-dessus de 2 hectares. Mais ces petites gens, grâce à la coopération, bénéficient d'une foule d'avantages importants, d'un système de transport perfectionné; ils sont propriétaires de leurs laiteries, et ils ont jusqu'à des magasins de livraison dans la capitale anglaise.

L'attention des Danois s'est portée de prime abord et se porte encore sur l'amélioration de la vache laitière. Ils surveillent chaque animal et en font le rendement net, en déterminant la quantité de nourriture consommée et la quantité de

lait fournie, en même temps que sa teneur en matière grasse. Un troupeau, qui pendant la période de contrôle se montre particulièrement productif, est officiellement dénommé « centre d'élevage ». Les éleveurs du pays savent tirer parti de ces indications pour créer par sélection une race de vaches excellentes.

Un grand nombre de beurreries se sont établies en Danemark qui en compte aujourd'hui 2 400, dont 1 400 coopératives. Le nombre des laiteries-beurreries a plus que doublé depuis dix ans. La première beurrerie coopérative a été fondée dans le Jütland en 1882 : chaque coopérative compte en moyenne 146 membres associés et 832 vaches. La plus grande est celle de Haslev dans le Jütland. Elle traite environ 30 millions de litres de lait par an. Huit à neuf mille vaches l'alimentent. Son matériel est perfectionné. Ses séparateurs-écrémeurs peuvent traiter 12 000 kilogrammes, de lait à l'heure et la crème y est toujours pasteurisée. Cette beurrerie appartient à soixante associés dont plusieurs sont de grands propriétaires. Mais c'est là un fait exceptionnel. La plupart des coopératives sont administrées par de simples paysans, et les associés parfois ne possèdent que deux ou trois vaches. Le travail du beurre s'opère à très bon marché, car il est évalué en moyenne à 0 fr. 01151 par kilogramme de beurre. L'organisation commerciale complète l'organisation industrielle. En 1887, en vue de l'exportation du beurre, fut fondée l'*Union des Agriculteurs* danois. Elle centralise le beurre à Copenhague, d'où elle l'exporte.

La presque totalité des beurres sortant des ports danois est dirigée vers l'Angleterre : en 1907, 87 273 tonnes. Ils jouissent d'une grande faveur sur le marché de Londres. La qualité des envois est très régulière et un grand soin est apporté aux emballages. Les Danois semblent à l'heure actuelle vouloir créer un courant d'exportation sur l'Allemagne. Si le chiffre du beurre exporté en 1906 — un million de kilogrammes — paraît faible, par contre, leur exportation de crème s'est élevée à 7 millions de kilogrammes et celle du lait à 5 millions. En gens prévoyants, les Danois cherchent des débouchés autres que l'Angleterre. Malgré leur succès actuel sur le marché de Londres, ils ne considèrent pas sans

crainte la concurrence des pays nouveaux, Australie, Sibérie, Nouvelle-Zélande [1].

Le beurre australien n'est classé en Angleterre qu'après le beurre danois et il n'y jouit pas d'une aussi bonne réputation. Mais ce qui lui fait le plus de tort, c'est d'être fréquemment mélangé au beurre sibérien. Le gouvernement australien exerce sur le beurre la surveillance la plus stricte, conformément à ses doctrines étatistes. Le beurre australien ne peut être exporté sans l'estampille officielle qui en garantit la qualité. Il y a plus. Dans certains districts de l'État de Victoria, le gouvernement exige des licences pour l'établissement d'une beurrerie, et même pour chacune des vaches que le fermier a dans sa ferme. Des inspecteurs donnent au fermier des conseils pour son troupeau et il doit les suivre, sous peine de condamnations contre lesquelles il lui est pratiquement impossible de faire appel. Un cours de bactériologie est fait à l'Université de Melbourne et on peut, en tout temps, s'y procurer des cultures pures d'acide lactique. Les chemins de fer, qui sont la propriété de l'État, transportent le beurre à un tarif très réduit. Reçu dans des entrepôts frigorifiques qui appartiennent à l'État, il est congelé et prêt à être expédié, à moins que sa qualité n'ait pas été jugée suffisante. L'État enfin a des marchés passés avec des compagnies de navigation qui ont installé pour la conservation du beurre des appareils frigorifiques. Il est moins coûteux d'envoyer du beurre de Victoria en Angleterre que de le faire venir d'une ferme d'Irlande.

La coopération a fait merveille en Australie. Les fermiers, propriétaires de leurs laiteries, constituent une société, souscrivent le capital nécessaire à l'établissement de l'usine, l'installent, choisissent et payent directeur et employés. Tout fermier qui s'engage à fournir du lait devient sociétaire. Les laiteries-beurreries de Grasmere et de Warrnambool peuvent être citées en exemple. Cent associés constituent la société de Grasmere; ils ont souscrit d'abord 5 000 parts de 25 francs. La construction de nouveaux bâtiments et l'achat de matériel neuf ont obligé à doubler le capital : il a été fait un nouvel appel de 25 francs par part. De même la société de

1. *Enquête sur l'industrie laitière* (1903).

Warrnambool a été constituée avec un capital de 12 500 parts à 25 francs, dont le tiers a été versé. C'est donc une somme de 125 000 francs environ que l'on considère en Australie nécessaire pour l'établissement d'une laiterie-beurrerie. Les sociétés de Grasmere et de Warrnambool distribuent des dividendes de 7 p. 100.

Le lait est payé, non pas d'après la quantité, comme c'est généralement l'usage en France, mais d'après la richesse en matières grasses. Le lait a été payé pendant le dernier exercice de 10 à 11 centimes le litre.

A Colac, près de Warrnambool, une importante beurrerie a versé l'an passé 3 668 700 francs à ses fournisseurs de lait; elle a exporté 689 tonnes de beurre en Angleterre, vendu à Londres au prix moyen de 2 fr. 60 le kilogramme. Ce haut prix indique la qualité. C'est du beurre sans sel, à la façon anglaise; il est vendu au détail comme « beurre anglais supérieur » et l'Anglais patriote déclare qu'il n'y a pas de beurre comparable au « beurre de chez lui! »

Les premières beurreries australiennes datent de dix-neuf ans. Elles étaient construites à doubles parois en bois goudronné. Aujourd'hui on les construit de préférence en pierre. On prend soin d'élever un double mur en brique jusqu'à une hauteur de trois mètres autour des salles où s'opèrent le barattage et la maturation des crèmes, comme autour des chambres frigorifiques. Ces précautions ne sont pas inutiles à Victoria où la température moyenne est de 15° et ne s'abaisse que très exceptionnellement à 0°.

Le gouvernement de Victoria ne cesse de faire des recommandations aux fermiers. Son ministre de l'Agriculture leur répète continuellement le même refrain : propreté et fraîcheur, fraîcheur et propreté. Le soleil d'Australie est excellent pour la stérilisation des ustensiles; les cristaux de soude font le reste. Quant au froid, il est plus difficile de se le procurer dans une région qui est à la même latitude que la Sicile; mais les machines frigorifiques le fournissent. Les sociétés coopératives d'Australie sont prospères; elles produisent déjà 80 000 tonnes de beurre, dont la moitié environ est exportée non seulement à Londres, mais encore aux Indes, dans l'Est et au Sud de l'Afrique. S'arrêteront-elles en si bonne voie?

La Russie ne semblait pas devoir conquérir une industrie aussi concurrencée que celle du beurre et qui réclame initiative, soins minutieux et science. En 1866, au village d'Otrokowitchi, dans le gouvernement de Twer, M. Werestchaguine fondait la première laiterie coopérative; puis, en 1871, une école de laiterie à Edimonowo. En 1903, on comptait en Russie 912 écoles spéciales de laiterie. Dès 1866, pour propager plus efficacement l'industrie laitière parmi les populations rurales, on avait créé des beurreries, dites ambulantes, qui faisaient sur place les démonstrations pratiques. Un service spécial d'instructeurs, relevant du ministère de l'Agriculture, fut établi dans les régions où se développait la production du beurre.

Cependant, jusqu'en 1871, l'exportation du beurre n'eut qu'un lent accroissement; le principal débouché du beurre russe était la Turquie, qui en recevait les deux tiers. La construction de nouvelles voies ferrées et l'amélioration des moyens de transport se firent sentir; enfin le Transsibérien ouvrit à l'agriculture d'immenses régions jusqu'alors inaccessibles. Or la Sibérie présente des ressources extraordinaires à l'agriculteur. L'élevage des bestiaux y est facilité par l'étendue des pâturages et le bon marché du fourrage pour les approvisionnements de l'hiver. On estime à 25 millions le nombre des vaches de Sibérie, élevées dans le but spécial de faire des vaches laitières : la viande des animaux sibériens est médiocre et se vend mal; mais la quantité exceptionnelle des fourrages assure des rendements en beurre très élevés. De 19 litres de lait, en hiver, et de 22 litres, en été, on retire, dit-on, un kilogramme de beurre, tandis qu'en Danemark on compte généralement 26 litres de lait pour la même quantité. Le paysan sibérien possède en moyenne cinq chevaux, une douzaine de moutons et trois vaches; chacune d'elles a une valeur de 50 à 100 francs.

Une des causes qui ont le plus contribué au succès des beurres de Sibérie, c'est l'instruction donnée aux paysans dans les fermes-écoles du gouvernement pour la conservation des fourrages et la nourriture du bétail d'après des données scientifiques. Aussi la fabrication du beurre de Sibérie se continue-t-elle toute l'année sans interruption. Un professeur d'agriculture est spécialement chargé de suivre les plus sécents progrès dans le monde entier. Les renseignements sont mis en

pratique par des professeurs diplômés, qui enseignent dans les écoles de laiterie établies çà et là en Sibérie. Après trois mois passés dans une de ces écoles, un paysan d'intelligence moyenne est capable de diriger une laiterie et trouve facilement à s'employer avec des appointements fixes que lui donne un « artel » ou association coopérative de paysans. Des experts spécialistes en beurres, Allemands ou Danois diplômés du gouvernement russe, font des visites régulières; chacun d'eux a dix beurreries sous sa surveillance spéciale. Le gouvernement encourage d'ailleurs les villages à établir les beurreries coopératives par des prêts à 4 p. 100 remboursables en cinq années; ces prêts s'élèvent parfois à 7 500 francs. Chaque paysan travaille pour son compte, car il participe aux bénéfices, distribués proportionnellement aux quantités de lait fournies. « En Sibérie, dit M. Pakhomoff[1], les conditions sont particulièrement favorables au développement des laiteries coopératives. La population y est beaucoup plus intelligente, plus riche et plus entreprenante que dans la plupart des régions russes. »

La fabrication demande peu de frais. La main-d'œuvre est abondante et peu rétribuée; un bon travailleur y gagne moins de 250 francs par an et les salaires d'un manœuvre n'y dépassent pas 75 à 100 francs. Le beurre est donc produit et fabriqué de telle façon que son prix de revient est très bas. La difficulté la plus sérieuse provenait de l'éloignement du lieu de consommation. Le beurre sibérien doit supporter un voyage de plus d'un mois. Aussi le prépare-t-on avec des soins particuliers, et on élimine presque complètement l'eau de sa composition. En cours de route, on se sert de magasins et de wagons frigorifiques; mais la glace nécessaire aux dépôts et aux expéditions ne coûte presque rien.

L'ouverture du Transsibérien en 1898 a donné immédiatement à cette industrie un grand développement. Des magasins d'exportation se sont formés sur la ligne du chemin de fer. En 1898, il y avait en Sibérie 140 beurreries et une exportation de 245 000 kilogrammes de beurre. En 1904, malgré la guerre avec le Japon, le nombre des beurreries s'est élevé à 2 630. Et pendant la durée de cette campagne les chargements

1. *Aperçu sur l'état actuel de l'industrie laitière* (1900).

de beurre dans les wagons frigorifiques étaient les seuls tolérés, la ligne du Transsibérien étant complètement accaparée par les transports militaires.

Le fait le plus important est l'augmentation constante de l'exportation. De 14 000 tonnes en 1900, elle passe à 36 300 tonnes en 1902, 49 200 en 1906, 54 700 en 1907 et d'après les travaux du *Congrès de l'industrie du beurre*, tenu à Omsk, au mois d'octobre 1907, il y a tout lieu de croire que cette augmentation annuelle se continuera. Le gouvernement russe s'efforce de faciliter les transports. La presque totalité de l'exportation se fait par les ports de la mer Baltique, Saint-Pétersbourg, Libau et Revel, surtout par Windau et Riga. La valeur du beurre expédié par cette voie a été estimée en 1906 à 115 millions de francs. Les achats de l'Angleterre (Londres, Hull et Leith) se montaient à 51 millions, de l'Allemagne (Hambourg, Lubeck et Stettin) à 34 millions, du Danemak à 27 millions. Ce dernier pays n'est pas consommateur ; il est acheteur néanmoins! Il réexporte en Angleterre les beurres devenus danois par les marques et les étiquettes.

Déjà deux lignes de bateaux à vapeur, avec trois bateaux chacune, pourvus d'appareils frigorifiques, font régulièrement la traversée de la mer Baltique en Angleterre. Le fret pour les 1 850 kilomètres à franchir est deux fois moindre que les frais de transport de l'Irlande à Londres. Le prix de transport de Sibérie en Angleterre varie de 14 fr. 50 à 19 francs les 100 kilogrammes ; et le prix du kilogramme vendu aux ports de destination est d'environ 2 francs à 2 fr. 35 en été, en hiver de 2 fr. 20 à 2 fr. 60. A Riga, quelques maisons allemandes, anglaises ou françaises, qui ont des comptoirs d'achat en Sibérie, reçoivent les beurres dans leurs magasins, les examinent, les classent et les envoient à leur clientèle étrangère. L'hiver passé, une maison de Riga (F. G. Fient) a essayé de vendre directement le beurre sibérien dans le nord de la France et elle espère pouvoir aborder le marché de Paris.

En Angleterre, le beurre sibérien n'est classé qu'au cinquième rang, après les beurres français, danois, australiens, néo-zélandais. En France et en Belgique, on a formulé à son sujet de vives critiques. L'analyse chimique a fait ressortir des anomalies de composition, relatives surtout à la proportion

des acides volatils. La cause est dans la nature du sol et la longueur des hivers sibériens. Au demeurant, le beurre sibérien est comestible, mais de qualité médiocre. Il n'en faudra pas moins compter avec ses milliers de tonnes, qui viendront en avalanches sur nos marchés, le jour où, par une exploitation complètement organisée, les vaches de Sibérie produiront dix fois plus de beurre qu'à l'heure actuelle!

La Nouvelle-Zélande s'est mise plus tardivement que l'Australie à fabriquer du beurre et à l'exporter; mais depuis sept ou huit années, l'accroissement de cette exportation est rapide. Comme en Australie, l'amélioration est due en partie à l'initiative gouvernementale. Des instructeurs sont officiellement chargés de propager par la parole et par des brochures les meilleures méthodes de fabrication; depuis le 31 mars 1899, le gouvernement néo-zélandais a rendu obligatoires, pour les beurres exportés, le passage dans ses magasins frigorifiques, l'examen préalable et l'estampille officielle. Aujourd'hui le beurre néo-zélandais est le meilleur des beurres d'outre-Mer : il ne contient que 8 à 9 p. 100 d'eau, tandis que la teneur moyenne dans les autres beurres s'élève à 10, 11 p. 100 et davantage. Ce beurre est ainsi très dur, se conserve fort bien et supporte dans les meilleures conditions le transport dans les cales frigorifiées des steamers qui l'apportent en Europe.

Que dire de la production beurrière de l'Autriche-Hongrie, Suède, Norvège, Suisse, Belgique, Hollande, Italie, Japon, Égypte, etc., sinon que dans tous ces pays cette production s'est développée dans d'énormes proportions? Partout il est question de millions de kilogrammes et on s'arrête effrayé devant l'addition de toutes ces quantités.

***

Revenons à la France, qui a le tort de ne pas conserver sa place parmi les fournisseurs de nos proches voisins et amis les Anglais. Le temps n'est plus où l'Angleterre nous achetait le tiers du beurre qu'elle importait.

Depuis 1889, le pourcentage de nos exportations est sans

cesse en décroissance et nous figurons pour moins d'un dixième dans le total. La Nouvelle-Zélande une première fois, l'an passé, a devancé la France ! Le voisinage de l'Angleterre n'est-il pas un avantage précieux qui dispense, en partie, des soins minutieux apportés dans les transports de nos lointains rivaux ? Utilisons-nous, autant qu'il est possible, les transports rapides par les vapeurs de nuit qui assurent à Londres une livraison aussi prompte que celle des beurres indigènes ?

Les cours des beurres à Londres montrent que les beurres français de qualité fine jouissent d'un prix de faveur ; ils sont payés de 50 centimes à 1 franc par kilogramme plus chers que les produits d'autres provenances. Cette bonne renommée doit être un encouragement. Les Danois se plaignent de la part que prennent sur les marchés anglais nos beurres français. Malheureusement, le beurre fin ne représente qu'une faible portion de l'importation française, soit un quart environ. Les trois autres quarts correspondent à des produits de deuxième et de troisième qualité, vendus à des prix sensiblement égaux à ceux des beurres danois. Il s'agirait donc de pousser à la vente en Angleterre de nos meilleures qualités. Est-ce impossible ?

Les exportations totales du beurre français fournissent des chiffres qu'il est utile de relever :

En 1904	les exportations sont de	62	millions de francs.
1905	—	63	—
1906	—	49	—

Ces 49 millions de 1906 sont ainsi répartis :

Angleterre	15 700 500	kilogrammes.
Brésil	1 235 300	—
Autres pays	3 648 900	—
	20 584 700	kilogrammes.

La sécheresse de 1906 a été la cause principale du fléchissement des exportations ; mais depuis lors avons-nous à signaler, comme dans certains pays étrangers, des progrès évidents ?

Des périls nouveaux menacent à la fois nos producteurs et nos négociants. A certaines époques de l'année, le stock disponible de beurre français est insuffisant pour satisfaire aux demandes de la consommation. Il en résulte une élévation des

cours. Le vendeur français, désireux de contenter sa clientèle, cède à la tentation de se procurer à de bonnes conditions apparentes des marchandises importées. Les beurres hollandais trouvent alors en France un débouché rémunérateur malgré la taxe douanière de 20 francs aux 100 kilogrammes. Certains de ces beurres sont chargés d'antiseptiques dangereux, et falsifiés en outre par addition de margarine et de graisse végétale. Et cette fraude n'est que rarement réprimée puisque aucun recours sérieux n'existe contre l'expéditeur. Contre cet état de choses, le *Congrès international de laiterie*, en 1905, a émis un vœu, qui est resté lettre morte; ni le gouvernement, ni les Chambres n'y ont fait attention. En attendant mieux, nos douanes, trop soucieuses de protéger l'étranger contre nos fraudes, s'emploient à imposer des conditions draconiennes à l'exportation de bon nombre de nos produits industriels et notamment du beurre!

Au Congrès international de Paris de 1908, M. Poher, ingénieur-agronome, signalait l'envahissement par les beurres italiens. Les importations de beurres italiens sur la Côte d'Azur ont atteint 1 300 tonnes en 1906, soit à peu près les neuf dixièmes de la consommation, le beurre français n'y entrant guère que pour un dixième. Ces beurres viennent de la haute Italie et particulièrement de la région de Milan, où l'industrie beurrière est florissante avec les procédés modernes. Le beurre milanais a acquis dans toute la région du Sud-Est une réputation qui constitue une marque et équivaut à une prime à la vente de 20 à 40 centimes par kilogramme; comme finesse, il est plutôt inférieur à nos beurres de beurrerie des Charentes, du Poitou, de la Touraine, de la Bretagne. Que faut-il donc pour que nos beurres de l'Ouest puissent le concurrencer et l'arrêter à la frontière?

Il faut que nos beurreries puissent se dispenser d'expédier presque toute leur production sur Paris, et se procurent aisément des wagons refrigérants bien aménagés, qui traverseraient rapidement la France avec l'aide bienveillante des compagnies de chemin de fer. Malheureusement nos chemins de fer ne mettent pas de wagons réfrigérants à la disposition des expéditeurs, sous prétexte que ces wagons souvent vides auraient un détestable rendement; et elles n'acceptent, — on

le constate dans les tarifs, — le wagon refrigérant « que pour un seul destinataire et une seule destination ». Nos compagnies de navigation n'ont pas, non plus, sur les bateaux qui assurent les services côtiers, vers l'Angleterre notamment, les installations frigorifiques nécessaires à l'exportation des denrées périssables. Et cependant les vapeurs danois qui partent du port d'Esbierg à destination de Gremsby et de Parkerton ont des compartiments maintenus à une basse température avec des machines à glace! Pourquoi sommes-nous si mal outillés? Le froid est le meilleur gardien du beurre et lui permet les voyages autour du monde ou une longue conservation dans des dépôts. On l'oublie, on semble l'ignorer en France, et on le sait en Australie et en Nouvelle-Zélande!

En France, rien n'a-t-il été fait en faveur du commerce et de l'industrie du beurre? Il ne faut pas louer sans cesse ce qui se fait à l'étranger et fermer les yeux sur ce qui se fait chez nous. Il serait injuste de ne pas marquer un réveil ou du moins des signes précurseurs. La Société française d'encouragement à l'industrie laitière, à partir de 1906, a organisé d'importants congrès qui ont été de salutaires avertissements et ont aidé tous les progrès. Des groupements de producteurs ont formé la puissante association centrale des laiteries coopératives des Charentes et du Poitou, et on ne peut que souhaiter voir cet exemple suivi dans toutes les régions beurrières. L'école professionnelle de laiterie de Surgères (Deux-Sèvres), sous la savante direction de M. Dornic, donne un excellent enseignement théorique et pratique aux futurs beurriers et il faut former le vœu qu'elle ait en France l'influence active qu'ont les grandes écoles de Kiel ou de l'État d'Iowa en Amérique.

Pour que la beurrerie française prenne tout l'essor dont elle est capable et contribue davantage à la richesse agricole de notre pays, il est seulement nécessaire que les pouvoirs publics rendent ses efforts plus féconds en procurant à ses produits des moyens de transport plus faciles, plus pratiques et surtout plus rapides.

NORBERT LALLIÉ

LA CHANSON DE NAPLES[1]

IX

Toute la journée, elle parlait toute seule. Doucement, sans éclats, sur le ton de la conversation, elle parlait à quelqu'un qui ne la quittait pas. Parfois sa voix devenait tendre, elle avait des inflexions caressantes, elle était amoureuse, mais d'autres fois colère, elle se fâchait... Toute la journée, on entendait dans la maison le murmure de cette voix comme une fontaine qui jase.

D'abord la Carmè avait eu un *Bambino*[2] doré, pour qui elle avait arrangé, dans sa chambre, un petit autel avec des cierges peints, de beaux œillets frais et des fleurs de papier. Elle avait cousu pour lui des robes de soie et de satin, elle avait tressé des couronnes. Et elle avait commencé à babiller : elle parlait de son Giovanni; raide dans ses belles robes, la figure trop rose et les yeux fixes, le *Bambino* ne la contredisait pas. Peu à peu, Carmè le confondit, lui, le *Bambino*, avec Giovanni. Tour à tour il fut son amant et l'enfant Jésus, ou les deux à la fois. Elle l'adorait et elle lui faisait des prières, ne sachant plus à qui elle s'adressait...

Elle l'oublia enfin, le *Bambino*. Giovanni était là, elle le

1. *Published May first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five by,* EUGÈNE MONTFORT.

Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

2. Un enfant Jésus.

voyait; il était toute la journée dans sa chambre avec elle, elle lui parlait. Elle était heureuse.

Il était là. Il était là.

Elle était dans l'étonnement et le ravissement de la jeune femme au début de sa vie avec un jeune homme. Cela l'intéressait prodigieusement : elle était prise tout entière, elle regardait agir Giovanni avec une curiosité profonde, de tout son cœur.

Elle lui demandait conseil sur toutes choses, — ce qu'elle devait faire, ce qu'elle devait dire, comment elle devait s'habiller, — et elle l'écoutait comme un oracle. Il l'entretenait de son passé, il lui racontait des histoires, et, pendant qu'il parlait, elle le regardait avec amour... Ah! toutes les choses qu'il savait! Ah! tout ce qu'il avait vu!... tout ce qu'il avait vécu!... Elle cherchait à le comprendre, à le pénétrer... Et ce qu'il avait éveillé en elle, les accords qu'il avait fait vibrer, la lumière qu'il avait projetée pour elle sur le monde!... Elle le contemplait.

Oui, il était le maître de sa vie, d'elle tout entière, depuis le fond de son être jusqu'au bout de ses ongles et à l'extrémité de ses cheveux.

Il était son roi. Elle lui appartenait. Elle était son esclave. Elle voulait vivre à ses pieds, à l'affût de ses désirs, ivre de reconnaissance et ne sachant comment lui rendre ce qu'il avait fait pour elle.

Toute la journée, elle parlait toute seule.

La *nonna* la regardait avec désespoir; elle eût bien voulu être morte... Carmela, avec ses yeux égarés, son sourire de folle! Carmè! sa petite!... elle la regardait... Où était-elle maintenant? Où la chercher?... Perdue!... A cette nouvelle créature, à cet être hagard, qui vivait maintenant dans son corps, sous son visage, comment s'adresser? Comment parler pour la réveiller, elle, Carmela, pour atteindre son cœur, à elle?... Perdue! perdue!... Quand la *nonna* entendait Carmela bavarder toute seule dans la chambre voisine, la pauvre *nonna*! les larmes coulaient sur ses joues!...

La folie était venue petit à petit. Au commencement, elle écrivait chaque jour à Giovanni, et chaque jour elle l'attendait. La veille, sa patience avait été vaine, il n'avait pas paru; n'importe, le matin, en se levant, elle croyait éprouver comme

un pressentiment : aujourd'hui il allait venir. Pas dans la matinée, — cela ne lui était jamais arrivé, — mais vers le soir, comme autrefois... Alors elle se mettait à sa toilette, elle se regardait dans la glace... Qu'elle était pâle! qu'elle était laide!... Mais l'idée qu'aujourd'hui elle allait le voir faisait briller ses yeux et lui rendait des couleurs. Elle restait trois heures devant son miroir, à se parer, — elle ne travaillait plus maintenant, — essayant dix coiffures avant de se décider pour une, puis, lorsque enfin elle avait construit au-dessus de son front un édifice savant, compliqué et parfait, le jetant tout à coup à bas, pour entreprendre autre chose.

Elle était prête, — parfumée, pimpante, toute claire et dans une jolie robe empesée de frais : — alors elle commençait à l'attendre.

Elle attendait, attendait...

Le soir tombait, elle avait la fièvre. Elle s'accoudait au balcon, elle observait le bas du *vico*. C'était lui!... Non!... Chaque minute, elle regardait l'heure. Jamais il n'était venu plus tard que sept heures. Mais il n'était pas encore sept heures : il pouvait encore venir... Peu à peu elle s'était crispée. Il pouvait encore venir, voyons, il avait été retardé... Sept heures!... Les sept coups, un à un, lui entraient dans le cœur. Ah! elle était désespérée! Elle avait envie de crier, de s'arracher les cheveux, mais, le cœur ravagé, elle restait encore au balcon, d'abord pour lui donner les cinq minutes de grâce, ensuite entêtée dans son idée fixe...

Et, tous les jours, la même scène de confiance incroyable, puis de désolation, recommençait.

A la fin, pourtant, malgré cette foi tenace, en dépit de cette obstination à croire, l'absence et le silence de Giovanni la touchèrent. Non, il ne voulait plus. Il ne voulait plus la voir. Il ne voulait même pas lui écrire. Elle se rendit à l'évidence...

Alors tout fut fini, elle perdit pied. Elle ne s'intéressa plus à elle-même. Elle ne prit plus aucun soin de sa personne. Les cheveux noués sur la nuque, à l'aveuglette, vêtue d'un jupon et de n'importe quel fichu, elle errait par les rues. A certaines heures, elle disparaissait du quartier, on ne la voyait plus... Elle était allée là-bas, là-bas où il logeait... Elle se cachait afin qu'il ne se méfiât pas d'elle, et, pour le voir passer, l'at-

tendait à l'angle de quelque ruelle. Parfois elle le suivait de loin, se dissimulant, s'abritant sous des portes, s'arrêtant au coin des rues, et fixant sur lui ses grands yeux fiévreux.

*
* *

Avant d'avoir complètement perdu l'esprit, la Carmè avait été pieusement demander son aide à la Vierge de la Pignasecca. Est-ce que la Madone noire, qui avait tant fait de miracles, et autour de qui pendaient tant et tant de jambes de cire et de seins d'argent, est-ce que la Madone ne pourrait pas agir sur l'ingrat et rallumer dans son cœur l'amour qui n'y brûlait plus? Un matin, Carmela s'agenouilla contre la grille, devant l'image. Sur la petite place, les vendeurs de légumes passaient en tenant la queue de leur âne, des enfants criaient et se poursuivaient; le pharmacien, qui est le voisin de la Vierge, causait, sur le pas de sa porte, avec le marchand de charbons d'en face. Carmela regardait la sainte Vierge :

— Madone! Madone! mon Giovanni!...

De bavardes commères qui flânaient envoyaient machinalement, sans interrompre leur conversation, un baiser à l'image. Un prêtre souleva son chapeau, négligemment, comme quelqu'un de la maison.

— Madone! Madone! mon Giovanni!...

On entendait des chevaux agacés par les mouches claquer du sabot sur le pavé : il y a toujours des fiacres sur cette petite place.

Par les fenêtres ouvertes, trous dans les murailles claires, où d'en bas l'on voit la petite cage de l'oiseau suspendue au plafond, on apercevait à mi-corps des femmes en camisole et des hommes en bretelles, qui ne bougeaient pas.

— Madone! Madone! mon Giovanni!...

Devant les boutiques grandes ouvertes sur la place, les marchands, assis, avaient l'air de dormir; une grosse femme, écroulée sur une chaise, ronflait malgré les mouches.

— Madone! Madone! mon Giovanni!...

Une toute petite fille, accroupie contre un mur, sa robe relevée, très absorbée, toute potelée, semblait un petit animal

blond et rose. Un marchand de légumes, appuyé au brancard de son âne, à l'ombre avec son charreton, bavardait paresseusement avec une fille rousse. Des odeurs écœurantes sortaient des boutiques.

— Madone! Madone! Madone!...

Une bonne femme, qui portait un panier sur la tête, s'arrêta devant la Vierge, à côté de Carmela. Elle marmotta pieusement quelque chose à mi-voix :

— Oh! Bonne Mère! souviens-toi : 68-17. (C'était un samedi [1].) Oh! Bonne Mère! souviens-toi : 68-17!

Mais, le soir, Carmela, dans la rue, entendit maintes gens dire en se croisant :

— Eh bien, tu as vaincu? tu as vaincu avec 5-90?

La Madone ne s'était pas rappelé l'ambe de la bonne femme. Elle n'exauça point davantage Carmela, car le Giovanni ne revint pas. Sans doute que, par cette après-midi chaude, la Madone sommeillait aussi.

*
* *

Dans le *vico*, on regardait la Carmè avec pitié, mais avec une sorte de respect superstitieux aussi. Quand on lui parlait, elle souriait suavement. Elle faisait oui, oui, de la tête, et l'on voyait bien qu'elle ne vous écoutait pas.

— Elle n'est plus, comme nous, sur la terre! — disait la bonne Marianna.

Et si Errico laissait entendre que, tout de même, c'était malheureux de voir Carmela changer ainsi :

— Celui-là, il prend toujours la demi-canne [2]! — disait Serafina. — Est-ce qu'il croit que notre belle n'est pas plus heureuse avec les anges qu'avec lui?...

Carmela? elle était au Paradis... C'était devenu une créature étrangère à notre condition humaine. On était troublé quand les deux yeux purs, logés dans cette longue figure blanche, se posaient sur vous. Ce n'était plus des yeux

1. Jour du tirage de la loterie.

2. Le mètre napolitain.

humains, cela... La Carmè habitait à présent une région inconnue, on le sentait. Elle vous attirait et elle vous faisait un peu peur.

Mais que « venait-il » pour elle? « que venait-il »?...

Dans la rue, un jour, il y avait foule autour d'une femme en rouge, assise sur une chaise, les yeux bandés. Carmela rôdait par là : elle s'arrêta, elle regarda avec les autres. On s'approchait de la *nduvina*[1], on mettait deux sous dans sa main, et elle commençait à parler. Elle vous parlait avec une volubilité extraordinaire, d'un ton impérieux, et chacun, avec elle, écoutait respectueusement, les yeux à terre, hochant doucement la tête. On voyait, au-dessous de son bandeau, l'extrémité d'un grand nez droit, des lèvres actives. Elle avait des cheveux blonds comme de la ficelle, plaqués sur le crâne et tirés par le peigne.

Quand Carmela fut à sa portée, la *nduvina* lui saisit la main et l'attira. Elle commençait donc, en touchant sa robe, à lui dire qu'elle avait la mine d'une petite reine, une bouche comme une cerise, le cœur aussi beau que le visage, quand elle s'interrompit soudain... On vit ses traits se creuser, et sa bouche se tordit; de la main, elle fit un geste d'effroi. Elle avait d'abord serré les doigts de Carmela, maintenant elle la repoussait. Étonnée par cette scène, la foule regardait avec curiosité Carmela qui, la figure toute blanche, les cheveux épars et les yeux fixes, souriait d'un air absent.

C'est à peu près à cette époque aussi que la Carmè, un jour, aperçut Giovanni, beau comme un astre et vêtu comme un prince, qui passait à Toledo, dans une magnifique voiture à deux chevaux. Un rêve... Depuis, elle n'était plus sortie, et n'avait pas cessé de parler au *Bambino* avec amour.

*
* *

Mais « que venait-il » pour elle? « que venait-il »?..

Ce jour-là, devant sa petite table, Errico coupait une pièce dans un grand morceau de cuir dont son ouvrier tenait un

1. Devineresse.

côté. Il y avait du soleil sur le haut des maisons. Le petit garçon du savetier mangeait, en se traînant par terre, une grosse tranche de *pizza* [1]. En face, Salvatore, le coiffeur, fumait sa pipe, à côté de son *salone*... Serafina sortit de son *basso*, elle posa un fer sur le poêle. Puis elle vint jusque près d'Errico. Alors, levant la tête, elle regarda par la fenêtre ouverte dans le logement de Carmela. On apercevait, assise dans son fauteuil, la *nonna* tournant le dos à la rue. Elle ne remuait pas, elle avait la tête baissée et semblait accablée.

— Malheur! malheur! — dit tout bas Serafina à Errico.

Le coiffeur avait traversé lentement la rue et il était venu se joindre au groupe.

— C'est la *nonna* que je plains de tout le cœur, moi, — fit Serafina. — La pauvre!

— Et Carmela? — dit Errico, qui poissait un long bout de fil.

— Eh! elle n'est pas malheureuse, notre belle! Elle voit plus loin que nous, compère, elle est plus près du ciel...

— Oh! c'est ce Giovanni!... si je le tenais! si je le tenais!... gronda le coiffeur en roulant des yeux.

A cet instant, il se fit un peu de bruit là-haut, près de la *nonna*, et l'on aperçut Carmela qui passait dans la chambre, portant dans ses bras le *Bambino* et souriant d'un air béat. On l'entendait parler tendrement à demi-voix.

— *Dio!* — fit Serafina.

Chacun retourna à son travail, et du temps passa.

Là-haut, Carmela s'était mise sur son lit et s'était assoupie. Or, après quelques moments de sommeil pénible, elle commença à pousser des soupirs, puis elle fut prise de tremblements, l'angoisse convulsa son visage, et elle suffoqua. Elle ouvrit les paupières, la terreur dans les yeux... « Que venait-il, que venait-il?... » Elle sauta à bas de son lit et sortit précipitamment. Elle était échevelée. Elle descendit le *vico* en courant, se plaignant d'une voix étrange. Errico, Serafina, Marianna, saisis et le cœur serré, la regardèrent s'enfuir dans le soir, sans oser parler.

1. Sorte de galette commune.

X

Il était deux heures de l'après-midi. Le Pausilippe, chargé de ses jardins, dormait au soleil. Les villas, avec leurs portiques et leurs terrasses, perdues au milieu des arbres, sur la pente capricieuse, baignaient leur pied de marbre dans l'eau assoupie. Des grandes maisons aux persiennes closes, qui bordent la route, pas un bruit ne sortait.

Le Piémontais et sa femme laissèrent le tramway un peu avant le palais de Donn'Anna. On aperçoit de là, en contre-bas, une petite *trattoria* dont l'escalier aboutit à la route. On descend donc, et, à la dernière marche, on rencontre une sorte d'estacade, abritée du soleil par une tente et que garnissent des chaises et des tables en bois. De ce point, on jouit d'une très belle vue : d'abord la Méditerranée, ronde comme une coupe, puis, dans le lointain, le pur profil des montagnes de Sorrente, avec leurs arêtes lumineuses et leurs creux pleins d'ombre, puis le Vésuve, masse souveraine, verte et violette ; plus près, une gaie colline en éventail, offrant au soleil toutes ses maisons roses : Naples la belle... Des barques, là devant, passent, creusant leur sillage dans l'eau paresseuse ; on entend le grincement du bordage frotté par les rames.

Tolla et le Piémontais s'assirent contre la balustrade, et le Piémontais, tout en s'épongeant avec un large mouchoir bleu, commanda : une soupe de poissons, des huîtres et le macaroni aux coquillages. Là-dessus, il regarda la mer d'un air mécontent. Tolla ne disait rien. Rentré la veille de Capri, dont son Américain était fatigué, le cicerone se donnait vacance, il avait offert à sa femme une partie au Pausilippe. Après cette séparation, passer tout un jour avec elle !.. Mais, tandis qu'il revenait à Tolla le cœur plein de tendresse, content, il la retrouvait nerveuse, irritée, insupportable. On eût dit vraiment qu'elle était fâchée de son retour... Et cette journée dont il s'était promis d'avance tant d'agrément, elle allait être misérable, cette journée !... C'est son ménage empoisonné qu'il retrouvait !

Le garçon posa sur la table une soupe de poissons fumante.

Le Piémontais servit sa femme. Puis il la regarda. Mais elle mangeait en chipotant, d'un air dégoûté, et elle lui jetait des coups d'œil obliques. Cependant il avait commencé à parler de son séjour à Capri, des excentricités de l'Américain : est-ce que celui-ci n'avait pas voulu, à toute force, prendre un bain dans la grotte d'Azur!... Et le Piémontais se lançait dans son histoire, il allait, il allait... Or, Tolla faisait une telle figure, elle était si visiblement contrariée, qu'il s'arrêta subitement. A certains instants, tout, de son mari, — sa voix, ses gestes, sa façon d'être, — lui devenait odieux : elle éprouvait alors, de le voir et de l'entendre, une véritable souffrance physique. Mais, en même temps, elle regrettait obscurément son injustice, et elle se détestait. Dans ces moments-là, ce qu'elle éprouvait se reflétait si exactement sur son visage que le cicerone ne savait plus quelle contenance garder. Qu'avait-elle encore? qu'est-ce qui la prenait? Il observait sa femme avec une colère sourde.

Un ménage qui suçait des coquillages à une table voisine les considérait, l'un après l'autre, silencieusement. La femme était si ornée de pierres et de gros bijoux! elle était comme un feu d'artifice : cela pétait de partout! Elle examinait Tolla et le Piémontais sans aucune gêne. Et plus loin, à côté du baraquement où se faisait la cuisine, le patron du restaurant, assis à la caisse, la casquette sur l'oreille, immobile comme un crabe, les regardait en dessous... Alors il paraît que ça n'allait pas, ces deux-là?...

Le Piémontais, mal à l'aise, se détourna. Il feignit de prêter la plus grande attention à des individus, qui, en bas, sur la plage, baignaient un chien. Ils lançaient un bâton dans le flot, le chien se jetait à la nage; puis, revenu près de ses maîtres, il aboyait. Des gens, non loin de là, commençaient aussi à se baigner. Un petit enfant, dans les bras de sa mère, pleurait, terrifié. De grands benêts en caleçon faisaient la trempette. Des jeunes filles, en barbotant, riaient. De temps en temps, une petite voile blanche passait, jolie.

Mais le cicerone entendit le bruit d'un couteau grattant une coquille : il retourna la tête. Tolla était en train de manger tranquillement des huîtres. Son expression crispée avait disparu, son visage était redevenu calme. Le cicerone, qui ne

demandait qu'à être heureux, se rasséréna. Il attaqua les huîtres avec appétit. Il but un coup de vin.

Qu'il faisait chaud!... Ceux de la table voisine regardaient l'eau brillante en clignant des yeux. Ils avaient envie de dormir, ça se voyait. Les grosses pierres de la femme, seules, n'avaient pas sommeil. Le patron, tassé derrière sa caisse, paraissait tout engourdi. Le garçon traînait lentement ses savates du côté des clients qui le réclamaient. On se sentait ébloui, paralysé... Les marches de l'escalier craquèrent, et une mandoline, une guitare, un chanteur apparurent. Les trois musiciens jetèrent un regard rapide sur les hôtes du restaurant, comme pour les compter. Puis, immédiatement, ils commencèrent à jouer. La mandoline était un petit homme sale à figure verte, bouffie et résignée : c'est lui qui intéressa le Piémontais. Tolla regardait le chanteur; la moustache relevée, la bouche ronde, tout en détaillant *Napulitana*, il lui coulait des œillades. Il ressemblait à Giovanni. Il l'énervait.

Vocca 'e Napulitana, quanno vase,
E vase ca ssaie da songo nfucuse...

« Bouche de Napolitaine, quand tu baises, les baisers que tu sais donner, sont de feu... »

Accompagnant les paroles d'amour, rêveuse, tendre, la musique déroulait ses caresses, et le joli garçon, avec un air de ne chanter que pour Tolla, roucoulait, l'œil vainqueur. Il vous réveillait, il vous glissait dans les veines la nostalgie de l'amour. Et maintenant la mer semblait soupirer, et la lumière paraissait plus belle, et les parfums qui montaient des jardins étaient plus forts... « *Vocca 'e Napulitana quanno vase...* » Chacun, sur la terrasse, avait repris vie; tous les yeux brillaient... Mais le chanteur avait fini. Maintenant, en souriant, il faisait la quête, et l'on versait des sous dans son assiette avec ostentation. Ils jouèrent un air encore, puis ils partirent, — lui, ayant lancé à Tolla une dernière œillade. — Le bruit de leurs pas s'était éteint. Ils avaient disparu. Elle se revit seule, son mari en face d'elle. Elle se sentit maussade et rageuse.

Le Piémontais, à peine avait-il pris garde au manège du ténor : — cela comportait moins de signification que l'instinct de Tolla ne le voulait; c'était professionnel. — Seulement,

il avait remarqué qu'il ressemblait au Giovanni, cet homme-là. Il se mit à parler du Giovanni. Il l'avait vu hier soir, le Giovanni... Dès ce nom prononcé, le visage de Tolla s'altéra; elle se mordit les lèvres, elle eut ses yeux faux et méchants. Elle était inquiète. Elle sentait un danger. Et, pressée de se sauver. de se mettre en sûreté, c'est la langue qui lui démangeait!...

Ah! prévenir son mari contre le Giovanni!... oui!... Si le Piémontais allait apprendre quelque chose par lui?... Ça se pouvait, ça... D'avance, il fallait infirmer son témoignage. Il fallait le charger, lui, le rendre odieux... Oh! ce Giovanni!... Seigneur! elle avait été folle encore, ce jour-là!... Et son imbécile qui parlait de Giovanni, comme d'un ami!... Non! mais écoutez-le! Ah! cela, par exemple, c'était trop drôle!... trop drôle!... Tolla avait envie de lui ricaner au nez : « Ha! ha!... ton ami!... Ha! ha!... » Elle se retenait. Mais elle s'agitait sur sa chaise.

Le Piémontais maintenant faisait allusion à la Russe, aux amours de la Russe et de Giovanni, desquels Tolla connaissait très mal les détails. Et maintenant, intéressée, elle ne bougeait plus, elle écoutait avec attention... C'est étonnant! Ce Giovanni qu'elle détestait parce qu'il représentait pour elle un péril, ce Giovanni qu'elle eût voulu voir au diable, eh bien! voilà qu'elle éprouvait à cause de lui quelque chose qui ressemblait à de la jalousie!... Le Piémontais parlait toujours : il l'avait trouvé changé, abattu, le Giovanni. Lui d'habitude si flambard, si crâneur, maintenant il ne disait plus rien, il avait l'air triste... C'était sûrement l'abandon de la Russe, la cause de ce changement-là...

Tolla écoutait. Et voilà que le dépit et la jalousie s'ajoutaient aux autres sentiments qui l'animaient déjà contre Giovanni : « Le sale type! il l'avait prise comme n'importe quelle femme!... Il se moquait bien d'elle!... sale type!... » Et ce Piémontais qui plaignait Giovanni, s'apitoyait, qui ne tarissait pas! Tolla serrait les dents, elle se contenait pour ne pas éclater, elle étouffait. Entendre cela, Seigneur! Enfin elle ne put y tenir, elle regarda son mari, et elle dit, elle dit tout haut ce qu'elle se répétait tout bas depuis un quart d'heure :

— Ha! ha!... ton ami!... Ha! ha!

Le cicerone s'arrêta net. Son visage changea. Ces mots l'avaient mordu. Il se pencha, il s'allongea sur la table, et, d'une voix basse, tremblante, terrible :

— Tu dis... tu dis, Tolla?

Alors, dans un éclair, elle vit qu'elle s'était perdue. Épouvantée, elle feignit de rire :

— Rien, mais rien du tout, *caro*...

Il regardait machinalement autour de lui : la mer, Naples, les barques, les baigneurs, tout, sous le soleil blanc, lui parut atroce. Il vit aussi les regards sournois des voisins :

— Allons! lève-toi, partons! — fit-il brutalement.

A présent, dans l'escalier qui gagnait la route, Tolla suait de peur : elle savait que là-haut... Il montait devant elle. Pleine de haine, elle voyait son dos, sa nuque, ses deux bras pendants... Où fuir? en bas sur la terrasse, il la rattraperait aussitôt. Il montait. Elle suivait... Elle pensait qu'elle était perdue. Étourdiment, elle avait cru pouvoir noircir Giovanni, glisser contre lui des insinuations, les brouiller tous les deux : idiote!... Au premier mot, elle était prise. Son mari la connaissait trop. Il savait trop qu'elle ne pouvait résister à un homme, que, si Giovanni l'avait désirée, elle avait cédé! Accuser le Giovanni, c'était se dénoncer. Mais — un hasard — il croyait l'histoire : alors, nécessairement, il y avait explication entre les deux hommes; l'autre se défendait, la vérité sortait. Idiote! idiote!... Il montait. Elle s'arrêta, s'appuya contre la rampe, le cœur tourné. La route approchait : plus que dix marches.

Le Piémontais, tandis qu'il entendait derrière lui le pas hésitant de sa femme, d'affreux sentiments le ravageaient. Maintenant des choses lui revenaient à la mémoire : certaines façons du Giovanni de regarder Tolla, et des façons qu'elle avait d'écouter, quand on parlait de Giovanni... Dieu de Dieu! ce qu'elle venait de dire!... Un éclair : il avait vu. Ainsi, lui et elle, les misérables, ils l'avaient trompé, pendant qu'il était là-bas! Ah! c'est donc cela qu'il faisait cette tête hier soir, lui... Le cicerone entendait les pieds tâtonnants de sa femme frottant les marches, et, dans son âme, un instinct terrible de meurtre se levait. A la lueur des deux mots de Tolla, il avait entrevu, dans une obscurité de trahison, toute

une série de machinations, de manœuvres, — comme on voit au fond d'un marécage bouger quelque chose. Il avait soudain senti son terrain miné; il s'était vu cerné de pièges, de perfidies... Donc tout mentait, tout le trompait! Une révolte atroce bouillonnait dans son cœur.

Ils étaient arrivés sur la route. Tolla avait jeté autour d'elle un regard d'agonie, un regard qui criait : « Au secours!... » Rien, tous les volets clos, les maisons fermées, pas un passant... Blême, le cicerone se retourna.

— Tu es allée avec lui? — dit-il, en lui saisissant les poignets.

Par son visage, ses yeux fuyants, sa peur, elle avouait tout. Il eut envie de la déchirer. Il la souffleta avec rage. Une seconde, elle resta muette, suffoquée. Puis, pareille aux enfants qui braillent avant les coups, dans l'espoir de les éviter, elle se mit à crier, bien moins à cause du mal qu'il venait de lui faire que par peur de celui, épouvantable, qui allait l'écraser. Elle poussait des cris aigus. Il lui lança deux coups de pied dans le ventre. Elle ne criait plus; courbée en deux, elle pleurait tout bas. Alors, plus fort que sa fureur, un instinct arrêta le Piémontais : il craignit d'avoir blessé sa femme, et il la regarda presque doucement. Tolla avait saisi son hésitation. Elle se jeta à ses pieds dans la poussière. Il disait d'une voix sourde :

— Lève-toi! lève-toi!

On voyait le tramway arriver. Elle se releva. Et, quand le tramway fut passé, il ne recommença pas à la battre.

Ils rentrèrent chez eux côte à côte. Le Piémontais était accablé. Elle l'avait déjà trompé souvent; jamais encore avec un ami. Elle et Giovanni!... Giovanni!... Un dégoût immense de la vie, des hommes, lui soulevait le cœur. Et il revoyait aussi, dans son ignominie, dans ses lâchetés, toute son existence avec Tolla.

XI

Vers la mi-juillet, on fête *Santa Maria del Carmine*. C'est une des grandes fêtes de Naples. Pendant trois jours une foule énorme se presse sur la *piazza del Carmine* et sur le *largo del Mercato*, où trépassa, dans l'ancien temps, le blond petit

prince Conradin. On a soif, les marchands de pastèques font des affaires d'or. — Et, le soir, au-dessus du quartier, le ciel est en flammes.

Vous ne sauriez pas compter tous les *lampioncini*, les petites lampes de couleur, qu'on allume à la tombée de la nuit et qui, accrochées à de fines armatures, dessinent des arceaux de lumière sous lesquels on se promène en y voyant comme en plein jour. Autour du *Mercato*, les arceaux se suivent de si près que vous croiriez marcher sous une voûte de fleurs en feu... Mais la merveille, c'est cette *biazza del Carmine!* D'abord les guirlandes de feuillages panachées de lumières partent du haut du campanile pour aller s'accrocher aux maisons d'en face, elles traversent en l'air toute la place. Puis, au-dessus de la porte de l'église, un tableau immense et tout neuf, qui montre la Vierge et l'Enfant, au ciel, entourés d'anges, est éclairé par des feux de toutes les couleurs.

Plus haut, brille avec éclat une belle croix de feu, et du feu encore, du feu à chaque arcade, à chaque galerie du clocher. Enfin, sur la place, toute ceinturée de lumières, flambe en sifflotant l'acétylène des marchands, qui crient et qui appellent. Des reflets éclairent doucement les maisons, et, dans cette nuit plus belle que le jour, on les voit bien comme elles sont, couleur de rose, couleur de pêche, couleur de prune et d'abricot. Aux balcons pendent des draperies claires, et des gens sont installés qui regardent sur la place : on voit l'intérieur éclairé des chambres.

La foule, en bas, se promène sagement, regardant ces décorations magnifiques. On compare avec celles de l'année passée. On bavarde. On attend le feu d'artifice. Souvent, à une fenêtre, un rang de lampions se met à brûler, et des langues de feu, qui se balancent mollement, tombent dans la rue au milieu d'un groupe. Certain coin de la place a été transformé en jardin comme par enchantement, et là, sous un arc de triomphe, joue, sans arrêter, une brillante *banda*[1]. Et quand celle-ci se tait, c'est le bruit de toutes les voix parlantes, et le chant de tous les pianos mécaniques jouant ensemble des airs différents.

1. Orchestre de cuivres.

Et c'est une rumeur confuse comme le bruit de la mer, une *gazarra*[1] où chaque détail se perd et que percent seulement des sifflets aigus et les cris des marchands. Et l'on entend aussi un grand traînement de pieds, en même temps qu'on voit les épaules balancées des gens marchant lentement les uns derrière les autres. Le long de ceux-là, autour de tables infinies, nombre de gens assis boivent des limonades. D'autres, par la *via del Carmine*, qui s'ouvre à côté de l'église, s'en vont à Lavinaia, la rue des tanneurs, et encore par là on voit des lumières et des arceaux multicolores, et mille petits points blancs piqués dans la nuit qui semble une écumoire.

Pour passer au *largo del Mercato*, il faut piétiner un moment. On entend près de là un marchand de glaces qui attire la clientèle en débitant des choses baroques sur le ton caverneux d'un homme qui dit la messe. La presse enfin diminue, on arrive à la chaussée qui fait le tour du marché. Cheminant alors sous une voûte de lumières, on regarde les balcons ornés de pompons, de fleurs et de choux en papier, de bannières et de banderoles. On entoure les petites voitures chargées de pâtisseries au sucre et de tourons. On s'approche des marchands de coquillages et des étalages de pastèques. Là, à la lueur violente du gaz blanc, le *mellonaro* tranche et tranche, coupe et coupe, ouvre et ouvre sans répit les belles pastèques au cœur rouge. Il parle, parle, parle, et chacun emporte son fruit et s'arrête pour y mordre à belles dents. Et c'est un bruit de boniments, de sonnettes et de marchandages. Et des femmes qui attisent des feux, sous des chaudrons, et des gens assis au bord du trottoir, qui se régalent d'épis de maïs, et d'autres qui ouvrent la bouche pour rire, et d'autres qui regardent en l'air une terrasse où l'on joue du tambourin et des castagnettes. Et ce sont des femmes qui s'éventent, et des jeunes gens qui passent en se tenant par l'épaule, et des jeunes filles, bras dessus, bras dessous, et des gamins à la figure barbouillée, pieds nus, qui ouvrent de grands yeux devant les *bancarelle*. Et les marchands d'éventails aux jolies couleurs, et ceux qui vendent des petites cannes minces comme des allumettes : « Pour qui, pour qui a une femme folle!... » Et des cuisiniers trempent des

1. Tumulte.

cuillers à pot dans des bassines fumantes, et l'on voit des tas de moules noires surmontées de citrons jaunes, et des mères allaitent leurs petits enfants, et des gens s'essuient la bouche, et des gosses montés sur les fontaines regardent tout cela. Et c'est toute une plébaille remuante, vivante, libre, bonne et naturelle.

Le Piémontais, seul et sans compagnon, s'avançait lentement au milieu du peuple. Il paraissait malade, il était légèrement voûté, et, par cette chaude soirée d'été, il avait relevé son col. On apercevait sous le bord du chapeau une figure sombre et lasse. Mais qui y regardait était surpris par les yeux : — dans ce visage tiré, deux yeux d'une vie extraordinaire, deux yeux pas immobiles un instant, deux yeux qui sans cesse fouillaient à droite et à gauche. Les illuminations, par exemple, et les balcons, ils ne les regardaient guère : le Piémontais ne levait pas la tête. En avançant parmi la foule débraillée et bavarde, il examinait les petits hommes pâles, en chapeau mou, qui le coudoyaient. On entoura une compagnie d'aveugles qui jouaient du piston, de la flûte et de la clarinette. Et il fit doucement le tour du cercle, attentif. Mais ce qu'il cherchait ne s'y trouvait probablement point, car il s'éloigna. Devant l'étalage d'un marchand de pastèques (*a ssette, ssette... a sseie, sseie... cinco..., cuattro soldi! tè*[1]*!*) un moine était arrêté; le Piémontais le vit, il hésita, une seconde, puis il s'approcha.

— *Bona sera, zi mò...*

Frà Annibale se retournait :

— Ah! Piémontais, bonsoir, — dit-il.

Le cicerone se pencha :

— Je voudrais te parler, *padre*.

— Eh! parle-moi, — répondit jovialement le moine.

Il mangeait une tranche de pastèque. Il avait sa bonne figure heureuse.

— Non, *zi mò*, pas ici — fit l'autre, presque tout bas.

Alors Annibale le regarda. Il vit ces lèvres blanches, ces yeux aigus, tout ce visage de fièvre :

— Allons! — dit-il, devenu grave.

1. « A sept, sept... à six, six... cinq... quatre sous... tiens! »

Les deux hommes se mirent en marche en suivant la foule, mais ils s'en écartèrent bientôt, ils franchirent la ligne des baraques et des étalages, et, sans souffler mot, firent un peu de chemin sur un terrain plein de bosses et de creux qui était le *largo* proprement dit et où fort peu de monde circulait. Ils gagnèrent ainsi un endroit assez sombre où se trouvaient seulement quelques chariots dételés et des voitures à bras. De là, on ne percevait plus que confusément la rumeur de la fête, et les illuminations paraissaient lointaines.

Le moine s'arrêta ; il se tourna vers le Piémontais :

— *Embè, figlio?...*

Le cicerone répondit, d'une voix tremblante :

— *Padre! padre!* donne-moi ta bénédiction!

Et il s'agenouilla devant le moine. Frà Annibale ne l'interrogea pas davantage : étendant le bras avec une noblesse solennelle à laquelle on ne se fût pas attendu de sa part, il le bénit. Une ombre de femme, à cet instant, passait non loin d'eux, derrière les chariots. On entendit tout à coup un vacarme énorme : c'étaient les bombes qui annonçaient le feu d'artifice. Des fusées assaillirent le ciel, s'épanouissant là-haut, poulpes ou araignées. Une plante enflammée fleurit dans la nue soudain... Le cicerone s'était redressé, il s'était éloigné dans la direction de la fête. Maintenant il semblait rempli d'une force profonde. On le sentait à une heure considérable, comme sur le point de renouveler toute sa vie par un grand acte. Annibale, frappé, le suivit des yeux... Puis lui-même se remit en route. Doucement, avançant avec précaution sur le sol tourmenté, il gagna les environs d'un pauvre petit manège de chevaux de bois, près duquel un marchand de coquillages et de tomates avait installé son étalage, tout décoré de lampions, de drapeaux minuscules et d'images saintes.

*
* *

Carmela suivait quelqu'un à travers la fête ; elle se hâtait dans l'air chaud, au milieu des odeurs de sueur et de friture, elle jouait des coudes, et elle poussait les gens qui lui barraient le chemin sans même entendre les phrases rageuses et les

épithètes malsonnantes, qu'on ne manquait pas de marmonner à son adresse :

— Tu ne sais donc pas marcher! *Addiota!* Eh! tu n'y vois pas!...

D'ailleurs, quand on l'avait considérée, livide et farouche sous ses cheveux en désordre et très inquiétante, on ravalait sa langue. Elle avait les yeux fixés sur un chapeau de feutre gris, séparé d'elle par six ou sept rangs de badauds, et qui se déplaçait vite. De temps en temps, elle se haussait sur la pointe des pieds pour voir si elle gagnait du terrain, puis continuait sa poursuite... Soudain, le chapeau disparut derrière une baraque. Carmela le cherchait des yeux. Mais il reparut : l'homme avait simplement contourné la tente, comptant sans doute ainsi perdre celle qui le chassait. Il avait abouti seulement à lui montrer qu'il se savait suivi. Elle reprit sa poursuite. Oh mais, la pauvre! elle jouait de malheur : chaque fois qu'elle était sur le point d'atteindre son fugitif, des maladroits se posaient devant elle en lui fermant le passage, une troupe de *putipu* et de *triccaballacca*[1] survenait au pas accéléré en fendant la foule; elle se trouvait derrière quelque écrevisse, elle était retardée, — et il rattrapait son avance... Enfin le Giovanni s'arrêta : il avait rencontré des amis. Carmela put arriver à leur hauteur et les reconnut : c'était la Stanfella et Mimi Cipullo. Ils causaient. Mais est-ce qu'il allait rester avec eux maintenant? *Dio d'ammore!* il le fallait, qu'elle lui parlât!... Elle rôdait autour du trio, essayant de se faire voir le moins possible. Giovanni ne paraissait pas l'avoir remarquée. Pourtant, à un certain moment, la Stanfella se retourna : donc il avait signalé Carmela.

Ah! que de temps perdu!... Ah! quand Giovanni finirait-il cette conversation?... Mais le Giovanni quitta ses amis si inopinément, et si soudainement repartit, qu'elle le manqua encore une fois, et qu'il réussit encore à mettre entre lui et elle plusieurs rangs de promeneurs. Elle courait avec angoisse, avec furie... *Dio!* qu'il s'arrête!... Il le faut pourtant, il le faut qu'elle lui parle!... Un grand danger! Oh! son rêve, son rêve de l'après-midi!... Et tout à l'heure, sur le *Mercato*, dans cet

1. Instrument de musique très primitif.

endroit désert et sombre, le moine qui bénissait le Piémontais... Elle les avait vus... Un grand danger... Giovanni était menacé!...

Pour augmenter la distance qui le séparait de Carmela, le jeune homme se servait adroitement de tout ce qui s'offrait. Il se glissait dans la foule comme une anguille. Il tournait les rassemblements. Jamais il ne se trouvait derrière des gens qui s'arrêtaient. Il filait. Ah! c'est qu'il ne se souciait pas d'être rattrapé par Carmela! Quelle histoire! Des récriminations, des plaintes! Oh! non!... Surtout ce soir... ce soir, qu'il était mal à l'aise : ce soir qu'il avait perdu *l'abbitino*[1] qu'il portait habituellement attaché à son cou. Il venait de s'en apercevoir. « Cela n'est pas bon... Et qui le sait? peut-être le mal doit te venir de la Carmè! Pourquoi reparaît-elle aujourd'hui? depuis si longtemps on ne l'avait pas vue! Dans tous les cas mieux vaut la fuir... Du mal, d'ailleurs, toujours elle t'en a fait! Avant de la connaître, tu étais heureux!... » Eh oui! si Giovanni n'eût pas connu Carmela, qui le sait? il n'eût peut-être pas ensuite connu la Russe... Qui le sait, comment toute la chaîne est faite?... Il n'eût pas été pris au miroir. Il n'eût pas été ce qu'il était aujourd'hui, abaissé, humilié...

Giovanni filait à travers la fête. Il se retourna : il ne vit plus personne. Supposant qu'il s'était enfin débarrassé d'elle, il se jeta dans un *vicolo* noir, qui s'ouvrait à droite du *Mercato*, et il s'arrêta. *Guai!* elle était derrière lui!... Sans qu'il l'aperçût, elle avait tourné un jeu de balançoires, et l'avait rejoint. Il fut saisi.

— Giovanni! — cria-t-elle, — Giovanni! écoute!

Son ton était singulièrement impérieux. Le jeune homme la regarda avec appréhension. Qu'elle était pâle, longue, maigre, changée!... Était-ce bien Carmela? N'était-ce pas une apparition?... Mais elle s'approchait, elle mettait la main sur son bras. Et alors, lentement, elle répétait, plusieurs fois, d'un air inspiré :

— Fais attention, Giovanni, prends garde, tu es en danger!... Fais attention, Giovanni, prends garde...

Puis elle disparut.

1. Sachet de reliques.

Giovanni, troublé, restait là, dans la ruelle, les pieds dans l'eau sale, sans remuer. Machinalement, il regardait la roue chevelue d'étincelles d'une pièce d'artifice, allumée là-bas, sur la place ; vaguement il entendait le bruit des exclamations de la foule, et il ne bougeait pas. Il tâtait de la main, dans sa poche, la lame de sa *sfarziglia* [1], il réfléchissait... Qu'avait-elle voulu dire? « En danger!... » Mais comme elle avait une voix singulière, maintenant! Il ne reconnaissait pas sa voix... Et ses cheveux épars! et ses yeux!... « En danger!... » Avec quelle ténacité elle l'avait suivi à travers la cohue!... « Prends garde!... » A qui?... Si elle savait quelque chose, pourquoi n'avoir dit que si peu de mots?... « Prends garde!... Tu es en danger!... » Elle était devenue extraordinaire, Carmela. Elle ressemblait à une folle... Pourtant il n'avait pas envie de rentrer dans la fête...

Sur la place, à peu de distance, à l'embouchure du *vicolo*, il entendit comme des suffocations, des cris inarticulés, et il vit les passants qui s'arrêtaient. Il alla jusque-là. Un mendiant, pieds nus, vêtu de loques, en proie sans doute à la folie de la contrition, se portait sur la face de terribles coups de poing, tout en sautant précipitamment comme s'il avait eu la danse de Saint-Guy. De temps en temps, il tombait et gémissait. Il s'était frappé si fort que tout un côté de son visage était violet, et qu'il avait l'œil et la bouche tuméfiés. Des *scugnizzi* l'entouraient, et, chaque fois que sa crise le reprenait, ils sautaient en l'air en même temps que lui, imitant par dérision ses plaintes, et poussant des cris de joie. On lui envoyait des sous. Giovanni, mêlé à l'attroupement, regardait le mendiant avec curiosité. Il pâlit tout à coup et se mit à frissonner : il avait soudain vu, immédiatement près de lui, immobile et l'examinant sans parler, le gueux au bras d'enfant, le même qui était une fois entré à la *trattoria*, et qui avait, sûrement, le mauvais œil. Giovanni s'éloigna, en sentant son front se couvrir de sueur. Ah! c'était vrai! ah! la Carmela n'avait pas menti : un malheur allait arriver...

Il marchait, la tête basse. Il repensait à la grand'mère qui avait demandé pour lui du mal à la Madone. A partir de ce

1. Sorte de poignard.

jour-là, tout avait mal tourné!... Mais aujourd'hui qu'est-ce qui le menaçait?... quoi?... qu'y avait-il, enfin?...

D'ailleurs il suivait le flot, ne cherchant pas à résister, ne songeant même plus à quitter la fête. Car il savait qu'il n'y a rien à faire, quand c'est votre heure. Tenter quoi contre le sort? S'il s'éloignait de la fête, là où il irait c'est là qu'il rencontrerait son malheur. Partir? à quoi bon?... Mais il passait sous les arceaux de lumière, au milieu des feux multicolores, sans rien voir, et il n'entendait plus les mille voix de la foule... Quand il arriva devant l'église, il regarda le grand tableau de la Vierge et de l'Enfant :

— Ah! sainte Mère! protège! protège-moi! — dit-il tout bas.

Et il fit le signe de la croix. Il aperçut, à ce moment, juste devant lui, le frère Annibale causant avec la grosse patronne de la *trattoria*. Il les évita. De qui *cela* devait-il venir? il l'ignorait : il était donc meilleur de s'écarter de tous les gens qu'il connaissait...

Sur la place, l'orchestre jouait un air populaire que chacun fredonnait... On marchait très lentement... Giovanni se dirigea vers la *via del Carmine*, où l'on semblait maintenant un peu moins pressé. En effet, on s'y serait cru dans une petite fête de quartier. Tandis que les deux grandes places avaient été envahies par tout le peuple des faubourgs, la *via del Carmine* était demeurée à ses riverains. Là, on était entre soi, on s'amusait en famille : dans un coin, un petit orchestre, puis quelques marchands de limons, de pastèques et d'eau fraîche, et les jeunes filles de la rue, debout, se tenant par le bras, qui bavardaient entre elles. Les enfants gaminaient. Trois, qui faisaient les aveugles, avec un bandeau sur l'œil, bousculaient le monde. Mais ils avaient poussé une petite vieille et elle était furieuse. Comme ils pouffaient, elle parlait toute seule, en faisant de grands gestes, répétant vingt fois, révoltée :

— *A una nonna! a una nonna!...*

Des jeunes gens, au milieu de la rue, étaient très occupés à gonfler un énorme ballon de papier. On avait allumé un feu, et deux garçons maintenaient dessus, pour que l'air chaud pénétrât bien, l'ouverture du ballon. Deux autres soutenaient la cloche encore inerte. Peu à peu, elle s'animait, elle se dres-

sait, et voici qu'elle se balançait de droite et de gauche, au-dessus de la flamme, lourdement, comme un gros ours. Les enfants, surexcités, couraient autour du feu, en poussant des cris. Quand le ballon fut gonflé, il parut un colossal lampion, sur lequel des bras, levés pour le retenir encore, se dessinaient en silhouette... Il partit enfin. Il monta lentement. Tout le monde, la tête en l'air, le suivait pour voir s'il n'allait pas accrocher, avant d'avoir dépassé les maisons hautes... Un cri étouffé, rauque, affreux, sortit, tout à coup, d'une gorge étranglée; et toutes les têtes se baissèrent en même temps... Deux hommes, près du feu qui lançait encore quelques petites flammes, se regardaient d'une façon effrayante. L'un, les dents serrées, la figure contractée, fixait sur l'autre des yeux étincelants. Celui-ci, livide, paraissait pris d'une terreur immense. On sentait son âme affolée, éperdue : — l'oiseau quand une main pénètre dans sa cage.

— Homme de rien! *carognone*![1] — cria le premier, d'une voix frémissante.

Et il tendit le bras...

On vit une lueur, on entendit le bruit d'un coup de feu. L'autre homme tomba. Celui qui avait tiré cracha sur le corps. Il y eut dans la foule un subit silence. Puis deux ou trois hommes se précipitèrent, en poussant des cris. On courut, allant et venant, tournant sur soi-même, les mains jointes et tremblantes, la figure bouleversée. Tout le monde s'était mis à parler ensemble...

Par terre, le cadavre, la tête abandonnée sur la poitrine, une jambe pliée et l'autre droite, les bras tordus, dans une pose toute contournée, semblait quelque marionnette après la représentation. Dans le visage grimaçant, les yeux fixes regardaient les petites lampes de la fête; un mince filet rouge coulait doucement au coin de la bouche. Quelqu'un ramassa un chapeau gris qui avait roulé sur le sol et le posa sur la tête inerte.

On regardait ce corps, épouvantablement immobile, sans pouvoir en détacher les yeux, saisi de stupeur, ne pouvant comprendre la mort, espérant encore que ce n'était pas vrai, qu'il allait remuer :

1. « Grande carogne! »

— *E fritto*[1] ! — dit quelqu'un en haussant les épaules.

Des femmes gémirent... Derrière, on s'informait de ce qui était arrivé :

— Un malheur.

Des gamins se poussaient. On entendit le bruit d'une béquille toquant sur les dalles. Et une femme habillée de clair demanda ce qu'il y avait.

— Un malheur...

Elle s'approcha, elle jeta un cri :

— Giovanni !

Et elle se mit à sangloter.

Autour d'elle les femmes répétaient :

— *Che malasciorta*[2] ! Un si beau, si beau fils de mère !...

Le frère Annibale passa et regarda. Il eut un sursaut. Il baisa la croix de son chapelet, puis il s'éloigna, sans dire un mot. On s'apercevait que l'assassin avait disparu. Il s'en était allé, la tête haute, le corps redressé, comme s'il venait de se décharger d'un faix écrasant... Boum ! Les gamins faisaient partir des pétards. Là-haut, dans la nuit, le ballon montait toujours : on aurait dit la lune... On mangeait des coquillages, on y voyait comme en plein jour... Nombre de gens assis buvaient des limonades...

XII

Elle était rentrée à la maison dans la soirée. La *nonna* la croyait perdue : elle ouvrit ses bras en pleurant. Mais Carmela se jeta dans un coin, à côté du fauteuil, et ne bougea plus. Sa *nonna* voulait qu'elle se couchât : elle ne répondait pas.

Carmeluccia, mon oiseau, Carmeluccia ! Carmè !...

Rien. La pauvre égarée n'entendait rien. Elle se tenait dans son coin, muette, et respirait fort.

— Carmè ! Carmè !... — répétait vainement la *nonna*.

Mais, à minuit, tout à coup, elle poussa un cri. Elle s'était dressée, et avec terreur, elle épiait dans l'ombre une chose qu'on ne voyait pas. Elle dit, d'une voix cassée par l'angoisse :

1. « Il est frit ! »
2. « Quel mauvais sort ! »

— Giovaniello!... *Guarda! guà*[1]*!* là! il est là!...

Après, ce fut un « ah! » saisissant, et une sorte de longue plainte, puis elle retomba... Là-bas, au Carmine, Giovanni mourait. Elle avait *vu!*

Elle passa la nuit sans un mouvement, allongée sur les carreaux. On ne l'aurait plus cru vivante. Mais la *nonna* qui épiait, qui écoutait, l'entendait respirer, — un très petit souffle paisible maintenant.

La veilleuse de la Madone tremblotait; la vieille regardait les ombres sur le mur, en écoutant, au milieu du silence, la faible haleine. Puis le temps lui dura et elle attendit impatiemment le jour. Elle attendit, sentant lourdement chaque seconde. L'aurore parut. Rien ne sembla changé en Carmela. Elle conserva son immobilité. La *vicchierella* n'en pouvait plus, elle avait envie de crier. Mais elle se taisait, elle ne bougeait pas, elle s'efforçait de ne faire aucun bruit : « Ma petite dort. »

Maintenant on distinguait nettement la figure noire de la Madone dans son encadrement d'or. Et la vieille chuchotait, les larmes aux yeux :

— *Mamma d'o Carmine*, oh! donne-moi la force, la force de gravir ce calvaire! Oh! donne-moi la force de dire toujours : « Seigneur, que ta volonté soit bénie! »

Mais Carmela ouvrit les yeux. Elle s'étira, en bâillant. Une seconde, elle eut une expression de fatigue et d'abattement profonds. Puis, immédiatement, son visage reprit son air habituel d'être ailleurs, et, en marmottant on ne savait quoi, elle se mit à marcher dans la chambre. Sa *nonna* la regardait anxieusement : hélas! échevelée, les vêtements fripés, les chaussures blanchies de poussière et de boue sèche, par où était-elle passée hier? Comme elle avait dû trotter, aller, venir, courir, rôder! Dans quel état! dans quel état!... Mais allez donc savoir ce qui était arrivé! Elle paraissait sourde et aveugle. Elle n'avait pas eu un regard pour sa *nonna*. Elle la frôlait sans la remarquer, elle n'entendait, pas ses questions... Tout à coup, la vieille, distinctement, la vit prendre un couteau traînant sur la commode et le cacher sous ses vêtements. Alors, épouvantée, elle

1. « Regarde, regarde! »

commença à crier, et elle tenta des efforts inouïs pour se lever de son fauteuil, afin d'empêcher Carmela de sortir. Vainement, pauvre infirme!... Carmela ouvrit la porte et partit. La *nonna* espéra que dans la rue on l'arrêterait : tout le monde avait dû entendre crier.

Quand Carmela parut au bas de la maison, Serafina et Marianna, en effet, regardant la fenêtre de la *nonna*, parlaient à Errico avec agitation : elles firent un pas vers la jeune fille. Mais celle-ci était si étrange, souillée dans le frais matin, crottée comme une mendiante, elle était si longue, si blanche et si maigre, et dans ses yeux une telle flamme surnaturelle brillait, que les deux commères, frappées de stupeur et de crainte, n'avancèrent pas davantage... Et la Carmè passa, marchant comme dans un rêve, et elle s'éloigna au milieu de la surprise et du chuchotement des femmes. Quelques enfants, et Salvatore le coiffeur, pris d'une intense curiosité, la suivirent de loin pour voir ce qu'elle allait faire...

***

Après Toledo, Carmela s'engagea dans les ruelles qui descendent vers le port, puis, tournant à gauche, elle remonta vers le quartier de San Domenico. Elle avançait avec assurance, d'un pas rapide, comme lancée à un but, sans une ombre d'hésitation, et pourtant il était bien certain qu'elle passait parmi les choses sans les voir. Elle semblait poussée par une force merveilleuse. Elle était si étonnante que tous ceux qui la croisaient se retournaient. Ils avaient été saisis par ce teint d'ivoire des recluses, par ces mains de squelette, par ces yeux, cet air hagard. Elle traînait sur le pavé deux souliers défaits; d'une main elle soutenait son jupon mal attaché; ses cheveux étaient emmêlés. Elle avançait, insolite et inquiétante, au milieu de l'encombrement des ruelles pleines d'ânes et de petites voitures. De temps en temps, d'une rue transversale, une coulée de soleil tombait : les aubergines, les tomates et les poivrons resplendissaient, et la chair des enfants nus devenait rose. Puis, c'était l'ombre, le grouillement dans l'ombre, les rassemblements autour des marchands d'eau fraîche, et les

mioches qui des *bassi* chassent les mouches en agitant une crinière de papier au bout d'un bâton. La Carmela allait, mordant parfois son mouchoir... Et les gamins de son *vico* la suivaient en trottinant, et Salvatore, le coiffeur, qui arpentait les rues avec ses grandes jambes.

Elle arriva à la *via Tribunali*, qui est une des voies les plus animées de Naples. A peine plus large que tous les *vicoli* qui descendent de Saint-Elme, mais presque plate, elle est sans cesse parcourue par une foule de *carrozzelle*. Pas de trottoirs. Aussi, à chaque instant, doit-on s'aplatir contre les maisons.

Carmela longea la tombe de Pontano[1]. Là, elle fut arrêtée par un encombrement. Le gros cheval d'une charrette de meunier était tombé en travers de la rue; des voitures, des fiacres, des charretons étaient survenus : une mêlée... Chacun pestait, claquait du fouet, et l'on menait un bruit de tous les diables... Elle put enfin se faufiler entre les roues des attelages et parvint à l'église du Purgatoire, devant laquelle se trouvent quatre bornes surmontées d'os croisés et de têtes de morts. En face de l'église, sous de hautes arcades, sont installés fruitiers, boulangers, poissonniers, bouchers, revendeurs d'huiles. Les bouchers ont vêtu leurs morceaux de sacs de mousseline, couleur de sang, à cause des mouches. Des marchands de légumes sont assis par terre, au pied des piliers.

C'est à ce marché qu'allait Carmela. Quand elle fut arrivée, elle le fouilla du regard. D'abord elle remarqua seulement, sur une chaise, près d'un étal de moules et de coquillages, une femme en deuil, échevelée, beaux yeux noirs et bouche animale, laquelle, à gros baisers bruyants, embrassait un petit garçon qui n'avait pour toute nippe qu'un tablier, et qui criait parce que les baisers de sa *mamma* l'ennuyaient. Elle vit aussi un âne, portant des fruits dans des poches de paille tressée et que l'homme qui l'accompagnait menait par la queue. Devant l'église, un enfant nu était assis sur une tête de mort... Entre l'église et le marché, les voitures passaient en courant, à grand bruit, rasant les murs, et, à tout instant, il fallait se garer. Un homme accoudé à un balcon, sous les hautes arcades, au premier étage, regardait dans la rue. A la porte d'un petit café

1. Monument élevé *via Tribunali*.

voisin de l'église, un vieux, assis sur un tabouret, dormait profondément au milieu du tapage.

Carmela s'approcha des marchands. Elle examinait les femmes autour des étalages...

Elle s'arrêta tout à coup. Une petite femme brune achetait un morceau de viande ; le boucher, en pesant, lui racontait une histoire... Va toujours, oui !... la commère surveillait la balance :

— Dites : encore ce petit morceau, Nicò ?... Mais celle-là, qu'est-ce qu'elle veut ?... — s'écria-t-elle soudain en pâlissant.

Blanche comme une morte, Carmela s'était campée devant elle, et la regardait fixement sans rien dire.

— Vous la connaissez, vous, vous la connaissez, celle-là ?... Qu'est-ce qu'elle veut ? — balbutia Tolla.

— Tu le sais, — fit sourdement Carmè. — Et elle ose, Madone ! elle ose encore paraître ! — s'écria-t-elle en levant ses bras maigres.

— Cette folle ! et de quel trou à puces cela sort ? Allez ! filez !... Vous me faites besoin de me gratter...

La Tolla avait repris son aplomb.

— Tais-toi ! — interrompit violemment Carmela.

Un homme, à la tête surmontée d'un étalage de pastèques, puis un charbonnier, puis une vieille marchande d'oignons, s'étaient arrêtés,

— A cause d'elle, on a tué mon amant ! — cria Carmè.

La Tolla ricana :

— Ha ! ha ! ce manche à balai !... Ha ! ha ! son amant !...

— A cause d'elle, à cause d'elle, on a tué mon amant... Parce que c'est une chienne, vous savez... Oui, comme les chiennes, comme les chiennes avec tous les chiens... Dites, vous, à côté d'elle, est-ce que vous voulez ? vous avez envie ?... Tolla, il y a un homme à côté de toi qui veut... Eh bien ? eh bien, tu n'y vas pas, *sbrivugnata*[1] !...

Et, faisant un pas vers Tolla, elle cria :

— Vous êtes une bête, une bête !

Puis, elle cracha par terre avec dégoût.

— Et vous, vous êtes une folle, — dit Tolla.

1. Déhontée.

Elle toucha son front :

— La pauvre, elle a perdu la tête. Elle ne sait plus...

— Et il est mort! — fit d'une voix déchirante, en se tordant les mains, Carmè. — Il est mort... Et moi, maintenant!... Mon seul amour!... Ce n'était pas un homme. Tout... il était tout pour moi!... Mon Sauveur! mon Jésus! cœur!... doux cœur!... mon Giovanni!...

— Mais toi, tu n'étais rien pour lui, manche à balai! — cria Tolla.

Cependant la foule s'était décidée pour Carmela : son air de somnambule, sa voix, sa douleur... Et Salvatore qui, à ses voisins, racontait... Quand Tolla ouvrit la bouche, cette fois il y eut des huées et des sifflets. Un mauvais *scugnizzo*, derrière elle, tapa dans ses mains pour l'exaspérer... L'homme qui était à la fenêtre là-bas, se pencha pour essayer de voir, et il donna des signes d'inquiétude.

Carmela répondait, avec un sourire d'une douceur divine :

— Rien pour lui! Madone!... Mais c'est moi qui l'ai possédé!... puisque je l'adorais... Je l'ai eu tout entier, moi, je l'ai connu tout entier... Je puis en dire plus, moi, sur un seul cheveu de lui, qu'elle, elle ne pourrait en dire, cette femelle! sur tous les hommes qui l'ont... Rien pour lui! Madone! Mais est-ce qu'elle peut comprendre?...

Cependant le visage de Carmela changeait d'expression. Il devint menaçant. Elle s'approcha de Tolla à la toucher :

— Mon cœur, le cœur de mon cœur, cette nuit, ton Piémontais l'a tué!... Et tu crois que c'est fini? — dit-elle à voix basse.

Elle fit rapidement le signe de la croix :

— Regarde ici, Giovanniello? — cria-t-elle au ciel avec éclat.

Et, ayant fouillé sous ses vêtements, elle leva le bras et frappa deux fois l'autre, qui tomba.

Une grande bousculade s'ensuivit. On entendit des hurlements là-bas, à la fenêtre. L'homme agitait les bras comme un guignol, et s'arrachait les cheveux. — C'était le cicerone. — Un âne se mit à braire. Les cochers arrêtés par l'encombrement criaillaient et claquaient du fouet. Le gosse de la vendeuse de moules (celle-ci n'avait pas bougé pendant toute la discussion : ah! elle en avait entendu d'autres!...) effrayé,

brailla. On portait Tolla couverte de sang au petit café voisin de l'église. En pénétrant dans le café, la foule renversait des chaises. Le vieux qui, au milieu du vacarme, dormait près de la porte, bousculé, ouvrit les yeux. Il fut étonné de voir une femme morte.

*
* *

« *Managgia! managgia! Sangue d'a Maronna*[1]! ...»

Au *vico*, Salvatore avait tout raconté. De fenêtre à fenêtre, on s'interpellait. La Carmè homicide! la Carmè à la prison! Maintenant, c'était comme une révolution. On s'exclamait. *Managgia!* la Carmè! Des groupes bavards gesticulaient. Devant chaque porte, on levait les bras, on s'agitait.

La *nonna*, assise dans son fauteuil, là-haut, s'émut. Seigneur! qu'y avait-il?... Elle tendait, tendait l'oreille. Mais elle ne pouvait pas entendre...

— Serafina! — cria-t-elle.

Les têtes se levèrent. Ah! c'est vrai! Il y avait la grand'mère! On n'y avait plus pensé... La pauvre!

— Serafina! — répéta la vieille avec anxiété.

La Serafina hésitait. Annoncer cela à la *nonna*!... Cependant elle fit signe à Marianna et toutes les deux ensemble s'avancèrent vers la maison.

Alors, en bas, on écouta.

On entendit d'abord la voix de Serafina... Puis un gémissement de la *nonna* à vous fendre le cœur. La bonne Marianna, elle, s'était mise à pleurer tout haut... Puis un silence... Puis une explosion de sanglots et de mots entrecoupés... La Serafina consolait la vieille d'un ton mal assuré...

Sous le balcon, tous écoutaient.

— Ce malheur!... Tout ce malheur qui nous est venu! bégayait la *nonna* en larmoyant.

— Oh! oui! oh! *puverella*!

— Et c'est elle, elle... qui a fait... cela!... Elle si douce... douce comme l'agneau... de Dieu!...

— Dieu qui l'a vue, va, l'a jugée...

1. « Malheur! malheur! Sang de la Madone! »

— Jésus! tout ce malheur!... Et pourquoi?... pourquoi?... répétait la vieille.

— Le Seigneur l'a voulu, *mamma*. Aie patience. Il te fera venir avec elle auprès de son trône, — fit doucement Serafina.

La *nonna* gémit :

— Uh! uh! ma petite, ma petite!... Carmenella!...

Sous le balcon, pleins de pitié, de grosses larmes dans les yeux, tous écoutaient.

Cependant il y en eut une qui eut à faire dans son *basso*; elle s'en alla, discrètement, sur la pointe des pieds.

Puis une autre, que son petit, là-bas, avait appelée. Puis encore une autre...

Et peu à peu, un à un, chacun s'en retourna à ses occupations.

Et bientôt les marchands recommencèrent à crier leurs marchandises. Et les paniers redescendirent au bout des ficelles.

Le petit marteau d'Errico se remit à taper, taper, taper...

Enfin, vers midi, une voix qui passait, une voix jeune et fraîche, pleine de vie, insouciante, lança joyeusement au ciel sa chanson :

Vocca 'e Napulitana, quanno vase...

— sa belle chanson!

EUGÈNE MONTFORT

...

ra
a.

les

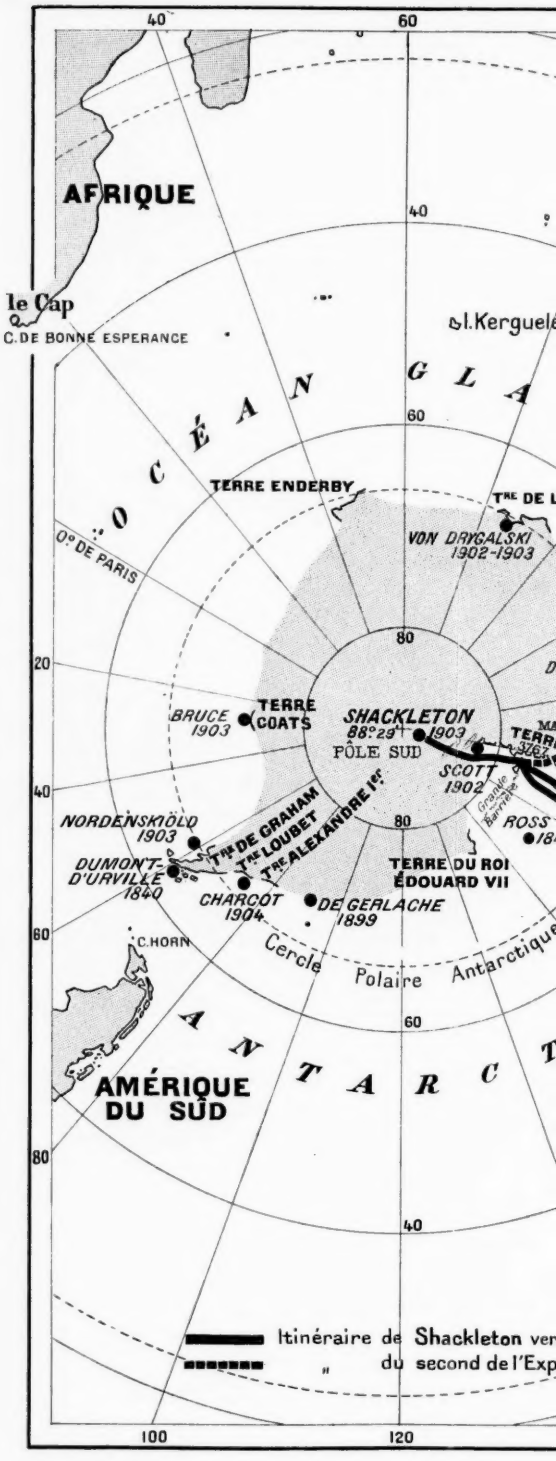
o;

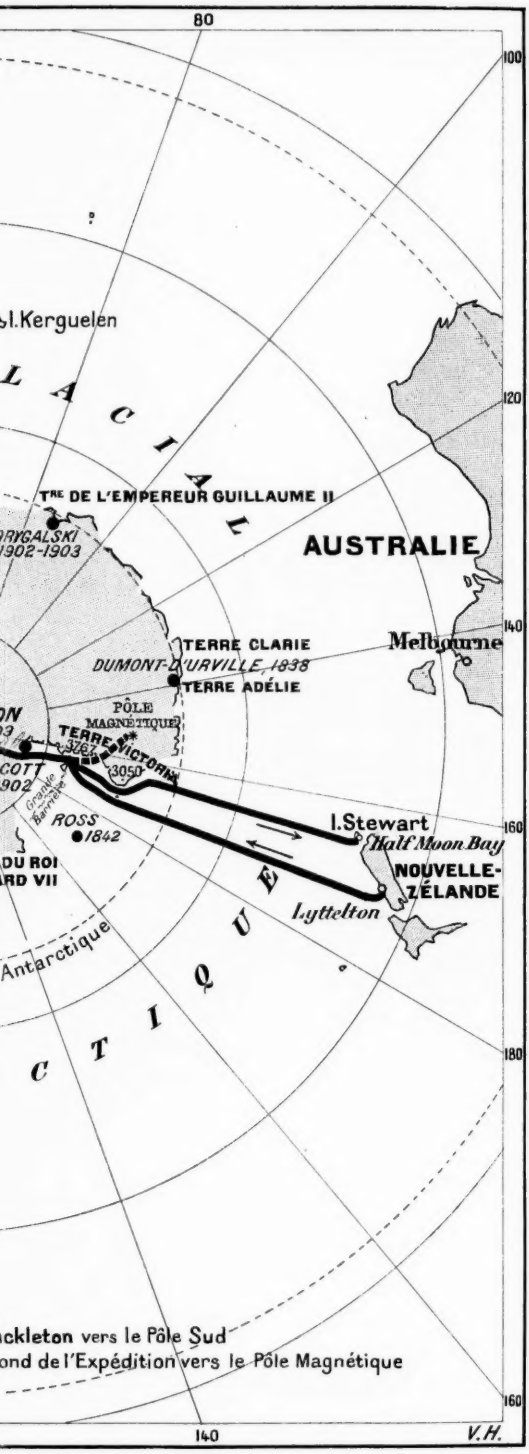
nis

ba-

ar-

et
iel


AFRIQUE
le Cap
C. DE BONNE ESPERANCE
I. Kerguelé
OCÉAN GLA
TERRE ENDERBY
TRE DE L
VON DRYGALSKI
1902-1903
0° DE PARIS
BRUCE
1903
TERRE
COATS
SHACKLETON
88°29'
1903
PÔLE SUD
SCOTT
1902
NORDENSKIÖLD
1903
TRE DE GRAHAM
TRE LOUBET
TRE ALEXANDRE Ier
DUMONT-
D'URVILLE
1840
CHARCOT
1904
DE GERLACHE
1899
TERRE DU ROI
ÉDOUARD VII
ROSS
C. HORN
Cercle Polaire Antarctique
ANTARC
AMÉRIQUE
DU SUD
Itinéraire de Shackleton ver
" du second de l'Exp


80
100
120
140
160
180
160
140
V.H.
l.Kerguelen
L A C I A L
TRE DE L'EMPEREUR GUILLAUME II
RYGALSKI
1902-1903
AUSTRALIE
TERRE CLARIE
DUMONT-D'URVILLE, 1838
TERRE ADÉLIE
Melbourne
PÔLE
MAGNÉTIQUE
TERRE VICTORIA
3050
ON
COTT
1902
Grande
Barrière
ROSS
1842
DU ROI
ARD VII
l.Stewart
Half Moon Bay
NOUVELLE-
ZÉLANDE
Lyttelton
Antarctique
C T I Q U É
ckleton vers le Pôle Sud
ond de l'Expédition vers le Pôle Magnétique

VERS LE PÔLE SUD

Le 24 mars 1909, une grande nouvelle excitait en Angleterre l'enthousiasme national et dans tous les autres pays éveillait le plus vif intérêt. De Nouvelle-Zélande l'expédition, commandée par le lieutenant Shackleton et partie quinze mois auparavant pour l'Antarctique, annonçait une victoire sans précédents sur les glaces australes. Au prix d'un admirable effort d'énergie et d'endurance, son chef était parvenu à 178 kilomètres du Pôle Sud. Jamais auparavant on n'avait réussi à approcher aussi près de l'un ou de l'autre sommet de l'axe terrestre. L'Américain Peary qui jusque-là détenait le record était resté en 1906 à 320 kilomètres du Pôle Nord. Une comparaison avec des trajets familiers au lecteur montre, avec la clarté d'un graphique, le progrès accompli par la récente expédition anglaise. La distance à laquelle elle s'est arrêtée du Pôle antarctique correspond à celle de Paris à Dieppe, tandis que l'espace séparant le terminus de Peary du Pôle arctique est à peu près égal au trajet de Paris à Bruxelles.

Ce résultat est d'autant plus remarquable qu'avant l'expédition de Shackleton une seule tentative avait été dirigée vers l'extrême sud. A peine commencé, le siège du Pôle austral est donc presque terminé, alors que dans le nord, depuis plus d'un demi-siècle, en dépit d'efforts répétés, la brèche est à peine ouverte. Pour quelle cause les progrès ont-ils été si lents dans l'Arctique et si rapides dans l'Antarctique?

Comme le mémorable voyage de Nansen nous l'a appris, la

calotte boréale est occupée par un océan très profond, lequel est presque complètement fermé. Prenez une carte, vous voyez une ligne de côtes pour ainsi dire continue ceinturer cette mer : au nord de l'Europe, le Spitzberg et la terre François-Joseph ; plus à l'est le large et massif épanouissement de la Sibérie ; ensuite l'Amérique, et son cortège d'îles ; enfin le Grönland. Ces terres sont, pour la plupart, d'accès facile dans leurs parties méridionales ; mais que l'on essaie de les dépasser et de pénétrer dans le bassin arctique, la situation change du tout au tout.

Sur la carte, l'on se rend compte de suite des dangers que l'entreprise présente pour un navire. Entre les terres qui l'enveloppent au sud, la méditerranée polaire ne communique que par trois brèches avec l'océan mondial, la *Weltmeer*, pour employer l'expression si représentative des Allemands. C'est entre le Grönland d'une part, le Spitzberg et la Norvège de l'autre, le large entonnoir formé par l'Atlantique arctique, puis de chaque côté de l'Amérique, deux goulots, à l'ouest le détroit de Bering, à l'est le canal de Smith qui isole le Grönland de l'archipel boréal du Nouveau-Monde. Dans ce bassin fermé sont entassées d'énormes banquises, qui, sous la lente impulsion d'un courant marin, dont le célèbre voyage du *Fram* a révélé l'existence, sont charriées des parages du détroit de Bering vers le Pôle, et refoulées ensuite vers le sud-ouest du côté de l'Europe et du Grönland. Entraînés par les eaux, ces trains de glace pressent avec force contre la digue protectrice, que forment au nord de notre continent l'archipel François-Joseph et le Spitzberg ; puis, à l'ouest de cet obstacle, trouvant la large brèche de l'Atlantique, ils s'y engouffrent et descendent le long du Grönland oriental en colossale débâcle. Pareillement par le détroit de Smith, c'est vers Terre-Neuve un défilé continuel d'icebergs et de « champs » redoutables.

Aussi bien du Spitzbeng septentrional ou de l'archipel François-Joseph un vapeur essaie-t-il de déborder dans l'Océan polaire : il est repoussé et souvent mis à mal par des banquises que la dérive charrie contre ces îles. Témoin l'accident arrivé à l'expédition du duc des Abruzzes. Parvenue à l'extrémité septentrionale de l'archipel François-Joseph, sa solide *Stella Polare* fut jetée à la côte par une convulsion des glaces. Le long du Grönland oriental, le principal vomitoire du bassin

arctique, le danger est encore plus grand. Poussées par le courant, les banquises vous arrivent droit dessus avec une force irrésistible. Heurtés par ces masses formidables, les navires sont broyés et coulés; le moins qui puisse leur arriver, c'est d'être entraînés en arrière : sur cette route, aucun vapeur n'a pu approcher du Pôle à moins de 2 300 kilomètres.

Dans le détroit de Smith, tout aussi périlleuse est la navigation, et, si, au prix d'avaries, on parvient à se frayer un passage à travers ses glaces en débâcle, c'est au bout la massive banquise du bassin polaire. Ce corridor conclut à une muraille infranchissable.

Devant l'impossibilité de frayer un passage à leurs navires à travers les amoncellements de glace, les explorateurs ont alors essayé d'y cheminer avec des traîneaux tirés soit par des hommes, soit par des chiens : les difficultés se sont révélées aussi invincibles que sur mer. C'est que les glaces marines, loin de présenter une surface unie comme la croûte qui recouvre les lacs, forment le plus effroyable chaos de blocs que l'on puisse imaginer. Sous la poussée des vents et des courants, des portions de nappes se décollent, et, pressant avec une force irrésistible contre les parties demeurées immobiles, les chevauchent après de terribles collisions. Telle une rencontre de deux lourds trains de marchandises, et, de même que dans un tamponnement locomotives et wagons s'entassent en monticules de débris, les bords des deux banquises heurtées s'accumulent en amas de blocs monstrueux. Les « champs » de glace polaire se trouvent ainsi hérissés de chaînes de mamelons abrupts, et déchirés de profondes vallées. Imaginez une marqueterie disloquée, dont une partie des cases aurait été dressée debout. Sur un pareil terrain, le halage de lourds traîneaux est naturellement très lent et devient rapidement épuisant; du matin au soir, on peine sans une minute de repos; comme le contait plaisamment un explorateur, la journée de huit heures est inconnue au Pôle, et, à la fin de l'étape, le gain est seulement de quelques kilomètres. Aussi bien, après un effort prolongé la caravane s'arrête à bout de forces. De plus, très fréquemment la route se trouve coupée. A la suite de tempêtes, des déchirures s'ouvrent dans la carapace rigide; tantôt alors naissent des archipels flottants ou de

larges nappes d'eau, et cela par des températures de 50° sous zéro : lors de sa dernière tentative vers le Pôle, au beau milieu du bassin arctique, Peary rencontra un lac de plus de cinq kilomètres, et dut attendre plusieurs jours avant que le gel l'eût recouvert d'une couche suffisamment solide pour porter sa caravane.

Bien plus, tandis que les explorateurs s'épuisent en efforts désespérés pour gagner à grand'peine quelques kilomètres vers le nord, la banquise sur laquelle ils cheminent est insensiblement repoussée vers le sud par la dérive des eaux. Après une pénible journée ils ont avancé de 5 ou 6 kilomètres dans la direction du Pôle; ils bivouaquent ; pendant ce repos, le courant entraînant leur radeau de glace leur fait perdre souvent la moitié du gain si laborieusement obtenu. Au début de son raid héroïque vers l'extrême nord, pareille déconvenue arriva au capitaine Cagni, le compagnon du duc des Abruzzes. Au retour, ce fut pis encore : rejetée hors de sa route par la dérive, la caravane italienne eut toutes les peines du monde à rallier l'île sur laquelle était installée sa base d'opérations.

Devant ce problème insoluble d'avancer au nord sur un sol mobile qui se déplace vers le sud, Nansen eut l'idée géniale d'employer à la pénétration dans le bassin arctique le courant marin qui en repoussait navires et caravanes. Véhiculé par la banquise, le *Fram* passa au sud du Pôle, à peu près à moitié route entre ce point et la terre François-Joseph et atteignit ainsi la plus haute latitude à laquelle soit parvenu un navire. L'an prochain, avec ce même *Fram*, le capitaine Roald Amundsen se propose de recommencer l'expérience, mais cette fois en entrant dans la banquise à la pointe nord-ouest de l'Amérique, à l'est du détroit de Bering. Se plaçant ainsi au centre de la masse en mouvement, l'explorateur norvégien espère suivre une trajectoire plus septentrionale que Nansen. Au cours de cette nouvelle dérive, le *Fram* passera-t-il au Pôle? Pur hasard! Dans une telle entreprise, le capitaine n'a plus aucun contrôle sur sa direction; il est, lui, réduit à la passivité absolue, et son navire à l'état d'épave.

En résumé, si toutes les marches vers le Pôle Nord ont échoué jusqu'ici, ces échecs sont dus uniquement au vaste océan qui enveloppe ce point mathématique et au courant qui

déplace ses eaux. Pour atteindre directement le but, un terrain stable fait défaut, et, si l'on emploie le moyen indirect du charriage par la dérive, on est exposé à passer à coté. La situation est la même que si l'on partait de Marseille en ballon, par un vent de sud, avec le projet d'atterrir à Paris.

*
* *

Pareillement la configuration de l'Antarctique explique la rapidité de la marche vers le Pôle Sud. Quoique la zone polaire australe soit encore presque entièrement inconnue, nous savons cependant ce qu'elle renferme. Une série de faits positifs et probants indique l'existence autour de ce sommet de l'axe terrestre d'un très vaste continent. Ses dimensions dépasseraient celles de l'Europe augmentée d'une partie de l'Australie. Sur presque toute la périphérie de la zone antarctique, apparaissent, en effet, des fragments de côtes plus ou moins étendus. Au sud de l'Amérique, existe un vaste complexe de terres et d'îles, terre de Graham, terre du Roi-Oscar, terre Loubet. A l'est, dans l'Atlantique austral, en 1904, l'expédition écossaise de Bruce a découvert un autre morceau de continent, la terre Coats. Plus loin encore dans la même direction, du méridien du canal de Mozambique jusqu'à celui de la Nouvelle-Zélande, soit sur le tiers de la longueur du cercle polaire, les explorateurs ont rencontré des lignes de côte presque continues : terre de l'Empereur-Guillaume II, terres d'Adélie et de Clarie, terre Victoria, etc., etc. Suivant toute vraisemblance, ces divers morceaux sont unis et forment le rebord septentrional du continent antarctique. Jusqu'ici, à notre connaissance, en deux régions seulement ce groupe terrestre se trouve profondément échancré par l'océan. Entre la terre Victoria et la terre Loubet, le Pacifique austral paraît dessiner une large entaille; de même, entre la terre de Graham et celle de Coats, l'Atlantique semble créer une convexité dans l'épaisseur de l'Antarctide; selon toutes probabilités, le sixième continent affecte une forme triangulaire analogue à celle de l'Afrique et se présente opposé par le sommet à l'Amérique du Sud.

Cette masse terrestre est entièrement couverte de glaciers. Ici

la glace a pris la place du sol. Déchirés de crevasses et accidentés de monticules, les glaciers sont, comme les alpinistes le savent par expérience, d'un parcours difficile, surtout lorsque l'on tire derrière soi de lourds traîneaux. Mais là au moins on se trouve sur la terre ferme, et quelque lente et quelque pénible que soit la marche, on n'est point exposé sur un glacier, comme sur la banquise, à perdre le résultat de ses efforts par l'effet de la dérive. Chaque pas en avant est et demeure un progrès et chaque étape constitue un gain certain sur l'inconnu. Les géographes étaient persuadés qu'une caravane bien entraînée et disposant de puissants moyens de transport pourrait avancer très loin vers le Pôle Sud, une fois qu'elle aurait réussi à prendre pied sur le continent. Dans cette opération se rencontre la grosse difficulté de l'exploration antarctique, et cela en raison même de l'intensité de la glaciation. Tellement puissants sont les glaciers de la zone polaire australe qu'ils débordent en mer en murailles hautes parfois de plus de 80 mètres. A la place de rochers, les côtes ne représentent le plus souvent qu'un développement de murailles de glace à pic; telles des falaises du Pays de Caux, tout en glace. Impossible par suite d'aborder, et autour de ces escarpements aucune sûreté pour le navire; nulle part un mouillage et partout le danger d'un engloutissement dans un formidable raz de marée produit par le décollement de quelque pan de glacier. De plus, en avant de ces terres singulières, de larges et épaisses banquises, très tenaces.

Au sud la lutte se présente donc dans des conditions opposées à celles qui se rencontrent dans le nord. Dans l'Arctique on arrive aisément aux terres limitrophes du bassin polaire, au Spitsberg, au Grönland, mais au delà l'absence d'un terrain stable paralyse les progrès. Dans l'Antarctique, au contraire, c'est aux abords mêmes de la zone glacée que les explorateurs se trouvent aux prises avec les plus grosses difficultés; cette zone dangereuse franchie, la marche en avant paraît devoir être facile.

De 1901 à 1903, cinq expéditions organisées par la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suède, l'Écosse et la France firent voile vers l'Antarctique. Toutes ont obtenu des résultats scientifiques considérables, mais quant à la pénétration, très diverses

ont été leurs fortunes. Les Allemands découvrirent sous le méridien de Madagascar la terre de l'Empereur-Guillaume II. L'énorme glacier qui couvre ce fragment du continent semble une voie relativement facile vers le sud; malheureusement le navire de la mission se trouvant pris dans la banquise, sans la moindre protection, et étant exposé à être d'un moment à l'autre entraîné au large, son chef jugea prudent de ne pas s'éloigner de la côte. Les Suédois installés à la terre de Graham n'accomplirent qu'un raid peu étendu, faute d'un nombre suffisant de chiens, et, au moment où il allait agrandir le cercle de ses découvertes, Charcot fut arrêté par un dangereux échouage. Enfin les Écossais ne purent débarquer sur leur terre de Coats. Seuls, les Anglais réussirent à accomplir un progrès considérable vers le Pôle. Dans les premiers jours de février 1902, leur expédition, commandée par le capitaine Scott et dont faisait partie le lieutenant Shackleton, arrivait à la terre Victoria. Là, du premier coup, elle avait la chance de trouver un mouillage, si sûr que son navire, la *Discovery*, put y demeurer deux ans aussi tranquille que dans un bassin. C'est jusqu'ici le seul port naturel que l'on connaisse au delà du cercle polaire austral.

A l'avantage de la sécurité, cette base d'opérations joignait celui d'être située à proximité d'une magnifique route de pénétration vers le sud. A quelques kilomètres de la station de Scott, commence la « Grande Barrière », la plus extraordinaire formation glaciaire du globe. Représentez-vous une nappe de glace, large de 800 kilomètres et longue de 600 au moins, accolée à une chaîne de montagnes et flottant à la surface de la mer sur laquelle elle se termine par une falaise verticale haute de 30 à 80 mètres.

Sur la nature de ce gigantesque appareil glaciaire les opinions sont partagées. D'après les uns, ce serait un glacier issu des montagnes voisines, d'après les autres une banquise chargée d'entassements de neige millénaires. En tout cas, et c'est là le point intéressant, la « Grande Barrière » présente une surface admirablement plane et horizontale. Sauf dans le voisinage de la terre, pas le moindre accident de terrain, pas un mamelon, pas une crevasse; sur des centaines de kilomètres, une immense plaine sans autre dénivellation que les

vagues de neige créées à sa surface par le vent; en résumé, la plus admirable voie de pénétration qu'un explorateur puisse rêver.

Le 2 novembre 1902, au début de l'été austral, avec deux compagnons, le lieutenant Shackleton et le Dr Wilson, et deux traîneaux tirés par des chiens, Scott s'acheminait vers le sud à travers ce magnifique glacier. Après deux mois de marche dans ce grand désert blanc, la petite troupe s'arrêtait, à bout de forces, par 82° 16′ de latitude, soit à 850 kilomètres du Pôle. Sur le précédent record, le gain n'était pas inférieur à 450 kilomètres. L'épuisement de Scott et de ses compagnons provenait non point des difficultés du terrain, mais uniquement de causes accidentelles. Empoisonnés par la morue sèche dont on les avait nourris, les attelages étaient tombés malades et avaient finalement succombé. Privés de leurs chiens, les explorateurs les remplacèrent courageusement à la bretelle des traîneaux; mais à leur tour ces vaillants furent vaincus par la fatigue et par la maladie. A la suite de ce labeur épuisant et de l'absorption de conserves de mauvaise qualité, le scorbut qui précédemment avait attaqué l'expédition se déclara de nouveau parmi la petite troupe. Sans ces circonstances adverses, Scott aurait pu pousser beaucoup plus loin. Au delà, la « Grande Barrière » étalait son uniformité blanche sur une distance de 100 à 150 kilomètres au moins, jusqu'à une haute chaîne de montagnes dressée en travers de l'horizon.

Les résultats de cette première tentative vers le Pôle Sud étaient très importants. Les inconnues du problème se trouvaient dégagées; une excellente base d'opérations et une route facile à travers les glaces australes étaient découvertes.

***

Six ans s'écoulèrent avant que ce brillant succès pût être poursuivi. C'est que les expéditions antarctiques coûtent très cher, et, après avoir dépensé plusieurs millions pour la mission de Scott, le gouvernement et les sociétés savantes d'Angleterre se recueillaient. Mais chez nos voisins d'outre-Manche, l'initiative privée n'hésite jamais à s'exercer au profit de

l'exploration géographique : le lieutenant Shackleton put organiser une nouvelle expédition, et, en février 1908, avec quinze compagnons, il s'installait de nouveau à la terre Victoria, près des anciens quartiers d'hiver de Scott.

Instruit par l'expérience de sa première campagne, le chef de la mission avait amené de puissants moyens de transport. C'était d'abord huit poneys de Mandchourie destinés à servir de bêtes de trait et ensuite d'animaux de boucherie pendant le raid projeté vers l'extrême sud. Habitués dans leur pays natal à d'âpres tempêtes et à des froids de 30° et 40° sous zéro, ces petits chevaux devaient dans l'Antarctique retrouver un milieu leur convenant à tous égards. La mission disposait de plus de traîneaux automobiles destinés au transport des convois sur la « Grande Barrière » dans le raid vers le pôle. Sur le glacier ces véhicules n'ont pas marché; au contraire, sur la banquise marine ils ont en diverses excursions couvert plus de 600 kilomètres, par des températures de 20° à 30° sous zéro. Cet échec de l'automobilisme sur le grand glacier antarctique n'est nullement décisif. Lors d'essais effectués dans les Alpes, les traîneaux de Charcot ont fourni une très bonne vitesse, tandis que d'autres construits à l'étranger n'ont pu démarrer.

Mais le principal avantage que possédait Shackleton sur ses prédécesseurs, c'était sa connaissance du terrain. Il n'avait à dépenser ni temps ni efforts en excursions préliminaires pour étudier les conditions de l'entreprise; du premier coup il pouvait en toute confiance parcourir le tiers de la distance qui le séparait du Pôle.

Le 4 novembre 1908, la caravane se mit en route. Outre le chef de la mission, elle comptait trois hommes, et quatre traîneaux tirés chacun par un poney et chargés de trois mois de vivres. La marche sur la Grande Barrière fut très rapide. En vingt-six jours on arrivait au terminus de Scott, alors qu'en 1902 ce trajet avait exigé pas moins de cinquante-neuf étapes; une semaine plus tard, on atteignait le pied de l'énorme massif montagneux qui limite le glacier vers le sud. Désormais finie la piste facile, suivie jusque-là, finies les rapides étapes. Maintenant chaque pas en avant n'est obtenu qu'au prix d'un long et pénible effort. Après cette formidable crête, c'est un nouveau glacier, long de 200 kilomètres, très incliné,

avec de larges crevasses masquées par une neige trompeuse. Soudain un de ces « ponts » s'écroule sous le poids de la petite troupe et le dernier poney qu'elle possédait est englouti. Dès lors les explorateurs n'avancent plus qu'attachés tous ensemble à une même corde, comme le font les alpinistes dans les ascensions dangereuses. Aussi combien lente devient la marche et combien pénible le halage des traîneaux! Dix heures de suite on travaille sans relâche et parfois l'étape n'est que de 600 mètres. Et cela dura ainsi douze jours pour franchir une seconde chaîne de montagnes, haute de plus de 2 000 mètres.

Cette partie de la calotte antarctique n'est qu'un hérissement de formidables crêtes alpines, dressées en avant du Pôle comme pour en défendre l'accès. Ce deuxième rempart escaladé, voici qu'un troisième se lève encore plus formidable. C'était heureusement le dernier. Après une vertigineuse ascension, Shackleton et ses compagnons débouchaient sur un immense plateau neigeux, perdu dans les airs à 3 000 mètres d'altitude. Maintenant le terrain est facile : plus de montagnes; d'horizon en horizon, rien qu'une haute plaine blanche infinie et uniforme. La marche serait presque facile sans d'effroyables coups de vent accompagnés de froid de 40° sous zéro. Telle était la violence de ces ouragans que pendant trois jours les explorateurs durent demeurer sous la tente, blottis dans leurs sacs de couchage, et, telle était l'âpreté de la brise que malgré cette précaution tous éprouvèrent de cruelles congélations. D'aussi basses températures en été ne sont nullement extraordinaires à une aussi grande altitude, dans le voisinage d'un pôle. Dans le nord, à une latitude beaucoup plus basse, Nansen a éprouvé au début de l'automne des froids presque aussi rigoureux. Pendant sa traversée des glaciers du Grönland, sous le même parallèle qu'Arkangel, et à une altitude de 2 500 mètres seulement, il éprouva une température de 30° sous zéro pendant les premiers jours de septembre.

Depuis plus de deux mois, Shackleton cheminait sans repos, aux prises avec toutes les difficultés de la haute montagne, et avec des rations de famine, afin de pouvoir avancer aussi loin que possible. A ce régime de jeûne, de jour en jour les forces fléchissaient; le 9 janvier 1909, il fallut se décider à la retraite. On se trouvait alors par 88° 23′ de latitude, soit à 178 kilomètres

du but suprême. A perte de vue, s'étendait le plateau neigeux, gardant inviolé le secret du Pôle.

La retraite fut lente; seulement le 4 mars les vaillants pionniers des glaces rallièrent la station d'hivernage. Leur voyage avait duré 126 jours, pendant lesquels ils avaient parcouru 2 750 kilomètres sur la glace, la distance de Paris à Pétersbourg.

Les résultats de cette expédition sont considérables. Quoique Shackleton n'ait pas touché le Pôle, il a, on peut le dire, résolu la question polaire australe. Son admirable raid fournit la preuve certaine de l'existence jusque-là hypothétique du continent antarctique et en dévoile l'aspect. Dans le télégramme qu'il a adressé au *Daily Mail*, le brillant explorateur annonce la découverte de huit chaînes de montagnes et de plusieurs centaines de pics dont quelques-uns dépassent l'altitude de 3600 mètres. Ainsi il y a opposition complète entre les formes de la terre aux deux sommets de l'axe du globe : tandis qu'autour du Pôle arctique l'écorce terrestre se creuse en une profonde dépression océanique, aux abords du Pôle antarctique elle se dresse en une large et haute protubérance. Par cette découverte, comme Stanley il y a vingt ans, comme plus récemment Nansen, Shackleton révèle à la curiosité de la science un monde ignoré.

CHARLES RABOT

L'ANNAMITE ET NOUS

Nous commençons de nous apercevoir que tout n'est pas rose dans la colonisation de l'Asie. Malgré des difficultés dont nous ne nous sommes pas toujours très bien tirés, la conquête a été un jeu pittoresque et relativement facile : tant qu'on se bat, on ne prend guère la peine d'adopter une politique indigène. D'autre part, mener des nègres clairsemés dans la forêt vierge est relativement aisé; gouverner des millions d'hommes intelligents et affinés l'est beaucoup moins. Tant qu'on l'a pu, on a fermé les yeux sur les difficultés; cela a duré vingt ans, pendant lesquels l'Indo-Chine a paru heureuse; mais, depuis quelques années, depuis Port-Arthur, Moukden et Tsoushima et surtout depuis les événements récents de l'Annam central et du Tonkin, cette quiétude est ébranlée.

Jusqu'à la guerre russo-japonaise, grâce à une réclame entretenue par les « milieux coloniaux », en France le thème favori était le rapide et merveilleux développement de l'Indo-Chine, les espérances de toutes sortes qu'elle donnait, l'absolue sécurité dont elle jouissait. On y escomptait des placements privés à cent pour cent, et un budget capable de payer, sans effort, les plus coûteuses fantaisies. Après le succès du Japon, il y eut une période d'inquiétudes sérieuses : on ne parla plus que d'armements; les marins recommencèrent à réclamer des points d'appui comme après Fachoda; les soldats obtinrent des casernements. En même temps on commença de se

demander si la plus sûre de toutes les défenses ne consisterait pas à nous attacher ce pays et à nous y attacher, à si bien identifier ses intérêts avec les nôtres qu'il devînt impossible de concevoir que nous pussions en être expulsés. A la place de la politique d'assimilation qui commençait à passer de mode, on proposa aux indigènes la politique d'association.

Offrir subitement au peuple conquis une amitié, allant jusqu'à la fraternité, au moment même où notre situation chez lui paraissait perdre de sa solidité, était peut-être malséant. Car il ne s'agissait de rien moins que d'intéresser les indigènes au maintien de notre domination et de les amener à la défendre à nos côtés. Néanmoins cette bonne volonté était louable. Le malheur est qu'elle n'a pas eu le temps de donner des résultats; car aussitôt signé un traité rassurant avec le Japon, les points d'appui des marins furent évacués, les casernements, à peine achevés [1], furent abandonnés, et la politique d'association fut rapatriée avec les troupes.

Il apparaît maintenant qu'on aurait peut-être mieux fait de garder les troupes dans leurs belles casernes du Tonkin et de Cochinchine et qu'on aurait sûrement gagné à essayer ce que pouvait donner réellement l'association. Agitation chinoise qui menace de déborder chez nous par-dessus la frontière dégarnie; agitation dans l'Annam central; troupes du Tonkin obligées de descendre dans les ports de la côte; piraterie renaissante jusque dans Hanoï; rébellion, refus d'impôts, vols d'armes en quantités dans les quartiers de nos troupes indigènes : voilà des symptômes inquiétants. Il s'agit maintenant non plus de ne former qu'un corps avec le pays conquis, de le séduire par nos bienfaits au point de l'amener à se battre pour nous, mais de n'être plus considérés par l'Annamite comme l'ennemi, de le désarmer, de regagner son amitié.

Il a été longtemps de mode d'accuser le colon européen : ses exactions, sa brutalité, ses exigences auraient soulevé contre

1. Actuellement il y a un peu partout en Indo-Chine nombre de bâtiments militaires qui sont neufs et inoccupés. On en construit encore « pour épuiser les crédits ».

nous la haine de l'indigène. *Le Temps*, il y a trois ans, reconnaissait chez le petit colon et le petit fonctionnaire « un état d'esprit étrange et dangereux », et il ajoutait sérieusement : « Ces tendances nous mènent à l'abîme ».

Le lieutenant-colonel Bernard, qui, il y a quelques années, a résumé de manière saisissante les griefs annamites, accumulait de son côté, dans le chapitre consacré au colon, beaucoup de reproches et une bonne partie des erreurs que contient, malgré tout, son beau livre[2].

Je voudrais défendre ce malheureux colon, traité, pendant longtemps, comme le baudet de la fable. D'abord il faut distinguer : il y a le colon des villes, marchand de vin, coiffeur, commis de magasin. De celui-là rien à dire : il n'a aucun rapport avec l'indigène. Il y a et surtout il y a eu le colon officiel, personnage énigmatique, à l'influence inexplicable sur les pouvoirs publics, et qui se moque de l'indigène qu'il sait réduire avec l'appui de l'administration. Il y a le gros colon agriculteur, le seul que paraisse avoir connu le colonel Bernard : arrivé dans les premières années de l'occupation, il reçut en partage les immenses surfaces de rizières alors rendues désertes par la guerre; depuis il n'a eu qu'à les laisser cultiver par les habitants revenus[3]. Ces deux types de colons ne se trouvent qu'à quelques exemplaires.

Mais il y a aussi les vrais colons; industriels et commerçants dans les villes ou concessionnaires agricoles, venus un peu tard et perdus dans les moyennes vallées; chefs de chantier isolés dans la brousse; mineurs vivant seuls dans les forêts et les montagnes; petits entrepreneurs établis partout où quelque affaire peut les nourrir; travailleurs de tous genres, mêlés

1. *Le Temps*, 18 mars 1905.

2. Écrit à un moment où le ciel était serein, et surtout l'opinion merveilleusement travaillée en France, le livre du lieutenant-colonel Bernard, alors capitaine, parut poussé au noir; pis que cela, tracé par un observateur aveugle et systématique. A l'heure actuelle il ne peut plus paraître que l'œuvre d'un observateur libre, clairvoyant et qui connaît admirablement le pays.

3. Ces colons sont rares, mais très encombrants et fort riches. Ils causent actuellement de grands embarras au protectorat légalement obligé de reconnaître qu'ils sont propriétaires, et moralement obligé de restituer leur bien aux anciens habitants injustement dépossédés; ce qui ne peut se régler que par d'énormes indemnités.

à la population indigène, vivant d'elle, par elle et avec elle, connaissant à fond ses désirs ou ses besoins, devenus un peu comme les missionnaires, ses demi-frères ou ses demi-égaux, et très souvent ses défenseurs, tant ils ont peiné ensemble sur les mêmes travaux, reçu, de compagnie, les orages et le grand soleil, et mangé au même plat de riz et couché sur le même lit de bambou.

Ces véritables colons sont très nombreux, mais personne ne les voit; ils ne parlent guère et on n'en parle guère. Et pourtant personne ne connaît le pays et ne le comprend comme eux, sauf les missionnaires et quelques-uns des petits fonctionnaires de la « brousse ». C'est parmi eux qu'on rencontre le plus de Français parlant annamite; beaucoup sont devenus indo-chinois d'adoption et ne reverront plus la France. On peut être sûr que ce ne sont pas ces colons-là qui peuvent inspirer aux indigènes « la haine en bloc pour tout ce qui est Français », car leur intérêt et leur désir est de vivre en bons termes avec l'indigène; ce sont eux qui ont découvert la politique d'association et l'ont pratiquée de tout temps. Commerçants, ils ont en l'Annamite un fournisseur de denrées d'exportation, ou leur principal client; industriels, ils ont besoin de lui comme ouvrier; agriculteurs, mineurs, chefs de travaux, ils ne vivent que de sa main-d'œuvre. S'ils se font haïr de l'indigène, ils sont perdus. Sans parler du coup de fusil qui peut les abattre un soir, ils n'ont plus qu'à abandonner la partie et à rentrer en France ou dans l'administration[1].

Mais colons, missionnaires, petits fonctionnaires de la brousse n'ont pas voix au chapitre et ne font que subir ou appliquer dans le détail les décisions prises par les administrations centrales. Celles-ci sont composées surtout de gens venant directement de France, investis de leurs fonctions « pour dater du jour de leur embarquement à Marseille », et qui, une fois arrivés, ne connaissent l'Annamite que par leur boy, leur interprète, leur maîtresse indigène, — ou encore de fonctionnaires locaux qui, ayant toujours eu la chance de

1. Dans la douane particulièrement, qui a longtemps reçu toutes espèces d'épaves. N'importe qui était assez bon, semblait-il, pour appliquer les mesures fiscales à l'indigène.

graviter dans un court rayon autour du centre, n'ont jamais été bien loin dans le pays. Les vrais fonctionnaires, coloniaux de carrière et de goût, connaissant à fond l'Indo-Chine et aimant leur métier, sont rares dans toutes les administrations centrales et même dans quelques-unes n'existent pas. Beaucoup des grands chefs vivent ainsi dans un milieu artificiel, ignorant à peu près tout de ce qui les entoure, sauf la lettre des règlements.

Au début de l'occupation française il n'en était pas ainsi; on avait créé en Cochinchine une école qui donnait de vrais administrateurs coloniaux; mais on l'a supprimée : n'empêchait-elle pas de caser en Cochinchine quelques malchancheux de la politique métropolitaine? L'École coloniale, sise à Paris, avenue de l'Observatoire, est évidemment plus accessible aux jeunes Parisiens en quête d'une situation, mais elle ne saurait leur donner la connaissance exacte de l'Indo-Chine.

Or le pays indo-chinois est justement des plus longs et des plus difficiles à connaître. L'Annamite et nous, nous ne nous comprenons guère. Les vieux colons, qui ont vingt ans d'Indo-Chine, qui en parlent la langue et vivent au milieu des indigènes, les missionnaires, devenus à moitié indigènes eux-mêmes, ont encore de fréquentes surprises à voir comment ce peuple agit et pense autrement que nous. La langue est probablement une des plus difficiles du monde[1]. On arrive cependant à la posséder suffisamment, surtout quand on n'appartient pas à l'administration. Mais la difficulté de la langue n'est qu'un des moindres obstacles que rencontre quiconque veut comprendre l'indigène; il y a vraiment entre eux et nous impénétrabilité de caractères, encore aggravée par ce fait que l'indigène se cache de nous autant qu'il le peut.

Entre un peuple si difficile à connaître et des administrations si bien préparées à l'ignorer, il devait y avoir des malentendus graves. Ce ne sont pas quelques brutalités individuelles,

1. Elle n'a *aucun* mot commun avec le Français; elle est monosyllabique et se chante sur 6 tons au lieu de se parler; beaucoup de ses sons restent insaisissables; elle n'a ni déclinaison, ni conjugaison, ni construction. Des classes entières de mots français n'existent pas en Annamite; les idées qu'ils expriment ne sont représentées par rien alors qu'il a au contraire parfois tout un luxe de mots différents pour exprimer les nuances d'une idée que le Français traduit d'une expression unique.

si regrettables qu'elles soient, qui peuvent attirer la haine générale envers nous d'une race qui ignore la pitié et dont chaque représentant demeure complètement indifférent aux mésaventures et aux douleurs du voisin. Cette « haine en bloc pour tout ce qui est Français » a des causes plus profondes et plus sérieuses : les erreurs, les maladresses, les fautes et les dénis de justice officiels, le malentendu permanent entre l'ignorance insouciante de ceux qui détiennent le pouvoir et la réserve mystérieuse du peuple qui l'a supporté silencieusement jusqu'ici.

***

« La colonisation française, a-t-on dit, est basée sur l'assimilation politique et sociale au nom d'un idéal dogmatique et absolu[1]. » L'administration de la justice, étant de toutes les administrations celle qui a la plus grande prétention à la hauteur morale et à la vertu civilisatrice, est également celle qui sait le moins adapter cet idéal aux conditions du milieu ; l'administration civile, les Postes, les Travaux publics, consentent à ne pas opérer partout de la même façon ; tout d'une pièce, la justice se transporte partout pour y faire régner la vertu et ses mêmes formules doivent faire également le bonheur des Français, des Congolais, des Malgaches, des Arabes et des Annamites. L'ignorance où sont la plupart des juges de la langue et des mœurs ne simplifie pas l'application du code Napoléon, et il ne suffit pas de débarquer en Indo-Chine un nombre suffisant de codes, de magistrats et de greffiers avec leurs formules fatidiques, pour que tout doive immédiatement fonctionner le mieux du monde.

Un magistrat, en tout pays, doit avoir une connaissance parfaite du caractère des gens qu'il juge, de leurs coutumes locales, de leur langue ; il faut, dans une inflexion de leur voix, qu'il sache trouver l'indication qui met sur la piste. Or l'on tolère qu'aucun magistrat d'Indo-Chine, ou à peu près, ne connaisse le premier mot de la langue du pays,

1. De Saussure, *Psychologie de la Colonisation française.*

qu'il y soit appelé de n'importe quel point du globe, que de tous les fonctionnaires il soit celui qui ait le moins de rapports avec les indigènes.

L'application d'une législation *donnée* à un peuple *quelconque* est une absurdité. La législation française repose sur des principes tels que la responsabilité personnelle et uniquement personnelle, l'affranchissement de l'organisation familiale et des croyances religieuses, l'égalité devant la loi des membres d'une même famille; elle suppose le respect de la parole donnée, le déshonneur qui s'attache à certaines actions, la valeur de la reconnaissance et du repentir, la honte ou la fierté comme mobiles puissants, la sanction de l'opinion publique. Tout cela est lettre morte en pays annamite.

Ajoutons que, même au point de vue physique, l'assimilation est impossible entre l'Européen et l'Annamite; que là où le premier souffre cruellement, l'autre éprouve très certainement une douleur plus faible, que le châtiment de la prison est parfaitement indifférent à beaucoup d'Annamites, habitués à travailler juste pour vivre et à vivre de rien et enchantés d'une occasion de ne rien faire. Pour eux le remplacement des peines corporelles par la prison ressemble à ce que serait en France le remplacement de la prison par la privation de dessert.

En Cochinchine, on a reconnu l'impossibilité d'appliquer en toute rigueur le code français, quelque désir qu'on en eût; on a dû admettre un compromis avec les lois annamites ou chinoises; mais comme on ne s'est pas donné la peine de le fixer dans un texte, la législation est sans précision. Il n'est pas, pour qui connaît l'annamite, de comédie plus lamentable qu'une audience où se juge une affaire indigène[1]; tous les membres du tribunal, le président et les juges, le ministère public qui requiert, le magistrat qui a instruit, le greffier qui

1. On pousse le respect des lois françaises jusqu'à exiger le serment des témoins indigènes, alors que le serment est complètement inconnu de l'Annamite qui n'y attache aucune espèce de valeur et ment effrontément aussitôt après, sans qu'on ait jamais, je crois, tant la chose paraît naturelle, requis contre aucun pour faux témoignage. Le *Courrier d'Haiphong* raconte qu'un jour un Européen étant témoin dans l'affaire d'un coolie accusé de viol, s'entendit demander s'il n'était pas parent de l'accusé ou à son service. La chose est vraisemblable.

enregistre, tous ignorent le pays, la langue et les mœurs[1]; c'est l'interprète qui dirige le débat, qui par une déformation de toute phrase arrive à lui donner la forme voulue, ou qui, s'il n'a aucun intérêt en jeu, laisse la discussion se traîner à travers mille équivoques. Cet interprète est assermenté : précaution absurde, car personne ne la croit efficace, mais utile parce que, dispensant ainsi de le contrôler, elle évite mille ennuis.

C'est son affectation de conscience inflexible qui rend redoutable cette organisation judiciaire. Le juge en fonctions est prisonnier du Code. Loin de reconnaître ses erreurs, la justice les poursuit avec sérénité au nom de principes proclamés intangibles. Au nom de la séparation des pouvoirs, en Annam comme naguère en Cochinchine, elle dépouille les administrateurs — fonctionnaires locaux, connaissant le pays, et jugeant surtout en équité — de leurs pouvoirs judiciaires; elle traite en ennemi le mandarin, seul capable pourtant de découvrir la vérité et de débrouiller, dans ce pays qui est le sien, les affaires les plus confuses; elle le décourage par des exigences de forme auxquelles il ne comprend rien, l'entrave, le gêne, le désarme, parce qu'il n'est pas licencié en droit.

L'application de nos méthodes compliquées, lentes et coûteuses, à des gens qui n'ont pas d'état civil, qui se cachent et disparaissent avec la plus grande facilité, qui ne possèdent rien le plus souvent ou peuvent dissimuler ce qu'ils ont, qui sont à peu près sûrs, contre l'Européen du reste, de trouver des faux témoignages à la douzaine, qui ne sont surveillés par aucune police digne de ce nom[2], qui, même pris en flagrant délit, n'avouent jamais, — l'application de ces méthodes fait qu'il n'y a plus de sécurité ni pour l'indigène honnête, ni pour l'Européen; personne n'est sûr de n'être

1. Le Lieutenant gouverneur de la Cochinchine a proclamé, dans un discours officiel, « l'insuffisance éclatante de nos magistrats, qui entraîne la défiance des indigènes à l'égard de nos tribunaux ».

2. La police devrait être composée de gens bien payés et très au courant du pays et de la langue. Il n'en est rien : à côté d'agents de carrière et de valeur, elle est formée d'épaves, qui gagnent une solde insuffisante à se promener inutilement nuit et jour et en uniforme dans les rues, et n'arrêtent que qui le veut bien. En dehors des villes, il n'y a plus de police.

pas impunément dévalisé par ses propres domestiques; aucun industriel, aucun colon, aucun propriétaire ne peut se défendre contre le vol organisé, incessant; personne n'est sûr de ne pas voir son bétail, ses chevaux, ses enfants même (le cas est arrivé à un magistrat) mourir autour de lui de façon inexplicable quand ce n'est pas pis (le cas est arrivé également). Je n'exagère pas et pourrais citer mille exemples. Comment croire cela de ce peuple si doux, si tranquille, si gentil en apparence, qui fait de délicates broderies et tire si gentiment le pousse-pousse dans nos expositions coloniales?

L'administration civile des provinces est partagée entre les mandarins et les « Services civils » français. Ce qu'on a laissé subsister du système mandarinal ne nous fait pas honneur, et tout le monde est d'accord sur ce point; mais tandis que les uns proposent de tout supprimer, les autres pensent qu'il vaudrait mieux tout réformer. Nombre de mandarins actuels ont été choisis pour services rendus parmi des gens de moralité douteuse; quelques-uns sont d'anciens boys, d'autres, ralliés dès longtemps à la cause française par pur intérêt personnel, ont fait des fortunes scandaleuses, dépassant cent fois les concussions des mandarins vraiment annamites. La concussion subsistera encore longtemps en ce pays; mais il serait bon de n'en pas faire un moyen de gouvernement. Au surplus, quand on paye un Tong-doc, premier mandarin d'une province, obligé à de grands frais, moins que beaucoup de petits fonctionnaires français, on ne peut ignorer qu'il lui faut absolument se rattraper par ailleurs.

Les mandarins sont nécessaires dans un pays où l'Européen comprend aussi peu l'indigène, où seuls ils ont le prestige du lettré. Mais à cette élite on devrait donner une solde suffisante, des pouvoirs étendus, un appui sérieux; on devrait placer ces mandarins sous le contrôle sévère et peu coûteux d'un bon administrateur des services civils, connaissant à fond l'annamite [1].

1. Un des premiers administrateurs de la Cochinchine, un ami de Francis Garnier, Luro, disait que très vite l'on devrait pouvoir se passer d'interprètes. Il fallait que la colonie arrivât à posséder dans tous ses services un cadre de fonctionnaires capables de régler eux-mêmes les affaires. L'Annamite s'habituerait à voir en nous non plus l'étranger, l'occidental, mais plutôt ses anciens mandarins à personnalité plus large, plus équitable.

Des agents techniques (Douane, Postes, Travaux publics) peuvent à la rigueur ignorer l'annamite; les agents des services civils doivent le savoir. Or très peu sont dans ce cas. C'est parmi eux que l'on trouve les meilleurs fonctionnaires du protectorat, mais la plupart se soucient assez peu du pays, et ce n'est pas précisément leur faute. Seuls en relations directes avec l'indigène, ils devraient avoir action sur les autres administrations, celle des Travaux publics surtout, car ils ne disposent pour toute amélioration (routes, ponts, canaux, irrigations ou drainages) que de sommes ridicules. Beaucoup ne connaissent rien de leur province, ou n'y font que quelques rares tournées d'apparat, onéreuses pour la population et qui ne leur apprennent rien; cantonnés dans le chef-lieu, ils s'y endorment et ne se réveillent guère que pour s'occuper des améliorations de la résidence, de la construction de routes pour la promenade du soir en voiture, peut-être des affaires immédiates du chef-lieu. D'administration, souvent point; ce sont les mandarins parfois, mais trop souvent les interprètes, qui agissent sous leur couvert.

Il est surprenant de voir, dans nombre de résidences, de postes ou de délégations, l'autorité prise sur le chef français, par conséquent sur les bureaux et le pays entier, par une femme indigène, par un interprète et parfois par un simple boy. Avec une infinie souplesse, avec une patience et une habileté admirables, parfois aidés par la passion de l'opium, ces personnages douteux arrivent à posséder la confiance complète du maître qui, trouvant plus agréable de fermer les yeux, parfois même plus simple et plus sûr de s'en remettre entièrement à son entourage, finit par couvrir de son autorité des exactions inimaginables.

Même dans l'exercice régulier de leur autorité, les services civils sont souvent des instruments d'oppression véritable. C'est eux qu'on charge (souvent, il faut le dire, contre leur gré) de recruter des milliers de coolies qu'on envoie mourir, sans abri, sans nourriture, sans soins, sans médicaments, dans la forêt où l'on amorce des travaux inutiles et bientôt abandonnés, comme la route de Lang-bian, celle d'Ai-lao, celle du Tran-ninh [1].

1. L'administration protège l'indigène, elle interdit de donner une gifle à

Recevant de nous une justice incohérente, une administration insuffisante, les indigènes ne sont pas au bout de leurs peines : ils ont encore affaire à la Douane, qui, en Indo-Chine, rassemble la plus grande partie des revenus publics : droits de douane, revenus des monopoles ou régies.

Les régies principales portent sur trois produits : opium, sel, alcool. Ces monopoles, le premier surtout, donnent lieu à de véritables chasses à l'homme. Le droit de poursuivre la fraude n'étant pas limité comme en France par des règles précises, sur la dénonciation d'agents pris dans la dernière classe de la population annamite, un village est parfois envahi, les cases perquisitionnées; on éventre les quelques caisses contenant les effets d'habillement qui sont salis ou déchirés; on fouille le sol à la pioche; on ouvre à coups de coupe-coupe les bambous de la charpente; on démolit les murs en torchis. Si l'on ne trouve rien, on s'en va sans faire d'excuses au propriétaire qui est ruiné du coup et sans recours; parfois on trouve réellement de l'opium de contrebande, et alors c'est l'amende légale, dont le village entier est parfois responsable, amende si énorme d'ailleurs qu'elle n'est presque jamais payée entièrement et que l'administration doit transiger; parfois l'indicateur découvre l'opium avec une telle précision, avec si peu d'hésitation, qu'on peut dire hardiment que c'est lui qui l'a mis là. Quoique le fait se passe un peu moins souvent depuis quelque temps, il a déterminé dans une province du Tonkin un conflit sérieux entre la douane et l'administration civile; il s'est produit, non sans protestations véhémentes, chez les commerçants chinois de Hanoï même, et jusqu'à bord d'un paquebot des Messageries maritimes en rade de Saïgon [1].

Le monopole de l'alcool donne lieu aux mêmes abus, moins graves peut-être parce que les perquisitions sont inutiles, l'odeur suffisant à déceler les lieux de fabrication. Mais les bagarres à son propos sont fréquentes; et j'ai assisté à des fuites éperdues de villages entiers à la seule vue d'un Français apparaissant à la porte de bambous. D'ailleurs l'établissement

un boy insolent; mais elle peut condamner à mort des coolies en les réquisitionnant par milliers pour des travaux inutiles ou nuisibles, car alors elle agit au nom du roi d'Annam, et les juges français n'ont rien à y voir.

1. *Le Temps*, 1er août 1905.

du monopole, qui a causé un tort énorme à une partie de la population dont on a brusquement fermé les distilleries sans aucune indemnité, est une gêne constante pour toute la population obligée d'acheter très cher un alcool très mauvais. C'est comme si en France on réduisait au cognac de dernière qualité les amateurs de Chartreuse. Le monopole donne lieu à bien des abus, bien des vexations, car un personnel subalterne agit sans contrôle, alléché par l'appât d'une prime de 40 p. 100 sur les amendes. La taxe est encore plus désagréable par son mode de perception que par sa quotité aggravée par la mauvaise foi des petits fonctionnaires.

Mais la taxe sur le sel est condamnable en elle-même. D'un taux exorbitant et sans cesse accru, elle est affermée dans des conditions mystérieuses et les défauts d'organisation sont tels que des régions entières subissent parfois une vraie disette de sel. Dans les villages de pêcheurs, le produit d'une semaine de pêche se trouve souvent perdu, faute de sel pour le conserver. Pourtant cette entreprise des pêcheries est une des rares industries d'exportation du pays. Les sauniers étaient pêcheurs autrefois ou établis à proximité de pêcheurs; tout le sel non vendu en nature était utilisé pour des salaisons de poissons que l'on expédiait en grande partie en Chine. Actuellement le saunier peut produire du sel librement, mais ne peut le vendre qu'à la douane et au prix fixé par elle; puis il est obligé de le lui racheter pour saler son poisson, et, naturellement, beaucoup plus cher et souvent à faux poids, car la douane n'est pas responsable des pertes de poids : un sac étiqueté 50 kilogr. se vend pour 50 kilogr., n'en contiendrait-il plus que 30 par suite de coulage. Il y a une grande diminution des salaisons exportées. Ajoutez que l'administration des douanes, fort négligente, oublie parfois d'approvisionner de sel des provinces entières. Cette denrée nécessaire y atteint alors des prix fantastiques [1].

Passons sur les taxes accessoires, — le flottage des bois par exemple, — qui ne vexent qu'une partie vraiment peu importante de la population. Plus intéressantes sont les taxes « tenues en réserve », sur l'aréquier, sur le tabac. Les Annamites ne plantent plus qu'avec prudence aréquier ou tabac. Actuellement

1. Par disette de sel, les indigènes assaillent parfois les postes de douanes, pour en enlever de force les derniers sacs.

on éprouve une très sérieuse résistance à développer l'élevage du ver à soie, qui pourrait être une énorme source de richesse : l'Annamite ne tient guère à planter des mûriers qui, eux aussi, pourraient bien être taxés d'un impôt.

La taxe sur les marchés est certainement une de celles qui lèse le plus du monde, et le plus visiblement, le plus fréquemment, de la façon la plus agaçante et la plus sensible. Affermés à des Européens ou des Chinois, qui ne peuvent pas percevoir la taxe eux-mêmes, les marchés sont livrés à de petits sous-traitants indigènes qui abusent de leur droit de perception au point d'exiger le quadruple de ce qui leur est dû par les marchands et détaillants, les petits producteurs, industriels ou agricoles, qui viennent au marché vendre leurs produits. Aucun abus n'est plus odieux au peuple. Cette taxe se rapproche en cela de la corvée, exigée par l'administration civile, d'autant plus lourde à supporter qu'on l'augmente sans cesse et qu'on oblige l'Annamite à la racheter en argent.

C'est la douane surtout qui a fait croire à l'augmentation énorme du commerce de l'Indo-Chine. Les chiffres qu'elle a fournis sont dus pour la majeure partie à l'élévation arbitraire des prix unitaires, ou à des artifices de comptabilité, ou à des circonstances accidentelles ; en réalité au Tonkin et surtout en Annam la misère continue, sauf peut-être dans les villes. On ne peut rien attendre d'un pays où il n'y a pas d'argent, où la famine menace sans cesse. La Cochinchine seule est riche grâce à la rizière et au Mékong qui l'inonde et la fertilise ; elle exporte chaque année des quantités croissantes de riz. L'Annam ne produit et ne vend rien qu'un peu de bétail et de poisson ; le Tonkin, dans les bonnes années, vend un peu de riz, de la soie (depuis deux ans), du maïs (depuis trois ou quatre ans), du charbon et quelques minerais.

***

L'argent dont les douanes et régies fournissent une si grosse partie est surtout employé à des travaux publics, ou plutôt à payer l'emprunt fait pour ces travaux. L'Annamite qui fournit cet argent a-t-il lieu d'être satisfait de l'emploi qu'on en fait?

La grande préoccupation du service des travaux publics, ce sont les chemins de fer. L'utilité de beaucoup, et en particulier du futur trans-indo-chinois, est contestable; dans une grande partie de son parcours il traverse des régions de forêts malsaines, désertes. Son intérêt stratégique sera toujours nul, car il peut être coupé sur d'innombrables points de son parcours. Aucun rendement commercial à en attendre, car il double la mer sur laquelle le transport sera toujours meilleur marché; il est fait uniquement pour son nom flatteur de trans-indo-chinois, et pour consommer des rails, des traverses, des locomotives et du matériel. La ligne de Mytho à Saïgon, celle de Langson, faites depuis longtemps, ont un trafic presque nul; les lignes du delta du Tonkin vivent à peu près grâce aux très nombreux voyageurs annamites; la ligne du Yunnan a été faite sur le vague espoir que le Yunnan donnerait quelque revenu, ou dans un intérêt, les uns disent politique, les autres stratégique, mais qu'on n'a jamais fort clairement expliqué. La seule chose sûre dès le début, c'est qu'il lui fallait pour faire ses frais plusieurs fois le trafic annuel que représente le mouvement commercial actuel; le reste n'est qu'hypothèse gratuite, car on n'a jamais su comment ce mouvement se développerait.

L'exécution de tous ces chemins de fer a donné les mécomptes les plus invraisemblables, car ils ont été entrepris avec une hâte fébrile, sur des études toujours insuffisantes et parfois purement imaginaires, ou même, dit-on, sciemment mensongères. Tenons-nous en à l'insuffisance et constatons que la ligne Haïphong-Hanoï (102 kil.) est fort souvent interrompue en été; que la ligne de Laokay a été livrée avec un retard d'environ un an, et qu'aussitôt mise en service, la Compagnie du Yunnan, qui l'utilisait pour approvisionner les chantiers du haut pays, et qui avait droit à une énorme indemnité par jour de retard, a dû y faire faire rectification sur rectification pour y rendre possible le trafic; que cette même ligne et celle de pénétration au Yunnan ont coûté la vie à une centaine de mille d'Annamites[1] et de Chinois; que le protectorat se trouve avoir à payer pour la ligne de Yunnansen

1. C'étaient, soi-disant, des volontaires : singuliers volontaires, car l'auteur a été supplié plusieurs fois d'intervenir pour dispenser de la corvée ceux qui étaient désignés dans les villages.

environ 172 millions au lieu des 95 prévus; que des erreurs de tracé de 15 et 20 kilomètres y ont été faites; que depuis Yenbai elle est à chaque instant coupée; que tous les ouvrages de la ligne Tourane-Hué sont à refaire et que depuis longtemps des transbordements y sont nécessaires; qu'au total le programme primitif qui devait être exécuté avec 200 millions en coûtera beaucoup plus de 300 sans avoir d'utilité sérieuse [1].

Car ces chemins de fer se divisent en deux classes : ceux qui traversent des régions désertes (ligne du Sud-Annam, ligne du Yunnan) et ceux qui, à travers des régions peuplées, doublent des voies de navigation (lignes du delta tonkinois). Les premiers ne donneront aucun revenu; pour les seconds, on a forcé le trafic à leur venir en laissant s'envaser et s'ensabler les voies fluviales; d'ici peu le réseau tonkinois deviendra impraticable, comme le sont déjà les canaux du Nord-Annam, qui, en bon état sous le gouvernement annamite, se comblent rapidement depuis dix ans. Les indigènes, pour écouler leur riz, s'arrangeront comme ils voudront; et les commerçants chinois dragueront à leurs frais les passes les plus importantes s'ils y tiennent.

La question du régime des eaux est capitale pour le Tonkin. Le fond des fleuves monte sans cesse; on sera sans cesse obligé de surélever les digues qui les contiennent à la saison des hautes eaux; les immenses cuvettes comprises entre ces digues deviennent de plus en plus marécageuses; le danger d'une inondation par rupture de digue croît tous les ans. Depuis vingt ans le péril augmente; les lits des fleuves s'exhaussant, les ouvrages d'art qui les franchissent, le pont de Hanoï lui-même, sont menacés; mais les chemins de fer absorbent toute l'attention et tout l'argent. Seul, le danger couru chaque année par la ville de Hanoï, parce qu'elle est la résidence de la plus grande partie des Européens, parvient à les émouvoir. Quand les eaux montent trop, que la digue qui protège Hanoï menace de se rompre, le remède simple consiste à crever la digue au dessus de Hanoï et sur la rive opposée : on inonde ainsi toute la province du Vinh-yen, on y noie le bétail et au besoin les

1. Le plus grand homme d'affaires français de l'Extrême-Orient, arrivé en Indo-Chine depuis plus de trente ans, nous disait un jour que « les chemins de fer avaient ruiné l'Indo-Chine pour cinquante ans ».

indigènes, en tous cas l'on détruit la récolte. Quand le danger a disparu, on prie simplement les inondés de refaire la digue et on attend l'année suivante[1].

Les irrigations, qui permettent d'augmenter la récolte du riz, tant en poids qu'en qualité, et d'obtenir régulièrement deux récoltes par an, les irrigations qui, au Tonkin seul, pourraient couvrir 1 million d'hectares, et donner au moins 50 millions de plus-value annuelle, ont été négligées : tel canal est à l'étude depuis dix ans.

Pas de travaux dans les ports malgré de nombreuses promesses, pas de routes sauf autour des villes ou résidences : on a détruit les voies existantes en y posant le chemin de fer, ce qui faisait l'économie du remblai; pas de drainages des régions marécageuses, mais tout aux chemins de fer, aux villes : théâtres énormes et ridicules qu'on n'arrive pas à finir, palais prétentieux que tout le monde se refuse à habiter. En Annam, la grande route royale qui constitue la seule voie de communication d'une province à l'autre — l'Annam ne forme entre la mer et la montagne qu'une étroite bande de terre de quelques kilomètres de large sur 1500 kilomètres de longueur, — n'est praticable qu'à pied et à cheval, et encore aux basses eaux; elle traverse des marais et des rivières sans ponts, franchit les montagnes dans les éboulis de rochers, s'enfonce dans le sable des dunes. Quelques rares provinces ont eu assez d'argent pour l'améliorer; ailleurs et malgré les demandes des résidents, tout ce que paye l'indigène va au gouffre sans fond des chemins de fer qui passent à plusieurs centaines de kilomètres.

Les indigènes d'Annam, qui depuis des années acquittent des impôts sans qu'on ait lancé le moindre pont sur leurs grandes routes, sans même qu'on ait entretenu ceux que leurs rois

1. Extraits du procès verbal de la Chambre d'Agriculture du Tonkin, 3 septembre 1905. Un planteur écrit : « La population du Phuc-yen s'est trouvée complètement submergée du 28 juin au 28 septembre 1904, et dans l'impossibilité de faire la récolte du dixième mois. Depuis 1898, c'est la quatrième inondation que nous subissons du fait des coupures pratiquées dans les digues du Vinh-yen... Il est inadmissible que toute la population du Vinh-yen et du Yen-sang soit la constante victime de l'ignorance du service des Travaux publics...

La Chambre déclare que la situation actuelle ne peut se prolonger; on ruine les indigènes pour l'entretien des digues qui, en se rompant, inondent les cultures, et provoquent une hécatombe d'habitants et d'animaux.

avaient faits avant nous, n'ont-ils pas raison de se refuser à payer davantage avant d'avoir vu « où va l'argent » ? Ceux mêmes qui ont profité des chemins de fer, comme ouvriers, puis comme voyageurs, ne pourraient-ils pas trouver qu'on a mis la charrue avant les bœufs en leur donnant ce joujou commode, avant d'avoir, par l'irrigation, les canaux navigables, les dragages, les drainages, l'aménagement des cours d'eau, augmenté la quantité des richesses transportables et diminué le coût et les risques de la production et du transport?

L'insignifiance des dépenses faites pour l'outillage producteur, — je dis dépenses, car on a bien fait quelques petits travaux, mais par corvées pas ou peu payées, — est d'autant plus lamentable que dans ce pays uniquement agricole il n'est pas de signe extérieur qui puisse faire mieux ressortir l'utilité de la protection française et notre supériorité scientifique. Dire qu'il nous en aurait de la reconnaissance est exagéré, la reconnaissance étant une vertu totalement ignorée de l'Annamite aussi bien que du Chinois; mais du moins il ne pourrait plus penser que nous sommes venus ici lui demander ou lui prendre son argent sans rien lui donner en retour. Ceux qui décident de ces choses vivent dans les villes, ignorent la population rurale, ne se doutent ni de ses besoins, ni de ses désirs, ni de ses rancunes, ne connaissent que l'indigène des villes, commerçant, ouvrier, interprète, domestique, celui qui matériellement a gagné à notre établissement; mais en va-t-il de même avec les neuf autres dixièmes de la masse annamite qui peuple les campagnes?

Il n'est pas jusqu'à l'armée qui n'exerce une influence fâcheuse sur les dispositions du peuple à notre égard. Ce n'est pas que l'impôt militaire soit pour la population indigène une lourde charge, car il est très réduit; mais tout Annamite, devenu soldat au service de la France, n'est le plus souvent qu'une non-valeur quand il rentre à son village natal, son service fini. Nous avons voulu établir entre nos soldats français et indigènes une égalité qui n'existe pas en réalité [1]; l'organisation qui en est résultée est telle qu'elle annihile les qualités

1. On a même voulu fournir aux troupes indigènes des souliers et des chaussettes. L'Annamite, qui marche toujours pieds nus, est fort malheureux dans ces chaussures.

spéciales des troupes indigènes d'autrefois (entretien facile et peu coûteux, extrême mobilité, aptitude à certaines opérations et à certains travaux impossibles à demander aux troupes blanches) sans leur donner la valeur professionnelle, la fidélité, l'esprit de sacrifice, le dévouement et l'ardeur des contingents d'Europe. A l'heure actuelle, ce sont de mauvaises troupes, animées d'un esprit déplorable et sur lesquelles des chefs ne pourraient nullement compter si la chance était contre nous. La morgue, l'insolence à l'égard de leurs congénères et du simple civil européen, l'indiscipline, la paresse, voilà leurs caractéristiques [1].

Sur les questions d'instruction publique, l'indigène n'a pas grand'chose à nous reprocher, car jusqu'ici nous n'avons pas fait grand'chose. Nous avions commis en Cochinchine l'erreur de détruire la très belle organisation indigène pour la remplacer par de mauvaises écoles où les élèves apprenaient péniblement quelques bribes de français et d'arithmétique, juste assez pour devenir interprètes, boys ou mauvais employés. Nous n'avons pas voulu répéter la même faute en Annam-Tonkin, et il faut dire à l'éloge de l'administration actuelle qu'elle a compris son rôle tout différemment. Jusqu'ici on n'a pu faire grand'chose, car il faut au moins une génération pour former dans des écoles centrales le personnel enseignant qui sera chargé ensuite de diffuser l'instruction. Il est évident que cette diffusion, non pas seulement du français et des quatre règles, mais d'une instruction sérieuse quoique élémentaire, faite en langue indigène, portant principalement sur les sciences et n'excluant pas les études littéraires, chères à l'indigène, sera une des meilleures justifications, après coup, d'une conquête faite très au hasard. Par l'instruction l'Annamite, de simple outil,

1. Au cap Saint-Jacques ils déclarent la guerre à la population civile, livrent plusieurs jours durant des batailles rangées; il faut des troupes blanches pour rétablir l'ordre. A Yen-bai, à Lao-kay, ils pillent à main armée les huttes des coolies des chemins de fer, en tuent plusieurs et même les mutilent, puis les jettent à l'eau. A Hanoï, ils ravagent des maisons dans tout un quartier, attaquent à coups de bambous le personnel européen de la gare; leur colonel intervient; ils le rossent et le blessent au visage. A Hai-phong, à Nam-dinh, ils causent des difficultés sérieuses et répétées aux industries locales par leurs exigences envers les ouvrières. Dans toutes les casernes les vols, les disparitions d'armes sont chose fréquente et l'on connaît les événements du printemps dernier.

deviendra pour nous un collaborateur. Actuellement et sauf de très honorables exceptions, les jeunes indigènes qui sortent de nos écoles pour entrer comme interprètes au service de l'administration sont ignorants et gonflés de leur importance, parce qu'ils se sentent indispensables. Ayant perdu toute moralité et tout désir de travailler, ne concevant pas que le français devrait leur servir à autre chose qu'à accomplir leur pauvre besogne journalière, et leur donner d'autres ambitions que celle d'un médiocre poste de secrétaire, beaucoup n'ont jamais mis les pieds dans une bibliothèque, sauf pour y épousseter les livres.

Il y a mieux à faire assurément de cette race mieux douée intellectuellement que moralement, infiniment souple et intelligente, merveilleusement apte à comprendre ce qui est pourtant le plus étranger à ses préoccupations habituelles, d'un esprit vif et subtil, ouvert et hardi, et qui fournit non seulement d'admirables ouvriers, mais d'excellents employés de tous genres.

L'institution toute récente au Tonkin, quoique renouvelée de Paul Bert, d'une Chambre consultative indigène, appelée à donner son avis sur des questions d'intérêt général, a réussi mieux qu'on ne pouvait l'espérer, et, dans un pays où le principe de l'élection ne s'étendait qu'aux autorités communales, elle a permis de réunir une sorte de petit parlement un peu jeune, un peu hésitant, un peu naïf, mais sincère et de bonne volonté.

Malgré cela, ne résulte-t-il pas de la situation que tout n'est pas pour le mieux, dans notre façon d'agir, pour nous concilier, sinon l'affection et la reconnaissance des indigènes, au moins leur estime, leur intérêt et leur fidélité? Et à côté des fautes et des erreurs de l'Administration, que pèsent les reproches adressés aux particuliers? Qu'ils aient parfois la main lourde ou l'expression malheureuse, c'est possible, c'est même certain; mais sauf sur l'intéressé, l'effet est nul.

La masse de la population a le droit de se plaindre des tracasseries douanières, des impôts excessifs et surtout mal établis[1], et qui ne lui rapportent absolument rien, d'une jus-

1. J'ai entendu soutenir par un fonctionnaire de la Résidence supérieure du Tonkin la thèse suivante : « Que le gouvernement calcule chaque année ce qu'il lui faut, qu'il divise la somme entre les divers pays de l'Indo-Chine,

tice qui déroute toutes ses habitudes, ses idées et ses principes, d'une organisation administrative boiteuse, du désaccord flagrant entre ce que nous prétendons et proclamons être et faire pour lui, et ce que nous sommes et faisons réellement.

Ils nous doivent, il est vrai, la sécurité matérielle; nous avions trouvé le Tonkin ravagé par la piraterie; les pirates ont disparu. Mais l'Annam, lui, n'en a jamais souffert; au Tonkin même, on commence à en perdre la mémoire; bientôt aucun Annamite ne se souviendra plus des villages brûlés, des massacres, des femmes et des enfants entraînés en Chine, du bétail volé avec les récoltes; le pays oubliera qu'il y eut des pirates et que c'est nous qui les avons détruits ou achetés. Car nous en avons en ce moment à notre solde, et ils nous causent de sérieux ennuis!

Aux environs de 1895, la grande guerre étant finie, la sécurité reconquise, on respirait. A cette époque si nous avions eu la patience d'aller lentement, de n'amener ici comme administrateurs qu'une élite, d'étudier et de comprendre le pays, de laisser temporairement de côté les principes et de ne pas vouloir de force mettre l'Annamite à notre niveau, à cette époque-là nous aurions pu faire beaucoup. L'indigène nous respectait alors et nous croyait, naïvement, très supérieurs. Nous avons fait tous nos efforts pour le persuader qu'il se trompait, et il commence de le croire.

Ce n'est pas parce que nous avons construit des chemins de fer, un très beau pont à Hanoï, des maisons beaucoup plus grosses que les siennes, et des villes éclairées à l'électricité, qu'il va revenir à son impression première. Ces « choses de l'Ouest » auxquelles d'abord il n'entendait rien, il les a faites lui-même comme ouvrier, ce qui les lui a rendues familières; et comme il continue à ne point se préoccuper de leur principe, faute d'instruction, elles ne sauraient le séduire.

L'Annamite n'ignore pas, ou du moins ceux qui le mènent

entre les provinces, ainsi de suite, et dise à chaque village : « Cette année tu payeras tant; moyennant quoi tu seras exempt de corvées, de visites douanières, de taxes accidentelles, tu distilleras ce qui te plaira, tu fumeras l'opium si ça t'amuse, tu seras libre. Les villages payeraient avec joie, seraient enchantés, tout marcherait le mieux du monde. Et quelle économie de personnel! »

n'ignorent pas que le Blanc, l'homme de l'Ouest, a été battu par le Jaune. Si jamais il nous voit inquiets à l'extérieur, s'il aperçoit un voisin qui paraisse disposé à venir lui donner un coup de main, il est trop certain que notre vieil ennemi se retrouvera fort de toutes nos faiblesses. Le seul bénéficiaire réel de notre conquête est le Chinois, maintenant implanté de façon indéracinable dans notre colonie, certainement plus respecté et mieux obéi que nous de l'indigène, étendant son influence de plus en plus et disposant de très gros capitaux.

Je suis en contradiction formelle, je le sais, avec bien des articles de journaux et de revue, en disant qu'actuellement il est fort peu de colons agriculteurs qui vivent uniquement des produits de leur exploitation, qu'il est tout à fait impossible d'en citer un qui approche des revenus fantastiques promis par certaines réclames, et très facile d'en citer bon nombre qui meurent de faim sur leurs terres, J'excepte naturellement les colons officiels qui sont en train de faire, aux frais du protectorat, des fortunes considérables. Il y a trois ou quatre ans qu'on parle ouvertement de la faillite de la colonisation agricole. Les fautes administratives ne sont d'ailleurs pas l'unique cause de cette pénible situation : nombre de colons ne sont pas à la hauteur de leur tâche, ni financièrement, ni moralement, ni techniquement. Avec une population où le vol, le gaspillage sont aussi fréquents, aussi habituels et d'aussi peu de conséquence que chez l'Annamite, la réussite d'une exploitation agricole dont la surveillance est très difficile sera toujours chanceuse[1].

La colonisation industrielle est en meilleure posture. Une entreprise industrielle se prête mieux à une surveillance sévère qu'un domaine rural. Et néanmoins en Indo-Chine, combien d'industries aux mains d'Européens sont réellement prospères?

1. Le colon agriculteur ne peut obtenir justice. Pour atteindre un paysan qui lui aura volé un buffle, il est obligé de mettre en mouvement la lourde et lente machine judiciaire; l'huissier fait cent kilomètres pour assigner le défendeur, ne le trouve pas; l'enregistrement, les frais de justice s'accumulent. Il lui faut dépenser, — le compte a souvent été fait, — plusieurs fois la valeur du buffle. Dès lors il est perdu; les indigènes qui l'entourent s'aperçoivent qu'on peut le voler impunément. Il faut connaître les ressources de mensonge et de mauvaise foi des Annamites, leur absolu manque de conscience et les mille tours qu'ils ont dans leur sac, pour comprendre que le plus souvent le colon n'a plus qu'à abandonner la partie.

Bien peu, assurément. La faute en est à notre manque d'esprit d'entreprise, mais aussi à l'état d'insécurité où se sent le Français d'Indo-Chine, qui n'est pas fonctionnaire et qui a des capitaux dans le pays. Ce sentiment de malaise ne tient pas uniquement à la guerre de 1904-1905, car beaucoup l'éprouvaient avant ou l'éprouvent sans croire au péril japonais. Le colon (je parle de l'industriel le plus sérieux, de sociétés qui ont des millions de capital) hésite à entreprendre une affaire de longue haleine, tant il risque à chaque instant de se voir lancer dans les jambes quelque réforme mal étudiée [1]; il sent autour de lui un mécontentement général qui peut dégénérer à tout moment en troubles qui le ruineraient; il voit le pays constamment à court d'argent et incapable d'économies, ce qui lui promet une bien pauvre clientèle et ne lui permet pas d'escompter l'avenir : il sent que tout dépend d'une administration mal informée, d'un ministère et d'un Parlement plus mal informés encore, et qui imposent leur volonté sans se dire que, si leurs caprices tournent mal, c'est finalement le pays qui devra donner argent, soldats, navires et canons pour rétablir la situation compromise. Et voilà pourquoi il se fonde si peu d'industries, dans un pays où l'indigène est un excellent ouvrier, d'une habileté et d'une intelligence de détail rares, arrivant à fournir d'excellents produits; dans un pays aussi qui est aux portes de la Chine, ce grand client pour les produits manufacturés.

Je ne veux pas dire que l'administration actuelle, ni celles qui l'ont précédée, ni personne soit individuellement responsable de cet état de choses. Je reconnais tant qu'on voudra qu'il y a de la faute de tout le monde; que la métropole, en imposant de loin des principes inapplicables, n'a pas été moins coupable que les autorités locales en se précipitant tête baissée dans des entreprises chimériques ou démesurément coûteuses; que le colon n'a pas toujours mérité de réussir et a été bien

1. Tout dernièrement il a été question d'appliquer en Indo-Chine la loi sur les accidents du travail. Protestation générale parmi les industriels, habitués à voir leurs ouvriers commettre les pires imprudences sans qu'il soit possible de les en empêcher, et très certains que beaucoup se seraient fait mutiler exprès. Il faut n'avoir pas été à même de comparer pendant huit jours une usine d'Europe et une usine d'Indo-Chine pour avoir eu une idée pareille.

loin de faire ce qu'il devait envers son collaborateur l'indigène. Je dis toutefois que c'est lui qui a le moins à se reprocher, car toujours et partout son intérêt a été d'avoir la paix, la tranquillité, une législation raisonnable, une politique d'association et de bénéfice réciproques[1].

Je crois d'autre part que l'orage est très proche, si l'on n'y prend pas garde; quoiqu'en disent les Administrations pour faire croire à la réalité de leur œuvre, et en France certains personnages qui ne vivent que de la savante et coupable réclame coloniale dont ils ont l'entreprise officielle, le développement du pays est lent, difficile; ses faibles ressources sont absorbées pour longtemps par des travaux ruineux et improductifs; il ne s'enrichit pas et ne peut s'enrichir, puisque la production naturelle n'augmente guère et qu'on ne fait rien pour elle; les quatre cinquièmes des réformes depuis dix ans n'ont point eu de résultat utile et ont consisté uniquement à prélever une part de plus en plus forte du travail indigène; l'incohérence et le désordre augmentent sans cesse; enfin le colon hésite de plus en plus à se lancer dans des grandes entreprises; l'indigène est excédé de nos prétentions, et sceptique sur nos promesses; il a mille raisons très sérieuses de trouver qu'avec ce qu'il paye nous aurions dû et pu faire mieux pour lui, donner moins aux principes et à la réclame, davantage à la réalité. L'Indo-Chine, du moins l'Annam-Tonkin, est une machine que nous avons trouvée assez bien construite et qui, avec peu de chose, aurait pu admirablement marcher, mais des mécaniciens maladroits et trop pressés l'ont détraquée. Elle marche encore, mais avec des grincements, des soubresauts; elle pourrait bien sauter au premier choc, et la faute en est aux mécaniciens qui la conduisent, non pas au colon et à l'indigène, voyageurs qui payent pourtant fort cher leur place peu confortable.

PIERRE DUCLAUX

1. On ne saurait trop répéter combien certains groupements « coloniaux » ont fait de mal en envoyant en Indo-Chine dans les dernières années une foule de malheureux voués d'avance à un échec certain. Sans parler des dessous de certaines affaires, il était lamentable de voir arriver à Haiphong des pauvres diables incapables de gagner leur vie et qu'on devait parfois rapatrier comme indigents par le bateau même qui les apportait. Un peu d'argent ne faisait que prolonger leur déconvenue. Il y a autant de misère sur le pavé d'Hanoï que sur celui de Paris.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

MADAME PETIT-JARDIN[1]

(LALLA JANINA)

Peut-être que ma longue et profonde tristesse,
Qui va priant, criant,
N'est que ce dur besoin, qui m'afflige et m'oppresse,
De vivre en Orient.

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

ÉVOCATION

Lalla Janina! — « Madame Petit-Jardin »! — ô toi, le bouquet embaumé de ma jeunesse! ô toi, le verger d'amour de mon rêve africain, Janina, petit jardin, petite cassolette, vous qui avez parfumé mon âme à toutes les essences de l'Islam, je vous envoie mon salut d'outre-mer!

Qu'êtes-vous devenue? qu'êtes-vous devenue?... J'ai cru vous avoir oubliée depuis longtemps. Hélas! comment, dans ce gris Occident, dans cette patrie tourmentée des Roumis, pourrais-je t'oublier jamais, ô ma petite amie musulmane?

Hélas! comment pourrais-je oublier notre vieux quartier désert et notre maison close, et la marche du soleil sur nos arcades mauresques, et l'ombre bleue de notre lit profond, et les senteurs complexes de ton corps languissant qui se mêlaient aux aromes brûlés de ton jardinet suspendu sur la terrasse?

Je vois encore le balancement de tes hanches, quand tu circu-

1. *Published May fifteenth nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third nineteen hundred and five, by* MYRIAM HARRY.

lais sur le balcon intérieur, tes talons rougis et lisses comme deux petites oranges et ta natte noire, luisante, qui dansait au creux de ton dos!

Je revois aussi la chambrette, où, sur ton métier bancroche, tu me tissais un tapis arabe, tandis qu'accroupie dans le coin, ta mère adoptive, filant sa laine sur une quenouille antique, avait l'air de notre Parque fatale.

Et je me souviens des chauves-souris qui, le soir, virevoltaient sur notre toit; de ta peur enfantine des djinns, du serpent logé dans l'armoire du puits, de Papaïanus, le pauvre chat que, cruelle, tu t'amusais à plumer comme un poulet, de ton collier d'ambre, de tes tomates que tu séchais à même la blancheur de la terrasse, de tes bocaux à cornichons, accrochés au grillage du moucharaby et dans lesquels tu macérais des boutons de rose et de jasmin.

Et l'appel à la prière dans le midi accablant! et le bruit, à travers la maison sonore, de tes cothurnes de bois : clic-clac, clic-clac! et la chanson du mortier en cuivre quand tu pilais ton fard et tes onguents, et la requête assourdie de quelque aveugle et la chute lointaine d'un heurtoir contre une porte obstinée!... Ah! toutes ces voix de la lumière, ah! toutes ces voix du grand repos, du grand silence, ah! chères, chères voix évanouies des peuples immobiles et des terres brûlantes, comme vous parlez redoutablement à ma nostalgie!...

Et cependant je ne te verrai plus, ô ville musulmane! je ne te verrai plus, Tunis, ville de Tanit, cité de neige et d'argent. Je ne verrai plus ni tes minarets d'ocre pâle, ni les bulbes de tes marabouts en émail vert, ni tes colonnes carthaginoises, ni les voûtes mystérieuses de tes souks, ni ton café-figuier, où des apparitions bibliques viennent méditer devant un pot de menthe!

Janina, petite amie, est-ce toi que j'ai aimée, en cette Tunis islamique, ou bien est-ce son âme voluptueuse et fermée que j'ai possédée en tes étreintes lascives, deviné sur tes lèvres puériles?

Je ne sais : je vous ai confondues dans la même tendresse.

Combien d'années ont coulé sur mes amours? Hélas! déjà mes cheveux grisonnent à mes tempes, déjà la brume du Nord a désenchanté mon regard, l'inquiétude moderne a rongé mon cœur si confiant! Aujourd'hui j'ai peur de l'inconnu, je redoute les hasards, un foyer me retient...

Et puis, vous aussi, n'avez-vous pas changé, depuis mon ardeur juvénile? Saurais-je seulement vous reconnaître, ô ville profanée? saurais-je seulement jouir encore de toi, ô mon « petit jardin » saccagé?

Non! à travers les tares du temps et de la réalité, je ne vous

verrai plus... C'est en rêve que je veux te respirer, ô mon bouquet embaumé! Les ailes de ma pensée vous toucheront, ô coupoles, ô minarets : c'est en ce récit que je veux revivre ma jeunesse crédule et mes souvenirs chauds!...

Janina, petit jardin, petite cassolette, vous qui avez parfumé mon âme à toutes les essences de l'Islam, je vous envoie mon salut d'outre-mer!

I

Entre une mère trop distraite et un père trop recueilli, je n'ai pas grandi dans la tendresse. Quand ma bonne me conduisait au Luxembourg, j'enviais les enfants qu'une maman attentive appelait de son banc pour leur essuyer le front, et qu'un papa, la serviette sous le bras, venait ramener par la main, à l'heure du crépuscule.

Moi, lorsque je rentrais, on me recommandait d'être « bien sage », parce que « monsieur » travaillait et que « madame » avait « sa » migraine. Ou bien on me poussait dans un salon où ma mère, col et avant-bras nus, se gaspillait en grâces et en sourires devant une assemblée d'inconnus. Je me blottissais derrière son fauteuil et j'essayais d'écouter. Mais les propos de ces grandes personnes me paraissaient tellement dépourvus de couleur, de suite, que je ne tardais pas à m'assoupir. D'autres fois, une tristesse atroce m'envahissait à voir ma maman si occupée de tout ce monde et si détachée de moi. Je la tirais par sa robe pour lui rappeler que j'étais là et que j'avais besoin d'être réconforté.

— Pierre! tu es insupportable! — me disait-elle, sans se retourner, et en continuant de sourire aux étrangers.

Alors une rage me soulevait; j'avais envie de m'élancer sur tous ces gens, de les chasser, de les mordre, ou de courir vers le cabinet de mon père pour lui crier : « Viens vite, viens vite!... tu ne sens donc pas qu'on nous vole maman! »

Et je souhaitais une petite maison close pour nous trois, où mon père m'assoirait sur ses genoux en me racontant des histoires merveilleuses, et où ma mère, n'ayant plus personne à qui sourire, nous sourirait, peut-être.

Mais, un jour, ayant mordu la main d'un godelureau qui m'agaçait spécialement, je fus à jamais banni du salon.

Peu de temps après, mes parents se séparèrent et l'on m'interna au lycée de Versailles. L'un et l'autre oubliaient souvent de venir m'y chercher, le dimanche, et je serais resté bien seul, sans mes amis Hafid et Béchir, fils d'un pacha turc, voués — mais pour des raisons d'éloignement — au même abandon que moi.

Nous nous consolions en fumant des cigarettes du « khédive », en grignotant des pistaches salées, en suçotant des confitures de roses; et nous nous grisions avec l'odeur de petites pastilles d'ambre que les jeunes musulmans portaient toujours dans les poches de leur gilet et que nous regardions s'évaporer sur la couverture de nos dictionnaires.

Quelquefois un « pion » nous accompagnait à Paris. Hafid, qui avait quatorze ans et le sens critique, me disait :

— En France, toutes les femmes sont des cocottes : elles se promènent le visage découvert et leur corps offert à tous les désirs mâles. Quand vous possédez un bijou précieux, le jetez-vous dans la rue au-devant de la convoitise des passants? Non, n'est-ce pas? Vous le cachez soigneusement dans un écrin. C'est les vieilles casseroles hors d'usage qu'on laisse traîner par les chemins. Ma mère mienne, jamais aucun autre homme que mon père ne l'a vue face à face. Et si, plus tard, ma femme se dévoilait devant un étranger, je lui couperais le cou et je la précipiterais dans le Bosphore.

Il me déclarait, comme nous passions devant une terrasse de café :

— Vos mœurs sont en tout contraires aux nôtres. Chez nous, un homme prend plusieurs épouses; chez vous, c'est les femmes qui possèdent plusieurs maris!

Un autre jour, qu'on nous pilotait au musée du Louvre et dans la « galerie des antiques », Hafid prononça encore :

— Je comprends maintenant à quoi vous servent les musées et pourquoi on les propose à l'enseignement de la jeunesse. Ils remplacent nos harems. Seulement, vous, vous semblez chérir la blancheur du marbre et l'immobilité de la pierre, tandis que nous, au contraire, nous préférons la peau foncée et l'agitation extrême. Chez nous, c'est toujours des négresses qui nous initient, et mon père, à cet usage, en a plusieurs, aussi fermes et aussi lisses que vos statues.

C'est peut-être à l'obscure influence de mes petits amis turcs que, plus tard, je dus le goût des terres islamiques et le choix de ma carrière. Car, tout en faisant mon droit au Quartier latin, je suivais les cours d'arabe à l'École des Langues Orientales.

Ah! chère École des Langues Orientales! temple des peuples énigmatiques et des idiomes lointains! sarcophage du passé, berceau de l'avenir, foyer hospitalier des races adverses, quel charme nostalgique vous avez versé dans ma pauvre âme isolée, éprise des « ailleurs »!

Quelles heures de rêveries étranges et de quiétude studieuse je dois à votre édifice clair, massivement établi entre le quai de la Seine, d'où les désirs partent vers des océans tumultueux, et cette rue de Lille, si paisible, si endormie, que l'on pourrait presque se croire déjà dans une vétuste cité d'Orient!

Aujourd'hui encore, j'aime à passer devant vos marches et votre portique! Je revois la cour intérieure semblable à quelque *patio*, ses galeries de monastère bouddhiste, ses salles ombreuses, d'où s'échappent des syllabes exotiques et où professent le mandarin chinois aux ongles démesurés, le lettré annamite, si falot dans sa robe de deuil, et l'uléma d'Égypte, fier comme Pharaon et qui rougit d'humiliation quand une jeune femme s'assoit parmi ses élèves mâles.

Et je te revois encore, ô huissier scolastique, avec ta moustache de chat, ton collier de Charlemagne et tes bras trop courts qui s'arrondissent autour d'in-folios séculaires... Tu avais une jambe de bois, et, quand tu la faisais sonner sur les dalles, nous levions nos jeunes têtes de dessus nos vieux grimoires et nous croyions entendre trébucher dans cette maison de science le pied de quelque faune...

Souvent, à la sortie de l'École, je montais chez un peintre de mes amis, qui habitait sur le quai. Il venait, l'hiver, à Paris et retournait, l'été, à Bou-Saâda, dans le Sud-Algérien. Des études s'éparpillaient dans son atelier, — des études magnifiques de palmiers solitaires, de caravanes sillonnant les sables, d'amour sous les étoiles et de belles filles brunes qui se baignaient dans l'eau vive sous des oléandres roses.

Il amenait avec lui deux Kabyles, mi-compagnons, mi-serviteurs. Ils étaient grands, superbement drapés et mélanco-

liques. Ils nous cuisaient du café, préparaient des narghilés, s'allongeaient à nos pieds en des poses sculpturales; et parfois ils nous contaient des légendes héroïques et enfantines...

Un jour, en flânant par le vieux Paris, j'avais déniché, non loin de Notre-Dame, dans une ruelle sordide, toute une colonie d'Arabes.

C'étaient de pauvres hères, marchands de cacaouettes et de tapis, de babouches et de nougats, exilés par la misère et qui avaient trouvé pour se loger, en plein cœur de Paris, cette maison bancale et ventrue et qui leur rappelait, sans doute, avec sa cour en terre battue, un caravansérail natal. Le matin, ils partaient avec leur marchandise; ils revenaient, le soir, blêmes, harassés de fatigue, poussiéreux dans leurs étroits vêtements d'Occident : car ils n'avaient conservé de leur costume oriental que la calotte rouge, fez ou chéchia, — vive floraison d'un ciel plus chaud, et sans laquelle on ne saurait être musulman.

L'un d'eux, Marouf, un beau garçon au sourire d'émail, et qui me vendait parfois des poignards, devint mon ami et me familiarisa avec l'arabe tunisien. Un soir, il m'invita chez eux, dans la petite Arabie derrière Notre-Dame. C'était la fête du Bairâm. Je ne reconnus plus les exilés ni leur taudis. Ils avaient jeté leur livrée de misère et m'apparurent triomphants, drapés dans des manteaux d'émir et des simarres d'agha. Autour d'eux s'étalaient des tapis et des coussins, et, au milieu de la pièce, sur un tabouret de nacre, fumait, dans un immense plateau de cuivre, le couscoussi national.

Après le repas, on s'aspergea d'eau de roses et louangea le Créateur. Puis Marouf décrocha sa flûte.

Et il se mit à jouer.

C'était une musique aigrelette, hachée, sautilleuse, et cependant si nostalgique, si déchirante, que je sentis avec une désespérée langueur la fascination de l'Orient.

Parfois, Marouf s'interrompait pour chanter. C'étaient des notes longues, longues et nasillardes, mais si ardentes, si passionnées, qu'on eût dit la plainte d'un blessé à mort par l'amour. Mais, selon une pudeur traditionnelle, le nom de la femme aimée était remplacé par « il », et, tandis que Marouf chantait, chacun, tout bas, traduisait, pour la seule volupté de

son cœur, le « il » par le nom secret, le nom inconnu, le nom inviolé de l'amante.

Puis la musique s'était tue; renversés dans les coussins, les dépaysés pleuraient...

J'errai par les rues... Des filles en chapeau et des filles en cheveux m'abordaient en me chuchotant des paroles chuchotées à la ville tout entière.

Et je pensais à la joie délirante de posséder une femme à soi seul, mais non uniquement son corps et ses baisers; mais son âme, mais sa voix, mais son visage, mais son haleine, mais ses mains, mais sa démarche et surtout son nom, son nom, cette chose si personnelle, si mystérieuse, si sacrée que, même dans les chansons d'amour, il n'est point prononcé, afin qu'il ne traîne pas dans la bouche d'un autre, même pour désigner une autre femme, ce nom qui appartient à votre amie!...

Ah! ah! le nom de mon amie! le nom de la femme que j'aimais alors, il traînait dans la bouche d'un autre, de plusieurs autres peut-être, qu'elle me préférait.

Et je rêvais d'un pays, du pays musulman, où le plus pauvre marchand de babouches possède une femme, à lui tout seul, et l'enferme dans une petite maison blanche, close comme un tombeau.

II

J'avais vingt-quatre ans, lorsque mon père, un matin, monta à mon petit appartement de la rue Jacob et me dit :

— Eh bien! Pierre, voici ce que j'ai obtenu pour toi du ministère : tu es nommé attaché au Gouvernement tunisien. C'est un terme assez vague, mais, par là même, fait pour te séduire. Comme appointements, c'est plutôt maigre. On t'accorde mille francs d'indemnité pour ton loyer et une gratification, au jour de l'an, si le mamamouchi de là-bas est content de toi!... Pour le reste, tu seras, je suppose, autorisé à pressurer tes sujets... Ça n'en serait que plus oriental, hein?

Je vis que mon père s'efforçait à plaisanter. Puis, tirant son portefeuille :

— Voici une lettre de crédit sur un banquier de là-bas. Elle te dispensera de recourir aux razzias trop féroces.

Et, s'attendrissant soudain, il m'embrassa :

— J'ai de la peine à te laisser partir, mon pauvre Pierre! Pourtant je sais que cet éloignement est ton plus cher désir. Alors, amuse-toi!... au moins, amuse-toi, mon petit!... Je te trouve triste pour ton âge. Le changement de vie et d'horizon te divertira sans doute... Tu peux partir quand tu voudras... Mon pauvre petit, je n'ai pas le droit de te retenir : amuse-toi, va! prends du bon temps; ce sera toujours cela de gagné sur l'avenir... Ici tu pâlis trop sur les livres... Ne m'oublie pas cependant, là-bas. Écris-moi souvent, Pierre! Et puis... tu sais, s'il te manquait quoi que ce soit...

Pour la première fois de notre vie, enlacés l'un à l'autre, mon père et moi, nous pleurâmes.

III

Dix jours plus tard, le *Maréchal Bugeaud* entra dans le chenal de Tunis.

Il était six heures du soir.

Le bateau à peine accosté, je vis s'avancer vers moi un petit monsieur blond, joli, coquet, propret, suivi par un nègre gigantesque en livrée bleue rehaussée d'argent.

— C'est bien à monsieur Pierre Fontaine que j'ai le plaisir de m'adresser? — me questionna-t-il, d'une voix de jeune fille prétentieuse. — Je suis Raoul de la Bergerie, attaché au gouvernement tunisien et votre futur prédécesseur, si je puis m'exprimer ainsi.

Déjà, bien que j'eusse préféré me débattre parmi la foule gesticulante des porte-faix arabes, le nègre janissaire avait saisi mon sac et dirigé mes bagages vers l'hôtel où M. de la Bergerie avait retenu pour moi une chambre.

Et je dus suivre le petit monsieur correct vers une victoria irréprochable qui attendait sur le quai.

Nous traversâmes tout Tunis, ou plutôt toute la ville française nouvellement bâtie devant l'autre, — la musulmane, — sur la fange peu à peu solidifiée du lac.

Je me demandai si j'avais vraiment passé la mer, tant cette large avenue et ses hautes maisons de rapport me paraissaient la continuation de quelque cité occidentale.

Comme il était encore trop tôt pour dîner, mon aimable « futur prédécesseur », qui tenait à me faire admirer les beautés les plus neuves de notre conquête africaine, me proposa un tour au Belvédère, — « notre bois de Boulogne », comme il disait.

Nous nous engageâmes alors dans une autre avenue, tout aussi droite et que parcouraient des tramways électriques bondés de toilettes tapageuses. Sur le trottoir, des nourrices à mantille toscane poussaient des voitures d'enfants, tandis que de grosses juives en pantalon de zouave et blouse de bébé, mal équilibrées sur des mules minuscules, balançaient au devant d'elles leur ventre d'hippopotame. Quelques seigneurs islamiques, vêtus selon nos modes étriquées, promenaient mélancoliquement leur capsule rouge sur un fond de villas en pâte et en carton où les palmiers vivaces avaient la mine d'arbres stérilisés.

Hélas! aucune des blanches formes voilées qui avaient hanté mon rêve!

Et, pour m'écœurer encore dans la banalité de ce soir, quelles bouffées nauséabondes!

— Ce n'est rien, — me rassura M. de la Bergerie; — ce sont les effluves du lac. On s'y fait très vite. D'ailleurs, nous avons entrepris des travaux d'assainissement, et, dans quelques années, le plus susceptible des odorats ne pourra être incommodé.

Puis, en attaché modèle, soucieux des intérêts de son gouvernement, il m'énuméra les bienfaits de notre civilisation, les vertigineux succès de notre influence et les avantages du protectorat au point de vue économique et politique.

Je ne l'écoutais pas. J'étais agacé, déçu. Je revoyais l'École des Langues Orientales, les tableaux éblouissants du peintre mon ami, les exilés de la petite Arabie derrière Notre-Dame, et il me semblait que, de toutes ces visions confondues, Tunis était la moins « couleur locale ». Mais, quittant les rails, nous étions entrés dans un parc, et maintenant la voiture montait avec lenteur à travers une végétation folle et embaumée.

Presque tous les promeneurs étaient déjà retournés vers la

ville. Les allées devenaient désertes; l'air se purifiait, chargé d'aromes; et, renversé dans la voiture, les paupières closes, je respirais avec volupté l'âme des fleurs africaines, sœurs de ces pâles claustrées que je ne verrais peut-être jamais...

— Arrêtons-nous ici! — me dit mon collègue, — et gravissons vers le Belvédère! Vous y jouirez d'une vue magnifique et pourrez d'un seul coup d'œil embrasser votre nouvelle patrie.

Je le suivis à regret, agacé par son langage pompeux, et effarouché à l'idée d'un kiosque à musique!

Mais quel ne fut pas mon ravissement lorsque, parvenu devant une espèce de terrasse encadrée de marguerites blanches, j'aperçus le plus délicat bijou mauresque, la plus harmonieuse, la plus légère, la plus vaporeuse de toutes les « coubbas » d'amour.

Car c'était, cet édicule exquis en marbre blanc et faïences andalouses, c'était, m'expliqua M. de la Bergerie, un pavillon construit au XVIe siècle par des Maures d'Espagne pour le harem d'un bey tunisien. Il fut trouvé intact dans le sérail ruiné du Bardo, au milieu d'un jardin de roses persanes redevenues sauvages. Un architecte français l'avait transporté, pierre par pierre, et rebâti, en haut de ce parc public, sur ce mamelon verdoyant.

Dans la douceur du soir, son ensemble, avec son péristyle à colonnettes et sa rotonde, rappelait un de ces sanctuaires antiques, élevé au fond des bois et voué à Sémélé ou à Diane. Mais comme je sentais vite, en y pénétrant, que nulle divinité n'avait séjourné dans ce temple profane! C'était la demeure de femmes vivantes, palpitantes, de femmes ardentes et captives, dont le petit pied nu frôla les dalles polies, dont les bras cerclés d'anneaux étreignirent les frêles piliers, dont les croupes puissantes se marièrent aux niches arrondies.

Et je me disais que jamais l'art grec ni aucun autre art n'avait imaginé tout ce qu'ont de charnel ces dômes pointus dressés vers le ciel comme des seins à peine nubiles, ni la langueur amollissante de cette lumière qui se glisse à travers les stucs ajourés, ni le mystère troublant de cette captivité précieuse, de ces barreaux en bronze ciselé, derrière lesquels l'œil fixe des odalisques contemple un jardin de roses.

La nuit tombait déjà.

M. de la Bergerie m'indiqua, en bas, à nos pieds, Tunis, étalée comme un burnous sali au bord de son lac. Son index se pointa encore vers Radès, — la Maxula des Romains, — vers le Bou-Cornine, — la « montagne aux deux cornes » dans *Salammbô*, — vers l'isthme punique, vers Carthage et sa cathédrale en margarine, vers Sidi-Bou-Saïd, — l'ancienne Mégara.

Mais ces noms païens ne m'émurent point, ce soir-là.

Mon esprit tout entier appartenait à l'Islam; et, délaissant mon collègue, je me retournai vers la coubba de rêve et de volupté, et allai m'asseoir dans une des niches d'amour.

« Jadis, — me disais-je, — il y avait là une vasque et son jet d'eau. La voix mouillée devait rythmer la vie monotone des belles esclaves et halluciner leur torpeur. Mais qui saura jamais ce que ce jet d'eau a vu? A présent, il est tari. Fanées, les roses d'Ispahan à l'enivrante senteur. Pourquoi donc l'architecte n'a-t-il pas replanté sur cette terrasse l'ancien jardin persan? Pourquoi a-t-il planté ces marguerites, blanches reines du Nord et aussi froides que le marbre? Ainsi cette alcôve de joie ressemble à un mausolée... Après tout, l'architecte a eu raison. Il a compris qu'en transportant ce secret palais beylical ici, dans cette promenade publique des Roumis, il avait à jamais détruit son âme. Et c'est une couronne mortuaire que les fleurs pâles tressent autour de toi, ô tombeau des amours fastueuses! ô sépulcre des songes révolus, que nous profanons avec notre curiosité de touristes et le bruit de nos souliers!... »

— Allons dîner! nous ne trouverons plus de place au restaurant.

Nous redescendîmes vers Tunis et, à l'autre bout de l'avenue qui m'avait amené du port, je vis maintenant s'élever, farouche et grise et sarrasine, une arche, un portail inattendu.

— Qu'est-ce? — demandai-je, intrigué et charmé.

— C'est la Porte de France, qui ouvre la ville arabe.

J'aurais voulu y pénétrer aussitôt. Mais M. de la Bergerie me déclara que l'on ne pouvait avec décence dîner dans un quartier musulman. Je me résignai mal à le suivre vers une taverne brillamment éclairée et située aux angles de la « rue Adrubal » et de la « rue Hamilcar »; et l'association paradoxale de ces

noms carthaginois et de cette brasserie moderne me divertit un instant.

Mais, certes, l'établissement n'avait rien de punique! Des panneaux, qui célébraient la gloire du houblon et l'ivresse des gnomes teutons, décoraient les murs. Des dames trônaient derrière un comptoir à compotiers étagés, et des garçons glabres nous servaient le plat du jour. Seule, l'irruption d'une marmaille guenilleuse, criant à tue-tête : « Courri! Courri! » (*le Courrier de Tunis*) me persuada que je n'étais plus en France.

M. de la Bergerie, très satisfait de son rôle, continuait à m'exposer les plaisirs de Tunis : « Il y avait les bals de la Résidence, les soirées aux consulats divers; un bazar de charité par an, où l'on jouait la comédie, le casino du Belvédère, pour s'émoustiller, un Opéra italien, pour se divertir avec élégance, et, pour s'entretenir les muscles, le tennis du général... Des femmes charmantes : la « résidente », peut-être un peu austère, mais fort aimable, une « déléguée » exquise, — jolie, rieuse, flirteuse et très dans le mouvement. — Quelques « colones » de vieille souche, ruinées, qui s'ennuyaient dans l'isolement du *bled*[1] et que l'on récréait facilement... L'épouse d'un « contrôleur », très drôle, grassouillette, bonne fille... Et encore des dames de moindre importance, demi-monde et quart de monde, appréciables en été, quand la colonie huppée prend son vol vers les villes d'eaux françaises... »

— Et les musulmanes?

M. de la Bergerie me dévisagea, ahuri et un peu dégoûté :

— Des musulmanes? Des femmes arabes, vous voulez dire, des mouquères?... Oh! elles doivent être sales! Et puis vous comprenez, à cause de notre situation diplomatique...

— Mais ne sommes-nous pas des fonctionnaires beylicaux?

— Pardon! des attachés au Gouvernement tunisien, ce qui n'est pas la même chose!

Puis M. de la Bergerie me confia encore qu'il taquinait la muse, à ses nombreuses heures de loisir, et que demain il me donnerait à déguster ses vers...

1. La campagne.

Je l'examinai : il me rappelait soudain le godelureau du salon de ma mère qui m'avait si mortellement exaspéré. Une tristesse m'envahit et, prétextant une migraine, je me rendis à l'hôtel.

Mais, à peine monté dans ma chambre, j'en ressortis aussitôt, et me dirigeai vers la ville arabe, vers ce portail farouche et sarrasin dont le grand œil ténébreux restait braqué sur l'avenue de France.

J'étais seul : j'étais seul avec ma ville d'Orient, avec la ville aux créneaux blancs, aux façades muettes, aux regards fermés, avec mon cher rêve de silence et de vétusté, où déjà mon âme pensive et amoureuse des « autrefois » était venue rôder à l'avance...

Je courus au hasard d'une rue abrupte et de ses pavés cahoteux.

Hélas ! ce ne fut point là ma vision africaine ! Des chansons napolitaines et des tressauts de guitares m'assaillirent par des boutiques ouvertes, avec des effluves de *gorgonzola*, d'huile rance et de saumure. Au-dessus, aux jolis « bermaklys » mauresques, des têtes échevelées se penchaient parmi des chapelets d'ail ; et des idiomes de toutes les rives méditerranéennes ricochaient de mur en mur.

J'obliquai à gauche, je m'enfonçai à droite, guidé par mon flair de la solitude.

Bientôt bruits et odeurs s'évanouirent. Je passai sous des voûtes trapues, enfilai des venelles mystérieuses, m'arrêtai devant des colonnes carthaginoises, tournai et retournai dans un dédale de maisons taciturnes et dédaigneuses qui montraient leur dos à la rue. De ci, de là, seulement, un moucharaby surplombait en échauguette ; une porte cloutée s'embusquait derrière un cintre ogival ; par-dessus un formidable mur, un citronnier offrait ses feuilles vernies.

Tout était éteint, tout dormait, tout paraissait mort.

Un burnous fantômal me frôla ; deux formes pétrifiées sur un banc de pierre tenaient un caverneux colloque. Rien autour de moi qui fût de ma réalité ou de mon siècle : je me figurai que je marchais dans un songe, dans quelque légende fabuleuse, dans un royaume déserté, dans une ville frappée d'enchantement et de silence.

Mais soudain, à l'angle d'une venelle, j'aperçus, enjambant une voûte basse, une vieille maison, toute barbue de résédas sauvages et de câpriers fous.

Tout en haut, sous le toit, un rayon de lumière filtrait par le treillis d'une lucarne.

Qui pouvait bien veiller, puisque tout dormait dans cette ville, puisque tout s'enveloppait de sortilège? Un moment, il me sembla distinguer le profil d'une négresse qui dévidait son fuseau.

Et je pensai au conte de la méchante sorcière qui filait le fatal rouet, cependant que les ronces envahissaient les douves, et que la fille du roi, s'étant piqué le doigt à la quenouille enchantée, attendait en une léthargie de cent ans le baiser du prince désenchanteur.

Et je tendis les bras vers le grillage lumineux, et je murmurai, grisé par la poésie et le mystère de cette première nuit d'Orient, je murmurai :

— O princesse musulmane! ô belle à la ville dormante! ô vous dont le cœur sommeille d'un ancestral sommeil, ma tendresse saura vous réveiller!

IV

Hamdoullillah! Louange au seul Dieu! Raoul de la Bergerie est parti et Pierre Fontaine a hérité de son bureau, ou plutôt de la moitié d'un bureau, car il le partage avec Jacques Marville, son chef hiérarchique. Je ne suis pas, moi non plus, un attaché d'ambassade, — quelles que fussent les prétentions de mon futur prédécesseur, — mais tout bonnement un fonctionnaire du gouvernement tunisien, un « rond de cuir » de Son Altesse Si-Ali-Hamouda Bey, « possesseur de la Régence de Tunis ».

Car il faut savoir que dans ce pays de protectorat le pouvoir se divise en deux parties bien distinctes. D'un côté, la Résidence de France, chargée de tous les intérêts français, établie dans un grand édifice moderne au centre de la ville française; de l'autre côté, le Gouvernement tunisien, tuteur du Bey déchu, qui lui octroie sa pension, veille sur ses excentricités, limite le chiffre de ses danseuses, lui fournit une armée pour rire et

l'entoure du faste d'un sultan d'opérette... Nous nous occupons encore du fonctionnement de la police, subventionnons un hôpital arabe, un tribunal coranique, illuminons la ville pour les fêtes musulmanes, décorons de l'ordre du Nicham-Iftikar et réglementons la conduite des petites « cahbas », dans leur quartier du Canard.

Aussi notre siège se trouve-t-il en plein cœur de la ville arabe, sur la place de la Kasbah, au Dar-el-Bey même, — l'ancien palais des monarques tunisiens.

Entre les fonctionnaires des deux pouvoirs, la différence des sentiments est presque aussi marquée que celle des lieux. En bas, on est volontiers arabophobe; en haut, nous sommes arabophiles. Les « résidentiels » habitent des appartements français, fréquentent le Casino, conduisent des cotillons, offrent le bras aux « contrôleuses ». Nous, à l'instar de notre chef le secrétaire général, — qu'entre nous nous surnommons « le grand marabout », — nous vivons retranchés dans notre quartier archaïque, et notre qualité de « beylicaux » nous dispense des corvées mondaines... M. de la Bergerie faisait exception à la règle, et, dans ses goûts, il se rapprochait des « résidentiels ».

Voilà ce que m'expliqua, ce premier matin, Jacques Marville, un grand garçon bourru et mélancolique, pour lequel j'éprouvai dès l'abord une vive sympathie.

Il m'exposait cela par petites phrases maussades et hachées, qu'il laissait tomber dédaigneusement de sa cigarette collée à sa lèvre inférieure.

Né en Algérie, ancien officier, blessé dans un combat contre Bou-Amama, il connaissait admirablement l'âme arabe, le pays, les mœurs, aimait passionnément ce sol d'Afrique, mais se plaisait à blaguer tout cela et à épater les « nouveaux » par son ironie paradoxale. Je devinai la malice un peu hautaine avec laquelle il m'instruisait, moi, Parisien, mais je me promis de lui démontrer, par la suite, que je ne ressemblais guère à Raoul de la Bergerie, et que je me conduirais en véritable « beylical ».

Parfois le gigantesque nègre que j'avais entrevu à mon débarquement ouvrait tout doucement la porte de notre bureau, s'y faufilait à demi, puis, le bras tendu, il mettait au coin de la table un stock de paperasses. Jacques Marville brisait les

cachets, feuilletait les dossiers, annotait certaines pages, puis me les passait en m'apprenant les devoirs de mon emploi.

Je m'amusais des beaux papiers parcheminés, des arabesques, des noms coraniques, des formules islamiques, et je m'imaginais être un scribe des temps de Haroun-al-Raschid.

D'ailleurs, sauf notre costume étriqué, les circonstances prêtaient à cette illusion. Le bureau en lui-même n'était peut-être pas très suggestif : à portée de ma main reposait le téléphone; en face de moi, contre le mur, sous une carte moderne de la Régence, s'alignaient les volumes du Larousse. Mais je savais que, là, derrière la porte, il y avait un vestibule avec de vieux divans sculptés où s'asseyaient sur leurs talons des janissaires en culottes bouffantes et boléro court à petits boutons d'argent. Plus loin, par une poterne basse, on accédait à des couloirs obscurs, des galeries à ciel ouvert, des escaliers en faïences jaunes, des patios en marbre rose; on passait devant des lucarnes misérablement grillées, devant des vantaux splendidement dorés, pour plonger dans d'autres cours, longer d'autres arcades, pour se perdre et se retrouver indéfiniment par ce dédale de bâtisses, par ces palais dans un palais qu'est un sérail musulman.

Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est la vue de nos deux fenêtres.

L'une, derrière moi, donne directement sur la place de la Kasbah. Une foule y grouille, une foule orientale composée de mendiants aux longs plis drapés, de diseurs de bonne aventure, accroupis devant un carré de sable et un jeu de fèves, de charmeurs de serpents avec leur pipeau, de soldats beylicaux qui houspillent un troupeau de prisonniers destinés au tribunal arabe, — installé en bas, dans une salle du Dar-el-Bey.

Puis c'est aussi des plaideurs indigènes, en toges de tribun, des juges en châles bibliques, chevauchant à dos de mule, des notaires avec de grands soleils de soie sur leurs djebbas de tendre cachemire, de jeunes avocats tunisiens en redingote de France et fez de Stamboul, messieurs les interprètes, une serviette sous le bras, et, se faufilant des uns aux autres « les ciri-ciri », — voyous blêmes, avec autant de cirage sur leurs mains que dans leur boîte.

Et je préfère encore mon autre fenêtre : dans son cadre semblent s'être réfugiées toute la poésie et toute la vétusté de l'Islam. Je l'ai à ma droite, et, sans me déranger, je puis jeter par-dessus mes paperasses un coup d'œil amoureux. A l'extrême pointe du talus, il y a un marabout blanchi à la chaux, tassé, courbé par l'âge, qui continue son rêve d'éternité sous son bonnet en tuiles vertes. A côté, c'est un fouillis de je ne sais trop quoi : des marches craquelées, un cintre sarrasin resté debout, un mur en ruine, la grille d'un bermakly, un turban mortuaire, un poivrier pleureur, tout un amas de choses archaïques et vénérables qui s'en vont en beauté et douceur se mêler à d'autres, s'en retourner à la terre d'où elles sont venues, sans qu'une main impatiente ou une pioche brutale troublent le recueillement de leurs souvenirs.

Plus près de moi, sous une seconde coupole en écailles vertes, un café mi-profane et mi-religieux cuisine son moka près d'un saint sépulcre, et le sert dehors à l'ombre d'un figuier, autour duquel on étend des nattes blanches. A l'autre bout du café, fleurit un petit jardin emmuré, semblable à ceux de nos cimetières, et où poussent, soigneusement arrondis en boule verte, le basilic sacré et la menthe inspiratrice. Et là, autour des bords crépis, viennent s'accroupir, du matin au soir, des figures immobiles et graves qui égrènent leurs chapelets d'ambre et respirent l'odeur des plantes mystiques.

Quand je me lève et m'accoude à ma fenêtre, je vois, plus loin et plus haut, un minaret carré où des arabesques blanches se détachent sur un fond d'ocre et que termine l'observatoire du muezzin en faïence turquoise. C'est le minaret de la Kasbah, le minaret dominateur d'où part cinq fois par jour le signal de la prière, — repris ensuite par les autres tourelles, — et s'agite le drapeau de foi.

Entre ce minaret et le petit marabout situé sur le talus, s'étendait jadis un champ de repos pour les corps musulmans. Aujourd'hui on y a creusé une voie en contre-bas, une avenue circulaire, qui, impuissante à pénétrer dans le cœur de la ville arabe, la contourne du plus près qu'elle peut et l'enserre dans des rails d'acier et dans un réseau de fils électriques.

A des intervalles réguliers, j'entends le sifflement du trolley,

et, à l'angle du vieux tombeau, surgit le wagon mécanique. Il s'arrête, corne, laisse descendre et monter un assemblage hétéroclite, recorne, puis repart, heureux d'ébaubir les âmes fidèles au passé et de virer autour de la ville, comme un imbécile joujou de gosse.

Et les figures immobiles et graves du café-figuier jettent un regard indifférent vers ce moderne troubleur de rêves. Puis, elles se penchent sur le basilic, froissent une petite feuille de menthe entre leurs doigts, et, paupières closes, narines béantes, respirent dans ce parfum évocateur la gloire de l'Islam et le règne du silence.

V

Souvent des femmes musulmanes descendent du tramway à la station de la Kasbah.

Ah! les femmes musulmanes de Tunis! quelle vision bizarre, stupéfiante, attristante pour nos yeux d'Occidentaux et notre cervelle barbare, accoutumée aux étoffes collantes, aux gestes précis!

D'abord, elles m'effrayèrent vraiment, ces larves étranges, ces fantômes ambulants, ces paquets de linges blancs dont la tête, où s'enroule étroitement une bande de crêpe noir, ne laisse apparaître, à travers une fente, que deux yeux, deux yeux rapprochés par un tatouage, élargis de khol, et si fixes et si luisants qu'on les dirait en émail comme ceux des déesses de Carthage.

Mais maintenant je me suis habitué. Sous l'enveloppe je sais discerner la chrysalide, et dans ce regard d'idole mon regard sait lire une si avide humanité, une sensualité si ardente que j'en demeure hanté.

Et je les aime presque, ces ensevelies vivantes, au ténébreux visage, ces féminités ébauchées, ces grandes urnes d'albâtre avec leur masque en granit noir. Je leur trouve un charme particulier, une volupté irritante, une fascination anxieuse, animale, inexprimable, comme si un appel secret, et pervers, et persistant, émanait de tous ces corps voilés.

Certes la plupart de celles qui s'arrêtent à la Kasbah sont

vieilles et laides. Du moins on le suppose, à leur corpulence excessive, à leur démarche caduque, au gaufrage de leur peau tannée entre l'ourlet du linceul et leur cheville. Mais j'ai surpris aussi des silhouettes fines et sveltes sous les plis déformateurs, de petites mules exquises, et des bras gracieux, emmaillotés comme ceux des marionnettes jusqu'au bout des doigts, mais que l'on devine tout de même câlins et ondulants, lorsque, les jours de vent, ils se lèvent pour rajuster le bandeau qui s'échappe.

Trois formes surtout me plaisent.

Elles sont pareillement enveloppées du sifsari en lainage ivoirin qui laisse transparaître, serrées autour des hanches, trois foutas de soie à larges rayures sur fond blanc, — l'une mauve, l'autre jaune citron et la dernière vert pistache. — Toutes les trois portent noué autour de la main droite un mouchoir identique. La première est peut-être un peu plus grande que les deux autres et de lourdes entraves d'argent sonnent sur ses chevilles à chacun de ses pas.

Elles arrivent toujours ensemble, aux mêmes heures et dans le même ordre : la mauve d'abord, la jaune citron ensuite, puis la vert pistache. Elles longent le petit marabout assoupi, se dandinent devant le café-figuier, puis, rasant le mur du Dar-el-Bey, elles passent sous mon bureau et s'évanouissent toujours, l'une derrière l'autre, vers les bazars, vers je ne sais où...

Depuis quelques jours, il me semblait que la première me décochait de furtives œillades. J'avais remarqué aussi qu'elles s'attardaient un peu en s'en venant du tramway, se déhanchaient davantage devant les pots de basilic, — et hier, me penchant de ma fenêtre, je découvris, dans le premier sifsari légèrement entrebâillé, une gorge ambrée qui s'insurgeait contre un boléro d'or.

Aujourd'hui je les guette avec impatience, le cou tendu vers la Kasbah.

Les fils électriques frissonnent ; le joujou mécanique s'avance entre marabout et minaret, — la corne aboie et trois paires de brodequins minuscules, qui adhèrent je me demande comment à trois orteils de fées, descendent, l'une après l'autre, les marches du tramway avec beaucoup de précautions.

Je cours à la fenêtre secouer la cendre de mon cigare.

Et elles arrivent, comme elles arrivent toujours, à la file et en se dandinant, la mauve aux entraves d'abord, la jaune citron ensuite, puis la vert pistache.

Pourquoi donc les philosophes du café-figuier me semblent-ils moins recueillis à leur passage? Leur distraction m'irrite presque... Mais les anneaux de cheville sonnent, sonnent en s'approchant du palais des Beys, et mon cœur frémit, et tout mon corps s'affole, car elle vient, la première, la mauve, de lever vers ma fenêtre un si large, un si brillant, un si insistant regard, qu'il a touché ma prunelle et pénétré jusqu'au fond de mon âme.

Cling-clang! cling-clang! cling-clang!... et les trois petites vestales et leurs voiles blancs ont disparu vers les méandres des bazars.

— Hé! hé! — ricane Jacques Marville, qui m'avait rejoint à mon insu. — Hé! hé! voilà au moins des captives qui ont le respect de la souveraineté : il n'est pas mal du tout, ce salut musical au serviteur du Bey qui tient leur destinée entre ses mains!

Et, comme je le considère, ahuri :

— Mais ce sont de petites « cahbas » de la rue du Canard. Elles vont à la « berka », au souk des bijoux, acheter ou vendre quelque babiole, et raccrocher un client matinal.

J'étais penaud, vexé, déçu.

— Comment — dis-je enfin — savez-vous que ce sont des prostituées?

— D'abord, mon cher monsieur, parce que je les connais : elles dépendent de notre complaisance... Ensuite, parce que les honnêtes musulmanes, quand elles sont jeunes, ne sortent jamais sans être accompagnées par quelque duègne... Et, troisièmement, parce qu'elles ont un petit mouchoir noué autour de leur main.

— Et que signifie ce mouchoir?

— C'est leur insigne, leur patente, qui leur confère le droit de circuler ainsi, vêtues d'étoffes plus transparentes et en dardant des œillades, sans être appréhendées par le policier coranique... Tenez, il y en a justement un, là-bas, à l'ombre du figuier, qui fourre son nez dans un pot de basilic.

— Alors, ce mouchoir, c'est un symbole? — dis-je, égayé.

— Oui!... parfaitement. Il est éternellement ramassé, sans que vous ayez eu la peine de le jeter : cela vous dispense de pourparlers inutiles et vous savez tout de suite à qui vous avez affaire.

— C'est une excellente idée. Nos dames du monde devraient en faire autant.

— Oui, certes : on éviterait parfois des méprises désagréables... Cela me rappelle une aventure échue, il y a deux ans, à un jeune caïd du Sud venu pour la première fois à Tunis. En visitant un certain quartier profane, il rencontra la femme d'un « contrôleur », débarquée le matin même et que l'ignorance et la curiosité avaient égarée dans ces parages. Elle avait le visage découvert, la taille sanglée, et, à la main, un petit mouchoir. Mon caïd, très excité, ne fait ni une ni deux, l'empoigne, en lui glissant dans la bouche un dinar d'or... La « contrôleuse » était si ébahie qu'elle n'a même pas crié, et, après, elle n'a jamais osé porter plainte ! Elle a raconté la chose à une de ses amies, qui, elle, s'est promenée longtemps par ces rues solitaires, un mouchoir à la main, mais sans aucun succès.

— Et que penseraient nos braves musulmans, s'ils voyaient nos dames, au bal, enfoncer ce chiffon de batiste symbolique dans l'échancrure de leur corsage? — dis-je, amusé par l'anecdote de Marville.

Puis, revenant à mes vestales, je demandai :

— Alors, vous êtes sûr que ce sont des prostituées?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr!... d'ailleurs, vous n'aurez qu'à consulter nos registres.

VI

Le lendemain, je n'ai plus regardé ni les pots de basilic ni la coupole assoupie, ni le minaret dominateur.

Je me suis absorbé dans la lecture de mes paperasses, et, même quand les entraves d'argent ont rendu leur hommage sonnant au Dar-el-Bey, je n'ai point tressailli, je n'ai point levé la tête.

— Eh bien! — me dit Marville, — vous n'allez donc pas secouer votre cigare par la fenêtre?

— Non : je ne fume pas ce matin, — m'efforçai-je de répondre d'une voix naturelle.

— Ah?... parfait! parfait!

Et la cigarette de mon collègue sautille sur ses lèvres et sa moustache de chat dérive à gauche en un sourire sarcastique.

Nous retravaillons en silence, mais je sens que Marville m'observe à la dérobée et s'amuse de ma mine contrite.

Après un moment, il tire sa montre, attache les cordonnets d'un dossier, et, se dirigeant vers la porte de notre chef, il me dit, par-dessus l'épaule, d'un ton bourru :

— Il est dix heures. Je m'en vais chez le grand marabout. Il n'y a plus rien d'urgent. Si le cœur vous en dit, allez donc vous balader dans les souks : le soleil est chaud, et toutes nos colombes doivent être au marché des bijoux!

Au marché des bijoux! c'est là que vont mes petites vestales. Je suis humilié de m'être si bien trahi. Si je restais, pour prouver à Marville que je ne m'en soucie pas du tout?...

Mais il fait bon dehors; le soleil inonde la place de la Kasbah, et, décrochant mon chapeau, je file devant les janissaires qui sautent sur leurs pieds, je file par un escalier dérobé qui communique avec les souks.

La foule y grouille, en effet, comme seules peuvent grouiller les foules arabes.

On dirait, à voir ces centaines de formes vagues se démener dans le clair-obscur de ces couloirs, on dirait un amas de larves ou de poux-de-mer, acharnés sur je ne sais quelle pourriture.

Puis, au moindre incident, — un officier beylical, un porteur d'eau, une araba qui passe, — tout cela se disperse, décampe, s'aplatit contre les échoppes, rentre on ne sait où, pour revenir emmêler ses burnous et entasser ses loques...

C'était la criée des vêtements, et le crieur, affublé d'oripeaux, la tête enfouie sous des hardes, circulait avec gravité, zébré d'ombre ou de lumière, dressant au bout de son bras un turban roulé en boule, ou lançant, comme on lance un épervier, un vieux manteau fripé au-dessus des badauds.

Dans des niches surélevées pendaient des djebbas merveilleuses, des gandouras aux coloris expirants, soutachées de

soleils, brodées de « tombeaux d'amoureux », ornées de petites clochettes de soie.

Du souk des essences montait comme d'une chapelle l'odeur de la myrrhe et des aromates. Et je me rêvais dans une maison close, drapé de plis harmonieux, entouré de cassolettes, auprès d'une odalisque langoureuse, quand tout à coup j'entendis derrière moi — cling-clang ! cling-clang ! — la chanson des anneaux d'argent. Et les trois petites vestales me frôlèrent de leurs voiles et disparurent en se dandinant par un passage transversal. Dans l'obscurité des corridors, elles étaient comme des figurines d'ivoire, mais sous les soupiraux des voûtes les paillettes de leurs boléros ensevelis jetaient des éclats de châsse...

Et je me laissai conduire au souk de la berka, l'ancien marché aux esclaves, où l'on vend des bijoux d'occasion, mais où les amateurs d'antiques usages viennent encore chercher de la chair féminine et conclure le pacte en offrant des boucles d'oreilles ou une bague. Ces amateurs, vieillards bouffis, en turbans et gandouras, étaient assis sur les banquettes circulaires, le nez dans un bouquet de jasmin. Des marchands levantins et des courtiers français épiaient le cours des joyaux, que les crieurs juifs, à bec d'aigle et prunelles de topaze, portaient accrochés à leur personnes, vitrines ambulantes. Tout autour voletait la bande de colombes blanches à tête noire ; et, au fond des placards creusés dans la colonnade et qui servaient jadis de cachots aux esclaves, de vieilles entremetteuses complotaient quelque honteux marchandage.

Mes trois petites vestales allaient et venaient aussi, se campaient devant un bijou ou devant un amateur. Puis la première entrechoquait ses anneaux, et elles repartaient, en se dandinant l'une derrière l'autre : on eût dit une biche guidant son troupeau. Le doyen des crieurs s'approcha de moi. Des parures d'oreilles cliquetaient à tous ses doigts et un collier en perles baroques serpentait autour de son poignet.

J'en avais saisi un bout et je m'amusais au chatoiement de ces lueurs marines, lorsque soudain la cahba aux entraves d'argent saisit l'autre bout.

Elle avait les mains fuselées, des ongles rougis, pareils aux pétales des grenadiers.

Ses yeux, ses larges yeux d'idole, se plantèrent en moi; et je vis, sous l'affreux masque noir, ses lèvres remuer :

— *Cadesh?* (Combien?) — fit-elle d'une voix rauque, ouatée par l'étoffe.

— Cent douros, — répondit le juif.

— *Ma indish?* (Je n'ai pas!) — soupira-t-elle en lâchant le collier, sans me quitter des yeux.

Elles firent encore un ou deux tours, puis elles repartirent à travers un réseau inimaginable de couloirs où je faillis les perdre plusieurs fois. Mais le son argentin des chevilles me les fit retrouver toujours.

Et je les suivis machinalement. Nous étions sortis des bazars, et elles se déhanchaient maintenant à travers un quartier silencieux et désert, rebâti avec les palais de Carthage et les ruines de ses temples. A l'angle d'une voûte soutenue par des piliers trapus, soudain elles s'arrêtèrent, et, tandis que la jaune citron et la vert pistache s'effaçaient discrètement, la mauve pivota brusquement sur ses brodequins et se planta face à face avec moi.

Une odeur forte de musc émanait de ses voiles. Je vis aussi, hors la fente de son masque, pendus à deux petits lobes d'oreilles, deux énormes disques en or, découpés en minces lamelles et qui tremblotaient avec un bruissement très doux contre le crêpe noir.

— Où ç'que tu niches, toi? — me demanda-t-elle de sa voix gutturale et étouffée.

Je demeurai abasourdi. Était-ce un rêve, une hallucination, que cette prêtresse antique sous cette voûte punique et dont le visage de sphinx en deuil avait prononcé ces mots d'argot français? Mais la bouche invisible reprit, impatientée par mon mutisme :

— Où ç'que tu niches, toi?

Je voulais m'enfuir, navré; mais les yeux magnétiques reposaient sur moi. Et, docilement, je répondis :

— A l'Hôtel de France.

Un éclair d'émail traversa le sombre voile :

— Moi connaître, donne *carta!*

Je lui tendis ma carte et elle la glissa sous son mouchoir de prostituée.

— Et toi, — dis-je en arabe, — comment t'appelles-tu ?

— *Nouktett el Misk* (Gouttelette-de-Musc).

— « Gouttelette-de-Musc », c'est un nom odorant!... et ces deux qui te suivent, est-ce tes sœurs ?

— Oui, mes sœurs... *Bonnjournô !*

Et elle s'en alla, entrechoquant ses chevilles pour rassembler ses faons.

VII

Je n'ai plus revu la biche et ses faons. Je n'entends plus sonner devant le Dar-el-Bey la chanson des entraves précieuses. La place elle-même, avec son marabout assoupi, son café-figuier et ses beaux rêveurs inclinés sur les pots de basilic, a perdu de son charme sans les voiles blancs des trois petites vestales à ténébreux visage.

Pourquoi Gouttelette-de-Musc ne mène-t-elle plus paître ses sœurs ?

Je la guette à chaque arrivée de tramway, je la cherche dans les souks, je cours comme un Minotaure par le labyrinthe des rues. Parfois il me semble l'apercevoir dans la pénombre d'une voûte. Je me précipite : la forme blanche a bien ses mules de fée, son petit mouchoir de prostituée, même les anneaux de ses chevilles, mais elle n'a point ses prunelles magnétiques.

Et, déçu, je rebrousse chemin.

Pourquoi ne revient-elle plus ? est-elle malade ? le policier coranique l'a-t-il incarcérée pour avoir communiqué avec un Roumi ?... Ou bien est-ce tout simplement une ruse de femme musulmane, — la plus maligne des Ève, — pour aviver mon ardeur et se faire convoiter davantage ?

Je sais bien que nos registres m'apprendront son domicile. Mais je ne veux pas me hasarder dans ce quartier profane ; je ne veux pas voir mon idole et ses sœurs accroupies dans leur niche, la face découverte, et leur divinité offerte aux mâles mahométans qui en estiment le prix.

Elle a exigé mon nom, mon adresse : c'est donc qu'elle veut venir chez moi. Pourquoi ne vient-elle pas ? Depuis huit jours, je l'attends.

J'habite encore à l'hôtel; mais ma chambre est haute et spacieuse, dallée de marbre blanc, revêtue de faïence turquoise et ouverte par deux portes-fenêtres sur un balcon intérieur.

Ce balcon surplombe un petit jardin carré, une espèce de *patio* enserré entre des murs et planté de mandariniers.

Le soir, je m'y accoude. Je distingue, parmi le feuillage lustré, les fruits ronds et verts, et je respire avec résignation leur délicat arome d'amertume. Mais parfois aussi des odeurs plus fortes, plus véhémentes, plus enivrantes, des odeurs de poivre et de nard, s'en viennent de la ville arabe errer autour de mes murs.

Alors, exaspéré, je tends mes bras dans la nuit, je tends les bras vers le fantôme de mes désirs, vers Gouttelette-de-Musc et ses entraves de biche, vers la petite prostituée islamique enveloppée de voiles de vestale.

Quelquefois même, l'envie me tourmente de questionner Chedli, le domestique de l'hôtel, qui rôde toujours autour de moi avec ses pas de chat et son sourire de loup. Il doit la connaître, certes. Il me suffirait de lui dire : « Va me la chercher! voici des *douros* à partager entre vous! »

Mais une pudeur me retient, ou plutôt la peur de détruire le rêve que j'ai tissé autour de cette aventure, de voir apparaître la cahba sous cette ensevelie poétique qui s'insinue entre les feuilles de mes dossiers et me dicte toute sorte de bévues!

Heureusement, Marville les corrige en secouant la tête. Il est moins bourru, moins ironique, et me témoigne une sympathie muette et rude qui m'attendrit. Lorsque dix heures approchent, il devient nerveux comme moi, tend l'oreille vers le tramway, jette des coups d'œil à la dérobée vers la fenêtre; puis, quand le temps s'écoule et que rien ne sonne sur les pavés d'en bas, il décolle furieux sa cigarette, et, brusquant la porte du vestibule, il crie à notre nègre :

— Jansouf! deux cafés *brima!* (de première qualité).

VIII

Un soir, il me dit :

— Vous avez besoin de vous distraire. Voulez-vous que nous allions voir la danse du ventre? La vraie, pas celle de

Montmartre ?... Vous comprendrez l'amour arabe et toute la vie musulmane, oscillation perpétuelle autour d'un nombril.

Nous arrivâmes sur une place enclavée de mûriers, et, sous un rideau d'andrinople rouge, nous pénétrâmes dans une salle étroite et longue dont une estrade occupait le fond. Des femmes échelonnées sur un divan, selon leur âge et leur corpulence, la face découverte, attendaient, immobiles et mornes, bétail parsemé de paillettes. A leurs pieds, des musiciens aveugles, avec des orbites blanches, raclaient des violons, battaient des derboukas soufflaient dans des flûtes.

Le local était déjà tout empli de spectateurs à turbans, fez et chéchias, un petit bouquet de jasmin piqué au-dessus de l'oreille droite, en signe de réjouissances et d'intention galante.

Nous nous faufilâmes dans l'assemblée et Marville commanda deux narghilés et de la *boukha*, — l'eau-de-vie de figues, inventée, dit-on, par les Maures chassés d'Espagne, pour se consoler d'avoir perdu les jardins de Grenade.

Sur l'estrade, une grosse dondon à toute petite tête laissait doucement chavirer son buste en multipliant les moulinets de ses bras. Elle était vêtue d'un boléro de bayadère et d'une culotte de zouave en satin brodé. Elle tournait, être hybride, exposait tantôt son dos d'homme en pliant les jarrets, tantôt son ventre de femme enceinte, furieusement agité jusqu'au fond de ses entrailles. Elle tournait en accélérant ses mouvements, phénomène de graisse et d'élasticité, — bondissant, retombant, reculant et avançant, attirant et repoussant, assaillant et assaillie, dans une confusion de sexes, avec la lubricité double de ces divinités carthaginoises qui réunissaient en la même personne le principe mâle et le principe femelle.

— Allah! Allah! — s'écrièrent les spectateurs, la chéchia en arrière et la prunelle noyée d'extase.

Un vieux fleuriste passait avec ses jasmins piqués dans un cornet en feuille de figuier. Chacun tendait la main; et chacun, avec des gestes de vierge, respirait son bouquet.

— Quelle est donc — demandai-je à Marville — la perversité puérile de ces âmes ?

— Oui, — me répondit-il, — l'Arabe n'est autre chose qu'un enfant dévergondé.

Le parfum doucereux des fleurs se mêlait aux effluves de l'assistance et à l'arome entêtant de la boukha.

Je sentais venir la migraine....

Et ce fut une autre qui, décroisant ses jambes, glissa du divan.

Elle était grande et svelte et ses yeux immenses d'idole ressemblaient à ceux de Gouttelette-de-Musc. Sa bouche était rouge et petite comme une hostie sanglante; il y avait sur tout son visage une telle passivité fatale, une telle résignation figée, qu'on eût dit quelque madone douloureuse, plutôt qu'une danseuse de ventre.

Et elle aussi se mit à évoluer, ou, plus exactement, elle resta debout, absente et pétrifiée, les bras croisés sur sa poitrine avec une divine pudeur, tandis que seul tressautait le milieu de son corps, tressautait son ventre éperdu, comme possédé subitement d'une furie érotique, bestiale, épileptique, avec la frénésie d'une malheureuse offerte à la convoitise de tous ces spectateurs, pauvre femelle accablée par la fatalité des sens, esclave lamentable soumise à la lasciveté des mâles.

Et la musique des aveugles aux orbites blanches accompagnait cette dépravation douloureuse, une musique hachée, plaintive, une musique monotone, hallucinante, comme celle que j'avais entendue naguère chez mes amis les exilés, dans la petite Arabie derrière Notre-Dame. Un moment, le ventre s'arrêta, comme exténué.

Narines écarquillées, les musulmans reprenaient haleine.

Mornes et passifs, les yeux immenses regardaient devant eux. La petite bouche en hostie rouge demeurait close, les bras reposaient en croix sur la poitrine d'or; puis, soudain, le giron recommença de bouger, d'osciller, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, centre d'hypnose, remous magnétique, orbe tumultueux où conspiraient tous les désirs.

Et la musique résonna de nouveau, si ardente, si gémissante, si pleurante, si implacablement nostalgique, élancée vers des paradis inconnus, vers des perversités inéluctables et des voluptés impossibles, que je me sentais énervé atrocement et désespéré à en mourir.

— Partons! — dis-je à Marville. — Tout cela me rend malade, tout cela me rend fou! partons, je vous en prie!

— C'est l'effet de la boukha combinée à l'odeur des jasmins! Allez respirer l'air sous les mûriers... Mais revenez tout à l'heure : il y a encore un numéro sensationnel; cette petite Salomé, là-bas, débute aujourd'hui.

— Comment! cette enfant?... Est-ce qu'elle aussi va faire danser son ventre?... Mais c'est affreux, affreux!

— Ah! vous n'êtes pas encore tout à fait beylical!

Et Marville redemanda de l'eau-de-vie andalouse. Il poursuivit :

— C'est une juive, comme d'ailleurs, à Tunis, toutes les danseuses de cafés maures, le bey ne permettant pas qu'une chair musulmane se trémousse en public... C'est la fille de la grosse dondon en culotte de zouave, et peut-être la fiancée de ce jeune musicien aux yeux blancs... Mais ne vous apitoyez pas, non plus, sur cet aveugle! C'est un métier très lucratif, qui se transmet de père en fils. On crève les yeux des bambins, comme on fait aux rossignols, non point pour qu'ils mettent plus d'âme dans leur musique, mais pour qu'ils puissent, sans les apercevoir, jouer devant les dames du harem et mettre ainsi plus de douros dans leurs poches... Quant aux filles, c'est à la mamelle qu'on leur a enseigné cette épilepsie. Leur émotion est tout apparente et, tout en trafiquant d'elles-mêmes, elles sont d'excellentes épouses et mères de famille... A la fin de la soirée, on vendra la petite vierge aux enchères, et, si le cœur vous en dit...

— Non! je vous prie, Marville, allons-nous-en.

Il se leva. Dehors nous marchions en silence. Il frappait de sa canne contre les becs de gaz et les devantures des boutiques.

A la Porte de France, il me dit :

— Venez-vous avec moi dans la rue « des coupables loisirs », chez madame Angelica?

Je hochai la tête :

— Bonsoir, je suis malade! je vais me coucher!...

Mais j'errai encore par la ville, oppressé d'une indicible tristesse et obsédé d'images irritantes.

Je songeais à mon enfance sans tendresse, à mon jeune âge sans baisers, à toute cette chair offerte, à ces âmes voilées, à la luxure millénaire éparse dans cette cité carthaginoise, à la sensualité animale et forcenée de cette race islamique, de cette

race étrange, déroutante, si inconcevablement opposée à notre race.

Et une telle ardeur misérable m'envahit que j'avais envie d'ouvrir les bras à n'importe qui, pour pleurer... Mais d'avance j'eus honte du plaisir médiocre, et, presque amoureux de ma tristesse, impatient de ma chambre blanche et de l'arome amer des mandariniers, je me hâtai vers l'hôtel.

D'habitude, Chedli somnolait sur une banquette de l'entrée. Ce soir, il était debout sur le seuil et paraissait attendre quelqu'un. A ma vue, ses dents de loup brillèrent dans un sourire satisfait; il se précipita sur mon chandelier avec une joie excessive, comme s'il avait craint déjà de ne plus jamais me l'allumer : « Quel brave garçon! — pensai-je en grimpant l'escalier derrière lui, — c'est la seule personne qui me soit dévouée et qui s'inquiète lorsque je rentre tard... »

En haut des marches, Chedli se retourna et me chuchota confidentiellement :

— *Il* est là! *il* est *venou*!

— Qui ça donc?

Il cacha sa bougie de sa paume recourbée, baissa les yeux avec candeur, puis répondit plus mystérieusement encore :

— Personne *loui* voir! personne!... *Il* est *venou* comme ça (il ramena un pan de burnous sur son visage) dans une *voitoure*.

Je ne comprenais pas; mais, à cette énigme, mon cœur battit.

Nous étions devant ma porte.

Chedli fouilla dans sa ceinture, en tira une clef, et, faisant le geste d'un geôlier qui boucle son homme, il murmura, le regard pudiquement attaché à mes bottines :

— Moi *loui* fermé là-dedans, comme ça!

Puis, tournant la clef dans la serrure et s'écartant, il referma la porte sur moi, délicatement.

Une odeur véhémente de poivre et de musc étouffait le parfum paisible des mandariniers. Et, à la clarté des chandelles, je distinguai au milieu de ma chambre un fantôme blanc à ténébreux visage qui se reflétait dans mon armoire à glace. Je crus à quelque hallucination de mes nerfs surexcités.

Mais Gouttelette-de-Musc, avec ses grands yeux fixes, s'avançait vers moi :

— *Bonnjournô!* — me dit-elle mi-anxieuse et mi-rieuse, en abaissant le bandeau inférieur de crêpe noir.

Je vis un nez droit de statue grecque et une bouche large et charnue, rouge comme un piment.

Puis, comme je restais cloué à la même place, elle s'approcha, mit ses deux mains sur mes épaules et, m'attirant impérieusement, sûre maintenant de n'être pas renvoyée, elle soupira, avec sa rauque langueur :

— *Ya aïni!* (O mon œil!)

Un souffle brûlant effleura ma face. Un corps moelleux et chaud oscilla contre moi, sous les voiles de vestale. Dans ma cervelle vibra encore la musique désolante, et, sur le cœur de la prostituée arabe, en cette nuit amoureuse, je confondis éperdument les désirs ataviques et la nostalgie latente de nos deux pays et de nos deux races.

IX

Depuis, Gouttelette-de-Musc est venue souvent dans ma chambre que parfument les mandariniers. Elle arrive toujours en grand mystère, la nuit, dans un carrosse ventru, hermétiquement clos, et tout emmaillotée d'un burnous d'homme, elle monte mon escalier, précédée par Chedli.

Mais, pour éviter le bruit, elle n'a plus ses anneaux de chevilles, et il me semble qu'un peu de son âme animale s'est détaché d'elle avec ses entraves de biche.

Ses étreintes sont savantes et passionnées, mais, par politesse pour moi, elle s'obstine à user dans mes bras d'un vocabulaire français qui dénonce trop crûment le goût de mes devanciers.

Je m'en console ensuite quand tous les deux, accroupis sur le divan, nous causons en camarades. Alors, parfois, je lui fais remettre — ce qu'elle n'aime guère — son sifsari neigeux et sa cagoule de crêpe noir. Je vois ses yeux, ses yeux magnifiques et réunis par une fleur de tatouage, les cymbales bruissantes de ses oreilles, — ah! le contraste de ces cymbales de joie contre cette étoffe de deuil! — un filet de peau ambrée entre le boléro de danseuse et l'échancrure du linceul;

et je me figure presque un entretien d'outre-tombe avec une momie d'Égypte, avec la reine Rouâa ou la courtisane Tofrit, que mon désir a ressuscitées intactes de leur armoire de pierre, tout embaumées de musc.

Mais tant de macérations successives, tant d'aromates injectés sous le crâne, ont dû rendre vague et diffuse la mémoire de ma visiteuse nocturne. Car je ne puis jamais obtenir un renseignement exact. Ses propos sont fréquemment contradictoires, et les détails qu'elle m'accorde sur sa vie, son passé, sa famille, sont embrouillés et puérils comme les hiéroglyphes sur les murs des mastabas.

— Et tes petites sœurs, comment s'appellent-elles?

— Pas mes sœurs, mes pupilles.

— Tiens ! tu m'avais dit que c'étaient tes sœurs !... Et Chedli, comment l'as-tu connu?

— C'est mon frère, mon frère de lait.

Elle avait prétendu que c'était un cousin...

Mais probablement ne se souvient-elle plus ; — et quoi de plus naturel que ces lacunes et ces méprises, lorsqu'on a dormi tant de siècles sous les ombres des hypogées?

D'ailleurs Gouttelette-de-Musc n'aime pas mes inquisitions qui fatiguent son esprit. Elle s'en distrait en croquant des pistaches, dont elle dissémine les coques sur le tapis, ou en grignotant des sucreries, dont elle poisse mes coussins et mes couvertures.

Le plus souvent, elle s'abandonne au sommeil irrésistible des dames d'au-delà, étendue tout de son long sur le divan, et sa tête d'idole reposant sur mes genoux.

Je caresse les arcs superbes de ses sourcils et je contemple cette petite fleur de tatouage qui pousse au milieu de son front sans pensée, comme un lotus de l'oubli.

Mais je perçois un choc discret à ma porte : c'est Chedli qui vient donner, selon mes instructions, le signal du départ.

Alors je souffle sur les paupières de l'indolente, je l'asperge d'eau de rose, je la pince, je la secoue : j'ai beaucoup de mal à réveiller cette momie d'Égypte, à la mettre debout, et à la réemmailloter dans ses innombrables enveloppes.

Enfin elle s'en va, tout ensommeillée encore, toute trébuchante, guidée par son frère de lait, pour se rendormir

aussitôt dans le sarcophage de son carrosse, d'où, arrivée à la rue du Canard, ses pupilles vont la tirer et la porter comme une morte dans la niche profonde où tous les jours on meurt d'amour.

X

Depuis l'histoire des pupilles et de ce frère de lait, je me sens gêné en face de mon rêve et incrédule envers ma vestale.

Ses goûts aussi me déplaisent. Elle aime trop passionnément mon armoire à glace, mes boîtes à biscuits en fer-blanc, mes brosses à dents, dont elle se lisse les sourcils, un cadre en peluche rouge accroché au mur, et, l'autre jour, elle m'a supplié, avec des roucoulements rauques, de lui acheter un *bousto*[1].

Ses étreintes savantes me laissent brisé : je prétexte beaucoup de travail pour le Dar-el-Bey, et Chedli ne l'introduit plus chez moi qu'un soir par semaine.

Elle est venue hier. Elle fut câline, enjouée, et se prêta de bonne grâce à mes fantaisies platoniques et à mon questionnaire.

Puis, soudain, très grave, elle a rassemblé mes deux mains sur son cœur, et, les yeux dans mes yeux, solennellement, elle m'a dit en arabe :

— Par le Créateur! écoute, mon œil! je t'aime comme un frère. Vous autres Nazaréens, vous croyez que nous n'avons pas de cervelle et que nous ne comprenons rien à vos affaires. Mais moi, j'ai compris que ton âme ne se réjouit plus de moi comme ton corps. Je sais bien aussi que je suis une cahba. Or, toi, ce n'est pas une cahba qu'il te faut. Tu n'es pas comme les autres tes frères. Tu n'aimes pas à « rigoler » (en français). Il te faut, à toi, ô mon œil, il te faut une jeune vierge, une petite vierge d'excellente qualité, pure comme la rosée du matin et secrète comme le trésor du Bey notre seigneur : sur lui la bénédiction et la paix!... J'ai cela. Te rappelles-tu le collier en perles que nous vîmes entre les doigts crochus de ce chien de crieur juif? Je meurs d'envie que tu me le donnes.

1. *Busto*, corset (en italien).

Et puis, tu donneras encore le prix du douaire à ma mère, et tu prendras cette jeunesse chez toi et tu feras d'elle ce qu'il te plaira de faire.

— Est-ce une de tes petites sœurs, une de celles que tu promènes au son de tes chevilles? — demandai-je, amusé par l'inattendu et la franchise de pareille proposition.

— Non! — répliqua-t-elle, offensée; — tu sais bien qu'elles ne sont nullement mes sœurs, mais des pupilles, et, de leur état, cahbas comme moi. Or celle dont je te vante la pureté est ma sœur véritable, et tellement ignorante de toutes choses qu'elle ne sait même pas ce que c'est qu'un homme... Et si je te la donne, à toi, par Allah! c'est parce que tu es un serviteur du Bey, parce que ton cœur n'est point gonflé de mépris pour nous comme celui des autres Roumis, et parce que je t'aime comme mon frère.

« Comme Chedli! » — pensais-je, et je dis :

— Et est-elle aussi la sœur de ton frère de lait?

— Non, ni celle de Chedli, ni la mienne.

— Comment! pas la tienne?... tu viens de m'assurer qu'elle était, cette perle, ta véritable sœur.

— Elle est ma sœur adoptive, ce qui est plus. Ma mère l'a achetée dans le ventre de sa mère, et l'a préservée comme la prunelle de son œil.

— Et quel âge a-t-elle, celle que ta mère a achetée dans le ventre de sa mère?

— Pour son âge, je n'en sais rien : tu sais bien que, nous autres mulsumanes, nous ne comptons pas les années; mais, pour ce qui est de sa jeunesse et de sa nouveauté, je te jure qu'elle est jeune et toute neuve.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Janina (petit jardin).

— Janina! — m'écriai-je, attiré d'instinct par ce nom. — Toi, tu es une goutte odorante; mais elle, c'est tout un jardin.

— Oui, tout un jardin où tu cueilleras les grenades à peine mûres et toute espèce de fruits savoureux; un jardin parfumé à toutes sortes de parfum et où tu boiras la rosée du matin, s'il plaît à Dieu!

— Et où fleurit ce jardin?

— A Sousse.

— A Sousse?... et que fait-il, à Sousse?

— Il est avec ma mère.

— Que fait ta mère?

— Jadis elle était *hannana* (celle qui met le henné aux ongles, épile, accouche et sert d'entremetteuse pour les justes noces et pour les autres). Mais maintenant elle est pauvre.

— Ta mère est *hannana* et tu dis que sa fille est vierge? demandai-je, narquois.

— *Bi Rabbi!* (Par le Créateur!) je te le jure. Elle est aussi vierge qu'une fontaine close, qu'un puits scellé par une dalle... Et, s'il n'en est pas ainsi, tu n'auras qu'à la renvoyer là d'où elle est venue et à me reprendre le collier de perles.

— Mais comment ferai-je pour la voir?

— Notre mère te l'enverra.

— Non, — répliquai-je décidé et déjà séduit par cette aventure. — Non, je veux aller à Sousse moi-même, et, si Janina est jeune et jolie, je te donnerai le collier, à toi, et la dot à ta mère.

XI

O Sousse! cité blanche et crénelée, suspendue au-dessus de la mer! le Hadrumetum des Romains, la Djohéra des Sarrasins, ancien repaire de corsaires, ancien marché d'esclaves, pourvoyeuse fameuse de toutes les rives de la Méditerranée, ô Sousse farouche et éblouissante, postée au seuil du désert! ô ville natale de celle qui m'est encore inconnue, quelle émotion charmante et anxieuse j'ai éprouvée en te voyant!

Arrivé par le train à l'heure du crépuscule, j'ai erré longtemps autour de tes remparts, devant tes tourelles, tes échauguettes découpées en raquettes de cactus, devant tes portes tatouées comme des visages, dans tes ruelles rapides comme des échelles, et je me suis assis entre les deux marabouts vénérés qui gardaient jadis la place où tu débitais de la chair blanche et de la chair noire.

Et je songeai aux conquêtes successives, au retour singulier des événements, à la fatalité des choses et à la malignité du sort qui voulurent que moi, Pierre Fontaine, Parisien du XIXe siècle, je vinsse ici pour marchander une petite esclave.

Car, tandis que je philosophais de la sorte, Chedli, que j'avais emmené avec moi, s'occupait là-bas, dans quelque tanière de sorcière, à faire sonner des douros pour scander ses arguments.

Et j'étais sincèrement troublé à l'idée de cet achat, de cette fontaine close et de ce puits scellé, de ce petit jardin où je mangerai les grenades à peine mûres et où je boirai la rosée du matin, s'il plaît à Dieu!...

Chedli m'a rejoint, tout joyeux, entre les deux marabouts vénérés. La mère, Lalla Sbiba (madame Raisin-Sec), ne refuse pas son consentement. Rendez-vous est pris pour demain au cimetière de Hammam-Soussa, petit village maritime situé à deux kilomètres de Sousse. Comme ce sera vendredi, ces dames iront là dès le matin et passeront la journée sur les tombes de la plage: nous irons, nous, y flâner vers le soir, et le vent de la mer soulèvera, un instant, le voile de ma fiancée.

XII

C'était une merveilleuse après-midi d'automne, d'automne du Sud, placide, lumineux, apaisé, où survivait encore le souffle tiède du désert avec les aromes alanguis de l'été.

La victoria nous emportait, à la sonnaillerie de ses mulets, par des champs d'oliviers.

C'était l'époque de la cueillette et partout on voyait des familles entières grimpées dans les arbres ou bien gaulant le feuillage argenté, et partout les petits fruits durs rebondissaient sur les burnous fauves étendus à terre.

Nous croisions des bandes de femmes rentrant de la visite mortuaire, — des femmes lugubres en sifsari noir et masque blanc : on eût dit un cliché de leurs sœurs de Tunis regardé à contre-jour.

Puis le chemin, sur une espèce de pont, franchissait une plaine peuplée de tombeaux.

Nous descendîmes de voiture et je suivis Chedli dans la partie du cimetière qui dévale vers la plage, comme si, tout autant que les vivants, les défunts avaient droit à la cure d'air salin et aux divertissements d'une station balnéaire.

Quelques momies ténébreuses à face blanche rôdaient encore, de ci, de là, parmi les stèles ; mais toutes se dirigeaient vers la route.

Une douceur solennelle flottait dans l'atmosphère, et s'épanchait sur ce champ de repos maritime. Et je bénissais presque la vieille entremetteuse qui avait si bien choisi, pour notre première entrevue, l'expirante harmonie de cette heure et de ce lieu...

Nous marchions toujours parmi les tombes, qu'il fallait parfois enjamber, — des tombes semées pêle-mêle, — tantôt couchées tout de leur long, tantôt accroupies sous leur burnous de chaux, comme pour observer les voiliers d'opale qui voguent sur une mer de turquoise.

Mais soudain j'aperçus deux formes noires près du dernier marabout de la grève. L'une, de beaucoup la plus frêle, — presque chétive, me semblait-il, — ramassait, courbée en deux, des coquillages.

Chedli me fit un signe. Mon cœur se serra péniblement : « Est-ce que ce papillon funèbre, posé au bord des flots, serait mon petit jardin vert, tout humecté de rosée?... Ah! que j'aurais préféré une blanche colombe de Tunis parmi ces tombes de neige!...

Nous approchâmes. La petite se redressa. Son voile s'envola, et je surpris, dans l'encadrement du sifsari de veuve, les yeux les plus tristes du monde dans le plus délicieux visage.

Déjà elle avait ramené la mousseline, mais, à travers la fine étoffe, je distinguai encore son pur ovale enfantin et ses grands yeux de captive dolente.

Elle laissa échapper, de ses menottes passées au henné, ses coquillages, un à un, jouets désormais trop futiles, puisque le destin l'avait désignée pour devenir elle-même le jouet de ce Roumi.

La vieille — oh! l'affreuse vieille! — me jeta un regard averti, puis toutes deux s'en allèrent, l'une derrière l'autre, porteuses de deuil parmi les stèles éblouissantes et toute cette mort radieuse.

Une mélancolie indéfinissable m'abattit. Je m'affalai sur une pierre tombale, et j'écoutai, dans cette paix immense du soir, les sanglots des vagues, berceuses des morts, et qui jadis

avaient endormi tant d'autres esclaves ramenées sur leurs caravelles par les corsaires de Djohéra.

A mes pieds gisaient les coquillages de ma petite promise. J'en ramassai un : il me sembla tiède encore de sa paume enfantine.

Le ciel devint crépusculaire. Chedli avait cueilli une tige de fenouil entre deux dalles et la dévorait avec allégresse. De loin, du village, flottait vers nous l'appel du muezzin. Les sépulcres blottis sous leur burnous de chaux avaient l'air maintenant de baigneurs tombés à genoux, et, presque religieusement, je savourai le triste charme de mes fiançailles sur cette plage des trépassés.

*
* *

Mais, au retour, dans la voiture, un scrupule me vint, à considérer de sang-froid ce trafic d'enfant, ce marchandage de chair vierge, à me représenter ces sombres yeux et leur douleur levés vers moi.

L'avait-on seulement consultée? N'était-ce pas un opprobre, une déchéance pour elle, d'appartenir à un Roumi, à un homme maudit par sa religion, étranger à sa race? Elle ne m'aimait pas, ne pouvait pas m'aimer. Si j'allais rendre malheureuse cette petite achetée dans le ventre de sa mère et revendue à moi? J'eus honte de mon rôle de moderne corsaire.

— Chedli, — dis-je, quand nous fûmes remontés dans ma chambre d'hôtel, — Chedli, si je ne prenais pas cette petite, la hannana qu'en ferait-elle?

Chedli esquissa un geste qui signifiait à peu près : « Que veux-tu qu'on fasse d'une fille? ... C'est une denrée trop légère, même pour la peser dans le creux de la main!... »

Je renouvelai ma question avec plus d'insistance.

Chedli saisit une de mes bottines, que je venais de quitter, la fit danser en l'air, au bout de ses doigt; puis, la déposant à terre, auprès de sa sœur :

— Peut-être, *loui dansouse di* ventre, comme ça... peut-être mouquère *di* Bey, comme ça! ... Hé! *ya Sidi!*

Et sa mimique disait : « Ne te tourmente donc pas : cela n'en vaut pas la peine! »

« Elle sera toujours plus heureuse avec moi que danseuse de ventre ou concubine du Bey », — pensai-je, tranquillisé.

***

Aussi, dès le lendemain matin, nous courûmes, dans les bazars de Sousse, acheter, sans retard, les cadeaux de fiançailles, puisque j'allais retourner, l'après-midi, à Tunis, et Chedli s'empressa de les porter.

Après déjeuner, en passant devant un magasin français, je fus tenté d'ajouter aux colliers, aux bracelets, aux foulards, aux parfums, une belle poupée, qui me semblait un présent bien plus convenable... Mais j'eus peur d'offenser la gravité islamique de ma promise et je me rattrapai sur des gâteaux au miel, sur des bonbons, des sucreries et des noisettes, — dont raffolent toutes ces claustrées, caduques ou puériles. — Je voulus que la pauvre enfant fût joyeuse, en ce jour de nos accordailles, et j'espérai qu'elle me regarderait moins dolemment dans cette seconde entrevue obtenue tout à l'heure par l'intervention de Chedli et de mes douros...

Ma valise bouclée, tout prêt à reprendre le train, je me fis conduire par ce fidèle serviteur, en suivant des venelles abruptes et gluantes, vers le logis de madame Raisin-Sec, dans l'impasse du Chameau. Je ne devais pas entrer; mais il était stipulé que Janina se montrerait, un moment, à une fenêtre condamnée d'ordinaire et dont Chedli avait décloué le volet.

Nous grimpions par un cul-de-sac aussi raide qu'un sentier de chèvres, lorsque mon compagnon me dit à mi-voix :

— *Chouf!* (Regarde!) *ya sidi!*

Je regardai en l'air, et j'aperçus, collé contre la grille d'une lucarne, le pur et pâle visage de Janina. Ses menottes se cramponnaient aux barreaux; je reconnus les bracelets envoyés le matin, le collier d'or et les paillettes du boléro; mais sa bouche plaintive n'avait aucun sourire et ses prunelles me contemplaient avec leur irrémédiable mélancolie.

« O chère petite captive, que t'ont-ils donc fait? »

Une pitié angoissante me remuait jusqu'aux larmes.

Une porte s'ouvrit quelque part : Chedli esquissa un geste; le pâle visage disparut dans l'ombre et nous continuâmes notre chemin... Ah! que mes fiançailles étaient navrantes dans cette ville d'esclaves, dans cette venelle misérable et cette lugubre masure!

Je me hâtai vers la gare. Mais, durant cet interminable trajet par ces plaines indéfinies, me torturait la vision de mon Petit-Jardin étiolé qui me regardait à travers les barreaux de sa cage...

MYRIAM HARRY

(A suivre.)

CENT PORTRAITS DE FEMMES
ANGLAIS ET FRANÇAIS
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Grâce à la charité, — puisqu'on ose encore la faire, — nous avons parfois l'occasion de voir autre chose que des tableaux « impressionnistes ». Si les pauvres tirent moins de bénéfice d'une exposition que les tapissiers et les compagnies d'assurances, du moins le public est-il admis à s'instruire en comparant.

Le joli printemps, qui ramène à Paris des milliers d'étrangers et dissimule pour eux nos misères et nos inquiétudes, ouvre chaque galerie dont la ville dispose en faveur de l'art. Ce renouveau de 1909, dans la folle précipitation de son délire, jette pêle-mêle, sous nos yeux, à peu de distance les uns des autres : cent portraits de femmes, dus aux maîtres français et anglais du XVIIIe siècle, deux mille essais de turbulents révolutionnaires, aux « Indépendants », cinq mille ouvrages que les deux « Salons » hébergent, sans compter les ventes publiques, les étalages des marchands à la mode, — tout cela au cœur même de Paris, près des restaurants, des hôtels, des « thés », et de ces maisons de couture que le monde entier nous envie.

M. Armand Dayot a réussi à remplacer les filets du Jeu de Paume, aux Tuileries, par la plus amusante collection de visages féminins du XVIIIe siècle.

*
* *

Deux salles, l'une consacrée aux œuvres françaises, l'autre aux anglaises. On regrette un peu que la française ne soit pas ornée des boiseries claires pour lesquelles furent exécutés nos jolis cadres et nos peintures mièvres et contournées.

Telle qu'elle se présente ici, l'école française est alerte et gaie, brillante, et elle sort sans honte d'une assez redoutable compétition, à laquelle, d'ailleurs, s'ils étaient encore vivants, les concurrents anglais se seraient sans doute autrement préparés. Avouons-le : Paris ne sera pas encore admis, cette fois, à se faire une idée juste des portraitistes d'outre-Manche. Si les numéros prêtés par des collectionneurs éminents et surtout par des « négociants en art », si ces toiles sont, quelquefois, de premier ordre, elles sont, plus souvent, du second, et choisies sans discernement. Le grand, l'excellent Hogarth, sorte de Canaletto du corps humain, qui fut bien moins un observateur des visages qu'un peintre d'anecdotes, fort et précis, est ici absolument trahi sauf dans une belle tête de femme âgée. Le mystérieux, l'exquis poète Gainsborough donne un tel charme à tout ce qu'il caresse de son pinceau effilé que, même dans ses moments de faiblesse ou de négligence, il séduit. Romney, Raeburn, Opie, Hoppner et autres moindres maîtres de facture, on chercherait en vain à faire leur connaissance. Quant à l'étourdissant magicien Sir Thomas Lawrence et au génial Sir Joshua Reynolds, il suffit peut-être d'une seule toile due à leur maîtrise pour les révéler, mais nous aurions voulu autre chose que ce que le catalogue comporte d'eux, malgré que Sir Thomas ait à son compte une de ces compositions où il fut sans rival, groupe décoratif se rattachant à la tradition des Flandres et de Venise. L'ensemble de la salle anglaise est un peu terne. Cette école pompeuse et aristocratique fut fondée par Van Dyck : ces artistes captivants, ces coloristes délicieusement aisés, mondains, rapides, souvent même trop pressés, ces producteurs infatigables, qu'une clientèle avide de poser assiégeait du matin au soir, il eût convenu de ne montrer d'eux que des chefs-d'œuvre et il n'y avait qu'embarras à choisir.

Le peintre de portraits était, au XVIIIe siècle surtout, plus

un collaborateur de l'architecte d'une maison qu'un psychologue embusqué, à l'affût de ses contemporains. Ressemblances vagues, sans doute, caractère tout juste indiqué en quelques traits d'une grisaille uniformément recouverte de la plus chaude, de la plus aimable coloration où l'on se soit jamais plu : joie de peindre, joie de vivre, joie de regarder de belles femmes, si nombreuses qu'elles sont comme les roses dans la roseraie ou les lis en juin.

La beauté! voilà pourtant ce qu'il y a de plus rare parmi les graves Anglaises que le hasard nous soumet aujourd'hui, à qui l'on a fait traverser la Manche pour ne pas inspirer de jalousie à nos aïeules, dont je ne puis me rappeler une seule, même parmi les professionnelles de la beauté, qui ait plus que de la gentillesse ou du piquant. Donc, si nous rencontrons ici peu de ces souveraines beautés que l'histoire a classées, en revanche, il est beaucoup de ces dames lointaines, gentiment gauches, comme hésitantes, *self-conscious*, timides et dont j'adore la retenue et la grâce un peu sèche de *spinster*; leurs appas sont médiocres pour ceux que mettent en fuite les hanches plates et un corsage discret. L'animation fait souvent défaut à ces Anglaises plus silencieuses, plus contenues que les Françaises. Ce sont des protestantes, avec une vie intérieure, une âme de rêve, des habitudes de réserve, un moindre besoin de s'exprimer, un respect de soi-même qui ne va pas sans un peu de froideur apparente, hors de l'intimité. Et elles sont là qui « posent » devant le peintre, parées, poudrées, un peu rigides, sans qu'une réelle communication s'établisse entre eux. Ils parlent du temps qu'il fait, de la dernière réception de Lady une telle, de fleurs, de chasse, de la pièce en vogue à Drury-Lane; mais on n'agite pas d'idées générales, on ne discute pas, et le ton reste un peu cérémonieux. La lumière qui baigne l'atelier est dorée, mais restreinte par la brume où le soleil s'enveloppe; le charbon brûle, fumeux, dans la cheminée où chauffe la bouilloire pour le thé. Le portrait ira, une fois achevé, s'ajouter à la série des images familiales dans la noble demeure de campagne aux interminables galeries, lambrissées de chêne, aux hautes fenêtres s'ouvrant sur les pelouses vert sombre du parc. Ces toiles seront là pour des siècles, s'ajoutant aux trésors et aux souvenirs qui constituent le majorat. On

n'entrevoit pas alors leur dispersion future, ni qu'elles puissent jamais présider aux fêtes des milliardaires américains. Elles font partie d'un décor immuable, de noblesse et de tradition, que la révolution ne menace pas, protégé au contraire, considéré, approuvé par tout un peuple respectueux de hiérarchie.

Ce qui précède s'applique surtout à Gainsborough, premier en date des grands portraitistes anglais. La société où il vécut était moins facile et plus « insulaire » que celle de la fin du XVIIIe siècle. Les meubles, les maisons, autant que la littérature du commencement du XVIIIe siècle, nous renseignent sur ses coutumes. La Hollande d'aujourd'hui nous donnerait assez l'idée de ce qu'étaient nos voisins, tout au moins dans la société, sous la reine Charlotte : formaliste, austère, familiale avec étroitesse, pieuse, fermée, anguleuse et à préjugés. Gainsborough, nature de rêveur, mélancolique, épris de la campagne, paysagiste autant que « figuriste », a une sorte de parenté avec notre cher Watteau. Il est le seul qui ait créé un type d'homme et de femme, on est tenté de croire, à son image. A-t-il infusé un peu de lui-même dans ses modèles? Est-ce à un monde d'exception, ou plutôt à son goût personnel, que nous devons ces expressions dédaigneuses, ces regards enveloppés, ces yeux en coulisse, ces prunelles un peu voilées par la paupière aux cils retroussés, cette ravissante petite moue, comme incapable de s'élargir en un franc rire?... Gainsborough affectionne les chutes de lourdes robes qui retombent sur le sol à la manière japonaise. Je ne puis me retenir, devant ses portraits en pied, de songer à ces lentes, maniérées, compassées courtisanes de Kyonaga, figées, soigneuses de ne pas ébranler l'échafaudage de leur savante coiffure.

Les contemporaines du gracieux Romney (n'en cherchez pas d'exemples à la terrasse des Tuileries), elles, sont mieux en chair, plus blanches et roses, plus rondes, plus familières : ce sont déjà les mères des sujettes de Victoria, plus ménagères et « *bread and butter* », plus dégourdies, moins fières, auréolées souvent du petit bonnet à rubans et la gorge palpitante sous le linon croisé d'un fichu.

Sir Joshua, lui, en grand artiste qui a voyagé, visité les musées et frayé avec tant de gens notoires, copie des types différents, co stume, drape ses modèles dans des styles variés,

cortège de muses et de déesses, de fées et de sultanes en turban à aigrette. Un esprit cultivé, des connaissances multiples élargissent son domaine intellectuel. Il y a du Titien, du Rembrandt, du Français, du Shakespeare dans sa mascarade; un reflet de toutes ses admirations, dans le prodigieux kaléidoscope de son œuvre, une des plus nombreuses qu'un peintre ait laissées. S'il a des modèles favoris, femmes et enfants, il a tout dépeint, et l'on pourrait moins aisément définir son « type ». Reynolds est très national, mais il s'élève plus haut par son intelligence et ses contacts avec toutes les classes de la société. Technicien compliqué, toujours curieux de nouvelles « cuisines », inlassable dans sa poursuite du « mieux faire », il annonce Turner et l'inquiet Ricard.

Si je rapproche le nom de Ricard de celui d'hommes aussi notoires, c'est que je pense aux tourments qu'endura le scrupuleux artiste français, brûlant de peindre aussi bien que les maîtres de la Renaissance, lui qui regarda ses contemporains, tour à tour, comme s'il était Titien, Véronèse, Rembrandt, désolé de la médiocrité des procédés modernes et proclamant la nécessité de règles immuables, mais oubliées, par quoi la peinture à l'huile vit, se conserve, dans sa transparence, sa pureté, son éclat. Si Ricard y échoua, Reynolds commit quelques erreurs dans ses dosages et ses mélanges ; il fut cependant l'un des derniers à « exécuter », à l'occasion, aussi parfaitement que les inventeurs de cette peinture à l'huile, dont l'alchimie devait cesser tout à coup de se léguer de professeur à élève. Hélas ! de tout cela vous ne pourrez pas vous convaincre aujourd'hui...

Sir Thomas, le tour à tour intime et officiel Lawrence, d'une science sans égale, ne se laisse pas mieux juger d'après les quelques pièces qu'on nous offre ici. Son talent a trop de facettes. Les artistes d'une grande envergure ou simplement curieux, que les conditions de leur vie a rapprochés d'êtres de toute provenance, si leur œuvre a moins d'unité et de profondeur que celle des sédentaires et des circonscrits, elle en a d'autre part plus de variété et d'intérêt. Lawrence est extérieur et théâtral, oui. Mais quelle sûreté, quel sens de la forme, de la couleur, de la surface à couvrir, de l'arrangement, quelle ingéniosité, quel éclat! De l'aveu de tous, son

portrait du pape, dans le Nouveau Musée du Vatican, tient sa place à côté des plus grands italiens et de Velasquez même. C'est un virtuose accompli, un dessinateur libre et impeccable, à qui une exceptionnelle facilité devient à peine un danger dans sa vieillesse triomphale.

L'Académie Royale, il y a quelques années, fit une exposition assez complète des toiles du maître, véritable surprise pour ceux-là même qui croyaient le connaître et l'aimer. Lawrence fut menacé — comme il arrive après des victoires retentissantes — de s'éparpiller, de se banaliser; il nous effraie, nous dont les tendances nous portent vers les réalistes et les « intimistes » bourgeois. Plus un artiste reste chez lui, n'ayant comme champ d'observation que sa famille, son entourage immédiat, plus nous lui reconnaissons de personnalité. Nous aimons que chacune de ses œuvres rappelle les précédentes et qu'il ne multiplie pas ses effets. Si c'est souvent un mérite et un charme, n'est-ce pas aussi une chance de moins qu'il a de développer toutes ses aptitudes? Il est plus facile de se répéter sans cesse, dans les quelques mètres carrés et sous le coin de ciel où l'on demeure attaché, que de parcourir le monde ou de recevoir chez soi des êtres de toutes races, qui viennent vous demander de déchiffrer leur âme et de la faire revivre dans leur effigie. Sir Thomas fut, croyons-nous, le premier depuis Van Dyck, et l'un des rares, qui se tinrent en équilibre, et sains, dans cette position, je dirais, diplomatique de peintre des cours étrangères. Winterhalter, Lenbach, MM. Bonnat et Sargent, donneraient à peine l'idée de la popularité dont jouit Lawrence et de son succès officiel. Songez à l'habileté consommée, à l'adresse d'ouvrier, à la perfection d'appareil enregistreur, à la souplesse d'un homme, surchargé de devoirs sociaux, qui commence chaque jour un nouveau portrait et le signe, à date fixe, dans sa maison ou dans le palais d'un souverain, se dépense en ces frais de politesse plus de saison chez un ambassadeur que chez un artiste.

Turner dit sur son lit de mort (le daguerréotype venait d'être inventé) : « Que n'aurais-je pas fait, si j'avais eu cet instrument à mon service? » Ce mot, Lawrence l'aurait pu dire, qui fut seul et ne s'aida que de ses propres ressources : elles étaient vastes, et sa science tint du prodige.

La particularité de ces illustres portraitistes britanniques, c'est qu'il ont l'air d'avoir une sorte de charge dans l'Etat : leur métier est une fonction publique, ils sont une institution reconnue, soutenue par la nation.

N'exagérons pas, tout de même. En cherchant, on rencontrerait, même en Angleterre, des portraits éloquents et inattendus, signés de noms obscurs, tels qu'on en fit partout en Europe, avant l'invention de la photographie. Ils sont parfois plus individuels, plus « surpris » avec naïveté, que ceux des maîtres; mais alors il leur manque cet extraordinaire sens historique des portraits français, tels que M. Armand Dayot a eu la bonne fortune d'en dénicher plusieurs. Les maîtres anglais célèbres sont presque tous des « peintres », mais dans beaucoup de cas des dessinateurs hésitants : ils dessinent par sentiment, plus qu'ils ne construisent anatomiquement; ils couvrent des surfaces murales avec la *bravura* des époques héroïques, en décorateurs; ils sont de somptueux coloristes, plus « harmonistes » que nous autres Français, analystes; ils voient, plus « d'ensemble », le grand effet et suppriment le détail où nous nous attardons.

Nous sommes corrects, d'une habileté manuelle déconcertante, littéraux, appliqués, peu fantaisistes. Notre race de raisonneurs, de critiques gouailleurs et curieux, un peu secs et ne redoutant pas une pointe de vulgarité, ne spiritualise pas la beauté féminine : toujours au fond de nous un réaliste sommeille. Un Français cernera impitoyablement le raccourci d'un nez « en trompette », les yeux bien ronds et brillants d'une commère affriolante et prête à fleureter, saura rendre une bouche sans cesse en mouvement. Il bavarde avec son modèle, l'interroge, se lie avec lui, et, si c'est une jeune femme qui lui plaise, n'essaye pas de cacher le plaisir qu'il y prend.

Comparez ces modèles de Françaises et d'Anglaises, comparez leurs mains. Nos femmes les ont potelées, courtes, souvent un tantinet canailles, industrieuses, contentes d'aider à la cuisine et à la lingerie. Regardez les longues mains pâles, les doigts fuselés, inactifs, gauchement affectés, des *ladies* qui ne se refusent pas à l'amour, certes, mais s'y acheminent silencieusement, et comme en détournant la tête du sofa où elles vont succomber, et de l'homme à qui elles se donnent. Leurs

fièvres sont plus moites, leurs abandons moins décidés. Elles ne parlent pas du péché, mais elles en sont hantées et n'ont pas le commode voisinage de M. l'abbé et du confessionnal. Elles ne se refusent pas à l'amour, mais exigent qu'il n'y soit pas fait allusion.

*
* *

Si l'Angleterre peut s'enorgueillir d'une magnifique lignée de portraitistes officiels, la France n'a rien eu de semblable. Ses maîtres favoris savent tout ce qui peut s'apprendre, sont gracieux, mais sans véritable tempérament de peintre. Les Van Loo, les Largillière, les Nattier, les Danloux, les Duplessis, les Greuze, les Drouais furent d'aimables fournisseurs, complaisants et flatteurs, mais pas des « natures » exceptionnelles. Latour, dessinateur volontaire et psychologue de génie, n'a guère d'invention. Le divin Watteau, Fragonard l'enchanteur, Chardin, Perronneau et Boucher furent les seuls « peintres » marqués par le destin pour pétrir des pâtes colorées et jouer avec les rayons du soleil. Or le portrait d'apparat n'est pas leur domaine, M. Armand Dayot a prouvé beaucoup de discernement en nous conviant à admirer surtout ici des œuvres d'intimité, des morceaux documentaires. C'est ainsi qu'il convenait de rendre justice à notre école du XVIIIe siècle.

M. Forain a souvent répété, et très justement, que la peinture française, c'est quelque chose de « bien fait, d'un peu léger et de joli ». Ajoutons : « de pénétrant, de psychologique, dans le portrait ». L'artiste français est logique, modéré, littéral et perspicace ; il se renseigne, il devine ce qu'on ne lui dit pas. Il aura tous les atouts dans son jeu, chaque fois que les objets à représenter seront là, à sa portée : — aussi n'attendez pas de lui une mise en scène évocatrice, ce lyrisme tragique par quoi le Charles-Quint du Titien nous émeut comme un chapitre de Michelet et comme un paysage.

Le sens du dramatique ou même simplement du pittoresque n'apparaît chez nous que plus tard, avec Delacroix et le romantisme, quand la France commence à soupçonner ce qui se passe hors de ses frontières. Notre XVIIIe siècle est encore

autochthone, livré à lui-même. Sa conception de la forme nous en apprend autant sur lui que sa philosophie.

Si cette exposition peut suggérer maintes observations aux curieux de l'histoire, les cinquante toiles françaises, dont beaucoup sont inférieures, pourraient égarer le jugement d'un critique d'art étranger. Elles me requièrent, toutes ces images, comme renseignement sur nous-mêmes; sur notre type, notre allure.

On entend souvent dire que c'est dans l'aristocratie qu'il faut juger la beauté féminine d'une nation. Cela peut paraître théoriquement juste; en fait, il en va tout autrement. A Paris comme à Londres, les visages les plus caractéristiques et même les plus affinés, se rencontrent dans la rue. Les snobs anglais croient posséder une aristocratie qui aurait gardé par devers elle tous les avantages physiques : rien de moins légitime que cette prétention. Les manières, oui, l'*habitus corporis*, le ton, cela est à elle. Ces honorables *ladies* attachées aux Princesses, ces courtisans qui prennent une vue cavalière du reste des humains et glissent parmi ceux-ci comme des ombres, — leurs traits, il faut qu'ils s'y résignent, sont soumis à des lois physiologiques, ethniques, communes à tous leurs compatriotes; qu'ils ne s'y trompent pas, leur aspect exceptionnel est du même ordre que celui des militaires et des prêtres, il tient même de ces deux-là : grandeur et servitude, silences, attentes, babillages à *mezza voce* des antichambres royales, contrainte propre à atténuer plus qu'à accentuer des traits de race. Mais leur race est saine, belle dans l'action comme dans le repos; ses gestes parcimonieux ne marquent pas le moindre changement d'humeur ou d'impressions par une mimique de méridional.

De même pour les Françaises, qui se ressemblent toutes : actrices comme la Dugazon et mademoiselle Duclos, ou aristocrates enrubannées par Nattier et par le fade Drouais, elles sont potelées, courtes, bien prises, animées, au verbe haut, provocantes, prêtes à vociférer comme les mégères qui, pendant la Révolution, de ces mêmes terrasses des Tuileries, vont exciter de leurs cris les bourreaux à la guillotine. Les unes sauront mourir avec grâce et un noble courage; les autres croiront servir l'humanité par l'effusion d'un sang privilégié, mais fraternel, au nom de la justice et de quelques

autres entités. Actrices ou public, ce sont de petites têtes rondes, prêtes à s'échauffer, à s'exalter, à discuter, à changer d'avis. Ces dames appartiennent à des hommes galants, généreux, dont les idées rayonnent dans tous les pays civilisés ; elles sont, au centre de l'Europe, le mouvement et la vie, l'intelligence, ces compagnes espiègles de leurs brillants seigneurs. Leurs bouches mutines parlent une langue claire, précise, entendue jusqu'aux confins de l'univers par ceux qui pensent et qui lisent... Mais combien ces visages aux mols contours, sans traits accusés, paraissent incapables d'envolée poétique et ennemis du mystère ! Ce qui n'est pas logique, et dès l'abord compréhensible, les effarouche. L'éloquence seule oblitère leur sens critique. Livrées à elles-mêmes, il faut, oui, il faut qu'elles comprennent, — mais elles sont limitées comme l'art des aimables peintres qui nous décrivirent leurs minois et leurs gestes forcés.

Ces limites doivent aussi être un peu les nôtres : si dénationalisés que nous soyons aujourd'hui par nos incessants échanges avec les autres pays, il doit bien rester en nous quelque héritage de nos aïeux d'il y a deux cents ans, gaulois entre tous, si ennemis du vague et du bizarre. Ici nous sommes invités à faire un examen de conscience. Que s'est-il passé en nous depuis la Révolution ? Comment avons-nous remplacé tant de logique, tant de raison, par cette inquiétude, cette bigarrure cosmopolite, cet « à peu près », ce balbutiement puéril ou sénile qu'atteste la production moderne ? Quel désordre mental chez ces foules qui, le même jour, vont du Jeu de Paume à l'Orangerie des bords de la Seine et, sans doute, admirent avec la même bonne volonté, Fragonard et M. Matisse ! Les Indépendants se réclament des maîtres d'autrefois. Ils ont leurs Fragonards aussi bien que leurs Giottos. Leurs sources d'inspiration sont hétéroclites, souvent si loin d'eux qu'on se demande quel fil les rattache à un passé lointain. Ils perdent pied, dans leur course à l'originalité. Nous voulons secouer tous les jougs et, en même temps, cherchons la rampe où appuyer notre main tremblante ; tout le mal qu'on prendrait à essayer d'avoir du talent, nous nous le donnons pour mal faire, gênés et lassés par notre habileté native dont il semble que nous ayons honte. Voyez nos tics, analogues à ceux qui accompagnent

l'âge ingrat et certaines maladies! Nulle époque plus que la présente n'aurait dû laisser d'elle une image intéressante par le portrait, seule forme picturale, presque, qui ait une raison d'être, une fois abolie — et pour cause — la grande décoration murale des palais et des églises. On nous dira qu'il y a les Bourses du Travail qui appellent l'allégorie... C'est peut-être là que notre académisme uni à notre humanitaire besoin de destruction atteindra son apogée!

Beaucoup d'entre nous, s'ils s'en étaient tenus à l'observation de la nature, auraient été de probes ouvriers comme leurs pères. Sans doute, le goût de jadis aurait pu leur faire défaut, car nous n'avons plus la mesure, principal mérite de notre littérature et de nos arts, — les étrangers l'ont en partie détruite; — mais de bons jeunes gens, si raisonnables au fond, n'auraient pas joué le rôle un peu comique d'aliénés par suggestion et de moutons enragés.

Est-ce aux amateurs qui achètent que nous obéissons inconsciemment?... Est-ce à la Confédération générale des Critiques d'Avant-Garde?

Les artistes sont en partie fermés par le public pour qui ils produisent. Ceux du XVIIIe siècle furent marqués par les dernières règles du siècle de Louis XIV. Ils s'adressaient à une clientèle française, « intellectuelle », élevée, qualifiée pour diriger. Une vie stable, ordonnée, catégorisée, invitait le peintre à se manifester dans de belles demeures dont le style nous domine et n'a pas encore été dépassé.

C'est d'abord la Régence, puis les règnes élégants de Louis XV et de Louis XVI, où rien ne se fabriquait qui fût laid ou commun. Les modes changent : les satins se paillettent, les soies sont brochées de dessins contournés ou classiques, les brocarts s'alourdissent ou s'allègent; ils bouffent, tour à tour, ou se plissent sur de petits corps prêts à revêtir n'importe ce que la couturière leur prépare; ces dames sont prêtes à tout pour plaire. Mobiles et dociles en même temps, vous les verrez disposées au changement, bondissant vers toute nouveauté, adaptables, ingénieuses, les vraies créatrices de la Mode : des Parisiennes.

M. Dayot n'a pas abusé de ces pages légères, tenant plutôt de l'ameublement que de la peinture, couvertes d'or par des

gens sans aïeules portraiturées et qui désirent compléter une riche installation d'appartement à boiseries anciennes. On a trié sur le volet quelques Nattiers (des meilleurs), tel ce portrait de madame d'Estampes, d'un si joli arrangement de blanc crémeux, de rouge et de bleu mat; d'autres encore, tous parfaits comme de la porcelaine de Sèvres, chefs-d'œuvre de technique ennuyeux; quelques Greuzes assez agaçants, mais par hasard se faisant exquis (la femme au voile noir); des Largillières théâtraux, grimaçants, mais enlevés et réussis dans leur enchevêtrement de draperies et de soutaches; des Drouais qui font pressentir l'art clinquant, habile à l'excès, de nos portraitistes actuels. Madame Vigée-Lebrun se surpasse dans sa Dugazon, robuste et excellent morceau, lumineux, ambré. Madame Labille-Guiard, plus bourgeoise, entachée de sensiblerie, nous étonne par un acquis et une maëstria trop consciente, dans son portrait d'elle-même et de ses absurdes élèves embrassées, mesdemoiselles Capet et Rosemond.

Quand ces toiles sont de pure convention mondaine, elles ne nous émeuvent guère, à cause de leur manque de réelle beauté et de la fatigante rondeur unie de leurs formes. Le type féminin français, gentil, mièvre, ne souffre pas d'être édulcoré et raboté; le XVIIIe siècle l'a encore arrondi, surmodelé, fardé comme pour la comédie, et frisé. Les cils semblent être passés au fer, les lèvres au carmin, il y a du rouge dans les narines, dans les oreilles, une mouche noire rehausse le tout; supprimez la parure et vous aurez une « midinette » à la taille cambrée, parfois même une maritorne joufflue, à qui sied la blouse d'aujourd'hui et même la camisole ménagère autant que l'écharpe en coup de vent de léger tissu zinzolin. On conçoit à peine que ces caillettes si ordinaires soient des *professional beauties*. La blonde, vue de profil, que Fragonard a barbouillée de ses blancs chauds et de ses incopiables rouges, cette esquisse endiablée du maître de Grasse, vers quoi nous retournons instinctivement après nos visites à l'exposition de l'Orangerie, c'est bien une petite Parisienne de l'époque ; mais elle n'a pas de prétentions, elle est une jeune personne quelconque, embellie, transfigurée par la seule baguette du prestidigitateur.

Laissons ces toiles de commande, étudions des maîtres

moins populaires, et des œuvres intimes où ils ont excellé.

Perronneau est mort à peu près obscur; n'est-il pas cependant un de nos préférés, un de ceux que nous plaçons le plus haut? On peut interroger sans fin ces deux dames qu'il a immortalisées : madame la duchesse d'Ayen et madame de Sorquainville, simple prodige d'évocation pour nous. Cette toile froide, toute de bleu pâle, de lilas, de gris ardoise et de jaune écru, est éclairée d'une paire d'yeux inoubliables, noirs, brillants, pétillants. On imagine madame de Sorquainville lectrice, peut-être amie de Voltaire, à qui elle ressemble; frondeuse, sceptique, prompte à la répartie, indiscrète, mélange de malice et d'insouciance, chercheuse de nouveau. Je ne gagerais pas que cette dame eût un sens bien impérieux de la beauté. Cette quadragénaire laide, aux lèvres sèches, est faite pour la conversation; ses mains nerveuses, spirituelles, habituées à trousser un mordant billet, parlent autant que ses prunelles. Perronneau s'en est tenu à une sorte d'esquisse, dont le dessin cursif égratigne à la façon du Greco, — et pourtant c'est un chef-d'œuvre complet.

Beaucoup plus « poussé » est le portrait de madame d'Ayen. Les belles mains! le beau regard un peu distant, plus calme, quoique aussi profond que celui de madame de Sorquainville! La duchesse vit dans le milieu généreux et libre de la famille de Noailles, où l'on remue toutes les idées, comme en se moquant de l'avenir. La voilà immortalisée par Perronneau, si joliment enveloppée, digne, dans sa robe de chambre, au coin du feu. Elle tient la tête un peu rejetée en arrière, regarde de haut et de côté; le port est typiquement français, aisé et raide à la fois : rien de conventionnel dans cette ravissante page, burinée comme l'est un caractère par Saint-Simon. Le ragoût de cette peinture, une de celles où Perronneau a le mieux joué sa gamme favorite des mordorés « feuille morte » qui plaisent tant en ses pastels, est d'un coloriste raffiné, le dessin en est aigu et mordant; c'est plat, bien dans le cadre, sans trompe-l'œil, désinvolte comme un Goya et d'irréprochable construction.

Madame d'Ayen pourrait faire pendant à la tête de la comtesse de Verrue, née Luynes, — faussement attribuée à Watteau, — faible, un peu molle, mais d'une si grande importance docu-

mentaire et psychologique ! Madame de Verrue est encore une de ces femmes françaises, uniquement belles par la pensée qui les anime, touchantes par tout ce qu'elles nous représentent d'un passé émouvant.

Dans cette série se classe madame Lenoir, née Adam, par Duplessis, type de la sérieuse roturière, discrète, point jolie, mais en qui l'on aurait confiance et dont on aimerait à être l'ami : la Colette Baudoche de mon ami Barrès pourrait avoir, en 1909, ces traits-là.

Monsieur Thomas Germain, et sa femme, orfèvre du roi, par Largillière : — le pompeux Largillière lui-même, en présence de ses amis, emploie une langue plus familière et plus persuasive. La bonne dame, sorte de madame Jourdain, pour qui un chat est un chat et son mari un maître qu'elle aime et juge sans aveuglement, cette blonde grasse, sans ambitions personnelles, ne la voit-on pas tenir les livres de son époux et surveiller les compotes à l'office, épousseter les belles pièces de vermeil qui enrichissent son appartement ?

La marquise de X..., par Roslin, charmante toile d'intimité, argentée, calme, recueillie... Un Lépicié très précieux...

Dans ces œuvres si diverses de technique, nous reconnaissons des traits communs qui sont l'éloquence d'un simple discours allant droit à son but, une description complète du modèle, si chargée de sens, allant si loin dans l'analyse, qu'elles resteront comme des documents nationaux.

En somme, la salle française est très intéressante ; elle nous convainc de l'individualisme de nos artistes. Nous en sortons bien renseignés sur les qualités et les limitations de notre génie. Notre art est avant tout anecdotique, analytique, descriptif, beaucoup plus que décoratif ; il est souvent froid, appris, conscencieux ; parfois il enregistre comme l'appareil photographique, avec un sens rare de l'imitation et du rendu ; mais il est privé d'idéalisme.

On voudrait s'étendre sur Louis David, dont « la famille Lavoisier » et la « madame de Mongiraud » président à cette galerie. Il pourrait être donné comme exemple de nos plus belles qualités et de nos pires défauts poussés à l'excès. Cet horrible homme, cruel, « politicien » sectaire, si grand, malgré l'antipathie qu'il inspire, force l'admiration par la

lucidité de sa vision, la force de son écriture, sa puissance d'expression. Ses toiles, vitreuses et déplaisantes, sont sans atmosphère, sèches, sans mystère, et sans lointain : — on dirait qu'il peint toujours par un vent d'Est, à l'heure où Whistler souhaitait que l'artiste fermât les yeux ou quittât ses pinceaux. — Mais quelle autorité, chez cet abominable personnage! —

La salle anglaise est, répétons-le, inférieure à ce qu'elle aurait dû être. Néanmoins, quand j'y entrai, les tableaux qui, par terre, m'avaient peu séduit, une fois accrochés, semblèrent se parer d'une grâce alanguie, répandre une vapeur ensoleillée sur les murailles qu'ils décorent comme des kakémonos japonais. Vous aurez peu de communications cérébrales avec ces dames lointaines, si vous n'avez pas fréquenté leurs descendantes; vous serez peu renseignés sur elles; mais vous goûterez, sans doute, la dignité, le repos de leurs gestes, l'harmonie que le peintre a répandue autour d'elles, la grâce de leurs attitudes. Chairs perlées, à peine roses, diaphanes, longs corps sveltes, col élancé que dominent des têtes longues aussi, quelquefois d'un ovale parfaitement grec... Je suis embarrassé pour citer des noms et prendre des exemples dans cette insuffisante collection. Toutefois mettons hors de pair l'adorable Mrs. Graham, poupée exquise, un peu boudeuse et enfantine, par Gainsborough; les deux filles du maître, Mary et Peggy; la tête mystérieuse et « léonardesque », si j'ose dire, de la reine Charlotte-Sophie; la fille de Lord Robert Manners enfin et surtout l'éblouissante composition sphérique de Sir Thomas Lawrence, — Mrs. Maguire et son fils Master Arthur Fitz-James : l'ensemble offre le régal rare du coloris de Rubens et de Titien et la beauté de deux êtres divins, un enfant brun qui est un Bacchus, tout vêtu de pourpre, et une Calliope. — Cet art, vraiment somptueux, est destiné à des palais et à des musées; il ne peut en aucune façon s'adapter aux besoins français d'aujourd'hui. Je sais des gens qu'il agace extrêmement, à qui il paraît impertinent par sa morgue, son afféterie dissimulée, par son caractère aristocratique. Je comprends qu'on ait cette sensation, — sans l'éprouver, quant à moi, tout au contraire !

Pris comme « morceaux », la plupart des portraits anglais seraient approuvés des professionnels; mais je sais par expé-

rience que le type anglais, à cause même de son originalité, ou du fait qu'il est si différent du nôtre, déconcerte encore les Français ; la femme anglaise leur paraît masculine et sans grâce. Il semble qu'ils en aient peur. Malgré toutes les « ententes cordiales », il reste deux pays tout rapprochés mais aussi différents que s'ils étaient aux deux extrémités de la terre.

***

En sortant des Tuileries, il serait intéressant de se rendre au Salon de la Société Nationale pour méditer devant le portrait de la marquise Casati par M. Boldini, l'œuvre la plus significative de l'année. Supposons que madame de Sorquainville, conduite par le sieur Perronneau, pût nous suivre dans nos Champs-Élysées, encombrés d'automobiles, et qu'après avoir entendu toutes les langues européennes, sauf la française, parlées par les passants, elle s'assît en face de la toile fantastique du Ferrarais de Paris : comprendrait-elle? Ce serpent noir, tout en plumes, ce boa féminin, c'est donc là une des élégantes qui prennent le thé à la place Vendôme, dans une hôtellerie d'Américains, à côté des magasins de modistes qui ont envahi les vieux hôtels de ce noble lieu?... Espérons que M. Perronneau — et nous n'en doutons pas — expliquerait à madame de Sorquainville que, tout de même, il n'y a qu'une façon pour un peintre d'être peintre, une seule façon de construire le corps humain, sous la diversité des apparences... Et M. Perronneau souhaiterait de faire la connaissance de ce diable d'homme, son confrère Boldini. Il ne serait pas sans se demander si cette peinture fougueuse, tout en surface, empâtée, sans glacis, restera fraîche comme la sienne ; mais je crois qu'il serait tenté de réveiller ses compagnons dans la mort pour leur montrer qu'on peut encore aujourd'hui dessiner et qu'on est même bien savant, quelquefois.

Je me demande si madame de Sorquainville sera aussi indulgente pour la femme moderne — si même elle la comprendra le moins du monde. Mais on aimerait à surprendre le dialogue qui s'échangerait entre ces dames. Je prie Abel Hernant de nous le donner.

JACQUES-É. BLANCHE

PRINTEMPS MOSCOVITE

— SOUVENIRS D'ENFANCE —

I

NOUS PARTONS

Les doubles fenêtres vont être enlevées : c'est la grande nouvelle! L'ouvrier arrive. Nous sommes là, auprès de lui, surveillant chaque mouvement de ses outils. Des lamettes desséchées de mastic sautent, tombent : nous les ramassons comme des pierres précieuses.

Que d'heures j'ai passées, durant le long hiver, à regarder la couche de sable étendue entre les deux châssis, les petits paniers en papier, remplis de sel, et les mouches mortes qui jonchent ce petit Sahara! Encore un instant, et je pourrai saisir enfin ces mystérieux paniers tout pleins de ce sel noirâtre gonflé comme par l'ébullition.

— Prenez garde! — nous dit-on.

Le châssis bouge, semble choir, — nous faisons un bond de côté; — l'ouvrier, un grand gaillard, l'attrape et le pose contre un mur. Le sable, avec les mystérieux paniers et les tristes cadavres des mouches, tout tombe, hélas! sous le coup impitoyable de l'outil, sur un grand papier étalé par terre. La targette de la fenêtre extérieure grince, gémit, contrariée d'être réveillée du long repos hivernal : la fenêtre s'ouvre. La

chambre, soudainement, s'anime au bruit de la rue; un flot d'air frais, humide, chargé d'odeurs de neige fondante et de terre mouillée, fait irruption... Voici le printemps!

Ce n'était pas une hirondelle qui chez nous, à Moscou, arrivait avec le printemps; c'était le cocher Tarass, et ses trois chevaux et son énorme voiture assez primitive, sans ressorts, — une espèce de landau approprié aux terribles longues routes défoncées. — Aucun carrosse royal cependant ne pouvait égaler, à mes yeux, la majesté de ce véhicule! Tarass, grand, noir, taciturne, presque toujours ivre, entrait dans l'antichambre. Ma mère daignait lui donner sa main à baiser, lui demandait si les routes étaient praticables, si les ponts étaient sûrs. Puis Tarass disparaissait dans la cour, et une fièvre s'emparait de toute la maison et de nous. Pendant plusieurs jours, les femmes de chambre couraient de-ci de-là, soutenant des jupes empesées, des peignoirs blancs de ma mère, portant des piles de linge. On m'essayait hâtivement des robes en percale. De grandes malles restaient toute la journée ouvertes dans les chambres, gouffres béants qui regorgeaient de falbalas; des provisions d'épicerie s'amoncelaient sur les tables pour être ensuite entassées dans les caisses de la voiture.

L'appartement prenait un aspect de camp, et nous rôdions désœuvrés, indisciplinés, cachant nos jouets favoris, — assez sales, — dans les malles d'où, aussitôt, ils étaient retirés avec indignation par la caméristé de ma mère. Les punitions pleuvaient, mais on oubliait de les faire subir : il y avait trop à faire pour encore s'occuper de nous.

La principale distraction était d'aller furtivement dans un corridor d'où une fenêtre intérieure laissait voir la cuisine. Là, le cocher Tarass était assis sans caftan, en blouse rouge, et mangeait lentement, gravement, une soupe fumante, dans une large écuelle de bois peint en rouge, et sa cuiller était énorme, en bois jaune. On riait beaucoup autour de lui, mais il ne disait rien, il mangeait, comme accomplissant un rite.

— Quand partons-nous?...

— Quand tout sera prêt; quand les chevaux seront reposés.

Décidément, les grandes personnes sont bêtes! il faut ouvrir une malle déjà fermée, en sortir tout le contenu, parce que

la caméristé y avait serré une robe que ma mère devait mettre pour le voyage. La caméristé pleure.

— Pourquoi pleures-tu, Gania?

Mais une main se pose sur mon épaule. C'est mademoiselle Renault, notre gouvernante, qui me dit d'un ton glacial :

— Montez dans votre chambre, Sache[1]; vous n'avez rien à faire ici...

Il n'y a pas de leçons, c'est entendu, mais il n'y a plus de quoi s'amuser; quand on a tout vu, quand les affaires ont été dix fois emballées dans les malles, — inutilement, puisqu'elles sont chaque fois retirées, — que faire après?... C'est comme un jour de fête, et ce n'est pas une fête... Quand partira-t-on?... Tarass est appelé dans les chambres et consulté sur le poids des malles. Il déclare que cela pourra aller, s'il n'y a pas plus... Nous courons après lui :

— Tarass, dis, Tarass, est-ce que les chevaux sont reposés? Est-ce que nous partirons bientôt?

Il nous regarde d'en haut, sa barbe noire s'étale sur sa poitrine large, une odeur toute spéciale remplit l'atmosphère autour de nous, et une voix rauque et comme lointaine dit :

— Quand madame l'ordonnera...

Il paraît que c'est pour demain. On nous couche une heure plus tôt que de coutume : on nous déclare qu'il faudra se lever demain de très grand matin pour pouvoir arriver avant midi à la première halte. Je décide de ne pas dormir du tout : qui sait si on nous réveillera? peut-être partira-t-on sans nous... Cela s'est vu, ces choses-là... Une fois, on a bien oublié de me donner des bonbons, et c'était le jour de ma fête, alors qu'il y avait chez nous beaucoup d'enfants invités. Je n'ai rien dit, je n'ai rien demandé, mais je me le rappelle très bien... On oublie les enfants un peu partout : alors les bohémiens les volent, et ils en font des saltimbanques... Les bohémiens volent aussi les chevaux et les poules. Ils sont noirs comme Tarass... Et si Tarass était un bohémien qui nous volera demain?... Alors il nous mettra dans la remise, avec les voitures : — nous arriverons tout de même à la campagne, mais nous vivrons dans la remise...

1. Diminutif d' « Alexandra ».

La veilleuse allumée devant les icones brille douce et triste; les reflets de la minuscule flamme vacillante ondulent sur les plaques d'or et d'argent de la vierge étrange dont les yeux me considèrent toujours, fixement, et me suivent... Je regarde la petite flamme sans sourciller... non, il ne faut pas dormir, parce que demain on s'en va...

— Vite, vite, levez-vous! on attelle! — dit la voix de notre vieille bonne, Pélaguéa Mikhaïlovna.

D'un bond, je suis hors du lit. Jamais je n'ai vu la chambre dans cette lumière dorée. Jamais encore ce ciel jaune-rosâtre n'a transparu ainsi à travers les vitres légèrement couvertes d'une buée fine. Au loin, un bruit sourd de pas pesants, des paroles échangées à voix haute, des claquements de portes, et, vaguement, un son intermittent de clochettes : je comprends qu'on charge déjà la voiture.

L'antichambre est remplie de boîtes, de cassettes, de corbeilles. Dans la salle à manger, un déjeuner est servi. Maman est très nerveuse et de très mauvaise humeur. Mon père dit qu'aucune voiture ne pourra jamais contenir tous les paquets préparés. Par la fenêtre je vois la fameuse voiture. Tarass en caftan, un chapeau noir et bas sur la tête, très majestueux et très impérieux, indique du manche de son fouet les places où disposer toutes choses. Les boutiques sont fermées; quelques badauds, déjà dehors, observent le chargement et donnent des conseils.

On déjeune. Au dernier moment, on découvre que toutes les malles ne peuvent être chargées. On discute ce qu'on pourrait laisser pour être emporté par la caméristé de maman, qui partira seule, deux jours après nous, avec des chevaux de paysans venus de la campagne, emmenant les gros bagages... J'ai des craintes pour une poupée favorite que j'ai tout de même réussi à dissimuler dans l'une des malles : si elle est de ce voyage, elle est perdue...

— Asseyez-vous tous[1] : nous partons.

Et, dans la salle, tout le monde s'assoit, même les domestiques. Après un instant de silence, ma mère se lève la première, fait des signes de croix, tournée vers une icone placée

1. L'usage, au moment de tout départ, est de se recueillir et s'asseoir un instant.

dans un coin de la pièce. Tous les assistants prient, et je fais aussi les signes de croix, tout en regardant par la fenêtre... Maman embrasse notre père, elle a les larmes aux yeux. Tout d'un coup mon cœur se serre, j'éprouve une angoisse, une oppression, comme dans l'attente d'un grand danger... Une idée — la « grande route » — traverse mon esprit en éclair! « Grande route! »... les brigands vivent toujours sur les grandes routes... Je crois comprendre l'émotion des grandes personnes, et furtivement, mais avec ferveur, je fais un nouveau signe de croix, disant en moi-même : « Mon Dieu, préservez-nous des brigands!... »

Nous descendons l'escalier; je suis très résolue et très grave; je prends mes deux frères par la main et je me promets en moi-même de les défendre contre les brigands, car ils sont petits, et bêtes.

On s'entasse dans la voiture : maman et mademoiselle Renault s'asseyent au fond, notre vieille bonne en face d'elles. Nous autres aussi. La voiture est très vaste, mais on y a entassé tant et tant de cassettes, de paniers, de paquets, qu'il n'y a presque plus de place. Mademoiselle Renault a les lèvres pincées, elle trouve qu'elle est très mal, qu'un paquet lui entre dans le dos. Maman, de plus en plus nerveuse, oubliant notre présence, dit en russe que cette personne est une faiseuse d'embarras... Enfin on est casés.

— Va, Tarass! — dit maman.

Tarass se découvre, se signe trois fois, ramasse les guides.

— Allez, mes amis! — dit-il aux chevaux.

La voiture s'ébranle, les clochettes tintent, les sabots battent les gros cailloux arrondis du pavage moscovite; nous sommes secoués, bousculés, jetés de côté et d'autre; mon père, avec un sourire qui me paraît trop gai pour la circonstance, nous fait des signes amicaux de sa grande belle main blanche; les passants, déjà plus nombreux, s'arrêtent pour nous regarder. J'éprouve un orgueil extrême d'être assise dans cette voiture si extraordinaire, — « la grande voiture de grand'maman ». — Nous tournons dans une autre rue...

Le passé est passé, il n'y a que l'avenir, et il est splendide, inconnu, plein d'aventures inespérées dans un monde rêvé, peuplé d'êtres surnaturels.

Les maisons coulent des deux côtés comme une rivière multicolore; de temps à autre, une sensation de vertige me saisit; une sueur perle sur mon front, mes mains sont froides : dans l'affolement du départ, on a oublié que je ne puis pas aller à reculons... et j'ai le mal de mer.

— Tarass! arrête! arrête!

Des profondeurs de l'immense voiture, on extrait un grand sac en toile blanche pendant que mademoiselle Renault, protégeant bien sa robe d'un désastre possible, tient ma tête penchée au dehors; une boîte sort du sac : — des pastilles de menthe!... et tant que j'en veux!... On me place entre maman et mademoiselle Renault.

— Va, Tarass!

La voiture s'ébranle, les maisons coulent, les clochettes tintent, mais voilà que leur son devient de plus en sourd, comme si elles s'éloignaient... Le soleil me chauffe, m'enveloppe de ses rayons dorés, ma tête s'incline, j'ouvre les yeux avec peine pour regarder encore les maisons qui coulent toujours à droite et à gauche... Une main me pousse tendrement sur un coussin : je dors, et je sais que je dors...

II

NOUS ARRIVONS

Oh! le charme à jamais inoubliable des premières heures de route, une fois hors de la ville! Le vent, chargé des odeurs lourdes de la terre, souffle sans cesse. Les champs, encore bruns, s'étalent en bandes étroites allant vers l'horizon et paraissent tomber derrière nous à mesure que la voiture les dépasse; les prairies verdissantes, incrustées de pissenlits d'un jaune éclatant, sont larges; elles roulent longtemps devant les yeux comme une eau verte et pétrifiée. Les poteaux peints en blanc, noir et rouge, indiquent les verstes. Ils se dressent énormes, inaccessibles comme des géants faisant la garde; ils sont rares et on croit toujours que c'est le dernier qu'on a vu.

Une clochette attachée à la *douga* [1] sonne continuellement,

1. Sorte de joug en bois, placé haut au-dessus du col du cheval du milieu,

accompagnée des grelots qui garnissent tout le harnachement des trois chevaux. Quand les chevaux vont vite, le son argentin de la clochette devient assourdissant; il gronde comme le tocsin, il menace, il chante victoire, il défie les dangers. Quand les chevaux vont au pas, elle donne de temps à autre un coup bref, plaintif, et alors on entend mieux les grelots. Ceux-ci bavardent, se racontent des histoires drôles : un cheval, ennuyé par les mouches, secoue la tête, et les petites clochettes éclatent d'un rire fou...

Sans discontinuer, toujours et toujours, et pour toujours, la roue de devant tourne, et toujours et toujours de lourdes gouttes de boue voltigent autour de la roue de devant. Les mouches suivent en tourbillons la voiture; quelquefois un énorme bourdon traverse l'air au-dessus de nos têtes et disparaît derrière nous, comme les champs, comme les prairies, comme les poteaux peints en blanc, noir et rouge, comme les voitures rencontrées, pleines de gens inconnus qui saluent, — parce que ce sont des paysans, — comme toutes ces belles choses qu'on entrevoit sur la grande route!... La route, elle aussi, s'en va en arrière, mais toujours et toujours elle reste longue et droite devant, large à côté de la voiture, et mince, mince là-bas, au loin, vers l'horizon qui nous enferme dans son cercle régulier, immuable...

Les jambes s'engourdissent; les yeux, fatigués par l'éternelle fuite des choses, cherchent un point fixe. Mon corps s'alourdit... J'essaie de balancer les jambes, qui heurtent mon frère assis en face de moi. Il pleurniche, non parce qu'il a mal, mais parce que, agacé comme moi de l'immobilité, il éprouve le besoin de pleurer.

— Tenez-vous tranquille! — me dit-on à droite.

— Mon Dieu! quelle enfant insupportable! — dit-on à gauche.

C'est maman, et, comme suite à ses paroles, elle me fourre d'un coup au fond de la banquette.

Si on pouvait voyager ainsi, seule avec mes frères sans les « grandes personnes »!... peut-être avec la bonne... Que cela serait bon!... Descendus de voiture, on aurait pu courir sur

dans l'attelage à trois chevaux. Une grosse clochette est suspendue sous le centre de la *douga*; de petites clochettes sont mêlées aux grelots.

le chemin, ou faire un beau pâté avec la boue collante qui sautèle pesamment autour de la roue. Placée derrière le dos de ma mère, je m'aperçois qu'il y a une frange à son châle : je fais une tresse des longs fils de soie, une autre à côté, une troisième... Il y a des pastilles de menthe quelque part, au fond, tout au fond de la voiture : je commence à gémir et je prétends avoir mal au cœur. On me regarde fixement et on m'informe qu'on va bientôt arriver dans un village. Là, on s'arrêtera, et mon mal de cœur passera. Tarass crie :

— Allez! allez! mes amis.

Les chevaux de volée s'enlèvent, courbant la tête, la clochette sonne, chante, bruit dans mes oreilles, les grelots tintent, la boue sautèle autour de la roue, les bandes de champs s'approchent une à une et retombent en arrière, le vent souffle de plus en plus fort; tout s'embrouille dans ma tête, ma vue se trouble, je ne distingue plus nettement les sons; il me semble que je vole dans des nuages qui sont des cloches et qui sonnent, sonnent, sonnent...

Mon chapeau est tombé de ma tête, que le soleil chauffe; j'ai réellement mal au cœur, car j'ai faim, j'ai soif : je veux courir, sauter, crier... Une longue procession de voitures chargées lourdement se dirige lentement à notre rencontre : les paysans vont à pied à côté des chevaux; nous les passons en éclair. Quelque chose de gris au loin : c'est un village. Il approche. Déjà, le long de la route, à droite et à gauche, de petites maisonnettes grises, à trois fenêtres minuscules, défilent; des bandes de gamins, pieds nus, accourent de tous côtés, les chiens s'acharnent après nos chevaux; des femmes, debout près des portes, mettent la main au front pour mieux voir, et saluent. Tarass crie de plus en plus fort, puis, d'un geste robuste, ramasse les rênes et arrête les chevaux, brusquement.

Enfin!... Enfin, nous sortons de la voiture, enfin nous sentons la terre sous nos pieds. C'est la première halte. Nous dînons de nos provisions et nous restons dans une auberge trois heures durant. Puis, de nouveau, nous partons, et, jusqu'à la nuit, les champs infinis roulent et retombent en arrière sans interruption; la route longue, droite, court à notre rencontre et reste toujours mince devant, très mince vers le cercle de l'horizon qui nous entoure, toujours régulier, toujours immuable.

Bientôt, aux haltes suivantes, la parfaite joie du début à se mettre en voiture se confond avec l'idée d'une punition : c'est ennuyeux et inévitable...

Notre premier arrêt de quelques jours, dans la petite ville de B..., ne nous procure aucun plaisir. On y mène une vie plus ennuyeuse qu'à Moscou. La maîtresse de la maison, cousine de ma mère, habite avec son père, un vieux général à demi paralysé. La maison est grande; les parquets, sillonnés de chemins en toile blanche, luisent comme des miroirs. Tous les domestiques portent des pantoufles pour ne pas faire de bruit en marchant. On parle à voix basse : le général ne supporte aucun bruit. Nous sommes relégués à l'étage supérieur. Je sais que le général a combattu les Français qui ont brûlé Moscou, et je suis très étonnée qu'il ne témoigne aucunement le désir de tuer mademoiselle Renault, qui est Française et qui est venue avec nous lui faire sa révérence. Dans cette vilaine maison, non seulement il faut rester en haut, tranquilles, mais encore il faut être propres toute l'après-midi, car, à chaque instant, un valet monte nous appeler au salon. Là, il y a des dames, de vieux messieurs... Il faut faire la révérence, baiser la main de telle ou telle autre tante, et puis s'en aller, sans courir et sans faire de bruit...

Nous arrivons dans la ville de K...

Ici, c'est autre chose. On se croirait presque à la campagne. Nous trouvons nos deux cousins qui nous attendent, qui partiront avec nous pour la propriété de ma grand'mère. Le jardin est tout petit, mais un verger immense va jusqu'au mur d'une vieille forteresse, et il y a une tour en ruines! Il est vrai qu'il nous est défendu d'aller dans ce verger, mais notre vieille bonne est occupée à papoter avec ses amis, les domestiques de notre tante, et mademoiselle Renault à causer dans le petit jardin avec des officiers qui viennent tous les jours.

Nos cousins ne sont pas élevés de la même façon que nous. Les heureux mortels! ils n'ont pas de gouvernante et font tout ce qu'ils veulent, surtout Pierre, plus âgé que moi d'une année, le favori de grand'mère. Une fois, il avait été si malade, si malade, qu'on l'avait tenu longtemps dans de la ouate, flanqué

de cruchons d'eau chaude. Bien souvent, je lui ai demandé s'il était agréable de vivre ainsi dans de la ouate et de l'eau chaude, mais il prétendait que c'étaient des mensonges et qu'il n'avait jamais vécu dans de la ouate...

Pierre va souvent à la maison de campagne, but de notre voyage : elle lui appartient et grand'maman, lorsqu'elle en parle, dit toujours : « la propriété de Pierre ». Il connaît tout : combien de chevaux et de vaches sont nés pendant l'année, combien il a été tué de cochons pour Noël. Il m'a déclaré plusieurs fois qu'il pourrait atteler et dételer un cheval comme Tarass! Cela me semble excessif... Le plus étonnant, c'est que tout lui est permis : il peut manger des bonbons à toutes les heures de la journée, ne pas manger de soupe quand il n'en veut pas; il peut même ne pas apprendre de leçons, et il n'en apprend jamais. Il ne sait ni lire ni écrire : on dit que, jusqu'à l'âge de douze ans il ne faut pas le fatiguer.

Sous la protection de Pierre, nous rôdons partout, dans la cour, dans les écuries et même dans le verger. Sa bonne, à lui, qui nous suit pas à pas, fait observer de temps à autre, timidement :

— Madame votre tante a défendu de laisser vos cousins aller au verger...

Mais Pierre lui répond :

— Tais-toi, imbécile!

Et nous entrons dans le verger, tout fiers de son courage et du nôtre.

C'est très amusant, mais pas pour toujours... Quand on a tout vu dans la cour et dans le verger, on ne sait plus que faire. On n'a pas de jouets à soi, et les jouets de Pierre et de son frère sont cassés. Un jouet qu'on casse soi-même, c'est bien : c'est une transformation. Avait-on un cheval? on lui casse les jambes et on en fait facilement un bateau. Mais les jouets cassés par d'autres, ce ne sont que des cadavres!...

Je ne tarde pas à désirer de nouveau le départ avec la même impatience qu'à Moscou. Je suggère à Pierre l'idée de s'en aller plus tôt, car il m'a dit plusieurs fois qu'il part pour la campagne quand il veut. Mais ma mère règne encore : lorsque Pierre exige le départ, qu'il crie, piétine, insulte sa mère, maman déclare qu'elle restera un mois en ville si cela lui

plaît, et que Pierre mérite d'être fouetté pour ses caprices... Cet incident relève à mes yeux le prestige du pouvoir, ce qui m'attriste.

On annonce cependant le départ pour le lendemain. Je m'imagine que cela sera, comme à Moscou, de grand matin : pas du tout! Maman, sans doute pour faire une niche à Pierre, annonce le matin que nous partirons dans l'après-midi. D'autre part, j'entends dire que Tarass est ivre-mort et qu'on ne peut le réveiller. Maman ne veut pas d'un autre cocher : elle affirme qu'il n'y a que Tarass pour savoir descendre les « montagnes » et passer par les *gaty* [1] sans verser et sans briser la voiture.

Dans l'après-midi, maman met sa robe de mousseline bleue, son châle de crêpe de Chine blanc, son chapeau garni de petites roses, et avec ma tante, elle s'en va, on ne sait où... Elles reviennent à cinq heures! Tarass dort. Et mon oncle donne l'ordre de le réveiller à coups de bâton. Je tremble d'horreur à l'idée qu'on va battre Tarass...

Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais on attelle. On part. Nous ouvrons la marche; une seconde voiture suit avec ma tante, mes cousins et deux bonnes. Il est presque sept heures du soir.

Le jour décline; le soleil, très jaune, baisse; les arbres qui garnissent la grande route, près de la ville, projettent de longues, longues ombres. La route n'est plus droite : elle décrit des courbes, disparaît, puis reparaît... Nous allons à la campagne! Oui, nous y allons et nous y arriverons!

— Quand est-ce que nous arriverons?

Deux clochettes sonnent maintenant, les grelots tintent, la roue de devant tourne, tourne... Personne ne m'écoute.

— Tarass! arrête, arrête! — crie ma mère avec effroi.

Les rênes sont ramassées, les chevaux s'arrêtent.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demande ma tante, de sa voiture.

Ma mère ne répond pas; elle descend et nous fait descendre. Mademoiselle Renault, avec une petite moue de mépris, descend aussi. On est en haut de la « montagne », — un coteau dominant la rivière, — avec, en bas, un pont dont ma mère a

1. Routes, à travers les marais, faites de troncs d'arbres et de branches.

une peur atroce. On l'appelle le « pont vivant », parce qu'il s'ouvre deux fois par jour pour laisser passer les barques. Comme c'est étonnant! Ma tante rit et ne bouge pas de sa place. Nous marchons, les chevaux nous dépassent, traversent le pont et restent longtemps à nous attendre, parce que ma mère marche très lentement. Elle évite soigneusement tous les endroits du pont où il y a des fentes entre les planches... Nous remontons en voiture, et j'ai le sentiment qu'un grand danger est écarté. J'ai aussi beaucoup d'admiration pour l'héroïsme de ma tante, et... une légère honte, tout de même, pour ma mère.

Le soleil est maintenant tout près de l'horizon; il est rouge, on peut le regarder. Il bouge, il tourne; les champs, déjà très verts, paraissent, comme lui, rougeâtres, là-bas.

— Allons! allons! mes amis! — crie Tarass.

Nous allons à toute vitesse. Un village. Le troupeau du *mir*, revenant des pâturages, encombre la ligne droite de l'unique rue. Les femmes, affairées, courent avec des branches à la main, cherchant leurs bêtes, et lancent, de leurs voix aiguës, des mots auxquels on ne comprend rien. Les moutons bêlent et, de temps à autre, on entend les mugissements prolongés, sinistres, des vaches. Un silence relatif se rétablit quand nous sortons du village. Puis, abandonnant la grand'route, nous nous engageons dans un chemin vicinal. Du coup, on n'entend plus rien, si ce n'est le son des clochettes et des grelots... Les roues ne font aucun bruit sur la terre molle, sans le moindre caillou; les sabots des chevaux ne résonnent plus...

Le soleil est couché. Peu à peu les objets s'estompent, l'horizon rétrécit son cercle : une ombre unique — de quel objet qu'on ne voit pas? — recouvre la terre entière. La nuit tombe; elle tombe du ciel qui, brusquement, s'éloigne, ouvre son étendue insoupçonnée, bleu sombre, où les étoiles s'allument, une à une, grandes ou petites, alternant avec des traînées de clarté blanchâtre... Les chevaux vont tantôt au petit trot, tantôt au pas; la voiture est mollement cahotée, passant d'une ornière à une autre. L'obscurité se rapproche, venant de partout; des formes énormes surgissent, vagues, mouvantes, noires : ce sont de rares arbres dans les prairies

gris foncé. Il fait frais, mais par moments la terre envoie une bouffée d'air chaud chargé d'un parfum mielleux, et jette sur nous un soupir de soulagement. J'ai peur. La voiture est si petite, si seule, au milieu de l'immense nuit qui chuchote, bouge, respire, guette! Et je n'ose plus regarder, ni à droite ni à gauche; mes yeux s'attachent à la figure de la vieille bonne, si blanche sur le fond noir de la banquette qu'elle me paraît lumineuse.

Mes frères s'endorment, le cadet sur les genoux de la bonne; l'aîné, allongé sur la banquette. — On me couche aussi, un coussin sous la tête, derrière le dos de mademoiselle Renault et de maman, mais je ne dors pas. Toute la nuit est descendue sur la terre; le ciel s'est fait plus clair. Les étoiles clignotent, roulent; elles sont près de la terre, tandis que le ciel est loin. Il s'éloigne toujours : il me semble que nous nous enfonçons toujours et toujours plus bas, toujours et toujours plus loin de ce ciel transparent, au delà duquel habitent Dieu, ses anges, les grands séraphins ailés... On pourrait les voir, Dieu et ses anges, puisque le ciel est transparent, mais c'est si loin, si loin!... Et, plus je fais d'efforts pour pénétrer au delà de cette voûte transparente du ciel, plus bas nous nous enfonçons, nous nous enfonçons toujours...

Subitement, la nuit noire, effrayante, envahit tout, même le ciel dont une bande étroite seule demeure entre deux murs de nuit. Je me relève épouvantée, je crois que mon cœur ne bat plus... Non, ce ne sont pas des murs de nuit, c'est une forêt de sapins : — un air chaud, une forte odeur de résine, une route blanche comme la neige, et de grands arbres qui étendent leurs branches, velues comme des pattes d'ours, au-dessus de ma tête. Les chevaux vont au pas, peinant sur cette route de sable blanc, sec et qui fuit les pieds.

Nous traversons des villages plongés dans le sommeil, enveloppés de ténèbres; les maisonnettes noires sont accroupies sur le sol, les petites fenêtres sont comme des yeux clos. Les chiens aboient avec rage derrière les portes cochères de bois. Parfois la moitié d'une fenêtre-guillotine se hausse, et retombe aussitôt. Combien de villages avons-nous traversés?... Quand arriverons-nous?...

Le temps s'écoule, les chevaux courent, les clochettes son-

nent, sonnent toujours; les étoiles roulent, éblouissantes, dans un ciel déjà moins transparent, plus noir, encore plus éloigné!

— Allons! allons, mes amis! — crie Tarass.

Les chevaux prennent tout leur élan : plus vite, encore plus vite!... Voilà Niéstroévo! Oh! je reconnais la chaumière de ma nourrice, et voici la petite chapelle qu'on ouvre une fois par an, le jour de la Saint-Nicolas... Nous tournons dans une allée bordée d'arbres séculaires, et tout à coup, à gauche, la grande maison grise se dresse. Toutes les fenêtres, en bas, sont éclairées. Des domestiques entourent la voiture; sur le perron, grand'mère, en robe de chambre, nous regarde arriver.

Nous entrons dans le vestibule, puis dans la grande pièce jaune qui sert de salle à manger. Une table est servie; les bougies jettent une clarté rougeâtre sur la nappe, blanche comme le chemin de la forêt; l'argenterie brille, les vases de cristal, remplis de confitures, se pavanent. Deux fenêtres sont ouvertes sur le jardin; des feuillages très verts se dessinent, éclairés par les lumières, sur le fond noir de la nuit qui est restée dehors...

III

JE ME LÈVE AVEC LE SOLEIL

— Demain je me lève avec le soleil et je vais en ville, — dit un domestique à un autre, comme nous traversions le vestibule pour monter à notre chambre.

« Se lever avec le soleil! » — répétai-je en moi-même.

L'ambition, ce désir d'accomplir une œuvre, un acte au-dessus de nos forces quotidiennes, cette source de nos gloires et de nos malheurs, se déclare en moi : me lever avec le soleil! Voilà le but, voilà le rêve!

Je m'endors avec la ferme résolution de ne me réveiller qu'avec le soleil, — qui est couché comme moi, — seulement, sous la terre; il a aussi une couverture, — elle est jaune... ou rouge? Oh! jaune, et elle remue sans cesse, comme les nuages.

Alors demain le soleil lèvera sa tête, — moi aussi; — il s'assiéra, — moi aussi. — Tout d'un coup, il se dressera, grand, et sera au ciel, — moi aussi!...

Le matin, c'est le soleil lui-même qui me réveille : il est au ciel, et moi je suis encore au lit. Il inonde la chambre de sa lumière, m'aveugle, me brûle les joues. Je suis déçue : je ne me suis pas levée avec le soleil...

Tout le monde dort encore, même la vieille bonne qui couche dans notre chambre. Je ne l'ai jamais vue dormir, et je la regarde comme un objet rare et curieux. Son visage dur, d'un brun rougeâtre, se profile sur la tenture vert pâle du mur, et cette figure, aperçue ordinairement d'en bas, me paraît maintenant étrangère, plus douce, moins imposante. Aussitôt je comprends tous les avantages de la situation : m'habiller et m'en aller toute seule, où bon me semble!

Je m'habille fiévreusement, mais sans faire le moindre bruit; les bas sont mis à l'envers, les souliers ne sont pas lacés, les nombreux boutons du dos ne sont pas boutonnés, les attaches s'ajustent comme elles peuvent... Tant pis! — Au dernier moment, je décide de ne pas mettre de souliers du tout : je voyagerai sans chaussures. Car je voyagerai! Je ne sais où j'irai : je m'en vais en exploration, et j'accomplis sûrement un acte téméraire.

Je me glisse dans la pièce voisine, où des métiers à broder sont disposés en longues rangées. Habituellement, ils sont occupés par des brodeuses, pendant que, dans les coins, des fillettes tricotent de longs bas. Elle est vide maintenant, cette pièce... Je m'approche de la fenêtre pour arrêter un plan d'action et aussi pour voir ce qui se passe au dehors. Le faîte de quatre sapins plantés devant la terrasse arrive à la hauteur de l'étage supérieur; le jardin, forêt de cerisiers couverts d'une neige de fleurs, descend en pente douce vers des prairies qui s'étendent sans bornes jusqu'à la fin du monde, « jusqu'à l'endroit où les femmes posent leurs rouets sur le ciel[1] ». — C'est vrai, car c'est écrit dans un livre que j'ai lu moi-même. — Au milieu de cette immensité, il y a deux saules : ils sont petits comme les arbres de la ferme que j'ai reçue à Noël. J'irai jusqu'à ces arbres, je verrai ce qu'il y a par là...

Un craquement dans la chambre voisine... Comme c'est celle

1. Citation d'un conte d'enfants très populaire.

de mademoiselle Renault, je trouve prudent de mettre une distance raisonnable entre moi et l'ennemi embusqué.

Je me dirige vers la pièce opposée, sorte de vaste palier qui donne accès à plusieurs autres chambres, et d'où part un escalier étroit, de bois massif, conduisant à l'office. Sur le seuil je me heurte à un corps couché par terre sur une paillasse. — C'est une servante, qui ouvre les yeux, me regarde d'un air stupide et me dit :

— Où allez-vous, mademoiselle?

Je me glisse auprès d'elle et lui souffle à l'oreille :

— Ne dis rien, je reviendrai.

Elle se rendort.

Je constate avec étonnement que partout sur le plancher sont étendues des paillasses, où reposent une dizaine de servantes à demi vêtues. Voici Dounia, la petite blonde, brodeuse, qui m'a donné hier un petit rouleau fait du gosier d'une oie : c'est un instrument pour peloter le fil; il y a des petits pois secs au dedans et c'est pourquoi tous les pelotons de fil font un petit bruit, si agréable, quand on les déroule. « C'est donc là qu'elles dorment.... » Je m'étais demandé tant de fois où dorment toutes les bonnes de la maison!...

Je descends avec grande précaution l'escalier et j'entre dans l'office. Là, une porte, que j'ai toujours vue fermée, est ouverte; et l'odeur fade des corps humains d'une propreté douteuse, qui m'a saisie à la gorge dans le dortoir des servantes, est remplacée par une odeur enivrante : le parfum de toutes les épices mêlé à l'alcool, au miel et à quelque chose de sûr et d'âcre. Cette odeur vient de la pièce toujours close, le cellier, où règne sans partage la grande Arina, être effrayant, toujours vêtu de noir. Un petit châle noir à fleurettes blanches lui couvre la tête et s'attache par une épingle sous le menton, encadrant son visage d'une pâleur cadavérique, où la bouche est édentée, les minces lèvres, bleuâtres. Heureusement, le cliquetis des multiples clefs de toutes dimensions qu'elle ne quitte jamais annonce son apparition, car je sais que tout le monde, servantes, valets, cochers, cuisiniers, cesse les conversations à son approche, et que ma bonne l'appelle toujours « l'Aspic ». Grand'mère pourtant a l'air de beaucoup l'aimer. Tous les soirs, Arina-l'Aspic pénètre dans la chambre à cou-

cher de grand'mère et n'en sort que très tard. « Elle fait son rapport », se chuchotent les domestiques, d'un ton mystérieux et haineux, mêlé de crainte. Cette crainte, je l'éprouve sans motif, car c'est d'Arina-l'Aspic que viennent toutes les gourmandises : les confitures, le miel au goût acide que les grandes personnes ne mangent jamais, les pommes salées, juteuses, jaunes, diaphanes, et quelquefois même, un pruneau ou un morceau de sucre!

Que le cellier soit ouvert, cela me révèle un danger sérieux : l'Aspic est là! Je commets l'imprudence de courir au vestibule, pour vite passer à l'entrée de l'office, de là plus loin, dans le jardin, et plus loin encore : un cliquetis de clefs, et Arina paraît. Je n'ai que le temps de me jeter derrière une porte.

— Qui est là? — demande l'Aspic.

Et ses yeux verts, petits, comme perdus entre deux paupières rouges, enflammées, sont fixés sur la porte derrière laquelle je tremble. Pas de salut. Je sors :

— Arina, — dis-je, — ne dis rien! Je reviendrai.

— Mais où vas-tu?

Elle me prend par la main et — ô bonheur inespéré! — me fait entrer dans le cellier.

Je n'étais jamais venue en ce lieu, personne n'y entre, Pierre lui-même n'y entre plus, depuis qu'il a mangé des cerises destinées à préparer une liqueur, et qu'il a failli en mourir. Ces cerises, paraît-il, sont un affreux poison, et Pierre en a tant mangé qu'il était comme mort pendant toute une journée. Quelle journée! Grand'mère parcourait la maison, pleurant, se tordant les mains. Soudain accourt Arina, qui se jette à ses pieds, demande grâce. Grand'mère, avec une figure terrible que je ne lui ai jamais vue, lui donne un coup de pied, un autre... Je commence à crier, — effrayée ou indignée? — Mademoiselle Renault m'emporte dans sa chambre, qu'elle ferme à clef!... Vers le soir, quand Pierre est sauvé, tout le monde commente l'événement. On parle surtout de la bonne raclée qu'a reçue Arina, et les servantes paraissent enchantées. Mais notre *niania* Pélaguéa Mikhaïlovna, est mécontente, et, lorsque nous sommes couchés, grand'mère entre dans notre chambre pour voir si tout va bien, et dit quelques mots au sujet de l'Aspic, Pélaguéa lui répond : « Vous n'avez pas

la crainte de Dieu! Il fallait prendre des verges et fouetter ce gamin qui n'obéit à personne!... »

— Arina, ne dis rien, je reviendrai —, répétè-je bêtement; puis, je ne sais pas pourquoi, j'ajoute : — J'ai oublié un cahier dans le salon, et mademoiselle me grondera.

« Mademoiselle » ou « mamsel », — comme disaient les domestiques, — n'était pas aimée. Citer son nom avec crainte, c'était toujours gagner les sympathies, surtout des vieux serviteurs.

Arina ne répond pas, et moi, je n'ose partir, incertaine du sort qui m'est réservé. Je regarde. Dans un coin de la vaste pièce, est installée une sorte de caisse gigantesque; elle est remplie de matelas, de coussins destinés aux nombreux visiteurs des jours de grande fête. Aux murs sont appliqués des rayons sur lesquels il y a des boîtes, des paniers, des sacs en papier et en toile, des bouteilles, des pots de confitures. Par terre sont rangés des bocaux à goulot étroit, plus grands que moi, et là, dans une liqueur rougeâtre s'entassent les cerises. J'évite le contact de ces agents de mort... Des bouquets desséchés de menthe et d'autres herbes, et de gros écheveaux de fil pendent au plafond. Des coffres verts, rouges, cerclés de bandes de fer noir, sont comme enracinés dans le plancher : ils sont là comme des bêtes repues et lourdes... que tout cela est étrange!

— Va vite, tandis qu'elle n'est pas levée! — me dit Arina.

Je quitte à regret la chambre mystérieuse. Je me dirige vers le salon, avec une vague idée de chercher le cahier que je n'y ai jamais oublié et que je n'y ai même jamais porté.

Le salon, peint en bleu, est dans une pénombre. Les meubles, recouverts de tapisseries faites par grand'mère, où d'énormes fleurs bleues, rouges, blanches, s'étalent sur un fond beige, ont un aspect sévère, grincheux. Mon intrusion les fâche. L'odeur si familière de renfermé et de roses desséchées m'impose instantanément l'esprit de discipline : je me sens gênée. Le portrait de mon grand-père en uniforme, une longue pipe à la main, me paraît particulièrement vivant et j'ai peur de le voir bouger... Le silence et l'immobilité de toutes choses sont si absolus que j'entends mon cœur battre. Je veux partir et je ne l'ose presque pas. Le grand lustre suspendu au plafond

balance ses pendeloques en cristal comme des larmes énormes qui ne peuvent pas tomber. Et, malgré la solitude oppressante, dans tous les coins, sous les grands canapés et derrière les fauteuils rigides, il y a une présence... Avec mille précautions j'ouvre la porte qui donne sur la terrasse, et je sors.

Un souffle d'air frais et humide caresse mes joues; les moineaux pépient dans les bouquets de lilas en fleurs; les fauvettes pleurent leur joie de vivre; une volée de corneilles, dérangées par mon apparition, se lève des sapins qui bordent la terrasse et voltige autour d'eux avec des cris de poissardes en colère; le soleil m'enveloppe; les fleurs des corbeilles, agitées par la brise, saluent ma course folle par les petits chemins recouverts d'un sable fin, jaune foncé. A travers une pelouse aux herbes hautes j'atteins un bosquet de tilleuls : là je suis à l'abri de tout regard indiscret venant des fenêtres de la maison. Je suis très mouillée jusqu'à la taille par la rosée; j'ai perdu un bas en chemin; j'ai froid, dans l'ombre des tilleuls dont les troncs bruns s'élèvent d'un élan irrésistible, en haut, vers la voûte verte pointillée d'azur. Je m'installe sur un banc, à la turque, pour me réchauffer les pieds, puis j'enlève le bas qui me reste et prends ma course vers une autre pelouse, puis dans une sorte de parc, petite forêt plantée auprès de la maison. Là je cours à perdre haleine, je ne sens plus la terre sous mes pas. La brise fraîche me rend légère, je n'ai plus ni jambes ni bras ni corps. C'est en moi que chantent les oiseaux, que bruissent les arbres, que l'herbe chuchote, que les petites branches sèches craquent. Je suis verte, je suis fraîche, je suis parfumée, et je chante quelque chose de délicieusement vert et parfumé.

— Mademoiselle! Mademoiselle! — crient des voix éplorées.

Et ce sont les voix de notre seconde bonne, Arichka, surnommée « Lilliput », et de Dounia, la blonde brodeuse. D'autres voix s'y ajoutent, — des voix d'hommes. — Une poursuite! Tout aussitôt, je redeviens moi-même, j'ai une présence d'esprit complète et je sais que le salut maintenant sera d'atteindre la maison sans être vue et de tout avouer à Pélaguéa Mikhaïlovna, qui avisera, Je me cache derrière les arbres et parmi les buissons, je rampe par terre dans les endroits découverts, je prends les directions opposées aux voix... Vains efforts : les

grandes personnes sont grandes, elles vous voient d'en haut, partout...

— Venez, mademoiselle! — me dit une voix.

Et c'est le valet de pied de grand'maman qui m'enlève et m'emmène.

— Qui est-ce qui me cherche? est-ce « mamsel » ou *niania*.

Pas de réponse. — C'est bien « mamsel »!...

Je suis lavée, habillée, peignée; puis je dois comparaître devant le tribunal : pas de dessert et le verbe « vagabonder » à conjuguer deux fois!

IV

LA CUISINE

Le petit déjeuner du matin était un moment délicieux si grand'mère était de bonne humeur. D'abord on pouvait voir la cafetière de Pétersbourg, un instrument extraordinaire, moitié verre, moitié métal : — le café montait en écume brune dans la partie transparente, puis disparaissait. — Arina-l'Aspic apportait cette cafetière, allumait dessous une flamme invisible et restait à surveiller la machine jusqu'à la fin de l'opération. Puis elle versait le café à grand'mère, qui n'aimait pas d'autre café, comme elle disait souvent, que celui « qu'elle préparait elle-même ». — Pourtant je n'ai pu savoir ce que grand'mère faisait au café, comment elle le préparait.

Pendant que grand'maman sirotait à petites gorgées le liquide noir que nous n'avions jamais goûté, nous buvions une infusion de feuilles de cassis adoucie de lait. C'était un breuvage qu'on imposait aux enfants pour « prévenir la scrofulose ». Ensuite, toujours si grand'mère était de bonne humeur, nous pouvions, sous sa protection, manger de tout à notre faim : biscuits, petits pains aux amandes, galettes saupoudrées de graines de pavot, de sucre, d'anis, pâtisseries diverses en forme de nœuds, de baguettes, de losanges, jaunes et croustillantes, — le tout sorti de cette maisonnette brune située dans la cour, la Cuisine. Grigory, le cuisinier, était maître en ce bâtiment et commandait les filles de cuisine, les paysans

de cuisine, et tant d'autres gens qui composaient sa suite. Ce personnage considérable préparait des choses savoureuses pour le thé, notre dîner de tous les jours et le « grand dîner » de la fête de grand'maman, — cette fête pour laquelle tous les voisins venaient passer trois ou quatre jours à Niestroévo : alors on dressait trois tables dans la salle et nous dînions avec les enfants venus en visite, dans « la salle du thé ». Enfin, s'il y avait de « grands dîners » chez les voisins, on leur « prêtait » Grigory, mais ce ne pouvait être qu'en des circonstances exceptionnelles, lorsque l'archevêque ou quelque autre haut fonctionnaire venait dans le district, — et encore si grand'mère n'était pas fâchée avec les gens qui souhaitaient ainsi les lumières de notre Grigory.

Aussi Grigory était un dignitaire si important que personne, sauf grand'maman et ma mère, ne l'appelait par son prénom tout court, mais on y ajoutait le prénom de son père : Grigory Nihonitch. — Il n'y avait que lui et notre bonne, à nous, qui jouissaient de ce privilège seigneurial...

Au moment où Arina, qui se tenait derrière la chaise de grand'maman, lui versait une seconde tasse de café, Grigory apparaissait à la porte, petit, trapu, la face rouge, les sourcils épais et longs, grisonnants, les yeux baissés, les mains jointes derrière le dos.

— Que voulez-vous bien ordonner de cuisiner pour demain? disait-il invariablement.

Un silence solennel. Grand'mère regarde maman. Et bientôt un dialogue s'engage entre eux trois. Que c'était beau les repas de demain! Grigory de sa voix un peu sourde, gutturale, prononçait des noms magiques : « côtelettes Pojarsky », par exemple. N'était-ce pas le grand monument moscovite « Minine et Pojarsky », — mots qui pour moi n'en faisaient qu'un, et signifiaient un monument en général? — Et quoi de plus extraordinaire que ce plat qu'il proposait souvent et dont maman ne voulait jamais : les « vents d'Espagne »? et les « baisers », et les « soufflés », et la « cacha verte », et la « sauce *zabaglione* », et les « pommes de terre en robe de chambre »?... Tout cela, vraiment, c'étaient des êtres fantastiques, animés, troublants, qui pouvaient très bien habiter la Cuisine. Mais voilà! le jour suivant, on ne servait rien

d'extraordinaire, — rien, sinon, vulgairement, deux genres de plats : les uns mauvais, mais obligatoires, comme la soupe et les viandes; les autres exquis, mais qu'on ne nous servait qu'en très petite quantité : les plats doux.

Grigory est fort célèbre dans le district, et pour cause : il a fait des études culinaires au « Club anglais » de Moscou, pendant de longues années, déjà du temps de mon grand'-père. Puis il est revenu à la campagne, non pas de son plein gré, mais ramené de force, disait-on : il ne voulait pas y vivre, il proposait à son maître une forte somme « de rachat ». — Jamais je n'ai pu comprendre ce que Grigory voulait acheter, et chez qui?... Mais son maître n'a rien voulu entendre : il lui fallait un cuisinier, et Grigory en était un merveilleux. Fait encore plus étrange : quand Grigory est revenu à la campagne, on a invité beaucoup de voisins pour goûter sa cuisine, mais il paraît qu'il voulut empoisonner tous les convives. Le dîner était excellent, mais tous les hôtes furent malades après le repas. Il fut fouetté dans les écuries, puis il demanda pardon... Et tout cela se passait Dieu sait quand!... A présent, Grigory est très aimé de tout le monde; cependant il règne en sa présence une espèce de gêne... Ma mère l'aime beaucoup, et ses façons avec elle sont tout particulièrement cordiales... On dit aussi qu'il devait aller en Sibérie et que c'est maman qui l'a sauvé...

J'ai entendu, un jour, de longues histoires sur Grigory, racontées à notre bonne par Arina. Mais, au moment le plus intéressant, lorsque Arina s'est penchée à l'oreille de la vieille bonne et que le nom de la femme de Grigory a été prononcé, on m'a aperçue :

— Va jouer!... Quelle habitude tu as de fourrer ton nez partout où l'on n'a pas besoin de toi! — me dit *niania* avec une feinte sévérité...

Deux endroits de la gentilhommière étaient considérés par les autorités comme surtout dangereux pour les enfants : l'écurie et la cuisine. C'est là, paraît-il, qu'on pouvait apprendre les choses les plus mauvaises. L'accès de la cuisine était défendu même à Pierre, parce qu'on pouvait y manger des choses nuisibles à la santé. Il était très difficile d'y pénétrer en cachette,

car Grigory était impitoyable : il vous regardait de ses yeux toujours baissés, fronçait ses sourcils de gelinotte et ordonnait de sa voix gutturale : « Filez! » et c'était fini. Mais parfois je parvenais à le fléchir : il me donnait quelque chose de bon, — une crêpe noire faite de farine de seigle, un oignon avec du gros sel, et disait : — « Maintenant, allez!... »

Une fois, nous avions longtemps cherché les lapins. — C'étaient des êtres inaccessibles, gris bleu, quelquefois tout blancs, qui vivaient derrière la remise. Leur poil servait à faire des châles et autres vêtements très chauds. — En vain avions-nous jeté dans leur enceinte toutes sortes de feuilles : pas trace de bêtes grises! Enfin Pierre émet une supposition : « Ils doivent être dans la cuisine. » Nous imaginons un plan d'expédition à la cuisine, très réalisable, car Grigory à cette heure de l'après-midi, doit dormir. Mais s'il est là, je serai le parlementaire.

Parvenus, avec mille précautions, devant la façade de l'édifice sacré, — car on le voyait de la chambre de maman, — nous nous collons au mur et rampons sur le sol glissant, imprégné d'eaux grasses, parmi les feuilles immenses de bardanes, les tiges grises et velues de jusquiames, les orties méchantes en fleur. Parfois le genou est meurtri par un os : qu'importe!... Nous rampons toujours. Un saut! et nous sommes sur le perron, puis dans la première pièce où des tables et des bancs sont rangés. Je pousse une porte capitonnée, doublée de feutre... Comme une bouffée d'enfer, une chaleur nauséabonde nous saisit. Nous restons dans l'ouverture, interdits : Grigory est debout au milieu de la cuisine! il nous tourne le dos. A la table, sous les saintes images, sont assises trois étrangères vêtues de noir, qui mangent avec des gestes lents, rituels, dans une même écuelle de bois jaune placée devant elles sur la table. Ce sont des « errantes » qui reviennent d'un long pèlerinage : elles sont venues, ce matin, demander l'aumône.

Sans préambule, je me jette au cou de Grigory et je dis :

— Grigory, cher, laisse-nous voir les lapins!

Grigory a l'air tout drôle, distrait, comme s'il ne nous voyait pas. Il ne dit pas un mot, il ouvre une porte, nous pousse

dans une toute petite pièce, et referme la porte sur nos talons.

Là, deux femmes sont assises; chacune a un lapin sur les genoux, et, par des mouvements rythmiques, décidés, précipités, elles arrachent aux malheureuses bêtes des poignées de poil qu'elles ajoutent aux monticules de laine soyeuse, d'un gris pâle, qui s'élèvent déjà sur des linges blancs, étendus par terre. Quelques lapins déjà tout nus piétinent en tas dans un coin, les oreilles dressées, les yeux agrandis et effarés, stupidement tristes. Des corps roses se débattent sur les genoux des femmes, qui continuent, impitoyables, à enlever, poignée à poignée, la soyeuse laine grise. Mon cœur se serre, un frisson me parcourt le dos, quelque chose me prend à la gorge. Je crie :

— Tu leur fais mal!

Les femmes rient; Pierre aussi, cet imbécile sans cœur!

— Mais non, ils seront malades, si on ne leur enlève pas les poils en cette saison, — dit-il, d'un ton docte.

C'est possible, mais ce spectacle me dégoûte, je ne veux pas le voir. Je rentre dans la cuisine, pour retourner au jardin... Une voix monotone, comme une corde vibrant en sourdine, et qui continue évidemment un long récit, disait :

— ... parce que le Malin lui avait envoyé une fausse vision. A minuit le monsieur alla au cimetière; et que voit-il? Tous ses serfs qui étaient morts dans l'année. Ils sont en chemises blanches, beaux comme les anges du bon Dieu, et le plus vieux lui dit : « N'allez pas, monsieur, au clocher... » Mais le monsieur voulait trouver le trésor caché par son grand-père, au temps de Pougatcheff. Il monte au clocher, attrape la corde, pour sonner la grande cloche, comme la vision le lui avait commandé... Il veut tirer : ce n'était pas une corde, c'était la queue du Malin! Sa queue à Lui, l'Esprit de ruse et de mensonge...

— Que la force de la croix soit avec nous! — dit Fédote, le paysan de cuisine, qui était là, avec d'autres gens de la cuisine, tous assis sur les bancs, le long des murs.

— Et, depuis, il est comme fou, — termina la femme, sans changer d'intonation, — et sa mère le mène à tous les saints lieux, mais le Seigneur ne lui rend pas la raison...

Un silence se fit. Les mouches bourdonnaient. Un grillon criait derrière le four immense. Je retenais mon souffle pour ne pas être remarquée.

— Il y a des nobles qui ont la crainte de Dieu..., — hasarda un auditeur.

— De Dieu ? — dit Grigory, railleur. — Tu t'imagines qu'ils croient en Dieu ? Je les connais, moi ! Je les ai vus à Moscou, moi ! Et des seigneurs, des princes, des comtes !... Les as-tu regardés faire le signe de la croix ? Est-ce qu'un orthodoxe se signe ainsi ? Ils se signent comme s'ils jouaient de la guitare !

Et, se plaçant au milieu de la pièce, prenant une mine nonchalante, Grigory esquissait de la main droite un geste vague sur le ventre. Tout le monde riait. J'ai trouvé que cela ressemblait beaucoup au signe de la croix que faisait mon oncle en se levant de table... Grigory, tout fier de son succès incontestable, ouvrit une petite armoire, en sortit une bouteille pleine d'un liquide jaune foncé, dont il remplit un petit verre, et l'offrit à l'aînée des trois « errantes ».

Chacun des assistants racontait maintenant des histoires très drôles sur mes oncles criblés de dettes à Moscou, sur nos voisins, propriétaires pas très riches qui menaient grand train, avaient même des acteurs, comme les vrais seigneurs...

La femme, les pommettes rouges, les yeux brillants, dit :

— Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu...

Les garçons, évidemment fatigués du spectacle de l'épilation des lapins, rentrèrent bruyamment dans la cuisine. Tous les gens se levèrent respectueusement. Grigory Nihonitch, de très bonne humeur, voulait nous procurer le plaisir d'un jeu. Il se plaça près de la porte et, gonflant sa poitrine, affectan un air très important, cria :

— La voiture de monsieur Nicolas !

Mon frère s'avança, Grigory le prit sous le bras, comme faisaient les valets quand ils mettaient grand'mère en voiture, et le conduisit au perron ; puis, revenant, il fit de même avec Pierre.

— La voiture de mademoiselle Alexandra !

Sans méfiance, je m'approche, je me laisse conduire au perron, mais là je reçois une claque plus bas que le dos, — et la porte du bâtiment brun se referme!...

Nous nous retrouvons dans la cour. Pierre, trépignant de rage, parle d'aller tout de suite se plaindre à grand'maman. Je m'efforce de lui démontrer que c'est impossible, puisque j'ai promis hier encore de ne rien faire de défendu, et que je suis allée à la cuisine. Pierre ne veut rien comprendre. Je lui envoie un magistral coup de poing, une bataille s'engage; Pierre est battu, comme toujours dans nos luttes. Il me promet de ne rien dire et me propose d'aller dans la remise. Non, je ne veux rien, pas même aller dans la remise. Je suis lasse, hargneuse, d'une humeur noire. J'abandonne mes compagnons, je me sauve toute seule dans le jardin et là, couchée sous un cerisier tout blanc de fleurs, je pleure longtemps, amèrement. Je pleure parce que je suis blessée, humiliée, parce que je déteste Grigory, parce que les lapins sont nus, parce Dieu ne veut pas rendre la raison au monsieur trompé par le diable...

La chaleur de midi pèse sur la terre. Tout se tait, excepté les grillons insolents. Parfois un oiseau change de branche et le cerisier charitable fait tomber un à un ses pétales blancs, légers, sur ma tête brûlante, sur ma robe salie de cette terre grasse où poussent si bien les bardanes près de la cuisine...

ALEXANDRA DE HOLSTEIN

L'ANTIPATRIOTISME

I

Il y a un problème de l'antipatriotisme. Gambetta et les hommes de son temps n'auraient pas conçu qu'il pût se poser. Pendant les vingt-cinq ans qui suivirent la guerre, la Patrie fut une religion qui eut ses fanatiques et ses tièdes, mais nullement ses hérétiques. Brusquement, au lendemain de l'affaire Dreyfus, des perspectives jusqu'alors insoupçonnées se découvrirent. Les articles et les procès retentissants d'Hervé donnèrent cours à une idée auparavant incertaine d'elle-même; les révolutionnaires lui assurèrent une adhésion vigoureuse. En 1905, le *Mouvement socialiste* consacra plusieurs numéros à une enquête restée célèbre sur l'idée de Patrie. Un grand nombre de secrétaires de syndicats répondirent; sauf un seul, tous furent unanimes à flétrir le Patriotisme comme un préjugé barbare. On n'a pas oublié les résolutions votées aux congrès d'Amiens et de Limoges en 1906, à Nancy et à Stuttgart en 1907, l'antimilitarisme exalté, la désertion devant l'ennemi hautement conseillée [1].

Cette campagne ardente trouva le parti républicain désemparé. Longtemps il affecta un dédain de commande. Au Gouvernement, les ministres, dont c'est le métier, affichèrent un

1. Parmi les journaux, voir la *Guerre sociale*, la *Voix du Peuple*. — Parmi les brochures : Griffuehles, l'*Action syndicaliste*; Hervé, l'*Antipatriotisme* — Parmi les revues : le *Mouvement socialiste*. — V. aussi *Pages Libres* passim; et *Revue de Métaphysique*, les articles critiques de M. Challaye, notamment janvier 1907.

bel optimisme, quittes à se contredire. Un jour, le général Picquart déclarait à un journal qu'il n'y a pas dans l'armée un seul fait d'antimilitarisme; mais quelques mois plus tard, à la tribune, il dénonçait un péril alarmant : 4 600 insoumis en 1898, 10 630 en 1907, plus de 16 000 en 1908. Pareillement, les déserteurs, qui étaient 1 904 il y a dix ans, dépassèrent l'an dernier 4 000.

Hors du Gouvernement, les Chambres trahirent le même désarroi. Un manifeste du parti radical, paru en avril 1908 à la veille des élections municipales, parlait discrètement « d'égarements individuels ». Sans doute, tous les signataires ne mirent pas derrière les mêmes mots les mêmes choses : les uns énonçaient leur opinion, d'autres moins rassurés formulaient plutôt un souhait. L'obscurité s'épaissit encore quand on passe au socialisme unifié. Les cruelles railleries d'Hervé n'ont pas eu raison de certains silences. Se risquait-on à parler, c'était en se jouant parmi des réticences et des subtilités qui auraient émerveillé les créateurs de la casuistique. M. Jaurès avec son génie hégélien s'est complu au spectacle de ces tendances discordantes. Mais les mêmes pensées qui, traversant sa conscience, s'illuminent des splendeurs de son idéalisme, quand elles tombent en des cerveaux ternes et lourds, se durcissent en épines et en ronces : les nobles élans de fraternité dégénèrent en poussées de haine aveugle.

Derrières les habiletés tremblantes des hommes politiques, l'opinion et les masses ont fini par s'émouvoir. Des cris d'indignation s'élevèrent en août 1907 au congrès radical de Nancy; d'autre part, les événements extérieurs amenèrent la conscience nationale à se ressaisir. Aussi l'année 1908 vit-elle l'antipatriotisme quitter son ton d'arrogance, et les congrès de Marseille et de Toulouse rivaliser de prudence verbale. La doctrine n'a plus son allure provocante; cependant elle n'a pas disparu; même rien ne prouve qu'elle ait perdu du terrain. Bien plus, certains symptômes paraissent annoncer une recrudescence d'audace. En tout cas, la pénombre dont elle s'enveloppe n'est pas un motif de la négliger, encore moins de l'oublier. De toute manière, elle mérite un examen attentif; elle le mérite à titre de phénomène étrange et curieux; elle le mérite bien plus si on la redoute et si on la déteste. Comment combattre

un adversaire si l'on ne connaît pas ses raisons, ses forces, son armure?

II

L'antipatriotisme est le terme extrême du marxisme; il est un « marxisme immodéré ». Le fait dominateur de notre époque — dit le marxisme — est la lutte des classes : d'un côté, les possédants qui ne produisent pas, de l'autre, les producteurs qui ne possèdent pas, le capital et le salaire. Le salariat, forme moderne de l'esclavage, est le lot des prolétaires; ceux-ci, après une longue période de résignation, prétendent s'affranchir, et l'affranchissement est pour eux la conquête des moyens de production. Ils l'ont attendu d'abord des pouvoirs publics; mais l'expérience les a guéris de cette illusion. Le capital tient dociles à ses caprices les pouvoirs publics, chambres, ministres, journaux. L'affranchissement des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; à l'action indirecte du Parlement, ils substituent leur action propre, l'action directe ; par la propagande, par l'aide méthodiquement organisée de l'ouvrier, par la grève, par la grève surtout, les syndicats, isolés d'abord, plus tard fédérés, pèsent sur l'opinion, menacent, intimident, triomphent. La grève générale est la forme achevée de la lutte, « bataille napoléonienne » qui abattra le capitalisme. Mais celui-ci se défend; il a à son service l'armée qui protège les exploiteurs contre les exploités; la caserne est la dernière Bastille. L'emporter de haute lutte, on n'y peut songer. Mais on peut ruiner l'esprit militaire : celui-ci renversé, tout l'édifice croulera. Or l'esprit militaire fait corps avec l'esprit patriotique. Donc à bas le sentiment national! à bas la Patrie! Elle n'est rien pour l'ouvrier qu'une marâtre qui lui réserve pendant la paix privations et misères, pendant la guerre blessures mortelles ou infirmités incurables. Qu'importe qu'on soit Français ou Prussien? qu'importe à notre tête un Loubet ou un Guillaume II?

Tel est en ses lignes essentielles l'antipatriotisme. Sa propagande ne se limite pas à la France; elle se poursuit parallèlement en Allemagne, en Italie, en Russie. De cette façon

la déclaration de guerre, croit-on, verrait des deux côtés de la frontière, le même refus de porter les armes, la même grève *intermilitaire*. On prétend ainsi préparer, dans la ruine commune de toutes les nations, une humanité pleinement libérée, un concert de fédérations à la fois provinciales et économiques, librement associées, maîtresses de leurs richesses et de leurs destinées.

Assurément la doctrine ne s'avoue pas toujours aussi crûment : d'ordinaire, elle fait la part des ménagements nécessaires. Pourtant, elle a bien là ses vraies aspirations. En les dégageant, on déterminera mieux ses rapports avec d'autres conceptions voisines, qu'on lui assimile trop souvent.

D'abord l'humanitarisme. Il fut en vogue avant 1870. Les grands esprits du temps, G. Sand, V. Hugo, Michelet, s'y rallièrent; Auguste Comte en fit le couronnement de sa philosophie; Lamartine lui donna dans la *Marseillaise de la paix* le chant et les ailes. La plupart des républicains du second Empire l'adoptèrent d'enthousiasme. On l'a dénoncé parfois comme une inspiration de la Franc-maçonnerie, tout ensemble dirigée contre l'Église et contre la France; on a représenté par exemple Jean Macé, fondateur de la Ligue de l'Enseignement, comme un de ces artisans de ruine, et avec lui, semblables à lui, après la Guerre, les chefs du gouvernement républicain. Toutefois, ajoute-t-on, Gambetta et J. Ferry, d'abord infectés, plus tard éliminèrent le poison par instinct d'hommes d'État, et revinrent à une politique résolument française. C'était rompre avec leur parti qui les frappa d'ostracisme. République, c'est humanitarisme; et humanitarisme, c'est antipatriotisme.

Toujours suivant la même opinion, l'humanitarisme a repris consistance. Il s'appelle aujourd'hui le patriotisme international; il n'est autre chose, en fin de compte, qu'un patriotisme « subordonné, provisoire », à charge à lui-même, impatient d'abdiquer, un « antipatriotisme déguisé [1] ».

Il est en effet très déguisé. Il l'est tellement que l'humanitarisme de nos aînés, bien loin de contrarier le patriotisme, le transfigurait pour l'exalter. Des hommes comme Victor Hugo ou Michelet aimaient l'humanité, mais imprégnée d'âme

1. Voir notamment E. Faguet : *Le Pacifisme*, ch. VII.

française. L'humanité alors, c'était l'Europe, et l'Europe, c'était la France. Auguste Comte installait le grand-prêtre de sa religion à Paris, capitale spirituelle du monde. A cette époque heureuse, un Français aimait les peuples d'un amour de grand seigneur; au travers de ses effusions l'idolâtrie nationale jaillissait :

> Ma patrie est partout où rayonne la France,
> Où son génie éclate aux regards éblouis.

Ce patriotisme orgueilleux se retrouve même aux heures les plus critiques, même en pleine tourmente révolutionnaire. La Convention fait la guerre aux rois, non pas aux peuples; elle dresse la France « debout contre les tyrans »; elle dénonce en Pitt son grand ennemi, « l'ennemi du genre humain! » C'est lui encore qui inspire plus d'un écrit de notre temps. Nous ne sommes plus sans doute la grande nation qui se mirait avec amour dans les merveilles de son histoire. Et pourtant, ce peuple vaincu sur les champs de bataille, dépassé dans la lutte économique, retient fixée sur lui l'attention du monde; son armée reste redoutable; ses arts et sa langue rayonnent aux contrées les plus lointaines; ses agitations sociales retentissent en émotions universelles. C'est donc qu'un tel peuple a son signe d'élection, et son destin est d'élaborer la civilisation humaine. — Mais qu'est-ce qu'une telle conception, sinon une suprême exaltation de l'orgueil national, le vieux rêve obstinément caressé de diriger la conscience des peuples? L'humanitarisme ainsi compris n'est décidément qu'un impérialisme déguisé.

Plus manifestement encore le pacifisme semble se confondre avec l'antipatriotisme. C'est pourquoi Brunetière dénonçait ses « mensonges » redoutables. M. Faguet de son côté souligne les difficultés et les dangers de son instrument favori, l'arbitrage. Tous les deux y relèvent un principe de relâchement, un ferment corrupteur des énergies.

Là encore il faut distinguer : il y a au moins deux pacifismes : l'un est à base de dignité; il s'inspire d'un ardent amour de la France; il la veut intacte, grande, prospère, et si le malheur veut que la paix armée avec ses charges épuisantes demeure une garantie nécessaire, il se résignera à la paix

armée. Tout de même il se flatte de l'espoir qu'un tribunal international, une fois organisé, donnerait corps à l'idée d'arbitrage; peu à peu l'habitude s'établirait parmi les Gouvernements d'y avoir recours. Quelle délivrance pour l'Europe le jour où les grandes puissances disposeraient librement d'elles-mêmes comme la Suisse, comme la Belgique, comme la Suède et la Norvège depuis quatre-vingts ans, exemplaires probants de ce que peut la paix dans le travail et dans l'énergie!

Mais il y a un autre pacifisme, plutôt honteux de lui-même : le régime de la paix à tout prix. Le premier aime dans la paix sa beauté propre, ses promesses indéfinies de progrès, ses horizons resplendissants; le second l'aime pour sa redoutable puissance de torpeur; il recherche en lui le goût exclusif du bien-être, la crainte du service militaire et de ses fatigues, l'effroi de l'effort, la peur, l'ignoble peur du péril. Il s'entend à abriter derrière de nobles prétextes les abandons et les calculs étriqués : il conspire à énerver les courages; il apporte une collaboration discrète au désarmement moral. Sa philosophie est une philosophie de lâcheté.

Pacifisme viril, pacifisme pleutre, ni l'un ni l'autre ne sont l'antipatriotisme. C'est trop évident du premier : celui-ci, c'est la Nation respectée et aimée ; l'antipatriotisme est au contraire haine de la nation, tout au moins indifférence méprisante à son égard. Mais c'est tout aussi vrai du second : l'antipatriotisme déteste la guerre, non pour elle-même, mais parce qu'elle est un obstacle à ses desseins, une menace mortelle à ses ambitions; quant aux vertus qu'elle exige, aux dangers où elle se complaît, bien loin de les redouter, il les recherche et les cultive. Il est un appel à l'effort, à la privation, à la résistance, à la lutte. Avec la grève qu'il impose comme un honneur, il trempe dans un bain de farouche renoncement les volontés prolétaires ; il ne prêche pas le calme aux résignés et aux faibles; il les secoue, les violente au besoin : il a le mépris des foules inconscientes, le dégoût des existences engourdies dans la besogne machinale. Dans les conflits qu'il déchaîne, il accepte d'avance les plus sombres éventualités, il est le Révolté avec sa hautaine insouciance de sa destinée propre et des destinées individuelles. Il lutte, il peine, il expie pour le triomphe de l'Idée révolutionnaire.

L'antipatriotisme, ce n'est pas la Paix, c'est la Guerre, la Guerre sans répit sur tous les points du pays et dans tous les pays, la Guerre sociale, la Guerre antique et sans cesse reprise en Grèce, à Rome, au Moyen âge, la Guerre éternelle des pauvres contre les riches, des misérables contre les puissants. L'antipatriotisme a son idéal, le pacifisme viril a sa beauté; entre les deux, le pacifisme pleutre étend son marais de sensibilités mornes et de volontés flasques. Celles-ci en notre société, comme en toute autre, pullulent : on les trouve à tous les rangs. Dociles aux forces qui les agitent, elles font cortège aux grands mouvements d'opinion : elles apportent l'appoint décisif de leur masse, un jour à la paix féconde, un autre aux inspirations de violence. Elles décolorent les plus nobles rêves; elles précipitent en platitudes les plus hautains paradoxes. Il serait injuste de les confondre avec le vrai pacifisme ou avec l'antipatriotisme militant; mais il faut le reconnaître, à tous les deux elles imposent leur complicité.

L'antimilitarisme est encore une conception qui se rapproche beaucoup de l'antipatriotisme; mais ici les ressemblances s'accusent plus fortement.

Il y a deux modes d'antimilitarisme : l'un veut le maintien de l'armée et de la discipline, et ses réformes sont des réformes de détail. En revanche, il redoute et il guette dans le corps d'officiers un besoin naturel d'autorité sans contrôle, et, pour ainsi dire, de vie à part dans la République. Il le veut nettement subordonné au pouvoir civil. Il se rappelle invinciblement les coups d'État militaires, Dix-huit Brumaire, Deux Décembre, et il reste ancré au cœur des vieux républicains. — Un autre antimilitarisme juge l'armée mauvaise en soi, néfaste en son principe, et travaille à la détruire. Cette seconde conception, on le voit clairement, rejoint l'antipatriotisme et fait corps avec lui. Dans l'état présent de l'Europe, ébranler l'armée, c'est ébranler la nation.

Tout le monde cependant n'en convient pas. Beaucoup de socialistes veulent, à la place de l'armée, les milices. On cite à l'appui la Suisse et les Boers du Transvaal. Sincère, cette opinion mérite le respect. On ne peut pourtant s'empêcher, avec

la meilleure volonté du monde, d'y démêler, sinon l'antipatriotisme, du moins son équivalent.

L'armée a fait ses preuves ; les milices n'ont pas fait les leurs. L'exemple du Transvaal n'a point de portée en France. La rude vie des Boers fut pour eux une école incomparable que notre civilisation ne connaît plus ; nos grandes villes sont d'énormes entassements de besoins et affaiblissent d'autant, en cas d'invasion, le pouvoir de résistance. Les milices font songer aux guérillas et à leur glorieuse histoire ; mais les guérillas exigent au moins trois conditions que la Suisse et l'Espagne réunissent et qui toutes trois nous manquent : d'abord une faible centralisation et une vie provinciale active ; de plus un pays pauvre, sans grande industrie, tout au moins sans vastes agglomérations urbaines ; enfin des contrées accidentées, favorables aux surprises ; le Morvan ou l'Auvergne s'y prêteraient sans doute, mais non point les larges vallées où se pressent nos grandes villes.

Substituer au régime actuel qui offre des garanties un régime inconnu, gros de surprises redoutables, c'est préférer son parti à son pays : c'est tout au moins jouer avec l'existence de celui-ci. Par là, sans doute, on ne fera pas profession d'antipatriotisme, mais bon gré mal gré on y aidera. Antimilitarisme, antipatriotisme sont dans les circonstances présentes synonymes. D'autre part, patrie, armée, structure sociale, l'antipatriotisme les envisage comme un seul tout qui se tient, un arbre avec ses racines, son tronc, son branchage ; les fruits qu'il porte sont des fruits de mort ; pour en délivrer les hommes, il faut abattre l'arbre, mettre le tronc en pièces, jeter les racines au vent.

***

Cette doctrine est nouvelle. Le vieux socialisme la repousse avec force, mais il est dépassé. Il y a vingt ans, comme aujourd'hui, il enseignait la Révolution sociale, mais avec le respect, on pourrait dire, avec le culte jaloux de la France [1].

1. J. Guesde, *Le Socialisme au jour le jour*. — Recueil d'articles parus, 1884-1886, p. 19-23, 74-79, etc.

Jules Guesde représentait alors le parti révolutionnaire en ses extrêmes audaces. La classe ouvrière, notamment à Paris, poussait l'amour du pays jusqu'au chauvinisme; elle acclamait les bataillons scolaires; elle déchaînait le boulangisme. Elle accourait à la gare de Lyon pour empêcher le départ du général à Clermont-Ferrand; en 1889, elle lui donnait, à Paris, 80 000 voix de majorité. En 1871, elle faisait la Commune, en partie pour venger la capitulation. Plus anciennement encore, en 1814, elle assistait au triomphe des Alliés, frémissante et sombre, en regard de la haute bourgeoisie et de son attitude inoubliablement ignominieuse[1].

Qu'est-il donc survenu de nouveau pour opérer une telle métamorphose? — L'antagonisme d'intérêts, a-t-on dit. — Mais l'antagonisme existait déjà, et plus profond, il y a vingt ans. La loi du 21 mars 1884 commençait à peine son action; aucune des réformes sociales que, depuis 1892 surtout, la République a instituées en faveur des salariés, n'était en voie de réalisation. Et pourtant, en 1873, en 1877, les congrès ouvriers rejettent même le principe de la lutte des classes.

On dit encore, c'est la misère. Mot vague, chose vague. Dans la classe ouvrière de notre temps, certaines corporations ont des salaires relativement élevés, une sécurité réelle, tandis que les ouvriers à domicile traînent dans leur taudis une effroyable détresse[2] : il y a un prolétariat dans le prolétariat. Mais celui-là précisément, immobilisé à son pauvre établi domestique qui l'isole et le paralyse, oppose aux revendications retentissantes de ses frères plus heureux un silence humble et morne.

C'est la misère qui explique les soulèvements paysans au XVIIe siècle et la Grande Jacquerie; mais c'est elle aussi qui use les énergies, offre à la volonté brisée un lit de résignation douloureuse; c'est elle qui, dans les âmes songeuses, enfante les oasis de mysticité. Religion, patrie deviennent alors les tableaux merveilleux, les horizons enchantés où flottent les rêves consolateurs. Les Révolutions naissent moins de la misère subie que de la misère dénoncée. Ce ne sont pas au cours du XIXe siècle les mineurs qui ont révélé au monde leur triste condition d'il y a cinquante ans; au contraire des affinés de la

1. H. Houssaye, *1814*; la représentation de gala à l'Opéra.

2. V. *Pages Libres*, 28 mars 1908, J.-B. Séverac.

pensée, un J. Guesde par exemple, se sont penchés sur ces déshérités et ils en ont rapporté le cri de colère vengeresse.

Il faut donc chercher ailleurs : la vérité est que l'antipatriotisme est une forme extrême de séparatisme.

Il y a un séparatisme géographique qui oscille de l'autonomie partielle à l'indépendance totale. Irlande, Alsace, Hongrie, Pologne, Finlande, hier encore Norvège, en sont les formes éclatantes. Même dans les pays de forte unité, le regret provincial de l'autonomie d'autrefois persiste d'une vie sourde et confuse, inconsciente le plus souvent, mais à l'occasion se trahit dans un propos, dans un geste. Tel pays comme la Bourgogne, un des plus profondément français, tressaille encore du vieux levain. Dijon conserve son particularisme; il refuse ses postes de confiance à ceux qui n'ont pas grandi dans son atmosphère, il les refuse surtout à ceux qu'un maire socialiste, mais plus dijonnais encore que socialiste, appelait dédaigneusement « les nomades », désignant ainsi à la secrète hostilité de ses concitoyens les fonctionnaires, c'est-à-dire l'État et Paris. Mais son séparatisme ne va pas plus loin; refoulé par une forte éducation, il se nourrit d'inoffensives boutades. Comme tous les vaincus qui acceptent et aiment leur sort, il limite sa vengeance à la raillerie.

Pourtant, prenons garde : le vieil instinct, aux heures de grande crise, reprend vie et élan. C'est dans les provinces frontières surtout que le phénomène s'observe. M. Sembat signalait en décembre 1905 le langage séparatiste tenu pendant les inventaires par certains journaux de Bretagne. Le loyalisme breton ne fait pas doute; tout de même, la passion et la colère aidant, une poussée explosive avait soulevé l'écorce et affleuré au niveau du sol[1]. L'hiver de 1870-1871 vit, à la faveur des grands désastres, un vent de révolte se lever sur tout le Languedoc et un vaste incendie prêt à s'allumer. Gambetta n'eut pas de trop de tout son prestige et de toute son éloquence pour sauver l'unité française. Plus près de nous, en 1907, le même mouvement menaça de ressusciter pendant la crise viticole du

1. Voir Brenn, *Rebelles*, Librairie « Pages Libres » 1908. — La haine de la France est une des inspirations maîtresses.

Midi. Des mesures rigoureuses et surtout le soulèvement général de l'opinion réussirent à l'enrayer.

Il y a un séparatisme social, comme il y a un séparatisme géographique. Une nation n'est pas seulement un concours de provinces, elle est aussi un concert de classes. Celles-ci se sentent solidaires et l'ordre est leur intérêt commun. Mais, en même temps, chacune d'elles a ses intérêts, ses aspirations, son égoïsme. Une classe sent-elle ses ambitions encouragées par les circonstances, elle s'élance à la conquête du pouvoir absolu. Ce fut le cas des marchands à Venise et à Florence ; c'est un peu le cas en tout pays du sacerdoce et de l'armée. « Les intérêts des sociétés partielles ne sont pas moins séparés de ceux de l'État ni moins pernicieux à la République que ceux des particuliers, et ils ont même cet inconvénient de plus qu'on se fait gloire de soutenir, à quelque prix que ce soit, les droits ou les prétentions du corps dont on est membre, et que ce qu'il y a de malhonnête à se préférer aux autres s'évanouissant à la faveur d'une société nombreuse dont on fait partie, à force d'être bon sénateur, on devient enfin mauvais citoyen [1]. »

Une de ces classes privilégiées se heurte-t-elle dans son élan à d'autres pouvoirs plus forts, elle se raidit en une défensive passionnée qui peut l'entraîner à toutes les compromissions : le sentiment de classe éclipse le sentiment national. L'histoire est pleine de ces conflits ; dans l'antiquité en Grèce, à Rome, — dans les temps modernes en Europe. Notre temps assiste à un recommencement de ces spasmes. Le présent qui nous étonne n'est autre chose sous une forme nouvelle qu'un passé très ancien. Que voyons-nous en effet? Le prolétariat dispersé d'abord parmi les mines et les usines ; une poussière d'hommes à la merci du maître qui dicte les conditions ; une vie sans horizon et sans rêves, tout au plus peut-être un lointain relèvement de salaires ; puis, sous la pression du besoin, jaillie du travail en commun, la résistance en commun, le groupement qui s'opère dans le silence de la loi, bravant les poursuites, les condamnations ; plus tard, en 1884, une décisive étape, le syndicat légalement autorisé, dès lors appelé à de hautes destinées ; plus près de nous encore un nouveau progrès, les

1. J.-J. Rousseau, *Contrat social*, III, 5.

syndicats ordonnés en fédérations, groupés en bourses du travail; une dernière victoire enfin, Bourses et Fédérations à leur tour réunies en une unité complète, la Confédération Générale du Travail. Et à mesure que le prolétariat s'organise, il précise et étend ses revendications. Son rôle de plus en plus se présente à lui avec son importance souveraine; toute la vie sociale lui apparaît suspendue à son outil.

A ce spectacle, son imagination se grise, ses rêves s'enflent démesurément; il est celui dont le travail amène au jour toutes les richesses, il est le producteur, le créateur; bien mieux il est le seul producteur, le seul créateur. Les autres modes d'activité intellectuelle, financière, politique, ne sont plus à ses yeux que des fonctions accessoires, parasitaires le plus souvent. Dans notre vie économique c'est l'ouvrier qui est tout, qui fait tout. Et pourtant ce créateur continue de traîner une vie précoce et besogneuse; le contraste n'est-il pas intolérable de la fonction et de la destinée?

A l'œuvre donc pour rétablir l'accord! La Confédération du Travail trace la méthode : elle obtient de force les lois qu'elle revendique, elle traite par le mépris les lois qu'elle n'a pas faites; en face de la bourgeoisie, du Parlement, de la finance, elle dresse l'armée syndicale; elle est un État dans l'État, ou mieux un État contre l'État; elle suspend sur celui-ci la menace formidable de la grève générale. Si son action propre ne suffit pas, elle sollicite les forces étrangères; non pas bien entendu les Gouvernements, tous au service de ses ennemis, mais l'Internationale ouvrière qui a partout les mêmes besoins et nourrit partout les mêmes espoirs. En faisant appel aux prolétaires allemands, elle renoue une antique tradition, elle fait ce que fit la Ligue catholique avec l'Espagne, ce que firent les protestants du XVIe et du XVIIe siècles avec les princes allemands et avec l'Angleterre, ce que fit Condé en 1656, ce que fit la noblesse en 1792. Son antipatriotisme a pour ressort, non pas la misère, non pas la faiblesse, mais au contraire la puissance grisée d'elle-même; il est une maladie de croissance, une obsession et un vertige.

III

Sa nature et son évolution ont eu la complicité des circonstances.

La première cause, la plus sensible aux yeux, a été l'action à double tranchant de certains privilèges, légitimes à l'origine, rendus intolérables à la longue par les abus. La loi de 1889 dispensait de deux ans un petit nombre de jeunes gens primitivement soumis à des exigences sévères d'examens. Sous la pression d'influences tenaces, la brèche s'élargit, une crue de diplômes libérateurs y passa. Dans les dernières années, on pouvait voir telle école de province recueillir de pitoyables épaves des Lycées et leur assurer la dispense. Pense-t-on qu'un tel spectacle n'ait eu nul effet sur la masse des soldats de trois ans et n'ait, en des cœurs épris d'égalité, fait lever aucune pensée mauvaise? Inversement, la loi de 1905 a été aux heureux de la vie une rude épreuve. Les natures saines et fortes ont accepté allégrement le devoir nouveau. D'autres, en revanche, moins sensibles aux joies austères, tentés de croire que la Patrie est là où l'on est bien, maintenant que la caserne leur refuse toute faveur, découvrent les beautés de l'antimilitarisme.

Une autre cause est le caractère international, ou mieux *anational* des spéculations financières. On sait trop qu'elles ignorent les frontières; l'impopularité persistante de l'expédition marocaine repose en partie sur la conviction que, chez certains meneurs de l'affaire, la France est un prétexte et l'or une réalité. Nous devons une mention spéciale aux négligences ou aux gaspillages des pouvoirs publics. Depuis bientôt quarante ans, la France a donné sans compter les millions par centaines, les milliards, avec la conviction qu'ils s'employaient à sa sécurité. Et voilà qu'aux heures de péril, chaque fois, on entend le même aveu lamentable : nous ne sommes pas prêts! Après Fachoda, nous n'avons pas de flotte; après Tanger, nous n'avons pas d'armée! Et comme si ce n'était pas assez de toutes ces défaillances, ce sont les accidents et les catastrophes qui se succèdent : sous-marins qui ne remontent plus, poudres qui

explosent, canons qui éclatent, cuirassés qui sautent, soldats et officiers qui périssent. Un ancien ministre établit à la tribune de la Chambre que l'administration de la marine a causé plus de ruines qu'une grande défaite navale. Si ceux qui ont en mains les destinées du Pays, avec les honneurs enviés dont on les comble, si les dirigeants et les maîtres conçoivent ainsi leur rôle, de quel droit reprocherait-on leur foi perdue aux humbles citoyens pour qui, dans la vie quotidienne et rude de l'atelier ou du sillon, la Patrie est surtout l'impôt, impôt de la bourse, impôt du sang?

Une autre espèce de causes fut l'alliance franco-russe. Celle-ci marque la ligne de faîte des deux versants de l'énergie nationale : avant 1891 essor et montée, depuis 1891 relâchement et déclin. Les hommes qui n'ont pas quarante ans ne soupçonnent point ce que fut l'état d'âme du Français dans les vingt années qui suivirent la Guerre. Tout le pays vécut alors sous une constante menace. Le génie bismarkien avait isolé la France dans un cercle de défiances hostiles : l'Égypte l'avait brouillée avec l'Angleterre, Tunis avec l'Italie. Dans cette veillée des armes, elle dut ramasser toutes ses énergies. Cette longue période d'alarmes fit d'elle une machine constamment à haute pression, perpétuellement trépidante. En 1887 l'affaire Schnœbelé fut un sursaut. Un an après, Guillaume II montait sur le trône; un mot alors fit des Vosges aux Pyrénées la traînée de poudre : « Cette fois c'est la guerre. »

Ce fut la paix. La diplomatie allemande émoussa sa pointe; puis France et Russie nouèrent leur alliance; le cercle magique se rompit; l'une après l'autre les puissances se rapprochèrent. Enfin, suprême espérance! le tzar en personne lança la formule de désarmement, réunit la première conférence de La Haye. Ce fut pour le pays le retour à une sécurité oubliée et comme une renaissance. La confiance fit invasion, mais avec une réaction aussi forte que la tension avait été violente. Les pensées de concorde prirent corps, et, en riposte aux vingt ans de fièvre belliqueuse, le pacifisme s'édifia.

Les causes précédentes ont des dates, les deux qui suivent n'en ont point. C'est d'abord la dépopulation qui exerce sur

les esprits une obscure et lente dépression. En 1870, France et Allemagne se valaient par le nombre et pendant longtemps l'équilibre se maintint. L'intuition de cette égalité mêlait à l'inquiétude une invincible confiance. Dans les visions de guerre, les perspectives de gloire se détachaient légitimement. La France avait décidé de ne pas commencer, mais elle guettait chez le vainqueur le vertige d'orgueil qui l'égarerait, le hasard heureux qui renouvellerait les destins. Renan pouvait sans choquer déclarer en pleine Académie : « Quelqu'un qui est bien sûr d'être des nôtres, c'est le Général qui nous ramènera la victoire! »

Puis peu à peu l'étiage de la natalité a baissé; l'année 1907 a vu pour la première fois un excédent de 20 000 décès sur les naissances, le « saut de la mort ». L'écart entre les deux populations s'est élargi; les Français sont aujourd'hui 40 millions à peine contre 60 millions d'Allemands. Le fléchissement du nombre a déterminé le fléchissement des hommes. Non pas qu'on se croie pour autant à la merci du voisin! Un peuple absolument décidé à ne pas périr ne succombe pas aisément devant un ennemi plus nombreux. Il reste néanmoins qu'avec ce sentiment de l'infériorité numérique la confiance d'autrefois devient moins ferme; la fière assurance s'ébrèche. La politique nationale après la guerre fut complexe, de défensive dans les actes, d'offensive dans les désirs. La France a renoncé même à ce roman silencieux des réparations; elle a éteint ses ambitions, et quand un ministre plus hardi a fait mine de les rallumer, elle l'a renversé. L'éducation des esprits en a été renouvelée. Auparavant l'étranger éveillait en nous des pensées de malveillance : nous voyions l'Italie ingrate, l'Angleterre jalouse, la Prusse surtout, ennemie héréditaire, que le devoir était de châtier tôt ou tard. Et voilà que cette table des valeurs fait place à une autre où les peuples voisins vivent en rapports d'amitié, tout au moins de loyale correction. A la vérité jamais le sang humain n'a coulé à aussi larges flots que dans les quinze dernières années, surtout en Arménie, en Mandchourie. N'importe! on décrète l'ère de la Paix.

Une dernière cause reste, plus subtile, totalement inaperçue : c'est l'éducation même du patriotisme. Pour l'Allemagne, la Patrie c'est la terre avec la race, et la race c'est la langue : à

ce titre elle revendiqua l'Alsace. La France la revendiqua de son côté, et ses raisons furent autres nécessairement. Par là elle fut amenée à opposer sa conception à la conception germanique. Renan devait vers 1887 la couler en formules rapidement classiques, et leur fortune fut telle qu'un homme de la valeur de M. Croiset les reprenait naguère[1] sans changement notable. La Patrie ainsi entendue n'est ni le sol, ni la langue, ni la religion, ni l'État; elle est un tout immatériel, une communauté de traditions et d'espérances, une ferme volonté de vivre, de lutter, de souffrir ensemble; elle est une personnalité morale. Voilà bien le patriotisme délivré des servitudes matérielles, soustrait aux lois de la pesanteur géographique : l'Alsace est française, parce qu'elle se veut française.

Qui donc aurait soupçonné jamais une telle doctrine de porter en germe sa propre négation? Et pourtant rien n'est plus vrai. Si la Patrie est dans la mesure où on la veut, inversement elle cesse d'être dans la mesure où on cesse de la vouloir. Les hommes sont compatriotes parce qu'ils mettent en commun leurs sentiments et leurs desseins : qu'aurez-vous à leur répondre le jour où ils s'y refuseront? La Patrie n'est en fin de compte qu'un contrat, et le contrat a la durée qu'il plaît aux contractants de lui attribuer. Qu'une province s'avise de trouver trop lourd le joug national, au nom de quel principe protesterez-vous? La conquête est condamnable parce qu'on ne doit pas disposer d'un pays sans son consentement : fort bien! mais doit-on davantage maintenir, si on s'y refuse, une ancienne union avec une ancienne patrie? Imaginez un instant en 1907 le Languedoc fermement décidé à la scission complète, un soulèvement universel d'indignation aurait répondu, suivi d'un effort désespéré de répression et de retour à l'unité. Et cependant une telle réaction eût été une contradiction, au lieu que l'antipatriotisme d'Hervé est simplement la doctrine de la patrie *ad libitum* portée à l'absolu. Voici une classe de déshérités, ils n'ont ni les profits ni les joies des autres, ils ont en revanche les privations et les charges. Que vient-on alors leur parler de sentiments communs, de desseins communs? Puisque la Patrie c'est le désir et le vouloir, elle vaut ce que ceux-ci valent, elle dit ce qu'ils disent. C'est la libre volonté qu'on

1. Voir *Revue Politique et Parlementaire*, janvier 1908.

dresse seule à la cime de la vie sociale, soit! mais la même volonté fait les groupes et elle les défait; par définition elle est le pouvoir des contraires; elle est à son choix principe d'action collective ou principe d'anarchie.

Qu'est-ce donc en fin de compte que le patriotisme? Nos rationalistes en avaient fait une abstraction ou un mirage; les romanciers se jetèrent à l'autre extrémité : il fut avec M. Maurice Barrès « la terre et les morts », avec M. Margueritte « la voix des ancêtres ». Il n'est plus l'idée perdue dans les hauteurs, il est une réaction insérée aux profondeurs organiques, il est le signal d'alarme de la race. Il est réflexe et non plus réflexion.

Cette doctrine a sa part, mais sa part seulement de vérité. Fatalement elle conteste à de magnifiques échantillons du sentiment national, à un Gambetta, à un Spuller, leur authenticité. Oui, le patriotisme est un instinct, mais un *instinct social*, qui s'achève en volonté.

D'abord il constitue notre personnalité. Chacun de nous se voit, non seulement avec les caractères humains que les philosophes ont définis, mais encore avec son individualité sociale, sa place dans la famille, son domicile, sa fonction, surtout son nom. Le tout jeune enfant apprend à se connaître en apprenant à se nommer; l'anonymat, c'est l'inexistant; la personnalité, c'est l'état civil. Celui-ci est, non pas œuvre sociale indéterminée, mais œuvre de pouvoirs définis, d'un État défini : il est au premier chef un produit national. La nation, cité ou empire, imprègne de sa substance la substance de chacun de nous, communique au moi pour ainsi dire son corps et sa forme. Et ce caractère s'accuse d'autant plus que la personnalité s'étend davantage : rudimentaire encore là où la vie se traîne en lourde routine, vigoureux là où l'activité est plus rayonnante. Plus un homme s'affirme à autrui, plus il s'affirme à lui-même. Mais là encore dans le rapport avec autrui c'est la nation qu'il rencontre : les hommes qu'il fréquente ont comme lui leur fonction, leur nom, leur état civil, de même provenance, de même couleur que le sien; en eux, c'est le pays qu'il retrouve, c'est le pays en qui il existe, vit et se meut; dans la vie courante il se sent sous forme de peuple, et de tel peuple déterminé.

Ce n'est pas tout. Le langage a son rôle, et ce rôle est capital : instrument par excellence de la vie collective, il est tout autant l'instrument par excellence d'analyse intérieure. La personnalité est une création de la parole : l'homme pense et se pense parce qu'il parle. Mais ce langage est particulier au pays, au temps où l'on vit, il présente et exprime un peuple. Dès lors toute l'action que le langage exerce sur nous, c'est le peuple qui l'exerce en réalité : c'est lui qui, par ses mots, sa syntaxe, son accent, fait invasion en nous-même, pénètre la conscience et la modèle. Donc, non seulement notre pays, par l'imitation extérieure, par la contagion des émotions, par la sympathie, façonne nos préférences, nos préventions, nos préjugés, mais encore par son langage il atteint en ses dernières profondeurs notre personnalité, la dresse et l'organise.

Le langage, c'est la patrie. Voilà pourquoi dans les conquêtes le vainqueur vise d'abord et surtout dans le vaincu sa langue, et c'est sa langue pareillement que celui-ci défend avec une obstination farouche. La Pologne nous édifie à cet égard surabondamment. M. G. Hervé en cour d'assises le reconnaissait, sans paraître soupçonner sa propre inconséquence : « Qu'importe, disait-il, que nous soyons France ou Prusse? Croit-on, ajoutait-il, que le kaiser victorieux nous empêcherait de parler français? » Vraiment! il nous y aiderait peut-être! Et puis qu'est-ce que cet antipatriotisme qui tient à sa langue? « A bas la France! » cela vaut dire : « A bas la langue française! »

Mais, dira-t-on, vous revenez à la conception germanique condamnée chez nous. Puisque la patrie c'est la langue, l'Allemagne c'est l'allemand, c'est l'Alsace justement annexée.

Une logique extrême, c'est trop souvent une extrême erreur. Nous en avons la preuve ici.

La vie se prête en chacun de nous à une diversité de langages, qui est souvent un véritable dualisme, un bilinguisme courant. Le professeur dans sa chaire, l'avocat à la barre, le député à la tribune, n'ont ni la même terminologie, ni la même syntaxe que dans la rue ; ils parlent dans ces milieux différents des langues différentes. Le provincial, le paysan surtout a ses deux idiomes : au village et parmi les siens le patois local ; à la ville ou dans des circonstances importantes, la langue offi-

cielle, le français. Il les accepte, les reconnaît, les aime tous les deux. Si parfois il hésite avec le français, c'est par appréhension de gaucherie, par timidité mêlée d'orgueil. Il lui attribue néanmoins une valeur plus haute, une prééminence : il se fait un point d'honneur d'y recourir quand il s'adresse à un citadin, à un personnage, surtout quand il prend la plume. En d'autres termes, il y a un idiome de tous les jours et un idiome des dimanches. On a plus d'intimité avec le premier, plus de prévenances envers le second.

Le dialecte germanique en Alsace avant la guerre, présentement en Bretagne le dialecte celtique n'ont ni une autre physionomie ni une autre destination. Tout ce qu'on peut et doit reconnaître, c'est que, à la ressemblance des autres parlers provinciaux, ils entretiennent l'originalité régionale, l'esprit de particularisme. L'attachement de l'Alsacien de jadis à son dialecte ne prouvait pas plus le droit de l'Allemagne sur lui que la fidélité de l'Armoricain à son idiome celtique ne fonderait la résurrection du vieux duché de Bretagne. L'uniformité de langage n'est pas pour une nationalité une nécessité stricte : c'est un idéal auquel travaille la lente poussée des forces intellectuelles, politiques et économiques. Une nation est homogène dès que sa langue prime, sans les effacer, les dialectes provinciaux.

Que la Patrie soit avant tout la langue, l'Amérique en fournit une illustration éclatante. On estime à dix millions les Allemands ou descendants d'Allemands fixés aux États-Unis; rien qu'à New-York, ils sont 300 000, 500 000 à Chicago. On aurait pu croire que, forts de leur nombre, ils conserveraient leur idiome natal. Déjà Berlin entrevoyait tout un peuple nominalement rattaché à l'Union, mais imbu de loyalisme à l'égard de l'Empire. Il a fallu en rabattre! Au bout de deux générations, souvent d'une seule, ces Allemands ont oublié leur langue maternelle pour s'assimiler l'anglais. Peu à peu aussi et parallèlement les traditions apportées d'Europe se perdent, les souvenirs s'évanouissent. A leur place éclôt et grandit l'amour du pays qui recueillit les détresses d'émigrants et leur substitua une vie plus heureuse; en même temps l'orgueil du nouvel empire les gagne et les grise; ceux en qui coule le vieux sang teuton ne sont plus que des Américains, superbement améri-

cains. Langue et patriotisme ont la même fortune; à mesure que l'usage de l'allemand se perd, l'amour de l'Allemagne s'effrite; et inversement, du même pas, les immigrés deviennent de la bouche et du cœur d'intraitables Yankees [1].

Le langage est le premier facteur du patriotisme; le prestige en est le second. Il y a dans tout patriotisme un élément de prestige, la conviction, instinctive ou raisonnée, que le pays dont on est, a une forme de grandeur par où il dépasse tous les peuples : une patrie a pour qui l'aime sa beauté qui n'est qu'à elle. Mais surtout un empire, dans un élan de croissance, une gloire de jour en jour plus retentissante, portent à son dernier degré cette exaltation. L'antipatriotisme, remarque M. Faguet, ne s'observe pas chez les peuples qui grandissent : Allemagne, Angleterre, Amérique, Japon, offrent le spectacle d'une expansion qui grise jusqu'au vertige le sentiment national. Comme on voit bien à cette occasion l'insuffisance des thèses! Que devient avec ces Américains transplantés de la veille le beau thème sur les races, les ancêtres et l'histoire? Cet industriel de Chicago, qui eut son père jeté par la misère européenne aux rivages du nouveau monde, a son orgueil d'Américain aussi vivace, aussi démesuré que dans l'antiquité le citoyen romain. Ailleurs, chez les vaincus, l'orgueil national se réfugie dans la conviction qu'on a d'une supériorité sans égale, sur un point au moins, reconnue à notre pays. Écoutez ces philosophes qui dénoncent dans le patriotisme ses haines, ses étroitesses, son aveuglement : ils interdisent à la France toute politique belliqueuse, mais ils lui laissent la Révolution et le Droit, l'éclair dans la nue! Mieux encore, écoutez les chefs de la Confédération du Travail; écoutez les comparer le syndicalisme français, le leur, le nôtre, à celui des autres peuples [2]. Le même frisson orgueilleux qui agite à Berlin le champion de l'impérialisme germanique, les secoue dans leurs rêves de révolution.

Parmi les sources de prestige, la langue est elle-même une des plus riches, et ainsi dans les pays de grande littérature les

1. On trouvera une contre-épreuve curieuse dans Victor Bérard, *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*, ch. I, p. 12-20, Turcs et Arabes : deux races soumises aux mêmes lois, pratiquant le même culte, mais irréductiblement ennemies par l'irréductible diversité des langues.

2. V. par ex. Griffuehles, l'*Action syndicaliste*.

deux principaux facteurs du patriotisme font corps et se fondent en un seul. Mais aussi, maintenant que la culture entre en scène, le sentiment national va se transfigurer; retenu par ses racines aux profondeurs de l'instinct, il s'élève, s'épanouit dans une lumière de pensée. Un écrivain, un poète, un orateur, fabriquent ou mieux sécrètent du patriotisme; pareillement ceux qui à tous les degrés enseignent le français. Un instituteur antipatriote, cela se peut, parce que la nature humaine abrite toutes les contradictions; mais cela se fait aux dépens de la paix intérieure. Celui qui se laisserait entraîner se préparerait des drames de conscience et des crises de sincérité.

Nous ne nous arrêterons pas au rôle de la Religion. Renan autrefois, hier M. Faguet l'ont défini excellemment. « La religion, déclare celui-ci, est cosmopolite, mais l'Église est nationale. » « Il y a la religion catholique, mais il y a l'Église de France, qui depuis des siècles prêche la religion à la française[1]. » L'État, au contraire, nous retiendra plus longtemps. Il semble en effet être partie intégrante du patriotisme; et de fait Patrie, Nation, État s'emploient l'un pour l'autre. C'est pourtant une confusion. Toute patrie tend à s'organiser en État; tout État tend à s'achever en Patrie. Un État, un Empire, par exemple, peut contenir plusieurs patries différentes. C'est que l'État est en soi un principe autonome qui parcourt tous les degrés, oscillant entre deux extrêmes : à un pôle, l'harmonie haute et pleine des aspirations et des institutions, de la coutume et de la loi; c'est l'identité de la Patrie et de l'État, la Nation complète, à peu de chose près la Norvège, la France, l'Italie; à l'autre pôle, la Turquie d'hier, fédération cahoteuse de principautés qui se jalousent sous une souveraineté qu'elles exècrent. L'histoire est trop souvent l'histoire de la séparation de la Patrie et de l'État. L'État penche vers la violence; il est jaloux des forces intérieures comme il est jaloux des États voisins. Son instrument est la contrainte, et le patriotisme est amour, c'est-à-dire le contraire de la contrainte.

État et Patrie sont tout ensemble inséparables et distincts. Ensemble ils forment la Nation. Ceux qui parlent de la détruire

1. Faguet, *Le Pacifisme*, ch. v, p. 247.

cèdent à l'illusion du XVIIIe siècle; ils voient en elle une conception artificielle et fragile. Il n'y a pas d'erreur plus lourde. La nation est la forme nécessaire de la vie collective; elle abrite tous les régimes, toutes les libertés, tous les despotismes. Pêle-mêle, constitutions ou dynasties, monarchies ou démocraties, se poussent, se succèdent, se renversent; elle seule survit. L'édifice d'hommes qui s'appelle un peuple, on peut le vaincre, le démembrer, l'abattre; à sa place, ce sera un autre peuple ou plusieurs, une autre nation ou plusieurs nations; plus probablement un voisin avisé en tirera profit et en retirera un surcroît de force, une prospérité nouvelle.

On prêche l'antimilitarisme, le désarmement, mais l'antimilitarisme, le désarmement simultanés en France et hors de France, et on se flatte ainsi de préparer le règne de la Justice sociale. Une telle complaisance à s'aveugler étonne toujours. Les campagnes d'antimilitarisme devraient être partout parallèles dans leur propagande, parallèles aussi et surtout dans leurs résultats. Même en faisant la part d'obscures et rares tentatives d'ailleurs avortées, l'Allemagne oppose à ces prétentions le massif de son orgueil, la mer infinie de ses ambitions. Oui, on peut travailler à détruire la France et y réussir. Et après? Que resterait-il des beaux rêves? Dans une France intacte et forte, ils ont chance de prendre corps et ils s'arrangent en terre promise. Avec une France ébranlée et déchue, ils s'évanouissent et se perdent au désert.

IV

Le patriotisme est naturel, l'antipatriotisme l'est aussi; c'est la loi des contrastes, tous naturels également, douceur et cruauté, générosité et avarice, sincérité et fourberie. En temps normal, toutes les forces de la vie collective conspirent en faveur du patriotisme; en temps de crise, le second prend vie et élan. Que faut-il penser de l'état présent et qu'en peut-on attendre?

C'est le point le plus obscur : l'existence de l'antipatriotisme crève les yeux, mais son degré de gravité reste en question.

Il ne suffit pas de désigner les catégories sociales qu'il a touchées ; il faudrait savoir surtout à quelle profondeur il a pénétré. Annonce-t-il un monde qui s'écroule? ou bien est-il simplement une fanfare qui passe? M. Faguet, examinant le problème, juge les ouvriers gravement atteints ; il en donne pour preuve un incident électoral survenu à Reims en décembre 1905 [1]. Un candidat déclara qu'il était indifférent d'être Français ou d'être Prussien, et que ce serait au bout du compte un simple changement de fonctionnaires : on doit admirer un si beau calme et à quel degré d'impudeur un politicien peut tomber, on n'a pas à s'y arrêter. En revanche un autre candidat, — progressiste celui-là, — faisait ressortir l'importance de la défense nationale, la constante menace amassée vers les Vosges, et d'un coin de la salle où les révolutionnaires étaient groupés, la réponse partit : « Nous nous en f... » Blasphème ou taquinerie? Les réunions publiques ont acclimaté les extrêmes violences de langage ; c'était un adversaire politique qui parlait, qu'il s'agissait d'embarrasser, de réduire au silence. Les avocats ne font pas toujours un choix sévère d'arguments ; pourquoi les assemblées populaires seraient-elles plus scrupuleuses?

Il reste cependant, et ce n'est pas négligeable, une attitude de désinvolture qu'on ne se serait pas permise jadis. D'autres symptômes donnent davantage à penser : le nombre croissant des insoumis et des déserteurs ; nous en avons parlé au début ; l'enquête du *Mouvement socialiste* en 1905 et ses résultats ; et puis le snobisme si puissant sur notre vaniteuse sociabilité. C'est lui qui, en matière d'opinions, distingue les partis « qui vont de l'avant » et les partis « rétrogrades ». Le reproche de réaction, dangereux à certains intérêts, est intolérable à nos amours-propres ; la pensée de s'attarder à des préjugés nous remplit de trouble, et une idée ancienne, telle que le patriotisme, n'est-elle pas un préjugé? C'est ainsi que chez quelques-uns l'antipatriotisme est simplement la crainte naïve d'être dupes.

Un troisième fait donne peut-être la pierre de touche : ce fut en 1905, à l'alerte de Tanger, l'attitude du pays. Comparée

1. *Le Pacifisme*, VI, p. 314.

à celle qu'il eut dix-huit ans plus tôt lors de l'incident Schnœbelé, elle ne fut pas à notre éloge. En 1887, la France, seule en face de l'Allemagne bardée d'alliances, conserva le calme et la dignité. Il y a quatre ans au contraire, elle qui avait mis l'Europe de son côté se laissa emporter à un vent de panique. Depuis, elle s'est ressaisie. L'incident des déserteurs de Casablanca, à l'automne de 1908, l'attitude résolue et calme du pays furent à nos amours-propres meurtris une revanche et une consolation. Un tel contraste porte en soi sa leçon. La défiance d'hier trahissait un patriotisme effaré, incertain de lui-même et de ses propres moyens. La confiance du présent atteste une reprise de soi et un réveil. Mais de telles oscillations montrent combien la culture du Patriotisme est à la fois vitale et fragile.

La destinée de l'antipatriotisme dépend en partie des événements, — c'est la part du hasard et elle nous échappe: le reste tient au prestige des meneurs et à la méthode employée. Les meneurs ont connu les caprices de la popularité. La C. G. T., après une période d'enthousiasme pour Hervé, l'a peu à peu mis à l'écart. Griffuehles dénonçait « les braillards »; Niel, le nouveau secrétaire général, a encore accentué la même tendance. Jaurès reste la voix la plus retentissante, mais son action se disperse et se brise aux remous de son esprit. Ses variations paralysent la confiance; il a la parole inépuisable et l'idée inaccessible, il dérobe sous le torrent magnifique de ses phrases le lit invisible de sa pensée.

« Autant Guillaume que Loubet! » « Plutôt l'insurrection que la Guerre! » C'est l'autre cloche, c'est le dogme de la désertion, c'est l'hervéisme. Professeur d'histoire, M. Hervé semble avoir eu la fascination de ce qu'il enseigna : il est un attardé plutôt qu'un précurseur. Son « drapeau dans le fumier » fait songer au discours de Jean-Jacques sur l'influence corruptrice des arts : c'est, jointe à l'entêtement breton, la fièvre d'étonner. A coup sûr, sa campagne, après le premier désarroi, est favorable au patriotisme. Tous les extrêmes créent leurs contraires ou les renforcent; l'hervéisme a pu séduire un petit lot d'illuminés; mais il a ranimé les énergies somnolentes. Ceux qui se laissaient aller à de dangereuses rêveries ont vu l'abîme. Les congrès de Nancy et de Stuttgart ont dissipé les dernières illusions. Les socialistes allemands firent

une réponse hautaine et sèche ; le socialisme français en reçut une blessure qui saigne encore.

Un autre antipatriotisme plus sournois est plus efficace aussi, fait celui-là de sous-entendus et d'équivoques. Il se garde de heurter de front le sentiment national, il proteste au contraire de son respect ; mais cet hommage rendu du bout des lèvres épuise sa bonne volonté. Dans la pratique, il guette et il saisit les occasions de dénigrer ; il n'a pas assez de railleries à l'adresse des fêtes patriotiques ni assez de sarcasmes pour les hommes qui vantent leur pays ; tout au plus, si l'adversaire a bec et ongles, il se réfugie dans un silence dédaigneux. En revanche, il relève avec complaisance les défaillances et les erreurs du régime politique et de l'armée ; surtout il n'a qu'encouragements, que flatteries, que sourires pour ceux qui travaillent à l'œuvre de ruine, il glorifie mutineries et insurrections. Il flatte et irrite tout ensemble les instincts du Peuple, il est le Jésuitisme de l'anarchie. Et puis il a des aides et des complices ; les uns inconscients, les rêveurs qui ont l'hyperesthésie de l'iniquité ; il y en a d'autres, à l'ordinaire terrés dans leur égoïsme, effarés à la pensée de sortir d'eux-mêmes, tantôt âpres jouisseurs, tantôt voluptueux engourdis, bêtes de proie ou mollusques, Les uns et les autres sourient à l'idée nouvelle, excellent pavillon pour recouvrir les petits calculs et les grandes paresses. D'autres enfin conspirent, sinon d'intentions, du moins par les actes ; ce sont ceux qui, par ambition ou par goût des applaudissements, encensent les multitudes, signent par faiblesse toutes les capitulations.

L'antipatriotisme n'est donc pas un poison importé du dehors : il est l'éclosion d'un mal interne et profond, il est l'éruption qui marque une crise générale. Ce n'est pas parce qu'il y a des antipatriotes qu'il y a de l'antipatriotisme, c'est parce qu'il y a de l'antipatriotisme qu'il y a des antipatriotes.

Que la crise se prolonge, les conséquences en pourraient être graves. Oh ! non pas que nous allions d'emblée aux pires éventualités. Nous ne jugeons pas inévitable une invasion ni ses dramatiques mises en scène, chocs d'armées, massacres, incendies ; un peuple ne finit pas uniquement et nécessairement dans la fumée et la flamme des apocalypses. Il y a d'autres

agonies, insidieuses et douces. S'imagine-t-on, pour un empire puissant, spectacle plus savoureux que celui d'un voisin jadis redoutable, imposant encore dans sa façade, mais miné par les discordes qui le rongent, par la dépopulation qui le décime? Une guerre, pourquoi faire? N'est-il pas plus simple d'économiser sang et argent, quand l'adversaire se charge lui-même de la besogne? Ne peut-on pas lui laisser la vaine consolation d'abriter sous de pompeux sophismes son progressif effacement? Aussi, plus il baisse, plus on lui demande de faveurs commerciales. Eh quoi? son propre territoire n'est-il pas un riche marché prêt à s'ouvrir si on l'exige, un merveilleux débouché à une industrie en mal de s'écouler? quelle clientèle incomparable que ce peuple obstinément riche! — mais aussi quel moyen aurions-nous en France d'écarter des offres si pressantes? La perte de l'indépendance économique n'est pas moins positive que la perte d'une province.

Comme toujours l'imagination, éprise des fortes couleurs, laisse échapper les phénomènes diffus et lents : le péril vrai est peut-être là. On a cette impression à certaines lectures. Voici par exemples *Pages Libres*, revue qui s'impose par sa noblesse d'inspiration. Le numéro du 29 février 1908 contient une critique d'un ouvrage de M. Jacob, le philosophe. Celui-ci avait dit : « Un peuple qui pratiquerait l'antipatriotisme serait aussi stupide que lâche et se ferait justice à lui-même en disparaissant, sous le regard méprisant des autres, d'une civilisation que sa présence souillerait. » Et le rédacteur M Albert Thierry répond :

« Les instituteurs ne se contenteront pas de ces phrases. Ils voient l'antipatriotisme tel qu'il est, surexcité par deux faits brutaux. Il est, jugent-ils, incontestable qu'aujourd'hui l'armée dans les grèves et dans les expéditions coloniales ne sert qu'à défendre le capitalisme contre le prolétariat. Il est incontestable que le meilleur moyen d'éviter la Guerre, ce n'est pas la conférence de La Haye, mais l'insurrection *simultanée* des deux armées belligérantes... Au lieu de perdre son temps à définir la Patrie qui existe aussi indestructible en ceux qui la nient qu'en ceux qui la célèbrent, M. Jacob croit-il donc que les antipatriotes, à force de discours français, rendront allemand le soleil d'Ile-de-France et tant de monuments français éternellement? »

« La Patrie indestructible en ceux qui la nient, » c'est entendu! mais que signifie cette « indestructibilité »? Veut-on dire que, même en cas de guerre malheureuse, même au prix d'un démembrement, même sous la domination germanique, l'Ile-de-France, par le prestige sans pareil du passé, conserverait sa physionomie et sa langue? — Merci de la perspective! « Et vaincue elle conquit son farouche vainqueur. » Cette destinée de la Grèce ne nous paraît pas tellement enviable! Ou bien, obsédé par la chimère de l'insurrection simultanée, entend-on que la France, à l'abri de toute invasion, sans péril pour elle-même, deviendra le théâtre de toutes les réformes, le champ d'expériences des Révolutions? que l'État, le pouvoir, l'armée disparaîtront, mais non pas la France elle-même et sa civilisation? — On ne peut qu'envier une telle puissance d'illusion. Pourtant nous ne sommes pas une île perdue aux profondeurs du Pacifique; nous sommes en Europe, nous avons des voisins et avec eux des communications continuelles, leur vie est une part de la nôtre, et la nôtre détermine en partie la leur. Paix n'exclut point concurrence, et la concurrence veut la force qui la soutient. Faire abstraction de l'Europe, c'est vouloir que l'Europe fasse abstraction de nous-mêmes, et d'autres sont tout prêts à nous prendre au mot.

Nous ne voulons pas d'une France tombée au rang d'expression géographique. Nous n'admettrions pas davantage qu'elle dégénérât en une sorte de parure ou de jouet dont l'Europe s'ornerait au regard du monde, et que cette même Europe dédaignerait de consulter. Paris, lieu de pèlerinage des mondains, ville sainte des Arts, la Mecque des civilisations présentes, c'est un destin dont quelques-uns peut-être s'enchantent, non pas nous. Dans l'avenir comme dans le passé nous voulons Paris, capitale admirée, consultée, écoutée.

Toutes les habiletés dialectiques échouent devant cette constatation de fait : l'antipatriotisme représente et résume les principes de dissolution, les ferments destructeurs. Il dénonce un mal organique, et il appelle, non pas un remède, mais une réforme, tout un ensemble de mesures. La première qui vient à l'esprit, c'est la répression judiciaire ; isolée, sans le concours des mesures préventives, elle est la plus imparfaite : même elle risque, avec la cour d'assises et ses caprices, d'empirer le mal.

Pourtant elle n'est pas entièrement vaine, non pas tant, il est vrai, par les sanctions ni par l'exemple, que par la poursuite en elle-même, qui marque l'importance attribuée à l'idée nationale. Une complète impunité deviendrait vite au regard de l'opinion une complète indifférence des pouvoirs publics et ce n'est pas à eux à donner l'exemple.

Le socialisme parlementaire, par la bouche notamment de M. Sembat, recommande une autre méthode : « Les prolétaires, dit-il, sont insoucieux de la Patrie, faites que la Patrie ne soit pas insoucieuse des prolétaires, faites qu'elle soit douce aux déshérités. » Observation inattaquable. La Patrie implique de grandes charges et il est d'une pitoyable ironie d'imposer des devoirs à ceux que la misère étreint, à ceux dont l'existence est longue de tristesses, vide de sourires. Toutefois il faut s'entendre : ces parias du sort sont toujours trop nombreux, ils ne le sont pas autant néanmoins que certaines déclamations faciles le prétendent. D'autres destinées, dures simplement à des cœurs trempés, sont horribles à des nerfs amollis. Et au delà que de degrés ! N'y a-t-il pas des Parisiens à qui la seule pensée de vivre en province fait passer des sueurs ? Ceux-là ne conçoivent pas qu'un homme puisse mener hors des fortifications une vie d'homme. Mais il y a plus : la nation n'a pas à garantir à chacun sa pitance de joie. C'est un rôle qui passe les forces humaines. Jamais un homme ni un État ne se déclarent décidément satisfaits. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire parce qu'ils n'ont pas de réalité. Ce qu'une nation peut et doit faire, c'est une politique de lutte contre l'iniquité. Elle doit être non pas volonté de Bonheur, idéal trop haut, non pas volonté de Puissance, idéal trop vieux, mais volonté de Justice. Qu'elle en fasse pénétrer la conviction au cœur des foules, et les foules lui ouvriront un large crédit.

Mais cette conviction de Justice à son tour n'est possible qu'accompagnée d'une conviction égale de sincérité. Et c'est là peut-être le nœud de la question, le point vital et douloureux. Le régime actuel, vieux de plus de trente ans, est en train d'épuiser ses vertus ; ses vices en revanche ressortent en un relief chaque jour plus choquant. Le parti qui gouverne laisse croire que son principal souci est de se maintenir au pouvoir et d'en tirer profit ; l'opposition socialiste, dans la mesure où elle

a eu accès aux fonctions publiques, a dévoilé pareillement des instincts redoutables de favoritisme. Il y a plus ou pis : le suffrage universel semble, bien loin d'y faire obstacle, y aider plutôt; trente-trois ans de consultations, de concurrences, de surenchères, ont dressé l'idole à tous les caprices, à toutes les exigences. Par là la question se déplace et s'élargit, la crise de l'antipatriotisme se ramène à la crise du parlementarisme, à la crise des mœurs politiques. Celle-ci a provoqué de la part des docteurs de la Politique des réflexions divertissantes; la source leur a échappé : l'inquiétude règne au Parlement parce qu'elle règne parmi les masses; l'élu et l'électeur se valent. Et tous les deux vaudraient mieux si les tentations qui les assiègent étaient moindres.

C'est toute une refonte à préparer, et le sentiment de sa nécessité s'impose tout d'abord, si l'on veut que l'École, dont le rôle est capital, exerce dans la question du Patriotisme une action bienfaisante. On se rappelle les polémiques déchaînées entre instituteurs ou contre eux, l'intervention retentissante d'un grand républicain, René Goblet. Le trouble qui avait gagné le corps enseignant n'était, comme il arrive d'ordinaire, que le prolongement du trouble répandu dans tout le corps social. Maintenant les outrances de la première heure s'adoucissent; ce qui reste au fond, c'est une querelle, une vieille querelle de méthodes.

L'idée de Patrie est selon les uns objet de foi, selon les autres matière à critique. Les uns et les autres ont également tort, également raison. Dans la presse, dans le livre, dans le haut enseignement, la critique ne se fixe aucune limite. Patrie et Internationale, famille et union libre, devoir et égoïsme, Tolstoï et Nietzsche, se discutent librement. Mais l'École primaire a un tout autre rôle, et la grande erreur fut parfois de la confondre avec l'enseignement d'Université. Les enfants se nourrissent d'un petit nombre de sentiments très simples et d'idées familières; tout ce qui est critique les égare, tout ce qui est casuistique les pervertit. On n'a pas avec eux à chercher si le mariage doit durer ou disparaître; on n'a pas à examiner à la loupe dans quels cas le mensonge est excusable. La piété filiale, le respect du Vrai doivent rester pour eux le Devoir dans sa haute et pleine majesté. C'est la vie

qui plus tard ouvrira leur esprit aux formes rares et aux exceptions. De la même manière la Patrie : c'est l'action des années écoulées, c'est l'expérience qui révéleront à l'adulte si Patrie et Humanité se heurtent ou s'entendent. L'enfant n'a rien à voir aux jeux de dialectique. Opposer le devoir au devoir, c'est un luxe de rêveur. N'est-ce pas déjà beaucoup d'opposer la Raison à l'Instinct?

L'illusion est de s'imaginer qu'il faut choisir entre la démonstration et la foi aveugle. La vraie démonstration, celle du savant, échappe invinciblement à la morale. En ce sens, le Patriotisme ne se démontre pas plus que la piété filiale, que le courage ou que l'honneur. *Il n'y a pas de science des valeurs.* Est-ce à dire qu'on soit réduit à l'adoration silencieuse, au mysticisme éperdu? Loin de là. A défaut de la démonstration nous avons l'analyse, et l'enseignement de la morale n'est pas autre chose qu'une analyse de nos sentiments, élémentaire à l'école primaire, plus raffinée au collège ou au lycée. Il y a un bon et un mauvais patriotisme, comme il y a un vrai et un faux honneur. Le tout pour l'éducateur est de s'inspirer de la conscience de son temps et de s'y tenir. La conscience du nôtre est, à prendre les choses d'ensemble, une exaltation triomphante du Patriotisme. Toutes les agitations de l'heure présente, à la surface du monde, sont celles de nationalités qui s'affirment. Partout le spectacle qui nous est offert est celui de Patries en lutte pour dominer ou pour s'affranchir. C'est ce qu'en France nous ne devons pas perdre de vue.

L. GÉRARD-VARET

L'ALCOOL

RICHESSE NATIONALE

Depuis quelques années, de nouvelles sources d'énergie ont conquis la faveur du public : la houille blanche et l'alcool ont suscité de grandes espérances, dès leurs premières applications pratiques à la production de la force motrice, de la lumière et de la chaleur. On escomptait une sorte de revanche nationale sur le charbon de terre, dont la France n'est que médiocrement pourvue, et sur le pétrole, dont elle n'extrait pas une goutte de son sol, avec ces deux nouveaux facteurs industriels, dont la matière première, fournie par l'atmosphère et la chaleur solaire, ne saurait prendre fin qu'avec l'homme lui-même et se présente, chez nous, dans des conditions de production exceptionnellement favorables. En contraste avec les noirceurs et les puanteurs auxquelles les industries d'extraction, de transformation et d'utilisation de la houille noire et du pétrole condamnent l'humanité travailleuse, l'alcool et la houille blanche semblaient annoncer une ère nouvelle où la production des forces qu'utilise l'industrie ne serait plus pour l'ouvrier qu'une tâche propre et agréable.

L'alcool, après ces premiers élans d'enthousiasme, n'a pas été sans donner quelques mécomptes, et ces mécomptes lui ont valu une certaine défaveur. Aussi se préoccupe-t-on de

le réhabiliter. Au dernier *Congrès des emplois industriels de l'alcool* qui s'est tenu à Paris, au Grand Palais des Champs-Élysées, du 20 et 25 novembre 1907, et durant l'*Enquête parlementaire*, sur le même sujet, conduite par M. Ribot, du 8 novembre 1907 au 23 janvier 1908, l'alcool fut l'objet d'une série de communications qui n'ont laissé dans l'ombre aucune de ses propriétés comme force motrice, calorique ou pouvoir éclairant, aucun des intérêts économiques que son développement met en jeu, aucune des questions financières que soulève son utilisation. Les procès en béatification ou en canonisation devant la Sacrée Congrégation des Rites (et l'on sait que ce sont les plus longs et les mieux instruits dont puisse connaître une juridiction humaine) ne donnent pas lieu à enquête plus savante et plus détaillée. Toutes les pièces de la défense sont maintenant réunies. La parole est aux avocats.

Les Commissions parlementaires ou royales en Angleterre ont l'excellent système de faire figurer en tête de leurs rapports un *Memorandum* où tous leurs travaux sont résumés en quelques pages. Ainsi les enseignements que comporte une étude parfois longue et embrouillée sont-ils rapidement mis à la portée du public. Le besoin d'un tel *Memorandum*, après l'enquête de la commission Ribot, se fait assez sentir. Peu de personnes auront le loisir de lire 220 pages de procès-verbaux. C'est ce travail que nous avons le désir de faire en l'absence d'un rapport général, dont la publication risque de se faire attendre. Trois questions se posent devant le public :

1° Quelle place tient l'alcool dans la vie économique de la France ?

2° Quels sont, avec leurs avantages et leurs inconvénients, les emplois domestiques et industriels dont l'alcool est susceptible ?

3° Quels moyens préconise-t-on, et lesquels doit-on retenir, pour augmenter la production et la consommation industrielle de l'alcool, et réconcilier des intérêts économiques qui, sur ce point, ne concordent pas.

A ces questions, l'enquête parlementaire nous permettra de répondre de la manière la plus complète. L'alcool qui, dans la consommation de bouche, fait figure de poison national, se présente dans la consommation industrielle comme un

élément de richesse nationale. Il s'agit de savoir ce que vaut cet élément de richesse pour le commerce, l'industrie et l'agriculture de notre pays et comment il convient de le développer pour le commun bénéfice du producteur et du consommateur français.

*
* *

Il n'y a guère plus d'une douzaine d'années que la question d'une large utilisation de l'alcool dans l'industrie s'est posée. Elle s'est imposée à l'attention du gouvernement et du public depuis que cette utilisation est apparue comme un des moyens de restreindre la consommation de bouche, dont les hygiénistes s'alarment à juste titre, et de remédier à la crise betteravière, qu'ont suscitée les arrangements internationaux concernant la production des sucres, comme à la crise vinicole, amenée par la reconstitution des grands vignobles. L'utilisation de l'alcool dans l'industrie sembla, il y a six ou sept ans, un moyen de salut. Mais quelles difficultés à surmonter! Il fallait créer une demande abondante d'alcool en démontrant qu'il y avait avantage à l'employer dans les moteurs, les fourneaux et les lampes; il fallait trouver le moyen d'alimenter cette demande en encourageant, d'une part la distillation des betteraves pour réduire la production des sucres, sans diminuer les emblavements, et d'autre part la distillation des vins faibles pour régulariser le marché vinicole, sans être réduit à arracher les vignes. A chercher la solution de ce problème, plusieurs ministres de l'Agriculture, pleins d'entrain et d'énergie, ont passé plusieurs années, et l'on est encore loin du but.

En 1898, M. Viger envoyait une mission étudier en Allemagne l'organisation de la distillerie et les conditions économiques qui, dans les dix dernières années, avaient augmenté la production d'alcool d'un million d'hectolitres, presque entièrement absorbés par des usages domestiques ou industriels. M. Jean Dupuy, son successeur, continua son œuvre par des expositions et des concours de vitesse et de poids lourds, qui eurent lieu en mai 1902, et dont le succès fut très grand. Ces expériences démontrèrent la bonne utilisation de

l'alcool industriel et offrirent aux constructeurs une orientation nouvelle pour leurs recherches. Malgré les résistances d'une administration aussi redoutable que celle des contributions indirectes, M. Viger avait réussi à obtenir le remplacement du droit de 37 francs par hectolitre d'alcool dénaturé, par un droit de 3 francs (loi du 16 décembre 1897), et M. Jean Dupuy fit supprimer le colorant employé, le vert malachite, formé de sel de cuivre, qui était un obstacle absolu à l'emploi de l'alcool pour l'éclairage et le chauffage (décret du 19 novembre 1900). Un décret du 31 décembre 1900 supprima la taxe de dénaturation et la remplaça par un droit de statistique de 25 centimes. On permit aux particuliers de garder chez eux 250 litres d'alcool dénaturé. La loi de finance du 25 février 1901, article 59, frappa finalement tous les alcools industriels d'une taxe de fabrication progressivement accrue de 80 centimes à 2 fr. 52 (depuis le 1er janvier 1908), qui sert à rembourser les frais de dénaturation, prescrits dans l'intérêt unique du Trésor, au moyen d'une allocation de 9 francs par hectolitre, payée aux dénaturateurs[1].

Ainsi le ministère de l'Agriculture travailla avec persévérance, pendant quelques années, pour le développement des emplois industriels de l'alcool. Un *Congrès d'études économiques pour les emplois industriels de l'alcool* s'ouvrit sous la présidence de M. Viger (mars 1903); les utilisations industrielles de l'alcool y furent étudiées d'une manière définitive, et les vœux formulés à cette époque ont gardé toute leur valeur.

L'emploi technique de l'alcool se trouvait dès ce temps-là à peu près résolu; mais les questions économiques étaient loin d'être aussi avancées : elles impliquent des intérêts nombreux; elles mettent en jeu de grosses influences, et les Chambres sont occupées à des questions d'un intérêt plus électoral.

Le ministère de l'Agriculture avait lancé les constructeurs de moteurs et d'appareils de chauffage et d'éclairage à

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* — Procès-verbaux des Dépositions présentés par M. Ribot, député, président de la commission. Chambre des Députés, neuvième législature. — Session extraordinaire de 1907. N° 1346.

Dépositions de M. Jean Dupuy, pp. 201 et suivantes et de M. Viger, pp. 210 et suivantes.

l'alcool dans une voie où tout n'avait pas été prévu pour leur faciliter la tâche et où les attendaient quelques déconvenues. Une hausse considérable de l'alcool découragea les consommateurs. Après être tombé à 25 francs l'hectolitre, l'alcool remonta à 40 et 50 francs et même au delà, dépassant le prix moyen de l'essence et de l'huile de pétrole. Les fabricants et les ingénieurs, qui avaient dépensé leur temps, leur intelligence et leurs capitaux à créer des modèles de plus en plus perfectionnés, se virent dans l'impossibilité de les écouler. A l'enthousiasme du début, succédèrent la défiance chez les industriels et l'indifférence dans le public.

La production de l'alcool est restée à peu près stationnaire depuis dix ans. Elle était de 2 412 000 hectolitres en 1898; elle fut de 2 514 000 hectolitres en 1907. Mais sur ces chiffres, les quantités d'alcool soumises à la dénaturation ont passé de 173 000 hectolitres en 1898 à 221 000 hectolitres en 1900, 423 000 en 1904 et 593 000 en 1907. Ainsi les perturbations du marché de l'alcool ont pu retarder, mais non arrêter le développement de ses emplois industriels. La consommation de bouche suit, au contraire, les fluctuations de la production. Dans les années déficitaires de 1901 à 1903, où la production tomba à 1 886 000 hectolitres et 2 047 000 hectolitres, la consommation de bouche, qui fut, en moyenne, de 1 830 000 hectolitres dans les dix dernières années, s'abaissa à 1 450 000 hectolitres (1901-1902) et 1 430 000 hectolitres (1902-1903), tandis que, dans ces années mêmes, la consommation industrielle passait de 251 000 hectolitres (1901) à 316 000 hectolitres (1902) et 375 000 hectolitres (1903).

Ces chiffres montrent que les encouragements officiels et l'engouement des techniciens n'avaient été ni déraisonnables ni prématurés. La production de l'alcool répond donc à un besoin qui va en se développant : c'est une richesse nouvelle qui se crée et qui s'accroît tous les ans sur notre sol.

*
* *

Les matières employées dans la fabrication de l'alcool sont fort nombreuses. On fait de l'alcool avec tout; mais les dif-

férents pays emploient des produits assez divers selon les conditions climatériques et économiques, les lois fiscales et douanières. Dans le Nord de l'Europe, on utilise surtout les graines; dans le Midi, le vin avec les graines, parmi lesquelles le maïs tient la première place; aux colonies, le riz et la canne à sucre. En Allemagne, on distille surtout le blé et la pomme de terre qui produit les trois quarts de la consommation totale. En France, la betterave fournit près de la moitié d'une production de 2 514 000 hectolitres (1907), soit 1 145 000 hectolitres. Viennent ensuite, dans l'ordre des quantités décroissantes, les mélasses, 466 000 hectolitres, les graines, 454 000 hectolitres, les vins, 239 000 hectolitres, les marcs, lies, etc..., 122 000 hectolitres, les cidres et poirés, 69 000, les fruits, 16 000 hectolitres. Naguère encore, nous distillions de grandes quantités de maïs; mais des droits considérables ont fait hausser la valeur du maïs, de 12 et 15 francs le quintal, à 20 et 21 francs, et sa distillation n'est plus rémunératrice : l'alcool de mélasses qui longtemps a tenu le premier rang est en pareille décroissance et descendra encore, avec les lois et règlements qui facilitent l'emploi de ce résidu dans l'alimentation du bétail[1].

C'est donc la betterave qui règne dans notre production de l'alcool. Les cinq départements de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme, qui comptaient à eux seuls 200 000 hectares consacrés à la culture de la betterave sur les 268 000 hectares emblavés en 1906 dans toute la France, ont de 1873 à 1907 produit en alcools de betteraves, de mélasses et de grains 63 millions d'hectolitres qui ont fait entrer dans les caisses de l'État et des communes, comme droits de régie et d'octroi, 11 milliards 767 millions de francs. Au prix moyen de 45 fr. 90, cette production d'alcool a donné comme vente un mouvement d'argent de 2 milliards 925 millions de francs. Les betteraves, qui ont fourni 22 millions d'hectolitres d'alcool, sur les 65 millions produits depuis trente-cinq ans, ont permis d'ensemencer environ 1 million d'hectares, lesquels, au cours proportionnel de l'alcool et au rendement moyen d'environ 55 000 kilogrammes à l'hectare,

1. *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool* du 20 au 25 novembre 1907. Comptes rendus des séances. Paris, Automobile Club de France, p. 79 et suivantes.

à 17 francs les 1 000 kilogrammes, ont rapporté à l'agriculture 934 millions de francs[1].

Ces chiffres montrent l'intérêt que peut présenter pour notre culture betteravière le développement de la production de l'alcool. Au surplus, la culture de la betterave implique des intérêts qui dépassent la limite des départements betteraviers. Écoutez la déposition de M. Masson, ingénieur des ponts et chaussées, secrétaire général de la Fédération des sociétés agricoles du Pas-de-Calais, devant la Commission d'enquête parlementaire :

Nous avions autrefois les oléagineuses et les textiles qui maintenant se réduisent à peu de chose malgré les primes. La betterave possède en plus que ces plantes sarclées, cette caractéristique d'être une plante améliorante, parce qu'elle exige une fumure copieuse, des engrais abondants, des mains-d'œuvre et des sarclages répétés. Tout cela, lorsque c'est payé par la récolte de betteraves a pour effet de profiter à la culture du blé qui suit, alors que déjà une bonne partie de la dépense est amortie. Si, au contraire, la betterave se vend mal presque tous ces frais sont reportés sur le blé. *Donc le prix de revient du blé est intimement lié au prix de la betterave.* Voilà pour la culture intensive.

Mais vous savez parfaitement au Parlement que la betterave a toujours eu, en outre de ses représentants naturels, comme défenseurs très fidèles les représentants des départements d'élevage. Pourquoi? Parce que le Nord est gros acheteur de bétail dans les départements du Centre et de l'Ouest. Pour quelle raison? Tout simplement parce que plus la betterave est abondante, plus il y a de pulpes et plus on achète. Or plus les départements d'élevage élèvent de bétail, plus ils produisent de fumier, partant de blé. D'autre part, comme le bétail d'élevage est plus cher, il en résulte que sa nourriture est mieux payée et que le fumier revient moins cher. Donc finalement les pays d'élevage produisent plus de blé à un moindre prix de revient.

Ce qui est vrai pour le blé l'est également pour le bétail. Et, en effet, plus on engraisse de bétail dans la région betteravière, plus on fournit de viande pour la consommation et à prix de revient plus bas, attendu que quand il y a beaucoup de pulpes les frais de l'engraissement diminuent[2].

M. Masson conclut que le consommateur a le droit de

1. *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool,* p. 138.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de MM. Viseur et Masson, p. 183.

s'alarmer de la diminution qu'apporte dans la culture de la betterave la crise sucrière. A la faveur de la loi du 29 juillet 1884 sur les sucres, on était arrivé à cultiver 310 000 hectares de betterave produisant 1 150 000 tonnes, d'une valeur commerciale de 300 à 400 millions de francs, répartis sur la culture, la sucrerie, la raffinerie et le commerce : sur ce produit, la culture prélevait 200 millions environ. Mais cette prospérité avait rompu l'équilibre entre la production et la consommation; la France n'absorbait que 450 000 tonnes de sucre, laissant plus de 700 000 tonnes à la merci du marché étranger, qu'encombrait lui-même une surproduction formidable. On sait que la Convention de Bruxelles a tenté de rétablir l'équilibre entre les nations productrices et que la législation française a abaissé l'impôt sur les sucres. Mais cet abaissement, tout en augmentant notre puissance d'absorption, ne devait pas moins laisser un stock considérable de sucre invendu, si l'on ne se décidait pas à diminuer considérablement la production sucrière et par conséquent les surfaces cultivées en betteraves [1].

***

Dès 1902, on pouvait prévoir une diminution de 100 000 hectares, au moins, dans les emblavements. Aussi l'agriculture du Nord, fort inquiète, accueillait avec un vif intérêt l'idée de remplacer cette centaine de milliers d'hectares de betteraves à sucre par des betteraves de distillerie. En 1902, les surfaces ensemencées en betteraves à sucre n'étaient plus que de 252 000 hectares (après avoir atteint 310 000); elles tombaient à 202 000 en 1904 pour remonter à 221 000 en 1906. En même temps, de nombreuses sucreries disparaissaient, et leur nombre total s'abaissait de 318 (1903) à 261 (1907). Mais, symptôme meilleur, les surfaces cultivées en betteraves de distillerie augmentaient progressivement dans les mêmes années. De 35 000 hectares, produisant 11 millions de quin-

1. *Congrès des études économiques pour les emplois de l'alcool.* Discours de M. Viger, président, p. 8. Rapport de M. Hasard, président de la ligue agraire, p. 126.

taux métriques d'une valeur de 18 millions de francs (1902), les emblavements ont passé à 44 000 hectares (1904) et à 48 000 hectares produisant 17 millions de quintaux métriques d'une valeur de 32 millions de francs (1906). Une partie de la production betteravière de naguère pourrait donc être regagnée par la culture de la betterave de distillerie. Dans les quatre années de 1899-1903, les surfaces cultivées avaient été en moyenne de 308 000 hectares. Dans les quatre années de 1903-1907, les surfaces ensemencées ont été de 278 000 hectares. Cela ne donne plus qu'un écart de 30 000 hectares.

Que représentent ces 30 000 hectares d'emblavements? Suivant les quantités produites et leur valeur dans les cinq dernières années, ils peuvent donner 10 500 000 quintaux métriques, d'une valeur de 19 millions de francs [1]. On calcule qu'à la densité moyenne de 7° au rendement de 82 litres 500 de flegmes à 90° par tonne de betteraves et à raison de 30 000 kilogrammes de betteraves à l'hectare, un hectare peut produire 25 hectolitres d'alcool [2]. Ces 30 000 hectares que la culture betteravière devrait regagner pour retrouver les chiffres des années 1899-1903 représentent donc une augmentation de la consommation d'alcool dénaturé égale à 750 000 hectolitres.

Trente mille kilogrammes de betteraves par hectare, à 25 francs la tonne font une valeur de 750 francs, qui paierait tous les frais sans laisser de bénéfice cultural; mais ces 30 000 kilogrammes auront déjà fourni au cultivateur 15 000 kilogrammes de pulpes pour alimenter ses animaux, ce qui lui permet de produire de la viande, de la laine, et d'entretenir ses terres dans un parfait état de préparation aux récoltes des céréales et des fourrages [3].

On voit l'intérêt que présente non seulement pour la betterave, mais pour l'agriculture en général, l'augmentation de la consommation de l'alcool dénaturé. Il reste à savoir si cette augmentation de plus de 700 000 hectolitres est possible à bref délai et dans quelles conditions : l'Allemagne dénature

1. Dans les cinq dernières années, la moyenne des surfaces ensemencées en betteraves de distillerie a été de 42 000 hectares produisant 15 millions de quintaux métriques d'une valeur de 27 millions.

2. V. *La Betterave*, n° du 9 mars 1908, p. 81.

3. *Id.*, p. 82.

1 500 000 hectolitres d'alcool qui trouvent leur emploi dans l'éclairage, le chauffage et les produits chimiques. Chez nous, nous avons surtout l'automobile qui consomme 2 millions d'hectolitres d'essence par an; il ne paraît pas impossible, à première vue, en prenant sur la part de l'essenee et en développant les autres emplois industriels de l'alcool, de rattraper en grande partie la consommation allemande.

Cet espoir, nous le voyons exprimé par la plupart des personnes qui furent admises à déposer devant la Commission d'Enquête parlementaire. Plusieurs déposants signalent l'aide mutuelle que l'agriculture et l'industrie peuvent se prêter dans cette circonstance spéciale où elles sont, en somme solidaires.

Favoriser l'alcool dénaturé, dit M. Remy, président de la Société des agriculteurs de l'Oise, serait une très bonne chose pour la culture betteravière. Ce serait à la fois l'avantage du distillateur, du sucrier et du cultivateur.

Le cours du sucre devenant trop bas, la betterave irait en distillerie et l'année suivante du fait d'une moindre production sucrière, les cours du sucre auraient chance de s'élever, les deux industries se prêteraient ainsi un mutuel appui [1].

M. Masson, secrétaire général de la Fédération des sociétés agricoles du Pas-de-Calais, dont nous avons déjà cité la déposition, ajoute de son côté :

Dans le Nord et le Pas-de-Calais où la sucrerie est en général plus éprouvée que dans l'Aisne, nous assistons à ce spectacle de sucreries se mettant à faire de l'alcool parce que l'écart normal entre le prix de revient du sucre et celui de l'alcool étant d'environ 8 francs, l'écart entre les cours se maintient depuis quelque temps entre 10 francs et 12 francs au minimum.

Il y a là une indication à retenir. Il n'est pas douteux que si l'on ouvrait de nouveaux débouchés à l'alcool industriel, on verrait ce mouvement de transformation se généraliser, de telle façon qu'on produirait de plus en plus d'alcool et de moins en moins de sucre [2].

Une autre sacrifiée pourrait bénéficier de l'augmentation de

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Remy, p. 181.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Masson, p. 184.

production de l'alcool dénaturé : c'est la distillerie agricole. La législation allemande a établi une taxe inversement proportionnelle à l'importance des distilleries, de telle sorte que la taxe est d'autant moins élevée que la quantité d'alcool produit est moins considérable : il en est résulté une multiplication extraordinaire des petites distilleries annexées aux fermes; en Allemagne, dans ces dernières années, on n'en compte pas moins de 5 500. La législation française, n'a jamais accordé de faveurs à la distillerie agricole; au contraire la législation sur les sucres poussait forcément aux grandes distilleries industrielles de grandes quantités de mélasses qui sont venues faire concurrence à la distillerie de betteraves [1]. Actuellement cette situation se modifie; la distillation des mélasses a beaucoup déçu [2]. Mais nous sommes encore loin des 4 millions d'hectolitres d'alcool, sur une production totale de 4 500 000 hectolitres, que livre à la consommation la distillerie agricole allemande. En France, 350 distilleries agricoles ne produisent que 6 à 700 000 hectolitres sur 2 500 000 hectolitres. Encore ces distilleries ont-elles, en général, un véritable caractère industriel : elles traitent presque toute la production de la région où elles sont installées et le chiffre de leur production implique une dépense d'établissement de 60 à 70 000 francs : seules, de grandes exploitations ou des associations de cultivateurs peuvent réunir les capitaux nécessaires.

Aussi les distilleries, véritables annexes de la ferme, qui cultivent elles-mêmes leurs betteraves, en utilisant les pulpes pour nourrir leurs bestiaux, sont-elles en très petit nombre. Cependant elles se montent en colonnes à haut degré pour produire des flegmes de 90° et de 92°, qu'elles envoient directement à la dénaturation sans passer par la rectification. Ces distilleries mériteraient d'être encouragées, soit par la création d'un marché de l'alcool dénaturé, soit par des facilités qui leur permettraient de dénaturer elles-mêmes, sans avoir trop à subir

1. *Congrès des études économiques sur les emplois industriels de l'alcool.* Discours, à la séance d'ouverture, de M. Viger, président, p. 8.

2. En 1901 la distillation des mélasses avait produit 1 million d'hectolitres d'alcool; en 1903 elle n'en produisit plus que 670 000, en 1905, 516 000 et en 1907, 466 000. C'est une conséquence de la production sucrière.

les ennuis de la régie et sans avoir à passer sous les fourches caudines des intermédiaires [1].

*
* *

Tels sont les bienfaits que l'agriculture du Nord attend du développement de l'alcool dénaturé. Si cette question ne mettait en cause que la culture betteravière, elle serait d'une solution relativement simple. Mais voici que dans la richesse que représente l'alcool, le Midi viticole, surtout les quatre départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, entend prendre sa part. La viticulture méridionale prétend que la betterave s'est emparée d'un marché qu'elle contrôlait. C'est tout au plus si le Midi ne traite pas la betterave d'usurpatrice.

Le Midi a les plus forts poumons de la Chambre : en quelques années, il a imposé au législateur dix-huit lois en sa faveur sans parvenir à trouver une solution qui le satisfasse. Mais tout n'est pas « effet de mirage » dans les plaintes qu'il exhale. Lorsque le phylloxéra s'abattit sur notre vigne française, la production vinicole s'abaissa de 83 millions d'hectolitres (chiffres de la mémorable récolte de 1875) à 27 ou 28 millions d'hectolitres, chiffres des années de misère (1880 à 1892). Notre production d'alcools de vins, fruits et marcs passa de 360 000 hectolitres (moyenne des sept années qui s'étendent de 1873 à 1880) à 60 000 (moyenne des sept années qui s'étendent de 1880 à 1887). La fabrication artificielle combla les vides de la production vinicole. On fabriqua des vins avec de gros crus étrangers, espagnols principalement, vinés par des alcools allemands et coupés avec des vins de raisins secs. Puis les raisins secs proscrits par la législation protectionniste, entra en circulation un vin de laboratoire, dont l'alcool industriel était le soutien indispensable. Ce produit, qui dévoya le goût des consommateurs en ruinant leur estomac, est la cause de la guerre que les médecins, secondés par un certain snobisme,

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Auditions de MM. Monmivrel, p. 148, Remy, p. 179, Viger, p. 217. En sens contraire, audition de M. Martin, pp. 176 et suiv.

ont déclaré à notre boisson nationale[1]. En même temps, que l'alcool de grains, de betteraves et de mélasses passait de 1 215 000 hectolitres (1875) à 2 300 000 hectolitres (1900). l'alcoolisme aussi se développait et, de 1887 à 1898, la consommation par tête de l'alcool de bouche, un peu en décroissance, depuis 1900, passait de 3 l. 5 à 4 litres.

La reconstitution de nos vignobles vint compliquer la situation. Les récoltes devinrent de plus en plus abondantes. Dans ces dix dernières années, le chiffre moyen de notre production vinicole a été de 51 millions d'hectolitres, représentant une somme de 960 millions des francs : la production d'alcool de vins remonta par conséquent; elle a été dans ce même laps de temps de 156 000 hectolitres en moyenne par an. Le Midi se plaint qu'elle ne soit pas plus élevée. Il prétend que la distillation pourrait être une soupape de sûreté, permettant aux cultivateurs de distiller leurs vins faibles, dans les années de grande abondance, et d'éviter l'avilissement des prix. C'est ce qui se passait, disent ses représentants, avant le phylloxéra et avant que l'alcool industriel se fût emparé du marché. Aussi, même dans les années de grande abondance, comme les années exceptionnelles de 1875 et 1876, ne vit-on jamais le cours des vins passer de 20 francs l'hectolitre à 5, 3, 2 francs et même 1 franc l'hectolitre, comme en 1900 et 1901 ; c'est que dans ce temps-là le Midi n'avait pas affaire à la concurrence du Nord dans la production des alcools de bouche[2].

Ce sont les viticulteurs des quatre départements précités qui tiennent ce langage; ni dans la Gironde, ni en Bourgogne, ni sur les bords de la Loire, on ne parle de distiller. Lorsque l'on vient nous entretenir des intérêts des 1 700 000 hectares de vignoble français il ne faut pas oublier que, sur ces 1 700 000 hectares, le Roussillon et le Languedoc, à peu près seuls intéressés dans la question, ne représentent que 400 000 hectares, et que leur production est loin d'avoir la valeur de nos autres crus. Alors que les statistiques de 1906 nous montrent l'hectolitre de vin, évalué en moyenne dans le

1. *Congrès des études économiques pour les emplois industriels de l'alcool.* Rapport de M. Laurent, pp. 150 et suivantes.

2. *Congrès des études économiques sur les emplois industriels de l'alcool.* Rapport de M. Laurent, p. 153.

Midi entre 4 fr. 50 et 11 francs, on le voit s'élever dans la Gironde à 22 francs, dans le Maine-et-Loire à 32 francs, en Bourgogne et dans le Mâconnais à 32 francs et dans la Marne à 90 francs. Aussi ne se plaint-on pas de l'alcool du Nord dans ces régions productrices de vins fameux; on ne le considère pas comme un intrus.

D'ailleurs le Midi exagère un peu son ancienne production d'alcool de bouche : dans les cinq années qui précédèrent l'invasion phylloxérique (1870-1875), les moyennes de production d'alcool de vins, fruits et marcs s'élevèrent à 539 000 hectolitres. Et que furent-elles dans les années qui ont suivi la reconstitution définitive de nos vignobles? Prenons seulement les cinq dernières, 1902-1907 : nous trouvons 330 000 hectolitres. L'écart entre les deux époques n'est donc pas aussi considérable que les intéressés le croient eux-mêmes, et la persuasion du Midi qu'il pourrait fournir à la consommation de bouche près de 2 millions d'hectolitres est démentie par les faits. La production d'alcool de bouche du Midi sera toujours limitée[1]. Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire pour les viticulteurs méridionaux? non pas.

La viticulture a raison de réclamer une part importante dans la production de l'alcool. La moyenne de production des seuls alcools de vins, depuis 1898, a été de 156 000 hectolitres. Elle fut en 1906 et en 1907 de 234 000 et de 239 000 hectolitres. Ces chiffres peuvent être augmentés. L'intérêt même des régions bordelaise ou bourguignonne, qui subissent le contrecoup inévitable des perturbations du marché vinicole dans le Midi, leur commandent de ne pas se retrancher derrière les murs de leurs clos fameux. La viticulture française tout entière pourrait s'associer aux mesures législatives prévues pour favoriser la distillation des petits vins du Midi, car les précautions prises contre la fraude se retournent un peu contre ces vins. Cela ne veut pas dire qu'elle y soit disposée.

Pour déjouer la fraude, dit M. Méline, on a pris des mesures très sévères; mais aujourd'hui qu'on les applique, on en voit les conséquences pour les départements même que l'on a voulu favoriser. Il

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Jean Dupuy, p. 205.

est très certain que les viticulteurs sont très gênés, quand ils veulent traiter les vins malades ou avariés, parce qu'il faut y introduire du sucre ou d'autres produits dont l'usage est interdit. La loi sur la fraude a donc une répercussion que l'on n'a pas prévue, c'est d'obliger un certain nombre de viticulteurs à distiller leurs vins, parce que ces vins ne peuvent plus être améliorés [1].

La viticulture méridionale a donc un double intérêt à distiller : se débarrasser de sa surproduction et tirer parti des vins faibles qu'elle ne peut traiter. Les moyens de l'y aider sont délicats et controversables. Le Nord qui fournira toujours la plus grande partie de l'alcool de bouche pourra résister à quelques-uns. Il y aura toujours une nécessité qui ralliera toutes les bonnes volontés : il faut préserver des atteintes de la fraude, nos précieuses eaux-de-vie de Cognac, d'Armagnac, de Bourgogne et du Languedoc, leur faire une place à part dans la consommation de bouche. Le développement de la consommation de l'alcool dénaturé peut être le moyen, en absorbant une part plus grande de la production betteravière, de créer dans la consommation de bouche une moins value que viendrait combler l'alcool de vins. Mais la seule manière de faire place libre à l'alcool de vins serait de restreindre ou de supprimer le néfaste et monstrueux privilège des bouilleurs de cru. Il faut que les bouilleurs du Midi le sachent : tant qu'ils ne feront pas eux-mêmes ce sacrifice, qu'ils récupéreraient sur la production clandestine des autres départements, il n'y aura rien de fait [2].

***

Ainsi l'extension de la culture de betterave de distillerie dans le Nord, la distillation des vins faibles et médiocres

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Méline, p. 208.

2. On compte 16 898 bouilleurs et distillateurs de profession et 3 706 bouilleurs de cru dont la production a été contrôlée, en 1907. Ils ont produit 2 293 000 hectolitres. On a évalué — très approximativement — à 222 000 hectolitres la production des bouilleurs de cru non contrôlés. En réalité, elle est beaucoup plus élevée. Depuis la détestable loi électorale du 27 février 1906, le nombre des bouilleurs de cru a triplé sur ce qu'il était pendant la courte période de réglementation d'avril 1903 à mars 1906. *Bulletin de statistique et de législation comparée*, juillet 1907.

dans le Midi, se présentent comme une nécessité d'ordre général pour notre agriculture. Nous sommes outillés pour produire tout l'alcool nécessaire et les circonstances mêmes nous y poussent : il reste à savoir si les 800 000 ou 1 million d'hectolitres d'alcool supplémentaire que, dans la production annuelle, ces intérêts réclament, trouveraient leur emploi, par conséquent si le consommateur y trouverait son compte.

Nous importons à l'heure actuelle 2 545 000 hectolitres d'huiles brutes de pétrole (valeur 21 millions de francs), 2 810 000 hectolitres d'essence (valeur 43 millions de francs), 1 050 000 hectolitres d'huiles lourdes (valeur 15 millions de francs). Voilà donc une somme totale de 80 millions de francs qui sort annuellement de France et qui ne cessera d'augmenter, avec le développement de l'automobilisme. Notre consommation d'essence n'était en 1905 que 1 927 000 hectolitres valant 27 millions de francs ; en deux ans elle a augmenté de 16 millions de francs et de 900 000 hectolitres. Cette essence n'a donné à notre pays aucune main-d'œuvre ; elle n'a consommé ni notre charbon, ni les acides et les réactifs qui servent à distiller l'essence de pétrole. C'est une dépense sans récupération pour nous.

Cette dépense risque de croître encore considérablement, non seulement du fait de l'augmentation des besoins créés par l'automobile — aux dépens de la raffinerie de pétrole française —, mais aussi du fait de l'augmentation du prix de l'essence pour voitures. En 1901, on ne consommait que 600 000 hectolitres, qui valaient en dehors de Paris environ 28 centimes le litre. Dans ces dernières années, le prix s'est élevé suivant les localités à 38, à 40 centimes et même au delà. Dans ces conditions, la consommation de 2 millions d'hectolitres d'essence a été plus onéreuse encore que si les prix de 1901 s'étaient maintenus. En 1907, ils ont un peu baissé, mais rien ne permet de supposer que la hausse ne reprendra pas. Devant la Commission d'enquête parlementaire, plusieurs personnes ont insisté sur ce fait que les anciens gisements ne fournissent plus que des pétroles de plus en plus lourds, de moins en moins riches en essence. Sans doute, on a découvert récemment de nouveaux gisements, très riches, tels que ceux de Sumatra ; on en trouvera d'autres ; mais la

consommation s'accroît formidablement ; il se passera à Sumatra et ailleurs ce qui se passe aux États-Unis, où l'on trouvait naguère dans les pétroles 14 p. 100 d'essence, proportion qui commence à baisser[1]. Il paraît donc probable que les prix de l'essence monteront plutôt qu'il ne baisseront dans l'avenir.

En Europe, dit M. Mallet, administrateur délégué de la société des huiles de Colombes, les pétroles de Galicie contiennent à peine de l'essence. Les pétroles de Roumanie en contiennent un peu (5 p. 100 environ), mais ce sont de petits bassins relativement, — de sorte qu'il n'est pas déraisonnable, — je n'ai pas la prétention d'avoir sur ce point des données statistiques irréfutables, — de penser que dans un temps donné l'essence se fera assez rare et que pour les moteurs à explosion, on sera obligé de s'adresser à un autre produit hydrocarburé. Pour l'alcool c'est un horizon qui semble très favorable. Il est probable, je n'ose pas dire, il est certain que le prix de l'essence augmentera[2].

Les avantages que notre consommation nationale peut retirer d'un produit dont la matière est inépuisable et dont les prix peuvent être stabilisés sautent aux yeux. Ces avantages sont-ils les seuls? Notre commerce extérieur y est également intéressé pour des sommes assez importantes. Nos importations en alcool sont médiocres et ne consistent guère qu'en alcool de bouche (13 636 000 francs, avec 192 315 hectolitres, en 1907, auxquels il faut joindre 4 000 hectolitres de liqueurs, d'une valeur de 450 000 francs), provenant principalement de nos colonies des Antilles et d'Algérie. Notre droit de douane de 70 à 80 francs par hectolitre protège complètement notre marché intérieur. Mais nos exportations sont beaucoup plus considérables. Elles se sont élevées, en 1907, à 329 000 hecto-

1. Les déposants n'ont pas l'air d'être très d'accord sur des données faciles à vérifier. M. Michel Lévy (p. 13 de l'*Enquête*) dit : « Le bon réservoir d'essence aujourd'hui c'est le Caucase avec Bakou ». — M. Ernest Lévy, représentant MM. les fils de A. Deutsch, déclare (p. 158) : « En Russie dans la célèbre région de Bakou, l'huile ne contient pas d'essence ou si peu, environ 1 p. 100, qu'il ne vaut pas la peine de l'extraire, de sorte que sur aucun marché du monde on ne trouve un litre d'essence provenant des pétroles de Bakou. »

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Mallet, p. 199; voir également les auditions de MM. Michel Lévy, p. 13, et Ernest Lévy, p. 156 et suivantes.

litres représentant une valeur de 39 millions de francs, sur lesquelles les liqueurs, avec 41 000 hectolitres, comptent pour plus de 7 millions de francs. Nous n'exportons guère d'alcool de distillerie à l'état pur.

Notre commerce d'eaux-de-vie ne pourrait que bénéficier des mesures législatives ou des arrangements internationaux qui leur donneraient, en quelque sorte, un acte de naissance et leur permettraient de défier les concurrences, souvent déloyales, qui leur nuisent. Les susceptibilités des fabricants d'alcool industriel, qui fournissent à la consommation de bouche des quantités qu'il leur déplairait de voir décroître, pourraient être apaisées par le développement de produits, dans la fabrication desquels entre l'alcool, et qui tiennent une certaine place dans nos échanges avec l'étranger, — au premier rang, la parfumerie à l'alcool dont nous exportons 16 000 hectolitres pour plus de 9 millions de francs, les vinaigres autres que ceux de parfumerie, 1 200 000 francs, certains produits chimiques, 645 000 francs, les vernis, 361 000 francs, la soie artificielle, etc.[1]... Mais c'est surtout le développement des emplois de l'alcool dans les réchauds, les lampes et les moteurs qui permettrait, en donnant de nouveaux débouchés, de restreindre un peu la part dans la consommation de bouche des alcools de betteraves, de mélasses et de grains.

*
* *

C'est ainsi que l'agriculture, l'industrie, le commerce français se rencontrent, unis par une véritable solidarité d'intérêts dans cette question du développement de la production de l'alcool. Sans doute, des antagonismes se dessinent, et surtout des résistances mal éclairées se produisent. Nous chercherons, telles quelles peuvent se dégager de *l'Enquête*, menée par M. Ribot, les solutions conciliatrices. Pour le moment, restons sur cette idée acquise que l'agriculture ne demande qu'à produire de l'alcool et qu'elle en produira autant que l'on en voudra, que cette production peut fournir un accroissement important

1. *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool.* Rapport de M. Dabat, p. 186 et suivantes.

de revenus aux producteurs et être la cause d'une économie notable pour la consommation. Nous importons pour plus de 40 millions de francs d'essence. Or la France pourra produire, quand il le faudra, rien que par la culture de quelques milliers d'hectares supplémentaires en betteraves, 800 000 hectolitres en chiffres ronds, qui au prix de 37 à 39 francs l'hectolitre, prix moyen établi pour que la culture soit rémunératrice, représentent 30 millions de francs. Mais nous ne pouvons avoir la prétention de remplacer dans la consommation, du jour au lendemain, toute notre importation en essence par notre production d'alcool indigène. L'essence se défendra; et où iraient en attendant ces centaines de millions d'hectolitres que l'agriculture se déclare prête à produire? C'est ici qu'il convient de montrer les emplois nombreux que l'alcool est susceptible de trouver dans l'industrie et qu'il suffirait d'encourager pour faire un sort très rapidement à une production largement accrue d'alcool dénaturé. Si nous ne donnions pas d'autre but à l'alcool que de détrôner l'essence, la cause que nous défendons n'aurait point toute la valeur que nous lui accordons; mais nous n'avons pas dit, opposant l'alcool à l'essence : « Ceci tuera cela », d'abord parce que nous entendons travailler pour un avenir immédiat et, en second lieu, parce qu'il existe, à côté même des emplois réservés à l'essence, et sur lesquels l'alcool peut essayer d'empiéter autant qu'il le voudra, d'autres champs d'activité, plus ou moins complètement réservés à l'alcool, et sur lesquels il peut gagner à l'infini sans gêner personne.

H.-R. SAVARY

L'AMBASSADE

DU GRENADIER BELLEVILLE

Jamais on n'insistera suffisamment sur les difficultés que présenta le ravitaillement de la France au début de la Révolution. Approvisionnés juque-là par les États-Unis reconnaissants, Paris et les départements du Nord faillirent manquer de pain le jour où l'Angleterre établit le blocus de nos côtes, vers fin janvier 1793, et ne furent sauvés de la famine que par l'héroïque combat du 13 prairial, — celui du *Vengeur*, — qui livra passage au convoi de deux cents voiles. Mais le Midi tirait ses subsistances de l'Orient. Or, dès l'automne de l'année précédente, les États riverains de la Méditerranée menaçaient à l'envi de nous fermer les uns leurs greniers, les autres les routes maritimes qu'ils commandaient. D'où l'urgence de les rappeler aux devoirs de leur prétendue neutralité, ce qui était besogne de la flotte.

Malheureusement notre matériel naval n'avait fait que péricliter depuis la guerre d'Amérique. Par suite des embarras financiers, les glorieux navires de Guichen et de d'Estaing achevaient de pourrir au fond des arsenaux, sans que l'on mît en chantier de quoi les remplacer. Plus d'équipages entraînés, de canonniers principalement, et les officiers nobles de l'ancien régime émigraient en masse. Bref, seulement quinze vaisseaux de ligne armés tant bien que mal, avec une vingtaine de bâtiments légers, frégates, bricks ou avisos, purent

être rassemblés sur les côtes de Provence. Cette escadre devait non seulement escorter les navires marchands, mais encore déloger les Sardes de la Riviera, rançonner le doge de Gênes trop complaisant à leur égard, intimider le grand-duc de Toscane afin qu'il n'admît plus nos ennemis à se ravitailler dans le port de Livourne, détruire à Cagliari un nid de corsaires qui couraient sus au commerce marseillais, surveiller les Échelles du Levant où notre pavillon était journellement insulté, enfin « châtier en passant le pape et son sacré collège pour avoir voulu allumer dans notre sein la guerre civile et de religion par leurs brefs imbéciles ».

Mais Naples était le foyer où, à l'instigation de la reine Marie-Caroline, sœur de notre Marie-Antoinette, s'ourdissaient les pires intrigues contre la République. Naples armait, fournissait des subsides au Piémont, accueillait et pensionnait les émigrés, molestait durement nos nationaux suspects de jacobinisme; la cour faisait siffler notre chargé d'affaires dès qu'il essayait d'arborer sa cocarde tricolore. Sans le refus du sénat vénitien, Naples eût entraîné toute l'Italie dans une ligue hostile à la France. Enfin Naples venait de nous braver par la remise au Divan turc d'une note perfide où notre nouvel ambassadeur, M. de Sémonville, était signalé comme un agent de désordre, dépêché à Constantinople avec de grosses sommes d'argent pour y fomenter la révolution. Sélim III refusait de recevoir le représentant de la France et parlait de nous interdire ses ports. Affront d'autant plus sensible que nous espérions décider la Turquie, notre grande amie depuis François Ier, à faire en Bessarabie une diversion qui eût occupé la Russie. A cette nouvelle, la Convention tonna et le Conseil exécutif provisoire fut invité à envoyer devant Naples une force navale qui exigerait, outre l'amende honorable, l'abandon comme otage du capitaine-général Acton, premier ministre et auteur de la note diffamatoire. Au cas d'un refus, ordre de bombarder la ville jusqu'à ce que les habitants nous remissent la propre personne du roi Ferdinand.

L'arrêté du 24 octobre 1792, qui pose cet ultimatum à la romaine, est signé : Morand (président), Danton, Clavière, Le Brun, Monge et Grouvelle (secrétaire). Pas un instant les membres du conseil suprême de la République ne se deman-

dèrent si la saison convenait, si les batteries récemment élevées autour de Naples ne seraient point en mesure d'infliger à notre flotte des pertes irréparables, s'il était probable qu'un souverain livrât son favori ou des sujets leur monarque, ni davantage si les Napolitains bombardés ne s'aviseraient point d'égorger par représailles les milliers de Français établis dans la ville. Restait à désigner le chef résolu qui porterait ce défi au beau-frère de notre ci-devant roi. Le contre-amiral Truguet, précédemment nommé au commandement de l'escadre de la Méditerranée, avait commencé par prendre Nice et Villefranche, puis brûlé Oneille, mais s'éternisait devant Gênes sans y rien obtenir, préparant une descente en Sardaigne qui devait échouer lamentablement. Le ministre de la Marine, Monge, fit choix du capitaine La Touche, lequel venait de rallier l'armée navale avec une division amenée de Brest. La Touche était le nom démocratisé du comte Louis-René-Magdeleine Le Vassor de la Touche-Tréville, qui devait un jour faire échec à Nelson devant Boulogne et dont la mort prématurée permit le désastre de Trafalgar.

Après de hardis faits d'armes lors de la guerre pour l'indépendance des États-Unis, il était devenu terrien à la paix, et la noblesse de Montargis l'avait député aux États généraux. Rallié au tiers, il avait prêté des premiers le serment militaire à l'Assemblée. Quand fut dissoute la Constituante, et la patrie déclarée en danger, La Touche-Tréville demanda à reprendre du service. Il avait alors quarante-sept ans. On le nomma au commandement du *Languedoc* et d'une division destinée à renforcer l'escadre de Truguet : il eut à réprimer une révolte de matelots « sans-culottes » et ne dut la vie qu'au sang-froid avec lequel il braqua ses pistolets sur deux d'entre eux qui lui passaient déjà la corde au cou.

Tel était l'homme dont le conseil exécutif agréa la nomination, « sachant que la force et la dignité de son caractère seraient à la hauteur d'un républicain ». Ses instructions, rédigées dans le pathos du temps, lui recommandaient, si « l'aveuglement des Napolitains » contraignait à bombarder la ville, de diriger le feu de préférence sur les édifices royaux, en ménageant autant que possible la demeure du pauvre « qui est partout la première victime des rois ». La Touche-Tréville les

jugea « conçues sans réflexion ni la moindre créance » et se déclara prêt à renoncer aux avantages d'un commandement indépendant, si l'amiral Truguet voulait conduire l'escadre tout entière devant Naples. Mais Truguet, respectant la lettre des ordres reçus, se borna à tracer pour son subordonné, moins en général qu'en républicain soucieux de la gloire de nos armes, la conduite qu'il aurait tenue lui-même si on l'eût chargé de l'expédition.

Donc La Touche dut se mettre en mesure d'obéir. Ce qui lui manquait essentiellement, c'étaient des mortiers et des bombes. Pendant qu'on les faisait venir, les charpentiers s'occupèrent de consolider le pont des frégates pour recevoir cette nouvelle artillerie. Il y avait aussi des vaisseaux en réparation à Toulon. L'escadre les attendit sur rade de la Spezzia, choisie à cause de sa sécurité, et le départ ne put avoir lieu que le 10 décembre. Il s'effectua en grand mystère, personne sauf les chefs n'ayant connaissance d'un objectif que les espions n'avaient pas été longs à deviner. Naples était prévenue depuis un mois. Un matelot de l'*Entreprenant*, un certain Henry, qui tenait son journal[1], nous a raconté l'appareillage de la division détachée : « Nous avons parti 10 vaisseaux et 2 frégates, 2 bombardes et un bâtiment chargé de bombes, sous le commandement de M. de la Touche. Aussitôt que nous avons été à la voile, notre capitaine a été à bord du commandant pour recevoir les ordres de notre destination, et dès qu'il les a reçus, il en a fait part à tout l'équipage. Il nous a fait la déclaration d'une lettre de l'Assemblée par laquelle il était dit que le roi de Naples avait commis plusieurs insultes contre l'Assemblée et contre notre constitution, et nous avons alors fait voile pour Naples pour demander l'ennemi de notre patrie, ou s'ils ne le livraient pas entre nos mains, nous prétendions de réduire en cendres la ville de Naples et surtout le Louvre du roy. »

La Touche-Tréville comptait sur le bénéfice d'une surprise : ses capitaines reçurent des instructions où, après mandement de faire sentir aux équipages que chaque citoyen devait considérer sienne l'injure subie par la nation, étaient détaillées les dispositions à prendre pour mouiller devant Naples, suivant

1. Il a été publié dans la *Revue Rétrospective*, numéro du 10 mai 1897.

l'ordre naturel de bataille, toutes mèches allumées, chaque pièce chargée de deux boulets ronds et approvisionnée de cinq autres coups. Des proclamations à répandre parmi le peuple napolitain furent également rédigées d'avance, ainsi que la lettre par laquelle le roi serait informé de nos revendications. Pour la remise de celle-ci, fut spécialement embarqué un certain Redou de Belleville, ancien employé à l'administration des domaines, qui avait appris l'italien en Toscane où il s'était réfugié afin d'éviter les suites d'une lettre de cachet; rentré à Paris, il était devenu un grand orateur de club, puis on l'avait envoyé dans le nord de l'Italie pour prêcher la liberté. L'esprit délié, la langue davantage, il sut persuader à La Touche de l'emmener comme négociateur à Naples, d'où l'on croyait notre agent diplomatique déjà parti. A défaut de costume officiel, il emporta son uniforme de grenadier.

La traversée fut mauvaise, ainsi qu'on pouvait s'y attendre avec la saison : la division essuya deux coups de vent, l'un de mistral, l'autre de sud-ouest, qui fatiguèrent beaucoup les vaisseaux déjà mal en point, surtout le *Languedoc*. La bombarde l'*Iphigénie* se mit à faire quatre pouces d'eau et dut abandonner la partie pour chercher un abri sous l'île d'Elbe. Les inquiétudes de La Touche-Tréville ne cessèrent que dans la nuit du 15, lorsqu'il eut enfin connaissance du Vésuve, qui jetait beaucoup. « Je citerai avec plaisir en faveur de la marine actuelle de la République, — écrit-il au ministre, — que nous avons fait en cette occasion ce qu'aucune autre nation naviguant n'eût osé entreprendre, donner avec quatorze bâtiments de guerre par une nuit de quinze heures et la plus obscure dans un golfe où un seul bâtiment se fût trouvé compromis; eh bien, les capitaines de cette marine, tant dédaignée par ceux de l'ancienne qui ont si lâchement abandonné leur patrie, ont manœuvré avec tant de précision et de courage qu'il n'y a pas eu le plus petit abordage, et qu'hier à sept heures du matin j'étais à une lieue et demie de Naples où nous étions attendus[1]. »

1. Les rapports de La Touche-Tréville sont conservés aux Archives Nationales, dossiers marine BB 4-9. Son journal de bord ainsi que plusieurs autres documents figurent sous la liasse A2 (Nos 28, 29 et 30) dans les belles archives du château de Léran (Ariège), que M. le duc de Lévis-Mirepoix a bien voulu me permettre de consulter.

***

A Naples régnait le Bourbon Ferdinand IV, troisième fils de l'infant Don Carlos, celui qu'une fortune inespérée avait appelé d'abord au trône des Deux-Siciles, ensuite à celui d'Espagne. Agé de huit ans seulement lorsque son père l'intronisa, Ferdinand était resté sous la tutelle du ministre Bernard Tannucci, aidé du prince San Nicandro comme précepteur. Tous deux s'entendirent pour éloigner des affaires un enfant dont tous les penchants allaient d'ailleurs vers le plaisir. On lui donna pour compagnon Gennaro Rivelli, fils de sa nourrice : précocement vicieux, Gennaro gangrena le jeune prince qui lutina de bonne heure les chambrières du palais. Devant la valetaille, il donnait des représentations du *Pulcinella*, en dialecte napolitain, et à la chasse, qu'affectionnait son père, il ajouta la pêche. Quand il revenait de jeter les filets dans le lac de Fusaro, Ferdinand s'arrêtait volontiers sur une place publique, déguisé en *pescivendolo*, et vendait lui-même le poisson à ses courtisans, les volant sur le poids comme sur le prix, avec force quolibets, à la grande joie de la foule. Et ce déplorable laisser-aller, il faut se l'imaginer entouré de toute la pompe espagnole : laquais dorés, majordomes cérémonieux, gardes suisses, pages bleu et or, innombrables titulaires de charges à la cour. Le roi croissait en force et en ignorance, pas en bravoure ; des qualités de sa race, il n'avait que l'appétit proverbial. Majeur en 1767, il était déjà très grand, robuste, haut en couleur. Mais le front et le menton fuyaient ; le regard de ses yeux ronds et clairs avait quelque chose de sournois et il avait un nez irrésistiblement comique, un énorme nez en trompe d'éléphant et dévié vers la gauche, à cause de quoi le bas peuple le surnomma *Nasone*.

En 1768, Ferdinand épousa Marie-Caroline d'Autriche. Il avait dix-sept ans, elle seize ; jamais mariage conclu par procuration ne mit en présence deux époux aussi mal assortis. L'un épais et trivial, au masque mi-sinistre, mi-grotesque, n'ayant de talent qu'un gros bon sens inculte, de volonté que quand il s'agissait de ses passions, et celles-ci les plus vulgaires. L'autre fine, instruite, élève de Métastase et prétentieuse à

réciter des strophes de Virgile ou du Tasse, altière, dévorée d'ambition. Plus jolie, mais moins imposante que sa sœur Marie-Antoinette, elle avait les mêmes yeux bleus, une chevelure blond doré, le front comme un miroir. Les contemporains disaient sa gorge et ses épaules taillées dans de l'albâtre. La lippe des Habsbourg était malheureusement assez accentuée chez elle, et un défaut de prononciation lui valut des lazzarones le surnon de *porpetta in bocca*, « bouillie dans la bouche ».

Elle commença par demander le renvoi de celui qu'elle appelait ce « monstre » de Gennaro. Ferdinand, qui n'aima jamais que soi, céda afin d'avoir la paix, mais en eut vite assez de fêtes et de réceptions où l'on ne parlait plus que le beau langage. Il n'osait toutefois se plaindre de la reine qu'à son père, par lettres, le priant même de ne pas lui répondre sur ce sujet parce qu'elle décachetait tout. La femme de son côté demandait conseil à sa mère, laquelle lui recommanda d'avoir d'abord des enfants. Elle en eut sept. La naissance d'un prince royal, en 1775, lui donna, de par contrat de mariage, siège et voix au conseil. La politique du vieux Tannucci consistait simplement à suivre le sillage de l'Espagne, elle-même entraînée derrière la France. Caroline voulait mettre Naples à la remorque de Vienne. Ferdinand lâcha Tannucci comme il avait fait de Gennaro, de sorte qu'elle prit peu à peu la haute main sur les affaires.

Sur le conseil de son beau-frère Joseph II (empereur depuis 1780), le roi Ferdinand voulut donner une marine militaire à ce royaume composé d'une presqu'île et d'une île. La flotte rendrait la sécurité à un cabotage très actif, journellement exposé aux incursions des pirates barbaresques, et ne permettrait plus que trois vaisseaux vinssent dicter des conditions à Naples, comme l'avaient fait ceux du commodore anglais W. Martin, en 1742. Les ports ne manquaient pas, les marins non plus, dans un pays adonné à toutes les pêches, et les forêts de l'intérieur fournissaient d'excellents bois de construction. Le prince de Caramanico, premier ministre choisi par la reine, appela pour créer cette flotte celui qui devait le supplanter dans les bonnes grâces de sa maîtresse, le trop fameux Acton.

Né en 1736 à Besançon, où son père exerçait la médecine, John-Francis Acton était d'une famille irlandaise, et son oncle

portait le titre de *baronet*, dont il hérita par la suite. Entré au service de la Toscane, il se distingua au siège d'Alger, entrepris en 1775 par une flotte espagnole que secondaient des escadrilles italiennes. Acton y commandait une frégate grand-ducale et, dans la déroute, réussit à sauver une division du corps de débarquement, ce qui lui valut un certain renom. La marine française n'ayant pas voulu l'admettre avec le grade de chef d'escadre, il se tourna vers Naples, où nombre de Toscans amenés par Carlos III (grand-duc de Toscane avant sa conquête des Deux-Siciles) occupaient déjà des postes importants.

Le prince de Caramanico le proposa à la reine, et celle-ci lui offrit le titre de directeur de la marine napolitaine, à fort beaux appointements. Ce grand diable, tout sec et tout jaune, portait beau la quarantaine; il possédait également bien, ou plutôt mal, l'anglais, l'italien et le français, capable de tourner dans chacune de ces trois langues un rapport ampoulé sur n'importe quel sujet. Avide et médiocre, il savait se plier à toutes les besognes; dissimulant sa servilité sous une espèce de morgue britannique, laquelle lui servait de contenance, il parlait avec emphase et ne concevait que des plans grandioses. Où il excellait, par exemple, c'était dans l'intrigue. Il en avait le génie. Par ces deux côtés de son caractère, la faconde et la mégalomanie, Acton ressemblait à la reine et lui plut d'abord. Elle le nomma ministre de la Marine, puis de la Guerre, capitaine-général aussi. A peine installé, il fit venir des officiers français : aux constructions navales, l'ingénieur Imbert; aux batteries de la côte, les artilleurs de Pommereuil, Eblé — le futur général des pontonniers — et le futur maréchal Augereau. Des vaisseaux, des frégates sortirent comme par enchantement de l'arsenal créé à Castellamare. La baie de Naples se couvrit de fortifications, et Ferdinand fut ravi d'avoir sous la main quelqu'un que le travail n'effrayait pas. Au contraire des indolents Napolitains, l'autre en demandait toujours davantage, de sorte qu'il devint le factotum du roi. A la reine, Acton faisait miroiter l'influence qu'elle pourrait prendre en Europe si on mariait utilement ses enfants : il fut doté pour cela des Affaires étrangères. Ce serait alors, dit-on, que Caroline, piquée par la froideur voulue de son ministre à tout faire, se serait amusée

à le séduire et y aurait naturellement réussi. Rien de plus probable, quoique de moins démontré. La seule chose certaine est que le nouveau favori supplanta bientôt complètement le prince de Caramanico. Une fois chef du cabinet, Acton prit encore les Finances, et dorénavant Caroline et lui puisèrent dans les diverses caisses publiques. Le roi restait indifférent à tout, si on ne lésinait pas sur ses chasses, qui coûtaient deux cent cinquante mille ducats par an.

Les Deux-Siciles en étaient encore au régime féodal, établi par les Normands, que tempérait pourtant la charmante familiarité napolitaine. Les Espagnols avaient fait descendre les seigneurs de leurs donjons, pour mieux les tenir, et Charles III leur avait offert l'élégante domesticité de sa cour : les barons bâtirent dans la capitale des palais avec collections de tableaux et d'antiquités, vaisselle plate ainsi que magnifiques bibliothèques fort peu lues. Cette noblesse qui n'opprimait pas était populaire à Naples, où elle dépensait beaucoup. Elle voyait du reste ses ressources diminuer de jour en jour depuis qu'elle ne surveillait plus ses terres. De là un sentiment de malaise qui se traduisait naturellement en aigreur contre le régime. Une autre cause de son mécontentement fut la nomination d'étrangers, Toscans la plupart, aux places que les principaux du pays étaient trop paresseux ou trop ignorants pour occuper.

Sur les ruines de la noblesse, montait le tiers, en possession des professions libérales, du barreau surtout; aux dispositions naturelles du Napolitain pour la chicane s'ajoutait ce fait que le droit romain, le code normand, les ordonnances dues aux princes des maisons d'Aragon et d'Anjou, ainsi que les édits des vice-rois espagnols, subsistaient à côté des lois récemment données par les Bourbons, avec un enchevêtrement et des contradictions à rendre le moindre procès inextricable. On en voyait durer depuis plus de cent ans! Élite des cinq millions d'habitants que possédaient alors les Deux-Siciles, cette bourgeoisie, qui devait un jour fonder la République Parthénopéenne et finir sur les gibets, salua la Déclaration des droits de l'homme comme l'aurore de temps meilleurs. Des « clubs » se formèrent, affiliés à ceux de Marseille et précurseurs des ventes de Carbonari.

Toute révolution suppose le concours de l'armée ou du

peuple : ils ne s'y trouvaient préparés ni l'un ni l'autre. L'armée comptait un prétendu effectif de vingt-quatre mille hommes, moitié régnicoles, moitié étrangers ; mais c'était sur le budget de la guerre qu'Acton volait le plus. Une longue paix, le relâchement de la discipline et l'énervement produits par le climat avaient en outre déshabitué l'armée des vertus militaires. On connaît la boutade de Carlos III à son fils, qui venait de changer l'uniforme du régiment dont il était colonel : « Tu auras beau les habiller de la couleur que tu voudras, cela ne les empêchera pas de se sauver la même chose ». Le peuple était maintenu dans l'ignorance la plus grossière. La domination espagnole l'avait réduit à ce degré de misère où sombre toute notion de moralité. A la campagne, les trop malheureux devenaient brigands ; à la ville, lazzarones, ainsi baptisés du pauvre Lazare de l'évangile ; il y en avait soixante mille à Naples seulement. Sans foyer ni famille, pour tout bagage un mauvais caleçon de toile et leur scapulaire, ceux-là ne connaissaient plus aucun autre intérêt en ce monde que de ne pas mourir de faim. Nuit et jour étendus, sur les quais ensoleillés l'hiver, et l'été sous le porche des palais, ils n'interrompaient leur *dolce farniente* qu'afin de se procurer l'indispensable : quelques liards de macaroni ou de *pizza* à l'ail, une tranche de melon, et de quoi jouer à la loterie. A ce minimum d'exigences suffisait la moindre aubaine : aumône, commission, un peu de factage ou de larcin. Le gouvernement avait institué des chefs, des *capilazzaroni*, pour tenir cette armée de loqueteux, à qui on distribuait périodiquement des vivres, extraordinairement des largesses quand il s'agissait de l'ameuter ou de la calmer, et annuellement une grande « cocagne » de portiques glissants et chargés de victuailles, qu'on livrait à l'assaut de la populace. Tant régulier que séculier, le clergé, deux fois plus nombreux dans le royaume de Naples (2 p. 100 de la population) que chez nous à la même époque, soutenait le gouvernement. Mais, ayant besoin d'argent, Ferdinand avait réduit le nombre des couvents, chassé les Jésuites pour s'emparer de leurs immenses richesses et refusait à Rome le séculaire tribut de la *chinea*, sept mille ducats d'or qu'un cheval blanc, splendidement harnaché, portait au pape en signe du vasselage reconnu depuis la conquête normande. L'Église se montrait plutôt hostile au roi.

La cour de Naples avait d'abord assez bien accueilli les idées voltairiennes, même la philosophie humanitaire de Jean-Jacques Rousseau : Caroline patronna la franc-maçonnerie, tandis que Ferdinand s'amusait à fonder le phalanstère de San Leucio, où l'on remarqua bientôt que les enfants naissaient volontiers avec d'extraordinairement grands nez, à la ressemblance du roi Nasone. Mais aux premières rafales du vent tyrannicide qui souffla de France, la reine comprit le danger du *Contrat social* mis en action, et ne songea plus qu'à enrayer le mouvement. Elle ne fut soutenue que par les lazzarones, seuls intéressés au maintien d'un régime qui les nourrissait à ne rien faire. A l'organisation des sociétés secrètes, répondit celle de la délation, de tout temps endémique à Naples. Acton, qui s'y entendait, échafauda tout un ensemble de polices étagées, avec magistratures spéciales, juntes, rotes, sbires, agents secrets, espions, contre-espions et jusqu'à des écrivains gagés. Sous le titre de Régent de la Vicaria, nom d'une ancienne citadelle à la fois geôle et tribunal, il mit à la tête de ce nouveau département le chevalier Luigi de Medici, jeune homme ambitieux, plein d'ardeur, intelligent. Seulement de Medici était trop beau et porta de l'ombrage au favori qui essaya de le perdre en l'impliquant dans une conspiration. L'emprisonnement du chevalier ne fit qu'augmenter la jalousie ainsi que le mauvais vouloir de la noblesse contre Acton, lequel y répondit par l'étalage de leurs misères cachées, en ne laissant plus une seule maison à Naples sans un espion. Mais l'endroit le mieux surveillé de la ville fut naturellement la légation de France.

Le baron de Mackau venait à peine de remettre ses lettres de créance signées par Louis XVI, qu'il n'y avait déjà plus de roi de France; on ferma la porte à notre ministre quand il voulut se présenter derechef, comme envoyé de la République. M. de Mackau était de l'ancien régime : à la mort de Louis XVI, il demanda si la légation devait prendre le deuil. Ce n'est certes pas lui qui aurait songé à révolutionner quoi que ce fût, et lorsque la reine fit crocheter ses tiroirs par un certain Luigi Custodi, un sbire à elle, avec l'espoir de mettre la main sur quelque liste de jacobins napolitains, on n'y trouva que celle des griefs dont il devait demander le redressement. Mais il avait un secrétaire, le sieur Hugon (dit de Basseville), qui se

livrait certainement à la propagande. Folliculaire aux gages du prince de Condé, il s'était jeté dans le journalisme à la Révolution et avait collaboré au *Mercure National* avec Lebrun-Tondu. C'est par ce dernier qu'Hugon fut pourvu d'un poste à Naples, d'où il écrivait à son « cher camarade » devenu ministre des Affaires étrangères :

On nous fuit ici comme des lépreux, charriant le mal immonde, et bientôt on nous refusera la terre et l'eau... J'ai dû déménager ma femme et mon fils trois fois depuis six semaines, et les mettre dans une auberge dont l'hôte est un Français, bon patriote, mais je crains encore que la reine n'aille les relancer dans ce nouvel asile.... Toute notre correspondance est arrêtée et brûlée... Douze à quinze coquins rôdent sans cesse autour de l'hôtel (de la légation), s'attachant successivement à ceux de nous qui en sortent. Hier, j'ai été visiter les ruines de Pompeï : deux espions y sont arrivés en cabriolet, six minutes après moi... Plusieurs bruits se sont manifestés dans le peuple. Il se plaint de sa misère, de la cherté des vivres, et murmure tout haut... Une petite partie de la nation ne maudit pas notre révolution. Quelques grands font venir à leurs risques et périls tous les livres français de notre parti, et tous les avocats sans en excepter un seul sont patriotes. Une étincelle causerait un incendie...

***

Ainsi allaient les choses quand le conseil exécutif de la République décida qu'une division navale irait faire une démonstration devant Naples, intimant du même coup à M. de Mackau l'ordre de demander ses passe-ports. A cette nouvelle, Naples s'affola. Le roi publia un manifeste « pour calmer les inquiétudes de la population sur la possibilité d'une attaque de la part d'une escadre étrangère, bien que Sa Majesté n'eût aucune puissance comme ennemie ». Il commandait cependant d'ajouter 23 mortiers, 4 obusiers et 179 canons de divers calibres aux 206 bouches à feu déjà en batterie dans le Cratère, ce qui en portait le total à 412. Il ordonna aussi que tous les bâtiments de guerre (4 vaisseaux et 8 frégates), les chaloupes canonnières au nombre de 150, et une soixantaine de *speronare*, grosses barques destinées à la pêche du corail, vinssent appuyer les défenses de la côte en

s'embossant près de la terre. Enfin 18 bataillons et 12 escadrons pris dans les garnisons de Naples, de Capoue et de Gaète furent mis sur le pied de campagne.

Acton prévint hâtivement M. de Mackau que Leurs Majestés se montraient disposées à le recevoir avec la considération due au représentant d'une nation amie. Notre agent ne sut pas résister aux compliments, et, tout en spécifiant que « sa démarche ne pourrait nuire à aucune des vues de l'amiral Truguet », il se rendit officiellement au palais le 19 novembre.

« Les alarmes que les commerçants français m'ont témoignées — écrit-il le soir même — ont justement influé dans ma détermination, le pouvoir monacal nous craignant avec raison et commençant à diriger la colère du peuple contre les Français... Le roi est venu au-devant de moi avec infiniment de sensibilité, et m'a témoigné le désir de me rendre le séjour de Naples agréable. La reine a masqué sa colère et m'a reçu fort poliment. » Cette lettre, il l'expédia d'urgence par M. Cacault, chargé de prévenir en passant l'amiral Truguet des nouvelles dispositions témoignées par le gouvernement napolitain, lequel se trouva ainsi le premier en Europe à reconnaître diplomatiquement la République. Pour mieux circonvenir le baron de Mackau, la noblesse fut invitée à se montrer aimable vis-à-vis de lui et de sa femme; Acton donna un grand dîner diplomatique et satisfit à quelques réclamations de nos nationaux. Enfin la cour se déclara prête à recevoir une visite amicale de notre escadre, en même temps qu'elle faisait partir les émigrés les plus compromis, parmi lesquels monsieur et madame de Talleyrand, mesdames de Chabannes et de Callonne. Ce qui n'empêchait pas un lazzaronne trop zélé de poignarder dans la rue un marmiton, uniquement parce qu'il appartenait à la légation de France.

En revanche les patriotes napolitains écrivirent à Paris :

La Société des amis de la liberté et de l'égalité à Naples, affiliée à celle de Marseille, a non seulement le droit, mais l'obligation de surveiller et de rapporter la conduite du ministre des Droits de l'homme. La surveillance à laquelle on s'est livré sur les procédés de cet organe d'une grande nation a malheureusement produit dans les esprits des honnêtes gens un grand désappointement depuis le *19* (*novembre* est ajouté par le traducteur d'alors, également ano-

nyme, et c'est la date de la réception de M. Mackau par le roi) en constatant que le ministre français s'était changé en courtisan napolitain.

La dépêche de M. de Mackau ne parvint à Paris que fin décembre. Aussitôt qu'il l'eut reçue, le Conseil exécutif prit une décision le 2 janvier 1793, pour enjoindre à La Touche, « dans le cas où l'expédition ne serait pas terminée, d'en arrêter l'effet et de rallier le pavillon du contre-amiral Truguet ». Cela « vu la saison avancée et que le roi de Naples en reconnaissant l'ambassadeur de la République pouvait être considéré comme ayant rétracté publiquement les insultes de son ministre Acton ». Un courrier extraordinaire partit le soir même, qui devait également porter à La Touche son brevet de contre-amiral, « non comme une récompense, mais comme une justice » que le ministre Monge souhaitait depuis longtemps rendre à son « ami ». Le courrier arriva naturellement trop tard, puisque la division détachée faisait route depuis le 10 décembre : le 15 une frégate anglaise venait avertir Naples de son arrivée imminente. Acton lança immédiatement un *dispaccio*, pour apprendre aux autorités les derniers ordres du roi : accueillir les Français avec courtoisie, veiller à ce que personne ne les mécontente, et surtout éviter tout sujet de querelle avec eux; se mettre néanmoins en état de répondre à une attaque, mais le faire discrètement, sous couleur de mesures d'ordre, et sans semer la moindre anxiété dans le public. A la suite de quoi, des troupes garnirent nuitamment les batteries; les chefs de quartiers prévinrent le peuple, et les lazzarones furent spécialement endoctrinés par leurs meneurs.

Or le 16 décembre 1792 tombait un dimanche, et un dimanche de très grande fête, celui où saint Janvier devait répéter son miracle bisannuel. De plus, la joyeuse semaine de Noël s'ouvrait aussi ce dimanche-là, temps de haute liesse pendant lequel chaque famille napolitaine s'occupe de préparer la crèche du *bambino*, ainsi que de confectionner des piles de gâteaux au miel, en forme d'S. Dès la première heure, toutes les cloches étaient en branle. Rasés de frais, en culottes blanches avec des tricots verts ou bleus, la veste à l'épaule, un foulard rouge autour du cou et coiffé de leur bonnet le plus neuf, les

pêcheurs se rassemblaient sur la grève de Santa Lucia et sur les quais du vieux port, comptant les quatorze voiles en vue.

Des aides de camp chamarrés de galons et d'aiguillettes galopaient dans tous les sens, allant s'assurer que chacun se trouvait à son poste, que les pièces étaient bien servies, et les fours à boulets rouges allumés, tandis que des émissaires plus discrets recommandaient partout la sagesse.

Quant aux lazzarones, des chefs connus d'eux seuls les secouaient de leur éternelle sieste et les rangeaient dans les avenues voisines du palais royal. Au sortir des messes, la foule descendait vers le port, sautait dans les barques pour mieux jouir du coup d'œil d'une belle division entrant toutes voiles déployées. « Lorsque nous avons arrivé dans la rade, dit le journal du matelot Henry, il s'est trouvé au moins deux cents petits bateaux de plaisance remplis du plus beau monde de Naples, et plus de trente mille personnes pour voir arriver l'escadre. Nous avons arrivé sur les deux ou trois heures d'après midi, et il faisait le plus beau temps de la vie. »

Dès la première heure, La Touche-Tréville avait été joint, encore au large, par une embarcation apportant un billet de M. de Mackau. Notre ministre suivit de près, et tout en rendant compte au commandant des préparatifs de résistance faits à Naples, il lui donnait son avis, à savoir que le roi céderait probablement sur toutes choses, la remise d'Acton exceptée, plutôt que d'encourir les chances d'un bombardement : renseignements d'après lesquels La Touche déchira la lettre qu'il tenait prête et en écrivit une autre. Il refusa d'obtempérer aux représentations du capitaine du port, venu pour rappeler qu'aux termes des traités, six seulement des vaisseaux pouvaient entrer dans le golfe, les autres devant rester sous Baïes. A trois heures, toute la division mouillait en branle-bas de combat devant le palais du roi, sans avoir salué la terre parce que ce n'était pas l'habitude à Naples, et le citoyen Belleville débarquait immédiatement, accompagné par M. de Mackau. Une foule houleuse, que les gardes avaient peine à contenir, le reçut avec un immense cri de *Viva il re!*

Ferdinand était rentré le matin même de Caserte où il chassait. Il reçut immédiatement l'ambassadeur à tous les titres extraordinaire dont neuf cents canons appuyaient la parole.

« Pilule amère pour l'orgueil d'un Bourbon », écrit le ministre anglais dans son rapport. Voyant les regards méfiants que provoquait dans les antichambres son costume de grenadier, Belleville offrit de quitter le briquet, prêt à affronter la majesté royale « armé seulement du courage d'un homme libre et d'un républicain ». De cette entrevue, qui rappelait les grands jours de Rome et de Popilius, Belleville, dans son exposé à la Convention, se borne à dire que « le roi accueillit au milieu de toute sa cour le soldat de la République en lui témoignant beaucoup d'égards ». Mais on devine que l'audience dut être très courte, juste le temps de remettre l'ultimatum. Encore le roi ne voulut-il le recevoir que de la main de M. de Mackau et se retira aussitôt après, avec la dignité qu'il retrouvait dans les grandes circonstances. Or voici le factum, que Ferdinand dut se résigner à lire :

Roy de Naples,

Je viens au nom de la République Française demander à Votre Majesté réparation d'une insulte faite à ma nation et dont Elle trouvera la preuve dans une note que je joins ici [1] signée Acton, par laquelle le citoyen Sémonville investi de la confiance nationale et son ambassadeur à la Porte Ottomane est outragé de la manière la plus atroce. Je suis chargé de demander à Votre Majesté si Elle avoue cette note

1. Je n'ai pu découvrir cette fameuse note nulle part dans nos archives. Mais en voici, à titre de curiosité, une transcription littérale que j'ai trouvée parmi les Egerton Manuscripts du British Museum (N° 2639, folio 32) :

Note du général Acton à M. de Ludolf à la Porte.

La cour de France ayant destiné pour son ambassadeur à la Porte un certain M. de Sémonville, j'estime qu'il n'est ni superflu ni indifférent de prévenir votre Segneurie très illustre du caractère et des qualités de ce sujet, afin que sans s'exposer à la surprise, on forme un système pour traiter avec lui avec sûreté et tranquillité. Il était ministre de la guerre (chargé de mission à Gênes, il veut dire) où il n'y a pas de moyens qu'il n'ait tentés pour attirer ce gouvernement dans l'alliance de la France, et dans l'impossibilité de réussir, il a mis en avant l'argent, et les suggestions pour gagner le peuple et l'induire à une révolution... Il fut destiné à être ministre à la cour de Turin, mais ce sage gouverment ne lui permit pas de passer Alexandria ; et il lui a fait entendre qu'il pouvait retourner sur ses pas. Il fut proposé pour ambassadeur à Venice, mais il a été ouvertement refusé par le sénat. On le dit à présent destiné pour la Porte, et on assure qu'il est pourvu d'une bonne somme d'argent, et toujours dans les mêmes dispositions. Il convient que votre Seigneurie très illustre ait l'œil ouvert sur ses démarches, le traite avec beaucoup de réserve, et rende compte de tout, pour l'information du Roi. La Porte ne doit pas être moins vigilante, pour n'être pas victime de ses discours séditieux, et entraînée dans quelque faux pas. Comme ce sujet est connu de toutes les cours, on peut supposer que dès que les deux cours impériales de Vienne et de Pétersbourg seront informées de la destination de cet homme, elles

où se développe la plus insigne mauvaise foi : je lui demande l'aveu ou le désaveu d'un procédé qu'un peuple fier, républicain et libre ne peut pas supporter. Si comme je n'en puis douter Elle désavoue un pareil acte de lâcheté et de perfidie, Elle voudra bien le manifester par un ambassadeur qu'Elle conserve à cet effet auprès de la République et en rappelant de Constantinople celui qui s'est servi d'une aussi lâche calomnie pour y déprécier le caractère du citoyen Sémonville. Je ne doute pas que l'empressement que mit Votre Majesté à reconnaître la souveraineté du peuple Français et son nouveau gouvernement, Elle n'accorde à la République Française la juste réparation que je suis chargé de réclamer et dont j'ai ordre de regarder le refus comme une déclaration de guerre. Votre Majesté appréciera sans doute, sans que j'aie besoin de lui faire observer, les dangers immenses qu'Elle ferait courir au peuple de Naples, à sa famille, à sa capitale, en s'exposant aux horreurs d'une guerre qui n'aurait de terme que la ruine de son pays et de son autorité.

Je désire que la voix de l'humanité se fasse entendre à son cœur et que je n'aie à rapporter à ma nation qu'une nouvelle preuve de l'envie que Votre Majesté a témoignée d'entretenir la bonne intelligence entre elle et la République.

Le Commandant d'une division de l'armée navale de la République Française dans la Méditerranée,

LA TOUCHE

Au conseil qui suivit la réception d'un message où il était principalement question de lui, et dans des termes dépouillés de tout artifice diplomatique, Acton dut rédiger la réponse, au sujet de laquelle on délibéra pendant deux heures, tandis que le citoyen Belleville et son uniforme de grenadier se prélassaient sur la soie et le velours d'un petit salon, qui n'avait reçu semblable visite... Au conseil, les uns opinaient pour la résistance : ils arguaient du peu de dégâts à redouter, pour une ville aussi étendue que Naples, d'un bombardement forcément limité au petit nombre de projectiles que contenaient

en feront prévenir le Divan, afin qu'il se tienne sur ses gardes et ne soit pas compromis.

Naples, 7 juillet 1792.

Signée : JEAN D'ACTON
Copie.

A M. Ludolf.

Visiblement de la main de sir W. Hamilton, ce document porte au dos la mention :

General Acton's supposed instructions to M. Ludolf with respect to M. Sémonville, but not avowedly by... (2 mots illisibles)...

les soutes d'une escadre, et de la dispersion qu'offraient à nos coups des batteries de côtes bien retranchées, disséminées tout autour de la rade, alors que les murailles de bois des quatorze vaisseaux groupés à l'ancre seraient un but presque immanquable. Les autres, parmi lesquels, dit-on, la reine, considéraient l'effet moral que l'ouverture inopinée d'un feu terrible ne manquerait pas de produire sur une population toute de premier mouvement et ne connaissant rien aux choses de la guerre. Ils parlaient des jacobins de Naples, prêts à profiter de la moindre circonstance qui leur permettrait d'ameuter le peuple, quand Paris venait de montrer ce qu'était capable d'oser la multitude exaspérée d'une capitale. Or, que demandait La Touche-Tréville pour rentrer ses foudres et s'éloigner sur-le-champ? Un simple désaveu dont Acton ferait tous les frais et des promesses qu'il serait toujours loisible de ne pas tenir si la France avait le dessous, dans la lutte engagée entre elle et le continent. Ce fut cet avis pacifique qui finit par prévaloir, et à six heures Belleville sortait du palais, cette fois reconduit dans une voiture de la cour, emportant pour le soumettre à La Touche-Tréville le projet de réponse ici traduit :

Le roi des Deux-Siciles m'ordonne, monsieur le commandant, de répondre à la lettre que vous lui avez adressée au nom de la République Française dans les termes suivants :

Sa Majesté Sicilienne désavoue formellement les démarches que l'on dit avoir été faites à la Porte par son ministre pour empêcher que M. de Sémonville y fût admis; Elle déclare en outre n'avoir ordonné aucune mesure officielle à cet effet, et elle le fait d'autant plus volontiers que les papiers publics ayant annoncé cette démarche, Sa Majesté, qui les avait déjà publiquement et authentiquement désavoués, était très disposée à appuyer cette déclaration en ordonnant que le sieur Guillaume Ludolf (un vieux marquis podagre, l'ambassadeur de Naples à Constantinople) fût absolument dispensé à l'avenir de s'occuper des affaires royales auprès de la Porte. Comme Sa Majesté a déjà pensé à destiner un de ses ministres près les cours étrangères, et notamment celui qui se trouve à Londres (le prince de Castelcicala) pour remplir le poste de son ministre plénipotentiaire à Paris, Elle embrasse volontiers l'occasion de l'y faire passer de suite, et cela sera fait par la très prompte expédition d'un courrier, pour y rappeler l'expression du désaveu ci-dessus énoncé, de même que pour continuer dans cette mission à consolider toujours de plus en plus la bonne harmonie qui subsiste entre Sa Majesté et la

République Française, auprès de laquelle ce ministre plénipotentiaire emploiera tout ce qui peut concourir à l'entretenir, en employant la médiation de sa cour pour procurer la paix entre la République et les puissances en guerre avec elle.

J. ACTON

La Touche-Tréville ne voulut jamais admettre la dernière phrase, où, dans son désir de jouer un rôle quand même, Acton s'offrait comme médiateur entre la France et l'Europe. Le lendemain matin, il renvoya Belleville prier le Capitaine-général de « briser la lettre au mot entretenir, parce que la France était résolue à ne devoir la paix qu'à son énergie et à l'abaissement de ses ennemis ». Le grenadier revint vers midi, toujours accompagné de M. de Mackau, avec le document rectifié et une invitation du roi, qui serait « charmé » de recevoir le capitaine La Touche ainsi que les principaux officiers sous ses ordres. La Touche décida de ne point accepter, trouvant « qu'un républicain ne devait pas tenir à cette gloriole du temps passé et voulant éviter de faire un remercîment au roi de ce qu'il faisait ce que nous venions exiger de lui ». Il appareilla dans la nuit, après avoir reçu la visite de beaucoup de Français établis dans la ville.

La frégate la *Brune* conduisit à Antibes le citoyen Belleville, chargé de rendre compte au conseil exécutif de la manière satisfaisante dont venait de se terminer une expédition qui aurait pu tourner tout autrement. Le 6 janvier 1793, la Convention l'admit à sa barre, où il ne manqua pas de prononcer un beau discours, auquel Treilhard, qui présidait, répondit par ces quelques paroles : « Encore un Bourbon au nombre des vaincus ! Les rois sont ici à l'ordre du jour. Le sang français a été épargné et l'honneur de la nation réparé : vous ne pouviez annoncer de plus heureuses nouvelles à la Convention nationale. Elle applaudit au courage de La Touche, au civisme et à la bonne conduite des équipages. Elle vous invite aux honneurs de la séance. » Pour en finir avec le personnage de Belleville, ajoutons qu'après quelques vicissitudes sous la Terreur, il devint notre consul général à Livourne, ensuite à Gênes, puis préfet et baron de l'Empire.

La cour sicilienne était déjà retournée à Caserte, lorsqu'un

exprès vint annoncer la réapparition de celui qu'on espérait si bien ne jamais revoir, de ce maudit La Touche avec son *Languedoc*. Seulement, c'était maintenant un vaisseau désemparé, qui venait demander du secours là même où il dictait la loi dix jours auparavant. A peine partie, la division avait essuyé une bourrasque : le *Languedoc*, démâté de ses trois mâts, dut renoncer à rallier Truguet sous Cagliari, les vents de la partie ouest permettant tout au plus de songer à gagner Naples, avec une voilure de fortune. Encore faillit-il se perdre sur l'île de Capri en entrant dans le golfe, convoyé par l'*Entreprenant* dont la capitaine Thirat avit inutilement essayé de lui donner la remorque.

Ferdinand n'osa pas refuser une mâture de rechange, que voulurent payer les principaux commerçants français de la ville. Grâce à ces derniers, des relations s'établirent entre les états-majors des deux vaisseaux et les patriotes napolitains, qui s'exaltèrent d'autant. Nos armées de terre et de mer se considéraient alors un peu comme les missionnaires du nouvel évangile de liberté. Nous n'avions encore ni généraux cupides, ni commissaires prévaricateurs, et loin de songer aux conquêtes, nous ne prétendions qu'affranchir nos voisins. Nous étions partout accueillis en libérateurs. C'était l'âge d'or de la République.

Le journal de la Touche-Tréville ne donne sur ce second séjour à Naples aucun détail que celui des travaux exécutés sur le *Languedoc*, à part cette mention du 23 janvier : « J'ai été présenté au roi de Naples qui a reçu les lettres de créance de l'ambassadeur de la République Mackau. Je l'ai remercié de l'ordre qu'il avait donné pour la réparation du navire. On a continué à bord les travaux de gréement. » Mais les chroniques napolitaines parlent de banquets échangés entre nos officiers et les jacobins de Naples. Imprudence que ces malheureux ne tardèrent pas à payer, car les espions de la reine notaient bien entendu ceux qui frayaient avec les étrangers, en attendant que sonnât l'heure des représailles[1].

1. Les premières arrestations eurent lieu deux mois plus tard, d'après une dépêche de M. de Mackau aux Affaires étrangères, en date du 24 mars 1793, disant : « Trois patriotes napolitains viennent d'être mis à une maison de correction ecclésiastique. On ne connaît encore d'autre délit que celui d'avoir

Ce fut le 30 janvier que le *Languedoc* et l'*Entreprenant* quittèrent définitivement Naples, après une relâche de cinq semaines. « On a fait le lendemain l'appel général à bord pour voir s'il nous manque personne, — conclut Henry. — Au contraire il s'est trouvé cinquante hommes de plus et ces hommes sont des déserteurs du roy de Naples. Il y avait des Français, des Allemands, des Piémontais et d'autres couronnes ; il y avait aussi deux hommes qui ont leurs femmes et leurs enfants, dont il y a l'un qui a six mois et l'autre trois mois et demi. »

Et si l'on veut savoir pourquoi j'ai entrepris ces recherches relatives à un épisode de notre révolution jusqu'ici resté sans historien, ce fut tout simplement la curiosité d'en savoir plus long au sujet d'une vieille gravure où un grenadier faisait très peur au roi de Naples sur son trône, laquelle gravure existait autrefois à la Bibliothèque Nationale. Mais je n'ai jamais su la retrouver, si toutefois elle y existe encore, afin d'en donner une description qui eût illustré ce petit récit.

ÉMILE VEDEL

donné à déjeuner au citoyen La Touche et chanté à son bord. C'est le premier effet des nouvelles de Sardaigne. » L'amiral Truguet venait en effet d'y subir un grave échec, par suite de l'insubordination que montrèrent les fameux volontaires nationaux, pris de panique avant même d'avoir vu l'ennemi. Quant aux chansons que rappelle M. de Mackau, il s'agit probablement d'un hymne tyrannicide, du poète patriote Joseph Albarelli, que l'abbé Antoine Jerocadès, autre patriote, aurait chanté à bord du *Languedoc*. Cela d'après un opuscule, *Il Decennio*, écrit en 1799 pour sa défense par Joseph Albarelli, lorsque les républicains l'accusèrent d'espionnage. (Voir *J. Giaccobini Napoletani prima del 1799* dans les *Studii Storici* de Benedotto Croce, Rome, 1897.)

LES MASCRAN[1]

VII

Le dos à la fenêtre, les jambes croisées, M. Mascran fumait sa pipe de bois; il lisait, très attentif, des pièces qu'Abel venait de lui apporter, n'arrêtant sa lecture que pour cracher dans les cendres. Abel, assis en face de lui, avait laissé éteindre sa cigarette : il regardait son père, il regardait par les fenêtres à petits carreaux le mur ensoleillé que l'étroitesse de la rue faisait proche. Comme il l'avait décidé la veille, en revenant de Buret, il voulait parler de Saffre; il voulait s'entendre confirmer que sa dette avait été payée avec de l'argent emprunté à Saffre, remontrer les dangers de cet emprunt, le faire rembourser, — savoir, enfin, et aussi se délivrer d'une contrainte affligeante. — Il était résolu, sans crainte d'offenser le vieillard, qui avait évidemment erré. Mais il se demandait si M. Mascran, détaché de tout respect humain, l'épiderme rude et la dent féroce, comprendrait son embarras.

La lecture achevée, M. Mascran rendit les papiers à Abel en formulant son avis.

— Bien! — dit Abel.

Il restait assis. Son père, qui avait de l'ouvrage, s'étonna qu'il s'attardât : ce n'était point l'habitude.

1. *Published May fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

— Tu as autre chose à me dire?

— Oui, au sujet de Saffre.

Le vieillard le regarda :

— Saffre?... Jean Saffre, le marchand de fromages?...

— Lui-même. Depuis que tu l'as fait venir pour lui emprunter...

— Qu'est-ce diable que tu me chantes là?

— Tu ne lui as pas emprunté cinquante mille francs, la semaine dernière... non, il y a une douzaine de jours, pour payer ma dette de jeu?

Abel avait parlé très vite, avec un sursaut de plaisir. M. Mascran ne répondait pas. Ses regards, tendus vers son fils, enfonçaient en lui leurs pointes qui le transperçaient, tandis que ses yeux, à lui, demeuraient impénétrables. Ainsi fouillé au plus secret de sa pensée, et en même temps incertain sur la pensée de son père, Abel entreprit de s'expliquer. En phrases multiples, avec des redites, il rappela les faits très simples de cette journée : M. Mascran père, ne sortant pas cet après-midi, lui avait fait remettre, le soir, les cinquante mille francs promis le matin, et, d'autre part, Saffre, qui n'était pas un client, avait été appelé par M. Mascran, était venu à cet appel, parti, puis revenu... Abel raconta franchement que de ces faits il avait induit un emprunt de M. Mascran au marchand, lequel sans doute se contentait d'un intérêt médiocre... M. Mascran se taisait toujours, et Abel continuait de parler : ce silence et le terrible regard du vieillard le gênaient, mais pour donner une forme expressive à sa pensée, non pas dans sa pensée même, ni dans sa volonté d'être éclairci. Il commençait de croire que sa joie avait été trop prompte : c'était bien de Saffre que venait l'argent. Dans la lourdeur menaçante de ce silence où ses phrases boursouflées sonnaient mal, il souhaitait un mot de son père.

Soudain M. Mascran grogna :

— Si maintenant on se met à m'espionner, c'est du propre!

Son regard s'était comme replié, et n'était plus que vaguement maussade.

— Il ne s'agit pas de t'espionner, — protesta Abel, — et tu sais bien que je trouverais aussi ridicule qu'inconvenant de me permettre envers toi la moindre observation : je ne l'ai jamais

fait, je ne commencerai pas aujourd'hui. Si je t'ai parlé de cette visite de Saffre, et de l'argent que tu lui aurais emprunté, c'est que je suis très ennuyé à cause de cet homme.

Il se tut, un instant. Il voulait donner l'impression complète de cet ennui : lentement, avec des mots plus sûrs, il représenta l'audace du marchand, fort du service rendu. Toutes les susceptibilités de son orgueil et de son snobisme crièrent une sincère douleur.

— Il est homme à me jeter à la figure, en plein cercle, que son argent a servi à payer ma dette. Cela, je ne le veux à aucun prix : tout, plutôt que cela!... Il faut donc que j'accueille ses ouvertures, que je l'impose à mes amis. Demain il peut me faire entendre qu'il désire être invité chez les Terremont, chez d'autres... C'est le plus cruel des chantages.

— Peuh! — fit M. Mascran père.

Il montra des yeux gouailleurs. Au vrai, sous l'élégance prestigieuse qu'il admirait en son fils, jamais l'enfantillage irrémédiable ne lui était apparu si crûment.

— En vérité,... — répliquait Abel.

Les bras croisés d'indignation, il était au moment de se fâcher : car, outre la souffrance d'orgueil, le sentiment d'une incorrection lui était insupportable. Son père l'apaisa d'un geste :

— Réponds à Saffre comme il te plaira : il ne peut rien contre toi.

— Non? — dit Abel. — Ce n'est pas à lui que tu as emprunté les cinquante mille francs?

— Je ne lui ai rien emprunté du tout.

Le visage du vieillard était calme, sa voix ferme, et son sourire parfaitement aisé, avec une sorte de malice plus douce que d'ordinaire. Toute la pensée d'Abel, souffrante et contractée, se détendit.

Par une de ces sautes dont son esprit trop mobile était coutumier, il ne croyait plus rien de ce qu'il avait cru l'instant d'avant; — il eut seulement cette question machinale à la fois et inutile autant que serait une poussée légère sur une porte qu'on est certain d'avoir fermée :

— Tu avais donc les cinquante mille francs?

— Il faut croire!

UofM

Restait bien à savoir pourquoi, le même jour, Saffre, appelé en hâte, était venu deux fois. Mais, si cette curiosité se fit sentir à Abel, c'était un résidu négligeable de ses soucis; l'essentiel, la crainte que Saffre n'eût payé la dette de jeu, avait disparu.

— Eh bien, alors, nous allons voir! — dit-il joyeusement.

Il était debout : sa tête eut des mouvements comiques; ses yeux prirent un peu de la dureté qui était habituelle à ceux de M. Mascran.

— Veux-tu un conseil? — fit le vieillard. — Sois très bon garçon avec Saffre. Avant peu, nous aurons besoin de lui, nous, tout notre parti. Nos amis n'ont pas trop d'argent : ils tiennent à ce qu'ils ont. Je ne peux plus rien leur faire donner. Le marquis n'est pas inépuisable. Je lui ai tant demandé! je n'ose plus... Tandis qu'avec Saffre...

— J'entends, — fit Abel; — tu peux compter que je le traiterai sans méchanceté. Seulement, autre chose est de se sentir à sa merci, ou de le voir venir et de lui accorder certains égards, en rapport à la fois avec ce qu'on attend de lui et avec ce qu'il mérite.

— Beaucoup de ménagements! — reprit le vieillard.

Cette fois, il s'installait définitivement à son travail. Ses yeux, fixés aux feuilles jaunies d'un acte de vente très ancien, eurent seulement vers Abel qui sortait, léger, fringant, et qui s'en fût étonné s'il l'avait aperçu, un regard singulier, de menace, d'orgueil inquiet et tendre, et enfin de pitié.

Le colonel de Nérandières était très justement fier de son tennis, entretenu par les ordonnances comme est astiquée une plaque de ceinturon. Mais il se contentait de le mettre à la disposition de ses amis; il ne jouait plus. Sur chacun des côtés longs du « cours », au milieu, le grillage s'évasait en deux larges rotondes, qui, tour à tour, l'une le matin, l'autre le soir, étaient en pleine ombre : des tables, des fauteuils de jardin y accueillaient les simples spectateurs, les joueurs au repos. C'est là qu'on prenait le thé, et que M. de Nérandières se consolait de ne plus lancer de balles, parmi la gaieté de ses lieutenants et les sourires des jeunes femmes. Madame de Nérandières, parfois, consentait à une partie; mais, appliquée

trop tard à ce sport, elle ne dépassait pas une bonne médiocrité dont l'évidence l'agaçait; elle préférait s'agiter entre ses hôtes : on lui reconnaissait unanimement le mérite le plus éminent et le plus nécessaire dans sa fonction, l'entrain. Elle en avait la faculté complète, le don de s'intéresser à tout, de s'amuser de tout, d'animer les humeurs les plus engourdies; elle en avait surtout les moyens physiques, la vivacité infatigable.

Entre les deux plus forts joueurs, le lieutenant d'Assonne et madame Jeansin, femme d'un avocat de la ville, il y avait eu un *single* émouvant. A la fin, sur un coup de madame Jeansin, qui sut relever une balle désespérée :

— Je n'ai rien vu de plus magnifique! — s'écria madame de Nérandières.

Elle se retourna pour communiquer son enthousiasme, et aperçut Abel :

— N'est-ce pas?

— J'arrive, — répondit-il.

Jamais il n'avait été si beau, ni paré avec une plus heureuse et délicieuse élégance. Dans la lumière éclatante, l'or de ses moustaches, son teint clair, la flamme sourdement vibrante de ses yeux bleus éblouirent madame de Nérandières.

— Vous êtes beau comme un astre! — lui dit-elle avec une conviction émerveillée.

Il sourit sans inutile modestie : il savait qu'elle disait vrai. Elle l'examina plus attentivement : tout ce qui chez lui, depuis la journée de Tresles, étonnait et irritait les hommes, se résolvait pour elle, parce qu'elle était femme, en un charme dont le mystère lui restait fort accessible.

Elle sourit, à son tour, d'une sympathie amicalement jalouse.

— Mon cher, vous sentez l'amour à plein nez!...

Abel ne répondit pas; ses paupières, un moment pressées sur ses yeux, livrèrent ensuite à madame de Nérandières, d'un regard lourd et passionné, tout le secret de sa victoire.

— Justement, madame Varignot est seule aujourd'hui. Allez vite vous montrer tel que vous êtes!... Pauvre petite malheureuse, elle a besoin de voir ça, de l'amour!... Vous voulez bien?

Les paupières d'Abel battirent encore et son sourire s'ac-

UofM

cusa, mais de surprise. Ah! ah! madame Varignot?... Oui, il la voyait alanguie de vagues et amples désirs qui sollicitaient un peu de charité; il voyait ses yeux gris, beaux déjà, avec leur éternelle prière, comme ils seraient, sans doute, à l'heure où elle serait exaucée... Mais madame Varignot, pour lui, aimé de la marquise de Buret!... Sa bouche eut une moue de dédain léger, et indulgent d'ailleurs, car il savait gré tout de même à madame de Nérandières de l'hommage qu'elle lui rendait. Il obéit sans hâte : madame Varignot, debout, causait avec une autre femme. Il prit le temps de saluer tout le monde, de dire, au passage, très suffisamment, tous les mots qu'il fallait dire, gracieux ou galants; il arriva enfin jusqu'à elle, la dernière, comme elle se trouvait seule. Ils s'assirent dans ce coin un peu écarté où il l'avait rejointe.

Vraiment, madame de Nérandières avait raison : il était là, près de madame Varignot, un peu penché, les coudes sur les genoux, jouant avec sa canne; il la regardait à peine, et disait des choses insignifiantes et gaies; mais l'immense joie, la force infiniment vaniteuse de conquête, qui étaient en lui, rayonnaient sur la jeune femme et l'avaient bouleversée. Elle coupait de paroles, de rires, les phrases d'Abel : paroles et rires étaient maladroits, car elle manquait d'esprit; Abel les jugea plus maladroits encore qu'ils n'étaient, car il ne causait aisément qu'à la condition de n'être pas interrompu.

Cependant les yeux gris, libérés de l'alanguissement des longues paupières, se découvraient si larges, si lumineux, qu'il pardonna les maladresses à leur beauté : c'était comme dans une eau gris perle un feu mouvant qui tour à tour brille et se noie. Abel eut un retour de pensée inconscient vers d'autres yeux, ceux de madame de Buret : ils n'étaient pas plus ardents, ils avaient moins d'humbles et suppliantes caresses; mais il les avait vus, si hautains pour d'autres, frissonner sous ses baisers, se fermer à demi, rester ainsi, voilés, dans la merveilleuse stupeur d'une extase d'où il eût été délicieux de ne plus s'éveiller jamais. Près des yeux gris qui espéraient, il revit ces autres yeux. Et tout son être frémit de joie mâle. En même temps, il reconnut devant lui, comme l'avait annoncé madame de Nérandières, dans le regard de madame Varignot, sur ses lèvres tremblantes, dans tout son corps ployé, l'anxiété presque

douloureuse qui adorait en lui l'amour même. Ses regards cessèrent de flâner autour d'elle et s'appuyèrent un peu sur les yeux inquiets : il marqua ainsi qu'il la comprenait, et qu'il était bien tel qu'il lui apparaissait, parce qu'il était infiniment capable d'aimer, infiniment digne d'être aimé.

— Les mots me manquent pour vous exprimer combien je vous trouve belle, — dit-il soudain.

Elle sourit, mais son sourire resta suppliant.

— Pas si belle que... que d'autres ! — murmura-t-elle.

Il écarta d'un geste bénin cette allusion. Mais, en même temps, parce qu'il convenait qu'elle souffrît un peu pour exhaler le charme suprême de sa beauté, il ajouta :

— Je sais bien que cette admiration dont je ne peux pas trouver les termes, d'autres vous la disent aussi. Et, à vous voir si vibrante d'amour, je serais tenté de croire que vous êtes très amoureuse et très aimée.

Les yeux gris, d'une perfection presque animale de couleur et de forme, s'embellirent d'une vraie douleur : les paroles d'Abel avaient pénétré jusqu'aux plus délicates profondeurs de cette créature sans défense. Il l'admira davantage, souffrante ainsi, spiritualisée, et si amoureuse de l'amour ! A cet instant, l'image de la marquise s'éloigna : car la colère, l'impatience, le désir ne lui avaient jamais donné ce tressaillement de tout l'être sensible. Madame Varignot était plus complètement belle avec son regard de souffrance aiguë, et sa stupeur de blessée. Il se sentit le pouvoir d'apaiser cette souffrance, aussi aisément qu'il l'avait provoquée.

Ses yeux enveloppèrent la jeune femme comme d'une étreinte vigoureuse et très douce :

— J'ai une immense pitié pour les femmes qui laissent écouler leur vie sans avoir su ce que c'était que d'aimer et d'être aimées. En vérité, ce n'est pas vivre. J'ai connu ainsi une femme mieux que jolie, gracieuse et toute rayonnante de tendresse. Elle avait épousé, très jeune, un très brave homme, insouciant et gauche. Gâtée, choyée, elle eut par lui tous ses désirs satisfaits, tous, sauf celui d'éprouver cette joie singulière pour laquelle les hommes et les femmes font tant de folies. Elle en resta étonnée ; puis son étonnement devint de la tristesse, une grande tristesse : elle était toujours jolie, mais

elle se fanait, réellement. Ce fut alors que son malheur et son charme attirèrent vers elle un homme qui l'aima : elle aima, à son tour. Vous avez vu peut-être des fleurs étiolées s'épanouir parce qu'on leur donnait de l'air, de la lumière? Ce fut chez elle aussi soudain et aussi beau. En un rien de temps, elle devint souriante, heureuse. Elle est toujours ainsi, et, quand il m'arrive de la revoir, moi qui sais son aventure, j'admire ce que l'amour a fait d'elle, comme il ferait de toute autre qui bravement se confierait à lui.

Apaisée très vite, la souffrance de madame Varignot n'était plus qu'une inquiétude enchantée, telle qu'en montrent, aux contes féeriques, les yeux des enfants. Était-ce vrai tout ce qu'il disait? Et, si c'était vrai, avec qui s'embarquer pour ce bienheureux pays où le rêve d'épanouissement et de joie serait réalisé dans la vie de chaque jour? Elle murmura :

— C'est une merveilleuse histoire. Mais votre amie eut la bonne fortune de rencontrer un homme qui l'aima véritablement. Combien d'autres se sont crues aimées, et ont été durement punies de leur faiblesse!

« Ainsi, — pensa Abel, — voilà tout le résultat de la surveillance de ce Varignot! Cette femme est prête à prendre un amant, s'il lui paraît suffisamment prouvé que ce ne sera pas pour un soir. »

Il observa qu'aux mouvements de sa tête, le corsage d'été, très échancré autour du cou, découvrait une peau, moins fine peut-être que celle de madame de Buret, moins brillante aussi, mais d'un tissu uni, comme tendu, et d'une blancheur éminemment favorable à la gourmandise des baisers. Il eut, à cette vue, l'énergie des sincérités ardentes qui émeuvent et décident.

— Oui, vous avez raison, il faut savoir choisir. Vous, madame, si délicieuse, entre toutes les sollicitations que vous pouvez sentir autour de vous, prenez soin de choisir celle qui vient d'un homme sérieusement épris.

Les yeux gris l'interrogeaient, avec l'espoir que lui peut-être serait cet homme.

— Vous rappelez-vous — dit-il en se penchant un peu plus vers elle — le bal du cercle, au printemps, où vos épaules étaient si belles, avec de simples nœuds de velours et de tulle

qui retenaient le corsage? Je me suis dit, ce soir-là, que pour obtenir d'être aimé de vous, toutes les audaces me tenteraient, que tous les dangers me plairaient, même celui de braver une surveillance qui certainement doit vous être odieuse. Mais je ne savais pas, je ne comprenais pas que vous aviez, comme la jeune femme dont je vous ai conté l'histoire, le grand désir d'aimer... Peut-être aussi que je me trompe, à cette heure, peut-être n'avez-vous pas ce désir?

Elle ne put s'empêcher de sourire à la venue des paroles qu'elle sentait prochaines.

— Alors, dites, laissez-vous aimer! Nul, mieux que moi, ne vous comprend, ne vous souhaite ce bonheur que j'ai vu s'épanouir chez mon amie. Et je suis sûr qu'en moi vous trouverez... ne pensez-vous pas que vous trouverez celui-là même que vous cherchez?

Elle s'abandonna de toute la douceur amoureuse de ses yeux.

— C'est bien difficile, — répondit-elle, — si étroitement surveillée, dans cette ville où tout le monde épie le moindre pas!...

— Fiez-vous à moi : je saurai bien, sans que vous ayez rien à redouter, ni de votre mari, ni de personne, vous rejoindre, vous voir, vous parler...

Il prit sa main et la baisa avec ferveur, en ajoutant :

— Et vous aimer...

A ce baiser, elle fit un effort de protestation :

— Vous vous trompez..., — commença-t-elle.

Mais déjà il s'était levé. Il avait eu tout de suite l'idée d'obtenir de la « colonelle », par une insinuation câline, l'éloignement de Varignot, pour quelques jours. Dans l'impatience de sa convoitise, il voulait parler, sans retard, à madame de Nérandières. Il lui fit un signe : elle se détacha, en effet, et le rejoignit. Mais, frappée, sans doute, de la fièvre trop ardente de ses yeux :

— Ah çà! — dit-elle, — pas de bêtises, mon cher! Je veux bien que vous donniez quelque amusement à cette petite femme en peine. Mais pas le grand voyage, hé! Je suis responsable de toutes mes inférieures et je n'entends pas que vous partiez avec celle-ci, de votre pas léger... surtout, monstre que vous êtes, étant déjà engagé dans un autre voyage..., n'est-ce pas?

UofM

En une seconde, Abel avait changé sa mine, voilé l'éclat de ses yeux. Il souriait innocemment à ces reproches.

— Vos craintes sont très injustes pour moi, ma colonelle. J'ai obéi à vos ordres en allant bavarder avec cette charmante petite femme. Mais je ne sais pas, hélas! emporter ainsi les cœurs d'assaut. Tranquillisez-vous. Ce qui défend madame Varignot, c'est elle-même. En revanche, ce qui l'exaspère et la précipitera aux suprêmes bêtises, c'est la tyranique surveillance de son mari. Si elle prend un amant, ce sera non pour l'amant, mais contre l'époux.

— Et c'est bien là-dessus que vous comptez, mauvais sujet!

— Ma foi, si elle doit tromper le capitaine, j'aime mieux, pour moi-même, que ce soit avec moi.

— Bien, j'ouvrirai l'œil! et, pour commencer, je parlerai à Varignot, ou plutôt, je l'espacerai un peu, je donnerai un peu d'air à sa femme... Oh! vous pouvez rire, vous verrez...

Abel riait, en effet.

— Vous abusez de ma franchise, c'est très vilain. Enfin!... Faites pour madame Varignot comme pour vous... Hein? si le colonel montait la garde à vos côtés pour vous empêcher de trébucher!...

— Il est sûr que ça ne traînerait pas, — dit-elle avec candeur. — Sûr que je trébucherais, et même un peu plus.

— Laissez donc trébucher un tantinet madame Varignot!

— Non, — conclut-elle, avec fermeté, — ça, non... Et, à propos, que vouliez-vous me dire?

— Ce que je voulais?...

Il hésita, ayant tout obtenu. Au hasard, il inventa un projet de promenade en bande : il fallait toujours, pour les goûts de madame de Nérandières, qu'il y eût un projet en train.

Du tennis, isolé à un bout de la ville, il regagna allègrement le quartier central et la place, pour se rendre au cercle. Il était étourdi d'une légère et mousseuse ivresse. Tout réussissait si bien! Madame de Nérandières allait s'employer résolument, pour sauver la vertu de madame Varignot, à lui ménager la liberté qui serait propice à sa chute. Et ce cou si tendre, ces épaules très blanches, il était donc certain de les avoir, cependant que la marquise préparait son départ, et plus tard, quand il reviendrait de Luchon. Les beautés diverses de ces

deux femmes affleurèrent à sa pensée, comme une chair qui accède à la prière impatiente d'une bouche. Des complications, oui : il aperçut qu'il aurait à manœuvrer... Il verrait. Il avait bien le temps, et il savait assez manœuvrer! Pour le présent, il eût été stupide de gâter sa joie... Il allait, la tête un peu baissée; il arriva ainsi sur le square.

— Vous avez l'air bien content?

Ces paroles l'arrêtèrent devant Saffre, qui les lui adressait sans ironie, et dont les yeux mauvais s'essayaient loyalement à la cordialité. Les doigts toujours occupés à rouler une cigarette, le marchand avait détaché une de ses mains qui se tendit vers Abel.

— Tiens! monsieur Saffre! — dit l'autre.

Il gardait son air « bien content », et qui, même, fut un peu plus content. Car, devant ce visage, devant ces yeux verts redoutables dans l'étendue sombre du teint, c'était un plaisir de se rappeler à la fois que Saffre avait été dangereux et qu'il ne l'était plus.

— Monsieur Saffre!... et comment va?

Pour obéir à son père, et parce que c'était aussi son envie du moment, il voulait se montrer encourageant, aimable.

— Faites-vous la hausse ou la baisse?

— C'est la baisse, — dit Saffre avec une moue chagrine. — Le Midi regorge de fruits; et, quand le Midi a des fruits, il ne veut pas manger de fromage.

— Drôle d'idée! — fit Abel.

Ils causèrent amicalement. La bienveillance d'Abel enhardissait le marchand, qui le traita plusieurs fois de « mon cher ». Abel acceptait ces familiarités. Puisqu'il était libre, quand il en aurait assez, de remettre l'individu à sa place!... Libre!... Tout de même, quelle angoisse c'eût été de se sentir définitivement à la merci du cynisme de cet être!... Il expliquait, paisible et net, ce Saffre, la vaste spéculation qui, au début de chaque campagne, s'organisait dans son cerveau, aux cellules toujours prêtes comme les casiers de ses caves immenses. L'argent, chaque année, affluait, d'un mouvement nécessaire, régulier. Abel le voyait, le flot coutumier, s'ébranler, s'avancer, à la voix du marchand. Il se rappelait le mot de son père : « Avant peu, nous aurons besoin de lui,

nous, tout notre parti... » Certes cet homme était une force qu'il fallait garder pour soi, et ce pouvait être facile. Encore une fois, M. Mascran avait eu la vue large, pénétrante, qui ne s'embarrasse pas des misères, — réputation douteuse, répugnances mondaines. — Abel, dans son admiration pour son père, fut sur le point de s'avouer que c'étaient là des misères. Mais il fallait être M. Mascran lui-même pour en juger ainsi, il fallait dominer de très haut les impulsions, les règles toutes conventionnelles qui gouvernaient la vie de la petite ville... Qui donc, sauf M. Mascran, aurait pu se permettre cette hardiesse de solliciter Saffre?

« Au fait, mon père l'a-t-il sollicité? se demanda Abel. Quand il l'a fait venir, ce fameux jour où j'attendais mes cinquante mille francs, ce n'était pas pour les lui emprunter : bon! Mais alors pourquoi? »

Cette curiosité lui était demeurée, à la fin de son entretien avec M. Mascran : oui, pourquoi son père avait-il fait venir le marchand de fromages? Modérée, tout d'abord, elle n'avait pu l'exciter suffisamment à une question indiscrète. Elle s'avivait maintenant, non pas impatiente, mais seulement comme chatouilleuse. Ainsi que beaucoup d'hommes, de nature très voisine de celle des femmes, Abel était infiniment curieux. Cela le tenta, l'amusa par avance, de surprendre un secret qu'il n'avait pas osé se faire dévoiler par son père, et brusquement il demanda :

— Quelle est donc cette affaire pour laquelle vous êtes venu deux fois l'autre semaine, appelé par mon père?

Il avait parlé très simplement, les yeux à peine luisants de malice intriguée :

— Mais, — fit Saffre, — j'ai promis à monsieur Mascran père le secret le plus absolu!...

— Oh! voyons, pas avec moi.

— Ma foi, je ne sais pas, il est certain que vous... Et, d'ailleurs, à vrai dire, la chose ne vaut pas la peine qu'on fasse tant de mystère... Du moins je n'aperçois pas...

— Alors?

— Oh! je veux bien vous dire... mais, au moins, soyez plus discret que moi!... Monsieur Mascran m'a fait venir pour m'emprunter soixante mille francs.

— Pour vous emprunter?...

La surprise d'Abel fut de la plus touchante sincérité.

— Pas pour lui, bien sûr! — reprit Saffre avec un rire heureux d'homme riche et qui aime les autres d'être riches aussi. — Je sais bien qu'il n'en a pas besoin. Il pourrait plutôt me prêter... Non, ces soixante mille francs étaient pour un client à lui, à vous, et qui est mon client à moi, Vermenouse, le fermier du Chaumeil.

— Vermenouse? — répéta Abel.

Il était devenu très sérieux, à ce nom, et il traçait sur le sable du square, avec sa canne, des lignes, des ronds auxquels ses regards se fixaient.

Saffre expliqua : dans une affaire de succession, le fermier avait besoin, le jour même, de cette somme. Il aurait dû l'avoir : tout le monde le supposait assez riche! En réalité, il n'avait rien, sa petite fortune gaspillée en mauvais placements. Cependant, ayant promis ces soixante mille francs, il avait avoué sa détresse à M. Mascran, qui s'était chargé de lui trouver un prêteur absolument discret.

— Et — poursuivit Saffre — je suis très reconnaissant à votre père d'avoir pensé à moi. Je le lui ai dit, du reste. Comme il m'offrait de garantir personnellement l'emprunt de Vermenouse, je lui ai répondu : « Monsieur Mascran, je ne veux pas de votre garantie. Vermenouse est un travailleur économe et rangé; vous me demandez pour lui un service comme pour vous : ça suffit. Quant au silence, comptez-y : cela ferait trop de tort à cet homme, si l'on savait. Gardez l'acte de reconnaissance dans vos papiers : c'est encore plus sûr... Et puis je vous promets que je n'oublierai pas la confiance que vous me témoignez. C'est moi qui suis votre obligé, et si, pour autre chose, vous avez besoin de moi, allez-y! Il y a des fromages dans la cave et il y a des écus dans la caisse! »

Saffre fit sonner joyeusement dans sa poche une poignée de pièces, qui n'étaient d'ailleurs que des sous. Les yeux toujours baissés, Abel posa diverses questions : on eût dit qu'il tenait à faire modifier dans le récit du marchand tel détail qui lui paraissait incroyable, et même, un peu plus, qu'il cherchait à se faire prouver que l'emprunt avait une signification autre. Mais Saffre répéta, en usant des mêmes mots, qu'Abel avait

trop bien retenus, la demande de M. Mascran père, ses réponses, tout leur entretien.

Tournant autour du square, ils étaient arrivés devant le cercle : l'habitude, à cette heure, les y conduisait. Mais, sur le point d'entrer, Abel dit rapidement :

— Je n'ai pas le temps maintenant. Un rendez-vous...

— On vous verra, ce soir?

— Bien sûr!

Il s'en alla vers la vieille maison. Il était bouleversé, furieux.

« Que veut dire cette histoire?... Vermenouse a besoin de soixante mille francs?... à propos de cette succession qui est seulement de vingt-cinq ou trente?... Il n'a plus d'argent, alors que je lui ai placé encore, le mois dernier, quinze mille francs sur hypothèque?... Pourquoi ces mensonges?... Ce sont des mensonges... Mon père a perdu le sens... Si sa tête se troublait!... Il a plus de soixante-quinze ans... »

Cette hypothèse, que le vieillard faiblît tout à coup, l'épouvanta : pour l'avenir, quel fardeau s'abattrait sur ses épaules! Toute l'étude à diriger!... Et dans le passé quelles fautes, quelles erreurs ne découvrirait-il pas?... Cependant, quelques heures plus tôt, il avait vu son père si ferme en la vivacité de son esprit! Et Saffre, homme sans illusions, venait de célébrer encore la promptitude et la sûreté de cet esprit, les avait admirées le jour même où l'emprunt s'était conclu, où M. Mascran père avait conté la fable absurde de Vermenouse!

— Ah mais! — dit Abel à mi-voix. — C'est moi alors qui perds la tête!... De deux choses l'une, ou mon père a eu le cerveau troublé, ou...

Il n'osait se formuler le second terme de l'alternative. Comment qualifier cette manœuvre qui avait consisté, pour avoir soixante mille francs de Saffre, à inventer les besoins pressants de Vermenouse?... Les mains aux tempes, les coudes sur son bureau très bien ordonné, Abel regardait devant lui, ahuri, et ses regards, cherchant la bonne réponse, celle qui tout de suite l'aurait remis d'aplomb, ne rencontraient que le vide, un grand vide, des cercles élargis, fuyant... Ses raisonnements, le simple bon sens le poussaient vers cette conviction : « C'est un acte abominable! » Il cherchait à quoi se

retenir, il ne trouvait pas. Mais soudain cette idée rétablit son équilibre :

« La signature de Vermenouse!... il aurait fallu que Vermenouse donnât la signature!... Or, ce jour-là, j'en suis certain, Vermenouse est venu me voir, dans la matinée; je le reconduisais quand j'ai rencontré ma femme prête à me faire une scène. C'est l'après-midi que mon père a mandé Saffre, qu'il lui aurait proposé ce prêt de soixante mille francs au fermier. Mais le fermier était parti : il n'a donc pas pu signer. Et toute cette histoire que vient de me conter Saffre est bien un mensonge, mais un mensonge imaginé par lui. C'est évident! »

Sa joie montait, montait : il se sentait sauvé de la conviction terrible. Mais, rude et définitif comme un coup de rame sur la tête d'un naufragé, ce souvenir l'accabla : « Vermenouse a quitté l'étude avant midi, et Saffre n'est venu qu'après midi. Mais cette signature de Vermenouse qu'on n'aurait pu avoir le soir, qui était indispensable pour l'emprunt, on est allé la demander à Vermenouse, le matin, à l'hôtel où il descend, et c'est mon père lui-même qui a voulu qu'elle lui fût demandée. »

Comme on voit des ombres, projetées sur l'étendue blanche d'un écran, préciser rapidement leur silhouette, il voyait la série des faits et des êtres surgir, prendre relief.

A dix heures environ, il avait reçu le fermier Vermenouse; il lui avait fait accepter, pour ce petit héritage de vingt-cinq ou trente mille francs qui devait se partager entre lui et son frère, un projet de transaction; il ne lui avait pas demandé de signature : on devait obtenir d'abord le consentement du frère.

« Je lui ai même dit, je m'en souviens, que, si sa signature était nécessaire, je lui enverrais le clerc à bicyclette... Oui, parfaitement!... »

Vers onze heures, il reconduisait Vermenouse, qui était alors entré chez M. Mascran, pour un bail avec le marquis de Buret; au même instant, sur le palier, il avait trouvé sa femme; madame Mascran, insistant pour qu'il payât sans retard sa dette de jeu, l'avait décidé à solliciter aussitôt de son père les cinquante mille francs. Dans le cabinet de M. Mascran, il n'était resté que deux ou trois minutes.

« Mon père avait les yeux baissés, il me semble du moins,

car je n'osais trop le regarder. Il m'a dit : « Tu vas bien! » et, presque aussitôt : « Tu auras ton argent ce soir. » Puis il m'a interrogé sur les affaires de Vermenouse, sur mon projet de transaction; il m'a demandé si j'avais pris par avance la signature du fermier. Je lui ai dit que non. Il a voulu alors que, sans perdre de temps, le clerc allât à l'hôtel de Vermenouse lui faire signer une feuille de papier timbré, en blanc. Et c'est moi-même qui ai dit au clerc : « Allez prendre la signature de Vermenouse à son hôtel. » Et il y est allé, puisque Vermenouse, hier, voulait savoir pourquoi cette signature que je n'avais pas jugée nécessaire, dans mon cabinet, quand nous causions... Ainsi, on avait la signature de Vermenouse sur une feuille blanche : on a pu, au-dessus de la signature, écrire une reconnaissance de soixante mille francs, des soixante mille francs que, le soir même, Saffre prêtait. Vraiment il n'y a aucune impossibilité... On a dit à Saffre : « Vermenouse a besoin de soixante mille francs ». Il s'est empressé de les apporter, et, comme titre de sa créance, sur la feuille signée par Vermenouse, on n'a eu qu'à libeller au-dessus de la signature : « Je reconnais devoir à M. Saffre, etc. »

Tout ce raisonnement s'était établi dans l'esprit d'Abel avec une prompte facilité. Quand il en vit le terme, il fut si révolté de cela, contre lui-même, qu'il éclata de rire :

« Quel roman! Jamais personne n'a inventé pareil conte à dormir debout!... Et c'est mon père qui aurait fait... »

Il cessa de rire. Il n'avait pas inventé, et son raisonnement n'avait eu tant d'aisance que parce qu'il s'appuyait sur un souvenir récent. A table, un matin, M. Mascran père avait narré une histoire toute semblable, qu'il venait de lire dans la *Gazette des Tribunaux* : un notaire de l'Ouest prenant à un de ses clients, pour une transaction projetée, une signature en blanc, et, avec cette signature, négociant un prétendu emprunt, dont il gardait les fonds. Pendant des années ensuite, les intérêts avaient été régulièrement payés, et ni le prêteur ni le prétendu débiteur n'avaient soupçonné la fraude; pour que tout se découvrît, il avait fallu la déconfiture du notaire, l'instruction, la cour d'assises... En rapportant ces choses, M. Mascran s'était indigné... « Quelle monstrueuse habileté dans la mauvaise foi! Comment se figurer qu'un notaire ira

solliciter d'un client une signature en blanc, et s'en servir après pour se procurer de l'argent?... Mais que ne voit-on pas aujourd'hui!... » Son fils, sa bru avaient fait écho à cette indignation : Abel se rappelait son impression de bien-être, à sentir le contraste de leur honnêteté avec cette ignominie.

L'ignominie, l'odieux abus de confiance, en cette forme d'une signature surprise à la bonne foi d'un client pour extorquer à un tiers l'argent d'un emprunt simulé, cela n'était point sorti de sa seule imagination : cela s'était fait une fois déjà, c'était l'histoire vraie de ce notaire de l'Ouest. Et c'était bien cette histoire qu'il venait d'appliquer à Vermenouse et à Saffre, en supposant que la signature en blanc de Vermenouse avait servi à établir pour Saffre une reconnaissance de soixante mille francs.

Toutes ces possibilités accablaient Abel. Mais il lui manquait une certitude, et, contre les menaces de toutes les terribles vérités dressées autour de lui, l'être paisible et confiant qu'il était moins d'une heure plus tôt se révoltait encore douloureusement.

Il se leva, se mit à marcher. Son esprit, si peu enclin à l'effort, se tendait péniblement pour étreindre, pétrir les faits, les idées, les réduire comme à l'évidence.

« Vermenouse n'avait pas besoin de soixante mille francs : il ne les a pas empruntés, voilà qui est sûr. S'il existe une reconnaissance de soixante mille francs au profit de Saffre, signée ce jour-là par Vermenouse, ce ne peut être qu'un abus de blanc-seing, et c'est la feuille signée en blanc par Vermenouse, à l'hôtel, pour un projet de transaction, qui aura servi à faire le coup. Voilà qui est sûr encore. Cette reconnaissance existe-t-elle, datée de ce jour, signée de Vermenouse? »

Il fut satisfait de s'être ainsi clairement posé la question, dont la réponse ou bien le délivrerait de l'effroyable soupçon ou l'enfoncerait dans un abîme, parmi quelles épouvantes! Cette réponse, il la voulait aussi prompte que possible. La reconnaissance, il voulait la lire, ce soir même. Si elle eût été aux mains de Saffre, il n'eût pas hésité à demander sur-le-champ qu'elle lui fût montrée. Mais Saffre l'avait laissée en dépôt à M. Mascran; elle était à l'étude. Elle devait être

dans un cartonnier qu'Abel connaissait bien, réservé aux affaires dont le vieillard s'occupait seul.

« Ce soir, mon père parti pour la Prade, j'ouvrirai le cartonnier. Je le forcerai au besoin. Je veux savoir. Je ne pourrais pas vivre dans ce doute jusqu'à demain. »

Il était debout devant la glace, contemplant sans la voir une image élégante qui était la sienne. On frappa à la porte.

— Monsieur est servi, — dit Antoine.

— Je descends, — répondit Abel.

« C'est vrai, — songea-t-il, — il faut paraître à table, devant lui... Quelle figure ai-je? »

Il se trouva très pâle, mais les traits immobiles. Il pouvait faire croire à un peu de migraine. Au vrai, c'est à sa ferme résolution de tout savoir qu'il devait de paraître intact, aux autres et à lui-même. Et puis, et surtout, quoiqu'il répétât ces noms : « Vermenouse, Saffre », il ne *réalisait* rien. Clairement, il voyait possible, probable, toute la fraude, l'abus d'une signature; mais, entre ces faits peut-être exacts et la personne de son père, la cloison restait impénétrable, faite de ses sentiments anciens et forts, — le respect, la confiance, l'horreur enseignée par le vieillard lui-même de toute indélicatesse.

Il descendit, il se montra, silencieux de par le droit de sa migraine, mais sans aucun trouble ni des gestes ni du regard. Même il suivit, avec une attention qui n'était pas jouée, les paroles de son père, racontant les embellissements de la Prade, — une nouvelle grange, un pavillon pour le jardinier, une serre contre la maison. — De plus en plus, cette personne, toujours pareille, toujours respectée, de son père, se séparait des actes frauduleux. Abel, par instants, retrouvait dans sa mémoire la chaîne bien liée de ces actes : il en avait un frémissement intime, prompt, aigu comme ces douleurs si justement dites fulgurantes. Mais un coup d'œil sur M. Mascran, la sécurité puissante de ces yeux bleus, le repos du visage marbré, de toute la tête solide, autoritaire, sur les massives épaules, le remettaient en cet état singulier où la croyance que toute la vilaine histoire était probable alternait en lui avec l'impossibilité de croire que son père eût commis une action malhonnête.

Il craignit, un moment, que M. Mascran, au lieu d'aller

à la Prade, ne restât, cette nuit, à la maison, ce qui aurait retardé l'ouverture du cartonnier. Mais, malgré la pluie qui commençait, le vieillard partit, comme d'habitude, avant neuf heures. Tout de suite, Abel voulut se coucher. Il n'aurait pu supporter une heure de tête-à-tête avec sa femme; il espérait qu'elle aussi se coucherait plus tôt, s'endormirait, lui laisserait enfin la liberté entière qu'il fallait pour ouvrir, pour forcer, au besoin, le cartonnier.

Et ce fut, en effet, moins d'une demi-heure après lui que madame Mascran, muette, à pas légers, entra dans leur chambre. Il connaissait de reste les longues cérémonies par où elle se préparait à la gravité de la nuit, — toilette lente, déshabillage qu'interrompaient de subites rêveries, et finalement prières que le froid en hiver abrégeait un peu, qui n'avaient en été aucune raison de se terminer. — Il tenait ses yeux fermés, il attendait. Du dehors, à travers les persiennes, la clarté des jours de juin arrivait encore, atténuée, faiblissante; cependant la chambre s'éclairait de la lumière d'une lampe, vaguement rosée par l'abat-jour. Ces deux lueurs, celle du dehors, celle du dedans, se mêlaient en une buée incertaine et laide. Sous ses paupières closes, Abel sentait cette lumière vilaine. Il attendait, impatient des heures lentes qui s'écouleraient encore, soulagé aussi, comme il arrive en ces sortes d'attentes qui précèdent des faits décisifs de notre vie, par des distractions brusques et totales.

N'avait-il point, par moments, la vision exclusive des images infiniment agréables, souriantes, voluptueuses, dont sa pensée avait été occupée jusqu'à la rencontre de Saffre? C'étaient, la veille, à Buret, le triomphe, les merveilleux baisers de la marquise, ses abandons passionnés, et ces mots balbutiés ou criés dans la folie de leurs caresses : « Je t'aime, je t'adore... Tu es mon aimé... Je suis toute à toi, rien qu'à toi... » C'était, le jour même, la prière ancienne des yeux de madame Varignot qui se faisait soudain si douloureuse, et, après l'avoir remué tour à tour de délices cruelles, de désirs brutaux et comme d'une pitié sensuelle, s'apaisait enfin en leur commun espoir. Lui, lui-même avait vécu ces deux journées, avec toute la variété de ces émotions. Il les vivait encore, dans toutes leurs nuances, dans toute leur intensité. Et l'avenir,

la royauté amoureuse entre ces deux femmes, rayonnait devant lui magnifiquement...

Ses paupières à peine ouvertes aux lueurs douteuses qui traînaient dans la chambre, et cet être qui avait savouré de si bonnes heures, à qui de meilleures encore étaient réservées, tout à coup lui semblait autre que lui-même. Tout, les souvenirs des sensations passées, les espoirs des sensations promises, il les voyait s'arracher de lui, se perdre, les uns tombant sans retour dans le néant, les autres détruits avant que de s'être accomplis, les uns et les autres plus beaux, d'une désespérante beauté, à le faire gémir, hurler de souffrance, parce qu'ils avaient été entièrement siens, et que maintenant ils ne seraient plus jamais en lui, jamais... Quelque chose de sec, de sombre, de borné, succédait aux vastes étendues lumineuses et fraîches. Et, tel qu'un mur haut et nu, cet unique souci barrait tout l'avenir : existait-il dans le cartonnier une reconnaissance de Vermenouse au profit de Saffre? Abel reprenait indéfiniment la série des raisonnements qui avaient acculé sa pensée à cela seul... Fatigué enfin, épuisé, il s'assoupit.

Quand il s'éveilla dans la nuit toute noire, aussitôt le souvenir surgit de ce qu'il devait faire. A peine les yeux ouverts, il était déjà levé. Il s'habilla légèrement, gagna la porte, se trouva hors de la chambre. En quelques pas, il serait à l'étude et jusque dans le cabinet de son père. Sans lumière, il ne tâtonnait que par excès de prudence, connaissant trop bien la disposition et la forme des lieux. Sa main rencontra très vite le bouton de la porte du cabinet. Il entra, et là seulement se résolut à allumer.

Il avait allumé une bougie : sur la cheminée, le flambeau de métal voisinait avec une pendule qui était une simple borne en marbre noir. D'un geste machinal, les mains d'Abel se posèrent sur la fraîcheur du marbre. Combien de fois, tout petit, il s'était amusé de cette froideur dont il aimait à travers tous ses membres le long frisson!... La pendule sonna deux heures : son timbre était fêlé. Depuis tant d'années, il était fêlé! Certainement près de vingt ans avaient dû s'écouler depuis le soir où M. Mascran disait : « Ma pendule sonne faux, ces jours-ci. Il faudra que je fasse réparer la sonnerie. »

Et la sonnerie n'avait pas été réparée. Pourquoi donc? Pourquoi, près de la pendule, le flambeau à trois pieds où brûlait la bougie était-il encore infirme, d'une boiterie si ancienne? Les regards d'Abel errèrent dans la pièce familière, s'arrêtèrent au cartonnier, qui était un disgracieux monument d'acajou plaqué, encadrant le vert noirci des cartons. Tout auprès, sur une chaise, pendait une étoffe sombre. La bougie à la main, Abel s'approcha du cartonnier; pour essayer ses clefs à la serrure, il posa le flambeau sur la chaise; il s'était mis à genoux, et il avait retiré de sa poche le trousseau dans lequel il allait chercher. Cependant la bougie éclairait l'étoffe accrochée à la chaise : l'usure, par larges et longues plaques, y alluma un vague reflet lustré. Abel, qui restait hésitant, ses clefs à la main, s'étonna de ce reflet. Il souleva le flambeau pour mieux voir l'étoffe, et il reconnut un veston, qui avait été noir, — l'habit de travail de son père : — l'usure se marquait aux coudes, au bord de la manche, qui gardait le pli, presque la forme du bras; c'était une chose à la fois inerte et vivante. Depuis combien d'années Abel n'avait-il pas plaisanté son père de la négligence qui lui faisait recevoir, ainsi accoutré, les plus notables personnages, les femmes même? Mais le vieillard, les yeux mi-clos, jovial et bourru, répondait :

— Tu es assez beau pour nous deux. Et la veste neuve que je n'achèterai pas, parce que je n'en ai nul besoin, fera une robe pour Anne, ou un costume pour Henri.

C'est pourquoi durant quatre ou cinq ans peut-être on lui avait vu ce même veston; et c'est pourquoi aussi ni la pendule ni le flambeau n'avaient été réparés. Tout ce qui eût été superflu pour un autre, dans l'argent qu'il gagnait, M. Mascran le distribuait en cadeaux à sa bru, à ses petits-enfants, parfois même à son fils. Quant à lui, son tabac, et de loin en loin un habit, un chapeau, c'étaient toutes ses dépenses.

Abel retourna la manche pitoyable du vieux veston :

— Un pauvre n'en voudrait pas!

Il chercha parmi les clefs. Il cherchait sans hâte : il savait bien qu'il ne quitterait pas ce cabinet avant d'avoir ouvert le cartonnier, fixé sa conviction. Et, tandis que ses regards comparaient la forme et la taille de ses clefs à la serrure du meuble, il se rappelait, il sentait tout contre lui la force bien-

faisante de ce père sur qui s'appuyait toute sa vie. Il avait grandi, il avait eu des jours paisibles, légers, joyeux, passionnés, grâce au vieillard qui l'abritait contre les accidents et contre les ennuis, comme la puissante frondaison d'un chêne abrite contre la pluie, le soleil et les violences du vent. Quelle vie plus délectable que la sienne! quelle protection plus sûre que celle de son père!...

« Celle-ci doit aller. »

Il avait choisi une clef fort banale, celle de son armoire à habits. Instinctivement, il avait compris que M. Mascran, pour défendre ses secrets, comptait seulement sur le respect de tous, de son fils plus que de tous, et qu'il ne s'était point mis en peine d'une fermeture savante ou compliquée. La serrure était en effet banale : la clef entra, tourna aisément, et la petite paroi qui sur le côté retenait les cartons se détacha. Abel tira celui qui était le plus proche de sa main. Une pile de dossiers, tous avec l'inscription : « Affaires du marquis de Buret », emplissait ce carton. Il chercha ailleurs, il vit des dossiers encore, des registres de comptes, qu'il n'ouvrit même pas; sous la rubrique : « Affaires diverses », il pensa enfin qu'il trouverait, si vraiment elle existait, la reconnaissance de Vermenouse. La cote, bourrée de papiers, lui offrit quelques actes qu'il écarta rapidement. Sa main, qui les feuilletait, s'arrêta soudain : au bas d'une feuille de timbre, une grosse écriture avait étalé en fortes lettres la signature : « Vermenouse ».

Il ne fut point surpris : il laissa la cote, le carton ouverts, et, la feuille à la main, vint s'asseoir au bureau de son père. C'était bien, très exactement, ce qu'il avait supposé : au-dessus de la signature, une reconnaissance de soixante mille francs au profit de Saffre avait été écrite. Et ce corps d'écriture, de même que la date : « 18 juin », — lendemain de la foire, — était de la main de M. Mascran.

Ainsi les faits d'abus de confiance se trouvaient vérifiés, et tous, groupés autour de M. Mascran, témoignaient irrécusablement qu'il les avait lui-même combinés, voulus, — la signature en blanc du fermier, l'histoire contée à Saffre des embarras de Vermenouse, enfin l'emprunt de soixante mille francs, tous les détails habilement reproduits de ces manœuvres qui avaient mené le notaire de l'Ouest en cour d'assises.

Quelques heures plus tôt, lors de ses premiers soupçons, de ces raisonnements douloureux qui avaient précédé le dîner, une telle révélation aurait désespéré Abel. Maintenant qu'il avait la preuve, la certitude absolue, il restait, les yeux sérieux et calmes, devant la feuille timbrée, et il se disait seulement :

« De tout autre que mon père, ce serait une infamie. Mais je suis sûr que mon père n'a pas pu commettre une infamie. Pourtant voici l'instrument même de l'abus de confiance. Il ne me prouve rien. Il existe : une reconnaissance a été rédigée par mon père au-dessus d'une signature qui n'avait été demandée que pour mon projet de transaction. Mais pour faire cela, le motif de mon père... »

Il s'arrêta : était-il un motif, une excuse à un acte pareil?

« Je ne sais pas : mon père est incapable d'un acte malhonnête. Quelque chose m'échappe, sans doute, certainement... Je saurai... il faut que je sache. Il y a autre chose que le crime vulgaire. Mon père?... jamais! C'est cette autre chose maintenant que je dois découvrir... »

Il s'enfonça dans des réflexions, des recherches; il s'y perdit; il ne comprenait pas... Un peu de clarté à la fenêtre, dont les persiennes n'étaient jamais closes, le décida soudain à remettre la suite de son effort. La reconnaissance replacée, le cartonnier fermé, il regagna son lit. Longtemps encore, le désir obstiné de voir toute la vérité l'y tint agité, fiévreux : il ne dormit que lorsque apparut la forte et rassurante lumière du soleil.

VIII

Entre mademoiselle Devaluy et madame Varignot, madame Mascran remontait le square, depuis l'église.

Cette heure matinale où elles revenaient de la messe, par le square, par les rues ombreuses, était spécialement favorable, pour toutes les femmes de la bonne société, à des causeries qui assuraient la circulation des nouvelles, réglaient l'opinion et leur donnaient à chacune un des plaisirs qu'elles aimaient le mieux, celui des paroles agiles. Elles s'en allaient lentement par deux, trois, quatre au plus. Elles ne faisaient pas ce tour

du square qui semblait le privilège des hommes. Elles s'attardaient seulement sous les arbres touffus, arrêtées à dire des mots qui pouvaient bien ne servir à rien qu'à leur procurer la satisfaction de parler. Autour du square, par le débouché de toutes les routes, à travers la poussière, dans un bruit de grelots et des claquements de fouets, c'était l'arrivage des voitures publiques. Des principaux villages situés à quinze, vingt, trente kilomètres à la ronde, ces équipages arrivaient ainsi, chaque matin, — attelages de chevaux maigres et vifs, diligences de jadis à vaste capote goudronnée sur une caisse jaune ventrue, ou bien tapissières grises de poussière, surchargées de caisses, de tonneaux, de paquets, qui les faisaient brimbaler terriblement. — Des gens sortaient de ces voitures : les hommes portaient la veste noire et le grand chapeau; les femmes se hâtaient de rabattre leur robe qu'elles avaient relevée dans le trajet pour ne la point salir au cuir douteux des coussins.

Entre ces visages, les « dames » de la ville cherchaient, découvraient parfois un visage connu. Et c'était une occasion de s'attarder encore un peu plus.

— Non, il n'y a personne, — déclara mademoiselle Devaluy.

Elle parut en quête d'un autre prétexte; elle sourit comme pour s'excuser de n'en point découvrir.

— Eh bien, au revoir! — dit madame Mascran.

Elle seule savait prendre ainsi l'initiative de la séparation. Mademoiselle Devaluy accepta de partir, s'éloigna. Mais madame Varignot dit, de sa voix un peu basse et chantante :

— Oh! je peux bien vous conduire jusque chez vous.

Autant la secrète vanité de madame Mascran et toute sa personne se hérissaient de défiance et de crainte à l'approche trop redoutable de la marquise de Buret, autant elles se trouvaient baignées d'aise par les paroles habiles, la douceur infinie de madame Varignot.

D'une intelligence qui était demeurée tout enfantine et ne s'exerçait que sur des soucis, des idées puériles, madame Varignot avait néanmoins la particulière habileté qui accompagne souvent, en des natures très simples, le constant désir de plaire. C'était bien une habileté de cette sorte, souple, instinctive, qui lui avait conservé les bonnes grâces de madame Mas-

cran, alors qu'il n'était presque jamais entre elles d'autre objet d'entretien que celui qui aurait semblé devoir le mieux les brouiller, c'est-à-dire Abel. Madame Varignot parlait d'Abel à madame Mascran, assidûment; et madame Mascran lui répondait complaisamment. Et elles s'entendaient ainsi parce que toutes les paroles de madame Varignot, avec l'admiration la plus franche et la plus ingénue pour cet homme, rappelaient sans cesse à madame Mascran sa gloire d'épouse : toutes, elles lui offraient d'elle-même cette image, qui était vraie, et qui était fausse, d'une femme que toutes les autres femmes enviaient et avaient raison d'envier.

Ce matin, madame Varignot était entraînée à parler par une sollicitude plus tendre : depuis sa causerie, qu'elle ne pouvait pas oublier, avec Abel, au tennis, elle ne l'avait pas revu; il ne s'était montré nulle part qu'au cercle, — et encore, moins souvent que d'habitude. — Elle se demandait avec candeur si sa protestation, au moment où Abel la quittait, n'avait pas été trop vive et décourageante. Justement, le capitaine, envoyé au corps d'armée pour huit jours, venait de la quitter : elle était libre, amoureuse, inquiète. Et il se trouvait qu'Abel s'éloignait d'elle, à l'heure même où elle souhaitait sa présence, sans trop s'avouer ce qui pourrait en advenir : le voir, elle en avait une telle envie! Cependant il ignorait le départ du capitaine : elle tenait à l'en informer.

— Monsieur Mascran est-il souffrant? Il n'est pas venu, tous ces jours-ci, au tennis.

— Non, il n'était pas souffrant : il avait énormément de travail. Il ne va même plus au cercle après le dîner. Il reste enfermé dans son cabinet fort tard, jusqu'à onze heures, minuit. Voici plusieurs soirs, quand il vient se coucher, que je dors si profondément que je ne l'entends même pas.

— Et il ne vous réveille pas?

— Il n'ose pas.

— Vous vous en plaignez!

— Dame!...

Le sourire de madame Mascran marquait une sorte de regret confidentiel : elle n'était pas fâchée qu'on la crût exigeante de joies conjugales, habituée à de constantes satisfactions.

Madame Varignot sourit aussi, sans embarras; elle n'était

point jalouse : madame Mascran était vraiment trop laide, et, au surplus, ces joies étant conjugales, madame Varignot, par son expérience, en avait l'impression la plus froidement maussade. Mais, glissée ainsi à l'intimité du ménage Mascran, elle voulait, comme tant de femmes, recueillir encore et faire des confidences d'alcôve.

— Oh! moi, au contraire.., j'aime bien mon mari, mais... tenez, je suis presque contente qu'il soit parti hier pour toute une semaine.

— Il est parti?

— Oui, il va faire un stage de huit jours, peut-être un peu plus, au corps d'armée... Au moins je serai tranquille, ces huit jours.

Elles riaient toutes les deux : madame Mascran ne savait trop pourquoi; madame Varignot prenait une revanche de gaieté sur des emportements qui lui semblaient si fastidieux et ridicules.

Devant la porte de la vieille maison, elles babillaient encore; madame Mascran eut quelque peine à s'arracher à la douceur de madame Varignot, dont les derniers mots furent :

— Dites bien à votre mari, de ma part, qu'on se désole de ne plus le voir. Le tennis, sans lui, ce n'est pas le tennis...

Elle savait bien que ce souvenir irait jusqu'à son adresse. Madame Mascran, qu'elle avait eu l'art de ne jamais effaroucher, se glorifiait, par de telles paroles, que son mari fût un homme qu'on admirait et qu'on lui enviait. Montant tout de suite à sa chambre pour ôter son chapeau, elle aperçut Abel par la porte ouverte de l'étude : elle lui répéta aussitôt la phrase de madame Varignot.

— Ah! — fit simplement Abel.

Il lisait, debout, des papiers posés sur la table. Elle s'était approchée, et elle devisait abondamment, pour elle-même plutôt que pour lui, par plaisir de cette familiarité où s'affirmait son droit d'épouse : « Madame Varignot était vraiment très gentille... Son mari était absent pour une semaine : ne serait-il pas bien de la recevoir une fois ou deux ou davantage, pendant cette absence?... »

Les regards d'Abel s'obstinaient à des lignes d'écriture qu'il avait brusquement cessé de comprendre : un délice infiniment

douloureux engourdissait sa pensée. Madame Varignot, les yeux gris si caressants, le cou très blanc, les épaules plus blanches sous le corsage de toile, toute la nonchalance inquiète de ce corps vierge de volupté, l'espoir, le désir d'une extraordinaire révélation qui se tournaient vers lui et, sur de telles prémisses, tout à coup, le départ du mari gênant, — quelle joie, tout cela!... Oui, mais quelle joie pour l'autre, pour l'homme qu'il avait cessé d'être, le jour même où, après la causerie au tennis, il avait laissé madame Varignot si troublante et si émue!... Toute cette joie, l'homme d'à présent sentait qu'elle aurait pu, qu'elle devait être exquise, autant que facile à recueillir; mais il en était invinciblement séparé. Il ne l'imaginait, si belle, que par delà un obstacle qui en défendait l'accès, qui défendait l'accès de toute liberté, de tout... Une fois encore, aux paroles de sa femme, Abel le vit, cet obstacle, — son formidable souci, — tel qu'un mur de prison qui décourage l'espoir, se dresser devant la joie évoquée, interdire la vie libre, étouffer sa vie même... Sans brusquerie, comme si c'eût été le geste que justement, à cette minute, il devait faire, il prit les papiers qu'il regardait en s'abstenant de les lire et les emporta dans son cabinet.

Il s'était jeté, depuis sa découverte de la reconnaissance Vermenouse, à une excessive activité. Il avait cherché, sans doute, à réagir violemment contre ses habitudes passées, qui étaient paresseuses; il avait cherché, par l'accomplissement d'un pénible devoir, à se libérer d'une détresse morale toujours plus forte... Il ne savait pas... Un instinct de conservation l'avait précipité à ce labeur inaccoutumé. Il tâchait d'y absorber sa pensée, et cependant, à toute heure, le même souci était sur lui, pesant du même poids : — pourquoi M. Mascran avait-il commis l'abominable abus de la signature Vermenouse?

Une seule idée aurait pu le satisfaire à peu près. Ce jour-là, le jour de la reconnaissance, il avait eu besoin de cinquante mille francs; il en avait eu besoin sans retard; il l'avait déclaré à son père, et c'est tout aussitôt que M. Mascran avait parlé de Vermenouse. Peut-être M. Mascran avait-il compris que l'honneur de son fils était menacé et qu'il fallait, pour le sauver, trouver, le jour même, coûte que coûte, cinquante mille francs... Peut-être n'avait-il combiné soudain toute la

fraude que pour avoir, sur-le-champ, ces cinquante mille francs, et, s'il en avait demandé soixante mille, c'était sans doute pour ne pas éveiller les soupçons de Saffre qui, devant connaître le chiffre exact de la perte, se serait étonné que M. Mascran lui demandât précisément ce que son fils avait perdu. Ainsi l'acte avait, non pas une excuse, mais une explication qui venait à la fois atténuer la faute de M. Mascran, et bouleverser Abel : car le vieillard alors n'avait agi que par affolement, pour maintenir indemne l'honneur de son fils, et c'était sur le fils, sur l'absurde et sotte vanité qui l'avait fait perdre, que retombait toute la faute, toute la responsabilité.

Cette faute, Abel la sentait cruellement et il n'essayait pas de s'en excuser. Il voulait que ce fût vrai, qu'il n'y eût rien de plus qu'une aberration du dévouement paternel à la charge de son père; il aimait la douleur, le remords de sa ridicule et néfaste vanité : il ne voulait pas être contraint de déclarer son père malfaiteur. Cela, il n'avait pas eu à se le dire, à le chercher par une série de raisonnements. Cela s'était fait en lui, avec une rigueur automatique : par-dessous les habitudes de plaisir, les exigences de vie agréable, il avait trouvé en lui-même, essentiel, vital, le besoin de garder intacts sa confiance en son père, son respect d'enfant, son estime d'homme, sa sécurité de fils.

Mais, s'il souhaitait qu'elle fût vraie, cette explication, et qu'elle s'établît en lui, certaine, immuable, une impossibilité la lui faisait bientôt rejeter.

Pour que M. Mascran, cet honnête homme, se fût décidé à un acte malhonnête, dont la seule raison était de mettre en ses mains, sans délai, l'argent nécessaire à son fils, il fallait qu'il n'eût aucun autre moyen de se procurer cet argent. Or, riche assurément, il aurait eu dans n'importe quelle banque, sur un dépôt de titres, même sur sa simple signature, une avance de bien plus de cinquante mille francs. Il était inconcevable que cet homme riche, et qu'on savait riche, eût recouru à l'expédient désespéré des gens que la ruine affole.

Et il y avait encore autre chose, une saisissante étrangeté : comment si vite, sans une réflexion, sans une hésitation, M. Mascran s'était-il résolu à la fraude?

« J'en suis sûr, — songeait Abel. — A ma demande il a simplement répondu : « Tu vas bien!... » Et puis : « Tu auras ton argent ce soir. » Et il a ajouté : « A propos, Vermenouse a-t-il laissé sa signature?... » Comment un honnête homme peut-il voir tout de suite cette unique solution à un embarras d'argent, l'abus de confiance?... »

Le front sur les papiers, où, indéfiniment, il lisait les mêmes lignes, Abel crispait ses doigts sur ses tempes. C'eût été si bien, cette explication : à sa charge, une sottise criminelle; à la charge de son père, une folie de dévouement! Mais non, ce n'était pas cela, la vérité. On n'abuse pas d'une signature lorsqu'on est à peu près millionnaire; on n'invente pas d'emblée une si frauduleuse combinaison, même pour l'honneur de son fils, lorsqu'on a son propre honneur intact... Quoi, alors, quoi?...

Vers le soir, reprenant pour la centième fois ces objections, épuisé de tant d'efforts pour fixer son attention, tour à tour, au travail et à son âpre enquête, Abel finit par se dire :

« J'y renonce. Je n'en peux plus. Depuis quatre jours que je cherche, je ne suis arrivé qu'à ceci, qui est absurde : l'abus de confiance ne s'expliquerait, dans les conditions où il a été imaginé, effectué, que si mon père était sans ressources et s'il avait l'habitude de fabriquer pareils actes pour se procurer de l'argent... Voilà qui est bien clair! »

Il se répéta, distraitement :

« C'est absurde... »

Et, presque aussitôt, un long frisson d'épouvante courut par tous ses membres. Il y eut en lui une formidable oscillation, où les bases mêmes de son être parurent se soulever, s'arracher, prêtes à un bouleversement définitif : il eut un atroce vertige, comme si tout, autour de lui, ainsi qu'en lui, allait s'abattre, et il vit nettement, cruellement, il vit que, cette fois, la vérité était devant ses yeux... Cette fois encore, il ne voulut pas la regarder. Il l'avait cherchée, appelée : il la repoussait, maintenant qu'elle était venue. Mais, lentement approchée, découverte enfin, libre de ses voiles, elle ne pouvait plus lui épargner sa présence; c'est elle, désormais, qui, forcée par lui, allait en retour forcer son regard, et retenir sur elle ces yeux qui se détournaient.

Il lutta. Après le premier moment de terreur, il se ressaisissait. « Son père sans ressources, son père habitué à se procurer de l'argent par tous moyens frauduleux!... » A ce degré de démence, il se crut victime de la fatigue cérébrale accumulée durant ces quelques jours de grand travail et ces nuits d'insomnie. Sans doute, il devait suffire d'un peu de repos, d'un retour à son existence ordinaire. Il se déclarait en riant :

« On ne devient pas ainsi, à quarante ans, un travailleur, sans en être éprouvé... C'est la déplorable histoire des quatre étudiants : «... n'avaient pas l'habitude, sont morts au bout d'un an... » Comme elle chantait bien ça, Yvette, il y a... ma foi, il y a longtemps!... »

Il revit la silhouette d'Yvette Guilbert, si longue, avec les longs gants noirs, vers 1891, au Nouveau-Cirque. Ce soir-là, lui, des amis, de très belles filles, ils avaient eu, après les chansons, un souper si amusant!... Et cette Suzanne Viège qu'il avait ensuite ramenée chez elle, était d'une inoubliable souplesse, avec de si jolies jambes, minces et fermes!... Quel entêtement de brute à se forger les plus abominables chimères, quand le vaste monde offrait toujours à son bon plaisir la vie, toute la vie heureuse, et les yeux caressants, et la chair douce des femmes!... Il se souvint que madame Varignot était seule.

« Voilà la vérité, l'unique. Et puis, dans une semaine, rejoindre la marquise. Le reste... »

Quand il retrouva madame Varignot, au tennis, il n'eut pourtant pas le libre plaisir qu'il se croyait promis. Une pesanteur gênait sa parole, une sorte de voile était sur ses yeux : il le sentit, et aussi, presque tout de suite, que madame Varignot le sentait elle-même. Et toutefois anxieuse, éternellement, avec une grâce qui cherchait à s'assurer, elle était infiniment tentante par le jeu de ces craintes et de cette confiance alternées.

Si près de ses yeux, à lui, un embarras, où se mêlaient la tendresse et la sensualité, semblait à l'instant de la faire pâmer; si près de ses lèvres, à lui, les paroles d'abandon tourmentaient sa bouche, qui ne paraissait pas pouvoir les retenir. Abel, qui la vit ainsi, frémissante et possédée, recueillit cette image, ce désir, dans une âme sèche, dévastée, d'où rien ne

pouvait y répondre, d'où rien n'y répondit. Il resta devant elle inerte et froid, sans regard, sans voix, avec un douloureux goût d'amertume à sa gorge serrée... Il n'avait pas compris, comment aurait-il compris que l'horrible souci ne le lâchait plus, et que la vérité, désormais, absorbait sa pensée, sa force, sa vie?

Il fut déconcerté comme s'il subissait là un de ces accidents ridicules que tous les hommes d'amour ont connus, et dans les plus belles carrières. Il n'insista pas : il quitta le tennis, abandonnant madame Varignot qui le vit partir avec une stupeur attristée. Il se disait, en regagnant la ville :

« C'est drôle, ça ne me chante plus du tout. Elle est pourtant si gentille!... Est-ce donc que je vieillis?... »

Mais cet échec de son ardeur amoureuse le laissait plus misérable, plus conscient de sa misère, aux prises avec l'idée fixe, impérieuse devant lui :

« Mon père sans argent! Quoi? Et notre train de maison, qu'il soutient à peu près seul?... C'est lui qui paye toutes les dépenses, nourriture, chauffage, éclairage, le vin, et les cadeaux!... Serait-ce possible, s'il n'avait pas toute une fortune amassée pendant ses cinquante années de travail?... Allons donc! »

Il se délivrait ainsi, pour un moment. Puis, à ses questions mêmes, une autre réponse surgissait, telle que ces personnages de féerie, qui, à l'imprudence d'un appel, s'élèvent tout à coup d'une profondeur obscure : c'est précisément parce qu'il n'avait pas de ressources que M. Mascran, dès longtemps, avait dû recourir à des expédients frauduleux. Ainsi, pour trouver les cinquante mille francs nécessaires à son fils, c'est une fraude qu'il avait imaginée, tout de suite, naturellement, mécaniquement, parce que l'argent lui manquait, parce qu'il ne voulait pas emprunter pour lui-même une somme qu'il se savait hors d'état de rendre, parce que enfin l'habitude de la fraude était chez lui vieille et complète. L'histoire récente du notaire de l'Ouest lui avait fourni une combinaison toute prête.

Le long des rues, Abel marchait, possédé peu à peu par l'invasion de la certitude, terrifiante, écrasante. Il se défendait encore, par soubresauts rebelles.

« C'est insensé. Il avait certainement une fortune; il ne

l'a pas compromise, perdue en spéculations : il n'a jamais spéculé... Il ne l'a pas davantage épuisée en dépenses excessives pour lui-même : il vivait, lui, économiquement, presque misérablement... »

Du bout de sa canne Abel chassa un caillou sur la route ; il répéta tout haut :

— Misérablement !

Ce tableau familier de chaque jour, depuis tant de jours et d'années, était devant lui, dans la blancheur poudreuse du chemin : — les murs noircis du cabinet, les fauteuils usés ; sur la cheminée, la pendule au timbre fêlé, les flambeaux boiteux, et parmi ces choses, sous le veston fatigué, le vieillard infatigable. Abel s'émut encore une fois et redit :

— Si misérablement !...

Il se souvint que sa canne lui avait coûté dix louis, et, tout de suite, d'un calcul rapide, il évalua qu'habillé comme il était, — avec une simple correction mais aussi avec un soin judicieux et parfait, — il *valait* lui, linge, vêtements, chaussures, cravate et perle, gants et canne, à peu près cent louis. Il en sourit, avec une sorte de gêne. Mais, du moins, si M. Mascran se réduisait volontairement pour sa tenue comme pour le confort de son cabinet, il jouissait autant que son fils de cette largeur d'existence : la table, les réceptions, et ce qu'il aimait particulièrement, la vie à la Prade du propriétaire qui sans cesse entretient, agrandit, bâtit.

« En somme, ça lui est égal d'être mal tenu. Mais il jouit de ce qui est essentiel et de ce qu'il aime. Et c'est ça, d'ailleurs, le train de la maison, les constructions de la Prade, qui coûte cher... »

L'idée revint sur lui :

« Peut-être trop cher... On se ruine très bien, sans folie, rien qu'à dépenser, chaque année, plus qu'on ne peut. Nous dépensons, rien qu'au train de la maison, une quarantaine de mille francs, et, à la Prade, quelques milliers de francs encore. S'il n'avait pas, s'il n'a jamais eu ces quarante mille francs, s'il en avait seulement trente ou vingt, ou moins... eh bien, il ne faut pas chercher davantage... La ruine d'abord, ensuite les expédients... »

Il était à bas ; il se crut tout à fait à bas. Mais, tant qu'il res-

terait en lui, de raison ou de sentiment, la possibilité d'une objection, il devait s'entêter à la lutte : il luttait comme pour sa vie même. Quand trop d'évidences l'accablaient, c'était dans tout son être de ces défaillances physiques, brûlures de fièvre, frissons glacés, vertiges, où il semble que la mort même menace, approche. Et c'était la résistance désespérée de l'instinct, du besoin de vivre.

« Mais enfin, si c'est vrai qu'il s'est ruiné d'abord, qu'il a ensuite vécu d'expédients, même de fraudes, oui, de fraudes, combien de victimes a-t-il dû faire? Or personne, dans la ville, dans le département, n'a autour de soi un respect si parfaitement unanime... Qu'est-ce donc que ces victimes qui ne se plaignent pas?... Et puis, où les prendre, toutes? Comment, parmi les gens qui ont ici une surface, en trouver assez pour se procurer tout l'argent qu'il a fallu, si cela même n'a duré que peu de temps?... C'est donc alors que tous, toutes ces fortunes que je connais bien, et il n'y en a pas tant, il les a toutes, une par une, mises à contribution! »

L'invraisemblance, si forte, agit heureusement sur l'esprit d'Abel. Certes l'idée tenait toujours; mais voilà qui l'empêchait de s'imposer davantage. Abel respira un peu : à l'abri de l'objection qui arrêtait ainsi l'envahissement, tous les souvenirs, tous les sentiments du passé reprirent quelque vigueur.

« Il reste un mystère : j'explique, je comprends, hélas! à peu près tout; mais cela, d'où il aurait tiré l'argent, peut-être beaucoup d'argent, c'est incompréhensible!... Bien mieux, il n'a pas pu par fraude se procurer beaucoup d'argent. Ainsi je n'ai pas le droit de le condamner. Tout ce que j'ai su de lui jusqu'ici, comme tout ce qu'il a fait pour moi, doit le protéger. »

Précaire, certes, mais tellement inattendue et précieuse, la sécurité qu'Abel venait de trouver en cette pensée, lui fut comme le ressaut inespéré où le malheureux qui roule vers un abîme reprend courage, une seconde. Son pas s'était allégé, sa tête se relevait, lorsque, au débouché des petites rues qu'un désir obscur de solitude lui avait fait choisir, il arriva sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le quincaillier Vidal le salua avec sa coutumière et débordante effusion.

— Bonjour, monsieur Mascran. Vous venez de promener?

Ce visage épanoui, un peu rouge et suant, surprit Abel, le réconforta. Il y avait donc encore des gens heureux, une possibilité de bonheur? Il sourit à Vidal; ses yeux recueillirent cette joie vulgaire, toute son âme s'en nourrit avidement. La vivacité complaisante de ses yeux excita le bonhomme, qui n'en aurait eu nul besoin : Abel écouta longuement parler Vidal, parler de tout, de ses affaires et de celles de la ville. Ces paroles lui étaient bonnes; et la déférence, aussi bien réelle que verbale, du quincaillier lui agréait. Comment, une autre fois, cette figure de joyeuse humeur avait-elle pu l'inquiéter?... Vidal, Paul de Buret, — une autre histoire de reconnaissance, mais si anodine celle-là, et où il s'était fait des soucis, soucis de luxe, parce que son père ne lui avait pas raconté que Vidal était devenu créancier du marquis!... Très léger, le regret passa en lui du temps où c'était cela, seulement, ses plus graves alarmes.

— Enfin, monsieur Mascran, un homme comme vous, qui êtes, on peut le dire, le plus considéré de la ville après monsieur Mascran père, je vous en fais juge : si la Compagnie du Gaz ne veut pas donner le mètre cube à vingt centimes, pourquoi qu'on n'essaierait pas, la ville elle-même, de nous fabriquer notre gaz?

De Vidal, citoyen excellent, gros électeur, sous-officier essentiel dans l'armée du bon parti, cette opinion aventureuse était à détruire sur-le-champ. Abel, officier, lui, reconnut sa responsabilité et son devoir.

— Mais c'est du socialisme, mon brave Vidal!

Il avait retenu, d'une vague lecture, quelques arguments contre la régie directe. Il les exposa; ils firent leur effet. Tout de suite convaincu, Vidal parla d'autre chose : son commerce, son désir d'acheter une petite propriété, proche de la ville, qu'on disait à vendre. Le prix l'effrayait. Son argent était bien placé...

« Oui, — songeait Abel, — Paul de Buret lui paie cinq d'intérêts... C'est singulier, Paul si riche, traînant cette dette de quarante mille francs!... Un oubli, sans doute : c'est mon père qui, chaque année, doit verser les deux mille francs d'intérêts, sans même que Paul ait à y penser; mon père, ayant le maniement de toute sa fortune... »

Il cessa tout à coup de voir, d'entendre, de vivre. Au milieu du circuit de réflexions où il croyait flâner en paix, l'idée de nouveau lui était apparue, et maintenant si monstrueuse!... Il fit avec peine le geste de tirer ses moustaches pour cacher son visage, sa bouche : peut-être Vidal ne verrait-il rien qui trahît, au dehors de son être, ce cataclysme inouï. Il attendit ainsi, immobile, de recouvrer un peu de force, rien que la force de parler. Ce fut long. Il put dire enfin :

— Voulez-vous me confier jusqu'à demain la reconnaissance du marquis de Buret? C'est pour un compte... je fais tout un compte... vous comprenez...

Vidal ne comprenait pas, mais il ne lui importait guère; dès lors qu'Abel exprimait ce désir, il s'empressait de le satisfaire. Le temps de monter à son logement, au-dessus des magasins, il rapporta une enveloppe :

— C'est plus propre, — expliqua-t-il.

— Bien, — fit Abel.

Il avait à traverser toute la place, et ses jambes tremblaient au point qu'il n'osait bouger. D'un effort surhumain il se décida, il marcha, il réussit à marcher... Ses mâchoires serrées craquaient. Et ses ongles, à travers les gants, pénétraient dans ses paumes. Il voulait arriver là-bas, à ce coin, où s'ouvrait la rue, sa rue, pour se terrer, s'écrouler dans sa maison. Et il y arriva, en effet, si usé par l'effort, qu'en bas de l'escalier il dut à pleins bras étreindre la massive rampe de bois pour ne pas s'évanouir, exténué. De nouveau ses facultés se ramassèrent à l'ordre énergique d'un être qui, en lui-même, parmi la débandade éperdue de toutes ses pensées, avait pris soudain le commandement, — un homme qui n'était fait que d'un sentiment, qui répétait obstinément les mêmes mots : « L'honneur... Il faut sauver l'honneur! » — Il gravit les marches. Il fut enfin dans son cabinet. Sur le fauteuil de son bureau, il resta longtemps à trembler...

Mais ce n'était rien. Un ordre le harcelait : « Cherche encore, et trouve ce que tu vas chercher. » — Dieu! il n'avait plus besoin de trouver. C'était pourtant le dernier, le nécessaire supplice à s'infliger : la matérialité de la certitude. Il voulait reculer encore, maintenant qu'il était sûr de savoir : jusqu'à la nuit, il devait attendre. Quelques jours plus tôt, à ses pre-

miers soupçons, il avait attendu ainsi : l'attente lui avait été insupportable alors ; elle lui était maintenant presque bienfaisante. C'est qu'alors, et constamment depuis, à travers tout le travail de sa pensée, il s'était refusé à croire : il avait raisonné, redouté ; il n'avait pas cru. Pas un instant, il n'avait eu fixée en lui, pour le déchirer, cette certitude : « Mon père a vécu, nous a fait vivre de la fraude ». Maintenant il la sentait en lui comme une bête, comme des milliers de bêtes qui le rongeaient affreusement, — le cerveau, le cœur, les entrailles ; — il sentait des dents aiguës, venimeuses, habiles, féroces, le mordre, le broyer, mais seulement assez pour tirer de lui des milliers de douleurs qui dureraient indéfiniment.

Attendre, oui ! heureusement, il devait attendre. La nuit seulement, une fois le vieillard parti pour la Prade et tout le monde couché, il aurait à retourner dans le cabinet noirci ; il ouvrirait de nouveau le cartonnier ; il prendrait tous ces dossiers où la main de son père avait écrit : « Affaires du marquis de Buret », et là... Il avait voulu les noms des victimes de son père : il serait satisfait. Il aurait, non pas des noms, mais un nom, toujours le même.

« Paul !... Dire que c'est Paul !... »

De rage, de honte, de désespoir, il tordit ses bras dans un geste de folie.

— Personne avec toi...? Bonsoir ! — fit la voix de madame Mascran. — Viens-tu dîner? Ton père est parti, et les enfants ont faim...

Elle s'arrêta, effrayée de ces yeux hagards qui brûlaient dans le visage terreux d'Abel.

— Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que tu as?

Elle s'était élancée vers lui. Il réagit, d'une secousse violente, se redressa, l'arrêta de sa main tendue.

— Rien, un malaise, des vertiges... La chaleur... J'ai trop fumé... Je ne dînerai pas...

— Je vais envoyer chez le docteur...

Il fit signe que non. Elle insista : chez le pharmacien, du moins. S'il se couchait?... Il avait peut-être la fièvre? Sa main était glacée.

— Non, rien, je ne veux rien, — dit-il enfin, brutalement.

Il voulait n'être que ferme ; mais son effort avait dépassé la mesure. Il reprit plus doucement :

— Une tasse de thé, un peu d'eau-de-vie... Mon père est parti?

— Oui, vers six heures... Tu avais besoin de lui?

Il eut un frisson.

— Je t'assure que tu devrais te coucher.

— Une tasse de thé, — répéta-t-il, — tout de suite, et de l'eau-de-vie, la bouteille d'eau-de-vie... dînez tranquillement; ne t'occupe pas de moi... J'ai besoin de repos... Va... laisse-moi... laisse...

Sa voix redevenait impérieuse. Ses regards avaient de nouveau une impatience irritée. Madame Mascran se rassura, à cette colère; elle fut seulement froissée qu'il repoussât ses soins, et elle sortit avec dignité en disant :

— Je vais te faire monter du thé et de l'eau-de-vie...

Il la regarda sortir. — Il n'avait donc même pas les heures de répit que lui aurait données la présence de son père : M. Mascran parti, c'était tout de suite qu'il pouvait, qu'il devait faire sa recherche. Il tendit ses bras, et résolument se leva.

« Ah! il y a le thé. On doit me monter cette tasse de thé. Je ne peux pas commencer avant... »

Quelques instants de grâce! Il se rassit. Mais le souvenir de l'enveloppe de Vidal le tourmenta aussitôt : puisqu'il avait dans sa poche la reconnaissance du marquis de Buret, il devait, en attendant l'examen des dossiers, y chercher une première certitude. Dans la rue, il n'avait pas pu, pas osé la regarder. Il prit l'enveloppe, retira la reconnaissance pliée en quatre, qu'il étendit sur le bureau. C'était une feuille de papier timbré, avec quatre lignes seulement de l'écriture menue de M. Mascran :

Je reconnais devoir à M. Vidal la somme de quarante mille francs pour prêt : je m'engage à la lui rembourser dans un délai de dix ans, lequel pourra être renouvelé d'un commun accord, et jusqu'à parfait paiement je paierai les intérêts à 5 p. 100, chaque année, le...

Suivaient la date et les mots : « Bon et approuvé pour quarante mille francs », avec la signature :

MARQUIS DE BURET

Abel lut plusieurs fois. Il cherchait quelque chose qu'il était étonné de ne pas trouver, et cependant quelque autre chose le gênait.

« C'est étrange, — se dit-il. — L'acte est parfaitement correct; la reconnaissance, régulière. Rien qui sente la fraude. Et pourtant... »

Il relut, d'un œil encore plus attentif. On frappa à la porte.

Antoine apportait sur un plateau le thé, la bouteille d'eau-de-vie.

« C'est bien tôt! » — songea son maître.

Antoine versait le thé dans la tasse. Abel l'arrêta :

— Non : il n'est pas fait. Laissez. Il faut qu'il infuse.

Antoine sortit. La main sur la théière, Abel eut quelques minutes où ce très menu souci de guetter le moment de se servir prit une part de son attention, ralentit l'activité douloureuse de sa pensée. Il put enfin verser le thé : sans hâte, il prit du sucre, le fit fondre, ajouta de l'eau-de-vie, abondamment. Après avoir bu, il chercha ses clefs; et il lisait encore la reconnaissance. Il la lut mot par mot jusqu'aux derniers, jusqu'à la signature : « Marquis de Buret ».

« C'est ceci qui m'étonne — fit-il : — « Marquis de Buret... » Mais il n'y a ici rien de pareil à la reconnaissance Vermenouse. Paul, n'étant pas agriculteur comme Vermenouse, a dû écrire le « bon et approuvé », et c'est bien lui-même qui a tracé les mots : « Bon et approuvé pour quarante mille francs ».

« Allons! — se dit-il. — Il faut savoir. »

Il s'était levé, sans peine, cette fois. Dans le cabinet de son père, il retira du cartonnier les dossiers : « Marquis de Buret », papiers et livres de comptes. Installé à la table de M. Mascran, il commença sa recherche.

Depuis tant d'années que M. Mascran, homme de confiance des Buret, s'occupait seul de toutes leurs affaires, graves, journalières, petites, les pièces s'étaient amoncelées. Et il y avait surtout, dans un carton, à la rubrique : *Correspondance*, une quantité de lettres du grand-père, du père de Paul, de Paul lui-même. Abel les feuilletait rapidement : les lettres de Paul, seules, l'intéressaient, — car il ne pouvait croire que la fraude, si elle s'était exercée au préjudice de cette famille, remontât au delà de la mort du précédent marquis,

père de Paul, dix ans plus tôt. — Il ne retint donc, pour les lire, que les lettres où se voyait la signature de Paul. Quelques-unes, antérieures à la mort du vieux marquis, étaient signées simplement : « Paul de Buret ». Depuis qu'il était chef du titre et des armes, Paul signait : « Buret », ou : « Marquis de Buret ». Abel ne lisait pas les lettres : ses yeux couraient à la signature; et, chaque fois qu'ils l'apercevaient, il y avait en lui comme un étonnement. Faible d'abord, cette surprise l'arrêta soudain sur une de ces lettres où le point de l' « i », dans : « Marquis », était comme une large tache, où les jambages de l' « M », dans le même mot, et la barre du « t », dans « Buret », étaient des pleins fortement appuyés.

— Quoi, qu'y a-t-il?

Il se demandait à lui-même les raisons de sa surprise. Il répéta :

— « Marquis de Buret... » Eh bien oui, c'est ainsi qu'il signe. Qu'est-ce donc?...

Il se rappela une autre signature : « Marquis de Buret », sur la reconnaissance Vidal. Il saisit la feuille de papier timbré. Il y chercha, il y trouva cette autre signature.

Il avait, l'une près de l'autre devant lui, la reconnaissance et la dernière lettre triée dans le tas. Il les rapprocha davantage encore, la lettre sur la reconnaissance, pour que les deux signatures : « Marquis de Buret », fussent l'une contre l'autre. Ses yeux n'eurent pas à regarder très longtemps : d'une signature à l'autre, les mots avaient des formes d'abord assez ressemblantes; mais des caractères tels que le point écrasé de l' « i », ou le trait lourd du jambage de l' « M », ou de la barre du « t », étaient, dans la reconnaissance, bizarres, laborieux, comme si l'on s'était repris à plusieurs fois pour les reproduire; il y avait, à chaque mot, d'autres différences si nombreuses, et de telle nature, qu'après un bref examen il était pas impossible de douter : les deux signatures n'avaient pas été tracées par la même main; l'une d'elles était fausse, celle de la reconnaissance : « Marquis de Buret », et faux également, les mots « bon et approuvé pour quarante mille francs » qui précédaient cette signature.

— Un faux! — murmura Abel; — cela dépasse tout ce que j'avais redouté.

Il ne souffrait pas au delà de ce qu'il avait déjà souffert; il restait inerte et stupide. De temps à autre, il murmurait encore :

— Un faux!... Il a fait un faux...

Heureuse d'un bon dîner et d'une irréprochable digestion, madame Mascran entra.

— Cela va-t-il mieux?... Comment! tu travailles encore, avec ce malaise?

Il répondit vaguement, doucement : il allait très bien... il avait une recherche urgente à faire, le soir même...

— C'est ennuyeux : tâche de ne pas veiller trop tard. Je vais dire qu'on t'apporte de la lumière. Ce cabinet est si sombre!...

Inerte toujours, il la laissa partir; il regarda, un peu étonné, comme s'il ne l'eût jamais vue, la lampe qu'Antoine posait sur la table, en écartant les papiers. Dès que le domestique fut sorti, il se remit à lire d'autres lettres, d'autres papiers. Il comprenait à demi ce qu'il lisait : il ne cherchait que les indications qui auraient pu se rapporter à ce mot, tintant sans relâche à son oreille : « Un faux, un faux... ».

Il lisait vite; mais il y avait tant et tant à lire! Des heures passèrent. Il ne trouvait rien; cependant, dès que la fatigue l'arrêtait, la sonorité lourde le forçait à continuer : « Un faux, un faux... » Après les lettres et les actes, les notes de toute espèce avaient été, une à une, lues, examinées. Restaient les livres, deux livres où l'écriture menue de M. Mascran couvrait les pages. Au moment de les ouvrir, Abel eut envie de remettre cette besogne au lendemain. Mais non, c'était bien cette nuit même, sans retard, qu'il fallait tout connaître. Il sentait à peine, du reste, ses reins brisés, ses membres raidis; sa tête était singulièrement vide, il alluma une cigarette, parce qu'il avait à la langue l'âcreté de la faim.

Ces livres étaient des registres de comptes. Tout de suite, dans le premier, en faisant sous ses doigts voler les pages, Abel reconnut la régularité constante des écritures : aux deux colonnes de « doit » et d' « avoir », les dépenses et les recettes s'inscrivaient, sans ratures, avec des reports exacts. Tout de suite aussi, quand il inspecta chaque page, il fut frappé des mentions périodiques de dépenses, ainsi libellées : « Intérêts

de la reconnaissance Chapron », ou « Rouquières », ou « Couderc », — une série de noms qui lui étaient familiers, ceux de commerçants de la ville, de propriétaires des environs. — D'année en année, aux mêmes époques d'échéances, les mêmes mentions reparaissaient; et, chaque année, il s'en ajoutait de nouvelles, de nouveaux noms de créanciers. Quand l'inscription était ainsi portée pour la première fois, un trait d'encre rouge la soulignait, et elle se complétait de quelques mots explicatifs :

Un an d'intérêts Couderc. . . . . 600 francs.
(Reconnaissance Paul de Buret du 20 janvier, 12 000 francs, remboursables en cinq ans.)

Par des sommes de toute importance, depuis 2 000 jusqu'à 60 000 francs, il y avait une telle accumulation d'emprunts et de dettes à la charge du marquis, et, avant lui, de son père, de son grand-père, qu'Abel en chercha, stupéfait, le total : même écartant un assez grand nombre de ces dettes qui étaient portées comme remboursées, il trouva plus de neuf cent mille francs. Il en fut abasourdi.

Cependant, à la colonne de « l'avoir », il aurait dû trouver l'encaissement de toutes ces sommes empruntées : il ne trouvait rien. En face de chaque paiement d'intérêts figurait seulement à cet avoir l'inscription d'une recette exactement correspondante, mais sans explication, avec ce simple mot : « Prélevé ». Jusqu'aux dernières pages, il ne découvrit, aux recettes, aucune trace des sommes empruntées. Était-ce donc que le marquis Paul, son père, son grand-père, avaient reçu directement des prêteurs le montant de ces emprunts et que M. Mascran avait été seulement chargé d'en payer les intérêts, qu'il prélevait sur les fermages, sur les revenus de ses clients?

Ce fut alors, entre les deux dernières pages, où sa recherche l'avait conduit, qu'Abel vit une enveloppe jaune où, de l'écriture de M. Mascran, était tracée cette ligne :

A ouvrir après ma mort.

Les doigts d'Abel avaient agrippé l'enveloppe : un instant, ils hésitèrent. Devant ses yeux fiévreux, hallucinés, la mince ligne noire parut venir à lui, dresser sur lui la menace des

mots solennels... Mais il était à bout. Il voulait savoir : ses doigts eurent un geste violent et bref; l'enveloppe se déchira. Avec elle, il avait à demi déchiré une feuille de papier qui portait, de la main de son père, des lignes trop lisibles. M. Mascran avait écrit.

A ce jour, les faux billets, les fausses reconnaissances que j'ai fabriquées au nom de monsieur le marquis Paul de Buret s'élèvent à neuf cent vingt-trois mille francs. Quand j'ai commencé au détriment de son grand-père, monsieur le marquis Charles, pour une somme de trois mille francs qui était nécessaire à la pension et au trousseau de mon fils, je ne pensais pas aller plus loin. J'ai continué cependant, parce qu'il fallait soutenir la maison, et que l'habitude est venue tout de suite. J'ai eu soin toujours, de choisir les prêteurs parmi des gens d'une discrétion sûre, de sentiments très déférents envers la famille de Buret, et qui, honorés d'être créanciers de monsieur le marquis, devaient garder le secret le plus absolu. Ils l'ont gardé, en effet : ils ne se connaissent pas entre eux, ils n'ont jamais rien dit à personne. Ma plus grande infamie a été de ne pas tout avouer à ce jeune homme confiant, monsieur le marquis Paul, et, au contraire, d'abuser de cette confiance notoire pour soutirer de l'argent en son nom à tant de braves gens. Maintenant je ne peux plus m'arrêter et je ne veux pas savoir comment tout cela finira.

La tête dans ses mains, Abel gémit :

— Mon père! mon père!...

Un long sanglot brisa sa poitrine, son visage s'abattit sur les livres, et il pleura comme un enfant.

La porte qui s'ouvrait, madame Mascran en chemise de nuit qui entrait, — les yeux clignotant à la lumière d'un bougeoir, — qui courait à lui, et relevait son visage et baisait ses larmes avec des questions épouvantées, tout cela ne parut pas, ne pouvait pas toucher son être anéanti. A ces questions qui se précipitaient, il répondit seulement, dans ses sanglots, roulant sa tête comme pour arracher de lui la trop insupportable douleur :

— Mon père!... Lis!... C'est lui!...

Sur son épaule, sa femme lut. Elle ne dit rien. Il sentit qu'elle tremblait. Et, tout aussitôt, sur lui, autour de lui, il perçut l'enlacement de ses bras, la chaleur de son corps. Contre le visage d'Abel, elle avait mis son visage : et, comme lui, elle pleurait, mais silencieusement; longtemps, ils pleurèrent ainsi.

— Je ne comprends pas tout, — dit-elle enfin, et sa voix était basse, indistincte, inégale. — Explique-moi...

— Que veux-tu que je t'explique?... Mon père... eh bien, oui, mon père a fait... des faux... en signant du nom de Paul... et il y en a... pour neuf cent mille francs... Mon père!...

Il eut une nouvelle crise. Mais, cette fois, sa femme, le caressant, essuyant, de sa manche de batiste, les larmes, ne pleura pas comme lui. Quand il fut plus calme, par des questions prudentes et précises, elle le sollicita de nouveau : « Pourquoi ces crimes?... Comment avait-il su? » Elle parlait de la même voix, — chuchotante comme si elle avait eu peur que ses paroles ne fussent entendues, — nette cependant et qui s'affermit assez vite. De même, le tremblement qu'elle avait eu d'abord cessa peu à peu : elle n'eut plus que de grands frissons, par intervalles. Elle écoutait Abel, dont les réponses, haletantes, disaient maintenant avec quelque suite l'histoire de ses soupçons, de ses craintes, et le drame de ses découvertes successives. Elle murmurait, de temps en temps :

— Je comprends.

Ou bien elle le plaignait avec tendresse :

— Mon pauvre chéri, comme tu as dû souffrir!

Aux premiers mots qu'il avait prononcés, rien qu'à formuler ces vérités pour un autre être que lui, même pour elle, sa gorge s'étranglait; puis, ç'avait été une délivrance. Saignant et rompu, il n'avait plus l'étouffement du fardeau à porter seul. Il la regarda. Il n'avait pas pu, pas osé la regarder encore : il avait peur d'une souffrance qui accroîtrait la sienne ; il avait honte comme pour lui-même; il craignait instinctivement un mot qu'elle aurait eu le droit de dire, et qui eût enfoncé en lui, dans sa chair vive, la marque d'infamie. Elle ne disait rien que des phrases de pitié : il la regarda enfin. Très pâle, la disgrâce de son visage exagérée, sous les cheveux tirés, par le tremblement de la bouche qui lui faisait une mine d'enfant battue, elle conservait, dans une inexprimable détresse, une lueur chaude et droite au fond de ses yeux mouillés. Assise contre lui, elle lui montrait de tout près ces yeux qui étaient sans mystère. Quand elle répétait : « Pauvre, pauvre ami! » il voyait la lueur s'aviver, grandir, et toute cette âme, où il régnait depuis si longtemps, se porter vers lui.

A d'autres moments, elle avait quelques larmes qui lentement débordaient les paupières, coulaient... La lueur devint plus profonde, plus ample, d'une tendresse infiniment douloureuse, quand Abel eut tout dit, et que de sa voix très basse, plus basse, elle murmura :

— Nos pauvres enfants!... Qu'allons-nous faire?

Abel tressaillit. Il n'avait pas regardé dans l'avenir. Tout avait croulé devant lui, masquant l'horizon. Mais, en vérité, c'était trop simple, c'était trop peu de souffrir mille morts, par la découverte de cette honte. Il ne dépendait pas d'eux de supprimer le temps, et l'avenir les attendait... Quel avenir! Déshonneur, misère, toutes les tortures, après la chute qui broie. Il ferma les yeux.

— Ne me parle pas de cela! je ne veux pas y penser!

Elle lui pressa les mains :

— Il faut y penser, au contraire, à nous deux, résolument. Il faut faire ce qu'il y a à faire.

— Quoi? que veux-tu? Je donnerai jusqu'à mon dernier sou, mais ce n'est rien dans ce gouffre!

— Tu prendras aussi ma dot... Si, je le veux... mais ce n'est pas cela... Pratiquement, quelle conduite tenir? que faire avec les créanciers?

— Ah! — gémit Abel.

Cependant le rappel de sa femme agissait sur lui. Ses goûts anciens de correction se ranimaient dans le désordre de sa pensée, et toute sa personnalité avilie, disloquée, reprit quelque consistance en ce besoin qui naissait, croissait, dominait, d'être, parmi les affreux désastres, l'homme correct, irréprochable de toujours. A l'expression de son visage, dont tous les traits se recomposaient, madame Mascran vit cette cristallisation prompte. Abel s'était redressé. Ses yeux, très sombres, regardaient fixement.

— Mon père... — commença-t-il.

Il s'arrêta : la chair de son visage, de ses mains, frissonna longuement, hérissée. Il resta silencieux, les yeux toujours fixes et plus sombres. Madame Mascran attendait. Elle sentait dans ce regard, dans ce silence, la lutte effroyable de l'idée d'un devoir contre des sentiments trop forts.

— Mon devoir est certain, — prononça-t-il très distincte-

ment. — Non seulement je ne peux ignorer ces crimes, mais je ne peux pas les cacher : je m'en ferais le complice. Si j'avais assez d'argent, je paierais. Puisque je n'ai pas assez d'argent, il faut que la justice soit prévenue : je dois dire à mon père qu'il se dénonce lui-même; sinon, c'est moi qui le dénoncerais.

— Oh! — fit madame Mascran.

Ils se turent tous les deux. Leurs regards parallèles cherchaient dans la pénombre. N'était-ce pas, en effet, le devoir? Dans les yeux de madame Mascran passa soudain un éclair : elle ouvrit la bouche pour parler, mais se retint aussitôt, et ils continuèrent, sans paroles, de regarder, d'interroger l'ombre.

Après un instant, madame Mascran demanda :

— Tu l'avertiras, lui, aujourd'hui?

Il se raidit :

— Je l'avertirai aujourd'hui : j'aurai avec lui un entretien... Je...

Il parut hésiter; mais il n'ajouta rien.

— S'il faut que tu préviennes toi-même la justice, — dit-elle, — attends vingt-quatre heures... Je crois que...

— Oui, — fit-il (et il semblait suivre sa propre pensée, plutôt que répondre aux paroles de sa femme), — j'attendrai vingt-quatre heures après... après cet entretien.

Il se mit debout. Toute l'atroce fatigue de cette nuit se révéla par une souffrance qui à la fois sciait ses membres, perçait sa chair, martelait son cerveau. Il murmura :

— Je n'en peux plus...

Sans l'aide de sa femme, il eût été incapable de marcher : ce fut elle qui rapidement replaça livres et dossiers. Elle lui donna son bras ensuite, pour le conduire, voûté, chancelant, jusqu'à leur chambre.

LOUIS DELZONS

(La fin au prochain numéro.)

LA GRÂCE DE BARBÈS

Un petit problème historique vient d'être posé qui a obtenu la grâce d'Armand Barbès? Depuis soixante-dix ans, on croyait que l'intervention de Victor Hugo avait été décisive : d'après ce qu'on vient de découvrir maintenant, Barbès devrait sa grâce à Lamartine. Cette rivalité de générosité entre deux poètes ne surprendrait personne ; essayons néanmoins d'éclaircir ce point d'histoire.

Armand Barbès avait été, le 12 mai 1839, un des chefs du mouvement insurrectionnel : devant la Chambre des pairs, il revendiqua la responsabilité d'avoir préparé et dirigé l'émeute ; mais, pour le meurtre du lieutenant Drouineau : « C'est là, avait-il dit, un acte dont je ne suis ni coupable ni capable ». Quoique sa sincérité ne fût pas douteuse, le 12 juillet la Chambre des pairs le condamna à la peine de mort. Madame Victor Hugo raconte que son mari, étant à l'Opéra où l'on jouait un acte de la *Esmeralda*, apprit dans un entr'acte la condamnation ; aussitôt il alla à la régie du théâtre et écrivit, sur la première feuille qui lui tomba sous la main, ces quatre vers au roi Louis-Philippe :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau,
Grâce encore une fois! Grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!

12 juillet 1839. — Minuit.

Ces vers célèbres faisaient allusion à la mort de la princesse Marie et à la naissance du comte de Paris. Sans perdre une minute, Victor Hugo alla lui-même aux Tuileries porter ces vers et n'en partit qu'après s'être assuré que le roi les avait lus. Le lendemain il apprenait que l'exécution n'avait pas eu lieu. « Le roi avait généreusement résisté à son ministère. Les ministres, dont était le général Cubières, qui fut plus tard condamné par la Chambre des pairs, mais non pas pour une affaire politique, revinrent à la charge dans la journée. Louis-Philippe tint bon. Victor Hugo reçut de lui cette réponse : « La grâce est accordée; il ne me reste plus qu'à l'obtenir[1] ». L'*Événement*, dont les fils de Victor Hugo étaient les principaux rédacteurs, publiait le 29 août 1850 un article sur Louis-Philippe; il reproduisait le récit que nous venons de faire, ainsi que les quatre vers de Victor Hugo, et il ajoutait : « Le lendemain M. Victor Hugo recevait, écrites de la main même de Louis-Philippe, ces simples et admirables paroles : « Ma pensée a devancé la vôtre. Au moment où vous me demandez cette grâce, elle est faite dans mon cœur; il ne me reste plus qu'à l'obtenir. » Qu'on retienne bien cette phrase : « Ma pensée a devancé la vôtre ».

En 1862, Victor Hugo publiait les *Misérables*. A la quatrième partie, dans le chapitre sur Louis-Philippe, il dit : « Une autre fois, faisant allusion aux résistances de ses ministres, il écrivait à propos d'un condamné politique qui est une des plus généreuses figures de notre temps : *Sa grâce est accordée, il ne me reste plus qu'à l'obtenir*. Louis-Philippe était doux comme Louis IX et bon comme Henri IV. »

Barbès, retiré à La Haye, écrivit à Victor Hugo une lettre qui a été publiée à plusieurs reprises et dont nous ne rappellerons que les premières lignes : « Le *condamné* dont vous parlez dans le septième volume des *Misérables* doit vous paraître un ingrat. Il y a vingt-trois ans qu'il est votre obligé!... et il ne vous a rien dit. Pardonnez-lui! Pardonnez-moi! »

Dans cette lettre toute remplie de reconnaissance, Barbès attribue sa grâce à l'intervention de Victor Hugo. La question semblait donc tranchée. Tout récemment on retrouva une lettre de Barbès. Il avait participé au mouvement du 15 mars

1. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.

1848; il fut arrêté comme membre d'un gouvernement insurrectionnel; à cette date, il écrit du donjon Vincennes une lettre à Lamartine. En voici un des principaux passages :

En 1839, le lendemain du jour où je fus condamné, ma sœur accourut auprès de vous. Elle ne vous connaissait pas; mais, comme guidée par son instinct, elle venait vous prier, entre tous, de l'aider à me sauver la vie. Vous l'accueillites avec une bonté qu'elle m'a racontée bien souvent... et, grâce à vous, elle parvint jusqu'à celui de qui dépendait en ce moment, officiellement, ma tête...

Étrange destinée de certains hommes! c'est par un ordre signé de vous que je suis sorti des prisons de la royauté et c'est par un ordre signé de vous que je suis rentré dans les prisons de la République! Je ne dirai pas « partant quittes!... » Je me glorifierai toujours d'avoir été, suivant notre expression, votre sauvé... oui, sauvé de la guillotine des rois par la volonté du peuple et par vous.

Voilà une lettre qui semble décisive. Barbès reconnaît bien qu'il a été « sauvé » par Lamartine. « A la bonne heure! disent ceux qui partagent cet avis; comment admettre que, sauvé par Victor Hugo, Barbès ait attendu vingt-trois ans pour le remercier? C'est à Lamartine qu'il devait sa grâce, et c'est à Lamartine qu'il a témoigné d'abord sa reconnaissance. »

On pourrait répondre que, de toute façon, il a pris le temps de réfléchir, car il a laissé passer neuf ans avant de remercier Lamartine. Si le délai de vingt-trois ans semble un peu excessif à ceux qui l'interprètent comme un acte de pure courtoisie envers Victor Hugo, nous en avons l'explication dans une lettre inédite que Barbès écrivait à Schœlcher le 20 juillet 1862 :

Si tu écris à Guernesey, fais savoir, pour qu'on n'en soit pas inquiet, que j'ai mon précieux autographe; je me propose de l'envoyer à ma sœur. Ce fut elle qui m'apprit, la première, il y a vingt-trois ans, ce qu'avait fait Hugo. Elle me cachait ce qu'elle avait fait elle-même. Génie et tendresse! elle est digne que je lui donne aujourd'hui ce que me donne Victor Hugo.

Voilà encore une déclaration bien nette. Barbès connaissait l'intervention de Victor Hugo, et sa sœur, qui lui apprenait le rôle joué en cette circonstance par Lamartine, lui

révélait en même temps celui de Victor Hugo. Le témoignage de Barbès ou plutôt le témoignage de sa sœur tient donc la balance égale entre les deux poètes.

On comprend que cette femme admirable, même contre la volonté de son frère, se soit employée à sauver la tête de celui qu'elle adorait. Toutes les démarches lui semblaient utiles à une heure aussi tragique, sans qu'elle pût démêler la valeur de chacune d'elles. Lamartine, Victor Hugo, elle avait dans l'esprit et les oreilles ces deux noms; elle venait dire à son frère ce que tous deux ils avaient fait, et Barbès remerciait au bout de neuf ans seulement Lamartine parce qu'il l'avait nommé dans son discours du 12 juin 1848, et au bout de vingt-trois ans Victor Hugo qui avait fait allusion à sa grâce dans les *Misérables* en 1862. Mais voici deux documents inédits. C'est d'abord une lettre d'un secrétaire du roi :

CABINET DU ROI

Neuilly, le 17 juillet 1839.

Monsieur,

Le Roi avait résolu d'user de sa prérogative et de sauver la vie du condamné.

Les touchants souvenirs si heureusement invoqués étaient bien propres à confirmer Sa Majesté dans l'intention que son cœur lui avait suggérée. Votre généreuse inspiration, Monsieur, a donc atteint son but, et Leurs Majestés m'ont chargé de vous dire combien Elles vous en savaient gré.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Le Secrétaire du Cabinet,

CAMILLE FAIN

Au dos de cette lettre, Victor Hugo a recopié les quatre vers adressés au roi. Il envoya la réponse suivante :

Monsieur,

Toutes les pensées généreuses, je le sais, sont dans le cœur comme dans la raison du Roi. Je savais donc que je ne ferais qu'aller au-devant d'une inspiration royale. Mais je croyais savoir aussi que cette noble et sainte inspiration serait peut-être contrariée

par des conseils que le trône est quelquefois obligé d'écouter. Il m'a semblé alors qu'en cette grave conjoncture, tout bon citoyen, si peu de chose qu'il fût, avait un devoir, celui de joindre sa pensée à la haute pensée du Roi dans un but de clémence et de salut. Le poids le plus imperceptible aide quelquefois à faire pencher la plus grande balance, et précisément parce qu'elle est obscure, parce qu'elle est désintéressée, parce qu'elle est perdue dans la foule, la voix d'un passant qui encourage un Roi dans une bonne résolution peut avoir son utilité.

C'est là, Monsieur, ce qui m'a déterminé à envoyer à Sa Majesté les quatre vers que j'avais trouvés en quelque sorte tout faits dans mon esprit après avoir lu cet arrêt de mort.

Veuillez, je vous prie, Monsieur, dire au Roi et à la Reine combien je suis touché des gracieuses paroles dont Leurs Majestés ont bien voulu vous charger pour moi, et agréer pour vous personnellement, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO

Ces documents ne confirment-ils pas les termes mêmes de la lettre que Victor Hugo aurait reçue de Louis-Philippe, et dont nous n'avons pas trouvé trace : « Ma pensée a devancé la vôtre. Au moment où vous me demandez cette grâce, elle est faite dans mon cœur » ? Oui, le roi voulait gracier Barbès ; mais s'il avait eu une hésitation, une faiblesse en face de ses ministres, qui passaient alors pour rebelles aux mesures généreuses, « les touchants souvenirs si heureusement invoqués » ne pouvaient qu'affermir les généreuses dispositions du roi. La phrase du secrétaire est caractéristique : « Votre généreuse inspiration *a donc atteint son but*, et Leurs Majestés m'ont chargé de vous dire combien Elles vous en savaient gré ». Victor Hugo a « atteint son but » ; si Lamartine a pensé, comme beaucoup d'esprits élevés, qu'il fallait sauver de l'échafaud un homme simplement coupable d'un fait d'insurrection, les quatre vers de Victor Hugo devaient émouvoir le cœur de Louis-Philippe et unir dans une même pensée de clémence le roi et « le passant qui encourage un roi dans une bonne résolution ».

GUSTAVE SIMON

TAHITI

Le temps héroïque et poétique des mers du Sud est passé. Il n'y a plus de pirates et l'on n'affrète plus ces pittoresques schooners, hmiers du Pacifique, qui chassaient le coprah et les perles et permirent à Stevenson de savourer, en de longues navigations sans hâte, ce qu'il appelle « le vrai temps du Pacifique ». Actuellement, les archipels principaux sont reliés par les grandes lignes de navigation aux ports d'Amérique ou d'Australasie. Mais d'archipel à archipel, il est très difficile de passer : point de service régulier et l'on ne trouve plus comme jadis de capitaines marchands, écumeurs de ces mers où ils accomplissaient d'immenses voyages, prêts à vous accepter comme compagnon de traversée. Dans l'intérieur d'un même archipel, de jolies goélettes à voiles vont à intervalles réguliers d'île en île; mais leurs voyages, qu'elles font payer fort cher, ont une sagesse commerciale qui en exclut tout élément d'aventure. Le voyageur-poète, pour naviguer aujourd'hui dans ces mers lointaines avec quelque imprévu, est forcé d'acheter un billet à un fonctionnaire, qui tient, par son extérieur, le milieu entre le policeman indigène d'une concession chinoise et un douanier américain.

Il y a plus. Le touriste anglo-saxon sévit dans le Pacifique sud comme en Extrême-Orient et sur les champs de bataille de l'Afrique australe. Et les *round-trippers* américains vont

s'offrir à Papeete et dans quelques districts de l'île les mêmes fantaisies que leurs compatriotes, partis de la puritaine Nouvelle-Angleterre, vont acheter beaucoup plus cher, mais moins loin, sur la butte Montmartre... La destruction de San Francisco par un tremblement de terre, survenue le 18 avril 1906, eut au moins l'heureux résultat de m'épargner la société de ces compagnons de voyage : le 22 mai suivant, le navire *Mariposa*, courrier de Tahiti, sortit des docks vide de touristes.

J'eus l'heureuse impression de m'embarquer presque seul pour Cythère. Le navire, finement construit et rapide, chauffé au pétrole de Californie, était propre comme une maison hollandaise, maison flottante au milieu de l'atmosphère équatoriale. Moins de deux jours après qu'on a quitté la côte américaine, à l'aurore, paraît le « banc du matin » dont parle Stevenson, la bande de nuages noirs qui occupe tout l'horizon du côté de l'Orient, où souvent l'on voit s'allumer avant l'apparition du disque solaire des feux qui évoquent l'idée d'un brasier sous-marin. C'est l'entrée d'un monde nouveau : la région des alisés du nord-est, où la navigation est prodigieusement riche en impressions délicieuses et toujours renouvelées, malgré son apparente monotonie : les toiles claquent dans le vent; le bruit de la mer se déchirant contre l'étrave est seul perceptible. Je lus, dans la tranquillité de dix journées toutes également splendides, ce *Wrecker* que Stevenson commença d'écrire alors qu'il errait pour sa santé dans ce désert marin, où un timonier suédois du bord me disait avoir navigué dix ans sans un jour de mauvais temps ni la rencontre d'un navire.

Des poètes ont vanté les nuits de la Perse; les belles nuits méditerranéennes de l'Espagne et de l'Italie sont célébrées dans tous les guides; mais qui décrira la nuit équatoriale au sein de l'immense océan, embaumée par le souffle régulier, incessant de l'alisé, pareil à un fleuve de parfums? Elle succède vite au jour, moins vite pourtant que ne le disent les traités de cosmographie : après que le soleil a disparu, il se produit souvent à l'horizon des allumages subits et prolongés, ignorés sans doute des astronomes, impossibles à rendre pour les peintres.

Ce soir, un grand lac mauve, d'une tendresse divine, s'étendait entre les derniers reflets du soleil et un immense nuage blanc au sommet duquel la lune à son premier quartier se détachait. A mesure que le navire avançait dans l'hémisphère austral, la Croix du Sud apparaissait plus haut, accompagnée des Centaures, et je songeais à ce marin de Tasmanie qui, dans l'océan Indien où je le rencontrai, se languissait du ciel austral : pour lui, la voûte céleste de ce côté du monde était, sinon plus constellée d'astres, du moins plus belle à contempler, plus sereine.

Au cours des journées, de ciel embrasé et d'océan brûlant, rafraîchies pourtant par la brise, les deux impressions dominantes sont la douceur balsamique de l'air, pareille au souffle d'un jardin en quelque Perse idéale, et l'immensité de cet océan, sans voiles, sans navires, toujours le même dans sa tranquillité. Pas d'autre vie dans ces mers de perpétuel beau temps que la fuite des poissons volants, ou de temps à autre quelque oiseau de mer, noir ou blanc, plus souvent noir. Et toujours le souffle délicieux de l'alisé, qui généralement vient de l'est et parfois, plus violent, du sud-est : la senteur subtile, le goût aux lèvres de ce vent, seuls, permettent de revivre, par l'imagination, en ces parages après qu'on les a quittés.

Et plus le navire rapide et propre avançait vers Tahiti, plus se faisait grand l'enchantement de ce monde marin. Dans le Pacifique sud, le spectacle de la mer est plus ensorcelant, les nuits plus belles, la température, plus agréable et plus douce, les formes des nuages, plus fantastiques, l'aspect du ciel, plus délicat et plus varié. Mais le plus beau jour de la traversée fut celui où le *Mariposa* franchit la ligne, et depuis lors surtout parurent les traînées de nuages des nuances les plus délicates, les paysages de firmaments les plus extraordinaires. Chaque soir, autour de l'horizon, les nuages s'assemblent comme de grandes fleurs blanches aux corolles frangées de rose par le soleil.

Les archipels du Pacifique se composent, de deux variétés d'îles : les unes, hautes et volcaniques, aux sommets enveloppés de nuages le plus souvent, telle Tahiti ; les autres, — les atolls, — formées d'un simple anneau madréporique battu à l'extérieur par les brisants et enfermant en lui une mer

apaisée qui communique avec le Grand Océan par une ou plusieurs passes, d'accès ordinairement difficile. Les archipels d'îles basses, sont des centres de perturbations atmosphériques; l'approche de la terre présage un temps incertain, tandis qu'au centre même du Pacifique, vers l'équateur, règne l'éternel beau temps, interrompu seulement par des ouragans, qui font plus de peur à qui les voit venir du fond de l'horizon que de mal en réalité, et par de rares cyclones.

Le premier mauvais temps depuis San Francisco nous annonça l'approche de Rangiroa, l'avant-dernier atoll des Paumotous du côté de l'ouest. Un vent de tous les diables mugissait au dehors, comme je lisais le chapitre de Stevenson sur les Paumotous. Stevenson, en quelques-unes de ses plus belles pages, a su, par des phrases précises et musicales, exprimer la poésie de l'atoll : la beauté de son apparition, d'une joliesse divine, sa verdure luxuriante, l'éclat des nuits lunaires sur les grèves de corail, l'air pareil à un bain de lait, et le danger poignant des existences cramponnées à ces îlots, où toutes les manifestations de la vie sont absolument marines, la terre étant là sans importance, le ciel et la mer tout; dans l'infini silence, le bruit du vent alisé sur les cimes des cocotiers et celui des brisants sur le récif. Il a raison de dire que la vue de la première île est une impression inoubliable comme le premier amour.

Quand j'aperçus Rangiroa, l'éclatant soleil des jours passés avait fait place à une jolie lumière, douce, bleuâtre, modérée. A quoi comparer la première apparition de l'île basse? Aux extrêmes lointains de l'horizon, ce qui d'abord frappe les regards, c'est comme une efflorescence à peine sensible, une poussée de plantes grêles et pâles au-dessus des plaines de la mer. Comme une lueur, on voit poindre les cocotiers minuscules, très bas, fondus dans une brume bleuâtre, puis ils grandissent, se précisent, et bientôt tout l'horizon apparaît bordé de leurs longues files. Je me suis rappelé à cette vue la plaine hongroise et les rangées d'acacias, découverts à l'approche d'un village, après une longue marche dans la puszta sans maisons, sans arbres.

Les cocotiers ont commencé de grandir à l'horizon; ils prennent l'aspect de bosquets, de berceaux de verdure; bientôt

on aperçoit les longues et étroites grèves de sable où s'épuise le dernier effort des brisants. A mesure que le navire avance, on distingue mieux la configuration de l'île. L'eau du lac intérieur est agitée. Les cocotiers ont souffert d'un récent cyclone : la lorgnette en découvre de brisés, d'autres avec des palmes flétries; par endroits ils manquent complètement. Sur le rivage, de gros blocs de rochers ont été soulevés du fond de la mer et déposés là par la force des lames.

Nous longeons l'atoll de très près : pas un être humain, pas une habitation. L'impression de solitude est émouvante, et plus encore l'idée que sur quelques-unes de ces terres à fleur d'océan, formées d'insectes en putréfaction, sur ces récifs ingrats et dénués de tout, des hommes vivent, s'acharnant à lutter contre la mer, le vent et la famine.

Chose bizarre, ce sont des images non pas marines, mais continentales, qu'évoque l'île madréporique, quand l'esprit si étrangement saisi par cette fantastique apparition cherche une comparaison dans les aspects de la nature déjà contemplés. Pendant le jour, l'île de corail, véritable chaussée marine, faisait songer Stevenson à une voie romaine traversant un marais; une nuit, en la longeant sur son yacht, il eut la curieuse sensation de remonter un canal dont elle semblait le sentier de remorquage, étendue toute basse contre la ligne du ciel; puis, une étoile rougeâtre s'étant levée à l'horizon, pareille aux signaux de la voie ferrée, ce fut comme un remblai de chemin de fer.

Ce n'est point non plus aux îles de notre hémisphère que m'a reporté l'atoll, avec sa verdure brillante de cocotiers; c'est à quelque grande plaine d'Europe qu'embaument en juin les fleurs des acacias, à cette puszta hongroise dont toute la vie est dans le vent et dans le ciel.

*
* *

Otahiti! « C'est Tahiti! » le premier mot tahitien par lequel les indigènes, il y a moins d'un siècle et demi, l'accompagnant d'une mimique endiablée de leurs avirons, désignaient leur île aux navigateurs européens. C'est Tahiti! la ligne inclinée

de ses montagnes rouges et vertes apparaît avec l'aspect féerique qu'ont toutes ces îles à l'aube, cet aspect de rêve qui donnait à Stevenson, chaque fois qu'il arrivait en vue d'une terre nouvelle, la sensation de voyager, non pas dans un pays très lointain, très différent de son Écosse, mais à une autre époque géologique de notre planète. Les montagnes s'élèvent abruptes de la mer, recouvertes de la base au sommet d'une brousse épaisse; la douceur de l'air, le calme silence enveloppent l'île : un profond et délicieux silence, non pas le silence presque effrayant de l'Islande, mais un calme infini, une quiétude de monde éternellement semblable à lui-même. A l'ouest, les pics fantastiques de Moorea baignent dans une suffusion de nuances qu'il ne faut pas essayer de décrire.

Nous allons lentement à quai : Papeete à cette heure matinale s'enveloppe d'un nuage de fumée légère, qui monte d'une multitude de petits feux allumés en plein air pour les besoins domestiques. La ville et ses environs ont beaucoup souffert du récent cyclone : une petite île, située en rade, qui n'a plus aujourd'hui que quelques cocotiers, en avait, paraît-il, toute une forêt, ainsi que plusieurs bâtiments. Sur les flancs des montagnes dominant la baie, plus bas aussi, au bord de la mer, les cocotiers forment d'épais bosquets. Par places, sur les pentes ou au sommet des premières collines, le sol d'un rouge éclatant apparaît, et cette teinte s'harmonise pendant les heures chaudes du jour au vert sombre des cocotiers et au violet de la mer. C'est la couleur caractéristique des paysages de Tahiti. Les colorations changeantes du ciel et des nuages, le profil gracieux et sévère de Moorea, la fine tiédeur, un peu torpide, de l'air font à Papeete un cadre enchanteur.

Groupés sur le môle en madriers qui sert de quai de débarquement, les voici tous, les modernes Tahitiens et leurs maîtres : indigènes, métis ou demi-blancs, et fonctionnaires, ceux-ci en arrière des autres, dans des voitures européennes où les dames en toilette regardent l'accostage, en continuant les cancans de la veille. L'attente du seul navire qui apporte les nouvelles du monde est un rite, que tous les gens « bien » pratiquent comme la messe. Ainsi à Pondichéry, chaque après-midi de dimanche, sur la petite place d'où la statue du grand Dupleix regarde briser l'océan mélancolique qui l'amena

aux Indes, quelques voitures remplies d'une humanité toute pareille se groupent autour du petit kiosque où les cipayes de la police indigène font entendre leurs flonflons d'opéra-comique.

Une nuée de fonctionnaires envahit le *Mariposa* dès son arrivée. On s'enquiert du résultat des élections en France et du tremblement de terre de San Francisco. Hélas! où sont les six mille combattants dont Tupia, le ministre d'Oberea, la reine tahitienne, amie du capitaine Cook, parlait au grand Anglais? Parmi les administrés de ces fonctionnaires, à peine plus nombreux qu'eux, dominent des têtes vaguement chinoises : les Célestes ont évidemment contribué pour une bonne part à la corruption du type tahitien. Il est né d'eux et des femmes indigènes un nombre respectable d'individualités assez indescriptibles, qui tiennent, cocasse mélange, du gosse mal élevé et de l'ouvrier fainéant, traîneur de port. Mais pour le touriste débarqué du rapide steamer au pétrole, la surprise est dans l'ahurissant contraste entre ce petit monde et l'immense fourmilière américaine qu'il vient de quitter. C'est comique que tous deux puissent exister à la même époque historique et qu'on puisse en moins de quinze jours aller de Chicago à Papeete.

Que les temps sont changés depuis Loti ou bien que la vision des artistes est différente de la réalité! Jamais, durant tout mon séjour à Papeete, je ne vis rien de cette gaieté, de cette originalité que l'époux de Rarahu, décrivant un soir de fête dans la ville, donne comme les traits caractéristiques de la petite capitale océanienne. La grande place est, chaque soir, un marché de chair de femme en mauvais état; dans la rue des magasins chinois persiste, comme en un bas quartier de Brest après une noce de matelots, un relent de débauche qui vient de finir, pour recommencer bientôt. Sauf quelques indigènes ou métis à l'aspect dégradé, on ne rencontre guère dans les rues, ombreuses ou ensoleillées, que de rares fonctionnaires : leurs vêtements de toile blanche sont peu corrects en comparaison des élégants costumes de drap que ne cessent jamais de porter, même par les plus fortes chaleurs, les coloniaux britanniques; leur casque de liège les distingue seul de leurs semblables de nos chefs-lieux de canton. Les colons, les commerçants, les mauvaises langues du pays et en général

tous ceux qui dans l'île ne font pas eux-mêmes partie de l'administration, furent unanimes à m'assurer qu'il existe à Tahiti, pour une population de dix mille habitants, cinq cent dix fonctionnaires. Ce qu'on ne peut nier, c'est que le nombre de bureaux est disproportionné avec le volume de la ville. En passant devant ces locaux bien aérés, on entend à travers les fenêtres ouvertes les mêmes plaisanteries qui chez nous ont cours dans les bureaux de l'enregistrement ou les pensions-restaurants pour percepteurs-auxiliaires.

L'impression générale est celle d'une petite bonbonnière remplie de vilains bonbons humains. Tout est minime, étriqué, et sent l'isolement du reste du monde. Les gens qui y vivent depuis longtemps n'ont pas l'air de regretter cette étroitesse, et leur esprit s'est curieusement modelé sur la petitesse de leur habitat. Le seul endroit de cette Cancanville où l'on respire un peu d'air frais est le quai ensoleillé du port, où perpétuellement s'agite une petite vie marine. Les pirogues indigènes, munies de l'outrigger, soutien extérieur en bois recourbé qui les empêche de chavirer, les petites pirogues, où pagaient de jeunes garçons merveilleusement agiles, vont et viennent, chargées de fruits ou de baigneurs nus ; un équipage de Canaques travaille à décharger une barque de Raiatea, à l'arrière carré, peinte en blanc avec une bordure rose. Parfois, on voit arriver un grand trois-mâts, toutes voiles dehors.

L'îlot de Moorea est le centre du paysage dans la baie de Papeete ; il l'anime, comme certaines îles de la mer bretonne mettent en valeur le dessin pittoresque ou harmonieux des côtes dont elles sont l'avant-garde contre le furieux océan. Les couchers de soleil sur Moorea, que les Tahitiens vantent avec raison à tout nouveau venu, sont d'une extraordinaire magnificence : je les contemplais chaque soir d'une petite terrasse que j'imaginais volontiers ressembler un peu, avec moins de confort, à la vérandah de Stevenson, à Apia. Les nuits de lune sur ce quai de Papeete me rappelèrent celles du navire. Dans l'atmosphère sans un souffle, embaumée de fleurs, les hauts nuages immobiles avaient l'air parent des montagnes, avec une placidité de contour, une immatérialité saisissantes.

*
* *

Un Breton, marin et poète comme tant d'autres de sa race, dont je devins rapidement l'ami, m'emmena, derrière Papeete, dans une petite vallée que parcourt un ruisseau et où tout de suite nous trouvâmes la solitude et le parfait silence. Il avait beaucoup navigué et vantait la végétation d'autres terres tropicales, celle des Antilles par exemple, beaucoup plus grandiose et opulente que celle de Tahiti. En effet, ce qui frappait mes yeux émerveillés des premiers ombrages tahitiens, c'était moins l'exubérance végétale que la variété des plantes, des essences et plus encore des verdures, et la beauté de couleur des montagnes, dont les tons tranchés, verts, rouges, noirs, s'accordent si bien avec l'éclat particulier du ciel. Surtout, dominant tout, un calme d'idylle, une tranquillité douce de vieux pays, comme l'Irlande ou la Bretagne. Cette première impression de terre polynésienne ne me quitta plus ; à mon départ je l'emportai aux îles de l'archipel Cook, anglicisées, abîmées par l'exploitation commerciale.

Nous arrivâmes à la cabane d'un vieux Breton de Brest qui est dans l'île depuis cinquante-six ans : il servit, matelot, sur le navire qui proclama française la Nouvelle-Calédonie. Il a eu trois femmes qui sont mortes successivement. Il vit chichement dans cette vallée, du produit d'une petite ferme. Plus loin, devant une case indigène, une vieille femme est occupée à faire sécher du café. Sa fille est mariée à un ancien matelot français : ils occupent une petite maison de construction moderne, non loin de la hutte des vieux parents. La jeune femme est jolie ; sa figure, intelligente, un peu mélancolique. Au retour, j'entends sous le taillis, mêlés au chant de l'eau courante, des rires, des cris, et un son d'instrument qui ressemble à l'accordéon. Les bains et cette facile musique occupent le plus clair du temps des indigènes, qui ont horreur du travail. A mes oreilles distraites, mon compagnon fait, chemin faisant, des plans un peu mégalomanes pour l'exploitation du pays, que laisse inculte la race rêveuse et babillarde. Il sympathise pourtant, en Celte qu'il

est, avec les rêves dont le cerveau indigène ne se lasse point de s'enchanter ; mais ces rêves sans envolée peuvent d'autant moins aboutir à une forme quelconque d'action, que cette race est tout occupée des plaisirs sensuels. Une succession d'images et de désirs aussitôt éteints forme sa mentalité ; rien d'autre ne passe dans son horizon, et sa conversation n'est qu'une suite de paroles se succédant sans but utile, un échange d'impressions et de sensations fugitives.

Sauf aux endroits impossibles à aplanir où les escarpements rocheux des montagnes s'avancent jusqu'à l'océan, une route assez bien entretenue fait le tour de Tahiti. Elle s'interrompt seulement au moment de contourner l'extrême pointe, bordée d'infranchissables falaises. Elle suit de près la mer et traverse toute la partie habitable de l'île. Les montagnes, habitées au temps de Cook par une population nombreuse, sont aujourd'hui désertes ; les indigènes se sont portés en masse sur la côte pour y vivre l'existence immobile et contemplative qui amènera lentement leur disparition.

Suivre cette route, s'y attarder, y flâner, c'est pour le Blanc l'unique moyen d'observer tout ce qu'il pourra jamais saisir de la vie tahitienne : cette vie, purement extérieure et qui, pour une grande part, s'écoule en plein air, hors des cases, est tout entière concentrée là. Le souffle de l'alisé communique à l'atmosphère purement marine la senteur balsamique qu'on respire même à l'intérieur des montagnes; il me semble encore vivre et marcher sur le pont d'un navire ; dans les hautes palmes de cocotiers au maintien si décoratif, à travers le feuillage de l'arbre de fer, fin comme un réseau de dentelle, il est rare aussi que l'éclat du ciel ne donne pas la sensation directe, sans cesse renouvelée, du perpétuel été splendide et monotone. Et toujours, dans l'infini silence, la grande basse mugissante des brisants et les couleurs ardentes des montagnes, où sur les pentes les rochers brûlent. De temps à autre, à mesure qu'on franchit la limite d'un nouveau district, un village indigène, un groupe de cases en bambou tressé ; parmi elles, souvent, une maison d'aspect semi-européen, la demeure d'un chef. Ou bien, au bord des grèves, isolée, une hutte en branchages, où de vagues formes sont étendues, dans l'éclat de la lumière limpide qui tombe tamisée des belles verdures, claires ou sombres,

formant berceau tout autour. Plus loin, la plantation d'un colon et son bétail florissant, nourri et engraissé de sensitive qui pousse drue entre les arbres. Du bord de la grève tranquille, on découvre les pointes avancées du rivage, encerclant les petites baies paisibles où se balancent les cocotiers. Et toujours l'éclat du ciel, le tonnerre des brisants sur le récif, la pureté des matins, les soirs splendides. Sans crépuscule, leur succède la nuit du Pacifique austral, si parfaitement sereine que, dans l'esprit impuissant à s'en représenter à nouveau la beauté sous d'autres cieux, deux petites choses en évoquent seules le souvenir : les étoiles luisantes, aperçues à travers le troncs des grands arbres, et le cri du criquet peuplant le silence.

Chemin faisant, je fis quelques rencontres. Un Corse, dont les menus agrémentent les expéditions administratives et amoureuses des fonctionnaires, me raconte ses déboires de colon, désormais échoué en sa cuisine d'aubergiste. Il fulmine contre les cinq cent dix administrateurs de Tahiti : « des feignants », selon lui. « Il y a vingt-quatre ans, gémit-il, qu'il y a un budget annuel de quatre-vingt-dix-huit mille francs ou davantage pour l'instruction publique dans les établissements français de l'Océanie ; la population est à peine de vingt mille habitants ; on ne rencontre nulle part d'indigènes parlant français. » J'écoutais distraitement ses doléances, dont j'avais reconnu par moi-même, hélas ! l'exactitude. Nous longions une énorme muraille de roches noires et humides qui surplombe à gauche la route ; des cascades en descendent et l'on aperçoit encore, cramponnés à la pierre, des arbres tordus et à demi déracinés par le dernier cyclone. A droite, la mer est un lac de plomb fondu : l'horizon brûle, éblouissant. Les indigènes, qui pêchent dans leurs pirogues à quelque distance du rivage, vêtus de pagnes criards, semblent des filaments colorés sur l'immensité lumineuse et torride. D'autres, dans l'eau jusqu'à mi-corps, nombre de femmes parmi eux, ramènent vers la terre en le traînant à fond un vaste filet circulaire : leur pêche est semblable à celle que l'on voit au Lido et sur les plages de l'Adriatique... Au couchant l'air fraîchit, et l'atmosphère marine devient d'une pureté impossible à décrire ; mais la vision qu'eut Loti de rameurs nus, sonnant

de leurs trompes en coquillages, comme des tritons antiques, ne prit pas corps pour moi sur ces grèves ensoleillées.

Je passai cette soirée en compagnie de Français : un ouvrier à l'accent parisien, beau parleur, qui vint de San Francisco à Tahiti à la suite du cyclone, espérant du travail, et deux colons dont le père avait fait partie des troupes de débarquement en 1840. Il resta vingt ans à Tahiti après sa libération du service, puis, de retour en France, s'y maria, pour revenir presque aussitôt au pays dont il avait la nostalgie : il est mort, ayant vécu plus de quarante-huit ans dans l'île. A travers les histoires du vieux temps tahitien, que racontent très intelligemment ses fils, j'entrevois ce type de Normand rusé, la tête près du bonnet, bâti à chaux et à sable.

Après le dîner, je suis sorti dans la nuit merveilleuse. Les brisants s'entendent ici plus fort qu'ailleurs; la lune est à demi pleine; le ciel, infiniment limpide; un seul grand nuage au-dessus de la mer. Au bord de la grève, dans une case délabrée en feuilles de pardanus, à demi éclairée à l'intérieur, des formes humaines sont accroupies. Deux autres corps sont couchés sur la terre nue, sans abri, sous les cocotiers, à quelques pas de la case. C'est une famille de nomades habitant la montagne, qui sont venus s'établir là pendant quelques jours pour pêcher. « De vieux gribiers, ces Canaques, opine l'ouvrier parisien : toujours à chasser le cochon sauvage dans la brousse, ou à ramasser à pleines mains, sans se donner de peine, le poisson sur les récifs! » Dans notre conversation, quelque chose de familier me rappelait la patrie; la lueur argentée de la lune sur les grandes feuilles luisantes des cocotiers était reposante, l'atmosphère des choses idyllique...

O la pureté de l'aube admirable où s'éveillent des oiseaux au chant inconnu!... L'un des frères m'accompagna quelque temps le long de la route qui file droit entre les bosquets de cocotiers, nombreux et denses. La zone côtière est ici assez large et bien cultivée; le paysage rappellerait un peu, n'étaient la végétation différente et l'éclat du ciel, certains aspects verdoyants de l'Ouest français : de petits vergers, des enclos plantés d'arbres, dans lesquels paît du bétail acheté en Nouvelle-Zélande font songer aux campagnes de ce Cotentin dont le père de mon guide était originaire. Un drapeau tricolore,

flottant au perron d'une jolie maison, indique la résidence du chef indigène auquel nous rendons visite. Plus loin, un groupe de bâtiments spacieux entourés d'arbres : la mission protestante. De larges vallées entre de hautes montagnes s'ouvrent à gauche de la route ; de claires rivières en descendent ; sur deux d'entre elles, assez profondes, le pont a été brisé par le récent cyclone. Au loin apparaissent, baignées de belle lumière tropicale, les montagnes d'une presqu'île ; bientôt celle-ci se découvre tout entière, plus accidentée et rocheuse que le reste de l'île, mais d'altitude moins élevée. Toujours la même végétation de hauts cocotiers splendides et de brousse dense. L'ensemble est d'une couleur, d'une lumière, d'une vigueur de verdure magnifiques ; pourtant un charme d'idylle émane plus délicat encore des paysages de Moorea, gracieux et sévères.

***

Au voisinage de l'isthme qui sépare la presqu'île de Taravao de la partie principale de l'île, le paysage change d'aspect. On traverse sur des chaussées d'empierrement plusieurs bras de mer, estuaires ou lacs tranquilles, admirables de couleur, environnés de hautes collines boisées, non sans quelque analogie avec certaines baies intérieures de notre Bretagne. Mais l'éloignement du monde civilisé, la proximité du vaste océan, l'absence de vie humaine communiquent aux courbes de ces rivages une grandeur insolite. Dans l'hémisphère austral, les terres, plus rares, semblent davantage perdues dans l'immense mer qui les sépara si longtemps du reste du monde ; l'humanité clairsemée s'y laisse à peine remarquer, et la nature, les éléments, la terre comme les eaux, empruntent à cette sauvagerie et à la solitude quelque chose d'impressionnant pour le voyageur venu des antipodes. Poésie grandiose et inattendue des grandes baies profondes et solitaires de la Nouvelle-Zélande, de ses hauts promontoires boisés, des falaises abruptes, revêtues de jungle qui soudainement, au regard fatigué d'errer depuis tant de jours sur le désert des eaux éblouissantes, révèlent la présence d'une île

haute dans l'immense océan! Cet univers voisin de l'autre pôle est tout différent de ce qu'un œil, même exercé déjà à jouir des spectacles changeants du monde suivant la longitude, est habitué à contempler dans l'autre hémisphère : la mer sans navires, les nuances différentes des eaux, l'atmosphère aussi, si particulière que sans même la connaissance de l'environnement on distinguerait une aurore néo-zélandaise d'un même spectacle de l'hémisphère nord, la voûte céleste surtout, peuplée de constellations plus rares, mais plus belles que les nôtres, tout, absolument tout donne la sensation du dépaysement. Dans ces régions où l'histoire humaine est d'hier et si peu importante, la rêverie s'empare de l'esprit plus impérieusement que dans les pays actifs de vieille civilisation; il y est hanté obstinément par la seule trace à peu près qu'aient laissée le génie et l'effort humains dans ces parages, le souvenir des grands navigateurs, de Cook surtout, dont les yeux virent les premiers ces golfes majestueux, ces hautes montagnes habitées d'anthropophages, ces charmantes petites baies, fermées par des langues de terre de forme harmonieuse et plantées de cocotiers.

Des rives de Port-Phaéton, encore une longue côte en pente douce, avant d'arriver à une sorte de plateau où se trouvent deux maisons de Chinois, petits commerçants et restaurateurs, près de l'école indigène de Taravao. Un peu plus haut, la gendarmerie est bâtie dans un ancien fort, qui domine toute la région. Immédiatement au delà de l'isthme, des montagnes s'élèvent très hautes de la mer. Ici déjà l'on sent que la presqu'île doit être une région distincte du reste de l'île, plus fertile, plus riche, de verdure plus luxuriante. Le cœur s'emplit de joie au milieu de cette nature opulente à qui l'on sait gré de ne pas vous écraser, d'évoquer encore les paysages agrestes et modérés qui nous sont chers.

De la courtine de l'ancien fort, la vue est admirable. Au crépuscule, la surface unie de la mer a des teintes pâmées : de leur accord avec les tons variés des feuillages sombres, un peu moites dans la langueur de l'air, est faite la beauté mélancolique, la paix paradisiaque des beaux soirs de Tahiti. Cette soirée à Taravao est l'une des plus belles que j'aie vues durant mon séjour dans l'île. La lune se lève dans un ciel opale, d'une

infinie délicatesse; les eaux du Port-Phaéton ont ces nuances de violet décoloré qui fait la beauté des couchants sur les mers tropicales. Les arêtes des montagnes se détachent avec une netteté surprenante. A cette heure qui précède l'obscurité de la nuit, le feuillage des denses cocotiers s'harmonise aussi bien avec le ciel pâlissant du Pacifique que celle de l'olivier avec le ciel d'un couchant grec.

J'explorai en détail les routes de la presqu'île, accompagné d'un instituteur indigène, qui avait partout des parents et des amis. Nous visitâmes une école où une jeune sous-maîtresse indigène à la face rude, aux beaux cheveux, l'air d'une très bonne fille, apprenait l'alphabet aux tout petits, tandis que l'instituteur, un jeune homme presque sans dents, l'air mou, efféminé, aux mains de femme, s'occupait des plus grands. Les élèves tahitiens ne savent pas grand'chose et les maîtres indigènes, sauf exception, se donnent peu de mal. Comme tous les primitifs, c'est pour le chant et la musique qu'ils montrent le plus de goût. « Ils chantent naturellement en parties », me dit l'instituteur, et il n'a aucune difficulté à leur enseigner dièzes et bémols. Il leur fait chanter une marche militaire, sur un air suisse :

Marchons au pas, oui, marchons au pas,
Comme de vieux soldats, qui volent au combat :
Tricolore, fraîches couleurs, quand l'Océan a jeté
Sur la plage son écume, nous vous crions : Liberté !

Lui-même les accompagne du piston en battant la mesure avec le pied. Garçons et filles sont groupés pêle-mêle sur des gradins; les voix sont criardes; mais ils y vont de tout leur cœur : c'est touchant et un tantinet ridicule, ce patriotisme si loin de la patrie. L'école est bâtie non loin de la grève, sur un pré gazonné et cerclé de très beaux arbres. Une fois de plus, je suis reporté aux campagnes normandes, aux vallons où d'épaisses prairies descendent jusqu'à la mer.

La côte sud de la presqu'île est la partie la plus verdoyante de l'île; nulle part la bande de terre cultivable entre la mer et la montagne n'est plus large qu'ici.

Deux chevaux tahitiens, Fatati et Bibi, nous emportent rapidement dans une sorte de caisse posée sur deux hautes

roues. Pour franchir les rivières, on pousse bonnement les chevaux à l'eau, et la voiture suit. Le gouverneur de Tahiti doit passer ici le lendemain, en tournée d'inspection, et mon compagnon indigène suggère ironiquement que les habitants devraient planter cette nuit dans les trous de la route de beaux taros, qui lui donneraient l'aspect de plates-bandes florissantes. Tous les cent mètres ou presque, il faut traverser une rivière, large ou mince; sur ses bords, toujours les grands mapés au feuillage luisant et sombre entretiennent une ombre profonde et d'une fraîcheur délicieuse.

Aujourd'hui, c'est dimanche : les indigènes remplissent un temple protestant, bâti au bord de la route sur le modèle d'une case, mais de proportions plus vastes; le bruit frénétique des chœurs nous fait nous arrêter un moment. A l'intérieur, un vieux pasteur indigène, maigre, à l'air excité, commente un verset de Samuel. Que peut-il bien raconter à son auditoire à la fois ensommeillé et attentif? Dans ce local mal aéré, le parfum entêtant de l'huile de cocotier, dont les femmes tahitiennes parfument et lissent leur chevelure, est si fort qu'il prend aux yeux; hommes et femmes sont habillés à l'européenne; quand, le service terminé, ils sortent et se dispersent devant le temple,sous les hauts cocotiers bordant la route, le spectacle est peu différent de celui qu'offrent dans les villages de France les groupes endimanchés sur la place de l'église, après l'office. Les gens s'assoient par petits groupes, ou lentement circulent, et le chef du district leur lit une proclamation en tahitien qui annonce la venue du gouverneur de l'île pour le lendemain; un bel esprit l'interrompt par des saillies qui soulèvent des éclats de rire. C'est la scène traditionnelle des dimanches de France.

Au retour, à quelques kilomètres de Taravao, le timon de la voiture se casse; mais l'adresse de mains est une qualité native de tout indigène; en moins de rien mon compagnon a réparé le dommage. Une nuée d'indigènes, sortis des huttes voisines, nous entoure : je découvre sur certaines faces l'atavisme que Gauguin a noté dans ses portraits, des traits, des expressions, des airs vicieux qui sont ceux des faubouriens de nos grandes villes : le résultat semble un produit combiné du rôdeur de barrière et du pirate malais. Étranges hasards

des mélanges humains! Un matelot déserteur ou quelque forçat évadé est peut-être venu échouer dans ce hameau indigène, où l'entretint, le reste de ses jours, l'hospitalité amusée des habitants, et maintenant sa descendance, impossible à distinguer des vrais naturels, continue de mener l'indolente existence des Tahitiens, cette vie instinctive, presque animale, qui survit pareille à elle-même depuis des époques impossibles à calculer. Cette vision du civilisé, revenu à une vie demi-sauvage où maintenant il se complaît, éveilla toujours en moi une surprise mêlée de répugnance, et aussi une vague épouvante : ici, dans ce hameau au bord de la mer, où seul le hasard d'un accident m'avait arrêté, l'attitude fière et digne d'un jeune garçon tahitien non métissé de blanc, petit sauvageon d'une beauté de statue antique, à la taille serrée dans un paréo multicolore, augmentait par contraste le dégoût inspiré par ces dégénérés de notre race à nous. Autour de la voiture, l'animation croissait : des femmes, se tenant gentiment par les bras enroulés autour du cou, rôdaient autour de l'étranger, tandis que sous les grands arbres les hommes faisaient chauffer le café, avant de s'assembler pour la soirée dans la maison de chant voisine, où bientôt allait commencer le service religieux, dirigé par deux diacres indigènes, et le furieux chant des hyménées.

Durant mes longs voyages sous les tropiques, jamais je ne vis de nuits plus belles que sur la route qui va du vieux port de Taravao à Port-Phaéton. Dans la tranquillité absolue de l'air, les grands nuages blancs voguaient immobiles, parmi la merveilleuse clarté lunaire. Dans le silence et la paix de la nuit, le feuillage des hauts cocotiers brillait de l'éclat incomparable que leur versaient les étoiles resplendissantes. J'évoquai là les nuits sans égales des Paumotous, de ces simples anneaux madréporiques posés sur l'immense océan, « pays des béatitudes marines » qu'exaltait devant moi mon Breton poète et navigateur. Un gendarme me parlait, avec enthousiasme, de ces nuits de l'atoll, de la pêche des nacres, des femmes de là-bas, passionnées, jalouses, si différentes des molles Tahitiennes. Avant les derniers cyclones, ces îles étaient des édens marins. Le cocotier y poussait en forêts; d'un bout à l'autre de la chaussée de corail, les cimes d'immenses allées

de ces arbres se rejoignaient au-dessus du chemin, luisant dans l'ombre perpétuelle; il n'était pas possible d'apercevoir le ciel à travers. Sous ses hautes voûtes, s'alignaient les huttes des âpres indigènes, habitués dès l'enfance à la lutte de tous les instants contre la famine, et un pire ennemi : la mer, le cyclone. Ils passaient de longues soirées, tassés les uns contre les autres, n'osant affronter les mauvais esprits qui rôdent dans la nuit, et discutant sur la Bible jusqu'à l'aube, car les missionnaires se sont appliqués à farcir d'arguties théologiques la cervelle de ces rudes marins.

Dans la presqu'île de Taravao, les anciens usages tahitiens se sont mieux conservés que dans le reste du pays : partout ailleurs, des cases plus sommairement bâties, de forme plus banale, ont remplacé l'ancienne habitation spacieuse et fraîche; les Tahitiens ont perdu le goût du confort raffiné quoique primitif, qui convenait à leur genre d'existence de jadis; ici subsistent quelques cases à la mode d'autrefois.

La case est de forme oblongue. Le soubassement est fait de troncs de cocotiers. De hautes tiges de bourao, reliées entre elles par une liane extrêmement résistante, forment les parois. A l'intérieur, la charpente du toit est aussi tout entière en bourao; seules, la poutre du faîte et une autre, qui couronne le sommet des parois et sert à les relier à la charpente, sont en bois dur façonné à l'européenne. Pas un clou n'entre dans la construction. Pourtant, signe d'une diminution de l'antique honnêteté, l'entrée peut se fermer par une solide porte de chêne, munie d'une forte serrure. La couverture du toit est en étroites lanières de feuilles de pandanus, — une espèce de claie, ou plutôt de natte épaisse et serrée : plusieurs de ces nattes, posées à même sur la charpente l'une à la suite de l'autre, font à la maison une toiture admirablement appropriée au climat, fraîche, légère, imperméable. Pas de plancher, mais de l'herbe sèche qu'on renouvelle fréquemment et sur laquelle on étend des nattes, tressées à la maison. A une extrémité de l'unique chambre, deux lits à l'européenne.

Une délicieuse fraîcheur règne dans cette case simple et propre; on jouit, comme si l'on campait au dehors, à l'abri des grands arbres, de la brise marine, de la musique de la mer, de l'éclat tempéré du ciel; à quelques mètres seulement, la

mer brise sur une petite grève encombrée de coquillages et d'arbustes; on aperçoit les deux côtes opposées de Tautira et d'Hitiaa, avec le rentrant que forme la baie de Taravao. Un peu plus loin, au bord de la route, dans une autre case de construction semblable, vit un solitaire. Près de là croissent des roses rouges odorantes, de hauts orangers, de beaux arbustes « tiarés Tahiti ». Ses fleurs blanches, en petites étoiles, servaient à faire les guirlandes dont se couronnaient autrefois les Tahitiens : aujourd'hui on ne les voit plus que piquées derrière l'oreille d'affreux voyous canaques ou de demi-blancs en goguette. Quand, après les avoir cueillies, on les enferme pour un jour dans une feuille de bourao, elles prennent un parfum exquis, un peu entêtant, dont plus tard le souvenir ramène l'esprit aux plages fraîches et lumineuses : ainsi l'odeur de la fleur d'ajonc évoque la vieille et douce Bretagne ou l'eau de rose, l'orient turc.

C'est ici peut-être, aux alentours de Tautira, que se révèle le mieux le caractère propre à la végétation tahitienne, à la fois gracieuse et luxuriante, sans l'énormité ni l'opulence écrasante de la flore tropicale en d'autres régions, telles que l'Inde ou les Antilles. Les hauts orangers au feuillage raide et sombre, dont les fruits luisent comme des boules d'or dans le demi-jour du bosquet, sont la gloire de cette grève verdoyante et de la vallée profonde, ombreuse, pleine du bruit des sources, qui débouche en cet endroit vers la mer. L'intérieur des montagnes tahitiennes est si bouleversé et chaotique qu'une simple pluie suffit pour grossir en quelques heures démesurément les rivières : celle de Tautira était si énorme que nous fûmes submergés en la passant en voiture, mais quel bain dans l'eau délicieusement fraîche! Le paysage de la vallée est le plus caractéristique de Tahiti : les contours fantastiques des montagnes qui s'étagent par plans successifs, la limpidité de la rivière, coulant à pleins bords sous les ombrages épais, et l'harmonie de l'ensemble avec le beau ciel lumineux composent le paysage tahitien par excellence : accord parfait de l'idyllique et du grandiose.

A la nuit tombante, sur la route bordée de hauts cocotiers, illuminée par un clair de lune, un groupe de pêcheurs nous croise, revenant des récifs. Toujours ces grands diables à peau

cuivrée, au torse d'hercules, aux traits du visage semi-européens. La veille au soir, j'ai eu maille à partir, moi voyageur français, avec la brutalité d'un gendarme, et mon compagnon indigène s'empresse de raconter l'histoire aux pêcheurs. Ils prêtent une attention soutenue et de temps à autre seulement interrompent le récit par des cris gutturaux, signes d'étonnement et de curiosité. Comme conclusion, ils trouvent le fait normal : c'est ainsi que sont les gendarmes; les pauvres gens en savent quelque chose.

Après les fatigantes excursions à cheval ou en voiture, j'ai passé de bonnes journées oisives à Taravao dans la maison d'un indigène obligeant et civilisé. A Tahiti, en dépit du charme qu'il y a à se laisser vivre dans la belle nature, caressé par la brise parfumée du perpétuel été marin, on regrette parfois la fuite inutile du temps, les longs jours qui s'écoulent et se succèdent tous pareils, et que l'on passe à ne rien faire, sans même vivre humainement et socialement, tant la stagnation de la vie est complète, tant la décadence de la race indigène, mélancoliquement acceptée de ceux qui la subissent, non moins que la nature amollissante du climat, vous enlève tout désir de faire effort. Même l'observateur simplement curieux des formes de vie inattendues sent se refroidir assez vite l'intérêt de sa recherche. Le monde polynésien est si petit! Les êtres humains, indigènes et blancs, sont si primitifs et différents de nous, pratiquement impossibles à étudier de près, à bien connaître, ou si médiocres, si uniquement agités de petites passions mesquines, en contraste pénible avec le cadre charmant et grandiose! Sur cette terre idéalement belle, force est pourtant de se rendre compte qu'on ne pourrait se fixer et vivre toujours; en revanche, pendant ces jours d'inaction, la fortifiante brise marine, le beau ciel et l'atmosphère vous pénètrent lentement, et le charme de Tahiti opère, fait de méditation tranquille et d'absence de soucis, charme subtil dont on n'a pas conscience aux moments d'ennui, mais qui rendra presque douloureuse la mélancolie du départ.

Il faut quelque temps pour que ce charme agisse et que, dans la torpeur de l'air, s'insinue l'impression d'être transporté dans une autre planète. Mais l'espèce de volupté légère qui se

dégage de cela, n'est-ce pas après tout ce qu'il faut retirer du séjour à Tahiti, où l'existence quotidienne est si insignifiante, où l'on n'a presque jamais le sentiment d'apprendre quoi que ce soit, d'assister à des événements, de se renouveler intellectuellement et moralement comme dans les pays d'art ou même simplement d'intense vie moderne? Vivre à Tahiti, c'est comme naviguer longtemps à la voile d'atoll en atoll, au pays des béatitudes marines, dans un rêve, sans désir d'aller vite ni d'obtenir un résultat à la fin de chaque journée, simplement en laissant les images se succéder dans le cerveau comme les nuages passent dans le ciel. Pareille existence était possible à Taravao plus qu'ailleurs, au sein de la fraîche et verdoyante nature : au lieu d'être confiné dans une étroite bande de terre entre la mer et la montagne, comme partout dans l'île, on a ici l'espace de se mouvoir, une vue étendue, des routes nombreuses et l'éloignement de Papeete, bassement débauchée.

On achève le tour complet de Tahiti par la route accidentée, qui longe la côte nord-est. Route dangereuse, fréquemment endommagée par les eaux. La ceinture de récifs semble être submergée, et la mer brise directement sur les roches basaltiques de la côte. Par endroits, la pensée me reporte à des voyages entrepris jadis dans la presqu'île de l'Athos : l'éclat du ciel, l'éloignement du reste du monde, l'étrangeté des lieux et de l'humanité, tout dans les deux pays, pourtant si distants et si différents contribue à créer un état intérieur analogue.

Quand la route s'écarte de la mer, elle devient une avenue feutrée d'herbe, qui s'allonge en belles perspectives, bordée d'arbres aux feuillages les plus variés. Après quoi, le sentier taillé au flanc des falaises reprend, si dangereux par places qu'il faut descendre de sa monture : les roches déchiquetées rappellent la côte de l'île Bréhat, mais au lieu de granits ou de porphyres rouges, ce sont ici des basaltes noirs, polis par les lames. Des arbres de fer s'élancent hors des crevasses, sur le bord même des précipices; le ciel des tropiques, vu à travers leur feuillage sombre et fin, éclate dans toute sa splendeur.

A la traversée d'un village, les gens sortent en foule des cases

pour nous voir : toujours ce même mélange, surprenant et louche d'indigènes polynésiens et de métis à l'aspect faubourien, retournés à la vie sauvage. Devant une case solitaire, sous les belles verdures ensoleillées, nous nous arrêtons un moment. Une femme vit là, pour qui mon compagnon de route m'a fait écrire en français une demande en divorce contre son mari. Elle a avec elle un de ses enfants, presque pareil à un petit Italien ou à un petit Français du midi. Figure bizarre, métissée, avec une expression de lourde tristesse mêlée à de l'indifférence presque animale. Son mari l'a quittée depuis un an environ, pour vivre avec une femme qui faisait la fête à Papeete avec des officiers. Elle a été très malheureuse pendant trois ou quatre mois et s'est retirée dans cette case; maintenant elle commence à oublier.

A qui parcourt ces chemins peu fréquentés il faut un peu s'accoutumer aux usages, manger de la cuisine préparée au four canaque. C'est un simple trou rond creusé en terre : on le remplit de bois, qu'on recouvre de pierres concassées. Quand elles sont rougies au feu, on y dépose la viande, le poisson, les légumes; puis, sur une petite table très basse, on installe le déjeuner : une « boîte de bœuf » à la marmite, des bananes sauvages rôties à la chaleur du four, un plat de « miti » (noix de coco râpée).

La nuit vient avant que nous ne soyons à la pointe Vénus : nous faisons à pied la longue montée, suivie d'une non moins longue descente, par laquelle on franchit la ligne de collines qui en cet endroit s'avance jusqu'à la mer. A mesure que nous approchons de Papeete, une irritation bizarre s'empare de mon compagnon indigène : né à la campagne, vivant dans un district éloigné de la capitale, il en exècre la corruption, et plus encore ces officiers de marine qui y font la loi. Sa fureur m'amuse : il prétend flairer à de nombreux kilomètres la sinistre odeur de débauche et de fonctionnarisme.

HENRI LEBEAU

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.

L'AFFAIRE DU DUC D'ENGHIEN

Nous croyons utile de publier les documents relatifs à l'affaire du duc d'Enghien, encadrés dans un récit de l'ancien ministre du roi de Naples, le comte de Mosbourg [1]. Notre cousin le comte Murat a déjà publié cette relation dans son livre sur *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne*, mais il a cru devoir en supprimer une partie. Fidèles à notre principe, nous croyons qu'après plus d'un siècle, il est permis de tout dire sur une affaire dont l'Empereur, devant la mort et presqu'à son heure suprême, a pris toute la responsabilité, et nous donnons pour la première fois ce récit intégralement et avec les pièces à l'appui.

M. de Mosbourg, dans l'ouvrage qu'il se proposait de consacrer au roi de Naples, plaçait, au premier rang des événements à étudier, la mort du duc d'Enghien : « Murat, écrivait-il, ne fut exempt sans doute ni d'erreurs ni de fautes et je ne prétends pas les dissimuler; c'est un motif de plus pour que je m'attache à écarter de sa mémoire les calomnies dont on a voulu la noircir... Je dirai d'abord les généreux efforts que fit inutilement Murat pour sauver le duc d'Enghien. »

En effet, de 1815 à 1838, chaque fois que l'occasion se présenta, M. de Mosbourg protesta contre les mensonges que les ennemis de Murat avaient commencé à répandre dès le lendemain de l'exécution de Vincennes. Dans ses papiers personnels, un volumineux dossier est constitué par ses réponses aux

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1909.

articles de journaux et par les notes qu'il a écrites en marge des mémoires parus sur cette époque. De plus, nous savons par son témoignage « qu'il s'efforçait de conduire sur le chemin de la vérité, en donnant des éclaircissements aux écrivains de bonne foi » et en 1838, il se félicitait d'avoir ramené par ces moyens indirects, « mais multipliés, beaucoup d'esprits à des sentiments de justice[1] ». C'est ainsi qu'il dut documenter Lamartine, Thiers et même le chancelier Pasquier.

Ce dernier dans ses Mémoires, composés vers 1824, rapporte que Savary disait en 1811 : « C'est bien Caulaincourt qui a fait enlever le duc d'Enghien, mais c'est Murat qui l'a fait juger et c'est moi qui l'ai fait exécuter ». « Murat, ajoute le chancelier Pasquier, avait-il pris sur lui de donner un tel ordre, ou n'avait-il fait qu'exécuter les instructions qui lui étaient venus de Malmaison? Si on ne m'a pas trompé, la lettre dont celui-ci (Savary) était porteur existe encore dans les mains des amis de Murat et elle contient les prescriptions les plus formelles, non seulement de faire juger, mais de ne souffrir aucun délai à l'exécution et de commander à l'avance tous les préparatifs nécessaires. » Pasquier ajoute en note : « Cette lettre doit être entre les mains de M. de Mosbourg, ministre des Finances à Naples[2] ».

Quand le chancelier Pasquier écrivait ces lignes, M. de Mosbourg possédait en effet cette lettre de Napoléon à Murat, datée de Malmaison le 29 ventôse an XII; mais il n'en possédait qu'une copie, qui figure encore dans ses papiers. M. Le Brethon a raconté quelles étranges vicissitudes ont subi nos papiers de famille. La partie la plus intéressante de ces archives, confiée en 1815 par le roi à son ministre, fut dérobée à celui-ci de 1816 à 1836 et quand M. de Mosbourg la retrouva, son désappointement fut grand, en constatant la disparition d'un grand nombre de documents, parmi lesquels la lettre originale de Napoléon Ier relative au jugement du duc d'Enghien. Il est probable que pour cette cause M. de Mosbourg ne voulut rien publier, car, écrivait-il, « une apologie directe de Murat exciterait encore la colère des nombreux ennemis qui lui restent;

1. Lettre à la marquise Pepoli du 29 juin 1838.
2. *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. I, p. 191.

tout ce qu'on affirmerait sans l'établir par des preuves irrécusables serait contesté avec véhémence et les préventions publiques seraient du côté des accusateurs ».

Cependant, après avoir retrouvé presque tout ce qu'il croyait à jamais perdu, M. de Mosbourg demandait en 1838 à la reine Caroline communication des documents qu'elle pouvait posséder sur le gouvernement de Paris. « Cette époque est importante, lui disait-il; des calomnies affreuses ont été répandues contre le roi au sujet de la mort du duc d'Enghien et du jugement de Moreau. Je les ai déjà fait démentir dans deux ou trois ouvrages considérables qui inspirent de la confiance et que l'histoire consultera.... On ne saurait trop rechercher tout ce qui pourrait intéresser sur ces points importants la mémoire du roi, sa correspondance avec l'Empereur, avec le ministre de la Guerre, avec le préfet de police de Paris, etc. »

En réponse à cette demande, la reine Caroline envoya, avec la copie des pièces contenues dans un dossier, classé dans ses archives sous sa rubrique « Duc d'Enghien », une copie de la lettre Napoléon à Murat, datée de Malmaison le 29 ventôse an XII, copie qui confirmait l'authenticité de celle que possédait Mosbourg. Cette lettre figure en effet dans un registre sur lequel Murat faisait transcrire les lettres qu'il recevait de l'Empereur; elle est classée à son rang et à sa date entre la lettre datée de Malmaison le 28 ventôse an XII et une autre datée « De ma barraque d'Étaples, le 3 fructidor an XII ».

En comparant les deux copies de la lettre du 29 ventôse an XII, on peut constater que celle de M. de Mosbourg a dû être faite, soit à Naples sur la lettre originale, soit plus tard à Paris, sur la minute aujourd'hui disparue, car il a eu soin de noter ce qu'on pouvait lire dans un passage raturé.

Une seule pièce manquait encore au faisceau de documents que M. de Mosbourg avait rassemblés pour écrire ses souvenirs : la lettre écrite par Murat à Bonaparte, le lendemain de la mort du duc d'Enghien. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'obstina à la rechercher. Dans une lettre toute intime écrite en 1844 à Bonafous Murat, il caressait encore l'espoir que celui-ci pourrait retrouver chez l'avoué de Toulon, où jadis il avait caché les papiers du roi, « deux pièces très importantes

dont le souvenir était resté dans sa mémoire ». — « L'une dont j'ai la copie, disait-il, est une lettre adressée par le Premier Consul au gouverneur de Paris, la veille de l'arrivée du duc d'Enghien à Vincennes; l'autre est la minute de la main du général Murat d'une lettre qu'il écrivit au Premier Consul après la mort du duc d'Enghien. Cette minute, si elle pouvait se retouver, serait un des curieux documents de l'époque et mettrait dans le plus grand jour les sentiments ainsi que la conduite de son auteur. Il m'est venu à l'idée qu'elle pourrait s'être égarée chez l'avocat qui fut à Toulon dépositaire de mes caisses, mal fermées peut-être après que le roi les eut fouillées. »

L'existence de cette lettre de Murat à Napoléon est confirmée par l'auteur d'un brochure anonyme qui parut à Paris en 1821 chez Beaudoin frères : « Murat, — écrit l'auteur qui devait être un des anciens officiers de l'entourage du gouverneur de Paris, — avait déposé chez un notaire de Paris les pièces qui établissaient qu'il avait refusé de participer au jugement du duc d'Enghien, les ordres et dépêches au gouverneur de Paris, sa lettre au Premier Consul et le testament du duc d'Enghien. » Il est probable que Murat, en s'en allant à Naples, reprit ce dépôt et que ces pièces figuraient parmi celles qu'il avait confiées à M. de Mosbourg.

Les recherches de Bonafous Murat à Toulon demeurèrent infructueuses, et cependant M. de Mosbourg avait raison de penser que Murat avait eu besoin de consulter ces documents, puisque, parmi les brouillons écrits de la main du roi, qui furent envoyés en 1852 au prince Lucien Murat par le successeur de l'avoué de Toulon, figure justement une réponse écrite par Murat sous un nom supposé au *Journal des Débats* et relative à la mort du duc d'Enghein. Voici ce curieux document :

« ... Je suis chargé aussi, M. le rédacteur, de relever une autre accusation qui a blessé fortement la générosité et la belle âme du roi, je veux parler de la part qu'on auroit voulu faire prendre à ce prince à la mort du duc d'Enghien[1]. J'ai ordre de déclarer que le gouverneur de Paris étoit à cette époque malade dans son lit et qu'il

1. Une tradition rapporte qu'au Pizzo, au moment où il allait être lui aussi fusillé, Murat protesta encore qu'il n'avait pris aucune part à l'exécution du duc d'Enghien.

n'étoit pas à Vincennes présent à cette détestable exécution, et au risque de déplaire au maréchal Murat, je ne puis m'empêcher de faire connoître les propres expressions qui sortirent de sa bouche, au moment où on lui présenta le décret de la formation de la commission militaire. « *J'aimerois mieux*, dit-il alors à madame Murat qui « se trouvait auprès de son lit, *être obligé de me battre contre lui et* « *d'en recevoir la mort que de signer cet ordre de la convocation,* « *car le prince sera indubitablement condamné à perdre la vie.* » Je dois ajouter que le décret de convocation de la commission tout écrit de la main du ministre secrétaire d'État est dans les archives du roi. Je déclare en outre qu'on avoit porté l'attention jusqu'à désigner les noms des militaires qui devoient composer cette commission; cette liste également écrite de la main du secrétaire d'État existe dans les mêmes archives. On ajoute afin que le général Savari vint rendre compte, en sa qualité de commandant de la gendarmerie, de la sentence prononcée par la commission et de son exécution. »

Cette note, qui n'a jamais été connue du comte de Mosbourg, confirme sur plusieurs points la relation qu'il a écrite : elle fait mention de plusieurs documents qui ne nous sont pas parvenus et si l'on ajoute que la lettre originale de Bonaparte à Murat, datée de Malmaison 28 ventôse an XII (*Correspondance* n° 7632), ne figure pas plus que celle du 29 ventôse parmi celles que M. de Mosbourg retrouva en 1836, il est permis de supposer que Murat, qui se disposait à quitter Toulon pour venir au Havre et à Paris, prit avec lui tout ce qui concernait l'affaire du duc d'Enghien. Les pièces, relatives à ce sujet qui proviennent de la reine Caroline, représentent certainement celles que le roi avait laissées à Naples comme étant les moins intéressantes.

Depuis l'époque, lointaine déjà, où M. de Mosbourg a écrit sa relation, de nombreux documents ont été produits sur la mort du duc d'Enghien. Nougarède de Fayet, M. Welschinger et M. Boulay de La Meurthe, pour ne citer que les noms principaux, ont apporté chacun leur contingent de renseignements; l'année dernière même, M. Boulay de La Meurthe, en publiant deux volumes de correspondance du duc d'Enghien et de documents, n'a pas laissé un coin d'archives inexploré. Aucun des documents produits n'a contredit les affirmations de M. de Mosbourg sur le rôle de Murat.

Murat était parfaitement au courant de l'intention du Pre-

mier Consul de faire enlever le duc d'Enghien, qu'il croyait complice de Cadoudal, Pichegru et Moreau. Murat était convaincu que l'intention de Bonaparte était de le faire juger par un grand conseil de guerre, composé des principaux généraux siégeant dans le Sénat. S'il faut en croire une note du colonel Préval, écrite par lui sous la Restauration alors qu'il était devenu ministre de la Guerre, Murat aurait pour lui violé le secret qui était recommandé, en lui demandant le 26 ventôse de faire partie de ce grand conseil de guerre. Murat pouvait donc croire que si l'enlèvement du duc d'Enghien en territoire étranger était contraire au droit des gens, du moins les formes régulières de la justice seraient observées à son égard et que le Prince traduit devant une Haute-Cour aurait les moyens nécessaires et légaux pour défendre sa cause. Quand le gouverneur de Paris reçut, le 29 ventôse, l'ordre de convoquer immédiatement une commission militaire, il comprit que le duc d'Enghien était perdu et il refusa, autant qu'il lui fut possible, de s'associer désormais aux mesures qu'on allait prendre.

Cette attitude de Murat est du reste parfaitement conforme avec tout ce que nous savons de son caractère. Toutes les lettres qu'il écrivit en 1804 et tous ses actes nous révèlent un homme profondément bon, humain et généreux, défenseur de tous ceux qu'il croyait frappés d'une disgrâce imméritée, des généraux Lecourbe, Damas, Humbert, Lahorie, Alexandre Dumas, Reynier, etc. Il croyait que le devoir du Premier Consul était de faire grâce au duc d'Enghien, et, quelques mois plus tard, il ne craignait pas de demander celle de Cadoudal et celle du duc de Rivière. Caroline elle-même, joignant ses efforts à ceux de son mari, obtenait le 23 prairial an XII, « après avoir fait deux heures antichambre pendant le Conseil, dans la salle des ministres, la grâce de Lajolais et de Lozier[1] ».

Si, à défaut de sa lettre au Premier Consul, on veut connaître la pensée de Murat sur la mort du duc d'Enghien, on peut en trouver le reflet dans une lettre confidentielle de son ami intime, le général Auguste Belliard, qui commandait alors la

1. Lettre Rœderer à Joseph Bonaparte. Paris le 25 prairial an XII. *Journal du Comte Rœderer* publié par M. Vitrac. Paris, 1909. In-8°, p. 155.

23e division militaire et écrivait à Murat de Bruxelles, le 9 messidor an XII[1] :

Pour toi seul.

Je viens de faire une tournée dans ma division, mon cher Murat, et de passer l'inspection des troupes que j'ai trouvées très bien. J'ai eu occasion de voir beaucoup d'habitants. On est très généralement content de la nouvelle forme du Gouvernement et de l'hérédité.... La mort du duc d'Anguien paraît avoir fait beaucoup de peine, non pas par l'intérêt qu'on peut prendre à lui, ils ne le connaissent pas, mais par l'attachement qu'ils portent à l'Empereur. Ils sont peinés de cet acte de rigueur, qui simpatise si peu, disent-ils, avec le caractère bon et affable de l'Empereur, mais ils ne lui attribuent pas.

Le général Thiébault, qui servait en 1804 dans la première division militaire sous les ordres de Murat, nous a laissé dans ses Mémoires un charmant portrait du Gouverneur de Paris, par lequel il nous plaît de terminer cet avant-propos : « Les manières de Murat, écrit Thiébault, franches, affables, amicales, allaient à merveille à son caractère chevaleresque, elles recevaient même un nouveau prix de sa magnifique prestance, de sa figure si agréable et presque toujours riante, de son regard si ferme et si doux, elles rehaussaient encore ses brillantes qualités et achevaient d'attacher à cet homme si bon, si beau, si brave, et qu'une atroce destinée a conduit à la mort la plus horrible par la route de tous les prestiges, de toutes les illusions et de toutes les grandeurs humaines. »

PRINCE MURAT

1. *Carnet historique et littéraire*, t. IV, p. 166-167, 1899.

MURAT ET LE DUC D'ENGHIEN

En 1824, parut à Paris, chez Beaudoin frères, rue de Vaugirard, n° 36, un livre intitulé : *Mémoires historiques sur la catastrophe du duc d'Enghien*; on y peut lire ce qui suit, p. 256-257 :

Dans la matinée du 29 ventôse an XII, le général Murat, gouverneur de Paris, reçut une dépêche du Gouvernement. Il venait de déjeuner et parut très agité, dès qu'il l'eut parcourue. Ses officiers lui demandèrent la cause du trouble qui l'agitait : *C'est une tache qu'on veut mettre à mon habit; mais je jure par Dieu qu'elle n'y sera pas.* Il demanda sa voiture et courut à la Malmaison. Il ne put triompher des obsessions dont on entourait le Premier Consul et revint plus agité qu'il n'était parti. L. B. (Léopold Berthier) arriva presque aussitôt que lui de la part du ministre de la Guerre et le pressa beaucoup de mettre à exécution les ordres qu'il avait reçus. Murat s'y refusa constamment et repoussa, avec dureté, l'officier général. S. (Savary) survint, lui remit de nouvelles dépêches qu'il parcourut à peine et il lui dit avec une espèce de dédain : *Allez, vous connaîtrez dans quelques instants ce qui vous concerne.* S., qui avait été chargé de tout, prit alors, à son choix, cinquante gendarmes d'élite et se présenta à la barrière, pour se rendre à Vincennes; mais, comme il n'avait pas d'ordre du gouverneur de Paris, la sortie lui fut refusée, malgré ses instances et sa représentation sur son grade et sa qualité d'aide de camp du Premier Consul. Il fallut attendre; dans l'intervalle les ordres furent expédiées, par l'état-major, au nom du gouverneur de Paris.

Murat, à qui cette affaire revenait souvent, s'en est quelquefois expliqué avec ses officiers de confiance; il en rejetait tout l'odieux

sur les deux personnages qui ont consommé cette affaire. *Je ne crains*, disait-il, *aucun reproche à cet égard. J'ai déposé, dans le temps, chez un notaire à Paris, des pièces qui établissent que j'ai constamment refusé d'y participer.*

Dans une note, au bas de la page, on lit : « Parmi ces pièces, on cite : 1° les ordres et dépêches au gouverneur de Paris; 2° une lettre de Murat au Premier Consul; 3° le testament du duc d'Enghien ». J'ignore d'où ce récit a été tiré : le fond en est vrai et quoiqu'il renferme, dans les détails, des inexactitudes graves, c'est évidemment par quelque officier de la maison de Murat ou de l'état-major du gouvernement de Paris qu'il aurait été fourni.

Ce fut en ma présence que Murat reçut, entre dix et onze heures du matin, une dépêche du ministre de la Guerre, avec un arrêté du Gouvernement qui lui prescrivait de nommer une commission militaire, devant laquelle devait être traduit le ci-devant duc d'Enghien.

Paris, le 29 ventôse an XII de la République Française.

Le ministre de la Guerre au général Murat, gouverneur de Paris.

Je vous adresse, citoyen gouverneur, un arrêté du Gouvernement en date du 29 ventôse qui ordonne qu'une commission militaire composée de sept membres nommés par vous, se réunira à Vincennes pour juger le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République. Vous donnerez sans délai les ordres nécessaires pour l'exécution de cet arrêté, et ceux pour l'exécution du jugement qui interviendra.

Je vous salue,

ALEX. BERTIER

Extrait des Registres des Délibérations des Consuls de la République.

Paris, le 29 ventôse
l'an XII de la République une et indivisible.

Le Gouvernement de la République arrête ce qui suit :

ARTICLE PREMIER

Le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République, d'avoir été et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de faire partie des complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et extérieure de la République, sera traduit à une Commission militaire, composée de sept membres nommés par le général gouverneur de Paris et qui se réunira à Vincennes.

ART. 2

Le Grand-Juge, le Ministre de la Guerre et le Général gouverneur de Paris sont chargés de l'exécution du présent arrêté :

Le Premier Consul : BONAPARTE

Par le Premier Consul : Le Secrétaire d'État,
HUGUES MARET

A cette lecture, Murat parut bouleversé. *B.* (Bonaparte) s'écria-t-il, *veut mettre une tache à mon habit; mais il n'y réussira pas.* Après quelques moments d'entretien, il se retira, plein de trouble, en disant qu'il allait s'habiller et se rendre à la Malmaison, pour s'expliquer avec le Premier Consul.

Je revis Murat le soir : il était malade, une fièvre assez violente l'agitait. Il me raconta fort vivement ce qui s'était passé, soit à la Malmaison, soit à Paris dans la journée. La discussion chez le Premier Consul avait été très orageuse. Murat s'obstinant dans son opposition et sa résistance, son beau-frère irrité avait, après beaucoup d'emportements, rompu l'entretien en lui disant : *Si vous n'exécutez pas mes ordres, je vous enverrai dans vos montagnes du Querci.*

Voici, d'après le récit que j'entendis alors, et d'après ceux que j'ai recueillis plus tard, ce qui succéda à cette scène.

A son retour de la Malmaison, Murat trouva chez lui César Berthier, son chef d'état-major, qui était venu pour prendre ses ordres au sujet de la Commission militaire. *Pourquoi*, lui dit Murat encore tout ému de son entretien avec Bonaparte, *pourquoi prenez-vous l'initiative relativement à des dispositions que je ne vous ai pas communiquées? Si j'eusse voulu les exécuter, elles seraient entre vos mains. Qui donc a pu si bien vous instruire? — C'est mon frère, c'est le ministre de la Guerre,*

répondit Berthier presque tremblant; *il m'a fait connaître les instructions du Gouvernement et m'a prescrit de me rendre auprès de vous sans délai, afin qu'il n'y eût aucun instant perdu dans une telle urgence. — Eh bien! allez dire à votre frère que je viens de voir le Premier Consul, que je lui ai déclaré ne pas vouloir nommer la commission militaire et que je ne la nommerai pas.*

Bientôt le ministre arriva lui-même. Ses instances furent pressantes et réitérées, mais elles restèrent inutiles; Murat lui répétait sans cesse : *Non, je ne nommerai pas la commission militaire; que Bonaparte la nomme, s'il veut.* Berthier, désespéré parce qu'il redoutait à l'excès la colère de Napoléon, se vit forcé d'aller lui rendre compte de sa conférence avec le gouverneur de Paris. L'irritation du Premier Consul fut d'abord extrême... A la fin, cependant, les paroles prononcées par Murat, *que Bonaparte la nomme, s'il veut*, lui parurent, sans doute, présenter un moyen de solution et le déterminèrent à désigner lui-même les membres de la commission militaire. C'est ce qu'il fit dans une lettre que Savary porta vers sept heures du soir au gouverneur de Paris :

Bonaparte à Murat.

Malmaison, 29 ventôse an XII.

Vous trouverez ci-joint un arrêté relatif au Duc d'Enghien. Vous nommerez le général Hullin pour présider la Commission. Il semble que vous pouvez la composer du colonel du 1er de cuirassiers, de celui du 18e de cavalerie, de l'un des deux colonels de la garde de Paris, de celui de la 4e légère, de la 18e de ligne et de la 96e. Vous pourrez nommer pour accusateur l'adjudant-major de la gendarmerie d'élite.

Donnez ordre que le chef d'escadron Jacquin, de la gendarmerie d'élite, se rende à Vincennes pour y faire toutes les dispositions pour la garde du château, en se concertant cependant avec le commandant de Vincennes. Vous ordonnerez à vingt gendarmes d'élite à cheval, à vingt gendarmes d'élite à pied et à un piquet de soixante hommes de la garnison, des différents corps, sous les ordres d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un sous-lieutenant, de se rendre à Vincennes, pour y faire garnison et exécuter la sentence.

Faites entendre aux membres de la Commission qu'il faut terminer dans la nuit et ordonnez que la sentence, si, comme je n'en peux douter, elle porte condamnation à mort, soit sur-le-champ exécutée, et le condamné enterré dans une des cours du fort. Je donne ordre à Savary de se rendre près de vous. Il désignera lui-même les soldats et les officiers de sa légion qui doivent composer les deux détachements et il veillera sur le tout.

Murat après avoir lu cette dépêche, eut beaucoup de peine à se contenir; toutefois il y réussit et portant un regard dédaigneux sur le colonel de la gendarmerie d'élite, qu'il considéra toujours comme son ennemi : « *Monsieur, vous avez reçu les ordres du Premier Consul, les miens ne vous sont pas nécessaires, je n'ai rien à vous dire.* » Ce brusque congé blessa vivement Savary. A peine était-il sorti que César Berthier, à qui son frère avait fait connaître les intentions du chef de l'État, vint présenter au gouverneur de Paris un projet d'arrêté portant nomination de la commission militaire. Murat hésita longtemps encore; mais son chef d'état-major lui représenta que le Premier Consul avait, en réalité, nommé la commission, comme lui-même l'avait souhaité, puisqu'il en avait indiqué les membres; que la signature du gouverneur de Paris n'était plus qu'une formalité, mais une formalité si nécessaire qu'il ne pouvait pas s'y refuser, sans se mettre en guerre ouverte avec le Gouvernement et sans rendre inévitable un éclat, après lequel tout rapprochement serait impossible entre son beau-frère et lui. Ces considérations le décidèrent à donner sa signature. Ce fut là toute la part qu'il prit au lugubre événement de cette époque.

Arrêté du général Murat.

29 ventôse an XII (20 mars 1804).

En exécution d'un arrêté du gouvernement en date de ce jour qui ordonne la formation d'une commission militaire spéciale, composée de sept membres nommés par le gouverneur de Paris, le général en chef a désigné les militaires dont les noms suivent : le général Hullin, commandant les

grenadiers à pied de la garde consulaire, président, le colonel Guiton, commandant le 1er régiment de cuirassiers, le colonel Basancourt, commandant le 4e régiment d'infanterie légère, le colonel Ravier, commandant le 18me régiment de ligne, le colonel Barrois, commandant le 96me de ligne, le colonel Rabbe, commandant le 2me régiment de la garde de Paris, le citoyen Dautancourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, qui fera les fonctions de capitaine rapporteur; le citoyen Molin, capitaine au 18me régiment d'infanterie de ligne, fera les fonctions de greffier.

MURAT

29 ventôse an XII (20 mars 1804).

Au général Berthier, chef de l'état-major général.

Faites partir sur-le-champ un détachement de quarante hommes de la gendarmerie d'élite pour se rendre au château de Vincennes; donnez en même temps des ordres pour y faire arriver soixante hommes des divers corps de la garnison, commandés par un capitaine; ces troupes resteront là jusqu'à une nouvelle disposition et recevront les ordres du commandant de la place.

***

Les ordres de détail étaient, en attendant, partis de l'état-major. Plusieurs membres de la commission militaire se présentèrent au gouvernement de Paris. Murat leur dit ou leur fit dire, sans aucune autre explication, qu'ils devaient se rendre à Vincennes et son mécontentement fut extrême de ce qu'on avait envoyé ces officiers chez lui, comme pour le forcer, malgré son opposition, à intervenir dans une détestable procédure.

La réserve silencieuse de Murat à l'égard des membres de la commission militaire se trouve constatée :

1° dans les mémoires du duc de Rovigo, qui, après lui avoir porté la lettre du Premier Consul, ne reçut de lui aucune instruction;

2° dans l'interrogatoire du duc d'Enghien où M. Dauthencourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, dit que s'étant

rendu chez le général en chef Murat, d'après l'ordre du général commandant le corps, le gouverneur de Paris lui donna l'ordre de se rendre au château de Vincennes, près le général Hullin, pour en prendre et recevoir d'ultérieurs;

3° dans un écrit publié en 1823 par le général Hullin, qui déclare que longtemps après son arrivée à Vincennes, il ignorait encore sur quoi devait délibérer la commission dont on lui avait déféré la présidence;

4° dans ce même écrit, on trouve qu'un membre de la commission, ayant reçu l'ordre de se rendre à Vincennes, sans autres explications, s'imagina qu'on l'y envoyait pour tenir prison.

Voici une preuve nouvelle que Murat était considéré par les membres mêmes de la Commission militaire comme opposant ou comme étranger à leur sentence. C'était à lui que cette sentence devait être adressée avec l'interrogatoire dont elle avait été précédée et c'était de lui qu'on devait attendre l'ordre de l'exécuter. Eh bien! on ne songea ni à lui adresser l'interrogatoire et le jugement, ni à lui demander ses ordres, et ce jugement, exécuté déjà dans la nuit du 29 au 30 ventôse, ne lui avait pas été communiqué le 1er germinal. La preuve en existe dans un billet adressé par lui ce jour-là au général Hullin. M. Thuriot, qui instruisait le procès de Pichegru et de ses co-accusés, présumant sans doute qu'il pouvait y avoir quelque connexité entre cette affaire et les causes de la condamnation du duc d'Enghien, écrivit au gouverneur de Paris pour lui demander l'interrogatoire qu'on avait fait subir au Prince. Murat ne l'ayant pas reçu, fut dans la nécessité d'écrire au général Hullin la lettre suivante :

Au gouvernement de Paris,
le 1er germinal an XII de la République.

Envoyez-moi, je vous prie, mon cher Hullin, copie de l'interrogatoire qu'on a fait subir au ci-devant duc d'Enghien; il pourrait être utile au citoyen Thuriot.

N'est-il pas certain que Murat n'aurait pas écrit un tel billet si l'interrogatoire et la sentence lui eussent été communiqués? N'est-il pas évident que si on lui eût demandé et s'il eût donné

son ordre pour l'exécution, cet ordre aurait été trouvé parmi les pièces, au lieu du billet qui vient d'être cité. On savait que, malgré les dispositions formelles de la lettre du ministre de la Guerre et malgré la terrible injonction renfermée dans celle du Premier Consul, Murat ne donnerait pas un tel ordre. Les écrits de Savary et du général Hullin prouvent bien qu'il ne lui fut pas demandé.

Le duc de Rovigo, en parlant dans ses Mémoires de son entrevue avec le gouverneur de Paris, s'est exprimé ainsi qu'il suit : « Le général prend la lettre, la lit et me dit qu'on me fera part incessamment des ordres qui me concernent, dans ceux que je viens de remettre. » Savary n'a pas rappelé exactement les paroles de Murat, parce qu'elles l'avaient offensé (et l'auteur du récit qui précède ma note s'est laissé guider sur ce point par les Mémoires du duc de Rovigo). Il est évident que, si Murat eût voulu donner au colonel de la gendarmerie des ordres conformes à ceux que renfermait la lettre du Premier Consul, il l'eût fait à l'instant et de vive voix, en communiquant la lettre même à cet officier. Les détails qu'une telle lettre pouvait exiger n'étaient pas de nature à être écrits. Le renvoi si prompt de Savary, sans aucune explication, prouve la répugnance du gouverneur de Paris à exécuter ce que la lettre lui prescrivait, comme la lettre prouve que Savary n'avait pas besoin d'instructions nouvelles.

Le duc de Rovigo, après avoir rendu compte, dans l'extrait de ses Mémoires publiés en 1823, de sa mission auprès de Murat, ajoute : « Je reçois l'ordre de prendre sous mon commandement une brigade d'infanterie qui occupait les extrémités du faubourg Saint-Antoine et qui devait se réunir à Vincennes à dix heures du soir... » et plus loin : « La gendarmerie d'élite, dont j'étais colonel, avait reçu ordre du gouverneur de Paris d'envoyer son infanterie et un fort détachement de cavalerie tenir garnison à Vincennes, et le double de cet ordre m'avait été expédié. Vers huit heures du soir, je me rendis moi-même sur les lieux pour y rassembler la brigade. »

Ces assertions sont manifestement inexactes : d'abord, parce que Murat ne donna personnellement aucun ordre, en second lieu parce que sans doute, s'il en eût donné, ils

n'eussent pas été différents des dispositions prescrites par le Premier Consul, et enfin, parce qu'il est établi que ces dispositions furent exécutées littéralement par Savary lui-même, qui les connaissait bien en portant à Murat la lettre qui les renfermait, quoiqu'il ait dit le contraire.

Le 29 ventôse an XII, les barrières de Paris étaient fermées et nul ne pouvait sortir sans un ordre spécial du gouverneur de cette capitale ; Savary s'y présente entre sept et huit heures du soir, pour se rendre à Vincennes avec ses gendarmes ; on lui refuse le passage et il est obligé d'écrire la lettre suivante :

A Paris, le 29 ventôse an XII de la République Française.

GARDE DES CONSULS. GENDARMERIE D'ÉLITE.

Le général, aide-de-camp du Ier Consul, commandant de la gendarmerie d'élite, au général Murat, gouverneur de Paris.

Je vous prie, mon général, de vouloir bien me donner une permission de sortir de Paris par la barrière de Saint-Antoine, ainsi que pour les 40 hommes de gendarmerie qui doivent marcher sous les ordres du chef d'escadron Jacquin.

J'ai l'honneur de vous saluer.

SAVARY.

Cette lettre démontre 1° que Savary n'avait aucun ordre du gouverneur de Paris, car s'il eût été muni d'un ordre, il n'aurait pas eu besoin d'une permission ; 2° qu'il s'agissait bien de quarante hommes de gendarmerie d'élite, que Savary avait dû choisir lui-même, suivant les ordres de Napoléon, et non « de l'infanterie de la gendarmerie d'élite et d'un fort détachement de cavalerie », comme le disent les Mémoires du duc de Rovigo ; 3° que Savary avait dû choisir ces quarante hommes et leur donner l'ordre de se rendre à la barrière, avant même de porter chez Murat la lettre du Premier Consul, à 7 heures ; 4° que les ordres du Premier Consul, n'ayant pas été communiqués par le Gouverneur de Paris au colonel de la gendarmerie d'élite, avaient dû l'être par le Premier Consul lui-même, ainsi que l'indique clairement la lettre du Premier Consul à Murat.

Si le gouverneur de Paris eût voulu exécuter les déterminations qui lui avaient été transmises par le ministre de la Guerre, il eût envoyé sur-le-champ la dépêche ministérielle et l'arrêté consulaire qui y était joint à l'état-major du Gouvernement de Paris, où on aurait préparé, pour les lui soumettre, toutes les dispositions nécessaires. Telle était la marche régulière et qui s'observait toujours. Mais Murat garda dans ses mains les ordres qu'il avait reçus et jamais il ne s'en est dessaisi. Ces ordres lui étaient parvenus avant onze heures du matin; le duc d'Enghien était arrivé à Vincennes à trois ou quatre heures après-midi et Napoléon juge nécessaire, à six heures du soir, d'envoyer directement au Gouverneur de Paris une expédition nouvelle de l'arrêté qui ordonne la formation d'une commission militaire, de désigner lui-même les officiers qui doivent composer ce redoutable tribunal, de faire porter sa lettre par Savary, son aide de camp, et de confier à celui-ci *le soin de veiller sur le tout*.

Est-il possible de ne pas voir dans ces circonstances la preuve que des difficultés, des résistances inattendues avaient entravé et retardé l'exécution des mesures prescrites par Napoléon! Dans une affaire de toute autre nature, ce chef si impérieux eût brisé, sans doute, tous les obstacles; mais il était trop habile pour faire éclater aux yeux de l'Europe l'opposition que sa violence rencontrait, au sujet d'un prince de la maison de Bourbon, de la part du plus dévoué de ses lieutenants, de la part de son beau-frère. Aussi usa-t-il de prudence et même d'une singulière adresse. Il saisit une idée de Murat; il le flatte en indiquant lui-même les membres de la commission militaire, persuadé que, sur cette garantie, le gouverneur de Paris ne refusera pas une signature indispensable. Sa lettre, loin de rappeler aucun dissentiment, porte un caractère confidentiel, avec de telles dispositions que Murat les repousse, en est blessé, refuse de s'y conformer et se croit encore en état de résistance lorsqu'il signe la nomination de la commission militaire, quoique ce fût là tout ce qu'au fond le Premier Consul voulait de lui, des agents zélés ne lui manquant pas pour le reste.

Jamais Napoléon ne justifia mieux ce qu'il disait souvent de lui-même, qu'il était tantôt renard, tantôt lion. Il fut ici

l'un et l'autre, renard à l'égard de Murat, lion pour le duc d'Enghien.

A dix ou onze heures du soir, le Gouverneur de Paris reçut de M. Maret une lettre par laquelle ce ministre lui annonçait avoir remis à M. Réal des notes dont il avait été chargé par le Premier Consul pour l'interrogatoire à faire subir au prisonnier :

Hugues Maret à Murat.

Le 29 ventôse an XII de la République.

Le Premier Consul m'a chargé, général, de remettre au citoyen Réal des notes pour l'interrogatoire à faire subir au prisonnier, et aussitôt après mon retour de la Malmaison, j'ai exécuté cet ordre. Le conseiller d'État doit se rendre à Vincennes; il a dû auparavant appeler auprès de lui le C^ne^ Jacquin qui fera les fonctions d'accusateur public et conférer avec lui relativement à la marche de la procédure. Il n'y aurait peut-être pas d'inconvénient à ce que le général Hullin vît le conseiller d'État et le Grand Juge. Au reste, l'arrêté qui contient les motifs de l'accusation me paraît être un guide sûr pour le dispositif de la sentence.

Agréez, mon général, les sentiments dévoués dont je vous présente l'hommage.

HUGUES MARET

Quoique l'ensemble de cette lettre fût fort lugubre, Murat eut l'idée que l'intervention de Réal et peut-être un interrogatoire sur des faits importants pourraient retarder le jugement et il se hâta d'envoyer un aide de camp pour dire à ce conseiller d'État que le général Hullin devait être depuis assez longtemps à Vincennes. L'aide de camp ne le trouva pas; on lui dit que M. Réal était sorti en voiture; Murat fut persuadé qu'il était allé à Vincennes. Personne n'a jamais expliqué pourquoi il ne s'y était pas rendu immédiatement après avoir reçu des mains de M. Maret les notes du Premier Consul, et jamais on n'a dit que Napoléon lui eût manifesté à ce sujet aucun mécontentement.

Cependant Murat apprit bientôt qu'on irritait contre lui l'opinion publique, offensée par la mort violente du duc

d'Enghien, en l'accusant d'être allé à Vincennes pour presser la condamnation. Ceux qui jetaient sur lui cette horrible imputation disaient en même temps que madame Bonaparte avait fait les plus grands efforts pour obtenir la grâce de ce malheureux prince. Je suis persuadé que madame Bonaparte aurait sollicité la grâce du duc d'Enghien, si elle n'eût appris en même temps sa condamnation et sa mort, comme Napoléon l'a dit souvent à Sainte-Hélène, comme le savent très bien tous ceux qui avaient alors des relations avec elle et comme l'attestent encore M. de Menneval, qui était à cette époque secrétaire de Napoléon, et M. de Mirbel, qui était secrétaire de madame Bonaparte. Elle fut profondément affligée, elle versa beaucoup de larmes, mais le malheur, quand elle le connut, était irréparable.

Les agents de police attachés au Gouverneur de Paris rapportèrent à Murat que des gendarmes d'élite concouraient à répandre ces bruits[1] et il devint furieux contre Savary dont il crut

1. Dans la défiance que m'ont toujours inspiré les agents secrets de police, j'étais, alors, très persuadé que ceux du Gouverneur de Paris le trompaient, en flattant les sentiments dont ils le savaient animé contre Savary. Mais j'ai eu plus tard la preuve que leurs rapports sur ce point étaient exacts et que les faussetés dont Murat se plaignait à si juste titre étaient répandues par des gendarmes d'élite.

M. le baron de Marguerit ayant énoncé, dans la biographie du duc d'Enghien et dans une lettre publiée par le *Journal des Débats* du 3 novembre 1823, que Murat était à Vincennes, au moment de la mort du duc d'Enghien, je me présentai chez lui pour réclamer contre une assertion si fausse. Il me déclara qu'il l'avait produite de très bonne foi, ce dont je ne doutais pas et il ajouta qu'il avait cru le fait certain : 1° parce qu'il l'avait lu dans une brochure en 1804; 2° parce qu'un de ses amis en avait eu connaissance, peu de jours après l'exécution du prince, par les confidences de *deux gendarmes d'élite*, qui s'étaient trouvés à Vincennes; 3° parce qu'un de ces gendarmes avait affirmé le fait devant lui, à la même époque. Cette déclaration se trouve confirmée dans le *Journal des Débats* du 2 décembre 1823, par une lettre signée de M. le baron de Marguerit. Quand on voit des gendarmes d'élite colporter une si odieuse calomnie, qu'ils n'avaient aucun intérêt à inventer et à répandre, peut-on ne pas croire qu'ils servaient, peut-être à leur insu, quelque ténébreuse intrigue. Les Mémoires du duc de Rovigo prouveraient suffisamment au besoin que Murat n'était pas à Vincennes, quand le duc d'Enghien y fut jugé. Si le gouverneur de Paris se fût trouvé là, cette seule circonstance aurait garanti Savary de toute responsabilité et il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Loin de se mettre sous cette sauvegarde, qui eût été pour lui si commode et si sûre, il reconnaît avoir laissé Murat malade à Paris et ne l'avoir vu qu'un instant, en lui remettant la lettre du Premier Consul, avant de se rendre lui-même à Vincennes. (Note de M. de Mosbourg.)

reconnaître la haine implacable. Bouillant de colère, il adressa au Premier Consul une lettre pleine d'amertume et dans laquelle, après s'être plaint de ces odieuses manœuvres il offrait sa démission du gouvernement de Paris; il me la lut; elle était écrite de sa main et finissait à peu près en ces termes, qui rappelaient une menace de Napoléon : *Je me retirerai dans mes montagnes du Querci; on pourra, librement alors, faire circuler que madame Bonaparte s'est jetée à vos pieds pour demander la grâce du duc d'Enghien et que c'est moi qui ai voulu sa mort.*

Le Premier Consul, après avoir reçu cette lettre, fit appeler Murat, lui reprocha, doucement, d'attacher trop d'importance à des rumeurs que des hommes aussi haut placés que lui devaient mépriser, et finit par lui demander s'il pourrait se résoudre à se séparer de son général, de son ami, de son beau-frère, au moment où des hordes d'assassins l'environnaient, au moment où, de tous côtés, des poignards étaient levés sur lui... Murat n'insista pas; bientôt le procès de Moreau, de Georges, des Polignac et la mort de Pichegru occupèrent toutes les pensées; peu de temps après, le camp de Boulogne, l'Empire, la guerre contre l'Autriche firent presque oublier tout le passé.

On demandera, peut-être, comment il est possible que Napoléon, toujours si fier, si impérieux, si accoutumé à se faire obéir, ait souffert la résistance de Murat, qu'il y ait même cédé, en désignant les membres de la commission militaire et que, plus tard, au lieu de se montrer sévère envers le gouverneur de Paris, il ait mis tant de soin à le calmer, lorsque celui-ci se plaignait avec si peu de ménagement.

L'explication est bien simple :

Après avoir fait enlever le duc d'Enghien sur un territoire étranger, après l'avoir traduit par une décision solennelle devant une commission militaire, Napoléon se voyait en présence de l'Europe dont un acte si violent devait irriter, devait épouvanter les souverains et les peuples. Il ne se dissimulait pas que cet acte aussi choquerait la générosité française et qu'il fournirait à ses ennemis une occasion d'invoquer contre lui les plus nobles sentiments. Cependant l'arrestation de Moreau causait quelque émotion dans l'armée; la procédure

dans laquelle ce général se trouvait impliqué avec Pichegru, Georges et leurs complices pouvait agiter Paris, il s'agissait, en même temps, de tenter une descente en Angleterre et, déjà, on élevait le trône de l'Empire.

Dans une telle situation, Napoléon pouvait-il faire éclater, pouvait-il ne pas craindre qu'on aperçût l'opposition de son premier lieutenant, de son beau-frère, du Gouverneur de sa capitale, au jugement du duc d'Enghien? pouvait-il jeter dans le mécontentement et dans l'exil, pour une cause de cette nature, un chef déjà si considérable et qui l'avait servi avec tant de dévouement? La retraite de Murat pour une telle cause ne l'aurait-elle pas rendu trop populaire et n'aurait-elle pas été dans la nation et dans l'armée, au dedans et au dehors, le signal ou l'encouragement le plus redoutable pour toutes les hostilités? qui d'ailleurs aurait voulu, qui aurait osé, après son refus, nommer une commission militaire?

Ces considérations saisirent, sans doute, l'esprit si prompt et si pénétrant de Napoléon. Toujours maître de lui-même, il sut se contenir et par des concessions si habilement enveloppées, qu'elles ressemblaient à des ordres, il obtint la signature que Murat avait d'abord si hautement refusée.

La condamnation du duc d'Enghien était aussi nécessaire au chef de l'État que la nomination d'une commission militaire. Le jugement qui aurait absous le Prince eût été la censure des ordres qui l'avaient fait arrêter et l'échec le plus offensant comme le plus dangereux à l'autorité du Premier Consul. Ce fut, sans doute, cette idée qui inspira la partie la plus terrible de la lettre écrite à Murat et la mission spéciale dont Savary fut chargé.

Mais si l'impitoyable raison d'État, après une irréparable faute, prescrivait cette affreuse condamnation, exigeait-elle aussi l'exécution d'une sentence cruelle? non sans doute. La saine politique, au contraire, conseillait un grand acte de clémence qui aurait honoré Napoléon aux yeux du monde. On ne peut assez déplorer qu'il se fût interdit, d'avance, par ses prescriptions, la possibilité de signaler, à la fois, en sauvant un malheureux Prince, la grandeur de son caractère et la force de son pouvoir.

COMTE DE MOSBOURG

MADAME PETIT-JARDIN[1]

(LALLA JANINA)

XIII

Je n'ai plus revu Gouttelette-de-Musc et j'ai quitté l'Hôtel de France.

Cependant Chedli m'a suivi, et c'est lui aussi qui a trouvé ma maison blanche et close de la rue Tourbet el Bey (Tombeaux des Beys).

Nous l'avons meublée à l'arabe, avec des divans profonds, un lit vaste comme un royaume, des tapis moelleux, des derboukas et des rebabas accrochées aux étagères, de grands plats en faïence jaune et d'immenses « canounes » en cuivre, où Janina, cet hiver, chauffera ses menottes et où, en toute saisons, je brûlerai des aromates.

Dans une niche du souk des tailleurs, tapissée de vêtements de fée, et encastrée, telle une alcôve d'amour, entre des colonnes mauresques, j'ai commandé mon manteau de noce. C'est un vieux juif à besicles et à chéchia noire, éternellement accroupi sur sa natte, qui me le brode de « tombeaux d'amoureux » et de « soleils ». L'étoffe, une soie floche et nacrée, fut tissée pour moi dans le souk des tisserands selon les antiques procédés et sur un métier d'autrefois.

1. *Published June first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* MYRIAM HARRY.

Voir la *Revue* du 15 mai.

Je la passerai, cette djebba d'émir, par-dessus un costume en cachemire ciel, soutaché ton sur ton, — par un autre gnome, dans une autre échoppe ; — une échancrure ne laissera voir que le petit gilet azur, orné de grelots d'argent, et le plastron en moire d'un bleu plus languissant encore.

Je chausserai des mules en cuir jaune verni, des mules si jaunes, si lumineuses, qu'on les croit, à les voir accrochées aux cellules des savetiers, des flammèches accouplées deux par deux, et qu'on les prend pour des étuis en écorce de citron quand elles se balancent au bout de votre pied.

Et maintenant j'attends celle qui doit venir, celle dont je voudrais consoler l'enfance plaintive avec mes baisers et avec mes larmes.

Chedli est parti la chercher, elle et Lalla Sbiba, ma belle-mère, et encore une autre vieille parente qui profitera de cette occasion pour faire sa première visite à Tunis.

Elles ont énergiquement refusé le transport par voie ferrée : c'est bon pour des pauvres ou des prostituées comme Gouttelette-de-Musc. Madame Raisin-Sec et mademoiselle Petit-Jardin voyagent en voiture particulière. Elles viendront, les malheureuses, dans une de ces terribles arabas, chariots à deux roues sculptées et qui ressemblent, avec leur timon écourté, leur caisson bariolé de talismans bizarres, à quelque joujou archaïque. Elles viendront haut perchées sur leur mobilier et toutes meurtries de ce long parcours cahoteux qui s'accomplit par étapes et durera quatre jours.

Mon impatience s'énerve de ce nouveau retard après tant d'autres subis depuis mes fiançailles. Cependant je sais gré à ces dames de dédaigner ainsi la locomotive moderne et d'avoir choisi, pour ce cortège nuptial, un mode de transport usité peut-être au temps des Carthaginois.

Ah! le pauvre cortège nuptial!... Assis dans l'obscurité de mon moucharaby, je guette son arrivée fort tard dans la nuit. Il a voulu, sans doute, attendre en dehors des murs l'évanouissement du jour et la léthargie de la ville. Et, même encore maintenant, à cette heure solitaire, la lourde araba n'ose faire grincer ses roues dans cette rue Tombeaux-des-Beys et amener une petite musulmane vers la demeure d'un Roumi : alors on l'a remisée là-bas, quelque part, sous une voûte ténébreuse, et

on la décharge peu à peu et clandestinement de son contenu précieux.

Chedli et une espèce de vénérable apôtre, un parent-complice, je suppose, vont et viennent, la nuque ployée sous des fardeaux baroques, — matelas éventrés, coffres peinturlurés, plats qui luisent comme des boucliers, mortiers en cuivre, pots ébréchés, puis encore de vieilles caisses en zinc, très lourdes, semble-t-il, et dont je ne parviens pas, malgré la clarté de la nuit, à deviner l'usage.

Les deux hommes courent au-dessous de moi, dépassent mon portail majestueux, et pénètrent par une petite porte dérobée, à l'angle de la rue.

Et tout cela se fait si furtivement et avec tant de mystère que je me crois transplanté dans les Mille et une Nuits, où j'assiste à l'aventure d'Ali-Baba et des quarante voleurs...

Mais ma princesse n'arrive donc pas? ma princesse et ses dames d'atour?

Les voici enfin, mais je ne distingue guère ma petite fiancée. Elles ont quitté leur sifsari noir pour de grandes couvertures en laine blanche qui les emmaillotent toutes. Elles doivent marcher pieds nus, car on ne les entend pas du tout. Ainsi les trois formes vagues s'avancent comme des spectres vers ma maison et se faufilent sans bruit dans ma cour. La porte se referme imperceptiblement : Janina, la petite Janina de la venelle du Chameau, est sous mon toit. Et maintenant mon cœur se serre devant ce désir obéi : c'est qu'elles me font presque peur, ces revenantes auxquelles j'accorde l'hospitalité!...

Je quitte mon échauguette pour le balcon intérieur; j'entends des chuchotis dans le patio et un miaulement de jeune chat. Puis ce sont des pas hésitants qui montent vers l'appartement des femmes. Quelqu'un trébuche, jette un cri. Serait-ce Janina?

J'accours, et, par une lucarne embusquée sur les marches, je regarde. La lanterne de Chedli est bien vacillante, dans ce vieil escalier qui tourne. Je ne vois que des fantômes qui grimpent les gradins escarpés, en s'agrippant au mur.

Une inquiétude m'assaille : si aucune d'elles n'était mon Petit-Jardin, si elle n'était point venue?... Si elle était morte ou revendue, pendant ces deux mois d'insupportable attente,

et si c'était une autre qu'on m'amenait, une autre que je n'aimerais pas du tout?...

Mais le lumignon éclaire un bracelet d'argent autour d'un fin poignet, une menotte rougie de henné, tenant quelque chose de noir qui miaule et qui bouge.

Je suis tranquillisé : quelle autre que ma petite captive serait venue de Sousse, avec un chat dans ses bras, sans doute son unique jouet, son compagnon d'infortune?

Ému, je retourne à ma galerie intérieure et m'accote à une colonnette.

En bas, dans la cour, gisent, pêle-mêle, le mobilier de mes nobles hôtesses : vieilles casseroles, vieilles calebasses, métier bancroche pour tisser les tapis, petits fourneaux en terre battue, vases de forme étrusque, balais en feuilles de palmiers, écrans en plumes de coq, — toutes ces choses antiques et frustes des ménages arabes, tous ces riens misérables qui n'ont point varié depuis des siècles et qui ont accompli ce long voyage de quatre jours, empilés je ne sais comment, dans la voiture talismanique... Ah! les pauvres bagages du passé, quelle triste mine ils auraient faite dans un fourgon qui se respecte, remorqué par la bête hâtive et haletante du progrès!

Dans un coin, je remarque les caisses en zinc qui paraissaient si lourdes et m'avaient tant intrigué.

Je me penche pour les examiner, et je reconnais, à la lumière des étoiles qui inonde ma cour, je reconnais d'anciens bidons à pétrole, convertis en pots de fleurs, et où pousse toute une plate-bande arabe, plantes sédentaires et odorantes, sœurs des pâles claustrées, œillet, jasmin, basilic et menthe, dont les senteurs s'évaporent vers moi et me parlent de ma petite amie étiolée.

Déjà elle doit dormir, brisée de fatigue, entre ses deux matrones, son chat noir bercé au creux de son bras.

Mais moi, le sommeil me fuit, et longtemps je demeure incliné sur le déballage touchant, sur toute cette naïveté arabe, étalée là dans ma cour de marbre rose, et sur ce jardin mélancolique et enivrant rapporté du repaire des corsaires dans les vieilles caisses à pétrole.

Ah! Janina, chère petite esclave, comme j'aime ton âme dolente et ton jardin de captive!

XIV

O mon petit jardin clos!
O ma fontaine scellée!
O toi, fraîche comme le verger de Salomon et douce comme un tapis d'amour!
O toi, blanche et lisse comme une tourelle d'ivoire!
O toi, effarouchée comme une gazelle!
O toi, plus parfumée qu'un encensoir!
O ma petite achetée de Sousse!
J'ai bu, à tes lèvres, la rosée du matin...

XV

L'origine de Janina m'a toujours paru un de ces mystères d'Allah qu'il n'est point donné à nous autres Nazaréens d'éclaircir. Non pas que les renseignements à son sujet m'eussent manqué. Au contraire! Les détails sur la conception, la gestation et finalement la venue au monde, m'ont été narrés si abondamment, et de façons si diverses, que j'attribue précisément à cette profusion de commentaires mon impuissance à déchirer les voiles qui enveloppèrent cette jeune destinée et mon embarras à dresser le moindre petit arbre généalogique pour celle dont le nom seul est tout un jardin.

Cependant un fait reste acquis. Janina, si elle ne possède point d'extrait de naissance, est pourvue d'un acte d'achat rédigé, même avant sa naissance, en dignes et dus termes, par un oukil, et apostillé par deux témoins. Il est vrai que ni son nom ni son sexe n'y sont consignés; mais cela s'explique par les circonstances et la difficulté, même en pays d'Islam, d'augurer juste.

Elle a donc été vendue et achetée au petit bonheur, dans le ventre de sa mère, fille ou garçon, selon la volonté de Celui qui prévoit toutes choses, pour la somme de quatre douros (vingt francs), dont deux payables le jour de ce traité, et les deux autres le jour de la délivrance. En cas de morte-nativité, il y avait dédit. Il est stipulé, en outre, que le fruit à mûrir appartiendra corps et âme à Lalla Sbiba, épouse répudiée

d'Ali le Borgne, d'Abdallah le Sfaxien, de Slimâne, le boiteux, femme actuelle d'Abderrhamâne le portier, dit « le Gaffeur ».

Par contre, la mère véritable, une certaine Haouä (la Brise), s'engage à étouffer jusque dans ses entrailles son instinct maternel, à ne jamais adresser la parole au fruit et à ne pas le reconnaître si, par hasard, il venait à passer auprès d'elle dans la rue. — Du père il n'est pas question.

Ce traité est fait à Sousse, au domicile de madame Raisin-Sec et de son époux, « le Gaffeur », dans l'impasse du Chameau, le septième jour du septième mois de l'année 1301 de l'hégire.

Il est écrit au roseau, avec de l'encre végétale, sur un bout de parchemin, et sanctionné par les formules coraniques en usage pour ce genre d'opérations.

Ma belle-mère, qui se montre maintenant à moi, la face découverte, — et quelle face! — m'a remis ce document le surlendemain de mes noces.

Elle l'a tiré d'un petit tube en argent qu'elle porte enfilé avec d'autres amulettes, en bandoulière, autour de sa poitrine croulante.

Elle est venue avec la vieille parente, « la Mère Étoile », m'adresser les compliments d'usage et m'énumérer les innombrables qualités de celle que, par respect pour sa nouvelle situation, elles n'appellent plus que « lalla » (madame).

Toutes deux, après maintes cérémonies, invocations et bénédictions, sur ma tête et sur celle de mon épouse, se sont assises à même le tapis, parce qu'il faut se tenir plus bas que la mariée, qui trône, hiératique et impassible, sur un divan, en face de moi.

Puis l'ancienne hannana se lance dans un récit très embrouillé, que la vieille parente scande de petits gestes momifiés et de regards qui prennent le plafond à témoin, — un récit où il s'agit de sacrifices imposés, d'offres de vente refusées, d'oliviers bazardés, de boucles d'oreilles engagées, tout cela pour subvenir à l'entretien de celle qui dès avant sa naissance avait coûté la somme ruineuse de quatre douros!...

Décidément, je n'aime pas la tête de ma belle-mère. Avec ses cheveux en buisson ardent, ses yeux chassieux entourés de khol, sa bouche à dents de chamelle et son cou de pélican, elle me représente une sorcière rompue à tous les sabbats.

La Mère Étoile, en revanche, est une Bédouine très distinguée, une vieille dame de grande tente, avec un harnachement de bijoux rustiques et la peau si plissotée que les tatouages de sa figure et ses bras ne sont plus que des lignes déformées et des dessins raccourcis.

Comme ma chère petite épouse assiste à cette première entrevue familiale, je n'ose pas interroger madame Raisin-Sec sur ce père dont le traité ne dit rien, ni sur la raison qui a pu la déterminer, elle, femme déjà plusieurs fois répudiée et pourvue d'une nombreuse descendance, à s'octroyer encore ce surcroît dispendieux.

Mais, d'elle-même, elle me dit que l'achat d'enfants dans le sein de leur mère est une habitude parmi les familles musulmanes, surtout depuis l'abolition de l'esclavage par les chrétiens. On nomme ces innocents « mourbïas », c'est-à-dire « élevés », et on les élève avec l'intention de s'en faire des serviteurs quand ce sont des garçons, des initiatrices pour les fils ou des concubines pour le maître, quand ce sont des filles. Le plus souvent, ce sont des enfants de pauvres, mais quelquefois aussi des enfants adultérins, ou bien des rejetons de prostituées. Quand celle qui porte jouit d'une réputation de beauté, le fruit est très recherché et on s'inscrit d'avance.

Et je songe, en regardant ma petite houri d'ivoire et de paillettes, que sa mère a dû être fort belle. Mais qui était donc cette femme mystérieuse, désignée sous ce nom symbolique de Haouä (la brise, le vent, le souffle qui vivifie, ensemence et passe), et qui semble vraiment s'être évanouie comme la brise après avoir apporté l'âme triste de mon Petit-Jardin?

Était-ce une femme errante, ou bien une de ces lamentables danseuses que j'ai vues avec Marville et dont me hante encore l'image accablée?...

Janina s'est endormie dans sa pose d'idole, raide parmi les coussins.

Alors les deux matrones, avec leurs gestes câlins de vieilles entremetteuses, l'étendent sur le divan, arrangent ses colliers et ses bracelets afin qu'ils ne blessent point, en s'y inscrutant, la tendre chair macérée. Puis, c'est aussi une certaine pose rituelle que l'on donne aux mains et aux pieds rougis de henné, car on ne saurait assurer trop prudemment les signes fatidi-

ques dont dépend le bonheur futur. On jette encore un bout d'hysope dans le brasero pour éloigner les djinns, ces esprits lutins qui aiment à taquiner le sommeil pâmé des jeunes épouses.

Après quoi, les duègnes repêchent leurs mules, laissées au seuil de la porte, et descendent dans la cour préparer notre souper.

Je les suis, impatient de connaître le mystère qui plane sur la naissance de ma petite amie. Et, tandis que la Mère Étoile pile des ingrédients odorants dans un mortier en cuivre, la hannana, qui roule le couscoussi sur un tamis en poil de chèvre, veut bien me débiter une histoire très compliquée de razzia, d'insurrection, de Roumis massacrés, de Bédouins capturés par les Français et ramenés à la prison de Sousse. Abandonnés au loin dans le *bled*, sous les tentes, les femmes et les enfants mouraient de faim, ou accouraient vers la ville se vendre comme esclaves. Le père de Janina, un noble chef arabe, se trouvait parmi les captifs. Son épouse, la belle Haouä au regard de biche effarouchée, pour ne pas périr, elle et le fruit de ses entrailles, échoua chez madame Raisin-Sec, — que je soupçonne fort d'avoir tenu, en ce temps, une maison de délices dans l'impasse du Chameau.

Qu'est-elle devenue depuis?

Ma belle-mère ne put ou ne voulut point me le dire.

Était-elle morte de débauche triste ou de misère, la brise vivifiante qui passe, le souffle ardent et parfumé du désert qui enfanta mon Petit-Jardin? Et ce noble chef nomade, ce fils des sables et de l'espace, l'a-t-on pendu aux portes tatouées de Sousse, ou bien se consume-t-il encore au fond de quelque geôle, sans soupçonner l'existence de sa fille?...

O chère Janina, comme je comprends maintenant ta dolence atavique!

*
* *

Mais, un autre jour, alors que nous avions convié ces dames à partager avec nous un agneau rôti, ma belle-mère s'écria, extasiée :

— *Bi rabbi!* tu ne sais pas quel trésor j'ai remis entre

tes mains, pour un si vil prix! C'est une *beya* (princesse), une beya authentique, celle dont ton cœur se réjouit. C'est ma modestie native qui m'a empêchée de te raconter cela plus tôt, par Allah! et aussi pour ne point t'attirer des ennuis. Car si la famille beylicale venait à retrouver sa trace, on me jetterait en prison, on t'enlèverait ton jardin!... Oui, par le Créateur, c'est une beya, car sa mère, Aziza (Chérie), était d'entre les Circassiennes de notre seigneur Achmed la plus jolie et la plus favorite. Mais, une nuit, alors qu'elle était déjà fécondée par son maître, on l'a surprise sur la terrasse avec un muletier. Elle a eu peur d'être cousue dans un sac avec un chat et lancée à la mer; la crainte lui a enseigné le moyen de s'enfuir, et elle est venue chez moi à Sousse. Puis, quand elle eut mis au monde ce qu'elle avait à y mettre, elle est repartie vers le Sud... Ah! tu peux me croire, elle était belle, plus belle que la lune à son quatorzième jour... et son ventre, quand elle dansait!... *Ya Allah!* son ventre! si tu l'avais vu, ce n'est pas cent, mais mille douros que tu m'aurais donnés pour ce qui était dedans!...

***

Une autre fois, que j'étais allé, à la requête de Janina, dans l'appartement de madame Raisin-Sec, lui porter quelques piastres, elle me dit, toute ravie, en s'asseyant à côté de moi sur la banquette :

— *Ya Sidi!* parce que tu es bon pour moi en ton cœur et que je t'aime comme un fils, j'ai décidé de te dire aujourd'hui la vérité vraie sur ce que tu sais ou plutôt sur ce que tu ne sais pas... Soupçonnes-tu seulement, ô homme de bien, qui tu as épousée? Tu as épousé, ô Nazaréen d'entre les Nazaréens, tu as épousé la fille d'un *génénar* (général) nazaréen comme toi et du même pays que toi, et qui avait quatre galons d'or ici et quatre galons d'or là, sur sa manche gauche et sur sa manche droite, et quatre autres galons d'or sur sa chéchia.

— Un général à quatre galons? — demandai-je, stupéfait et incrédule.

— Attends, je vais te montrer son image!

Madame Raisin-Sec farfouilla dans son matelas et en exhuma une photographie jaunie qu'elle me montra victorieusement.

Je m'approchai de la lucarne et je discernai un commandant de tirailleurs aux yeux clairs, d'allure martiale et digne d'être le père de Janina, bien que sans la moindre ressemblance avec sa prétendue fille.

— Mais — questionnai-je, en tournant et retournant ce bout de carton qui portait le nom d'un photographe de Gabès — la mère, qui était donc la mère?

Avec un geste de pudeur alarmée la vieille entremetteuse se voila la face du pan de sa manche.

Mon Dieu! quel drame va encore me révéler cette horrible sorcière?

— Réponds! — m'écrié-je, un peu brutal. — Tu as juré de dire la vérité. Maintenant je veux la savoir!

— Tu sais bien, ô le meilleur des fils, que la mère de celle qui t'appartient s'appelle le vent! — soupira-t-elle derrière son voile.

Je fais sonner des pièces d'argent dans ma poche. La vieille se retourne pour réenfouir l'image dans le matelas; puis, s'affalant sur la banquette, elle se met à miauler comme une chatte enamourée.

— Allons! — dis-je impatienté par cette comédie. — Allons! je veux savoir. Dis la vérité, ou je te dénonce à la police.

— *Ya sidi! ya sidi!* comment te dire? tu ne devines donc pas?... Par Allah! il est plus difficile de faire entrer quelque chose dans la cervelle d'un Roumi que d'introduire un chameau dans l'oreille d'une aiguille!... Mais enfin comment t'expliquer?... Dans mon jeune temps, j'étais belle, plus belle que celle qui est à toi...

— Je n'en doute pas. Mais le nom de la mère!

— Mon fils! tu veux donc me faire mourir de honte en t'avouant des choses que ta délicatesse aurait dû soupçonner toute seule?... Tu ne devines donc pas que c'est moi, la veuve d'un *génénar* à quatre galons d'or?... Mais c'est un secret entre toi et moi; il ne faut point le divulguer aux musulmans! Abderrhamâne — qu'Allah ait son âme! — lui-même n'en savait rien; il n'aimait pas les *monitaires* (militaires)!

Je faillis éclater de rire. Ah! la jolie histoire de madame Raisin-Sec et de son mari, le « Gaffeur », qui n'aimait pas les militaires!... Je regardais cette veuve de *génénar* à quatre galons, cette hannana, avec ses cheveux tomates, son cou en feuille de chou, sa poitrine en aubergines blettes, — et qui prétendait être la mère authentique, la mère naturelle de Janina!

Ah! non, ce conte est par trop fantasque : il n'y a rien de commun entre ce potager ravagé et mon petit jardin tout frais de rosée qui sent bon le thym sauvage et la gazelle musquée.

XVI

C'est aujourd'hui le septième jour depuis que ma petite captive est devenue ma femme.

C'est sans doute un jour fatidique où il faut conjurer le destin : car déjà, hier, j'ai surpris des conciliabules entre mes deux sorcières, où il était question de cornes de bouc, d'omoplate de mouton et du sang d'un coq rouge et noir.

Et, ce matin, tandis que Janina dort encore, roulée en boule à côté de moi, j'entends un remue-ménage extraordinaire dans ma maison sonore : des babouches qui traînent, des mortiers qui chantent, des chuchotis étouffés, et enfin les cris désespérés d'une volaille que l'on violente... Doucement notre porte s'ouvre, notre porte à quatre battants, et dont aucun ne ferme à clef. Des pas nus rôdent, une main momifiée asperge avec je ne sais quoi les murs de la longue pièce qui sert de galerie à notre alcôve, puis on dispose, par-ci, par-là, de petits réchauds en terre battue, d'où s'élèvent des vapeurs opaques, à l'odeur âcre et sulfureuse, comme si le diable lui-même se roussissait le poil et grillait ses sabots fourchus.

Janina se réveille en éternuant.

— *Esh-nou?* (Qu'est-ce?) lui demandé-je, à moitié asphyxié.

— *Es Shaitâne!* (Satan!) murmure-t-elle, un doigt sur la bouche et les prunelles agrandies de terreur.

Je me lève et pousse tous les volets qui donnent sur le balcon intérieur : j'aperçois des gouttes de sang parsemées sur nos faïences turquoise; à terre, des plumes de coq, rouges et noires,

et, clouées au-dessus de ma porte, deux cornes de bouc moqueuses.

Je goûte fort peu dans ma maison de jeune marié cette plaisanterie équivoque, et déjà je m'apprête à arracher cet ornement, lorsque Janina et les matrones arrêtent mes bras avec des gestes déprécatoires et des cris aigus.

Par le Créateur! J'ai failli appeler le mauvais sort sur ma félicité conjugale! Car, d'après les explications de ma belle-mère, je conçois que cette parure si mal famée en Europe, garantit, tout au contraire, ici, la vaillance de l'époux et la constance de l'épouse.

Et, résigné, je laisse les cornes de bouc symboliques pousser au-dessus de ma porte...

En bas, dans notre cour, des négresses, nos voisines, qui demeurent, là derrière, dans la venelle, sont occupées à puiser de l'eau, à plier des serviettes, à rouler des couvertures, à pétrir des pâtes épilatoires.

Les deux matrones viennent habiller Janina. Car on m'apprend que c'est aujourd'hui la date de sa purification, sa première sortie de mariée pour passer au hammam cette journée de fête avec des amies.

On emportera tout ce qu'il faut : couscoussi, gâteaux de miel, confitures de roses, tapis, essences, onguents de macération, et même un de ces petits réchauds en torchis, rempli de cendre chaude, pour cuisiner le café et brûler les aromates. Il faut donc parer Janina comme pour son jour de noce, la pauvre, elle qui n'a point connu les épousailles stridentes, avec les danses du ventre rituelles et l'exhibition d'elle-même assise sur un trône et parée comme une idole.

Elle s'en dédommagera aujourd'hui. Je veux qu'elle soit heureuse, admirée, enviée par les femmes du quartier : je mets dans la main de l'ancienne hannana des douros pour acheter l'ambre et le nard et les cierges à cinq branches (la main de Fatma, qui porte bonheur), entourés de papiers doré, que l'on n'allume que pour les véritables épouses.

Et, tout ému, j'assiste à la toilette de ma mariée.

On lui passe d'abord une chemise qui s'arrête à la taille, en mousseline de Trébizonde, un tricot de laine, que je déteste, mais sans lequel mon Petit-Jardin du Sud prendrait froid; le

boléro en velours violet, bosselé de paillettes, la culotte bouffante en cotonnade blanche, puis la fouta aux larges rayures mauves et jaune pâle, enserrant ses hanches comme un pagne, des chaussettes en soie lilas, et enfin des mules minuscules, en velours assorti au boléro, et recouvertes d'orfèvrerie, que j'ai commandées moi-même chez le fournisseur du harem beylical.

Ensuite on commence à enluminer le grave petit visage, et j'admire les gestes de fée de ces vieilles mains fripées, de ces mains qui conjurent le sort, lavent et épilent les morts, macèrent les fiancées, et qui aujourd'hui frottent une rose de fard sur chaque joue d'ivoire, enténébrent le regard déjà si ténébreux, allongent et arquent les sourcils déjà si arqués, et dessinent entre les deux yeux, avec de la poudre d'antimoine, la petite fleur de l'oubli. Puis vient l'ensevelissement de mon almée, son premier ensevelissement de femme à la mode tunisienne, avec cette bande élastique en crêpe de soie noire, dont on enserre d'abord le haut de la figure, puis le bas en moulant le menton et ne laissant qu'une mince fente où peuvent à peine s'entrevoir les prunelles.

Par là-dessus on jette le sifsari blanc, immense drap en laine très fine, qu'il faut enrouler d'après des règles traditionnelles, et repasser sous le bras, ramener sur l'épaule, pour obtenir un emmaillottement parfait, de l'occiput jusqu'aux pieds et du col jusqu'à l'extrémité des doigts. — Seules les femmes légères se permettent quelques fantaisies!

Jalousement je surveille l'opération. L'étoffe n'est-elle point trop transparente?... Ne devine-t-on point les rayures mauves de la fouta plaquée autour des hanches et le boléro d'or, comme chez Gouttelette-de-Musc? Non : cela peut aller. C'est parce que je les connais que je devine, de-ci, de-là, quelques paillettes. Non : c'est très bien ainsi. De ma houri on ne distingue rien que l'émail de ses yeux dans ce masque noir, ses pendants d'oreilles en perles baroques, achetés l'autre jour, au marché des esclaves, et le bout de ses mules d'enfant. Et, à la contempler ainsi, rigide et immobile entre les mains de ces ensevelisseuses, je me demande, dans une seconde d'angoisse, si vraiment elles ne vont pas emporter ma momiette jolie vers la séquestration finale, — pour la coucher à jamais sous la terre...

Mais les voilà parties. Par le treillis de mon échauguette je

les regarde s'éloigner, cahin-caha, gros paquets de neige dans ma rue aux pavés polis. Les deux négresses, d'abord, qui tiennent haut sur leur tête, enveloppées d'étoffes éclatantes, en plein soleil, les serviettes-éponges et les pâtes épilatoires. Puis vient Janina, escortée de ses duègnes qui guident ses pas, — la jeunette ne sait pas encore voir clair avec ce voile d'épouse, — et enfin tout un cortège de femmes, — ballots de linge et sacs de farine, — sorties je ne sais d'où, averties je ne sais comment de cette fête du bain dont elles vont largement profiter avant de laisser à la nouvelle mariée, en guise de remercîments, leurs conseils de matrones.

Je prends mon chapeau et je file au Dar-el-Bey.

Sous une voûte, je dépasse le convoi. Je ne puis m'empêcher de me retourner, un instant, pour considérer cette mascarade, et je souris, satisfait, à l'idée que nulle âme au monde ne saurait découvrir mon Petit-Jardin en cette empaquetée musulmane qui est ma femme depuis une semaine!...

Le soir, quand je reviens de mon bureau, tout est silencieux dans ma maison. Les deux sorcières dorment déjà, épuisées probablement par leurs conjurations et leurs agapes.

Dans le royaume de mon lit, Janina sommeille aussi, — Janina tout embaumée, toute macérée, lisse et polie comme une statuette d'ivoire...

XVII

C'est un drôle de petit animal que ce chat apporté de Sousse par Janina.

Il s'appelle Papaïanus, nom qui m'avait beaucoup intrigué d'abord, et que j'ai su depuis être celui d'un célèbre gargotier grec de Tunis.

Mais comment ce nom cocasse et nazaréen, que mon Jardinet prononce d'ailleurs « Babaïanous », s'est-il égaré jusqu'à l'ancien repaire des corsaires, jusqu'à l'impasse du Chameau?... Mystère d'Allah!

Toujours est-il que ce pseudo-gargotier a mine piteuse. Agé de six mois, il n'en paraît que deux avec sa grosse tête ronde et son pauvre corps d'araignée. Ses oreilles et sa queue ne

sont plus que des bouts de cuir gris sans le moindre poil. J'avais cru à une maladie de peau; mais bientôt je me suis aperçu que cette calvitie prématurée provenait du traitement que lui inflige Janina. Car cette marâtre le promène empoigné par son extrémité caudale et s'amuse à lui plumer les oreilles aussi méthodiquement que les ailes d'un poulet.

Lui ne miaule pas; il souffre en silence, mais nullement résigné, car il se défend âprement, griffe, crache, mord, lacère les étoffes, arrache les paillettes, et lorsque enfin, lassée de ce jeu de tortionnaire, sa petite maîtresse lui rend la liberté, il s'élance derrière elle et perfidement, il lui laboure les mollets.

Alors elle pousse des hurlements, elle invoque Allah, maudit Papaïanus, l'insulte, l'apostrophe : « Cahba! chien, fils de chien!... »

Grimpé hors de sa portée, le chat, « fils de chien », la raille en bombant son dos rachitique.

Mais ils ne peuvent pas rester longtemps séparés. Il descend; elle l'appelle; il saute dans ses bras; elle le nomme: « Mon œil! ma gazelle! ma tourterelle! » et le bourre du meilleur de ses gâteaux. Puis, à propos d'un rien, la querelle recommence : il l'égratigne, elle le pince, lui arrache les poils, lui frotte le museau avec du piment, lui fourre le tabac à priser de madame Raisin-Sec dans les narines, et finalement, l'enferme dans un de ces cachots noirs qui adhèrent à toutes nos chambres et dont l'emploi me déroute.

Moi, je souffre, à voir mon Petit-Jardin aussi cruel, et je me demande, anxieux, si c'est là l'indice des instincts sanguinaires et sournois de sa race, de cette race qui aime la vue du supplice, les cris déchirants, les voiles funéraires, les impasses obscures, la lumière douteuse, les grilles de geôles, les murs de forteresses, les poternes basses, les maisons cachottières et étouffeuses où tout semble disposé pour le mystère, le crime, la volupté douloureuse et les désirs violents.

Mais peut-être cette petite Musulmane, cette esclave dont l'enfance n'a connu ni joie ni jouets ne se comporte-t-elle pas plus méchamment avec son chat que les fillettes de chez nous avec leurs poupées, les corrigeant après avoir été grondées, leur cognant la tête contre le mur après avoir été mises en

pénitence et se vengeant ainsi de toutes les injustices des grands sur leurs humbles sujets.

O Papaïanus, souffre-douleur muet, ne serais-tu point l'âme naguère martyrisée, l'âme noire de ta maîtresse, qui rôde encore autour de ses pas, venue avec elle, une nuit, de Sousse, en araba?

Et je câline et je dorlote ma pauvre captive en me disant que le bonheur et ma tendresse réveilleront sa bonté, sa tendresse, et qu'alors Papaïanus prospérera et aura des poils aux oreilles et à la queue, s'il plaît à Dieu!

XVIII

D'ailleurs, je ne trouve plus du tout à Janina cet air douloureux et lamentable qui m'a tant bouleversé naguère, quand je l'ai vue à travers les barreaux.

Certes il y a encore, épandue sur toute sa passive personne, sur son pur visage, une gravité mélancolique. Mais cela tient, je crois, à cette vie claustrée et à ses traits d'une finesse antique, à sa bouche trop exiguë pour loger le sourire, à ses sombres prunelles et à leur cornée bleue, où semblent voguer tant de rêves errants et se refléter tant d'ataviques langueurs.

Mais peut-être ma péri ne se souvient-elle pas, ne pense-t-elle pas, ne rêve-t-elle pas?

Quand elle n'est point occupée à plumer son chat, ou à piler des ingrédients dans un grand mortier en cuivre (ah! que j'aime cette chanson métallique!) elle reste, des heures, assise à terre, devant son coffre d'argent.

Ce coffre d'argent a sa légende.

Depuis mon arrivée, j'en avais remarqué d'analogues chez les antiquaires de Tunis. Ils me séduisaient par leur grâce archaïque et leur forme si semblable à ces grands reliquaires du moyen âge, à ces châsses où les châtelaines enfermaient leurs livres d'heures.

Ce sont, paraît-il, en Tunisie, des coffrets de mariage dans lesquels les prétendants de noble famille envoient les cadeaux de noce à leurs fiancées inconnues.

Mais leur prix très élevé m'avait jusqu'alors décidé à m'en abstenir.

Or, une nuit que je dormais déjà auprès de mon Petit-Jardin, je fus réveillé par le bruit du heurtoir. J'entendis des allées et venues furtives, des palabres murmurées à travers la porte de la rue. Et, à peine m'étais-je levé, Chedli vint me raconter une histoire très embrouillée (comme toutes les histoires d'Orient), une aventure invraisemblable où il était question d'une princesse, d'un juif prêteur sur gages, d'un enfant nouveau-né, d'un mari jaloux et d'un coffre en argent.

Je descendis. Alors avec le plus grand secret (tout se fait ainsi en pays arabe), on introduit devant moi un homme, la tête couverte de son burnous, qui me présente une de ces châsses tant convoitées : il n'en demande qu'une centaine de francs et je l'achète sans marchander.

L'homme parti, je jubilai. Le meuble était superbe, unique, en bois de cèdre entièrement plaqué d'argent champlevé, grand comme un cercueil d'enfant et reposant sur des pieds triangulaires. Le couvercle biseauté portait les armes beylicales et la date de l'hégire 1143. Une petite clef précieuse ouvrait le reliquaire. Au dedans il était tendu en velours rose fané, liseré d'une dentelle d'argent. A droite, s'encastrait un compartiment long et étroit, pareil une boîte à gants de chez nous.

Le couvercle, à l'intérieur, était orné d'une glace, d'une glace ternie ; à gauche et à droite, on y voyait, soigneusement abrité derrière un verre, un bouquet de roses artificielles mêlées à une grappe de raisin. Et je ne puis dire l'impression étrange de ces bouquets surannés que nos arrière-grands-mères plaçaient sous les globes de leurs cheminées, de ces bouquets raides et occidentaux retrouvés ici dans ce coffre de noce arabe, qui lui-même ressemble à un reliquaire médiéval !

On m'avait remis aussi l'acte de naissance de ce coffret : en pays musulman, si les personnes n'en possèdent jamais, les objets, par contre, en sont souvent pourvus. J'y déchiffrai donc qu'un prince authentique de l'illustre famille husseinite l'offrit en cadeau nuptial à une princesse de pur sang ottoman.

Par quel hasard, par quel enchevêtrement de mensonges, de ruses, de mystères et de misère, cette châsse de mariage beylicale se trouvait-elle introduite secrètement dans la maison qu'un Roumi partageait avec sa concubinette islamique ?

Je ne cherchai pas. Depuis longtemps j'avais renoncé à élu-

cider ce que l'Omniscient lui-même doit avoir grand mal à tirer au clair.

Mais aussitôt je décidai de l'offrir, à mon tour, en présent de noce, à mon épouse.

D'abord elle fut tellement éblouie qu'elle ne prononça pas une parole; mais, quand elle eut compris que ce coffre en argent était bien à elle, que je le lui donnais, elle saisit mes mains à plusieurs reprises, les serra sur son cœur, puis les baisa l'une après l'autre avec des lèvres brûlantes de plaisir.

Et de quel sombre éclat ses beaux yeux brillaient!

Elle n'osait point le toucher encore, elle le caressait seulement de ses regards, et, lorsque je lui montrai l'intérieur, tapissé de velours rose, liseré d'une dentelle d'argent, elle devint blême d'émotion. Mais le couvercle surtout la mit en extase, ce couvercle de cercueil d'enfant, orné d'une glace ternie, avec ses deux bouquets surannés : ils figuraient pour elle, qui n'avait jamais vu d'autres fleurs artificielles, des jardins d'un luxe féerique et des merveilles de raffinement.

Je l'embrassai tendrement, ému et reconnaissant de son bonheur : « Gouttelette-de-Musc — pensais-je — aurait préféré une armoire à glace du faubourg Saint-Antoine!... »

Depuis, ce coffret d'argent est l'orgueil de Janina. Elle en porte la clef attachée à son cou par une ficelle : — je déteste cette ficelle! — Personne n'a le droit d'y toucher, à ce meuble sacré, pas même Papaïanus, et, dès qu'une visite arrive, — et Allah sait s'il en arrive depuis que cette histoire a fait le tour du quartier! — la première chose qu'on exhibe, mais à une distance de quatre pas, la première chose est cette châsse. Et toutes les séquestrées se confondent en exclamations laudatives, et Janina grandit encore dans l'estime de chacune, et pour un peu on l'intitulerait *beya* au lieu de *lalla*...

Je m'imaginais que le prestige de la châsse résidait en sa matière précieuse et en ses armes beylicales; mais je sais maintenant qu'elle avait une signification bien plus profonde encore pour cette pauvre petite « achetée dans le ventre de sa mère », pour cette esclave revendue à un ennemi de sa race. Ces coffrets ne se donnent jamais parmi les musulmans autrement que pour les mariages; les courtisanes les plus choyées n'en possèdent point. Ils constituent donc une pièce à convic-

tion, pour ainsi dire, un acte légal et qui atteste à qui vient l'admirer : « Lalla Janina est une épouse légitime, aussi bien que la Beya elle-même, et nullement la concubine d'un Nazaréen, comme le colportent vos langues méchantes, au hammam et sur les toits... Regardez-moi, si je ne suis pas authentique, avec ma robe d'argent par-dessus et ma robe de velours par-dessous et, entre les deux, ma ferme chair en bois de cèdre! Regardez mes armes beylicales et mes pieds triangulaires, et cette clef que ma maîtresse — sur elle la clémence et l'amour de son seigneur! — laisse pendre dans la douce chaleur de son corps, entre les deux jeunes colombes qui ne parviennent pas encore à joindre leurs becs roses!... »

***

Donc, Janina demeure des heures entières assise devant son coffre en argent champlevé.

Tout de suite elle a trouvé l'emploi du compartiment qui ressemble à une boîte à gants : c'est un « onguentaire », un « essençoir », c'est là que l'on range ces longs stylets de cristal, gravés d'or, où se promène une seule goutte jaune, dont l'odeur est plus enivrante et plus durable que toute une roseraie persane.

Dans le fond de la caisse, sur le tapis en velours fané, elle étale ses chemisettes en mousseline de Trébizonde, ses foutas rayées, l'une mauve et jaune pâle, l'autre noisette et vert amande, ses chaussettes en soie assortie, le boléro en paillettes qu'elle ne porte pas sur elle, — elle en a deux, — et enfin, nouées dans un mouchoir de soie avec ses bijoux, ses deux paires de mules orfévries.

Et, sans cesse, elle remet et enlève, plie, replie, place et déplace son trousseau de houri dans ce coffre en bois de cèdre, parfumé jusqu'au jugement dernier par les immortelles senteurs.

Étendu sur mon divan, je suis tous ses mouvements avec volupté. Quand ses mains d'enfant lissent les étoffes, il me semble que c'est moi qu'elles câlinent, — moi, dont elle tient tout cela ; — et, quand elle couche les soies parmi le velours rose fané, liseré d'une dentelle d'argent, je me dis que c'est un peu de mon désir, un peu de mon ardeur, un peu de mon

âme peut-être qu'elle enferme là, dans ce cercueil odorant...

Puis, lorsque tout est vraiment bien en ordre, qu'il ne subsiste plus aucun prétexte pour déranger les choses, alors Janina demeure immobile devant son coffre. Elle regarde dans le couvercle vertical les raides bouquets surannés, ou bien elle contemple dans ce miroir terni sa propre face, et, qui sait? peut-être s'identifie-t-elle à la princesse ottomane qui s'y est mirée avant elle?

XIX

Depuis un mois, il pleut sans discontinuer. O l'Orient triste sous la pluie! ô Tunis la blanche, grise sous le ciel gris!

O les créneaux de neige salis, les coupoles d'argent verdies, les suaires maculés et les burnous clairs éclaboussés de boue! O la détresse de la place de la Kasbah où les rêveurs drapés ne viennent plus sous le figuier respirer le basilic mystique et la menthe des poètes!

Le tramway grince, grince, frissonne de froid, jette des appels enroués; mais les petites vestales profanes n'en descendent plus, et sur la terre gluante et limoneuse on n'entend plus la cadence des entraves d'argent.

Plus de grouillement dans les souks, plus de gestes évocateurs, ni de manteaux jetés en l'air comme un épervier! Plus de foule tigrée d'ombre et de soleil; plus de bousculades ni de criées! Rien; ni expansion, ni couleur, ni vie! Tout est recroquevillé, morne, figé, tous les enfants de la lumière ont disparu, sont allés se terrer dans leur maison, dormir dans leurs trous, où ils attendront pour ressusciter que les voies soient séchées et les citernes remplies.

Seuls dans leurs alvéoles, les juifs ratatinés travaillent toujours, brodent des poitrails, soutachent des djebbas, paillettent des boléros, indifférents à la pluie, au froid, au ciel gris, au salpêtre qui soulève la chaux de leur cellule, à tout, sauf au besoin de vivre et de nourrir la marmaille, insoucieux de tout sauf de l'idée qu'il faut, dès le premier rayon de soleil réapparu, vendre très cher aux clients mulsumans ces habits de princes du printemps et d'émirs du zéphir.

Cousez, cousez, petits gnomes habillés de couleurs moroses!

cousez! tandis que l'eau dégouline des toits, ruisselle sur la place de la Kasbah, s'engouffre dans les souks, s'enfle et gronde et coule comme un torrent dans ces rues en pente où je patauge, patauge, mon pantalon relevé jusqu'aux mollets et ma tête enfouie sous un capuchon de toile cirée.

Ah! qu'elle me paraît loin, cette rue Tourbet-el-Bey! et sinistre, cette tombée du jour à travers ce labyrinthe de couloirs, éclairés à peine par quelque lanterne de mosquée qu'agite un vent froid!

Et toutes ces échoppes fermées, ces places vides, encadrées de colonnettes rouges et vertes, — si gaies, si grouillantes sous le soleil, comme elles ressemblent, par cette soirée de cendre, à des niches funéraires!

Mais c'est surtout ce bruit d'eau qui dégouline, ce bruit de larmes et de regrets, toute cette pleurnicherie perpétuelle et lugubre de cette rue Tombeaux-des-Beys qui m'emplit d'effroi.

Alors, devant un chat qui saute, devant un pauvre vieux qui clopine, je fais un écart comme un mulet ombrageux; puis je me mets à courir, poursuivi par mes tristesses passées, par mes années d'hiver et de brumes, par toute ma jeunesse glacée, je cours comme un enfant éperdu jusqu'à ma porte.

Je frappe, je frappe fort avec le heurtoir de cuivre. Je frappe pour dominer l'hiver, pour ne plus entendre la voix lugubre de la pluie qui se lamente et sanglote.

Un être transi m'entr'ouvre à peine un vantail. Je m'élance dans mon patio inondé; je me précipite dans l'escalier où l'eau dégringole à ma rencontre, je jette mes hardes mouillées, mes bottines trempées dans la galerie, et me voici, enfin, dans une pièce profonde où je n'entends plus cette pleureuse sempiternelle regretter le triomphal été.

Mais où suis-je, au juste? Je commence par trébucher entre un amas de babouches. Il me faut attendre un instant pour pénétrer les ténèbres. Puis je distingue, au milieu de la salle, qui se creuse en alcôve, je distingue le point lumineux d'un brasero et beaucoup de mains de toute taille et toute couleur, penchées autour. Une lueur plus vive éclaire, ici, le nez droit de Janina, là un cou de pélican, et là encore une joue de réglisse et un œil blanc.

Mais, peu à peu, mon regard apprivoisé à la pénombre sait

établir les contours, compléter les corps, deviner les visages, et je me dirige vers le fond, vers la place d'élite qui, sur la banquette circulaire de la niche, me demeure toujours réservée.

On se lève à mon approche, on exécute des salams : — « Mon cœur, mes lèvres, ma pensée sont à toi, *ya sidi!* » — on ébauche de faibles efforts pour s'en aller, auxquels, naturellement, s'oppose ma courtoisie. Alors, heureux, tout le monde se raccroupit autour de ce feu bienfaisant. Quelquefois madame Raisin-Sec se dresse pour allumer une bougie en mon honneur. Mais, la plupart du temps, je l'éteins : j'aime mieux cette obscurité, avec ce grand brasero de cuivre où pétille le charbon de bois et où grésille la résine odoriférante.

Mes narines aspirent l'encens avec avidité, et mes yeux suivent avec langueur la petite vapeur d'offrande qui s'élève vers la coupole, où se rehaussent, blanc sur blanc. ciselés dans le stuc, des versets du Coran et des fleurs géométriques...

Non, je n'entends plus l'hiver; je n'entends et je ne vois plus rien qui me rappelle la brume et le Nord.

Je regarde les négresses assises sur la natte. Ce sont nos voisines de la venelle qui se sont liées d'amitié avec nos femmes. L'une, déjà vieille, mais belle encore avec son visage étroit et lustré, avait été initiatrice dans le harem du Bey défunt. Elle a si bien accompli son métier que le prince l'a affranchie pour sa récompense. L'autre, sa fille, est mariée à un sorcier. Comme elle est jeune et de condition libre, elle me cache tout de son visage hors ses yeux blancs. La troisième de la lignée, endormie sur les genoux de sa mère, est un petit monstre de quatre ans : on dirait une guenon tombée d'un arbre, avec ses mollets tournés en dedans, ses paumes roses et craquelées, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles et son nez tout en narines béantes. Une autre ensevelie, de race claire, est là aussi. Elle me semble d'agréable tournure, ses prunelles sont grises, mais j'ignore son nom. Elle vient avec les voisines se chauffer, à bon compte, autour de mon feu.

Quelquefois je demande à la vieille affranchie de me chanter quelque chose. Elle décroche alors une derbouka de l'étagère, et, avec ses doigts durs et minces comme des baguettes d'ébène, elle frappe sur la peau tendue et chevrote je ne sais quelle bamboula monotone et frénétique.

Papaïanus, le souffre-douleur muet, se réfugie dans mes bras. Je contemple le fin visage de mon almée, la Mère Étoile avec ses tatouages en raccourci et la drôle de petite guenon qui dort dans les bras de la négresse voilée. L'autre, l'inconnue aux yeux gris, s'efface dans le noir comme un vague souvenir d'autrefois...

Et, étendu tout de mon long sur le divan, drapé dans un manteau bleu pâle, je rêve des rêves complexes de prince musulman qui oublie le froid et la tristesse au milieu de ses femmes...

Et la sombre initiatrice bat toujours sa bamboula. Elle la bat de plus en plus vite et chante avec sauvagerie sa mélopée hystérique.

Et Janina, comme hallucinée par la musique, se lève et danse. Elle danse, la figure impassible, le regard absent, en agitant le milieu de son corps. Et peu à peu toutes les mains se détachent du brasero pour scander la mesure, et, insensiblement, sous les étoffes, tels des serpents charmés, tous les ventres oscillent, fascinés par je ne sais quelle hypnose, obéissant à je ne sais quelle loi.

Mais maintenant il faut vraiment allumer.

De la cuisine arrivent des odeurs de sauces safranées et de piment. Alors je remarque que Janina s'est rassise, épuisée, et que ma belle-mère n'est plus à sa place... Elle est allée, sans doute, l'horrible sorcière, m'assaisonner quelque plat diabolique.

Les autres se lèvent aussi. On tire la négrillonne endormie par les bras, comme s'il fallait absolument les lui arracher; et c'est un échange de souhaits, entre nos visiteuses et ma Lalla, — souhaits de nuits heureuses et de frais matins; — puis un repêchage général de babouches; après quoi, nos voisines rentrent chez elles se blottir sous leurs couvertures, se tapir comme des bêtes, l'une contre l'autre, pour ne point sentir le froid de l'Orient.

*
* *

Mais moi, quand vient la nuit close, j'aime l'hiver.

De notre grand lit, qui est tout un royaume et tout un

jardin, j'écoute avec une volupté joyeuse la pluie dégouliner de la terrasse, se lamenter dans la cour, sangloter dans la citerne, — car moi je tiens dans mes bras tout un printemps qui sent bon le soleil et les roses.

XX

Nous avons eu, Janina et moi, notre première querelle.

Elle, tourmentait Papaïanus en lui pinçant la queue sous un de ses *cab-cab* (cothurmes de bois), lorsque je lui dis en français, sur un ton de reproche :

— O petit astrakan! petit astrakan, comme tu es méchante.

— *Esh-nou astrakan?* (Qu'est-ce que c'est, astrakan?) — demande-t-elle, méfiante et agressive, car tous les Arabes s'imaginent que nous nous moquons d'eux quand nous parlons français.

— C'est un agneau que l'on achète dans le ventre de sa mère.

— Et pour quel usage fait-on cela chez toi? — dit-elle tandis que ses sourcils froncés rident sur son front d'idole la jolie fleur d'oubli.

— Pour l'immoler et en faire un pelage plus soyeux, dont ensuite les dames de chez nous se revêtent.

Elle esquisse une moue dégoûtée :

— Pfou! se vêtir avec de la peau de bête morte! Il n'y a que les femmes de ton pays pour faire cela... D'ailleurs nous savons que ce sont toutes des cahbas. J'en ai vu une à Sousse et d'autres ici : elles se promènent seules et la face découverte. Il paraît que la *louzira* (femme du résident), elle-même, se montre dévoilée et avec une bête morte autour du cou... Pfou! pfou! sur les Roumïas! maudite soit leur religion et celle de leurs morts.

Et Lalla Janina cracha par terre.

— Non, — m'écriai-je, un peu irrité; — les femmes de mon pays ne sont pas toutes des cahbas, et je te défends de maudire leur religion, qui est aussi la mienne. C'est leur habitude de sortir sans voile, afin que chacun puisse voir les traits de leur visage et savoir où elles vont, tandis que vous

autres, sous vos voiles identiques et votre grimage pareil, peut-on jamais deviner votre pensée et le but secret de vos pas?... D'ailleurs qu'est-ce que tu connais de la vie et des Roumïas, mon pauvre petit astrakan? — ajoutai-je, adouci.

Mais cette épithète semblait l'exaspérer.

— Astrakan! astrakan! — m'imita-t-elle, — et pourquoi m'appelles-tu astrakan, ô Roumi?

— Parce que, toi aussi, tu as été achetée dans le ventre de ta mère, afin que ta peau soit plus lisse et ta chevelure plus soyeuse pour mon plaisir et ma joie, ô musulmane!

Et, en riant, je voulais l'attirer et l'embrasser pour conclure la paix.

Mais une douleur subite m'arracha un cri et me fit la repousser brutalement.

La bouche trop petite pour sourire avait mordu mon pouce jusqu'au sang. Je m'élançai vers une cuvette, pendant que Janina sifflait derrière moi :

— O Roumi! ô hérétique! ô incirconcis!

— Vois ce que tu m'as fait, ô méchante! — lui dis-je en revenant vers elle lorsque ma main eut cessé de saigner. — Je distingue encore tes dents! et vraiment je devrais te punir!

Mais, collée contre les faïences du mur, elle me bravait, de tout son fin visage haineusement assombri. Avec ses doigts de fillette elle fit un geste maléfique, puis, recrachant à gauche (la plus grave des injures), elle murmura encore :

— Pfou sur toi, ô roumi!

Je marchai vers elle, la main levée; mais, redoutant ma violence, je me ravisai soudain, je pris mon chapeau et m'enfuis au Dar-el-Bey. Je ressentais encore à mon pouce la douleur de la morsure, mais c'était l'expression vindicative et mauvaise de ma petite captive qui me peinait amèrement.

C'était la première fois, depuis mon arrivée en terre musulmane, que j'avais rencontré cette hostilité sournoise dont tous les Français se plaignaient ici; la première fois que j'avais entendu ces invectives, applicables à la nation abhorrée, murmurées contre moi.

Et ce fut mon Petit-Jardin, mon Petit-Jardin tant choyé, qui me révéla ainsi, soudain, le gouffre béant qui sépare nos deux races!...

Au Dar-el-Bey, devant ma table, une lassitude du pays, une répugnance pour ses habitants m'accablèrent.

Et lorsque, avec des gestes câlins et des regards d'humilité, le nègre Yousouf me tendit des paperasses, je me dis : « Et celui-là, que pense-t-il de nous? Ne nous maudit-il pas aussi en secret? Ne cache-t-il pas sous ses manières douceureuses le mépris latent, la haine tenace de ce peuple protégé contre ses protecteurs? »

Et une sourde animosité me vient devant tous ces noms arabiques de mes dossiers, devant ces noms de marchands de babouches et de brigands, ces Abdallah, ces Soliman, ces Ali-Baba, et contre cette rhétorique fleurie, ces salamalecs obséquieux, ces fioritures contournées, qui me délectaient encore hier et qui m'apparaissent aujourd'hui comme l'expression d'une âme hypocrite et retorse...

— Tiens! qu'avez-vous donc à votre pouce? On dirait une morsure de louve!

Et Marville souriait avec ironie dans sa moustache.

— Non, — répondis-je, un peu gêné, — ce sont les dents de mon astrakan!

— Compliments, mon cher! Vous vous laissez mordre par ces animaux-là?... Eh bien, mon pauvre Pierre, vous êtes f...u!... J'espère, du moins, que vous l'avez rossée d'importance? C'est le seul traitement pour ces femmes, comme d'ailleurs pour toute cette race... Nous sommes des alliés, des amis, nous nous accordons admirablement, c'est entendu; mais à condition de leur mettre le talon sur la nuque et de leur distribuer, de temps en temps, une sérieuse bastonnade. Les Arabes ne nous respectent qu'à ce prix... Voyez donc entre eux! Avant nous, on fustigeait les vizirs eux-mêmes sur les places publiques. Ces gens-là aiment les brutalités et ne révèrent que la rigueur. La bonté compte pour eux comme une faiblesse, une lâcheté. Lisez dans leurs ouvrages quelles admirations ils prodiguent aux tyrans! et voyez donc sur leur figure quelle déférence quand ils parlent de répression violente et d'atrocités... Oui, oui, je sais bien, vous êtes un cœur tendre, une âme élevée; vous voulez faire de l'altruisme, de l'humanité; mais, mon cher, cela ne réussit pas avec des sauvages. Vous verrez à quels déboires vous mèneront vos idées philanthropiques!

— Non, Marville!... Vous me répétez là les clichés de tous les Français aux colonies. C'est indigne de vous, et je sais, pour votre excuse, que vous n'en pensez rien. Avouez plutôt que votre cuisinier vous a manqué une sauce hier ou que vous avez assisté à une danse du ventre qui n'était pas selon votre goût... L'Arabe, d'abord, n'est pas un sauvage. C'est l'être le plus affiné, et c'est à lui que notre moyen âge barbare doit toute sa culture. Regardez donc, encore, ses couleurs, ses draperies, ses allures : quelle harmonie, quelle noblesse! Un pareil peuple ne peut pas être insensible. Je le crois, au contraire, d'une susceptibilité extrême et très modifiable par la douceur et la magnanimité. Seulement, nous confondons bonté avec pitié, et nous blessons souvent son orgueil farouche sans nous en apercevoir. Alors, étant le plus faible et ne pouvant lutter avec nous à armes égales, il emploie la ruse, comme les femmes; il se venge traîtreusement; mais c'est là son droit d'opprimé. C'est moi qui ai offensé Janina.

— Eh bien, mon vieux, un conseil : tapez dessus quand même!

***

En m'en allant par les souks, je pensais, bien vite pacifié, parce qu'il y avait un peu de soleil et des anthémis jaunes sur les toits, je pensais :

« Oui, je l'ai offensée, méchamment, cruellement. Elle, quand elle tourmente Papaïanus, elle ne lui extirpe que les poils; mais moi, j'ai déchiré son rêve, j'ai plumé ses illusions : elle se croyait déjà une princesse authentique et je viens lui rappeler qu'elle est une malheureuse achetée dans le ventre de sa mère!... Nous sommes tous les mêmes, en ce pays conquis : nous humilions à plaisir ces pauvres vaincus, si dociles, si résignés, et nous nous étonnons quand, un jour, agacés de souffrir, ils se retournent et nous mordent... »

J'étais arrivé à la *berka*, l'ancien marché aux esclaves, où l'on vend les bijoux. Quelques cahbas frileuses rôdaient autour des marchands.

Je me souvins de la clef du coffret en argent que Janina

porte autour de son cou attachée à cette vilaine ficelle, et je cherchai par quel collier la remplacer.

Le doyen des crieurs, avec son bec d'aigle et ses yeux de topaze dans sa face de vieille entremetteuse, s'avança vers moi.

— J'ai quelque chose pour ta seigneurie, — me dit-il en arabe, avec le grasseyement des juifs, — un véritable joyau de sultane, rare, unique, ancien et mis en vente pour le compte d'une beya.

(A Tunis, tout provient des beys et des beyas, — avec une apparence de vérité, car leur misère d'aujourd'hui les force souvent à négocier leurs richesses d'autrefois.)

Le juif fouilla dans sa gibecière et il en tira un sautoir que je crus d'abord — dans la pénombre — une de ces chaînettes que les enfants fabriquent avec des marrons enfilés.

— Qu'est-ce? — demandai-je, surpris.

— C'est de l'ambre gris... l'ambre des Andalous et des Maures d'Espagne... Viens! regarde ici!

Et il m'entraîna sous un soupirail de la voûte.

Il y avait trentre-trois cœurs de la grosseur d'une châtaigne, traversés chacun par un clou d'or et reliés entre eux par des maillons du même métal. Cela composait une parure sombre, austère, et si lisse et si polie qu'elle semblait taillée dans la peau d'une femme nubienne. J'imaginais le contraste charmant de ces cœurs un peu démoniaques sur mon séraphin d'ivoire, et, tandis que j'égrenais, songeur, ces pâtes lustrées par le frottement de tant de chairs macérées, un parfum montait vers moi d'une suavité exquise.

— C'est l'ambre gris, — me dit fièrement le vieux crieur, qui m'épiait, — c'est plus délectable que tous les encens, et son odeur ne se dégage qu'à la chaleur humaine.

J'emportai le collier à la maison.

Janina y attacha sa clef, en baisant mon pouce meurtri.

Et, le soir, dans notre lit, quand je vis sur son corps de jasmin ce sombre sautoir andalou, et que je respirai la senteur suave qui se dégageait à l'ardeur de notre amour, j'avais complètement oublié notre querelle du matin et je ne m'avisai plus qu'un gouffre béant séparait nos deux races.

XXI

La pluie a cessé, l'hiver est fini, et aussitôt on voit partout sortir, comme des cloportes de leurs trous, on voit des burnous et des suaires, des guenilles et des haillons qui grouillent, courent, tournent sur eux-mêmes, vont et reviennent sans raison, grisés de renouveau, intoxiqués de soleil.

Les vestales assaillent les tramways, des émirs flânent sur la place de la Kasbah; Gouttelette-de-Musc fait sonner ses anneaux, et les graves rêveurs se rassoient devant le café-figuier, en s'étirant un peu et clignotant des paupières comme après un trop long sommeil dans l'obscurité.

Ah! le printemps de Tunis! la blancheur de tous ces toits recrépis! la verdure lavée des vieilles tuiles sur les coupoles des marabouts! l'or jaune des anthémis, jardins sauvages et suspendus sur les masures croulantes et les arches caduques!

Ah! le sourire du ciel, la diaphanéité de l'atmosphère! l'heure rose du matin, l'heure mauve du soir, où les hirondelles volent autour des minarets et dessinent en arabesques noires des versets du Coran autour de la claire ville musulmane!

O printemps d'Orient! chère douceur africaine où la vie ne semble qu'une limpidité, et le rêve un léger parfum qui s'évapore de toutes les fleurs séchées sur les terrasses!

Car c'est l'époque où, selon l'antique usage arabe, chaque maisonnée fabrique ses essences.

Lalla Janina, en bonne ménagère, a fait acheter par Chedli, au marché des fleurs, je ne sais combien de couffins de pétales de roses et de feuilles de géranium-digitale. Elle va donc préparer ses onguents elle-même, aidée par madame Raisin-Sec, par la Mère Étoile, par les négresses et par une autre voisine encore, celle aux yeux gris, — la femme d'un policier coranique. — Gouttelette-de-Musc est venue aussi, avec ses faons de la rue du Canard, prêter main forte.

L'entreprise dure au moins une semaine. Le premier jour, on trie les fleurs, on farfouille, avec les doigts teintés de henné, le monceau de roses et de feuilles veloutées que l'on étale sur des draps. Puis, quand la sélection est terminée, il faut traîner ce linceul empli de pétales, — on dirait un cadavre flasque et

embaumé, — il faut le traîner à deux, par le petit escalier raide qui mène sur les toits.

Là-haut, on étend de nouveau cette moisson, la tourne et retourne durant des heures, la sèche au soleil printanier, puis on la redescend dans les draps pour lui épargner l'humidité nocturne. Les derniers jours, l'opération se complique encore. On pile, triture, mélange tout cela, et le verse en d'affreux bocaux à cornichons, que j'ai du quêter à l'hôtel de France, et qu'on accroche ensuite un peu partout, aux barreaux des fenêtres, à la balustrade de notre balcon intérieur, et jusqu'au treillis de notre moucharaby.

Entre temps, on rit, chante, s'amuse, potine, festoye, car deux de ces dames sont spécialement préposées aux soins de la bouche! Et l'on fabrique toute sorte de mets succulents et de douceurs extravagantes dans une cuisine noire comme un four, — où le four, lui, est remplacé par une quantité de réchauds en terre battue, que l'on évente, accroupie, avec un écran de poupée, et qu'il faut tirer à la lumière chaque fois que l'on veut inspecter ce qu'il y a dans la marmite.

Moi, comme mâle, je suis impitoyablement retranché de cette fête des essences.

Je n'ai pas le droit, ni de monter sur les toits, ni de regarder dans la cuisine.

Je suis séquestré en bas, dans ma salle d'homme. Étendu sur le divan, je fais semblant de lire, mais j'écoute les *cab-cab* de Janina trottiner sur la galerie circulaire, — clic-clac! clic-clac! — rythmés par les entraves de Gouttelette-de-Musc, — cling-clang! cling-clang!

A ces bruits, je devine les mouvements de mes deux amies. J'évoque les beaux bras tendus vers les barreaux, les croupes qui s'arrondissent et se dessinent sous les foutas rayées lorsqu'elles se baissent; les gorges, grenades vertes et grenades mûres, qui saillent et s'évadent hors des boléros, lorsqu'elles se penchent au-dessus de la rampe.

Je devine les autres biches à leur voix enrouée, et la voisine de droite, la femme du policier coranique, au bruissement de ses bracelets.

Cependant, de temps à autre, on a pitié de moi : madame Raisin-Sec m'apporte quelque sucrerie, ou bien c'est Goutte-

lette-de-Musc, en ex-épousée, qui vient me jeter un joyeux *bonnjournô* !

Lalla Janina ne daigne jamais se souvenir de moi quand elle est avec d'autres musulmanes ; ce n'est qu'après leur départ que la faiseuse d'essences me laisse respirer sur ses doigts, dans ses cheveux, sur ses joues et sa poitrine, l'odeur des roses triturées et des géraniums pétris...

Puis, la semaine prochaine, c'est chez la voisine de droite que l'on fabriquera les parfums.

Et ainsi de suite, de maison en maison, s'évaporera, durant ce mois d'avril, l'âme des fleurs séchées, qui tissent autour de Tunis, ville de Tanit, un odorant cercle magique.

XXII

C'est aussi au printemps, le septième jour du mois de Rabbat, qu'il faut conjurer les scorpions qui pullulent dans les vieilles maisons mauresques.

Le mari de la jeune négresse, de celle qui ne veut pas se dévoiler en ma présence, est sorcier de son métier.

Il a élu pour tanière l'ombre du pilier de Bab-Menahra. Tous les matins, il va s'y installer, aussitôt entouré d'une foule nombreuse qui contemple avec vénération les instruments de magie, exposés à terre, sur un vieux bout de tapis : — trois grimoires déchirés, un encrier fabriqué avec un pot de confitures françaises, une boîte à cacao Van Houten qui renferme on ne sait quels mystères, une omoplate de mouton, un petit sac de sable, un petit sac de fèves. — Avec cela, Bou-Amara se charge de vous prédire l'avenir, de composer des philtres d'amour, de nouer l'aiguillette, de faire et défaire les charmes, d'envoûter de loin et à domicile, de trouver les trésors enfouis, de guérir les maladies et d'éloigner les mauvais esprits et les nuisibles reptiles. C'est à lui que madame Raisin-Sec s'est adressée pour exorciser les scorpions. Et, de Bab-Menahra, elle a rapporté, avec un soin religieux, enveloppés dans un mouchoir de soie verte (la couleur est indispensable, étant celle du Prophète), une vingtaine de petits papiers que l'on appelle les « billets de mai ».

Le lendemain, tout le monde est debout dès l'aube, la conjuration des scorpions devant s'accomplir avant le lever du soleil, et Bou Amara vient opérer lui-même et coller ses fiches un peu partout où il y a du bois, — en haut dans notre chambre, en bas dans ma salle, — tandis que les femmes le suivent pas à pas avec leurs réchauds où se consume l'hysope, la racine purificatrice à l'âpre odeur que n'aiment point les scorpions au nez fin.

Et, maintenant que Bou Amara est parti, je considère ces billets de mai, recouverts d'un gribouillage à l'eau safranée, pareils à des étiquettes indiquant les prix, et il me semble que le sorcier ait procédé à un inventaire et que tout soit à vendre chez moi, depuis le plafond et les volets jusqu'à notre lit et à mon appareil photographique.

Mais du moins je suis rassuré : les scorpions ne me piqueront pas cet été, car voici seulement que le soleil se lève, et ils seront bien surpris quand, à leur réveil, ils apercevront, collé sur toutes les issues et les fentes, l'anathème du Prophète.

Car c'est un verset du Coran que le sorcier a inscrit sur ces bouts de papier et que je déchiffre avec peine, à haute voix, devant l'assemblée de mes femmes noires et blanches, éblouies par une semblable science chez un Roumi.

— Par Allah! — me dit Janina, — le Prophète (sur lui la prière et les bénédictions!) a bien fait de maudire les scorpions. Quand ils liront cet anathème, ils seront confondus; et, honteux de leur dard nuisible, ils rentreront dans leur trou!

Les scorpions « liront »!... O chère Janina crédule! ô âmes confiantes de l'Islam! Les scorpions lisent l'anathème du prophète... cependant ni Janina, ni aucune de ces séquestrées humaines ne sait épeler seulement l'*alef* ou le *bê*!

J'embrasse mon petit astrakan pour sa naïveté!...

Cette assurance contre la gent venimeuse m'a coûté, en tout et pour tout, la somme extravagante de deux francs, mais il convient d'ajouter qu'elle n'est valable que pour une année. Au printemps prochain, à la première aurore, il faudra renouveler la police à l'office de Bou-Amara, le sorcier, installé à l'ombre du pilier de Bab-Menahra.

XXIII

Marville, qui possède une maison de campagne et une orangerie dans les environs de Tunis, à la Manouba, m'a invité, moi et mon harem, à y passer les vacances de Pâques.

Nous prendrons tous deux le nouveau tramway de Bab-Souika, mais Lalla Janina, elle, prend un de ces carrosses de Chat botté qui déposaient naguère Gouttelette-de-Musc au seuil de l'Hôtel de France...

Je l'ai empaquetée moi-même avec Papaïanus, son coffret d'argent, un matelas roulé dans une couverture (il est de bon ton d'arriver avec sa literie) et la Mère Étoile, qui lui suffira comme suivante.

J'ai baissé les stores rouges, vérifié les fermetures (à l'intérieur des voitures, les femmes musulmanes restent dévoilées), et, pour plus de tranquillité, j'ai commandé à Chedli de grimper sur le siège, à côté du cocher maltais.

En notre absence, la maison sera gardée par nos voisines noires : car madame Raisin-Sec est partie hier, par le *babour* (chemin de fer —, « vapeur »), pour rendre visite à une de ses filles, madame Clair-de-Lune, qui, selon ses dires, serait l'épouse du Caïd de Zaghouan.

Nous traversons un quartier arabe, horriblement mutilé, éventré à coups de pioche, tailladé à coups de hache, pour ouvrir une ligne droite aux rubans rigides du tramway. De partout les maisons montrent leurs blessures, les cœurs percés de leurs patios, leurs boyaux lacérés, leurs arceaux amputés, jusqu'aux malicieuses paupières de leur moucharabys qui gisent à jamais closes parmi les plâtras. Les anthémis et les résédas sauvages, pieuses fleurs des ruines, n'ont pas encore eu le temps de jeter sur ces tronçons d'habitations, sur ce dernier ravage des Roumis, leur linceul printanier. Le long du trottoir les Arabes vont et viennent, dépaysés, mal à l'aise, fourmis dont on a détruit la fourmilière, et craintifs devant cette large route moderne bâtie sur les débris de leurs traditions et de leurs rêves.

Mais notre tramway court, insensible, flambant neuf, avec son âme occidentale dans son coffre de fer, et son bras d'acier érigé en l'air pour s'accrocher au fil du ciel.

Dehors, au delà des remparts, nous dépassons un cimetière,

cerné d'eucalyptus, — ces sentinelles funéraires, — les arches d'un viaduc romain, le Bardo, — ce Versailles musulman, — et enfin des étendues de jardins haut murés, qui gardent, malgré leurs senteurs errantes, je ne sais quelle gravité attristée. Tout au fond, on aperçoit de grandes bâtisses blanches, dont beaucoup tombent en ruines, de ces bâtisses poétiques et irrégulières, à coupoles et à terrasses, construites tout le long des siècles et inspirées par les caprices d'un instant. Jadis toutes les familles patriciennes de Tunis avaient une maison de campagne et un verger à la Manouba, où elles venaient passer le printemps pour voir fleurir les orangers. Aujourd'hui presque toutes ces résidences sont désertes ou vendues à des chrétiens, les musulmans ne pouvant plus supporter les dépenses auxquelles les astreindrait, lors de chaque déplacement, la pompe traditionnelle du harem.

La propriété de Marville, située loin du tramway, est desservie par une piste que borde une haie de cactus : je vois sur les raquettes la poussière soulevée tout à l'heure par le carrosse de mon almée.

En cheminant, Marville m'avertit que je trouverai chez lui Lalla Arbïa, une ancienne danseuse du ventre rencontrée jadis à Gafsa.

— Quel sournois vous êtes, Marville! — dis-je, stupéfait. — Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé d'elle?

— Je ne vous en ai pas parlé? C'est possible : c'est que je n'y pensais pas!... C'est ma maîtresse d'été, ma femme de campagne.

— Et en hiver, qu'en faites-vous?

— Elle s'en retourne chez elle, dans le Sud : je ne suis point jaloux ; et je suis sûr que les premières hirondelles la ramènent à la Manouba.

— La connaissez-vous depuis longtemps?

— Cinq ou six ans, je ne sais plus. C'est une belle bête de volupté, dont j'aime à contempler la souplesse et les formes, comme celles de mon sloughi. C'est d'ailleurs la seule façon dont il faut aimer les femelles de ce pays : inutile de gâcher son cœur avec elles, puisque la tendresse leur est une fleur inconnue. Puis, je ne sais pas, il me semble que les femmes arabes sont plus agréables en été et à la campagne, parmi la

rosée du matin, les odeurs des vergers, ou bien brûlantes comme une dalle exposée au soleil. En hiver, ce sont des créatures recroquevillées, transies, qui mettent de vilains maillots et, à force de se chauffer devant leurs « canounes », finissent par sentir le hareng-saur et le jambon fumé... Non, mon cher, je vous assure, la Française vaut mieux en hiver; mais le véritable rêve, ce serait peut-être une Esquimaude...

Nous étions arrivés à la maison, — petit palais mauresque entouré d'orangers. — Dans l'intérieur, nos deux lallas, installées déjà sur un divan, se faisaient des salamalecs, se confondaient en bénédictions, en remerciements, en informations sur leur santé respective, pour bien démontrer l'une à l'autre qu'elles étaient des dames du meilleur monde et rompues aux civilités. Mais, à la vue de Marville, Janina devint cramoisie, poussa un cri de terreur, et, tournant le dos, s'enfouit le visage dans la housse du divan.

Lalla Arbïa, au contraire, s'avança vers moi en maîtresse de maison qui connaît les usages français, me tendit la main et me dit, avec une voix et des à-coups de phonographe :

— *Bonnjournô, moussié!* Ça va *ben?* Sois le *bennvénou!*

C'était une fille superbe, grande, nerveuse, souple, avec une démarche de panthère et une chair lisse et ferme comme du granit poli. Sa peau était foncée, chaude et dorée comme du cuir de Cordoue, comme la pelure d'une grenade lustrée par le soleil de tout un été.

Son visage me rappelait celui de Gouttelette-de-Musc, avec son front d'idole, ses vastes yeux brillants, ses narines de cavale et ses lèvres épaisses, animales, mais dont la couleur aubergine trahissait une lointaine origine nubienne.

— Mon cher, — me dit Marville, — ici nous allons vivre de la vie arabe, avec nos deux mouquères. Dans votre chambre, vous trouverez tout ce qu'il faut pour être un bel émir des Mille et une Nuits et oublier complètement que nous sommes des ronds-de-cuir français...

Quelques minutes plus tard, nous nous étendions tous deux sur les banquettes du patio qui forme un cloître carré autour d'un petit bosquet de roses.

Arbïa vient elle-même nous apporter nos narghilés et des boissons délicieuses.

Elle est sommairement vêtue de l'éternel boléro de bayadère à épaulettes pointues, hors desquelles ses bras nus jaillissent comme de l'acier bruni. La fouta à rayures jaunes et rouges enserre ses hanches et accuse de façon presque irritante sa croupe qui bouge et se balance comme celle des fauves. De gros anneaux d'argent sonnent sur ses chevilles et font penser à quelque puissante bête qui remue ses entraves.

— Tranquillise la petite! — explique-lui que je ne la mangerai pas, et surtout veille au couscoussi : sans cela, gare à matraque! — dit Marville de sa voix bourrue, tandis qu'elle, pour toute réponse, s'en va nonchalamment, tortillant ses reins et entrechoquant ses chevilles.

— La mâtine! — murmure mon ami, en tirant plus fort sur son narghilé.

— Quel genre de femme est-ce? Une fille de tribu?

— Que vous êtes naïf, mon cher, pour éprouver encore pareille curiosité! Croyez-vous donc que l'on peut jamais rien savoir de précis avec ces gens-là?... Si vous interrogez les hommes, ils vous répondront invariablement que toutes les femmes un peu légères sont juives : car cela offusque leur orgueil religieux de penser que nous, Nazaréens, nous puissions nous réjouir de la chair musulmane. Interrogez-les elles-mêmes, elles vous racontent de longs récits, des histoires enchevêtrées où tout est mentionné sauf ce qui vous intéresse. Arbïa m'a expliqué, naturellement, qu'elle était une parente du Bey par son père et que sa mère, — vous avez remarqué, n'est-ce pas? son sang noir; — que sa mère, à elle, cette négresse, était une blanche Anglaise, enterrée, prétend-elle, à Tunis, au cimetière protestant... Ah! j'ai bien ri, ce jour-là!... Non, j'arrive à ne plus jamais m'occuper de ce qu'affirme un Arabe. Ces b...s-là ont la cervelle autrement faite que nous : elle est aussi tortueuse et obscure que leur ville. Il faut tâtonner, tourniquer dans des méandres de couloirs, et, finalement, on n'arrive jamais à voir clair en quoi que ce soit. Ils ignorent la vérité.

— Pourtant, — fis-je observer, — je ne crois pas qu'on doive les appeler menteurs. C'est un peuple puéril et imaginatif qui vit encore, comme jadis, confiant aux miracles, dans l'imprécision des contes de fées... Moi, je l'aime pour cela,

pour tous les plongeons qu'il nous fait faire vers notre crédule enfance, et je me divertis de la fertilité changeante de sa fantaisie, qui est le don divin des poètes.

— Allons voir mon orangerie! Et, surtout, ne nous cassons pas la tête avec des problèmes insolubles! Imitons les Arabes : savourons la vie! Eux seuls comprennent toute la volupté d'un verger au printemps et d'une favorite qui assouvit les sens!...

C'était l'heure de la cinquième prière, où l'on abreuvait les bêtes, les arbres et les plantes. Sur un terrain incliné, une paire de bœufs allaient et venaient, s'approchant ou s'éloignant d'un puits barré d'une grosse bobine. Quatre outres, pourvues d'une espèce de trompe d'éléphant, s'emplissaient en bas, puis montaient doucement, à mesure que les bêtes descendaient la pente. Arrivées à l'orifice, les peaux de bouc se renversaient, jetaient leur trompe par-dessus la bobine et se vidaient dans un bassin d'où l'eau coulait par un réseau de rigoles.

Et je m'amusais à voir ces ruisseaux minuscules courir à travers le jardin d'orangers, entourer chaque arbre d'une boucle cristalline où les blanches étoiles effeuillées voguaient comme des voiliers de Lilliput.

Aux arbres, de-ci, de-là, sous la dentelle des corolles, on apercevait encore, petite veilleuse jaune, un citron retardataire, ou bien, petite boule de cuivre rouge, une mandarine oubliée; ou bien c'était par terre, sous nos pieds, une sanguine trop mûre qui saignait en répandant une odeur de sucre framboisé.

Nos odalisques viennent cueillir des boutons d'orangers dans ce jardin aromatique. Elles se promènent, avec leurs hauts cothurnes, en vacillant sur les digues étroites, en poussant de petits cris d'effroi devant un crapaud qui sursaute; puis, riant de leur peur, elles confondent leur chevelure bleue luisante avec le feuillage verni, et, levant leurs beaux bras cerclés d'anneaux vers les corolles d'ivoire, elles se composent une parure d'Hespérides...

Après le repas, nous nous étendons sur des divans parallèles. Nos deux houris s'amusent à entourer leur jambe du tuyau de nos narghiles. Au bout de leur pied, le talon a l'air

d'une orange; leurs boléros brillent comme des cuirasses d'or, leurs guirlandes nuptiales embaument suavement. Tout semble imprégné de senteur, la fumée de nos pipes d'eau, la joue de Janina qui s'appuie contre moi, l'air nocturne, le ciel étoilé; nos vêtements, nos pensées, nos rêves, tout semble un seul et même parfum que tisse entre nous et le monde réel ce jardin de la mythologie.

XXIV

Nos deux princesses sont vite devenues des amies. Assises sur des nattes, elles vident leurs coffres, étalent leurs trésors, tâtent les étoffes, évaluent les bracelets, émettent avec une gravité d'idoles des paroles ingénues.

De nos bancs, sous les colonnades où nous coulons des heures de nonchalance, nous nous divertissons de ces jeux enfantins, et nous les regardons passer, péris de lumière, dans la pénombre des pièces, ou bien sortir dans la cour et venir vers nous, haut perchées sur leurs cothurnes de nacre comme les anciens acteurs tragiques.

Souvent aussi, dans un coin du patio, à même les dalles en marbre rose, elles se blottissent autour de leur mortier en cuivre. Et, frappant en cadence la gaie chanson métallique, elles pulvérisent les feuilles du henné, préparent des onguents et des pâtes épilatoires.

Nous admirons la souplesse de ces croupes, la flexibilité de ces tailles, la sveltesse de ces bras, chacune de leurs poses si indolentes et si félines qu'elles suffiraient pour attester leur race adversaire de la nôtre.

Et cependant comme elle est reposante, cette vie animale entourée de colonnes et d'arcades, — ce bouquet de roses au milieu, l'or du soleil qui marche dans le patio et ces jolies fauves à cervelles d'oiselle, qui ne pensent qu'à se parer pour notre réjouissance!

***

Il y a, tout en haut de la maison de Marville, construite sur la terrasse supérieure, une piscine. C'est le hammam d'été des femmes dans les résidences princières.

Le soleil chauffe l'eau et aucun œil ne peut surprendre les charmes secrets autre que celui d'Allah ou celui des gypaètes, dont le vol ralenti projette ses ombres sur ce bain aérien.

Arbïa est d'une impudeur qui me confond. Elle s'est dévêtue en bas; puis, uniquement parée de ses bijoux, elle est montée sur la terrasse, — long fourreau d'acier bruni, — en faisant sonner les lourds anneaux de ses chevilles contre chaque marche.

Janina a gardé jusqu'au bord de la piscine sa chemisette de Trébizonde et sa fouta de soie.

Consignés sur une plate-forme inférieure, nous les écoutons se débattre là-haut, dans les airs, clapoter, rire, secouer leurs bracelets; puis, soudain, se dressant tout debout sur la margelle, Arbïa apparaît entre ciel et terre, nymphe en sucre brûlé qui habiterait les toits...

Quand les deux baigneuses sont redescendues, commence une mystérieuse toilette qui rendra nos favorites aussi lisses que les courtisanes grecques, mais à laquelle, sous aucun prétexte, l'impudique Arbïa ne veut nous laisser assister.

J'aime mieux cela, d'ailleurs : je ne partage pas le libertinage de Marville et de sa danseuse. Au contraire, il me gêne. Puis, je suis jaloux de la fraîcheur de Janina et je crains pour sa pudeur.

Quand cette cérémonie intime est terminée, une autre commence, plus publique, mais non moins rituelle.

S'étant revêtues, nos donzelles reviennent vers le patio et installent une marmite sur un canoune. Dans cette marmite elles font cuire une purée noire que Janina, les reins cassés en deux, remue avec un petit bâton, tandis qu'Arbïa, couchée à plat ventre, avive les charbons avec un écran de poupée.

On croirait qu'elles apprêtent, les jolies cuisinières, un mets extra-succulent pour nos palais affinés. Hélas! non, ce n'est qu'une pâte faite avec la poudre de henné qu'elles pilaient tout à l'heure : car il s'agit de renouveler sur les mains et les pieds l'enluminure orangée, qui préserve du mauvais sort transforme les ongles en pétales de grenade et les talons en mandarines.

Lorsque enfin la purée est assez consistante, la Mère Étoile arrive avec des serviettes dont elle enveloppe ses clientes et un vieux drap qu'elle déchire en lanières.

Les deux lallas s'assoient sur des tabourets et tendent leurs pattes. Avec le petit bâton la dame bédouine étale une motte du résidu noir sur chaque doigt, puis l'enroule solidement avec une bandelette de momie.

Par le Miséricordieux, nos houris brillantes ont l'air de blessées !

Puis, c'est le tour des pieds. Ceci est plus difficile : il faut une singulière précision du geste pour appliquer sur le talon l'emplâtre qui doit le changer en sanguine.

Enfin tout est réussi pourtant. Maintenant il s'agit de ne plus bouger et de laisser sécher au soleil, toute l'après-midi.

— Adieu, belles dames ! amusez-vous ! nous allons respirer les orangers !

Mais, à la porte, je me retourne. Elles sont là, nos mouquères, sérieuses et immobiles, avec leurs visages impassibles et leurs membres raidis. On dirait, ma foi, des embaumées dont un cataclysme a interrompu l'opération momifique...

***

Marville m'emmène loin, vers un petit café isolé, en retrait d'une grande route.

Deux coubbas en chaux blanche, surmontées de bulbes verts, sont postées en sentinelles aux deux extrémités d'un abreuvoir, qui s'adosse lui-même contre une terrasse. A côté, une arcade mauresque abrite le café, où des bergers et des nomades, assis sur une natte, jouent, avec des fèves et des cailloux, quelque jeu ancestral. Un homme d'une distinction exquise vient baiser l'épaule de mon collègue et nous souhaiter la bienvenue.

— Voici — me dit Marville — mon ami Mahmoud... Et toi, ô cafetier béni, je te présente celui dont le nom est pur comme un œil et rafraîchissant comme une source, Sidi Aïn, (traduction de mon nom : « fontaine », qui signifie aussi « œil »,) mon frère, Français seulement par sa mine, mais musulman de cœur. Tu peux donc, sans charger ta conscience, le laisser pénétrer avec moi dans la noria.

Mahmoud s'incline, pousse une petite porte cintrée à droite

du café. Trois marches nous conduisent vers un endroit délicieux, une sorte d'aire occupée au centre par un puits, autour duquel une mule aveugle tourne, attachée à une croix horizontale qui s'engrène dans une roue.

Des orangers fleurissent tout autour de cette plate-forme surélevée et parsèment le chemin de ronde de leurs pétales que la mule aveugle écrase sous ses pas.

— Venez par ici, près du jardinet de Mahmoud.

Nous allons nous asseoir sur le bord d'une maçonnerie qui enferme un rosier, un pot de balsamine et un pot de menthe.

En face, à l'autre bout de l'aire, se creuse dans un pan de mur une niche.

— C'est le *mirhab*, — m'explique Marville; — la Mecque se trouve donc dans cette direction. Les voyageurs et les bergers qui passent ici aux heures de prière viennent s'y prosterner. D'ailleurs, presque toutes les norias et beaucoup de cafés-haltes sont des institutions quasi-religieuses, surtout dans la solitude. Quand un homme de bien meurt, il lègue souvent son argent à la *Djemaïa* pour qu'elle creuse un puits et érige une colonnade, l'eau et l'ombre étant des choses divines. Alors, par reconnaissance, on bâtit la tombe du donateur à côté; et il peut ainsi, durant toute sa mort, se réjouir du grincement de la roue hydraulique et des soupirs satisfaits qu'exhalent les passants à l'ombre de la voûte... Deux frères ont institué cette halte-ci, alors que passait là-bas l'unique route de Bizerte et qu'il n'y avait guère d'eau. C'est pour cela que vous voyez ces deux coubbas; et c'est la gratitude des errants qui les a sacrées marabouts. Je viens souvent ici regarder le bétail qui s'abreuve et causer avec mon ami Mahmoud, ou, plus exactement, faire une partie de silence... Moi, ce qui me charme, chez les Arabes, c'est la paresse de leur langue devant un beau paysage. Rêvent-ils? méditent-ils? jouissent-ils? je ne sais; mais jamais vous n'entendez une de ces exclamations imbéciles que nous autres Occidentaux nous croyons obligés d'émettre pour prouver au voisin que nous sentons quelque chose... En somme, moi qui ne suis qu'un barbare, et non poète comme vous, j'avoue n'avoir jamais rencontré d'aussi impressionnables artistes. Seulement, ce sont des artistes contemplatifs... néga-

tifs, si vous voulez... qui ne produisent pas; mais qui sait si ce n'est point là la meilleure façon d'honorer l'art?

Mahmoud était venu nous rejoindre en nous apportant de minuscules tasses de café et des vases de forme étrusque emplis d'eau parfumée.

Il s'assit à côté de nous, sur le mur recrépi, et cueillit pour chacun de nous une petite branche de balsamine et une petite branche de menthe qu'il nous offrit avec un geste de marquise. Pour lui-même, il arracha une feuille de citronnier et la frotta dans sa paume.

La mule aveugle tournait autour de sa croix. Quand elle passait devant nous, elle ralentissait, un instant, comme pour épier qui nous étions. Mahmoud tira une note rauque du fond de son gosier : la bête repartit, la roue grinça, les pots d'argile montèrent sur l'échelle de corde, se déversèrent dans une rigole, puis redescendirent pour remonter encore. Les troupeaux arrivaient. Nous entendîmes le reniflement de leur museau, dans l'abreuvoir du dehors, en contre-bas, — alimenté par la rigole, — le clapotis de leurs pieds dans la flaque d'eau répandue, et la voix gutturale des bergers qui les encourageaient. Le soleil se couchait, et le ciel, après s'être empourpré comme un verger de pêchers en fleurs, maintenant s'adoucissait en des plaines d'iris mauves et de crocus lilas.

Muets, nous le contemplions.

De temps en temps, Mahmoud se levait, puisait avec un godet dans la rigole et en aspergeait la croix horizontale, afin que la roue tournât plus allègrement et crissât moins fort.

Puis il revenait s'asseoir en silence.

Et, instinctivement, je comparais ce cafetier en djebba blanche et turban de mousseline neigeuse, qui délaissait ses clients de l'arcade pour venir ici respirer les senteurs et regarder le firmament, je le comparais au « bistro » de chez nous.

« Oui, — songeais-je, — Marville a raison, c'est un peuple de silencieux poètes ! »

Soudain la petite porte cintrée s'ouvrit. Un cheik à barbe blanche et long manteau roux pénétrait sur l'aire, et se dirigeait en face de nous vers le *mirhab* creusé dans le pan du mur.

Il se déchaussa, s'agenouilla, se prosterna, toucha la dalle

avec son front, se releva, étendit les bras, reploya les genoux, tandis que, derrière lui, ses lourds vêtements traînants répétaient ses gestes, retombaient autour de son corps avec des cassures de plis sculptées dans le marbre numidique.

Quand il eut fini, un autre lui succéda, puis toute une file de nomades ou de voyageurs, entrant et sortant sans curiosité et sans bruit, profitant de cette halte pour louer le Rétributeur. Et la mule tournait toujours dans la sente embaumée. Et je pensai aux deux frères défunts couchés sous leurs coupoles vertes et dont le souvenir périssable s'éternisait ainsi dans tous ces cœurs vagabonds.

Nous nous levâmes.

Mahmoud cueillit deux roses dans son jardin et, nous les offrant avec une branche de citronnier fleuri :

— *Ya sidi*! dans la religion musulmane, il y a trois choses permises et excellentes : la première, c'est la prière, la seconde, c'est le parfum des fleurs, et la troisième, ce sont les femmes. En dehors de cela, tout est fumée!

MYRIAM HARRY

(A suivre.)

LA MÉTALLURGIE FRANÇAISE

DANS LE MONDE

I

Le *Journal des Débats* du 29 mars rééditait la nouvelle suivante : « *Gelsenkirchen* a décidé de construire des hauts fourneaux et une aciérie dans le district du minerai lorrain ; elle l'a annoncé en octobre dernier. Les installations doivent être terminées en 1912 ; le 30 juin 1912, le contrat qui lie les membres du *Stahlwerksverband* (cartel allemand de l'acier) vient à expiration et *Gelsenkirchen* veut être en mesure d'obtenir une participation plus élevée (c'est-à-dire d'obtenir le droit de vendre un *quantum* annuel plus considérable de produits métallurgiques). » Le *Journal des Débats* du 26 avril disait de plus que *Gelsenkirchen* augmentait, sans doute aux fins de l'usine nouvelle, son capital actions et obligations d'un montant total de 60 millions de marks soit près de 75 millions de francs.

En Allemagne, tant est grande la rage de produire, la rage de vivre, les sociétés métallurgiques ne craignent pas d'augmenter leur outillage à coups d'augmentations de capital au lieu de procéder lentement, sagement si l'on veut, par des prélèvements annuels sur les bénéfices consacrés chaque année à quelque amélioration et extension. Allant droit au but, brutalement, sans finesse, les sociétés métallurgiques allemandes, quand elles veulent une usine, la construisent et n'attendent

pas l'occasion de racheter l'usine construite par d'autres, hardis mais imprévoyants, à court de capitaux après un effort disproportionné. Enfin, si les cartels allemands, officiellement reconnus par la loi — ce qui n'est pas un de leurs moindres avantages, — disciplinent la production, ils n'arrêtent pas la perpétuelle croissance, dans ce pays de force et de jeunesse, des moyens de production; tout au plus circonscrivent-ils aux temps voisins de l'échéance et du renouvellement des cartels les grands efforts pour l'accroissement de l'outillage.

L'initiative de Gelsenkirchen appelle encore l'attention par ce fait qu'elle constitue un cheminement d'industrie d'une région de l'Allemagne à une autre. *Gelsenkirchen* était née en Westphalie, dans le bassin de la Ruhr, où elle constitue une énorme masse composite de mines de charbon, de hauts fourneaux et d'aciéries. Elle était née sur le charbon, car le bassin de la Ruhr est un bassin houiller sans mines de fer, — et voici qu'ayant à créer un centre nouveau de production, elle le crée, rompant avec toutes les traditions de son passé, bien loin de Westphalie, en Lorraine allemande, sur le minerai de fer. Est-ce un hasard, l'effet d'une convenance particulière sans portée générale? Ou bien est-ce l'indication d'une tendance qui porterait maintenant les hommes rompus à la métallurgie, quand ils sont libres du choix, à établir hauts fourneaux et aciéries sur le minerai plutôt que sur le charbon?

Une donnée géologique nouvelle est intervenue depuis dix ans en faveur de la Lorraine. On s'en tenait à la connaissance des 300 millions de tonnes de minerais luxembourgeois — le Luxembourg, englobé dans le Zollverein, fait commercialement partie de l'Allemagne, — des 1 100 millions de tonnes environ du minerai lorrain-allemand, des 250 millions de tonnes environ de minerai lorrain-français réparti entre les bassins de Nancy et de Longwy; tous ces minerais étaient phosphoreux et dosaient environ 35 p. 100 de fer. Vers 1898 il fut prouvé que les couches déjà connues se prolongeaient en profondeur dans la région de Briey (Meurthe-et-Moselle), formant ce qu'on a appelé le bassin minier de Briey : peu à peu, depuis lors, on se confirma dans la certitude qu'il y avait là 2 milliards 1/4 environ de tonnes de minerai dosant de 36 à 40 p. 100 en fer, très constant en phosphore, avec une

teneur se rapprochant de 1 p. 100, beaucoup plus fusible que les minerais riches d'Espagne et de Laponie suédoise, suffisamment calcaire pour se passer de fondants, à la différence de ces mêmes minerais d'Espagne et de Laponie, s'offrant enfin sur une épaisseur de 2 à 8 mètres quant à la couche principale, jusqu'à une profondeur maximum actuelle de 250 mètres environ; tandis que le rendement des minerais luxembourgeois et des autres minerais lorrains est de 27 à 31 p. 100 en fonte Thomas, avec le minerai de Briey ce rendement atteint de 33 à 37 p. 100[1].

L'importance des masses de minerai énumérées s'éclaire par ce fait que la métallurgie européenne consommerait annuellement une soixantaine de millions de tonnes de minerai de fer — ou un peu plus — si elle s'en tenait exclusivement à du minerai dosant de 35 à 40 p. 100 de fer.

On ne peut mesurer le moins du monde l'avantage quel qu'il soit que donne aux usines de Lorraine allemande, par rapport aux usines de Westphalie, la pleine appréciation du bassin et du minerai de Briey. C'est un avantage de sécurité à long terme, avantage que les usines de Lorraine allemande ne possédaient pas, au même degré, avant cette appréciation. Les usines de Lorraine allemande sont en effet vouées au seul minerai lorrain (ou luxembourgeois), tandis que les usines westphaliennes ont le choix entre ces minerais et les minerais riches importés par voie d'eau, par mer jusqu'à Rotterdam, par le Rhin et les canaux depuis Rotterdam.

On peut mesurer plus ou moins l'avantage apporté aux usines de Lorraine par la meilleure utilisation des gaz de four à coke et de haut fourneau, à l'aide des moteurs à gaz. La date décisive de ce progrès paraît être l'année 1900, au cours de laquelle la grande société belge Cockerill fit admirer à l'Exposition universelle de Paris des types perfectionnés de moteurs à gaz.

On est en droit d'admettre, si l'on veut, que 3350 kilogrammes de minerai de Briey et 1 700 kilogrammes de charbon à coke sont consommés par tonne moyenne de produits d'acier d'une certaine gamme.

1. Chiffres extraits du livre « Le Fer en Lorraine, par M. E. Greau, Paris et Nancy, Berger-Levrault, éditeurs, 1908 », p. 41, 42, 61 et 62.

L'utilisation des gaz de four à coke et de haut fourneau par le moteur à gaz a simplement réduit la quantité de charbon de chauffage consommée par tonne moyenne de produits d'acier. Supposée une aciérie faisant tout son côté, toute sa fonte et transformant toute sa fonte en produits d'acier d'une certaine gamme plus ou moins étendue (demi-produits, rails, poutrelles, grosses barres marchandes, profilés divers, etc.), les gaz de four à coke donnent, par tonne moyenne de produits d'acier, un excédent de force disponible pour l'aciérie proprement dite, tel qu'auraient pu le donner environ 110 kilogrammes de charbon de chauffage utilisés pour la force motrice par le moteur à gaz. De même, les gaz de haut fourneau donnent, par tonne moyenne de produits d'acier, un excédent tel qu'auraient pu le donner environ 450 kilogrammes de charbon de chauffage. Mais une tonne de produits d'acier exigeait autrefois de deux tiers de tonne à une tonne de charbon de chauffage diversement utilisé pour la force motrice et le chauffage. On voit — ou plutôt on soupçonne, car il y a mille nuances — ce qui maintenant est à déduire[1].

Des progrès ont chance encore d'être réalisés et la part du charbon de chauffage dans la fabrication de l'acier est destinée à décroître encore.

Tenons compte maintenant de ce que le minerai de fer occupe beaucoup moins de place, pour un poids donné, que le charbon ou le coke et de ce que, par suite, les tarifs de chemin de fer peuvent être inférieurs — disons d'un tiers à un quart — pour le charbon ou le coke à ce qu'ils sont pour le minerai de fer.

On voit que, à l'heure qu'il est, tous progrès réalisés, l'aciérie de Lorraine allemande, située sur le minerai, n'est encore que

1. Sources diverses, notamment *Revue de Métallurgie*, année 1905, « la Sidérurgie de l'Est et l'exportation », article de M. L. Bailly, p. 342 ; *Revue de Métallurgie*, année 1904, « les conditions actuelles de la concurrence internationale dans l'industrie du fer », article de MM. E. de Billy et J. Milius, p. 233 et 234; *Revue industrielle de l'Est* du 4 avril 1909, article de M. L. Bailly, p. 275; Le fer en Lorraine, de M. C. Greau p. 61 ; *Revue universelle des Mines de la Métallurgie, etc.*, de Liège, « Production économique de la force motrice, etc. » article de M. Léon Greiner, p. 40, 71, 72, 73, etc.; *Bulletin* numéro 2779 du 15 juin 1908 du Comité des Forges de France, statuts du « Stahlwerksverband », p. 33 et 34.

modérément favorisée, au point de vue frais de transport de matière première, par rapport à l'aciérie de Westphalie située sur le charbon.

Au point de vue distance moyenne de l'acheteur allemand de produits acier la Lorraine allemande est en désavantage, par rapport à la Westphalie, de 6 marks environ par tonne pour certains produits finis tels que les poutrelles.

Au point de vue distance moyenne des marchés d'exportation, elle n'est, il est vrai, en désavantage que de 2 marks[1] environ pour les mêmes poutrelles prises comme exemple. Au point de vue distance des marchés d'exportation, italiens, balkaniques, Méditerrannée Orientale, elle est peut-être bien en avantage.

La nouvelle aciérie de *Gelsenkirchen* en Lorraine allemande serait-elle tout particulièrement prédestinée à ces marchés?

Faut-il plus simplement voir dans cette évolution de *Gelsenkirchen* vers la Lorraine une adroite manœuvre de politique commerciale à l'égard des mines suédoises et de leur « partner » le Gouvernement suédois?

Aujourd'hui, en pratique, les aciéries westphaliennes, quand elles ne travaillent pas, purement et simplement, au procédé Bessemer acide avec du minerai de Bilbao non phosphoreux ou au procédé Martin, travaillent au procédé basique Thomas avec du minerai phosphoreux suédois à haute teneur, 65 p. 100 de fer, mélangé au minerai lorrain.

La Suède a des prétentions et veut vendre ses minerais un bon prix. La métallurgie allemande est maîtresse souveraine des minerais lorrains-allemands; elle a pris très sagement, très justement, assez d'intérêts dans des concessions en Lorraine française à Briey, pour pouvoir, là encore, servir elle-même tous ses besoins. Le geste de *Gelsenkirchen* n'est-il pas venu à point pour prouver, par le fait, à la Suède récalcitrante, que la métallurgie allemande n'a pas tellement besoin de la Suède...?

Une chose est certaine. Il est de l'intérêt général des aciéries westphaliennes consommant du « Bilbao » ou du « Suédois » que *Gelsenkirchen* établisse — comme elle le fait — sa nouvelle aciérie en Lorraine où elle ne consommera que du

1. Pour ces « désavantages », voir *Bulletin* n° 2779, du 15 juin 1908, du Comité des Forges de France, statuts du Stahlwerksverband, p. 37.

« Lorrain », car le marché du « Bilbao » et celui du « Suédois » sont des marchés limités où une demande nouvelle un peu forte se fait sentir.

Ainsi l'intérêt général de la Westphalie veut que sa métallurgie s'agrandisse en Lorraine. Il n'en demeure pas moins prouvé que la Lorraine allemande a devant elle, tout grands ouverts, les horizons métallurgiques.

Vérité au delà de la frontière franco-allemande n'est pas erreur, pour nous, en deçà.

A l'avantage de la métallurgie lorraine française, comparée à la métallurgie lorraine allemande, il y a quelque léger, très léger privilège pour le minerai. A l'avantage de la métallurgie lorraine allemande, il y aurait, théoriquement, de même, si les charbonnages allemands de Westphalie pouvaient tenir la balance égale entre consommateurs allemands et consommateurs français, quelque léger, très léger privilège pour le combustible. Mais là, pour nous — nous le verrons plus loin — est le point noir...

Si maintenant nous comparons d'ensemble la métallurgie allemande, qui est, qui surtout fut, d'abord, westphalienne, à la métallurgie lorraine française, nous dirons : avec les découvertes de Briey, notre force du côté minerai s'est affirmée ; avec l'utilisation des gaz pauvres, notre faiblesse du côté charbon s'est atténuée.

Ces amendements de notre sort sont récents. Sur le marché d'exportation — que seuls ces amendements nous permettent enfin d'aborder, — nous sommes une métallurgie jeune encore, inexpérimentée, toute petite, aux côtés de la métallurgie allemande, déjà robuste, très expérimentée, presque vieille. De là, la protection qu'on nous donne. Quant à la main-d'œuvre habile, nous sommes encore et de beaucoup inférieurs à l'Allemagne, c'est-à-dire que l'Allemagne paie cette main-d'œuvre beaucoup moins cher que nous. Cependant, pour certains produits, les usines s'agrandissent et l'outillage progresse : on a moins besoin de main-d'œuvre. D'ailleurs, l'Allemagne à son tour vieillit et la main-d'œuvre proprement allemande renchérit.

Mais ne dissertons pas trop sur l'âge relatif des peuples. M'est avis que dans les mines de Briey on emploie surtout des

Piémontais et, dans celles de Westphalie, une coquette proportion de Polonais. Alors où est le désavantage? Pour le gros œuvre musculaire des mines, on s'approvisionne sur le marché international du muscle de part et d'autre : c'est au plus offrant et les Piémontais iraient aussi bien en Westphalie, comme les Polonais ne se feraient pas prier davantage pour venir en Meurthe-et-Moselle.

II

C'est dans le champ clos du marché d'exportation que se mesurent les unes avec les autres les métallurgies du monde. Voici des prix d'exportation franco-bord Anvers — premier trimestre 1908. Rotterdam, qui serait le port naturel de la Westphalie, n'a pas un passage suffisant de bateaux. Anvers est donc le port d'exportation de la Westphalie, comme de la Lorraine allemande, de la Lorraine française, du nord de la France et de la Belgique : le type franco-bord Anvers est le type exportation, pour ce qui est du continent.

PRIX FRANCO-BORD ANVERS[1], PREMIER MOIS 1908, EN FRANCS PAR TONNE MÉTRIQUE

Fonte Thomas[2]	?
Produits d'acier Thomas :	
Blooms	90
Billettes	90
Barres acier finies	119
Rails	142
Poutrelles	135
Grosses tôles	141

1. Ces prix sont tirés du *Bulletin d'Informations du Comité des Forges de France* du 15 mars 1908, p. XXI. Ce sont les prix du 6 mars 1908. Nous avons converti les livres sterling à francs 25,22, les tonnes anglaises à 1 016 kilogrammes : en effet — hommage rendu à la suprématie commerciale historique de l'Angleterre — ces prix franco-bord Anvers sont établis en livres sterling par tonne anglaise.

2. La Belgique et l'Allemagne étant importatrices de fonte, le prix de la fonte Thomas franco-bord Anvers à l'exportation peut être considéré comme sans intérêt.

PRIX FRANÇAIS DE MEURTHE-ET-MOSELLE,
PREMIERS MOIS DE 1908, EN FRANCS PAR TONNE MÉTRIQUE

Produits.	Prix du marché intérieur (Meurthe-et-Moselle).	Prix du marché intérieur ramenés au point d'exportation, — Anvers, — c'est-à-dire augmentés de 5 fr. 40, transport par chemin de fer et de 0 fr. 50, frais d'embarquement à Anvers[1].	Différence de ces prix avec les prix d'exportation ou prix franco-bord Anvers (écart du « dumping »).	Escompte d'exportation ou proportion p. 100 des différences ci-contre aux prix du marché intérieur ramenés au point d'exportation supposé être Anvers.
	Francs.	Francs.	Francs.	P. 100.
Fonte Thomas. . .	72	77,90	?	?
Produits d'acier Thomas :				
Blooms	109	116,90	26,90	23
Billettes.	119	126,90	36,90	29
Aciers marchands que nous prenons pour l'équivalent le plus rapproché des barres d'acier. . .	165	170,90	51,90	30
Rails	153	158,90	16,90	11
Poutrelles.	148	153,90	18,90	12
Tôles et larges plats.	180	185,90	44,90	24

L'incertitude des prix du marché intérieur (Meurthe-et-Moselle) est pour moi très grande; à défaut d'information directe à leur sujet, j'ai pris la statistique de la production de Meurthe-et-Moselle pour le premier semestre 1908[2], donnant les quantités globales et les valeurs globales en chaque produit, j'ai divisé les valeurs globales par les quantités glo-

1. J'ai pris pour point de départ Longwy, c'est de Longwy à Dunkerque que le coût de transport par chemin de fer est de 5 fr. 40 pour les rails, poutrelles, etc. Il s'agit du présent et il est assez logique, sous cette réserve, de prendre Longwy pour origine. Dans un autre chapitre traitant du conditionnement général de la Lorraine française au point de vue frais de transport de combustible et de minerai, nous prendrons Homécourt-Jœuf comme point de départ et point d'arrivée, c'est qu'alors il conviendra que nous prenions un point géographiquement assez central et que nous envisagions surtout l'avenir.

Disons que, pour les rails, poutrelles, etc., le tarif Homécourt-Anvers (320 km.) est de 10 fr. 38 et le tarif Homécourt-Dunkerque (401 km.) de 7 fr. 20. Ce contraste marque la volonté des chemins de fer français d'assurer un parcours entièrement français.

2. *Bulletin du Comité des Forges de France*, n° 2 792 du 20 août 1908, et n° 2 796 du 18 septembre 1908.

bales : ce sont les quotients qu'on voit ci-dessus. On évalue comme on veut. Une marchandise qui est en stock peut s'évaluer — le plus légitimement du monde — à un taux plus voisin du prix de revient que du prix de vente. Souvent, d'ailleurs, une usine se vend à elle-même ses demi-produits : c'est un de ses ateliers, un de ses compartiments comptables, qui vend à un autre de ses ateliers, à un autre de ses compartiments comptables; l'écriture se passe à un prix conventionnel, arbitraire. Un exemple montrera l'incertitude des indications ci-dessus. On lit, pour les rails, une valeur de 153 francs. Or, les commandes de rails, faites pendant le premier trimestre de 1908 par les chemins de fer français, ont été passées, semble-t-il, à un prix général voisin de 183 francs[1]. Que penser? Le prix de 183 francs s'entend peut-être, il est vrai, majoré des frais de transport. Enfin notons que les sortes de tôles, de poutrelles, de barres d'acier et même de rails peuvent ne pas être exactement comparables aux sortes cotées sur le marché d'exportation.

PRIX BELGES, PREMIERS MOIS DE 1908,
EN FRANCS PAR TONNE MÉTRIQUE[2]

Produits.	Prix du marché intérieur.	Prix du marché intérieur ramenés au point d'exportation, Anvers, c'est-à-dire augmentés de 3 fr. 70, transport par chemin de fer, et de 0 fr. 50, frais d'embarquement à Anvers.	Différence de prix avec les prix d'exportation ou prix franco-bord Anvers (écart du « dumping »).	Escompte d'exportation ou proportion p. 100 des différences ci-contre aux prix du marché intérieur ramenés au point d'exportation, Anvers.
	Francs.	Francs.	Francs.	P. 100.
Fonte Thomas	74,50	78,70	?	?
Produits d'acier Thomas :				
Blooms.	112,50	116,70	26,70	23
Billettes	120	124,20	34,20	27,5
Barres d'acier.	135	139,20	20,20	14,5
Rails.	150	154,20	12,20	8
Poutrelles	157,50	161,70	26,70	16,5
Tôles d'acier Thomas .	155	159,20	18,20	11,5

1. Circulaire n° 603 de la Chambre Syndicale des fabricants et des constructeurs de matériel de chemin de fer, p. 6.

2. Ces prix, se référant au 1er mars 1908, sont empruntés au *Bulletin*

PRIX ALLEMANDS, PREMIERS MOIS DE 1908,
EN FRANCS PAR TONNE MÉTRIQUE[1]

Produits.	Prix du marché intérieur.	Franco-wagon gares ci-dessous.	Prix du marché intérieur ramenés au point d'exportation, Anvers, c'est-à-dire augmentés de 8 francs, transport par chemin de fer de Thionville, 6 fr. 30, transport par chemin de fer de Dortmund, 0 fr. 50, frais d'embarquement à Anvers.	Différence de ces prix avec les prix d'exportation ou prix franco-bord Anvers (écart du « dumping »).	Escompte d'exportation ou proportion p. 100 des différences ci-contre aux prix du marché intérieur ramenés au point d'exportation, Anvers.
	Francs.		Francs.	Francs.	P. 100.
Fonte Thomas[2].	71	Luxembourg	?	?	?
Produits d'acier Thomas :					
Blooms	107,60	Dortmund ou	114,40	24,40	21
		Thionville.	116,10	26,10	21,5
Billettes	116,85	Dortmund ou	123,65	33,65	27
		Thionville.	125,35	35,35	28
Barres d'acier .	139,60	Dortmund (?)	146,40	27,40	19
Rails.	147,60	Dortmund ou	154,40	12,40	8
		Thionville.	156,10	14,10	9
Poutrelles . . .	141,45	Thionville.	149,95	14,95	10
Tôles d'acier Thomas. . .	145,15	Dortmund (?)	151,95	10,95	7

En Angleterre, prix intérieurs et prix d'exportation coïncident.

d'Informations du Comité des Forges de France, du 15 mars 1908, sauf en ce qui concerne les Blooms et Billettes : en ce qui concerne les Blooms et Billettes, ils sont empruntés au *Moniteur des intérêts matériels*, du 14 mars 1908, p. 509.

1. Nous avons converti les marks en francs à raison de 1 mark = 1 fr. 23, parité théorique. Les prix Barres et Tôles sont empruntés au *Bulletin d'Informations du Comité des Forges de France*, du 15 mars 1908 : ce sont ceux du 6 mars 1908. Les autres sont empruntés au « *Stahl und Eisen* » etc. — Le tarif Thionville-Anvers est, croyons-nous, exactement de 8 fr. 15.

PRIX ANGLAIS, PREMIERS MOIS DE 1908,
EN FRANCS PAR TONNE MÉTRIQUE[1]

Produits (procédés Martin ou dérivés, en général).	Prix. — Francs.	Franco-wagon points ci-dessous.	Différence à déduire pour avoir la parité du produit « basique » Thomas correspondant. — Francs.
Fonte Cleveland n° 3 G. M. B. (« Good Merchoutable Brand ». Bonne qualité marchande)	63	Middelsborough.	?
Blooms.	124,50	Usines Nord-Ouest de l'Angleterre.	?
Billettes.	127	—	?
Barres d'acier.	164	—	?
Rails	152	Middelsborough	3
Poutrelles.	142,18	—	?
Tôles[2]	?		

Pour la comparaison avec les prix du continent, on doit noter que le fret de Middelsborough à Anvers est d'environ 4 sh., soit 5 francs et que le coût de chargement à Middelsborough peut être considéré comme analogue au coût de chargement à Anvers, soit 0 fr. 50.

Au premier abord, pour les pays du continent, l'écart entre les prix intérieurs et les prix d'exportation déroute un peu. On ne serait pas moins dérouté si l'on constatait que, à l'intérieur d'un même pays, une usine vend meilleur marché quand

1. Nous avons décompté la livre sterling à 25 fr. 22 parité théorique et la tonne anglaise à 1 016 kilogrammes. Nous avons déduit, quand il y avait lieu, l'escompte de place — 2 1/2 p. 100 par exemple. — Indications de prix puisés à des sources diverses, notamment au *Bulletin d'Informations du Comité des Forges de France* du 15 mars 1908 donnant le prix de la fonte au 9 mars et les prix des rails et poutrelles au 7 mars 1908.

2. Nous n'avons pas inscrit de cours anglais de tôles faute d'avoir trouvé un type anglais à marché courant exactement comparable au type de tôle « Thomas » que nous avons donné pour le continent. Les tôles « Thomas » ne sont bonnes que pour de gros usages — ponts, etc. —, elles ne sont pas utilisables pour chaudières, pour navires, etc. comme le sont les tôles anglaises obtenues aux procédés Martin et dérivés par exemple. — Peut-être un jour, la mise au point de l'acier Thomas, au four électrique ou de toute autre manière, donnera-t-elle, industriellement, des tôles Thomas propres à ces usages.

l'acheteur est plus loin : il y a un écart de prix compensateur de la distance. Pour une usine, tout client lointain est un client disputé; d'autres usines sont plus près de lui; il faut l'attirer, le garder. Et les pays d'outre-mer, il faut leur ôter la tentation de s'outiller pour la production métallurgique, quand, à la rigueur, ils le pourraient.

Produire beaucoup grâce à l'exportation, c'est diminuer son prix de revient par unité produite. On peut vendre à l'exportation au-dessous du prix de revient et cependant tirer de cette vente à l'exportation un bénéfice. Les débouchés à l'exportation ont une élasticité que n'ont pas les débouchés intérieurs. Grâce à l'exportation, on peut vendre beaucoup plus, produire beaucoup plus, abaisser beaucoup le prix de revient par unité. Alors il peut arriver ceci : du chef des ventes à l'exportation, perte directe, puisqu'on vend au-dessous du prix de revient, mais bénéfice supplémentaire indirect; en effet, on gagne en plus, sur le marché intérieur, l'écart entre le prix de revient ancien, d'avant l'ère des exportations, et le prix de revient nouveau, résultant de cette ère. Or il peut se faire que le chiffre du « bénéfice supplémentaire indirect » dépasse celui de la « perte directe »; d'où, solde net favorable d'une opération en apparence désastreuse [1]. Ainsi le principe de l'écart entre le prix intérieur et le prix d'exportation se trouve expliqué.

L'industrie métallurgique française vend-elle trop cher ou trop bon marché au consommateur français? Je n'en sais rien. Mais, en tous cas, cette question n'a absolument rien à voir avec l'écart entre le prix intérieur et le prix d'exportation, — lequel prix malheureusement du reste, s'applique, pour la métallurgie française, à un bien petit nombre de tonnes. Nous exportons un peu, quand cela se trouve, un surcroît de production sous lequel la consommation intérieure se dérobe.

En Allemagne au contraire tout est système, volonté, discipline.

L'Allemagne veut embrasser le monde ou, plutôt, n'est-ce pas que ses banques, étroitement alliées à ses industries, veulent

1. Théoriquement, en assignant des valeurs arbitraires aux autres inconnues, on peut avoir une détermination des quantités à livrer au marché intérieur et des quantités corrélatives à livrer au marché d'exportation, entre lesquelles la surproduction pour l'exportation donne un résultat net positif.

toujours favorisant les augmentations de capital, les fusions, — que sais-je! — avoir du papier à placer et ne sont pas fâchées non plus, peut-être, de voir varier les cours de ce papier[1]?

La politique industrielle de l'Allemagne est une politique de lutte : jamais on ne vit industrie plus conquérante. Sa devise n'est pas tant de gagner de l'argent que de faire vivre des Allemands, le plus possible d'Allemands, et, pour cela, de s'étendre indéfiniment. Elle est là, prête à foncer sur tous les marchés d'exportation, prête à foncer sur le marché français — marché d'exportation à son égard — si seulement ce marché lui était ouvert.

Pour produire indéfiniment, pour grandir indéfiniment le capital de ses sociétés, l'Allemagne, au dehors, vend à tout prix. Vendrait-elle même au prix de revient, elle se dit que les Allemands qui ont fabriqué ont toujours vécu pendant ce temps. Officiellement reconnus par l'État, ses cartels sont de véritables machines de conquête. Ils allouent des primes à l'exportation, ils font si bien que des millions d'Allemands vivent en Allemagne de la fabrication de produits volontairement vendus au dehors : cela ne vaut-il pas des provinces conquises et n'est-ce pas encore de la guerre? Cela passe en maxime d'Empire. On soupçonne — est-ce vrai? la nature des secrets d'État n'est-elle pas d'être impénétrable? — que l'Empire et la Prusse achètent bon prix aux fabricants certain matériel de chemin de fer afin que le matériel identique puisse être vendu en France aux chemins de fer français à très bas prix. « Une bonne affaire! » disent les Français. Mais la Patrie allemande pense en elle-même : « Ce sont des Allemands qui mangent! » N'est-ce pas cent fois plus philosophique et plus beau! Les droits de douane — l'Allemagne en a —, palissade d'un camp retranché pour qu'on puisse faire des sorties le plus nombreuses et le plus victorieuses possible, c'est-à-dire couvrir le monde de ses produits!

1. *Journal des Débats* du 5 avril, toujours dans le « Marché Financier », rubrique « Marchés Étrangers ».

III

Une armée seule a le droit d'avoir un camp retranché; une industrie n'est une armée que si elle exporte — car l'ennemi c'est le monde.

Aujourd'hui, l'industrie métallurgique française exporte 5 p. 100 de ce qu'exportent les cinq puissances métallurgiques réunies : Angleterre, Allemagne, États-Unis, Belgique et France. Cela ne compte pas. L'industrie métallurgique française est-elle bien décidée à tout faire, individuellement et collectivement, pour exporter?

Il faut, d'urgence, que la métallurgie de Meurthe-et-Moselle ait donné des gages et des gages d'une promesse qui lui coûtera cher à tenir. Il faut d'urgence, car quand l'Allemagne sera par trop suroutillée pour les besoins du monde, il ne sera plus temps : toute place sur le marché d'exportation sera prise. Il faut qu'une société métallurgique nouvelle en Meurthe-et-Moselle soit d'abord constituée au capital de 200 millions de francs pour faire de la métallurgie d'exportation. Cette société métallurgique d'exportation au capital de 200 millions de francs, dont je parle ici, est, bien entendu, une allégorie : elle exprime simplement la mesure d'un accroissement d'outillage. Le beau rêve! Il est tant permis de faire des rêves quand on dispose de 200 millions! Le diable est de les trouver, et le diable surtout de les trouver pour une mauvaise affaire, car, en vérité, une entreprise de métallurgie d'exportation est une mauvaise affaire. Une terrible guerre de prix des produits métallurgiques se prépare dans le monde, quand les ententes internationales actuelles — il y en a au moins une pour les rails — arriveront à expiration. Date mystérieuse! Coïnciderait-elle par hasard avec la date d'expiration du cartel allemand de l'acier en 1912, en prévision de laquelle *Gelsenkirchen* prépare déjà ses moyens? Toujours est-il que guerre il y aura, vente au-dessous des prix de revient, pour s'arracher les commandes, pertes, désastres et désespoirs! Alors, voilà la fête à laquelle on convierait des capitalistes?

Eh oui! La question n'est pas là, la question est de savoir si

nous devons exister métallurgiquement dans le monde, y tenir rang suivant nos moyens.

Il y aurait deux ou trois années détestables, je l'accorde, mais on se fatigue de produire à perte; la consommation du monde augmente; on s'entendrait et, sans trop de mauvaise grâce, parce qu'il le faudrait, on reconnaîtrait la place que nous aurions prise. Reste toujours le seul point faible de ce raisonnement. Le moyen de trouver 200 millions, en France, pour une affaire française, honnêtement présentée..... et détestable.

Supposons que, rentrant en eux-mêmes, les charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais, se disent : « Nous devons tout de même quelque chose au pays; la production houillère de la France est déficitaire de 18 millions de tonnes et nous avons tiré un certain avantage, depuis notre origine, semble-t-il, de cette situation; notre union sans doute est purement métaphysique et résulta de quelque accord naturel et prédestiné des volontés; elle n'en exerce pas moins ses effets bienfaisants; nous disons que, dans telle zone, le charbon sera payé tel prix, sans discussion, quel que puisse être l'intérêt majeur d'un industriel ou d'un autre à payer moins cher pour consommer plus et faire vivre, partant, plus d'ouvriers et cela se passe ainsi que nous avons dit; les compagnies de chemin de fer nous craignent et redoutent d'accorder des tarifs de pénétration aux charbons étrangers qui viendraient ainsi déranger notre quiétude sur nos réserves; le prolétariat lui-même — ô suprême faveur du ciel! — a travaillé parfois pour nous et défendu nos droits sacrés; il est clair, en un mot, qu'une fée bienfaisante, sans qu'il y paraisse, est dans notre jeu. Cependant, rentrant en nous-mêmes, et dans le silence de nos fosses, un remords nous vient à l'esprit, car nous sommes patriotes dans le fond : nous avons fait payer à la métallurgie le charbon le plus cher possible — nous le devions à nos actionnaires; — cependant nous faisions un gros bénéfice, nous excipions non pas tant de la cherté pour nous que de la rareté, en France, du produit vendu et de l'attention qu'avait eue la nature en nous décernant, à nous du moins, un monopole. Or voici qu'on parle de métallurgie, d'exportation, de toutes sortes de choses que nous ne connaissons pas; nous ne pouvons pas

admettre qu'on dise que c'est nous — comme cela est vrai — qui avons empêché, par les hauts prix de nos charbons, la métallurgie française de Meurthe-et-Moselle de se développer autant qu'elle aurait pu; alors, bien que la fourmi ne soit pas donnante — elle ne peut pas l'être à cause de ses actionnaires, — nous consentons à garantir un intérêt minimum de 4 p. 100 sur les deux tiers d'un capital de 200 millions de francs d'une société métallurgique nouvelle en Meurthe-et-Moselle. »

Les choses ainsi réglées, jusqu'à un certain point, de ce côté, les grandes sociétés métallurgiques pourraient garantir à leur tour un intérêt de 4 p. 100 sur l'autre tiers du capital de 200 millions.

Dès lors, la garantie étant complète, de nature privée mais de premier ordre, les sociétés de crédit se trouveraient trop heureuses de procéder à l'émission et le public, en présence d'un revenu certain, convenable, laissant le temps d'attendre la chance des bénéfices futurs, n'hésiterait pas.

Et la France?

Avec une aciérie de 200 millions, on peut faire et exporter par an un million de tonnes de produits d'acier — bien fin qui préciserait à l'avance.

Ce million de tonnes ajouté aux 400 000 tonnes environ que nous avons exportées en 1908 ferait un total de 1 400 000 tonnes, soit quelque 15 p. 100 des exportations métallurgiques globales[1] des pays exportateurs de métallurgie en produits finis d'acier (barres d'acier comprises, produits ouvragés et constructions mécaniques non compris) comme on verra plus loin. Est-ce trop?

1. On ne peut évidemment préciser : d'un côté, d'ici qu'un capital nouveau de 200 millions de francs, investi dans l'industrie métallurgique lorraine aux fins d'exportation, — le fût-il demain, ce qui, Dieu merci! n'est pas le cas —, porte ses fruits naturels, il s'écoulera un temps que les nations étrangères ne négligeront pas de mettre diligemment à profit en accroissant leur outillage; de l'autre, autant de personnes consultées, autant d'avis différents sur la production quantitative annuelle à attendre d'une dépense de premier établissement de 200 millions pour une acierie. Nous supposons toujours que l'aciérie en question ne vend pas de fonte et, dans ses fabricats, s'arrête aux tôles, sans aller jusqu'aux produits ouvragés et à la machine. Peut-être une telle aciérie, suivant la gamme de produits et la proportion de chaque produit dans la gamme, donnerait-elle de 1 à 2 millions de tonnes de produits d'acier annuellement. D'aucuns, faisant la part prépondérante aux produits les moins avancés dans la série, vont jusqu'à dire 3 millions de tonnes.

A 125 francs la tonne, par exemple, en moyenne, 1 400 000 tonnes représenteraient 175 millions de francs.

Combien exportons-nous chaque année de capitaux pour l'outillage des pays importateurs de métallurgie?

Nous ne ferions que rentrer, en vérité, dans une partie — toute petite — de ce qui est à nous.

Rêve sans doute que tout cela, mais, en tout cas, beau rêve.

IV

On n'immobilise pas 200 millions — je ne me décourage pas dans l'allégorie — sans savoir sur quoi on bâtit : une usine bâtit sur sa matière première ; pour la métallurgie de Meurthe-et-Moselle le fer est là, mais le charbon...

En fait, la Westphalie dicte le prix auquel Meurthe-et-Moselle achète son combustible.

En Westphalie, le vendeur de combustible unique est le syndicat des charbonnages de Westphalie, le syndicat d'Essen. Ce syndicat, à l'origine, fut un syndicat de charbonnages purs et simples, avides de vendre le plus possible et, comme tout bon syndicat industriel allemand, amoureux de l'exportation : aussi vendait-il couramment son combustible franco-wagon Westphalie, à destination Lorraine française, à des prix très inférieurs à ceux auxquels il le vendait à destination allemande.

Mais les temps ont marché : les métallurgistes allemands ont acheté les charbonnages ou ils se sont fondus avec les charbonnages, bref ils sont devenus charbonnages. On a appelé usines mixtes les ensembles industriels ainsi nés de la conquête du charbonnage par la métallurgie. Aujourd'hui enfin, dans le comité de direction du syndicat d'Essen, les usines mixtes, — par rapport aux charbonnages simples, — sont en très forte majorité.

On voit le danger, danger qui serait surtout grand si la métallurgie de Meurthe-et-Moselle menaçait de grandir, comme elle en a le droit et le devoir, jusqu'à prendre des proportions enfin sérieuses et pouvoir porter ombrage — quelque peu — à la métallurgie allemande. Il est toujours scabreux, pour un

industriel, d'être, quant à sa matière première essentielle, à la merci d'un fournisseur, qui n'est autre chose que son concurrent. Le concurrent peut être magnanime, oublier qu'il est fournisseur et, pour ne pas fausser les conditions du combat, laisser le fournisseur agir en lui, comme s'il n'était pas concurrent. Mais la nécessité est bien forte, à certaines heures, aux heures de crise par exemple, quand, pour ne pas éteindre des hauts fourneaux, pour ne pas mettre sur le pavé un peuple d'ouvriers, il faut, coûte que coûte, écouler ses produits métallurgiques à travers le monde.

Le syndicat d'Essen aura-t-il surtout une âme de métallurgiste ou surtout une âme de charbonnier? les romans feuilletons appellent cela une énigme angoissante.

En tout cas, le syndicat d'Essen serait bien excusable, cédant à une opinion publique allemande que l'on conçoit sans peine, de ne plus vendre à la consommation française au-dessous des prix auxquels il vend à la consommation allemande; d'ailleurs, — voyons le fond des choses, — il se vend surtout à lui-même, en tant que métallurgiste; si les métallurgies allemandes simples, celles qui ne sont pas en même temps charbonnages — par lesquelles on entend la consommation allemande — paient le charbon allemand, à la mine, plus cher que ne le paient les métallurgies de Meurthe-et-Moselle, les métallurgies allemandes mixtes, métallurgies par une face, charbonnages par l'autre, — c'est-à-dire la grosse masse, aujourd'hui, des métallurgies allemandes, — paient le charbon bien moins cher que ne le paient les métallurgies de Meurthe-et-Moselle : elles se l'achètent à elles-mêmes. En vendant plus cher aux usines simples allemandes qu'aux usines françaises, elles cherchent simplement à écraser le concurrent le plus dangereux pour elles, celui qu'on peut amener à composition, celui dont il est bon, parfois, de racheter les usines. Aussi le prix de faveur qu'on nous fait n'est-il pas beaucoup plus qu'un vain mot.

Et, cela étant, dans cette insécurité fondamentale, si elle fondait de grands établissements nouveaux, la métallurgie de Meurthe-et-Moselle construirait bel et bien sur le sable....

Pourquoi donc la métallurgie de Meurthe-et-Moselle s'est-elle laissée gagner de vitesse par la métallurgie allemande,

pourquoi n'a-t-elle pas eu, en même temps, la même idée — racheter des charbonnages ?

D'abord, la métallurgie de Meurthe-et-Moselle a été un peu surprise, elle-même, du développement qu'elle prenait. Elle remonte, comme grande métallurgie, à 1879 environ — date approximative des procédés Thomas qui permirent l'utilisation des minerais phosphoreux lorrains — et ne pouvait prévoir ni les richesses de Briey ni l'utilisation des gaz.

Puis, c'est bel et bien de racheter des charbonnages : pour cela faut-il encore qu'il y ait des charbonnages en exploitation ou prêts à l'exploitation à racheter à des prix abordables.

Tel n'était pas le cas.

Les charbonnages français connus offraient des possibilités d'extraction trop peu extensibles, ils étaient trop vieux et trop riches, trop riches d'une excellente gestion aussi bien financière que technique, trop riches aussi d'un bénéfice par tonne — prélevé sur le consommateur français — à peu près double de celui dont se contentent les charbonnages allemands, trop riches de notre pauvreté nationale de combustible, capitalisés trop cher, en un mot, pour être utilement rachetables.

Il restait les succédanés : les concessions vierges encore du Borinage belge, du Limbourg hollandais, de la rive gauche du Rhin en face de la Ruhr, les recherches à niveaux profonds en Lorraine même.

Tout cela, à part un cas, isolé, croyons-nous, de participation dans un charbonnage allemand en pleine exploitation, c'est l'avenir éventuel.

La sécurité présente de l'approvisionnement en combustible de Meurthe-et-Moselle ne peut venir que de la possibilité pour elle d'importer du combustible anglais.

En Angleterre — on le sait — les charbonnages sont libres : l'Angleterre, pour le monde entier, est le grand marché libre du charbon — comme de l'or.

Rejoindre Meurthe-et-Moselle au charbon anglais, c'est une question de tarifs de chemins de fer français.

Voici le conditionnement de Meurthe-et-Moselle au point de vue tarifs de chemins de fer pour minerais et combustibles — les deux sont liés.

PRIX DE TRANSPORT D'UNE TONNE DE MINERAI
DE MEURTHE-ET-MOSELLE EN WESTPHALIE

PROVENANCE ET DESTINATION	PARCOURS			PRIX DE TRANSPORT DÉTAIL					PRIX DE TRANSPORT TOTAL
	Français.	Allemand.	Total.	Français.		Allemand.		Formalités statistiques, etc.	
				Total.	par km.	Total.	par km.		
	Km.	Km.	Km	Francs.	Cent.	Francs.	Cent.	Francs.	Francs.
Homécourt à Eving.	31	369	400	1,50	4,8	6,90	1,8	0,25	8,65
Sancy à Hochdahl.	10	309	319	0,90	9 »	6,10	1,9	0,25	7,25
Moyenne arithmétique			360					0,25	7,95

Moyenne tout compris par tonne kilométrique, centimes 2,2.

PRIX DE TRANSPORT D'UNE TONNE DE MINERAI,
DE BRIEY, COMME POINT DE DÉPART, A DUNKERQUE

Distance.	Tarif [1] (matériel non fourni par l'expéditeur).		Tarif (matériel [2] fourni par l'expéditeur).	
	Total.	Par km.	Total.	Par km.
—	—	—	—	—
Km.	Francs.	Centimes.	Francs.	Centimes.
394	6,10	1,5	5,15	1,3

1. Ceci s'entend par expédition d'au moins 12 wagons de 20 tonnes. Voir « Chemin de fer du Nord » Tarif spécial Commun P. V. N° 113, page 2. Nous rappelons que les « frais de gare » sont comptés à 0 fr. 40.

2. Voir même tarif, pages 2 et 3. Ce sont là les conditions les meilleures dans le cas d'un train complet de tout juste 800 tonnes, tare comprise, en wagons d'une contenance de 40 tonnes de minerai pesant chacun, avec la tare de 14 tonnes, 54 tonnes. Les escomptes s'ajoutent les uns aux autres sur le même pied jusqu'au total de 17 p. 100 qu'ils constituent et se retranchent collectivement du prix fort indiqué page 2, colonne B.

PRIX DE TRANSPORT D'UNE TONNE DE COMBUSTIBLE DE BOCHUM-NORD (WESTPHALIE) A HOMÉCOURT-JŒUF (MEURTHE-ET-MOSELLE)

DISTANCE		ENSEMBLE	TARIFS				FAUX FRAIS DIVERS (y compris 0 fr. 08 raccordement au charbonnage, statistique, timbre, formalités)	PRIX TOTAL
			Allemand.		Français.			
Parcours français.	Parcours allemand.		Total.	Par km.	Total.	Par km.		
Km.	Km.	Km.	Francs.	Centimes.	Francs.	Centimes.	Francs.	Francs.
31	357	388	10	2,8	2,40	7,7	0,35	12,75

Moyenne tout compris par tonne kilométrique, centimes 3,3.

PRIX DE TRANSPORT D'UNE TONNE DE COMBUSTIBLE[1] DE DOUAI (NORD) A HOMÉCOURT-JŒUF (MEURTHE-ET-MOSELLE)

Distance.	Tarif.		Prime de déchargement rapide à déduire.	Prix total net.
	Total.	Par km.		
Km.	Francs.	Centimes.	Francs.	Francs.
309	6,60	2,1	0,20	6,40

Net par tonne kilométrique, centimes 2.

PRIX DE TRANSPORT D'UNE TONNE DE COMBUSTIBLE DE DUNKERQUE A HOMÉCOURT-JŒUF (MEURTHE-ET-MOSELLE)

Distance.	Tarif (matériel non fourni par l'expéditeur).		Tarif (matériel fourni par l'expéditeur ou le destinataire).	
	Total.	Par km.	Total.	Par km.
Km.	Francs.	Centimes.	Francs.	Centimes.
401	9,45	2,3	8,35	2,08

Que devrait être le tarif combustible de Dunkerque à Homécourt-Jœuf pour mettre Homécourt-Jœuf à la même distance,

1. Le tarif doit, paraît-il, être réduit prochainement de 12 à 13 p. 100, soit ramené aux environs de 5 fr. 75 — et non de 5 fr. 50 — en ce qui concerne les expéditions par trains complets de 800 tonnes, tare comprise, en wagons de 40 tonnes, comme indiqué dans une note précédente, wagons fournis par l'expéditeur ou le destinataire. Ce nouveau tarif ressort à centimes 1,86 par tonne kilométrique.

pratiquement, de Middelsborough (marché anglais de charbons) que de Bochum-Nord (marché wesphalien de charbons)?

Nous ne pouvons déterminer cette inconnue qu'en supposant constant le fret maritime entre Middelsborough et Dunkerque et arrêté à un chiffre également constant le coût de déchargement et de mise en wagon à Dunkerque. Le fret maritime charbon entre Middelsborough et Anvers oscillant autour de 4 shellings, soit 5 francs, nous admettrons pareillement 5 francs entre Middelsborough et Dunkerque. Nous admettrons pour déchargement à Dunkerque — installations modernes à cet effet à créer — 0 fr. 50. Nous avons donc 5 fr. 50 constante totale à déduire du prix de transport Bochum-Nord à Homécourt-Jœuf, soit 12 fr. 75, pour déterminer notre inconnue qui ressort ainsi à 7 fr. 25 : un tarif combustible de 7 fr. 25 — soit 1 c. 8 par tonne kilométrique — entre Dunkerque et Homécourt-Jœuf mettrait Homécourt-Jœuf pratiquement à la même distance de Middelborough que de Bochum-Nord[1] et Meurthe-et-Moselle ne serait plus dans la dépendance de la Westphalie.

Est-ce le dernier mot?

NOUVEAU TARIF POUR LE COMBUSTIBLE MINÉRAL
DUNKERQUE-DELLE (SUISSE FRONTIÈRE)

(par train complet de 600 tonnes, et payant pour ce poids, composé exclusivement de wagons appartenant aux administrations de chemins de fer).

Viâ.	Distances.	Tarif total.	Tarif par km.
	—	—	—
	Kilomètres.	Francs.	Centimes.
Boulogne (par Laon) . .	674	8,60	1,27
Calais (par Hirson).	685	—	1,25
Gravelines (—).	676	—	1,27
Dunkerque (—).	667	—	1,28
Moyenne générale par tonne kilométrique, centimes			1,27.

L'application de ce tarif kilométrique donnerait entre Dun-

1. Tous ces beaux calculs s'écroulent comme un château de cartes si tant est qu'on doive tenir compte d'une importation de charbon westphalien en Lorraine française par voix mixte, le Rhin de Ruhrort à Strasbourg, le chemin de fer de Strasbourg en Meurthe-et-Moselle. D'après un article de M. E. Didier dans la *Revue Noire* du 18 avril 1909, p. 117, le fret Ruhrort Strasbourg serait actuellement d'environ 1 fr. 60.

kerque et Homécourt-Jœuf, soit sur 401 kilomètres, un prix de 5 fr. 09 représentant un avantage de 2 fr. 16 par rapport au prix de 7 fr. 25 requis pour mettre Homécourt-Jœuf pratiquement à la même distance de Middelsborough que de Bochum-Nord. On gagnerait donc — toutes choses égales d'ailleurs — environ 2 francs par tonne de combustible, environ 4 francs par tonne de produits acier. En fait on gagnerait peut-être très légèrement plus pour la raison technique suivante : l'Angleterre surabondamment pourvue de charbon n'a pas les mêmes raisons que la Westphalie d'utiliser, comme force motrice, les gaz de four à coke, on pourrait donc, très éventuellement, importer d'Angleterre du charbon à coke qui, transformé en coke par Meurthe-et-Moselle, donnerait un « boni » de gaz — tandis que, de Westphalie, on n'importe que du coke.

Supposons un instant que l'intérêt des compagnies de chemin de fer soit identique à celui même du pays.

Qu'est-ce qu'un tarif de pénétration — tarif de faveur accordé à un produit étranger, lui permettant d'atteindre le consommateur français à moins de frais, pour un plus long parcours, que le produit français similaire — ? C'est le contraire d'un droit de douane, c'est un droit de douane à rebours ; au lieu d'une taxe de douane, c'est une prime de douane.

En effet, les choses se passent comme si le produit étranger payait le tarif normal sur les chemins de fer français et encaissait d'autre part une prime égale à l'écart entre le tarif normal et le tarif de pénétration.

Donc, en réalité, tarifs de douane et tarifs de pénétration font partie d'un seul et même système.

Exemple : un tarif de pénétration peut annuler et au delà un droit d'entrée perçu suivant le tarif de douanes.

Ceci posé, un des principes d'un tarif de douanes est celui-ci.

Étant donné une matière première produite par le pays mais en quantité insuffisante pour sa consommation, mettre un droit protecteur sur le complément importé — bien que ce droit soit, en fin de compte, à la charge du consommateur national — de manière à accroître la production nationale de cette matière première.

Admettons, pour plus de simplicité, que l'application du

droit de douane exhausse le prix de vente à l'intérieur du montant plein de ce droit.

Si, une fois le droit de douane imposé, le bénéfice net par unité produite sur un pourcentage important du nombre total d'unités de la production nationale est inférieur ou au plus égal au droit de douane, il est clair que le droit de douane aura été la raison d'être — car la raison d'être d'un produit est le bénéfice attaché à sa production — d'un pourcentage important de la production nationale en la matière première visée.

Le phare du législateur est celui-ci toujours : augmenter la production nationale.

Il ne se soucie d'augmenter les bénéfices des producteurs que si ces bénéfices sont indispensables à la production. Car il n'a en vue que le travail : le capital, à ses yeux, n'est que l'aveugle mais indispensable serviteur du travail.

On voit donc que si, dans un grand nombre d'exploitations, le prix de revient est plus ou moins « limite » du prix de vente, le droit de douane est fécondant, qu'il est bon.

Mais si le prix de revient n'est pas plus ou moins « limite » du prix de vente, le droit de douane est stérilisant et mauvais. Il ajoute simplement aux bénéfices des producteurs : il n'est pas une raison de vie, il n'ajoute pas à la production nationale, et il est une raison de mort puisque, faisant payer plus cher à l'acheteur, il empêche des produits dérivés de naître et diminue, de la sorte, la production nationale.

Dans chaque pays les droits de douane sur toutes les frontières sont uniformes [1]. Qu'on juge de l'embarras du législateur s'il advient que dans un pays — la France par exemple — il existe une région — le Nord et le Pas-de-Calais par exemple — où une certaine matière première n'est pas produite à limite du prix de revient — pour la généralité des cas, tant s'en faut — tandis que, dans d'autres régions du même pays, cette matière première est ou pourra être produite à limite du prix de revient.

J'ai nommé le charbon.

Alors le tarif de pénétration est l'indispensable complément du droit de douane ; il permet de le nuancer suivant les régions

1. La Russie, me dit-on, cependant, sous toutes réserves, n'appliquerait pas sur la Mer Noire des droits de douane toujours identiques à ceux qu'elle applique sur la Baltique.

et les circonstances propres, et même de le rendre négatif.

Le but du législateur est de créer : qu'il crée avec une taxe ou une prime à l'importation, peu lui importe; l'essence de l'acte est la même.

Voici deux espèces définies : les charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais d'un côté et la métallurgie lorraine d'exportation de l'autre. Isolons la métallurgie d'exportation : on ne raisonne que dans l'abstraction. Avec un tarif de pénétration combustible Dunkerque à Homécourt-Jœuf de 1 cent. 27 la tonne kilométrique, c'est-à-dire un droit de douane à rebours sur le charbon anglais, la production houillère du Nord et du Pas-de-Calais ne sera pas sensiblement réduite et une grande industrie toute neuve sera créée, car l'industrie métallurgique d'exportation de Meurthe-et-Moselle est une industrie neuve.

C'est elle qui doit être protégée parce qu'elle a du champ devant elle : l'exportation. Ce qui peut croître, ce qui peut croître beaucoup est seul intéressant.

Et si une industrie est à limite du prix de revient, c'est bien la métallurgie lorraine d'exportation.

Elle serait bien efficace, la protection qui serait donnée à la métallurgie lorraine sous la forme d'un tarif de pénétration combustible Dunkerque-Homécourt, car outre une économie essentielle de prix de revient, elle donnerait — ce qui n'a pas de prix — la sécurité, avec la possibilité d'acheter sur un marché mondial et libre une des deux matières premières de l'acier — celle que la Lorraine n'a pas.

Il est vrai, cela ne dépend pas de l'État, cela dépend des compagnies de chemins de fer seules, mais n'a-t-on pas vu, maintes fois, les compagnies de chemins de fer avoir, plus que l'État lui-même, le sentiment des intérêts vrais du pays?

V

Ce que l'État peut faire, c'est de restituer le droit de douane de 1 fr. 20 par tonne sur le combustible lorsque le combustible ressort — absorbé en substance ou en chaleur — sous la forme de produits métallurgiques : simple admission temporaire.

Un barème indique que tant de tel produit d'acier, c'est tant de charbon : on rend le droit sur ce charbon.

Rien de plus simple pour les grandes usines de première fusion ou qui, faisant elles-mêmes de la seconde fusion, exportent directement des produits finis. Mais si ces usines vendent des demi-produits à l'intérieur à des fonderies de seconde fusion qui, à leur tour, après avoir transformé, exportent, privera-t-on donc ces fonderies de seconde fusion du bénéfice de la ristourne de douane devant une complication excessive rendant le contrôle impossible?

Les fonderies de seconde fusion..... précieuses unités industrielles souvent, semées dans les petites villes et les campagnes, usines paternelles et ancestrales, écoles parfois d'ouvriers admirables, ayant un tour de main unique, maniant, de génération en génération, le même outil, la même machine, qui évolue entre leurs mains : là toute l'ingéniosité de la race se manifeste dans des fabrications variées, spéciales, changeantes; on songe parfois plus au village, on est plus à son travail qu'on porte à plus de perfection, on est plus près d'inventer : avec un entr'acte en été de travaux des champs, on se porte mieux.

D'autres fonderies de seconde fusion, il est vrai, répondent à un état de choses disparu et sont, pour partie, un effort perdu.

Comment manier, avec tant d'usines émiettées, la ristourne de douane?

Le problème n'est pas insoluble.

A leur tour, les fonderies de seconde fusion pourraient recouvrer le droit de douane par l'intermédiaire de leurs vendeurs — les fonderies de première fusion.

La garantie du fisc serait une prime à l'exportation — parallèle à la ristourne de douane — que les fonderies de première fusion — constituées en corps à cet effet — alloueraient elles-mêmes aux fonderies de seconde fusion — leurs acheteurs.

En Allemagne la prime allouée par les fonderies de première fusion va jusqu'au bout, suit la matière dans toutes ses transformations. Et cette prime, qui vaut en tant que prime, vaut encore plus comme lien de l'un à l'autre, raison, prétexte, mutuellement de se renseigner, de s'encourager.

Commercialement, on a plus de force quand on fouille ensemble — ensemble avec une méthode proche de la science — tous les marchés du monde, adaptant sans cesse, à tout moment, la production nationale au monde.

Ainsi nous parlons d'union toujours, d'entente toujours.

N'est-ce pas déjà ce que nous avions fait en appelant charbonnages et compagnies de chemin de fer autour de la métallurgie?

A-t-elle donc cessé d'être vraie la fable, vieille comme la vieille Rome, des membres et de l'estomac?

Le rendement d'ensemble d'un bras et d'une jambe qui s'entendent intelligemment est supérieur à la somme des rendements de ce bras et de cette jambe, si bien administrés qu'on les suppose par elles-mêmes, mais agissant séparément.

Au lieu d'un bras et d'une jambe, que ce soit charbonnage et métallurgie, comme en Allemagne, ou charbonnages et chemins de fer[1] comme aux États-Unis qui devinrent si rapidement grands par l'union — secrète, illicite si l'on veut — des chemins de fer avec toutes les grandes industries. Les États-Unis... pays neuf, pays immense, sol fertile... mais ce qu'a fait l'Allemagne, entièrement par une force venue du dedans, est digne de l'admiration des siècles.

VI

C'est la marche triomphale de l'Allemagne que l'histoire de l'exportation métallurgique des cinq pays exportateurs de métallurgie depuis la guerre franco-allemande.

EXPORTATIONS DE PRODUITS FINIS D'ACIER
(BARRES D'ACIER COMPRISES, PRODUITS OUVRAGÉS ET CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES NON COMPRIS)

	Allemagne et Luxembourg.		Angleterre.		États-Unis.		Belgique.		France.	
Années.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.
1874	134 000	6	1 738 000	80	6 000	0,5	232 000	11	58 000	2,5
1884	412 000	11,5	2 343 000	78	7 000	0,3	358 000	10	4 000	0,2
1894	753 000	24,5	1 847 000	60	22 000	1	403 000	13	37 000	1,5
1904	2 548 000	35	2 456 000	33,6	1 118 000	15,4	887 000	12,1	270 000	3,7
1905	2 975 000	37,1	2 738 000	34,2	960 000	12	1 039 000	12,9	304 000	3,8
1906	3 194 000	36,3	3 026 000	34,4	1 242 000	14,1	1 100 000	12,5	239 000	2,7
1907	3 177 000	35,2	3 224 000	35,7	1 228 000	13,6	1 105 000	12,2	299 000	3,3
1908	3 474 000	40,3	2 806 000	32,5	917 000	10,6	1 050 000	12,1	370 000	5,5

1. Reading Company.

Les exportations de fonte ont moins d'intérêt, nous les donnons pour mémoire.

EXPORTATIONS DE FONTE[1]

Années.	Allemagne et Luxembourg.		Angleterre.		États-Unis.		Belgique.		France.	
	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.	Tonnes.	P. 100.
1874	207 000	20	788 000	76	15 000	1,5	16 000	1,5	10 000	1
1884	230 000	16	1 209 000	83	4 000	0,2	11 000	0,6	4 000	0,2
1894	155 000	13,5	844 000	73	25 000	2,5	12 000	1	118 000	10
1904	222 000	16,9	823 000	62,7	50 000	3,8	25 000	1,9	191 000	14,6
1905	375 000	22,5	998 000	59,9	50 000	3,0	22 000	1,3	220 000	13,2
1906	472 000	19,5	1 690 000	69,7	85 000	3,5	31 000	1,2	147 000	6,0
1907	275 000	10,4	1 942 000	76,0	75 000	2,9	24 000	0,9	256 000	9,7
1908	258 000	14,3	1 295 000	72,2	47 000	2,6	14 000	0,8	178 000	10,1

A un prix de vente de 5 livres sterling — 125 francs — la tonne, les exportations allemandes de produits finis d'acier (barres d'acier comprises, produits ouvragés et constructions mécaniques non compris) pour 1908 auraient représenté, en valeur, 400 millions de francs environ.

Veut-on savoir comment la production allemande qui fournit de telles exportations s'est développée, voici :

PRODUCTION D'ACIER DE L'ALLEMAGNE

		1897	1907
Rhin, Westphalie	Tonnes	3 915 911	7 874 980
Lorraine, Luxembourg .	—	402 630	1 608 403
Silésie	—	400 392	1 119 489
Ensemble	Tonnes	5 136 557	11 425 607

PRODUCTION DE FONTE DE L'ALLEMAGNE

		1897	1907
Rhin, Westphalie	Tonnes	2 683 537	5 446 124
Lorraine, Luxembourg .	—	2 341 079	3 989 922
Silésie	—	681 729	938 658
Ensemble	Tonnes	6 887 067	13 045 760

1. Chiffres extraits de la *Statistique trentennale* du comité des Forges de France pour les années 1874, 1884 et 1894. Chiffres extraits du *World's Export Trade Iron and Steel* pour 1905, 1906 et 1907. Chiffres extraits, pour 1908, des statistiques officielles.

En 1907 l'Allemagne a exporté, sous forme de produits finis d'acier (barres d'acier comprises, produits ouvragés et constructions mécaniques non compris), le tiers et, sous forme de produits ouvragés et de constructions mécaniques, une fraction supplémentaire de sa production d'acier. Depuis dix ans, la production d'acier en Westphalie a doublé; depuis dix ans, la production d'acier en Lorraine allemande et Luxembourg a quadruplé.

VII

Un vieil axiome répété dans les cours de droit est celui-ci : « La marchandise suit le pavillon », autrement dit : « Ayez des bateaux battant pavillon national et vous exporterez les marchandises nationales ».

Un jeune axiome, qui ne se dit pas encore dans les cours de droit, et qui est plus vrai, beaucoup plus vrai, que le précédent est celui-ci : « L'homme suit le produit métallurgique »; ayez d'abord des produits métallurgiques à exporter — à des prix d'exportation, — aussitôt les initiatives nationales au dehors foisonnent. Vos Banques, qui sont derrière vos métallurgies exportatrices, — car des industries métallurgiques exportatrices ne peuvent se développer assez vite et assez en grand que par les Banques — sont anxieuses de leurs débouchés : elles créent le client de toutes pièces. On fait des chemins de fer pour vendre des rails, des traverses. Ce n'est pas, comme un vain peuple pense, le chemin de fer qui appelle le rail, c'est le rail qui appelle le chemin de fer. Il y a pression de rails à vendre : on décide le chemin de fer. Le besoin — le besoin de vendre qui est absolu quand on produit, car toute extinction de haut fourneau est une perte sèche, — crée l'organe. Qu'on fasse d'abord l'industrie métallurgique exportatrice, l'expansion suivra d'elle-même. C'est dans les champs d'acier et de houille de Westphalie qui se sont mis à produire quand même, au hasard, sans trop savoir, sentant le monde en face d'eux, qu'est le vrai berceau du *Bagdad* et de tant d'autres entreprises allemandes d'outre-mer. « Noth bricht eisen » (proverbe allemand : mot à mot, « la nécessité brise le fer »)!

Mettez-vous dans l'impossibilité de ne pas produire et vous produirez.

Les produits métallurgiques nationaux essaiment. Les hommes essaiment avec eux, président aux terrassements, à la pose des voies, à la marche des trains. Ceux-là, le chemin de fer les occupe directement. Mais, s'il y a des places à prendre dans le pays, des cultures, des industries à monter, on fait signe aux camarades qui végètent là-bas, dans la mère-patrie. Une colonie libre se forme, une de ces colonies qui ne coûtent au budget rien à créer, rien à défendre. Ainsi, des Allemands prospéreront un jour dans les plaines de Chaldée. Et ces Allemands pourront se dire les fils des puits noirs de la Ruhr qui, fatalement, devaient produire quand même! Bannière d'acier, le produit métallurgique appelle autour de lui ses petits!

MARCEL LABORDÈRE

L'ART JAPONAIS

ET LA FIGURE HUMAINE

Peintures des écoles Tosa et Kanô; estampes de l'école populaire; panneaux sculptés des temples de Nikkô; décors de gardes de sabres, de poteries et de laques : sur les œuvres d'art japonaises qui nous sont le plus familières, on voit au total peu de portraits, mais des paysages de mers, de lacs, de roches, des pins, des bambous courbés sur un torrent, des fleurs de prunier, de pêcher, de cerisier, des corbeaux, des hérons, des grues, des paons, des canards perchés face au soleil, ou se dandinant, majestueux, parmi les hautes herbes, ou filant à tire d'aile à travers les nuages, des biches et des singes prêts à prendre le large, des carpes qui, nageoires étalées, donnent de vigoureux coups de queue pour remonter le courant, des homards qui prudemment reculent en jouant des pinces... Incomparable musée de paysages, de fleurs et d'animaux, où l'homme ne figure qu'en accessoire.

A l'ordinaire, résumant en ce musée tout l'art des Japonais, nous imputons à leur tour d'esprit impersonnel qu'ils « ne possèdent aucune école de peinture de portraits ou de sculpture monumentale qui soit digne d'attention [1] ». Le malheur est qu'au Japon de l'Ouest, dès le VIIe siècle de notre ère, dans les monastères du Yamato, puis à Nara et à Kyôto, — les deux grands centres d'art à partir du VIIIe siècle, — plus tard, aux

1. Opinion d'Aston, *Japanese Literature*; de Chamberlain, *Things japanese*; de Percival Lowel, *The Soul of the Far East*, etc.

XIIIe et XIVe siècles, à Kamakura, capitale de l'Est, se soit développé un art bouddhique de portraits et de sculpture monumentale, grandiose par ses dimensions et son expression, dont le motif unique a été la figure humaine.

Conservées dans les temples ou dans les musées, classées comme biens nationaux, ces peintures et statues n'ont été appréciées par les Européens que de fraîche date[1], alors que dans l'estime des esthètes japonais, c'est le grand art et même le seul art du Japon, celui qu'on collectionne[2] là-bas et non pas, comme en Europe, les *netsukés* ou figurines pour breloques, les grès, les estampes et les laques. Selon qu'on japonise au Japon, suivant le goût des amateurs indigènes, ou en Europe, suivant notre goût occidental et nos connaissances de l'art japonais, on a deux conceptions de cet art qui se renient ou s'ignorent : art bouddhique de la figure humaine, art décoratif d'animaux, de fleurs, de paysages et de silhouettes humaines. Un même sentiment d'impersonnalité inspire ces deux formes d'art malgré leurs oppositions de style; mais, sept siècles durant (VIIe-XIVe siècles de notre ère), sous une influence étrangère, ce sentiment s'est exprimé par la représentation de la seule figure humaine; puis quatre ou cinq siècles durant (XVe-XIXe siècles), il se traduit par une représentation de la nature où l'homme n'est qu'un personnage épisodique.

I

Dans les monastères du Hôryû-ji et du Kôya-san, dans les temples et aux musées de Nara et de Kyôto, je revois le

1. Les « guides » de M. Chamberlain, si informés par ailleurs, sont expéditifs avec ces sept siècles d'art bouddhique. Aston et Lowell paraissent les ignorer. M. Gonse dans son *Art Japonais* les sacrifie aux siècles des Hokusai et des Hiroshigé. Fenollosa, dans un article *Review of the Chapter on painting in Gonse's l'Art japonais*, 1884, et dans sa préface aux *Shimbi taikwan*, *Selected relics of Japanese art*, et M. Cl. E. Maître, dans sa brochure *l'Art du Yamato*, les ont bien étudiés et défendus. Je renverrai souvent le lecteur aux *Shimbi taikwan*, qui somptueusement reproduisent et discrètement commentent (avec traduction anglaise) les principales œuvres de de cet art bouddhique. La bibliothèque du *Musée des Arts décoratifs* possède presque toute la collection qui sera complète en 20 volumes.

2. Le pavillon impérial du Japon, à l'Exposition universelle de 1900, exposait des spécimens de cet art et négligeait l'école populaire : il en va de même aux musées de Nara et de Kyôto.

Bouddha sous les espèces de Shaka, de Amida ou de Yakushi Nyorai : trônant sur le lotus, les yeux mi-clos, le front marqué du signe de la sagesse, dans le calme, loin de la douleur comme du plaisir, il goûte la cessation du périssable, moine gras, aux lèvres fortes, aux cheveux crépus, aux ongles longs, le cou et le ventre plissés, le lobe de l'oreille distendu; par l'habitude de la méditation sédentaire, ses épaules se sont arrondies, son corps s'est pelotonné; hiératique dans les plis réguliers de ses voiles, accroupi ou debout, lentement il esquisse les gestes essentiels : la droite levée ou baissée, il prêche, ou il prend à témoin la terre, comme il fit lors de son premier sermon de Bénarès, ou débonnaire, les mains sur le giron, il aboute ses pouces [1].

Je revois aussi la déesse de pitié Kwannon [2] contemplant le monde, prêtant l'oreille aux prières des malheureux et se consacrant à l'accomplissement de leurs souhaits; assise, les jambes croisées, elle prêche la loi de la main droite, soutient sa tête de la gauche; sereine, joyeuse, elle est encore représentée avec quarante bras qui brandissent la roue de la loi, le lotus, le soleil et la lune. Et je revois les autres Bosatsu, les Bodhisattva de l'Inde, tiarés, parés, — à la différence du Bouddha sans ornements, — parce qu'ils tiennent encore à la vie et qu'ils ont une renaissance à subir avant de devenir Bouddha, êtres étranges qui gardent de leur origine indienne un charme féminin de grâce et de sensualité : précieux de gestes, souples et onduleux entre les longues écharpes qui ceignent leurs corps et retombent sur leurs bras, ils sourient au Bouddha qu'ils charment de fleurs et de chants [3]. Et les

1. Cf. *Shaka* et *Yakushi Nyorai*, par Tori Busshi, kondo du Hôryû-ji, début du VIIe siècle, époque Suiko (*Selected Relics*, vol. I); *Yakushi*, au Yakushi-ji de Nara, époque Tempyo, 722-748 (S. R., V); *Shaka* debout, au Shin-Yakushi-ji, près Nara, VIIIe ou IXe siècle; *Amida Botsu* au Hôkai-ji (Uji) par Jôchô (début XIe siècle); *Dai-botsu* à Kamakura (1252).

2. Cf. *Nyo-i-rin Kwannon* au Chûgû-ji, près du Hôryû-ji, Yamato, probablement du début du VIIe siècle, une des plus belles œuvres de l'art bouddhique (S. R., III) et *Kwannon* du Sangwatsudô du Tôdai-ji, Nara, deuxième moitié du VIIIe siècle.

3. Cf. les délicieuses statuettes du musée de Nara, venant du Hôryû-ji, style de l'époque Tenchi, de la fin du VIIe siècle, époque de la réfection du kondo du Hôryû-ji (701); en peinture, *Bouddha Amithâba et 25 Bodhisattva*, par Yeshin Sôdzu (942-1017) du temple Hachiman-kô, Kôya-san, Yamato (S. R., IV).

Rakan, les Arhat de l'Inde, les disciples du Bouddha, les saints hommes, peu vêtus, la tête échevelée ou couverte de voiles, émaciés par le jeûne, véhéments dans leurs lamentations, encore secoués par les passions humaines dont leur maître s'est détaché [1]; enfin tout le cortège des moines apôtres, des bonzes, des protecteurs du bouddhisme : moines indiens, ou plutôt japonais sous les espèces de moines indiens [2]; portraits de bonzes japonais [3]; portraits d'empereurs, de shôgoun, de personnages de haut rang [4] ayant aidé à la propagation de la doctrine; drapés de voiles monacaux, rarement en costume séculier [5], crânes rasés, yeux profondément enchâssés dans le visage cireux, peau collée à l'os, couturée de rides et presque transpercée par la pomme d'Adam, debout ou assis sur des estrades basses, tandis qu'ils méditent ou qu'ils enseignent, ils reprennent les gestes rituels et bénissent à l'imitation du maître.

Bouddha, Bosatsu, Rakan et bonzes, ces offrandes votives, qui furent sculptées ou peintes dans les monastères par des moines ou sous leur haute main [6], ne sont que des répliques

1. Les portraits de Rakan abondent. La plupart des grands temples en possèdent de belles séries (par exemple le Daitokuji à Kyôto).

2. *Yuima*, le Socrate hindou, laque sèche au Hokkeji, Nara (probablement du VIIIe siècle) (S. R., IV); le même par Unkei (XIIe-XIIIe siècle) (S. R., II).

3. *Rôben*, bois, de la fin du VIIIe siècle, encore dans le Rôben-dô qu'il fonda près du Tôdai-ji, Nara (S. R., VI); *Kwanshin*, bois, VIIIe siècle, Tôshodai-ji (S. R., V). *Jit-chin*, le kakémono donné au Louvre par madame Gillot, est, malgré ses retouches, un bon exemplaire de cet art bouddhique du portrait.

4. *Shôtokou Taishi* (début VIIe siècle), le Constantin du Bouddhisme au Japon, kakémonos du trésor du Hôryû-ji; le *Shôgoun Yoshimasa*, sous les espèces d'un moine, Gingakuji, Kyôto (XVe siècle) (S. R., VI).

5. *Tokiyori Hôjô* (bois), 5e vice-shôgoun de Kamakura (XIIIe siècle), en costume de chasse (S. R., VII); *Minamoto Yoritomo*, kakémono, par Fujiwara Takanobou (XIIe siècle) (S. R., IV). Ainsi, du VIIIe au XIVe siècle, on a sculpté et peint des portraits destinés à populariser, à glorifier les propagateurs de la foi bouddhique. Certains de ces portraits sont d'un réalisme minutieux, évocateur d'un tempérament, d'un caractère, et font penser aux chefs-d'œuvre du portrait de tous les temps, depuis le *Scribe accroupi* jusqu'aux toiles d'Holbein, de Clouet, aux bustes de Houdon. L'art chinois de la dynastie T'ang a certainement influé sur cette forme d'art au Japon.

6. Dès l'introduction du bouddhisme au Japon (fin VIe siècle), la plupart des grands bonzes peignirent ou sculptèrent, ou bien inspirèrent des œuvres qui leur furent attribuées; c'était l'usage qu'un bonze important donnât le

d'un type, d'une expression. Au pinacle, le Bouddha; au-dessous, une hiérarchie d'imitateurs; chez tous, un air de famille. Le souriant renoncement du Bouddha, sa rêveuse sérénité, son majestueux recueillement se reflète sur la physionomie des disciples avec plus ou moins de pureté, selon qu'ils approchent plus ou moins de l'état de Bouddha, qu'ils échappent aux misères des existences temporelles ou qu'ils tournent encore dans le cycle des naissances et des morts. Déjà attendrie de pitié chez Kwannon ou chez les Bosatsu, dont l'indulgente compassion veille sur les malheureux et accueille les élus dans le paradis d'Amida, l'imperturbable béatitude du maître frémit de passions, s'ombre d'émotions, se rembrunit d'ascétisme chez les Rakan. Et les bonzes sont encore plus éloignés de sa béatitude jeune, grasse, luisante : vieillards maigres, chauves, ridés, au teint terreux, desséchés comme du vieux bois, ils n'ont pas l'impassibilité surhumaine du Bouddha, et la rencontreraient-ils par moment, qu'elle ne prend vraiment pas chez eux un air d'habitude; de ce type impersonnel, sur quoi ne mordent ni les ans, ni les maux, ni les passions, sur quoi ne marquent ni les stigmates d'une race ou d'un caractère, ni les traces de l'usure vitale, qu'elles sont loin ces bonnes têtes mongoles de bonzes prognathes, aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, aux crânes piriformes, dont, à des années de distance, telle expression d'aveugle, tel gros nez entre deux petits yeux perçants, tel rictus d'ambitieux, de doux, de dominateur ou de rusé vous hantent!

De Bouddha à Bouddha, se distinguent à peine les physionomies; mais, de disciple à disciple, l'individualité saille. Pourtant, malgré les diversités des tempéraments, des caractères, des âges et des initiations, ce qui frappe en ces effigies d'initiés, quand on les compare aux expressions des mécréants, c'est la physionomie impersonnelle; chez tous, les traits des visages portent l'impression de l'effort de renoncement à cette commune illusion, — source de l'égoïsme, des passions et des

dernier coup de ciseau ou de couteau à la statue et lui ouvrît les yeux : on disait alors qu'elle était son œuvre. Ainsi s'explique le nombre de sculptures attribuées à Shôtokou Taishi (572-621), régent sous l'impératrice Suiko et grand fondateur de monastères, et aussi à Kôbô Daishi (774-834), moine prêcheur et grand voyageur.

souffrances, — que la personne humaine est une réalité indéfectible; derrière leurs yeux mi-clos, on devine un travail d'abstraction qui ôte aux sens pour donner à l'esprit, un tâtonnement vers l'impassibilité, vers l'intuition de l'absolu où se fondent toutes distinctions entre les êtres : c'est d'impersonnalité que nous parlent les plus personnels de ces visages.

Dans les vieux temples, devant cette hiérarchie de moines, de Rakan, de Bosatsu, de Bouddha, que la ferveur bouddhique illumine au front, inégalement, j'ai souvent pensé à quelque puissant massif montagneux dont les contreforts ombreux et tourmentés tendent par étages vers de hautes cimes sereines que le soleil tombé sous l'horizon rosit encore au crépuscule : d'en bas, c'est la même impression d'au-delà attirant, mais inaccessible, de monde glorieux, mais glacé, de beauté radieuse, mais inhumaine.

***

Aujourd'hui, rien ne vous prépare plus au Japon à pénétrer dans cette antique hiérarchie : quittant de petits hommes agités, affairés, peu méditatifs, et leurs jardins d'arbres nains, on découvre loin des lieux habités, en des temples déserts qu'envieillissent des colonnades d'arbres énormes, de solitaires Bouddha géants. Enceintes murées, portes monumentales gardées par des Ni-ô aux muscles terrifiants, grandes cours vides, bonzes qui vous arrêtent de leurs saluts : que d'enveloppes de mystères à écarter avant d'atteindre les serrures et les portes grinçantes du sanctuaire! Et tout à coup, sous les poutres vermoulues d'un hangar, dans un silence religieux de méditation, plus imposant encore que le silence forestier de ces retraites, surgissent les scènes rituelles : Amida dans son paradis, entouré des Bosatsu et des quatre Shi-tenno, qui, postés aux points cardinaux, brandissent des sabres et piétinent des démons; Bouddha couché, dont la nature entière lamente la mort.... Vers les quarante bras pitoyables que Kwannon inlassablement leur tend, les bras des fidèles ne se tendent plus, et le Bouddha, trônant en grand arroi au-devant

d'un halo de flammes, n'a plus pour disciples de son prêche sur l'évanescence de l'univers, que les termites et les rats qui rongent les bois de ses temples. Décrépitude, émiettement, poussière.... Qu'ils sont mélancoliques les gestes de ces saints qui méditent ou dialoguent à la muette! Que l'on paraît mal venu de déranger ces vieux rêveurs, de les environner pour quelques minutes de bruit, de curiosité, de plein jour! Car ces bois, ces laques sèches, ces bronzes, matières lisses et patinées que tachent encore des ors, ces peintures aux fonds couleur de nuit, sur quoi vibrent les lotus bleus, les voiles verts, havane, grenat, amarante, où luisent comme des escarboucles d'étranges yeux, tous ces ex-votos, depuis longtemps, ne connaissent plus le clair-obscur des temples fréquentés, où traînent les éclats de laques rouges et de soies claires, les spirales d'encens, les battements de tambours, les psalmodies de sutras et les marmottages d'adoration : pièces d'art cataloguées plutôt qu'objets de culte qu'on vénère. ces divinités provinciales que les pèlerinages populaires délaissent ne sont plus guère visitées que par les esthètes internationaux.

Étranger d'origine et redevenu étranger au Japon, cet art mobilier de statues et de kakémonos qui, dans les sanctuaires, les kondo du Hôryû-ji, de Nara, de Kyôto et du Kôya-san, campe sous des hangars depuis une douzaine de siècles, les Japonais l'avaient exalté sept siècles durant, puis un peu oublié depuis six siècles; aujourd'hui, ils le traitent avec le respect que les amateurs européens leur ont appris à garder aux dieux morts dont la forme fut belle.

Cet art, importé de Corée et de Chine, s'implante vers la fin du VIe siècle de notre ère. Les seules reliques d'art prébouddhique au Japon sont de grossières figures d'argile représentant des hommes et des chevaux[1] : entre elles et les premières

1. C'était une ancienne coutume d'enterrer quelques-uns de ses vassaux, en cercle, autour de la tombe d'un mikado. Leurs têtes, qui dépassaient, étaient dépecées par les chiens et les corbeaux (*Koji-Ki*, vol. II, sect. LXIII, éd. Chamberlain, p. 174). On rompit avec cette coutume barbare et les vivants furent remplacés autour de la sépulture par des figures d'argile (*Koji-Ki*, éd. Chamberlain, note 23, p. 200). Des spécimens de cet art, qu'on peut voir au musée de Tôkyô, sont reproduits dans l'*Histoire de l'Art du Japon*, publiée à propos de notre Exposition de 1900.

œuvres de l'art bouddhique [1], aucun rapport d'inspiration ni de technique.

A partir de 1330 [2], après sept siècles de glorieuse éclosion, cet art languit comme s'il n'avait pas pris racine. La sculpture monumentale ne disparaît pas d'un coup, mais elle se répète : dès le début du XIe siècle, Jôchô a fixé le canon de l'école, de la seule école de sculpture, qui, au Japon, de père en fils, et surtout par adoption, s'est prolongée jusqu'à nos jours, chaque génération transmettant à la suivante ses recettes, ses secrets : l'école se survit, mais s'épuise [3]. Après ce fléchissement de la sculpture bouddhique, les Japonais n'ont pas perdu tout intérêt pour la figure humaine : les peintres de l'école Tosa dès le XIIIe siècle, les sculpteurs de masques pour les drames lyriques, les Nô, à partir du XIVe, les sculpteurs de netsukés, à compter du XVIe; les estampiers de l'école populaire, du XVIIe au XIXe siècle, ne la négligent pas; mais tandis qu'elle occupait dans l'art bouddhique une place centrale, c'est en marge, que la relèguent désormais les artistes en faveur; il y a eu rupture d'idéal, de style, et c'est fini du respect que l'on avait de sa beauté. Plus de voiles aux lignes calmes, plus de traits symétriques et reposés, plus d'attitudes hiératiques ni de mouvements au rythme harmonieux, plus de recherche d'expressions éternelles, plus de majestueuses statues en ronde bosse, faites pour qu'on les contemple de face, longuement, aux lèvres, aux yeux, au front, et pour que leur science de vie, qui dispense repos et joie, lentement édifie et convainque; à leur immobilité encore frémissante et comme enivrée, à leur extase à peine évadée de la douleur, au grand calme qui règne sur leur assem-

1. Par exemple *Kokuzô Bosatsu*, de style *hammen*, au musée de Nara, qui est antérieur, croit-on, à l'époque Suiko (593-628 ap. J.-C.); *Shaka* et *Yakushi Nyorai* par Tori Busshi, 607 et 623, au kondo du Hôryû-ji, etc.

2. C'est une époque de troubles, de combats entre les deux cours de l'Ouest et de l'Est : la famille Ashikaga en sort victorieuse et le pouvoir quitte Kamakura pour retourner à Kyôto.

3. L'école de Nara, fondée par Jôchô, se prolonge par l'école de l'Ouest jusqu'à Ko-sei (XVe s.). La peinture bouddhique survit à la sculpture, par exemple dans les œuvres de Chô Densu (1352-1431). L'estampe même, procédé par quoi l'art populaire, dès le XVIIe siècle, s'émancipe de l'art religieux, commença par répandre des images de sainteté, souvenirs de pèlerinages. A l'Exposition des Primitifs de l'Estampe (Musée des Arts décoratifs, février 1909), des estampes tirées en noir représentaient Kwannon.

blée, succèdent des silhouettes contournées que les estampes comme les netsukés montrent presque toujours de trois quarts, des expressions fugaces, des gestes rares qui prêtent à rire; au lieu de ferveur religieuse dans la pénombre, c'est un éclat de pittoresque et de couleur au grand soleil; en place de saints hommes, voici des femmes, des acteurs, des fleurs, des bêtes minaudant, grimaçant, sautillant, s'envolant, détalant.

Un coup de vent a dégourdi l'hiératisme des figures et des voiles; le visage, dépouillé du respect religieux qui l'auréolait, se met à gouailler : lui qui a symbolisé gravement, sept siècles durant, les plus hautes formes de pensée, il ne parle plus à l'idéalisme de la race comme au temps qu'elle l'isolait, le grandissait, le sculptait monumental pour que ses traits magnifiassent le rêve bouddhique. Réalistes, les artistes ne reproduisent même plus la figure humaine à sa taille; ils l'amoindrissent, la tortillent. Minuscule, caricaturale, c'est un grotesque sculpté, qui pend à une ceinture, un magot peint, qui gesticule dans une foule, ou bien la voici décorative, ligne souple, tache claire de jeune fille qui glisse dans un intérieur ou un paysage.

Quelle revanche sur l'indifférence bouddhique prend l'agitation de ces hommes, en qui l'instinct comique de la race débonde[1]! Loin des sanctuaires calmes, loin des statues de saints géants[2], en pleine rue bruyante, grouillante, les petits bonshommes des makimonos et des estampes s'agitent, se bousculent, se moquent, s'exclament. On croit entendre le ricanement, le sifflement dont ils sont coutumiers, parmi le cliquetis de leurs socques. Anecdotes tirées de la vie de moines;

1. Le mouvement dans les silhouettes d'hommes et d'animaux, ne date pas des chefs-d'œuvre de l'*Oukiyo-é*, de l'école populaire (fin XVIIe, XVIIIe, première moitié du XIXe siècle). Dès le XIIe siècle (makimonos de Toba Sôjo), en marge de l'art bouddhique, les Japonais avaient témoigné d'un franc goût pour la caricature. Les œuvres d'Iwasa Matahei (fin XVIe siècle), inspirateur de l'école populaire, rappellent par leurs sujets et leur technique certaines œuvres de l'école Tosa (à partir du XIIIe siècle). Cf. ses panneaux peints dans deux salles du château de Nagoya : scènes de rue d'Osaka et de Kyôto.

Le goût de la déformation et de la caricature en sculpture ne date pas non plus de la mode des netsukés (XVIe siècle). Cf. les statuettes en terre du musée de Nara, provenant de la tour (tô) du Hôryû-ji, groupe du Nirvana (première moitié du VIIIe siècle).

2. Les « Grands Bouddha », les Dai-botsu de Nara et de Kamakura ont plus de 15 mètres de haut.

incidents de leurs voyages et de leurs prêches [1]; tableaux de miracles [2]; luttes contre l'Empereur de barons aux carquois hérissés de traits empennés [3]; festivals où, fiers et droits sur leurs étriers, les guerriers chevauchent des roussins aux naseaux dilatés, bandent leurs arbalètes, dégaînent leurs sabres, pointent de leurs lances [4]; scènes de tremblement de terre, d'incendie [5], d'orage : chaque fois que le bon peuple est représenté, c'est frénétique. Les bras levés, la tête renversée, il s'ébahit, prenant ses voisins à témoin de l'éloquence du moine prêcheur; ou bien à toutes jambes, il se joint à la poursuite d'un moine par un mari qu'irrite la subreptice conversion de sa femme [6]; ou il s'ébaubit devant le miraculeux envol d'une maison [7]; ou en pleine déroute d'un tremblement de terre, il fuit, emportant, qui un paravent, qui un sabre. Parfois, en place d'hommes, ce sont de burlesques processions où solennellement défilent insectes de poses affétées, lièvres peureux, renards hypocrites, grenouilles cérémonieuses [8]. L'agitation des gens gagne bêtes et éléments : les buffles galopent; les coqs hérissent leurs plumes; les grenouilles se cassent en saluts exagérés; les torrents se précipitent; les averses tombent par flaquées, et les coups de vent passent sur les estampes en telle bourrasque que non seulement ils relèvent les robes, emportent les chapeaux-champignons, courbent les arbres, retournent les ombrelles de papier, mais encore font tourbillonner et voler

1. Panorama de l'École Avatamsaka par Nobuzane Fujiwara (XIIIe siècle); série de peintures sur l'origine et le développement de l'École en Inde, Chine, Corée et Japon. Incident de voyage de deux prêtres coréens (S. R., III).

2. Miracles de la divinité de Kasuga par Takashima Takahane (début XIVe siècle), et Histoire de la Tayema Mandala, attribuée à Keion Sumiyoshi (ép. Kamakura) (S. R., VI).

3. Peinture de l'époque Heiji par Keion Sumiyoshi (S. R., V).

4. Festival du Taiko, paravent par Kanô Naizen (fin XVIe siècle), musée de Kyôto.

5. *Bonheur et Malheur*, par Okyo Maruyama (1733-1795) (S. R., IX).

6. Un incident de la vie d'Ippen Shônin par Yen-I (XIIIe siècle) (S. R., II).

7. Miracles de Vaisranava par Toba Sôjo (1053-1140) (S. R., IX).

8. Caricatures d'animaux par Toba Sôjo (S. R., I et IV). Makimono d'esquisses par Kaku-iyn (XIIe siècle) au musée de Kyôto. Esquisses caricaturales de mariages de renards par Ikkei Ukida (première moitié du XIVe siècle) (S. R., VIII), style de la vieille école Tosa.

comme des poussières les nobles caractères chinois de la légende.

« Je m'aperçois, disait Hokusai, que mes personnages, mes animaux, mes insectes ont l'air de se sauver des pages. » En cette allégresse de carême-prenant, au diable les attitudes silencieuses et composées! La vie populaire est cinématographiée au hasard des silhouettes qui surgissent de la foule. Une figure humaine saute au premier plan des innombrables instantanés d'intérieurs et de paysages qu'ont pris les estampiers; mais, comme elle se présente, au petit bonheur ils l'ont croquée, sans se soucier de la poser, de l'installer, de la grossir, de l'embellir et de l'abstraire de ses entours pour en analyser la physionomie ; tandis que les peintures bouddhiques isolaient la figure sur un fond de ton neutre, ici elle est saisie par le mouvement d'une scène, elle tient à un décor.

Décors d'intérieurs aux stores et nattes blondes, aux coffres laqués noirs; entre les chambranles des portes à glissières, par une échappée, on aperçoit un coin de jardin, des arbres nains dont les membres perclus rampent auprès de bambous aux tiges droites, le serpent d'un ruisseau que des rocailles biscornues empêchent de se lover. Décors de paysages : fêtes de fleurs et du nouvel an, jeux poétiques, fêtes galantes sous les cerisiers en fleurs, rêveries au crépuscule ou au clair de lune devant les golfes écorchés de risées, semés d'ilôts et de voiles; flâneries nocturnes en barque sur la rivière Soumida chargée de grosses lanternes de papier qui tremblottent; promenades aux cinquante-trois stations du vieux Tôkaidô; émerveillements devant les cent vues du Fuji ou les huit beautés du lac Biwa; bleu de la mer sous l'horizon, bleu des rivières entre des rives neigeuses, bleu de la nuit étoilée, rouge écarlate des crépuscules, blancheur des cerisiers, ocre des terrains; Fuji rose, Fuji brun, Fuji bleu. Dans ces décors, des belles à leur toilette se peignent, allaitent leur petit, s'apprêtent à monter dans le cuveau de bain ou à en sortir; des jeunes filles jouent avec un chat, se laissent admirer par leur coq ou leur amoureux, frôlent la corde de leur *biwa* ou peignent des messages d'amour, — belles robes aux longues lignes souples, aux harmonies vertes, aux harmonies noires, aux harmonies violettes; étoffes blasonnées d'armoiries, fleuries de grappes de glycines,

de touffes de chrysanthèmes, de tiges de cerisier et d'iris, égayées d'envols d'oiseaux, éblouissantes de tons ensoleillés ou lunaires; attitudes harmonieuses, rythmes des corps qui, le costume flottant, marchent ou s'étendent librement, selon leur caprice, dans les chambres vides, sur les nattes que les sièges n'encombrent pas; bustes que ploie ou que tourne une surprise, un étonnement ou un effroi; jolis mouvements de tête, de nuque, d'épaules; équilibre de taches, rapports raffinés de valeurs, courbes de plis, mouvements de corps vus de trois quarts : c'est à un portrait d'intérieur, de paysage, de vêtements et d'accessoires plutôt qu'au portrait d'une physionomie que s'intéresse cet art de décorateur.

Jeune fille aux formes rondelettes de Moronobou, jeune fille maigrelette de Harunobou, jeune fille élancée de Outamaro, — types créés au goût de chaque artiste plutôt que portraits d'individus qui auraient leur caractère, leur tempérament, leur rayonnement de vie intérieure, leur histoire, — frêles cous qui fardent sous leur corvée de cheveux noirs, comme une tige ploie sous sa trop grosse fleur; visages de trois quarts, parfois de profil perdu, reflétés par une glace, toujours penchés, immobiles, impassibles, sans joie ni colère, parfois à peine mélancoliques ou un peu souriants; physionomies de petites bourgeoises dressées à la bonne tenue, aux attitudes effacées, aux expressions impersonnelles; physionomies de geishas et de courtisanes rompues à l'étiquette; traits schématiques et ne variant guère : deux lèvres, deux pétales saignantes, deux yeux amincis entre les paupières et les sourcils, qui, après s'être rapprochés du nez, se rebroussent, front bas, nez long, airs étonnés, candides, assez malicieux, parfois un peu mièvres et morbides; les lignes serpentines de leurs corps, les grandes courbes très ouvertes de leurs robes, de leurs ceintures, de leurs coques de cheveux, belles lignes lancées d'une seule volée, du bout du pinceau, leur fraîche, souple et frêle jeunesse, le ploiement et les ondulations de leur corps amenuisé, leurs joues et leur robe en fleur, font songer à la grâce fugitive, à la beauté lisse et sans histoire, et qu'il faut se hâter de cueillir, d'un grand lys, d'un mince bambou, d'une herbacée frémissante à la moindre caresse... « Images de femmes de ce monde éphémère », disait Moro-

nobou, « Plantes toujours vertes », disait Sukinobou de leurs modèles.

Les personnages des estampiers populaires et des sculpteurs de masques et de netsukés, sont pareillement des silhouettes de types, plutôt que des portraits d'individus. Masques des danses de Nô, postérieurs au XIVe siècle, esprits et lutins, à l'expression grimaçante et outrée; Tengou grotesques au grand nez et aux airs prétentieux; vieillards aux chairs molles; trognes tuméfiées et enluminées d'ivrognes; masques de femmes avec une douloureuse expression de dupe résignée; peuple nain des petites breloques sculptées, dont la mode, dès la fin du XVIe siècle; fut si répandue, dieux du bonheur, ventripotents, débonnaires, hilares, démons, guerriers japonais, sages chinois, — tout ce petit monde recroquevillé, asymétrique, grimaçant, riant à pleine gorge ou grinçant des dents; enfin, sur les estampes, artisans, paysans à leur tâche dans l'échoppe ou la rizière, avec les vêtements de leur corporation, ou leur uniforme de chapeaux et de manteaux de paille contre la pluie; lutteurs, grosses balles de muscles et de graisse; héros cuirassés d'écailles, casqués, masqués, hérissés d'antennes, moustachus, colériques; rônins, chevaliers errants, la tête sous un panier; acteurs, le diaphragme dilaté à craquer, les muscles gonflés, gesticulant, grandiloquents : portraits de rôles ou portraits de professions, non point d'individus, tous ces personnages ont l'impersonnalité d'un type.

Et pas plus que les figures, les nus ne vivent de la vie profonde, qu'un Corrège, un Titien, un Rembrandt saisissaient chez leurs modèles, *Antiope*, *Vénus* ou *Bethsabée*. Autant que les Grecs pourtant, beaucoup plus que les Européens, les Japonais avaient l'occasion de voir ou d'étudier le nu : les torses d'athlètes dans les fréquentes séances de luttes, les jambes des traîneurs de voitures et des agriculteurs de rizières, les nus de femmes et d'hommes dans les bains publics, où les sexes mêlés passaient, chaque jour, des heures à grenouiller. Ils voyaient le nu, mais ne le remarquaient pas, non qu'ils fussent incapables de le dessiner ou de le modeler : l'art bouddhique a laissé d'admirables torses[1]; mais, après le

1. Par exemple le torse du Ni-ô du Kôfuku-ji de Nara (XIIIe siècle).

XIVe siècle, pas plus qu'à l'expression de la physionomie, ils n'ont continué de s'intéresser à l'expression des corps. Ils se soucient peu désormais d'exalter, comme jadis les Grecs, la beauté de leur race, la majesté de leurs héros et de leurs dieux. Les nus de l'estampe populaire, ce ne fut jamais de l'art classé publiquement, collectionné, exposé[1]; c'était de l'art clandestin à intentions gaillardes; les netsukés que l'on portait en breloque à sa ceinture étaient toujours drapés. Et c'est à une formule que se ramènent les nus de Harunobou, d'Outamaro avec leurs épaules et leur poitrine tombantes, leurs jambes qui s'amincissent : serties par une ligne cursive, colorées de teintes plates, sans gradations insensibles de nuances, sans ce modelé par ombres et lumières, qui, chez les plus grands dessinateurs de la figure humaine, les Léonard de Vinci, les Michel-Ange, suggère subtilement le relief, ce sont de souples, mais approximatives silhouettes, esquissées de souvenir; elles n'ont ni muscles, ni plans, ni chair que la lumière modèle, caresse, pénètre...

L'art bouddhique mis à part, qui, malgré l'impersonnalité qu'il lui a prêtée, s'est intéressé surtout à l'expression du visage humain et a laissé des portraits admirables de vie, qu'il y a loin entre l'art des Phidias, des Titien, des Corrège, entre l'art d'Occident qui parmi toutes les formes de la nature a exalté la divine forme humaine, et l'art japonais qui depuis cinq ou six siècles ne voit en elle que prétexte à caricature ou à décor!

II

Car depuis six siècles, depuis qu'il a délaissé la grande sculpture bouddhique, le Japonais, veut-il rire et se moquer, esquisse des caricatures d'hommes, ou prête aux bêtes nos ridicules; au contraire veut-il rêver? il se tourne vers les paysages. Des profils indécis de montagnes et de rocs, l'écoulement des torrents et des cascades, l'étirement de lagunes sablonneuses

1. La police interdit d'exposer des nus dans les expositions qu'organisent les peintres japonais ayant étudié en Europe.

sur des lacs ou des golfes, le passage de brumes et de nuées, les fluorescences d'un ciel bas, non plus le sourire du Bouddha ou l'extase de ses disciples, satisfont désormais le contemplateur.

A la fin du XIVe siècle et au XVe siècle, le rêveur bouddhique a changé son point de vue : toutes les sculptures et les peintures antérieures à cette époque nous le montraient replié sur soi, dans la solitude d'un temple, les yeux mi-clos, indifférent aux apparences de l'univers, préoccupé d'échapper par la méditation, l'abstraction, l'ascétisme, au monde d'émotions, de passions, de désirs qu'il porte en soi, tout à sa métaphysique et à son mysticisme, libérateurs d'illusions et de souffrances ; le voilà qui quitte son monastère, aère sa vie monacale et, en pleine nature, les yeux grands ouverts, poursuit sa méditation : au fil de lentes heures canoniales, le tête-à-tête avec un site remplace le tête-à-tête avec soi-même[1]. Mais la succession des divers aspects du paysage, autant que la succession de ses désirs, incitent le contemplateur au détachement mental, à l'exaltation du sentiment que tout n'est qu'apparence, vanité. De l'idée que les êtres ont tous le néant comme origine commune et que leurs diversités s'évanouissent dans l'absolu, lui vient une immense sympathie pour la nature entière dont les aspects solidaires, plantes, bêtes, torrents, nuages, rochers, lui deviennent symboliques de sa vie spirituelle. Et son âme se mire dans les paysages aussi fidèlement que dans sa conscience : le soudain hérissement des rocs au-dessus des nuées, les cascades ruisselantes, les brumes qui prennent leur essor, les fleurs dont les couleurs virent et passent, lui apparaissent comme autant d'images de sa vie, autant d'invites à atténuer son désir de vivre.

1. C'est à l'influence de la secte bouddhique *Zen* (contraction du mot sanscrit *dhyâna*, contemplation), telle qu'elle se développa au Japon pendant la période dite de Kamakura et sous les shôgoun Ashikaga (XIIIe-XVIe siècles), qu'on doit attribuer en partie cette désaffection pour la figure humaine peinte et surtout sculptée, et ce goût pour le paysage bouddhique. Comparée aux anciennes doctrines ésotériques qui inspirèrent l'art japonais pendant les périodes dites de Nara et Heian, cette doctrine Zen représente une simplification du Bouddhisme : débarrassé des discussions d'école, plus populaire, son pessimisme s'accommode aux conditions de la vie commune ; c'est une sécularisation du Bouddhisme régulier des moines : il se diffuse dans les diverses classes de la nation, surtout chez les nobles.

Ces paysages inspirés par la doctrine bouddhique de la secte Zen ne sont pas des portraits de nature japonaise [1]; ce sont des imitations d'œuvres chinoises de la dynastie T'ang [2], des dynasties des Soung du Nord et des Soung du Sud [3] et aussi des dynasties Yuan et Ming [4].

Ils évoquent l'image d'une terre extrême-orientale, comme les statues de bonzes et même du Bouddha rappellent le type mongol. Mais ces paysages comme ces statues nous frappent

1. Vers la fin de la période de Fujiwara (fin XIe siècle, XIIe siècle), il y avait eu une école japonaise de paysages. Les nobles et leurs femmes peignent sur des *fousouma*, cloisons de papier, sur des *biobou*, paravents, des sujets empruntés aux poèmes japonais, des sites montagneux, des promenades fleuries, des paysages lunaires, des chasses, des fêtes galantes. Comme spécimens de ces paysages exécutés selon le canon de l'école du Yamato, citons deux paysages sur paravents (reproduits dans S. R., V et VII) : paysages échafaudés, maisons enfouies sous des arbres en fleurs. Ce sont les prototypes de nombreux paysages de l'école Tosa (à partir du XIIIe siècle). La minutie du trait, la vivacité du coloris, sans parler du style, suffisent à distinguer ces paysages enluminés, miniaturés, des esquisses rapides et monochromes des paysagistes bouddhiques du XVe siècle.

2. VIIe-IXe siècles. Cf. les paysages de montagnes, de gorges, de torrents, de cascades, par Wu Tao-tzu, VIIIe siècle (S. R., III), et la chute d'eau par Wan Wei, VIIIe siècle, au musée de Kyôto (S. R., II), chef-d'œuvre d'impressionnisme et d'émotion : au premier plan, un rocher et une petite touffe de fleurs dominant l'abîme; entre deux brouillards montant des rapides et du ravin, la masse d'eau qui vient on ne sait d'où, qui tombe on ne sait où, épaisse, lisse, luisante, emportée d'un glissement vertigineux. Et l'on a l'impression d'une forme éternelle : la même chute d'eau avec la même courbe, composée pourtant de milliards de molécules toujours différentes.

3. 960-1259. Cf. les kakémonos de Mu-chi (Mokkei), *Pa-ko et branche de pin* (S. R. VII), *Couvre-feu à un temple éloigné* (S. R., V); de Chaochang (dyn. Soung du Nord, 960-1126); de Ma Yuan (dyn. Soung du Sud, 1127-1259) (S. R., VIII); de Ma Kuei, frère aîné de Ma Yuan (S. R., IX).

4. 1280-1367, et 1367-1643. C'est du style cursif (sôsho), des esquisses vigoureuses, des courbes hardies, de la simplicité, de l'habileté, de la puissance d'évocation des Mu-chi, des Ma-Yuan que s'inspirent les artistes japonais de la période de Higashima (milieu du XVe siècle), Jôsetsou, prêtre chinois de la dynastie Ming, qui, naturalisé Japonais, introduit au Japon ces monochromes esquisses bouddhiques, Shoûboun, son disciple, qui inspire lui-même Sesshoû, prêtre de la secte Zen, puis Sôtan, Kanô Masanobou qui, vers la fin du XVe siècle, fonde l'école Kanô; son fils Kanô Motonobou, sectateur de la doctrine Zen, et qui vit au Daitoku-ji de Kyôto; Nôami, disciple de Shoûboun, son fils Geiami, et son petit-fils Sôami. — Cf. quelunes des œuvres de Shoûboun, *Crépuscule d'automne* (S. R., III); *Rochers et pins* (S. R., VI); de Sesshoû des paysages des quatre saisons (S. R., IX et X); de Motonobou, les huit fameuses scènes en Hsiao et Hsiang (S. R., I), et ses admirables panneaux du musée de Kyôto : vagues déferlant sur des rochers schisteux....

moins par les traits singuliers d'une terre ou d'une race, d'un site ou d'un individu que par la singularité du sentiment qui les anime : montagnes disloquées, pointant en fers de lances; gorges écumeuses de torrents; kiosques, pagodes, rocs en surplomb au-dessus de lacs ou de rivières; pins dont les branches s'ouvrent sur l'abîme comme de grands doigts noueux, crispés, inquiets de ne trouver nulle part de prises; ces quelques détails instables dans ces paysages sans bases, sans plans, sans perspectives et monochromes, sont là, non pour caractériser un site, mais pour suggérer, chacun à sa manière, la même émotion bouddhique.

Une douzaine de coups de brosse plus ou moins appuyés, quelques touches de sépia de valeurs inégales, et le paysage flotte comme un mirage sur une mer de vapeurs; hors les nues, surgissent la courbe d'un rivage, la crête déchiquetée d'un pic, fantastiques comme l'éclair jaillissant de l'ombre; les nuages dépècent les membres épars du paysage qui s'éparpille comme songe en fumée, — apparences discontinues dans cette brume de rêve, repères pour la rêverie bouddhique : le contemplateur isolé, bercé par leur flux et leur reflux, dans un coin songe. Accroupi sous un frêle abri de bois, de papier et de chaume, il pose sa vue sur un paysage limité; jamais il ne cherche l'horizon libre que l'on découvre d'un sommet ou sur la mer; il a choisi un creux pour méditer devant un mur de roches, devant la courbe immuable d'une cascade, devant la conque d'un lac aux eaux lourdes, qu'épaississent des javeaux, des herbes et des joncs; c'est à peine si, çà et là, une fissure dans la roche sollicite son imagination d'embouquer quelque vallée sinueuse : tout le ramène à soi; point d'issue dans le paysage par où sa rêverie puisse s'évader; les rochers où elle se heurte lui en renvoient fidèlement l'écho; la brume ouate les lointains et rapproche le ciel; dans le cadre fixe et proche que de son point de vue il a soigneusement repéré, guettant la mobilité des apparences, il est à l'affût de l'émotion que doit lui donner le spectacle de l'aube, du crépuscule, des saisons, quand la nature hâtivement se dépouille de sa vêture familière et que très vite se nouent ou se dénouent, s'abattent ou s'envolent ses voiles.

Heures, saisons, où l'univers devient bouddhique parce qu'il

illustre cette vérité que tout passe. C'est le crépuscule : les ombres s'allongent, les brumes houssent peu à peu de leurs voiles gris, collines, lacs, forêts; avant de défaillir dans la nuit, le paysage se recueille, tandis que les êtres qui le peuplent, s'activent. La pensée du soir hâte leurs passages : les barques gémissantes sous la tension des avirons et de la voile tirent vers le port; les caravanes emplumées gagnent en criant leurs remises; l'errant pousse son buffle vers le gîte éclairé; les voix de l'automne sortent des bois; le lac bat ses bords; les roseaux heurtent leurs glaives; la lune monte silencieuse; au bruit du couvre-feu, les émotions de l'âme, comme les oiseaux du ciel se débandent... A l'aube aussi, quand la nature s'éveille, s'étire, se délivre des brumes, secoue ses ombres, même beauté philosophique d'un coup de lumière, d'un passage de voiles, d'oiseaux, de sons de cloches, et même beauté des saisons, quand, au printemps hâtif, l'éclosion et la déclosion des fleurs de prunier et de cerisier sur le fond immuable d'arbres toujours verts, la volubilité des torrents et des cascades en été, la subtilité mouvante des brouillards et les derniers éclats des érables et des chrysanthèmes en fin d'automne, le glissement de la lune sur le linceul de neige en hiver, rythment par strophes la fluidité des apparences.

En ces étranges paysages de rêve, les trois dimensions se rapprochent pour ne plus former qu'un écran où rôdent sans liens quelques formes, quelques ombres. Étrange nature, si différente de notre solide monde d'action, qui a du poids, du volume, tout en prises et en résistances! rêve de ce contemplateur bouddhiste pour qui l'illusion de la personnalité est la racine de la douleur! Le monde, c'est lui; il est ce monde fait d'apparitions, de lueurs fugaces dans la brume qui s'écoule. Que lui importent l'aspect fixe des choses, leur consistance, leur inertie, par quoi elles s'opposent à notre massive personne et se disposent à recevoir notre emprise! Lui, c'est sur le changement qu'il attache son esprit, sur le changement qui, sans cesse dissolvant l'univers et son moi, les mêle. S'étant renoncé, il est dans les choses ou plutôt il est épars dans l'atmosphère qui enveloppe, pénètre, volatilise toutes choses. Comme la brume, sa rêverie rôde dans tous les coins du paysage, les explore, s'y blottit : elle est cascade qui glisse, roche gélive

qui éclate, arbre penché sur l'abîme, rosée qui, sous le soleil, se sublime en gazes mouvantes, nuage radieux de lune, soudain s'évaporant à jamais dans la nuit, multitude de sons, sons de cloches, sons de voix, sons de brise, expirant sur le lac au crépuscule, et toutes ces teintes, ces formes, ces sons, ces émotions, ces désirs discontinus, elle les entraîne au néant, fondus dans le sentiment qu'ils ne sont que l'ombre d'un rêve.

Frémissement, tremblotement de cette nature bouddhique; ce n'est pas l'allégresse d'une de ces matinées de printemps qu'anime l'amour créateur, c'est la tristesse de choses qui se défont au crépuscule. Fantôme inconsistant, projection illusoire du néant, cette nature nous prêche, par toutes ses apparences évanescentes, le renoncement à la grande douleur de vivre. Ainsi le contemplateur des paysages reprend le sermon bouddhique qu'avait développé, sept siècles durant, le contemplateur des temples.

Son détachement des apparences, on le devinait jadis à son immobilité, à ses yeux mi-clos, à son air abstrait et distant, à son sourire joyeux, un peu méprisant; mais les apparences qu'il méprise, on ne les voyait pas, on les entrevoyait, très lointaines, à travers son regard, entre ses deux paupières, comme au crépuscule les feux du soleil disparu ne se laissent plus deviner qu'à leur dernier rayon entre deux nuages. Dans les paysages au contraire, le contemplateur impassible, on le voit à peine, embusqué dans un coin du kakémono; mais son rêve envahit le grand écran de l'univers et, sur le flot des apparences qui se précipite, on voit s'allonger son ombre immense comme au lever du soleil la forme d'un pic se projette sur la mer des nuages.

***

Au Japon les sites subsistent, dont les rêveurs bouddhistes tissèrent jadis leur rêverie. Non contents de reproduire inlassablement les huit fameuses scènes chinoises en Hsiao et Hsiang, sur la côte méridionale du lac Toung-ting [1], qui sont

1. Voici ces huit beautés groupées en quatre dyptiques : couvre-feu à

en Chine les thèmes les plus célèbres du paysage bouddhique, les Japonais les japonisèrent dans les huit beautés du lac Biwa : coucher de soleil à Seta; lune d'automne vue d'Ishiyama; neige, un soir, sur Hirayama; cloche du crépuscule à Miidera; bateaux aux voiles déployées revenant de Yabase; ciel brillant, nettoyé par la brise à Awaza; pluie nocturne à Karasaki; troupes d'oies sauvages s'abattant sur Katata. Mais, à nos yeux, désembrumés de bouddhisme, combien les plans et les teintes de ces paysages, dans leur solidité et leur éclat, paraissent, aujourd'hui, différer de la débâcle d'images monochromes, que jadis ils provoquèrent! C'est que ces huit beautés crépusculaires et saisonnières qui, il y a quelque dix siècles, ne furent que subtiles impressions de nature, éprouvées, un beau soir, par un artiste inconnu, sont devenues peu à peu des catégories abstraites et fixes où les deux peuples ont rangé leurs émotions de nature. La forme singulière du site lui-même, les artistes l'ont oubliée à mesure qu'ils se souciaient davantage de suggérer l'idée bouddhique qui lui était primitivement associée et qui était devenue l'essentiel. Étrange sujet de paysage que le « couvre-feu à un temple éloigné! » Primitivement cette émotion non plastique s'associa à la vue complète d'un des huit sites; mais la vision de nature s'est simplifiée, n'a plus été qu'un prétexte à évoquer l'idée bouddhique dans des imaginations averties. Le second terme de l'association a supplanté le premier, et l'entraînement des amateurs chinois et japonais à teinter de philosophie les aspects de l'univers devint tel que leur admiration fut acquise aux paysages les plus schématiques : ce fut, parmi les artistes, à qui saurait le mieux de quelques touches de sépia, bien noires et posées avec fougue, donner le branle à une indéfinie procession de songes [1].

un temple éloigné, coucher de soleil sur un village de pêcheurs; beau temps sur un village montagnard, barques au large regagnant leur port; lune d'automne sur le lac, oies sauvages s'abattant sur une plaine sablonneuse; nuit pluvieuse, neige sur le lac. Cf., reproduites dans *Selected Relics of Japanese art*, ces huit vues par le chinois Mu-chi (dynastie Soung) (S. R., V), par les artistes japonais Sôami (S. R., II), Shôkei (S. R., III), et surtout Kanô Motonobou (S. R., I).

1. Même phénomène en poésie : dès la fin du xve siècle, et surtout au xviie avec Bashô, le *hokku*, petite poésie de 17 syllabes, réussit à suggérer par de minuscules esquisses de paysages, les préceptes bouddhiques de la secte Zen. Cf. l'article de M. B.-H. Chamberlain : Bashô and the Japanese Epigram, *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, septembre 1902.

Plus éloquents que ces sites naturels, subsistent encore certains jardins du vieux Japon, reposoirs bouddhiques où officièrent jadis des initiés. Qu'ils convenaient bien à des hommes vivant dans un monde d'émotions et d'abstractions plutôt que de réalités et de faits, les fameux jardins que dessinèrent aux entours de Kyôto, du XIVe au XVIIe siècle, des artistes comme Sôami et Kobori Enshû, pour des shôgoun ou des nobles, qui, la tête rasée, couverts de voiles rituels, s'isolaient du monde et devenaient inkyo! Kinkakuji, Ginkakuji, Katsura, Daitokuji, Nanzenji, Myôshinji.... Voici encore l'isolement du jardin en miniature, qu'enclosent des rideaux de grands arbres, et voici le lac semé d'îlots rocailleux et de lagunes sablonneuses, les ruisselets, les cascatelles, les chaînettes de collines, les pierrailles, les bosquets d'arbres nains et les pins déhanchés, qui, métamorphosés par les heures, les saisons et surtout par le rêve du contemplateur, symbolisaient dans le raccourci de quelques pieds carrés toute l'instabilité de l'univers; et voici les plateformes de sable, les kiosques de bambou d'où l'on guettait la lune d'automne, les petites maisons de bois et de papier, frêles suggestions de maison, où l'on se réunissait pour les exercices de cérémonie de thé, de respiration d'encens, d'arrangement de fleurs. Mais de ces paysages de musée, aussi recueillis dans leurs retraites campagnardes que les statues de Bouddha dans les temples proches, c'est le squelette seul qui subsiste, depuis qu'ils ne sont plus embus de rêve. L'âme s'en est allée de ces paysages qui étaient surtout des états d'âme : les bois et les papiers des kiosques et des maisons ont été rafraîchis, rajeunies les vieilles pierres de la « contemplation extatique », entretenues les fontaines « où se baigne la lune »; mais où sont les imaginations des contemplateurs d'antan qui animaient de fantasmagories bouddhiques ces symboles de paysages?

Le rêve qui s'est concentré là, le rêve d'une petite secte d'initiés, s'est évadé peu à peu de ces sanctuaires, puis s'est diffusé dans le peuple entier; le goût d'une élite est devenu le goût de cette race de raisonneurs et surtout de visuels qui vivent assez détachés de la réalité, mais qui sans cesse retournent aux chers paysages pour en détacher de courtes esquisses symboliques, de brèves peintures de leurs émotions. L'impassibilité

des statues bouddhiques a toujours dépassé leur faiblesse métaphysique et leur incapacité à désespérer complètement de la vie; mais en eux subsiste toujours l'esprit du contemplateur bouddhique de paysages : l'effacement de la personnalité, le don de s'oublier et d'entrer en sympathie avec les choses, les fleurs, les bêtes, — un sens aiguisé de l'éphémère.

Sens vif, rapide, étonnement fin et juste chez ces visuels accoutumés de régler leur vie morale sur le rythme des heures et des saisons. La nature leur est peut-être moins conseillère qu'autrefois d'un mélancolique détachement des choses; mais l'allégresse, la jouissance qu'elle leur inspire sont encore teintées du sentiment qu'il faut se hâter d'aimer ce qu'on ne verra pas deux fois. Plutôt que l'idée austère de la vanité de l'existence, c'est une agréable impression de fraîcheur que leur suggère maintenant en été une cascade, et ils trouvent plaisir à pendre dans leur alcôve, durant la canicule, un paysage de neige, à lui substituer un paysage fleuri, dans le temps que l'hiver gèle l'inchauffable maison de papier et de bois, comme il y a plaisir à se réunir entre amis dans les auberges riveraines de la baie de Tôkyô pour suivre sur le ciel d'automne l'ascension et la déclinaison de la lune solitaire; mais c'est toujours l'écoulement des cascades, la fuite des saisons, le glissement de la lune, images classiques de l'éphémère, que le joyeux peuple d'aujourd'hui, comme les ascètes de jadis, se plaît à contempler. Que l'on compare une estampe haute en couleurs d'Hokusai à un kakémono de Motonobou : le paysage a perdu sa discontinuité, sa monochromie, ses brumes, sa solitude, sa généralité, son silence bouddhiques; les plans de l'estampe se rejoignent et naturellement s'étagent, non plus dans un paysage de rêve, mais dans un site reconnaissable du Tôkaidô, du Fuji, du lac Biwa; les terrains, la mer, le ciel, se colorent et se vernissent de tons vifs et, sous les cerisiers en fleurs, des bandes de joyeux drôles boivent du saké, jacassent, prêtent l'oreille aux nasillements des luths, aux chants des geishas, ou suspendent de petits poèmes aux arbres; mais c'est toujours la même rapidité de vision à saisir les nuances des crépuscules, des saisons, le même enthousiasme à célébrer le renouveau de vie que l'on tire de la contemplation des pay-

sages frémissants, mugissants[1], et c'est toujours la même morale qu'inspire la joie de l'heure : choses du monde goûtées à satiété ne dispensent que tristesse....

III

Comme ils se penchent sur les paysages, sur les fleurs, sur les bêtes! On dirait que, libérés d'une séculaire emprise étrangère, ils reviennent à leur naturel qui est de s'intéresser moins à la forme humaine qu'à toutes les autres formes de la nature.

Au Nishi Hongwanji de Kyôto, aux nécropoles des Tokougawa à Nikko, à Shiba, à Ueno[2], vers la fin du XVIe et au XVIIe siècle, il n'y a plus trace de cette monumentale sculpture bouddhique, qui, représentant en ronde bosse la figure humaine, reste détachée de l'architecture qui l'abrite, art mobilier venu d'ailleurs : c'est une sculpture immobilière de bas-reliefs, adhérant aux bâtiments qu'elle décore, sculpture impressionniste de nuages, de fleurs, d'arbres, d'animaux. Reprise subite, violente de la nature : comme si les temples bouddhiques qu'avaient hantés pendant des siècles de grandes statues d'hommes, une fois désertés et béants, avaient été envahis par une poussée vigoureuse de lianes, d'arbres, de fleurs, par une irruption de bêtes, d'oiseaux, et que tout cela se fût répandu et niché partout. Aux rampes des escaliers, aux balustrades des clôtures, aux façades des bâtiments, aux linteaux ajourés des portes, sur les panneaux de bois sculptés et peints, les paons solennels éparpillent leurs longues plumes parmi les pivoines, les fleurs de pêcher, de prunier, de cerisier;

1. Dans sa préface à la *Mangua* de Hokusai, Hanshu Sanjin dit : « Les traits et l'extérieur des hommes expriment admirablement leurs sentiments d'espérance et de désillusion, de souffrance et de joie. Mais les montagnes résonnantes et les torrents mugissants, les arbres qui frémissent et les plantes ont aussi leur caractère particulier, et les oiseaux, les reptiles et les poissons, tous enfin sont pleins de force vitale et nos cœurs se réjouissent de considérer une telle splendeur de bonheur et de jouissance répandue par le monde.... » Cité par Tei-San, *Notes sur l'Art japonais, la Peinture et la Gravure*, pp. 206, 207.

2. C'est l'art d'Hidari Jingoro (1594-1634) et de ses élèves. On lui attribue la porte sculptée du Nishi Hongwanji, et à Nikko deux éléphants et un chat.

les oiseaux de marais se dandinent, le cou allongé dans les hautes herbes; les oiseaux de mer filent, pattes repliées, au-dessus des vagues, entre les nuages. Sous les toits en auvents des grandes portes, sculptés dans le fouillis des encorbellements, rampent les éléphants, les tigres, les singes, les chats, les dragons blancs, les dragons d'or. Et les oiseaux, les poissons, les insectes, les dragons, les nuées, les vagues, les bambous, les fleurs de cerisier, les chrysanthèmes s'installent aussi sur les netsukés, les laques, les gardes de sabres, les grès, sur toutes les surfaces d'ivoire, de bois, de métal, de terre, mêmes minuscules, — partout où ils peuvent serpenter, glisser, sauter, s'étirer, s'ébattre.

Hiboux, aigles, faucons courroucés, phénix et coqs hérissés, hérons blancs aux plumes immaculées, rossignols et chardonnerets, tigres veloutés, biches au poil doux, guenons épuçant leurs petits, scarabées de bronze vert, libellules d'émeraude, chenilles, lézards, tortues, grenouilles : inoubliables silhouettes esquissées par les Kôrin, les Okyô, les Gankou, les Sesson, les Hokusai, les Hiroshigé et tellement plus ressemblantes, plus vraies que les meilleures figures de femmes d'Outamaro! Gent poilue, emplumée, écailleuse, que d'observations patientes, que de souvenirs de leurs caractères, de leurs mœurs, suppose la moindre esquisse de ces biches surprises, la patte levée, les yeux dilatés, de ces oiseaux saisis en plein vol, de ces poissons en pleine lutte contre le courant, et qu'il fallait que la forme humaine hantât peu l'imagination de ces artistes, sinon eussent-ils été de tels animaliers[1]? Esquissent-ils la figure humaine, ils se contentent d'évoquer un type; s'agit-il d'un animal, il semble qu'ils portraiturent un individu, tel carpe, tel oiseau de proie.

Notre art est trop sollicité par la forme humaine pour repré-

1. Pour esquisser un animal en cinq traits et fixer son caractère, les Japonais ont la candeur et la vérité de vision des primitifs : comme eux ils sont purs d'anthropomorphisme. Rien ne rappelle autant les étonnants *Rennes affrontés* de la grotte de Font-de-Gaume (Dordogne), un des chefs-d'œuvre de l'art quaternaire, reproduit dans Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, I, p. 244, ou le *Bison bondissant* de la caverne d'Altamira (Espagne), p. 104, que les esquisses d'animaux de Kôrin. Même manière de suggérer l'épaississement du poil sur la croupe ou le cou de la bête, par l'élargissement du trait.

senter les bêtes au vif. Sur les animaux de notre art occidental, que, décoratifs, ils se couchent ou se cabrent bellement dans des parcs, ou que, domestiqués, ils se groupent docilement en troupeaux et paisiblement défilent, on sent l'emprise du maître. Chiens, chats, lapins en quête de caresses[1]; gibier, poissons, cadavres comestibles disposés autour d'ustensiles de cuisine[2] : on devine toujours à quel divertissement ou à quelle sauce sont destinées les bêtes de nos tableaux; les animaux sauvages en pleine vie, en pleine action, chassant, luttant, mangeant, hurlant, mourant, quelle place occupent-ils dans nos musées encombrés des images des hommes?

Les animaux de Vittore Pisano sont de fines bêtes de cour, au poil poli, mais au cou pelé par le collier. Les lions esquissés par Rembrandt sont des bêtes de ménagerie, rois en exil qui s'ennuient devant les quolibets des badauds. Les éléphants de Barye trottent, ses tigres rôdent, ses grands carnassiers dévorent, mais quelle différence entre les architectures puissantes de ces pesants quadrupèdes et les silhouettes cursives des rapides oiseaux et poissons, bêtes familières aux animaliers japonais! L'art de Barye est méditerranéen, inspiré des bas-reliefs égyptiens, assyriens et grecs; robuste, physionomique, il étudie l'anatomie d'un lion, tout comme s'il s'agissait d'un héros humain. Mais a-t-il la verve, le pittoresque, la fantaisie, l'imprévu de l'art d'un Japonais? et nous donne-t-il, d'emblée, comme un portrait de bête d'un Hiroshigé, l'impression de vie libre, de caractère sauvage, tout à fait étrangers à notre monde humain?

Notre art occidental anthropomorphise aussi les paysages. Ruysdaël dessine un nuage et Théodore Rousseau un arbre, comme Holbein dessinait la tête ou la main d'Érasme : c'est la même lutte acharnée avec la personnalité singulière du modèle, la même exactitude passionnée pour que le portrait en soit tout à fait ressemblant. Tel de nos paysagistes modèle les

1. Par exemple, les chiens des *Pélerins d'Emmaüs* ou des *Noces de Cana*, de Véronèse, du *Philippe IV* de Vélasquez; le chat de l'*Olympia* de Manet; le lapin de la *Vierge au lapin* de Titien.

2. « Le bœuf écorché » de Rembrandt; le gibier mort de Jan Weenix; les basse-cours de Melchior d'Hondekœter... La « raie » de Chardin fait une grimace humaine.

nuages comme un sculpteur modèle un nu, et c'est en observant les nuées que Carrière ou M. Rodin ont dû découvrir les grandes arabesques qui, dans certaines de leurs figures tourmentées et embrumées, relient les valeurs, les plans, les volumes essentiels des corps et des visages, — corps qui languissamment ou furieusement s'enlacent comme les nuées en un chaud crépuscule d'été, visages qui traversent obliquement la toile, pareils à des nuages que perceraient deux rayons, deux regards, qu'un faible soleil teinterait ici d'un rose de lèvres, là d'un or de tresses, et tous ces êtres s'éveillent de leurs rêves avec la lassitude de nuées s'étirant hors des brumes.

Rembrandt et Théodore Rousseau, lorsqu'ils gravent ou peignent leurs « Trois arbres », Ronsard, Châteaubriand, Millet, quand ils s'apitoient sur la mort de la forêt de Gastine, des sycomores de Bretagne ou des chênes du Dormoir, tous ont en tête l'image d'un ancêtre aux grands gestes inquiets, d'une âme humaine qui souffre au cœur de l'arbre [1].

Au Japon, pays de grands vieux arbres, les artistes ne s'intéressent qu'à des pins de médiocre stature, déhanchés, minaudiers, ou à de souples herbacées qui ont l'éphémère gracilité et l'impersonnalité de leurs silhouettes de femmes : des portraits d'espèces suffisent à leur goût de décorateurs, l'espèce pin, l'espèce bambou. Les nuages de leurs estampes, brumes amorphes traînant au ras de terre, ils les schématisent en lignes parallèles, sans se soucier des silhouettes que notre rêverie se plaît à suivre aux ciels d'Occident, fins *cirrus*, déployés nonchalamment en longues écharpes soyeuses, transparentes, effilochées; *cumulus* géants, aux architectures massives, qui, la base sur l'horizon et la crête au zénith, semblent dormir au ciel et qui se déforment sans cesse, comme change d'expression un visage, nacrés au matin, dorés au coucher du soleil, livides à jour faillant; nuées chargées d'eau qui, chassées par le vent, processionnellement défilent, vers le soir, comme un troupeau poussé vers l'étable... Un paysage de Ruysdaël,

1. Ne vois-tu pas le sang lequel dégoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?
Sacrilège meurtrier....

RONSARD.

on le regarde droit au ciel, comme on va droit aux yeux d'un portrait d'homme : le ciel nuageux, les coups de soleil et les ombres qu'il dispense, donnent aux terrains leur aspect réel, leur solide architecture. A côté de nos paysages classiques, aussi fermement construits que la figure humaine chez les maîtres par une opposition de lumières et d'ombres, les paysages japonais, sans nuages, sans ombres portées, tout en lumière diffuse, ont toujours pour nos yeux un rien d'irréel, de fantastique, d'illimité.

C'est sous l'influence des Japonais que M. Claude Monet et les Impressionistes ont déshumanisé le paysage classique : chez eux, plus de traces d'anthropomorphisme, plus de portraits d'arbres ni de nuages, mais un motif d'arabesque très simple, presque schématique : une meule, un rideau d'arbres prenant leur envol comme une bande d'oiseaux, quelques nénuphars ocellant un reflet de lumière argenté ou doré, qui, sur l'eau, s'étale comme une plume de paon, et, entre ces repères, toujours les mêmes, la mobilité des apparences, jeux d'ombres et de lumière, neige, givre, brumes, — une poésie cosmique. Que pendant cinq ou six années un artiste se soit déshumanisé au point de vivre penché sur la même vasque d'eau vive où, parmi les reflets des nuées et des coups de soleil, des plantes et des arbres de la rive, des herbes du fond, feuilles et fleurs de nymphéas tressent des atolls au fil du courant ou bien dérivent solitaires ; que plus attentif aux frémissements de l'eau, aux mœurs des nénuphars et à des reflets qu'aux formes familières et réelles de notre univers et de nos semblables, il ait peint quarante-huit toiles dont les différences de points de vue du contemplateur et les changements d'heures et de saisons sont les seuls éléments de variété, ce n'est une surprise pour nous Occidentaux que parce que c'est la stricte application d'une formule que les Japonais ont popularisée dans leurs albums d'esquisses et d'estampes.

Grâce aux Hollandais installés près de Nagasaki, Hokusai, vers la fin du XVIIIe siècle, et à sa suite Hiroshigé et d'autres estampiers apprirent quelques règles de perspective, l'art d'ordonner et de relier les plans d'un paysage et de l'amarrer, alors que, dans les kakémonos bouddhiques, il vague et dérive sur des brumes ; mais à cette technique se limite cette influence

occidentale, qui n'apparaît ni dans la coupe des paysages japonais, dont les premiers plans sont dessinés avec leur volume réel[1], ni dans les couleurs ou dans les valeurs des terrains, des mers et des ciels, ni surtout dans le style. Pourtant les paysages des Hollandais n'étaient pas, comme ceux des Italiens, de simples décors servant de fond à une figure humaine; les personnages, souvent ajoutés aux paysages de Ruysdaël, y restent épisodiques, inutiles. Mais qu'une figure humaine rôde ou non sur la toile d'un Hollandais, peu importe : le paysage reste empreint d'anthropomorphisme; ce ciel, chargé d'un ou deux grands nuages dont on n'oublie pas la figure, ce grand arbre, ce gros buisson, dont la forme tourmentée résiste depuis plus d'un siècle au vent du large, disent assez que c'est vainement que les artistes hollandais ont cru rompre avec la superstition envers la forme humaine, forme privilégiée. Sans qu'ils s'en doutent, la voilà qui reparaît dans leurs arbres, dans leurs nuages : ils ne s'intéresseraient pas au caractère de tel nuage, de tel arbre, et ne les dessineraient pas ainsi, s'ils n'étaient d'une race qui a formé son œil et son goût, des siècles durant, à détailler des caractères d'hommes. La personnalité du Japonais n'étant pas accoutumée à se camper au centre de tout, la forme humaine ne s'interpose pas impérieusement entre la nature et lui : il n'admire pas seulement les arbres ou les nuages à qui il puisse prêter une individualité quasi humaine; surtout l'effort d'art ne lui paraît pas consister à portraiturer le plus exactement, le plus complètement la personnalité de ces nuages, de ces arbres; c'est assez pour lui de l'évoquer abrégée, dans la mesure où elle sert à signifier l'émotion que tout se défait et s'écoule, et qu'il faut cueillir la joie présente.

Les paysages familiers d'un peuple n'ont rien de si simple, de si imperceptible qu'il n'y entre des manières qui décèlent sa personnalité : derrière les ciels, les terrains de Ruysdaël ou de Rembrandt, j'entrevois une caboche de Hollandais, solide, grave et sourcilleuse; ce sont des « images de femmes de ce

1. J'ai insisté sur la manière différente de couper un paysage qu'ont un estampier japonais et un paysagiste occidental dans un article de la *Revue de Paris*, 15 septembre 1905, *Sur le Paysage japonais*.

monde éphémère » que j'associe à la grâce éparse des sites où rôde le rêve impersonnel des Japonais.

Et les paysages ont l'âme des formes qui les peuplent : il y a une émotion dramatique, tragique, une grande mélancolie, de la pitié et de la bonté, bref de l'humanité dans une eau-forte de Rembrandt ou dans un paysage de Millet : décors de volontés qui luttent, de consciences qui souffrent, le ciel y reflète de la misère humaine. Par contre, si vernissé qu'il est imperméable à la douleur, et disposé, par un esthétisme raffiné, à ne recueillir que de la joie, petites joies de surprise, agréments imprévus de gaieté ou de couleur qui passent, le décor japonais n'est jamais dramatique, et quand il est lyrique, c'est d'un lyrisme hautain, impassible qui dénonce l'illusion de la personnalité.

La figure humaine hante aussi notre goût occidental : hors de la gaine cannelée d'une colonne antique, nous voyons pointer, sous les petits plis droits des voiles, un genou, un sein de vierge et c'est la *Coré* de la frise des Panathénées, la *Cariatide* de l'Érechthéion. « Les belles filles que vous aurez vues à Nîmes, écrivait Poussin à M. de Chantelou [1], ne vous auront pas, je m'assure, moins délecté l'esprit par la vue que les belles colonnes de la Maison Carrée, vu que celles-ci ne sont que de vieilles copies de celles-là. » Au vieux portail de Chartres, les rois et les reines s'allongent et s'étrécissent en fûts de colonnes. C'est des impressions évoquées en nous par la beauté du corps humain qu'est abstraite notre idée générale de la beauté : pour juger d'un sonnet, suivant le conseil de Pascal, inconsciemment nous nous demandons ce que serait une femme sur le même modèle [2]. Notre art décoratif vit de symétrie et de mesures :

1. 20 mars 1642.

2. « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le bon goût... Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que d'en considérer la nature et le modèle, et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle là. » *Pensées*, Ed. Havet, art. VII.

la beauté du corps humain ne tient-elle pas à la symétrie de ses membres et à leurs proportions? et des objets symétriques, de dimensions strictement égales ne se prêtent-ils pas à merveille à notre industrie? L'asymétrie, au contraire, est la règle de l'art décoratif des Japonais : sans grand souci des règles que nous dérivons de l'analyse de la beauté humaine, ils ne se plaisent qu'aux irrégularités, aux fantaisies, aux raretés, aux singularités de la nature. Ils jonchent leurs jardins de pierres bizarres, qui n'ont jamais été taillées par l'homme, pierres gélives, érodées, éclatées, et ne leur prêtent qu'un symbolisme abstrait : telle symbolise la paix, telle autre la chasteté, telle autre la vieillesse. Devant un pic aux formes étranges, ils n'en cherchent jamais la ressemblance avec la tête d'un homme illustre...

LOUIS AUBERT

(A suivre.)

VIVRE NOBLEMENT[1]

II

On lit dans les comptes minutieusement établis par M. Nicolas de la Haye[2], tuteur des mineurs Lanuzouarn :

15e janvier 1578. — Ledit tuteur délivra lui-même à Guyon, messager ordinaire de Paris, un pacquet de lettres pour les faire tenir au sieur de Lanuzouarn, auquel messager ledit tuteur paya pinte de vin. . . . . 5 sous.
Et audit messager, en plus pour sa peine 8 sous 4 deniers.

Si le jeune Lanuzouarn, fils petit, n'eût pas été nourri là-bas dans les bonnes lettres; si Guyon, messager ordinaire, n'eût pas eu réputation d'habile commissionnaire à Paris, pour laquelle ville gagner il lui faut douze jours de cheval; si M. Nicolas de la Haye, tuteur, venu tout exprès à Morlaix, n'eût point songé par chicherie qu'au lieu de dîner chez l'hôtelier, qui tient enseigne du Cheval Blanc et qui ne donne point même les os gratis, il pourrait avoir sa repue chez son bon ami François le Gac de Coatlespell, le dit Nicolas de la Haye n'eût point rencontré ce jour-là M. de Kergus et autres, qui dînaient, hommes rien qu'entre soi, à la fortune du pot, chez

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

2. *Archives du Finistère.* Nicolas de la Haye, écuyer, seigneur de Kerlaudy, Roc'hou et Trégoadalen, fils de Perceval de la Haye et de dame Marguerite de Lanuzouarn, était l'oncle de ses pupilles, — oncle à la mode de Bretagne.

ledit sieur de Coatlespell. Et tout nous porte à conclure raisonnablement que sans toutes ces circonstances, chacune menue, M. de Kergus aurait « annoncé », dès ce présent mois de janvier 1578, son vouloir de vivre noblement.

Il en avait touché trois mots à M. Bernard le Bihan, sénéchal de Morlaix, puis à pieux et discret messire Yves Tanguy, vicaire de Saint-Melaine, le premier pour la formalité devant les magistrats royaux, l'autre pour le prône aux messes, tant basses que chantées. Il tenait la chose faite. Seulement, il avait calculé sans le diable, qui prenait ici la figure de M. Nicolas de la Haye, dont les torses objurgations, démonstrations, séductions quasi-maléfiques ébranlent M. de Kergus.

Le sire de la Haye, fort heureux de s'ingérer par une si bonne occasion dans les affaires de M. de Kergus, n'a pas attaqué tête baissée comme un étourneau, sitôt le potage. Tassé dans son pourpoint de serge brun-roux, il a chanté d'abord la jérémiade, sans modération, plaintes en long, plaintes en large, sur le soin de sa tutelle, sur les peines, tracas, affres et anxiétés résultant de la gestion des biens et domaines de ses pupilles mineurs et les soucis de l'éducation du jouvenceau, sieur de Lanuzouarn!... Mé Dieu, faut-il que le plus jeune de la couvée ait été justement le mâle, et chétif?... Ce furent, de tout temps, ménagements et mignotages autour de ce rejeton, caprices de petit seigneur qu'il fallut bien accomplir malgré le coût; un tuteur souffre de tout dommage à la bourse, puisqu'il lui faut en justifier, et qui sait? même en bien pâtir, se voir un jour chicaner, éplucher, discuter, rectifier quand viendront les comptes rendus[1]!...

Or, depuis que le sieur de Lanuzouarn, a poussé de taille et

1. Les comptes de tutelle, dont un détail justificatif devait être remis quand la tutelle prenait fin, étaient contrôlés en effet, avec une intransigeance très sévère et très stricte, par une Commission de vérificateurs « nommés pour ce », nobles hommes non-parents, auxquels on adjoignait un magistrat. En ce qui concerna l'entretien de ses pupilles, les comptes du sieur de la Haye furent à peu près acceptés; mais au contraire ils furent fortement frappés de rabais dans les chapitres de fournitures par le tuteur, ou de frais généraux, de dépens extérieurs, plus favorables aux variantes. Des prétentions d'indemnité aussi se virent rejetées, celle entr'autres qui consistait à se faire rendre les ducats d'une bourse volée par quelque tire-laine au marché de Lesneven, devant les tréteaux d'un charlatan, sous prétexte que le tuteur s'était rendu à Lesneven pour affaire de sa tutelle.

d'âge, le coustage, au lieu de s'amender, empire merveilleusement. Rien ne fut plus effrayant, — les mémoires des tailleurs Jean le Joloc et François Gatte sont heureusement là comme preuve partielle, — que les dépens de l'an septante-six, avant-dernier, lorsqu'il s'agit d'équiper le jeune sieur, « songeant à Paris ». Et toutefois, rien ne fut fait qui ne soit de coutume pour les héritiers de bonne maison; rien davantage, certainement, que pour le fils de M. de Kergus, ou pour ceux de M. le Lévyer quand ils se départirent; mais un père choisit ce qu'il veut, tandis qu'un tuteur subit... Et ce fut la danse et sarabande des écus, des ducats d'or. Souliers à foison, comme si jamais d'autre cuir ne se trouverait ailleurs en France; bas-de-chausses cramoisis, bas-de-chausses bleus, bas-de-chausses verts, bas-de-chausses violets, bas-de-chausses à faire perdre la tête; chemises comme s'il en pleuvait; pourpoints de toutes étoffes connues, même de toile pour la canicule; jarretières de soie, aiguillettes de soie, cordons de soie; bonnets de voyage. Et, d'autre part, la nourriture d'un cheval haquenée que le tuteur dut acheter pour porter ledit fils Lanuzouarn à Paris, et qui fut repu durant un mois au foin, au pain et à l'avoine! Et, faire raccoutrer des équipements chez le bourrelier et ferrer les trois montures : celle du jeune sieur de Lanuzouarn et celle du pédagogue, son clerc-maître Auffroy Guena, et celle du dit tuteur. Quand vint l'heure de commencer chemin, il fallut encore à Morlaix, tandis que les chevaux dînaient, il fallut encore un coussinet pour le jeune sieur de Lanuzouarn; plus, des souliers derechef, à cause qu'il avait perdu ceux pris avec lui dans son sac, destinés à le reposer des bottes; plus, un chapeau de voyage, en soie plissée avec une petite touffe de héron; plus, un bonnet de nuit d'écarlate; plus, un étui de peignes, un chausse-pied, une écritoire, des plumes et un tranche-plume; plus, chez le libraire Louarn[1], là-devers l'entrée de Bourret, cinq sous que coutèrent fort bien le livre latin titulé *Bucolica Virgilii*; plus, une ceinture de soie large; plus, une paire de gants.

1. Le libraire Louarn (Jean), très bien apparenté à Morlaix, compère des Toulcoët et de plusieurs bonnes familles et commerçant d'importance, se fournissait à Paris chez Robert Le Fizelier (ou Le Fuzelier) lequel signe, lui écrivant : « Votre serviteur et bien bon ami », après de longues explications sur les livres envoyés ou « fesant faulte ».

Et, sitôt qu'on fut à Paris, les dépens recommencèrent. M. le Gac de Coatlespell, maître de céans, peut en être bon garant, puisqu'il faisait partie de la bande [1], accompagnant lors un pupille à lui. C'étaient de nouvelles inventions à chaque heure! habits encore et toujours; accoutrement d'écolier selon l'usage, robe longue et casaquin de drap gris, doublés de revesche d'un vert fort vif, avec passementeries de soie verte dont le tailleur compta bien six onces, et cinq douzaines de boutons à longue queue, et du velours vert en parements, comme c'est la mode aux étudiants; et puis le bonnet rond noir [2]. Et d'avance, au maître et pédagogue Auffroy Guena pour l'aider d'avoir une robe, deux pistoles d'or! Et l'article du mobilier! Un coffre pour serrer les effets du jeune sieur de Lanuzouarn, et qui coûta bien sept livres! plus, trois sous pour rendre ledit coffre au collège... Et le lit de camp, de soixante livres, dont M. le Gac, qui s'en remémore assurément, paya la moitié, puisque les deux pupilles avaient ensemble la couchée; et faire rendre ledit lit au collège, et la paille pour mettre dedans la paillasse, dont chaque moitié fut de trois sous. Et trente-trois sous six deniers au régent du collège pour son vin. Et (faisant article à part, mais non pas oublié) les dépens du jeune sieur de Lanuzouarn tout le long du voyage, aux nuictées, avec ceux du pédagogue Auffroy Guena, ceux du tuteur sieur de la Haye, et la moitié des frais d'un piéton qui fit à côté des cavaliers, comme valet de bride, ledit voyage, lequel piéton monsieur le Gac avait retenu et gagé pour le salaire de sept livres dix sous, payables au retour à Morlaix. Et la nourriture et logerie des deux chevaux à Paris (entendant ici les chevaux du sieur de Lanuzouarn et du pédagogue), lesquelles bêtes de monture furent six jours audit Paris sans pouvoir être revendues. Et là-dessus un dîner baillé

1. *Archives du Finistère, de la Loire-Inférieure* (Chambre des Comptes de Nantes). *Papiers des familles le Gac et Lanuzouarn* (fonds Barbier du Liscoët et de Kerjean).

2. Ces détails, concernant le jeune Lanuzouarn en costume, sont les seuls que j'aie rencontrés sur la « mode des estudiants » — du moins étudiants de Basse-Bretagne à Paris. Le jeune Lanuzouarn était pensionnaire au Collège de Boncourt (réuni plus tard, sous Louis XV, au Collège de Navarre). C'est seulement à partir de 1596 que les écoliers de la région de Morlaix eurent à Paris leur collège à eux, annexe d'ailleurs du Collège de Boncourt et nommé le Collège de Léon.

par les jeunes sieurs arrivant à partie des escoliers de leur nation. Désolante prodigalité!

... Qui fait, aux trois derniers articles, un total anorme de . . . . . 125 livres.

Depuis, le branle continue : déplacements du tuteur, voyages pénibles et dispendieux pour venir d'un des châteaux de la famille jusqu'à Morlaix, chaque fois qu'il s'agit de faire tenir au jeune sieur de Lanuzouarn soit des chemises qu'il massacre sans raison, soit des lettres, soit de l'argent pour lequel sont nécessaires gens de sûreté!... Et M. Nicolas de la Haye prend à témoin tous ces messieurs. Mais tous ces messieurs font la grimace : les pleurnicheries de Nicolas deviennent insupportables. Terrible forgeur d'hélas, le sire tuteur! négociant sournois bien qu'il s'en défende, avaricieux plus qu'il n'est permis...

M. le Gac de Coatlespell, maître du logis, n'en peut plus et résolument rompt les chiens, crie, gronde, redemande à boire, fait servir encore à chaque sieur, dans les assiettes d'argent, une épaisse tranche de rôti, met l'entretien, pour changer, sur cet objet qu'on taisait devant M. de la Haye, — ce vrai motif du dîner à la fortune du pot, dont Nicolas n'était pas dupe... Ce sont les autres, oui bien, qui deviennent dupes à présent, François le Gac et compagnons ! ce sont eux qui se trouvent poussés, par les lamentations habiles, bien excédantes, à jeter le masque des propos oiseux. Et Nicolas de la Haye se délecte, la tête toujours enfoncée dans son col de toile rustique, à l'idée qu'il va s'ingérer, non sans avantage pour lui, ès-affaires politiques ou autres de M. Jean de Kergus!...

Car c'est M. Jean de Kergus, l'homme de cette réunion. Ces messieurs voudraient en faire un magistrat assis, juge en justice commerciale, président du Consulat pour remplacer M. Moricquin, dont la charge prend fin normale dans trois petites semaines, au lendemain de la Chandeleur. Charge fort honnête et méritante, désintéressée, où l'on va plutôt de sa poche. M. le Gac en sait quelque chose, puisqu'il assuma ce service en l'année 1575; et c'est comme prédécesseur qu'au nom de la Communauté il baille à Jean de Kergus supplique d'accepter.

La repue sans étiquette, viandes bonnement sur table, n'avait pas d'autre visée. Le maître de céans droitement essaie de convaincre, attaquer, emporter les résistances du candidat récalcitrant. Quoi! ses déclarations de vie noble? elles attendront l'une ou l'autre des années prochaines, puisqu'en effet il messiérait d'aller jouer du grand seigneur tout juste alors qu'on s'asseoit, comme grand marchand, pour trancher des procès de négoce. Elles attendront : tant plus M. de Kergus restera dans le commerce, tant mieux donc pour le commerce et pour M. de Kergus!

Néanmoins, l'interpellé soupire, sans mot souffler : perplexité de politesse, préliminaire obligatoire du refus... L'affaire semble en mauvaise posture d'assaut; et déjà les sieurs le Gac, Toulcoët, le Lévyer, qui ne peuvent ni ne souhaitent outrepasser certaines bornes, commencent à battre en retraite, quand tout soudain se jette à la rescousse le sieur de la Haye, convive supplémentaire qu'on n'en avait point prié. Informé comme l'est par vocation chaque bon pique-assiette, connaissant de longue date ces projets-là, et le dessus comme le dessous des cartes, songeant aussi à ce que vaudra, dans l'esprit de François le Gac, l'intervention qu'il essaie, dîners, déjeûners, soupers à bouche pleine, couchées gratis à Morlaix pour ses chevaux, pour ses gens et pour lui-même, précieuses indications de négoce dont il aura l'avis prompt, le personnage fait donner la scopetterie et artillerie de ses phrases inépuisables. L'avarice le pique et l'encourage. Pour vingt personnelles raisons, il a besoin de frères et amis dans chaque coin, dans chaque emploi chicanier. M. de Kergus vivant noblement lui serait-il d'utilité comme M. de Kergus juge-consul?

Les arguments du sieur de la Haye se développent; on dirait d'un bon procureur de sénéchaussée.

Donc, et premier. Qui saurait tenir la bride ferme aux lois locales de négoce, régir les us, mater les abus, terrasser l'hydre des innovations, nous entendons les fâcheuses : qui, mieux que M. de Kergus? qui, même, si bien? Il sera là pour empêcher qu'on viole le délai de trois jours, laps sacré, qui fut outragé le mois dernier par un coup de cachotterie, et de la faute d'un grand négociant de cette ville, Jean Coroller sans

le nommer. — Second du premier : M. de Kergus, juge-consul, supportera-t-il davantage que les texiers fallacieux, tissant leurs toiles à tort et travers, diminuent la largeur ou laize, modifient, dans chaque série fixée, le nombre de fils au pouce carré? Fraude, tout cela, vile fraude, dont ces coquins se font blanchir par l'apposition trop complaisante du sceau de Morlaix, les pendables filous! et mêmement les bélitres, qui d'ores en peu, si l'on n'intervient par soi-même[1], feront irrémédiable tort à l'exportation dans les Espagnes! L'abbé des texiers[2] lui-même, les visiteurs du contrôle, *ejusdem farinæ*, clique à surveiller sans relâche!

Plus, et second en général : c'est contre les abus d'en haut qu'un homme comme M. de Kergus, ferme et prudent, riche et sage, a le devoir de s'appliquer, contre les lubies d'un roi qui fait tomber la nation de la poële dans la braise, et qui se moqua, somme toute, des États convoqués à Blois l'hiver dernier (1576-1577), en la tenue desquels États furent rejetés sans examen les avertissements de Bretagne!...

D'abord — premier du second — voir à laisser s'empoussiérer sans exécution, l'édit malencontreux de juillet 77, érigeant toutes les hôtelleries et cabarets du royaume en offices constitués, comme par risée, « cuydant ainsi le roy qu'ils se vendraient à l'avenir ainsi que des charges de bailli », et qu'en tomberaient bons deniers dans l'escarcelle royale pour acheter des bagues d'oreilles à messieurs les beaux mignons! — et voici le second du second, le nœud le plus subtil, la tâche la plus délicate : veiller à ce que le venin de ces guerres religieuses, pilleries, brûleries, viols, excès, massacres, déborde-

1. Des Lettres Patentes du roi, molles d'ailleurs, reprenant, sans y ajouter les arguments qu'il fallait, l'objurgation des précédentes Lettres Royales, avaient été signées par Henri III le 18 avril 1575, puis enregistrées au Parlement de Bretagne le 16 août de la même année. Mais leur action s'était fait très peu sentir sur les dols et agissements des paysans tisseurs de toiles, blasés sur de telles foudres d'en haut.

2. Rien d'ecclésiastique en ce dignitaire, chef élu de la Confrérie des tisserands de la région, société libre de secours mutuel et d'assistance, — libre et ouverte, en somme, comme l'étaient le métier de texier et toutes les autres professions, artisanes ou traficantes. On n'admettait point, aux rives du Dossen, la tyrannie des corporations et maîtrises, ni l'étroitesse des règlements hiérarchiques. « A Morlaix, qui veut lève bouticque, qui veut fait mestier. »

ments, larrons dans un parti, brigands dans l'autre, veiller à ce qu'un tel poison ne vienne faire ici son dommage horrible, gâter les transactions, ternir la paix du côté breton que le Ciel en voulut bien préserver jusqu'aujourd'hui. Cette vive garde à tenir, ne sera-ce pas merveilleusement bonne, haute, noble, quasi-princière mission pour notre juge-consul, M. Jean de Kergus? un dévouement des plus opportuns, propre à saisir une âme fière, louable comme celui de Matathias ou même de Judith?

L'ayant oint de ces éloges et de cette pommade au miel, M. Nicolas de la Haye s'arrête et contemple le vaincu par persuasion : dépourvu de raisons, M. de Kergus se tait, pensant, peut-être, en fugitive prévision, à l'amertume des remarques de mademoiselle son épouse quand elle saura de tels changements; et quel mari jetterait la pierre à M. de Kergus pour cette crainte conjugale? Les autres sieurs, muets aussi, gardent la réserve craintive des témoins d'un égorgement, et le dessert reste oublié sur l'argent doré des assiettes, et les verres, chose fort grave, demeurent pleins dans les mains crispées. Seul l'orateur très expert, recroquevillé de nouveau dans son pourpoint brun que l'usage a verdi aux manches, boit et fait rubis sur l'ongle pour son propre contentement, quasi sous la table, à la dérobée.

***

L'Orloge du Temps, calendrier de Bretaigne, indique juillet 1581. Voici, pour M. de Kergus, l'instant des formalités si longuettement remises, ou, comme se plaît à dire allégoriquement M. Bernard le Bihan, sénéchal et président de la Cour royale à Morlaix, l'immolation du négoce et de l'enrichissement par trafic, sur l'autel de la dignité! Et M. Bernard le Bihan croit devoir commenter sa phrase, expliquer que ce négoce, bon à sacrifier, n'est que celui de M. de Kergus, et non point du tout le négoce d'autrui. Bernard le Bihan du Roudour[1], fils du pays comme le sont tous les magistrats de

1. Il y avait à proximité de Morlaix deux seigneuries *du Roudour*, l'un des manoirs en la famille Noblet, l'autre en la famille le Bihan.

son tribunal, le bailli, le lieutenant, le procureur du roy, est un homme très estimé, bon ami de M. de Kergus, — du moins avant que M. de Kergus ne fût juge-consul, et depuis qu'il a cessé de l'être : car un tribunal dévore l'autre, et messieurs les juges-royaux se consolent mal de perdre un morceau si gras qu'est la chicane de commerce...

Bref, M. le Bihan, de nouveau bon ami, voire ami parfait, donne à M. de Kergus des conseils tout affectueux, l'incitant à tricher quelque peu (puisqu'il ne s'agit point d'argent) sur l'époque où lui, Kergus, cessa les affaires ouvertes. L'équivoque est admissible, s'établit de soi, pour mieux parler, entre le négoce de gros par mer qui jamais ne dérogea et certain négoce de détail qui..., dont..., quel enfin M. de Kergus pratiqua durant ses jeunes ans : la chose est vieille, tremblotante au fond des mémoires. Et M. de Kergus se résout. La cérémonie judiciaire, brève et sans pompe, s'accomplit, discours, serment, procès-verbal, copie délivrée, portant sur le repli ces mots : déclaration faite par Jean de Kergus de renoncer au commerce et de vivre noblement.

Maintenant, reste le prône. Accompagné de messieurs ses amis le Gac et Balavesne, M. de Kergus s'en va, le 12 juillet, jusqu'à son église « parochiale » à lui, le long de la rue Sainte-Melaine. O! l'ombre fraîche et très estimable des maisons aux pignons pointus, aux façades historiées, aux larges portes cintrées, que bordure un cordon de pierre! Peut-être la rigole pavée, qui tient le milieu de la rue, ne sent-elle pas l'ambre gris, surtout par ce temps fort lourd; mais c'est l'odeur de Morlaix, à laquelle est fait de tout temps le nez de M. de Kergus, comme celui de ses compagnons. Et *l'Ange botté* qui dans une niche déroule sa banderole d'évangiles, à l'angle de la venelle au Son, semble encourager les sieurs dans leur montée de la côte et faire reproche à Jean de Kergus de son émotion. Car Jean de Kergus se sent ému. Rien moins que dévôt pourtant, la formalité d'église le secoue bien davantage que l'opération de tribunal. Son souffle s'en accélère; ne lui dites pas qu'il est un peu asthme, comme l'affirme par lettre madame sa cousine de Goezbriand. Couvert d'une sueur brûlante, puis quasi-froide lorsqu'il arrive à la sacristie, il s'effondre sur l'escabeau que lui offre Yves Bris, acolyte, pendant

que discret messire Yves Tanguy, vicaire[1], frotte ses besicles montées d'argent que cette chaleur a ternies.

Le vicaire, ainsi que les autres curés des paroisses de Morlaix ou des environs, ainsi que les supérieurs des monastères d'hommes en la ville et la contrée, est fils du pays. Ce sont les mêmes noms qu'on lit sur les registres de comptes ecclésiastiques et sur les registres communaux : toujours les Noblet, Quintin, le Barbu, Corre, le Boullouch, Toulcoët, le Lévyer, la Boyssière, toujours cette même tendance au commerce, discrète ici comme la sainte profession et toujours, bien ou mal compris, le même amour pour Morlaix. Pourquoi donc l'état de prêtrise déroute-t-il l'ordinaire rondeur des façons? Pourquoi, sauf envers quelques curés tout spécialement joyeux, se sent-on contraint, fermé, à moins qu'un pot de vin d'Anjou ne vienne chauffer les courages et faire oublier, tasse sur tasse, ces marmonnages en aigre douceur propres aux gens des églises?

Tandis que M. de Kergus éternue à perdre haleine dans cette sacristie, vraie glacière, discret messire Yves Tanguy comprend les recommandations et raisons un peu torses de ces autres messieurs. Tout est convenu. La lecture en chaire, langage français, se fera diligemment, bien que la chose ne soit du tout régulière, dimanche à la messe de 7 heures. La lecture pour l'autre langage aura lieu, comme il convient, à la messe de paroisse, le même dimanche prochain. Et l'acte sera dressé, avec copie levée, bien lisible, à la disposition de M. de Kergus[2] :

Je soussignant, Yves Tanguy, vicaire de la paroisse de Saint-Melaine-lez-Morlaix, certifie avoir, ce jour de dimanche, seiziesme jour de juillet mil cinq centz quatre-vingt-un, au prosne de la grande messe dominicale, par moi dicte et célébrée en ladite paroisse, fait sçavoir au peuple en vulgaire langage breton que noble homme Jean de Kergus, sieur de Mesambez, qui, au vu et au su d'un chascun, a délaissé il y a plus de vingt ans, comme il affirme, toute marchan-

1. Les vicaires de Saint-Melaine, curés de rang et par fonction, n'en portaient point le titre, leur église n'ayant été dès l'origine qu'un prieuré au point de vue ecclésiastique (bien que paroisse au point de vue communal).

2. Copie précieuse, qui dort paisiblement, au bout de trois siècles et demi, dans les Archives du Finistère, parmi les monceaux de paperasses composant le fonds de la paroisse Saint-Melaine, de Morlaix.

dise, de quoi il auroit (récemment) faict déclaration judicièlement en l'audience ordinaire de la court de Morlaix, déclarant à un chascun, comme estant de noble extraction, qu'il n'entend à l'advenir faire commerce ou négociation de marchandise, ni chose aucune desrogeante à la noblesse, laquelle dès ce jour il reprend et les privilèges d'icelle, voulant et déclarant qu'il veut se gouverner doresenavant comme noble homme doibt et est tenu de faire, et vivre de sa rente annuelle, et servir le roy aux évocations du ban et arrière-ban, comme il a faict au passé, lors que faire se devra, Et après avoir sommé toutz ceux qui eussent pu contrarier ou s'opposer, ne s'est auchun rendu opposant. De tout quoy j'ai délivré le présent acte au sieur de Mesambez, pour lui valoir et servir comme il verra l'avoir à faire, soubz mon seing ledit jour et an que dessus.

Ainsi signé : Y. TANGUY

Par copie :

DACIOT[1]

Et M. Jean de Kergus fait la retraite à Mesanbez, que mademoiselle de Kergus s'efforce d'équiper, garnir, orner, peupler comme logis de demeure, agréable à souhait, sans nulle semblance avec ces rustiques manoirs d'il y a trente ou quarante années[2]. En ce temps passé, le gentilhomme, à moins qu'il ne fût grand seigneur et de richesse rare, se contentait pour tapis par terre de bonne paille fraîche où vautrer ses chiens. Il mangeait, celles d'argent manquant, dans des assiettes d'étain, tandis qu'aujourd'hui (1582) le vermeil commence à s'accompagner du luxe coûteux de la faïence nevernoise. Il pliait ses habits de fêtes tous en des coffres, à la mode campagnarde, et pendait ceux quotidiens à des cornages de cerf maçonnés dedans la muraille, ignorant la commodité des profondes armoires garde-robes, sculptées, taillées en plein bois de Chypre, dont l'odeur aromatique chasse *mitons* et chenilles-volantes.

Manoirs vieux, bien réparés à la truelle, ou manoirs que l'on achève lors : portes gothiques ou de style nouveau; hautes salles aux larges fenêtres bien munies de vitres italiotes ou lorraines, claires, à peine verdâtres; salles basses, vouées

1. Ce Daciot fut fort longtemps prêtre subalterne, d'abord à Notre-Dame du Mur, puis à Saint-Melaine. Le nombre des prêtres officiants de cette dernière église était le plus souvent de cinq, sans compter le vicaire (ou curé).

2. C'est-à-dire de 1545 ou 1550 environ.

aux carreaux dits « culs de bouteille »; galetas et débarras conservant seuls les anciens châssis, garnis de papier huilé. Manoirs qui parsèment le pays en abondance peu commune, et dont le nombre augmente chaque an, de toutes dimensions, depuis la modeste gentilhommière à la bonne foi, comme chez M. le Corre par exemple, hôtel composé d'une salle et de trois chambres, avec cuisine toutefois, réduit des serviteurs, celliers, dépendances, écuries et place de moulin, jusqu'aux châteaux de vastes proportions comme ce Kerjean, demeure magnifique, immense à y recevoir le roi si par malheur il venait en ces parages, et sa cour ensemblement.

Beaucoup d'autres habitations comportent grand corps de logis ayant à chaque bout un pavillon, et dans chacun de ces pavillons, trois chambres carrées, et dans le corps de logis deux belles salles, la basse et la haute, et toutes les chambres et salles entièrement tapissées de Bergames ou Auvergnes, souvent avec cuir doré, cordouan, montant jusqu'à mi-espace.

Même lorsque le plan subit quelques variantes, c'est toujours la tendance pareille, longues salles, chambres annexes, d'appellation fixe et inchangeable, pleine de bonhomie, qu'on retrouve sans variantes aux diverses nomenclatures judiciaires ou notariées, concernant, à des années d'intervalle, le même manoir : la salette ou petite salle, la chambre jaune, la chambre verte, dont parfois le mobilier se trouve entièrement rouge depuis dix-huit ans, mais qui reste la chambre verte; la chambre de feu monsieur; la chambre tuilée, la voûtée; celle des gentilshommes, celles « du degré, de l'estude, de l'oreloge »; la chambre sous le réduit, la chambre derrière, le cellier, dont le nom mal évocateur n'empêche pas qu'on y rédige de solennels testaments[1]; la chambre au vinaigre, en laquelle le vinaigre ne tient pas toute la place, car s'y trouvent rangés cent objets :

Or (déclare un inventaire après décès de 1585[2]), estant entrés dans cette dite chambre au vinaigre, avons trouvé par terre à main gauche quelque quantité d'oranges fraîches, et le lit (de réserve) seulement muni d'une couette et de deux *traversiers* de plume, sans couvertures ni linceulx, et, davantage, un grand coffre de chesne, une

1. Celui de Nicolas de Coëtanlem, au manoir de Penanru.

2. Que j'ai déjà cité plus haut. Château de Kermelin.

chaise de chesne, quatre landiers, trois pantes de lit de tapisserie, une chaise de satin cramoisy à broderie, deux caquetoires en toile d'argent milanoise, deux tabouretz de mesme, une aultre caquetoire et deux tabouretz de velours figuré, une aultre et deux tabouretz de satin gris-noir rayé d'or, un aultre tabouret de toile d'argent, une caquetoire de satin vert rayé d'or et le tabouret de mesme, un tabouret de tapisserie — et, à main dextre, au portant de bois où commence la voie pour aller au galetas, avons trouvé six sacs de toile remplis d'escripture, pendus, lesquels avons faict porter dans la chambre au bout de la salle basse où les avons mis en une armoire, ou mieulx buffet, et icelui scellé de nostre cachet, en attendant l'inventaire des livres.

Les livres, ce sont ceux que vend couramment le sieur Louarn, libraire à Morlaix : le *Concile de Latran*, le *Concile de Trente* « que chacun vouloit avoir »; le *Traicté des Combats*, in-quarto; certains *Distiques et Sentences* imprimés à Lyon sans nom d'auteur; la *Démonomanie des Sorciers*[1] dont le succès tout frais grandit malgré que la lecture en soit très austère; le *Secret des Finances*, la *Leçon du Prince*; à côté, *Virgile*, *Horace*, la *Métamorfose*; *Plutarche* en français, lequel se répand; ensuite, songeant aux dames qui voudraient faire quelque lecture, le *Chemin de Bien-vivre*, le *Bouquet moral*, le *Petit Guide des Damoiselles*, Mais, surtout, ce sont de plus anciens, de plus respectables in-folios reliés en gros cuir fauve, feuilletés dans la famille depuis la génération d'avant : la *Bible*, en la traduction française commandée par Charles-Quint; le *Livre des Roys*, imprimé de lettres gothiques, qui remonte au temps de Louis douzième; Plutarque, en grec cette fois, ornementé d'imagerie; Quinte-Curce, et plusieurs classiques, démantibulés par la main des écoliers; entre autres (constate un inventaire) « un *Horatius*, quel commence à la page deux cent vingt-huit ».

Plus intact, le *Traicté de la Noblesse*, en deux tomes; le *Blason bien pondéré*; la *Coustume de Bretagne*, sous épaisse reluire de bois, doyen des livres en la plupart des châteaux ou simples maisons de campagne; la *Vénerie bien enseignée*, in-quarto, mais pourvue d'assez nombreuses pages de garde, à

1. *La Démonomanie des Sorciers*, de Jean Bodin (1582) eut un renom très universel de chef-d'œuvre et de livre indispensable, et l'estime du public lui resta jusqu'à la fin du règne de Louis XIV.

usage de notes écrites, et sur lesquelles abondent *mementos*, sentences, recettes de médecine domestique ou de jardinage (« ce faisant, vous aurez de beaux artichaults »). Et voici encore une *Légende Dorée*, les *Quatre Fils Aymon*, qui traînent en mauvais état; pour le profane et pour le plus que profane, en un coin fort dissimulé, l'*Art d'aimer* d'Ovide, les *Cent Nouvelles nouvelles*, et d'autres traductions littérales et plus crues de Boccace, imprimées clandestinement, et certains ouvrages qu'on juge pires, dont on rougit en sa conscience, bien que les mœurs soient extrêmement relâchées et que bâtards qu'on élève pullulent sans qu'on les cache en la cuisine de chaque manoir.

Parce que la chair vous entraîne et qu'on paillarde à droite et gauche dans ce pays où se trouvent de fort belles femmes ou filles, peu farouches de leur naturel, serait-ce raison d'offenser les yeux chastes, s'il en est? Voilà pourquoi, venues ces heures de la vie où l'homme vieilli fait son testament avec le même soin qu'il tenait ses comptes, tout noble ou noble-bourgeois brûle les dits ouvrages dangereux, semeurs de mollesse et de corruption. Au feu, les tomes qui procurèrent quelque frisson dans les moëlles! au feu, en même temps, les papiers qui pourraient quelqu'un compromettre ou léser!..

Malgré ces exécutions, comme on l'a vu, il reste de l'écriture. On écrit même trop quelquefois, et jusqu'aux dames et demoiselles aiment à faire usage actif de leur élégante et ferme écriture, plus nette que celle des hommes leurs contemporains, ressemblant un peu à celle qu'auront les femmes du XVIIIe siècle et qu'elles cultivent par leçons de maître jusqu'en leur âge de dix-huit ans[1], si le mari qu'elles souhaitent ne les a pas encore occupées de mieux.

Le contenu de toutes ces paperasses se distingue par sa clarté nette. A peine, quand il le faut, un masque de pudeur ou de diplomatie, comme le touret de nez qu'une femme de qualité pose sur son visage; et puis, elle se lasse de ce velours noir; elle reprend en main la tige à boule de cristal que tenaient ses

1. Il s'agit ici des environs de Morlaix, à six ou sept lieues à la ronde. Plus loin, surtout dans l'évêché de Tréguier, j'ai trouvé mainte mention de damoiselles de petite maison (XVIe siècle) qui ne savaient pas signer.

dents blanches, et c'est à la cavalière, à la morlaisienne, l'éclat souriant du visage et l'élan brusque de la phrase qui montre, à ceux qui veulent voir, juste ce qu'on projetait de cacher...

***

Donc, M. Jean de Kergus améliore son manoir de séjour, et fait tendre, dans chaque chambre, ces tapisseries italiennes à personnages sous lesquelles doit disparaître toute paroi. L'usage s'en est tellement répandu que les plus maigres hobereaux, sans meubles qui comptent, s'offrent — dussent-ils y employer le vert et le sec — ce luxe des Bergames. Et les ouvriers clouent, menuisent, faisant pour la grande salle basse une porte à guichet sculpté, ciselée comme un ornement d'église, afin qu'en entrant les plats, parvienne le moins possible l'odeur déshonnête des cuisines; ils dressent nouvelles armoires, presses à linge, buffets, charlits, posent des bandes de serge, d'une couleur sortissante au meuble, tout autour des fentes de fenêtres et de chaque côté des fentes de portes[1]. Des couduriers-brodeurs et tapissiers à la journée préparent les rideaux et ciels.

Mademoiselle de Kergus, quoique hautaine, s'amuse parfois de leurs propos, qu'elle écoute distraitement, vaguant çà, vaguant là, ses clefs jouant en cliquetis sur sa jupe de taffetas vert-sombre. M. de Kergus, au contraire, fuit ces bavards, et, suivi d'un gentilhomme pauvre qu'il a pris à son service, s'en va plutôt inspecter les charpentiers qui ferrent les huisseries de la grand-porte, sous le portail d'honneur aux chapiteaux élégants. Tant pour cette porte que pour celle du jardin, c'est cinquante livres de fer d'Espagne qui vont passer là.

Jointe au mémoire des plombiers qui réparent la fontaine sautante, dont s'orne le milieu de la cour, la somme ne sera pas petite. Et combien de choses encore! M. de Kergus examine l'état des murs d'enceinte, et les bâtiments bas, annexes du manoir, fagoteries, chambres à grain, hangars, et le logis des

1. Usage répandu dès lors en toute la ville et les environs, même en des logis modestes ou des chambres de clercs sans trop d'argent, (*Comptes, inventaires.*)

chevaux où se trouvent actuellement, près des bêtes habituelles, deux nouveaux poulains qui l'inquiètent parce qu'ils toussent, tout comme l'inquiète, d'autre façon, la haquenée très pacifique qu'il se procura le mois dernier pour mademoiselle de Kergus, laquelle haquenée marche l'amble proprement.

Voici plus loin, indispensables à présent que l'on habite, trois bonnes vaches dans une étable — les autres omailles à cornes, tant bovines qu'ovines, se trouvant placées à mi-fruit, selon l'us des pays du côté gallo, chez les métayers, lesquels porteront au château le supplément de lait qu'il faut en carême, ou quand on héberge des hôtes. Tout cela est en bel ordre.

Mais M. de Kergus ne s'habitue pas parfaitement à cette vie bucolique et laisse entendre des soupirs, tandis que, son gentilhomme sur les talons, il se rend à la poulerie qu'il s'occupe de faire agrandir, mademoiselle de Kergus désirant nourrir au moins cent poulailles et deux douzaines, s'il se peut, de ces grands coqs d'Inde ou dindons, qu'on méprisait, les tenant pour volaille à bélîtres, mais que la Cour a mis en marche et qui donnent si beaux rôts. Il fait installer aussi quatorze ruches d'abeilles, réparer le colombier, arranger le bois d'agrément et la garenne à conils, et même, il donne aux jardiniers la recette pour les artichauts : plantation des rejetons dans un trou fort bien garni de fumier pailleux moitié âne, moitié brebis, puis arrosage copieux, quotidien, et même ferait-il grand soleil, avec de l'eau mêlée du dit fumier, et bien remuée avec un bâton; ce faisant, vous aurez de beaux artichauts!

M. de Kergus tient aux artichauts, si avantageux pour les jours maigres, dit-il, encore qu'il n'observe guère ces derniers. Il vient voir souvent par la suite les progrès de la croissance, explique à son gentilhomme la plat favori de la reine mère du roi, friande de sa bouche comme toutes les femmes vieilles qui furent gourgandines : « Sur fonds d'artichauts bien cuits, vous mettez farce de pigeons bien finement relevée de girofle, gingembre et muscade, et sur la farce un œuf mollet, et sur l'œuf, glace forte de viande, et passez la pelle au rouge vif... » Mais tout ce soin et bien d'autres, nécessaires ou factices, la construction d'un four neuf, la réfection de l'oratoire qu'on nomme pompeusement la chapelle, tout cela n'empêche pas

que ne l'accable une vérité qu'il fuit, qu'il repousse, mais qui le domine: M. de Kergus s'ennuie.

Il s'ennuie, comme ceux qui goûtèrent tant d'années la saveur des affaires et tombent soudain dans l'inaction. Il s'ennuie, languissamment d'abord, malgré les querelles de ménage avec mademoiselle sa femme, au sujet de la chapelle, lieu de prière qu'elle voudrait orner plus que la raison n'y incite, se souvenant un peu trop qu'au manoir de la Pallue, l'an dernier, elle vit dedans l'oratoire les ornements d'or massif, calices, croix, petites buyres à mettre vin et eau pour servir la messe, et chapes ou chasubles de drap d'or et d'argent, où étaient, en broderie de fil d'or et soies coloriées, tant la figure de Notre Sauveur Jésus qu'écussons montrant les armoiries et alliances du possesseur.

M. de Kergus concède, après s'être fort laissé taquiner l'oreille, la façon des armoiries couleurées; mais il regimbe aux burettes d'or, pensant que celles en vermeil, ou même en simple argent blanc, seraient déjà luxe inutile puisque la paroisse se trouve à demi-lieue tout au plus, et qu'on a plus proche, à six cents pas, la petite église dite Chapelle-Christ, avec en icelle droit de verrière. Son opinion est bien arrêtée; mais pour se désennuyer il prolonge la discussion et devient aigre et piquant. « Chercheur de querelles d'Allemagne », lui déclare mademoiselle de Kergus. Ce n'est pas qu'il soit mécréant, mais il est peu zélé, observant l'abstinence le moins possible, manquant les offices s'il a froid aux pieds, gardant pourtant « la contenance qui sied » lorsqu'il lui faut figurer en des processions ou services de deuil.

Quand il fera son testament, il sera censé dicter les formules dont usa feu monsieur son père : il recommandera, selon les règles, « son âme à Dieu et à la benoiste Vierge, aux saincts et sainctes du Paradis, à toute la cour des Célestiels ». L'usage est demeuré tel sous la plume des notaires. De même que l'usage aussi, et l'orgueil, et le désir de faire pièce au Louvre quand la Cour tournait au protestant, et certaine volonté louable de continuer les traditions, ont fait fonder bien des églises ou chapelles depuis 1530, et plusieurs, même à Morlaix, s'érigèrent en les dix années dernières. Mais la dévotion manque totalement, chez les hommes mûrs de 1582. Chez les jeunes,

modifiés par un long séjour à Paris, où d'être bigot tient du bel air, le catholicisme a relevé visière par esprit de lutte, devenu, sinon plus pieux, du moins plus intolérant, facilement agressif.

Mais ces blancs-becs qui mèneront plus tard la Ligue en Bretagne ne comptent pas beaucoup pour l'heure. M. de Kergus garde ses idées, indifférent à bien des choses, n'ayant même pas de vraies colères, contre le scandaleux mariage des mignons, devenus beaux-frères d'un roi de France, ou contre la ruine des finances, contre les avances souterraines faites par Henri III aux huguenots. Il blâme, méprise, voilà tout...

Il s'ennuie, il s'ennuie, plus lourdement à mesure que le temps coule.

Toutes les bonnes épouses sont grondeuses, dit un axiome, et récrimineuses, jamais satisfaites. Mademoiselle de Kergus souhaiterait augmenter le train de maison. Non pas ce nombre assez grouillant des gens d'écurie, de jardinage, ou celui des servantes subalternes; point; ce qu'elle compte organiser, ce qu'elle espère obtenir, c'est une suite un peu plus convenable... Elle cite le personnel noble, groupé ailleurs chez tels et tels, par exemple chez les Rosmadec, avec lesquels tous les Kergus ont relations d'amitié fort bonnes : deux gentilshommes de compagnie et, comme page près de monsieur, le fils aîné de Kergoëllo; et d'autre part le sieur de Boisdelin, maître d'hôtel, et le sieur de Fouesnel, écuyer de monsieur, que son maître a dénommé, dit-on, cruche à vin; plus, pour femmes nobles domestiques, deux damoiselles suivantes, mademoiselle de Louesgrif et madamoiselle de Kercorgru, et, plus, la gouvernante des meubles, qui est damoiselle.

Or, M. de Kergus ayant déclaré là-dessus que M. de Rosmadec fait fort bien ce qu'il veut chez lui et que lui, Kergus, fera de même, sa femme lui cite néanmoins les us de leur parenté : tel nombre de gentilshommes et de damoiselles chez leurs cousins de Goezbriand; tel nombre chez M. de Boiséon, en somme allié des Kergus. M. de Kergus hausse les épaules. Il accorde à sa réclamière compagne une damoiselle, sans plus, et c'est assez de coustage, s'ajoutant aux gages des serviteurs manants : un concierge, un cuisinier avec ses aides, un palefrenier à haute paye, et les chambrières, le

laquais, les valets de bras, les messagers! Et quant au reste, M. de Kergus prie mademoiselle de Kergus de ne plus lui en rompre la tête. Qu'elle se taise, bonté Dieu! sur les habitudes, habits et meubles d'autrui et sur les garnitures de lit, sur les tours de ciel tirés tout entiers à jour au point d'aiguille en fil d'or et soie nuancée, avec fond de satin de Gênes blanc borduré de velours blanc, et les franges d'or crespées[1] qu'elle a vus dans certain manoir de leurs alliances — ou sur les pantes, fonds et pavillons qu'elle a remarqués dans tout autre : un lit de velours couleur de rose sèche, avec broderie de toile d'argent rapportée, entre ramages de laquelle le fond est tout rayé de traits d'or, ou bien un lit de satin jaune, à six pantes, dont trois d'icelles ornées de broderie génoise or et argent, et les trois demeurantes garnies de motifs en tapisserie de petit point, fait sur l'étoffe.

Qu'importe à M. de Kergus cette série de garnitures, lits montés ou non montés, tant de maîtres que de domestiques, la plupart en velours plein ou à fond de satin, en damas de plusieurs couleurs « naturelles », en taffetas glacé plein ou travaillé, le tout passementé, borduré, frangé soit d'or soit d'argent fin, et les moins bons pour le fretin encore faits de carisay anglais, de velours frisé de Hollande, de serge d'Ascot?

Que mademoiselle de Kergus achète désormais les étoffes qu'elle veut, prenne tous les couduriers et tapissiers qu'elle veut, la cave devrait-elle en être asséchée! M. de Kergus s'ennuie horriblement; mais il réclame le droit de s'ennuyer dans le repos, à loisir et tout son saoûl!

Il a quelques distractions importantes : le mariage du fils, Jacques de Kergus, avec Anne de Kergourdanec'h, de la maison de Kermoal en Ploujean; l'installation et meublage du manoir des Isles, pour loger le jeune seigneur avec sa fraîche épousée, tout près du manoir paternel et non point trop près; le meublage *idem* d'un étage de maison à Morlaix; les festins, retours de noces, déplacements; malgré aussi d'autres diversions plus ordinaires et fréquentes, les revoirs des bons amis de commerce, les chevauchées jusqu'à la ville, les petits séjours au besoin, pendant la grande foire de la Magdeleine;

1. Inventaires du temps.

malgré tout cela, qui fait plutôt mal, M. Jean de Kergus de Mésanbez demeure mélancolique, quasi-maussade, quasi-négligé de sa personne, lui si jovial autrefois et dont les pourpoints donnaient le ton.

Comme il comprend maintenant ce qui lui manque! comme les occupations forcées qu'il essaie de se créer dans son existence de retraite, sont froides, ternes au prix des émois du grand négoce, quand, la tête demeurée calme, le cœur battait pourtant plus vite à cause d'un coup d'exportation!

L'hiver, M. de Kergus envoie par Cheune, aux Isles, une hure de sanglier qu'il reçut lui-même en cadeau de M. le Bihan de Pennelé. Si l'on se trouve en temps de Carême, le petit ou le grand, alors il a acheté du poisson aux poissonnières de Locquirec (lesquelles viennent fort bien avec leurs paniers jusqu'à Mésanbez), et c'est pour en faire honneur soit à sa jeune bru, dame des Isles, soit à madame de Boiséon née de la Boyssière, laquelle fut sa commère jadis et séjourne en ce temps à Lanmeur, soit à madamoiselle Marie de Tournemouche, née le Gac, femme de celui qu'on appelle si tard le jeune Martin de Tournemouche, douce créature timide, laquelle, même en cette mauvaise saison, hante volontiers sa terre du Botdon.

M. de Kergus, par nature et par oisiveté, aime à pratiquer ainsi la galanterie devers les dames, encore qu'il ne s'adonne pas à elles et ne courre pas toutes jupes, comme la plupart des autres sieurs. Sans être fidèle mieux qu'il ne faut à madamoiselle son épouse, il fut toujours modéré, et maintenant, son âge le veut, et c'est, hélas, un divertissement que son caractère et le Ciel lui dénient juste quand son loisir s'en arrangerait davantage. D'ailleurs, même souhaitant faire l'amour, il donnerait toutes damoiselles et, par-dessus le marché, toutes commères gaillardes, pastourelles, chambrières ou ribaudes aussi, pour une bonne transaction de toile Daoulas contre drap de Frise, ou de vin de Guyenne contre graines de lin. Vainement s'efforce-t-il de s'intéresser, comme tous les châtelains ou possesseurs de fiefs et manoirs, aux incidents de l'heure qui passe, et lesquels passent l'heure : marchands de remèdes siciliens, montreurs de singes, baladins, cuisiniers cherchant place et fortune, ermites qui reviennent d'un pèle-

rinage à Saint-Jacques de Compostelle ou Notre-Dame de Lorette, médecins pauvres qui sont nés, disent-ils, l'un en Navarre, l'autre à Nuremberg d'Allemagne, esclave échappé aux païens, et jusqu'à des païens même, comme ce Maure barbaresque, ancieur rameur des galères soldé, qui se maria avec la fille d'un tisserand cornouaillais, ou comme ce Turc Osmanli, qu'on vit errer dans toute la Bretagne pendant trente ans : figures mouvantes, rôdant ça et là, n'ayant que le diable en poche, à la misère desquelles on ne refuse ni le pot de vin, ni la paille fraîche pour la nuitée.

Quant et quant, un joueur d'épinette reste jusqu'à plusieurs jours, donnant séances au seigneur. Les musiciens ne manquent pourtant pas dans les villages environs, car, venus certaines cueillettes ou le teillage du lin, M. de Kergus paie la bombarde, le fifre et le biniou pour faire danser garçons et garses. Musiciens encore pour le pardon, à la veille au soir duquel les paroissiens de Guimaëc donnent aux divers châtelains et messieurs des salves d'arquebuse; encore, le dimanche de Quinquagésime, puis les lundi et mardi lardiers où se tient ripaille sous chaque toit campagnard, serait-il d'un pauvre quevaisier[1], les ménétriers s'escriment, fifre et bombarde, annonçant les bandes de caresmes-prenants, gens folâtrement déguisés.

*
* *

M. de Kergus est saoul d'ennui, jusqu'au mal de cœur. Crise pouvant devenir mauvaise. Mais tout soudain, qu'est-ce donc? M. de Kergus se réveille, reprend quelque mine moins morose, comme de bien-être ou d'espoir.

M. de Kergus rumine un projet, un projet secret, qui n'est pas encore assez mûr pour qu'il ose le dire arrêté, serait-ce au fond de sa cervelle. Chaque jour il le combine, ou plutôt chaque nuit, aux côtés assez replets de mademoiselle de Kergus, le jour étant réservé depuis peu à gronder les serviteurs qui

1. La *quevaise* ou *chevaise* était un mode spécial d'amodiation des terres, un métayage particulier, à perpétuité, avec hérédité légale pour « le dernier et plus jeune fils ». Système fort doux, accordé surtout par les abbayes de la contrée.

s'affolent de besogne, à prévoir les ravitaillements, à faire quérir à Morlaix des renforts au cuisinier, à diriger le préparatif. Ça, que tout soit fourbi, reluisant, des galetas jusqu'à la cave! et les literies bien revisées, car vingt-cinq belles damoiselles de tout âge, et, fort utile symétrie, le même nombre de gentils hommes pour le moins, resteront à Mésanbez de la Vigile de Noël au lendemain de l'Épiphanie, pour qu'on tire ensemble les Rois.

Entre temps, le dimanche après la Nativité, M. de Kergus présentera sur les fonts le fils d'Yves Guével, un de ses moins mauvais métayers, avec la jeune dame du Roudour pour commère, cette belle Marie de Botmeur. Mademoiselle de Kergus nommera du même coup (avec, pour compère, Martin Tournemouche peut-être, parce qu'il est cette année 1586 procureur-syndic de Morlaix, ou M. de Chef-du-Bois-Goudelin, parce que c'est un Boiséon, ou M. de Goezbriand du Roslan, parce que c'est un Goezbriand, serait-il de branche cadette) mademoiselle de Kergus nommera un enfant de jardinier, si toutefois la sotte jardinière veut bien accoucher d'ici-là. Ces baptêmes sont, en la maison, bons prétextes à violons et chansons, guirlandes vertes de houx et de bois gentil durant l'hiver, sur les arceaux de la porte, salves de poudre, danses menées, présents gracieux tels que miroirs, boëtes à dragées, ou bagatelles en argent propres à la parade des cheminées, petites cages, petits paniers ayant la semblance de ceux en jonc, petites chaises, petits rouets, petits landiers de cuisine munis de leur broche à rôtir qu'on peut mouvoir, le tout grand comme le petit doigt d'une damoiselle.

M. de Kergus s'occupe de pourvoir à ces amusettes. Il est fort allègre maintenant, son projet secret y aidant, si allègre au bout du compte que sa femme en ressent ombrage, ne sachant sur quelle dame ou fille égarer ses soupçons jaloux.

Mais elle n'a pas le temps d'approfondir ce problème, car voici l'avant-veille de Noël, et les hôtes qui surviennent...

Les uns, les unes descendent, qui de cheval, qui de haquenée; d'autres s'aperçoivent derrière, et d'autres, arrivés premiers, circulent dans les salles et chambres, examinant le meublage avec un goût de critiquer.

Parmi quantité de couchers dressés, lits sédentaires, lits

de fortune, celui d'écarlate de Florence à broderie de velours noir, avec le fond tracé d'or, qu'on ne connaissait pas encore, obtient le suffrage des dames mûres, mais leur austérité blâme sans ménagements un petit ciel de taffetas cramoisy pour la chaise percée, et tapis dessus au temps qu'elle est close, et tapis sous les pieds quand on s'en sert. Bien du luxe superflu, bien de l'amollissement digne de l'an 1586 où nous sommes! Mais les jeunes femmes trouvent le petit ciel fort joli, et plus d'une y rêve ensuite, même devant les cinq belles pièces de faïence figurée qui décorent depuis peu la cheminée de la salle haute, même devant la belle et lourde vaisselle tant d'office que de buffet, d'argent blanc ou vermeil, si abondante, si bien ciselée, dont s'enorgueillit parfois madamoiselle de Kergus, ou devant les grands chandeliers d'argent, les tasses couvertes avec figures de femmes, les petites aiguières d'or à escailles dont l'une monsieur rapporta de la ville de Gênes lorsqu'il y fut.

Quelques jupes, voire quelques hauts-de-chausses, s'aventurent jusqu'en la cuisine, grande comme salle, et en la chambre de dépense, toutes deux fort bien garnies de meubles, sans compter l'ustansilerie : marmites par deux douzaines, bassins d'étain, chaudrons de cuivre, chaudières d'airain, poëles à queue, grils, brasières, saulnières en cuivre à personnages pour la table, flambeaux en cuivre pour la couchée, plats d'étain à présenter par vingt douzaines en nombre, et dix douzaines d'assiettes pour le commun, et six douzaines d'écuelles à anse, aussi d'étain; deux douzaines de grandes et moins grandes saulcières, une douzaine de pots à bouillir soit eau, soit vin épicé, appelés coquemarts, quatre douzaines de pots à servir sur table, contenant les uns deux potées et les autres trois potées mesure de Morlaix; vingt pots « pour s'en servir à la chambre », le tout d'étain... Utiles objets dont la vue ne choque point, alignés non loin des pots à boire. Une chose ne nuit point à l'autre, et l'ensemble est réconfortant : bahuts cirés, ferrures étincelantes, feu qui flambe haut, bois qui craque, pochoires qui fument à petits jets de vapeur blanche, parfumée de marjolaine, rôts qui tournent à l'envi. Et les marmitons s'activent, la grand'cuiller en main, dérangés par le va-et-vient des innombrables chambrières ou filles de vaisselle, par l'exi-

gence des valets, par les ordres et requêtes de plusieurs jeunes pages, gentilshommes servants ou simples hommes de confiance, venus avec messieurs leurs maîtres. Tumulte qui laisse pourtant discerner le cri des chevaux dépaysés, s'ébrouant dans la grande cour, le son de quelque bombarde et le bruissement des robes de satin, le froufrou des taffetas, le crissement des brocatelles.

Plus d'un pourpoint de velours, dans la pénombre, chiffonnera des manches de corsage agraffées d'or et de saphir ; plus d'un baiser, peut-être illicite, rapprochera longuement les barbiches des lèvres rieuses de filles, serait-ce même de femmes un peu sur l'été, voire encore devers l'automne, en ce pays où les veuves trouvent agréablement preneur aussitôt leur deuil fini et se marient jusqu'à trois, jusqu'à cinq fois. C'est une assemblée toute parée, toute parfumée d'odeurs violentes et sensuelles, tout animée des sourires aux dents perlières, qui brillent, aguichantes, entre les joyaux du col et les pierreries de la coiffure.

C'est une réunion d'amis, une rencontre d'amants ou de ceux qui le voudraient être. C'est, entre gens de Morlaix, les féeries de Noël.

Il ne fait pas froid : « Noël à moucherons », le plus souvent en ce climat bas-breton. Néanmoins M. de Kergus, secondé par son gentilhomme et par son fils M. des Isles, veille à ce que jour et nuit le feu rougeoie dans les âtres. Cela fait partie de la bonne, de la brillante hospitalité. A l'aube, tardive en décembre, on redouble les fagots, à cause que l'humidité de la mer proche se faufile jusqu'à Mésanbez. On étale ensuite une nappe propre sur la grand'table, en la salle basse, car voici bientôt la délice du maître de ce logis ; voici l'excellent plaisir : boire dès le réveil, avec messieurs tous ses bons hôtes, l'hypocras à la gasconne. Le foyer pétille, les compagnons sont de toujours, parents, fils de parents, alliés d'alliés.

La belle tablée matinale, où l'on sert, quasi sans façon, les petites prunes de Brignolles, acides et sucrées, et les confitures sèches, dont celles de Damas, très âpres, font l'affaire des bouches enfièvrées qui se ressouviennent d'avoir trop bu ! La belle tablée, que président, aux côtés de M. de Kergus, M. de Goezbriand du Roslan et Martin de Tournemouche en

tant que syndic de Morlaix! Quelle satisfaction, quand on a galantisé à souhait depuis plusieurs jours déjà, de se retrouver ainsi coude à coude, au petit bonheur, sans les dames qui s'habillent en jacassant dans les chambres. Hé, laquais! ici, là-bas, des verres encore qui ne sont pas pleins!

Après quelques propos libres, pour ne pas dire gourgandiers, les conversations politiques peuvent se donner carrière, puisqu'aussi bien le commerce chôme pour quinze jours. On peut ridiculiser à loisir les messages, libelles, manifestes, contre-manifestes qu'échangent si laborieusement le roy de France, le roy de Navarre et ce troisième jouteur un peu plus bonhomme que les autres, du moins sans tare de huguenot, le cardinal vieil de Bourbon, dont ces messieurs de Lorraine voudraient faire leur homme de paille. Quant au roi de Navarre, ce bretteur qui fut baptisé dans une écaille de tortue, comme un sauvage des Indes, qu'il reste à paillardiser chez lui, soit à Jurançon, soit à Nérac! Va-t-il donc falloir souhaiter, dans la dureté de l'époque, et maintenant que le duc d'Alençon a subi le sort douteux de bien d'autres, va-t-il donc falloir hélas! désirer que reste longtemps sur le trône ce soi-disant fils de Henri, Henri lui-même troisième, hypocrite « battu »[1], pénitent baladin pour quel les oraisons sont tout uniment poivre et muscade à ravigoter son appétit de débauches?...

Et pourtant Dieu sait quel monarque fait ce perverti! Quand il ne sue pas le vice, c'est alors la concussion ou bien la frivolité, les chiens passant avant l'État, comme il paraît bien dans la lettre qu'il adressa cette année même à monsieur Barbier de Kerjean[2]; ou c'est l'étrange manie de toujours marier quel-

1. Les *battus* ou flagellants, Confrérie de pénitence dont Henri III suivait les processions en se frappant avec de grandes démonstrations, parfois jusqu'au scandale.

2. Louis Barbier, seigneur de Kerjean, Kerch'oent, etc., terminait à cette époque le château renommé dans toute la Bretagne pour son architecture, son étendue, son luxe princier. Il avait épousé en troisièmes noces damoiselle Jeanne de Gouzillon, veuve elle-même de M. de Lanuzouarn, et mère assez peu soucieuse des pupilles du sieur de la Haye. Voici la lettre en question :

Monsieur de Querjan de Léon, désirant recouvrir promptement certaine quantité de chiens, comme levriers et levrières des plus beaulx, grands et forts qui se puissent trouver en vos quartiers, j'ai commandé à ce porteur, Barbe, l'un de ceulx qui ont charge des grands levriers de ma Chambre, de s'acheminer présentement vers vous, pour vous faire entendre combien j'auray agréable que parmy

qu'un, lui qui n'en peut mais, tantôt ses mignons et sous-mignons, tantôt, depuis que la belle Châteauneuf est établie, les propres nièces de celle-ci. Le bruit court en ce moment qu'alliance est comme faite entre l'une des dites nièces et le jeune seigneur de Boiséon, Pierre, chef du nom et des armes. Encore que la damoiselle passe pour vertueuse et ne tenir en rien de sa tante, encore que les Boiséon soient trop respectés pour être blâmés, on peut déplorer entre amis ce mariage-là s'il se fait, priant Dieu qu'il ne se fasse point[1]... Messieurs les parents ou alliés des Boiséon, présents à cette réunion, ne trouveront pas le souhait mauvais...

En dépit de l'habileté oratoire, plusieurs buveurs d'hypocras semblent s'offusquer du propos; nommément M. de Kérangoff, homme emporté, crispe nerveusement sa main au Saint-Georges de sa chaîne d'or, laquelle fait six tours bien comptés sur son pourpoint de velours noir. Il se monte, va même aux propos messéants qui désolent M. de Kergus. Quel abîme s'est donc creusé depuis ces années 1570, 1575, où les causeries de ce genre demeuraient une rareté? Aujourd'hui la querelle des partis empoisonne jusqu'aux petits bourgeois, jusqu'à la gent des basses boutiques! Chacun songe à prendre position; la plaie gagne; déjà des scissions, coupures béantes, se manifestent, qu'on essaie de raccommoder lorsqu'on est brave compagnon tel que M. de Kergus, tout en se demandant parfois si les Boiséon, les Bourouguel, les Coatnenpren et d'autres choisiront, l'orage éclatant, les mêmes chemins que le reste de la Communauté?...

Le maitre de céans, en habile président de table, jette l'entretien sur une autre proie qui ne fera renifler personne, mais dont, bien au contraire, chacun voudra son morceau.

ceulx que vous avez à présent, vous faciez eslection d'un levrier et levrière des meilleurs que vous avez, pour m'en faire part soubs la conduitte de ce dit porteur, surtout que vous aimiez mon plaisir et contentement, priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Querjan de Léon, en sa sainte garde. — De Paris, le XXIIe jour de mai 1586. *Signé* : HENRI.

1. Il se fit pourtant. Le contrat de mariage unissant Pierre de Boiséon, seigneur de Coëtinizan, Kérouzéré et autres lieux et Jeanne de Rieux de Châteauneuf, dame de la Bellière et de Chastel-Roger, fut signé à Châteauneuf huit mois plus tard, le 29 août 1587. C'est ce même Pierre de Boiséon qui devait, après la Ligue, devenir gouverneur de Morlaix, et fonder en quelque sorte une dynastie très honorée, très populaire, qui tint sans interruption cette charge pendant cent ans.

Effectivement, chacun donne; vingt-cinq mâchoires, ou davantage, dépècent à belles dents pour la dernière fois la mauvaise bête, celle qui, rebutée, lâcha pied de façon définitive le onzième de novembre dernier! Chacun mord à distance « l'ennemi de Morlaix », l'ancien adversaire noësif[1], et dolosif : Troïlus du Mesgouez, marquis de la Roche, vice-roy des Terres-Neuves! Puis les propos reviennent aux affaires, encore, toujours, malgré les fêtes et le temps de chômage actuel. L'instinct héréditaire est plus vif que toute vanité, plus fort que toute fantaisie d'oisiveté mondaine. Et voilà pourquoi M. Jean de Kergus, qui n'est plus marchand de Morlaix depuis cinq ans et qui ne peut pas ne plus l'être, se dérobe de ses invités au sortir de la grand'salle, parce que l'heure est venue et que son projet, son projet secret, doit s'accomplir... Mais il ne se dérobe pas seul; avec des signes de connivence, il entraîne à part, dans un coin qu'il sait, près de l'horloge, M. Guillaume le Bihan et M. Balavesne Maurice, tous deux associés, et leur communique un papier qu'il tire de sa manche gauche, ès-boursouflures de laquelle habitent aussi, selon l'usage, son mouchoir, son portefeuille, sa bourse et ses clefs. Le papier n'est que grimoire de chiffres. M. Guillaume le Bihan, l'une des têtes les mieux organisées de Morlaix, examine, s'étonne, questionne, discute. Et ce qui ressort enfin de ce chuchotage à trois, repris subrepticement l'après-midi, pendant que la jeunesse danse un branle, puis tandis qu'une damoiselle touche le luth y mariant sa voix, c'est que M. de Kergus, bien que ne faisant pas d'affaires, se mettra néanmoins de tiers dans les affaires des sieurs Maurice Balavesne et Guillaume le Bihan. Tiers d'argent, tiers de conseil, de décision, de direction : c'est toute son activité, saine et verte encore, qu'il remet dans le courant sans en avoir l'air pour le public.

Le public le saura néanmoins... Mais, admettant que l'on commente discrètement jusqu'au jour des Rois cette détermination d'un homme vieil, que l'on en sourie par désinvolture, on ne rira point, au sens de blâme et de moquerie. Car ils sont marchands de Morlaix presque tous, ces beaux cavaliers pimpants,

1. *Noësif*, qui cherche noise.

vêtus, comme pour le Louvre; leurs fraises, leurs chapeaux gansés, leurs nouveaux hauts-de-chausses collants, leurs gants découpés en pointes se conforment docilement aux élégances de Paris; toutefois ils prennent le moins possible à cette capitale, sauf ses modes et quelques pamphlets, légèrement ainsi qu'ils prennent à chaque contrée, de l'Andalousie jusqu'en Courlande, des mers du Levant jusqu'en Écosse, ce qu'elle possède de bon, d'agréable ou de plaisant. Marchands de Morlaix ou parents d'iceux, grands nobles-bourgeois, arrière-petits-fils des chevaliers de Jean de Penhoët dont les pères, depuis le XIIe siècle, avaient conquis leurs privilèges résumés tous en la seule idée : *Aide-toi...*

JEAN POMMEROL

RACHEL

ET

MADAME DE GIRARDIN[1]

— DOCUMENTS INÉDITS —

I

Rachel avait débuté, le 12 juin 1838, à la Comédie-Française, dans le rôle de Camille, la sœur des Horaces. Madame de Girardin, qui, par goût et par devoir, depuis qu'elle rédigeait, à *la Presse*, le « Courrier de Paris », se faisait volontiers l'écho de tous les bruits qui en valaient la peine, attendit, pour s'occuper de la jeune débutante, que Musset eût pris sa défense contre celui qui l'avait lancée[2], — car elle avait eu le malheur de déplaire à Jules Janin dans le rôle de Roxane, et il le lui avait dit un peu durement. Pourtant avant Roxane, elle avait joué déjà Hermione, Ériphile, Monime, et, comme l'écrivait le « vicomte de Launay », Racine était la grande passion de

1. *Published June first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* LÉON SÉCHÉ.

Toutes les lettres de Rachel à madame de Girardin que je publie ou cite aujourd'hui étaient jusqu'à présent inédites et m'ont été communiquées par madame Léonce Détroyat, née Garre, nièce de madame de Girardin.

2. L'article de Musset sur Rachel parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1838.

Delphine. Ses vers chéris gardaient encore le parfum des belles années où elle s'en inspirait; ils vivaient tout-puissants dans sa mémoire. Mais le théâtre alors ne l'attirait que médiocrement : elle avouait, un jour, n'être encore allée au spectacle, en cette année-là, qu'une seule fois, le 8 novembre, à la première représentation de *Ruy Blas*, par amitié pour Victor Hugo.

Cependant Rachel ne perdit rien pour attendre, et voici en quels termes madame de Girardin parla de ses débuts, le 24 novembre 1838 :

... Mademoiselle Rachel?

Nous ne l'avons pas encore vue, mais d'avance notre bienveillance lui est acquise. Ses détracteurs prétendent que son immense succès est une affaire d'association nationale. « Mademoiselle Rachel est juive, disent-ils, et chaque fois qu'elle joue, la moitié de la salle est occupée par ses coreligionnaires. Ils agissent avec elle comme avec Meyerbeer, avec Halévy. A l'Opéra, voyez les jours où l'on donne *les Huguenots* et *la Juive* : toutes les places qui ne sont pas à l'année sont prises par les juifs. » Cela est vrai, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette belle union de tout ce peuple qui se parle et se répond d'un bout du monde à l'autre, qui se comprend avec une si prodigieuse rapidité, qui relève un de ses fils malheureux à son premier cri, et qui court chaque soir applaudir en foule celui de ses enfants qui se distingue par son génie. Cela fait rêver. N'avoir point de patrie, et garder un sentiment national si parfait! quelle leçon pour nous, qui nous desservons mutuellement sans cesse, qui nous détestons si bien, et qui pourtant sommes si fiers de notre belle France! Faut-il donc des siècles d'exil et de persécution pour que les enfants d'une même terre apprennent à s'aimer entre eux? Peut-être!... Quoi qu'il en soit, mademoiselle Rachel obtient un succès mérité, les triomphes factices n'ont pas cet ensemble et cette durée. D'ailleurs nous entendons chaque soir vanter la jeune tragédienne par des juges qui nous inspirent la plus grande confiance, de vieux amateurs de tragédie qui ont vu Talma, qui ont applaudi mademoiselle Raucourt, mademoiselle Duchesnois, et qui ne sont pas juifs du tout.

N'est-il pas vrai que cette tirade eût fait merveille, il y a quelques années, si quelqu'un s'était avisé de la jeter dans la mêlée des partis, au fort d'une certaine affaire?... Je ne sais quelle impression elle fit sur la colonie juive d'alors, mais Rachel, qui lisait tout ce qui pouvait l'intéresser, en fut très

reconnaissante à madame de Girardin, et c'est de là que datent leurs premières relations. Relations de politesse et d'admiration d'abord, de symphathie et d'amitié ensuite.

Le 26 novembre 1838, madame de Girardin écrivait à Lamartine :

J'ai reçu aujourd'hui la visite de mademoiselle Rachel : elle est charmante et a tout à fait grand air. On ne dirait jamais la fille de bohémiens [1].

Oh! non, et, quand elle le voulait, Rachel aurait pu rendre des points à plus d'une grande dame pour la distinction. Je dis : « quand elle voulait », car il y avait deux femmes en elle, et pas n'était besoin de la gratter pour retrouver la petite fille des rues, la gamine mal embouchée, l'enfant terrible. Il suffisait d'être admis dans son intimité. C'est même ces deux faces de sa nature heureuse et prime-sautière qui la rendaient si amusante et parfois si insupportable. Mais à madame de Girardin elle ne se montra jamais que par ses beaux côtés, ayant toujours vécu avec elle sur le pied d'une amitié distante et respectueuse.

Les premières lettres qu'elles semblent avoir échangées remontent au mois de juin 1841, c'est-à-dire au premier voyage que Rachel fit en Angleterre. Mais elles se fréquentaient depuis longtemps déjà, et je crois bien que ce fut Delphine qui ouvrit à Rachel les portes de l'Abbaye-aux-Bois. Chateaubriand vieilli et plus ennuyé que jamais n'allait plus au théâtre; madame Récamier, pas davantage. Cependant ils auraient bien voulu entendre la jeune tragédienne dont tous les journaux et tous leurs amis faisaient l'éloge. L'occasion leur en fut donnée au mois de février 1841. A la suite des inondations de Lyon, Ballanche avait eu l'idée d'organiser un concert à l'Abbaye au profit des sinistrés. Madame Récamier s'en ouvrit à madame de Girardin, qui lui promit le concours de Rachel. Et, le 10 février, on pouvait lire dans le feuilleton de *la Presse*, sous la signature du vicomte de Launay :

Mademoiselle Rachel a parfaitement dit le songe d'*Athalie*, et toute la scène avec Joas. Son succès a été complet. M. de Chateau-

1. Lettre inédite.

briand, M. le duc de Noailles, M. Ballanche, toutes illustrations de l'endroit, l'ont applaudie avec enthousiasme. On l'a trouvée très belle comme tragédienne et très jolie comme femme. Elle était mise à merveille : son costume, d'un goût exquis, tenait à la fois du salon et du théâtre ; c'était une robe blanche garnie de chefs d'or et nouée autour du cou par un chef d'or, avec de longues manches flottantes ; puis, dans ses beaux cheveux noirs, des bandelettes d'or. Ce n'était pas une Athalie, sans doute : Athalie ne devait pas être si agréable ; mais c'était une Cléopâtre, gracieuse jusque dans sa violence, séduisante jusque dans sa haine, délicate jusque dans sa cruauté.

Retenez bien ce dernier membre de phrase : il contient en germe la première idée de la *Cléopâtre* de madame de Girardin.

Quelques mois après, Rachel partait pour Londres et débutait sur le théâtre de la Reine dans la tragédie d'*Andromaque*. Elle y obtint un succès considérable et qui dépassa toutes ses espérances. Le 15 juin 1841, elle écrivait à M. Buloz, alors commissaire du roi près la Comédie-Française :

Je n'ai pas douté un moment de l'intérêt que vous prendriez à mes succès. Je vous assure que j'en suis pleine de joie pour le théâtre plus encore que pour moi-même ; croyez que je ne vois dans tous ces triomphes que de nouveaux encouragements pour me soutenir dans une carrière qui est désormais mon bonheur, ma vie. Vous désirez de plus grands détails ; mais que puis-je vous dire ? Chacune des représentations a été pour moi la source d'un succès incroyable. Hermione, Roxane, Camille, Marie Stuart, tous ces rôles ont été si vivement applaudis que je ne sais, en vérité, auquel on a donné la préférence. Je crois pourtant qu'Hermione a produit le plus d'effet. Cet effet me semble du reste bien senti chez les Anglais. On a tort de croire qu'ils ne comprennent pas bien, je suis surprise de la manière dont ils saisissent les nuances : il me semble souvent, à tel passage d'un rôle, que je suis jugée par ce public parisien qui m'a toujours comblée de tant de bontés. Les bouquets, les fleurs pleuvent sur le théâtre, on me traite en véritable enfant gâtée. C'est pour cela que j'ai renoncé au voyage de Marseille, voyage que les soins de ma santé me rendaient d'ailleurs trop pénible. Mon médecin redoutant beaucoup les chaleurs de juillet au Midi, moi me trouvant si bien dans cette ville où je suis acclimatée, la Reine ayant absolument voulu donner au directeur les 15 000 francs de dédit pour payer à Marseille, je me suis décidée. Quant à mes projets, les voici : je quitterai Londres le 15 juillet ; je ferai le voyage de Bordeaux, mais je serai rentrée à Paris, c'est-à-dire dans Montmorency[1], vers le 20 du

1. Où elle avait une villa.

mois d'août. Je consacrerai deux mois au repos et à l'étude. Ne croyez pas pourtant qu'à Londres même je reste inoccupée. Je sais Chimène, Frédégonde et Jeanne d'Arc. Je n'ai pas encore composé mes rôles, mais je les sais et je me fais une grande joie de les créer tous trois cet hiver dans cette salle que j'aime tant et que vous appelez si bien ma maison paternelle [1].

On vient de voir avec quelle générosité la reine d'Angleterre se conduisit envers Rachel. Non contente de payer son dédit à Marseille, elle voulut lui offrir un banquet à Windsor même. J'ouvre *la Presse* du 14 juin 1841 et je lis :

Windsor, 10 juin. — Mademoiselle Rachel est arrivée, cet après-midi, à Windsor; des appartements lui avaient été préparés à l'hôtel du château. Le splendide banquet qui doit être donné ce soir par S. M., dans la grande salle Saint-Georges, sera de 102 couverts. La magnifique vaisselle plate de la couronne sera déployée à cette occasion et placée sur un vaste buffet placé au-dessous de la galerie de musique. Au nombre des plats qui seront exposés, on remarque la précieuse tête de tigre (*connue sous le nom de marche-pied de Tippo-Saïb*), le superbe paon, orné de pierres précieuses d'une immense valeur, et le magnifique bouclier d'Achille. De chaque côté du buffet contenant la vaisselle, sont les bannières bleues de Tippo-Saïb, brodées de perles et de joyaux d'un grand prix. La table du banquet sera brillamment éclairée par 200 bougies placées dans des candélabres d'un travail exquis. A chacun des vingt-quatre écussons qui se trouvent placés le long des murs de la salle sont fixées les lampes massives qui contiennent chacune quatre bougies. En résumé, l'illumination générale de la salle sera des plus magnifiques, car il n'y aura pas moins de 400 becs de lumière.

Je me demande pourquoi tous les biographes de Rachel ont négligé la relation de cet événement. Il est pourtant assez glorieux pour elle!

Le lendemain du banquet de Windsor, elle écrivait à madame de Girardin :

Madame,

C'est surtout loin de Paris qu'on se préoccupe de ce qui s'y dit et de ce qui s'y fait : je sais que vous avez fait et dit des choses bien obligeantes pour moi, et j'éprouve le besoin de vous en remercier; les applaudissements que la bienveillance anglaise me prodigue

1. Lettre inédite.

en ce moment me seront surtout précieux si mes juges naturels de Paris consentent à les ratifier; et je sais que votre plume si spirituelle a bien voulu se faire l'écho des fêtes dont à Londres on veut bien m'honorer. J'en suis trop heureuse, madame, pour ne pas vous écrire et pour ne pas vous prier de recevoir ici l'expression de mes sentiments de reconnaissance sincère et respectueuse.

Au mois de juillet suivant, Rachel, traversant Paris pour se rendre à Bordeaux, vit madame de Girardin qui l'entretint de ses projets. Depuis qu'elle s'était exercée par *l'École des Journalistes*, dont la censure avait interdit la représentation à la Comédie-Française, Delphine ne pensait plus qu'au théâtre et cherchait des sujets à la convenance et à la taille de Rachel. Le 24 juillet 1841, celle-ci lui mandait :

Je suis préoccupée de ce que vous m'avez dit. Assurément, pendant mon séjour à Bordeaux, je ne manquerai pas de vous exciter par mes lettres à mettre la dernière main à votre œuvre. Je suis trop heureuse et trop fière de savoir par vous que mes lettres vous serviront d'aiguillon. Mon père ne me semble pas à portée de vous donner les indications nécessaires; mais j'ai pensé, madame, à M. Crémieux qui connaît parfaitement tous ces détails. Je suis sûre d'abord qu'il ne me refusera aucun renseignement, et bien sûre aussi qu'il sera charmé de vous les donner à vous-même et de m'accompagner chez vous à ma première visite. Pourtant, madame, je ne veux lui en parler qu'après votre réponse. Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

De quoi, s'agissait-il? De la tragédie de *Judith* que madame de Girardin avait entreprise en vue du Théâtre-Français. Auteur consciencieux, elle avait voulu se documenter sur son héroïne et les mœurs juives, et elle avait tout naturellement pensé au père de Rachel. Mais Rachel préférait l'adresser à Crémieux, son protecteur naturel et de tous les jours, qui, également juif, était plus lettré. Elle écrivait de Bordeaux à madame de Girardin, le 9 août 1841 :

Je rêve *Judith* et l'auteur de *Judith*. Notre conversation revient souvent à ma mémoire, et j'espère que vous achèverez ce que vous avez si bien entrepris. Vous avez la bonté de vouloir que je vous encourage; j'en aurais de l'orgueil, si je ne comprenais toute votre modestie. S'il est vrai pourtant que ma promesse de me charger

avec bonheur du rôle que vous voulez bien me destiner soit pour vous un motif de terminer votre ouvrage, croyez bien, madame, que je ne vous ai pas même dit tout ce que je pense à cet égard. C'est pour moi que je vous prie de ne pas laisser un instant votre plume inoccupée. J'espère qu'à mon retour vous pourrez me lire un travail complet dans une grande partie.

Je suis ici, madame, entourée de la même bienveillance qui me suit partout. Je ne sais, en vérité, comment me rendre digne de tant de faveur. N'est-ce pas, madame, que vous ne croyez pas que ceci est de ma part une fausse modestie? Vous croirez que je dois être confuse d'une bonté si grande et que je sais faire la part de l'intérêt qu'inspirent ma jeunesse et le souvenir si récent de la situation d'où l'on m'a vue sortir. Adieu, madame; je voudrais vous écrire plus longuement, mais le temps manque à ma volonté. Je me consolerai, si vous voulez bien m'écrire vous-même que vous me gardez un souvenir et que vous agréez l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

En ce temps-là, Rachel était, en effet, très modeste, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir conscience de sa valeur et de la faire sentir, le cas échéant, à ceux qui pouvaient l'oublier. Et comment ce sentiment lui aurait-il fait défaut, quand tout le monde la couvrait de fleurs et d'encens et quand ses camarades eux-mêmes lui répétaient sur tous les tons qu'elle avait sauvé la Comédie? Le temps n'était pas si loin où Corneille et Racine faisaient 400 francs de recette au Théâtre-Français. Maintenant il suffisait que le nom de Rachel fût sur l'affiche pour qu'on y encaissât le maximum. On était plein d'égards pour elle, et, du moment qu'une pièce lui plaisait, on s'empressait de la reprendre, si elle appartenait au répertoire; de la recevoir et de la monter, si c'était une pièce nouvelle. Le 15 août 1841, elle écrivait encore de Bordeaux à madame de Girardin :

Je reviens à la charge, madame. Il ne dépendra pas de moi certainement que cette belle Judith ne vienne se faire admirer sur le théâtre de la rue Richelieu, pendant le cours de cet hiver. Puisque vous me demandez souvent quelques lignes d'excitation, je ne manquerai pas à votre vœu, que je regarde comme un devoir pour moi. Croyez-le bien, madame, je ne doute pas d'un grand succès pour vous, et je vous promets mon dévouement le plus absolu. Mais, hélas! qu'est-ce donc que mon opinion, à moi, si peu faite pour juger la portée d'une œuvre tragique? C'est vous qui comprendrez bien tout ce qu'il y a d'imposant et de grand dans votre ouvrage. Moi, je ne

puis que vous dire les impressions que j'ai éprouvées et le désir que j'éprouve.

Le public de Bordeaux me comble, comme le public de Londres m'a comblé. Camille, Hermione, Émilie, Roxane ont reçu le plus bel accueil. Mon Dieu! mon Dieu! pourvu que le public de Paris ne se refroidisse pas pour moi! C'est ma peur au milieu de ma joie. Je vous quitte, madame, en vous priant d'agréer mes sentiments les plus dévoués.

La « peur » de Rachel n'était ici qu'une façon de parler. Toutefois le public de Paris commençait à trouver qu'elle le négligeait et que ses vacances étaient un peu longues : il y avait cinq mois qu'il ne l'avait pas entendue! Enfin elle reparut au début d'octobre 1841 ; c'est par la lettre suivante qu'elle avait annoncé la bonne nouvelle à madame de Girardin :

Paris, 28 septembre 1841.

Madame,

En attendant que le public vienne applaudir « Judith », voulez-vous permettre à « Camille » de vous convier pour jeudi à sa rentrée, à ses amours, à sa terrible mort? Vous comprendrez mieux que personne combien j'aurai besoin, cette fois surtout, de reposer mes yeux sur des visages amis; et vous, madame, si bonne pour moi, vous ne me refuserez pas de me donner des applaudissements, pour me préparer à en recevoir des autres quand je leur ferai entendre votre belle poésie. Vous voyez que j'ai lu votre dernière scène du second acte.

Agréez, madame, mes compliments les plus dévoués.

Mais madame de Girardin ne se pressait pas de terminer sa pièce. On eût dit qu'elle avait le pressentiment que cet ouvrage ne ferait que passer sur la scène, en dépit de l'intérêt qu'y prenait son illustre interprète et du bruit qu'elle menait autour de lui dans le monde. Rachel lui écrivait, le 6 février 1843 :

Madame,

Je suis souffrante et fatiguée; cependant il faut que je joue *Phèdre* demain; il faudra peut-être encore que je joue vendredi : la Comédie crie misère et me persuade que son salut est en moi. Je suis fière d'être sa planche de salut; mais, pour le moment, j'en suis bien contrariée, car je dois tout me refuser pour ne pas manqner à mon devoir.

Soyez assurée, madame, que sans cette circonstance rien ne me

serait plus agréable que d'accepter votre aimable invitation. Je regrette d'autant plus de ne pouvoir m'y rendre que j'avais la perspective non seulement d'une très aimable société, mais encore de très beaux vers, et je vous avoue un faible égal pour tous les deux.

Je m'occupe tous les jours de *Judith*; j'ai le désir d'en répéter quelques fragments, un jeudi, chez moi, en petit comité. Veuillez me dire si vous m'y autorisez. Si vous y trouviez le moindre inconvénient, ne me le cachez pas, je vous en prie.

Judith fut jouée pour la première fois le 24 avril 1843 et n'eut que peu de représentations. Pourtant madame de Girardin y avait déployé des qualités de premier ordre et la pièce contenait de grandes beautés. Longtemps après, Paul de Saint-Victor aimait à citer le discours de Judith apprenant l'amour de la patrie à son peuple :

Oh! je vous apprendrai l'amour de la patrie!
Le plus saint des amours!... La patrie est le lieu
Où l'on aime sa mère, où l'on connaît son Dieu;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons malgré tout, même injuste et cruelle,
Et pour ce noble amour il n'est point d'infidèle.
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort.
Et nous mourons joyeux, si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée!...
Oh! ne repoussez pas des sentiments si beaux,
Défendez vos autels, défendez vos tombeaux!...
Donnez aux nations un éternel exemple!...
Soldats, peuple, aux remparts! Et vous, femmes, au temple!

Il fallait entendre Rachel dire ces vers! C'était l'âme de Delphine, de « la Muse de la Patrie », qui parlait par sa bouche. Que si les situations pathétiques et tout le talent de la tragédienne ne purent conjurer la chute de cet ouvrage plus lyrique que dramatique et qui sentait par trop l'inexpérience, il laissa du moins l'impression que l'auteur était né pour le théâtre et ne tarderait pas à prendre sa revanche. Et, en effet, quatre ans après, Delphine triomphait avec *Cléopâtre*.

II

Cependant Rachel continuait ses voyages à travers la France. Au mois de mai 1843, dès que *Judith* eut disparu de l'affiche, elle partait pour Rouen, d'où elle écrivait, le 1er juin, à madame de Girardin :

Madame,

Vous m'avez dit de vous rendre compte de mes pérégrinations lointaines, et je vous obéis, dussiez-vous maudire mille fois la mauvaise inspiration qui vous condamne aujourd'hui à déchiffrer mon griffonnage. Je suis assez contente de mon commencement. Le public rouennais, qui a la réputation d'être très difficile et la prétention de le paraître, a bien voulu se montrer indulgent à mon égard; il m'a applaudie, et il a fait un bien plus grand effort : il m'a écoutée. Or, vous savez sans doute que les habitants de cette bonne ville se promènent dans le parterre pendant la représentation et ne prêtent aux acteurs qu'une attention dédaigneuse. J'ai joué *Phèdre* d'abord, ensuite *Marie Stuart*, puis *Polyeucte*. Cette dernière pièce a surtout excité l'enthousiasme : tout l'honneur au grand Corneille, bien entendu. Couronnes, bouquets, rien n'a manqué à la fête. Je devais partir aujourd'hui même pour Marseille, mais j'ai été obligée de résister aux instances réintérées de la direction, des abonnés, des collèges, etc. ; je joue donc encore demain, et samedi je serai à Paris pour vingt-quatre heures seulement. Je ne sais si pendant ce court séjour j'aurai le temps d'aller vous remercier du charmant dîner auquel vous avez bien voulu m'inviter; en tout cas, je compte sur votre bienveillance pour m'excuser. Vous seriez bien aimable de répondre à cette lettre à Marseille : une lettre de vous est trop précieuse pour que je vous en tienne quitte, et d'ailleurs, si vous tenez à avoir la corvée de lire ma mauvaise écriture, il me faut un encouragement.

Vingt jours après, nouvelle lettre, datée cette fois de Marseille :

21 juin 1843.

Les Marseillais sont charmants. Si leur enthousiasme pouvait être un peu moins bruyant, je les aimerais tout à fait. Ils ne dételent pas mes chevaux, à la vérité, mais ils empêchent ma voiture d'avancer. Pour revenir chez moi après le spectacle, je mets environ une heure à faire cent pas. La dernière fois que j'ai joué, espérant m'esquiver plus facilement à pied, je priai M. Méry de me donner le bras. A peine avions-nous franchi le seuil de la porte, nous fûmes reconnus

aussitôt, poussés, pressés, étouffés par une foule toujours croissante. L'éloquence de mon chevalier échoua devant l'enthousiasme de ces bons Marseillais. Nous ne trouvâmes de salut que dans la boutique d'un chapelier dont la porte fut bientôt assaillie, et le commissaire de police vint nous offrir l'appui de son écharpe, escorté d'une vingtaine de soldats; mais je vous prie de croire que nous refusâmes dédaigneusement ce secours, et, confiants dans les sentiments de la multitude, nous nous présentâmes à elle, lui demandant de nous livrer passage. Alors ce furent des applaudissements, des acclamations, un vrai triomphe; je parvins enfin à rentrer chez moi, très flattée, mais rendue, moulue, fondue, et promettant qu'on ne m'y reprendrait plus.

Jusqu'à présent, c'est *Horace* qui a eu les honneurs; la scène muette a été particulièrement appréciée : franchement je n'attendais pas tant du public de Marseille. Je suis bien ingrate cependant de ne pas le porter aux nues, car il me témoigne son affection de toutes les manières. Le côté positif ne reste pas en arrière. Les recettes ont atteint un chiffre jusque-là inconnu, celui de 8 200 francs : j'en suis toute fière, quand on m'assure que celles de Talma n'avaient pas dépassé 5 500; il est vrai que les temps sont changés.

Je ne finirai pas ma lettre sans vous raconter un petit trait d'audace qui me fait peur quand j'y repense de sang-froid. Au milieu d'une des scènes les plus vives de *Bajazet*, ne voilà-t-il pas qu'on s'avise de me jeter une couronne? Moi de ne pas y faire attention, voulant rester en situation, et le public de crier : « La couronne! la couronne! » Atalide, plus au public qu'à son rôle, relève la couronne et me la présente. Indignée d'une interruption aussi vandale, digne vraiment d'un public d'Opéra, je prends avec colère la malencontreuse couronne et je la jette brusquement de côté pour continuer Roxane. La fortune aime les audacieux; jamais preuve plus forte de cet axiome : trois salves d'applaudissements accueillirent ce premier mouvement irréfléchi,

Pardon mille fois de ce long griffonnage; j'espère qu'il aura pour effet de vous rappeler votre promesse de m'écrire,

Agréez, madame, la nouvelle expression des sentiments que je vous ai voués.

Comme tous les acteurs à la mode, Rachel ne pouvait se déplacer sans avoir toutes sortes d'aventures. Quelque temps après, étant à Nantes en représentation, elle reçut la visite d'un huissier d'Angers qui, la plume sur l'oreille et la bosse au dos, venait lui signifier, par exploit en bonne et due forme, d'avoir à jouer devant les Angevins. Et cela parce que Rachel

avait, dans la conversation, lâché une parole en l'air, qu'un sieur Combette, directeur du théâtre d'Angers, avait prise pour une promesse. Quelque neuve que fût cette façon d'être engagée, Rachel la trouva mauvaise et se révolta. Mais voilà que derrière le petit bossu d'huissier paraît Combette lui-même qui, des menaces, passe aux larmes. Il pleurait, il pleurait à vous fendre l'âme. Pensez donc qu'il avait promis aux Angevins que Rachel jouerait devant eux! Quelle déception et quelle colère! Jamais il n'oserait reparaître à Angers. Ce que voyant, Rachel, qui était bonne fille, se laissa toucher. Le lendemain elle jouait *Andromaque* dans la ville du roi René, et elle n'eut pas à s'en repentir. Elle écrit à madame de Girardin :

J'ai été ravie de la salle, des spectateurs et des spectatrices dont le goût et la toilette m'ont rappelé le public de Paris.

Et comme, au milieu de ces tournées triomphales, elle n'oublie pas les intérêts de ses amis, elle ajoute :

Si vous étiez assez aimable pour jeter à la poste quelques lignes à mon adresse, envoyez-les à Lyon, où je serai dans peu de jours, et dites-moi ce que devient *Cléopâtre*.

Ce que devenait *Cléopâtre*? On y travaillait lentement, Delphine étant accaparée par la politique, ses devoirs de femme du monde et les événements de la vie parisienne dont s'alimentait son « courrier » de *la Presse*. Cependant *Cléopâtre* était assez avancée, en 1846, pour qu'elle songeât à la faire représenter. La veille du jour où elle devait la lire au comité du Théâtre-Français, Rachel lui adressait le petit billet suivant :

Madame,

Le temps est sombre, mais il n'y a plus d'orage. Plus tôt vous lirez *Cléopâtre*, mieux cela vaudra; pour ma part, vous savez le désir ardent que j'ai de jouer bientôt votre magnifique rôle. Je veux être du comité de lecture jeudi prochain; quel est le Thésée assez fort pour m'en défendre l'entrée?

Impossible de traduire avec plus de force le *sic volo, sic jubeo*, mais Rachel n'eut pas besoin de faire son petit Jupiter : le comité de lecture, qui attendait impatiemment l'œuvre nou-

velle de madame de Girardin, reçut *Cléopâtre* par acclamation, et, à quelques jours de là, Rachel mandait à son illustre amie :

Chère madame,

Je vous envoie ma loge pour admirer le port majestueux de votre future Octavie. Voilà ce qui peut s'appeler être une véritable artiste, car enfin nous sommes rivales. Elle est plus belle, mais je me crois meilleure. Tout mon dévouement.

Octavie, c'était mademoiselle Rimblot, dont personne ne se souvient aujourd'hui, mais en ce temps-là quelques-uns l'opposaient tout simplement à Rachel qui, du reste, n'en était pas jalouse.

Sur ces entrefaites, la jeune tragédienne tombe malade. Le 11 février 1847, elle écrit à madame de Girardin :

Avez-vous distribué tous les rôles de *notre Cléopâtre*? Je suis dans mon lit depuis mes évolutions avec le *Vieux*, mais le désir ardent que j'ai de dire bientôt vos beaux vers à mon public de la rue Richelieu me fait espérer un prompt rétablissement. Cette indisposition fâcheuse pour l'auteur du *Vieux de la Montagne*[1] n'est point arrivée trop malencontreusement. J'avais besoin d'un peu de repos et de quelques jours de solitude pour achever de mettre *Cléopâtre* dans ma mémoire. Je viens d'envoyer au théâtre faire demander au copiste lambin dit Alexandre mon cinquième acte. Dès que je serai en état de sortir, il faudra *nous exiger* de suite la mise en scène de votre ouvrage, et certes avec un peu de zèle on pourra le jouer vers la fin de mars ou le 3-5 avril. Voilà ma conviction. J'espère vous aller répéter mon rôle prochainement. Si vous vouliez vous charger de mes remerciements à monsieur Gautier pour sa bienveillance à me juger dans ma dernière création, je suis certaine que l'effet de ma reconnaissance lui serait bien mieux prouvé : c'est dans le journal *la Presse* que j'ai lu ses flatteuses louanges, je tâcherai d'en être digne en devinant l'auteur de *Cléopâtre*.

Votre toute reconnaissante et dévouée

RACHEL

Heureusement que la maladie de Rachel fut de courte durée. Au mois de mars suivant, elle reparaissait sur la scène dans le rôle d'Athalie, et tel fut son succès que Lamartine voulut l'y voir. Elle écrivait alors à madame de Girardin :

1. Tragédie de Latour Saint-Ybars.

Madame,

Un rendez-vous que j'avais oublié me force de rester chez moi. Je vous envoie la loge que M. de Lamartine veut bien me faire l'honneur d'accepter. Quoique un peu souffrante et très fatiguée par les représentations suivies d'*Athalie*, je ferai tout mon possible pour ne point faire regretter à M. de Lamartine le temps précieux qu'il nous donnera ce soir.

Recevez, madame, l'expression de mes sentiments dévoués.

RACHEL

Lamartine fut si content de sa soirée, que le lendemain il se présentait chez Rachel et, ne l'ayant pas trouvée, il lui laissait cette lettre :

Paris, avril 1847.

Mademoiselle,

Nous sommes allés, madame de Lamartine et moi, vous exprimer notre admiration toute chaude encore de la soirée de la veille et vous remercier de cette occasion de plus que vous avez bien voulu nous procurer d'applaudir au génie de la poésie, sous la plus sublime et la plus touchante incarnation.

Je retourne encore ce matin à votre porte, mais, dans la crainte de n'être pas reçu, je prends la liberté de vous y laisser un billet de visite en huit énormes volumes[1]. C'est la tragédie moderne qui se présente humblement en mauvaise prose à la tragédie antique. Elle deviendra drame et poème à son tour, et, à ce titre, elle vous appartient de droit, car le drame est l'histoire populaire des nations et le théâtre est la tribune du cœur.

Recevez, mademoiselle, avec bonté ce faible hommage de l'enthousiasme que vous semez et que vous recueillez partout et permettez-moi d'y joindre l'expression de mes respectueux sentiments.

LAMARTINE[2]

Le grand poète, en déposant au domicile de Rachel ce « billet de visite », ne se doutait pas que la lecture des *Girondins* allait enfiévrer l'âme de Rachel et que son enthousiasme se traduirait, en 1848, par le chant de *la Marseillaise*, sur la scène du Théâtre-Français. Car elle était « peuple », et elle prenait plaisir alors à s'entendre appeler et à signer « la citoyenne Rachel », — comme en témoigne ce petit mot écrit par elle, un jour, chez le portier de l'hôtel de Delphine :

1. *L'Histoire des Girondins*, qui venait de paraître.
2. *Correspondance de Lamartine*, t. IV, p. 241, éd. in-18.

Mademoiselle Rachel était venue pour s'informer de la santé de madame de Girardin et pour lui dire que l'ordre nous venait d'être donné de jouer une tragédie de circonstance, — que, *Cinna* ayant été choisi pour ma rentrée, mes camarades m'avaient envoyée auprès de madame de Girardin pour lui annoncer que *Cléopâtre* serait jouée pour la seconde rentrée de la citoyenne tragédienne

RACHEL

Il s'agissait ici d'une reprise de cette pièce, — *Cléopâtre* ayant été représentée pour la première fois le 13 novembre 1847. Ce jour-là, l'auteur et l'interprète furent dignes l'un de l'autre. *Cléopâtre* n'est ni une tragédie, ni un drame, mais elle participe à la fois des deux profils du masque dramatique : — tragédie par la dignité de sa démarche, par l'éclatante pureté du style, par le fond sobre et simple sur lequel elle se détache; drame par sa ressemblance avec l'histoire, par la liberté de son allure, par ses fins et splendides détails d'intérieur, de costumes, de vie privée, par le rayon d'Orient qui la colore et l'éclaire. Quel magnifique tableau que celui du deuxième acte où Cléopâtre, couchée sur une estrade au milieu de sa cour de devins et de mages, attend Antoine, et s'ennuie, en l'attendant, de l'immense ennui des reines! Et quel effet produisait, soupirée par Rachel, cette élégie de la zone torride qui ouvre à l'imagination des espaces infinis de tristesse :

Oh! comme l'heure est lente!
Et que cette chaleur sans air est accablante!
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur.
Le ciel n'a point d'hiver, de printemps ni d'automne,
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone.
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant sur vous toujours ouvert!
De ce constant éclat l'esprit rêveur s'ennuie,
Et moi, pour voir tomber une goutte de pluie,
Iras, je donnerais ces perles, ce bandeau...
Ah! la vie en Égypte est un pesant fardeau!
Va, ce riche pays, à tant de droits célèbre,
Est pour moi, jeune reine, un royaume funèbre...
On vante ses palais, ses monuments si beaux,
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux.

Si l'on marche, l'on sent, sous la terre endormies,
Des générations d'innombrables momies.
On dirait un pays de meurtre et de remords :
Le travail des vivants, c'est d'embaumer les morts.
Partout dans la chaudière un corps qui se consume ;
Partout l'âcre parfum du naphte et du bitume ;
Partout l'orgueil humain, follement excité,
Luttant dans sa misère avec l'éternité...
Des peuples disparus qu'importent ces vestiges?
Art monstrueux! je hais tes vains et faux prodiges.
Tout dans ce pays, tout est odieux pour moi ;
Tout jusqu'à ses beautés m'inspire de l'effroi,
Jusqu'à son fleuve illustre, énigme dans sa course,
Dont depuis trois mille ans on cherche en vain la source.
Son bonheur même a l'air d'une calamité,
Car le sombre secret de sa fertilité
N'est pas le don du sol, l'heureux bienfait d'un astre ;
Cette fécondité naît encore d'un désastre :
Il faut pour qu'il obtienne un éclat passager
Que son fleuve orgueilleux daigne le ravager.
Il perdrait tout, sa gloire et sa fortune étrange
Si ce fleuve, un seul jour, lui refusait sa fange.
Oh! c'est triste pour moi d'avoir devant les yeux
Toujours ce fleuve morne aux flots silencieux,
Et, regardant monter cette onde sans rivages,
De mettre mon espoir en d'éternels ravages!

Voilà de très beaux vers : or, d'un bout à l'autre de la pièce, le style éclate en cette magnificence. Je ne m'étonne donc pas que Lamartine, après avoir entendu Cléopâtre, ait écrit à madame de Girardin :

Jamais aucune femme n'avait eu ce triomphe tout viril depuis Vittoria Colonna, à qui vous ressemblez de traits, de génie et, je crois, aussi d'héroïsme [1].

1. Inédit; extrait d'une lettre du 18 novembre 1847. — On sait pourtant que Sainte-Beuve ne goûtait pas beaucoup *Cléopâtre*. Un an avant la représentation de cette pièce, madame d'Arbouville, devançant le jugement sévère du critique et se fiant aux on-dit, lui écrivait :

... Je viens de relire sur mon banc solitaire la *Cléopâtre* de Shakespeare pour me convaincre que ce n'est pas là que madame de Girardin a puisé la fatale idée de faire de Cléopâtre une Messaline. On y indique à peine qu'elle a aimé César, et encore rien n'en transpire. Entre César et elle, qui ne se voient qu'après la mort d'Antoine, tout est d'une convenance et d'une réserve parfaites. C'est seulement dans un paroxysme d'amour que Cléopâtre, *étant seule*, s'écrie : « Oh! je n'ai jamais aimé César ainsi! » J'aimerais mieux que le mot n'y fût pas. Mais

Hélas! Rachel, après avoir partagé les ovations faites à l'auteur de *Cléopâtre*, se vit obligée de suspendre les représentations de cet ouvrage. Depuis quelque temps, elle commençait à sentir les premières atteintes du mal qui devait l'emporter; elle éprouvait, par moments, une lassitude du corps et de l'âme, un dégoût de tout, qui se traduisait par des crises de larmes. Et elle écrivait à madame de Girardin, le 13 décembre 1847 :

Non, je ne suis pas malade; mais, malheureusement, je ne me sens pas toutes les forces que je voudrais avoir dans ce moment. On ne vous a pas dit vrai en disant que je ne voulais plus jouer; mais ce qui n'est que trop vrai, c'est que je ne peux plus jouer ce que je voudrais, et que j'aime mieux m'éloigner complètement de la scène que de paraître encore dans un autre rôle que celui de Cléopâtre, et je suis sûre, chère madame de Girardin, que *vous*, vous ne douterez pas un instant de mes paroles quand je vous dirai que je ne me sens plus assez de force pour rendre votre beau rôle comme il doit être rendu.

Quant à toutes les petites tracasseries du théâtre, nous devons, vous et moi (permettez-moi de m'associer à vous dans cette circonstance), nous mettre très au-dessus de leur atteinte. N'écrivez donc point à M. Buloz, et j'espère que bientôt nous pourrons prouver par des faits que le beau est toujours beau, et que le vrai mérite triomphe toujours de l'envie et des petites intrigues dont elle marche accompagnée.

Mais les tempéraments, les natures comme Rachel ont une force de résistance, un ressort inouïs. Jamais elle n'était plus près de se relever, de rebondir, que lorsqu'elle était accablée et paraissait anéantie. Ce n'est pas sans raison qu'elle avait pris pour armes parlantes un ballon montant dans les nuages, avec cette devise : *La tempête m'élève, une piqûre m'abat.* Nous avons vu que la révolution de 48 lui rendit ses nerfs d'acier. Il ne fallut rien moins que les journées de Juin pour la chasser de Paris. Elle entreprit, à cette époque, une tournée en Bourgogne, et voici la lettre qu'elle adressait de Dijon à madame de Girardin, le 12 juillet 1848 :

il y est. Du reste l'amour le plus passionné remplit seul le rôle de Cléopâtre, ce qui intéresse bien mieux que toutes les réminiscences de *la Tour de Nesle* à la façon de madame de Girardin.

(Lettre inédite, communiquée par M. Jules Troubat.)

UOFM

Chère Madame,

J'espère que vous ne doutez pas de la part que j'ai prise aux chagrins de toute sorte par lesquels vous venez de passer. Pendant que votre noble et pauvre mari était prisonnier, je n'osais vous écrire, dans la crainte que ma lettre ne fût décachetée à la poste peu discrète de Paris; mais j'avais de vos nouvelles par ma sœur Sarah et par quelques-uns de nos amis dévoués. Aujourd'hui que M. de Girardin vous est rendu, je veux vous assurer combien j'en suis heureuse, et je vous prie, madame, en voulant bien me rappeler à son souvenir, de lui dire que, s'il a fait des ingrats dans la grande cité, la France entière, que je parcours en ce moment, sait lui rendre justice, et qu'il y a encore de bien nobles cœurs qui battent comme le sien pour la digne, grande et sainte cause. Que Dieu le garde : le chaos a besoin de plus d'une étoile!

III

Un an après, Rachel abandonnait la Comédie-Française, à la suite de ses démêlés avec le ministre de l'intérieur, dont relevait ce théâtre, et elle expliquait sa détermination dans la lettre suivante qu'elle adressait à son amie :

Paris, le 14 octobre 1849.

Madame,

Avant de quitter la Comédie-Française, j'aurais voulu passer en revue tous les rôles de mon répertoire. J'aurais été heureuse d'acquitter ainsi ma dette de reconnaissance envers les auteurs à qui j'ai dû mes succès. Le temps m'a manqué pour exécuter mon projet. Forcée de faire un choix, j'avais demandé, entre autres reprises, celle de *Cléopâtre*. L'indisposition de M. Beauvallet ne m'a pas permis de jouer la pièce. Vous le voyez, madame, dans cette circonstance encore j'ai été malheureuse et non pas ingrate. Je tiens à ce que vous le sachiez, afin que nulle interprétation fâcheuse ne vienne tenter de m'enlever une part de cette bienveillance que vous m'avez toujours témoignée et dont je suis fière. Que ne puis-je aussi facilement prévenir toutes les suppositions malveillantes auxquelles le bruit de ma démission donne lieu! Que ne m'est-il permis surtout de parler au public comme je vous parle et de le faire juge de ma conduite! Je me sentirais forte alors, car ce public, qui m'a prise par la main à mon début, qui m'a faite ce que je suis, ce public à qui je dois tout, se convaincrait que je n'ai pas cessé de mériter ses encouragements, son estime, et il me couvrirait encore de sa toute-

puissante protection dès que devant lui j'aurais fait justice des calomnies dont je suis l'objet.

On a dit d'abord que l'envoi de ma démission était le résultat d'un caprice, puisque cette démission n'avait pour objet que d'arracher à la Comédie-Française des concessions d'argent. En d'autres termes, on m'a accusée de demander à mes camarades la bourse ou la vie. Un mot tout de suite sur cette honteuse supposition, afin qu'il n'en reste rien. J'ai répondu à des propositions extrêmement brillantes, qui m'ont été faites par certains aspirants à la direction du Théâtre-Français, que, loin de demander une augmentation de traitement, j'irais jusqu'à faire des sacrifices, si, dans cette nouvelle organisation, les rênes de l'administration étaient confiées à des mains intelligentes et habiles. Est-ce là exploiter ma position? Je le demande. Et qui pourrait révoquer en doute la sincérité de mes paroles en cette occasion, lorsque, après la révolution de Février, le lendemain même de l'installation d'un directeur[1] que l'unanimité de nos suffrages avait désigné au choix du ministre, j'ai offert de donner l'exemple du désintéressement et d'abandonner, s'il en était besoin, pour assurer le service des pensions, dix mille francs sur mes appointements et mon congé tout entier de 1849? C'est que mes intérêts sont intimement liés à ceux de la Comédie et que sa prospérité m'importe autant que mes propres succès.

Voilà pourquoi, dès que le choix du ministre se fut arrêté sur l'homme qui avait à juste titre toutes nos sympathies, je me fis un devoir, un bonheur, de contribuer autant qu'il était en moi au succès de la nouvelle administration. Les circonstances étaient difficiles, les salles de spectacle désertes; il fallait des efforts surhumains pour arracher le public aux préoccupations politiques; je jouai trois fois, quatre fois par semaine... Je chantai pour la Comédie. Oui, madame, vous vous en souvenez? Après Camille, après Hermione, après Phèdre, je chantai, et le public, témoin de mes efforts, ne se méprit pas sur mes intentions. Il m'en tint compte. Les applaudissements me donnèrent la force qui m'eût manquée sans eux. Je partis pour mon congé, heureuse des résultats obtenus, puisque la Comédie avait pu faire face à toutes ses dépenses, fière des témoignages de reconnaissance que me donnèrent mes camarades.

J'étais loin de prévoir alors, au mois de juin, que le zèle dont je venais de faire preuve serait trouvé étrange, excessif, trois mois plus tard, et qu'on s'en ferait une arme contre moi. C'est cependant ce qui arriva. Dès la fin de ce mois, le ministre de l'intérieur[2] crut devoir adresser au commissaire du gouvernement des observations

1. Lockroy.

2. Senard.

d'une nature telle que celui-ci le pria d'accepter sa démission. De ces observations, il ressortait que les intérêts de la Comédie étaient sacrifiés aux miens, et que j'exerçais au Théâtre-Français une influence funeste.

Je défie qui que ce soit de citer une preuve, un fait, quelque minime qu'il soit, à l'appui de la première allégation. Quant à la seconde, je n'y réponds pas, autant par considération pour l'homme que nous avions l'honneur d'avoir à notre tête que par respect pour moi-même.

Ainsi mon dévouement aux intérêts de la Comédie était devenu une cause de disgrâce pour celui qui la dirigeait. J'aurais pu me contenter de le déplorer en silence, si sa révocation subite[1] n'était venue me révéler toute l'étendue du mal que lui avait fait mon zèle. En présence d'un fait aussi grave et dont j'étais involontairement cause, je ne crus pas pouvoir rester plus longtemps au Théâtre-Français.

Voilà le motif de ma démission.

Est-ce le résultat d'un caprice? Prononcez. Cependant un nouveau ministre[2] arrivait au pouvoir. Je m'empressai de lui soumettre la cause de ma détermination, m'en reposant avec confiance sur ses lumières et son intégrité bien connue du soin de rendre justice à qui de droit et de donner à la Comédie-Française une institution définitive.

Les circonstances n'ont pas permis encore, sans doute, de faire cesser le provisoire qui nous régit. La Comédie reste placée sous le régime social, et aucune solution n'a eu lieu.

On a souvent calomnié les sociétaires du Théâtre-Français en leur supposant le désir de se gouverner eux-mêmes. Non, depuis longtemps les inconvénients et les vices d'un pareil mode d'administration leur sont connus. Chacun sait qu'il n'est plus possible. Comme mes camarades, je n'ai pas cessé de souhaiter ardemment une organisation qui, en concentrant le pouvoir dans les mains d'un directeur, donnât à l'administration l'unité de vue qui lui manque et garantît à chaque comédien la liberté d'esprit, le repos dont il a si grand besoin dans l'exercice de son art.

Cette nouvelle organisation, si impatiemment désirée, m'eût peut-être affranchie de toute crainte pour le présent et donné confiance dans l'avenir : je l'ai attendue un an. Me voici arrivée au terme fixé par ma démission même. Je me retire. Ce n'est pas sans une profonde douleur, madame, que je quitte cette scène qui me rappelle

1. A Lockroy succéda Seveste, — sous le titre de « régisseur général, agent de la Société du Théâtre-Français ».

2. Ferdinand Barrot.

tant d'heureux souvenirs. On a dit que je m'empresserais d'aller chercher des succès loin de France. On s'est trompé, madame. Où donc trouverais-je un public comme celui que je quitte? Non, je ne suis pas ingrate envers lui, croyez-le bien. Non, le souvenir de son indulgence pour moi, de sa bienveillance, de sa bonté ne s'effacera pas si facilement et si vite de ma mémoire. Non, je lui prouverai, en restant à Paris, en attendant encore, tout le prix que j'attache à son suffrage, toute la peine que j'aurais à me séparer de lui.

Permettez-moi, madame, de résumer en deux mots cette lettre beaucoup trop longue. Ma démission a été le résultat d'un sentiment honorable. Je n'ai voulu ni ne veux d'augmentation de traitement. Je n'ai souhaité et ne souhaite encore qu'une seule chose, la prospérité de la Comédie-Française. Je ne la crois possible que sous le régime d'une direction omnipotente.

Maintenant, je n'ajouterai plus qu'un mot : j'ai besoin d'applaudissements pour vivre, j'ai donné hier ma dernière représentation de la rue Richelieu. Je compte certainement faire quelques bonnes créations sur le charmant petit théâtre que vous vous proposez de faire bâtir dans votre jardin. Vous m'avez fait entrevoir ce dédommagement à ma retraite de la Comédie-Française. Je saisirai chaque occasion pour vous rappeler le désir bien vif que j'aurais de jouer chez vous. Mille pardons, madame, et mille reconnaissances de m'avoir lue jusqu'au bout.

On ne m'ôtera pas de l'idée que ce long mémoire, j'allais dire ce mémorandum, était destiné dans la pensée de Rachel à passer par-dessus la tête de madame de Girardin, et qu'un homme de loi, — Crémieux, par exemple, — ou un journaliste de profession, Delphine elle-même, y avait collaboré. En d'autres termes, je suis convaincu que cette lettre digne d'un diplomate était faite pour la publicité — et ma surprise a été grande de ne pas la trouver dans les colonnes de *la Presse*. Après cela, qui sait? peut-être que Rachel, une fois sa lettre partie, en eut quelque regret; peut-être que madame de Girardin n'y était pour rien et qu'elle fut d'avis de la passer sous silence, afin de donner à Rachel le temps de réfléchir et de se reprendre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que « Cléopâtre » retira quelques jours après sa démission, dans les circonstances qu'on va connaître. Le 29 octobre 1849, elle écrivait à madame de Girardin :

Madame, vous qui m'avez vue verser un torrent de larmes au récit des petites misères de nos coulisses, vous comprendrez ma fuite de la

capitale, si vous n'en approuvez pas la résolution. Depuis quatre jours la fièvre me gagnait, et Paris allait me rendre folle, lorsque je me déterminai à aller abriter mon imagination déjà quelque peu en délire à la campagne verte encore et dorée parfois d'un soleil tiède. Me voilà donc partie et installée dans une modeste petite chambre d'auberge. Mais, loin d'éloigner de mon cœur et de ma tête ces colonnes plus ou moins antiques, ces portiques plus chinois que romains si salement reproduits sur la triste toile de nos coulisses, j'y pense sans cesse et je demande en vain à mes chanteurs d'Ionie de calmer l'impatience que j'ai de rentrer brillante et riche des amours d'Antoine et de Xipharès.

Mais, ô bonheur! une étoile me parle. Elle m'annonce un directeur dirigeant seul et sans partage la vieille, trop vieille Comédie-Française. Le directeur serait M. Merle, connu pour ses vertus et son esprit. Dans un temps de fraternité, ne serait-il pas bien de le nommer? M. Merle est digne en tous points de cet insigne honneur. Avec lui, je rentrerais au théâtre d'autant plus volontiers que je me débats en vain comme un pauvre exilé, et que, tout bien vu, tout parfaitement considéré, je ne puis vivre plus longtemps sans ce public qui m'enivrait et pour lequel je donnerais volontiers ma vie, si, en l'abandonnant, il m'applaudissait une fois de plus.

Madame, vous avez été si bonne, si bienveillante pour moi, plus encore dans ces derniers jours, que j'ose vous demander votre bonne grâce, votre crédit d'une heure. Parlez pour M. Merle, faites qu'il soit notre directeur. Je travaille en ce moment pour lui fournir un hiver brillant et fructueux. Je repasse mon répertoire et j'apprends *Marion Delorme*, *Desdemona* (de Vigny) et *Mademoiselle de Belle-Isle*. Ma sœur, qui a l'honneur de vous porter cette lettre, attendra un petit mot de réponse, si vous en aviez une à faire à ma demande.

Agréez, madame, l'assurance de ma gratitude et de mon entier dévouement.

Nous n'avons pas la réponse de madame de Girardin, mais c'est tout comme. Elle ne put qu'applaudir à la résolution prise par Rachel, — sans la subordonner au choix de M. Merle, qui ne fut pas nommé directeur de la Comédie. Quels que fussent « ses vertus et son esprit », M. Merle avait le tort d'être associé à cette pauvre et grande Dorval. Le ministre trouva probablement qu'il avait assez de diriger les affaires embrouillées de sa compagne : en tout cas, il lui préféra un homme qui était pour le moins aussi compétent que lui en matière de théâtre : Arsène Houssaye. Et, loin d'avoir à s'en plaindre, Rachel n'eut qu'à se louer de cette nomination, Arsène Hous-

saye ayant toujours été pour elle plein d'une déférence amoureuse.

***

Après avoir fait sa rentrée dans *Cléopâtre*, Rachel parut au mois de mai 1850 dans le rôle de la Tisbé d'*Angelo*. Elle écrivait, à ce propos, à madame de Girardin :

Chère Madame,

Je vous offre *lundi* : mardi j'espère me montrer, non sous les traits, mais bien sous les costumes de Cléopâtre; mercredi et jeudi, grandes répétitions d'*Angelo*; il n'y a plus à choisir, car vendredi sera la veille de mon grand début dans *le très haut drame*.

Vous m'avez qualifié de page, donc je me jette à vos pieds...

Cette lettre est marquée de son chiffre R, qu'entoure de sa fière devise : *Tout ou Rien*.

Le succès de Rachel dans la pièce de Victor Hugo, où elle tenait le rôle créé par mademoiselle Mars, lui suggéra l'idée de jouer le plus souvent, désormais, dans « le haut drame » en prose, ces sortes d'ouvrage n'exigeant pas la même somme d'efforts continus que les tragédies de Corneille et de Racine. Elle était, à ce moment, très fatiguée et sentait le besoin de ménager ses forces. Mais elle voulait avant tout jouer des rôles écrits pour elle. C'est alors qu'elle incita madame de Girardin à écrire la comédie qui a pour titre *Lady Tartuffe*.

Représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, le 10 février 1853, cette comédie alla aux nues, grâce à Rachel et aussi à ses camarades, qui tous se montrèrent dignes d'elle. Rachel jouait le rôle de Virginie de Blossac; madame Allan, celui de la comtesse de Clairmont; Émilie Dubois, celui de Jeanne; Samson faisait le maréchal d'Estigny; Régnier, le baron de Tourbières; Maubant, le jardinier Léonard... A la vérité, quelques critiques, et non des moindres, reprochèrent à madame de Girardin d'avoir fait un monstre de Lady Tartuffe. Comment, disaient-ils, une femme si prude, si fausse et si perfide est-elle capable d'aimer? A quoi madame de Girardin répondait : « C'est un bouquet que j'ai fait des noirceurs de cinq ou six femmes de ma connaissance! » Et ce bouquet

s'épanouissait à merveille dans le jeu de Rachel, — qui, pour plaire à son amie, ne signait plus que « Lady Rachel » ou « Lady Tartuffe ». Elle fit plus; comme, en 1853, elle devait aller passer l'été en Angleterre, elle emporta la comédie de madame de Girardin dans ses bagages et la joua à Londres avec le même succès qu'à Paris. Le 16 juin 1853, elle écrivait à l'auteur :

Je veux vous annoncer avant tout le monde le grand succès de *Lady Tartuffe* à Londres. Hier était la première représentation. Bien avant l'heure du spectacle, une queue formidable se formait autour du petit théâtre Saint-James, chose qui n'arrive jamais en Angleterre. Puis enfin le renvoi des musiciens pour augmenter le nombre des stalles, qui, malgré le prix de vingt-cinq francs, étaient demandées avec rage... La soirée a été des plus brillantes, des plus chaudes : je me croyais sur un théâtre à Paris, devant un public *payant*. Les Anglais ont saisi les plus petites nuances du caractère de mademoiselle de Blossac, et Régnier les a fait rire aux éclats! Songez que ce sont des Anglais qui ont ri! Voilà dix ans que je viens à Londres, je n'ai jamais assisté à pareil phénomène. Je suis heureuse de vous apprendre cela, et deux fois heureuse s'il vous a plu d'apprendre votre nouveau triomphe par votre bien dévouée

RACHEL.

Mes tendresses à monsieur de Girardin.

Le bruit fait autour des représentations de Rachel à Londres fut tel qu'il arriva jusqu'aux oreilles de Victor Hugo. On sait qu'en 1853 le grand poète habitait à Marine-Terrace, dans l'île de Jersey. Il écrivait, le 8 juillet, à madame de Girardin :

O grand esprit, et charmante femme, que de choses à vous dire! par où commencer? D'abord je gronde, je bougonne, je me plains, je hurle comme Isaïe, qui hurlait comme un loup : je suis très malheureux, je n'ai pas vu *Lady Tartuffe*. Je la vois dans tous les journaux faire un tour d'Europe triomphal, je l'appelle, je l'attends, je crie...

La méchante qu'elle est se bouche les oreilles
Et me laisse crier...

Et elle ne vient pas, malgré vos promesses qui ressemblent à celles de l'été de 1853, malgré vos serments qui ressemblent à ceux de l'hiver 1848.

C'est de *Lady Tartuffe livre* que je parle, bien entendu, car

Lady Tartuffe en chair et en os, autrement dit Rachel, quoi que m'en dise votre lettre, je ne l'attends pas du tout et ne l'ai jamais attendue. A Bruxelles, elle n'avait que la place[1] à traverser pour trouver ma porte, et s'en est bien gardée; il est peu probable qu'elle traverse maintenant la mer pour trouver mon île. Du reste je suis de son avis : une visite ici serait peu saine : exilé, pestiféré![2]

En effet, Rachel n'alla pas voir l'auteur d'*Angelo*. Peut-être n'est-ce pas l'envie qui lui manqua. Elle admirait grandement le génie de Victor Hugo; mais, avant ce voyage de Londres, l'Empereur lui avait accordé un congé d'hiver pour lui permettre d'aller jouer six mois en Russie, — ce qui lui valait la jolie somme de 400 000 francs : — pouvait-elle décemment, après cela, faire visite à l'auteur de *Napoléon le Petit*?[3] Victor Hugo lui-même aurait été d'un avis contraire : — « Exilé, pestiféré! »

Quelques mois après, le 18 novembre 1853, elle écrivait à Ponsard :

... Je ne veux pas me plaindre : la Russie me paye assez bien, si bien que je compte fort et sérieusement quitter le Théâtre-Français le 1er décembre 1854. Tu sais que telles étaient depuis longtemps mes idées, j'ai donc envoyé ma démission à la Comédie! Le 1er juin, je serai à Paris pour jouer pendant six mois. J'aurai fait exactement ce que le décret de Moscou exige avant qu'un sociétaire puisse quitter la scène française, et aussi pour ne pas laisser à mes camarades ma petite maison de la rue Trudon, qu'ils ont en ce moment comme garantie de mon retour; puis je quitterai la rue Richelieu. J'y regretterai mon public, mais vraiment pas la composition de la grande boutique dégénérée[4].

Ce dernier mot n'était pas très flatteur pour les camarades, mais, comme tous les acteurs hors rang, Rachel ne voyait qu'elle : — « Moi seule, et c'est assez!... »

Elle partit donc pour la Russie au mois de décembre 1854,

1. Après le coup d'État, Victor Hugo habitait à Bruxelles, place de l'Hôtel-de-Ville.

2. Lettre inédite, communiquée par madame Léonce Détroyat.

3. Voir la lettre de Rachel à Ponsard publiée par M. Jules Claretie dans *le Temps* du 30 avril 1909.

4. Voir *le Temps* du 30 avril 1909.

après avoir embrassé longuement madame de Girardin qui lui dit : « Je ne sais pas si nous nous reverrons ! »

*
* *

Elles ne devaient pas se revoir, en effet. Depuis quelque temps Delphine se sentait touchée, mais s'efforçait de n'en rien laisser paraître. La dernière fois que Lamartine la vit, — c'était le 28 juin 1855, — il la trouva « étendue à demi sur un canapé placé en plein air, sur le seuil de la porte-fenêtre, entre la chambre basse et la petite cour, afin que la fraîcheur de l'atmosphère et le bruit de l'eau [1] l'aidassent à respirer plus largement l'air qui manquait à sa poitrine ». Il la trouva « peu changée ; elle avait maigri pendant son séjour à Saint-Germain, mais une coloration plus vive de ses joues, un éclat plus vif de ses yeux, un repos plus visible de ses traits, un timbre plus naturel de sa voix le remplissaient de l'illusion d'une convalescence... »

Le lendemain elle n'était plus. Ce fut une stupeur. Il parut à tout le monde qu'une grande et belle lumière venait de s'éteindre.

C'est parmi des témoignages d'admiration et de regrets unanimes, que Delphine fut portée en terre. Tout Paris suivit son convoi, il ne manqua que Rachel absente. Mais, dès qu'elle apprit la fatale nouvelle, elle écrivit à Lamartine, sachant quel lien d'amitié les unissait l'un à l'autre : « Vous qui l'avez aimée, plaignez-moi [2] ! » — Et son premier geste, en rentrant à Paris, fut d'aller déposer sur cette tombe, au pied de la petite croix que Delphine avait désirée pour tout monument une couronne de roses et d'immortelles où tous les passants purent lire : « Rachel à Cléopâtre ».

C'était un hommage rendu tout à la fois au talent et à la beauté. Il y a mieux : comme si elle avait voulu montrer par là quelle place Delphine et cette pièce avaient tenue dans son cœur, deux ans après, lorsqu'elle ressentit à son tour le premier

1. Il y avait dans la cour de l'hôtel de la rue de Chaillot un petit bassin avec un jet d'eau.

2. Extrait d'une lettre inédite.

frisson de la mort, elle partit pour l'Égypte, elle alla demander au ciel de Cléopâtre, à la vallée du Nil, l'air doux et pur dont sa poitrine meurtrie avait si grand besoin. Mais elle s'aperçut bientôt que cet air la brûlait comme du feu; elle se rappela, sans doute, les beaux vers de son amie :

Oh! comme l'heure est lente!
Et que cette chaleur sans air est accablante!
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur,
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur!
Le ciel n'a point d'hiver, de printemps, ni d'automne,
Rien ne vient altérer sa splendeur monotone,
Toujours ce soleil rouge à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant sur nous toujours ouvert!...

Et elle s'enfuit d'Égypte pour venir mourir en France.

LÉON SÉCHÉ

LES MASCRAN[1]

IX

Dans un angle de la cour, les saillies du mur qui faisait face aux fenêtres du salon maintenaient une épaisseur d'ombre au plus fort de la chaleur. C'est là qu'après le déjeuner M. Mascran s'accordait une heure de récréation et de repos. Il y était assis, par cette après-midi de juin : sa belle-fille lui avait laissé les enfants pour monter près d'Abel, qui n'avait point paru dans la salle à manger. Tête nue, tous les rouges de son teint marbré fondus en écarlate par un solide repas, la pipe aux lèvres, les jambes croisées, le vieillard réunissait dans une de ses larges mains les mains fluettes d'Anne et d'Henri. De chaque côté de sa chaise, sur leurs petits fauteuils bas, les enfants s'appuyaient à ses genoux; leurs nez, leurs bouches entr'ouvertes et leurs yeux vifs guettaient, sur le visage de leur grand-père, le clignement des paupières, le sourire, la grimace dont s'accompagnaient les histoires, les histoires si drôles qu'il leur contait. Quand ils était venus s'asseoir là, Anne avait dit :

— Maintenant, grand-père, fais-nous rire !

Il les faisait rire, en effet. D'abord il riait lui-même, — rire vigoureux et sonore, — et, par la contagion de ce rire

1. *Published June first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN LÉVY.

Voir la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

autant qu'à cause des paroles qu'il disait, ils riaient à leur tour, — chanson cristalline, légère, roulant indéfiniment ses notes aiguës. — Par instants, il y avait comme un silence : M. Mascran, conteur habile, faisait presque sérieux son récit, laissait attentives, étonnées, à peine détendues, les deux petites figures. Et soudain, plus sonore, plus aigu, le bruit des rires montait dans la cour.

Appuyé contre une fenêtre de sa chambre, au premier étage, Abel contemplait, à travers le rideau, le groupe de son père et de ses enfants, écoutait leur joie. D'une oreille singulièrement sensible, il recueillait en même temps, venant de la maison, le fracas de la vaisselle essuyée par les mains lourdes d'Antoine, et, venant du dehors, la sonnerie des horloges qui annonçaient une heure et demie. Sur la paix de la ville, dans l'air sec et brûlant, ces sons, de timbres divers, — à droite, à la mairie, clairs, argentins, — à gauche, à l'église, graves, profonds, — ne lui arrivaient pas autrement que tous les jours, à cette heure. Tant de jours, depuis tant d'années, il les avait entendus! Et, justement, cette sensation perçue à peine durant tant de jours de sa vie, durant presque toute sa vie, lui rappelait tous ces jours, cette vie, un passé qu'il allait clore... Il contemplait, dans la cour, la gaieté heureuse et paisible de son père. Quant à lui-même, et s'il se fût écouté, le sentiment trop ancien et trop fort de ce qu'il devait à cet homme eût engourdi sa sévérité en présence des crimes qui n'avaient de mobile que l'orgueil insensé, l'ambition insatiable pour les siens, pour la maison. Mais, plus que jamais, plus que la veille même, toute la personnalité d'Abel s'était prise en bloc autour de cette seule idée : le devoir d'honneur. Et c'est pourquoi, l'œil sec, l'âme ravagée mais résolue, il se disait :

« Encore quelques heures. Je lui parlerai à quatre heures... »

Madame Mascran, dans un coin de la chambre, réfléchissait, les mains jointes, et priait aussi. Comme la veille, elle avait, de temps à autre, vers son mari, un regard plus intense, où paraissait le désir de prononcer quelque parole grave. Mais son regard s'éteignait ; elle ne disait rien ; elle réfléchissait, elle priait, elle attendait.

Un peu plus tard, la cour devint silencieuse. Il était deux

heures, le moment où, chaque jour, M. Mascran retournait à son travail. Dans l'escalier, les dernières marches, sous son pas pesant, eurent leurs craquements habituels. Madame Mascran avait quitté la chambre pour donner des ordres; dans la cour, Henri et Anne, en attendant la promenade, qui se faisait tard à cause de la grande chaleur, lisaient sagement, assis dans leurs petits fauteuils, le nez sur des livres illustrés. Abel se levait, par instants, faisait des pas de la fenêtre au fond de la chambre. Il ne sentait point passer le temps : car c'était, à travers son esprit, une course fantastique, vertigineuse, d'images; emporté par illusion avec elles, et cependant cloué à la réalité de son attente, il avait ce malaise du voyageur qui, dans un train immobile, voit glisser devant lui la machine, les visages aux portières, les fourgons d'un autre train, et ne sait plus lequel est en repos, lequel marche. C'est quand le malaise devenait trop insupportable qu'il se levait, et rétablissait en lui-même la vérité présente : les souvenirs glorieux, charmants, exquis s'enfuyaient; une seule pensée demeurait, celle du devoir sombre et dur.

Madame Mascran reparut. Elle vit qu'Abel ne voulait pas lui parler : elle ne chercha pas à le faire parler. Elle le sentait tout ramassé, d'un effort prodigieux pour lui, dans le projet de cet entretien avec son père. Secrètement, de toute la force de son affection, elle l'encourageait; et il y avait en elle, à l'approche de la débâcle que cette fin de journée allait précipiter, une paix étrange, comme si elle eût aperçu, à travers bien des obstacles et bien des peines, le retour salutaire à une sorte de vie qu'elle avait dû souhaiter, et où ses goûts seraient enfin satisfaits.

— Quelle heure? — interrogea Abel.

— Il va être quatre heures.

Elle le vit se diriger vers la porte; il posa sa main sur le bouton, et attendit encore, la tête un peu baissée. Il attendit jusqu'à ce que les deux horloges, les deux sonneries, l'une légère, l'autre profonde, eussent annoncé quatre heures.

Il ouvrit résolument la porte et sortit de la chambre.

Son pas était tranquille, sa voix tranquille, quand il demanda au clerc si son père était seul; du même pas il entra dans le cabinet de M. Mascran, et de la même voix il répondit au

vieillard. Celui-ci, le visage sur ses papiers, les yeux à peine levés, avait demandé :

— Cela va-t-il mieux?...

— J'ai été malade — fit Abel — d'avoir découvert ici des choses que je soupçonnais depuis quelque temps...

M. Mascran tourna la tête vers lui, le contempla de ses yeux fermes et calmes, seulement un peu plus voilés : Abel ne retira pas son regard, qui était ferme aussi et très triste. Mais il eut besoin, pour continuer, d'aspirer l'air longuement. Il avait hésité, durant son attente, s'il ferait au vieillard, comme à sa femme, un récit détaillé de ses soupçons et de ses découvertes, ou s'il dirait brusquement ce qu'il savait. Maintenant, devant cet être vivant qui était son père et qu'il devait frapper, le coup direct et définitif parut le moins cruel à ses sentiments de fils.

— Inquiet de... certaines choses... j'ai ouvert ton secrétaire, examiné tous les dossiers Buret...

— Tu as?...

— ... et su enfin que tu avais fait, en imitant la signature de Paul, pour plus de neuf cent mille francs de faux.

Il avait soudain pâli, tout son sang au cœur, qui lui faisait très mal. Il n'aurait pu ajouter un mot. M. Mascran, tout de suite, porta sa main à sa bouche rasée; et ses yeux lancèrent vers ceux de son fils une interrogation rapide, intense. Puis il dit :

— Ah!...

Et, son fauteuil détourné vers les cendres du foyer, comme toutes les fois qu'il voulait réfléchir, il resta un grand moment silencieux.

Ce fut peut-être, ce moment, celui de la plus vive souffrance pour Abel. Le coup était porté; mais il fallait frapper encore, et des coups autrement terribles, et sur qui? La tête blanchie s'enfonçait entre les massives épaules, comme tant d'autres jours, où, par l'effort de ce cerveau puissant, Abel avait reçu l'avis le plus fin et le plus sage. Ce visage aux yeux baissés était celui de l'ami le meilleur, le plus absolument dévoué; ce corps robuste penchait, malgré sa force, sous le poids de tant d'années de labeur! Abel, à cette heure, trouvait ce corps de vieillard, et aussi cette tête blanche, respectables,

pitoyables par l'effet de la seule durée, et il avait la sensation toute physique que sur cette tête et sur ce corps sa main de fils allait s'abattre, frapper, frapper encore, sans merci!... Qu'était-il donc cependant, lui, pour faire cette besogne? et devant ces crimes que son indifférence avait favorisés, que sa paresse peut-être avait rendus nécessaires, comment était-il qualifié pour exercer maintenant le devoir d'un justicier?... Dans l'émotion qui de toutes parts ruinait son courage, il voyait mieux, il voyait seulement, que l'obstination criminelle de son père avait eu pour but le bien-être des siens, que le vieillard en avait profité à peine, et qu'au contraire lui-même, Abel, avait dû à cette longue suite de fraudes et de faux la vie brillante, luxueuse, glorieuse.

Cependant, à cette vue, qui faisait d'abord agoniser toute son énergie, il se retrouva ferme et résolu, comme à son entrée dans le cabinet. Autrefois, dans tout ce passé, il n'avait rien su, il ne pouvait rien soupçonner : là était son excuse unique. Maintenant il savait : la moindre faiblesse l'associerait désormais, et aussi bien pour le passé que pour le présent, aux actes abominables. Cela, à aucun prix! De nouveau son âme se durcit.

— Il aurait bien mieux valu ne rien chercher, et rester comme nous étions.

M. Mascran avait parlé assez bas; sa voix assourdie tomba dans le silence qui fut ensuite plus vide et plus sombre. Abel reconnut que ces paroles exprimaient, comme s'il les eût prononcées lui-même le regret obscur de sa propre lâcheté. Il refusa son attention à ces pensées mauvaises, et dit, très calme :

— Qu'allons-nous faire?

La main de M. Mascran esquissa un geste vague. Il murmura :

— Tu auras bien le temps d'y penser... quand je ne serai plus là!...

Abel eut un léger frémissement : se comprenaient-ils déjà, sans qu'il eût besoin de parler, et son désir, le désir qu'il ne pourrait jamais formuler, était-il deviné? tout de suite?... M. Mascran ajouta, d'une voix égale presque indifférente :

— En attendant, que faire? Il n'y a rien à faire... rien...

Non, ils ne s'étaient pas compris : il fallait insister, laisser voir ce terrible désir...

— Dès l'instant où j'ai découvert ce secret, — dit Abel, — il ne m'appartient pas de le garder pour moi. Garder un seul jour le secret de ces actes, c'est m'en faire le complice. Mon devoir est simple et net : je dois les dénoncer au parquet.

La tête de M. Mascran se dégagea, roula sur les épaules, et les yeux bleuâtres, largement ouverts, dardèrent sur Abel la flamme libre de leurs regards. Ce fut un mouvement de puissance et de menace, comme d'un fauve qui a été imprudemment irrité. Immobile, figé en une raideur glaciale, qui était bien celle de son âme même, Abel soutint la menace. Pour la lutte, il était armé et fort. Mais il n'y eut pas de lutte. M. Mascran se taisait. Ses yeux s'étaient retournés vers les cendres, et il battait légèrement, du bout des doigts, les bras de son fauteuil de paille. Un instant après, ses mains, d'un geste qui leur était familier, se tendirent vers le pot à tabac, vers la pipe qui fut bourrée méthodiquement, comme à l'ordinaire. Mais ensuite les doigts n'allèrent point chercher à la place habituelle les allumettes de contrebande, et, au contraire, la pipe toute prête fut reposée sur le coin de la cheminée.

— Ah! — fit M. Mascran.

Il se redressa sur son fauteuil.

— Et toi, — demanda-t-il, — ta femme, tes enfants? Moi, après tout, cela ne compte pas : ma vie est finie. Mais vous? C'est pour vous, en somme, que j'ai voulu de l'argent, toujours de l'argent...

— Je le sais, — dit Abel, — et c'est pourquoi il est juste que nous ayons notre part dans l'expiation. Nous l'aurons. Je l'accepte, quant à moi, et Amélie l'accepte aussi.

— Amélie sait...?

— Tout, et elle m'approuve entièrement.

— Eh bien... va, mon garçon! Va chercher les gendarmes... J'attends.

Il se laissa couler dans son fauteuil, la tête sur le dossier bas, ainsi qu'il avait coutume aux heures de complet repos. Il parut à Abel que, les yeux clos, son visage se plissait de défi ironique.

— Il n'est pas possible... — commença Abel.

— Quoi? — fit le vieillard ; — qu'on me voie conduit en prison par deux gendarmes?... Il est certain que cela fera quelque effet... Les gamins viendront me regarder sous le nez, les gens

sortiront des boutiques, et sur le square il y aura une telle foule que je ne pourrai pas avancer!

Il rit bruyamment, trop bruyamment. Abel eut honte pour lui de ce rire, comme si toute la ville l'eût entendu.

— Est-ce l'heure de railler? — dit-il. — Que veux-tu de moi? Tu me connais assez pour être sûr que ce devoir m'est atrocement douloureux. Tout ce que tu me dis, oui, je l'ai pensé. Depuis hier, j'ai cherché de toutes manières si je ne pourrais me soustraire à cette amertume sans nom de te dénoncer, moi, ton fils, moi qui...

Il eut la gorge étranglée par un spasme : toutes les souffrances l'assaillaient au même instant; il perdit de nouveau courage, se sentit enfant, chétif et misérable, comme au temps où il pleurait de désespoir devant le mystère indéchiffrable d'un texte grec ou latin.

— Depuis hier j'ai repassé ma vie et la tienne. Ma vie! depuis que je suis au monde, c'est toi qui l'as faite telle qu'elle a été jusqu'à hier, si heureuse, si douce! Jamais, à aucun moment, je n'ai connu les embarras ni les luttes qui arrêtent les autres hommes : à la moindre difficulté, collégien pour mes versions, jeune homme pour mes dettes, notaire pour toutes les affaires, je t'ai trouvé près de moi, toujours prompt à me donner le coup d'épaule qui fait avancer. On ne peut pas imaginer une existence plus facile que celle que je t'ai due : après le collège et les années de droit, et le stage, où ce n'est pas le travail qui aurait pu me fatiguer, tu me réservais ici, avec ton étude, une situation privilégiée; j'ai continué à m'amuser, tandis que tu travaillais pour deux; tu m'as marié à une femme excellente et riche qui a été incomparable comme maîtresse de maison, comme épouse; j'ai pris, dans toute la société du pays, la place que tu m'avais préparée. Ce que j'ai pu faire par moi-même n'est presque rien, rien; je te dois tout. Et jamais je ne l'ai aussi profondément senti... Ne comprends-tu pas qu'à cette heure je souffrirais cent fois, mille fois moins, si tu avais été un père injuste, égoïste ou seulement indifférent?

Il lui fallut s'arrêter encore : il avait pris son front dans ses mains, et il parlait, non pour son père, mais pour lui-même, par besoin d'exprimer entièrement sa souffrance...

— Depuis que je me souviens, j'entends répéter : « Monsieur Mascran est l'honneur du pays. » Déjà, quand j'étais tout gosse, avant d'aller chez les Pères, cela me flattait, ces choses que le principal de notre vieux collège disait en classe, lorsque par hasard j'avais une bonne place. Plus tard, quand je suis revenu de Paris m'installer, j'ai encore mieux compris : je me suis enorgueilli d'être ton fils. J'ai compris que cette situation conquise par toi, j'avais le devoir de la maintenir, d'y ajouter. Je n'étais pas ce qu'on appelle un homme sérieux : je n'aime pas le travail. Je ne pouvais pas espérer qu'on dît de moi : « Il est aussi fort que son père. » Mais j'avais quelques dispositions pour les succès mondains : j'ai voulu être le modèle du « chic », de la distinction ; j'y ai travaillé, j'y ai réussi ; j'ai tenu surtout à donner après toi l'exemple de la plus parfaite correction. Et je suis sûr au moins qu'on dit de moi ce qu'on a toujours dit de toi ; on dit de nous deux : « Les Mascran, c'est de l'or en barre ! » Que dira-t-on, ce soir, demain, quand on saura ? ... La ruine, la dégringolade, c'est épouvantable : je devine un avenir si sombre, après avoir eu la vie si facile, que je n'ose même pas y penser... Mais sauvons l'honneur de notre nom, de ton passé. Encore une fois, aide-moi ! Tu vois bien que le devoir est là qui me presse, qui me commande de te dénoncer. Je n'y faillirai pas. Cependant, en te dénonçant, je me sauve moi-même, je me dégage de toi ; tu restes perdu, toi et notre vieux renom d'honnêteté. Regarde, au nom du ciel, regarde s'il n'est pas un moyen de nous sauver tous...

Depuis un moment, M. Mascran contemplait son fils, et sa face, d'abord décomposée et tremblante, puis ironique et dure, de nouveau crispée par une sorte d'angoisse, enfin attentive, réfléchie, avait révélé toute l'évolution de ses sentiments, entre l'épouvante de se sentir définitivement perdu, et l'acceptation à la fois cynique, résignée et brave d'une destinée inévitable. Aux dernières paroles d'Abel, qui maintenant interrogeait ardemment ses yeux, il se retrouva, de visage comme d'esprit, le Mascran perspicace et paisible des bons jours. Il offrit au regard de son fils la netteté sans illusions de ses yeux bleus :

— Tu as une idée ? — demanda-t-il.

Il affirmait en interrogeant, suivant sa coutume. Abel pâlit et frissonna : c'était ici le tournant décisif. Devaient-ils se

comprendre sans qu'il parlât? Il l'espérait encore. Il voulut parler cependant. Mais le « oui » qu'il avait à proférer ne sortit point de sa bouche, qu'il sentait en lui comme un espace immense où les mots s'égaraient. Il n'avait pas besoin de parler : l'émotion violente de son silence, et la douleur étrange de ses yeux renseignaient assez M. Mascran.

— Il faut que je disparaisse? — dit encore le vieillard.

Abel ne put qu'aspirer fortement, avec un geste maladroit de ses doigts écartés.

— C'est bien cela? — insista M. Mascran.

Sur cette troisième question, il attendit une réponse parlée. Mais Abel ne pouvait pas articuler le mot, le mot effroyable de condamnation. Ce fut son silence même, la terreur suppliante de ses yeux, le tremblement de ses mâchoires, le bruit de ses dents entrechoquées qui répondirent...

— Je suis de cet avis, — conclut M. Mascran.

Il s'était accoudé sur sa table, ses poings rudes et velus serrés contre ses tempes. Il restait très calme; Abel, effaré, ne pensait même pas à le remercier de son sacrifice. C'était fait cependant, cet accord, qu'il avait dû souhaiter pour n'avoir pas à dénoncer son père; et maintenant, devant le sacrifice nécessaire, désormais accepté, il n'en voyait plus que l'horreur prochaine.

— Pas ici, — murmura M. Mascran, — à la Prade... Un accident, oui... qu'on ne croie pas au suicide.

Il réfléchit encore un moment, et, comme s'il eût achevé de régler un projet qui le concernait seul, il se retourna vers son fils.

— Il y a autre chose, — fit-il. — Je m'en vais, c'est bien, tu n'as pas à me dénoncer. Mais, pour qu'on ne sache rien, et que l'honneur reste intact, il faut rembourser toutes les fausses reconnaissances. Qui paiera?

— « Qui paiera? » — dit Abel.

La question le prenait au dépourvu. Il n'avait eu devant son effort que ce but essentiel : épargner à son père l'ignominie de l'arrestation. Il répéta, désemparé :

— Qui paiera?

— Écoute-moi bien, — répliqua son père. — Il est un homme, un seul, à qui tu peux, et tu dois tout raconter, tout

montrer, c'est le marquis Paul. Quand il saura tout, tu lui demanderas en mon nom, au tien, au nom de notre parti, qui serait avili, déshonoré en ma personne, de faire ce gros sacrifice d'un million et de reconnaître pour bonnes toutes ses fausses signatures.

— Jamais de la vie ! — s'écria Abel.

Son père reprit doucement :

— Si. D'abord le marquis peut faire ce sacrifice : sa fortune dépasse neuf millions, et il n'a pas d'enfants ; ce qu'il abandonnera est en somme un peu moins que le legs Buret-Tourdes. Et puis, moi vivant, il serait impossible de solliciter de lui un tel service qui me profiterait un peu trop ; moi disparu, c'est autre chose. Il me pardonnera peut-être ; du moins il sera désarmé ; en tout cas, l'intérêt du parti le touchera vivement...

M. Mascran développa cet argument, qui lui paraissait le meilleur ; il donna toutes les raisons qu'un chef tel que lui, pratique et renseigné, pouvait seul présenter si fortes et convaincantes. Il parlait avec lenteur, comme un professeur fait sa leçon, en ordonnant ses idées pour qu'elles fussent promptes à se classer dans l'esprit d'Abel, en choisissant les mots qui pouvaient le mieux être retenus.

Les mains crispées, le visage, tout le corps, nerveusement travaillés d'impatiences, Abel subissait la leçon. La même stupeur devant cette chose terrible, le sacrifice consenti par son père, l'opprimait encore ; la force des paroles vives et nettes s'enfonçait en lui ; la facilité d'une solution définitive et immédiate le saisissait. Mais tout son être se soulevait de dégoût et de fureur, à la pensée d'implorer de Paul une telle générosité.

— Voilà ce que tu diras, — acheva M. Mascran.

— Je ne dirai rien, rien ! — protesta Abel. — Plutôt que de demander à Paul un semblable service, j'aime mieux me tuer.

— Des mots ! — fit le vieillard.

Il regardait son fils, très grave. Convenait-il qu'Abel prononçât cette phrase banale devant un homme qui allait mourir ? Mais Abel reprit désespérément :

— Ce ne sont pas des mots. La mort est préférable à certaines hontes. Tu l'as compris pour toi ; je le comprends pour

moi. Puisqu'il faut que j'expie, je disparaîtrai comme toi, en même temps que toi.

— Il n'y a pas de honte pour toi, — riposta M. Mascran paisiblement, — ni à avouer ma faute au marquis, ni à lui demander de sauver l'honneur de notre parti. La honte est tout entière pour moi, de même que la faute; et, à l'heure où tu parleras, j'aurai, je crois, suffisamment expié...

— N'insiste pas, je t'en conjure : tout plutôt que de m'abaisser à cette infamie et avec lui, lui!

— Le temps de la vanité est passé.

— Il ne s'agit pas de vanité, mais de délicatesse et d'honneur.

— D'honneur?

— Oui, d'honneur. Demander ce service à Paul, c'est me déshonorer à mes yeux. J'aime mieux...

— Pourquoi? comment?... Le marquis, justement, l'homme le plus généreux et discret!... En vérité... Qu'y a-t-il donc entre vous?... hein?... Ah! il faut parler... J'ai bien quelque droit, à cette heure, de savoir tous les secrets!

Plus nerveux, haletant d'angoisse et de colère, Abel sembla vouloir résister. Il se décida enfin à dire :

— Mais il y a des cas où la plus simple délicatesse interdit même d'emprunter de l'argent à un homme. On ne peut pas prendre l'argent d'un homme quand on lui a pris déjà...

— Quoi?... Sa femme, peut-être?... Avec la marquise... toi... tu... Ah bien! par exemple!...

— Tu vois... Je ne peux rien demander à Paul!

— Ah bien! — répéta le vieillard. — Parce que tu as eu sa femme!... en voilà une affaire!... Est-ce qu'il le sait? Est-ce qu'il s'en doute?... Eh bien, alors, ça ne compte pas.. Tonnerre de D...! c'est bien le moment des scrupules!...

— Nous ne nous comprenons pas.

— Je ne comprends qu'une chose, c'est que tu as le moyen, moi disparu, de tout effacer. Tu connais le marquis comme moi : il paiera, et te gardera le secret. Il faut être triple fou pour aller s'empêtrer d'une bête d'histoire de femme, quand tout est si simple, si facile!... Hein? est-ce convenu?...

— Non, non! je ne pourrais pas, je ne peux pas!

La face de M. Mascran s'empourpra, et il fut au moment

de hurler son indignation. Mais, brusquement, les épaules secouées comme d'une sorte de pitié, il dit d'un ton radouci, indifférent :

— Rien n'est plus bête que le sentiment... Réglons cette affaire comme une affaire... Nous avons chacun une dette à payer... Quant à moi, c'est entendu, je f... le camp : c'est ma peau qui paie, je n'ai pas autre chose à donner... Mais toi aussi, tu as ta dette... Inutile de te le montrer : tu l'as reconnu... Il faut payer... Paie avec tes scrupules, ta délicatesse, toutes ces machines qui t'embarrassent pour solliciter le marquis... Chacun son sacrifice... Tu me demandes ma vie : je te la donne. Moi, je te demande tes scrupules...

— Plus que ma vie !

— Oui... enfin, soit, plus que ta vie... N'importe, c'est ce que tu dois donner. Fais comme moi... Et ne me force pas à te dire que, si tu ne veux pas, tu me rendras mon sacrifice odieux, abominable !

— C'est assez, — fit Abel ; — je parlerai à Paul.

— Sûr ?

— Je te le promets.

Ils se regardèrent quelques secondes, les yeux dans les yeux. Le désespoir qui faisait ceux d'Abel si profonds, presque noirs, assura M. Mascran que l'engagement serait tenu.

— Bon ! — dit-il. — Eh bien...

Ensemble ils avaient senti que les dernières paroles étaient prononcées. L'heure des actes approchait. Ensemble encore ils la sentirent approcher. Silencieux, M. Mascran contempla, un moment, ses meubles, ses livres, le décor de tant d'années : ses lèvres se mirent à trembler sans qu'il les cachât du geste de sa main. Abel l'observait ; et, de même qu'en cet être si robuste encore, l'arrachement de la vie causait en lui, dans toute sa chair, une intolérable douleur.

Un peu de temps s'écoula ainsi, — le temps, pour le vieillard, de détacher de lui-même le cortège de ces compagnes idéales de sa longue existence, les habitudes de son esprit comme de ses yeux : il repassait les souvenirs de tant d'efforts, il revivait les émotions éprouvées aux premières fautes, puis, plus tard, avec l'indifférence, les soudaines épouvantes ; et, parmi des joies, des soucis, il sentait, une dernière fois, dominant la suite

des jours, l'orgueil familial triomphant, insatiable. Un à un, comme des branches arrachées à un vieil arbre, tous ces souvenirs et souhaits tombèrent : et, à mesure qu'ils tombaient, c'était un ébranlement, mais qui laissait le vieillard allégé et plus fort. Sur ses lèvres toujours tremblantes un sourire parut, lorsque enfin il eut tout revu de ce qui avait tenu à sa vie, fait sa vie journalière, et quand il reconnut que du moins resterait intact le renom du « père Mascran ». Ses lèvres ne tremblèrent plus. Il boutonna son vieux veston, et dit, très ferme :

— Appelle Antoine. Qu'on attelle. Je pars pour la Prade.

Ces actes simples qu'il imposait à son fils, — sortir du cabinet, appeler le domestique, donner les ordres, — délivrèrent Abel de la contrainte physique où l'angoisse l'immobilisait. Quand il revint près du vieillard, il le trouva debout, en manches de chemise, allumant la pipe qui était restée toute bourrée; le vieux veston pendait sur une chaise; M. Mascran alla jusqu'à sa chambre prendre l'autre veston, qui servait pour les sorties; revenu, il eut à retourner dans sa chambre, parce qu'il y avait laissé un paquet enveloppé de papier jaune. Durant ces allées et venues, il n'avait pas parlé, ni Abel. Il expliqua seulement, à propos du paquet :

— Des verrous pour la grange, que Vidal m'a envoyés... Je les ferai poser en arrivant.

Il y eut sous la voûte un roulement de voiture.

— Ah! Chilpéric est prêt, — fit M. Mascran.

Il se dirigea vers la porte de son cabinet. Abel était appuyé au cartonnier d'acajou, très pâle.

— J'aurais bien voulu voir les petits, — murmura M. Mascran.

Il s'arrêta, baissa les yeux, secoua un peu la tête, puis aperçut la pâleur de son fils.

— Il vaut mieux pas, — reprit-il. — Allons, allons! Ce serait arrivé dans trois ou quatre ans... Ce n'est qu'un moment pénible... Surtout n'oublie pas ce qui est promis... Et... nous pouvons peut-être nous serrer la main...

Sa main se tendait un peu timidement; Abel la saisit, attira son père, l'embrassa de toutes ses forces... L'énergie de cette étreinte fut évidemment pour le vieillard un bienfait inespéré. Son visage s'éclaira, s'affermit.

La pâleur d'Abel s'étendait jusqu'à ses lèvres, qui prononcèrent ce seul mot :

— Merci.

— Tu diras à ta femme que j'ai pensé à elle, et qu'elle est une bonne femme ; pour les petits, tu leur diras que je les aimais bien.

La porte était ouverte : Abel s'apprêtait à suivre son père ; M. Mascran le retint d'un geste, et, tourné vers lui, fit avec la tête plusieurs petits mouvements, maladroits, pitoyables, où s'exprima un simple attendrissement de vieil homme, sur lui-même et son imminente destinée. Il disparut ; les marches de l'escalier crièrent ; en bas, il y eut un peu de bruit sous la voûte, puis dans la rue la voiture commença de rouler, roula plus vite, tourna le coin...

A cette place, contre le cartonnier où M. Mascran l'avait laissé, Amélie trouva son mari. Elle le vit abîmé dans une telle détresse que sa curiosité, qui était ardente, s'éteignit. Comme elle avait fait le matin de ce jour, elle soutint Abel de son bras, le conduisit à leur chambre, et, quand il fut étendu sur la chaise longue, le caressa de baisers, de mots très tendres. Il était entre ses bras comme un paquet de chair inerte, le visage livide, les lèvres si terreuses que sa moustache paraissait soudainement blanchie. Il ne parlait pas. Il abandonnait son visage aux mains moites, à la bouche d'Amélie ; par moments, ses yeux s'ouvraient, regardaient fixement, et se fermaient d'épouvante. Sous ces mains et ces lèvres une douceur stupéfiante passaient en lui ; ses nerfs épuisés se détendaient : exténué par tant de secousses, il glissa au sommeil.

Il dormit peu, à peine deux heures. Quand il s'éveilla, il craignit d'avoir dormi toute une nuit et tout un jour, si lointaines étaient les impressions d'avant le sommeil, et il dit à sa femme :

— C'est bien aujourd'hui... c'est bien cette après-midi que j'ai eu avec mon père un entretien?...

— Mais oui ! — lui répondit-elle.

Et, inquiète de ce trouble, elle voulait qu'il se reposât encore. Mais maintenant tous les souvenirs d'Abel vivaient. Et il s'écria :

— Te l'ai-je dit? mon père est parti pour se tuer.

— Se tuer, lui!

— Et c'est moi qui lui ai demandé, oui, demandé de se tuer!

— Tu as pu?...

— Je n'aurais jamais pu le lui dire, je ne le lui ai pas dit... je l'ai supplié de ne pas me contraindre à le dénoncer, et il a reconnu que c'était son devoir de disparaître.

— Oh! — fit madame Mascran.

— N'était-ce pas son devoir?... et mon devoir, à moi, de le lui faire comprendre?...

— Si, si! Mais c'est horrible! Demander cela à son père!... Alors il va...

Abel s'était levé. Il passa la main sur son front.

— Je n'en peux plus... J'ai faim, je crois... Quand dînera-t-on?

— Mais nous avons dîné sans toi!... Il est près de neuf heures.

— Neuf heures!... Peut-être que... Je n'y vois plus... Qu'on me serve n'importe quoi...

— Ici?

— Non, je descends... Va... je descendrai bien seul.

La cuisinière, prudente, avait tenu prêt un autre dîner pour l'appétit de son maître, qu'elle savait, en toutes occasions, exigeant et impatient. Ce fut Abel qui se fit attendre : car, gêné dans le linge et les habits où il avait dormi, il les changea, malgré sa fatigue. A table, il mangea voracement : Amélie restait grave et muette à côté de lui. Le repas, d'ailleurs, fut précipité et bref. Sa faim apaisée, Abel dit à sa femme :

— Allons dans le jardin.

Elle n'eut pas besoin de l'interroger : il parla tout de suite, abondamment, minutieusement; ses paroles se pressaient, se choquaient, toutes fiévreuses; il parlait à voix basse. Bien qu'elle fût assise contre lui, l'oreille tendue, elle perdait des mots : parfois elle le faisait répéter. Dans la nuit, penchés l'un près de l'autre, elle écoutant, lui chuchotant, ils semblaient préparer l'œuvre la plus sinistre.

Ils eurent le sentiment que cette œuvre s'accomplissait, à un moment où Abel après avoir longtemps parlé, se taisait enfin.

— Crois-tu, — interrogea sa femme, — crois-tu que ce... que... cela... arrive... cette nuit?...

— Oui, — souffla-t-il, — ce soir... Il n'attendra pas... Sa résolution prise... il voudra... tout de suite... C'est peut-être déjà fini.

— Ah! mon Dieu!...

Elle se serra contre lui : blottis dans le silence et la nuit, ils attendirent; toute autre pensée que celle de la chose terrible disparut de leur esprit; et leur force vitale resta suspendue, de respect et d'angoisse.

Une fois, elle murmura :

— Pensera-t-il à offrir à Dieu son sacrifice?

Abel ne répondit pas.

Une autre fois, elle demanda :

— Comment saurons-nous? Iras-tu à la Prade?

— On viendra, — fit-il.

Ensuite, ils ne parlèrent plus. Ils entendaient leurs cœurs battre à grands coups sourds... Ils entendirent soudain dans la rue un roulement s'annoncer, s'approcher, grandir, s'arrêter à la porte.

— Ah! — cria madame Mascran.

Le vacarme éclatant de la cloche étouffa ce cri. Elle était debout. Abel la força à se rasseoir, d'une main qui broyait la sienne. Et aussitôt il y eut sous la voûte du bruit, des exclamations. La porte de la cour s'ouvrit violemment, et, d'une voix étranglée, Antoine lança :

— Ah! monsieur, quel malheur!... On vient de la Prade... le fermier... monsieur Mascran père...

Le fermier expliquant, Antoine gémissant, puis la cuisinière, l'Allemande, Abel interrogeant, madame Mascran sanglotant, ce fut un tumulte rapide. On sut qu'en voulant nettoyer un revolver qui se trouvait chargé, M. Mascran père avait pressé la détente et s'était tué raide.

— Je ne l'ai vu que mort, — acheva le fermier. — C'est l'Isabellou qui m'a raconté...

— Partons tout de suite! — dit Abel.

Il était pâle, avec beaucoup de calme. Il réussit à obtenir, à travers les lamentations d'Antoine, un chapeau, un pardessus.

— Madame n'y va pas, au moins? — sanglota la cuisinière.

Madame Mascran était, au contraire, décidée à accompagner son mari. Il fallut beaucoup de temps pour trouver son manteau. Enfin prêts, les époux montèrent dans la voiture du fermier.

X

Comme aux dimanches des plus grandes fêtes, la ville s'était à la fois recueillie et animée : la plupart des boutiques, sur le chemin du cortège funèbre, étaient closes ; les rues, les places grouillaient de femmes en noir, d'hommes en tenue de cérémonie ; les visages des hommes, sous le haut de forme, avaient ces traits contractés ou cette expression ahurie, que donne une coiffure inaccoutumée ; à cette uniformité d'embarras, chacun reconnaissait en soi et chez les autres la solennité des jours d'enterrement. Cependant de la campagne, proche ou lointaine, par le chemin de fer, par les voitures publiques, dans leurs voitures enfin, propriétaires et fermiers étaient tous venus : devant les auberges, c'était l'agitation des plus grandes foires, l'enchevêtrement des véhicules dételés, brancards en l'air, les chevaux pressés dans les écuries ; les groupes de paysans cossus et de « messieurs » stationnaient à la porte, ou, dans les salles à manger, se lestaient de fortes tranches de pain et de fromage, avec un large coup de vin blanc, pour attendre l'heure tardive, après l'église et le cimetière, où l'on pourrait déjeuner.

Gens de la ville, gens de la campagne, un même mouvement les porta, tandis que les cloches graves de l'église se mettaient à sonner, vers cette rue du centre, où, si longtemps, M. Mascran avait été en effet comme le centre des intérêts et de l'activité de toute la cité. De plus en plus tortueuses, étroites, à mesure qu'elles se rapprochaient de la maison mortuaire, les rues canalisaient les flots de la foule en deuil. Lentement, de plus en plus lentement, les masses sombres avançaient en ondulant ; par places, les ors des uniformes d'officiers éclataient au soleil. Il y avait, sur cette cohue, un ample bourdonnement de voix qui se retenaient. Devant la maison, un peu sur le côté, une autre foule attendait, regar-

dait, immobile, — celle des pauvres, clients habituels de madame Mascran. Assidus aux obsèques de leurs bienfaiteurs, ils n'avaient jamais eu à donner cet humble témoignage de reconnaissance, leur présence, à une générosité plus active et dévouée que celle de madame Mascran; si souvent repoussés, brutalisés, par son beau-père, ils n'étaient peut-être que réconfortés de sa mort, comme d'une justice imprévue, insolite : ils trouvaient ainsi, tous accourus à ses funérailles, les satisfactions mêlées d'une revanche contre lui, d'un pieux hommage à sa belle-fille, et ce double sentiment faisait monter de leurs âmes vagues à leurs visages incertains un reflet triste et doux.

Comme il est d'usage immémorial, tout le monde entendait offrir à Abel, dans la maison, un premier tribut de condoléances, qui se répéteraient à l'église, puis au cimetière. Mais ces cérémonies, dans une petite ville, n'ont pas la surveillance et la direction d'un ordonnateur. C'était donc avec les plus grandes difficultés, mélangeant les flots des entrées et des sorties, que la foule pénétrait dans la maison. Cependant Durieux, le clerc, se démenait de son mieux : constamment arrêté, apostrophé par tant de gens qui le connaissaient, comme ils connaissaient son vieux patron, il n'arrivait qu'à diviser un instant les deux flots, aussitôt après confondus. A la porte du salon, c'eût été, sans la présence trop proche de la famille, une bousculade; on passait enfin, péniblement, un par un.

Démeublé, le salon offrait, toute vide, son étendue qui paraissait immense; en face, contre la cheminée, le visage blanc, de la blancheur du plastron, sur tout le noir de l'habit, des gants mats, et du chapeau, Abel, immobile, la tête un peu basse, les regards se levant à la hauteur de chaque figure nouvelle, recevait les saluts, les serrements de mains. On repartait vers la porte, les gros souliers glissaient sur le parquet; et c'était pour sortir le même embarras que pour entrer.

Paul de Buret, qui assistait Abel, comme l'ami le plus intime, se décida à des mesures d'ordre : il ouvrit la porte du salon qui donnait sur le jardin, dériva d'autorité par cette issue le flot des sortants. Dès lors il y eut dans les allées et venues un cours régulier; ce ne fut qu'avec une demi-heure de retard qu'on partit pour l'église.

Le cortège s'avançait par les rues et les places, comme dans une ville déserte, car toute la ville était dans le cortège. Abel, derrière le char, sentit ce vide, ce silence. Il songeait... Il revoyait, très lointains, les événements des derniers jours. Toute sa pensée piétinait douloureusement dans le cercle trop étroit des souvenirs de cette semaine : il respirait, sentait, vivait comme dans une atmosphère écrasante. Par instants, l'élancement d'une souffrance plus aiguë lui rappelait l'heure prochaine où il devrait tenir sa promesse, solliciter le marquis de Buret. Il avait promis : il ne pensait pas, son père ayant payé sa dette, à ne point payer la sienne. Mais la honte de la révélation, de la sollicitation, le torturait. Oui, si riche, si généreux, le marquis, sans doute, donnerait ce qui lui était demandé. Tout de suite madame Mascran, avait dit, elle aussi : « Le marquis remboursera... » Bien donc : tout serait remboursé. Toute trace d'infamie serait lavée. A quel prix? Sans tourner la tête, du coin de l'œil, Abel apercevait ces pieds larges, largement chaussés, que tant de fois il avait raillés, et qui portaient la pesante, la loyale personne de Paul. Une colère lui venait encore : l'autorité, la puissance qu'ils semblaient attester, toujours il les avait haïes; un moment, il avait pris sur elles la plus éclatante revanche; maintenant il était vaincu, définitivement vaincu, il devait leur faire le sacrifice du plus précieux de lui-même. En sollicitant cet homme dont il avait eu la femme, en acceptant de lui le salut pour l'honneur de son père, pour le sien, il perdait à jamais le sentiment essentiel de sa vie, l'armature de tout son être, l'estime de soi.

« C'est ignoble! » se disait-il avec dégoût.

Et, tout aussitôt, par un puéril mouvement de retour en arrière, volonté inutile et sotte que ce qui était ne fût pas, il ajoutait :

« Pourquoi faut-il que mon père?... »

Cela le ramenait aux souvenirs des derniers jours, à la réalité aussi de ce char cahotant : sous les fleurs, le drap noir, les planches et le suaire, il voyait la poitrine rouge et velue, défoncée, ensanglantée par la balle, le visage résolu et sévère, tels qu'ils lui étaient apparus, le soir du drame, à son arrivée à la Prade.

Il fut un peu distrait de ces pensées à l'église. Pour honorer M. Mascran le père, tuteur habile et dévoué de leurs intérêts, pour marquer à son fils leur sympathie et leur persévérante confiance, tous les prêtres de toutes les paroisses voisines étaient venus. Sous les surplis blancs, qui faisaient comme une guirlande de blancheurs parmi les tons sombres des vieilles stalles, Abel les reconnut, un à un : et il y en avait qui n'étaient là que pour qu'il les vît, qui cherchaient son regard, en même temps qu'ils examinaient dans la nef cette foule extraordinaire ; il en était aussi dont la présence le toucha : très vieux, à peine les cadets de son père, ils avaient un air grave et résigné. Les uns et les autres, Abel les avait reçus chez lui, à sa table, les avait obligés d'un conseil, les avait trouvés en retour empressés à lui plaire, flattés de ses égards. Leur présence, à tous, attestait cette forte autorité morale dont son père avait disposé, dont lui-même jouissait encore... Encore ! Pour si peu de temps que ce fût, et peut-être parce que c'était pour peu de temps, il eut en lui soudain la force généreuse de ce sentiment oublié. l'orgueil d'être considéré, estimé, respecté. Derrière lui, il n'eut pas besoin, alors, d'entendre ces bruits amples de toux, de chaises remuées, par où la foule se révélait, pour la sentir innombrable. L'affluence de tous ces êtres, qui emplissait l'église et la faisait moins sonore, agit sur lui comme si tous avaient uni leurs efforts pour redresser son orgueil lourdement écroulé. Et jusque-là, à la maison, dans le trajet vers l'église, à l'église même, il avait été parfait de tenue, grave et digne, sans y tâcher ni en avoir conscience, par disposition de son génie. Il reprit conscience de lui-même, de sa puissance encore intacte, quoique si fragile à cette heure, et du personnage vraiment parfait qu'il offrait une fois de plus, peut-être une dernière fois, à l'admiration publique.

De telles cérémonies font éclater la supériorité de la province sur Paris : en province, on a du temps pour tout, même pour assister décemment à des obsèques. On s'est vu la veille, quelques instants plus tôt, on se reverra tout à l'heure, et il n'est donc point nécessaire de profiter d'une rencontre à un enterrement pour échanger des propos : on n'a pas de propos à échanger. A l'église, tant que dure la cérémonie, on est comme peuvent être des gens qui n'ont pas d'autre idée que

d'y assister. Derrière Abel, la foule était donc recueillie. Cependant, des livres pieusement ouverts, le nez d'une femme se levait, d'une autre, encore d'une autre : car la tentation était trop forte de parcourir la multitude, d'y reconnaître la réunion de tout ce que la ville, le pays comptait d'éminent, — élégance et grande propriété, aristocratie et bourgeois notables, fonctionnaires, officiers. — La curiosité remontait, au delà du moutonnement des têtes, jusqu'au premier rang, où la taille svelte d'Abel se dressait, un instant, seule, chaque fois qu'il fallait se lever. On n'avait pas eu le temps, ou si peu, dans le trajet depuis la maison, de l'admirer en ce rôle de premier plan : — le fils qui conduit le deuil de son père, l'homme à qui toutes les sympathies viennent s'offrir; et on le disait très abattu par ce terrible coup, on l'avait entrevu énergique et beau dans son effort pour contenir sa douleur. Avec des émotions diverses, curiosité, tendresse, madame de Buret, madame Varignot attendaient le défilé de la fin, où il descendrait l'église et passerait devant elles.

Il descendit enfin l'allée centrale de la nef, et passa devant elles : il était extrêmement pâle, avec un frémissement de ses lèvres trop serrées. Elles reconnurent, et leur cœur battit plus fort, dans la beauté et le charme souverain de son visage, la lutte la plus émouvante, la violence de son chagrin refoulée, mais présente : elles l'aimèrent d'avoir du chagrin, d'être beau, de lutter. Leurs yeux dirent : « Pauvre garçon ! »

Il les sentit : il sentit la caresse de ces sympathies, de toutes les sympathies des femmes, et ses lèvres frémirent davantage, en même temps que sur son front, sur ses tempes, passaient des ondes d'une douleur brusquement attendrie, ces ondes qui annoncent les larmes. A la vérité, ce fut un moment de délice aigu, tout le bonheur d'un enfant à pleurer sa grande peine dans les bras de sa mère, toute la volupté d'un homme à mouiller de ses larmes, sa tête sur l'épaule de la femme aimée, la joue chaude et le cou où tout à l'heure il mettra ses baisers. En cet instant, le cœur d'Abel s'ouvrit largement, non pour donner de soi ce qu'il n'avait pas, mais pour accueillir toute cette pitié amoureuse, qui vibrait et brûlait vers lui : il avait des yeux sincères et avides, comme agrandis,

sombres de toute la profondeur de l'être qu'ils révélaient et qui attiraient ces regards, les absorbaient.

Aux sons de l'orgue qui jouait et rejouait la marche funèbre de Chopin, avec des trous aux mêmes endroits, parce que certains jeux avaient besoin de réparations, la foule défila. En descendant vers le bas de l'église, Abel n'avait vu que les rangs qui, de chaque côté bordaient l'allée, et encore, dans ces rangs, que les visages des femmes. Au delà, il sentait vaguement la foule.

Il ne la sentit pas plus nettement durant le défilé qui l'émiettait. Tant d'êtres qui passaient devant lui, un à un, ne lui donnaient pas une impression particulière et complète, non plus qu'une impression d'ensemble : c'était simplement une vision morcelée, confuse, lassante. Peu à peu cet émoi que lui avaient donné au passage les regards des femmes, — douceur infinie d'être plaint, aimé, — s'altéra par la multiplicité des sensations visuelles et la fatigue qui venait. Il n'eut plus que de l'énervement, le désir que tout se terminât au plus tôt et la frayeur de ce qui restait, — de la montée si longue au cimetière.

Un moment, alors, il ne vit, n'entendit plus rien. Le cortège s'était reformé et gagnait la route en lacets, par où l'on s'élève sur la colline qui porte le cimetière. Abel marchait tête basse, ahuri, écroulé. La fin, il souhaitait la fin, et rentrer, s'enfermer, s'étendre, dormir, ne plus rien voir, ni penser à rien... Auprès de lui, Paul de Buret respectait, de son silence, cette torpeur... Cependant, à un détour, qui laisse apercevoir les lacets inférieurs et, en bas, la place elle-même, le marquis eut une exclamation étouffée :

— Ah!...

Abel l'entendit, leva les yeux et les tourna là où le marquis avait tourné les siens. C'était le spectacle saisissant de la foule qui, depuis la place, en suivant les lacets de la route, poussait ses flots aux pentes de la colline. Justement, selon l'usage, le cortège s'arrêtait pour donner aux chevaux le temps de souffler. L'arrêt se propagea en secousse par les rangs pressés. Tout en bas, au commencement de la montée, où les derniers flots étaient moins denses, on continua un moment de marcher.

Abel regarda : il regarda, stupide d'abord, ce peuple en habits de deuil, qui, avec lui, conduisait M. Mascran au champ du repos. Le soleil brûlait terriblement : toute l'étendue noire du cortège s'était tachée de blanc, — les mouchoirs blancs qui essuyaient les fronts mouillés de sueur; — un bourdonnement montait de cette foule, et, maintenant que sur la route de basalte les roues du char ne faisaient plus leur grincement dur, Paul de Buret déclara, d'une voix émue, avec une grande force de conviction :

— Voilà un spectacle qui réconforte! Dieu merci, il y a encore de braves gens, et des cœurs reconnaissants. Tous ceux que ton cher père a obligés, et toi aussi, mon cher ami, ils sont tous là, jusqu'à ces pauvres qui l'aimaient bien, l'excellent homme, et qui viennent aujourd'hui lui rendre le dernier hommage.

— Oui, — fit Abel, — ils sont tous là.

Au bord de la route où il s'était avancé, il regardait toujours. Mais maintenant il voyait : il voyait, en même temps que le fourmillement de la multitude, la signification de cette affluence. Tous ces êtres humains, par centaines, par milliers, les pauvres, les riches, les boutiquiers, les fonctionnaires, les propriétaires, les grands marchands et les nobles, tous étaient là pour son père, pour lui : ce jour solennel réalisait en ce grouillement d'êtres la puissance de M. Mascran, la sienne; la ville entière, le pays tout entier, de si loin qu'on avait pu venir, étaient en marche avec lui.

— On repart, — murmura Paul.

Les roues grinçaient de nouveau sur la route lisse : Abel reprit sa place, derrière le char qui gravissait les dernières pentes. Il marcha, la tête haute, le pas assuré. Devant ses yeux, l'image qu'ils avaient recueillie, l'image de la foule innombrable était encore présente dans l'air embrasé et vibrant : en lui l'orgueil tendait tous les ressorts de son énergie.

Paul de Buret disait, à son côté :

— Pas avant une heure, au moins...

Sans doute, il évaluait la durée de cette fin de cérémonie. Ces paroles rappelaient à l'esprit d'Abel la pénible révélation qu'il devait faire au marquis, ce jour même, au retour. Certes l'idée qui lui revenait ainsi n'était pas moins humiliante, cette

fois-ci, que les autres. Mais tout de suite un désir nouveau l'emporta sur la mesquine douleur de la honte; ce fut ce souhait passionné :

« Il faut que Paul accepte, pour me conserver la puissance d'aujourd'hui qui croulerait demain! »

Paul accepterait-il? Le sacrifice était énorme, et à tout autre il eût été plaisant de le demander. Mais à Paul!...

« Je me rappelle si bien, au collège, ce qu'il donnait, sans jamais se faire prier ni faire valoir ses générosités. Et à Paris, pour mes dettes, sa bourse toujours ouverte; ici, les pauvres, les « œuvres », les élections, lui prenant, chaque année, quoi? quinze, vingt, trente mille francs! Combien de fois à une demande que je lui présentais pour une veuve, un infirme, il a répondu au delà ce que j'attendais!... Oh! il acceptera! Et puis il y a l'argument politique : mon père avait raison; je le pousserai là-dessus. Il doit accepter : un homme tel que lui ne peut pas ne pas accepter. »

L'image de la foule se fixa plus fortement devant ses yeux; la confiance l'affermissait, et ce fut en lui comme un espace ouvert de tous côtés où la multiplicité de tous ces êtres s'étalait librement. Il eut le sentiment vigoureux et jaloux d'une possession : tout ce monde était à lui, en vertu de la sympathie et du respect, biens inestimables, conquêtes obtenues par tant d'efforts, récompenses méritées par tant de services... Eh oui, l'humiliation d'avouer les crimes de son père à Paul de Buret, la gêne de devoir à cet ami trop envié, la honte enfin, secrète, de prendre l'argent d'un homme après lui avoir pris sa femme, il fallait à ce prix payer de tels biens; mais ces biens valaient cela, et plus encore. Pour les conserver, Abel eût tout donné à l'ivresse furieuse de sa vanité; en cet instant, et pour la première fois, il excusa son père; il fit mieux, il le comprit.

Dès lors son visage parut ennobli d'une gravité mâle et simple. Ce n'était plus le fils luttant contre la douleur d'une horrible catastrophe; ni l'homme aimé, Abel, recevant des femmes le retour de tant d'amour qu'il leur avait donné : c'était Mascran, l'héritier, le successeur du grand Mascran, le seul Mascran désormais, conscient de l'honneur et des devoirs qu'il recueillait par la disparition de son père.

Il fut célébré, ce père, devant la tombe où son cercueil

allait glisser, par les hommes les plus notables du pays, et généralement par tous ceux qui avaient envie de parler en public. Ces discours étaient pareils, non seulement en leur forme, et par les épithètes amoncelées comme des fleurs qui ne coûtent rien, mais par l'inspiration qui à tous les orateurs avait imposé ce thème : louanges au disparu, espoir, confiance, certitude que son fils le remplacerait. Debout près du tertre, à ce sommet du cimetière, en face de la foule qui se pressait sous le soleil, — pittoresque avec les mouchoirs tendus et les ombrelles ouvertes, — en face de l'horizon le plus somptueux, où les montagnes se dressaient puissamment au-dessus de la ville aux toits rouges et gris, Abel écoutait, avec un regard triste et ferme. Paul de Buret parla le dernier : il était extrêmement ému de parler en public et les feuilles qu'il lisait tremblaient dans sa main. Comme il disait des choses violentes, rappelant le rôle politique du défunt, le contraste de ce langage avec sa timidité fit un peu sourire des adversaires, qui témoignèrent ainsi du plus mauvais goût; il eut en revanche la juste admiration de ses partisans. A la fin, s'adressant à Abel, il formula avec une autorité plus grande les espoirs déjà exprimés :

— Dans ta douleur profonde, mon cher ami, tu as la douce consolation de voir tes regrets poignants partagés par une population entière. Ne te laisse pas cependant absorber par le chagrin d'une mort si imprévue et si cruelle. Regarde la vie de celui qui n'est plus, donnée tout entière au service de son pays. Cette vie est un exemple : tous ici nous savons que tu le suivras. Il faut que tu le suives. Les ennemis que ton père a toujours combattus redoublent d'audace. Nous avons besoin de toi; et, en déposant sur cette tombe l'hommage de nos plus douloureux regrets, je peux dire en mon nom, en notre nom à tous : « Dormez en paix, cher monsieur Mascran : avec votre souvenir qui ne périra jamais dans nos cœurs, vous laissez un fils digne de vous. Nous comptons sur lui. Au revoir, monsieur Mascran! »

Abel fit un pas vers le marquis : leurs mains se serrèrent; parmi les murmures étouffés de la foule, l'émotion qu'ils avaient l'un et l'autre dressa leurs tailles, tendit leurs bras, les posa tous les deux, tête haute, mains jointes, en l'attitude

consacrée par l'usage pour l'échange de solennelles promesses. Reconnaissant le geste, qu'elle avait pu voir au théâtre dans les drames, et, au hasard de la vie, dans les foires, pour la conclusion d'un marché, toute l'assistance eut le sentiment qu'un acte important venait de s'accomplir.

Au retour vers la ville, tous ceux qui étaient, si peu que possible, capables de penser et de parler, se livrèrent à des commentaires éperdus sur ce serment. Parce que le geste avait été saisissant, il annonçait, il devait annoncer des événements inouïs. Quels événements? L'imagination de ce peuple montagnard et méridional, dès qu'elle s'éveille, est chaude, emportée, prompte aux créations héroïques et violentes : des orateurs prophétisèrent que les deux hommes, Mascran et le marquis, tenteraient de grandes choses. Ils disaient : « *Masqueranne* » « *marrequis* »; sur la route dure, le roulement dur des gros souliers à clous était dominé par le chant âpre de leurs voix. Graves, bouches fermées, faces mortes, d'autres écoutaient, comprenaient vaguement, se défiaient. Parmi les gens de la ville, avec une égale vivacité, on louait et on blâmait le marquis : « C'est bien ce qu'il fallait dire... » ou : « Parle-t-on politique sur une tombe? » Sur les bas côtés de la route, la foule se divisa, se rangea, pour faire place aux voitures qui descendaient au grand trot; un coupé passa : on salua les profils, vaguement entrevus, dignes et hautains, d'Abel et du marquis.

*
* *

Ce même jour, vers cinq heures, ensemble encore, Abel et le marquis de Buret sortaient du cabinet du père Mascran, descendaient l'escalier, et, sous la voûte, se dirigeaient vers la porte cochère. Ils ne disaient rien. La mine de Paul de Buret était singulière pour un homme de son humeur, — toujours quitte envers sa conscience qui ne lui reprochait rien et son intelligence qui ne le sollicitait pas. — Sa bouche débonnaire faisait une moue chagrine, et toutefois, dans le vide de ses yeux, quelque chose qui ressemblait à une énergie durcissait le regard, sous les sourcils presque comiques d'être trop froncés.

Le regard d'Abel était fixe aussi, mais vague, tout le visage maussade, et comme rapetissé.

Tels, l'un et l'autre, ils avaient dû être dans leur enfance, après quelque dispute, qui laissait à Paul vaincu la force inconsciente de sa supériorité sociale, à Abel vainqueur la conscience humiliante et irritée de sa propre infériorité.

Au moment où la main du marquis atteignait le loquet de la lourde porte, Antoine appela :

— Monsieur le marquis!... madame la marquise est au salon pour attendre monsieur le marquis.

Paul, se retournant, regarda Antoine, puis Abel, comme incertain : il cherchait, sans doute, si cette présence, et l'obligation de paraître devant madame Mascran s'accommoderaient, en cet instant, avec son émotion. Il avait une sympathie pour l'âme de madame Mascran, qui lui était fraternelle. Cette sympathie le décida.

Dans le salon, les visages de ces deux femmes qui ne se plaisaient guère, trop évidemment tendus, l'un de contrainte, l'autre d'ennui, s'animèrent.

— Vous n'êtes pas trop fatiguée, madame? — demanda Paul à madame Mascran.

Elle répondit simplement : elle avait pour lui un respect infini, mais exempt de gêne, et qui s'enhardissait à le soupçonner, à le plaindre de n'être pas heureux.

La marquise n'avait pu causer avec Abel; des serrements de mains, des regards avaient exprimé une sorte de pitié qu'elle éprouvait pour un chagrin qui lui paraissait un peu excessif, qui la reléguait loin de lui. Du moins elle s'était sentie toute disposée, par le visage que ce chagrin faisait plus attirant, à mettre en œuvre, pour consoler, tous les moyens d'apaisement et de joie dont peut user une femme aimée. Et elle voulait qu'Abel le sût. Dans ce salon, près de son mari et de madame Mascran, elle ne résistait pas à son envie. Comme la douceur de ses yeux pouvait être légitimée par la sympathie de circonstance, elle fit ses regards aussi doux qu'ils avaient été à leur dernière entrevue, au moment de le quitter, sur le petit pont, en face des tours de Buret.

Lui, le dos tourné au groupe de sa femme et du marquis, eût été libre de la regarder à sa guise; cependant il ne répondit

pas à l'invite consolatrice de ces yeux. Il considérait, comme pour y compter les grains de poussière, les fentes du parquet, privé encore de son tapis, sali par le piétinement du matin. Il disait les choses qu'on dit après un tel malheur, le soir d'un enterrement. La tête baissée, il ne montrait pas ses yeux : il semblait accablé. Elle fut déçue, et, le sentant étranger, se sentit lointaine.

— Il serait temps de partir, chère amie, — fit le marquis.

— Quand vous voudrez.

En serrant la main d'Abel, la marquise vit, cette fois, tout son visage, et le trouva si fâcheusement changé qu'elle ne put s'empêcher de dire :

— Il faudra vous remettre, voyons!

— Il est des coups dont on ne se remet jamais, qui vous enlèvent jusqu'au goût de vivre.

Il la regarda enfin; et elle ne retrouva rien dans ce regard de tout ce qu'elle y avait aimé. Tout leur passé, tout leur amour était mort. La peine assez vive qu'elle en éprouva ne lui donna d'autre envie que de se détourner, comme on fait d'une chose qui pourrait attrister inutilement. C'était sa propre vie et son ardeur de vivre qui se détournaient de cette mort.

Sitôt les Buret partis :

— Eh bien? — demanda madame Mascran. — Tu lui as parlé? Consent-il?

— Je lui ai parlé : il consent.

— Ah! — fit madame Mascran. — Raconte-moi... Ç'a été pénible, mon pauvre ami!

— Je ne recommencerais pas pour tout l'or du monde!

— Qu'a-t-il dit?

— Ah! je ne sais pas grand'chose : que voulais-tu qu'il dît?... Il a été stupéfait, naturellement; irrité, sans doute. Mais il est homme de parfaite éducation; il a le respect de la mort; il a compris que mon père, en sacrifiant sa vie, avait rendu toute récrimination oiseuse : il a agi comme s'il le comprenait. Puis, quand je lui ai demandé ce qu'il décidait pour ces faux billets, s'il les prenait à sa charge, ou si je devais révéler aux créanciers, à la justice, que mon père, le vieux Mascran, le représentant de nos idées, avait été un faussaire, il a très bien senti que

notre sort, à nous, était entre ses mains, mais qu'aussi le bon renom de notre parti dépendait de sa décision. Je l'ai regardé alors. J'ai bien vu qu'il était à la fois content, oui, content de nous tenir à sa merci, tenté de se venger en nous déshonorant, et inquiet de ses responsabilités, peut-être aussi du ridicule. Il répétait : « Quelle affaire! » ou : « Que va-t-on dire?... de moi qui avais si bien placé ma confiance?... de nos amis?... » Je me taisais, j'attendais. Il restait perplexe, tourmenté... Tout doucement enfin j'ai donné l'avis qu'il ne voulait pas demander : pour lui-même, pour tout le parti qu'il a dirigé avec mon père, il devait payer. C'est bien la solution que lui conseillaient son amour-propre et ses scrupules. Mais alors il n'avait plus de revanche contre nous. Cela l'agaçait évidemment, bien qu'il ne soit pas méchant. Mais il est comme tout le monde : il n'aime pas à être joué; plus que de la perte d'argent, il restait vexé d'avoir été joué. Il me regardait, toujours perplexe. Il m'a dit : « Et toi, que vas-tu faire?... » A ce moment, je n'avais qu'une idée : la dette payée, nous en aller, n'être pas exposé, chaque fois que je le verrais, lui, à cette mine de protection irritée et dédaigneuse. Je lui ai déclaré que je vendrais l'étude, que je lui en remettrais le prix, avec ta dot, avec tout ce que j'ai, et que nous nous en irions nous enterrer n'importe où. Et il a répondu : « Oh! mais je ne veux pas... » A tout ce que j'aurais pu dire, il aurait évidemment répondu : « Je ne veux pas. » Ce qu'il ne voulait pas, c'était ce que je voulais, moi. Mais il fallait des raisons, et il a ajouté : « Je n'ai pas besoin de ton argent; j'ai besoin de toi, de tes services... » Mes services!... Je suis son domestique, n'est-ce pas? puisqu'il paie ma dette!

Le visage de madame Mascran, durant ce récit, avait exprimé une satisfaction immense, mêlée de quelque peine : elle était profondément heureuse de la décision du marquis; elle était peinée d'apercevoir qu'Abel, par réaction de son amour-propre humilié, travestissait certainement la pensée de Paul de Buret.

— Oh! — fit-elle, — avait-il l'intention de te blesser? Tes services, c'est ton aide, le secours de ton intelligence, de ton expérience...

— Naturellement, il ne s'agit pas de cirer ses bottes... Parbleu! je sais que, livré à lui-même, incapable de rien prévoir

ni décider, il deviendrait la fable du pays. Je sais que j'ai tout ce qui lui manque et, à défaut du savoir et de la robuste intelligence de mon père, du tact, de la dextérité... C'est tout cela que je lui dois en retour de sa générosité. Il me l'a fait assez bien sentir. Comme je résistais, il a été nettement exigeant : « Il faut que tu restes : en échange de ce sacrifice d'argent que je fais volontiers, et qui va sauver l'honneur de ton nom, j'ai le droit d'exiger ta présence... De ton père, je ne veux me rappeler que ceci, c'est qu'il fut pour nous un chef incomparable; toi seul peux le remplacer à mes côtés : tu dois le remplacer... »

— Tout cela est vrai, — fit madame Mascran; — et je trouve que c'est aussi très beau, dit par le marquis... cela ne m'étonne pas de lui.

Abel la considéra, l'œil dur déjà comme était celui de son père :

— Évidemment! — répliqua-t-il d'un ton léger; — la même chose paraît très belle ou très laide suivant qu'on est placé pour la regarder.

— Ou suivant la manière de la regarder...

— Oui... Enfin il te plaît de ne voir là qu'une magnanime générosité : je ne discute pas. Bref, j'ai cédé, et il est donc convenu que, tous les faux billets acceptés par lui, notre situation restera pour tout le monde ce qu'elle était avant : rien ne sera changé...

— Jamais je n'aurais espéré cela, — fit madame Mascran.

Abel eut un rire sec :

— Rien ne sera changé... entendons-nous! Nous gardons nos revenus et le produit de l'étude, puisqu'il ne veut pas de mon argent. Mais il va falloir vivre désormais avec nos revenus vrais : la moitié de ce que nous avons toujours dépensé!

— Qu'est-ce que cela fait? Le deuil nous servira de prétexte pour ne plus recevoir, pour changer notre train... En vérité, c'est peu de chose.

— Quant à moi, — continua-t-il, — je n'en parle pas : l'étude à diriger seul, la correspondance politique, la surveillance de tous nos comités... Si je ne crève pas à la tâche!...

— Mais non! — dit-elle, — tu suffiras à toutes ces tâches,

et tu t'en tireras à merveille. Jusqu'ici, c'est l'occasion qui t'a manqué de donner ta mesure : tu disparaissais à l'ombre de ton père. Maintenant que tu es seul, on saura ce que tu vaux... Moi, je le sais, et c'est pourquoi je te dis d'envisager l'avenir avec courage et confiance : avant peu, sois sûr que tu auras autour de toi toute l'estime et tout le respect que tu as bien vus, ce matin, autour de ce cercueil...

L'œil bleu d'Abel, morne et dur, s'était animé, à ces paroles, d'une lueur d'attention. Madame Mascran poursuivit avec autorité. Elle se sentait sur lui, à cette heure et pour l'avenir, l'autorité d'une associée fidèle, dont les conseils avaient toujours été excellents, de l'amie qu'il savait passionnément dévouée à sa personne, de la femme au cœur solide qui avait su consoler toutes ses peines, les petits ennuis du passé, la grande douleur récente. Elle sentait en lui, dans le désarroi de la catastrophe, l'éternelle vanité, à la fois faiblesse et force, qui lui faisait pleurer la douceur du passé, qui avait été rudement éprouvée par l'aveu au marquis, mais pouvait aussi dresser fortement son être au-dessus des soucis de l'avenir. Elle donna à la faim de sa vanité défaillante tout ce qu'elle put trouver d'aliments, des plus délicats aux plus grossiers; et quand elle n'en trouva plus dans l'opinion très sincèrement enthousiaste qu'elle avait de ses mérites, elle en inventa. Elle dit bien au delà de ce qu'elle pensait. Mais il acceptait tout. Que n'eût-il accepté!

Limpides et tranquilles, les yeux de madame Mascran laissaient voir en son âme une image de lui très noble et très belle, qui paraissait l'emplir tout entière : Abel se prit à les contempler avec un peu plus que l'indulgence habituelle. Il écoutait les paroles de sa femme. Puis son regard se mit à chercher, plus vague, l'avenir qu'elle promettait.

Ce fut, dans son esprit, comme une scène immense, qu'un rideau lentement relevé eût découvert peu à peu. Du fond jusque sur le bord apparaissaient, incohérentes, des formes d'êtres et de choses : — l'image sanglante, telle qu'à la Prade, était là, installée à jamais, la poitrine défoncée, le visage sévère; cependant Paul de Buret, tout auprès, semblait embarrassé de sa taille, de son argent, de tout; madame Varignot souriait, alanguie; la marquise étalait, comme dans la chambre

du château formidable, son impudeur amoureuse; il y avait d'autres femmes, un mouvement brillant d'êtres joyeux et parés, qui faisait le théâtre semblable à une salle de bal; il passait des galops d'amazones en costume de chasse, suivies d'hommes insouciants, et, parmi eux, lui-même, le plus chic et le plus hardi; dans un coin, des visages ardents et pâles se penchaient sur le tapis d'une table de jeu; au loin, des femmes élégantes et flâneuses contemplaient une mer d'argent bleu, telle qu'est, de la Croizette, la Méditerranée, vers le soir... Indéfiniment la vaste scène s'emplissait de ces tableaux où se reproduisaient les heures les plus insignes de la vie d'Abel. Les tableaux apparaissaient, fuyaient. Cependant, immuable à travers ces formes changeantes, l'image de la Prade restait au premier plan. Il sembla peu à peu que la sévérité de ce visage, l'horreur de cette poitrine sanglante éloignaient à jamais les visions légères, charmantes, passionnées. Un instant, l'image demeura seule, et ce fut un instant d'angoisse affreuse, où Abel, les yeux fixés à cette blessure, put croire que désormais, éternellement, il n'aurait pas d'autre vue, — l'horreur et le désespoir toujours, et l'implacable sévérité de ces lèvres résolues, de ces yeux clos...

Mais la scène se peuplait de nouveau, en même temps que l'image se voilait : de toutes parts une foule d'êtres recueillis, visages de sympathie et de confiance, envahissait, emplissait l'espace vide; il en venait toujours, et les premiers rangs se pressaient pour que les arrivants pussent trouver place; et tous ne parvenaient point à entrer. Au delà des derniers visages, Abel devinait d'autres visages. Il reconnaissait ces êtres, tous ceux qu'il avait vus au cimetière, debout près du cercueil qui enfermait l'image voilée : et il regardait autour de lui. Il sentait venir à lui, de l'immense foule, la force mystérieuse de tant de confiances, de désirs, de volontés, qui le souhaitaient pareil en dévouement et sagesse au grand Mascran, son père : il recueillait par avance, dans l'unanimité des hommages au disparu, la reconnaissance et la gloire qui l'attendaient lui-même. Il se vit comme il avait été, ce matin, calme et grave. Il se vit aussi tel qu'on voulait qu'il fût, l'homme de droiture, de raison et de générosité. Une joie nouvelle lui parut réservée à cet homme, une joie austère,

mais combien puissante, — le sentiment de tenir groupés autour de lui, comme ils avaient été aujourd'hui, par le respect, l'intérêt, l'estime, la crainte, l'affection, tout ce monde, la ville, le pays entier !

Auprès de cette joie, toutes les autres, celles du passé, et jusqu'aux baisers des femmes, lui parurent sans goût. Pour l'avoir, elle, il comprit que ni la honte secrète devant Paul de Buret, ni la rudesse rebutante des labeurs sans plaisirs ne compteraient : car en elle seule pouvait s'épanouir démesurément, indéfiniment, son orgueil.

LOUIS DELZONS

LE « KÜNSTLER-THEATER »

DE MUNICH

C'est un théâtre perfectionné, « réformé », comme on dit en Allemagne. Il a été la principale attraction de l'exposition munichoise de 1908; mais, bâti pour durer plus qu'elle, il continue de dominer le champ de foire de la *Theresienwiese* et il va bientôt rouvrir ses portes. La grande originalité du *Künstler-Theater* est dans un emploi nouveau des arts plastiques appliqués à la scène; ses innovations, assez modestes en apparence, auront peut-être une influence décisive sur le développement de l'art dramatique.

Le point de départ est une réforme des rapports entre le drame et les arts plastiques. La représentation d'une œuvre dramatique réclame le concours de la peinture et de l'architecture. Quel doit être le rôle de ces éléments, et comment doivent-ils se combiner avec le drame?

L'essentiel de la représentation étant l'œuvre dramatique elle-même, c'est l'acteur qui doit, sur la scène, attirer notre attention; la décoration est utile, mais accessoire. L'émotion dramatique en est si bien indépendante que nous pouvons l'éprouver à la lecture du drame, par le seul secours de l'imagination. Le rôle des arts plastiques au théâtre est donc de favoriser la naissance de cette émotion. Mais une mise en scène trop précise et trop abondante détourne l'attention du spectateur : les détails du décor deviennent le véritable spectacle et

l'acteur n'est pas écouté comme il doit l'être. J'emprunte au professeur Adolf von Hildebrand cette comparaison : au supplice de Savonarole, à Florence, sur la place de la Seigneurie, croyez-vous que les Florentins voyaient distinctement la place elle-même, avec tous ses détails? tous les yeux étaient fixés sur le bûcher et toutes les âmes accaparées par les passions diverses que provoquait le supplice. Le spectateur doit être devant le drame comme les Florentins devant le supplice de Savonarole : l'émotion doit le saisir à tel point que le décor lui apparaisse seulement comme un fond sur lequel l'acteur se détache en pleine lumière. Si le spectateur trouve le temps d'examiner le cadre, s'il a l'esprit assez libre pour s'arrêter aux détails de la mise en scène, le charme est rompu, l'état d'âme « dramatique » a disparu : il ne reste plus qu'un curieux qui regarde de la peinture.

Il s'agit donc de déterminer la mesure où la décoration peut jouer utilement son rôle. Cette mesure varie avec chaque pièce, car le degré de précision du décor doit être réglé sur les situations qu'il encadre. Certaines œuvres n'ont pas en elles-mêmes assez de force dramatique pour se passer de l'attrait du spectacle; et, à certains égards, les voilà jugées. D'autres, par la nature même de leur sujet, exigent des accessoires un peu plus compliqués. Mais il faut toujours simplifier la décoration le plus possible, en l'appropriant étroitement aux situations. Cette simplification ne rend pas la tâche du décorateur moins intéressante, ni surtout moins artistique; tout au contraire. Si le décor est plus simple et comporte moins d'accessoires, le choix et la disposition de ces accessoires acquièrent plus d'importance pour la mise en valeur du drame. On devra choisir les éléments plastiques indispensables à chaque scène et les disposer de la manière la plus suggestive pour l'imagination; deux arbres convenablement placés devront donner l'impression de toute une forêt; un coin de rue, suggérer l'idée d'une ville entière; une échappée ingénieuse, évoquer l'image des bords de la mer. Le décor doit fournir à l'imagination un petit nombre de matériaux qu'elle utilisera pour créer le cadre nécessaire à chaque scène; elle a besoin de quelques points d'appui pour prendre son essor, mais elle doit être allégée le plus possible des réalités

qui l'entravent. De cette manière, l'impression de l'œuvre sur le spectateur est beaucoup plus forte et plus continue : selon la formule du professeur Toni Stadler, on a obtenu « avec moins de faits plus d'effet[1] ».

Cette simplification entraîne des modifications importantes dans l'architecture même du théâtre. A quoi bon cette « boîte d'optique », toute en profondeur, qui nous apparaît comme le type consacré et immuable de la scène? Le drame pourrait s'accommoder d'une scène très peu profonde, toute en largeur, presque sans perspective et se présentant simplement aux yeux comme un tableau.

Pour défendre nos chères habitudes, toutes les objections reviennent à celle-ci : pousser la simplification jusque-là, c'est détruire l'illusion, qui est l'essence même du plaisir dramatique. — Mais l'illusion n'est jamais complète : quels que soient le fini du décor et l'habileté des machinistes, nous savons très bien que nous avons devant les yeux de la toile peinte, soutenue par quelques planches. Bien plus, c'est peut-être avec le système de la « boîte d'optique » que l'illusion est le moins complète. Notre scène traditionnelle, avec ses prétentions à l'imitation parfaite et au réalisme absolu, rend le spectateur plus difficile pour les moindres défauts : la situation la plus pathétique ne l'empêchera pas de noter qu'un courant d'air inopportun fait onduler quelque pierre de taille. Plus on veut nous tromper, plus nous nous défions et moins l'illusion devient possible. En outre, la perspective reste sans effet pour l'immense majorité des spectateurs; les rapports de grosseur et de distance ne sont parfaitement justes que pour un seul point de la salle, pour un seul spectateur; en dehors de cette place privilégiée, les proportions sont faussées; tout se présente de travers avec l'aspect puéril d'un château de cartes, et, de toutes parts, le décor laisse voir quelqu'un des artifices grossiers par lesquels on a voulu nous tromper.

Enfin, tous les spectateurs sans exception se résignent à une

1. *Mit weniger Wirklichkeiten mehr Wirkung.* La plupart de ces idées ont été exposées, mais parfois avec un désordre regrettable, dans une sorte de programme manifeste intitulé *Münchener Künstler-Theater*, Munich et Leipzig, chez Georg Müller, 1908. Dans le *Figaro* du 20 août 1908, M. Robert Brussel a signalé au public français les tentatives du nouveau théâtre.

invraisemblance choquante que l'habitude seule fait accepter. Lorsqu'un personnage s'éloigne de la rampe pour se retirer dans les profondeurs fuyantes d'un paysage, tout se passe comme s'il grossissait à mesure qu'il s'éloigne, ce qui n'est guère naturel. Les détails du paysage ont été fortement rapetissés pour produire l'effet de lointain; l'acteur ne peut pas réduire ses dimensions dans la même mesure; ainsi, en bonne perspective, il doit nous apparaître ou moins éloigné de nous que les objets qu'il touche, ou beaucoup plus gros qu'il n'était un instant auparavant; ni l'une ni l'autre de ces impressions ne sont faites pour donner l'illusion de la réalité.

Notre esprit est habitué à ces fausses conventions. Pourtant la scène telle qu'on la conçoit aujourd'hui est d'invention relativement récente. Elle apparaît à l'époque où les ballets et les opéras italiens commencent à se répandre en Europe, c'est-à-dire vers le début du XVIIe siècle. Tout le théâtre moderne est encombré de procédés de décoration qui ont été imaginés surtout en vue des féeries de l'opéra et qui ne sont nullement adaptés aux fins véritables de l'art dramatique. La réforme consiste donc, non pas à rompre avec la tradition, mais plutôt à retrouver la tradition, telle qu'elle existait avant l'invasion de l'opéra. Il ne s'agit pas d'ailleurs de revenir aux tréteaux de Shakespeare, de Hans Sachs ou des Confrères de la Passion, mais de constituer la scène dramatique telle qu'elle serait aujourd'hui si elle s'était développée normalement en profitant, bien entendu, de tous les perfectionnements de l'art et de la science modernes.

Ainsi, non seulement le décor sera simplifié le plus possible, mais la « boîte d'optique » sera supprimée radicalement : il n'y aura plus d'effets de perspective, plus de coulisses vues de travers, plus de toiles de plafond échelonnées de loin en loin. La scène, très peu profonde, aura l'aspect d'un large tableau, d'une sorte de fresque où l'acteur et le décor s'uniront dans un ensemble harmonieux. A constituer cet ensemble, les peintres décorateurs pourront montrer toutes leurs qualités d'invention, de composition et de coloris, sans être gênés par le souci d'une perspective décevante. Pourtant, la scène aura toujours une certaine profondeur : elle pourra même comporter deux ou trois plans distincts, d'ailleurs fort rapprochés;

et, bien qu'elle fasse invinciblement songer à une large fresque, on en donnera peut-être une idée plus exacte en disant qu'elle aura l'aspect d'un bas-relief mouvant et coloré.

C'est une scène de ce genre que les Grecs et les Romains, ont connue et qui est en usage chez les Japonais. Cette disposition est la seule qui, sans avoir la folle prétention de reproduire la réalité, sans donner aux yeux des distractions fâcheuses, fournisse au drame le cadre dont il a besoin. Ici, la perspective est sans défaut, puisqu'on l'a délibérément exclue ; les proportions sont toujours justes, puisque c'est l'œil du spectateur qui doit les créer toutes : notre imagination s'accommode tant bien que mal des invraisemblances de la « boîte d'optique » ; que ne pourra-t-elle pas, aidée par le poète et par l'acteur, dès qu'une mise en scène intelligente viendra stimuler et libérer sa fantaisie créatrice ?

Sans doute toutes ces idées ne sont pas nouvelles : il y a près d'un siècle qu'elles ont été exprimées, et, depuis, plusieurs artistes, critiques ou hommes de théâtre les ont souvent reprises et mises au point. Dès 1817, le célèbre architecte Schinkel, dans ses plans pour l'établissement d'un théâtre national à Berlin, les avait exposées presque toutes avec une précision étonnante ; en 1818 son ami, l'universel Hoffmann, les développait ingénieusement dans un dialogue plein d'esprit [1]. Tour à tour oubliées, discutées, défendues, elles se trouvent réalisées depuis l'année dernière au *Künstler-Theater* de Munich. Toutes les dispositions y ont été prises, dans l'aménagement de la salle et de la scène, pour seconder à la fois les spectateurs et les acteurs, et pour rendre le drame vivant.

Les constructeurs du *Künstler-Theater* estiment qu'il doit être permis au spectateur de voir le spectacle. Il n'y a donc pas ici des places où l'on voit et des places « où l'on ne voit pas ». Toutes les places de côté sont supprimées ; les loges, moins commodes pour regarder le spectacle que pour se montrer aux spectateurs, ont disparu, sauf une dizaine de loges de face auxquelles tout le monde tourne le dos. Toute la salle n'est

1. *Seltsame Leiden eines Theaterdirectors.* On pourrait rattacher à ce mouvement les théories du *Schauspielhaus* de Dusseldorf (v. la *Revue* du 1er avril 1909). Mais elles se distinguent nettement de celles du *Künstler-Theater* par leur caractère symboliste et par l'absence de toute réforme architecturale.

qu'un immense amphithéâtre, formé de rangées parallèles de fauteuils, disposées suivant une pente assez forte pour que la scène soit vue des derniers rangs aussi bien que des premiers : le dernier rang n'est pas si éloigné de la scène qu'on n'y puisse voir et entendre parfaitement; les quelques loges qui subsistent, et qui comptent parmi les places les plus chères, se trouvent encore derrière lui.

La scène n'a point ces proportions géantes qui rapetissent l'acteur, perdu dans l'immensité du décor. Elle est surtout très peu profonde et ne ressemble plus en rien à un panorama. Elle se divise dans la direction de la profondeur en trois plans très rapprochés et nettement délimités : la scène antérieure ou proscenium, la scène moyenne, qui est l'espace le plus souvent utilisé par les acteurs, et l'arrière-scène. Les acteurs entrent et sortent uniquement par les côtés, la toile de fond ne comportant aucune ouverture. Les côtés sont fermés d'abord par le cadre du proscenium, qui ressemble assez à l'ouverture d'un portail très large dont les montants seraient très épais: ces montants se continuent de chaque côté sur la scène moyenne par une sorte de tour carrée, qui empêche le regard de franchir de biais les limites de la scène. Ces tours permettent ainsi de supprimer les coulisses; de plus, comme elles sont seulement munies d'une porte et d'une fenêtre sans ornements, elles conservent un aspect assez neutre pour pouvoir servir à deux fins selon les besoins du spectacle. Tantôt, elles perdent toute individualité et paraissent seulement continuer le cadre du proscenium, tantôt elles font partie intégrante de la décoration, surtout lorsqu'en se rapprochant l'une de l'autre elles s'imposent davantage à l'œil. La scène, ainsi fermée sur les côtés se trouve également fermée vers le haut par un plafond qui fait le pont entre les deux tours, de sorte que les soffites sont supprimés, tout comme les coulisses. De même que les tours peuvent se rapprocher, le plafond peut s'élever ou s'abaisser à volonté, ce qui permet d'agrandir ou de diminuer rapidement le cadre de la scène. L'arrière-scène a un plancher mobile dans le sens de la hauteur; elle reste souvent au niveau du proscenium, mais elle peut aussi s'élever pour former une sorte de large piédestal propice aux apothéoses; ou descendre si bas que le plancher n'est plus visible pour

le spectateur et l'on arrive ainsi à suggérer l'idée du lointain.

La scène antérieure et la scène moyenne reçoivent leur lumière d'en haut, ce qui est un éclairage bien plus naturel que le « feu de la rampe ». L'arrière-scène possède des foyers de lumière indépendants, disposés de manière à produire non seulement toute la gamme du clair au sombre, mais aussi, par le moyen d'un appareil à cinq couleurs, toutes les colorations de l'atmosphère. L'utilisation habile de ces sources de lumière suffit, avec le changement des dimensions de la scène, pour donner tour à tour l'impression de plein air ou d'intérieur, l'imagination étant plus sûrement stimulée par la vraisemblance de l'éclairage que par le décor le plus minutieux. On peut même arriver à dépayser complètement le spectateur par des effets de lumière insolites : dans le *Faust* de Gœthe, la représentation du « prologue dans le ciel » produit une impression d'étrangeté grandiose, sans que l'on voie autre chose qu'une lumière aveuglante projetée sur une toile de fond toute blanche, devant laquelle se détachent les trois archanges.

Tels sont les éléments immuables qui doivent servir à monter toutes les pièces possibles. Il faut y ajouter quelques décors, mais extrêmement rudimentaires et pouvant convenir à un grand nombre d'œuvres. Dans *Faust*, la scène de l'église a pour décoration une voûte d'ogive sous laquelle on a fait l'obscurité; la scène du jardin, un treillis de verdure séparant le plan moyen de l'arrière-plan et formant ainsi deux allées où les deux couples se promènent; ce dernier décor reparaîtra dans *les Amours champêtres* de Gluck et Favart. Les accessoires de la mise en scène sont réduits à quelques indications : dans la salle de travail de Faust, un alambic placé sur un fourneau d'alchimiste, dans la taverne d'Auerbach, deux tonneaux, une lanterne et des bancs autour d'une table. De même les costumes ne visent pas à cette exactitude minutieuse où triomphent à la fois l'ingéniosité du costumier et la science de l'érudit : ils restent toujours dans le caractère de l'époque où se passe l'action; mais ils sont stylisés le plus possible, et généralement composés d'un petit nombre de couleurs franches, en harmonie avec le décor.

Toutes ces innovations ont été mises à l'épreuve dans les

représentations de l'été dernier. Les œuvres qui ont été données au *Künstler-Theater* sont à vrai dire assez peu nombreuses, mais de caractère extrêmement différent, chacune représentant un des aspects de l'art dramatique, de façon à justifier les théories nouvelles par une expérience complète et décisive. On s'est d'abord attaqué hardiment à l'œuvre dont la mise en scène paraissait compliquée entre toutes, à la première partie du *Faust* de Gœthe. On y rencontre toutes les difficultés qui peuvent se présenter au décorateur. N'y voit-on pas tour à tour l'intime et le monumental, la maison, le jardin, l'église, la rue, la nature et même le Ciel? Comme le dit M. Georg Fuchs, le promoteur du *Künstler-Theater*, « une scène qui permet de représenter la première partie du *Faust* de Gœthe est à même de résoudre tous les problèmes imaginables ». Or l'expérience a parfaitement réussi; à aucun moment, on n'a éprouvé le sentiment d'une insuffisance ni le besoin d'une mise en scène plus riche. Je n'aurais jamais cru que l'on pût arriver à une telle intensité d'effet par des moyens aussi simples.

Dans la *Douzième Nuit*, de Shakespeare, on a très heureusement tenu compte du caractère composite de l'œuvre, où la farce de carnaval se mêle à la plus exquise poésie : la mer irréellement bleue, toujours présente sur la toile de fond, semble les concilier dans je ne sais quelle unité fantastique. Les *Oiseaux* d'Aristophane, complètement transformés et germanisés par M. Josef Ruederer, nous transportent en pleine fantaisie : nous voyons à la fois les oiseaux avec leur bec et leur plumage, Héraklès, Zeus et les dieux de l'Olympe, un sergent de ville bavarois, le « Michel » allemand avec sa pipe et l'homme d'affaires berlinois qui s'est affublé d'une tunique à la grecque en conservant son monocle, tous discutant les intérêts de l'Allemagne contemporaine, pour aboutir à cette conclusion qu'il faut reconnaître le règne de l'argent et de la force et renoncer à la cité idéale que le poète Évelpide voulait construire dans les nuages. Sans se demander si M. Ruederer a conservé dans ses allusions contemporaines la légèreté d'Aristophane, il faut constater que cette étrange adaptation a permis des essais de mise en scène extrêmement originaux.

Après la fantaisie la plus effrénée, la réalité la plus bour-

geoise, *La Petite Ville* de Kotzebue. En outre, comme les nouveaux procédés de décoration permettaient de remettre aisément à la scène des œuvres oubliées, on a admis dans le répertoire deux pièces anciennes, assez peu connues du grand public, le *Peter Squenz*, d'Andreas Gryphius, et un intermède de Cervantes, *Le Tableau des Merveilles*. Quoique le *Künstler-Theater* fût originairement destiné au drame parlé, on y a fait une petite place au drame chanté, en représentant une courte pastorale, *Les Amours champêtres*, de Gluck et Favart. Sans doute avec une œuvre plus importante l'expérience eût été plus instructive, mais elle a suffi à montrer que l'opéra, si on le considère moins comme une féerie que comme une action musicale, s'accommode très bien de la stylisation du décor. Enfin, la danse elle-même n'a pas été négligée, non pas la danse mécanique des ballets à « tutus », mais la danse expressive, la musique du geste, telle qu'elle commence à s'imposer à l'Europe grâce surtout aux efforts d'Isadora Duncan. On a mis à la scène, sous forme de ballet-pantomime et sous le titre de *Tanzlegendchen*, l'exquise légende rapportée par saint Grégoire, diversement utilisée depuis et qui se prête merveilleusement à la danse d'expression [1].

Des réformes si diverses et un répertoire si varié exigeaient la collaboration de spécialités très différentes. « De même que le poète, dans son œuvre, cherche la forme par où doit se manifester son monde intérieur, de même nous voulons, faisant pour ainsi dire après lui œuvre de poètes, chercher la forme de la représentation matérielle et extérieure, d'une représentation qui soit entièrement au service du poème, qui lui fasse produire son plus haut et son plus pur effet. » Ces paroles du professeur Toni Stadler indiquent bien l'esprit dans lequel la collaboration s'est effectuée : c'est un esprit de soumission absolue aux volontés ou aux intentions de l'auteur

1. La jeune Musa aimait si passionnément la danse que même à l'Église, dès qu'elle était seule, elle dansait en l'honneur de la Vierge Marie. La Vierge envoya vers elle le roi David, pour l'avertir que, si pendant sa vie elle renonçait entièrement à son plus cher plaisir, il lui serait permis au Ciel durant l'éternité. La petite danseuse se soumit courageusement à l'épreuve, qu'une douce mort vint abréger bientôt. Et c'est pourquoi dans le Ciel, parmi les Bienheureux, sainte Musa danse devant la Vierge Marie une danse éternelle.

dramatique, mais il s'y joint le sentiment très vif de la part de création réelle que comporte toute mise à la scène. Les divers spécialistes qui se sont donné pour tâche commune de faire revivre le drame sont en général des artistes de profession : architectes, peintres, poètes, musiciens, acteurs ; et ceux qui ne le sont pas ont conscience de le devenir (tel l' « artiste électricien ») par l'emploi qu'ils font de leur compétence spéciale. C'est aussi à un public d'artistes qu'ils veulent surtout s'adresser, à l'élite des gens cultivés que choque le réalisme grossier de la scène traditionnelle. Voilà pourquoi le nouveau théâtre a pris le nom de *Künstler-Theater* ou *Théâtre des Artistes*.

L'homme qui a le plus fait pour cette œuvre est sans contredit M. Georg Fuchs, qui s'était chargé, l'an dernier, des fonctions délicates de « dramaturge », s'efforçant à saisir le caractère des œuvres, à démêler les intentions de l'auteur pour y conformer les moindres détails de la représentation. Critique d'art estimé, esthéticien tour à tour positif et mystique [1], il a lui-même abordé la scène avec des œuvres très originales : *Manfred*, *Hypérion*, *Till Eulenspiegel*, *Don Quichotte*. Il avait depuis longtemps fait siennes les idées de réforme dramatique qui ont abouti au *Künstler-Theater* et déjà, au Congrès international de l'Art, tenu à Venise en septembre 1905, il souhaitait la création d'une scène « appropriée aux exigences de la culture artistique moderne ». Ce vœu se trouve maintenant réalisé grâce à son activité persévérante et au dévouement simple mais efficace qu'il a rencontré chez les artistes les plus éminents de Munich, et surtout, chose digne de remarque, parmi les représentants de l'art officiel [2].

Les organisateurs du *Künstler-Theater* ne se vantent pas d'avoir résolu d'une façon définitive tous les problèmes qu'ils ont soulevés : la stylisation du décor est susceptible de perfectionnements indéfinis et je crois que des artistes français, employés à une œuvre de ce genre, auraient pu créer des ensembles d'une sobriété encore plus belle. Mais l'essentiel est fait, et l'art dramatique est orienté dans une nouvelle direction ; la réforme architecturale de la scène, qui entraîne

1. *Der Kaiser* (1904), *Deutsche Form* (1907).

2. La direction artistique vient d'être confiée, pour cette saison, à M. Reinhardt, directeur du *Deutsches-Theater* de Berlin.

toutes les autres, a été accomplie franchement et sans compromis; les idées émises depuis un siècle ont été pour la première fois éprouvées. Cette tentative n'aurait-elle que le mérite de l'originalité, ce serait une raison suffisante pour y faire bon accueil, dans l'état de stagnation où se trouve le théâtre contemporain; car si l'Europe actuelle ne manque ni de talents dramatiques, ni de directeurs de théâtre diligents et ingénieux, les uns et les autres acceptent comme immuablement donnée une certaine forme d'art, au lieu de chercher à en créer d'autres. Mais les idées réalisées au *Künstler-Theater* sont autre chose que des nouveautés attrayantes; elles constituent une réforme féconde et qui peut modifier profondément tout l'ensemble de l'art dramatique.

Il est arrivé à tous les directeurs de théâtre de faire des dépenses considérables pour monter luxueusement une pièce qui n'a eu qu'une dizaine de représentations; aussi, quand ils tiennent un succès, ils en profitent et parfois en abusent. Le souci d'une mise en scène scrupuleusement exacte rend les représentations si coûteuses, qu'on ne peut jouer qu'un petit nombre d'œuvres nouvelles. Cet état de choses influe naturellement sur la production dramatique elle-même : beaucoup de drames restent ainsi des livres, et l'auteur, que la représentation de sa pièce pourrait instruire et stimuler, persiste dans des défauts qui lui échappent ou n'a ni le goût ni le courage de continuer à produire. La simplification du décor faciliterait les représentations nouvelles et provoquerait une production intense où les œuvres de premier ordre ne tarderaient pas à se faire leur place. En outre, en facilitant les changements de scène, elle pourrait suggérer au poète des formes d'art entièrement originales et donner au drame idéaliste un incomparable essor. Enfin, elle permettrait de diminuer notablement le prix des places et de rendre le théâtre plus largement accessible.

Si ces idées ne sont pas accueillies en France avec l'indifférence habituelle, il se peut qu'on se donne la peine d'y faire quelque opposition, car elles ne s'accordent guère avec l'état d'esprit du public français. On accusera les partisans des nouvelles théories de vouloir retourner à la barbarie, comme si le décor stylisé n'était pas d'un art plus raffiné que le faux panorama de la scène moderne. On allèguera les

pièces où l'auteur lui-même a imposé une mise en scène compliquée, ce qui n'empêche point de jouer *les Burgraves* devant le mur d'Orange avec un énorme succès. On dira aussi, et plus justement, qu'une telle simplification ne convient pas à toutes les pièces et que le réalisme du drame contemporain ne s'en accommoderait pas. Cela n'est vrai que des pièces qui ont besoin, pour se soutenir, de l'attrait de la mise en scène, et pour l'art, il n'y a que les autres qui comptent. D'ailleurs il n'a jamais été question de supprimer le décor, mais de le rendre plus artistique en le simplifiant; or, la moyenne des bonnes œuvres dramatiques supporteraient aisément l'épreuve, et la scène traditionnelle, qui malgré tout n'est pas près de disparaître, pourra toujours donner asile aux pièces qui auront besoin de son secours. En somme dans ses résultats généraux l'expérience du *Künstler-Theater* paraît être concluante. A nous d'en profiter, sans avoir honte de regarder pour une fois du côté de l'Allemagne, qui regarde si souvent de notre côté.

PAUL-MARIE MASSON

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE SACRISTAIN DE RONŒ[1]

I

Ceci se passait un soir de 1850, à Trosa.

La lune brillait sur la Grande-Rue-Ouest, et les dernières charrettes des paysans, défilant sous la porte cochère, sortaient avec fracas de la cour de l'épicier-aubergiste chez qui ces gens avaient l'habitude de prendre leurs quartiers. En bas, dans la boutique, le plus âgé des deux garçons achevait de servir les bonnes de la ville, qui, à la dernière minute, cherchaient dans leur mémoire ce qu'elles pouvaient avoir oublié. En haut, dans la mansarde de la petite maison à un étage, donnant sur la cour, le plus jeune était assis près de la fenêtre, la main à la joue, accoudé : il contemplait la lune qui frappait les toits, éclairant de ses rayons les sommets des cheminées dont les silhouettes changeaient de forme selon que la brise de mer les tournait... Il arrivait que les grands chapeaux de zinc ressemblaient à des sorcières aux sombres manteaux, puis, tout à coup, se profilait le disque de la girouette, et la tête du dragon, à son tour, apparaissait, à un changement d'orientation, montrant les dents et le dard tendu : c'étaient alors des rondes de sorcières et de monstres autour des cheminées d'où la fumée montait en gros nuages lourds comme d'un feu pascal...

Le jeune homme sentimental détourna bientôt son visage

1. En Suède, le sacristain (*klockaren*) est aussi maître d'école et organiste. (*Note des Traducteurs.*)

simple de ces images noires dansant sur le faîte du toit et dirigea ses regards vers le plein rond de la lune, dont la carte géographique se dessinait si nettement sur un front lumineux : il se sentait plus calme à la considérer ainsi, pareille à une large face souriante penchée sur lui, qui, ce soir-là, devait quitter cette petite ville silencieuse de l'archipel et l'existence modeste qu'il y menait, pour aller étudier à Stockholm, au Séminaire et à l'Académie de musique, afin d'être un jour organiste et maître d'école.

Mais il baissa la tête, souleva son coude du bord de la fenêtre et se tourna vers l'intérieur de la chambre, dont le mobilier, en tout, se composait de trois lits, d'une commode et d'un miroir à barbe où fumait et coulait une chandelle. Sur l'un des lits se trouvait un sac de voyage en tapisserie, comme un gros crapaud, la gueule encore ouverte, repu d'une douzaine de bas de laine et d'un rouleau de musique qui émergeait entre les mâchoires de fer.

Devant le tiroir vide de la commode, au fond couvert de journaux suédois, le jeune homme était, depuis un moment, plongé dans de mélancoliques réflexions, quand une voix jaillit du tuyau acoustique attenant au cadre de la porte :

— Lundstedt, vous êtes là?

— Oui, patron.

Et le porte-voix répliqua :

— Je suis libre maintenant, descendez.

Le patron, sur son fauteuil tournant, était assis dans l'arrière-boutique, feuilletant un livre de comptes, lorsque son employé se présenta. Celui-ci attendit d'un air humble qu'on lui dît pourquoi on l'avait appelé.

— Asseyez-vous, Lundstedt.

Le jeune homme, intimidé, n'osa pas s'asseoir tout de suite, — un peu parce que ce n'était pas l'usage, un peu parce qu'il appréhendait quelque remontrance pour des erreurs qu'il ne soupçonnait pas. — Mais le tranquille visage rond du patron et ses regards bienveillants lui rappelèrent ceux de la lune. Aussi avait-il recouvré tout son courage quand le marchand reprit la parole :

— Vous avez été un fidèle serviteur, Lundstedt, et, si vous continuez à vous conduire partout de cette façon, vous en

serez récompensé dans la vie, et c'est pour cette raison que je vous souhaite bonne chance maintenant que vous allez à Stockholm, où les tentations sont plus nombreuses qu'en province. Je vais vous payer les trente-quatre rixdales de vos gages, auxquels j'en ajouterai dix de gratification pour votre honnêteté et votre zèle au travail. Prenez cela, et bon voyage!

C'est avec une indicible émotion que Lundstedt reçut les grands billets verts, les beaux billets de dix rixdales, essayant en vain de prononcer des mots qui lui restaient dans la gorge, tandis qu'il serrait la main du patron tout en reculant vers la porte.

— C'est bien! c'est bien! — disait celui-ci. — Allez faire vos adieux à ma femme et à vos camarades : je crois que Svœrdsbronn est pressé de rentrer chez lui.

Lundstedt sortit, grimpa le petit escalier de bois et frappa à la porte de l'appartement, que lui ouvrit la dame, un chandelier à la main.

— Tiens, c'est vous, Lundstedt! J'étais en train d'éplucher des oignons pour les confire, et je crois, Dieu me pardonne! que j'en ai encore les larmes aux yeux... Ainsi, vous nous quittez, vous allez à Stockholm. Ah! vous y verrez bien des choses dont on ne se fait pas une idée ici... Que Dieu soit avec vous!... Et de la prudence, maintenant que vous entrez dans la vie!... Enfin, que Dieu soit avec vous et soyez heureux dans votre nouvelle existence!

La patronne s'essuya les yeux du coin de son tablier et tendit la main en signe d'adieu; sur quoi, Lundstedt descendit l'escalier à reculons, saluant et balbutiant des paroles inintelligibles.

Dans la boutique, il trouva Svœrdsbronn, ivre, un cigare mâchonné dans le coin de la bouche, et Lina, la bonne du bourgmestre.

— Eh bien! le petit père, — dit Lundstedt, — sommes-nous prêts à partir? Il sera dix heures avant que nous puissions nous mettre en route...

— Quoi!... dix heures!...

— Il faut que je prenne le bateau à Sœdertelje demain matin, à neuf heures.

— Comment ça?... Voyons un peu...

Lina a rougi gentiment; Lundstedt l'a remarqué.

— Bonsoir, Lina : vous êtes venue à temps pour que nous nous disions adieu.

— Vous allez donc partir?

Et tous deux bavardent, un instant, devant la porte, dans le clair de lune.

— Quitterons-nous la ville aujourd'hui? — s'écrie Lundstedt avec une douce impatience. — Allons, le petit père!...

— Tu paies quelque chose, alors?

Le voyageur promet de régaler à la première auberge; mais Svœrdsbronn ne veut pas lui faire crédit.

Enfin on parvient à hisser le paysan sur sa voiture et les rênes sont remises à Lundstedt, qui serre la main des personnes présentes. Puis, accompagné des vœux de tous, il met le cheval en marche.

***

Lundstedt a laissé son compagnon à Svœrdsbro, après avoir cogné à la porte pour faire lever l'épouse inquiète, et, sans profiter de l'occasion pour faire plus ample connaissance avec elle, il s'est, en toute hâte, rendu à l'auberge afin de commander une voiture pour Sœdertelje. Des chevaux étaient prêts : il se trouve bien vite installé dans une carriole, en route vers le Nord, vers le but de ses aspirations.

Il voyage maintenant par de noires forêts de sapins qui bruissent sourdement au vent de la nuit, sous les brillantes étoiles que domine la Grande Ourse. La route est droite comme la piste d'un jeu de boules; longue et blanche, elle ressemble, quand les rayons de la lune, de plus en plus basse, tombent sur la poussière sèche, à une immense pièce de toile déroulée. Parfois, au loin, soulevé par une voiture, monte un nuage blanc; bientôt la tête du cheval se dessine, le nuage approche, et l'on aperçoit quelque visage sombre, enveloppé, qui jette un rapide bonsoir et déjà s'enfuit. Au bord de la route, les poteaux télégraphiques, avec leur gréement sonore, se suivent comme les mâts sans vergues d'une escadre de bateaux qui auraient hiverné.

On passe une barrière, devant une maison dormante et ses pommiers, dont les fruits sont dorés comme des oranges; la barrière refermée, la voiture continue son chemin et le jeune voyageur s'assoupit aux cahots monotones... Et il rêve...

Il rêve qu'il chevauche dans le firmament, parmi les Pléiades, et qu'il entend jouer un violon : ses cordes, à ce violon, sont longues comme la route, ses âmes sont hautes comme des mâts, son chevalet est de porcelaine; le vent du nord est un archet frotté de verglas comme de colophane... Le violon joue des mélodies dans des gammes nouvelles, dont les intervalles ne sont pas d'un demi-ton, mais de trois quarts de ton, avec des *mi* dièses et des *si* dièses : — car Lundstedt s'est souvent demandé ce qu'on avait bien pu faire de ces notes quand Dieu permit à l'homme d'inventer le piano...

Mais la côte est rude, à cet endroit, et ça devient une souffrance d'être renversé ainsi sur le dossier, le vent froid dans le cou. Un chien aboie, un hibou crie : lorsque Lundstedt s'éveille tout à fait, il n'entend plus le sourd bruit d'orgue des sapins, mais un tremolo pareil à celui de violons jouant des quadruples croches sur la chanterelle; — et la carriole s'arrête dans un petit bois de bouleaux, à l'extrémité de ce terrain montant et rocailleux qui va s'incliner de l'autre côté pour se changer en plaine cultivée. — Puis on descend la pente, à toute vitesse, vers les champs où les bottes de seigle, en colonne, par bataillons que séparent des tranchées, sont groupées contre l'attaque de quelque mystérieuse cavalerie. A perte de vue, comme un immense champ de bataille, s'étend la plaine traversée par une rivière dont les deux rives semblent gardées par des tirailleurs; plus loin, un monticule est pris d'assaut par un détachement. Des rangs entiers, abattus, jonchent le sol de morts et de blessés. Quelques-unes de ces bottes de seigle, piquées sur des perches, font penser à des hallebardiers de la guerre de Trente ans; les gerbes, comme des plumets de casques, flottent au vent. Et toujours défilent de nouvelles troupes, des renforts arrivent; en bas, dans la vallée, monte une buée : on dirait la fumée du canon, le soir d'une bataille.

Lundstedt, dont l'humeur est toujours rêveuse et fantaisiste, s'amuse, pour tuer le temps, à imaginer qu'il est Napoléon quittant, sur un traîneau, Moscou en feu : la lune qui tombe

là-bas, derrière un clocher, lui procure l'illusion d'un incendie : l'œil sombre, il salue ses vaillantes troupes, qui marchent des deux côtés de la route sans jamais pouvoir le dépasser. Tandis que la Grande Armée défile sans fin, — et Lundstedt sait bien qu'en cette saison il peut aller jusqu'à Norrland sans voir changer le spectacle, — le jour se lève : fatigué de jouer aux soldats avec des bottes de seigle, il fait un petit somme. Un frisson le réveille : il a le soleil dans les yeux, une alouette chante au-dessus de sa tête ; et voilà que le champ de bataille est couvert de chevaux et de voitures amenés par les gens du pays pour relever les morts et les blessés qu'on transporte dans les grandes ambulances rouges, — les fermes voisines, ou plus ou moins distantes.

Près d'une baie, qu'il découvre maintenant à travers des aunes et des saules et dont il n'aperçoit pas la plage, s'élève un château blanc, aux fenêtres closes de stores à raies rouges et blanches. « Là demeure certainement un comte, ou un chambellan, ou une Excellence, — se dit Lundstedt ; — là, il y a des tableaux, des statues, des portraits de Lennart Torstenson et de la seconde femme de Charles IX ; à coup sûr, derrière la fenêtre du balcon, se trouve un piano à queue, sur lequel Van Boom a joué, et une harpe que la comtesse a héritée de sa grand'mère, dame d'honneur à la cour de Gustave III ; et dans cette aile-ci dorment les nobles petites demoiselles, pareilles à des anges de Dieu, sous des couvertures de soie rose : tout à l'heure, au lit, on leur apportera, avec des gâteaux, leur café au lait... » Ah ! Dieu est bon, qui permet que d'autres êtres soient aussi heureux que lui, Lundstedt !... Mais un rideau de bouleaux s'allonge devant le château enchanté. Longtemps, longtemps, on ne voit plus que le feuillage et l'écorce des bouleaux. Enfin apparaît une grande nappe d'eau bleue, et le cocher, montrant avec le manche de son fouet une tour d'église, articule ce nom :

— Sœdertelje !

*
* *

Quelques heures plus tard, Lundstedt était sur l'avant du vapeur rose l'*Hermoder*. On avait passé Kungshatt et Stora-

Essingen et aperçu Stockholm à la hauteur de Marieberg. La matinée avait été lourde; le soleil frappait de gros nuages venant de l'ouest qui, l'un après l'autre, comme d'immenses chariots, s'avançaient dans le ciel, s'arrêtaient et se formaient en artillerie sur les hauteurs qu'ils avaient prises. Quand toutes les batteries furent rassemblées, le feu commença : l'étincelle, en zigzag, sillonna l'air par-dessus les clochers et les toits, et, avant que l'on eût compté jusqu'à cinq, on entendit un formidable grondement. L'atmosphère haletait, les vagues rugissaient, le bateau tremblait. De nouveaux chariots s'avançaient, lâchant, coup sur coup, leurs bordées. Alors crevèrent les nuages noirs, et, quand le vapeur lofa vers les collines de Skinnarvik, la grande ville apparut avec, çà et là, des éclats de lumière et des taches d'ombre.

Sous un cercle de clarté, comme sous un abat-jour, s'étalait le quai de Riddarholm, avec ses bateaux multicolores, les flancs peints en vert de mer, les quilles en rouge, étincelant de cuivreries jaunes et de fers polis, aux cheminées noires, aux sifflets de cuivre rouge. Au-dessus des mâts et des tuyaux, les coupoles fraîches des tilleuls, deux fois centenaires, sous lesquels les déchargeurs venaient se mettre à l'ombre, — et, là-bas, derrière l'antique façade du Gymnase, dominant tout cela, le clocher de Riddarholm.

Lorsque l'*Hermoder* eut déchargé ses petits canons sous les collines du sud et qu'il eut abordé, puis se fut amarré, Lundstedt sentit une angoisse. Ayant donné son billet sur la passerelle et descendant à terre avec son sac de nuit, il éprouva cette espèce d'étouffement qu'ont bien connu les néophytes, à l'école de natation, quand ils flairaient l'odeur de l'eau. Les maisons étaient si vastes, les gens si nombreux, les longs haquets, sur le pavé irrégulier, faisaient un tel vacarme, à vous fendre la tête! Les chiens aboyaient; les volailles piaillaient dans les cages qu'on venait de lancer sur le quai; dans les charrettes à bras, les cochons grognaient; et toutes les voitures, pleines de produits maraîchers, gravissaient la côte en hâte, sous la surveillance de la police qui les pressait, car l'île et le port allaient être fermés.

Lundstedt suit la foule sans savoir où elle va. Sur la place du Marché, il voit une immense estrade drapée de noir, brodée

de couronnes d'argent, et, devant l'église de Riddarholm, une haie de gardes du corps aux shakos en peau d'ours. La foule grossissant toujours, il y a une bousculade sur le pont, où un détachement de gardes en casques à pointe s'avance avec des tambours voilés. Les chevaux se cabrent, on écrase les chiens, les marchands vociirèrent; puis les cloches d'un clocher s'ébranlent et sonnent, puis d'un second, puis d'un troisième, et bientôt sonnent toutes les cloches de tous les clochers de la ville, — car on enterre le Roi, ce jour-là.

Sur la place de la Maison des Chevaliers, on indique à Lundstedt la route de Klara, — par les petits bateaux de passeurs : c'est dans ce quartier qu'il trouvera son domicile, chez un camarade de Nykœping. Après une longue attente, il arrive enfin près de la place des Boutiques-Rouges. Comme il se rend à la Rue-Nord de l'Église et qu'il reconnaît, d'après la situation de l'église même, que l'autel est à l'est, il se dirige vers elle, traverse le cimetière et tourne le clocher pour gagner la porte nord : là est une rue en pente au bout de laquelle les cimes d'un bouquet d'arbres pointent au-dessus d'une palissade.

Le cœur plus léger, il marche plus vite, cherchant des yeux le numéro 43, qui doit être à gauche. Il est obligé de passer sous une énorme porte cochère avant de parvenir dans la cour; une fois là, il se met en quête d'un cordon de sonnette ou de tout autre instrument qui lui permette de manifester son impatience d'avoir un asile. Mais il n'aperçoit d'abord que deux portes, et, montant les quelques marches qui sont devant chacune d'elles, il frappe à l'une et à l'autre sans obtenir de réponse. Il pénètre dans un vestibule, frappe à trois autres portes, dont l'une, percée de trous comme un banneton ou comme un crible, doit donner sur un garde-manger. Il monte un étage, cogne si fort que l'écho en retentit dans tout l'escalier; mais personne n'ouvre. Il grimpe au palier suivant et se trouve en face de la porte du grenier. Il est évident que tous les locataires sont aux funérailles.

Un peu découragé, pas trop cependant, Lundstedt redescend dans la cour et cherche un endroit où s'asseoir. Au milieu, entouré d'une barrière verte, ombragé par un mur mitoyen, est un jardinet; dans le jardinet, un pavillon au toit

en casque à pointe, gardé par deux poiriers où pendent quelques fruits oubliés qui ont toutes les couleurs d'un coucher de soleil : sur les plates-bandes, des dahlias, et, dans les plants, des poireaux et du céleri. Hélas ! la barrière est close : Lundstedt est obligé de rester sur les pavés qui ne peuvent lui offrir aucun lieu de repos. Pour se distraire, il regarde dans les appartements par les fenêtres du rez-de-chaussée, ce qui n'est pourtant pas très facile, car des rideaux jaloux lui cachent presque toutes choses. Mais l'une des fenêtres est entre-bâillée : il peut inspecter librement la chambre.

Sur un tapis aux trous nombreux, lui apparaît une gondole aux tons passés, avec une gentille dame et un seigneur du temps de la chevalerie; plus loin, sous le lit, il découvre un palais vert et rouge, sans doute vénitien, car un canal coule devant; une paire de chaussures et un vase lui bouchent la vue d'un pont qui est vraisemblablement celui des Soupirs. Au-dessus du gondolier, un guéridon écarte ses trois pieds comme s'il valsait au son du luth que tient le jeune seigneur : il supporte une paire de bretelles, un plastron, une guitare, une bouteille vide de punch et six verres. Sur le bras du fauteuil à bascule, pend un pantalon gris, et, sur le rebord de la fenêtre, sont posés un encrier, une plume d'oie et un livre recouvert de papier blanc où est inscrit un nom. Lundstedt, dont la curiosité s'éveille, introduit deux doigts par la fente de la fenêtre, fait tourner le livre et, à sa grande joie, lit en gros caractères le nom de son ancien camarade d'école, Frans-Oscar Lindborn.

Sans hésitation, il soulève le crochet, saute dans la chambre avec son sac de nuit, ôte ses chaussures, s'établit commodément sur le canapé et tombe aussitôt dans un profond sommeil, qui va le réconforter après une nuit blanche et si pleine d'émotions.

II

Le lendemain matin, dès sept heures et demie, Lundstedt se promenait de long en large dans le square de Kirstein, attendant, le cœur anxieux, que l'horloge sonnât huit heures

et que s'ouvrissent les portes de l'Académie. Il lui restait un violent mal de tête de sa conversation nocturne avec son camarade, rentré seulement vers dix heures du soir, et qui n'avait point lâché le compatriote fourbu par le voyage avant de s'être fait raconter tout ce qui s'était passé à Trosa pendant les trois années de leur séparation ; — il lui fallut aussi narrer la mort de sa mère, les soucis de son père le pêcheur, ses années d'apprentissage et l'histoire de cette vocation irrésistible pour la musique, qui l'amenait à l'Académie et devait l'y maintenir jusqu'au jour des résultats satisfaisants.

Il épiait à travers la grille le défilé des premiers arrivants : des vieux messieurs aux longs cheveux, qui étaient sans doute des professeurs; des jeunes hommes au teint rouge, dont l'allure était celle de provinciaux; des jeunes filles et des vieilles demoiselles aux cheveux en boucles, portant des cartons à musique... Il eut peur, à la vue de ces gens avec lesquels il allait concourir. S'appuyant contre la grille, il tapota le morceau qu'il avait appris avec l'organiste de Trosa sur l'orgue de l'église, les après-midi des dimanches, après l'avoir répété toute la semaine sur le piano du patron. Son professeur, qui avait lui-même passé par l'Académie et connaissait le goût du Maître, avait fort sagement conseillé à l'élève de refréner son affection romantique pour la musique agréable, jurant sur le salut de son âme que Lundstedt passerait haut la main s'il se présentait au concours avec une fugue de Bach. Bien que le sentiment de l'élève fût contraire à cette musique mathématique, il s'y était cependant plié, il avait suivi le conseil de son professeur.

Après que l'horloge eut sonné huit coups, et comme l'usine à gaz sifflait l'heure du déjeuner, que la fabrique de bougies lâchait sa vapeur et que les blanchisseuses, avec leur paquets, revenaient du lac de Klara, Lundstedt jugea que le moment était venu et, d'un pas chancelant, il traversa la place et s'enfonça sous la haute porte où tant d'appelés venaient d'entrer avant lui, mais dont si peu d'élus devaient sortir.

Dans le grand escalier, tandis qu'il monte, il entend déjà deux pianos et, au moins, trois violons : le concours est commencé quand il pénètre dans la salle où l'orgue et le piano à queue des épreuves sont côte à côte.

Le Maître est assis sur une chaise, entre les deux instruments ; son visage mobile semble gouverné par des fils : à la même seconde où il exprime le contentement, ce visage, comme dans une crampe de fureur, se contracte et grimace sans que personne en devine la cause. Pendant que Lundstedt se glisse au dernier rang, un jeune homme s'installe au piano, où sont admis à concourir ceux qui n'ont pas encore joué de l'orgue. Les regards au plafond, celui-là soupire *la Prière d'une vierge* : ses longs doigts blancs caressent les touches comme ils caresseraient de petits chats, et parfois, rejetant la tête en arrière, il secoue sa chevelure flottante. Le pied sur la pédale qui fait vibrer en chœur et confond toutes les notes, il se dispose à croiser les mains pour jouer en croix, — mais le Maître ne peut se contenir plus longtemps, saute de sa chaise et ferme le piano si brusquement que la salle en tremble ; il va dire quelque chose, mais ses lèvres seules remuent et sa tête s'agite ; — et voici qu'il se rassied pour écouter *la Sirène* de Jungmann, *les Cloches du soir*, d'Abt, et plusieurs sonates de Clementi et de Kalkbrenner : sa physionomie trahit un prodigieux malaise...

Dix heures et onze heures sonnent, avant que vienne le tour de Lundstedt. Lorsqu'il se met à l'orgue, la figure du Maître s'éclaire et il envoie au soufflet le long jeune homme de *la Prière d'une vierge*. Lundstedt place son morceau sur le pupitre, tire quelques registres, retrousse son pantalon noir pour mieux atteindre au clavier de pédales, — et commence.

Après avoir indiqué le thème et joué l'imitation à la quarte inférieure, il sent à son oreille une haleine bruyante et une main lui caresse la joue gauche. Crainte de se tromper, n'osant pas tourner la tête, il continue, sans se préoccuper de rien, à travers le contre-sujet et la réponse. Et le thème revient, soit à l'endroit, soit à l'envers, pareil à un acrobate, sur les mains, sur les pieds, faisant la roue, marchant de côté comme un crabe, et disparaît, laissant après lui, sur le champ de ses exercices, des bribes de sons et des fragments d'accords ; puis il reparaît de nouveau, accompagné du contre-sujet ; alors ils se battent, se font des crocs-en-jambe, reculent, se tiraillent, se séparent, se boudent, courent l'un après l'autre, jouent au saut de mouton et, finalement, s'embrassent et se réconcilient dans un point d'orgue.

— Admirable!... magnifique! — dit le Maître en souriant au candidat comme à un enfant. — Comment vous appelez-vous, jeune homme?

— Alrik Lundstedt, — répond-il, timide et honteux de sa supercherie, car, en flattant le goût du Maître pour la fugue, qu'il trouve insupportable, il se sent hypocrite envers celui-ci et parjure envers sa propre foi.

Le Maître serre la main d'Alrik et lui souhaite la bienvenue; ensuite il lui désigne le cabinet du secrétaire, où on l'inscrira et lui donnera l'emploi du temps.

Ces formalités accomplies, le jeune homme, rayonnant, revient auprès de son protecteur, qui le prend dans ses bras, lui relève les cheveux afin de voir si le front est beau, lui met les mains à plat sur une table pour s'assurer qu'elles peuvent franchir les octaves, lui demande de faire le joli pied pour juger s'il sera expert dans le maniement des pédales, — et déclare qu'il a de grands beaux pieds qui sont du meilleur augure pour les fugues à venir.

Lundstedt doit promettre de se rendre, le dimanche suivant, à la tribune de l'église Jacob, où le Maître est organiste. Lorsqu'il s'incline en guise d'adieu, l'examinateur l'entraîne par le bras vers une embrasure de fenêtre où se prélasse le doyen de l'Académie; et l'examinateur, de façon à être entendu, dit à l'oreille du doyen :

— Un génie!... c'est un génie!...

Dans la rue, Lundstedt croit voir sept soleils briller au ciel; il estime que la vie n'est pas si noire que le prétendent certaines méchantes gens. Sur la place des Boutiques-Rouges, il éprouve le besoin de chanter, et, s'il ne se contenait, il danserait volontiers sur le pont du Nord, où passe la garde. Dans la ruelle de la Grande-Église, il entre chez un chapelier pour y acheter la casquette bleue bordée de velours, avec une lyre, des élèves de l'Académie. Quand la demoiselle du magasin la lui pose sur la tête, il est persuadé que c'est la Beauté couronnant le Génie. Dehors, il lui semble que de son front, à l'endroit où resplendit la lyre d'or, s'élève une colonne de feu, et que les passants s'exaltent à sa vue, car il est le grand artiste qui les fera meilleurs et plus heureux en leur versant l'élixir merveilleux de la musique. Débordant

d'allégresse, il court à travers les rues, et tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend s'accorde à sa joie, se met au diapason de son âme chantante, s'adresse à sa personne. La garde de l'hôtel de ville, à midi, heure de sa prise d'armes, lui rend les honneurs militaires et le salue d'un roulement de tambours; les cloches sonnent son triomphe; les canons de la forteresse de Skeppsholm grondent pour lui, et c'est toujours lui que les gens saluent quand ils soulèvent leurs chapeaux.

Mais voilà que, toujours courant, il débouche dans une petite rue étroite et sombre dont les maisons, à son avis, datent de Gustave Wasa : au-dessus des portes, des cariatides, aux fenêtres, dont les petits carreaux sont sertis de plomb comme des vitraux, il aperçoit de belles demoiselles, — des filles de bourgeois ou, peut-être, des femmes de conseillers, — en robes de soie rouge, les épaules nues, — selon la coutume du temps; — elles sourient aimablement au vainqueur, secouent leurs mouchoirs, l'invitent à entrer. Lundstedt passe, fier comme un maréchal, ôte sa casquette pour recevoir les hommages de ces dames, — qui, d'après un usage naïf de cette époque déjà lointaine, lui font, croit-il, de généreuses offres d'argent :

— Vingt-quatre skillings!... trente-six skillings! — lui crie-t-on des fenêtres.

Çà et là, une cafetière de cuivre, en guise d'enseigne, attire l'attention. C'est une rue enchantée : jamais Alrik n'a été autant regardé par de belles dames; il s'imagine errer dans une Venise toute pareille à celle de son tapis, — le tapis à la gentille châtelaine et au jeune seigneur; il s'arrête sous une plaque, à l'angle de la rue, pour en savoir le nom, et, au moment où il lit : *Rue des Prêtres allemands*, une cuvette, vidée par une fenêtre, l'éclabousse d'eau.

Sans attendre d'explications ni d'excuses de cet acte insolite, Lundstedt retourne sur ses pas jusqu'à la ruelle de la Grande-Église, gagne en bateau la place des Boutiques-Rouges et se dirige vers la côte de Mont-Klara où son camarade, garçon dans une épicerie, recevra le trop-plein de son cœur... Mais la boutique est remplie de clients; le patron est là qui surveille : le cœur débordant du jeune ne peut donner libre cours à son expan-

sion. Aussi se décide-t-il à entrer, pour dîner[1], au restaurant du Soleil.

Il s'assied près du comptoir, où trône la caissière, et commande du lard frit et des haricots rouges. Mais il a besoin de parler de son bonheur, de livrer ses sentiments, de déposer les prémices de son enthousiasme dans le sein affectueux d'une femme; et, tout en jetant de la moutarde sur le coin de son assiette, il réfléchit à ce qu'il va dire. Il hésite. Parlera-t-il du temps? Demandera-t-il à la demoiselle si elle est allée à l'enterrement du Roi, si elle aime la musique, si la vie à Stockholm est chère, ou quelque autre chose de banal?... Il se décide pour l'enterrement du Roi, mais, en ouvrant la bouche, il se trouble et, à son grand étonnement, d'une voix embarrassée, comme s'il empruntait de l'argent, il demande l'heure qu'il est.

La demoiselle, qui est de l'espèce impertinente, répond, tout en clignant de l'œil vers un admirateur placé près de la fenêtre, que sa montre est au « clou ». Lundstedt, qui ne veut pas avouer son ignorance, imagine que cette réponse se rapporte à sa question et, en remerciement, esquisse un léger salut provincial : le client de la fenêtre avale de travers son morceau de côtelette et s'étouffe de rire, ce qui, évidemment, encourage la demoiselle à interroger Lundstedt sur le prix des pommes de terre.

— Huit skillings la mesure, quand j'ai quitté Trosa, — répond Alrik, reconnaissant de ce que la conversation s'engage, et cherchant une transition habile pour passer du prix des pommes de terre à l'Académie de musique et au génie.

La demoiselle, qui aime la plaisanterie, ne prétend pas renoncer à ce sujet de conversation auquel elle s'intéresse autant que son admirateur, l'homme à la côtelette.

— Mais alors, à ce prix-là, ce sont des pommes de terre aux raisins!

Lundstedt fouille ses souvenirs, brouillés par ses triomphes et par ses ivresses de la matinée, pour se rappeler cette qualité de pommes de terre inconnue, et, ne trouvant pas de réplique, il se sent mal à l'aise. Heureusement que le mangeur de côte-

1. En Suède, on « dîne » vers deux ou trois heures de l'après-midi.

lette se lève, et penché sur le comptoir, par-dessus les assiettes pleines d'œufs, d'écrevisses, de boulettes de viande, paie son dîner.

Les chuchotements de la caissière et du client inquiètent le musicien qui, dans le délaissement où il s'agite, prend le parti de boire un verre de bière double à ses propres succès. Puis, à son tour, il se lève pour partir; dans son désir d'être aimable, il cherche un mot gracieux qui ne vient pas. Par besoin d'une contenance, il caresse au passage le ratier d'un consommateur, auquel il suppose que sa curiosité fera plaisir :

— De quelle race est-il ?

— C'est un « moutardier », — répond le consommateur.

— Ah ! vraiment?... Il y a tant de chiens que je ne connais pas!... Adieu, monsieur.

Et le timide jeune homme se retire.

Mais il faut un déversoir à ses sentiments. Rentré chez lui, c'est-à-dire dans la chambre de son hospitalier camarade, il s'installe sur le rebord de la fenêtre et commence une lettre à son vieux père : il va lui raconter tout son bonheur... A mesure qu'il écrit, tant par l'exaltation de sa joie que par l'effet de la bière double, Lundstedt s'échauffe et se laisse emporter aux jeux de sa nature rêveuse. Il se voit dans la situation d'un homme riche et puissant qui ne saurait oublier, dans l'éclat de sa réussite, qu'il a un vieux père pauvre. Est-ce qu'il ne doit pas la vie à ce malheureux? Sachant les devoirs d'un fils, il le conjure de vendre aussitôt sa cabane et sa vache, ses filets et ses bateaux, et d'accourir à Stockholm habiter avec lui... De peur que ses vœux intenses ne se réalisent pas, que le vieux n'hésite, il lui fait un splendide tableau de la capitale, de ses rues, de ses monuments, de ses magasins, de ses restaurants, lui dépeint sa demeure au tapis vénitien, le jardin, le pavillon, les poiriers. Il termine en suppliant son père de ne plus obscurcir son bonheur, de partir tout de suite par le vapeur et, surtout, de ne pas faire d'économies, mais de prendre un billet de première classe, de manger un bon bifteck et de boire du bon porter au restaurant du bateau, de façon qu'après un voyage confortable il arrive frais et bien portant.

La lettre achevée, Alrik la plie, la colle et court la jeter à la

poste, heureux comme s'il avait payé une dette, acquitté une facture à laquelle il n'aura désormais plus à penser...

III

Le dimanche d'après, dans la matinée, Lundstedt, avec d'autres jeunes gens, attendait le Maître dans l'escalier qui menait à l'orgue de l'église Jacob : personne n'était admis dans la tribune avant l'arrivée de celui qui gardait le sanctuaire de la musique. Les cloches sonnaient lorsqu'on entendit ses pas : la jeunesse ouvrit respectueusement ses rangs, et lui, saluant à droite et à gauche, monta jusqu'à la porte, où il s'arrêta, pour jeter sur la troupe bavarde un regard pareil à celui du Sauveur commandant aux flots de se calmer; puis, d'un étui brodé de perles, il tira une clé, avec l'air solennel de saint Pierre dressé debout devant le paradis, mit la clé dans la serrure et se retourna vers le groupe impatient, afin d'examiner si tous étaient dignes d'entrer.

Et, en effet, il y avait là quelques âmes profanes qui bousculaient les autres, ne se résignant pas à attendre leur tour, et qui, pour cet empressement, furent prises au collet et renvoyées. Puis la porte fut ouverte, et la maîtrise autorisée à pénétrer lentement, sous les yeux scrutateurs du céleste gardien, qui, un doigt levé, le visage sévère, était prêt à chasser du paradis les esprits perturbateurs, — pour les bien convaincre de cette vérité que les élus sont moins nombreux que les appelés. Quand Lundstedt passa, la figure du terrible portier rayonna, et il le fit sortir du rang et le plaça à sa droite, lui témoignant ainsi sa préférence.

Alrik, qui n'avait jamais vu de sa vie pareille église, sentit courir en lui un saint frisson, dans cette vaste enceinte où les Titans auraient pu marcher debout... Mais il ne peut s'abandonner plus longtemps à ses pensées, car le Maître, le saisissant par un pan de sa veste, l'entraîne afin de lui faire visiter l'instrument.

Ils s'engagent dans un petit escalier et s'arrêtent d'abord

au soufflet, — poumons du monstre qui, tout à l'heure, quand on lui mettra le pied sur la poitrine, halètera bruyamment; — ils montent plus haut, passent devant la rosace, au-dessus du portail, ouvrent une petite porte donnant sur le réservoir à air, contre lequel s'appuie le jeu principal avec, comme chef de file, le tuyau de la contrebasse, haut de trente-deux pieds; puis ils montent encore plus haut, pour embrasser du regard toute la carcasse, spacieuse comme la cage thoracique d'un cachalot colossal, où tous ces régulateurs, ces abstracts, ces équerres, ces réglets, ces bielles et ces bascules figurent des tendons, des muscles, des bronches, des vertèbres, des artères et des nerfs, — organisme prodigieux qui a exigé mille ans de croissance, poussant, chaque siècle, de quelques mètres de plus. — Tout les cent ans, une fleur s'était épanouie, comme celle de l'aloès, et les générations, chacune à son tour, avaient ajouté, qui une branche, qui une feuille, tous les dix ans : — œuvre humaine anonyme comme la cathédrale et la pyramide, gigantesque travail collectif de toute la chrétienté, qui en a hérité l'idée première des païens.

L'orgue se dresse tout droit ainsi qu'une montagne de stalactites : ils montent toujours. Au sommet où le Maître l'a conduit, sous la voûte de l'église, qui n'est qu'à une largeur de main de leurs têtes, le disciple suffoque. Ils sont entourés de corps nus, des ailes au dos, d'enfants plus grands que nature qui soufflent dans des trompettes, de femmes qui jouent de la harpe ou des cymbales. Lorsqu'ils se penchent sur la nef, plongeant le regard dans l'église où rampent, pour atteindre leurs stalles, de tout petits hommes, Lundstedt, pris de vertige, s'accroche au bras d'un chérubin, et le Maître sourit comme le tentateur sur la montagne, quand il montra au Fils de l'Homme son royaume magnifique.

Ils restent, un instant, dans la demi-obscurité. Dès que le disciple est revenu à lui, son guide étend le bras sous la voûte noircie, dans la direction de l'autel. Mais l'œil, avant de rien distinguer, a besoin de s'habituer à cette lutte de l'ombre d'en haut avec la clarté d'en bas, qui se mêlent comme la buée tiède de la terre et l'air sec sur les prés, sous le soleil printanier. Peu à peu semble s'avancer un nuage lumineux, qui se dissipe bientôt, puis des couleurs se condensent, affec-

tent des formes, et apparaissent Jésus et les deux apôtres au moment de la transfiguration, planant au-dessus de l'autel, dans la lumière que versent au chœur d'immenses fenêtres. Alors, sur leurs têtes, un formidable grondement se fait entendre; sous leurs pieds, le plancher trépide, tout l'orgue tremble, le petit escalier craque sous leurs pas : toutes les cloches de la tour sonnent ensemble. Le disciple a le sentiment qu'il descend du Ciel où il s'est promené parmi les anges, où il a contemplé le Christ transfiguré, où il a assisté au triomphe de la lumière sur l'ombre...

Maintenant, fixant d'en bas son attention sur le formidable instrument qui ne ressemble à rien ni dans la nature ni dans l'art, son esprit se trouble, car il se sent inférieur à cet ouvrage de l'homme qui pourtant ne s'anime que sous la main de l'homme; il veut s'expliquer ce qu'il voit, en rapporter les formes à d'autres connues et, par là, s'en rapprocher davantage et le dominer afin d'apaiser le tumulte de ses réflexions. L'église est pour lui la sublime forêt primitive où les païens faisaient leurs sacrifices humains; les colonnes sont des arbres dont les rameaux épais s'entrelacent en voûte gigantesque. Mais l'orgue reste l'orgue. Ce n'est ni une plante, ni un animal, ni même un édifice, à moins que ce ne soit un château féodal uniquement composé de minuscules tourelles. Les tuyaux muets de la façade, sans utilité autre que décorative, sont comme des vestiges architecturaux d'une époque antérieure; les petits jeux, à la rigueur, peuvent faire songer à la syrinx de Pan, mais les grands tuyaux, sur les tours des coins, rappellent plutôt des faisceaux d'armes, quoique imparfaitement. La pensée du jeune homme enfin, qui s'efforce de rassembler les éléments divers de ce chaos, dévie en présence de tous ces ornements de bois doré, datant du siècle passé, coquillages ou fleurs contournées en spirales comme des fleurs chinoises. Une intelligence mieux renseignée que celle de l'ancien commis aurait pu, dans cet apparent désordre, lire à travers les temps toute l'histoire de l'instrument : il y aurait trouvé la flûte de roseau du berger latin, la cornemuse du barbare celtique, l'orgue hydraulique de l'empereur byzantin; et, parmi tout cela, des souvenirs — bien vagues, il est vrai — des premières églises du moyen âge, des traces du

goût que l'on eut jadis pour les armes romaines et du goût, plus récent, pour les porcelaines de Saxe...

Le Maître s'est installé devant les trois claviers superposés, a tiré les registres du jeu principal et fait signe à son élève de s'asseoir près de lui. Les soufflets se mettent en mouvement, grincent ; les tuyaux de montre chantent à l'unisson ; la flûte, bientôt, attaque sa partie, les harmonies s'enflent ; la gambe joue un solo en tons nasillards, et la trompette claironne, le bourdon gronde ; puis tout se tait et, dans le silence, monte la voix du chantre entonnant le premier verset du psaume ; lorsqu'il a cessé de faire vibrer la dernière note dans un interminable prolongement, l'orgue ronfle de toute la force de tous ses jeux, accompagné par les fidèles.

Les pédales accouplées aux quarante-deux jeux, l'orgue fait entendre son imposante symphonie où jouent tous les instruments de l'orchestre, obéissant aux mains et aux pieds d'un seul homme. Quand le pasteur élève la voix, il semble qu'on soit dans un concert et qu'un étranger se permette de parler ; pendant le sermon, le Maître, dans l'attitude mécontente d'un homme qu'un importun a dérangé, tourne le dos à l'instrument. Mais quand la cérémonie est terminée, que tous les psaumes sont chantés, que le champ est libre, — comme se plaît à le constater le fier organiste au moment de commencer le morceau de sortie, — Lundstedt s'approche, prêt à tirer les registres pendant la grande fugue. Et le Maître joue pour son disciple, son seul auditeur avec le souffleur, tandis que l'église se vide : — c'est du moins ce qu'il voit dans le miroir placé sur l'orgue ; mais, loin de s'en offenser, il jouit de cette retraite à laquelle il est habitué ; il serait furieux, au contraire, que le public s'arrêtât et osât paraître comprendre ce que lui seul peut dignement apprécier...

Lundstedt, ce matin de dimanche, quitta l'église Jacob avec l'impression d'avoir été le témoin d'un spectacle infiniment grand, d'avoir entendu quelque chose de beau, de surhumainement beau, et convaincu tout à fait que, s'il ne pouvait pas pleinement goûter la musique de fugue, il devait en accuser son ignorance. Mais il gardait le noble espoir d'être, un jour, parmi les élus capables, comme son Maître, d'en jouir avec délices.

IV

Lundstedt était à Stockholm depuis six mois. Les jours avaient passé vite, car les occupations étaient nombreuses : étudier l'orgue était, malheureusement, la moindre. Le Séminaire accaparait davantage le jeune homme, et, à l'Académie, c'était plutôt l'harmonie et le chant qu'il apprenait, car les cours du Maître étaient très courus et les élèves trop nombreux pour qu'il pût accorder à chacun beaucoup de temps. Puis sa bourse avait été bientôt vide et, comme tant d'autres, il avait dû entrer dans les chœurs de l'Opéra, chanter aux enterrements et gagner un peu d'argent à donner des leçons de solfège à des employés qui, pour leur plaisir, chantaient dans des quatuors, divertissement fort à la mode.

Après le travail de la semaine, le dimanche était un véritable jour de fête. Assis dans la tribune de l'église Jacob, près du Maître qu'il aidait à tirer les registres, il semblait à Lundstedt qu'il était, après celui-là, le personnage le plus important. La majesté de l'orgue le grandissait, mettait une rallonge à son âme. Il chérissait le bel et grand instrument : il s'imaginait que le vent venait de ses propres poumons, les sons de sa propre gorge ; il s'imaginait même que le vieux professeur était simplement une partie du mécanisme, transmettant sa propre inspiration aux pédales et aux claviers ; il s'imaginait enfin que les mille fidèles de ce lieu saint étaient obligés de chanter quand il l'ordonnait, et le pasteur tenu de se taire quand il jouait.

Il écoutait avec impatience le long sermon, ou même ne l'écoutait pas du tout. Un dimanche matin, il avait aperçu, dans la galerie sud, une jolie jeune fille au visage rose, élégamment vêtue, qui avait l'air d'une riche et noble demoiselle. Depuis, il la voyait, chaque dimanche, à la même place ; il finit par la considérer comme une auditrice venant exclusivement pour chanter avec son accompagnement, — celui du Maître. — Il crut observer que ses regards se dirigeaient invariablement vers la tribune de l'orgue. Il aurait pu facilement savoir son nom, inscrit sur la plaque de sa stalle, mais il préféra l'ignorer et la baptiser lui-même : il la nomma Ange-

lica, comme l'héroïne du poème de Malmstrœm. Il lui fallait aussi un nom de famille : après avoir longuement réfléchi, il se décida pour celui de La Gardie, en souvenir du généreux comte de La Gardie qui avait fait bâtir l'église.

Le jour de Noël, il vit les parents de la jeune fille et décréta que son père était lieutenant général, — le plus haut grade qu'il connût, — à cause de sa moustache en brosse à dents, comme celle des maréchaux de France. Angelica, d'autre part, ayant deux petites sœurs, elles se nommèrent Gurli et Fanny. Quand il jugea que la sympathie durait depuis assez longtemps, Alrik prit le parti, pendant un sermon, de demander Angelica en mariage. Voici comment se fit la chose : il ouvrit au hasard le psautier, s'en rapportant pour la réponse au numéro du psaume; et, comme ce fut un numéro pair, cela signifia qu'elle répondait « oui ». Mais il restait à consulter le père : Alrik compta les tuyaux du jeu principal; hélas! ce fut un « non » péremptoire. A ce moment, le pasteur disait le Pater et les fidèles s'inclinaient, le front dans la main. Alrik, à travers ses doigts écartés, recompta les tuyaux dans l'autre sens : ce fut toujours « non ». Il avait donc une peine : elle lui parut belle comme toute souffrance injuste et muette qui ennoblit l'homme et purifie son âme de l'égoïsme.

Le dimanche suivant, il voulut absolument que leurs bans fussent publiés sans le consentement des père et mère; quand le pasteur annonça les mariages sans prononcer les noms d'Angelica et d'Alrik, Lundstedt en distingua deux entre tous, qu'il déclara être leurs pseudonymes : ils étaient dès lors fiancés sous des noms d'emprunt. Le lendemain matin, lundi, en allant du Séminaire à l'Académie, il fit une halte devant la boutique d'un bijoutier, rue de la Reine, afin de choisir deux alliances; mais, comme les fiançailles étaient secrètes, il n'était pas convenable d'échanger de simples anneaux; d'ailleurs, il n'y en avait pas à l'étalage : aussi choisit-il deux bagues ornées de roses, — et il continua sa route, emportant les deux bagues dans son imagination...

Angelica était désormais à lui, il était heureux. A l'Académie, au Séminaire, en sérénades, en aubades, partout et toujours, quand il chantait, c'était d'elle qu'il s'inspirait. Mais son désir était de reculer la noce jusqu'à ce qu'il fût célèbre

et puissant. Et, comme il avait économisé cent rixdales, il résolut de se présenter à l'examen de directeur, de se faire décorer et de devenir un maître. Malheureusement, avant qu'il eût fait le premier pas dans cette brillante carrière, des événements se précipitèrent qui anéantirent une grande partie de ses rêves.

C'était un dimanche soir, en avril. Lindborn avait donné une soirée de musique vocale dans son domicile de la rue Nord. Parmi les invités se trouvaient un sellier, premier ténor, et un pâtissier, première basse. Celui-ci n'était autre que l'homme au chien de la gargote du *Soleil*; — et, depuis cette rencontre, il ne se lassait pas de raconter l'histoire des « pommes de terre aux raisins » et du chien « moutardier », tandis que Lundstedt courbait humblement la tête sous les rires, en jurant qu'il n'avait pas l'habitude de mentir et que, pour cette raison, il croyait que tout le monde disait la vérité, comme ses parents lui avaient enseigné à le faire.

On avait chanté et bu pas mal, très avant dans la soirée, puis on était allé souper au *Soleil*. Les servantes venaient d'ôter le couvert et d'apporter le punch; on se disposait à recommencer les chants : tout à coup la porte s'ouvre; entre un vieillard, le dos courbé, un sac sur l'épaule, un gros bâton à la main.

— Sortez : on ne donne rien ici, — lui dit la demoiselle du comptoir, avant même que le vieillard ait pu saluer et demander si M. Alrik Lundstedt est là.

A ce nom, pourtant, Lundstedt quitte le cercle des chanteurs et marche vers son vieux père, — sans lui tendre les bras (ce n'est pas l'usage à Ronœ, sauf entre gens de haute condition), mais plutôt avec cette sorte d'hésitation, d'embarras, qu'on éprouve à la vue de parents pauvres.

— Me voilà, — dit le vieux, sans avancer la main. — Peux-tu me donner quelque chose à manger? car je n'ai rien pris de sérieux depuis Kalmar.

— Kalmar!... Qu'avez-vous fait, père, à Kalmar? — demande Alrik, en considérant l'extérieur minable du vieux.

— Seigneur Jésus! c'est une longue histoire : je voudrais bien me reposer d'abord.

Lindborn a écouté la conversation : sa nature sensible

s'émeut de cette rencontre imprévue entre père et fils. C'est pour lui une occasion de donner jour au trop-plein de sentiments qu'il n'a pu épuiser en chantant; après un salut profond, il s'approche du vieux, lui offre le bras et dit, en arrondissant ses phrases :

— J'apprends que vous êtes monsieur Lundstedt, le père de mon ami d'enfance, l'auteur de notre excellent camarade, si je puis m'exprimer ainsi. Permettez-nous, à nous, jeunes gens qui n'avons pas encore nos dents de sagesse, de vous avoir comme hôte de notre joyeuse réunion, hôte bienvenu en l'honneur de qui je prie mes frères chanteurs de lever leurs verres après vous avoir salué d'un quadruple hourra...

Le hourra exécuté, on débarrasse le vieillard de son gourdin et on le pousse doucement, doucement, sur le divan, à la place d'honneur.

— Monsieur Lundstedt arrive directement de Kalmar, à ce qu'il paraît, — dit Lindborn pour renouer la conversation, le père et le fils ayant perdu la parole à la suite de cette réception magnifique. — Voyage agréable? beau temps? pas d'aventures?

— Ah! ç'a été un vrai voyage, vous pouvez m'en croire!

— Comment ça? comment ça?... Oh! mais alors, racontez, racontez...

Lindborn est grand amateur d'aventures : du geste, il impose silence à ses convives comme s'il allait leur offrir quelque chose de bon, de son cru.

Mais le vieux n'est pas un conteur, et c'est une affaire pour lui d'ânonner quelques mots, de raconter comment il s'est trompé de bateau à Nykœping, comment il a débarqué à Kalmar au lieu de débarquer à Stockholm, et comment il a été forcé finalement de faire le chemin à pied, ayant dépensé tout son argent durant les huit jours qu'il a attendu le vapeur.

Lindborn, au cours du récit, jette çà et là une question pour obliger le père Lundstedt à colorer un peu son aventure, — mais sans y réussir. — Quand le vieux a dit *grosso modo* tout ce qu'il avait à dire, il n'y a plus rien à lui arracher, et c'est avec indifférence qu'il accueille l'invitation à boire du punch; il promène autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait quelque chose. Le pâtissier, se rappelant que dans une situation analogue il avait eu les mêmes

regards pour exprimer le même désir, offre à l'affamé sa main secourable, et parle bas à l'oreille d'Alrik : celui-ci se lève de table aussitôt et mène son père au comptoir pour qu'il y choisisse quelques-unes des succulentes victuailles exposées là. Ébloui, le vieux s'absorbe dans une méditation qu'Alrik finit par interrompre : il s'empare d'une grande assiette plate sur laquelle il met un peu de tout, puis il place, à portée du nouveau convive, de la bière double et la bouteille d'eau-de-vie, le laissant se rasseoir à son aise.

Après quoi, la bacchanale recommence. On chante en l'honneur de M. Lundstedt, on boit, et Lindborn porte trois toasts de suite : le premier, à la vieillesse, à ses privilèges, au respect que la jeunesse lui doit; le second, à la mer, à ses phénomènes grandioses, aux dangers qu'elle fait courir; — il intercale à cet endroit un récit de son premier voyage à Blockhustullen, avec naufrage et sauvetage, et de là il passe à la rude vie du pêcheur, à ses durs travaux, — les filets qu'on pose, les filets qu'on lève, la pêche des éperlans à Norrstrœm; — son dernier toast s'adresse au « fils de la mer », à « l'âme de Viking », à la « volonté de fer », au « vainqueur de la tempête », toast qu'il accompagne de la romance :

Avec quelle rage
Gronde l'orage !

Et cela permet au pâtissier de triompher dans un solo de basse. Cette romance est dédiée sur-le-champ à l'habitant de Ronœ. Puis l'un des buveurs récite l'*Angelica* de Malmstrœm à l'intention d'Alrik, qui, le poème dit, lève son verre et, d'une voix émue, les larmes aux yeux, prononce avec solennité ce seul nom, comme un écho de sa constante pensée :

— Angelica !

Il serait difficile à un observateur attentif de déchiffrer l'impression que tous ces hommages répétés font sur le vieux Lundstedt : il suit vaguement de sa tête grise la mesure des chants, mais en vain chercherait-on sur ce visage immobile une trace de compréhension, de gratitude ou même de sympathie. Lindborn qui, à tout prix, veut arracher quelque histoire captivante à ce « fils de la mer », le presse comme un citron

de ses amabilités réitérées, mais l'insensible se replie en boule comme le hérisson et devient de plus en plus inabordable.

A bout de politesses, le jeune épicier, en phrases ordinaires, le supplie de l'autoriser à lui donner le titre de père, jurant que cela l'ennoblira, lui, un fils de peuple, et le rendra plus digne d'avoir pour frère un génie comme Alrik Lundstedt; il chante une dernière romance en l'honneur du héros inattendu de cette inoubliable soirée.

Enfin les convives se lèvent, quittent le restaurant du *Soleil*, toujours chantant, et se dispersent par les rues. Les deux camarades de chambre entraînent chez eux leur hôte, qui a repris son sac et son bâton. Dès qu'ils sont rentrés, Lindborn soulève la couverture de son lit et invite le vieillard à se reposer; jetant sur le tapis à la gondole une valise qui lui servira d'oreiller, il se déshabille et se couche, comme il le fait remarquer lui-même, à côté de la belle dame au chevalier, et il souhaite à chacun bonne nuit.

Le vieux, assis au bord du lit, semble réfléchir; le fils, qui s'est tenu toute la soirée sur la réserve, comme s'il avait craint d'apprendre des choses désagréables, se risque à l'interroger :

— Eh bien! père, as-tu vendu la maison, ton mobilier, tes bateaux?

— Oui, — répond le père, — tout comme tu me l'as conseillé.

— Et ton argent? — demande tout bas Alrik.

— Il a filé...

Là-dessus, le jeune Lundstedt se couche à son tour, mais il ne peut s'endormir, abîmé en de sombres pensées. Que va-t-il faire de cet être perdu qu'il a ainsi attiré dans la grande ville? Comment va-t-il le nourrir?... Il songe aussi à son examen de directeur, de professeur, et à Angelica, — sans plus trop savoir si c'est celle de l'église Jacob ou quelque autre.

***

Tandis que s'écoulaient les heures de la nuit, lentement, Lindborn, de temps à autre, interrompait le silence par des

monosyllabes. Au voisinage prolongé du plancher froid, regrettant son lit chaud, son cœur généreux avait eu le temps de se calmer. Vers les cinq heures, à la pointe du jour, le bon Samaritain se lève de mauvaise humeur, saute dans son pantalon, décroche une certaine clé et s'élance dans la cour. Bientôt revenu, il ouvre la fenêtre, s'assied dans le fauteuil à bascule et s'abandonne à un ténébreux soliloque sur la nécessité des bureaux de bienfaisance et sur l'éducation du peuple, tellement insuffisante, qui le livre sans défense aux dérèglements de son manque de sens commun... Mais l'éloquence de Lindborn ne trouble aucunement le sommeil des deux Lundstedt. A six heures et demie, le mélancolique orateur s'en va, comme d'habitude, à son travail, non sans avoir décoché un regard d'horrible dégoût aux vêtements du vieux et avoir fait claquer la porte de façon à ébranler toute la maison...

Le père et le fils, réveillés par ce tapage, se consultèrent sur la conduite à tenir. Alrik offrit les quatre-vingt-cinq rixdales qui lui restaient de ses anciennes économies, engageant le vieux à retourner chez lui, car la pêche n'était pas brillante dans la capitale. Le vieux, qui s'était rêvé une existence agréable à Stockholm, mais, en fin de compte, assez indifférent à ce qui lui arrivait, accepta la somme d'argent et promit de quitter la ville dès qu'il en aurait visité les curiosités. Sur cet arrangement, ils se séparèrent en se donnant rendez-vous pour dîner, au *Soleil*.

Lundstedt père ne vint pas au rendez-vous; le soir, en rentrant, Lundstedt fils le trouva dans le lit de Lindborn. Quand le propriétaire du lit, sa journée faite, fatigué, reparut à son tour, son cœur généreux s'enflamma, mais la fumée de sa colère sembla l'étouffer, car il devint aussitôt muet, si muet qu'il ne répondit même pas aux salutations de son ami. Après avoir lancé le tire-botte sur le haut du poêle et craché à plusieurs reprises, il sentit sa langue se délier; mais, pour ne point avoir l'air mal élevé, il se déchargea de sa bile dans un monologue allemand, compris de lui seul :

— Le vieux chenapan pue comme une charogne, et son fils n'est qu'un pitoyable imbécile!...

— Es-tu de mauvaise humeur? — demanda le jeune Lundstedt, qui écrivait un devoir d'harmonie à sa table.

— Moi?... non! pas du tout! au contraire!

— Tu peux coucher dans mon lit : je prendrai le tapis.

— Eh bien, oui! puisque tu le veux; mais je t'avouerai qu'il n'est pas très gentil d'inviter à loger ici, où l'on est si mal à l'aise, un voyageur qui vient de loin... Toi qui as de l'argent, tu aurais dû avoir le tact de louer une chambre pour ton vieux père.

Alrik fit observer que le vieillard allait bientôt repartir : ce n'était pas la peine de faire tant de bruit. Et les choses en restèrent là...

Mais quoi! c'en était fait des rêves ambitieux : le jeune musicien dut préparer en hâte un simple examen d'organiste et d'instituteur. Quant au vieux, il s'était établi au *Soleil* et ne se décidait pas à partir. Lindborn, exaspéré de cette cohabitation, s'en alla, un beau matin, après avoir rompu avec Lundstedt et son père.

En huit jours, les quatre-vingt-cinq rixdales avaient été mangées et bues, en compagnie de camarades peu désintéressés qui ne lâchaient pas le bonhomme, car tous, à quelque classe qu'ils appartinssent, souffraient d'une faim formidable et d'une soif inextinguible.

Et bientôt Alrik se trouva fort embarrassé, un peu comme un père affligé d'un enfant prodigue : le vieux lui jouait vraiment de mauvais tours. On le voyait apparaître au moment où l'on y pensait le moins, en trouble-fête, s'imposant partout. Un soir qu'Alrik chantait à l'Opéra dans *Guillaume Tell* et qu'il attendait, sur les Alpes, le lever du rideau, est-ce qu'il n'aperçut pas son père dans les frises, une corde à la main, prêt à manœuvrer les décors? Un matin, sur le pont du Nord, où s'arrêtaient les passants, il se penche au-dessus de l'eau et le voit occupé à pêcher l'éperlan avec des douaniers. Enfin, un dimanche, il le découvre dans l'église Jacob, alternant avec le souffleur... Lundstedt père était partout, passait silencieusement à travers les portes closes : on n'osait pas le chasser. Mais on le rencontrait principalement devant le comptoir du *Soleil*, magnétisé par le menu du buffet.

Oui, Alrik avait dit un adieu définitif à ses rêves. Ou, du moins, pendant les longues cérémonies de l'église, il aimait à supposer que son mariage avec Angelica était remis à une

époque indéterminée, — au jour peut-être, où, laide et vieille, incapable de plaire, elle l'accepterait... Et il se la représentait, laide et vieille, avec des rides sur le front, des plis aux coins de la bouche et du bistre sous les yeux, — pareil à la couche d'ombre que s'appliquaient les figurantes avant d'entrer en scène, à l'Opéra. — Comme, malgré tout, elle était encore belle il imaginait de ruiner ses parents : dans les romans de madame Schwartz, il s'en souvenait, c'est ainsi que les hommes du peuple épousent les filles de la noblesse. A en juger par la prestance du père en son magnifique pardessus doublé de soie, cet espoir ne s'annonçait pas réalisable : il résolut alors de l'enlever, à l'instar de Lasse Lucidor.

Mais, pour que la chose fût possible, il fallait qu'il devînt une célébrité : or il n'avait même pas encore joué de l'orgue, il n'avait fait qu'en tirer les registres. Et ce fut son but, par conséquent, de jouer en personne, de jouer au moins le morceau final, et toutes ses aspirations dès lors se concentrèrent sur l'instrument qui, dans la fièvre de son désir, prit toutes les perfections, comme la bien-aimée. L'étain des tuyaux se transmuait en argent, l'acajou se changeait en palissandre, — l'espèce de bois la plus rare dont il connût le nom, — bien qu'il n'en eût jamais vu; le jeu de la « voix humaine » devenait « voix angélique », et c'était *sa* voix, à elle, — qu'il n'avait jamais entendue. — Les boutons des registres, aux noms inscrits sur la porcelaine, et qui rappelaient plutôt les tiroirs des pharmaciens, variaient de forme et de signification selon son état d'humeur : parfois c'était des timbres aux portes de maisons habitées par de belles dames; parfois, c'était la rangée de boutons que portait sur son vêtement la Reine de Glace... Lundstedt était le seul à savoir ce qu'était la Reine de Glace, — sans l'avoir, naturellement, jamais vue; — mais elle était certainement très grande : il songeait à ses dents devant les touches d'ivoire. Si quelqu'un lui avait demandé comment il arrangeait cela, les touches s'étendant sur trois claviers, Alrik, sans se troubler pour une si mince question, aurait répondu que la Reine de Glace avait trois bouches et que les touches noires, pour tout dire, étaient de vieilles dents gâtées qu'on n'avait point arrachées, car la Reine de Glace avait au moins mille ans, — ce qui n'était pas, en somme,

un âge très avancé, si l'on se plaçait à un certain point de vue.

Naguère, dans un ouvrage que lui avait prêté Linbdorn, alors que le cœur de ce dernier lui était encore fidèle, il avait découvert, en gravure, la grotte de basalte de Staffa. Depuis, l'orgue ne lui apparaissait plus que sous cet aspect; le souffleur n'était autre qu'Éole déchaînant les vents. Mais, tout au fond de la grotte, habitait un gnome, qui se montrait si on l'appelait; et, s'il se montrait, la grotte s'effondrait. — L'origine de cette dernière fantaisie? Un dimanche, le Maître avait indiqué à son élève le bouton d'un registre qui commandait à tout un jeu : ce bouton, il fallait avoir bien soin de ne pas le tirer en même temps que certains autres; si l'on n'y prenait garde, on risquait de détraquer l'instrument, et, pour le réparer, il faudrait ouvrir le parquet. Il avait, pour Lundstedt, quelque chose de magique, ce bouton. Souvent il lui arrivait de le contempler longtemps, de le toucher, quand personne ne le voyait; s'il était mélancolique, il ne résistait qu'avec peine au désir de le tirer, d'entendre le fracas de la grotte s'écroulant sur lui, — qui mourait ainsi d'une mort splendide, célèbre en pleine jeunesse, sous les yeux d'Angelica, dans la maison de Dieu.

***

Partagé entre de pareilles fantaisies et beaucoup de travail, le temps s'écoulait assez vite. Et, finalement, ayant satisfait à son examen, que couronna l'autorisation de jouer, un soir, sur l'orgue de l'église Jacob, en présence du Maître, Lundstedt fut envoyé dans la paroisse de Ronœ, où sa naissance lui créait des droits, pour y occuper la place de sacristain.

C'était sa véritable entrée dans la vie.

V

La maison du sacristain est située sur une pointe, près d'une baie où s'élève l'église, avec vue sur un fjord qui se

dégage des glaces après les tempêtes du printemps. L'habitation, rouge, en bois, est assez grande, car elle se compose de la Maison commune, de la salle d'école et du logis. L'après-midi, quand elle est vide, elle paraît encore plus grande et plus isolée. Et Lundstedt en fait tristement le tour, regardant à l'intérieur par les fenêtres nues, sans rideaux, qui ressemblent à des yeux enfoncés sous de sombres arcades. Il s'arrête, un instant, devant celles de l'école, comme pour chercher une compagnie dans la salle : il s'imagine voir les longs bancs chargés d'enfants, et lui-même dans la chaire. Il peut, à présent, voir tout ce qu'il veut...

Solitaire dans cette demeure où une vieille femme venait faire son ménage et lui apporter à manger, il avait eu beaucoup de peine à s'habituer, les premiers jours. Personne à qui parler! La famille du pasteur, de l'autre côté de la baie, le considérait comme un serviteur, et l'appelait « Lundstedt » tout court. Il était résigné à son état : ce dédain ne l'eût pas affligé si cette infériorité ne l'avait empêché de rechercher le pasteur, avec qui des relations familières et quotidiennes ne devaient pas s'établir. Le maître d'école se trouvait donc condamné à la société de ses élèves. Avec sa tournure d'esprit, il eut vite fait d'évoquer en sa mémoire ses connaissances de Stockholm, et il baptisa quelques enfants de noms empruntés à ses amis avec qui ils présentaient certaines ressemblances. Le plus intelligent fut « le Maître », le meilleur chanteur fut « Lindborn » ; il n'omit point non plus de décerner les noms des deux petites sœurs d'Angelica, Fanny et Gurli. Quant à Angelica elle-même, elle eût été déplacée sur les bancs de l'école, elle qui avait été si près d'être sa femme!

De cette manière, Lundstedt était environné d'amis, dont le cercle était malheureusement un peu restreint. Alors il anima les personnages des livres qu'il lisait : comme il venait, justement, de dévorer les œuvres de Fenimore Cooper, contenues dans la bibliothèque communale, sa classe se peupla de Chasseurs-de-chevelures, de Dépisteurs, de Bas-de-cuir, de Tueurs-de-daims, etc. Les enfants eux-mêmes s'en amusèrent dans le commencement, et, à la longue, se servirent entre eux de ces sobriquets. Ayant passé à ce jeu un certain

temps, comme les après-midi lui devenaient trop longues, il joua de l'orgue dans l'église.

La maison du bon Dieu est une bicoque assez pareille à un bateau renversé, retiré du fond de la mer où il aurait séjourné paisiblement; pas de clocher, et de petites fenêtres carrées sans caractère religieux. Tout est petit, sauf la clef, grande comme une ancre et faite pour être portée à deux mains, afin qu'on ne la perde pas dans sa poche.

L'intérieur est assez gai. On dirait une baraque de jouets pendant la foire de Noël, ou un théâtre de marionnettes, ou un cabinet de toilette de vieille fille, ou le château chinois de l'Ile de la Reine, ou un chalet suisse, ou une boutique de bric-à-brac : — le toit est soutenu par des poutres transversales sur lesquelles sont peints des serpents de mer, des morues, des chauves-souris, des chèvres, où pendent des bateaux et des oiseaux de bois; — l'autel est comme une large table de toilette couverte de chandeliers, flacons de parfums, poupées de porcelaine, fleurs en papier, devises; aux murs, des boucliers, des épées nouées de crêpe et des tableaux où sont représentés des moutons, des bergers, des rois et des reines.

Tout cela contribue à rendre l'église agréable, à l'animer, de sorte que le maître d'école s'y plaît comme dans une chambre que l'on aurait habitée longtemps et où l'on aurait accumulé des souvenirs. Mais l'orgue ne l'enchante guère. Songeant à la grotte de basalte de l'église Jacob, où l'on déchaînait à volonté les vents et les flots, il ne trouve ici qu'une espèce de petit chiffonnier peint en blanc, avec deux jeux, — le jeu principal haut de quatre pieds et l'autre, une flûte, haut de deux pieds; — l'étendue est de trois octaves et demie. Cette dernière particularité, voilà bien la plus lamentable : jouer là-dessus, c'est comme nager dans une flaque d'eau où l'on ne peut s'allonger sans se heurter aux bords. De pauvres touches, jaunâtres comme des dents de vieille. L'attaque de la note est âpre, le son est aigu comme un cri de mouette : véritable orgue d'archipel, nasillant comme un canard ou glapissant comme un renard; les basses profondes se conduisent même fort mal quelquefois, quand le vent souffle de la mer et que l'instrument est humide.

La fantaisie de Lundstedt lui attribue, à cet orgue, les qua-

rante-deux jeux de celui de Jacob. Il a eu soin de placer un miroir au-dessus du pupitre, afin de voir ce qui se passe dans l'église : lorsqu'il est seul, qu'elle est vide, il lui suffit de regarder dans son miroir magique pour apercevoir au fond la transfiguration de Jésus, le pasteur Lundberg montant en chaire et Angelica pénétrant dans la galerie avec ses parents, et aussi le sacristain, les communiants, le chantre et la maîtrise. Puis il joue la fugue qu'il a exécutée le soir de son examen, et les mêmes frissons d'admiration pour son propre talent et sa propre grandeur le secouent maintenant comme alors; ses pieds manœuvrent des pédales absentes, ses mains plaquent des accords dans le vide sur des octaves imaginaires et tirent des jeux qui n'existent pas.

Quand il en est fatigué, il parcourt sur les falaises, surtout celles qui s'avancent dans la mer : il y a là tant de choses à voir, tant d'occasions de rêver sans être dérangé!... Dans le varech qui forme une longue bande noire à l'endroit où les vagues écumantes baignent la grève, découvre-t-il un bouchon? Certes l'objet vient de Russie, et c'est un prétexte pour passer au moins une demi-heure à savoir s'il a bouché le vin du tsar, ou si quelque descendant des héros du *Fænrik Stol*, célèbre poème finnois, y a enfoncé son tire-bouchon. Ramasse-t-il un tolet brisé? Il invente un sinistre survenu dans des conditions terribles. Toujours il examine les bouteilles vides, afin de bien s'assurer qu'elles ne renferment pas le testament, l'écrit suprême d'un naufragé.

Quand ces détritus de la mer n'offrent plus de jouets à son imagination, il se couche sur les roches et redessine les nuages, repeint la mer, modifie la ligne de la côte et donne des noms aux écueils et aux baies. Il met ici Castellholm, là Strœmsborg, plus loin Arstaviken; le phare de Landsort, blanc aux rayons du soleil, s'appelle, pour lui, le Cure-dent, — en souvenir de l'obélisque de Slottsbabken, — et ainsi de suite...

Et, tandis que Lundstedt rêve, il oublie tout à fait ses occupations pratiques, de sorte qu'à la Saint-Jean son jardin n'est pas cultivé, que sa pêcherie est intacte et que son bateau sèche hors de l'eau.

VI

Ronœ n'était habité que par trois ménages de pêcheurs, à un mille l'un de l'autre, par le pasteur et par les gens du château. Lundstedt avait entendu parler de ces derniers, mais ne les avait encore jamais vus, — ce qui n'était d'ailleurs pas étonnant : les propriétaires de ce château, situé au milieu de l'île, étaient des enfants mineurs, élevés à Stockholm. — Mais, un jour, le pasteur décide que le sacristain ira y chercher, chaque semaine, le courrier de la commune. C'est pourquoi, vers la fin d'une après-midi, Alrik est en route vers le château inconnu, par les chemins feutrés de mousse. Coupant au plus court à travers un marais, il manque de marcher sur des bécasses, effraie un jeune élan et rencontre un blaireau qui fait sa promenade; il est dévoré par les moustiques qui dansent autour des myrthes, au déclin du soleil. Les fruits des mûriers finissent de mûrir.

Alrik s'enfonce dans la lande, où de jeunes pins surmontés d'une touffe verdoyante, plantés en ligne droite, dessinent la route inondée, faite de fagots joints comme un pont flottant. Bientôt il entend aboyer un chien; il avise, presque en même temps, un panache de fumée, d'où il conclut que le château n'est pas loin. Il poursuit sa marche et voit poindre, au-dessus d'un rideau de platanes, deux hautes cheminées dont les girouettes tournent et grincent sous la brise du soir. Il s'arrête, intimidé, pour réfléchir à ce qu'il dira, mais il lui semble que les arbres lui font de longs nez : il voit des nez partout, des nez en l'air, des nez de paysans, des nez romains, grecs, juifs, des nez en forme de sot-l'y-laisse, — et il reste là, à s'amuser de tous ces nez, jusqu'à l'arrivée d'un domestique venant lui demander ce qu'il désire.

Il répond poliment, et le domestique l'accompagne jusqu'à l'habitation, après avoir passé devant le chenil. C'est une maison blanche, assez basse, en pierre, décorée, au fronton, d'un écusson où sont sculptées des armoiries sous une couronne princière. Lundstedt entre dans un vestibule : sur les murs, des chevaliers transpercent des sangliers de leurs

lances, tandis que des chiens les maintiennent, pendus à leurs oreilles, et que des piqueurs sonnent du cor. Le domestique lui présente une chaise de bambou et s'en va par une porte qui doit conduire à la cuisine, car une violente odeur d'oignon vient jusqu'à lui. A sa droite, une autre porte, plus grande, est ouverte : de sa chaise, il aperçoit le coin d'une vaste armoire de chêne montée sur des boules noires, et, en se penchant un peu, un dos de fauteuil et les épaules d'un monsieur; par instants, apparaissent au-dessus des épaules les mèches bouclées d'une perruque couleur de tabac. Cependant parle une voix vieille :

— Ceci, messieurs, et vous, mademoiselle Béate, n'est rien mains que du vin de Rudesheimer, de 1745, que Sa Majesté le feu roi Frédéric a, de son vivant, déposé dans les caves, sous ce plancher même, messieurs et mademoiselle Béate, ainsi qu'une tonne de vin de Hessen, destiné à être offert, les jours de chasse ou dans d'autres occasions imprévues, ici, en ce château que le Prince aimait tant... Pardonnez-moi le mot, messieurs et mademoiselle Béate, mais nous sommes indignes de ce vin délicieux, boisson de gentilshommes... Hein? qu'est-ce que vous dites?

— Quelqu'un demande à parler à mademoiselle.

— Il y a quelqu'un, mademoiselle, qui désire vous parler.

Lundstedt, qui a tout entendu, voit venir à lui une demoiselle d'âge mur, ornée de trois tire-bouchons sur chaque tempe, qui l'invite à la suivre. Ils passent dans un salon ouvert sur une véranda, avec vue sur la mer et le phare, et arrivent dans un cabinet aux meubles blancs, très petits, recouverts de cotonnade rose; au-dessus du canapé, un portrait au pastel.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur l'organiste, et soyez le bienvenu. L'intendant a des chasseurs et est occupé, pour le moment... Vous venez de Stockholm, où vous avez étudié à l'Académie, n'est-ce pas? Moi aussi, j'ai été l'élève de Van Boom. Hélas! j'ai oublié tout ce que j'ai su... Qu'est-ce donc que ce nouvel arrangement pour le courrier? Le pasteur désire l'avoir le samedi?... C'est fâcheux, car nous avions l'habitude de lire les journaux avant de le remettre... Comment trouvez-vous notre pasteur?...

A cette avalanche de questions, Lundstedt ne sait que

répondre : il reste silencieux. Mademoiselle Béate, attendrie par sa timidité, pose une main sur le genou du jeune homme et plonge le regard dans ses yeux, — afin, sans doute, de lui inspirer confiance et de l'enhardir. L'effet est tout différent : cette main, ce regard gênent considérablement Alrik, qui cherche autour de lui quelque objet où accrocher son attention. Mais mademoiselle Béate s'impose à tel point qu'il ne peut se distraire de la tache noire qu'elle fait sur la clarté de la fenêtre. Ses six tire-bouchons le font penser à six bouteilles de vin du Rhin, de ce vin qu'on boit aux enterrements, — aux enterrements où il a chanté si souvent, à l'église Jacob, tandis que le Maître tenait l'orgue... et lui, pour prix de ce concours, il recevait huit skillings-banco, pour peu que ce fût un mort de condition, ce qui lui permettait de s'acheter un pain riche et du beurre ou six gâteaux à la crémerie de la Rue-Nord... où il a demeuré avec Lindborn au cœur généreux, lequel parlait si bien l'allemand, tout en colère de voir le vieux prolonger son séjour dans la chambre et boire tant d'eau-de-vie la nuit...

— Pardon... Monsieur Lundstedt, n'est-ce pas? — dit en entrant l'homme à la perruque marron. — Je suis l'intendant du domaine et je prie notre excellent maître d'école d'accepter un verre de vin en compagnie du gardien du phare et de l'ingénieur hydrographe.

Alrik remercie respectueusement le vieux monsieur, qui le pousse dans la grande salle des chevaliers, — dont les meubles sont aussi grands que sont petits ceux du cabinet. — Des chiens, couchés sous la table, grognent à l'arrivant, qui s'installe dans un fauteuil large comme un lit. L'intendant lui remplit un hanap vert, trinque et reprend la conversation qu'il avait interrompue.

— Dans cette salle, messieurs, — et vous le savez aussi bien que moi, vous, mademoiselle Béate, — s'est arrêté, un jour, l'illustre Gustave-Adolphe, tandis que sa flotte mouillait en face, près d'Elfsnabben, que monsieur l'ingénieur hydrographe connaît bien; et l'on assure que, plus tard, la reine Marie-Éléonore s'est cachée ici, au cours de sa fuite célèbre. C'était à la grande époque de la guerre de Trente ans, alors que, les hommes étant plus grands, tout était plus grand autour d'eux... Si nous considérons les visages qui nous regardent du

haut de ces murs et qui nous montrent leurs grands cheveux, leurs grands nez, leurs grands yeux, allons-nous encore nous demander pourquoi cette armoire est haute comme une forteresse, pourquoi cette table est vaste comme un plancher, pourquoi ces fauteuils ont l'air de calèches? Dans cette cheminée, on brûle à la fois une mesure de bois et elle y dure ce que durerait un fagot dans une autre; ce lustre pourrait, lui seul, illuminer toute l'église de Ronœ aux matines de Noël. Ah! grande époque et grands hommes!... Puis vint une époque petite de petits hommes. Les cheveux se rétrécissent en queue de rat, les bottes à genouillères se changent en souliers décolletés, — voyez ce portrait, — le canapé devient une chaise pour chambre de poupée, les chaises des tabourets, et l'on grignote des bonbons sur des tables de nuit. Le hanap prend la dimension du coquetier; la timbale, du verre à liqueur; l'épée est une broche, et l'armoire une commode. Les hommes, au lieu de se battre, disent des niaiseries et tout s'amoindrit; plus de grandes choses, tout est petit.

— Il faut que je parte, — fit tout à coup le gardien du phare en regardant sa montre; — le soleil va bientôt se coucher et je dois être là-bas pour allumer.

L'intendant ne dissimule pas sa contrariété, car l'ingénieur, qui emmène le gardien sur son canot à vapeur, est du même avis, et c'est fini des discours éloquents. Lundstedt ayant paru un auditeur indifférent, on ne le prie pas de rester : il part aussi, avec les chasseurs et leurs chiens. Arrivés à un carrefour, ils se séparent. Lundstedt est seul. Le soleil se couche : à travers les sapins, on croirait, sur la mer embrasée, voir courir des flammes qui peu à peu s'éteignent...

Après avoir déposé le courrier au presbytère, Lundstedt rentre chez lui, dans sa maison vide. L'affreuse solitude lui pèse horriblement. Il allume sa chandelle et la pose sur la table, à côté d'un verre de lait qui monte la garde auprès d'un pain de seigle. Avec quelle désolation il considère la clarté fumeuse qui lutte contre les ténèbres, essayant de répandre un peu de lumière sur les murailles! Et le papier en est si laid! Les meubles défient tout espoir de se transformer à sa fantaisie, quelque effort qu'il fasse. Et puis, ce soir, il ne peut rêver. Il tente d'occuper son esprit de choses plaisantes, de choses qu'il

désire; mais ses pensées ne vont pas où il veut : elles s'en retournent là-bas, derrière la lande, vers le petit château enchanté où, d'un seul coup, il a senti le changement qui pouvait s'opérer dans sa vie. Car il a vu dans les yeux de la demoiselle qu'elle ne l'eût pas dédaigné, qu'elle était même bien capable de s'emparer de lui presque malgré lui, — et qu'adviendrait-il? Il ne s'agirait plus de rêver! Il lui faudrait peut-être pêcher, aller en bateau chez les paysans et tous les gens de l'archipel quêter sa dîme, — une livre de beurre par-ci, un boisseau de sardines par-là, de la paille chez cet autre; — il lui faudrait encore acheter une vache, avoir une bonne, bêcher le jardin et ne plus jamais jouer de l'orgue en semaine.

Non! plutôt la liberté et le rêve, pétrir et modifier toute la création au gré de sa fantaisie, satisfaire toutes ses lubies, tous ses caprices, ne pas subir de joug, ne pas être mécontent de son sort, ne jamais envier personne, ne rien avoir qu'on dût craindre de perdre!... Plutôt posséder Angelica éternellement que la demoiselle du château pour la vie!...

Sur cette décision, Lundstedt s'apprête à dormir et à rêver, bien qu'il préfère de beaucoup rêver éveillé, pouvant ainsi rêver tout ce qu'il veut.

VII

Alrik Lundstedt est né dans une île de la côte, devant le fjord de Myssingen. Son père était tenancier d'un paysan de Norrœn. L'île est si petite qu'on peut en faire le tour en quinze minutes. Quelques douzaines de pins et de trembles en forment toute la végétation; à leur ombre, pousse une herbe maigre. La maisonnette, à vrai dire, était un grand hangar qu'on rafistolait avec des débris d'épaves à mesure qu'il se détériorait; dans une sorte de caverne creusée à même le sol, la famille élevait une vache et un mouton. On nourrissait la vache avec l'herbe qui pousse à l'ombre des pins et la mousse des rochers; le mouton, avec le feuillage des trembles; — quand le feuillage manquait, il mangeait des têtes de sardines

salées. — On secouait les touffes de mousse afin d'en recueillir l'humus et de s'en servir pour le plant des pommes de terre; on ajoutait du sable, et on fumait le tout avec des algues marines. On employait le fumier des animaux à la culture de choux, de navets et d'herbes diverses.

Le tenancier s'était marié de bonne heure; il avait eu six enfants, de sorte que bientôt on s'était trouvé trop à l'étroit. Il en était résulté des querelles, des jalousies, des paroles aigres, la famine et une irréparable discorde. On volait les voisins et l'on se volait entre soi; comme le renard, on allait à l'écart manger le fruit de ses larcins. On braconnait en mer, on dénichait les nids, on vidait les filets des pêcheurs, on pratiquait des coupes de bois, on récoltait l'herbe d'autrui, on posait des pièges en temps prohibé et, dans les naufrages, on participait au sauvetage des cargaisons sans y être invité. L'isolement, les disputes, l'envie, rendaient impossible toute conversation : chacun avait peur de trahir ses plans, de divulguer ses ruses par quelque imprudence de parole. Alrik, le plus jeune, était par conséquent le plus faible, le plus mal partagé; c'était l'intérêt de tous de ne point lui apprendre à s'exprimer ni à se procurer sa subsistance.

Lorsque mourut la mère, — on prétendait qu'elle avait été assommée pendant un hiver rigoureux où le poisson manquait, — toute cuisine cessa au logis : les sœurs s'enfuirent, on ne sut jamais où, les frères aussi, et Alrik fut bientôt seul en présence du vieux qui ne parlait plus. C'est à dater de ce moment qu'il prit l'habitude de se distraire sans jouets, car il n'en avait jamais vu, sans camarades, ne connaissant de jeux d'aucune sorte. L'éternelle monotonie de la mer, l'eau bleue, le ciel bleu, ou l'eau grise, le ciel gris, les mouettes, les hirondelles de mer, les macreuses, c'était tout ce qui s'offrait à ses regards, tout ce qui pouvait satisfaire leur instinct. Quand cela ne suffit plus à sa curiosité, son œil inventa, déforma, combina. Son oreille, n'entendant que le murmure ou le grondement du vent et des vagues et les cris des oiseaux, inassouvie, se mit à écouter les mouvements de son être, s'exaspéra, et finit par ouïr des sons là où régnait le silence : il entendait courir son sang, se tendre ses nerfs, craquer ses muscles. De mois en mois, augmenta le nombre des

bruits perçus. Et ainsi travaillaient tous les sens au service de l'imagination.

Il était indispensable pour la paix d'Alrik Lundstedt qu'il oubliât le mystère de cet hiver rigoureux pendant lequel sa mère, un jour, était morte tragiquement. Pour que la morte ne pût ressusciter dans son esprit tourmenté, il fallait qu'il l'enterrât tout au fond de sa mémoire, sous une couche épaisse de souvenirs. Mais, dans l'uniformité d'une existence dépourvue d'événements, les matériaux lui manquaient : il dut fabriquer des événements imaginaires, se créer des impressions illusoires, pour accumuler tout cela sur la fosse où il s'efforçait de faire disparaître le cadavre. Une impression qu'il s'était imposée, au bout de quelque temps, devenait-elle comme le souvenir d'une chose qui avait été, vite il ajoutait une pierre sur la sépulture de la morte, qui ne devait pas ressusciter. C'est par ce besoin de confondre le rêve et la réalité qu'était née chez Alrik la faculté de se tromper lui-même : il ne fallait pas que des réalités vinssent lui rappeler la réalité terrible. Dans la crainte que ce crime ne se découvrît enfin et qu'on ne le lui reprochât comme s'il l'eût commis de ses propres mains, il avait évité de se faire des ennemis ou même de mécontenter les gens, de critiquer leurs actes. Dans cette crainte encore, il avait cessé de parler, avait remplacé le langage par une mimique attentive : il donnait ainsi à son prochain l'illusion qu'il participait et comprenait, qu'il était un camarade sympathisant et communicatif. Son besoin d'épancher ses sentiments, il le satisfaisait dans la musique, pouvant par ce moyen se raconter son histoire sans que personne sût ce qu'il disait, ou même eût le soupçon qu'il portait un secret dans son âme...

Aux yeux de tous, à présent, Alrik est un peu fou; il ne se donne aucune peine pour les dissuader de cette opinion. A l'école, tout juste fréquentée par une douzaine d'enfants, et de façon très irrégulière, tant les moyens de communication sont imparfaits, il n'est pas nécessaire qu'il prenne la chose trop à cœur, il n'y a rien là qui doive l'inquiéter; enfin, il a l'orgue, où il peut jouer et exprimer tout ce que bon lui semble.

Cependant son entrevue avec la demoiselle du château vient troubler désagréablement ses rêves. Cet événement fortuit, en apparence peu important, a évoqué toute la misère

dont il a été autrefois le témoin et la victime : il a revu, au fond de la fosse où il l'avait enfoui sous un amas de souvenirs, le cadavre de sa mère et son crâne fendu par le coup de la pique à glace... Comment rêver, maintenant que tout cela surgit dans sa mémoire?

VIII

Les choses reprennent leurs dimensions. L'orgue n'a plus que ses deux jeux, le clavier ne dépasse plus un mètre de largeur, les tuyaux grincent et toussent, le miroir ne réfléchit plus que l'église grossièrement parée, ressemblant à un magasin d'accessoires. L'école n'est plus peuplée de Bas-de-cuir, ni de Tueurs-de-daims; Alrik n'a plus sous les yeux que des enfants de pêcheurs, morveux et couverts de gourmes; la plage est un dépotoir et les nuages qu'il suivait si attentivement ne sont plus que des vapeurs d'eau sans prestige, telles qu'on les décrit dans l'histoire naturelle. Tout est lourd, gris et triste. Le conjurateur, qui avait pu insuffler une vie extravagante à toutes ces choses petites, ennuyeuses et monotones, n'est plus qu'un simple organiste et maître d'école. Et il va jeûner pendant l'hiver, s'il ne pêche pas, s'il ne bêche pas la terre, s'il ne recueille pas sa dîme, s'il ne s'occupe pas de lui-même... Il songe alors à ce qu'aurait pu être sa vie s'il n'avait point donné son argent à son père, s'il avait passé l'examen de directeur, s'il s'était soucié de ses intérêts... En vain tâche-t-il de s'habituer à l'idée que les choses s'amélioreront, qu'il oubliera de nouveau, qu'il enfouira encore une fois la morte, que les rêves reviendront... Au lieu des rêves, ce sont des réflexions dissolvantes qui l'assaillent; sous ses pensées, le voile dont il s'efforce d'envelopper le passé se déchire. Son humeur égale et calme s'altère et voici que lui succède un perpétuel mécontentement de tout.

Le samedi suivant, en allant au château chercher le courrier, il se rend tout à fait compte du changement qui s'est opéré en lui. Comme la fois précédente, il s'arrête devant les platanes et regarde : où sont les nez qu'il y avait vus? Quoi!

il a pu s'imaginer cela?... N'était-ce pas tout au plus digne d'un enfant?... Puis il arrive devant l'habitation : non seulement ce n'est pas un château enchanté, mais ce n'est même pas un château. Qu'est-ce donc qu'un château enchanté? Un château plein de fées. Mais les fées, c'est des inventions pour amuser les enfants; ça n'existe pas, les fées : sans quoi, on en trouverait la description dans l'histoire naturelle... On l'introduit dans la salle des Chevaliers et, tandis qu'il attend, lui revient à l'esprit le discours de l'intendant. Mais non, les hommes n'étaient pas plus grands au XVIe siècle qu'au XVIIe, ni au XVIIe plus grands qu'aujourd'hui : ici est accroché Charles X, petit et gros, et là le frêle Charles XI. Les longues chevelures n'étaient que des perruques, et tous ces guerriers n'étaient pas des héros parce qu'ils portaient cuirasse : c'était l'uniforme du temps, — et ils seraient aujourd'hui, ces guerriers, des capitaines ou des majors, avec l'espoir d'un bureau de poste à leur retraite. — Les meubles ne diminuent pas de taille, mais, dans cette vaste salle, ils lui paraissent moins grands. Et le reste donc! Horn, Linné, Alstrœmer, dont il connaît la biographie et les œuvres, n'étaient pas de moindres intelligences qu'Oxenstjerna, Kœnigsmark et Rudbek, lequel était fou.

Mademoiselle Béate entre, s'assied, engage la conversation. Lundstedt observe qu'elle ressemble à quelqu'une de ces dames de la rue des Prêtres Allemands, qu'il avait prises pour des femmes de hauts bourgeois et qui n'étaient autres — Lindborn le lui a dit — que des courtisanes. Pourquoi n'a-t-il pas fait cette remarque plus tôt? Pourquoi ne s'est-il pas souvenu de ces dames, la première fois qu'il a vu la vieille fille? C'est peut-être qu'il n'a pas voulu s'en souvenir...

Mademoiselle Béate lui demande d'abord des nouvelles du pasteur; ensuite elle en médit, et Alrik, à sa honte, s'aperçoit que ça ne lui est pas désagréable. Elle l'interroge sur son sort, veut savoir s'il en est satisfait, s'il aime la musique : en retour, il lui demande des nouvelles de l'intendant et si les propriétaires de la maison viendront pendant l'été, — ce dont il se soucie fort peu. — Alors, ce sont des confidences : — l'intendant est un vieux sous-officier méchant qui néglige la propriété et vide les caves, les propriétaires sont ruinés;

elle-même, d'un jour à l'autre, peut se trouver sur la route, — mais elle sait faire de bonne cuisine, elle sait tenir un ménage et elle adore les enfants.

Dès que Lundstedt a reçu le courrier, il reprend le chemin de l'église et traverse la lande, abattu et soucieux; toutefois un peu de lumière s'est répandu dans son esprit. Bien qu'il soit malheureux de ne plus pouvoir rêver, la pensée accablante d'un crime qu'il a laissé commettre s'allège un peu à l'idée que d'autres aussi ont leurs fautes. Tous, l'intendant, mademoiselle Béate, les châtelains, le pasteur ont leur coin secret où ils cachent des cadavres qu'ils recouvrent de mensonges, qu'ils dissimulent sous des fleurs, sous des rubans, sous de belles épitaphes, comme les cadavres en putréfaction des tombes que l'on soigne, que l'on arrose et que l'on nettoie tous les dimanches. Ce serait donc vrai, ce qu'on dit à l'église, — que nous sommes tous des pécheurs, nés dans le péché, et que nous péchons tous les jours de notre vie?... Il n'y a donc rien de beau, rien de bon sur la terre, et tout n'est que faux-semblant et maquillage?... Mais s'il en est ainsi, pourquoi les hommes se révoltent-ils lorsqu'un homme affecte de croire les propres paroles de Dieu, prétend qu'il n'y a pas d'innocents, que nul n'est pur, que nul n'est saint? Ne croient-ils pas eux-mêmes ce qu'ils disent, quand ils récitent leur *Confiteor* ou quand le pasteur le récite en leur nom, tandis qu'ils se prosternent, eux, et qu'ils sourient peut-être de lui faire dire des choses qu'ils ne voudraient jamais avouer eux-mêmes? Est-ce une façon de masquer la vérité, de l'atténuer? Sinon, pourquoi ne s'avancent-ils pas, eux et elles, jusqu'au pied de l'autel de Dieu et ne se confessent-ils pas, à haute voix, le front nu, sans rire, d'avoir volé de l'or, d'avoir échappé à la prison par un horrible mensonge, d'avoir falsifié les comptes de la commune, au lieu de laisser dire à ce pauvre diable de pasteur, debout et solitaire : « Moi, pauvre pécheur » ?... Mais, si le pasteur disait : « Toi, André! toi, Catherine! tu as fait ceci et cela », ne se fâcheraient-ils pas et ne crieraient-ils pas qu'il ment, même alors qu'il dirait l'exacte vérité?...

Mais les autres lui importent peu; il traîne son secret et veut s'en délivrer : il ira directement chez le pasteur, lui racontera les choses comme elles se sont passées.

Il suit le chemin qui contourne la baie; le soleil couchant brille entre les arbres, teignant l'écorce des bouleaux en rose et celle des pins en rouge feu, de sorte que le petit bois est comme un brasier. Arrivé à la barrière du presbytère, il s'arrête, indécis à la vue du spectacle qu'il a devant les yeux et qu'encadrent les haies de lilas dressées à droite et à gauche de la fontaine. Sous le tilleul, autour duquel bourdonnent des abeilles et des frelons, le pasteur est assis, fumant une pipe de porcelaine où est peinte une tête de cerf. Le visage du vieillard semble terreux sous les longs cheveux blancs, aussi blancs que les eupatoires du massif; sa fumée monte toute droite dans l'air sans vent. Près de lui est sa femme, qui repasse des rabats : la planche est posée sur un dos de chaise et sur la niche du chien.

Le pasteur ouvre la sacoche avec sa clef particulière et en tire des mandements, *la Sentinelle* et *le Journal du diocèse*. Il décachète ses lettres et lit en parlant :

— Le vieux fermier de Svartnœs est perdu... Encore de l'arsenic, comme toujours!... Et perdu aussi l'enfant qui demeurait chez Storvikarl... Avez-vous jamais vu paroisse pareille?

A quoi répond la pastoresse, en crachant sur son fer :

— Est-ce la peine d'en parler?... Chez nous, en Scanie, les vieux finissent toujours dans la marnière.

— Qu'y faire?... Mais il paraît aussi que vous meniez, dans votre île, une existence de bandits, n'est-ce pas, Lundstedt?... Pendant longtemps, il a couru sur votre compte de terribles histoires, dites?

Lundstedt devient tout blême, une sueur froide lui coule sur tout le corps.

— Pardon, monsieur le pasteur, mais permettez-moi de vous dire deux mots en particulier, — fait-il péniblement.

Le pasteur suppose qu'il s'agit d'une question d'argent : il prie l'instituteur d'entrer dans son cabinet.

— Eh bien! de quoi s'agit-il?

— Vous savez tout, monsieur le pasteur!

— Que voulez-vous dire?

— Oui... ce qui s'est passé dans l'île...

— Non, je ne sais rien : j'ai entendu des racontars... Du

reste, il y a plus de dix ans de cela... Est-ce que vous avez pris part, Lundstedt, à la mort de la vieille?

— J'étais là... mais je n'ai rien fait.

— Oui, il paraît que vous avez vécu Dieu sait comme!... Je ne veux rien savoir, ne pouvant rien y faire : tâchez seulement de vous mettre en paix avec votre conscience.

— Oui, c'est la paix que je cherche, mais que je ne trouve pas... Qui me la donnera?

— Vous savez bien que le Seigneur a souffert et est mort pour les péchés des autres...

— Il ne peut pardonner cela.

— Il ne peut?... Je vous dis qu'il peut tout. N'a-t-il pas, sur la croix, pardonné au larron?... Allons, ne vous abandonnez pas à vos idées noires; soyez un homme, et venez boire un grog avec moi.

Puis, quand le grog est bu :

— Écoutez, Lundstedt, — dit le pasteur, — la soirée est belle, et j'ai une lettre pour le gardien du phare : ne voudriez-vous pas prendre une barque et la lui porter?

Lundstedt le veut, avec d'autant plus d'aise qu'il se sent une dette de reconnaissance envers le pasteur, lequel vient de libérer son âme. Il s'incline devant la pastoresse, soulève sa casquette et descend vers la barque.

Le soleil est couché. Le fjord luit comme de l'acier; le phare jette jusque sur le rivage un tapis de douce lumière long d'un mille. Dans le vaste et profond silence, le rameur n'entend que le clapotement de ses avirons. Il peut, sans être dérangé, songer à ce qui vient de se passer.

Tout sera pardonné!... Que c'est donc simple et beau! Quelle admirable religion! Est-ce étonnant, après cela, qu'on la considère comme la plus haute de toutes celles connues? Les larrons, les bandits entrent au paradis; mais, alors, les irréprochables, les obéissants, les fidèles, vont-ils en enfer?... Voilà, il suffit d'avoir la foi!... Lundstedt a quelque peine à le croire, car la loi civile punit les voleurs et récompense les honnêtes gens. Mais il faut qu'il le croie, c'est son intérêt personnel : sinon, il ne trouvera jamais la paix... Le croire! est-ce donc impossible? S'il ne peut le croire aujourd'hui, il le croira demain, dans huit jours, dans un mois... Ne peut-il arriver à le croire, lui

qui, auparavant, croyait tout ce qu'il voulait, — que les bottes de seigle étaient des soldats, que les fils télégraphiques étaient des cordes de violon, que l'orgue était une grotte de stalactites, qu'une jeune fille inconnue était sa femme, qu'il possédait des bagues restées à l'étalage du joaillier, que la vieille fille du château avait six bouteilles pour tire-bouchons aux tempes?... L'avait-il bien cru? Il avait cru qu'il le croyait : il avait si vivement désiré le croire, pour écarter le souvenir du crime qui pesait sur tous les siens et sur lui-même!... Pourquoi ne peut-il pas croire, à cette heure, que Dieu lui a pardonné, puisque le pasteur le lui a affirmé et que c'est écrit dans la Bible, et qu'il désire le croire, et qu'il lui faut le croire pour avoir la paix?...

Ah! s'il pouvait se figurer cela d'une façon palpable!... Mais ce n'est pas un objet matériel, on ne peut qu'y penser, que le méditer et se le répéter... Non, il faut qu'ici quelque chose de nouveau et de réel vienne s'interposer : et il retrouvera le don de rêver et le bonheur reviendra...

C'est accompagné de ces réflexions que Lundstedt est arrivé au milieu du fjord. Il lâche ses rames pour s'essuyer le front, et, quand tout bruit s'est tu autour du bateau, il distingue une voix de jeune fille qui vient du phare. A cause de la distance, et dans cet air raréfié, les sons ne parviennent pas jusqu'à lui très purs, mais ils s'harmonisent à peu près tout de même; ils sont vagues et prolongés, comme d'une harpe éolienne.

Lundstedt écoute et se demande quelle impression il doit faire, dans son bateau, vu du phare où est la chanteuse. Puis il se demande comment elle est, qui elle est, quel âge elle a, si elle porte corset, si ses mains sont blanches et comment elle se nomme... A cette dernière pensée, un large sourire illumine son visage pour la première fois de la semaine, et, tout bas, il prononce le nom d'Angelica...

Certainement, c'est Angelica, emprisonnée là-bas, dans la tour, et qui allume un feu en signe de détresse; et lui est Alrik, corégent d'Erik, qui accourt pour la délivrer : dans sa poche, il a le sauf-conduit, la grâce et la dispense du pape qui autorise les corégents à se marier avec des princesses prisonnières... Et, pour s'annoncer en vrai chevalier, il se lève et,

de sa voix de baryton, il chante, comme il a entendu chanter tant de fois le célèbre Gunther, mais en s'accompagnant sur l'écope :

Sois sans crainte, suis-moi dans mon château...

Le phare clignote malicieusement. Alrik n'aperçoit pas encore la chanteuse qui, cependant, répond à l'ensorceleuse romance dès que le bruit de celle-ci a fini de s'éteindre au loin. entre les îles. Elle chante :

La jeune sirène se promenait par un beau soir...

Il écoute debout, la casquette à la main, comme lorsqu'on écoute le chant national, et il rêve. Le phare, tout blanc, mince au sommet et s'élargissant vers la base en jupe de femme, c'est la sirène à l'œil de feu. La jeune fille qui l'attire par ses chants n'est autre, sans doute, que la grande Marie, de Bernhardsberg, qui lui a souri plus d'une fois; — mais non, cela ne doit pas être, il faut absolument que cette voix appartienne à quelque naïade qu'il veut aimer et caresser de loin, sans la voir, sans être vu d'elle, en chantant, sous le manteau rose, ourlé d'or pâle, de cette nuit d'été... Alrik chante alors les premières mesures du duo :

Entendez-vous comme le vent murmure doucement?...

Lorsqu'il a indiqué le ton, il prête l'oreille, et, dès qu'il entend la voix de la jeune fille entonner la romance, il commence la seconde partie. Et les sons s'entrelacent comme des faveurs qu'on tresse, ils se baisent dans l'air et s'embrassent sur l'eau; après les dernières paroles : « Le chant et l'amour descendent du ciel sur la terre », il voit les deux notes finales se becqueter comme des tourterelles et, au même instant, tomber du zénith une étoile qui, dans l'air, dessine une croche avec sa longue queue : et il lui semble qu'elle jaillit de la bouche de la chanteuse, et il ouvre la sienne comme pour la saisir entre ses lèvres... Mais le bateau penche de côté, Lundstedt s'affale sur la banquette. Ensuite il reprend les rames, fait sortir de l'eau les palettes comme une paire d'ailes et vole vers l'île du phare : il y trouve la fille du gardien, avec laquelle il vient de chanter.

Le père étant en mer, il lui remet la lettre à elle; — il la lui remet durant deux grandes heures, trop courtes à son gré, assez longues néanmoins pour pénétrer — tout en buvant le café sous la vérandah avec la chanteuse et sa mère et en décrivant l'Opéra de Stockholm et l'orgue de l'église Jacob — pour pénétrer dans un cœur bien gardé jusqu'alors et laisser entrevoir à la naïade prisonnière le chemin de la liberté...

IX

Alrik a recouvré la paix et le don d'illusion; il joue maintenant à son jeu le plus cher avec de vrais jouets, et chaque jour apporte une pierre de plus sur le sépulcre de la morte, qui ne pourra jamais ressusciter, maintenant qu'il a dans sa maison une jeune Face-Pâle.

Il a bêché sa terre et planté au soleil, posé des filets qu'il visite par tous les temps. Aussi a-t-il le teint cuivré : il aime à se surnommer le Peau-Rouge. Au seuil de son wigwam, il fume son calumet, en remerciant le Grand-Esprit de lui avoir donné la Souris-Blanche. Mais, quand la Souris-Blanche est lunatique, elle prétend que le bonheur n'est pas complet, puisque le guérisseur occupé à fumer sa pipe de porcelaine sous le tilleul du presbytère ne veut pas manger à la même table et du même plat. Alors le Peau-Rouge, en mots sages, parle d'un chevreau qui va naître et qui sera, lui aussi, un grand guérisseur, un jour, et, comme l'autre, s'assiéra sous le tilleul, tandis qu'une seconde Souris-Blanche repassera ses rabats; et on allumera le calumet de paix, et lui, qui pêche aujourd'hui dans les eaux profondes, devenu le « vieux », suspendra ses mocassins usés sur la haie et sera invité à manger le pemmican. D'ailleurs, le Peau-Rouge ne doit-il pas la paix au pasteur qui lui apprit à connaître le Christ blanc?

Quand il a parlé et que la Face-Pâle veut répondre, il lui demande de chanter plutôt. Mais, comme sa voix est fausse, il se persuade qu'elle chante dans une tonalité mixolydique, il suppose même qu'elle a trouvé les demi-tons qui manquent entre le *mi* et le *fa* et entre le *si* et l'*ut*, — car elle est la plus extraordinaire entre les femmes de la tribu, comme elle

en est la plus belle et la meilleure. De nouveau, grâce à elle, le voilà magicien et créateur de sortilège : il peut, quand il le veut, changer en brochet de la morue salée, de la graisse rance en beurre exquis; il peut cueillir des figues sur ses chardons, du raisin sur ses ronces; de son chapeau, il tire tout ce qu'il veut, excepté des malheurs; il peut avaler des humiliations grandes comme des sabres de cavalerie; il pourrait, si c'était nécessaire, manger le feu de l'enfer lui-même et ensuite tirer de sa bouche les plus jolis rubans de soie, dont il tisserait des draps de pourpre et de brocart... Ah! quel magicien!...

Quant au Vieux-Castor, il s'en est allé vers des territoires de chasse plus avantageux, emportant le secret avec lui, dans les profondeurs, sous l'argile rouge, où il dort, à l'est du soleil et à l'ouest de la lune.

*
* *

C'était à peu près de cette façon que le sacristain de Ronœ avait l'habitude de raconter son histoire lorsqu'un yacht de plaisance venait se perdre dans ces eaux perdues, et qu'on lui avait offert quelques verres d'eau-de-vie en le priant d'indiquer les bons endroits où se cachent les plus fins poissons... Qu'y avait-il de vrai là dedans? On ne le sut jamais, car il mentait à chaque phrase. Et pourquoi vivait-il dans la solitude et la misère? Les voisins prétendaient qu'il n'avait jamais été à l'Académie de musique, qu'il n'avait jamais connu ses père et mère, qu'il n'avait jamais été marié... Mais cela pouvait aussi être un mensonge, car c'était un pays de menteurs...

Ils étaient si singuliers, là-bas, sur la côte! Ils voyaient de grands serpents de mer, ils croyaient aux lutins, allaient rarement à l'église, plaçaient des pièces de monnaie sous les pierres, ensorcelaient les fusils et pouvaient toutes sortes de maléfices. Mais le plus grand sorcier était encore le sacristain de Ronœ.

AUGUSTE STRINDBERG

(Traduit du suédois par W. MOLARD et J. LECLERCQ.)

LES
EMPLOIS INDUSTRIELS
DE L'ALCOOL

L'agriculture française, prête à fournir autant d'alcool que la consommation en exigera, attend du développement de cette production des compensations aux conséquences fâcheuses de la crise betteravière et de la crise viticole ; d'autre part la consommation n'attend que certains encouragements pour absorber des quantités de plus en plus considérables d'alcool dénaturé. Mais la consommation et la production de l'alcool se connaissent mal ; elles ignorent leurs besoins et leurs ressources. L'œuvre de la Commission parlementaire, présidée par M. Ribot, a défini leurs desiderata respectifs.

L'industrie chimique fait, depuis longtemps, usage de l'alcool, mais cet usage s'est beaucoup développé récemment. Dans certains produits (éther, chloroforme, chloral, vinaigres), l'alcool entre comme matière première ; dans d'autres (parfums, vernis, collodions, produits pharmaceutiques), il est le véhicule permanent ; dans un troisième groupe (explosifs, couleurs d'aniline, alcaloïdes, celluloïdes, soie artificielle), on l'emploie comme véhicule momentané. Sur les 593 000 hectolitres d'alcool dénaturé que consomma la France en 1907 (il faut y joindre 50 000 hectolitres convertis en vinaigre, ce qui

porte la consommation par tête à 1 litre 62), 192 000 hectolitres furent absorbés par l'industrie. La fabrication des éthers et poudres prend environ 80 000 hectolitres; la soie artificielle 45 000 hectolitres; les vernis 13 000 hectolitres; les celluloïdes, phibrolithoïdes 17 000, etc., pour ne citer que les principaux [1]. Ces produits tiennent donc une place importante dans les utilisations industrielles de l'alcool; cette place pourra s'accroître puisque nous sommes tributaires de l'étranger pour une quantité de produits à base d'alcool que l'on peut évaluer annuellement à 78 000 kilogrammes en chiffres ronds. La quantité d'alcool employée aux mêmes usages s'élève, en Allemagne, à 268 000 hectolitres (plus 170 000 hectolitres convertis en vinaigres). Cet écart avec la consommation française tient aux progrès de la chimie allemande, contre laquelle nous avons tant de mal à lutter, et que favorise le renouvellement continuel des méthodes et l'union intime des savants et des usiniers [2]. Comment pourrions-nous donc reprendre sur l'Allemagne un peu de l'avance qu'elle a conquise dans ce domaine? C'est ce que vont nous dire les représentants de deux des industries qui emploient de l'alcool : la soie artificielle à base de cellulose nitrée et la parfumerie [3].

On peut évaluer à 1 600 000 kilogrammes les quantités de soie artificielle fabriquées dans le monde. Sur cette quantité, la France ne livre que 300 000 kilogrammes. Pourquoi? Parce qu'il faut 12 litres d'alcool pour fabriquer 1 kilogramme de soie artificielle, et que les prix actuels de l'éther et de l'alcool en France mettent la fabrication française en état d'infériorité de 2 francs par kilogramme sur ses concurrents, Allemands et Autrichiens, que favorisent des primes à l'exportation. Pour remédier à cette infériorité, nos fabricants de soie artificielle, qui ont besoin d'un million de kilogrammes d'éther annuellement en demandent 600 000 kilogrammes à l'Autriche.

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Procès-verbaux des dépositions, présentés par M. Ribot. Chambre des députés. Session extraordinaire de 1907, n° 1346. — Audition de M. Voituriez, président de la Chambre syndicale des dénaturateurs d'alcool, pp. 96 et suiv.

2. Cf. l'intéressant ouvrage de M. Georges Blondel, *L'Éducation économique du peuple allemand*, préface p. XXIII, pp. 8, 20.

3. *Enquête.* Auditions de MM. Douge (p. 53), Besson (p. 99) et Baube (p. 56).

Il faut approximativement un volume d'alcool double du poids d'éther à fabriquer, soit 2 litres d'alcool environ, pour faire 1 kilogramme d'éther. Cela ne fait donc que 44 francs ou 46 francs pour l'alcool employé. Nous devons ajouter le droit de douane (30 francs par 100 kil.) et les frais de transport, 7 à 8 francs environ, ce qui fait au total 82 ou 84 francs comme prix de revient, auquel il convient d'ajouter le bénéfice que prend le fabricant d'éther.

Nous avions à ce moment-là (début de 1907) des éthers à 95 ou 96 francs, rendus à nos usines, tous frais et droits compris, alors qu'ils nous auraient coûté en France 110 à 115 francs, en cotant le prix de l'alcool à 48 francs, qui était celui pratiqué à l'époque. Comme frais de transport, *cela nous coûte moins cher pour le faire venir d'Autriche à Besançon que de certaines contrées de la France.*

Lorsque nous avons dû passer des marchés à l'Étranger, nous avions fait des propositions à MM. les fabricants français, mais entre les deux propositions il y avait un écart de 12 francs. Outre les frais de transport, il y a le droit de fabrication et de dénaturation qui n'existe pas à l'Étranger [1].

L'État français, lui-même, tient compte de cette situation lorsqu'il a des marchés à passer. Les services de l'artillerie absorbent beaucoup d'alcool : 6 à 7 hectolitres pour 1 000 kilogrammes de poudre à la nitro-cellulose. Si l'alcool et l'éther sont trop chers, l'État agit comme un simple particulier. Il y a trois ans, lors de la question du Maroc, il fallait un supplément d'éther et le Ministère de la Guerre sachant que l'industrie française n'était pas en mesure de le fournir dans des conditions favorables s'adressa à l'industrie allemande. Grâce aux primes que paye l'Allemagne, c'est chez elle que nous avons pu avoir à meilleur compte l'éther destiné à fabriquer nos munitions [2].

Il serait donc fort important pour nous de pouvoir obtenir l'éther à plus bas prix ; outre la soie artificielle, les poudres, le collodion et autres produits, il y a toute la gamme considérable des produits chimiques à base d'alcool, et dont la fabrication n'existe pour ainsi dire pas en France, parce que la lutte

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Besson, administrateur de la Société anonyme pour la fabrication de la soie de Chardonnet à Besançon, p. 100.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Voituriez, président de la Chambre syndicale des dénaturateurs d'alcool, p. 97.

avec l'étranger n'est pas possible[1]. Fabricants de soie artificielle et fabricants d'éther sont d'accord pour demander que l'on égalise leurs chances. Ils réclament l'exonération du droit de fabrication qui ne pesait pas sur eux avant la loi de finances de 1901 et qui sert à rembourser le coût de la dénaturation des alcools de chauffage et d'éclairage.

Nous demandons à avoir le même avantage que l'alcool destiné aux automobiles, ou bénéficier d'une prime d'exportation, puisque nous exportons 12 litres d'alcool par chaque kilogramme de soie Chardonnet passant la frontière.

L'alcool employé dans notre industrie n'étant utilisé que comme véhicule momentané de fabrication, est totalement détruit, perdu et pas une goutte des 12 litres nécessaires pour fabriquer un kilogramme de soie artificielle par le procédé Chardonnet ne peut être récupérée[2].

Les fabricants paient actuellement 1 fr. 05 par hectolitre d'alcool dont 0 fr. 25 pour droit de statistique et 0 fr. 80 pour frais de surveillance. Ils préféreraient que ce droit fût perçu pour chaque opération, quelle que soit la quantité d'alcool à dénaturer chaque fois, et prendre à leur charge les frais de dénaturation, qui ne sont pas énormes et les émoluments des employés chargés de la surveillance[3].

Les parfumeurs, de leur côté, se plaignent des formalités de dénaturation. Le dénaturant général est un mélange de 100 litres d'alcool à 90°, de 10 litres de méthylène et de un demi-litre de benzine. Mais lorsque l'alcool est destiné à être incorporé à d'autres produits, auxquels pourrait nuire la présence du méthylène, l'administration admet une quantité d'autres substances dénaturantes. Pour les éthers simples, par exemple, c'est un mélange de 10 p. 100 de résidus d'éther et de 10 à 20 p. 100 d'acide sulfurique. La dénaturation se fait à l'usine même, sous les yeux des employés de la Régie, et l'alcool ne sort de l'usine qu'incorporé dans un produit achevé.

Les parfumeurs n'ont pas le droit de dénaturer, eux-mêmes.

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Voituriez, p. 99.

2. *Id.* Audition de M. Besson, p. 101.

3. *Id., ibid.*, p. 100.

Quelques facilités leur ont été retirées à la suite de certains abus. De plus, ils ne bénéficient d'aucune exemption de droits : ils doivent payer sur l'alcool le droit de consommation de 220 francs sans compter les droits d'octroi souvent fort élevés (390 francs à Levallois, 416 francs à Saint-Denis, Pantin). Déjà ils paient des droits de douane considérables sur certaines matières premières. Enfin la fabrication donne lieu à des pertes d'alcool dont il n'est pas tenu compte à l'exportation.

Notre industrie de la parfumerie, qui tient une place considérable dans notre production, est donc fort gênée. L'industrie allemande ne connaît pas ces entraves. Elle trouve les matières premières à bon compte, et ne paie aucun droit pour l'alcool. Sur la taxe de distillation, l'alcool bénéficie par 100 hectolitres exportés d'une prime indirecte de 6 marks; l'alcool consigné en entrepôt, dès sa fabrication, est complètement exonéré; si les droits ont été acquittés avant la mise en entrepôt, l'alcool bénéficie d'un drawback de 86 marks. Pour cette raison, plusieurs de nos parfumeurs ont trouvé avantageux d'installer des usines à Colmar, Mulhouse, Francfort et Cologne.

A l'exemple de l'Allemagne, il nous faudrait consentir aux parfumeurs des exemptions d'impôts et des facilités, dont profiteraient les distillateurs et l'agriculture, non pas seulement l'agriculture du nord, productrice de betteraves et de grains, mais aussi la culture des plantes à essence dont vivent presque exclusivement les Alpes-Maritimes, le Var et la Drôme. Sans s'engager dans la voie difficile et dangereuse des contre-primes ou des dénonciations par voie diplomatique des primes étrangères, que l'on a préconisée à tort au *Deuxième Congrès des emplois industriels de l'alcool* (novembre 1907)[1], il faudrait permettre aux industriels de la parfumerie de dénaturer eux-mêmes et exonérer de tout droit l'alcool qu'ils utilisent. On demande à l'administration de faire reviser toutes les formules anciennes de dénaturants, et l'on exprime le vœu, lorsqu'une industrie nouvelle se fonde pour employer l'alcool et qu'elle réclame un dénaturant, que le Comité des arts et manufactures, chargé de donner toutes les formules, se préoccupe suffisamment des nécessités industrielles et du travail à accomplir. Les

1. Rapport de M. Dabat, directeur au Ministère de l'Agriculture, pp. 185 et suiv.

parfumeurs ont longtemps cherché un dénaturant approprié qui donnât toute satisfaction aux exigences de la Régie. Le syndicat de la parfumerie avait organisé un concours avec un prix de 50 000 francs. Le prix n'a jamais été attribué. Mais les intéressés pensent déjà que nombre de parfums dénaturent suffisamment l'alcool pour en rendre à jamais impossible l'emploi alimentaire, tel le musc artificiel, naguère extrêmement cher, et aujourd'hui tombé dans le domaine public : une quantité infinitésimale de ce produit rend l'alcool impossible à renaturer. L'expérience serait, dans tous les cas, intéressante à tenter [1]. La dénaturation se ferait à l'usine même, dans une usine « cadenassée », comme en Allemagne, c'est-à-dire dont les issues sont gardées par les employés du fisc qui n'y laissent rien entrer ou sortir sans contrôle, et où l'alcool entrerait en franchise de tout droit de consommation et d'octroi, comme l'alcool de chauffage et d'éclairage : à la sortie, les agents du fisc vérifieraient si les produits sont réellement achevés sans trace d'alcool en nature [2].

Il est indispensable pour la prospérité de nos industries chimiques et de la parfumerie que la Régie se décide à entrer dans cette voie selon les vœux adoptés à tous les Congrès depuis cinq ans, tant au *Congrès des études économiques* de 1903, qu'au *Congrès des emplois industriels de l'alcool*, de 1907 [3].

***

Les applications de l'alcool au chauffage et à l'éclairage ont absorbé, en 1907, 401 000 hectolitres d'alcool dénaturé sur 593 000, consommation totale. On avait tout d'abord pensé que l'alcool industriel trouverait son principal débouché dans ces deux emplois; mais les variations du prix de l'alcool ont retardé les progrès espérés; l'étude de la consommation de l'alcool dans les lampes et les fourneaux s'imposait donc à la Commission parlementaire.

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Baube, pp. 56 et suiv.

2. *Id.* Audition de M. Viger, p. 215.

3. *Congrès des emplois industriels de l'alcool.* Vœux votés par le congrès, sections E et G, pp. 259 et suiv.

Les premières lampes à l'alcool remontent à 1895. En laissant de côté l'éclairage direct à l'alcool carburé et à flamme libre, qui n'a eu qu'un succès éphémère, les premières lampes furent à incandescence, au moyen de l'alcool gazéifié. Peu à peu les lampes furent perfectionnées, tant pour leur consommation spécifique que pour le mode d'allumage et d'entretien, mais l'éclairage à l'alcool restait discuté. En 1902, un rapport de M. Mascart à la *Société nationale d'agriculture* concluait nettement à l'impossibilité de lutter contre le pétrole. L'exposition de 1902 à Paris avait, cependant, montré que cette lutte était possible. L'Exposition de Vienne, en 1904, ne laissa plus aucun doute. Pour l'éclairage à l'incandescence, on ne dépense guère plus de 2 grammes d'alcool par bougie-heure, ce qui fait 20 grammes par carcel-heure[1]. Malgré ces avantages, l'éclairage à l'alcool se développe lentement en France, tandis que son usage est très fréquent en Allemagne.

Pourtant les lampes françaises valent les lampes allemandes; on l'a constaté à Vienne en 1904, et l'alcool offre sur le pétrole, dans les usages domestiques, l'avantage de n'avoir ni suintement, ni fumée, ni odeur, de ne pas mettre le feu aux objets, en cas de renversement, et de pouvoir être éteint avec de l'eau. Est-ce une question de tempérament, comme on l'a prétendu avec humour, et les Français, et surtout les Françaises, sont-ils trop vifs pour se plier aux caprices d'une lampe paresseuse à s'allumer? Non, car ce défaut des lampes paraît être aujourd'hui fort atténué[2]. En réalité, il y a eu chez nous, en 1901-1902, un grand élan qui a été paralysé par la hausse subite de l'alcool et par le défaut d'une organisation pour la vente au détail de ce produit[3]. En Allemagne, au contraire, l'éclairage à l'alcool, très patronné en haut lieu, a bénéficié d'une organisation supérieure pour l'approvisionnement des consommateurs, qui a été établie par les soins du grand syndicat de distillateurs connue sous le nom de la « Centrale ». Cette « Centrale » favorise les expériences, le placement d'appareils de toute sorte, lampes, réchauds, etc... (elle en a vendu pour

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Violle, p. 5.

2. *Id.* Audition de M. Violle, p. 8.

3. *Id.*, *Ibid.*, p. 8.

2 millions en 1906-1907). Elle a organisé des concours et des expositions d'accord avec la *Société allemande des agriculteurs* et l'on peut dire qu'après l'exposition de Düsseldorf de 1907, la question de l'éclairage à l'alcool est considérée, en Allemagne, comme entièrement résolue [1].

Aussi l'Allemagne consomme annuellement pour l'éclairage et le chauffage 1 016 000 litres d'alcool; la consommation française ne représente que les 37 p. 100 de l'alcool absorbé par nos voisins. Nous avons donc fort à faire pour égaler la consommation allemande. N'oublions pas, toutefois, que l'Allemagne compte 62 millions d'habitants contre 39 millions en France. Mais notre consommation pourrait s'augmenter si l'on réalisait, comme l'Allemagne a pu le faire au moyen de la « Centrale », la fixité relative du prix de l'alcool et l'approvisionnement du consommateur. Un autre perfectionnement technique serait encore à réaliser dans la composition de notre dénaturant :

Prenez une lampe allemande et une lampe française, de même système, alimentées avec les alcools dénaturés de chaque pays : la lampe allemande peut brûler deux mille heures sans que vous changiez la mèche. Il n'en serait pas de même pour la lampe française qui ne pourrait brûler plus de six cents heures [2].

C'est que le dénaturant employé en France use rapidement les mèches. En Allemagne, on dénature en ajoutant par hectolitre d'alcool, 2 litres 25 d'un mélange de quatre volumes de méthylène acétoné et d'un volume de pyridine. On dénature, chez nous, en ajoutant à 100 litres d'alcool à 90°, 10 litres de méthylène acétoné et un demi-litre de benzine lourde. Cette benzine lourde, parfaitement inutile, produit un résidu résineux qui se dépose dans les pores de la mèche des lampes et sur les balais filtrants des réchauds.

Cette benzine encrasse tous les appareils, par exemple dans les lampes; comme les mèches servent de filtres par capillarité, tout l'alcool passe dans cette mèche et la benzine ne pouvant pas être brûlée reste dans le coton. Il faut remplacer la benzine par une

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Sidersky, pp. 74 et 75.

2. *Id.* Audition de M. Viger, p. 215.

autre benzine qui puisse bouillir à 180° et non à 250°, c'est-à-dire au-dessus de la chaleur développée dans les moteurs, lampes et appareils de chauffage [1].

Mais, ces améliorations réalisées, il serait téméraire de croire à une extension indéfinie de l'alcool dans l'éclairage. La question du prix sera peut-être toujours (à moins que l'on ne prenne des mesures de protection contre le pétrole) un obstacle à l'alimentation exclusive par l'alcool de la lampe populaire. Sans être un éclairage de luxe, il s'adressera presque toujours à l'ouvrier spécialiste et à la clientèle aisée.

Au point de vue de l'éclairage, il est évident que l'alcool supporte de la part du gaz et de l'électricité une très rude concurrence, surtout depuis que le gaz et l'électricité ont baissé de prix. Dans ces conditions, je crois que l'éclairage à l'alcool ne prendra qu'un essor très limité. Il s'appliquera surtout aux éclairages intenses des halles et marchés, dans les villages et dans les cours de ferme. Chez beaucoup de distillateurs de betteraves, on voit d'anciennes lampes à alcool, car on n'en fabrique plus aujourd'hui, servant à éclairer les cours de ferme et permettant aux attelages et au bétail de rentrer le soir. Les lampes d'appartement sont moins pratiques; elles sont trop intenses et dépensent trop [2].

La hausse du prix de l'alcool n'a pas empêché l'extension du chauffage au moyen de ce carburant. C'est que les qualités particulières de l'alcool, absence d'odeur, de fumée, de suintements, apparaissent surtout dans le chauffage; et l'on vend de moins en moins des réchauds à pétrole. L'augmentation des quantités d'alcool employées à l'éclairage et au chauffage (227 000, en 1902; 401 000 en 1906) se réfère donc surtout au chauffage.

L'alcool est extrêmement commode au point de vue des réchauds, et les prix de l'alcool et du gaz appliqués au chauffage sont sensiblement équivalents. Il ne faut pas comparer avec la houille, bien

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Viger, pp. 214, 215.

2. *Id.* Audition de M. Lindet, professeur à l'Institut agronomique, p. 121. En sens contraire, audition de M. Barbet, p. 39. Voir la déposition de M. Denayrouze, ancien député, sur les applications de l'éclairage à l'alcool dans la République Argentine par une société allemande qui exploite des privilèges d'invention française (p. 48).

entendu, qui coûte dix fois moins cher pour la même quantité de calories dégagées, mais l'alcool dénaturé ou carburé et le gaz d'éclairage ont, pour ce même mélange, des prix qui se rapprochent les uns des autres. En outre, l'alcool a comme le gaz un avantage : c'est qu'on ne brûle que juste la quantité nécessaire; ce n'est pas comme avec la houille avec laquelle il faut commencer par élever la température des fourneaux avant de l'utiliser au chauffage et, quand on a fini, il reste encore du charbon qui n'a pas brûlé [1].

Les fourneaux à alcool se règlent comme des fourneaux à gaz et un litre d'alcool équivaut à un mètre cube de gaz d'éclairage. Le seul défaut des fourneaux serait un danger de combustion contre lequel on prend des précautions en éloignant le réservoir autant que possible de la flamme, et en interposant un écran entre la flamme et ce réservoir pour empêporter la combustion par rayonnement.

On a eu quelques déceptions : les appareils ne sont pas parfaits et il eût fallu continuer les perfectionnements par des concours et des encouragements. Tels quels, les appareils français valent les appareils allemands avec lesquels on les a mis en compétition [2]. On a construit, en utilisant cet alcool, des chalumeaux à braser, des fers à souder, des fers à repasser, tous les appareils qu'on peut chauffer par le gaz ou par l'électricité [3].

Dans les réchauds, on n'emploie que de l'alcool dénaturé. Dans les autres appareils de chauffage, on emploie l'alcool carburé. Les procédés de carburation de l'alcool ne diffèrent pas de ceux employés pour les autres combustibles liquides. L'alcool peut être brûlé à l'état de vapeur mélangée à l'air : c'est le principe adopté dans la plupart des réchauds. Il peut être également brûlé, comme le pétrole, en le pulvérisant et en le mélangeant avec de l'air, comme dans les carburateurs à explosion [4].

En somme, l'éclairage à l'alcool semble avoir un avenir

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Grouvelle, professeur à l'École centrale, p. 51. Voir également audition de MM. Violle, p. 6, Barbet, p. 39.

2. *Id.* Audition de M. Viger, p. 212.

3. *Id.* Audition de M. Violle, p. 6.

4. *Id.* Audition de M. Grouvelle, pp. 51 et 52.

moins sûr, en France, que le chauffage. Le chauffage bénéficierait des améliorations réclamées pour le développement de l'éclairage : fixité des prix, suppression de la benzine lourde. Cette dernière mesure d'ailleurs a fait l'objet de vœux spéciaux à chacun des Congrès. Il est grand temps que l'administration les entende et en tienne compte [1].

*
* *

C'est l'utilisation de l'alcool dans les moteurs qui a le plus occupé les séances de la Commission d'enquête. Avec beaucoup de science et de dextérité, M. Ribot a cherché à élucider les points nombreux sur lesquels on discute encore, et l'enquête a résolu à peu près tous les problèmes.

L'utilisation de l'alcool dénaturé dans les moteurs est aussi récente que l'éclairage et le chauffage. Pendant longtemps savants et industriels doutèrent que cette utilisation fût possible en raison du faible pouvoir calorifique de l'alcool. Un kilogramme d'alcool dénaturé ne donne que 5 900 calories; carburé, il en donne environ 7 800; un kilogramme de pétrole donne 11 000 calories [2].

Aujourd'hui les incrédules sont convertis et c'est par le témoignage chaleureux en faveur de l'alcool de M. Violle, membre de l'Institut, naguère sceptique, que s'ouvre l'Enquête parlementaire.

Après les essais nombreux de ces dernières années, concours de vitesse, de poids lourds, congrès, expositions; après les expériences de laboratoire de M. Ringelmann, il n'est plus contestable que l'alcool puisse lutter avec l'essence de pétrole.

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Viger, p. 214. — Dans sa déposition, M. Viger a fait la communication suivante :

La question est déjà solutionnée en partie, parce qu'à force de frapper sur un clou, quand on ne le tord pas on finit par l'enfoncer. Nous l'avons enfoncé à peu près, puisque la Régie vient d'adresser une circulaire par laquelle elle autorise les carburateurs d'alcool à remplacer dans le dénaturant la benzine lourde par une certaine quantité de benzol. Cette circulaire est toute récente, je l'ai reçue hier; elle est datée du 6 janvier 1908.

M. le Président. — Notre enquête sert déjà à quelque chose.

2. Cf. un rapport sur la question publié dans le *Bulletin* du Ministère de l'Agriculture du 12 octobre 1900.

Le rendement thermodynamique de l'alcool dénaturé est égal, sinon supérieur, à celui de l'essence. Avec 7 800 calories, d'une part, et 11 000 calories, d'autre part, on arrive aux mêmes chiffres de consommation spécifique[1]. Moins riche en calories, l'alcool est plus riche en comburants, et c'est pourquoi son rendement est meilleur. Les ingénieurs entendus paraissent d'accord pour dire que le travail de l'alcool dans les moteurs est moins brusque et plus utile que celui de l'essence et produit sensiblement la même force, avec une différence de 5 ou 6 p. 100 seulement en moins, pour l'alcool[2].

En 1901, au début des essais d'utilisation de l'alcool dans les moteurs, on employa de l'alcool pur; mais cette consommation se trouva onéreuse; si l'alcool était plus cher que l'essence, la benzine l'était beaucoup moins que l'alcool; en mélangeant, par parties égales, de la benzine à l'alcool, on obtenait un combustible moins cher que la même quantité d'alcool pur. A l'heure actuelle, on se sert du benzol pour carburer l'alcool. Après avoir carburé à petites doses, on est arrivé jusqu'à 40 et 50 p. 100 de benzol. La carburation de l'alcool fut provoquée par une nécessité économique. Mais on prétend aussi que l'alcool carburé a plus d'avantages que l'alcool pur parce qu'il est plus riche en calories.

Le benzol est un sous-produit de la fabrication du coke

1. La question de la comparaison de l'alcool pur et de l'alcool carburé, quant à la consommation en volume et en poids ne paraît pas solutionnée. Pour l'alcool carburé, M. Brillié (p. 64 de l'*Enquête*) nous dira que l'on arrive à une consommation spécifique de 42 à 44 centilitres par cheval-heure, M. Lumet (p. 30) de 40 à 50 centilitres; pour l'alcool pur, M. Lumet (p. 30) nous parlera d'une consommation spécifique de 52 centilitres, et M. le commandant Krebs (p. 109) de 60 centilitres. Ces expériences, qui ont eu lieu avec des moteurs dont la compression initiale n'était pas uniforme, sont à vérifier. Il est avéré que plus la compression initiale du moteur sera forte et moins la consommation sera élevée.

2. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Auditions de MM. Michel Lévy, pp. 10 et suiv., Loreau, p. 18; Lumet, p. 33; Brillié, p. 62; Turcat, p. 81. Certaines personnes attribuent ce rendement supérieur à la présence de la vapeur d'eau qui exerce au moment de la détente une action favorable. Il n'y aurait donc qu'à renforcer, dans une certaine mesure, la présence de l'eau dans l'alcool pour augmenter le rendement. Sans doute, mais l'utilité de cette opération est fort discutée, car si l'on ne met pas assez d'eau on diminue le rendement et si l'on en met trop on abaisse la puissance. C'est encore une question d'essais et de tâtonnements (*Enquête*. Auditions de MM. Loreau, p. 26; Bourdon, pp. 28, 29; Lumet, p. 31, avec observation de M. de Dion, même page; Périssé, p. 42; Monard, p. 83).

métallurgique; il contient 85 p. 100 de benzène, 14 p. 100 de toluène, et 1 p. 100 de xylène. Ces produits sont obtenus dans la suite de la distillation de la benzine, et leur mélange, moins cher que la benzine pure, ne se cristallise pas à basse température. Le benzol se mélange bien avec l'alcool : il paraît actuellement le meilleur carburant que l'on puisse employer. Au 1er novembre 1907, la Compagnie générale des omnibus à Paris avait en circulation 90 voitures consommant 10 000 litres d'alcool carburé au benzol, par jour. Du 11 juin 1906 au 1er novembre 1907, les autobus avaient parcouru 3 570 000 kilomètres et consommé 22 000 hectolitres d'alcool.

Au moment de l'Enquête parlementaire, l'essence qui paye 20 francs de droits d'octroi à Paris valait 56 francs l'hectolitre; l'alcool pur, y compris un droit d'octroi de 5 fr. 10, valait à peu près 41 francs et le benzol 28 ou 29 francs, plus un droit d'entrée de 10 fr. 20 [1]. Mélangé avec l'alcool, dans la proportion de 50 p. 100, le benzol valait à la Compagnie des omnibus une économie de 17 francs par hectolitre sur l'essence. Hors Paris lors de l'Enquête, on trouvait l'essence au prix de 36 francs l'hectolitre, et l'alcool carburé au prix de 33 fr. 90. C'était une petite différence en faveur de l'alcool carburé, qu'annulait l'augmentation de consommation de 5 ou 6 p. 100 qui résulte de l'emploi de l'alcool. Les deux carburants étaient donc à égalité; mais la plus légère amélioration du prix de l'alcool ferait pencher la balance en sa faveur.

L'expérience faite par la Compagnie des omnibus a été fort intéressante : il ne faudrait pas en conclure qu'il ne saurait y avoir d'autre carburant que le benzol. On n'a pas fait mieux, mais on a fait tout aussi bien en utilisant des essences légères avec additions de benzine comme dissolvant.

De nombreuses études sont faites en vue de trouver un nouveau carburant de l'alcool. Cette question intéresse les inventeurs ce qui ne peut être que profitable à la cause de l'alcool.

On peut également carburer l'alcool avec addition d'alcool amylique et d'essence. Il faudrait étudier cette question. On pourrait incorporer 30 p. 100 d'essence légère à l'alcool, moyennant 15 p. 100

1. Le benzol n'est traité ni comme l'essence, ni comme les produits de la houille. En réalité, il ne devrait payer que 7 fr. 20 par tonne. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Observations de M. Mauclère, p. 63.

d'alcool amylique. Mais dans l'alcool amylique obtenu industriellement, ce corps n'est pas chimiquement pur. Il renferme des alcools supérieurs et des impuretés [1].

Quelques personnes paraissent redouter une hausse de prix du benzol qui rendrait son emploi plus difficile. Actuellement le benzol sert à enrichir les gaz produits par les charbons maigres [2]; la production totale du benzol est peu de chose relativement (100 000 tonnes, dont 60 000 produites par l'Allemagne, 25 000 par la Grande-Bretagne, 8 000 par la France et 6 000 par la Belgique). Mais les riches houillères d'Allemagne, d'Angleterre, des États-Unis peuvent produire autant de benzol que la consommation en demandera. Leurs ressources sont infinies et une hausse des prix actuels de 25 à 28 francs l'hectolitre ne paraît pas à redouter à moins que la Commission générale des douanes ne s'avise de mettre un droit d'entrée sur ce produit [3].

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Lumet, p. 31. La Commission s'est préoccupée de savoir quelle était la cause des odeurs infectes que laissaient échapper les autobus surtout dans les premiers temps. On a mis en cause la présence de sulfures dans le benzol, la présence de trioxyméthylène dans l'alcool. Il était intéressant de savoir si ces odeurs provenaient des impuretés du benzol ou de la dénaturation de l'alcool. M. Brillié (p. 64) est d'avis que ces odeurs tiennent aux variations de régime des moteurs. Il peut arriver que le carburateur soit mal réglé et qu'il laisse rentrer une quantité d'air insuffisante. On sent alors une légère odeur. L'essence donnerait les mêmes inconvénients. L'odeur vient, en somme, de ce que l'alcool n'est pas bien brûlé. Il suffirait de prendre la précaution de réchauffer le mélange d'alcool pour être sûr de bien le volatiliser et de n'avoir pas de résidus non brûlés (Audition de M. le commandant Krebs, p. 109).

2. *Id.* Observation de M. de Dion, p. 12. Audition de M. Lumet, p. 30.

3. *Id.* Audition de M. Mallet, pp. 190 et suiv. Chaque tonne de houille cokéifiée peut donner 5 kilogrammes, en moyenne, de benzol rectifié. Comme la France fabrique annuellement 2 millions de tonnes de coke métallurgique, l'Allemagne 22 millions, l'Angleterre 20 millions, la Belgique 2 750 000, les productions pourraient atteindre respectivement et approximativement 18 000 tonnes pour la première, 200 000 pour la deuxième, 180 000 pour la troisième, 25 000 pour la dernière, sans compter l'apport des goudrons.

Depuis le mois de mai 1908, la Compagnie des omnibus a cessé de faire usage de l'alcool carburé dans les moteurs de ses « autobus » pour ne se servir que du benzol seul. Elle y trouve un avantage d'économie, en raison des prix actuels du benzol. Les inconvénients qui avaient marqué les premiers essais peu satisfaisants du benzol pur (bruits violents, ratages, encrassement) ont à peu près disparu. Le benzol a seulement une action brisante qui rend nécessaires certaines précautions et plus fréquentes certaines réparations.

On s'est demandé s'il était possible de marcher alternativement à l'alcool ou à l'essence. Non, nous affirme M. Loreau, car il faut modifier les dispositions dans les carburateurs.

On ne peut pas changer brutalement de combustible quoiqu'on l'ait espéré au début et verser de l'alcool dans le carburateur où il y avait précédemment de l'essence. Il y a durant l'emploi du mélange d'essence et d'alcool une période de flottement et d'incertitude pendant laquelle le moteur fonctionne irrégulièrement. (*Enquête*, p. 19.)

Il est avéré que l'on ne peut mélanger l'essence et l'alcool, à moins qu'un troisième produit ne serve de témoin à ce mariage. Des essais sérieux ont été faits avec un mélange de 50 p. 100 d'alcool et de 50 p. 100 d'essence de pétrole, unis par un produit dénaturant et déshydratant qui est le secret de l'inventeur, M. Hachard, ingénieur agronome[1].

Mais ne pourrait-on utiliser avec de l'alcool un carburateur construit pour marcher avec de l'essence? Peut-être, disent MM. Turcat et Monard; mais ils voient des difficultés, parce que la puissance développée par ce moteur serait inférieure à celle que l'on obtiendrait avec l'essence. Il faudrait alors, ou bien avoir sur la voiture deux réservoirs distincts, l'un pour l'essence et l'autre pour l'alcool, ce qui serait peu pratique, ou bien augmenter la compression du moteur, pour obtenir la même puissance et un moteur ainsi construit pour l'alcool ne pourrait pas utilement fonctionner avec d'autres carburants[2].

Pourtant les voitures de la Compagnie des omnibus ont employé le même carburateur pour l'alcool que pour l'essence et démarraient directement à l'alcool sans le secours de l'essence[3]. Outre cette expérience, nous pouvons citer des témoignages plus favorables : ceux de M. Tony Huber et du commandant Krebs, l'un ingénieur et l'autre directeur au service de maisons de construction d'automobiles, et celui de M. Viger, sénateur, ancien ministre de l'Agriculture. Ils sont d'avis que l'on peut utiliser avec l'alcool carburé un carburateur à essence,

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Auditions de MM. Mauclère, p. 86; Sidersky, p. 73; Guillet, p. 69; Turcat, p. 81; Leprêtre, p. 86, et Hachard, p. 193.

2. *Id.* Auditions de MM. Turcat, p. 81, et Monard, p. 83.

3. *Id.* Audition de M. Brillié, pp. 63, 64.

moyennant certaines précautions qui se réduisent à peu de chose :

J'ai marché trois mois à l'alcool, dit M. Tony Huber, et je n'ai constaté aucune détérioration à mon moteur. J'ai employé le même carburateur que celui dont je me servais pour marcher à l'essence; je n'ai pas pris de carburateur spécial, mais j'avais eu soin de changer le niveau du flotteur et d'agrandir un peu l'ajustage pour le débit de l'alcool... Je n'ai jamais marché qu'à l'alcool carburé à 50 p. 100 de benzol et sans employer l'essence pour la mise en route [1].

M. le commandant Krebs précise les conditions nécessaires pour pouvoir utiliser l'essence et l'alcool dans les mêmes carburateurs :

Il n'y a qu'à augmenter les sections du gicleur d'environ 80 p. 100 pour l'alcool pur, de 26 p. 100 pour l'alcool carburé... On peut avoir un gicleur pour l'alcool pur, un pour l'essence, un pour l'alcool carburé. Ce n'est pas une grande affaire d'avoir ces trois petits appareils dans la voiture... Il y aurait à ajouter en outre un dispositif convenable permettant de réchauffer convenablement le mélange d'alcool pour être sûr de le bien volatiliser avant son introduction dans les cylindres quand il y en a plusieurs [2].

Enfin, M. Viger nous conte les résultats satisfaisants d'une expérience personnelle :

En route, quand on avait employé une partie de la provision d'essence et que le réservoir était vide, nous le remplissions avec de l'alcool carburé et on continuait son chemin. Il m'a bien semblé que l'allumage au départ était un peu plus difficile, mais cela tenait peut-être au changement brusque de l'agent moteur que nous faisions intentionnellement afin de nous rendre compte de son action. On peut, pour éviter toute surprise, changer le gicleur; en tout cas, il y a peu de chose à faire pour marcher très régulièrement [3].

L'emploi de l'alcool pur dans les moteurs est le véritable problème à résoudre, et la propriété qu'il possède de pouvoir subir de hautes compressions rend ce problème particulière-

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Tony Huber, p. 84.

2. *Id.* Audition de M. le commandant Krebs, pp. 109 et 110.

3. *Id.* Audition de M. Viger, p. 212.

ment intéressant[1]. C'est le moteur à haute compression, permettant d'utiliser l'alcool pur, que les constructeurs devraient établir; tant qu'il n'existera pas, l'emploi de l'alcool carburé sera, seul, pratique.

On n'y est pas encore arrivé, parce que l'alcool n'avait pas de fixité de prix, qu'il n'était pas un combustible intéressant. S'il le devient, le moteur à alcool sera un progrès à réaliser et il sera réalisé. On a fait pour l'utilisation de l'essence des progrès tels qu'il n'y a à avoir aucune crainte à ce sujet. Je préférerais de beaucoup étudier un carburateur à alcool qu'un carburateur à essence. Il n'y a aucune difficulté technique dans la construction d'un carburateur à alcool, j'insiste sur ce point[2].

Certaines personnes pensent que l'emploi de l'alcool pur, questions de prix à part, qui fait préférer le mélange de benzol et d'alcool, est dès à présent possible dans les moteurs fixes[3], principalement dans les ateliers familiaux : tisserands des Vosges, canuts de Lyon, coutelliers de Thiers et de Langres, rubanniers de Saint-Étienne, etc., qui ont besoin d'une force motrice pour préparer et coordonner le travail. Mais c'est surtout dans les moteurs agricoles qu'il peut rendre des services, aujourd'hui que les prétentions et la rareté de la main-d'œuvre obligent les propriétaires à chercher dans un outillage perfectionné la diminution de leurs frais. Avec une locomobile à vapeur, on doit transporter l'eau et le charbon, ce qui est plus difficile que le transport de petites quantités d'alcool; il faut du temps pour la mettre en mouvement. Avec une locomobile à alcool, il suffirait d'ouvrir un robinet et la machine se mettrait immédiatement en marche. On gagnerait ainsi près de deux heures, chaque jour. L'Allemagne, en cette matière, nous offre un vaste champ d'expériences; dès octobre 1903, le nombre des moteurs fixes et des locomobiles à alcool y atteignait le chiffre de 1 080[4].

De plus, le moteur à alcool pur est peut-être le seul qui puisse être employé, soit dans les moteurs fixes, soit dans les

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de MM. Michel Lévy, p. 12, et Loreau, pp. 21, 22, 23, 24.

2. *Id.* Audition de M. Lumet, p. 31.

3. *Id.* Audition de MM. Monard, p. 83 ; Périssé p. 43.

4. *Id.* Audition de M. Sidersky, p. 73.

automobiles de la marine et de la guerre, en raison des risques moindres d'incendie : avantage précieux sur les bateaux, à tout moment, et dans les camions et automobiles, en temps de guerre. Le transport et l'emmagasinage de l'essence sur les bateaux est dangereux : elle s'accumule dans les parties basses de la coque et peut provoquer des explosions. On essaye d'utiliser le pétrole lampant, mais ce combustible est d'une excessive brutalité et les essais ont surtout profité à l'alcool qui peut être utilisé dans les mêmes moteurs car l'emploi du pétrole lampant nécessite de fortes pressions [1]. Enfin l'alcool se dissout dans l'eau, alors que le benzol surnage et provoque les mêmes dangers que l'essence. C'est pourquoi l'on peut prévoir une extension considérable des emplois de l'alcool dans la marine non seulement militaire, mais marchande, la navigation de plaisance, la pêche, le cabotage et la batellerie fluviale[2].

En temps de guerre, l'alcool ne rendrait pas moins de services dans les transports militaires. Il y aurait peut-être pénurie d'essence, alors que l'approvisionnement en alcool ne souffrirait pas de difficultés. Un camion automobile transporte au minimum un tonnage double d'une voiture à chevaux. On peut lui demander de parcourir normalement chaque jour une étape de 100 à 120 kilomètres. De là une économie de temps et de véhicules et une diminution de l'encombrement, qui seraient fort précieuses pour la mobilisation et les ravitaillements[3].

Mais l'alcool ne présente-t-il pas le grave défaut d'oxyder les métaux et d'attaquer certains organes des moteurs notamment les soupapes [4]? M. Sorel l'avait constaté dans ses expériences faites au concours du Ministère de l'Agriculture; mais pour lui c'était une question de carburateur, et les nombreuses personnes interrogées par M. Ribot ont confirmé son appréciation. M. Guillet (p. 68 de l'*Enquête*) estime que ces craintes sont imaginaires : « Les attaques par l'alcool provenaient de

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Lumet, p. 34.

2. *Deuxième congrès des emplois industriels de l'alcool.* Rapport de M. Petithomme, ingénieur principal du génie maritime p. 182 et suivantes. — *Enquête.* Audition de M. Lumet pp. 30.

3. *Id.* Rapport de M. le capitaine Ernaux, pp. 173 et suiv.

4. *Enquête.* Audition de M. Turcot, p. 80.

mauvaises fontes très phosphoreuses que l'on n'utilise plus actuellement. » Le prince Pierre d'Arenberg (p. 70), qui s'est servi d'alcool pendant deux ans dans son automobile, n'a jamais eu de difficultés du fait de l'oxydation des soupapes et des cylindres. Il signale seulement qu'avec les carburateurs en aluminium il se forme une matière graisseuse qui vient boucher les orifices. C'est que l'on emploie un alliage de cuivre et de zinc : avec des carburateurs en aluminium pur ou en bronze, on n'aurait aucun inconvénient. M. Sidersky (p. 75) incrimine surtout les produits impurs du méthylène : « C'est non seulement l'acidité du méthylène, mais celle des éthers composés qui attaquent les métaux avec une grande rapidité. » M. Mauclère (p. 65) déclare que l'alcool n'a aucune influence nuisible sur les cylindres des moteurs, mais qu'il faut nettoyer régulièrement les soupapes d'échappement qui s'oxydent sous l'action de la vapeur d'eau contenue dans les gaz d'échappement. M. le commandant Krebs (p. 110) est d'avis que les dépôts qui peuvent se former dans les cylindres et oxyder les soupapes viennent de ce que l'alcool n'étant pas complètement brûlé se trouvait décomposé et laissait des résidus acides. « Quand l'alcool est brûlé, ces inconvénients disparaissent complètement. » Il n'y a donc qu'à avoir un bon carburateur. M. Monard (p. 82) pense qu'il suffirait d'employer un carburateur à vaporisation au lieu d'un carburateur à pulvérisation, « ou bien, à son défaut, de faire tourner avant l'arrêt, pendant quelques minutes, le moteur avec un peu d'essence, par exemple, de façon à nettoyer l'intérieur du moteur. »

Mais toutes les personnes qui ont donné ces réponses s'étaient servies d'alcool carburé. Jusqu'à quel point l'alcool simplement dénaturé peut-il offrir les mêmes avantages ?

M. Lumet répond :

Depuis deux mois je fais fonctionner au laboratoire de l'Automobile-Club de France un moteur avec des flegmes de distillerie et je n'ai jamais constaté d'oxydation. J'ai relevé hier, sachant que je devais venir devant la Commission, le résultat des observations que j'avais faites et j'ai recherché s'il y avait dans une ampoule chargée de recueillir les produits condensés des gaz de l'échappement, une trace d'acide acétique. Je n'en ai trouvé qu'une très faible quantité. Cet

acide se produit lorsqu'on arrête le moteur en fonctionnement normal ou qu'on le met en marche; certaines cylindrées sont alors imparfaitement brûlées et il se forme un peu d'acide acétique, mais il n'y avait aucun piquage des soupapes. A mon sens, la question a été définie très nettement par M. Sorel : c'est une question de carburateur [1].

Les statistiques de l'administration des Contributions indirectes nous montrent les progrès des utilisations industrielles de l'alcool dont les chiffres ont quadruplé en dix ans.

De 73 000 hectolitres en 1896, les alcools d'éclairage et de chauffage ont passé à 153 000 en 1901 et à 400 000 hectolitres en 1907; de 64 000 hectolitres en 1896, les alcools employés dans les industries chimiques ont passé à 98 000 en 1901 et à 192 000 hectolitres en 1907. Il y a donc un progrès considérable, chaque année. Mais ce progrès ne saurait-il être aidé par la législation? l'Allemagne a un tiers de population de plus que nous; mais elle absorbe industriellement le triple de notre consommation annuelle. N'y a-t-il pas là une indication et un exemple à suivre?

Ce que l'industrie, ce que le consommateur attendent, nous venons de le voir. L'industrie chimique demande que l'alcool qu'elle emploie soit au point de vue fiscal assimilé à l'alcool d'éclairage et de chauffage; tous ces alcools demandent un nouveau régime de dénaturation et un abaissement des prix. L'emploi de l'alcool dans les moteurs paraît subordonné à la fixité de ces prix et à l'approvisionnement facile du consommateur.

Quelles mesures sont possibles pour satisfaire ces divers desiderata et inciter l'industrie française à offrir un débouché rapide à des quantités d'alcool, au moins doubles de la consommation actuelle? L'Agriculture se déclare de son côté, prête à les fournir. Il s'agit de savoir à quelles conditions.

H.-R. SAVARY

1. *Enquête sur les emplois industriels de l'alcool.* Audition de M. Lumet, pp. 29 et 30.

L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

SOUS LES EMPEREURS

Au IIe siècle de notre ère, il y avait longtemps que les Athéniens se contentaient d'être les descendants de leurs ancêtres. Ceux-ci leur avaient laissé un héritage de gloire dont le revenu les faisait vivre. Les Romains avaient ménagé l'orgueil des Cécropides ; Athènes, « ville libre et fédérée », avait obtenu le maximum d'indépendance compatible avec le protectorat romain. Elle avait toujours sa parure de monuments ; les noms seuls de l'Académie et du Lycée éveillaient dans tous les esprits des souvenirs d'admiration et de reconnaissance ; aux touristes qui, de tout l'empire, venaient comme en pèlerinage, les Mystères d'Éleusis, qui avaient compté parmi leurs initiés des empereurs, offraient des passeports pour l'autre monde. Dans les gymnases, les éphèbes recevaient une éducation complète, régie par des programmes, vivifiée par des concours dont une foule d'inscriptions nous ont conservé le détail. On y admettait les étrangers. Les écoles philosophiques, depuis le temps des grands Socratiques, avaient toujours recruté au dehors le gros de leur clientèle. Elles accueillaient avec empressement les jeunes gens qui venaient chercher la sagesse auprès des « scolarques », successeurs de Platon, d'Aristote, de Zénon et d'Épicure. A côté de l'enseignement libre, Athènes possédait un ensemble de cours officiels, rétribués par le fisc impérial et constituant un corps enseignant comparable à ce qu'on a appelé ailleurs et plus tard une Université.

Les Antonins surtout avaient rivalisé de prévenances à l'égard des Athéniens. On eût dit que ces princes, d'origine espagnole ou gauloise, ne se croyaient pas assez Romains s'ils ne recevaient d'Athènes la même investiture intellectuelle qu'avaient méritée les Lagides, les Séleucides et les Attalides. Comme au temps de Cicéron et d'Atticus, une mode ininterrompue voulait que les fils de l'aristocratie romaine allassent parachever leur éducation à Athènes, et c'était une opinion courante que là seulement, dans les écoles des philosophes et des rhéteurs, pouvaient mûrir le talent de la parole et le savoir encyclopédique de l'orateur. Ce privilège semblait attaché au sol, à l'atmosphère, car presque tous les professeurs étaient des étrangers. « A Athènes », disait déjà Cicéron, « l'enseignement des Athéniens eux-mêmes a depuis longtemps disparu. Il ne reste plus dans cette ville que le domicile d'études auxquelles ne participent point les citoyens, mais que cultivent les étrangers, fascinés par le nom et le prestige de la ville. Cependant, le premier Athénien venu, sans instruction, surpassera les Asiatiques les plus érudits, non par le choix des mots, mais par le son de la voix, moins en parlant bien qu'en parlant avec charme ». L'éloge est médiocre. En fait, les Athéniens, résignés à la domination romaine, plus douce pour eux que n'avait été la domination macédonienne, sans industrie et presque sans commerce, vivaient des touristes et des étudiants étrangers, parmi lesquels ils savaient distinguer les hôtes de marque, multipliant pour ceux-là les formes les plus diverses de l'adulation.

Malgré tout, cette hôtellerie du grand monde, grevée des frais qui faisaient des cérémonies de ses cultes un spectacle permanent, n'était pas riche : il avait été question au Conseil de vendre les îles, y compris Délos, qui appartenaient encore à la Ville. On ne cite à l'époque qu'un Athénien très riche. Mais son opulence le mettait hors de pair, au-dessus même de cet autre Crésus contemporain, Opramoas de Rhodiapolis en Lycie, au rang qu'occupent aujourd'hui nos archi-millionnaires. Il s'appelait Ti. Claudius Herodes Julius Atticus. Né à Marathon, il prétendait descendre des Æacides et des Érechthides et comptait Miltiade et Cimon parmi ses ancêtres, des consuls parmi ses ascendants. Il fut, lui aussi, consul

honoris causa (en 143 ap. J.-C.). Dans la démocratique Athènes, ce glorieux personnage dut à sa fortune toute sorte d'honneurs, empoisonnés par une malveillance ingénieuse. Il fut adulé et franchement impopulaire.

Son père avait habitué ses compatriotes à banqueter à ses frais les jours de fête et à lui emprunter de l'argent. Par testament, sur le conseil de familiers qui n'aimaient pas son héritier, il avait laissé à chaque citoyen une rente annuelle de 100 drachmes. Hérode proposa de racheter sa dette en versant à chacun des légataires un capital de 500 drachmes. Sa proposition fut acceptée; mais, quand il ouvrit sa caisse, il déduisit des sommes à verser le montant des emprunts faits à son père, si bien que les uns recevaient peu de chose, les autres rien du tout, d'aucuns enfin restaient débiteurs. Les Athéniens, mystifiés, prirent le temps de se venger, et de bien des façons. Le bruit courut que cette grosse fortune provenait d'un trésor « de valeur inexprimable », trouvé par le père d'Hérode dans une de ses maisons, située près du théâtre : en bonne justice, cet argent sans maître aurait dû appartenir à la Ville, et c'était donc un peu à titre de restitution que le testateur avait voulu en faire profiter ses compatriotes. Aussi, quand Hérode fit garnir de sièges de marbre le Stade panathénaïque, cette restauration parut bien *panathénaïque*, c'est-à-dire faite avec de l'argent soustrait à tout le peuple athénien.

Hérode était plus fier encore de ses talents que de ses richesses. Il tenait à prendre le premier rang parmi les beaux-esprits, les professeurs et virtuoses d'éloquence qu'on appelait, d'un titre redevenu à la mode, les *sophistes*. Il se trouva que l'empereur Hadrien avait les mêmes goûts. Sa dignité ne lui permettant pas de signer les livres qu'il publiait sous le nom de ses affranchis, il discutait volontiers avec les lettrés, et le plus sûr moyen de gagner sa faveur était de lui céder la palme dans ces joutes littéraires. Ces deux hommes, l'Athénien de race et l'Athénien d'adoption, rivalisèrent de prodigalités pour le plaisir de s'entendre louer par le peuple le plus intelligent du monde civilisé. Hadrien bâtit une nouvelle Athènes, — la « ville d'Hadrien », — à côté de la ville de Thésée. Il y éleva un magnifique temple à Zeus Olympios sur un emplacement déjà choisi par les Pisistratides. Gymnase

d'Hadrien, Portique d'Hadrien, Bibliothèque d'Hadrien, on rencontrait partout le nom de l'empereur, qui ne dédaignait pas d'être, à l'occasion, archonte ou agonothète et comptait parmi les initiés d'Éleusis. Mais l'Odéon ou théâtre couvert, que bâtit plus tard Hérode, supportait la comparaison avec les œuvres impériales.

Hadrien avait comblé de gratifications l'orgueilleux sophiste Polémon, qu'il fit venir de Smyrne pour prononcer le discours d'apparat à la dédicace de l'Olympiéon, et bien d'autres professeurs, mais à titre individuel. Antonin accorda aux « professeurs d'études libérales » des immunités fiscales et encouragea les villes à leur constituer des traitements qui leur permissent de faire des cours gratuits. Lollianus d'Éphèse paraît avoir été le premier titulaire d'une chaire de sophistique appointée par la ville d'Athènes. Ce Lollianus gagnait beaucoup d'argent avec ses leçons : comme professeur officiel, il ne s'engageait sans doute à instruire gratuitement que les éphèbes dans leur gymnase du Diogénéion. Il gardait sa clientèle d'étrangers, assez riche pour payer, un jour, un arrivage de blés de Thessalie, que la population affamée attendait avec impatience. Marc-Aurèle mit à la charge du fisc et porta à 10000 drachmes le traitement du successeur de Lollianus, Théodote, qui avait été désigné à son choix par Hérode. C'était de la part de celui-ci un acte méritoire, car Théodote avait été un des meneurs du parti qui lui suscitait toute sorte de tracasseries. Mais Théodote mourut au bout de deux ans, et Hérode eut le plaisir d'installer dans la chaire son élève préféré, Hadrien de Tyr, le « rossignol » qui alla par la suite charmer, à l'Athénée de Rome, les dilettantes romains. Hérode avait, en effet, professé en grand seigneur, dans son palais et ses villas, entouré d'admirateurs et largement payé en louanges. Il avait même formé un cénacle ou séminaire, appelé la « Clepsydre », où il donnait des leçons particulières aux dix plus distingués de ses disciples. Un plaisir exquis que savait parfois lui ménager un émule intelligent, de passage à Athènes, était de triompher dans un tournoi oratoire de ce rival, qui s'en retournait, comblé de cadeaux magnifiques, battu et d'autant plus content.

Marc-Aurèle ne pouvait moins faire pour la philosophie. Il

fonda quatre chaires pour les Platoniciens, les Péripatéticiens, les Stoïciens et les Épicuriens (176 ap. J.-C.). C'était un enseignement officiel, à côté de l'enseignement libre professé par les scolarques dans les écoles ou « Musées » qui étaient, — local et revenus, — la propriété inaliénable de chaque secte. C'est encore Hérode, âgé de soixante-quinze ans et près de sa fin, qui fut chargé de choisir, après examen, les titulaires, sans doute comme président d'une commission composée « des hommes les meilleurs et les plus sages de la cité ». Hérode fut ainsi le premier curateur ou recteur de l'Université d'Athènes.

Lucien, dans l'*Eunuque*, nous dépeint un concours de ce genre, mais tourné en caricature. « Tu n'ignores pas », dit un personnage du dialogue, « que l'empereur accorde une somme assez ronde aux professeurs de philosophie de chacune des sectes, nommés par les suffrages des notables : le prix du concours n'est pas, comme chez le poète, une peau de bœuf ou une victime, mais dix mille drachmes par an, à condition d'instruire la jeunesse ». La chaire à pourvoir est celle de philosophie péripatéticienne. Une première épreuve élimine le gros des concurrents, et ne laisse que deux admissibles. Lucien en fait deux grotesques, qui s'injurient copieusement ; une tare finit par disqualifier l'un des candidats, l'absence, et pour cause, de la barbe philosophique. Dans ce tableau de fantaisie, le jury d'examen est composé de citoyens d'Athènes ; en cas de partage des voix, le jugement est renvoyé à l'empereur.

Pour les professeurs de sophistique, on pourrait dire que les concours étaient permanents : déclamations publiques, discours d'apparat, joutes oratoires, où l'enjeu était parfois une chaire à conquérir ; mais les assauts de talent faits pour la galerie pouvaient avoir aussi pour conséquence d'installer le vainqueur à la place du vaincu. En principe, les titulaires étaient inamovibles ; mais ils étaient tenus en haleine par la concurrence des professeurs libres, et, si la comparaison tournait à leur désavantage, ils pouvaient être amenés à donner leur démission. Pausanias, élève d'Hérode, qui n'avait pu se défaire de son accent cappadocien, finit par quitter Athènes pour occuper une chaire à Rome. Pollux de Naucratis « atticisait » à merveille, et Commode l'avait nommé sans concours,

probablement à cause de sa « voix de miel »; mais Athénodore, professeur libre, qui avait plus de talent, le raillait en disant que ses discours étaient des « jardins de Tantale », des fantômes sans substance. Au temps de S. Sévère, un autre professeur officiel, Héraclide de Lycie, ne put tenir contre l'hostilité de deux rivaux. Dépouillé de « l'immunité » par l'empereur, qui l'avait jugé inférieur, traité de lourdaud et d'âne bâté, Héraclide alla enseigner à Smyrne, où il devint un glorieux bienfaiteur de la cité. Enfin, on cite aussi tel intrigant, comme Philiscus, qui, étant à Rome, se fit nommer titulaire de la chaire d'Athènes par la faveur de Julia Domna, évidemment sans concours.

On voit déjà se dessiner le caractère et les mœurs des professeurs et des étudiants. Sophistes et philosophes étaient à peu près tous des étrangers, dont les Athéniens durent supporter l'insolence. On en cite, parmi les sophistes surtout, qui affectaient des allures de conquérants. Hadrien de Tyr se présentait au public en disant : « Athéniens, voici que de nouveau les lettres vous viennent de Phénicie ». Polémon, « le dieu » de Smyrne, nouveau venu à Athènes, au lieu de débuter par un éloge de la ville, avait osé dire : « On prétend, Athéniens, que vous êtes bons juges en matière d'éloquence; je vais le savoir ». Les Athéniens n'avaient jamais aimé les philosophes : Anaxagore, Socrate, Aristote, Théophraste l'avaient appris à leurs dépens. Seulement, ils appréciaient fort le profit qu'ils tiraient du renom de leurs écoles et comprenaient qu'aucune doctrine théorique ne menaçait leur chère démocratie.

Les étudiants étaient, eux aussi, des étrangers pour la plupart, remplaçant la patrie absente par des associations entre compatriotes ou entre condisciples, entrant dans la clientèle du maître choisi, prêts à se battre, au besoin, pour sa défense ou son honneur. Les élèves d'Hadrien de Tyr firent assommer par leurs esclaves un « petit homme » hargneux et sarcastique, qui vantait Chrestos de Byzance pour humilier Hadrien. Le professeur, traduit comme responsable devant le proconsul d'Achaïe, ne fut sauvé que par les pleurs de l'assistance et le témoignage complaisant d'un médecin.

*
* *

Au cours du IIIe siècle, les destinées de l'Université d'Athènes nous échappent. Le centre des études philosophiques s'était transporté à Alexandrie, où Ammonius Sakkas avait fondé l'école néo-platonicienne. C'est de là que Plotin et Porphyre allaient porter à Rome la nouvelle métaphysique. On sait vaguement que le rhéteur et philosophe Longin, avant d'aller à Palmyre auprès de la reine Zénobie, enseigna à Athènes, et que ce professeur était peut-être un Athénien. Il avoue que, à l'exception de son maître Plotin, les philosophes de son temps ne faisaient que rabâcher les vieilles doctrines. En cette époque néfaste, les guerres civiles alternent avec les premières incursions des Barbares; les Goths pénétrèrent un jour jusque dans la vallée de Céphise, aux portes d'Athènes (269 ap. J.-C.). Il est probable que le fisc avait cessé de servir des traitements aux professeurs, et que la ville, qui se désintéressait même de l'éducation des éphèbes, n'avait guère les moyens d'y suppléer. La sécurité revint après Dioclétien, et l'on vit une nouvelle floraison de la sophistique.

Mais les Athéniens n'eurent pas à se louer de la conversion des empereurs au christianisme. Personne n'était plus attaché aux anciens cultes, à la religion de la cité, que ce peuple, capable de caprices, mais conservateur jusqu'à l'intolérance des habitudes qui avaient associé aux cultes nationaux toutes les formes de sa vie intellectuelle. Allait-on leur demander de renier leur Vierge, leur Parthénos, de l'exiler du plus beau temple du monde, d'abolir leurs fêtes dionysiaques et leurs Panathénées, de fermer l'officine médicale d'Asklépios et l'officine mystique d'Éleusis, dont la réputation attirait une nombreuse clientèle? Constantin ne formula aucune de ces exigences sacrilèges, mais les Athéniens avaient des raisons de s'alarmer en voyant l'empereur enrichir sa nouvelle capitale des dépouilles des sanctuaires les plus fameux, doter les églises avec les biens des temples, et proscrire, par ses édits savamment tortueux, les rites de « la vieille superstition ». Ils sentaient qu'Athènes n'était protégée que par sa gloire. C'était pour eux une raison de plus de maintenir leur hégémonie

dans le seul domaine où elle eût encore chance de durer. Ils y réussirent : l'Université d'Athènes soutint victorieusement la concurrence d'institutions analogues qui avaient surgi en divers lieux; sa chaire de sophistique demeura la plus enviée. Les amateurs de philosophie et de sciences pouvaient préférer Alexandrie : Béryte avait une école de droit romain; Antioche, Smyrne, Pergame, Nicomédie, Constantinople, formaient aussi des rhéteurs; mais Athènes était toujours la patrie du beau langage, et on y venait prendre le pur accent du terroir.

Non ignorons si l'État, sous le nouveau régime des « annones » ou traitements en nature, continuait à allouer des prébendes à l'ancien taux aux professeurs et à combien de professeurs. Ceux-ci se distinguaient à peine de leurs nombreux concurrents, et tous comptaient pour vivre sur le produit de leurs leçons. L'Université d'Athènes n'était pas faite pour les petites bourses; pour l'aristocratie du corps enseignant, le traitement de l'État ou de la Ville n'était qu'un appoint négligeable.

Les philosophes socratiques d'autrefois — exception faite pour les péripatéticiens — faisaient profession de mépriser les richesses. Les scolarques athéniens vivaient petitement sur le revenu des biens constitués en dotation perpétuelle pour leur secte. Il ne leur était pas interdit d'accepter des dons volontaires; mais Speusippe, le successeur immédiat de Platon, fut blâmé en son temps pour avoir exigé de ses élèves une rétribution. Les Cyniques et les Stoïciens allaient plus loin : on n'entrait chez eux que pauvre, c'est-à-dire en renonçant à la propriété individuelle. Mais les rhéteurs aimaient mieux imiter les Gorgias, les Protagoras, les Prodicus, les Hippias, ces artistes en éloquence dorée, si obstinément vilipendés par les Socratiques. Ils tenaient à faire figure : ils menaient grand train; les plus courus prenaient des airs de princes. C'étaient là surtout des mœurs d'Asie. A Athènes, ils étaient moins charlatans : ils avaient peur du ridicule. Hadrien de Tyr n'y put soutenir longtemps son étalage de luxe : délaissé par la vogue, il allait être exproprié de sa maison pour une hypothèque de 10 000 drachmes, si un jeune confrère, Proculus de Naucratis, n'avait payé ses dettes. Ce Proculus, moitié négociant, moitié professeur, ne demandait à ses élèves que 100 drachmes

une fois versées pour abonnement perpétuel, et il leur ouvrait, par surcroî , sa bibliothèque.

En dehors de leur enseignement courant et de leurs bénéfices réguliers, les maîtres de l'art avaient parfois l'occasion de rencontrer des disciples ou des admirateurs opulents dont les largesses consacraient leur réputation. Au temps où Hérode Atticus était encore un adolescent, son père et lui se prirent d'un tel enthousiasme pour les leçons de Scopélianus, de passage à Athènes, qu'ils lui donnèrent la somme énorme de 30 talents. A Smyrne, pour trois journées de discours dont Polémon voulut bien lui donner le régal, Hérode envoya la jolie somme de 150 000 drachmes ; encore Polémon n'accepta-t-il le cadeau que quand Hérode eut ajouté 100 000 drachmes. Un prince du Bosphore étant venu à Smyrne pour l'entendre, Polémon n'ouvrit sa porte que sur une offre de 10 talents. Ces exemples forçaient la main aux empereurs que la mode ou leur goût amenait dans l'auditoire de quelqu'un de ces virtuoses : S. Sévère, qui n'a jamais passé pour prodigue, eut l'imprudence, après avoir entendu Hermocrate de Phocée, de laisser au sophiste le choix de sa récompense; il lui en coûta cinquante talents (1310 kilog.) d'encens.

Mais, au temps des Sévères, les amateurs assez riches pour contenter ainsi la vanité des sophistes et la leur se font rares. Au IVe siècle, on n'en rencontre plus. Les empereurs avaient d'autres soucis. Aussi Libanius estime qu'un traitement fixe n'est pas chose indifférente. Cependant, il confesse qu'il eut à regretter, un peu plus tard, d'avoir été appelé de Nicomédie à Constantinople par l'empereur; professeur officiel, réduit à son traitement, il a perdu au change, non seulement comme succès, mais comme profit. Il est vrai que, pour les professeurs de l'État, les immunités qui leur étaient assurées à eux et à leurs enfants, au regard de l'impôt, des charges publiques — toutes onéreuses — et du service militaire, étaient déjà par elles-mêmes un bénéfice notable, plus apprécié à mesure que se faisait plus oppressive la fiscalité du Bas-Empire.

En ce qui concerne les modes d'investiture pour l'enseignement public, le degré d'autonomie accordé à l'enseignement libre, le matériel scolaire, et, en général, pour tout le détail de la vie universitaire, nos renseignements ne nous permettent

pas de noter des différences sensibles entre les habitudes du IVe siècle et celles du temps des Antonins. A part la disparition de l'enseignement public de la philosophie, dont les anciens « Musées » du Lycée et de l'Académie perpétuent la tradition, à part une intervention plus apparente de l'autorité romaine, on ne voit pas que règlements et mœurs aient beaucoup changé.

Comme autrefois, les chaires officielles sont données au concours; mais les biographes des sophistes ne disent presque rien des formalités administratives. Il arrive que le proconsul d'Achaïe préside à Athènes une commission d'examen, mais c'est généralement qu'un premier concours a provoqué des récriminations, des cabales, ou même des séditions : il vient rétablir l'ordre plutôt qu'imposer son choix. Libanius nous apprend qu'il faillit être choisi par le proconsul, lui étudiant de vingt-cinq ans et deux autres, pour remplacer de « mauvais bergers », complices de désordres de leurs ouailles; il laisse entendre que le haut fonctionnaire débarquait d'Italie et, quoique « plein de bon sens », n'avait pas le tact nécessaire pour manier les choses d'Athènes, s'ingérant dans la nomination à quelque emploi subalterne, office de répétiteur ou de « privat-docent ».

Il ne faut pas oublier qu'Athènes était toujours ville libre, et que, si l'empereur avait de toute évidence le droit de confirmer ou même de faire directement les nominations aux chaires rétribuées par le fisc, les autres nominations et autorisations devaient dépendre des autorités locales. Le jour où l'empereur Julien, par mesure générale, décréta que toutes les nominations devraient être approuvées par lui, c'était, pour Athènes, l'abolition d'un privilège. Il est probable qu'après comme avant Julien, le gouvernement impérial laissa pratiquement aux Athéniens la gestion de leur Université. A la mort du professeur Julianus de Césarée (339?), un concours passionna l'opinion publique. Tous les suffrages se portèrent sur quatre titulaires, auxquels on adjoignit deux chargés de cours, la loi romaine, dit Eunape, exigeant qu'il y eût à Athènes beaucoup de professeurs et d'auditeurs. Les deux auxiliaires avaient aussi le nom de professeurs, mais leur domaine ne dépassait pas « les bancs et la chaire de leur salle », tandis que les quatre titulaires

se partageaient, comme des conquérants, les quartiers de la ville et les provinces de l'empire romain : l'Arabe Diophante eut l'Arabie; l'Arménien Prohærésius, le Pont, la Bithynie, l'Hellespont, l'Asie Mineure au nord du Taurus, voire l'Égypte, un empire égal à sa réputation. Des deux autres, l'un, Épiphanius, eut une sorte de suzeraineté honorifique sur l'Orient, l'autre, redoutant Prohærésius, quitta Athènes. Les deux auxiliaires, Sopolis et Parnasius, ne touchaient qu'une très modeste indemnité, d'où l'on peut conclure que les maîtres étaient plus largement rémunérés.

Ces successeurs de Julianus furent-ils appointés comme lui par le fisc ou par la ville ? que signifie cette « loi romaine » préoccupée de multiplier les chaires? Enfin, comment se fit le partage des nationalités ? Ce fut sans doute au gré des étudiants, car Eunape ajoute qu'il y eut quelques dissidents parmi les « nations », et que certains « jouvenceaux » quittaient leur camp pour un autre. Ailleurs, il nous représente une discussion entre sophistes, réunis autour du vicaire d'Asie, Anatolius, fraîchement débarqué à Athènes. Il les trouve ridicules, parce qu'ils osaient tenir tête à l'incomparable Prohærésius, et il constate avec plaisir qu'ils impatientèrent Anatolius, lequel — cette fois-là ou une autre — leur ferma la bouche en disant : « S'il y avait plus de treize sophistes, ils trouveraient probablement encore d'autres façons de retourner le problème ». Je me hasarde à en conclure qu'il y avait alors à Athènes, vers la fin du règne de Constantin, treize chaires de sophistique, y compris sans doute les professeurs libres.

Libanius, qui a tant parlé de son métier de professeur, ne nous aide pas beaucoup plus que Philostrate et Eunape à restituer les règlements universitaires. Il nous dit qu'il n'eut pas de chaire officielle à Constantinople, parce que le Sénat avait appelé un sophiste cappadocien, « qui arrivait, envoyé par l'empereur ». Le choix avait-il été fait par le Sénat et ratifié par l'empereur ? Libanius ajoute qu'il fit des leçons publiques et des cours libres, et qu'il eut, à la grande mortification des sophistes rivaux, plus de quatre-vingts élèves payants. Quelques pages plus loin, il raconte que, éloigné de Constantinople par une cabale et appelé par la ville de Nicée, puis envoyé à Nicomédie « par un autre arrêté » du préteur de Bithynie, qui voulait « com-

plaire au vœu de ses habitants », il fut bientôt rappelé « par lettres impériales » à Constantinople, où le préfet, l'empereur et la ville lui prodiguent honneurs et libéralités. Il ne lui manquait plus que le suprême honneur, professer à Athènes. Il assure qu'il y fut invité par décret des Athéniens, mais que, peu soucieux de braver la jalousie des sophistes du lieu, gens capables de faire assommer ou vilipender qui leur portait ombrage, il s'abstint de retourner dans une ville où il avait vu les batailles universitaires donner de la besogne aux médecins. Enfin, mis sur sa demande en congé régulier, il redevient professeur libre à Antioche : il ouvre une école dans une espèce de bazar près de l'agora ; à la page suivante, on le voit installé dans la salle du Conseil, à la tête d'un « troupeau si nombreux » que la journée ne lui suffit pas. Est-il déjà, comme il le fut plus tard, titulaire d'une chaire officielle avec traitement? Ces beaux esprits ne se plaisent que dans le vague des circonlocutions.

*
* *

S'il y avait des brevets pour les professeurs, il n'y avait point de diplômes d'État délivrés par eux aux étudiants : le nom du maître servait de recommandation à ses disciples, mais il n'est question nulle part de certificats constatant le résultat des études faites. Tous ceux qui enseignent sont justiciables de la concurrence et cotés d'après leur talent. Tel professeur libre, écarté d'un concours par une cabale, est plus entouré que les titulaires appointés et attend l'occasion de prendre sa revanche. Il en est qui aiment mieux enseigner librement à Athènes que de se rendre à l'appel d'une autre Université, même de Smyrne ou d'Antioche. Certains vont de ville en ville, donnant des conférences publiques, provoquant les célébrités du lieu à des assauts d'éloquence, improvisant sur des sujets donnés d'interminables harangues, faisant valoir à la fois la fertilité de leur esprit et la vigueur de leurs poumons. Ptolémée de Naucratis, disciple d'Hérode et de Polémon, « visita quantité de nations et fréquenta nombre de cités », avant de finir ses jours dans sa ville natale, comme pensionnaire du Prytanée. De même, son contemporain, le bel Alexandre de Cilicie, dit

Péloplaton, enseigna le plus souvent à Antioche, mais aussi « à Tarse, à Rome, et dans toute l'Égypte ». Le sophiste Bémarchius avait gagné beaucoup d'argent avec un seul et unique discours, qu'il avait colporté de ville en ville, jusque sur les rives du Nil. Les professeurs en titre utilisaient parfois leurs vacances pour élargir ainsi leur notoriété et, le cas échéant, chercher un placement plus avantageux de leur talent.

Tout a été dit sur la vanité des sophistes. Celle de Polémon confinait à la folie. Hadrien de Tyr allait faire son cours traîné par un attelage avec mors en argent, somptueusement vêtu, couvert de bijoux, et on le reconduisait en grande cérémonie. L'engouement du public allait jusqu'à l'extravagance. Le monde grec désœuvré ne s'intéressait plus qu'aux courses de chevaux et aux assauts d'éloquence, à la musique de sa langue. Les déclamations publiques tenaient dans la vie des Hellènes la même place que de nos jours les concerts et festivals. Les villes d'Université concourent entre elles par la réputation de leurs professeurs : elles se considèrent comme victorieuses ou vaincues avec eux et par eux. Un maître illustre est pour elles non seulement une source de profits, mais un titre d'honneur. Il est, à l'occasion, leur délégué, leur avocat auprès du gouvernement impérial ou des tribunaux. Les empereurs eux-mêmes ne ménageaient pas les hommages à ces dieux populaires et supportaient même de leur part des familiarités assez malséantes. Nous avons peine à comprendre cet enthousiasme. Il nous paraîtrait peut-être moins extraordinaire s'il n'était rien resté de tout ce bruit oratoire. Mais les déclamations que nous possédons encore des Aristide, des Libanius, des Himérius, des Thémistius, ne sont que des exercices d'écoliers qui ont vieilli dans une longue enfance. Seulement, cette prose travaillée, pesée au trébuchet attique, plaisait aux oreilles; il y avait tels exordes cadencés qui passaient à l'état de chants populaires, et l'on chante surtout ce qui ne vaut pas la peine d'être dit. Il est vrai que la parole figée sur le papier ne représente qu'imparfaitement le talent d'un orateur. Ce qu'on admirait et applaudissait chez les sophistes, ce qu'on exigeait d'eux dans les concours, c'était la faculté d'improviser, de parler d'abondance, sans préparation préalable. L'homme le plus éloquent du IVe siècle, le « Roi des discours », le

« divinissime » Prohærésius, n'a peut-être jamais rien écrit.

Nous sommes fort mal renseignés sur l'emplacement et l'aménagement des salles de cours. Il ne semble pas que, à Athènes ou ailleurs, on ait édifié des bâtiments spéciaux à l'usage de l'enseignement public. Il y avait pour cela assez de gymnases, de palestres et de portiques. Nous savons qu'on appelait généralement les écoles des « musées », — comme placées sous la protection des Muses, — ou même des « temples », et les salles de cours des « théâtres », les sièges étant disposés en gradins et la chaire ou « trône » s'élevant en face. Mais nous chercherions vainement dans la phraséologie sophistique des indications précises qui nous permettent de distinguer entre cours publics et cours privés. Julianus, qui fut en son temps une espèce de « tyran » d'Athènes, le tout-puissant coryphée du corps enseignant, avait une petite maison, ornée des portraits de ses amis, où l'on « respirait Hermès et les Muses », toute semblable à un temple, et « un théâtre » de marbre poli, construit, en moindres proportions, comme les théâtres publics. Le verbeux Eunape se garde bien de nous dire si, par « théâtres publics », il entend des salles destinées aux cours publics, si le théâtre de Julianus, propriété particulière, servait également à ses cours publics et privés. Cependant, quelques lignes plus loin, il apporte un renseignement. Une querelle s'était élevée entre étudiants et citoyens, et les partisans du professeur Apsine de Lacédémone en avaient profité pour tomber sur leurs rivaux, le clan du professeur Julianus. C'était une façon de « guerre civile », si bien que « aucun des sophistes n'osait plus disserter en public, mais qu'ils s'enfermaient dans leurs théâtres particuliers pour donner leurs leçons aux jeunes gens ». Ils avaient donc des salles à eux pour leur enseignement privé, et faisaient ailleurs leurs conférences publiques.

Les déclamations publiques et joutes oratoires exigeaient des salles spacieuses, que l'on prêtait ou louait pour la circonstance : à quatre jours d'intervalle, le sophiste cilicien Philagros disserta d'abord dans l'Agrippéum, ensuite, dans la « Curie des Artisans », une espèce de Bourse du travail avoisinant la porte du Céramique. Ce Philagros, petit de taille et de tempérament irascible, tenait tête même à son protecteur

Hérode Atticus. On le vit un jour bondir de sa chaire pour souffleter un auditeur qui sommeillait, ou encore apostropher dans la rue un étudiant trop peu respectueux. Il se brouilla ainsi avec tout le monde, et je crois bien qu'Hérode lui-même entra dans un petit complot machiné par les étudiants pour humilier ce terrible personnage. Philagros avait composé jadis, sur un thème imaginaire, transportable en tous lieux, un discours qu'il savait par cœur et dont des tachygraphes avaient pris copie à son insu. Un jour de séance d'improvisation, les malins lui proposèrent précisément le thème en question, et, en même temps que le professeur parlait, ils se mirent à lire tout haut le discours qu'il prétendait improviser. Ce fut dans l'auditoire un rire homérique. Philagros se mit en colère, mais son prestige était tombé. Quelque temps après, il quitta Athènes et devint titulaire de la chaire de sophistique à l'Athénée de Rome. C'était, si l'on veut, un avancement, en ce sens que la chaire de Rome s'appelait « le trône d'en haut », et qu'il était de bon ton pour les sénateurs et chevaliers de fréquenter l'Athénée; mais c'était aussi un exil. Les trois professeurs que Philostrate cite comme ayant émigré d'Athènes à Rome, Hadrien de Tyr, Pausanias de Césarée et Philagros de Cilicie, avaient tous plus ou moins démérité aux yeux des Athéniens et n'avaient délaissé la ville que délaissés par le succès.

Les professeurs de sophistique ressemblaient vraiment trop à des acteurs, et le nom de « théâtre » appliqué à leurs écoles était on ne peut mieux choisi. Il leur fallait des applaudissements; mais les sifflets pouvaient s'y mêler, d'où tumulte, échange d'injures et même de coups dans l'auditoire. Les cours d'enseignement proprement dit devaient être plus tranquilles. Les élèves commentaient, avec la collaboration du maître, des textes irréprochables au point de vue de la langue, composaient des discours écrits, qui, revus et corrigés par le professeur, étaient déclamés en classe. Les plus avancés s'exerçaient à l'improvisation. Les « pédagogues » assistaient aux leçons, revisaient cahiers et notes, surveillaient le travail, en classe et à domicile. Ils jouaient le rôle de répétiteurs, chargés, par surcroît, de la police de la salle.

Ces pédadogues, tuteurs commissionnés par les familles, étaient généralement de basse condition, des domestiques; aussi

leur autorité était souvent bafouée. Dans sa vieillesse, aigri, délaissé, mal payé, Libanius prodigue les mercuriales. Nous avons de lui un curieux discours intitulé *Sur le Tapis*, dans lequel il blâme avec véhémence le supplice infligé à un pédagogue que les étudiants avaient fait sauter en couverte, aux éclats de rire de la bande. Impertinences à l'égard des maîtres, orgies, irruptions nocturnes dans les maisons des pauvres bourgeois, ce sont choses que Libanius a vues à Athènes, au temps où il était, lui, étudiant modèle, insensible au chant des Sirènes appelées hétaïres. A Athènes, la population de logeurs et de fournisseurs se mêlait volontiers à la vie des étudiants et à leurs querelles. Grégoire de Nazianze assure que, pour avoir soutenu son ami Basile dans des discussions avec des étudiants qui voulaient mater le nouveau venu, il s'attira la haine non seulement de ses rivaux, mais « d'Athènes elle-même ».

Les étudiants, venus souvent de fort loin, étaient des fils de famille qui amenaient avec eux au moins leur pédagogue, parfois plusieurs esclaves. Point d'hôtelleries ou de pensionnats : ils logeaient chez l'habitant. Le nouveau était présenté au professeur par son père ou un ami de la famille, un correspondant ou « proxène » quelconque, qui se chargeait de débattre les conditions, pécuniaires et autres, auxquelles le maître consentait à diriger l'éducation du jeune homme. Celui-ci était dès lors enrôlé parmi ses disciples et s'engageait par serment envers lui. Une des conditions était que le maître exercerait sur le disciple l'autorité d'un père, y compris — le cas échéant — le droit de recourir aux corrections manuelles. Libanius écrit à un père : « J'emploie les coups contre celui qui ne travaille pas. Je le réveille avec le fouet. C'est ce qui est arrivé à ton fils, qui a péché par paresse ».

L'admiration qu'inspirait aux disciples le maître choisi, leur « pasteur », leur rendait l'obéissance facile et se tournait bien vite en un véritable attachement. Chaque auditoire formait une coterie au sein de laquelle se développait l'esprit de corps, doublé d'un amour-propre national lorsque le professeur — comme c'était souvent le cas — avait groupé autour de lui les étudiants de son pays. La communauté d'origine avait du reste moins d'importance que la communauté d'opinion : le clan de

Sparte, rallié à Apsine, avait pour président l'Athénien Thémistocle. Étaient camarades et alliés tous ceux qui s'étaient rangés sous la bannière du même professeur. Le lien de camaraderie était si fort que déserter son « chœur » ou sa « nation » passait pour une apostasie, et passer dans un autre corps, pour une trahison.

Pour ces jeunes enthousiastes, leur maître était le plus éloquent de tous, l'incomparable, et ils mettaient tout leur zèle à lui recruter des adhérents. La chasse aux nouveaux était une de leurs occupations favorites. Les divers clans postaient des vigies sur les sommets d'où l'on pouvait apercevoir de loin les navires. Avait-on signalé l'arrivée d'un nouveau au Pirée? Les bandes y couraient pour s'emparer de cette recrue. Libanius raconte que, venu à Athènes pour suivre les leçons du rhéteur Aristodème, il fut happé par la séquelle de l'Arabe Diophante et séquestré jusqu'à ce qu'il eût juré de se faire immatriculer dans la corporation. moyennant quoi il eut permission de suivre d'autres cours.

Les brimades ne manquaient pas aux nouveaux. Il y en avait de traditionnelles, réglées comme une comédie, dont Grégoire de Nazianze nous a conservé le programme.

Lorsqu'un nouveau arrive, voici la règle attique, mélange de plaisanterie et de sérieux. D'abord, on le conduit chez un de ceux qui l'ont accaparé, ou chez un de leurs amis ou parents ou compatriotes, ou chez un de ces personnages experts en sophistique et à l'affût de leçons payées, qui, pour cette raison, sont en honneur auprès d'eux. Ensuite, le nouveau est criblé de quolibets par tous ceux qui en ont envie : ils veulent par là, je pense, humilier l'amour-propre des néophytes et les tenir en main dès le début. Ces brocards sont tantôt insolents, tantôt plus convenables, suivant le degré de rusticité ou d'urbanité du patient. Cet assaut épouvante et froisse extrêmement ceux qui ne s'y attendaient pas, mais ceux qui le savaient d'avance le trouvent très agréable et bénin. En effet, il y a plus de parade que de réalité dans ces menaces. Ensuite, on conduit processionnellement le novice au bain à travers le marché. Le cortège est ordonné comme suit : les étudiants s'alignent par paires de distance en distance et marchent devant le récipiendaire jusqu'à l'entrée de l'établissement. Quand la tête de colonne en approche, tous se mettent à hurler et à bondir comme des possédés : on crie de ne plus avancer, mais de s'arrêter sous prétexte qu'on leur refuse l'entrée. En même temps, on cogne violemment aux portes, avec un tapage qui effraie le nouveau,

après quoi on le laisse entrer et on lui rend dès lors sa liberté. Une fois sorti du bain, ils l'accueillent comme un camarade, un membre de leur société. Ce qui les amuse le plus dans cette initiation, c'est la rapidité avec laquelle les tourmenteurs se transforment et opèrent la réconciliation.

Grégoire a passé par ces épreuves et n'en a pas gardé mauvais souvenir; mais c'était tout de même un honneur, et un honneur rare, d'en être dispensé, comme le fut, grâce à lui, son ami Basile. Celui-là n'était plus ni un adolescent ni un novice : il avait déjà étudié à Césarée de Cappadoce sous la direction de son père, puis à Constantinople, et il avait, paraît-il, une réputation qui le fit traiter en fils de professeur plutôt qu'en étudiant.

Les rivalités entre les étudiants naissaient de la rivalité entre professeurs. Ces éducateurs de la jeunesse ne lui donnaient point l'exemple de l'aménité et de la tolérance. La concurrence qu'ils se faisaient, par point d'honneur plus encore que par intérêt, était très âpre. Les batailles livrées allaient parfois jusqu'au sang et amenaient les combattants devant les tribunaux. Libanius a été témoin de ces « combats au milieu d'Athènes, avec gourdins, épées, pierres lancées et blessures ». Les partis luttaient pour la gloire et le profit des maîtres, « absolument comme ceux qui prennent les armes pour leurs patries », et on vantait jusque dans leurs familles les braves qui s'y distinguaient par leurs prouesses. Ils en rapportaient « des cicatrices à la tête, des cicatrices au visage, aux mains, partout », et ces stigmates étaient des mieux portés. Libanius avoue qu'il était tenté de se signaler, lui aussi, en courant avec les plus hardis au Pirée, au Sounion, pour y empoigner les nouveaux au débarqué, en faisant ripaille dans des séries de banquets qui vidaient les escarcelles et mettaient les joyeux viveurs à la merci des usuriers.

Les combattants avaient quelquefois la main lourde. Au temps où la rivalité des deux rhéteurs, Julianus et Apsine, mettait leurs disciples en effervescence, il y eut mort d'homme, ou tout au moins des blessures graves, qui motivèrent une accusation d'homicide portée par les Apsiniens contre les Julianiens devant le proconsul. Les deux professeurs moralement responsables allèrent plaider à Corinthe, et Eunape se délecte à raconter les péripéties de cette scène d'escrime ora-

toire, où brilla non seulement Julianus, mais son disciple, le futur professeur Prohærésius, et qui se termina à la confusion des Apsiniens, à la fois agresseurs et accusateurs. Le proconsul, après avoir interdit les applaudissements, avait fini par applaudir lui-même l'irrésistible Prohærésius. Il y eut encore un peu plus tard une « grande bataille » au Lycée, à laquelle Libanius, toujours sage, à l'entendre, et seul sage ce jour-là, se félicite de n'avoir point participé. Sa réputation était si bien établie et sa gravité imposait tellement, toujours d'après lui, qu'il était comme intangible. Un jour qu'il allait au bain entre deux camarades, un Crétois hargneux qui en sortait se rua sur ses compagnons, frappant à droite et à gauche ; mais, dit-il, « il n'osa pas me regarder en face ». Il était moins sage à soixante ans, lorsque, gourmandant ses élèves, il leur reprochait de ne s'être jamais battus pour lui.

C'est dans ce monde remuant que, vers le mois de juillet de l'an 355, on vit paraître, modeste et silencieux, le prince impérial Julien. A l'âge de vingt-quatre ans, Julien n'avait encore vécu que des jours tristes. Il avait à peine connu sa mère : son père et ses parents de la branche cadette avaient été massacrés par des prétoriens qui servaient à leur façon la politique des fils de Constantin, alors qu'il avait environ six ans. Depuis, il avait été constamment surveillé, gardé à vue, relégué, et, tout récemment, il s'en était fallu de peu que son terrible cousin, l'empereur Constance, ne lui fît trancher la tête, comme à son frère Gallus. On ne s'étonne pas trop qu'il ait conçu des doutes sur la valeur morale du christianisme, professé par ses persécuteurs, et quelque sympathie pour la vieille religion qu'ils persécutaient, elle aussi, à coup de décrets où l'insulte s'ajoutait toujours à la menace. Des philosophes néoplatoniciens, dans des colloques discrets, lui avaient remontré combien le Dieu de Platon était supérieur au Dieu galiléen, ennemi de la civilisation hellénique. A Athènes, où l'hellénisme, infusé pour ainsi dire dans les monuments de l'art et une longue tradition de souvenirs, devait résister si longtemps à l'intolérance chrétienne, Julien se trouvait transporté dans la patrie de son intelligence. Lui qui, pour avoir vu la mort de près, avait souvent songé au mystère de la vie future, il alla en demander le secret à l'hiérophante d'Éleusis, à l'occasion des grandes Éleusinies.

Grégoire de Nazianze, très informé de ce qu'il n'a pas vu, raconte que Julien, effrayé par ces spectacles démoniaques, s'oublia jusqu'à faire le signe de la croix.

Julien, à Athènes, fut très entouré. Libanius nous le représente conversant avec les étudiants et les professeurs, « rhéteurs et philosophes », éloquent sans le savoir et timide au point de rougir en prenant la parole. Il ne se doutait assurément pas que, dans cette petite cour improvisée, figurait, à côté de Basile, l'homme qui devait plus tard poursuivre sa mémoire des pires calomnies. A l'époque, les haines religieuses visaient moins les païens, humiliés et inoffensifs, que les chrétiens dissidents. Les déclamations furibondes d'Hilaire de Poitiers et de Lucifer de Calaris contre l'arien Constance serviront de modèle aux « Invectives » de Grégoire contre l'Apostat, insultes copieusement déversées sur le cadavre du prince mort en combattant pour sa patrie.

Julien ne jouit pas longtemps de cette libre vie universitaire. Dès le mois de septembre, il fut rappelé en Occident et envoyé en Gaule pour défendre contre les Germains la frontière du Rhin. Six ans plus tard (361), il était empereur. On vit alors ce qu'avaient accumulé de chimères dans son esprit les méditations de sa première jeunesse. Il prétendit imposer la tolérance aux sectes chrétiennes entre elles et à l'égard de l'hellénisme, qu'il voulait régénérer. Son zèle païen n'eût été qu'une naïveté s'il s'était contenté de rouvrir les temples et de multiplier à ses frais les sacrifices. Mais il voulut restituer aux temples les biens que Constantin et Constance leur avaient enlevés pour en doter les églises, supprimer les immunités octroyées au clergé chrétien et retirer aux évêques leur juridiction. Aux récriminations qui surgirent de toute part, il répondit en interdisant aux chrétiens d'enseigner la grammaire et la rhétorique, sous prétexte que ces Hébreux, comme il les appelait, vilipendaient la littérature profane, pleine d'erreurs à leur gré, et qu'ils devaient se contenter de leurs saintes Écritures. Il avait la suprême imprudence d'écrire, à la façon d'un journaliste, pour expliquer, justifier ses édits, et de leur enlever ainsi l'apparence d'impartialité que savait leur donner la chancellerie impériale. Si nous n'avions pas son témoignage et celui du païen Ammien Marcellin, qui blâme l'exclu-

sion des professeurs chrétiens, nous ne trouverions pas le fond de sa pensée dans la constitution qui confie aux autorités municipales le choix des candidats aux chaires publiques, mais réserve à l'empereur les nominations définitives, soi-disant pour donner plus de lustre à ces brevets. Avec sa manie de disserter et de prendre le public à témoin de ses intentions, Julien provoqua une guerre de plume où il n'eut pas le beau rôle. Ceux qui ne le jugeaient pas odieux le trouvaient ridicule.

Ridicule, l'auteur du *Misopogon* dut à ce mélange de naïveté et de pédantisme de l'être un peu partout. Odieux, il le devint, même dans sa chère Athènes, lorsque le professeur le plus renommé, le roi de l'éloquence, celui qui depuis vingt-trois ans attirait le plus d'élèves, Prohærésius, se déclara atteint, en sa qualité de chrétien, par l'édit impérial et donna sa démission. Prohærésius ne devait pas être un chrétien bien intransigeant : sa théologie ne lui interdisait pas d'user des vieilles formules, comme des invocations aux « dieux immortels », et de vanter les bienfaits apportés aux hommes par Démêter en terre athénienne. Eunape, païen dévot, initié aux Mystères, panégyriste de Julien et admirateur passionné de Prohærésius, se contente de dire que celui-ci, « sous le règne de Julien, fut écarté de l'enseignement, car il passait pour être chrétien ». Fut-il réellement destitué, à la grande joie de ses nombreux rivaux, ou saisit-il l'occasion d'ajouter à sa gloire, nous ne savons. En tout cas, ce fut un beau scandale, et Julien, qui avait connu Prohærésius à Athènes, aurait dû le prévoir; il devait savoir que Prohærésius était célèbre et hors de pair, non seulement pour son talent d'improvisation, mais pour son caractère et l'énergie avec laquelle il avait imposé sa supériorité.

C'est une figure originale que cet Arménien à la tête crépue, de stature colossale, aussi intelligent que robuste. Il avait environ trente-deux ans lorsqu'il était venu enfin dans cette Athènes où les étudiants pauvres n'osaient s'aventurer. Lui et son camarade Héphestion étaient si dépourvus qu'ils n'avaient qu'un manteau pour deux et ainsi ne pouvaient suivre les cours du professeur Julianus que l'un après l'autre, un jour sur deux. Chacun reconstituait le cours complet en étudiant les notes rapportées par l'autre. Julianus fut touché de ce zèle et prit en affection Prohærésius, à qui il destinait sa succes-

sion : il lui légua en mourant sa maison et sans doute aussi sa salle de cours. Mais une cabale se forma contre Prohærésius lors du concours ouvert pour le choix d'un nouveau titulaire. Ses concurrents surent si bien exploiter les troubles qui s'ensuivirent, que le proconsul intervint. Prohærésius fut expulsé. Quelque temps après, il rentra par permission spéciale de l'empereur Constance et se soumit à un nouvel examen, présidé par un autre proconsul. Ce fut un triomphe. Le candidat termina l'épreuve par un tour de force comme on n'en avait jamais vu. Il demanda des tachygraphes, et, après avoir abondamment développé le pour et le contre sur une dernière thèse, il répéta séance tenante et mot pour mot l'improvisation dont les scribes avaient fixé le texte.

Voilà l'homme que venait frapper l'édit de Julien. L'empereur voulut réparer sa maladresse en faisant une exception pour Prohærésius, mais le grand vieillard refusa cette faveur. L'année suivante, le jeune empereur philosophe disparaissait de la scène du monde, et le vieux rhéteur remontait dans sa chaire, d'autant plus admiré et aimé, même de païens comme son disciple Eunape, qu'il avait été victime d'une intolérance jusque-là inconnue à Athènes. Quand il mourut nonagénaire, cinq ans après (368), Himérius lui succéda.

Himérius fut le dernier représentant de la sophistique d'Athènes. La décadence était enfin consommée, cette fois irréparable pour la vieille cité qui n'avait pas su se rajeunir. Tel étudiant qui autrefois fût allé au moins compléter son éducation à Athènes préférait maintenant Constantinople, où, en fait d'éloquence, la renommée de Thémistius, à la fois orateur et philosophe, balançait celle du professeur athénien. Enfin, Athènes n'était même plus à l'abri des incursions des Barbares : les Goths, refoulés par Théodose, revinrent au lendemain de sa mort (395), et, cette fois, s'ils respectèrent le Parthénon, ils brûlèrent le temple d'Éleusis. L'Université périt par anémie, et sa fin est pour nous plus obscure encore que ses commencements. Nous savons seulement qu'Athènes fut le dernier refuge de la philosophie néoplatonicienne, chassée d'Alexandrie par les « bandes noires » qui avaient démoli le Sérapéum (391) et mis en pièces la belle et savante Hypatie (415). Comme les anciens Socratiques, les scolarques

néoplatoniciens vivaient sur le revenu de fondations privées et ne demandaient rien à l'État.

Mais l'existence seule de cette petite congrégation philosophique était chose importune aux yeux du pouvoir. Justinien jugea qu'il était temps de constater la victoire complète du christianisme en imposant silence à toutes les voix discordantes. « Par un décret adressé aux magistrats », dit Malalas, « l'empereur ordonna que personne à l'avenir n'enseignât la philosophie » (529). L'École d'Athènes fut fermée, et ses revenus confisqués. Ses professeurs eurent la malencontreuse idée d'aller demander asile au roi des Perses, Chosroès Nouschirvan, qu'on leur avait dépeint comme un esprit libéral et un ami de la philosophie. Ils en revinrent bientôt, dégoûtés du Barbare, amnistiés par convention diplomatique, mais déconsidérés par une fugue qui ressemblait trop à une trahison envers la patrie.

A partir de ce moment, leur trace se perd dans le délaissement et l'oubli.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

MADAME PETIT-JARDIN[1]

(LALLA JANINA)

XXV

De sa visite à la Manouba ma princesse a rapporté force flacons à cornichons remplis de boutons embaumés. Elle en a rapporté aussi, imprégnée en sa chair, la douce senteur errante du jardin mythologique; et il me semble avoir ramené chez moi une des trois Hespérides, qui a gardé une orange à chaque talon comme une marque indélébile de son origine fructifère.

Cependant j'éprouve une joie intime d'être revenu, après ces huit jours, dans ma vieille demeure mauresque et mon quartier silencieux. Janina paraît heureuse aussi de retrouver le coin du divan où elle se blottissait, ses grands plats à couscoussi, sa derbouka, ses mortiers chantants, mais surtout son jardinet de captive suspendu sur la terrasse, qu'elle préfère encore à tous les vergers de Salomon et à toutes les orangeries beylicales.

En son absence, la balsamine a fleuri; l'œillet blanc a deux houppettes; le jasmin compte au moins dix étoiles; — et, tous les matins, je trouve, en bas, sur ma table de travail, noyées

1. *Published June fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* MYRIAM HARRY.

Voir la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

dans mon verre à dents, une branche de menthe, une feuille de basilic, inspirateur des poètes, et, coupée à ras de la tige, une fleur de géranium ou de giroflée.

Et cette humble offrande me touche plus que le plus merveilleux bouquet.

⁂

D'ailleurs, depuis son retour de la Manouba, ma gazelle jolie est moins sauvage. Elle est presque affectueuse et, au lieu de me dire : « *Ya sidi* » — « O mon seigneur », — d'après la respectueuse habitude des musulmanes, elle me dit maintenant : « *Ya sidi Aïn* » — « O monsieur Fontaine », — mon nom patronymique, — ou « monsieur mon œil », et n'est-ce pas l'appellation la plus tendre de la langue arabe? — Mais, quand elle veut me taquiner, — elle sait être fort espiègle, cette petite! — elle m'interpelle ainsi : « Ya sidi Hadjar », traduction de « Pierre » et qui signifie à peu près : « Monsieur Cœur-de-roche ». C'est, sans doute, l'ex-danseuse du ventre qui lui a indiqué ces malices de langage pour obtenir de moi tout ce qu'elle veut... Elle est devenue aussi plus ardente, plus voluptueuse, et parfois, le soir, quand elle exécute devant moi sa danse nationale, je suis presque effrayé de sa lasciveté...

Je crains fort que la maîtresse d'été de Marville n'ait exercé une grande influence sur Janina. La petite essaie d'imiter ses gestes, le roulement de ses hanches, le tangage de son buste, quand elle marche dans notre galerie circulaire, ses œillades amoureuses, quand elle me regarde, le ton de sa voix nasillarde et même son arrogance de négresse affranchie qui peut enfin commander à son tour.

Elle donne des ordres brefs à la Mère Étoile, humilie son frère adoptif, en l'apostrophant : « *Ya tahâne!* (O proxénète!) » — expression dont Arbïa abuse un peu. — L'autre jour, elle s'est même emportée contre sa propre « éleveuse », l'infortunée madame Raisin-Sec, qui est revenue de chez sa fille, madame Clair-de-Lune, avec son buisson ardent à moitié déraciné, sa figure tuméfiée de figues bleues, et ses aubergines encore desséchées par le feu de sa colère contre son gendre, le caïd du Zaghouan, qui l'a jetée dehors.

Maintenant que les réunions de chute du jour se tiennent là-haut, sur la terrasse, et que je n'y suis plus admis, j'entends de mon palier ma Lalla — si timide naguère — s'égosiller. Et elle babille, babille, potine, raconte des histoires affriolantes qui doivent renseigner son auditoire aérien sur les faits et gestes des Roumis. Ou bien elle imite mon parler avec une justesse d'intonation merveilleuse, intercalant parfois des vocables appris d'Arbïa, ou retenus de nos conversations : « Ça va ben, moussié?... merci, merci!... Mais, mon cher!... si, si! c'est ça, c'est ça!... » qui font pouffer de rire toutes ces coureuses de gouttières.

« Ah! petite mutine aux yeux graves! c'est ainsi que tu te moques de nous! Attends, tu vas voir! » — pensais-je.

Et, une après-midi, que mon harem me croyait encore au Dar-el-Bey, je rentre furtivement, ôte mes chaussures, et, à pas de loup, je grimpe l'escalier; puis, arrivé tout en haut, sous la voussure basse, je me plie en deux et demeure aux écoutes. Par les fentes de la porte, où se carre un verrou de prison, je regarde ce qui se passe. Elles sont toutes là, les habituées du brasero, accroupies en cercle autour de Janina qui trône : la Mère Étoile avec ses tatouages plissotés, madame Raisin-Sec, aubergines au vent, — pour les rafraîchir, sans doute, — l'épouse du policier coranique, les négresses, une grosse dondon inconnue, une autre étrangère, et enfin une créature qui me tourne le dos, que je suppose être une vierge, d'après son catogan tout enveloppé d'orfroi.

Elles sont assises, les imprudentes, sans voiles, et, bien que nulle d'entre elles n'ait la fraîche beauté de mon Petit-Jardin, je contemple avec plaisir ce cénacle de boléros d'or et de foutas rayées, ces visages d'idoles fardés et ces faces de Vénus noires qui se détachent sur la blancheur des toits comme sur des nappes.

Elles sont venues, ces séquestrées, qui ne respirent que le soir, des autres maisons, qui se touchent et se confondent par leurs irrégulières terrasses; elles sont venues en chattes rôdeuses, se glissant hors des trous et des trappes, enjambant les dos d'ânes crépis, escaladant les petits murs, contournant les coupoles, pour se réunir sur notre toit, dont Lalla Janina fait les honneurs.

Elles ont apporté, chacune, de leurs caisses à pétrole respectives, qui une feuille, qui une fleur, que l'on frottera entre le pouce et l'index et que l'on humera, narines béantes, avec des soupirs de volupté; elles apportent aussi, ces gourmandes, noués dans un coin de leur fouta pistaches, noisettes, grains de pastèque, pour les croquer tant que durent la cure d'air et la réunion de caquetage, en jetant coquilles et dépouilles autour de soi, transformant ainsi ce tapis de neige en quelque plancher de perruches.

Aujourd'hui ma petite espiègle jouit d'un succès fou. Elle est là, en train de singer Sidi Narghile (Monsieur Marville), avec sa cigarette collée à sa lèvre et la manière dont il relève sa moustache de chat. Puis elle mime un dialogue entre nous. Elle contrefait la grosse voix bourrue de mon ami, et celle de Sid Aïn lui-même, qui intervient à grand renfort de gestes, disant avec énergie : « Non, non, mon cher! cépassa! cépassa!... (ce n'est pas ça) ».

Et il était si drôle, mon ouistiti de cire, qu'oubliant toute prudence, j'éclatai de rire derrière ma porte.

Ah! la panique orientale! Ah! le sauve-qui-peut éperdu de toutes ces bavardes! Ah! le cab-cabage précipité vers trous, trappes, tabatières! C'est en vérité une débandade de chattes surprises par le matou violateur.

Par l'Omniscient! elles auraient pu reposer en paix : ce n'est pas à elles que j'en veux.

Mais quelle joie de contempler, à travers la fente, mon Astrakan avec son air timide et contrit de jadis, mon infortunée captive, surprise en flagrant délit de moquerie envers son maître et seigneur!... Ah! ah! attends, sournoise!...

Demeurées seules, les trois coupables se concertent par un jeu de cils. On décide, apparemment, qu'il faut rester là et feindre l'innocence. Madame Raisin-Sec tire sa boîte à priser d'entre ses seins; Janina, une main devant les yeux, inspecte l'horizon, et la Mère Étoile dit :

— Bientôt on appellera pour la cinquième prière!

« Oui! oui, amusez-vous!... » A cette heure du soir, où l'usage des terrasses appartient exclusivement aux femmes, je n'ai pas le droit de m'y hasarder. Mais quoi! je sais comment punir les coupables.

Je pousse le verrou intérieur de la porte : mes femmes sont prisonnières du toit. Puis je descends tranquillement, et je me couche sur mon divan du patio, savourant mes représailles avec les bouffées de ma cigarette.

« Maintenant, petite engeance musulmane, gaussez-vous à votre aise des *Franncis*!... »

Une demi-heure se passe; je commence à m'ennuyer. Rien ne bouge là-haut : je ne vois se pencher vers moi aucun visage angoissé, je n'entends aucun cri de grâce.

Si, pourtant, voici s'avancer au bord des tuiles vertes qui encadrent le rectangle du ciel, voici une chevelure de tomates qui disparaît aussitôt. Puis, c'est le parchemin gaufré de la Mère Étoile qui épie.

Mon oreille perçoit même un conciliabule discret. Mais celle que je voudrais voir n'apparaît pas.

Quinze minutes encore s'écoulent dans un silence qui m'oppresse. L'heure de la cinquième prière est proclamée. La nuit vient, et, avec elle, les djinns et les chauves-souris, et je connais une petite personne qui les redoute.

Aussi j'entends soudain, du haut de mon toit, j'entends une voix désolée et bêlante, une petite voix de peureuse :

— *Ya sidi Aïn, hal il bab!* (O monsieur mon œil, ouvre la porte!)

Je ne bronche pas. La voix se fait plus implorante :

— O monsieur mon œil, bénédiction sur toi! ouvre la porte!

Je ne réponds pas.

La voix se fait câlinante :

— O monsieur mon œil, ô ma vie, ô mon âme, exauce-moi!

Je me lève d'un bond, monte en courant l'escalier, tire le verrou de forteresse, et, enlaçant Janina à bras le corps, je la descends en riant, tandis qu'elle! — ô ingrate déjà rassurée, — me laboure l'épaule avec la pointe aiguë d'un de ses cab-cabs, qu'elle tient en l'air, l'anse de velours passée à son poignet.

XXVI

En vérité, Lalla Janina a très peur des djinns.

La main de Fatma, une boule de cornaline, les vapeurs

d'hysope, le verset du Coran : — « Arrière, ô vous, les djinns! » et un peu de terre de la Mecque sont choses qui vous en préservent.

On renferme les amulettes dans de jolis écrins en argent ou en velours brodé, que l'on suspend un peu partout, sur soi, sur ses vêtements, autour des divans et des lits. Les femmes et les enfants sont plus particulièrement tracassés par ces espèces de diablotins qui vous épient, vous guettent, profitent du moindre de vos gestes pour vous jouer un vilain tour.

Ce ne sont point, d'après ce que j'ai compris, des esprits absolument malfaisants et ennemis de la créature humaine, comme le *Shaïtâne* (Satan), non; ils peuvent même, à l'occasion, se transformer en protecteurs. Seulement, ils sont d'une susceptibilité extrême, d'autant plus grande que leur taille est exiguë, et d'une âme vindicative, emplie de sournoiserie.

Quant au reste, ils professent, ces lutins, le culte mahométan, se tournent vers la Mecque pour leurs prières et procèdent, selon la loi, aux ablutions.

Aussi ai-je dû chercher dans les souks une aiguière et un bassin minuscules, que je prenais d'abord pour des ustensiles de poupée, et que Janina m'a enseigné à considérer comme un pot à eau et une cuvette pour djinns. Cette petite cuvette, elle la remplit tous les soirs d'eau lustrale et la dépose au pied de notre lit. Tous les matins, elle la trouve vide, et elle est enchantée de l'honneur que nous font ces lutins de venir se laver les pattes chez nous. Mais moi, je soupçonne fort Papaïanus d'absorber pour son usage profane l'eau des ablutions rituelles. Qu'importe? Janina est tranquillisée.

Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, de veiller avec soin au moindre de ses gestes, de ne pas risquer un mouvement brusque, ni étendre le bras loin du corps à la manière des Européens. Il faut songer toujours que l'air, autour de vous, est peuplé de présences invisibles, et que votre mimique désordonnée pourrait bien se convertir, à votre insu, en un coup de poing ou une claque pour ces innocents! Alors, gare à vous! C'est un mal blanc qui vous poussera au doigt, c'est une luxation du poignet, une douleur au coude qui vous surprendra sans cause apparente. Il ne faut jamais, non plus, se laisser choir trop vivement : voyez un peu la calamité, si un

des lutins, endormi sur vos coussins, venait à se trouver subitement éveillé par le poids de votre postérieur! Le lendemain, — cela ne fait aucun doute, — vous aurez une enflure, un bouton, une courbature, à l'endroit précis qui a heurté imprudemment l'esprit ensommeillé...

J'ai remarqué aussi que Janina, quand elle puise de l'eau dans notre puits, ne jette pas son seau avec violence. Au contraire, elle le laisse filer avec douceur; puis, quand il arrive à la surface, elle tourne la corde en rond, trois ou quatre fois; après quoi, elle lui permet enfin de s'enfoncer.

Et, comme je lui demande la raison de cette lenteur, elle me répond :

— O homme-de-peu-de-civilité! voudrais-tu donc que je dérange un djinn, en train de prendre son bain ou de s'ébattre dans l'eau, sans l'avertir? sans lui laisser le temps de couvrir sa nudité ou de terminer ce qu'il peut avoir à terminer?... Par le Créateur, mon seau resterait au fond du puits, et c'est toi, *ô sidi Hadjar* (Cœur-de-roche) que je chargerais de l'en tirer...

Un autre jour, que j'ai voulu vider dans le patio une cuvette d'eau bouillante, elle arrête mon geste :

— O homme-de-peu-de-foi! tu ne sais donc pas que, si tu venais à échauder un djinn, la cuvette glisserait de tes mains, et c'est tes propres pieds que tu ébouillanterais?... Il ne faut jamais jeter de l'eau brûlante sans crier gare!

— Mais — dis-je, — si pourtant, sans mauvaise volonté, je laissais échapper quelque chose, ou si moi-même, glissant à terre, je venais à écraser un de ces lutins, est-ce qu'ils me poursuivraient aussi de leur vengeance?

— Certes! à moins cependant que tu ne prononces aussitôt : « *Bismillah irrahmâne errahîme!...* (Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux!...) » En ce cas, ils ne te garderont point rancune.

Je crois avoir remarqué aussi que les génies, tout autant que les Arabes, aiment certaines métaphores. Ainsi ne dites jamais « *nhar* », pour désigner le feu : les djinns de la flamme se courrouceraient d'être confondus avec les démons du brasier éternel, avec les rôtisseurs de la gehenne, dont la brûlure est implacable et destructive. Le feu qui cuit votre couscoussi, allume votre pipe, réchauffe vos mains glacées, dissout les

résines aromatiques, — le feu enfin bienveillant et secourable, appelez-le : « *afia* (la sécurité). » Flattés de cet hommage, investis de cette épithète si contraire à un élément aussi dévorateur, les esprits du foyer vous considéreront d'un œil favorable, et ni vous ni votre maison ne subirez la vindicte du feu. — C'est en somme une espèce d'assurance contre l'incendie, encore moins coûteuse que l'assurance contre les scorpions, puisqu'elle ne coûte qu'un mot : « *el afia* » (la sécurité). *El afia, el afia, el afia*! retenez bien ce vocable :

— Petit-Jardin! apporte-moi un peu de sécurité pour allumer ma cigarette!

XXVII

Madame Raisin-Sec, ma belle-mère, est une personne d'une piété exemplaire.

Bien qu'elle appartienne au sexe faible, chez lequel — comme chacun sait — l'existence de l'âme reste problématique, et, par conséquent, aussi l'admission au paradis, — malgré cela, dis-je, elle accomplit ses devoirs religieux avec un zèle particulier. Cinq fois par jour, quand, du sommet des minarets, le muezzin clame les paroles immuables : « *La Illah ella Allah*! » (Pas de Dieu hormis le seul Dieu!) et ajoute encore : « C'est l'heure de la prière : la bénédiction sur vous, ô musulmans! » j'entends l'ex-entremetteuse descendre de son logis et traîner ses babouches à la citerne, où elle remplit une drôle de petite burette à bec long, pointu et onduleux.

Elle disparaît avec cette burette ; puis, au bout d'un moment, revient, et, quand je demande à Janina : « Quel est donc ce rite mystérieux que ta mère accomplit cinq fois par jour? » elle me répond : « Ce sont les ablutions particulières ordonnées aux femmes. »

Ensuite madame Raisin-Sec remonte dans sa chambre, se prosterne sur son tapis de prières, se redresse, retombe, coudes au corps, se relève, bras étendus, absolument comme si elle exécutait quelque gymnastique d'assouplissement à la volupté. Sa lèvre pendante marmotte je ne sais quoi, — sans doute ne le sait-elle pas elle-même ; — mais, arrivée à un certain pas-

sage, elle se retourne à droite et prononce très distinctement, avec une révérence : « *Salam aleïkoum !* » Après quoi, elle se retourne à gauche, s'incline encore et répète : « *Salam aleïkoum !* »

Janina, à qui je demande pourquoi sa mère prodigue des salutations au mur, m'explique :

— Quand on prie, des anges gardiens viennent se poster à vos côtés... un peu en arrière, cependant, pour ne pas troubler votre recueillement... Quoi de plus naturel que de saluer des messagers célestes, de leur souhaiter la bienvenue?

— Oui, certes, ô ma lumière! Excuse mon ignorance : je n'avais point remarqué l'arrivée de ces hôtes parasidiaques sous mon toit... Mais pourquoi donc ne procèdes-tu pas, comme ton « éleveuse », à ces ablutions particulières, avec cette burette saugrenue, et pourquoi ne salues-tu pas les anges?

— O moi, — dit Janina, — je suis jeune encore : ce sont les vieilles seulement qui accomplissent les rites...

Quand madame Raisin-Sec a fini ses pieux exercices, elle rentre en communication avec nous autres mortels, donne au chat la taloche qu'elle lui destinait avant l'appel du muezzin, reprend la phrase interrompue au propre mot où elle l'avait laissée. Mais, tant que dure la prière, on pourrait bien enfoncer la porte, faire déborder la marmite où mijote son fricot particulier, enlever Janina elle-même, que la vieille ne se dérangerait pas de son tapis. Car c'est justement cette absorption en Dieu, ce recueillement obstiné, qui est la principale des vertus religieuses.

L'ex-entremetteuse en possède bien d'autres : elle est une pèlerine assidue de toutes les zaouïas et de tous les tombeaux de marabouts. Elle y porte des sacrifices de couscoussi, de cierges et de parfums, que lui paie mon Petit-Jardin superstitieux, tourmenté de sa cohabitation avec un Roumi. Le vendredi, elle se rend régulièrement à la zaouïa de Sidi Mahrez, située en plein cœur de la ville, au-delà des souks, et discernable à ses sept coupoles qui se dressent vers le ciel aussi blanches que du camphre. C'est, comme nos cathédrales médiévales, un asile inviolable pour les criminels, qui s'y réfugient et y passent quelquefois toute leur existence, nourris par les offrandes. Les femmes y vénèrent le tombeau de Sidi Mahrez,

un grand saint, le premier féministe musulman, qui avait l'âme pleine de miséricorde pour les pauvres claustrées.

Elle se réunissent autour de son sépulcre, lui confient leurs misères domestiques, leur répudiation et leur stérilité, lui chuchotent les tribulations de leur vie sédentaire, leur embarras gastrique ou leur hypertrophie, et parfois même elles s'inquiètent auprès de lui du salut de leurs âmes problématiques.

Mais c'est surtout, je crois, autour de ce brave homme une réunion de jacasses, un rendez-vous de vieilles commères, qui se communiquent remèdes et sortilèges, rapportent les cancans de la ville, — ah ! ces ensevelies, ces emmurées, comme elles savent tout ! — et, ne pouvant plus prétendre à l'amour, se délectent des miettes glanées auprès de tous les lits....

Le lundi, madame Raisin-Sec va prier la Manoubïa, une sainte dont le tombeau, avec ses dépendances, occupe toute une colline en dehors des remparts. Elle est, cette maraboute, d'après la version de ma belle-mère, une Roumïa, venue, il y a des siècles, en terre tunisienne et convertie à l'Islam. Elle opère toutes sortes de miracles, mais elle est particulièrement tendre pour les victimes de l'amour. C'est à elle qu'on s'adresse quand votre sidi vous répudie, quand un amant désiré vous néglige ou quand, vierge infortunée, il vous arrive ce qui ne doit arriver qu'aux épouses.

Les cahbas ont élu cette Occidentale pour patronne et elles voisinent dans le sanctuaire avec les autres musulmanes, les Arabes ignorant nos préjugés à l'égard des vendeuses de joie, estimant que tout commerce est honorable quand il s'exerce avec savoir et complaisance.

Janina, naturellement, ne participe point à ces pèlerinages : elle se croirait diminuée de valeur, déchue de son rang, si je la laissais rôder au dehors. Seules, les épouses dépréciées ou les très vieilles traînent par les chemins ; les autres, si elles ont un service à implorer de la Manoubïa, y dépêchent quelque hannana, par procuration, et je soupçonne fort ma belle-mère de tirer un petit bénéfice de sa piété.

Maintenant qu'il fait chaud, ces pèlerinages s'accomplissent de bon matin.

Nous aussi, Janina et moi, nous nous levons avec le soleil. Je l'entraîne sur notre toit. Tout y est rose, rose et irisé ; les

vieux bidons à pétrole semblent d'argent ciselé et sur les feuilles des plantes captives roulent des escarboucles et des diamants.

Là-bas, à ma droite, la mer et le lac ne sont qu'une blancheur opalisée; le ciel, derrière nous, fleurit comme une roseraie qui éparpille ses roses avec douceur, et, à mes pieds, Tunis qui dévale, Tunis, avec ses coupoles, ses minarets, ses terrasses, paraît une ville de nacre et d'écume, sortie comme Aphrodite d'entre les embruns des vagues et la caresse de l'aurore.

Nous descendons savourer notre café arabe, que la dame de grande tente nous sert dans une cafetière de poupée. J'y ajoute du lait de chèvre et une pincée de thym sauvage, — rapporté par Raisin-Sec des collines du Zaghouan et que mon Astrakan a pilé pour moi dans son mortier en cuivre.

Puis je m'en vais, en recommandant bien à Chedli et à la Mère Étoile de veiller sur ma beya, et de n'entr'ouvrir la porte à personne.

Il est trop tôt pour aller au Dar-el-Bey. Alors je flâne en montant vers la place des Moutons : — ah! que j'aime cette place, avec ses syringas en fleur, — et je sors par le portail de Sidi Gassem, — Sidi Gassem qui fut également un chrétien converti : — ah! que par ce clair matin, moi aussi, je me sens l'âme musulmane! — et je m'achemine vers le sanctuaire de cette maraboute occidentale, consolatrice des pécheresses d'amour.

Non! non! jamais en France je n'ai vu heure aussi radieuse, limpidité aussi diaphane, sérénité, sérénité aussi vaste et profonde que sur cette terre bénie d'Allah!

Ce n'est pourtant pas dans le paysage que réside le charme : au contraire, il serait presque lugubre, avec ces remparts hérissés que je longe, avec ces cimetières échelonnés, et, au-dessous de moi, dans une dépression, ces lacs de sel desséché qui miroite. Mais comment exprimer l'immatériel de l'air, la légèreté des tons, la béatitude de la cervelle et l'allégresse du cœur dans ce bain de clarté, dans cette macération divine de la lumière?

Là-haut, sur la colline, sourit, défendu par un mur de cactus, le petit village sacré. Déjà la plupart des femmes

reviennent de leur pèlerinage. Vite, vite, elles descendent, si blanches, si éblouissantes, qu'on dirait un vol de colombes, ou bien encore, à les voir sortir de cette zaouïa toute en neige, des flocons qui se désagrègent du bloc principal.

Je m'aperçois bien, pardi! que beaucoup sont des cahbas. Je le vois bien à leur loyal petit mouchoir enroulé autour de la main droite, à leurs yeux plus largement découverts, à ces lourds anneaux qui tintent, tintent, et mettent un jeu de clochettes autour de ce galant troupeau.

— *Bonnjournò, moussié!* — me dit soudain une larve en me frôlant.

Est-ce Gouttelette-de-Musc ou Arbïa?... Elle a passé, je ne l'ai pas reconnue : elles se ressemblent beaucoup. Cela doit être Gouttelette-de-Musc : que viendrait faire ici la maîtresse d'été, enfermée dans l'orangerie?

Peut-être ai-je rencontré aussi ma belle-mère, la dévote par procuration. Mais sous leur linceul toutes ces femmes sont identiques...

XXVIII

Janina m'a déclaré que Chedli était un homme trop jeune pour veiller sur un bijou de son prix, et, comme ce pauvre frère de lait est vraiment très humilié des façons qu'affecte à son égard cette petite arrogante, je l'ai pris en qualité de *chaouch* au Dar-el-Bey. Et c'est le mari de la Mère Étoile, le parent complice, l'apôtre déménageur du cortège nuptial, qui le remplace dans ses fonctions de portier.

Il incombe aussi à Bou-Raschid d'aller chercher l'eau à la fontaine du dehors, quand ces dames n'ont pas envie de puiser dans leur citerne; il doit écouter tous les cris de la rue pour courir bien vite acheter à mes princesses, selon leur caprice, un beignet au miel, une sucrerie poisseuse, ou bien un bouquet de jasmins. En outre, il va au marché, tous les jours, et il revient, son manteau biblique drapé sur l'épaule, et tenant, comme une bonne ménagère, de la main droite un couffin rempli de charbon de bois, et de la gauche une tête de mouton rôtie, ou des petits bouts de viande enfilés comme un appât sur une baguette d'olivier. Le reste des provisions, courges, piments,

aubergines, tomates, est empilé derrière son turban de grand-prêtre, dans son capuchon de patriarche.

Quand Bou-Raschid est quitte de ces besognes, il siège, les jambes croisées, sur la banquette, derrière la porte. Alors, de dessous sa natte, il tire un petit bonnet commencé, qu'il tricote avec trois grosses aiguilles. Parfois il file la laine, tourne et détourne son fuseau. Et j'aime à regarder ce vénérable apôtre, ce grand-eunuque de mon harem, occupé à des ouvrages de dame.

Sa femme, la Mère Étoile, est très active aussi : c'est elle qui lave mon patio, tous les matins. Haut perchée sur ses cothurnes, les reins cassés en angle droit, ses jambes de héron, ses jambes tatouées, découvertes sous une vieille fouta, la noble dame de grande tente va de dalle en dalle, verse parcimonieusement quelques gouttes d'eau, avec cette burette mystérieuse de ma belle-mère, puis frotte, frotte avec un petit balai de poupée qu'elle use en une fois, mais que Bou-Raschid va renouveler chez notre souki du coin, pour un para.

XXIX

J'ai oublié de dire que je n'habite pas la totalité de ma maison.

Une partie, la plus petite, la plus biscornue, est réservée, par une clause spéciale, à la famille du défunt propriétaire.

Pour séparer son logis du mien, on a muré, avec du plâtre, un côté de ma galerie supérieure. Cela donne à mon premier étage un aspect asymétrique, tandis qu'en bas ma demeure reste conforme à la tradition mauresque avec son patio carré, entouré d'arcades. Derrière ces colonnes, des carreaux de faïence jaune safran, décorés chacun d'une étoile noire, brillent aux murs et forment un cadre géométrique aux quatre portes et aux huit fenêtres grillagées qui reçoivent leur lumière uniquement de cette cour.

En haut, cette architecture se répète, en plus petit, et forme un balcon à colonnettes, mais interrompu sur un côté par cette cloison en maçonnerie derrière laquelle habitent la veuve du propriétaire et ses deux filles.

Malgré ce voisinage si proche, elles sont demeurées pour moi invisibles et rébarbatives. Leur logement est desservi par un autre escalier, une autre entrée sur l'impasse; pour tout moyen de communication, il n'existe entre nous qu'une lucarne grande comme la main, percée dans le mur de chaux. Quelquefois, quand je reste bien tranquille sous mon arcade et qu'on me croit sorti, je vois apparaître là-haut une vieille tête de tortue qui examine les lieux, et même, un jour, je surprends deux moitiés de faces plus jeunes qui se bousculent, nez contre nez, pour regarder ce qui se passe chez moi.

C'est elles que j'ai découvertes naguère au *five o'clock* aérien de Janina, et l'une des deux, la plus jeune, au catogan d'orfroi, est devenue bientôt l'amie de mon épouse. Mais envers moi ces dames sont toujours aussi farouches et, en dépit de mes avances discrètes, elles ne consentent pas à mettre leurs cab-cabs chez moi autrement que sur la terrasse.

Cependant, par Janina « la docte et la diserte », j'apprends toute leur histoire, et cela me suffit. Même, la fréquentation avec toutes ces invisibles, l'intimité avec toutes ces défendues (*harem* signifie « défense ») et leurs petites affaires privées, à travers la personne de ma houri, est d'un agrément bien plus savoureux.

Donc, un soir, elle me raconte que feu notre propriétaire, né dans l'île de Djerba, — la patrie des Lotophages, — était, de son vivant, le doyen de tous les distillateurs d'eau de rose et d'huile de jasmin. Comme tout bon musulman, qui a droit à plusieurs femmes, il avait laissé la sienne dans son île et convolé en d'autres et multiples noces à Tunis. Mais, pour sa confusion, à lui, c'étaient toutes des cahbas de mauvaise qualité, dit avec une grimace Janina, qui adopte en fidèle amie tous les griefs de nos voisines. Des cahbas pourtant bien affriolantes, m'est avis, puisque c'est à Tunis que ce Lotophage mangea le fruit de l'oubli... Et il le mangea si bien qu'il dilapida en peu de temps sa fortune, et oublia même d'envoyer le moindre douro à sa femme, abandonnée avec ses fillettes, là-bas, dans son île, au delà de la mer. Ce voyant, elle prend un bateau (avec sa menotte, Janina imite le roulis du bateau), puis un mulet (deux doigts de la main droite chevauchent l'index de la gauche), et, à travers monts et vallées (la main,

horizontale, s'élève et s'abaisse), l'épouse persévérante arrive enfin à Tunis. Elle se présente ici, à cette maison; mais son mari, le calamiteux, refuse de la recevoir! Elle recourt au cadi, qui force le doyen des distillateurs à reprendre la première occupante de sa couche... Mais la pauvre ne savait pas ce qui l'attendait chez son sidi... Cet homme ne se gênait en rien, ni pour introduire les danseuses, ni les négresses, précisément dans cette chambre-ci qui est devenue la nôtre, à nous, notre propre alcôve d'amour...

— Mais est-ce bien vrai ce que tu me racontes là, petite Sheherazade?

Après un regard indigné, elle continua son récit.

Donc, les voilà, les éhontés, dans notre propre chambre d'amour! Et la dame et ses filles sont obligées de cuisiner les plats les plus savoureux, les feuilles de vigne au riz et les « chevilles de gazelle » et les gâteaux de miel, pour ces débauchés. Puis, quand tout le festin est servi, le maudit enferme sa femme et ses petites, là, dans ce cachot, (je sais donc enfin à quoi il sert!) et les force d'assister à la bombance et à tout le reste.

Quelquefois même il appelait les petites et leur faisait danser la danse du ventre au milieu des cahbas. Les petites pleuraient et refusaient : alors l'ogre prenait des piments et leur en frottait les lèvres jusqu'à les faire obéir avec des cris de douleur.

Un frisson me parcourut :

— O Janina! ce n'est pas vrai; c'est toi, petite dévergondée, qui invente cela.

— Et pourquoi l'inventerais-je? La mère Raisin-Sec ne m'a-t-elle pas frottée assez souvent de cette manière?... Et n'as-tu pas entendu hurler la petite négresse, l'autre jour?... Et comment veux-tu donc que l'on corrige les filles?...

(Ah! pauvre Papaïanus, je comprends maintenant tes souffrances!...)

— Je te disais donc, que la dame demeurait prisonnière du cachot et regardait par les fentes de la porte. En vérité, elle aurait pu retourner devant le cadi, car il est écrit dans le livre du Prophète — sur lui la paix et les prières! — qu'un homme peut posséder plusieurs femmes, mais qu'il doit accorder à

chacune, équitablement, « la part de Dieu ». Or lui, ce distillateur de malheur, laissa manquer sa première épouse de tout et de tout!... Car voir et avoir n'est pas la même chose! — ajoute solennellement ma petite philosophe.

Mais voilà qu'une nuit d'entre les nuits notre maudit propriétaire mourut au milieu de son orgie. La dame jeta dehors toutes les dépravées, piétina de ses cab-cabs toutes les danseuses; après quoi, elle fit appeler les oulémas et les laveurs de morts.

Mais quand les jours de pleurs et de deuil eurent passé, elle apprit que son scélérat de mari avait tout dilapidé, et que même cette maison appartenait à un chien de juif, — pfou! — qui avait prêté de l'argent dessus. Alors elle est allée au tribunal coranique et il a été conclu entre elle et le *yahoudi* qu'on élèverait un mur et qu'elle habiterait derrière!...

Janina se tut pour grignoter des pistaches. Et je songeais à cette vieille femme invisible, venue de l'île des Lotophages et que hante peut-être, dans sa misère actuelle, la vision des débauches et des festins qu'elle a regardés à travers les fentes de cette porte même, et que, moi aussi, je vois passer dans la pénombre de notre alcôve.

— Mais — dis-je encore, en sortant de ma songerie, — quelles sont donc ces voix que j'entends piailler souvent?

— Ce sont les enfants de l'aînée des filles. Elle était mariée à un sellier du souk des Selliers. Il lui a fait trois enfants, puis, un jour, il s'en est allé, on ne sait où : que veux-tu que fasse un sellier depuis que les *Franncis* sont venus et ont apporté des *tamoailles* et des *babours* (tramways et locomotives), qui vont traînés par le diable, sans mulets ni chevaux? Alors elle est rentrée chez sa mère.

— Et l'autre sœur?

— Louza (Amande)? elle est fiancée avec un faiseur de chéchias du souk des Chéchias. Mais voilà quatre ans qu'il attend pour se marier l'argent nécessaire : comment veux-tu qu'il gagne depuis que les *Franncis* fabriquent à la machine des chéchias de camelote?

— Et comment font-elles pour vivre?

— Allah est miséricordieux! — me déclare Janina.

Puis elle me raconte que toute cette pauvre nichée, parquée

là, derrière ce mur, gagne sa vie en travaillant avec dignité. La mère tisse des tapis, que l'on vend dans les souks, l'aînée brode des boléros, et la plus jeune, subissant déjà les influences modernes, a acheté à une de ces courtières italiennes, qui se faufilent partout, une machine à coudre, — marque Singer, s'il vous plaît! — qu'elle paie par mensualités, et qui lui sert à confectionner des chemises et des culottes pour un juif, qui les revend aux Arabes. Mais la pauvre Louza progressiste, a souvent, paraît-il, des mésaventures avec son ingrate machine. Le fil se rompt, à chaque instant, l'aiguille se casse, crache de l'huile sur les étoffes, ou ne marche plus du tout. C'est un objet de grand souci pour la famille, et, l'autre jour, on a chargé madame Raisin-Sec d'aller brûler en faveur de cette *makina* occidentale un cierge doré dans la zaouïa musulmane. Mais rien n'y a fait! Et voici que, par une inspiration subite, mon Petit-Jardin a une idée de génie : la *makina* et moi, monsieur Œil, nous sommes du même pays; peut-être qu'à un compatriote elle dira ce qui lui manque ici, en terre africaine; alors je pourrai remédier à sa nostalgie.

— Oui, certes, — affirmé-je avec assurance, — je la guérirai; mais il faudrait pour cela que je me rende chez les voisines et que j'ausculte la dépaysée.

Janina prend sur elle d'arranger la chose. Mais elle revient quelque peu désappointée : la vieille Lalla ne veut admettre aucun homme chez elle; la Mère Étoile ira donc chercher la machine et je pourrai l'ausculter chez moi...

En effet, le lendemain, quand je reviens de mon bureau, je trouve la « Singer » sur ma table. Et que vois-je, ô civilisation, autour de ton instrument de progrès? Je vois accrochés de tous côtés, des mains de Fatma, un poisson conjurateur, un sachet avec du sable de la Mecque, un verset coranique scellé dans un tube de bois.

Je ris d'abord de cette association contradictoire, puis je me sens ému, attendri, devant le témoignage de ces âmes puériles et primitives aux prises avec cette mécanique moderne. Et il me semble tenir là, entre mes doigts, l'emblème futur de toute cette race, le conflit insoluble entre deux vies, deux âmes, deux mondes : d'une part, leur naïveté, leurs superstitions, et, de l'autre, les nouveautés que nous leur imposons, qu'ils acceptent

par indolence ou pauvreté, mais pour lesquelles leur esprit n'est pas mûr et contre lesquelles ils n'ont d'autres recours qu'un peu de terre de la Mecque ou une main talismanique...

Je ne fus pas long à découvrir que la queue du poisson conjurateur était tombée entre la nacelle et la navette, causant ainsi le dégât.

Janina glissa sous l'aiguille un bout de sa chemisette de Trébizonde, je tournai la manivelle : les points s'alignaient avec régularité; mon Astrakan me regardait avec admiration.

« Ah! petite critiqueuse, tu n'as plus envie de rire de moi! » pensai-je, orgueilleux.

Toutes mes femmes remportèrent en cortège triomphal la machine réparée. Derrière la maçonnerie, on se confondit en remercîments, et, pour un peu, voici qu'on me respecterait à l'égal de Bou Amara, le sorcier...

XXX

O été! ô été! été radieux, brûlant! ô ciel sans nuages, ô murs miroitants, ô terre frappée de soleil et de torpeur! ô Tunis, ma très blanche, très chère ville africaine, quand la chaleur entoure vos remparts d'un cercle de feu et vibre sur vos toits comme une vapeur d'offrande!

C'est ainsi que je vous aime, heureuse, accablée, indolente, ô cité de rêve et de volupté, cité païenne vouée à Baal et à Tanit et où l'été fait transpirer, à travers les antiques colonnes, à travers les chapiteaux carthaginois qui servent aujourd'hui d'escabeaux au seuil des maisons, l'âme phénicienne avec son culte des astres et son ardeur frénétique.

Sous le figuier du café mi-profane et mi-mystique, les vénérables penseurs sont accroupis, vêtus en princesses de conte de fées, avec des djebbas couleur de ciel, couleur de temps radieux, et, posées devant eux sur le sol, des babouches si jaunes, si lumineuses, qu'on les dirait vernies avec de l'extrait de clarté.

Dans les pots, le basilic et la menthe sont desséchés : alors chacun de ces patriarches a piqué entre son oreille et son turban

d'été, en mousseline de neige, un long bouquet de mimosa qui pend sur sa joue comme une houppe de soleil.

Leur breuvage n'est plus noir et fumant : c'est de l'eau glacée et parfumée, contenue dans des vases étrusques. Ils savourent longtemps chaque gorgée, déposent leur coupe, puis lèvent la tête, comme font les oiseaux, vers le minaret dominateur, pour remercier Allah de ce bienfait. Au coin de la place, le marabout, sous son bonnet vert et son burnous de plâtre, craque de chaleur, et le poivrier pleureur, au milieu de choses défuntes, s'exhale en larmes résineuses, dont l'arome vient jusqu'à moi et m'enivre doucement.

Du tramway à claire-voie descendent les petites cahbas en linceul estival, qui laisse transparaître sous l'étamine légère les foutas rayées, — jaune et mauve comme la lumière et l'ombre, — amande et noisette comme l'herbe brûlée, — lilas et rose comme le crépuscule, — orange brodé d'or comme l'aurore.

Des mendiants, au soleil, se cherchent les poux, qu'ils ne tuent point, mais déposent maternellement au bord du chemin, afin qu'eux aussi, les chers petits, se puissent cuire au réchaud allumé par Allah sous chaque dalle.

Dans mon bureau, il fait encore bon : l'astre n'a point tourné. Mais, par ma fenêtre, je suis sa marche, qu'observent aussi, sous le figuier, les beaux rêveurs bibliques. Suivre la marche du soleil, quand on est assis à l'ombre d'un figuier, cela et les vêtements clairs et l'eau glacée, — y a-t-il au monde un plus grand bonheur?

Mais voici que la nappe d'or a touché la pointe de leurs babouches accouplées devant eux : le premier du rang sort la main de sa draperie, arrondit le bras vers son turban, pousse un peu l'étoffe en arrière, la pousse en avant, comme pour résoudre un difficile problème. Puis il délie une jambe repliée sous l'autre, il repêche ses brodequins à la pointe de ses orteils, et s'éloigne en se dandinant afin que sa djebba tombe avec eurythmie autour de ses pas.

Bientôt les autres se lèvent aussi. Les mendiants eux-mêmes décampent. Les tramways passent vides. Le soleil s'assoit au bord de notre fenêtre.

Derrière la porte où veillent nos chaouchs ne bourdonne

plus aucun murmure. La sueur perle à notre front. Marville tire sa montre : il est onze heures; notre service d'été se termine là. Je prends mon casque de liège et, par l'escalier dérobé, je descends vers les souks.

Ici le soleil ne pénètre pas. Il disjoint seulement les lattes des toitures, calcine les nattes qui abritent les ruelles, décoche, de-ci, de-là, un regard sur les vêtements accrochés, qui flamboient, glisse une caresse autour des colonnettes peinturlurées en spirales rouges et vertes, — couleurs beylicales, — trop vivaces pour ce fond obscur, mais harmonieuses dès que danse autour d'elles cette housse de poussière dorée.

Dans leurs échoppes et leurs placards, les vendeurs sont épanouis. A moitié sortis de leur boîte, ils vous sourient, vous appellent, vous tendent les mains, se dilatent comme leur toit :

— *Es shams, es shams! hamdoullah!* (Le soleil, le soleil! louange au seul Dieu!)

Ils me connaissent tous maintenant; ils ont l'air de dire : « C'est un brave homme; il nous aime bien, celui-là, il aime aussi notre été, il ne s'en retourne pas, comme les autres Roumis, durant les mois de chaleur, vers sa patrie des brumes. »

Mais c'est dans le souk des Parfums que je flâne de préférence, sous les voûtes où mon œil se grise de l'ombre bleue toute saturée de nard, de benjoin et d'encens. Les vendeurs sont aussi pâles et luisants que la herse de leurs cierges pendus autour d'eux. Je m'affale sur une colonne renversée, devant la niche d'un de mes amis, — qui m'a vendu pour le coffre de Janina ces jolis flacons de cristal emplis d'immortelles senteurs.

Souvent le chemin est obstrué par les visiteurs d'été, ces rudes touristes du Sud, caravanes de nomades, qui viennent des sables lointains de l'Arad ou du Djérid, des frontières torrides de la Régence, échanger leur orge et leur froment contre des caparaçons pour leurs juments et des bimbeloteries pour leurs femmes. Ce sont de grands diables osseux, avec des gestes timides sous leurs manteaux de moines, avec des voiles de nonnettes autour de leur hâve visage tatoué où brillent des yeux de chien-loup. Ils marchent d'un pas allongé dans leurs sandales, les chevilles battues par le bord effiloché de leur burnous; ils marchent du pas allongé des gens qui ont devant

eux l'infini, avec des arrêts brusques et des prunelles folles devant un mur qui tourne, un corridor resserré, une toiture qui s'abaisse, — eux qui ne connaissent d'autre enceinte que les toiles mobiles de leurs tentes et la voûte du firmament. — Parfois des Bédouines les accompagnent : elles suivent, peureuses, en se tenant par le petit doigt. Elles sont brunes, musclées, sonores de bijoux, et de leurs robes ouvertes se dégage on ne sait quelle odeur de sable chaud, de thym sauvage et de gazelle fumante...

Parfois aussi des chefs des tribus, des caïds et des khalifas du Sud viennent rendre hommage au Bey. Ils arrivent en grand apparat, mais ils ont laissé leurs chevaux sur la place de la Kasbah, et ils descendent dans les souks, emplissant ces étroits couloirs de leur envergure, avec leurs manteaux de rois nomades, leurs manteaux couleur d'orange, couleur de feu, qui allument des incendies sous les soupiraux des voûtes. Et, assis sur la vieille colonne, j'évoque dans ce décor d'autrefois, quelque invasion de barbares, de hordes accourues des solitudes lybiques sous la conduite d'un Antharite fougueux ou d'un Narr'havas sournois.

Mais voici un tout autre cortège. Des nègres et des négresses promènent un jeune bouc vigoureux, dont les cornes sont enveloppées d'orfroi, comme les tresses des vierges. Une fouta de soie éclatante est ficelée autour de ses reins ; dans les poils de son poitrail pendent des bracelets d'argent, des anneaux de chevilles, des disques d'oreilles ; autour de son col, tintinnabulent des chaînes et des bagues.

Le plus vieux de la troupe, un gorille édenté, marche devant le bouc, en brûlant de l'encens sur un réchaud de fer. Un autre, plus jeune, frappe d'énormes castagnettes ; un troisième racle une guitare infernale, tandis que deux sorcières au visage de poix vont d'échoppe en échoppe quêter des *sourdis* (sous) et tortiller lubriquement leur ventre, en invoquant Allah.

On dirait vraiment quelque procession baalesque de l'ancienne Carthage.

— Qu'est-ce que ce bouc et cette mascarade? — demandai-je stupéfait à mon ami le parfumeur, qui mettait, lui aussi, son obole dans le plateau des démoniaques.

— C'est le bouc de Sidi-Saad. Il guérit les possédées d'amour, il les guérit de l'ardeur qui les travaille durant l'été. Elles lui ont sacrifié ces bijoux.

— C'est une cérémonie islamique?

— Non, ce sont les Soudanais qui ont apporté cette coutume parmi nous. C'est une affaire de femmes surtout; mais je donne mon *sourdi* pour l'encens qui brûle et l'invocation d'Allah.

— Mais je ne comprends pas : que fait-on avec ce bouc?

— On l'égorge, à la fin, dans la zaouïa de Sidi-Saad : les possédées boivent le sang chaud, s'y roulent avec fureur, jusqu'au doux anéantissement : il faut que le mal du bouc guérisse par le bouc!

Puis mon ami se replongea derrière sa herse de cierges.

Je me levai pour escorter, un bout de chemin, ce bouc affublé en mariée, ce bouc émissaire des péchés de l'été, et je me demandai si ma pieuse belle-mère sacrifiait aussi à cette divinité fourchue.

Puis j'obliquai par le souk des Femmes et je débouchai par celui des Tisserands dans la rue Tourbet-el-Bey.

Ah! que j'aime ma rue, ma rue aux petits pavés bosselés, polis par les siècles et frottés de soleil! ma rue qui brasille comme une belle rivière d'argent entre de hautes murailles de neige, où, de-ci, de-là, un cintre d'ocre pâle encadre une porte cloutée!

Parfois une arche enjambe ma rue; une arche avec un moucharaby aux mille yeux toujours épieurs, mais qui, à cette heure, clignotent, papillotent, éblouis comme les miens par toute cette clarté. Dans l'échoppe, sous la petite voûte, notre épicier dort, étalé, tout de son long, entre ses jarres d'huile, cependant que son garçonnet-apprenti fait bruire, sans trêve ni merci, un plumeau en lanières de palmier sur l'étalage enveloppé de mousselines qu'assaille une cohorte de mouches.

Le heurtoir de ma porte brûle sous mes doigts. Mon patio, inondé de pluie en hiver, est submergé de soleil maintenant. Réverbéré par les murs en faïences jaunes, il flambe, ce soleil, comme un brasier et chauffe pour la lessive l'eau exposée dans une bassine en cuivre. Des tomates, qui sèchent

à même les dalles, se recroquevillent et se plissent comme de vieilles bouches, en expirant une aigreur. Là-haut, sur le balcon, les bocaux à cornichons s'évaporent aussi. Entre les colonnes, des guirlandes de piments se courbent en colliers de coraux; et des feuilles de vigne enfilées font de ma galerie supérieure un temple grec festonné de pampres.

J'aime ma cour incendiée et ses odeurs brûlantes. J'enlève mes chaussures et, bienheureux, je me promène, pieds nus, sur les pierres surchauffées. De la cuisine m'arrive la chanson des mortiers en cuivre, et, je ne sais pourquoi — est-ce à cause du métal rutilant? — il me semble que les mortiers pilent de la lumière, pilent du soleil.

Mais ma *diffa* est prête, et la plante de mes pieds rôtie : je monte. Nous déjeunons sur le balcon, sous le toit en tuiles vertes qui s'avance, derrière les astragales en feuilles de vigne et les chapelets de piments.

Je dis : « nous », et pourtant, c'est moi seul qui déjeune : Janina me sert. La coutume arabe estime irrespectueux que l'épouse prenne place à la même table que son maître. Ici, pourtant, ce n'est pas de la règle traditionnelle que s'inquiète ma captive : je crois, plutôt, que ma fourchette la gêne, la sauvage, cette fourchette artificielle, si mal commode, quand Allah nous en a piqué une naturelle au bout de chaque bras! Et puis, pourquoi se pencher sur une chaise pour remplir son estomac, lorsqu'on est si bien à terre?

Aussi préfère-t-elle attendre que j'aie allumé mon cigare et me balance dans mon *rocking chair*, pour s'accroupir, avec ses deux maritornes, pile contre sol et face dans la casserole. On ne cause jamais en mangeant, pas plus qu'on ne boit; et quand la gloutonnerie vous force à quelque fâcheux hoquet, il faut vite prononcer : « *Astaghfoi Allah!* (Je demande pardon à Dieu de mes péchés!) »

Enfin l'heure désirée arrive, l'heure torride, l'heure silencieuse, l'heure de feu et de léthargie, où Tunis cuit et flambe et se pâme demi-morte, possédée par les démons de l'été.

Nous entrons dans notre chambre, si fraîche, si bleue, que toute l'ombre de la ville, y semble réfugiée. Nous fermons notre porte à quatre battants et nos volets de poupée.

Dans la profondeur du lit, mon Petit-Jardin est pâle

comme les cierges de mon ami le parfumeur; sur ses bras flotte encore l'odeur de la cannelle qu'elle a pilée pour moi ce matin, et, sur sa chair polie et brûlante comme une pierre chauffée au soleil, je retrouve les senteurs des femmes nomades : le thym sauvage et la gazelle fumante.

Et devant mes yeux passe la vision du cortège démoniaque, — le bouc de Sidi Saad, ses nègres et ses négresses, allant exorciser, durant ces mois d'ardeur, celles que tourmentent la furie du sang et les simouns de la chair...

Après un instant, je demande à Janina :

— Et ta mère, comment fait-elle pour se déposséder ?

— C'est affaire d'Allah! — balbutie ma chevrette, déjà à moitié endormie sur mon bras.

XXXI

La quatrième prière me réveille. Dans le vaste silence, je l'écoute venir de trois minarets à la fois. Elle semble plus lente, plus hésitante. On la dirait tout alanguie de rêve, tout engourdie de clarté, suspendue dans l'espace, et s'étirant en paresseuse au-dessus de la ville.

Mais il faut bien qu'elle se décide à secouer sa torpeur pour rappeler les croyants à la foi. Et, résolument, elle prend son vol, vibre en larges ondes allitérées, hypnotisantes, qui nagent au-dessus de notre toit et tombent dans notre cour sonore :

— *Allaah il Allaah!...*

J'entends madame Raisin-Sec se lever, faire claquer ses babouches sur les marches de pierre, puiser de l'eau pour ses ablutions secrètes, et je me dis que, dans un instant, les anges gardiens seront en visite chez moi.

Je descends dans ma salle de travail. Un manuscrit arabe est sur ma table, que j'oublie d'étudier; je regarde devant moi. Par ma fenêtre grillagée, je vois ma cour avec ses colonnes roses et ses arceaux en chaux argentée. Sur les dalles éblouissantes, d'autres arcades se découpent en ombre violette, s'allongent, puis se rapetissent selon la position du soleil. Des hirondelles ont bâti leurs nids sous les voussures, — arabesques noires sur la blancheur de mes murailles. — Au fond, derrière

les colonnes, la lumière prend des nuances d'améthyste et de lavande.

Et je songe, là, derrière mes barreaux, à toutes les séquestrées qui ont suivi avant moi la marche de la clarté dans ce patio, qui ont contemplé la beauté des ogives, le vol des libres oiseaux, qui ont respiré cette paix, écouté ce silence ardent, — et je me demande si, pour leurs âmes fragiles, le véritable bonheur n'est pas cette captivité précieuse...

Graduellement, la vie revient au quartier et à ma maison.

C'est d'abord l'apprenti du fournier, qui va de porte en porte chercher pour la cuire la pâte pétrie et qui jette son cri impératif :

— Yaaaouïouïaaa !...

Ou bien c'est une cornemuse qui chevrote et une voix bêlante qui invoque la miséricorde au nom du Miséricordieux.

Et c'est, tout le long de ma rue tranquille, les heurtoirs qui retombent longtemps, par petits coups opiniâtres, avant que répondent des interrogations étouffées.

Au-dessus de ma tête, les cothurnes cab-cabent. — Je connais maintenant, à cette danse, des patins de bois, l'humeur de mon Astrakan réveillé : je devine si elle est gaie ou triste, d'esprit taquin ou d'âme nonchalante.

Et puis, c'est le marteau de ma porte. Rien qu'à la manière de frapper, je reconnais une main musulmane. Je tire ma montre : il est quatre heures ; Amor-Ben-Othmâne vient me donner une leçon d'arabe littéraire. C'est un étudiant de la Grande Mosquée, un jeune homme accompli, de famille maraboutique, et dont le turban vert surmonte une face impassible avec des yeux mornes et une bouche hypocrite.

Bou-Raschid va lui ouvrir, cependant que là-haut mon sérail s'agite, court dans la galerie, enlève des cordes tendues les linges féminins qui pourraient offenser les prunelles de ce croyant. Et l'on se barricade, on ferme portes et volets, en ayant bien soin pourtant de laisser une fente par où épier, sans être vues, cet homme jeune qui pénètre sous mon toit.

Enfin il arrive après avoir traversé les trois antichambres coudées ; il s'avance, à petits pas muets et balancés, son chapelet à la main et ses yeux rivés aux dalles. Avec son turban vert et ses larges vêtements blancs, il apparaît si harmonieusement

austère, si calme, imposant, sous les ogives de mon arcade et dans tout ce décor musulman, qu'il me semble être, moi, terne Occidental, un intrus dans ma maison et dans cette ville de l'Islam.

Et, c'est, sans doute, ce qu'il pense, lui aussi, l'étudiant de la Grande Mosquée : nul ne saurait égaler la courtoisie hautaine de son *salam* et son refus d'accepter ni eau, ni café, ni cigarette, d'un hérétique tel que moi.

Il a consenti à m'enseigner l'arabe, parce que je suis au service de son seigneur le Bey et parce que c'est une œuvre pie d'instruire un barbare dans la vraie foi. Mais il ne m'a pas accordé l'étude du Coran, — le livre sacro-saint dont le nom seul ne devrait jamais être prononcé en présence d'un idolâtre. — Alors nous nous contentons des *Hadith*, — recueil des paroles du Prophète, mais dont la divulgation ne risque pas de compromettre le salut d'Amor-Ben-Othmâne, le maraboutique.

Et je me divertis beaucoup, en les lisant à haute voix, de ces historiettes pour enfants, de ces anecdotes fanfaronnes, de ces promesses mirobolantes, que l'étudiant écoute avec une solennité ascétique. Et, vraiment, je m'efforce pour ne pas rire des deux anges Harut et Marut qui exerçaient la justice impartialement à Babylone, jusqu'au jour où Vénus vint plaider devant eux contre son mari. Séduits par ses charmes, ils font à Vénus une cour assidue; mais elle dédaigne des êtres si incomplets. Les anges, ne comprenant rien à ses railleries, cherchent dans les livres de magie et découvrent la différence qui existe entre un homme et une femme. Alors, furieux de leur neutralité, ils se vengent du Créateur en apprenant aux Babyloniens toute sorte d'abominations...

Et la description du trône d'Allah taillé dans une seule perle et haut de douze mille années!...

Et la légende des réservoirs qui vont de la Mecque à Jérusalem!... Chaque Prophète en possède un, à l'exception de Nebi Salah, à qui le pis de sa chamelle suffit toujours!...

Et, quand nous arrivons aux promesses des délices futures, au paradis de Mahomet, à la grave question de savoir si les houris sont des êtres mâles ou des êtres femelles, ou bien les deux à la fois, indéfiniment vierges, éternellement jeunes,

sans tare physique et sans désir autre que l'amour, alors je vois trembler les narines mobiles de Ben-Othmâne et sur ses joues hâves s'étend comme un reflet de cuivre.

Ah! qui saura jamais la part de mysticisme et de volupté, d'enfantillage et de véhémence qu'abritent ces âmes musulmanes?...

Au bout d'une heure, mon professeur s'en va. De ses petits pas muets et balancés, il retraverse ma cour, guetté d'en haut, mais sans risquer jamais un regard vers ma galerie, vers ces choses méprisables, vers ces femmes véritables, lui qui possède en rêve tout un essaim d'êtres célestes, immarcescibles.

Mais, au-dessus de moi, je perçois un tapotement régulier, mou, comme d'un marteau ouaté. Je sais alors que Janina est installée devant son métier, qu'elle fait un tapis pour moi, et, vite, je monte m'asseoir à terre derrière elle, au milieu des écheveaux. Dans un coin, madame Raisin-Sec et la Mère Étoile filent, semblables à deux Parques, sur des quenouilles d'autrefois, la laine de mouton brute : quand elle sera suffisamment préparée, Bou-Raschid, notre apôtre, ira la porter à la rue des Teinturiers; dans des cuves qui datent de l'ancienne Carthage, on la teindra, cette laine, avec des couleurs végétales, des amarantes, cannelles, olives, indigos, jonquilles, — nuances riches et chaudes qui déjà peut-être colorèrent les simarres de Salammbô.

Le métier de Janina, le plus primitif du monde, se compose de quatre bâtons, cadre vertical, dont le bas est maintenu par une grosse pierre et le haut par une cordelette enfilée dans un anneau du mur. Elle travaille, sans aucun modèle, accroupie sur le sol, à peine vêtue de sa chemisette de Trébizonde et d'une légère fouta. Son pied gauche passe sous son genou droit et ses orteils rougis ont l'air, parmi les écheveaux, de boutons d'anémones que je voudrais cueillir en un bouquet. Sa longue natte d'un noir bleu frétille dans la cambrure de ses reins, cependant que ses bras d'ivoire vont et viennent sur la harpe rustique, sur la trame grossière, nouant aux cordes fauves la laine colorée qu'elle tond ensuite avec des ciseaux préhistoriques.

Lorsqu'un rang est fini, elle prend une espèce de marteau en cuivre avec quoi elle tape, tape de toutes ses forces, pour

tasser les nœuds et donner au tissu cette épaisseur que des générations de pieds ne sauraient user. Puis elle descend l'ouvrage, le roule et continue à travailler au-dessus, à inventer sur la trame un peuple de triangles, de carrés, de losanges, que je regarde naître, se former, s'enlacer, s'opposer en dessins géométriques d'une rare fantaisies... Et, stupéfait, je me demande d'où elle tient, cette petite sauvage, qui n'a rien vu, rien étudié, d'où elle tient ce goût du coloris et cette adresse d'ornemaniste.

Quand Janina est fatiguée, les nœuds se font plus lâches, la trame n'est pas toujours également tendue. Il arrive aussi qu'un motif commencé la veille déplaise le lendemain : on le laisse inachevé, ou bien voici qu'un cercle se clôt par une pointe. Il y a enfin des mains de Fatma jetées par-ci par-là, fourchettes fatidiques à cinq branches, que je ne trouve pas très jolies, mais que j'aime pourtant, parce que, sans doute, elles doivent nous préserver des faux pas ou, qui sait? retenir mes pieds à jamais sur ce tapis?...

XXXII

Mais c'est le soir surtout que triomphe l'été. On ne reste plus dans les maisons; on dort dans les cours, sur les toits, on passe ses nuits devant les cafés, étendu sur une natte, ou bien, tout simplement, roulé dans un manteau, en travers de la rue, la face aux étoiles.

Nos deux maritornes s'en vont chez les négresses « respirer la fraîcheur ». Janina et moi, nous grimpons sur notre terrasse : Bou-Raschid nous y a préparé une couche avec des tapis de Kairouan et des coussins touaregs, en cuir empli d'orge verte pour rafraîchir la nuque. Il a aussi disposé entre nos deux places deux petits vases étrusques, pareils à ceux des sages qui méditaient sous le figuier. Dans l'un il a piqué une houppe de mimosa; l'autre contient des amandes décortiquées qui trempent dans de l'eau glacée.

Autour de nous tout est clarté diffuse et accablement heureux. Les toits sont blancs comme des lits neigeux, tièdes

sous la main. Là-bas, à ma droite, un frêle minaret octogonal ressemble à quelque pigeonnier en filigrane d'argent, tandis que celui de la Kasbah, plus haut et carré, brille comme une tour en porcelaine bleue.

Devant nous, au loin, je reconnais la masse trapue, en ocre pâle, du Dar-el-Bey, les coupoles en camphre de l'hôpital indigène, un petit cimetière, avec les grises mousselines de ses poivriers pleureurs, et, ici, le noir cyprès posté, comme un fidèle veilleur de nuit, à l'entrée des souks. Le jardinet suspendu de Janina est calciné. Ces vieux bidons à pétrole, ces pots ébréchés, manquent de beauté sur ma terrasse de rêve; je les aime pourtant, car je pense à la nuit où ils sont venus de Sousse, en araba, exhaler vers moi l'âme puérile et odorante de ma petite fiancée musulmane.

D'ailleurs n'ai-je pas pour m'enivrer, dans ce soir chaud, dans ce soir lourd, la houppe d'or du mimosa qui trempe au vase étrusque, et ma cassolette d'ivoire, où se confondent l'ambre et le nard, le thym sauvage et la cannelle et la menthe et tous les aromes des terres brûlantes et toutes les essences de l'Islam?

Je la regarde. Sous la clarté lunaire son délicat visage paraît douloureux. Les ailes noires de ses cils démesurés projettent une ombre de mort sur ses joues enfantines. Entre ses deux yeux, sur son front étroit, s'épanouit ce signe étrange, cette fleur de lotus qui endormait la pensée chez les momies d'Égypte. Sa bouche est rouge et ronde comme un cachet, et ses pendants d'oreilles, formés de plusieurs grelots en perles baroques, coulent dans sa chevelure noire comme des larmes figées. L'attache de son cou, ses mains, ses pieds attestent la finesse des races anciennes; la matité presque transparente de sa peau dénonce des macérations séculaires dans de précieux onguents, et je songe à ses ancêtres, au sang qui coule en elle, à ce merveilleux peuple arabe qui a parcouru les déserts, conquis des mondes, possédé Grenade, et qui maintenant, lassé de tout, revenu de tout, vit dans le royaume de son passé, s'enferme au paradis de ses souvenirs glorieux...

Mais, sans doute, cette petite-là ne sait rien, elle, de cette épopée : la fleur qu'on lui renouvelle, chaque matin, entre les sourcils, efface toute mémoire; de ses errances et de ses voluptés ataviques elle ne garde que ces poses charmantes de

langueur accablée, que cette gravité dolente épandue sur elle dès que se clôt sa bouche, apposée comme un sceau rouge sur le long secret de son âme.

Et c'est pour cela aussi qu'elle cède au sommeil irrésistible et brusque des très vieilles gens.

Par moments, elle soulève ses paupières et je vois une humide étoile noire rouler dans l'émail bleuté :

— *Louza!* (Amande!)

J'approche le vase en terre : elle y plonge ses doigts aux ongles enluminés, en tire une amande et la croque avec ses amandes plus petites.

— *Maa!* (Eau!)

Je lui tends l'autre coupe : elle se soulève sur un coude, écarte avec sa joue le bouquet de mimosa, lampe une gorgée qu'elle garde un instant dans sa bouche, puis, elle se recouche sur une main, et referme les ailes de ses cils.

J'entends quelque part la chanson plaintive d'une flûte : c'est peut-être un roseau pastoral apporté dans cette ville haut-murée par quelque nomade nostalgique... Sourdement, de très loin, du quartier des plaisirs, arrive aussi vers notre quartier recueilli le battement des derboukas et le glapissement des voix...

Derrière la maison des négresses, un palmier berce ses palmes. L'air est brûlant, le ciel doré. O nuit magique! ô charme d'Orient, où tout nous enveloppe de sortilège! Je glisse doucement vers le rêve, vers l'oubli, vers les clartés intérieures des morts heureuses, vers les béatitudes ineffables de ceux qui durant leur sommeil contemplent les étoiles...

Mais soudain la voix de Janina, sa voix peureuse et câline, me réveille :

— Monsieur mon œil, ô ma vie, ô mon âme!

J'ouvre des paupières effarées.

Des chauves-souris glissent dans le ciel au-dessus de nous.

— Les djinns! les djinns!

Et, frissonnante, ma cassolette d'ivoire se réfugie en moi.

***

Parfois aussi, mon collègue et moi, nous allons rôder par la ville.

Dans la rue du Canard, les petites cahbas, assises en brochette sous une lampe incandescente, offrent avec candeur et honnêteté leur marchandise aux véritables croyants. Une vieille, accroupie au seuil, fait office de caissière. Dans le fond, retentit la musique trépignante qui exaspère le désir; et, au coin de la rue, un policier coranique veille à ce que nul Roumi n'entre chez ces prostituées mulsumanes.

Ailleurs, dans les cafés mauresques, des êtres hybrides en culotte de zouave et boléro de bayadère, ces grosses dondons à double face, tournent, tressautent et chavirent avec frénésie, tandis que les encourage la musique des aveugles aux orbites blanches.

Dehors, par les rues, nous rencontrons des cortèges en robes de lévites et toges de tribuns qui portent des lanternes et des lustres et psalmodient, en regardant les astres, je ne sais quelle incantation.

— Ce sont — m'explique Marville — des confréries religieuses, qui se rendent à une zaouïa pour accomplir un sacrifice.

Et de partout, de tous ces patios béants vers le ciel, de tous ces trous où Baal s'engouffre le jour et Tanit la nuit, montent des musiques hallucinantes, montent les cris stridents des femmes qui hurlent comme des louves...

XXXIII

Moundji, le fils d'une des Lotophages, est très malade.

A travers la cloison, je l'entends vagir si lamentablement que j'ai envie de courir chercher la doctoresse française.

On a épuisé tous les simples, tous les remèdes. Bou-Amara, notre sorcier, est venu appliquer à l'endroit du mal, à la tête, ses plus beaux versets coraniques; il a conjuré les esprits avec son omoplate de mouton; on a égorgé un coq rouge et noir : rien n'y fait, le bébé continue à vagir. Alors madame Raisin-Sec s'est rappelé une pratique infaillible du temps où elle était hannana. Il s'agit seulement de trouver un puits qui n'a jamais vu le soleil, et c'est une jeune femme heureuse qui doit officier.

Justement, là, derrière, chez les négresses, sous une voûte ténébreuse, il y a un puits de cette espèce, et c'est Janina qui est chargée d'intercéder auprès de lui en faveur de l'enfant.

Mais c'est à la tombée du jour qu'il faut opérer, et mon Petit-Jardin a peur de ce trou noir... Alors je l'accompagne, tout en me tenant un peu à l'écart pour ne point troubler son interpellation.

Elle jette le seau, — avec douceur, bien entendu, afin de ne pas surprendre un djinn, — puis, se penchant sur l'orifice, elle dit de sa voix la plus aimable :

— Salut, ô puits, toi, qui ne me rendras pas mon salut! Moundji, le fils de ma voisine, est malade de rechute. Je viens te prier de le prendre en pitié et de m'accorder un peu de ton eau afin qu'il guérisse. Salut, ô puits!

Cette eau du puits mal élevé qui ne rend pas son salut à ma houri, cette eau qui n'a jamais vu le soleil, on la mettra dans un bassin, contre la tête de l'enfant, et on l'y laissera toute la nuit. Le lendemain, avant l'aube, il faut la restituer à son propriétaire, et c'est encore moi qui accompagne Janina sous la voûte.

Elle vide son seau, doucement, puis elle dit :

— Salut, ô puits, toi qui ne me rendras pas mon salut! Moundji, le fils de ma voisine, qui était malade de rechute, est guéri. Je te remercie, salut, ô puits!

— Mais — objectai-je à mon Petit-Jardin — est-il guéri?

— O homme de peu de foi! — me répond-elle sur un ton d'amer reproche; — comment veux-tu qu'il ne soit pas guéri, puisque le puits a accepté mes remerciements?

« C'est juste, — pensai-je, — ce puits sans civilité serait vraiment par trop goujat envers cette jolie face qui s'est mirée dans son eau!... »

Quelques jours après, le petit Moundji était complètement rétabli.

XXXIV

Maintenant que nous avons congé au Dar-el-Bey, je coule souvent mes matinées parmi les coussins de mon moucharaby.

Je me complais à écouter le trafic rare de mon quartier

désert, les bruits de ma rue silencieuse : — le martellement de la petite « élevée » d'en face, qui vient, la pauvrette, dans une jarre plus haute qu'elle, puiser de l'eau à la fontaine; le glouglou de l'outre du porteur d'eau, qu'il charge sur son épaule quand elle est toute gonflée, les coups de bâton que donne contre murs et pavés un aveugle; les traînailleries de babouches de quelques vieilles commères, de quelques vieux apôtres qui s'en viennent portant haut sur la tête des paquets enveloppés d'étoffes lumineuses, ou bien tenant à la main leurs récentes emplettes, de petits écrans pour aviver le charbon de bois ou des balais de poupées.

Sous l'arche de la voûte qui tourne, le *souki* du coin vend toutes sortes de choses dans de jolies faïences jaunes, — sauces de piments, navets au vinaigre, olives farcies, blocs de dattes agglomérées, pyramides de sucreries recouvertes de gaze rose et de gaze bleue comme des visages de fiancées, et autour desquelles l'apprenti épicier, un bambin de huit ans, à peine, promène sans trêve ni repos le frou-frou de son plumeau en feuilles de palmier.

J'aime ce bruissement. Parfois il m'assoupit dans ma volière. et je me rêve alors un oiseau enfermé dans sa cage et qui écoute la chanson des oasis, bercé en haut d'un dattier.

Mais je suis réveillé par un gai trottinement de sabots et un cliquetis de gourmettes : je sais alors, même avant de le voir, que Si-Béji-Maghzen approche. Et bientôt il débouche à l'angle de la rue qui descend des souks.

Il chevauche fièrement sa mule d'un prix inestimable et revêtue d'une robe en velours mandarine. Des pompons de la même nuance sautillent autour des pattes, fines comme celles d'une biche; un collier d'or oscille au cou de la bête, une ceinture brodée orne son poitrail et tout un harnachement d'argent ciselé fait tinter, à la cadence de son pas, une musique d'odalisque.

Lui, Si-Beji-Maghzen est drapé de soyeuses blancheurs par-dessus un costume bleu turquoise. Ses escarpins vernis, couleur de citron, reposent sur des étriers damasquinés, larges comme des balances, et c'est d'une main féminine qu'il tient des rênes de sultane. Un turban de soie blanche encadre son énergique et brun visage de chef nomade. Et sa mule danse

sur le pavé cahoteux, et, sous les lentes paupières, Si-Béji lève ses longs yeux fauves vers mon balcon treillagé.

Il est si beau, si hautain, « islamique » à tel point que j'en suis tout ému : je crois voir passer là, dans mon quartier archaïque, la dernière figure d'un Orient de poésie.

Quand il tourne devant l'échoppe, sous la voûte, notre *souki* se précipite pour baiser le pan de son manteau, ou le caparaçon de sa mule.

Il continue, impassible, sans bouger la tête, pour se rendre, un peu plus bas, au palais de ses pères, — d'une très ancienne souche, affirme-t-on, et qui jadis ont fait la guerre aux Infidèles.

Et je songe à notre mine piteuse, à nous, conquérants d'aujourd'hui, qui parcourons cette ville d'autrefois, épiés à travers ces échauguettes par des princesses des temps révolus.

Quelquefois Janina se trouve à côté de moi, dans le mouchaby, quand passe, au trottinement de sa mule, Si-Béji-Maghzen. Est-ce pour elle qu'il lève son lent regard? Elle se trouble, rougit, pâlit, puis, retourne à son balcon intérieur, et il me semble que le claquement de ses cab-cabs est plus nerveux et que Papaïanus expie, la queue ou la gueule frottée de piment, la beauté du seigneur islamique et de sa mule en robe de velours mandarine.

XXXV

Ce matin, en ouvrant les portes de notre puits, — ai-je dit que l'orifice de notre puits était caché dans un placard? — j'aperçois un gros serpent lové sur la margelle, derrière les battants de cette surprenante armoire.

Je recule, épouvanté, puis je cours à la cuisine chercher un couperet.

Mais mon harem, que j'avise de cette nouvelle, se jette sur moi, désarme mon bras meurtrier, tandis que madame Raisin-Sec se récrie, pathétique :

— *Ya sidi!* Allah sur toi et autour de toi! qu'allais-tu faire? tu allais tuer le maître du logis!

— Le maître du logis?

— Mais oui, — reprend Janina, sur un ton de commisération, — ne sais-tu donc pas, ô Nazaréen, que le serpent est la le seigneur de la maison?

— Non, — fais-je, humilié, — je ne savais pas. Mais que fait-il donc, dans ce puits?

— Il y prend le frais, — déclare Janina, catégorique. — C'est sa résidence d'été. Il faut l'y laisser!

Et elle, qui tremble comme une feuille devant un djinn de rien du tout, s'approche du gros serpent roulé sans éprouver la moindre peur.

— Ah! dis-je? — c'est sa résidence d'été? et il s'y met au frais?... Mais, s'il lui prenait fantaisie d'élire notre alcôve pour son palais d'hiver et de se glisser au chaud entre toi et moi, faudrait-il le laisser aussi?

— Que veux-tu? Allah est clément sans bornes, et le serpent maître partout.

Elle referme aussitôt les portes du puits.

— C'est signe de bonheur, — conclut-elle, toute joyeuse, — et augure de cadeaux. Et toi, ô Sidi Hadjar (Cœur-de-roche) tu me donneras peut-être enfin cette armoire à glace qui me fera mourir d'envie!

Cette armoire à glace devient une rengaine. Depuis sa visite chez Arbïa, qui en a deux, toutes dorées, Janina me tourmente sans cesse : aujourd'hui, une musulmane qui se respecte ne peut plus se passer de ce bahut à miroir où se reflète toute sa personne. La petite Louza elle-même, fiancée au pauvre faiseur de chéchias, vient d'en recevoir une en cadeau nuptial, et jusqu'aux négresses qui projettent d'en acheter une, avec le secret espoir de s'y voir blanchies!... Et, elle ma lalla, ma beya, elle n'a que la vieille glace ternie de son coffre en argent pour contempler sa face!... Et la maligne me cajole si bien que, sur l'heure, égayé par cette histoire de serpent, je me résigne.

« Heu! — me dis-je, — qu'importe que ces gazelles s'européanisent, que ces tourterelles fourrent dans leurs nids mauresques un mobilier de chez Dufayel et dans leur cervelle un air d'opérette, pourvu qu'elles ne perdent point leurs superstitions!... Tant que mon Petit-Jardin saluera le puits « qui ne lui rendra pas le salut », appellera le feu « la sécurité », croira

que les scorpions lisent l'anathème du Prophète et que le serpent est maître du logis, je puis être tranquille : la civilisation et notre scepticisme moderne ne désenchanteront pas de sitôt son âme ingénue!... »

Mais, quand je reviens de la ville française, — content de mon sacrifice et suivi par un *hamal* qui porte sur le dos une armoire à glace attachée à son front d'auroch comme il porterait une simple hotte, — j'entends de loin déjà des imprécations et des malédictions où je démêle la voix suraiguë de ma belle-mère, combattue par une autre crécelle. Alléchées par l'aubaine de cette algarade, des voisines ont envahi ma terrasse et tendent le cou vers mon patio; à la lucarne des Lotophages, des prunelles et des nez se disputent l'avant-scène.

Mon arrivée suspend l'escarmouche. Les écouteuses des gouttières décampent, tandis que Janina, devant l'armoire à glace, pousse des « you-you » d'allégresse.

Puis, se retournant vers l'intérieur, elle crie :

— Viens admirer, ô ma mère! viens admirer, ô Clair-de-Lune! ce que m'a donné celui dont le cœur est généreux...

Et je vis s'avancer vers moi celle que je ne connaissais pas encore, sinon par ouï-dire, et qui sans doute avait déchaîné cette querelle, madame Clair-de-Lune, fille de madame Raisin-Sec, mariée au caïd du Zaghouan.

Elle avait les paupières rouges, sa natte échevelée, ses joues tuméfiées; mais elle s'avança tout de même, majestueuse, en tanguant comme la proue d'un navire, et me tendit en souriant une main blanche et potelée où brillaient des bagues.

— Bonjour, monsieur! Vous allez bien? Enchantée de faire votre connaissance! — me dit-elle sans le moindre accent. — Mon mari m'a répudiée et je suis venue me réfugier sous votre toit, auprès de ma mère. J'espère que vous ne me refuserez pas l'hospitalité?

Tandis qu'on monte l'armoire dans notre chambre, je considère, ahuri, cette caïdesse qui s'exprime avec l'aisance d'une Parisienne et qui s'habille — dernier chic tunisien — d'un immense pantalon de zouave en satin cerise et d'un boléro en velours grenat par-dessus un horrible maillot en coton vert pistache!... Autrefois elle fut peut-être jolie; maintenant la graisse l'envahit et sa tête toute ronde remue comme un balancier der-

rière deux citrouilles. Ses cheveux, d'un noir de réglisse, — teinture, sans doute! — sont coupés sur le front, en frange de poupée nipponne, et, derrière le barbouillage de khol, se noient des prunelles en porcelaine bleue.

Une odeur de patchouli et d'autres parfums frelatés s'envole de son mouchoir, dont elle essuie ses joues.

— Allez, monsieur, je suis bien malheureuse! Nous autres musulmanes...

Des confidences! des confidences d'une Arabe féministe, en français!

Non, vraiment! j'en ai une froide peur. Puis cette caïdesse hybride, avec sa frange de Japonaise et ses yeux de Bretonne, me répugne. Mais où donc ai-je déjà rencontré ces yeux pâles?... Ah! parbleu! sur la photographie jaunie dans le matelas de ma belle-mère. Je tiens donc le mot de l'énigme! C'est elle, — et non point Janina, — la fille du « *généner* à quatre galons d'or », le fruit du péché commis par la bonne femme avec le commandant de tirailleurs!

Quant à son histoire, elle est peut-être amusante, mais ma petite Sheherazade me la racontera, ce soir, avec plus d'espièglerie native.

Et, en effet, la nuit venue, Janina — qui aurait préféré coucher par terre devant son armoire à glace — Janina, la « docte et la diserte », m'apprend que sa sœur adoptive a été élevée par les « moniquettes » (religieuses) françaises, qu'elle a vécu à Constantine avec un officier de notre armée; puis, venue à Tunis, elle a mérité glorieusement ce nom de Clair-de-Lune en illuminant avec bienveillance les nuits de maints croyants et mécréants. Si bien qu'elle amassa une fortune et se concilia des influences : alors un de ses amants l'épousa et, de ce fait, fut nommé caïd du Zaghouan. C'est tout ce qu'il voulait d'elle, le calamiteux : car, à peine investi de son pouvoir, il relégua Clair-de-Lune au fond de son palais et convola en d'autres noces avec une jeune et jolie Circassienne. Et des bombances et des cadeaux, et des fêtes amoureuses du crépuscule à l'aurore et de l'aurore au crépuscule! Mais, pour la caïdesse n° 1, rien du tout!... C'est alors que celle-ci fit venir à Zaghouan sa mère, Lalla Sbiba, dont la science d'ancienne hannana devait ramener le maudit à l'infortunée Clair-de-Lune.

Mais rien ne servit de rien, ni charmes, ni philtres, ni incantations : averti, le caïd flanqua sa belle-mère à la porte. Rentrée à Tunis, celle-ci s'empressa d'expédier à sa fille notre sorcier, Bou Amara, pour tenter le grand coup de ce maléfice que nous appelons, en France, « nouer l'aiguillette ». Janina ne peut pas m'expliquer ce maléfice : elle sait seulement qu'il faut cacher une tête de corbeau enchantée dans le matelas... Aussi l'effet ne se fit pas attendre : sitôt que le caïd approcha de sa nouvelle et chère épouse, il fut comme médusé, incapable de lui octroyer la plus petite « part d'Allah ». Et ainsi, chaque fois, durant plusieurs jours. Résigné, il revint à Clair-de-Lune. Ici, nulle tête de corbeau enchantée, nul sortilège : la caïdesse frustrée touche ses arrérages d'amour. Déjà elle croit sa cause gagnée ; elle persuade son maître de chasser la Circassienne jeteuse de sorts et noircisseuse de joie, lorsqu'une suivante de cette rivale découvre dans le matelas le chef de l'animal néfaste. Fureur terrible du caïd et répudiation de Clair-de-Lune. Maintenant celle-ci accuse sa mère de tous ses malheurs, et voilà pourquoi j'ai entendu ce matin tant d'invectives et tant d'imprécations.

Ainsi parla mon Petit-Jardin avec des éclats de dents et de prunelles dans la pénombre de notre alcôve. Puis elle se tut des lèvres et des yeux, et, docile à la loi du Prophète, elle s'abandonna à son destin.

XXXVI

Madame Clair-de-Lune a étourdi ma maison durant plusieurs jours. Puis elle s'en est allée je ne sais où, en laissant derrière elle cette odeur de patchouli et de parfums frelatés.

Janina a rangé ses bibelots arabes sur les planches de son armoire à glace, qu'ils n'emplissent même pas au quart. Ses jolis stylets de cristal, son urne à khol, ses mules orfévrées, ses boléros raidis de paillettes, ses chemisettes de Trébizonde, tous ces vestiges d'un Orient fabuleux, — l'Orient des légendes et des contes de fées, — prennent un air de bazar et d'opéra-comique dans ce vaste bahut occidental. Et je prévois déjà le jour — qu'Allah l'éloigne ! — où ma petite amie musulmane, convertie au modernisme, les remplacera par des vaporisa-

teurs, des boîtes de poudre de riz, des souliers vernis et des soieries de Lyon achetées au rabais dans les magasins italiens de la rue d'Allemagne.

Et, je ne sais pourquoi, j'établis une corrélation entre la visite de cette caïdesse, fille d'un « *génénar* à quatre galons », et cette armoire à glace fabriquée par des menuisiers tunisiens d'après un modèle du faubourg Saint-Antoine. Elles me semblent aussi « toc », aussi « camelote », l'une que l'autre, et je regrette de leur avoir ouvert ma porte.

Depuis quelque temps, j'éprouve une confuse tristesse, — causée peut-être par quelques légères attaques de fièvre. — Et je me demande si nous n'avons pas rompu le charme en abandonnant le coffret d'argent, le coffret nuptial, et, avec un attendrissement mélancolique, je contemple la jolie châsse offerte jadis à une princesse ottomane, ce petit cercueil en bois de cèdre, tapissé de velours rose fané, où ma houri avait couché, entre les plis de ses foutas et les arabesques de ses ceintures, un peu de mon âme éprise du passé.

XXXVII

Le mois de ramadân est arrivé avec l'automne, un mois horrible où Janina me gave de sucreries et me prive de caresses. Car, bien qu'il soit écrit dans le livre du prophète : « Vous pouvez, la nuit du jeûne, vous approcher de vos épouses, » malgré cet indulgent précepte, Lalla Janina se refuse à mon ardeur avec une inébranlable cruauté.

Et, piteusement, je sens peser sur moi, durant ces vingt-huit jours, la honte d'être le vague idolâtre d'une lointaine Trinité, en face de cette petite orthodoxe, qui, elle, n'adore qu'Allah, l'Unique, le Seul, le Dieu vivant de l'Islam, Celui devant qui, en ce mois consacré, tous les peuples musulmans se prosternent comme un bétail affamé.

Partout, au Dar-el-Bey, dans les rues, sur les places, je rencontre une certaine hostilité, le mépris de toutes ces faces ascétiques, la haine de toutes ces prunelles fanatiques, et je comprends de mieux en mieux que, malgré notre domination, nous sommes toujours des étrangers dans ce pays beylical.

— Si seulement tu baisais ma bouche en ramadân je serais maudite pour l'éternité, — a prononcé Janina, dès le premier soir, avec une gravité de moraliste.

Et j'ai deviné qu'elle comptait sérieusement travailler, durant tout ce mois, au salut de son âme, compromise par onze lunes de voluptés nazaréennes.

Ma belle-mère redouble encore de dévotion : elle s'en va, chaque jour, en pèlerinage, et revient jaunie, moite, l'estomac vide, la langue tirée, pour s'affaler sur son grabat où elle guette, presque évanouie, le coup de canon et la rupture du jeûne.

Deux ou trois fois, Janina l'a même accompagnée dans ces pieuses visites, et j'aurais bien voulu entendre quels secrets mon Petit-Jardin confiait à la tombe du saint homme. A plusieurs reprises aussi, quand le minaret appelle les bénédictions du ciel sur les croyants, je l'ai vue traverser la cour avec la burette aux ablutions de Lalla Sbiba, et toute cette bigoterie m'inquiète.

Mais, en dehors de ses soucis religieux, il me semble que Janina est heureuse d'avoir une occasion légitime pour m'humilier, moi, le mécréant, pour m'affoler de sa personne, moi, son maître, pour me torturer de son refus, elle, mon esclave.

Car, le soir, dès qu'on ne peut plus « distinguer un fil blanc d'avec un fil noir », elle vient en se dandinant me faire visite et m'apporter sur un grand plateau de cuivre — jolie consolation pour un amant sevré! — toute une dînette extravagante de poupée.

Elle a mis pour cela ses plus belles parures, sa fouta tramée d'argent qui plaque de façon provocante sur la chair ferme de ses hanches, son boléro bosselé d'or qui s'échancre sur deux moitiés de grenade à peine mûries, ses anneaux qui mordent l'ivoire poli de ses bras, son collier d'ambre noir, sous lequel le petit creux de sa gorge brille comme une coquille de nacre où j'aime à incruster ma bouche. Deux roses rouges s'arrondissent sur ses joues pâles, ses lèvres sont écarlates, comme frottées de piments; et, entre les arcs allongés de ses sourcils, s'épanouit, bleue et veloutée, la petite fleur énigmatique. Les ondes de ses cheveux luisent, arrosées d'huile de senteur; et ces drôles de choses multicolores, qu'elle me présente avec ses doigts enluminés, sont imprégnées aussi d'aromates.

— Mange, *ya sidi!* mange, c'est ramadân : nous avons fait ces gâteaux pour toi, — me dit la malicieuse.

Ah! que je déteste, à la fin, ces sucreries et ces pâtisseries écœurantes!... Mais comme elle est jolie et perverse et excitante, cette péri qui me les tend!

— Pour qui donc t'es-tu ainsi parée? Est-ce pour séduire Bou-Raschid, notre vénérable apôtre?

— C'est pour ramadân, — me répond-elle, moqueuse. — Si tu étais un mâle de notre foi, c'eût été pour toi, *ya sidi Roumi!*

— Ah! vraiment?... Eh bien, nous allons voir si ce n'est pas pour moi!

Et, je repousse le plateau, me jette sur elle, et je l'enlace.

Mais, mi-rieuse et mi-épouvantée, elle jette des cris suraigus :

— A moi! à moi, ô gens de bien, ô musulmans!

Toutes les terrasses vont accourir : furieux, je desserre mon étreinte.

— Va, va rejoindre tes coreligionnaires! Mais surtout ne m'offre plus de tes gâteaux et ne viens pas, petite peste, te frotter sous mon nez!...

Et je m'en vais finir la nuit, dormir chez l'heureux Marville, où Arbïa, comme ancienne danseuse du ventre, n'est pas tenue de se conformer aux observances du ramadân.

Quand je reviens, à l'aube, Janina, dépouillée de ses joyaux, dort comme le soir de son arrivée, entre ses deux sorcières, par terre, sur un matelas...

Jamais mois ne me parut aussi interminable. Mais lorsque enfin la lune nouvelle suspend au ciel son mince yatagan, je prends ma revanche et je ramène victorieusement à l'esclavage ma captive insurgée.

XXXVIII

Le troisième jour du baïram, on va finir la fête aux cimetières. pour apporter aux morts leur part de régal et de joie.

Si l'on ne possède pas de tombeau en propre, comme c'est le cas de ma belle-famille, originaire de Sousse, on va s'établir autour d'un marabout, lieu public, à moins qu'une voisine riche en sépulcres ne vous en prête un pour la circonstance.

Dès l'aube donc, tout le monde est debout chez moi; mes femmes revêtent leurs plus beaux atours, puis s'en vont, enveloppées de leurs suaires, — on dirait des mortes se rendant toutes seules au champ de repos, — s'en vont précédées du vieil apôtre, qui porte sur sa tête les tapis, flacons-aspersoirs, gâteaux, plat de conscoussi, en un mot tout ce qu'il faut pour passer agréablement la journée dans le cimetière.

Arbïa et les négresses sont venues se joindre à mon harem, et je ne doute point que Gouttelette-de-Musc et ses faons ne les attendent un peu plus loin, à l'angle de la rue du Canard.

Moi, cependant, je m'en vais au Dar-el-Bey. Eux aussi, les nobles rêveurs du cafier-figuier, ont délaissé leurs pots de basilic pour le jardin des trépassés. La place de la Kasbah est déserte, et les tramways ne s'arrêtent pas, bondés d'une cargaison de blancheurs qu'ils transportent aux nécropoles, hors des murs.

Nos chaouchs eux-mêmes ont demandé congé. Personne ne vient nous voir à notre bureau, et, Marville et moi, nous nous sentons attristés par toute cette joie des vivants partis vers les morts. Aussi, après notre déjeuner, maussadement consommé dans une brasserie française, nous prenons nos fez et décidons d'aller retrouver nos femmes sur le domaine funéraire.

Devant le cimetière de Sidi-Bel-Hassen, le plus vaste et le plus peuplé de Tunis, c'est une véritable foire. Des marchands de beignets au miel sont installés derrière leur four en plein vent, tandis que les limonadiers, une grande carafe en bandoulière, fendent la foule et entrechoquent leurs gobelets de cuivre. Un cercle de curieux entoure la coulée jaune des cobras qui s'agitent et dansent au son aigrelet d'un fifre, tandis que tout auprès, par terre, dans un pêle-mêle indescriptible, se débitent des cacaouettes et des nougats, des oranges et des gâteaux, des derboukas minuscules pour enfants et des armoires à glace pour djinns.

On inaugure aussi, cette année, à l'entrée du cimetière, les premiers chevaux de bois. — Heureusement, ce n'est pas encore la vapeur, mais un baudet indigène qui fait tourner le manège, et ce ne sont que de rares petits émirs à chéchias et quelques petites houris à boléro d'or qui chevauchent ces Rossinantes occidentales.

Un bien autre succès appartient à la bande de nègres et de négresses, affublés en diables et en bêtes féroces, qui trépignent une bamboula lascive et forcenée, en poussant des hurlements rythmiques et faisant claquer leurs castagnettes infernales.

Tandis que des femmes s'esclaffent de rire, les enfants qu'elles traînent derrière elles par leurs menottes rougies de henné, ces bambins tout recouverts de lourds bijoux d'aïeules, se mettent à brailler de peur devant ces croquemitaines soudanais.

A chaque instant, des carrosses se fraient un chemin au milieu de cette cohue fantastique, — des carrosses ventrus, stores baissés, tirés par des mules aux colliers de femmes et conduits par des cochers habillés en chiens savants. Ils franchissent la porte du cimetière, pénètrent dans l'avenue bordée de poivriers pleureurs, et déposent toute une nichée de fantômes le plus près possible de leurs tombeaux.

Des aveugles accroupis tout le long de cette unique voie psalmodient les louanges du Miséricordieux, cependant que des visiteurs, revenant déjà, leur jettent, au passage, tout ce que les défunts préfèrent digérer dans le ventre des misérables.

Nous aussi, nous nous enfonçons sous la chevelure des arbres funéraires aux véhéments aromes. Autour de nous, à gauche, à droite, s'étendent des multitudes de tombes, semées au hasard, en tous sens, tantôt dans un creux, tantôt sur une éminence, tombes étroites et courtes, occupant à peine la place d'un corps déposé à même la terre, et que revêt uniformément, depuis la veille, une couche fraîche de lait de chaux.

Ni jardinet, ni clôture, ni couronnes, ni « éternels regrets », ni vœux de céleste revoir! A peine, çà et là, un nom, une inscription coranique. Ici la mort est naïve, anonyme et claire, sœur des vestales blanches installées autour d'elle et qui potinent, croquent des amandes, s'entr'aspergent de senteurs, oignent d'huile le turban de la stèle, versent de l'eau dans le nombril de la dalle, émiettent du couscoussi ou des gâteaux pour les âmes des trépassés, — qui viendront boire et manger, plus tard, sous la forme des oiseaux.

Les hommes s'assoient peu; ils se promènent parmi les tombes, en robes de princesses, égrènent leurs chapelets avec

une gravité de religieux. Mais, sous leurs hypocrites paupières, des regards enflammés se coulent vers les allègres pleureuses qui, en réponse, font bruire leurs bracelets.

Demi-nues et provocantes, de petites Bédouines courent parmi les tombeaux pour recueillir des offrandes qu'elles fourrent dans leur giron, entre leur peau brune et leurs haillons bigarrés.

Parfois un rire ouaté fuse à travers un voile; des nourrissons piaillent, des entraves sonnaillent; assis dans l'herbe, des marmots jouent avec leurs derboukas neuves. Les arbres élégiaques agitent leurs feuillages poivrés; au loin sévit la musique hallucinante des castagnettes infernales; et de ce charnier et de cette foule, peuple de morts et peuple de suaires, de toutes ces emmurées, ou éternelles ou temporaires, s'exhale je ne sais quelle joie débordante, quel délire effréné, appel passionné, impérieux, vers la vie ardente et la liberté.

Devant la coubba d'un marabout, flottent des drapeaux, tournent des illuminés, s'enflent des cornemuses.

— Quels gens énigmatiques et incohérents! — dis-je à Marville. — Comment expliquer un tel culte des ancêtres et ce plaisir morbide qu'il goûtent sur leurs tombeaux? Tout ceci me paraît plus païen que mahométan : n'étaient ces masques noirs des femmes et ces calottes rouges des hommes, je croirais assister aux fêtes antiques données en l'honneur des mânes. C'est peut-être avec cette même musique et ces mêmes libations que les Carthaginois venaient réjouir leurs morts.

— C'est possible, — répondit Marville; — il y a beaucoup de coutumes païennes, souvent, au fond de leurs mômeries, mais eux-mêmes en ont oublié la provenance et la valeur symbolique. Aujourd'hui le cimetière, dont le mari le plus jaloux ne peut interdire l'accès à sa femme, le cimetière est devenu pour ces claustrées notre *corso*, notre mail, notre jeu de tennis et notre bois de Boulogne, le rendez-vous enfin où se nouent toutes les amoureuses intrigues. Il y a quelques années encore, on a surpris, plus d'une fois, dans un mausolée, des gens qui, trop évidemment, n'étaient point des cadavres, et les objets que l'on ramassait, les lendemains de fêtes, au milieu des cimetières, ne pouvaient suggérer, croyez-moi, aucune idée mélancolique. Depuis, pour éviter ces scandales,

on a établi une surveillance très sévère; il y a des policiers coraniques partout, et maintenant cela ne se passe plus qu'en œillades et sonnailleries d'anneaux... Mais je n'ai pas encore aperçu nos femmes...

— Moi non plus, et pourtant je cherche assez!

— Voilà l'Émir-des-cœurs : c'est le plus beau musulman de Tunis, celui auquel pensent toutes les femmes quand elles chantent un poème d'amour!

Et Marville me montra, sinuant parmi les stèles, un seigneur vêtu d'azur pâle qui égrenait un chapelet d' « ambre citronné ».

— Mais — dis-je — c'est Si-Béji-Maghzen!

— Oui, c'est lui. Vous le connaissez?... Ah! c'est vrai : il habite dans votre rue, un peu plus bas. C'est un fanatique, il nous déteste; moins peut-être par véritable religion, que par haine de notre civilisation peu favorable à son prestige, à sa fortune et à son bon plaisir. Jadis il était l'ami du bey et maître de la ville. Innombrables sont ses exploits. Son père était un des plus redoutables corsaires, et le fils continue sa piraterie sur terre, à rançonner les juifs et à enlever les femmes. On raconte sur lui des choses terribles, on prétend qu'il mure ses favorites vivantes dans son palais quand elles ont cessé de lui plaire; mais toutes les musulmanes raffolent de lui tout de même, et, regardez comme le vent fait envoler les voiles à son passage!

Nous approchâmes : il nous darda un froid regard de ses prunelles fauves, comme offensé de voir le sol sacré de ses ancêtres, foulé par nos pieds maudits; puis, superbement islamique, il détourna la tête, et ramena avec sa main de sultane un pan de sa jolie robe bleue qui aurait pu se souiller en nous frôlant. Des masques de crêpe nous dévisagèrent, courroucés; une vieille, qui avait remarqué le geste de Si-Bégi-Maghzen, se frappa la poitrine et, malgré notre coiffure turque, nous lança l'anathème. Un malaise entrait en moi, un malaise indéfinissable et humiliant, à cause de ce beau seigneur qui m'avait mesuré de son sûr et calme regard, à cause de cette malédiction de matrone, à cause de Janina que je ne découvrais pas, — mais peut-être plus encore parce que je me sentais irrémédiablement un étranger parmi cette sérénité harmo-

nieuse, un sacrilège parmi les morts de mon épouse qui dormaient dans la paix d'une autre foi.

— Comme nous sommes laids à côté d'eux! — dis-je à Marville. — Nous profanons, avec nos bruyantes chaussures et nos vêtements étriqués, le recueillement de ces gens-là et cette beauté claire de l'Islam!... Allons-nous-en!

Marville haussa les épaules :

— Monsieur le poète, — murmura-t-il avec ironie, — nous partirons tout à l'heure, si vous voulez; mais, avant, il faut trouver nos mouquères : je n'entends pas qu'elles se moquent de nous, ces mâtines-là!

Nous continuâmes notre promenade, agacés maintenant par toutes ces blancheurs pareilles, par tous ces voiles, par tous ces masques uniformes, qui font de toutes ces musulmanes un troupeau d'anonymes. A chaque instant, nous croyions découvrir nos femmes, puis, arrivés plus près, nous hésitions, tournoyions, indécis, autour des groupes, pour nous éloigner, tout penauds, ne sachant pas si, après tout, les malicieuses ne s'amusaient pas à nous mystifier.

Ayant parcouru tout le bas du cimetière, nous montions maintenant, par une sente abrupte, vers le haut, étalé sur la colline comme une lessive au soleil. Une angoisse m'oppressait, de plus en plus forte, à poursuivre un fantôme à travers cette multitude de suaires et ce jardin des sépulcres. Il me semblait que, moderne Orphée, j'errais à la recherche de mon Eurydice dans un royaume où les ombres sont faites de clarté et ne portent que sur leur visage les stigmates noirs de la mort.

Puis une inquiétude, une sorte de jalousie sourdait en moi, devant ce déguisement destiné à cacher les charmes de Janinette à d'autres, mais qui, en même temps, la dérobait à mes soupçons et à ma vigilance. « Beji-Maghzen, plus exercé à fouiller sous les voiles, l'a découverte depuis longtemps peut-être, — pensais-je — et il se rit de ma déconvenue! »

— Comment savoir si les femmes nous trompent, dans cet accoutrement?... Elles pourraient bien entrer, à la barbe du mari, dans la maison de l'amant, que le malheureux n'en devinerait rien.

— Évidemment, — répondit Marville, — ce linceul ambulant où les enferme la jalousie de leurs maîtres facilite, à

l'occasion, leur revanche. Aucune femme n'est aussi rusée que la séquestrée, ni plus infidèle que la musulmane. Ces coquines-là savent déjouer la plus sévère surveillance : c'est à ça qu'elles emploient leur temps et qu'elles aiguisent leur malice. Bien sûr, qu'elles nous trompent! J'espère que vous n'en doutez pas un instant : ce serait par trop naïf... Après tout, Janina ne vous trompe peut-être pas encore, elle est jeunette; mais cela vous arrivera, un jour. C'est fatal : pensez donc, mon cher, que vous n'êtes pas de sa race. Vous l'avez achetée avec des douros sonnants, vous, un Roumi, c'est-à-dire un être inférieur... Oui, parfaitement, elles nous considèrent comme leurs inférieurs : cela vous étonne? Et peut-être n'ont-elles pas tort, après tout, car nous sommes inférieurs à leurs mâles, en tant que mâles, justement, et vous savez que dans le pays de Mohammed, — lui-même un sacré gaillard, — la valeur d'un homme se mesure à ses facultés amoureuses... Donc, je vous disais que Janina vous trompera forcément, avec n'importe qui, avec votre chaouch, avec le premier ânier qui passe, l'apprenti du souki, le gosse qui apporte le pain, pourvu qu'il soit musulman... Et elle doit déjà rêver, cette bigote, de se purifier, de se réhabiliter, aux yeux d'Allah et des croyants, dans l'étreinte solide d'un coreligionnaire. Et tout le quartier l'y aidera et tout le quartier l'applaudira... Mais, tralala! qu'est-ce que cela peut bien nous faire, que nos mouquères nous trompent ou ne nous trompent pas? Cela n'a aucune importance, surtout quand on n'en sait rien, et, même quand on le sait, heu!... Ne faites pas de sentimentalité, mon cher! Aimez Janina comme j'aime Arbïa, en jolie bête de plaisir, infiniment plus souple, plus voluptueuse que nos mannequins d'Europe... au moins en été... Ah mais, cette fois, nous les tenons! les voici, j'en suis certain. Nous avons failli passer à côté : c'est Arbïa qui m'a averti en jetant un caillou sur ma bottine.

Je respirai, soulagé.

Oui, c'était en effet notre pensionnat de larves, divisé en deux clans autour de deux tombes jumelles, l'une mâle, l'autre femelle, qu'on leur avait prêtées obligeamment pour la journée.

Elles étaient situées tout en haut de la colline et un peu à

l'écart, ces tombes, comme mises en interdit; elles n'étaient guère en bon état : celle de l'homme avait perdu son turban, et celle de la femme penchait de guingois. C'était là, sans doute, un couple d'amoureux oubliés.

Arbïa, Gouttelette-de-Musc et ses faons s'étaient approprié la stèle de l'amant, tandis que Janina, madame Raisin-Sec et la Mère Étoile eurent en partage la dalle de l'amante. Les négresses, établies chacune à la tête du sépulcre, le buste penché vers l'oreille des morts, chantaient leur mélopée barbare, cependant que la petite guenon, assise dans l'herbe, au milieu des fleurs, battait une derbouka minuscule.

Comme les visiteuses par ici sont plus rares, nous pouvons nous installer, Marville et moi, un peu en arrière, à l'ombre de la zaouïa de Sidi-Bel-Hassen, qui se dresse derrière nous, agressive et claire, comme une forteresse de foi. Devant nous, le cimetière, avec ses blancheurs immobiles, environnées de blancheurs frissonnantes, dévale comme un fleuve d'écume vers les remparts gris de la ville. Gouttelette-de-Musc, que je vois de dos, répand une huile de senteur sur le tombeau mâle, tandis que Janina, en face de moi, verse de l'eau de rose dans le nombril de l'amante. Quand le nombril ne peut plus boire, elle prend son mouchoir de soie, l'étend sur la maçonnerie, le lisse et le dispose avec le bout de ses doigts en pétales de grenade, tandis que, sous ses draperies de revenantes, ses bras vont et viennent, chantant pour la pauvre morte la berceuse des chaînettes et des bracelets.

O chère petite ensevelisseuse, comme je voudrais être enseveli par vos mains en fleurs!...

La bande de crêpe élastique plaque sur son visage un sombre moule. Je n'aperçois que ses sourcils rapprochés, ses grands yeux dolents, et, à travers cette étoffe de deuil, ses lèvres qui se dessinent en corolle funéraire. J'entrevois son col d'ivoire qui, par l'échancrure du boléro, disparaît dans un étui d'or; puis les plis immaculés du linceul se referment — ô mon Dieu! sur une ombre ou sur un corps? — et vont se confondre avec la chaux du tombeau et peut-être avec la trépassée qui dort au-dessous.

Et je la contemple comme si je ne la connaissais pas. Je contemple avec effroi cette créature étrange, cette momie

d'Égypte, cette morte vivante, cette pleureuse joyeuse, ce sphinx indéchiffrable et qui cependant est « ma femme ».

Oui, je l'examine avec effroi. Et je songe à tout l'inconnu qui est en elle, à tout le caché, tout le ténébreux, tout le fuyant, tout l'impénétrable, tout l'irréconciliable qui demeure entre son origine et la mienne, — je songe à tout ce vide, embaumé peut-être, que l'on respire en soulevant le couvercle d'un sarcophage...

L'heure avançait. Personne ne montait plus la colline. En bas aussi le cimetière se dépeuplait de ses lueurs mouvantes. Et, à voir se lever et trébucher autour des stèles ces fantômes blancs, on eût dit vraiment des ressuscitées délaissant leur sépulcre pour offrir, tout enivrées, leur suaire à la brise de la vie.

Dehors, devant la porte, s'accélérait la musique infernale des nègres, invite à quelque bamboula macabre.

Au loin, Tunis, dorée de soleil, dressait le geste énergique de ses minarets, arrondissait la grâce de ses coupoles.

L'odeur brûlante des poivriers pleureurs flottait sur la douceur du soir, et, enfonçant mes mains dans l'herbe, j'aurais voulu me rouler là, pleurer, gémir, mourir et enlacer ma petite ensevelisseuse auprès de ces tombes d'amants!...

Nous femmes s'en allèrent. Nous restâmes encore un instant.

— Ah! — dis-je à Marville, — je voudrais être enterré ici, sous une coubba blanche. Jamais plus, jamais plus, je ne pourrai vivre en Occident! Je veux me convertir à l'Islam!

— Décidément, l'araberie vous gagne. Je connais ça! vous en guérirez, plus vite que vous ne voudrez... Partons!

Nous reprîmes la sente de chèvres, puis, lentement, nous suivîmes la longue allée funéraire.

Entre mes dents, je mordillais une petite branche, arrachée aux arbres poivrés à travers lesquels s'exhale peut-être l'âme inassouvie des mortes.

MYRIAM HARRY

(La fin au prochain numéro.)

ARTHUR SCHNITZLER

Un tableau du Canaletto, peint vers 1760, représente Vienne, vue du Belvédère. Au premier plan, de vastes jardins à la française, où des ifs taillés en pain de sucre et des statues de dieux et de nymphes bordent des parterres symétriquement tracés; près des bassins aux courbes harmonieuses où des tritons crachent leurs jets d'eau, conversent des seigneurs aux perruques poudrées à blanc, des abbés de cour et des dames à grands paniers. Plus loin, les architectures classiques et les nobles coupoles des palais impériaux; plus loin encore, un amas indistinct de maisons qui est la ville et que domine la tour gothique de Saint-Étienne; enfin, des collines mollement arrondies. Un ciel d'un bleu alangui et vaporeux répand sur ce panorama une lumière douce et tiède.

Ainsi nous apparaît cette ville qui, au XVIIIe siècle, pouvait seule rivaliser avec Paris par son élégance aristocratique et raffinée. C'est un passé dont les Viennois conservent fidèlement le souvenir. Des dynasties plus jeunes ont surgi à côté des Habsbourgs, mais une vieille chanson populaire dit encore : « Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'une Vienne... » Le goût héréditaire de ce qui est délicat et spirituel a rendu les mœurs douces et les caractères aimables. Les traditions, le climat tempéré, la nature riante qui environne la ville, tout contribue à inspirer aux Viennois la joie de vivre : « C'est un peuple de Phéaciens, — a dit Grillparzer, le plus grand de leurs poètes; — pour eux l'existence ne se compose que de dimanches; chaque jour, ils mettent le rôti à la broche. »

Ce système a ses dangers. Le même Grillparzer a appelé Vienne « une Capoue de l'intelligence », — un mot qui a fait fortune. — Le souffle de l'été y détend l'esprit, on pense à peine ; tout se fond en un sentiment vague de bien-être ; on vit dans une atmosphère de demi-poésie qui est funeste à la poésie véritable. A Vienne, où plus qu'ailleurs fleurit le talent, le génie reste méconnu et isolé, il y inspire une sorte de terreur : Beethoven mourut presque dans la misère sans que personne se souciât de lui ; — il est vrai qu'on lui fit des funérailles splendides. — L'air de cette capitale dissout l'énergie. Grillparzer cessa d'écrire dans la force de l'âge ; aigri et solitaire, il se consuma encore trente ans dans le rêve et la mélancolie. La torpeur de la vie politique et sociale qu'imposa l'absolutisme pendant la majeure partie du XIXe siècle acheva d'ôter aux Viennois le goût de l'action et le souci des vastes intérêts. De personnalité indécise, toujours changeante, docile à toutes les influences, le Viennois a horreur du grand homme dont le génie reste éternellement fidèle à lui-même ; il a horreur de la réalité inexorable qui ne se laisse pas modifier au gré de la fantaisie. Pour lui le monde est une fête, une succession d'apparences brillantes et joyeuses : glissez toujours, n'appuyez pas ! Le perpétuel refrain des chansons viennoises, c'est de cueillir les roses de la vie.

Philosophes et historiens naissent ailleurs qu'à Vienne. Bismarck a dit d'une sonate de Beethoven que l'on y retrouve les efforts et les sanglots de toute la vie d'un homme. Mais il ne faut parler au Viennois ni d'efforts ni de sanglots. Son dieu musical est Johann Strauss, dont les valses transforment l'univers en un tourbillon de figures tendres et souriantes. On ferme les yeux, on perd délicieusement conscience de soi-même ; on se laisse emporter par la mélodie dans l'éther : la vie n'est plus que danse, rêve, fantasmagorie. En peinture, la plus haute puissance de l'esprit viennois fut Hans Makart, qui passa en quelques années de la misère à la gloire et à l'opulence, organisa les fêtes impériales, dessina des décorations fantastiques, épousa une danseuse et mourut à peu près fou à quarante-quatre ans. Sans dessin, sans modèle, il étala sur d'immenses toiles des couleurs somptueuses : des multitudes grouillent, de voluptueuses nudités se dévoilent ; tout est appa-

rence, beauté et joie de vivre. Parfois cependant des teintes automnales, des feuilles jaunies, des fleurs fanées, Juliette sur son cercueil, nous révèlent l'angoisse inavouée qui chasse l'homme à la poursuite de l'éphémère et brillante illusion.

La littérature viennoise d'aujourd'hui compte un bon nombre de poètes lyriques : Rainer Maria Rilke, Félix Dörmann, Richard Beer-Hofmann, Leopold Andrian, Peter Altenberg, Richard Schaukal, et d'autres encore. Leur trait commun, c'est, jointe au raffinement et à la préciosité de la forme, la sensibilité presque maladive, l'hyperesthésie de leur système nerveux, grâce à laquelle ils jouissent de ce que le phénomène le plus fugitif de cette existence renferme de joie ou de douleur. Mais tous les écrivains viennois sont des lyriques. La critique « impressionniste » de Hermann Bahr est le reflet fidèle d'un esprit compliqué, changeant et subtil; Richard Beer-Hofmann et Hugo von Hofmannstal sont restés des poètes lyriques, même lorsqu'ils se sont mis à écrire des drames. Disciple de Maeterlinck, Hofmannstal prête à ses personnages des émotions obscures et profondes et l'angoisse de l'inconnu. Il aime à situer ses sujets dans des pays et à des époques pour ainsi dire légendaires, en ce sens que notre imagination est habituée à les recouvrir d'un voile étincelant : l'Italie de la Renaissance, la Venise du XVIIIe siècle, Byzance, l'Hellade des Atrides. Dans ces courtes pièces, une action presque nulle; sur un décor brillant passent des sentiments. Et ces sentiments sont tous du même genre : désir ardent d'épuiser tout ce que la vie contient de jouissances, ou regret amer de ne pas l'avoir fait, mélancolie profonde en voyant le passé ensevelir à jamais un présent insaisissable, tant il fut bref, et glorification de l'art, qui fait de la nature un royaume d'apparences magnifiques.

Ce qu'il y a de meilleur et de plus caractéristique dans cette jeune littérature viennoise se résume dans son représentant le plus connu, Arthur Schnitzler.

*
* *

Arthur Schnitzler[1] a déjà beaucoup écrit depuis *Anatol*

1. Né en 1862 à Vienne, il y exerça quelque temps la médecine.

(1892) jusqu'à *Comtesse Mizzi*, la comédie que le *Deutsches Volkstheater* de Vienne a jouée en janvier dernier ; mais avec un peu d'attention il est possible de discerner les divers aspects de son talent dans ce recueil de saynètes qui doivent leur titre à leur commun protagoniste. Le lieu de l'action est toujours Vienne, car la capitale seule possède le décor de salons, de garçonnières et de cabinets particuliers, le personnel de viveurs, de femmes du monde et d'actrices, que Schnitzler nous présente ici, comme, plus tard, dans une autre série de dialogues dramatiques, les *Rondes* (1900). C'est dans ce milieu qu'Anatole et Max, son inséparable ami, poursuivent sans relâche leurs campagnes amoureuses. Mais, tandis que Max jouit, sans faire jamais un retour sur lui-même, des biens de la jeunesse et de la fortune, Anatole est, ainsi qu'il le dit quelque part, un libertin mélancolique, un viveur sentimental, chez lequel l'amour devient de l'hypocondrie.

Auprès de chaque maîtresse, il lui faut se rappeler toutes celles qu'il a déjà tenues dans ses bras, auxquelles il jura et qui lui jurèrent un amour éternel. L'ombre du passé obscurcit pour lui l'heure présente ; il lui faut à la fois vivre et se regarder vivre, aimer et philosopher sur l'amour. Or la conclusion de cette philosophie est une définition de la femme : une créature sotte, charmante, détestable et toujours infidèle. Une femme ne ment pas lorsqu'elle affirme à son amant n'avoir jamais aimé que lui : dans les bras d'un homme, elle oublie tous les autres. Et l'homme farde, lui aussi, la vérité, tranquillement, avec le sourire le plus candide et la conscience la plus pure. L'amour n'est qu'une sympathie d'épidermes ; les âmes ne se connaissent jamais. La femme est trop bornée pour comprendre la supériorité intellectuelle et morale de l'homme ; celui-ci n'a point assez de finesse pour démêler les ruses de la femme.

Anatole a conscience de vivre, ombre et marionnette lui-même, au milieu d'ombres et de marionnettes, de jouer à la fois le rôle de dupe et de dupeur dans l'universelle comédie amoureuse. Serait-il d'ailleurs capable de regarder la réalité en face? Il a hypnotisé sa maîtresse : il lui suffirait de demander si elle lui a été fidèle pour avoir une certitude ; mais il ne posera pas cette question. L'illusion lui est plus chère que la vérité. Avec les lettres, les rubans, les fleurs fanées et les bou-

cles de cheveux dont il remplit ses tiroirs, il s'est construit un monde de souvenirs délicieux, en prêtant à de banales maîtresses toute l'originalité et tout le raffinement de sa propre personnalité. Un jour, il doit revoir Bianca, une écuyère dans la mémoire de laquelle il croit avoir laissé une trace impérissable. Max l'avertit : « Rentre chez toi avec tes chers souvenirs ; il ne faut pas essayer de revivre ce que l'on a déjà vécu. » Anatole reste ; Bianca arrive : elle reconnaît Max, elle ne reconnaît pas Anatole. Celui-ci supportera d'ailleurs assez aisément cette désillusion ; il n'y a rien de tragique dans son pessimisme : c'est simplement une sagesse un peu désenchantée, mais presque souriante. L'art de Schnitzler est fait tout entier de nuances. Anatole est en plus d'un endroit franchement comique, mais à la raillerie se mêle toujours chez les Viennois quelque sentimentalité, surtout chez leurs écrivains d'origine juive, comme Schnitzler : — celui-ci remarque lui-même en un endroit que la sentimentalité est une caractéristique de sa race. — Mais chez tous ses personnages, chez Anatole, chez Max et chez leurs nombreuses maîtresses, sous la mélancolie ou la frivolité, vit une passion sérieuse et indéracinable : l'amour de cette existence éphémère qui leur paraît, à chaque instant, plus belle, plus ardente et plus trompeuse que jamais.

*
* *

Parfois Anatole est las des femmes du monde, dont la bouche dit toujours « non », cependant que leurs yeux promettent ; il lui prend un grand désir de connaître le véritable amour. Il abandonne alors les quartiers aristocratiques et va flâner dans les faubourgs de Vienne. Là habite un genre de femme que Schnitzler a introduit dans la littérature allemande sous un nom presque intraduisible en français : *das süsse Mädel*, — littéralement : « la douce, l'aimable fille ». — Elle est modiste, couturière, dactylographe ou demoiselle de magasin ; elle habite avec sa famille un petit appartement assez obscur dans un quartier d'ouvriers. Sur les murs blanchis à la chaux, quelques vieilles gravures à demi effacées, que fixent des épingles ; un mobilier caduc, une suspension avec un abat-

jour en métal ; de la fenêtre, on a, le soir, une perspective de toits et de cheminées qui fument, et l'on respire, au printemps, le parfum des lilas qui fleurissent dans le jardin d'en face. La petite amie d'Anatole a une nichée de jeunes frères ou de jeunes sœurs, qu'elle débarbouille, le matin, avant de les envoyer à l'école, et une mère à la fois acariâtre et indulgente, à laquelle, lorsqu'elle rentre vers minuit, elle raconte qu'elle est allée au théâtre avec des amies ou qu'il y avait veillée à l'atelier. Anatole la caractérise ainsi : elle n'est ni d'une beauté fascinante ni d'une particulière élégance et elle n'a pas le moindre esprit, — « mais elle sait aimer », ajoute-t-il, et il vient se reposer auprès d'elle de la complication et des mensonges de la vie mondaine.

Ainsi en use Fritz Lobheimer dans *Amourette* (1895), le drame qui marqua pour Schnitzler le début de la célébrité. Fritz a deux maîtresses à la fois : une femme du monde, avec le mari de laquelle il doit se battre en duel dans deux jours (un pressentiment, qui n'est pas trompeur, dit à Fritz qu'il sera tué), et Christine, une petite modiste. Fritz n'est pas tout à fait de l'avis de son ami Théodore ; celui-ci professe que les femmes ne sont faites que pour procurer aux hommes un délassement : « J'ai toujours détesté, dit-il, ce qu'on appelle les femmes intéressantes. Une femme ne doit pas être intéressante, mais simplement agréable. » C'est pourquoi Théodore cherche ses maîtresses dans le monde des *süsse Mädel*, « où il n'y a pas de grandes scènes, pas de dangers, pas d'incidents tragiques, où une liaison commence sans difficulté et se termine sans douleur, où l'on reçoit en souriant le premier baiser et où l'on se quitte avec un très léger attendrissement ». Mais, si Théodore prend la vie aussi simplement que Max, Fritz la complique autant qu'Anatole. Il aime Christine à sa façon, elle est pour lui quelque chose de tranquille, de doux, de caressant ; il oublie auprès d'elle les émotions et les tourments que lui vaut son autre liaison ; il a pour elle, à l'occasion, des mots affectueux et des attentions délicates. Mais il ne faut pas qu'elle l'interroge, il ne faut pas qu'elle soit triste, il ne faut pas qu'elle prenne trop de place dans ses pensées et dans son existence. Elle ne doit être pour lui qu'un épisode : il a la certitude d'être mort dans deux jours et, du reste, il est trop sceptique pour croire à la

durée de l'amour. Il dit à Christine, avec le sourire mélancolique d'Anatole : « Comme moi, tu ne sais qu'une chose : c'est que tu m'aimes en ce moment... Ne parle pas d'éternité : il y a peut-être des instants qui répandent autour d'eux un parfum d'éternité ; c'est la seule que nous puissions comprendre et la seule qui nous appartienne. » Il va se faire tuer pour une autre femme sans en avoir rien dit à sa petite amie, sans même laisser pour elle un mot d'adieu. « Je pense toujours à toi, — lui avait répété Christine, — je ne puis être joyeuse que lorsque je te vois... tu es tout pour moi, Fritz... Je voudrais que tu me croies : je n'ai jamais aimé un homme avant toi et je n'en aimerai jamais un autre, si un jour tu ne veux plus de moi. » Elle tient parole : lorsqu'elle voit qu'elle n'a été qu'une « amourette » pour l'homme à qui elle s'était donnée de toute son âme, elle se tue.

L'homme sacrifie la femme à sa frivolité, à sa lâcheté ou à sa brutalité : telle semble être la thèse des premiers drames de Schnitzler. Lorsque le lieutenant Karinski ne peut vaincre la résistance de l'actrice Anna Riedel, de dépit il lui tue son fiancé [1]. Privée de l'homme qu'elle aimait et qui devait être pour elle un appui et une protection, Anna comprend qu'elle ne peut échapper à son sort. Sa destinée est celle de l'actrice Fanny Theren [2]. Toute jeune, Fanny s'est laissé séduire : « Que sais-je ! — dit-elle, — une illusion... quelque chose que j'ai pris pour de l'amour... à la campagne... en été... au fond, j'avais peur de lui... je vous jure que je ne sais comment cela se fit. » Elle ne put se décider à épouser cet amant et, lorsqu'elle rencontra un homme « aimable, beau et gai, ce fut comme une délivrance, oui, comme une délivrance : il me sauva de l'autre, je crois. Je l'aurais peut-être aimé toute ma vie, mais j'étais déjà une de celles que l'on peut abandonner, et il m'a abandonnée... J'ai été trop lâche pour me tuer. » — Telle est la triste histoire qu'elle raconte au jeune écrivain Fédor Denner, dont elle est éprise. Car Fédor Denner, dans les salons, prend éloquemment parti pour les femmes qui ont commis une erreur, et Fanny espère qu'en l'épousant il la préservera d'une destinée qui lui fait horreur et à laquelle l'indif-

1. Dans le *Gibier* (1896).
2. Dans *le Conte* (1894).

férence, la convoitise, le dédain et même la pitié de ceux qui la connaissent semblent également la condamner. Mais Fédor Denner, malgré ses belles phrases, est au fond aussi lâche que les autres hommes. Quoiqu'il aime Fanny, il n'a pas le courage de braver en l'épousant ce qui n'est plus qu'un « conte », un souvenir sans force, allusions malignes, sourires moqueurs. A un passé aussi vain qu'un mauvais songe il sacrifie une femme et toute l'existence de cette femme : car, abandonnée encore une fois, Fanny ne résistera plus à la fatalité.

***

Il faut être indulgent à Fédor Denner. Sans doute, il n'a pas la force de bannir les fantômes du passé qui lui cachent la réalité présente, mais quel homme le pourrait? Nous croyons que la vérité oriente nos pas et éclaire notre route ; c'est une présomption ridicule : nous nous mouvons dans un brouillard de mensonges, de préjugés et de superstitions, et l'image que nous nous faisons du monde, de nos semblables et de nous-mêmes est le mirage de notre ignorance et de notre vanité. Schnitzler a fait de Paracelse[1] l'apôtre de cette doctrine de l'universelle illusion.

Lorsque Paracelse revient à Bâle au bout de quinze ans, alchimiste déjà célèbre, ayant approfondi la nature des choses et celle de l'homme, il retrouve mariée celle qu'il aima jadis. Justina est devenue la femme de Cyprian, un riche armurier, fier de son métier, de sa charge de bourgmestre, de sa vaste maison, de l'argent qui dort dans ses coffres, du bon vin qui repose dans sa cave et de la belle femme dont il croit occuper toutes les pensées. Il a une confiance inébranlable en l'exclusive réalité du monde sensible, et il a fait venir Paracelse chez lui pour se récréer en voyant des expériences d'hypnotisme et en entendant parler de l'univers invisible, — de la magie, des songes, des souvenirs, des puissances occultes et de tout l'inconscient qui sommeille en nous, — comme on rit après boire des fables ingénieuses d'un conteur. Mais il ne tardera pas à sentir dans sa chair vivante les griffes de la chimère. Car

1. Dans la petite pièce en un acte qui porte ce nom pour titre (1899).

Paracelse, ayant hypnotisé Justina, lui suggère qu'elle a trompé son mari avec Anselm, un jeune noble qui lui fait la cour. Cyprian s'égaie d'abord de cette plaisanterie, mais le repentir de Justina paraît si naturel qu'il se demande bientôt si son infortune est seulement imaginaire; peu s'en faut que dans sa male rage il ne poignarde Anselm, et pour Paracelse lui-même s'évanouissent les frontières de la vérité et de l'erreur. Il veut mettre fin à cette angoisse, il plonge Justina dans un autre état d'hypnose, en lui imposant, cette fois, « d'être sincère » jusqu'au coucher du soleil. Cyprian respire : « Tu souhaiteras bientôt le coucher du soleil », murmure Paracelse. Car Justina révèle ce dont elle n'a pas dit un mot en quinze ans de mariage : autrefois elle aima Paracelse, et longtemps, dans les bras de Cyprian, elle songea à ce rival qu'il méprisait comme un rêveur et un gueux; puis elle se résigna à cette banale existence et à ce terne bien-être; mais parfois, et surtout maintenant que se fane sa jeunesse, elle a la nostalgie d'un bonheur âpre et éphémère. Ce soir, elle aurait peut-être cédé aux supplications d'Anselm. Souvenirs ou désirs, tout cela est enfoui dans les profondeurs de son âme et elle-même n'en a plus la claire conscience lorsque Paracelse la réveille. Mais Cyprian sait à présent que le brillant édifice du monde sensible repose sur une réalité invisible et redoutable qui se dérobe à notre connaissance. « C'était un jeu, — dit Paracelse. — De tout ce que nous accomplissons sur la terre, qu'est-ce qui n'est pas un jeu, si grande et si belle que semble notre œuvre? L'un joue avec des bandes de sauvages mercenaires, un autre avec de folles superstitions; il y en a peut-être un qui joue avec les soleils et les étoiles; moi, je joue avec l'âme humaine. Le sens de l'univers n'est accessible qu'à celui qui le cherche. Le rêve et la veille, la vérité et le mensonge se confondent. Il n'y a de certitude nulle part; nous ne savons rien des autres, nous ne savons rien de nous-mêmes; nous jouons un jeu éternel : sage qui le sait. »

Au *Perroquet vert*[1], — un cabaret dont Schnitzler a sans doute pris l'original dans le Montmartre de nos jours, quoique sa pièce se passe dans la soirée du 14 juillet 1789, — grands sei-

1. *Le Perroquet vert* (1899).

gneurs et grandes dames de la cour de Louis XVI font leurs délices de la compagnie des filles et des souteneurs. Sur une estrade, quelques acteurs miment des vols, des exécutions, des assassinats et tout ce qui peut faire vibrer les nerfs de leur noble auditoire, qu'ils insultent copieusement. L'un d'eux, Henri, se précipite sur la scène et raconte qu'ayant surpris Léocadie, sa femme, avec le duc de Cadignan, il a poignardé ce dernier. « Certes, — dit un des spectateurs, — cet individu joue avec une telle perfection que si le duc, notre ami, entrait dans la salle, nous le prendrions pour un spectre. » A l'instant, le jeu devient réalité, car Léocadie est vraiment la maîtresse du duc : les autres acteurs, qui connaissent l'histoire, n'ont douté aucunement du récit d'Henri, auquel leurs exclamations apprennent la vérité. Le duc entre; Henri le poignarde; et les spectateurs abasourdis ne savent encore s'ils viennent d'assister à un meurtre ou à un mélodrame. Dans la rue, à ce moment, retentissent les clameurs de la populace qui vient de prendre la Bastille et qui commence, de son côté, à jouer son jeu avec les mots de liberté ou de tyrannie et des têtes au bout des piques...

L'univers est un immense échiquier et nous sommes les pions que pousse le destin ou le hasard. Notre libre arbitre est illusoire autant que notre intelligence. Dans l'eau tranquille où nous sourions à notre image, apparaît une face horrible et grimaçante; une voix infernale murmure sans relâche à notre oreille le conseil d'un meurtre, et demain, tenant encore un poignard sanglant, nous regarderons, sans comprendre, le cadavre de notre père, de notre maîtresse ou de notre meilleur ami étendu à nos pieds. De la joie naît la douleur, de la sagesse la folie, et de l'innocence le crime, mais nul ne saurait prévoir par quelles combinaisons, dont nous assemblons cependant les éléments nous-mêmes. Le feu d'artifice s'achève en incendie, et la bacchanale en massacre. Béatrice Nardi[1] est fatale à tous les hommes qui l'approchent, à Vittorino comme au poète Loschi, comme au duc Bentivoglio; pourtant elle ne voulait le malheur de personne. « Mais qui sait — demande un courtisan — quelles puissances la guident,

1. *Le Voile de Béatrice* (1900).

de son plein gré ou à son insu? » Une Viennoise de nos jours[1] promet à son flirt d'aller chez lui parce qu'il lui sembla, dans une sorte d'hypnose, avoir vécu au XVIe siècle et avoir eu cet homme pour amant. Elle fait bien : à quoi bon chercher pour nos résolutions un motif raisonnable? C'est ajouter la présomption à l'impuissance : seul le destin connaît les vrais motifs.

Le plus grand philosophe est le plus grand sot. Paracelse courut le monde et devint chauve à la poursuite d'une science creuse jusqu'à ce que vînt la résignation; à moins de frais, il aurait été heureux à Bâle auprès de Justina, en saignant les malades et rasant les gens sains. Georg Merklin[2], qui voulut, lui aussi, « jouer avec l'âme humaine et faire ou défaire la destinée d'autrui », s'amusa, un jour, à rapprocher une femme qui l'aimait et un ami : ceux-ci finirent par s'épouser et vécurent contents; dix ans plus tard, Merklin, tombé dans la bohème et éternellement dupe des femmes et de la fortune, reconnaît quel bonheur il a dédaigné. Il voulut faire danser des marionnettes, et lui-même n'était qu'une marionnette dont une invisible main tirait les fils. Anatole fut sage, qui n'interrogea pas sa maîtresse lorsqu'il pouvait savoir si elle lui était fidèle. Le destin punit cruellement ceux qui veulent s'élever au-dessus de l'humble condition mortelle et posséder la puissance ou la vérité. Le chef d'orchestre Adams et sa femme, la cantatrice Cécile[3], se sont promis de ne jamais laisser surgir entre eux le fameux mensonge conjugal. Le moment venu, ils s'avouent donc, lui, qu'il aime une comtesse, elle, qu'elle est éprise d'un prince : ils vivront désormais en camarades et sont très fiers de se distinguer du commun des humains par leur sincérité. Mais lorsque, las chacun d'une infidélité passagère, ils veulent faire revivre le passé, ils se trouvent dans une situation inextricable : car Cécile ne consent pas à être la maîtresse de son mari ni à redevenir sa femme. Ils se séparent avec mélancolie. Que ne se sont-ils trahis mutuellement, sans se le dire! La vérité n'est pas faite pour l'homme; c'est un luxe pernicieux et immoral. « Meilleur et plus honorable — dit un

1. *La Femme au Poignard* (1902).
2. *Le Montreur de Marionnettes* (1906).
3. *Intermède* (1905).

personnage de Schnitzler — est le mensonge qui rend possible notre existence que la vérité qui la détruirait. »

***

Paracelse ne parle pas autrement : « Supérieure à la vérité qui fut ou qui sera est l'illusion présente... L'instant est le seul maître... Le mystère enveloppe toutes choses..., le moment qui vient de s'écouler comme celui qui va suivre... Seul l'instant nous appartient, et il s'évanouit déjà... » L'unique certitude, c'est que nous nous sentons vivre seconde par seconde, et la seule conclusion logique, c'est que nous devons épuiser ce qui constitue cette sensation. Hamerling l'avait déjà dit : « La pensée est un rêve, l'action un perpétuel avortement; la jouissance est l'acte véritable. Tout périt, seul le désir est immortel : c'est l'abeille d'or qui, noyée mille fois dans l'enivrante boisson, se retrouve toujours vivante au fond de la coupe... » Nous devons nous précipiter au sein de l'illusion et, plus elle est fragile, plus il nous en faut jouir intensément. Ainsi raisonne l'aristocratie française lorsque le Léviathan populaire commence de dresser la tête : la marquise Séverine de Lansac, qui vient de voir égorger le duc de Cadignan et qui entend dans la rue les cris de mort de la foule, sent ses nerfs vibrer délicieusement et décide de terminer cette charmante soirée par un rendez-vous avec son amant. Le duc Bentivoglio, de Bologne, environné de conspirateurs auxquels il n'a guère de chances d'échapper, consacre la dernière nuit de sa puissance à une bacchanale.

La vie, en tant qu'elle se résume dans la sensation présente, a une valeur incomparable : à quoi pourrait-on, en effet, la comparer, puisqu'elle est la seule réalité? Dès que la mort s'approche d'un homme, un abîme se creuse entre lui et les autres vivants : « Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi? — dit un poitrinaire d'un ami qui est venu le voir. — Que m'importe son bonheur, que m'importent ses peines? Qu'est-ce que nous avions à nous dire? Qu'y a-t-il de commun entre nous, mourants, et des gens qui vivront encore demain[1]? »

1. *Les Derniers Rôles* (1902).

« La postérité n'existe que pour les vivants », ajoute-t-il. Nous consoler de la perte de ce bien unique, la vie, en rêvant de notre gloire posthume, est d'une présomptueuse puérilité. Un jeune écrivain songe à rendre immortelle par ses œuvres la mémoire de sa mère : « Que valent toutes tes œuvres, quand bien même tu serais un génie sublime, — lui demande un vieillard, — que valent-elles à côté d'une de ces heures, d'une de ces heures de vie où ta mère était assise là, dans ce fauteuil, et causait avec nous?... ou peut-être a-t-elle gardé le silence, mais elle était là et elle vivait, elle vivait[1]! »

Tout l'univers tient dans ce mot. Pour sauver notre vie, nous pouvons sacrifier notre honneur, notre vertu et la vie des autres : comment serons-nous honorables et vertueux, si nous n'existons plus, et que nous importe que les autres vivent, si nous, nous sommes morts? Un officier de cuirassiers, dans une bataille, décida par son exemple la fuite de tout son régiment[2]; à soixante-dix-neuf ans, il s'en réjouit encore et achèterait au prix que fixerait le destin quelques années d'une existence d'infirme. « Rien ne vient après nous, — dit un autre officier; — l'univers meurt avec nous; notre propre meurtrier, au moment où il nous enfonce un poignard dans le cœur, meurt avec nous... Ne plus galoper à travers la campagne sous le soleil du matin, ne plus sentir sur ses lèvres des lèvres brûlantes, ne plus respirer le parfum des seins palpitants, ne plus entendre une voix vivante, ne plus voir les rayons d'aucun soleil ni d'aucune étoile... tomber, perdre son sang, agoniser, être enseveli à jamais, si tout cela ne te fait pas horreur, tu ne comprends ni la mort ni la vie... » Une jeune fille empoisonne son père parce qu'elle veut vivre, parce qu'elle veut goûter, ne fût-ce que quelques heures de bonheur auprès de son amant; lorsque celui-ci est mort, lorsqu'elle semble n'avoir plus de raisons de tenir encore à cette existence, elle veut encore vivre, elle ne sait elle-même pourquoi. Nous ne supportons pas longtemps de rester dans l'ombre de la mort : l'un se console en voyant pousser les salades de son jardin, et l'autre en prenant sa douleur pour thème d'une sonate ou d'un volume de vers. « Toi qui continues d'exister, cesse de

1. *Heures de Vie* (1902).
2. *L'Appel de la Vie* (1905).

pleurer », dit un personnage en citant un poète persan. Notre vie a un prix inestimable : l'égoïsme, la tendance à persévérer dans l'être, est donc juste et nécessaire.

Acharnée est la lutte, inévitable la défaite. La vie est comme une pente escarpée que nous tâchons en vain de gravir : plus impétueux est notre effort, plus nous sentons la terre s'ébouler sous nos pieds. Les dieux avares mesurent, semble-t-il, à chacun une certaine quantité d'existence : nous avons le choix ou de boire lentement la coupe ou de la vider d'un trait. Plus ardente a été notre jeunesse, plus désolée sera cette forme anticipée de la mort qui est la vieillesse.

Schnitzler a écrit cette tragédie du déclin [1]. Julian Fichtner fut jadis un jeune homme d'une beauté fascinante et presque un peintre de génie ; des années s'écoulèrent pour lui dans une ivresse de tendresse, de passion et même de puissance ; il n'ignora aucun plaisir, ne connut aucun scrupule et ne souffrit aucune entrave. Il eut pour maîtresse la fiancée d'un de ses amis ; il devait s'enfuir avec elle ; mais, à l'aube de ce jour, en contemplant un chemin qui gravissait une colline et se perdait dans un lointain sans limites, il crut voir l'image de sa vie et de cette liberté qu'il allait peut-être perdre : il disparut, et jamais il ne revit des jours plus ensoleillés que ceux qui suivirent cette défection. Vingt-cinq ans sont passés ; Julian a atteint le sommet de la colline, et ce qu'il a devant lui, ce n'est pas le lointain sans limites, mais le chemin qui descend et l'ombre qui monte de la vallée : il frissonne et, pour la première fois, il souhaite à côté de lui l'affection d'un être aimé. Sa maîtresse s'est mariée ; dans le mensonge, elle a vécu heureuse avec son mari, car elle ne lui a jamais dit que l'enfant qu'ils ont élevé était le fils d'un autre. C'est ce jeune homme que Julian veut s'attacher en lui révélant le secret de son origine ; mais Félix se détourne dédaigneusement de lui, et Julian vieillira solitaire comme il a vécu.

« Nous autres, — lui dit son ami Stephan von Sala, — nous autres qui n'avons jamais aimé et n'avons jamais sacrifié à personne une minute de notre vie, nous sommes éternellement seuls ; avec notre richesse, notre gloire, notre génie, nous

1. *Le Chemin solitaire* (1903).

sommes seuls, et, quand bien même un cortège de bacchantes nous aurait accompagnés à travers l'existence, il nous faut descendre seuls le chemin en pente... » Stephan von Sala vécut comme Julian Fichtner, avec cette différence qu'il n'oublia jamais la mort. Cette sagesse lui permet, après qu'il a goûté plus subtilement la vie, de faire maintenant meilleure figure. Par une après-midi d'automne, sous l'azur pâle, près de l'étang dans lequel un vent léger fait tomber les feuilles rougies des hêtres, il songe à ce qui fut. Le passé et le présent se confondent pour lui dans le même rêve ; tout est souvenir, — le premier mot de la phrase que nous n'avons pas encore achevée et le premier accord de la mélodie qui résonne à notre oreille. — Ce beau jour sera aussi fugitif que l'image de la maîtresse de Sala dans le miroir de l'étang : « Ton pas, Johanna, est aussi lointain que le pas de ceux qui sont morts depuis des siècles. » Sala apprend que sa maladie de cœur ne lui laisse que peu de temps à vivre : un voile lui semble soudain recouvrir l'univers. Où sont les thermes de Caracalla, — dit-il à Julian Fichtner, — où est le parc de Lugano que nous vîmes ensemble? Où est, au fond de la Mésopotamie, dans la capitale oubliée d'un royaume dont le nom s'est perdu, cet escalier de marbre que je devais déblayer? « Adieu, Julian, voici la fin de notre dialogue... » Pour eux, en effet, la vie a été une brillante conversation avec des hôtes aimables, auprès d'une table somptueuse ; maintenant les lumières s'éteignent et il faut s'en aller dans la nuit.

*
* *

Schnitzler a écrit un certain nombre de nouvelles dont quelques-unes comptent parmi ses meilleures œuvres. On y retrouve les idées favorites de l'auteur. — L'idée d'un destin dont nous sommes les jouets, que ce destin soit une réalité ou, plus probablement, un fantôme de notre imagination dont nous devenons les victimes [1]. — L'idée de la valeur de cette existence. Un lieutenant [2], acculé au suicide, passe une affreuse nuit

1. *Ames crépusculaires* (1907).
2. *Le lieutenant Gustl* (1900).

d'angoisse, jusqu'à ce que, avec l'aube, lui vienne la nouvelle qu'il peut continuer de vivre : alors, c'est la joie folle et le déchaînement de la brute. Une femme, longtemps froide, correcte et impeccable, se consume, après la trentaine, dans la fièvre impudique et triste d'un amour d'automne[1]. La plus longue de ces nouvelles[2] décrit l'agonie d'un malade qui sait qu'il n'a plus qu'un an à vivre, elle analyse les sentiments qu'il éprouve durant cette dernière année : le désir effréné de vivre, l'instinct exaspéré de la conservation qui se traduit par un monstrueux égoïsme, enfin la haine impuissante à l'égard des gens joyeux et robustes qui verront encore le printemps prochain, — une haine qui pousse l'homme au meurtre. — L'approche de la mort montre à nu la nature humaine : « Il n'y a pas de patrie pour celui que menace la mort, — dit Félix ; — vivre encore, voilà la patrie... Le pauvre diable qui marche avec calme à la potence, le grand philosophe qui invente des maximes après avoir bu la ciguë, et le martyr de la liberté qui sourit devant le peloton d'exécution, sont tous des hypocrites ; moi qui vais mourir, je le sais : leur calme, leur sourire n'est que de la pose, car tous ont la frayeur, la frayeur atroce de la mort, une frayeur aussi naturelle que la mort elle-même... »

De la nouvelle, Schnitzler est passé, pour la première fois, l'année dernière, au roman[3]. Le baron Georg von Wergenthin est de la même famille qu'Anatole et je crains bien que plus tard son sort ne soit celui de Julian Fichtner et de Stephan von Sala. Jeune, beau, élégant et riche, il flâne à travers les salons, faisant un peu de musique, buvant une tasse de thé, causant littérature ou politique avec les hommes et amour avec les femmes. Il s'éprend d'une petite maîtresse de piano, ils font ensemble un voyage en Italie ; il loue pour elle, pendant quelques mois, une villa dans les environs de Vienne ; elle y met au monde un enfant qui ne vit pas ; puis, peu à peu, sans paroles amères, et sans grand déchirement, ils se séparent. Lorsqu'il attendait de sa maîtresse un enfant, Georg a dressé un plan d'existence, en rapport avec ses nouveaux devoirs. Plus tard, il reconnaît qu'il n'a jamais cru sérieusement à la

1. *Madame Berta Garlan* (1901).
2. *Mourir* (1895).
3. *Le Chemin de la Liberté* (1908).

durée de cette liaison. Il est douteux, en effet, qu'un homme aussi persuadé de la fuite irréparable des phénomènes, aussi soucieux de jouir de la vie, aussi préoccupé d'assurer à son individualité le libre jeu de ses forces, ait jamais accepté réellement l'idée d'une obligation et d'une contrainte : le présent ne doit pas engager l'avenir. Georg jette un dernier regard sur le cimetière où dort son enfant et sur la petite maison où il habita avec Anna. « Sur les collines d'un jaune rougeâtre qui fermaient le paysage, tombait la clarté adoucie d'un ciel d'automne. Avec une mélancolie légère, Georg prit congé de mainte joie et de mainte souffrance dont l'écho résonnait encore, pour ainsi dire, dans cette vallée qu'il ne devait plus revoir de longtemps. Et son âme saluait les jours inconnus dont sa jeunesse entendait déjà la mélodie dans le lointain du vaste univers. »

*
* *

Triste, en définitive, est la conception que Schnitzler se fait de l'homme et de la vie. L'homme est égoïste et la vie est trompeuse. Nous faisons de notre moi le centre de l'univers, et peut-être cet univers n'est-il en effet qu'une immense aurore boréale dont le foyer est en nous. Nous ne connaissons rien de l'essence des choses et rien de notre propre essence. Tout s'enfuit, nous ne descendons jamais deux fois au même fleuve; tandis que nous croyons vivre, nous mourons à chaque instant, et le plus brutal égoïsme est le plus prompt suicide.

Cet univers est tragique. Mais le tragique, dans Schnitzler, demeure toujours délicat et discret. Ses personnages sont trop bien élevés et trop intelligents pour faire de grandes phrases et insulter le destin. On pourrait, au contraire, leur reprocher parfois d'être trop philosophes, et surtout de nous exposer un peu trop complaisamment leur philosophie. Ils causent avec beaucoup d'esprit et de grâce, comme des gens très cultivés, comme des artistes ou des écrivains qui se sont réunis, le soir, chez l'un d'eux : le mobilier est élégant et confortable, la lumière des lampes discrète; on a oublié les soucis de la journée; commodément assis, on raconte des anecdotes curieuses, on développe des paradoxes, on analyse des états

d'âme peu communs, en regardant s'évanouir la fumée des cigarettes. Mais ce sont là jeux de princes, auxquels il est dangereux que se livrent des personnages dramatiques : car le public, même le plus littéraire, ne souffre pas qu'ils restent longtemps en repos.

En cette psychologie qui ne traite que des nuances, Schnitzler fut dès le premier jour un maître. Dans la préface qu'il écrivit pour *Anatol*, Hugo von Hofmannstal a déjà résumé le talent de son ami : « Une charmille tient lieu de scène et le soleil d'été remplace la rampe : c'est ainsi que nous faisons du théâtre et représentons nos propres pièces. Esprits mûris de bonne heure, délicats et mélancoliques, nous jouons la comédie de notre âme : vie changeante de notre cœur, belles formules pour de vilaines choses, discours flatteurs, images multicolores, sentiments à peine nés, épisodes, agonies... »

ANDRÉ TIBAL

JOURS HEUREUX

I

PRIÈRE

Douceur de vivre, ô toi qui peux être si douce
A la pensée, au cœur, aux yeux!...
Ah! que le temps me laisse une âme où rien n'émousse
L'étonnement délicieux!

Qu'elle reste à jamais capable d'être éprise,
De sourire, de se donner,
Et qu'indulgente, même à ceux qu'elle méprise,
Elle ait l'orgueil de pardonner.

Qu'importe que, dans l'ombre, elle soit méconnue
Des envieux, des faux amis,
Pourvu que, tout entière, elle s'offre ingénue
Aux bonheurs qu'elle sait permis;

Pourvu que, joie ou peine, ardemment tout l'émeuve
Et que, tendre comme au passé,
Elle se trouve encore, un soir, candide et neuve,
Devant un visage lassé!

Aussi longtemps que je vivrai, douceur de vivre,
Fais que, jusqu'au jour des adieux,
L'éternel renouveau de ta jeunesse enivre
Mon cœur, ma pensée et mes yeux!

II

LA BIEN-AIMÉE

Sache lentement la choisir,
D'une âme vite refermée,
La compagne de ton désir
Dont tu feras ta bien-aimée.

Va longtemps, comme un promeneur,
Dans la foule vaine et charmante,
Avant de fier ton bonheur
Au cœur fragile d'une amante ;

Prends garde aux promesses des yeux,
A la caresse du sourire,
Au mensonge délicieux
Des visages où tu crois lire ;

Songe comme tout est léger
Et comme, aussitôt que l'on aime,
Il faut souvent s'interroger,
Avant d'être sûr de soi-même.

Tant d'espoirs ne laissent au cœur
Qu'un peu de cendre inanimée !
Sois sans révolte et sans rancœur,
Attends l'unique bien-aimée.

Aux mauvais soirs, aux mornes jours,
Garde-lui ton rêve fidèle,
Et dis-toi qu'elle vient toujours,
Quand notre amour est digne d'elle.

Même déçu, même vieilli,
Ne désespère pas encore :
Ton cœur peut-être a tressailli
D'une tendresse qu'il ignore.

Celle qu'on aime est là, parfois,
Sans que l'âme s'émeuve toute :
C'est elle, son regard, sa voix ;
Ni l'un ni l'autre ne s'en doute,

Il se peut que rien ne changea,
Le premier jour de sa venue,
Et qu'on l'adore un peu déjà,
Sans l'avoir pourtant reconnue ;

On vit près d'elle, on ne sait rien,
Sinon que la vie est moins sombre,
Et c'est un bonheur ancien
Qu'un soir on découvre dans l'ombre.

III

CHOSES ANCIENNES

Certains soirs, à te voir assise auprès de moi,
Je voudrais oublier comme je suis à toi
Et qu'un grave bonheur l'un à l'autre nous lie :
Le passé le plus tendre a sa mélancolie.
Je voudrais, ces jours-là, qu'en nous soit effacé,
Comme s'il n'était pas déjà, notre passé :
Nous nous retrouverions, par delà les années,
Au premier temps de nos délices étonnées ;
Je croirais écouter pour la première fois
Les mots de bon accueil qui riaient dans ta voix,
Tandis que je sentais mon jeune amour éclore.
Le désir, en nos cœurs, ne serait pas encore
Cet hôte familier qu'il nous est devenu ;
Il serait, comme alors, le passant inconnu
Qui, troublé tout à coup d'une langueur secrète,
Regarde, se sent las de la route et s'arrête :
Il ne se doute pas qu'on va le retenir ;
Il sourit, gai d'espoir, libre de souvenir,
Cependant que déjà la minute prochaine
L'attache doucement d'une invisible chaîne.

Je voudrais retrouver cette âme de jadis,
Pleine encore d'aveux qu'elle n'avait pas dits,
Être là devant toi qui voulais bien m'entendre,
Au seuil de mon bonheur sûr d'un désir très tendre
Mais si fragile encore, et qui pouvait un jour
N'être qu'un peu d'oubli, s'il n'était tout l'amour!

IV

TRAVAIL

Je travaille. Tu vas et viens
De l'autre côté de la porte.
J'entends ta voix; je me souviens :
Comme la maison était morte!

Mon cœur était vide et lassé;
Mon âme avait froid d'être nue :
Que le silence était glacé,
Avant le jour de ta venue!

Je me souviens; j'entends ta voix :
On dirait que les choses mêmes,
Indifférentes autrefois,
Me sourient depuis que tu m'aimes.

Ta main douce a passé par là :
Ces jours tristes, quand donc était-ce?
En vain je pense à tout cela :
Je ne trouve plus ma tristesse.

Je cherche en moi; je ne crois plus
Que j'ai pu vivre une autre vie :
Tant de désirs irrésolus,
Tant de tendresse inasservie!

A quoi bon l'effort d'y songer?
Vers la table mon front se penche,
Et des mots viennent voltiger
Alentour de la page blanche.

Des mots tendres et lumineux,
Des mots où l'espoir se déploie
Et qui voudraient porter en eux
Tout l'amour et toute la joie!

Je pense à toi... je pense à nous...
Un souffle printanier m'évente...
Comme ce clair matin est doux!
Comme la maison est vivante!

La porte s'ouvre, à ce moment :
Notre cœur dans nos yeux se touche;
Et toi, silencieusement,
Tu passes, un doigt sur la bouche.

V

PROMENADE

Même quand je te quitte, avec moi je t'emporte.
Notre dernier baiser sur le seuil de la porte
Prolonge en moi longtemps la douceur de t'aimer.
Quand j'écoute, je me surprends à te nommer,
Tant notre vie à deux m'a mis cette habitude
Au cœur de ne jamais croire à ma solitude.
Je vais parmi la foule et je te dis tout bas
Des mots, presque étonné qu'on n'y réponde pas;
Mes yeux ont des gaietés que toi seule eus comprises...
Puis, mon goût d'aventure a de brusques reprises :
Une femme, au détour d'une rue, apparaît,
Et voilà que mon cœur est tout à coup distrait,
Et, durant un instant, mon âme désireuse
S'échappe et ne se souvient plus qu'elle est heureuse!
Je redeviens un peu le rêveur d'autrefois,
Soudainement épris de tout ce que je vois :
Une bouche qui rit derrière une voilette,
Des yeux, parce qu'ils sont couleur de violette,
Des cheveux dénoués où brille un peigne d'or,
Un visage qu'on sent meurtri d'amour encor.

L'une, en passant, me plaît d'être à peine jolie,
Je l'aime; et puis une autre passe, et je l'oublie;
Une autre passe encore, et sa petite main
Fleurit d'un peu de grâce un peu de mon chemin...
Et puis, juste au moment qu'une autre me réclame,
Je te sens t'éveiller doucement dans mon âme :
Tout le reste s'efface et je ne vois plus rien
Que ton visage ami se pencher sur le mien.

VI

SOURIRE DU MATIN

Je veux qu'elle soit gaie et claire,
La chambre où tu t'éveilleras!
Tu lui souriras de te plaire,
La tête appuyée à ton bras.

Je veux que le jour y pénètre
Plus lumineux et plus léger,
Par les rideaux de ta fenêtre
Blancs et roses comme un verger.

Tes yeux rentr'ouverts sur la vie
S'empliront de fraîches couleurs;
Tu seras troublée et ravie,
Comme une enfant parmi des fleurs :

Tu ne sauras pas tout de suite
Si, vers l'aube, endormie encor,
Ton rêve ne t'a pas conduite
Dans un brusque et changeant décor.

Mais vite, une à une, les choses
Revivront de t'appartenir,
Et, sous tes paupières décloses,
Feront briller le souvenir.

Tu leur souriras de te plaire,
La tête appuyée à ton bras...
Je veux qu'elle soit gaie et claire
La chambre où tu t'éveilleras.

VII

QUI SAIT?

Je songe quelquefois que j'aurais pu t'aimer
La première, toi seule!... Et, rien qu'à te nommer,
Je sens mon cœur saisi qui brusquement frissonne!
Je ne me souviens plus de rien ni de personne.
Jusque dans le passé, je suis à toi... Voilà.
Je t'aime! J'étais né seulement pour cela.
Qu'importent les mots vains que j'ai pu dire à d'autres!
Je n'ai compris leur sens que depus qu'iils sont nôtres...
Ne le regrette pas, ce temps qui s'est enfui :
Mon cœur, alors, était moins jeune qu'aujourd'hui.
Toi-même, je t'aurais peut-être méconnue :
Tant de fiévreuse inquiétude est contenue
En notre âme, d'avance, et qu'il faut apaiser!
Je t'aurais fait du mal, en voulant épuiser
Ce besoin que j'avais de ma propre souffrance.
Mes vingt ans avaient trop de fougue et d'ignorance,
Trop d'ardeur à sourire au plaisir qui passait.
Même toi, j'aurais pu te perdre, hélas!... qui sait?

VIII

MON CHER BONHEUR!

Mon bonheur, comme, chaque jour,
Je retrouve d'un cœur paisible
Ta douce présence invisible,
Mon cher bonheur, mon cher amour!

Tu reviens dès que je m'éveille,
Et je te sens presque, en dormant,
Unir délicieusement
Le lendemain avec la veille.

Non content de me rajeunir,
A quelque heure que je le veuille,
Ton sourire épars qui m'accueille
M'éclaire, au loin, tout l'avenir :

C'est toi qui sembles faire éclore,
Dans les grands vases de cristal,
Fraîches comme au jardin natal,
Ces fleurs de printemps et d'aurore;

Tu vas, tu viens, silencieux,
La caresse de tes doigts roses
Laisse à jamais où tu les poses
Le pouvoir d'enchanter mes yeux ;

Tu m'encourages quand je penche
Mon front rêveur et fatigué,
Et c'est par toi qu'un rayon gai
Vient luire sur la page blanche.

Tu m'as pris mon cœur, tout mon cœur,
Sans nul besoin que tu te pares
D'émois subtils, de plaisirs rares,
Mon cher amour, mon cher bonheur!...

Et c'est pourquoi je voulais dire
Comme je t'adore humblement;
Mais on t'effraie en te nommant,
Et je ne veux que te sourire.

IX

MÉLANCOLIE D'AVRIL

C'est un de ces matins d'avril où le verger
D'un seul coup vient d'éclore;
Les blancs pétales que le vent fait voltiger
Semblent de neige encore;

Les branches sont en fleurs, mais n'ont pas reverdi;
Une ombre au ciel demeure :
On dirait seulement que l'hiver a tiédi
Pour un jour, pour une heure.

On sent qu'un peu de gel détacherait soudain
Cette frêle parure...
Et, là-bas, je regarde errer dans le jardin
Ton manteau de fourrure.

X

VIEUX PORTRAIT

J'ai dans ma chambre un vieux portrait
D'une aïeule qui te ressemble;
Nous l'avons découvert ensemble,
L'œil amusé, le cœur distrait.

Elle a trente ans, un fin visage
Aux grands yeux d'un noir velouté,
Que des boucles, selon l'usage,
Encadrent de chaque côté;

Un fichu de Flandre volète,
Rattaché par un camaïeu,
Sur la gorge que décollète
Un corsage de satin bleu.

Elle sourit, d'un clair sourire
Qui me rappelle un peu le tien;
Sa bouche semble prête à dire
De ces mots que je connais bien.

Autemps où ce portrait m'emporte,
Son cœur jeune a-t-il tressailli?
Que fut sa vie, à cette morte?
Je sais qu'elle n'a pas vieilli.

A-t-elle aimé, comme l'on aime
Quand le cœur éperdu pressent
L'approche du moment suprême
Qui laisse une chambre d'absent?

Mais non, dans ses regards, nul voile
Le sourire est si pur encor
Aux craquelures de la toile,
Au fond du cadre de vieil or!

Sa fin ne l'a point avertie :
Elle aimait vivre, et puis, un jour,
Un soir, peut-être, elle est partie,
Aux premiers ans d'un grand amour...

Quand nous la regardons ensemble
Nous affectons un cœur distrait...
Mais, parce qu'elle te ressemble,
J'ai mis des fleurs sous son portrait.

XI

NE CHERCHE PAS

Dans notre grand bonheur si tendre, si paisible,
Je devine parfois que tes yeux sur les miens
Cherchent à découvrir la présence invisible
D'une image ou d'un nom dont je me ressouviens;

Quand je quitte un moment la page commencée
Pour relever mon front d'un geste inattendu,
Ton visage surpris montre à plein ta pensée
Et j'y vois le regard que tu croyais perdu.

Ce n'est qu'une minute, oh! ton amour s'applique
A dérober toujours ce qu'il a d'anxieux;
Mais ton sourire alors est plus mélancolique,
Les ombres de ton cœur montent jusqu'à tes yeux.

Ne cherche pas... Si même il persiste en mon âme
Un reste de passé qui s'attarde à mourir,
Si quelque vieux regret malgré moi me réclame,
Ces chagrins d'autrefois ne me font plus souffrir :

Les hôtes inquiets de mes jeunes années.
La tristesse, l'angoisse et le doute et l'ennui
Et la fatigue ardente au déclin des journées
Ont quitté pour jamais l'homme heureux d'aujourd'hui.

Celui qui te sourit, calme et sûr de soi-même,
N'est plus l'enfant lassé que d'autres ont connu :
Il sait qu'il peut vouloir ; il croit à ce qu'il aime,
Depuis qu'en ton amour il s'est appartenu.

XII

PREMIER BEAU JOUR

La lumière et l'azur de ce premier beau jour
Rapetissent la chambre,
La chambre qui semblait trop grande à notre amour
Aux jours gris de décembre.

C'est fini du cœur grave et confidentiel
De la saison inerte :
Je voudrais faire entrer l'immensité du ciel
Par la fenêtre ouverte.

Regarde comme tout apparaît jeune et clair,
De la haute terrasse :
Même invisible encore, on sent déjà dans l'air
Refleurir de la grâce.

Bientôt viendra le temps de retrouver là-bas,
Paisible sous les branches,
La petite maison et les premiers lilas
Avec leurs grappes blanches.

Ce vent tiède, qui laisse, en passant par ici,
Un odorant sillage.
Va préparer pour nous, sous le ciel adouci,
Nos chambres de feuillage.

XIII

LE VRAI VISAGE

Heureux qui t'a connu, visage de l'amour,
Visage où l'on dirait que l'âme, tour à tour,
Au fond des yeux changeants vient fleurir ou se fane!
Beau visage, ignoré de tout regard profane,
Qui, sous les désirs vains, restes comme voilé!...
Parfois on te devine, à peine révélé,
A la lueur mystérieuse d'un sourire;
Mais, vite, une ombre passe et le jour se retire :
Le voile, retombé soudain, laisse déçu
Celui qu'allait troubler ton charme entr'aperçu,
Visage de l'amour qui, pour un seul, te gardes,
Qui, vers un seul, toujours, uniquement regardes!...
Heureux qui, chaque soir, peut se pencher sur toi,
Sur ta brusque beauté de tendresse et d'émoi,
Sur tes cils palpitants, sur la clarté qui monte
Du désir libre enfin de s'avouer sans honte!
Car tu n'es vraiment toi qu'aux moments éperdus;
Il te faut l'or vivant des cheveux répandus,
Les yeux extasiés où le regard se noie,
La fatigue et la meurtrissure de la joie!
Il te faut le creux tiède et blanc de l'oreiller
Où, pâli de bonheur, tu puisses sommeiller
D'un sommeil lumineux, même dans la nuit sombre,
Visage de l'amour, dont l'autre n'est que l'ombre!

XIV

INQUIÉTUDE

Je te sens là, tout près de moi... Tu dors, sans doute;
Il est tard; notre amour veille en moi, doucement.
Je suis sûr de mon cœur, du tien; je ne redoute
Aucune ombre de peine à ton visage aimant.

Je sais que le bonheur fera toujours plus brèves
Pour notre cher désir les heures qui viendront...
Tu dors; et je veux mettre un baiser sur ton front,
Car je n'ai peur pour toi que de tes mauvais rêves.

XV

PUISSÉ-JE!..

Ce ne sont que des vers heureux;
Et je voudrais que, pour les lire,
Ne viennent se pencher sur eux
Que des visages de sourire.

Je sais que, trop souvent, hélas!
Le bonheur des autres offense :
Tant de cœurs sont tristes et las,
Et tous ces cœurs sont en défense!

Ils s'irritent à leur insu;
Tout les importune et les blesse,
Pour un amour qui fut déçu,
Pour un espoir qui les délaisse.

Ils se refusent à guérir;
Ils repoussent qui les délivre;
Et, parce qu'ils ont cru mourir,
Ils ne veulent plus jamais vivre...

Et pourtant qui n'a pas souffert?
Quel enfant n'a vu méconnaître
Le trésor d'un amour offert
Qu'il apportait de tout son être?

Quel vieillard ne cache, ignoré,
Dans un coin sombre de sa vie,
Le cher regret longtemps pleuré
D'une tendresse inassouvie?

Qui ne fut le pauvre amoureux
A qui la femme fut changeante?...
C'est tout ce passé douloureux
Qui doit faire une âme indulgente :

Tôt ou tard, il arrive un jour
Où celui qui voulut survivre
Sent un grave, un profond amour
Qui le pénètre et qui l'enivre;

Il faut garder pour ce jour-là,
Malgré trahisons et détresses,
Un cœur que rien ne dépeupla
Aux bras inconstants des maîtresses.

Comme, alors, sont vite effacés
Les fantômes de la mémoire!
Tous les inutiles passés
Semblent morts, à ne plus y croire :

On se rappelle seulement,
Comme on ferait d'un mauvais songe,
Sans amertume, sans tourment,
Les nuits de fièvre et de mensonge;

On plaint ceux qui n'ont su choisir
Et qui, de caresse en caresse,
Ont dédaigné pour le plaisir
Les yeux divins de la tendresse.

Ah! pour ceux-là, pour ces absents
Du bonheur, de la douce vie,
Je voudrais trouver des accents
Qui leur donnent la bonne envie :

Puissé-je être l'ami pour eux
Que, sans savoir, leur cœur réclame,
Et puisse l'amour d'être heureux
Passer de ces vers dans leur âme!

ANDRÉ RIVOIRE

FRANÇAIS ET RUSSES DE 1812

Il semble que tout soit dit sur la guerre de 1812. Les historiens n'ont pourtant pas expliqué comment, après les horreurs d'une épouvantable retraite, les Français n'ont pas eu pour les Russes la même haine que pour leurs autres adversaires; comment, de leur côté, les Russes ont pu, sur les ruines de Moscou, se sentir repris, selon l'expression de Rostoptchine, « par cet étrange aimant qu'ont pour eux les Français ». De nombreux Mémoires, quelques-uns publiés récemment, d'autres plus anciens, mais restés inconnus en France, permettent de répondre au moins à l'une de ces questions.

Au début de la guerre, beaucoup de Russes étaient persuadés qu'infailliblement la victoire resterait à Napoléon. Parmi ceux qui vivaient à Paris, quelques-uns jugèrent décent de rentrer en Russie, en laissant toutefois, pour plus de sûreté, leurs diamants chez la reine Hortense[1]; d'autres, comme le comte Golovkine, attendirent, dans une de nos villes d'eaux, la fin de la bagarre[2]. Il ne semble pas qu'à Pétersbourg le patriotisme ait été plus ardent. « Durant le premier effroi, raconte l'émigré d'Allonville, les Français y furent l'objet d'un véritable culte[3] ». Les Russes reconnaissent bien qu'il y a du vrai dans cette assertion, mais ils l'expliquent autrement que d'Allonville. « Il y avait, dit Khomiakof, non seulement à Péters-

1. *Mémoires* de mademoiselle Cochelet.
2. *Id.* de Golovkine.
3. *Id.* du comte d'Allonville.

bourg et à Moscou, mais même dans les provinces les plus éloignées, des hommes et des femmes fanatiques de Napoléon, et dignes de figurer parmi les grognards de la Vieille Garde [1]. » Pouchkine est sans doute plus près de la vérité quand il met en cause, moins le « fanatisme » de quelques-uns que la légèreté de tous. « Tout le monde, dit-il, parlait de la guerre prochaine, et, autant qu'il m'en souvient, peu sérieusement... L'amour de la patrie semblait du pédantisme. Les gens d'esprit exaltaient Napoléon et plaisantaient sur nos défaites... Les jeunes gens prédisaient à la Russie son entrée dans la Confédération du Rhin [2]. »

Le gouvernement s'appliqua donc à « remonter l'esprit public ». Le plus violent des gallophobes, Chichkof, fut chargé de rédiger les proclamations dans lesquelles Alexandre Ier rappelait la Russie à elle-même. Des journaux furent fondés pour faire de Napoléon un Tamerlan, un Attila et même pis : « Tu es sur ton trône, s'écrie l'un d'eux, comme Satan dans l'enfer, ceint de la mort, de la dévastation et des flammes [3] ». Les pamphlets de Rostoptchine et de Glinka furent répandus à profusion. Enfin, d'innombrables caricatures apprirent au peuple illettré que Napoléon et ses maréchaux se nourrissaient de chair humaine, de chair de moujik.

A mesure que les Français avançaient en Russie, ces excitations produisirent leur effet. La société commença à rougir de sa gallomanie ; mademoiselle Georges eut beau jouer Xénia, dans la traduction du *Dmitri Donskoï* d'Ozérof, et flétrir, sous le nom du Tatar Mamaï, tous les ennemis de la sainte Russie, ses auditeurs n'en furent pas moins qualifiés de traîtres à la patrie. Dans les salons, les ennemis du « Pont des Maréchaux » — c'est-à-dire des boutiques et des modes françaises — prirent le dessus ; il fut de bon goût de priser du tabac russe, et non plus du tabac « à la violette » ; de commander au cuisinier français du *chtchi*, la soupe nationale aux choux aigris ; de faire servir du *kvas* sur des tables plus accoutumées au champagne ; de parler russe, au moins dans la rue, où les sons d'une langue étrangère faisaient retourner des figures mena-

1. *Œuvres*, tome I.
2. *Roslavlef.*
3. *Le Fils de la patrie.*

çantes[1]. Des dames enfin annoncèrent leur intention de se faire habiller, non plus à Paris, mais à Londres, et le bruit courut même à Pétersbourg qu'en province quelques vaillantes étaient déjà revenues au *kakochnik* et au *sarafane*, au diadème et à la robe à longs plis droits des paysannes de Grande-Russie[2].

Était-ce assez pour rassurer le gouvernement? Rostoptchine, devenu général-gouverneur de Moscou, jugea que des mesures plus graves s'imposaient. Il proscrivit donc les enseignes françaises du Pont des Maréchaux, dès que la Grande Armée eut passé le Niémen; quand elle fut à Smolensk, il s'en prit aux cuisiniers, parfumeurs, acteurs, libraires, précepteurs, etc., qui pullulaient à Moscou; beaucoup d'entre eux furent arrêtés ou déportés dans la Russie de l'est, au milieu de souffrances que nous a contées le comédien Armand Domergue[3]. Mais Napoléon avance toujours; les gallomanes de la société moscovite ne vont-ils pas lui faire fête? Il faut, à tout prix, « l'empêcher de se former des relations, de communiquer de Moscou avec l'intérieur de l'empire, et de mettre en usage l'influence que les Français ont acquise par leur littérature, leurs modes, leur cuisine, leur langue ». Rostoptchine travaille donc à faire disparaître, à son tour, la partie cultivée de la population, et il y réussit « au delà de toute espérance... Quand les Français apparurent, au milieu des gens qu'ils trouvèrent, leur séduction fut sans effet, comme envers des sourds et des muets[4] ».

Dernier péril, et non le moins grave : dans cette Moscou presque déserte, Napoléon sera tenté de se retourner, à défaut de Russes civilisés, vers les autres, vers les serfs, et de publier le décret de Moscou qui briserait leurs chaînes. Mais cela aussi est prévu. L'idée fixe de Rostoptchine et des émigrés de tout le pays qui l'entourent, c'est de tourner la guerre de Russie en une seconde guerre d'Espagne; l'exemple de Saragosse hante tous les esprits. « Pour que la Russie ne succombe pas dans cette guerre, écrit l'Allemand Armfeld, il faut la rendre nationale[5]. »

1. Souvenirs de Karatyghine, de Sverbéief, de Bakounina, etc.
2. *Roslavlef, passim.* Pypine, *Le mouvement public sous Alexandre Ier*, etc.
3. *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, tome I.
4. *La vie du comte Rostoptchine*, par A. de Ségur.
5. *Mémoires* de Sanglin.

Or, le meilleur moyen d'y arriver, c'est de transformer Napoléon, malgré lui, en destructeur de Moscou; quelle proclamation, quel pamphlet pourrait, aussi bien que les flammes du Kremlin, soulever contre « le moderne Tamerlan » les masses, les gallomanes invétérés et les découragés qui, la veille encore, comme l'historien Karamzine, souhaitaient la paix, fût-ce au prix de la Lithuanie et des provinces jadis polonaises[1]?

En effet, dès que la sinistre nouvelle court la Russie, ce n'est qu'un cri de fureur : « Les barbares! les Vandales! s'exclame Batiouchkof, notre défenseur d'autrefois... Comment ces monstres osaient-ils parler de liberté, de philosophie, d'humanité?... Olénine avait raison quand il me disait que leurs livres sont dignes du bûcher — comme leurs têtes, ajouterai-je, de la guillotine[2] ». La colère grandit encore quand, après la retraite des Français, on peut contempler « les amas de cendre, de pierres, de cadavres », qui furent Moscou[3]. Revenus de Nijni Novgorod, les gallomanes moscovites ne retrouvent pas leurs maisons; ou, s'ils les retrouvent, les chambres y sont saccagées, les saintes images souillées d'inscriptions obscènes, les bibliothèques vides, ces bibliothèques formées de leurs meilleurs auteurs, que les Français ont brûlés probablement pour faire cuire leur soupe. Anéantis, les livres de Vassili Pouchkine, de Karamzine, de Miatlef, de Soltykof; anéantie, cette collection de Boutourline dont Joseph de Maistre et madame Vigée-Lebrun avaient parlé avec admiration. Les Français sont venus jusqu'à Moscou pour y détruire ce que les mains pieuses de lettrés russes avaient sauvé du Paris de 1793; ils ont accompli eux-mêmes cet auto-da-fé de leurs œuvres que, depuis longtemps, par rhétorique plus que par conviction, réclamaient les gallophobes.

Ceux-ci exultent maintenant; ils démontrent que, moralement, la Russie vaut cent fois la France; que, désormais, c'en est fini des séductions françaises; que « les folles Laïs du boulevard » n'attireront plus l'innocent voyageur russe; qu'on n'entendra plus, dans les rues de Moscou, le répugnant

1. Lettres de Christin à la princesse Tourkestanova.
2. Lettre à Gniéditch.
3. Batiouchkof, *Épitre à Dachkof.*

« *Bonn-jour, Moussié!* » en place du loyal « *Zdravstvouj, brat!* [1] » Déjà le Pont des Maréchaux se russifie; Rostoptchine note avec joie, en février 1813, que « ses boutiques *A la corbeille, Au temple du goût*, etc., sont maintenant tenues par d'honnêtes Karp Maïkof ou Abram Grigorief [2]. Les gallomanes, de leur côté, courbent la tête; tout ce qui leur était cher a disparu, toutes leurs illusions sont dissipées. « Les actes épouvantables des Vandales — je veux dire des Français — ont bouleversé ma petite philosophie, écrit Batiouchkof... Sur qui fonder des espérances maintenant? par quoi se consoler? » Il n'y a plus qu'à oublier les rêves de la paix dans l'ivresse de la guerre, qu'à rendre barbarie pour barbarie. Et le désolé Batiouchkof marche sur Paris pour venger Moscou, faire des Français, selon le vœu de Mouraviof, « un peuple de Tziganes », et, sans doute, anéantir leur civilisation là-bas, comme il semble qu'elle le soit déjà en Russie [3].

Si tels sont les sentiments des lettrés, que dire de la masse? Persuadés maintenant que Napoléon est, non l'archange libérateur dont quelques-uns avaient rêvé, mais seulement l'Antéchrist, les moujiks, pendant les premières semaines de la retraite, tuent tout homme que la faim et le froid font tomber entre leur mains. Ils assomment ou noient, selon l'occasion; quelquefois ils torturent avant de tuer, et avec une insensibilité parfaite. Le prisonnier Laflize, en 1813, voit devant un cabaret, dans un village d'Oukraïne, des crânes que des enfants font rouler dans la boue; le cabaretier lui explique, en souriant, qu'une nuit de l'hiver passé, deux soldats étrangers ont frappé à la porte : on est sorti, on les a tués, les loups les ont mangés et les crânes sont restés là [4].

Les combattants ou supposés tels qui n'appartiennent pas à l'armée régulière, partisans, miliciens ou Cosaques, se comportent à l'égard de l'ennemi exactement comme les paysans. Ils tuent tout, quelquefois avec des raffinements qui rendent

1. Lettres ou mémoires de Nicolas Mouraviof, de Joseph de Maistre, de Batiouchkof, de Karamzine, etc.

2. Lettres, *passim*.

3. Batiouchkof, lettres à Gniéditch, à Viazemski. — Mouraviof, *Lettres de Nijni Novgorod*.

4. Souvenirs du médecin-major Laflize, *Antiquité russe*.

célèbre ce Figner, dont les Russes ne parleront, par la suite, qu'en insistant sur son origine allemande. Puis, quand des ordres sévères ont mis fin à ce massacre, beaucoup de ces irréguliers deviennent les conducteurs des convois de prisonniers qu'on dirige vers l'intérieur de la Russie, et alors ils les laissent mourir de faim, non pas précisément par cruauté, mais surtout afin de s'approprier les petites sommes que le gouverneur alloue pour la nourriture de ces prisonniers; peut-être n'agiraient-ils pas autrement s'ils conduisaient des compatriotes. Les affamés se plaignent; on leur répond par des coups ou des moqueries : « Que voulez-vous! dit en ricanant à des officiers affamés un grand chef rencontré par hasard : c'est un malheur auquel des civilisés doivent s'attendre quand ils viennent faire la guerre à des barbares comme nous! » Le résultat, c'est que, le typhus aidant, et d'après l'évaluation des Russes eux-mêmes, « sur 150000 prisonniers, à peine 30000 ont revu leurs foyers[1] ».

Il semble qu'il faille en conclure, comme l'officier Montalant-Bougleux, que « la maxime *res sacra miser* n'a jamais été traduite en moscovite ». Pourtant, juste au même moment et à propos des mêmes misérables, le prince Pierre Viazemski se rappelait le vieux dicton *léjachtchôva ne biout*, « On ne frappe plus qui est déjà tombé[2] ». Les premiers jours passés, peu à peu, on s'en est souvenu partout, même parmi les paysans. Dans des souvenirs recueillis par M. Alfred Rambaud, nous voyons les serfs des Novosiltsof s'armer contre des rôdeurs signalés aux alentours; quand ces rôdeurs apparaissent hâves, déguenillés, désarmés, ayant tout juste la force d'articuler le seul mot russe qu'ils connaissent, « *Khliéba*, du pain! », les paysans posent leurs fourches et vont chercher le pain demandé. Dans un autre village, on n'a pas obéi tout de suite à l'oukaze qui, croit-on dans les campagnes, ordonne de tuer les prisonniers; on les a gardés dans une grange, et voilà qu'au bout de quelques jours, les paysans, déjà familiers avec eux, n'ont plus de cœur au massacre; ils sont contents d'entendre dire qu'un nouvel oukaze a révoqué le

1. *Souvenirs* de Davydof, de Mouraviof-Karski, etc.
2. Souvenirs, *Archive russe*, 1867.

premier[1]. D'une façon générale, mais surtout pour les villages un peu éloignés du théâtre des hostilités, les Mémoires français, intarissables sur la cruauté des Cosaques et la friponnerie des Juifs, ne contredisent pas l'affirmation de Biélaief, que « le peuple accueillait les prisonniers avec compassion, les nourrissait, couvrait leur nudité[2] ».

On peut en dire autant des soldats de l'armée régulière; moitié par sentiment de confraternité militaire, moitié par souvenir confus des bons traitements que les prisonniers de Zurich et de Bergen ont trouvés en France, ils se montrent tout différents des Cosaques et des miliciens de tout genre. On se rappelle la scène de *Guerre et Paix* où des grenadiers russes relèvent le soldat Morel, à demi-mort, et le raniment avec force *vodka*. Bientôt ivre, Morel danse et chante « Vive Henri IV! Vive ce roi vaillant! » et les Russes de répéter en chœur : « *Vivarica! vivacérouvala!* » A part ce chant, très peu vraisemblable en 1812, les scènes de ce genre n'ont pas été rares entre soldats. Entre officiers, elles prennent, bien entendu, un tout autre caractère : ou c'est l'extrême brutalité, ou, plus souvent, la courtoisie la plus délicate. On voit un général prince Koudachef, le propre neveu du généralissime Koutouzof, frapper un officier blessé qui lui apportait une plainte; mais on voit aussi, dès qu'il a le dos tourné, les officiers de son état-major apporter leurs excuses au prisonnier, et lui témoigner leur sympathie par tous les moyens[3]. Dans un village, Laflize et ses camarades rencontrent trois officiers qui parlent à peine français. « Ils témoignèrent cependant tant de sympathie à notre situation que nous les remerçiâmes de tout cœur. Par surcroît, ils rassemblèrent entre eux cinquante roubles qu'ils nous remirent pour nos besoins les plus pressants. Le major Breton, en les acceptant, déclara qu'il les donnerait à nos soldats, qui manquaient de tout, surtout de chaussures. Aussitôt les officiers russes envoyèrent acheter une douzaine de paires de bottes qu'on put trouver, et nous les remirent... J'ai toujours regretté de n'avoir pas su le nom de ces braves gens. »

1. *Français et Russes.*
2. Souvenirs, *Antiquité russe.*
3. *Mémoires* de Wedel.

Plus les prisonniers entrent en relations avec des gens relativement cultivés, plus leur sort s'adoucit. De simples roturiers, quelques-uns directeurs de fabriques ou régisseurs de biens, Allemands ou Polonais, sont de cœur avec les vaincus, mais n'osent guère le laisser voir; d'autres, Russes authentiques, sont moins craintifs. « Nous couchâmes chez un maître de poste qui avait été prisonnier dans notre pays... Quel bien il nous fit en nous parlant de la France avec éloges![1] » Il en est de même, en général, des fonctionnaires; les prisonniers se rappellent qu'ils ont été bien logés chez celui-là, bien nourris par celui-ci; qu'on a causé, appris des choses curieuses, qui, à vrai dire, sont quelquefois d'énormes mystifications[2].

Quant aux seigneurs, tout d'abord, ils regardent de haut cette tourbe de misérables; ils ne peuvent pourtant pas se montrer moins humains que tel moujik ou tel gratte-papier. Le châtelain du village que traverse un convoi lui envoie donc vivres et vêtements; le maréchal de la noblesse du district fait servir aux officiers un repas plantureux, puis traite comme il le mérite — en voleur — le chef du convoi, et c'est une grande joie pour les convoyés. A Vologda, le prince Viazemski recueille des souscriptions destinées à fournir aux survivants, chaussures, mouffles, *touloups* fourrés. Mais tous les témoignages s'accordent à décerner aux dames la palme de la générosité. « Anges de paix et de consolation, s'écrie Domergue, elles séchèrent bien des larmes! » Ce n'était pas qu'elles fussent moins patriotes que leurs maris, mais comment auraient-elles pu résister à de certains tableaux? « Les Russes ne se conduisent pas, écrit Élisabeth Volkova, comme il faudrait pour l'honneur de la nation... Les détails que j'ai pu entendre me font une si horrible impression que la fièvre me saisit. Je me sauve dès qu'on touche à ce sujet[3]. » On se sauve donc, mais ce n'est pas pour n'y plus penser; discrètement, mais efficacement, on vient au secours des prisonniers. « Les dames savaient, dit l'aide-major Roy, s'informer avec adresse de nos besoins les plus pressants, et bientôt du linge, des vêtements chauds, du

1. *Souvenirs du Nord*, par le capitaine Faure.
2. Cf. notamment les *Mémoires* du major Everts.
3. *Antiquité russe.*

vin, envoyés par une main inconnue, arrivaient à l'adresse de l'un d'entre nous. »

Cependant une telle charité qui veut sauver « l'honneur de la nation » ne doit pas s'arrêter aux secours matériels. Comme Batiouchkof tout à l'heure, les vaincus n'ont plus foi ni dans l'avenir, ni dans l'humanité, ni dans la civilisation; il faut leur porter des paroles consolatrices. Mais comment s'y prendre? D'abord, ces déguenillés ne tolèrent pas qu'on médise de Napoléon devant eux; or, les Russes ne peuvent se tenir d'en parler, et c'est justement en le qualifiant de « despote funeste à tous les peuples » qu'ils trouvent des raisons de se rapprocher des Français. Ils s'étonnent donc, selon l'expression d'un émigré, « de cette insensibilité dégradante d'une armée démoralisée par son chef[1] ». Mais, après tout, la fidélité au malheur impose, et les Russes prennent si bien leur parti de ce napoléonisme tenace qu'on en voit se laisser traiter, sans colère, de « stipendiés d'Albion »!

Ils se résignent moins facilement à certains défauts d'éducation. Beaucoup d'officiers, qui sont peut-être des héros, jurent par trop héroïquement : les « B.....! » et les « F.....! » volent autour de leurs rudes moustaches. Comment les élèves russes de nos émigrés n'en seraient-ils pas choqués? « Sur 600 officiers prisonniers à Saratof, écrit mademoiselle Volkova, il n'y en a que sept ou huit qui soient convenables... Je suis étonnée de la dégénérescence de cette pauvre nation. » Heureusement elle découvre, parmi ces *moujiks*, un Larochejacquelein et un de Tracy qui ont conservé les grâces de l'ancienne France. Elle les reçoit donc de son mieux, et quand, quelques jours plus tard, ils lui présentent leurs amis Dupont et Durand, elle les reçoit de même, en s'imaginant qu'elle fait contre mauvaise fortune bon cœur. « Je les déteste; mais quand j'en rencontre un, je suis aimable! »

Un soir, chez des amis, le comte Razoumovski fait sa profession de foi : « Jamais je ne recevrai chez moi un seul de ces va-nu-pieds! » En rentrant, il apprend que la comtesse en a invité douze pour le lendemain. Il se résigne, accueille poliment ces hôtes de malheur, parle du Palais-Royal, avoue

1. *Mémoires* de Beauvallier.

que si, lui, il avait été fait prisonnier, on l'aurait tout bonnement envoyé s'y promener. Puis il reconnaît que les Français eux-mêmes ont fait moins de mal à Moscou que leurs alliés allemands, et la soirée finit sans doute par l'inévitable discussion que Pouchkine n'a pas oublié de placer dans *Roslavlef* : « Vous avez brûlé Moscou. — Comment pouvez-vous le croire? Quel intérêt y avions-nous? » Quand on se sépare, très tard, sans avoir rien éclairci, le Russe ne sait plus, au fond de son cœur, qui il doit détester.

Dans le doute, il se laisse bientôt aller à son penchant naturel, qui est de donner tort au compatriote. Le barbare, le Vandale, c'est maintenant Rostoptchine : on raconte déjà que le pillage de Moscou l'a enrichi! Alors, pourquoi tenir rigueur aux Français? Ce sont des malheureux, victimes, comme les Moscovites, d'une épouvantable machination : il se peut que le gouvernement fasse la guerre à leur chef, là-bas, en Occident, mais l'honnête homme n'a plus, à leur égard, qu'un seul devoir, c'est de les traiter comme jadis les émigrés. Et de toute part, sans même attendre cette « moindre démarche... » dont parle Montalant-Bougleux, le pain et le sel russe courent au-devant de « nos amis les ennemis ».

Il va de soi que les Français sont ravis, mais encore plus surpris. « C'était si différent de tout ce que nous avions vu jusqu'alors que nous ne pouvions y croire. » La veille, c'était la neige à l'infini, des figures barbares penchées sur les mourants pour les dépouiller et les achever; c'était, dans des villages sordides, la famine, les injures, les coups : voici maintenant que sur le seuil du château où vous entraîne un ami inconnu, c'est en français qu'on vous accueille, français trop correct au gré des vétérans brouillés avec la grammaire, français trop chantant peut-être sur les lèvres des dames, mais quel chant de sirène fut jamais aussi doux que leurs paroles de bienvenue? Vous voilà dans un salon : ces meubles, ces bronzes, ces porcelaines, ce grand portrait de Richelieu, viennent de Paris : vous êtes au faubourg Saint-Honoré ou à la Chaussée-d'Antin[1]. On vous conduit dans votre chambre; le

1. Montalant-Bougleux, Roy, Laflize, etc.

lit est peut-être sommaire, mais le mur est orné d'une gravure française, le *Pourvoyeur du Couvent*. « C'est un capucin qui porte une botte de paille dans laquelle est cachée une jeune fille[1], » et votre hôte vous raconte la colère de l'évêque d'Oufa qu'on avait, par mégarde, logé dans cette chambre. Puis vous dînez, et l'on vous sert des plats dont vous n'aviez plus goûté depuis le passage du Rhin; après quoi, vous constatez, au salon, que le *Calife de Bagdad* règne jusque sur l'Oural. Si vous aimez mieux la lecture, vous trouverez, dans la bibliothèque, l'*Encyclopédie*, Marmontel, Boileau, Molière, la *Nouvelle Héloïse*, Racine : on vous apportera, même à Astrakhan, « un parallèle manuscrit dans le goût de Fontenelle, entre Corneille et Racine », et si vous vous avisez de le discuter avec vos hôtes, vous risquez fort de n'avoir pas le dernier mot[2].

Ces hôtes n'entendent pas, d'ailleurs, vous garder en chartre privée; vous irez et viendrez à votre guise; eux-mêmes ils vous conduiront chez des voisins, pour votre plaisir et aussi pour le leur; ils sont bien aises de montrer leurs Français, surtout quand, chez ces voisins, on pourra rencontrer des Polonais dont certaines illusions ont besoin d'eau froide. Partout, la réception sera cordiale, et plus ou moins fastueuse selon le *tchine* du maître de la maison. A Saratof, Roy est invité, chez le gouverneur, à une fête qui semble bien avoir été donnée en l'honneur d'une victoire russe, mais on a eu soin de ne pas l'en instruire. Dès l'entrée, il est émerveillé au point de s'élever d'un seul coup jusqu'à la suprême hyperbole. « On se serait cru au milieu d'un des plus élégants salons de Paris! Toutes les dames portaient des toilettes à la dernière mode de France, et dans la conversation, ou plutôt dans l'agréable bourdonnement qui régnait entre elles, on n'entendait parler que le français, avec une douceur et une pureté d'accent qui rappelait la meilleure société parisienne. » On promène Roy dans les groupes; on lui montre un germanomane qui parle peu et rêve de s'échapper pour fumer une pipe, un anglomane qui sifflotte des mots sans doute anglais et s'indigne de ne pas être compris; on le présente enfin à une nuée de gallomanes qui ont « l'aisance, la grâce et la légèreté

1. *Souvenirs du Nord*, Faure.
2. *Voyage d'un officier prisonnier.*

des Français » et ne manquent jamais, coûte que coûte, « l'occasion d'un bon mot, d'un calembour, d'un compliment aux dames ». Mais voici que le concert commence : Mozart, Méhul, Boïeldieu en font les frais ; les dames chantent des romances « avec une perfection étonnante », qu'elles dépassent encore, s'il est possible, au vaudeville. « Je fus émerveillé de toute la finesse, avec laquelle les nuances les plus délicates de notre langue étaient rendues. »

Chez le propriétaire Chiriaï, au fond de l'Oukraïne, c'est un autre style. Laflize y trouve une nombreuse société mi-russe et mi-polonaise. Les vieux Polonais ont de terribles moustaches ; ils sont habillés en houzards, avec des bottes rouges ; les jeunes sont, comme les Russes, en bas de soie et fracs de toutes les modes connues depuis 1799. Parmi les dames, les unes, trop décolletées, trop ornées, trop fardées, sont des Polonaises ; les autres, raides dans leurs fauteuils, et douées, pour la plupart, d'un majestueux embonpoint, sont des Russes. Quant aux jeunes filles, elles parlent français beaucoup mieux que leurs mamans ; elles ont, dans leurs toilettes un peu surannées, « l'air de déesses de l'Olympe » ; presque toutes, elles sont jolies, mais les Polonaises ont peut-être plus de grâce. D'un camp à l'autre, on s'observe ; les vieux se lardent d'épigrammes, à mi-voix ; les jeunes n'en dansent pas moins, sans souci des nationalités, avec un entrain qu'admire Laflize, mais dont quelques mères sont mécontentes. Il faut voir leur figure quand Hedwige sourit à Boris, ou Nadia à Stanislas.

Les Français voudraient bien ne pas jouer toujours le rôle d'obligés, mais ils n'ont pas d'argent — les Cosaques y ont mis bon ordre — et qu'en feraient-ils? Heureusement, la Russie est si neuve qu'avec un peu de souplesse, on y trouve mille occasions de se rendre agréable ou utile.

D'abord, en qualité de professeur : c'est la grande ressource des soldats non moins que des officiers. On connaît la légende du tambour Lejeune, que, sur ses insignes de musicien, un gentilhomme a tiré des pattes des moujiks. On l'a emmené au château, réchauffé, rhabillé, réconforté, assis enfin devant un piano : silencieuse et l'oreille tendue, toute la famille se tient debout derrière lui. Éperdu, Lejeune tape sur les touches

comme jadis sur son tambour, et, quand il se retourne, prêt à tous les supplices, tous les visages sont charmés; il enseignera à ces demoiselles la musique, et sans doute aussi le français [1]. « Dans ce pays ignorant et presque barbare, écrit Montalant-Bougleux, on agréait sans difficulté un tambour-major comme professeur de langue, et un pharmacien militaire comme maître de danse [2]. » On accepte même, faute de mieux, le Prussien qui se fait passer pour Français.

Le métier de guérisseur n'est pas moins avantageux. Dans les campagnes, des soldats s'improvisent rebouteurs, dentistes, sorciers même; bientôt on vient de tous les côtés les consulter [3]. En ville, nos médecins-majors font concurrence aux Allemands qui, jusqu'alors, avaient joui seuls, en Russie, du droit d'achever les malades; ils sont plus clairs, moins pédants et quelquefois ils guérissent! Leur succès est si grand qu'on en verra plusieurs rester volontairement en Russie.

Enfin, aux Français qui n'ont ni la science du médecin ni l'occasion du professorat, il reste la faculté d'être hommes, — sinon du monde, — du moins d'agréable compagnie, et de fait, c'est ce qu'on attend d'eux, avant tout. On guette donc le moment où « leur gaîté naturelle ayant pris le pas sur leur douleur », ils pourront « animer la société par leur conversation et leurs bons mots [4] ». Quelques-uns, les moins doués, se contentent de faire le boston de leur hôte; d'autres parlent politique, mais c'est périlleux et peu agréable aux dames; il vaut mieux faire de l'esprit, si l'on peut, et même des vers. Domergue, l'ex-directeur du théâtre français de Moscou, arrive à Nijni enchaîné; des Moscovites qui s'y sont réfugiés le reconnaissent, le délivrent, l'équipent de neuf, et l'amènent dans des salons où « les belles fugitives, couvertes de diamant, dansaient des quadrilles français, en robe française, et maudissaient les Français en français [5] ». Au début, on l'y accueille « avec une politesse un peu froide », mais il se met à rimer des couplets en l'honneur des nobles dames. « Cette poésie à la Dorat, et

1. Ivan Tourguénief, *Récits d'un chasseur*.
2. Montalant-Bougleux.
3. *Voyage d'un officier prisonnier*.
4. Souvenirs de Viazemski, *Archive russe*.
5. Batiouchkof, Lettres.

quelques traits d'esprit que j'y apportai (des calembours?) me firent valoir à tel point que les invitations allèrent pleuvant... Ce séjour à Nijni a été une des époques les plus agréables de ma vie. »

On peut aussi jouer la comédie, et faire de la musique. A Mgline, le maréchal de la noblesse régale Laflize et ses compagnons, qui se sentent revivre; après dîner, le capitaine Baratier joue de la flûte, et le maréchal est ravi à son tour. « Si vous voulez rester en Russie, vous y gagnerez tout l'argent que vous voudrez! » Chez le comte Goudovitch, la société se promène dans le parc; tout à coup, de derrière un bosquet, un air d'opéra se fait entendre : c'est le major Breton qui, ayant trouvé un vieux cor de chasse et l'ayant remis en état, joue les nouveautés des années précédentes; son succès est foudroyant[1]. Chez les Milkovitch, à Stavropol, Francesco Baggi, de Modène, et son ami Piccioni, tous deux de la Garde Royale italienne, organisent une fête pour leur hôte. Cette fête a lieu; les deux Italiens ténorisent, des Hollandais les accompagnent sur divers instruments, des Français jouent les *Fourberies de Scapin*, et le « Tout-Stavropol » applaudit à tout rompre[2].

Il y a enfin un talent, ou un don, que l'opinion européenne de ce temps ne conteste pas à nos ancêtres; c'est celui de plaire aux dames. Mais, là-dessus, ils sont discrets et leurs Mémoires ne parlent jamais que du charme qu'ils ont subi. Les dames nous font bonne mine, raconte Laflize, « c'est sans doute que nous ne les négligeons pas, comme beaucoup de Russes, pour la dame de pique ». Il ne prétend pas, d'ailleurs, que cette galanterie soit toujours innocente; à preuve son camarade Baratier qui, plus expansif que d'autres en sa qualité de cuirassier, s'est échauffé certain soir, et en a tant dit sur « ses feux » à la maîtresse de la maison, qui rit de tout son cœur, que Laflize, inquiet malgré cette gaîté, ne voit plus qu'un moyen d'arrêter la scène, c'est d'aller chercher la flûte du cuirassier : après tout, les aveux en musique sont encore ceux qui font le moins de bruit. Quelques jours plus tard, on rencontre de jeunes personnes récemment sorties du célèbre Institut de Smolny, et, cette fois, c'est le major Breton qui s'enflamme. « Des filles

1. Laflize.

2. Francesco Baggi, *Mensorie*.

comme cela, si intelligentes, si aimables, si cultivées, et parlant quatre langues, nous n'en trouverions pas en France! » Le toujours sage Laflize l'exhorte au calme, et cependant, en tapinois, il fait sa cour à la nièce de la comtesse Goudovitch.

Dans ce concert sympathique, la seule note discordante est donnée par un officier envoyé du côté d'Astrakhan. Il y remarque d'abord que « les femmes tatares paraissent avoir peu de goût pour les Français »; ensuite, que les femmes de la noblesse russe sont sages, pour la plupart, mais que « la faute en est aux dieux qui les ont privées de sensibilité et du don de plaire[1] ». Il jure donc de rester fidèle « aux aimables Françaises », et nous l'en louerions, si son pathos ne faisait songer à certain renard.

Les jours s'écoulent ainsi, au milieu d'hôtes souvent devenus des amis : seul, Vandamme, à Moscou, commet tant d'incartades et suscite tant de commérages, qu'on finit par l'envoyer en Sibérie[2], mais déjà la paix de Paris est signée, et aussitôt la libération des prisonniers commence. Partout ce sont des adieux touchants; « nous ne quittâmes point Bougourousland, écrit l'officier mécontent des dames russes, sans remercier avec effusion les magistrats et les habitants pour les bons traitements que nous en avions reçus pendant dix-huit mois ». A Mgline, le major Breton compose des vers à la louange de la comtesse Goudovitch; Laflize écrit une description détaillée de la maladie du comte pour la soumettre aux spécialistes de Paris. Puis les colonnes se forment et s'ébranlent aux cris de « Vive l'Empereur », avec des drapeaux qui portent l'inscription « Nous le reverrons! »; beaucoup de soldats sont persuadés, en effet, que la paix n'est point faite, quoi qu'on en dise, et qu'il ne s'agit que d'un échange de prisonniers[3], mais ils ne sont pas encore en France que la nouvelle des Cent Jours leur arrive, puis celle de Waterloo. Il faudra rentrer tête basse; à qui ne veut ni s'y résigner, ni se réfugier dans la mort, comme le grenadier de Heine, il ne reste qu'à rebrousser chemin vers le seul pays d'où la haine des Français et de l'Empire ait disparu. C'est à quoi se décide Laflize, par patriotisme, dit-il, et nous l'en

1. *Souvenirs d'un officier prisonnier.*
2. Lettres de Christin.
3. Beauvallier.

croyons; notons pourtant qu'aussitôt revenu, il épouse la nièce de ses amis, les Goudovitch.

Les années de guerre et de massacres ne changent donc rien aux rapports traditionnels des Français et des Russes. Dès 1814, Serge Aksakof s'en plaint en des vers navrés, et Rostoptchine s'indigne de voir que les Français ont reparu partout, qu'on les prend toujours pour professeurs, et parfois pour maris; que, dans cette Moscou qu'ils ont crue régénérée, « si les maisons sont nouvelles, les préjugés sont toujours les mêmes[1] » : la seule différence, c'est que maintenant les pétards des gallophobes y font long feu, probablement pour avoir trop bien brûlé jadis. Obligé de se soustraire par un exil volontaire à la reconnaissance de ses compatriotes, Rostoptchine ne voit plus qu'un endroit au monde capable de bien goûter ses épigrammes contre les Français, c'est Paris. Il y arrive donc, et c'est pour entendre chanter aux *Variétés*, aux applaudissements d'un public d'officiers russes et de bourgeois français :

Que j'aime à revoir sur ces bords,
Les fiers guerriers de la Russie!
Parmi nous, ces enfants du Nord
Ne sont-ils pas dans leur patrie?

Il applaudit comme les autres; mais il se ressaisit, et, la représentation finie, il rentre chez lui en pestant contre ces deux patries qui s'embrouillent. Cela ne l'empêchera pas, un peu plus tard, de donner sa fille à un Ségur, pour qu'elle écrive un jour, dans le *Général Dourakine*, l'apothéose du Russe gallomane.

ÉMILE HAUMANT

1. Griboiédof, *Le malheur d'avoir de l'esprit.*

L'ART JAPONAIS

ET LA FIGURE HUMAINE[1]

IV

La foi bouddhique, durant sept siècles (VIIe-XIVe siècles de notre ère), inspira aux Japonais un art de la figure humaine et empreignit d'impersonnalité la physionomie du Bouddha et de ses disciples. Comment cette religion, qui sans cesse dépistait l'illusion de la personnalité, exigea-t-elle un art anthropomorphique, et quelle influence inclina le bouddhisme et, par le bouddhisme, les Japonais à sculpter et à peindre, à traiter monumentalement la figure humaine, à la diviniser, alors que, spontanément, dès qu'ils eurent échappé à cette emprise, ils ne virent dans cette figure que prétexte à babioles, à caricatures, à décors, et qu'oublieux de l'homme, ils se penchèrent sur la nature?

Les premières œuvres d'art bouddhique au Japon n'ont aucun rapport de style avec les grossiers bonshommes et chevaux d'argile que l'on fichait autour des tombeaux impériaux, comme représentants des vassaux qu'on avait coutume d'y enterrer vivants : c'est un art étranger lié à une religion étrangère. La religion bouddhique a été importée de Corée vers la fin du VIe siècle de notre ère. De cet art coréen, nous

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

ne connaissons sûrement aucune œuvre : c'est pourtant à un artiste coréen que l'on attribue une des plus anciennes sculptures bouddhiques du Japon, la statue mi-laque, mi-bois, sculptée sur une face, plate sur l'autre (style hammen), *Kokuzô Bosatsu*, que l'on croit être antérieure au règne de l'impératrice Suiko[1] (593-628), et c'est de Corée, croit-on, que vint, au début du VIIIe siècle, le petit autel portatif en bronze doré du Hôryû-ji où un Bouddha, juché sur une tige torse, médite devant un écran fleuri de lotus et de banderolles[2]. Mais c'est sûrement à tort qu'on attribue à un artiste coréen, Donchô, les fresques peintes des *Quatre Paradis* sur le mur du kondô, du sanctuaire du Hôryû-ji, qui datent de la réfection du temple (début du VIIIe siècle).

En Corée, l'art, la religion et la civilisation bouddhiques étaient venus de Chine, et en Chine ils étaient venus de l'Inde. Les sculptures chinoises, antérieures aux sculptures bouddhiques du Japon[3], se répartissent en deux groupes : les unes du Ve siècle de notre ère, dans le nord du Chan-si, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Ta-t'ong-fou, capitale au Ve siècle de la dynastie des Wei du nord; les autres des VIe, VIIe et VIIIe siècles, dans le défilé du Long-men, à quinze kilomètres au sud de Honan-fou, ville où les Wei du nord transportèrent leur capitale en 494 et qui devint au VIIe siècle la capitale orientale des T'ang. Au Long-men, les Wei firent exécuter au VIe siècle des sculptures analogues à celles que leurs ancêtres avaient commandées près de Ta-t'ong-fou; les T'ang, aux VIIe et VIIIe siècles, y aménagèrent de nouveaux temples. Près de Ta-t'ong-fou, des grottes ou des niches, de 1 mètre à 30 mètres de hauteur, ont été pratiquées dans la roche et les parois sont ornées de divinités, les unes minuscules, les autres colossales. Les sculptures de ces sanc-

1. Musée de Nara, reproduite dans *Selected Relics of Japanese Art*, vol. VI.

2. *Selected Relics of Japanese Art*, III.

3. Cf. sur ce point le Voyage archéologique dans la Chine septentrionale de M. Ed. Chavannes. La publication scientifique des documents rapportés n'est pas encore faite, mais M. Chavannes a donné quelques détails précis et topiques sur les très importants résultats de sa mission dans une conférence devant le *Comité de l'Asie française*. Cf. le Bulletin de ce Comité d'avril 1908.

tuaires étaient des œuvres pies d'empereurs ou de particuliers : presque toutes représentent, comme les sculptures primitives du Japon, le Bouddha enseignant et méditant. Au surplus, dans les grottes du Long-men de l'époque des T'ang (VIIe et VIIIe siècles), « nous apercevons deux ou parfois quatre personnages..., colosses à l'aspect redoutable qui se tiennent des deux cotés de l'orifice comme pour en défendre l'accès; ces rois célestes, chargés de soumettre les démons, sont, selon toute vraisemblance, des succédanés de Vajrapâni... A partir de l'époque des T'ang..., ils ont subsisté dans l'art bouddhique, et c'est eux qu'on voit de nos jours encore à l'entrée des principaux temples bouddhiques de la Chine; on les retrouve au Japon... et rien ne ressemble plus aux deux rois célestes du Tôdai-ji à Nara que les deux colosses qui exhibent leur vigoureuse musculature à l'entrée d'une des grottes du Long-men [1] ».

Cet art bouddhique, en Chine, est un art importé. M. Chavannes remarque que Vajrapâni figure déjà comme protecteur aux côtés du Bouddha sur les bas-reliefs trouvés au Gandhâra, dans le nord-ouest de l'Inde, et que certaines statues de l'époque des Wei du nord (V^e et VIe siècles), assises sur un siège, les pieds croisés l'un devant l'autre, ont une posture que l'on signale dans des statuettes du Gandhâra, dont l'une au moins a été transportée jusqu'à Tourfan (Turkestan chinois). « Nous avons ici la preuve que l'art des Wei du nord s'inspire de l'art du Gandhâra, c'est-à-dire de l'art qui avait pris naissance dans la région de l'Indus, et qui s'était transmis à travers l'Asie centrale jusqu'à Tourfan, où les Wei du nord purent le connaître, puisque leurs succès militaires les mirent en relations avec les peuples du Turkestan oriental. » C'est donc la dynastie des Wei du nord qui aux Ve et VIe siècles a importé l'art indo-bouddhique du Turkestan à Ta-t'ong-fou, dans la Chine septentrionale, puis, par conquête, l'a installé

1. Il est d'autres œuvres bouddhiques du Japon que l'on peut encore rapprocher de cet art chinois des T'ang : les quatre Mahârajahs du ciel au Hôryû-ji (S. R., IV), les lions en pierre du Tôdai-ji (S. R., VI) de Nara, attribués à un Chinois Chan-Huo-Kin, et qui rappellent par leur silhouette et certains détails (le poil bouclé au-dessus des pattes de devant), le lion de la sépulture du prince T'ang, Wou-San-ssen (707 ap. J.-C.), reproduit dans l'article précité de M. Chavannes.

au centre même de la vieille Chine, à Ho-nan-fou, où les T'ang, aux VIIe et VIIIe siècles, l'ont protégé et encouragé.

Entre la Chine et l'Inde, nous connaissons l'étape dans le pays qui est aujourd'hui le Turkestan chinois. Les explorations et les fouilles de M. Aurel Stein en 1900-1901 autour de Khotan, de M. Grunwedel en 1902-1903 dans la région de Tourfan, de M. Pelliot en 1906-1908 à Katchar et Koutcha, commencent de faire connaître l'art de ce Turkestan où se rencontrèrent les influences hindoues, iraniennes et chinoises : il est probable que l'art du nord de l'Inde fut apporté au Turkestan par l'intermédiaire des Turcs de Khôtan et de Koutcha, convertis au bouddhisme peut-être dès le IIe siècle avant notre ère [1].

Étapes du Gandhâra, du Turkestan, de la Chine du nord, de la Chine centrale, de la Corée et du Japon, autant d'anneaux par lesquels les voyageurs bouddhiques relièrent l'Inde du nord à l'Extrême-Orient, pendant les premiers siècles de notre ère; l'ambassade envoyée dans l'Inde, au Ier siècle de notre ère, par l'empereur Ming des Han, rapporta, dit-on, sur des chevaux blancs, non seulement des livres saints de la nouvelle doctrine, mais des images. Des missionnaires de l'Inde vinrent en Chine prêcher pendant les cinq ou six premiers siècles de notre ère; des pèlerins chinois bravèrent la faim, la soif, le froid et les sables mouvants du Turkestan pour aller en Inde visiter et vénérer les stations de la vie du Maître : à la fin du IVe siècle et au début du Ve, c'est Fa-hien; Hinan-tsang au VIIe, Wou-k'ong au VIIIe, puis la route de Chine en Inde se ferme : l'islam recouvre l'ancien bouddhisme du Turkestan chinois; l'influence directe de l'art de l'Inde sur l'art chinois cesse.

Même s'il nous manquait les anneaux intermédiaires de la chaîne (art du Turkestan, art de Chine, art de Corée), à ne considérer que les deux chaînons extrêmes, le lien apparaîtrait qui unit l'art de l'Inde et l'art du Japon. A l'art indien, l'art japonais doit le type du Bodhisattva et le type du Bouddha, quand, après sa résurrection morale d'entre les vivants, il n'est

1. Cf. la conférence de M. Paul Pelliot : *Sur les civilisations hindoue et chinoise anciennes au Turkestan chinois*, publiée dans le Bulletin du Comité de l'Asie française, décembre 1905.

plus prince charmant, ni ascète émacié, mais moine illuminé : l'Inde lui a donné sa coiffure, avec la légère protubérance au sommet du crâne, l'usuîsa, entre les yeux, le deuxième signe visible de l'illumination, l'ûrnâ, et, sous les plis calmes et harmonieux de ses voiles, ses attitudes : l'attitude de méditation, la pose renouvelée de celle des *yogi*, accroupi, les deux mains ouvertes et reposant, la paume en dessus, l'une sur l'autre, dans le giron; l'attitude d'illumination, un pan de sa robe recouvrant la jonchée d'herbe, sa main droite s'abaissant et s'allongeant, la paume en dedans, pour esquisser le geste de « toucher la terre ». Le parasol, symbole de la royauté ou de la noblesse, le manteau rejeté sur l'épaule gauche de façon à laisser, en signe de respect, la droite entièrement découverte, tous ces détails iconographiques furent aussi empruntés à l'Inde, et encore l'ordonnance de l'entrée au Nirvana, du Nehan-zô, quand pour le Bouddha vient la mort, la mort définitive : près de l'arbre, il est couché sur le côté droit; parmi les assistants, « ceux qui sont de disposition mondaine échevellent leurs cheveux et pleurent, étendent leurs bras et pleurent et s'abattent sur le sol » et ceux qui sont « libres de passions, calmes et maîtres d'eux-mêmes, se résignent ».

Au Japon, en dépit des traditions [1], il n'existe aucune statue, aucun objet d'art qui soit d'origine hindoue; mais les œuvres ne manquent pas qui évoquent l'influence de l'Inde, telles les statues en bois de deux moines du Gandhâra, Asanga et Wasubandha, au Kôfuku-ji de Nara [2]; tels les figures, les voiles, les guirlandes, les baldaquins, les halos des Bouddha et autres saints dans une châsse portative du Kôya-San [3]; tels encore la régularité des traits, l'emmanchement du nez et du front, chez certaines statues qui gardent le type gréco-hindou plutôt que mongol [4], ou telle la souplesse des voiles ondés, plissés de petites

1. Une *Kwannon* aux onze figures du Hokkeji, Yamato, d'après les traditions de la nonnerie, serait l'œuvre d'un sculpteur bouddhiste du Gandhâra, Bountô (VIIIe siècle). (S. R., II).

2. *Selected Relics of Japanese Art*, II.

3. *Id.*, *ibid.*, VIII. Sur le tabernacle en tamamoushi du kondô du Hôryû-ji, (début du VIIe s.), on retrouve dans les motifs peints à la litharge des souvenirs d'acanthe grecque.

4. Par exemple : *Kwannon* aux neuf figures, Hôryû-ji (S. R., III); bronze

vagues à travers lesquelles les formes du corps apparaissent. Ces voiles sont plus proches de la draperie antique, sans couture, et qui accuse les formes [1], que de la draperie japonaise, faite de pièces cousues, d'étoffe rigide et épaisse [2], encore que cette draperie japonaise dans la plupart des statues bouddhiques doive aussi la régularité, la symétrie, le style de ses plis à l'art hindou.

Avant et pendant le règne de l'impératrice Suiko (593-628), l'influence de l'art bouddhique du nord-ouest de l'Inde est assez indirecte au Japon ; elle se mêle aux influences coréennes et chinoises, car ce sont des artistes coréens et chinois attirés par les largesses du prince Shôtokou Taishi, qui alors peignent et sculptent au Yamato. Mais pendant la période dite Tempyo (722-748) ou plus généralement au VIIIe siècle, l'influence hindoue, par l'intermédiaire de l'art chinois des T'ang, est plus directe. Que l'on compare l'accoutrement et l'expression de *Kokuzô Bosatsu* (musée de Nara), du *Shaka* ou du *Yakushi* de Tori Busshi (Hôryû-ji), de *Akusa-Garbha* (Hôryû-ji) (tous de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle), leurs voiles dentelés, qui se croisent sur leur corps, passent d'un bras à l'autre, et descendent plus bas que le lotus sur quoi, engainés, ils se dressent, leurs grosses têtes, leurs yeux bridés, leur nez épaté, leurs lèvres épaisses, leurs grandes mains, leurs longs pieds, leur buste court, leur taille de guêpe, leur physionomie populaire, souriante, débonnaire, mais vieillotte et un peu fripée, — qu'on les compare au type d'Amida et des Bodhisattva des fresques du Hôryû-ji, aux statuettes du Hôryû-ji [3], au *Bouddha* du Yakushi-ji [4], au *Bonten* et au *Taishakou-ten* [5], du Tôdai-ji de Nara, dont les plis des voiles sont plus calmes, les traits

de *Avalokitésvara* (maison impériale) (S. R., VII); statue en bois de *Avalokitésvara* aux 1000 bras, Chômyô-ji, Omi (S. R., VII).

1. Comme spécimens de ces voiles ondés et transparents, *Arya Avalokitésvara* (S. R., III), et aussi les bodhisattva dans les fresques du kondô du Hôryû-ji, etc.

2. La robe de *Srî*, déesse de la fortune au Jôruri-ji, Yamashiro, statue de l'époque Tempyo (VIIIe siècle), (S. R., VI), et les robes de *Bonten* et de *Taishakouten*, Sangwatsudô du Tôdaiji, Nara, 2e moitié du VIIIe s.

3. Maintenant au musée de Nara, de la même époque que les fresques (réfection du Hôryû-ji, début du VIIIe siècle).

4. Vers 718.

5. Deuxième moitié du VIIIe siècle.

plus réguliers, l'expression plus noble, plus jeune, plus sereine, plus olympienne, et l'on sentira le passage d'un art encore provincial à un art qui rappelle l'art classique d'Occident. Vers la fin du VIIIe siècle, le type apollinien de l'Amida gras s'impose aux figures du Bouddha et des Bodhisattva; le canon se fixe; au début du XIe siècle, il atteint sa formule parfaite dans les sculptures de Jô-chô[1], dans les peintures de Yenshin Sôdzu[2]. A l'époque de Kamakura, sous le ciseau de Kwaikei et d'Unkei[3], le style, qui était devenu un peu rondelet, reprend du nerf; mais le type apollinien du Bouddha survit encore.

Tant que l'on ne connaîtra pas mieux les arts primitifs de Corée et de Chine, il sera peut-être assez vain d'essayer de définir précisément quelle est la part d'influence chinoise ou coréenne et quelle est la part d'originalité japonaise dans chacune des premières œuvres bouddhiques que nous connaissons au Japon; mais art coréen, art chinois, art japonais ne sont que variantes régionales d'un art de l'Asie du nord, et de cet art bouddhique qui s'est formé dans le nord-ouest de l'Inde, la figure centrale est le Bouddha au type apollinien. Or c'est moins les variations locales de ce type que son origine qui nous importent ici.

***

Étudié avec soin depuis quelques années, l'art bouddhique de l'Inde, à son tour, trahit une influence étrangère. Au pays de Gandhâra[4] surtout, comme à Niya et à Rawak dans le Turkestan chinois, sur la grande voie politique, commerciale et religieuse entre l'Inde, la Bactriane et la Chine, parmi les restes de cet art qui viennent d'être retrouvés, statues ou bas-reliefs décèlent une influence hellénique. Art gréco-bouddhique, a-t-on dit, pour signifier le caractère mixte de cet art « qui, mettant au service d'une religion indienne les procédés et les traditions de l'hellénisme, crée, fixe l'imagerie boud-

1. Par exemple le *Bouddha* du Hôkai-ji, Uji.

2. Par exemple *Amida et les 25 Bodhisattva*, Hachiman-kô, Koya-san.

3. Fin du XIIe siècle, début du XIIIe.

4. Sur tout ceci voir le bel ouvrage de M. Foucher, *L'art du Gandhâra*, 1re partie : *les bas-reliefs*.

dhique[1] ». Par sa forme, il relève de l'art grec; mais en tant qu'il ne prétend exprimer que des sujets hindous, les saints et les légendes d'une religion purement hindoue, c'est à la vie hindoue qu'il appartient[2].

Cette Inde de Gandhâra est un grand carrefour de routes, au débouché de la passe qui, par la rivière de Caboul, unit le plateau de l'Afghanistan et, par delà la vallée de l'Oxus au nord-ouest de l'Inde, — l'Asie caspienne à l'Asie gangétique. En ce pays de foi assez ardente, comme en témoignent les mille couvents bouddhiques qui s'y élevaient, se rencontrèrent la plastique hellénique et la religion hindoue. La période de floraison et de grande expansion de cet art est antérieure à la seconde moitié du IIe siècle de notre ère, et l'on peut prolonger jusqu'à la fin du VIe siècle cette école des couvents du Gandhâra. Si les donateurs de fondations religieuses employèrent les maçons du pays pour la construction des monuments, à coup sûr, pour en sculpter les décors, ils firent appel à des artistes venus d'occident ou formés à l'école de l'hellénisme[3].

Sur les bas-reliefs, cette influence de l'hellénisme est évidente dans la manière de traiter les draperies, comme dans l'emploi d'éléments classiques pour le décor : chapiteaux de trois ordres, surtout corinthiens, feuilles d'acanthes, bacchanales, amours, etc.; comme aussi dans la technique : tendance vers

1. Senart, *Communication à la réunion des cinq Académies*, octobre 1905.

2. « Il est sûr que dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne, les marches occidentales de l'Inde et, à partir du Ier siècle, tout le nord-ouest du pays sont aux mains de conquérants..., qui, chassés au IIe siècle avant notre ère de leurs demeures dans l'Asie orientale, poussés vers l'ouest jusqu'aux rives de l'Oxus, avaient, traversant le fleuve, achevé en Bactriane, puis en Afghanistan la domination hellénique (maintenue après l'éphémère conquête d'Alexandre par les dynasties grecques, scythes et parthes).... Sur les bords de l'Indus, ils assoient l'empire qui leur a parmi nous valu le nom d'indo-scythes... Prenant contact avec la culture dont ils supplantaient les derniers représentants, ces barbares d'hier ressaisissent la chaîne des traditions et se montrent les héritiers dociles de la civilisation qui les a précédés dans l'Inde conquise. Leurs chefs, la puissante dynastie des Koushans, sont de pieux bouddhistes et de grands bâtisseurs. C'est sous ces rois aux noms étranges que fleurit dans la vallée du fleuve de Caboul, au pays de Gandhâra, l'art gréco-bouddhique. » (Senart, *op. laud.*)

3. Si cette influence de l'hellénisme est bien établie dans l'ensemble, nous en ignorons les détails. A quels modèles grecs faut-il rattacher ces œuvres gréco-hindoues? A des modèles assez tardifs, sans doute. Faute de documents et de fouilles, nous manquons de renseignements sur l'expansion du style hellénistique dans l'Iran, comme au Turkestan.

la ronde bosse, habitude de disposer le sujet en frise, effort pour éviter sur un même bas-relief soit la représentation de plusieurs scènes entassées, soit même la double représentation d'un personnage. A quelques détails techniques près, c'est la sculpture des sarcophages gréco-romains.

Toutefois, l'essentiel de cette influence n'est pas là. Ce que la plastique hellénique inspira d'essentiel à l'art indien et, par son intermédiaire, à l'art d'Extrême-Orient, c'est l'audace de prêter au Bouddha la figure humaine. Résolution capitale, car dès qu'on osa le figurer sous les espèces d'un homme, s'ensuivit naturellement l'habitude de reproduire aussi les traits des disciples qui vivent à l'imitation du maître et se groupent autour de lui.

Sans doute le bouddhisme, tout autant que la religion chrétienne et plus que toutes les autres religions de l'Inde, exigeait, semble-t-il, pour sa propagande et sa glorification, un art qui exaltât la forme humaine, car le bouddhisme, faisant appel à l'intelligence et non à la foi, était l'œuvre d'un homme, du grand Connaisseur, propagateur de la Connaissance dans le monde entier, précepteur des hommes et des dieux, qui sauvait les individus en leur enseignant que c'est la connaissance qui les délivre, — bien plus, — leur connaissance personnelle qui les délivre individuellement. De fait, entre toutes les religions qui pullulaient dans l'Inde, « mère des fables », le bouddhisme seul fut illustré par les artistes hellénisés. Toutes leurs images de piété représentent quelque épisode tiré de la vie ou plutôt des vies du Fondateur : l'art bouddhique, tout entier, tourne autour de la personne du Bouddha.

Pourtant, bien que le bouddhisme semblât exiger un art anthropomorphique, les plus anciens sculpteurs de l'Inde (dont les œuvres ne remontent pas plus haut que le IIIe siècle avant notre ère) ne l'avaient pas créé ; ils semblent même avoir évité de le créer, avant qu'une nouvelle influence hellénistique eût donné l'essor à l'art gréco-bouddhique des couvents du Gandhâra [1]. Non pas que ces sculptures anciennes,

1. « Nous devons reconnaître dans l'Inde deux couches de dépôts artistiques laissées, pour ainsi parler, par deux vagues successives d'influence occidentale, l'une correspondant à l'essor pris par l'architecture religieuse du bassin du Gange à la suite d'Açoka, l'autre à la floraison dans le nord-

influencées déjà par l'Hellénisme, se fussent interdit toute représentation humaine : un médaillon de la balustrade du temple de Mahâbodhi, à Bodh-Gayâ, par exemple, voulant figurer la première méditation du Bouddhâ, nous montre accessoirement un laboureur à la charrue aiguillonnant ses bœufs [1]. Mais ces plus anciennes sculptures s'interdisent encore de représenter la figure même qui est au centre de l'art postérieur, la figure du Bouddha. « Sur les plus anciens monuments de la péninsule, jamais la figure du Bouddha ne se montre. Dans les tableaux de ses plus notoires miracles, là même où une inscription nous avertit explicitement de sa présence, c'est en vain que nous le cherchons : un trône vide, un parasol, une empreinte de pieds, un symbole mystique, c'est tout ce qu'il nous est possible et peut-être permis d'apercevoir [2]. » Il faut que vers la fin du Ier siècle de notre ère l'hellénisme revienne à l'attaque pour lever le scrupule d'idolâtrie qu'il y a, croit l'Inde, à anthropomorphiser le Bouddha. L'audace et le goût de reproduire la figure humaine ont été longs à s'imposer. L'ancienne école indienne d'art bouddhique avait su trouver dans la faune et la flore de beaux éléments décoratifs et sans doute, pour ses représentations d'animaux, elle resta supérieure à l'art gréco-bouddhique qui la supplanta [3]. D'autre part, plus d'un des épisodes de la vie du Bouddha traités par la nouvelle école avaient déjà été traités par les ateliers indigènes dès le temps d'Açoka, et les attributs qui ont toujours permis en Inde comme en Extrême-Orient de distinguer des divinités presque pareilles avaient déjà été déter-

ouest de la sculpture gréco-bouddhique.... L'école du Gandhâra ne serait pas le produit d'une sorte de « renaissance » de la vieille école indienne remontant à ses modèles grecs, mais bien le fait d'une importation nouvelle, seulement plus riche et plus classique, probablement due à une immigration d'artistes plus nombreux et plus experts. » (Foucher, *op. laud.*, p. 252.)

1. Reproduit dans Foucher, *op. laud.*, fig. 177.

2. Foucher, *op. laud.*, p. 273.

3. Que l'on compare aussi certains Bouddha d'un faire assez rond, mou et uniforme des grottes du Long-men en Chine et les images de chevaux, si fermes, si nerveuses et si vivantes de la tombe de l'empereur T'ai-tsong (cf. Chavannes, *op. laud.*), surtout les deux dalles qui représentent l'une un cheval au galop volant, l'autre un cheval à qui son cavalier arrache une flèche reçue au poitrail, et l'on conviendra que dans la première moitié du VIIe siècle, l'art animalier, qui doit avoir des origines anciennes en Chine, y surpasse l'art bouddhique de la figure humaine, récemment importé.

minés : « Sur les plus anciens monuments de l'Inde, des indices d'identification sont non seulement employés, mais ils le sont à peu près seuls, en sous-entendant presque tout le reste... L'Inde a ainsi débuté, au moins sur la pierre, par une sorte de sculpture chiffrée, identifiable pour les initiés à l'aide d' « exposants » dotés d'une valeur conventionnelle, et tenant en somme le milieu entre l'hiéroglyphe et l'œuvre d'art[1] ». Mais l'apparition de la figure du Maître avec l'art gréco-bouddhique établit une différence essentielle entre les deux écoles : « Rénover ainsi un sujet, ce n'est plus seulement le transformer, c'est proprement le créer à nouveau et dans un tout autre esprit[2] ». On sent à l'œuvre une influence étrangère à l'Inde; on pourrait dire à l'Asie. La supériorité de cet art nouveau lui assura une irrésistible prépondérance sur tous les timides essais antérieurs.

C'est donc l'hellénisme qui donna un caractère anthropomorphique à l'art du nord-ouest de l'Inde entre le Ier et le VIe siècles de notre ère, par suite à l'art qui, de l'Inde avec la religion nouvelle, se répandit dans tout l'Extrême-Orient, aussi bien au Thibet, en Chine, en Corée, au Japon, par la voie dont nous avons énuméré les étapes, qu'en Birmanie, au Cambodge, à Java[3]. Au vrai, cette forme étrangère et classique s'adaptait parfaitement au bouddhisme, religion populaire, comme il s'adaptait vers la même époque au christianisme. La sculpture hellénique, qui avait humanisé les dieux et divinisé la figure humaine en d'innombrables chefs-d'œuvre, devait convenir à figurer plastiquement une religion sans dieu, annoncée par un Sauveur dont l'origine n'était pas divine, par un homme parvenu à réaliser un idéal que la science de tout homme peut acquérir, sans attendre d'un dieu le salut.

1. Foucher, p. 608.

2. *Id.* p. 613.

3. Parfois, l'art gréco-romain qui s'est répandu en Asie durant les premiers siècles de notre ère, a inspiré des œuvres, qui, à peine modifiées par le bouddhisme, décèlent évidemment leur origine hellénistique : telles ces peintures de style grécisant, représentant des génies ailés qu'a retrouvées au Turkestan chinois M. Aurel Stein, telle cette sculpture d'un personnage portant à son bonnet les ailes de Mercure, tenant dans sa main gauche le trident de Neptune et paraissant appuyer sur son épaule droite un caducée, dans une grotte de Ta-t'ong-fou en Chine. Cf. l'article précité de M. Chavannes.

Et la plastique des Grecs humanisa la légende bouddhique. Dès la fin du 1er siècle de notre ère, dans la centaine de motifs principaux qui illustrent les vies du grand précepteur, motifs désormais fixés et qui seront recopiés dans tout l'Extrême-Orient, on voit en plein centre Bouddha trôner sous une forme humaine en de nobles attitudes, environné de draperies calmes, les traits d'une régularité classique, les formes bien proportionnées. Ces motifs, une fois définis et fixés, contribuèrent à rationaliser la tradition bouddhique populaire, à la clarifier, à la calmer. Au lieu de formes multipliées, superposées, entassées, une scène unique disposée en frise ; sculptées, les divinités ressemblaient à des hommes ; les fictions les plus hardies étaient réduites aux proportions et au tour des scènes de la vie courante. « L'art bouddhique a beaucoup fait pour ramener sur la terre une légende qui était en train de se perdre dans le ciel nuageux des mythes... L'homme y gagna tout ce que perdait le Dieu [1]. »

V

Si les Japonais, sept siècles durant, sculptèrent des figures humaines, c'est que l'anthropomorphisme hellénistique avait enseigné aux artistes bouddhiques du nord-ouest de l'Inde à représenter sous les espèces d'hommes le Bouddha et ses disciples.

Et si les Japonais dotèrent, non pas seulement de répliques, mais de chefs-d'œuvre, cet art gréco-asiatique qui aujourd'hui paraît si étranger à leur génie, c'est que tous leurs dons plastiques furent alors employés à chercher dans les figures humaines, avec la beauté de l'idée bouddhique, la beauté d'un vivant portrait. C'était faire œuvre pie, tenter de s'évader ou de faire évader les siens du cycle des naissances et des morts, que sculpter ou peindre des ex-voto au Bouddha et aux Bodhisattva, intermédiaires pitoyables entre Amida et les élus. C'était faire œuvre honorable et profiable que portraiturer les saints hommes et les protecteurs temporels d'une religion qui avait le grand prestige d'apporter toute une civilisation. Au sur-

1. Foucher, *op. laud.*, pp. 620-621.

plus, les Japonais n'avaient alors aucun art qu'il leur en coutât de sacrifier et ils n'avaient point à innover; ils se mirent au travail non pas d'après nature, mais d'après des modèles de Corée et de Chine, de peuples tout proches d'eux et qui avaient déjà mongolisé la formule gréco-hindoue; assistés par cette tradition, bien vite s'éveilla chez les Japonais l'habileté d'imitation, l'adresse technique, le sens du détail physionomique qui nous émerveillent encore aujourd'hui, et bien vite aussi le goût tenace chez ces orgueilleux insulaires de nationaliser leurs emprunts, de japoniser les types du Bouddha et de ses disciples.

Mais voyez la symétrique expansion de cet art hellénistique qui s'est développé du IIe siècle avant, au VIe siècle après notre ère, dans les capitales fondées par les successeurs d'Alexandre, à Séleucie, Antioche, Pergame, Alexandrie : on le retrouve aussi à l'origine de la plupart des formes et des styles qui ont constitué notre art du Moyen Age; il règne tant à l'Orient qu'à l'Occident de la Méditerranée; de lui sont nés l'art byzantin, l'art arabe et l'art roman, comme l'art hindou, chinois et japonais[1]. L'art bouddhique d'Asie, en Inde, au Turkestan chinois, en Chine, en Corée, au Japon, au Cambodge et à Java, ramène donc au problème central de l'histoire de l'Art depuis quelque dix-huit siècles : comment, sous l'influence commune de l'art hellénistique, les grandes religions nouvelles, Bouddhisme, Christianisme, Islam, se sont-elles formé une plastique? comment ces religions et les races qui les adoptèrent ont-elles cédé à l'anthropomorphisme, caractère essentiel de l'art grec, ou comment lui ont-elle résisté?

L'hésitation à prêter une forme humaine au Sauveur ne fut pas particulière au bouddhisme : tous les arts religieux qui dérivent de l'art hellénistique l'ont éprouvée. L'art chrétien des Catacombes tarda longtemps à figurer le Christ : « Il semble que tout cet art chrétien prépare une grande image qu'il n'ose encore mettre au jour. La figure du Christ, on la devine derrière tant de signes, de symboles, de délicates et vives ébauches;

1. Cf. sur ce point *Histoire de l'Art*, d'André Michel, tomes I et II, *passim*, et un article de la *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1909 : *l'Art du Moyen Age est-il d'origine orientale?* par M. Louis Bréhier, qui résume les thèses de M. Strzygowski.

mais nulle part une image précise, exposée à la vénération des fidèles, nulle part un portrait[1]. » De même, l'art chrétien à Rome, après la paix de l'Église, « ne s'essaiera plus avant longtemps à figurer Dieu le Père autrement que par un signe intelligible : ce sera au sommet des absides consacrées à la gloire du Fils, la main divine qui sort des nues, et tient suspendue au-dessus du voile du ciel la couronne des récompenses éternelles, tandis que plane la colombe rayonnante de l'Esprit[2]. » Et malgré qu'il y ait eu plus d'exceptions qu'on ne croit à la proscription mahométane d'adorer les idoles, la figure humaine demeure une exception dans l'art musulman[3].

A Byzance, tout pareillement, les Iconoclastes, s'inspirant de l'esprit de l'Islam, défendent de peindre des images et détruisent peintures et mosaïques « parce que ce sont des objets bas, indignes d'exciter l'admiration : la vérité seule doit fixer les regards[4] ». Chez nous, la sculpture romane est lente à se former : du VIIe au XIe siècle, entre les derniers sculpteurs de sarcophages latins et gallo-romains et les premiers imagiers des églises romanes, il y a une interruption dans l'interprétation en ronde bosse de l'histoire biblique et des symboles de la foi. Il faut triompher à l'intérieur de l'Église d'un préjugé contre les idoles et aussi de la crainte du péché d'orgueil qu'il y a à représenter Dieu. Par souvenir de la loi mosaïque et par haine du paganisme, la tradition s'est toujours maintenue dans l'Église depuis Lactance jusqu'à Luther, au concile de Trente et aux Jansénistes, de protester contre la figuration des personnages divins[5].

Derrière cette humilité, qui tient pour orgueilleux de chercher à imiter Dieu en créant des êtres vivants, survit peut-être la vague crainte des primitifs que les effigies des dieux ne

1. *Histoire de l'Art*, publiée sous la direction d'André Michel, t. I, 1re partie. Les commencements de l'art chrétien en Occident, par A. Pératé, p. 31.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 44.

3. Cf. dans Migeon, *Manuel d'art musulman*, l'énumération de quelques-unes de ces exceptions : Portraits et dessins d'hommes (fig. 36, 37, 38); personnages sur trois bas-reliefs du musée de Konieh (p. 76, fig. 67 et 68) et sur les monnaies (fig. 140, n° 5; fig. 140, 141, n°s 7, 18).

4. André Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, 1, *L'art byzantin*, par Gabriel Millet, p. 187.

5. *Id.*, *ibid.*, t. II, 2, *La sculpture romane*, par André Michel.

deviennent les asiles de démons, que les portraits d'hommes ne soient des doubles de l'âme, qui, l'attirant hors du corps, peuvent causer la mort du vivant représenté ou donner au possesseur du double un moyen d'envoûter par des pratiques magiques. Quand, il y a quelques dizaines d'années, la photographie fut introduite au Japon, on la considéra d'abord comme dangereuse, parce qu'elle pouvait absorber quelque portion de la vie ou de l'esprit de la personne photographiée.

Dans le bassin de la Méditerranée et en Europe occidentale, l'art hellénistique se répandit le long des voies romaines parmi des populations sans fortes traditions artistiques, mais à qui une longue emprise de la civilisation gréco-romaine avait laissé le goût des images. L'art sous la haute main de l'Église y devint un moyen d'instruction : « Aux illettrés qui ne peuvent lire les écritures, la peinture rappelle les actions des serviteurs de Dieu et les incite à les imiter », dira Saint-Nil : c'est dans la Rome de la Renaissance seulement que l'art s'affranchit de la foi et même la supplante. L'anthropomorphisme grec eut une fortune à peu près analogue avec l'art bouddhique, du IIe au VIe siècle dans le nord-ouest de l'Inde, puis du VIe au XIVe siècle environ, en Chine, puis au Japon : même art religieux, employé par un clergé aux fins de propagande et colporté au long de la grande Méditerranée de sable qui du Turkestan chinois s'étend aux confins de la Chine.

L'histoire des arts byzantin, musulman et de l'art japonais postérieur à l'art bouddhique, c'est au contraire l'histoire de la lutte contre l'anthropomorphisme grec de cet esprit asiatique que son impersonnalité rend plus sensible à la richesse du décor, au jeu de la flore et de la faune qu'aux portraits des hommes. A Byzance cependant, héritière et gardienne de la culture hellénique, survécut en partie le goût de la beauté qu'avaient eu les Grecs : à défaut de sculptures, les portraits peints et les mosaïques en témoignent; mais la monarchie absolue qui y régnait se modelait sur les monarchies orientales, et c'est de l'art sassanide, de l'art égyptien et syrien qui, forts de toutes leurs antiques traditions d'art chaldéen, iranien ou pharaonique, avaient résisté à l'envahissement de l'Asie antérieure par l'hellénisme, durant les premiers siècles de notre ère, c'est des arts asiatiques que l'art byzantin tint son goût

pour la richesse, l'harmonie des couleurs, pour la gravité hiératique et décorative des attitudes. L'Islam assure le triomphe complet sur l'hellénisme de l'orientalisme, du décor de fleurs, de bêtes, qui, dépouillées de leur caractère individuel et stylisées en arabesques et entrelacs, sollicitent l'indéfini du rêve.

*
* *

Les plus anciens Bouddha ont sans doute comme ancêtres des Apollons; les plus anciennes statues du Christ sont des bergers criophores ou des philosophes grecs. Quel voisinage d'origines entre les arts d'Europe occidentale et les arts d'Extrême-Orient! Mais ces formes classiques, adorées jadis parce qu'elles humanisaient Dieu et les saints, notre art les adore aujourd'hui parce qu'elles divinisent l'homme : des sculptures du vieux portail de Chartres et du porche de Reims, à l'art de Jean Goujon, de Houdon, de Carpeaux, de Rodin, pour ne parler que de notre art français, à travers cette exaltation continue de la divine forme humaine, on sent croître l'allégresse à l'exalter non plus comme symbole, mais pour elle-même, et à aimer sensuellement ses lignes harmonieuses et le frémissement de sa chair. Depuis quatre siècles, c'en est fait de l'art chrétien, mais notre individualisme forcené lui survit.

Telle statue de reine ou de roi, sur les vieilles façades de Corbeil ou de Chartres, comme les statues primitives de l'acropole d'Athènes ont les yeux grands ouverts et regardent la vie avec une candeur jeune, tandis que les Kwannon bouddhiques aux yeux mi-clos se retirent du monde et sourient de leur science qui dénonce l'illusion de vivre. Aussi la figure humaine n'inspira-t-elle aux Japonais que peu de curiosité et d'émotion dès qu'ils se lassèrent de lui faire symboliser l'immuable impersonnalité bouddhique. Chez nous, au contraire, quand elle se fut évadée des grands ensembles architecturaux et théologiques du XIIIe siècle, et des scènes dramatiques du XVe siècle, où la foi chrétienne la tenait sous sa discipline, cette figure eut tôt fait, dans les *Diane* et *Nymphes* de Jean Goujon, les *Grâces* de Germain Pilon, de se dépouiller des

vêtements historiques ou rituels qui l'engainaient, et nue ou drapée de voiles transparents, d'étaler sa joie de vivre, l'orgueil de ses formes et le culte de sa personnalité.

L'art bouddhique au Japon, c'est notre art du Moyen Age à quoi n'aurait point succédé notre art moderne depuis la Renaissance. Le culte de la forme humaine y tourne court; la caricature et le décor s'en emparent; mais, en revanche, c'est à une apothéose de la flore et de la faune que l'effacement de l'homme laisse le champ libre. Il faut la comparaison de cet art avec le nôtre, ou encore une visite au musée arabe du Caire, pour que nous reconnaissions quelle place privilégiée occupe la figure humaine dans notre représentation de la nature et quels sacrifices son culte nous a coûtés : c'est alors pour nous la révélation d'une nouvelle beauté du monde, comme si un de nos sens, depuis longtemps assoupi, se réveillait soudain.

En marge de nos paysages sculpturaux qui se dressent en piédestal, se disposent en décor, s'arrondissent en charmille pour recevoir nos statues et qui, à l'image des processions humaines, déploient en bas-reliefs leurs files de nuages, leurs rideaux d'arbres, leurs plis de terrains, nature humanisée, équilibrée, harmonieuse, si intelligente et si noble, mais parfois au rythme un peu ralenti, aux formes un peu asservies et marmoréennes, — la nature japonaise, c'est une brusque odeur marine dans les bois, un subit coup d'air et de lumière, léger, frémissant, la fougue, la sauvagerie, la candeur d'un instinct, le pittoresque, l'imprévu, la fantaisie d'un rêve, c'est le monde vierge des eaux, des forêts, des nuées, le monde des oiseaux, des poissons, des insectes qui, hors de notre emprise, s'ébat et se joue aux confins de notre univers, mais que nous autres, gens d'Occident, nous ne connaissons guère, tant nous sommes attentifs, comme Narcisse, à ne chercher que notre image au miroir de la nature.

LOUIS AUBERT

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'ÉTERNELLE TURQUIE

Les derniers événements de Constantinople ont mis à nu les pièces maîtresses de la machine ottomane et l'on a pu voir que, vieille ou jeune, l'éternelle Turquie continue d'obéir aux deux ou trois ressorts qui toujours ont déterminé sa marche cahotante.

***

Le plus puissant de tous est le sentiment islamique. Le Turc est le régisseur et comme le fidéicommissaire d'un empire musulman qui, créé pour l'islam, doit vivre suivant les préceptes de la loi religieuse, *cheri*, non pas telle que la détaillent et la compliquent les innombrables *sourates* du Coran, mais telle que l'interprète et la simplifie le sentiment confus de cette Église anarchique.

Car, à la différence d'autres religions, que les mêmes Sémites levantins fournirent au monde, et que la pensée occidentale pourvut d'une Église organisée à la grecque ou à la romaine, l'islam n'a jamais obéi à une hiérarchie de prêtres-docteurs, gardiens et porte-parole de la Loi. L'islam est resté une religion de nomades et de caravaniers, qui jamais ne s'encombra de métaphysique ni de sciences accessoires : une affirmation dogmatique, aussi concise et aussi claire qu'une affirmation cartésienne, *Allah est Dieu et Mahomet est son prophète*, quelques recommandations morales et cinq ou six obligations

rituelles composent tout le bagage religieux de ces Croyants alertes qui, partis de la Mecque, — la Jérusalem arabe, — coururent jusqu'à l'Atlantique et jusqu'au Pacifique, sans l'une de ces haltes décisives, Alexandrie, Antioche, Byzance, Rome, où, parti de Jérusalem, — la Mecque juive, — le christianisme se munit d'une dialectique, d'une éthique, d'une gnose, d'un droit administratif, d'une politique, bref d'une philosophie complète de l'univers et de l'homme. Que serait le christianisme s'il en fût resté aux simples paroles de Jésus? L'islam, même parmi les paroles de Mahomet, n'a conservé que les plus simples.

Cette simplicité du dogme assura le recrutement mondial des Fidèles à travers toutes les humanités et surtout parmi les humanités les plus frustes : sans longue initiation, sans même de préparation catéchiste, la formule apprise par cœur suffit à faire un Croyant. Cette simplicité du dogme empêcha aussi l'élévation d'un pouvoir clérical : pas n'est besoin d'études prolongées ni d'une vie séparée du siècle pour tout savoir et tout comprendre de cette religion, pour en posséder du moins l'essentiel. Autour du dogme unique, les arabesques du Coran offrent à l'interprétation des spécialistes les mille difficultés de leurs rébus, métaphores, dictons et citations de poètes oubliés. Mais la foi n'a rien à voir en ces jeux de la science coranique, et le Fidèle, en les admirant, néglige ces amusettes de dilettante; un lecteur, un récitateur de Coran, un *hodja*, suffit, non pour lui formuler, mais pour lui rappeler seulement toute la loi religieuse, *cheri*, qui, tout entière, peut tenir en un précepte : servir Allah contre les ennemis du dedans et du dehors.

Le respect du *cheri*, le désir de servir l'islam contre un adversaire reste le sentiment le plus profond et le plus répandu, même chez ceux des musulmans dont les calculs et les jouissances de vie séculière semblent accaparer les jours. Le moindre choc le fait jaillir des cœurs qui paraissaient lui être le plus fermés. Depuis treize siècles, ce sentiment islamique n'a varié que dans ses modes d'action.

Longtemps, aussi longtemps que l'islam victorieux put se croire appelé à l'empire du monde, le service d'Allah se confondit avec la guerre sainte, avec l'offensive perpétuelle contre

les « Nations du Livre », chrétiens et juifs, et contre les idolâtres, « Kafirs ». Pourchasser les Kafirs qui n'adorent pas le Dieu seul, en expurger toute la terre du Prophète et les donner en holocauste à la gloire d'Allah; soumettre les « Libristes », qui adorent le seul Dieu, mais qui l'adorent suivant la Bible ou l'Évangile et non suivant le Coran, les asservir et les donner en taillables et corvéables, en *raïas*, au peuple du Prophète : double forme de la guerre sainte qui, durant plus de mille années, de l'hégire au siège de Vienne (622-1683), fut pour les musulmans toute la politique tirée de leur Écriture sainte.

Depuis la fin du XVIIe siècle, les chrétientés d'Europe ayant mis un terme à l'expansion musulmane, à mesure que l'offensive d'autrefois dut faire place à une défensive en retraite, le sentiment islamique devint un ardent désir de conserver du moins ce que la faveur de Dieu avait assigné comme domaine et comme dotation à ses Fidèles : maintenir les frontières de l'islam contre les convoitises du dehors, maintenir les privilèges de l'islam contre les révoltes du dedans fut la forme nouvelle de la guerre sainte, qui, faute de revanche contre les chrétientés européennes, s'exerça surtout en représailles contre les chrétientés *raïas*.

Puis, la retraite tournant à la déroute, l'Europe entamant sans arrêt les frontières et, tout à la fois, exigeant des garanties toujours accrues pour les chrétiens de l'islam, le Croyant chercha son repos dans une résignation fataliste aux incompréhensibles volontés d'Allah : durant le XIXe siècle, surtout de 1820 à 1897, des massacres de Chio aux massacres d'Arménie, il put sembler que cette résignation à la déchéance finale devenait le refuge des Fidèles.... Ce fut l'œuvre, la grande œuvre d'Abd-ul-Hamid de relever brusquement leur courage et de leur rendre quelque confiance en l'avenir. L'année 1897 put leur sembler le début d'une ère nouvelle : la reprise semblait commencer contre les chrétiens du dehors et contre ceux du dedans. Les massacres d'Arménie rappelaient aux *raïas* leur condition véritable; la guerre de Thessalie ramenait la victoire sous le drapeau sacré et restituait un morceau, un tout petit fragment de l'ancien domaine islamique. Les espoirs furent portés à leur comble quand on

vit l'empereur des chrétiens venir rendre hommage à l'empereur des Croyants, quand on entendit à Damas Guillaume II demander l'amitié des trois cents millions de Fidèles (1898).

Dix années durant (1897-1907), malgré le déboire du règlement crétois, ces espoirs se maintinrent, entretenus par les émissaires d'Abd-ul-Hamid, qui chantaient les ouvrages et la gloire du Khalife victorieux, du *Ghazi*, et confirmés par l'entreprise et le succès de ce chemin de fer de la Mecque qui, rapprochant tout l'islam des Lieux Saints, le grouperait un jour en un convoi triomphal vers le Tombeau du Prophète et la Maison d'Allah. La désillusion ne fut que plus amère et la colère plus véhémente quand, au début de 1908, apparurent les résultats profonds, les conséquences réelles de la politique hamidienne.

Au printemps de 1908, la Crète, que la fiction de l'autonomie rattachait encore à l'islam, allait passer aux mains des Grecs : les puissances, qui l'avaient reçue en charge, commençaient de retirer leurs troupes dont la seule présence empêchait encore la proclamation de l'indépendance, puis de l'annexion. A l'exemple des Crétois, les gens de Samos réclamaient une autonomie complète qui, d'extension en extension, aboutirait à la même indépendance et à la même annexion. Derrière Samos, les petites îles de la côte anatolienne rappelaient de quels firmans de privilèges le grand Soliman avait payé les services de leurs marins contre la Rhodes des Chevaliers. Bref, sur tout le front maritime de l'Anatolie, l'hellénisme, sentant la brutale poussée des Slaves étouffer en Turquie d'Europe les revendications de la Grande Idée, se hâtait de préparer les compensations qu'il comptait s'octroyer aux dépens de l'islam.

Plus rapidement encore, la Macédoine échappait, sinon au drapeau du Khalife, du moins à l'exploitation des Fidèles : six années de patientes réformes (1902-1908) finissaient par établir le contrôle des agents de l'Europe et la libération civile des *raïas*. Cinq années durant, les Fidèles avaient pu conserver leur espoir dans la rivalité des puissances. Mais au début de 1908 l'heure de l'entente contre l'islam semblait venue. La Russie concédait à l'Autriche le chemin de fer du Sandjak, qui ouvrait à M. d'Ærenthal la route de Salonique. La France et

l'Italie concédaient à Pétersbourg le chemin de fer Danube-Adriatique, dont les clients du Russe, Bulgares, Serbes et Monténégrins, comptaient faire leur chemin de ronde sous les frontières croulantes du Khalifat. L'Angleterre envoyait à Reval son roi Édouard demander au Tsar la concession des réformes radicales qui transformeraient la Macédoine en une terre chrétienne, et, perdu dans l'écheveau de ses amitiés, assurances et contre-assurances, Abd-ul-Hamid, promettant aux Autrichiens, aux Russes, aux Français, aux Italiens, aux Anglais, leurs chemins de fer ou leurs réformes, signait aux Allemands le firman définitif du Bagdad (mai-juin 1898).

En Europe et en Asie, dans tout l'empire, c'était donc le triomphe des appétits et des principes de la chrétienté : que ce programme économique et politique fût exécuté, c'était la défaite dernière de l'islam, son entrée dans la tombe... A la surprise du monde entier, le coup d'État de juillet renversait alors l'absolutisme hamidien.

Si le complot réussit, sans la moindre résistance, si une poignée de Jeunes Turcs purent faire la révolution, c'est qu'ils eurent la collaboration efficace de l'islam militaire et la complicité muette de tout l'islam. Abd-ul-Hamid le Khalife pieux, Abd-ul-Hamid le Khalife victorieux, le *Ghazi* fut abandonné de tous, parce qu'il méconnaissait le *cheri*, livrant, disait-on, l'islam aux Infidèles, vendant aux Autrichiens et aux Allemands les entrées de la terre musulmane, sacrifiant aux Crétois, aux Insulaires, aux Macédoniens, aux Arméniens, à tous les *raïas*, les droits de la communauté musulmane.

Pourtant le souvenir des services rendus par ce pieux Khalife entourait encore sa personne d'un tel prestige que les Jeunes Turcs n'osèrent ni le supprimer ni même le détrôner, malgré leurs justes haines contre celui qui, trente années, avait été leur bourreau, malgré leurs promesses solennelles aux chrétiens du dedans et du dehors qui avaient été leurs confidents ou leurs auxiliaires, malgré leur conviction même, puisée dans leur expérience des choses occidentales, que l'on ne saurait faire de vraie révolution sans chute de roi. L'islam leur concédait la chute du régime hamidien; ils durent concéder à l'islam le maintien d'Abd-ul-Hamid. Le Khalife restait intangible, malgré les crimes du Sultan.

Deux mois durant (août-septembre 1908), la politique des Jeunes Turcs contenta pleinement le sentiment islamique. Leur seule arrivée aux affaires semblait avoir, comme par miracle, déjoué les pièges et réprimé les ambitions de l'Infidèle : Russes et Autrichiens, Anglais et Français abandonnaient à l'envi leurs entreprises macédoniennes ; M. d'Ærenthal renonçait à son chemin de fer du Sandjak, les financiers de Paris et les politiciens de Rome, à leur chemin de fer Danube-Adriatique ; étourdis du cyclone qui balayait leur ouvrage de vingt années, les gens de Berlin eux-mêmes n'osaient plus parler de leur Bagdad ; l'Europe rivalisait de cajoleries envers ce Khalife qu'elle traitait naguère si malhonnêtement.

Ce fut un court répit. Dès la fin de septembre, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et l'indépendance de la Bulgarie éteignaient soudain les explosions de la joie populaire. A ce double coup, l'islam ne perdait en vérité que l'ombre d'une proie ancienne ; depuis trente ans, la Bulgarie et la Bosnie-Herzégovine lui avaient coulé des doigts. A ce coup de partie néanmoins, les Jeunes Turcs allaient avoir à donner la preuve de leur sincérité dans la foi et de leur aptitude à défendre les droits dont ils avaient revendiqué la tutelle ; s'ils parvenaient à maintenir le *statu quo* en Bulgarie et en Bosnie-Herzégovine, l'islam continuerait d'admettre — pour quelque temps — la légitimité de leur révolution ; s'ils ne savaient, comme les lâches de l'ancien régime, que courber le dos sous la bastonnade de la chrétienté, à quoi bon leur attentat contre le pouvoir sacré de ce Khalife, dont ils reprenaient les errements politiques sans en pratiquer les religieuses vertus ?

Après quatre mois de déclarations belliqueuses (octobre-février), les Jeunes Turcs, aussi démunis de troupes et d'argent qu'autrefois Abd-ul-Hamid, étaient obligés de subir les conditions de l'Infidèle : ils avaient juré de ne céder ni un pouce de la terre bosniaque ni l'une des stipulations de la sujétion bulgaro-rouméliote ; en février-mars 1909, leurs accords austro-turc et turco-bulgare vendaient pour quelques millions de francs ces deux domaines de l'islam. A l'intérieur même de l'empire, ils n'accordaient encore ni le Bagdad ni le Danube-Adriatique ; mais leur grand-vizir Kiamil-pacha renouait les marchandages

avec les financiers : eux-mêmes accusaient le grand-vizir ou son fils d'accepter la solde d'une ambassade étrangère, et comme l'ambassadeur nommément désigné, M. Constans, exigeait un public désaveu, la Jeune Turquie, non moins humblement que l'ancien régime, devait faire amende honorable à ce courtier de l'Infidèle.

Et ces concessions aux ennemis du dehors étaient moindres encore que les concessions aux ennemis du dedans! Tout le système gouvernemental des Jeunes Turcs, à peine mis en branle, semblait à l'islam une infernale machine. Leurs européennes conceptions du droit, malgré les correctifs qu'ils apportaient à l'application de leurs principes, allaient à renverser ce qui avait pu survivre ou ce que le régime hamidien avait péniblement restauré des anciens droits de l'islam. Leur suffrage universel, même mitigé de dénis de justice et de violences, livrait le pouvoir du Khalife, la règle du *cheri* au contrôle des *raïas* qui, presque partout, faisaient la majorité, sinon des électeurs, au moins des votants. Au bout du compte, le régime parlementaire livrerait le gouvernement de l'islam aux élus des *raïas* qui, seuls, — répétaient les Croyants, — avaient l'âme de fausseté et la bouche de ruse nécessaires en ces luttes sournoises.

Le 13 avril 1909, la Jeune Turquie tombait sous la réprobation de l'islam, aussi facilement que le Khalife avait succombé neuf mois auparavant. Ses rivaux tournaient contre elle cette même collaboration de l'islam militaire, — les chasseurs de Salonique, qui avaient fait la révolution de juillet, se jetèrent les premiers dans la contre-révolution d'avril, — et cette même complicité de presque tout l'islam dont neuf mois auparavant elle avait bénéficié. Et les Croyants revenaient au Khalife comme au seul défenseur efficace, au seul gardien sincère du *cheri*; en signe de victoire, ils se remettaient à massacrer l'Arménien...

Quinze jours plus tard, la Jeune Turquie reparaissait en maîtresse. Mais cette fois elle s'imposait de vive force aux répugnances, à la révolte même de la conscience islamique : disparu, pour jamais disparu, l'enthousiasme populaire qui l'avait accueillie en juillet! Elle reconquérait Stamboul moins par

ses propres armes que par le secours des *raïas*, dont elle songeait même à employer les bombes contre la forteresse d'Abd-ul-Hamid; avec deux musulmans, c'est un chrétien et un juif qu'elle députait au Khalife pour lui signifier sa déchéance. Dans l'histoire levantine, je ne doute pas que cette reprise de Constantinople sur l'islam ne soit un tournant aussi décisif que la prise même de Constantinople par les serviteurs d'Allah : 1453-1908, entre ces deux dates, aura peut-être vécu l'empire européen du Prophète.

Pour le moment, le triomphe de la Jeune Turquie est assuré. Mais l'étalage de force et de sévérité, qu'elle se croit obligée de faire, les pendaisons, les confiscations, les cours martiales, les bannissements, auxquels journellement elle doit recourir, — elle, qui ne rêvait en août-septembre qu'embrassades, injures oubliées et réconciliation fraternelle, — bref, la petite terreur, qui depuis un mois pèse sur Stamboul et sur l'empire, montre combien ce triomphe est encore menacé et quelle révolte du sentiment islamique les Jeunes Turcs continuent de pressentir ou de prévoir.

***

A vrai dire, — et voici la seconde particularité de cette machine ottomane, — la situation des Jeunes Turcs au regard de l'islam n'est pas très différente de celle que les Vieux Turcs, durant des siècles, ont occupée. L'islam véritable ne tint jamais les Turcs, dont il subissait la loi, que pour des barbares, des usurpateurs, amis et presque suppôts de l'Infidèle.

Descendu de son Asie jaune et entré dans l'islam comme mercenaire du Khalife, au temps où l'islam des Persans et des Arabes avait son Saint Siège à Bagdad, le Turc n'a d'abord formé autour du trône sacré qu'une de ces gardes étrangères, garde suisse ou garde noire, dont s'entoure l'absolutisme des monarchies décadentes. Deux siècles durant (900-1100 environ), ce prétorien a fait et défait les Khalifes et, maire du palais ou même *imperator*, « sultan », il a tyrannisé l'islam en se couvrant de l'autorité du Pape musulman. Puis, incapable de défendre le Khalifat contre la ruée des Mongols, il

a quitté les terres proprement islamiques; hors de l'islam, au delà du Taurus anatolien, contre lequel la vague musulmane déferlait depuis cinq cents ans, il a pour son compte acquis et exploité un empire dans les terres de l'Infidèle, soumis la Byzantie d'Asie Mineure et d'Europe. Alors il a vécu deux ou trois siècles (1250-1500 environ) en marge de l'islam, *in partibus infidelium*, soldat de Dieu, mais du Sultan d'abord, et non plus sujet du Khalife.

En 1512 seulement, après trois siècles de séjour parmi les filles et les fils de l'Infidèle, il a rebroussé vers les terres sacrées, repassé le Taurus et, toujours conquérant, reparu dans le domaine de l'islam arabe, de l'islam véritable, qu'il a submergé. De vive force, aux dépens des Arabes et des vrais Fidèles, il a conquis pour son sultan Sélim le titre de Khalife, la tiare islamique, et, de vive force, depuis quatre siècles, il la maintient sur la tête de ses Sultans : imaginez quelque descendant d'un garde suisse ou souabe coiffant dans Rome prise d'assaut la triple couronne, repassant les Alpes avec ce trophée et transportant dans une capitale germanique, Vienne ou Berlin, le siège du pontificat. Pour l'islam de Bagdad, de Damas et de Médine, pour l'islam de race, le Khalifat depuis quatre siècles subit la captivité d'Avignon et, dans la lignée de Sultans qui, depuis quatre siècles, se sont transmis cette tiare usurpée, un seul peut-être, le dernier, Abd-ul-Hamid, a su quelquefois mériter le saint titre de Khalife.

Le Turc ne s'est jamais fait d'illusion sur ces sentiments de l'islam : sachant qu'il avait à défendre son Sultanat contre les attaques des chrétientés voisines et contre les révoltes des chrétientés sujettes, il a toujours senti qu'il avait à défendre son Khalifat contre la sourde rébellion des Croyants. Entre ces deux ennemis, il ne s'est maintenu que par les services de l'un contre l'autre, usant de l'islam pour réprimer les chrétientés, empruntant aux chrétientés de quoi comprimer l'islam, mais tirant bien plus de services du chrétien que du musulman.

Car l'islam lui fut toujours d'un embarras plus que d'un secours : peu de revenus, peu de recrues, beaucoup de dépenses, de perpétuelles expéditions, voilà tout ce que l'islam en temps ordinaire valait à la Turquie, et ce qu'il lui fournissait de plus efficace, c'était, dans les crises désespérées, un

terrible moyen de gouvernement contre les *raïas* ou d'intimidation contre l'Europe, par les exploits ou par les menaces du fanatisme déchaîné. Les massacres, décimant les *raïas*, muselaient pour une génération leur mécontentement; la crainte des massacres arrêtait l'Europe en ses entreprises diplomatiques et guerrières : en 1877, le Russe victorieux, arrivé jusqu'aux portes de Stamboul, mais reculant devant le spectre de l'islam, n'osait point pénétrer dans la ville du Khalife sur les cadavres de deux cent mille chrétiens que le Croyant, disait-on, allait immoler en victimes.

Le chrétien fut au Turc d'un bien autre secours. C'est par les bras des chrétiens d'abord, par les arts des chrétiens ensuite, par les armes, les sciences militaires et pacifiques, les conseils et l'argent de la chrétienté que le Turc a prolongé jusqu'à nous sa pénible existence : dans la machine ottomane, plus encore que le sentiment islamique, les disciplines et les alliances chrétiennes ont toujours eu un rôle de première importance.

Deux ou trois siècles d'abord (1450-1700 environ), la conquête turque se fit et se maintint par les bras mêmes de la chrétienté; le seul instrument de cette conquête, le janissaire, était un *raïa*, enlevé tout jeune à sa famille et à sa religion et tourné, bon gré, mal gré, en soldat du Sultan et en fidèle du Prophète. Des chrétientés *raïas*, surtout des chrétientés balkaniques, le Turc, durant trois cents ans, tira sa main-d'œuvre militaire : son armée régulière et sa flotte furent presque entièrement recrutées de ces rénégats involontaires ou volontaires. En même temps, d'autres rénégats lui apportaient d'Europe les armes modernes; par le mousquet et le canon européens, le Sultan en 1512 devint Khalife, et le Turc conquit les pays arabes; deux siècles durant, la supériorité des armes à feu livra des villes et des provinces entières à ses pelotons de quelques hommes; au XVIIIe siècle encore, sur les côtes africaines de la mer Rouge, la puissance du Sultan ne tenait qu'aux vingt ou trente mousquets des garnisons de Souakim et de Massaouah.

Quand le janissaire fléchit, le Turc s'adressa aux chrétientés d'Europe pour acquérir l'armée nouvelle, — *nizam djedid*, — qui, de 1730 à 1840, fut l'objet de tous ses soucis, le but de ce qu'il appelait ses réformes; non pas réformes en vérité,

mais simples copies des modes chrétiennes qu'importaient dans l'islam des conseillers chrétiens ou rénégats et que patronnait ouvertement telle ou telle des puissances chrétiennes, la France surtout; au long du XVIIIe siècle, dans ses crises de vie ou de mort, le Turc n'agit que par les avis, souvent même par les ordres du roi très chrétien.

Au milieu du XIXe siècle, nouveaux emprunts : avec une armée nouvelle, le Turc sent le besoin d'un gouvernement nouveau; il lui faut surtout des finances, par suite une administration, qui lui permettent de porter allègrement son armure à la mode d'Europe. De 1850 à 1870, il voudrait acquérir l'organisation centralisatrice et budgétaire que l'Europe, dit-on, envie à la France napoléonienne. Mais ces réformes civiles, trop contraires à l'anarchie musulmane, sont en haine aux Croyants; et vainement la Turquie d'Ali et de Fuad pachas s'efforce d'imposer à l'empire les bienfaits et les manies de la bureaucratie chrétienne. Au bout de sa réforme militaire du XVIIIe siècle, le Turc a trouvé en 1830-1840 le premier démembrement de son domaine, la perte de la Morée, de la Serbie et de l'Égypte; au bout de sa réforme administrative, en 1878-1882, il trouve le second démembrement, la perte de la Thessalie, de la Bosnie, de la Bulgarie, de la Roumélie et de Chypre, et des districts frontières que lui arrachent le Russe en Asie et les anciens *raïas* en Europe.

Cette double expérience aurait dû, semble-t-il, le dégoûter à tout jamais de ses importations européennes. De fait, la défiance et le mépris affiché des nouveautés chrétiennes, le respect, véritable ou faux, mais hautement proclamé, des traditions islamiques semble devenir sa règle de gouvernement sous Abd-ul-Hamid. Moins Sultan que Khalife, moins turc que musulman, durant trente années (1878-1908), c'est contre la chrétienté qu'Abd-ul-Hamid semble tourné, sur l'islam qu'il semble appuyé. Mais plus fortes que tous les calculs et tous les désirs, les nécessités de son étrange situation ramènent toujours la Turquie à la copie des disciplines chrétiennes : pour restaurer ou seulement étayer cet empire panislamique, dont maintenant il rêve, le Sultan-Khalife, comme ses prédécesseurs pour l'étayage de leur empire turc, a besoin de la collaboration de l'Europe. Il lui faut une armée : Abd-ul-

Hamid la demande à des instructeurs allemands. Il lui faut des revenus pour solder ses troupes et des chemins de fer pour assurer ces revenus et transporter ses soldats : il les demande à des financiers et à des ingénieurs de France, d'Allemagne, de toute la chrétienté; même le chemin de fer sacré de la Mecque, que l'on voulait réserver à la pieuse entreprise des seuls Croyants, est construit par un ingénieur allemand et un administrateur français; même la garnison d'Yildiz-Kiosque, qui, veillant sur les jours du Sultan, conduit le Khalife à la liturgie traditionnelle du jour sacré, même la garde arabe défile au pas de parade prussien.

Caporalisme allemand et finance française sont les deux piliers de ce régime hamidien, auquel la guerre de Thessalie et les massacres arméniens donnent un si beau dehors de piété musulmane. Ce beau dehors lui-même est l'ouvrage de la chrétienté : sans le caporalisme et sans la stratégie de von der Goltz, jamais l'armée du Khalife n'eût connu les victoires thessaliennes; sans la finance complice, jamais les massacres ne fussent restés impunis, et se fussent-ils exécutés sans les perfides avis de telle diplomatie chrétienne?

En 1908, le régime hamidien succombe parce qu'au bout de ses emprunts à la chrétienté apparaît pour la troisième fois la cruelle échéance : comme la première réforme militaire des Selim III et des Mahmoud II, comme la seconde réforme administrative des Abd-ul-Medjid et des Abd-ul-Aziz, c'est à un démembrement que semble aboutir en 1908 la troisième réforme militaire et économique d'Abd-ul-Hamid. Un Croyant en devrait conclure que décidément toutes ces recettes chrétiennes sont un poison pour l'empire khalifal et qu'il n'est de salut pour l'islam que dans la clôture, dans une vie recluse des tentations diaboliques, abritée des vaines expériences rationnelles.

Un raisonnement inverse amène les Jeunes Turcs au pouvoir : ils font la révolution de juillet contre ce qui reste de plus islamique dans le régime hamidien, contre l'absolutisme théocratique, contre le pouvoir du Khalife à disposer des biens et de la vie de ses sujets, à dépenser les forces et les revenus de l'État pour le salut de sa personne et la gloire de son Prophète. Dans cet empire turc, qui ne fut jamais qu'un troupeau

de sujets sous la courbache de quelques maîtres, ils proclament les droits égaux de la nation entière, sans distinction de conquérants et de raïas. Dans cet empire musulman, où la parole de Dieu devrait imposer ses commandements rigides et indiscutables, ils veulent introduire le contrôle suprême de la liberté individuelle. Ils veulent implanter dans l'islam les deux idées de nation et de liberté, que la France révolutionnaire sema par tout l'Occident, auxquelles l'Italie et l'Allemagne durent leur unité et leur indépendance et qui, de proche en proche, commençant à s'infiltrer dans les empires militaires du Russe et de l'Autrichien, devient la règle de toute la chrétienté. Ce n'est plus seulement quelques recettes de guerre, d'administration et de finances, c'est les principes mêmes, tout le système politique de l'Occident que la Turquie — pensent les Jeunes Turcs — doit emprunter; le Turc continue de voir le salut pour son empire et pour l'islam dans les leçons de l'Infidèle.

*
* *

Ces Jeunes Turcs, — et voici une troisième particularité de l'éternelle Turquie, — ne sont qu'une poignée d'hommes : depuis que le Turc apparut dans le monde islamique, il a toujours obéi sans discuter à la consigne de ceux qu'il choisissait ou subissait pour chefs. La consigne, le *yassak*, peut changer; ce qui ne change pas, c'est la discipline de ce peuple conquérant, prêt à suivre le drapeau, quelles que soient les mains qui le tiennent. Quand plusieurs champions se le disputent, ce bon peuple peut hésiter ou, tant que la lutte n'est pas close, se jeter sur tel ou tel des concurrents; mais quand la querelle vidée ne laisse plus qu'un porte-drapeau, tous marchent derrière et suivent du même pas. Un seul homme le plus souvent a régi du doigt cette armée. Toute la Turquie du XVIIe siècle fut dans les Kuprulis. Toute la Turquie de 1830 vécut en Mahmoud, toute la Turquie de 1860-1870 en Ali et Fuad, et la Turquie de 1900 était toute en Abd-ul-Hamid.

Aux yeux des Turcs, le petit nombre des Jeunes Turcs

serait donc moins une anomalie ou une tare que leur nombre même : un seul Midhat-pacha aurait plus de chances de mener à bien les destinées de la Turquie nouvelle. Depuis un an bientôt que les réformateurs sont aux affaires, ce n'est pas la confiance ni le dévouement de leur peuple qui leur a manqué; leur grand revers d'avril et tous leurs petits déboires leur sont venus par l'absence du chef dont leur Comité égalitaire croyait pouvoir se passer.

Ces Jeunes Turcs, nous dit-on, sont presque étrangers à leur peuple, moins turcs d'esprit et même de langage qu'européens.

Depuis trois cents ans, la Turquie, avec les disciplines étrangères, accepta toujours les initiateurs étrangers. La très vieille Turquie leur demandait seulement de prendre la livrée du Prophète; mais pourvu que ces rénégats de Hongrie, de Venise, de France, d'Allemagne ou de Pologne fussent enturbannés, elle acceptait sans répugnance leurs conseils et commandement, bien qu'elle fût justement défiante de leur sincérité religieuse. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, combien d'armées, de flottes, de négociations, de grands et petits offices confia-t-elle à ces étrangers, dont un Bonneval-pacha fut le plus célèbre parce que sa famille et sa carrière avaient été les plus illustres dans la chrétienté! Au XIXe siècle, l'Europe ne fournissant plus guère de rénégats et les chrétientés sujettes n'en fournissant plus aucun, c'est d'Européens à peine islamisés, d'Albanais, de Crétois, de Nèsiotes, que la Porte recruta ses ministres et ses officiers; dans les écoles françaises de Paris ou de Stamboul, la Vieille Turquie envoya se former ses hommes d'État. Les réformateurs de 1850-1870, les Ali, les Fuad, n'étaient pas moins étrangers à leur peuple que ceux de 1909; peut-être même l'éducation et le luxe aristocratiques de ceux-là, leurs manières de parfaits mondains, leur esprit à la française, leur scepticisme moral et intellectuel, bref toutes leurs habitudes de pensée et de vie les éloignaient davantage de la démocratique, rustique, sérieuse et frugale Turquie. Par leurs idées, les Jeunes Turcs sont aussi dissemblables que possible du gros de leur nation; mais ils en sont restés proches par leurs mœurs et — le mot n'est pas trop fort pour la plupart

d'entre eux — par leurs vertus. A tâche égale, ils auraient plus de chance de réussir que leurs devanciers, ayant conservé plus de contact avec la foule, plus de prise sur l'instinct national. Le malheur est que la tâche n'est pas égale : celle d'autrefois était relativement aisée; celle d'aujourd'hui est peut-être écrasante.

Ils ont à doter leur peuple de ce qui fait aujourd'hui la force des nations européennes, comme leurs devanciers avaient à acquérir ce qui, de leur temps, faisait aussi la force de l'Europe. Mais les temps sont bien changés.

Jadis, quand la grandeur d'un État reposait tout entière sur son aptitude à la guerre, quand le pouvoir d'un roi ne se mesurait qu'à la valeur de son armée, la Turquie avait à s'occuper de réformes militaires, et la discipline naturelle à ce peuple rendait facile la tâche des novateurs : du baron de Tott à von der Goltz, durant un siècle, tous les instructeurs européens vantèrent la docilité et le zèle des élèves que le Turc leur confia. Ces réformes militaires, en outre, pourvu que l'on tînt compte de quelques prescriptions rituelles, n'effarouchaient pas trop l'islam; les seuls Turcs, dans la pratique, recrutant l'armée nouvelle, les autres Croyants laissaient faire.

Plus récemment, la force militaire céda quelque place à un autre instrument d'usage plus journalier et de rendement plus appréciable, — l'argent; ce fut à la richesse que l'on mesura la puissance d'un État : la Turquie mit donc son espoir dans les réformes économiques et l'effort de ses novateurs trouva encore un point d'appui solide dans les intérêts individuels de tous et de chacun : le Croyant, comme l'Infidèle, court à la richesse; le désintéressement foncier du Turc le rendait moins sensible peut-être à cet appât; mais c'était tout juste le contraire pour les Sémites qui font le gros de l'islam ottoman, sans parler des chrétientés et juiveries sujettes. Les chemins de fer et les entreprises du régime hamidien, qui auraient dû être en abomination à l'islam, ne rencontrèrent d'opposants que dans quelques tribus de Bédouins, que leur vie nomade conservait plus farouches et dont, surtout, le chemin de fer sacré pouvait supprimer les moyens de vivre au long des routes du Pèlerinage.

Aujourd'hui, les Jeunes Turcs, disciples des officiers alle-

mands et des intellectuels français, savent bien que l'armée et l'argent, tout en restant les mesures visibles et les garanties matérielles de la puissance nationale, n'en sont plus la source, L'Europe met dans une autre force ses espoirs de progrès indéfini. La science est sa reine véritable : à la science, elle attribue la vertu de maintenir et d'élever les États. Plus séduits que nous encore par les magies du progrès scientifique, dont leurs yeux et leur esprit eurent plus tard et plus brusquement la révélation, les chefs des Jeunes Turcs proclament que la réforme intellectuelle de leur peuple est nécessaire, que toutes les autres ne sont qu'un acheminement d'assises vers cette clef de voûte qui, seule, peut assurer la solidité de l'édifice ; Auguste Comte est, à leur jugement, le héros et le guide... Mais le peuple turc est-il très apte à cette forme nouvelle de la concurrence internationale? et l'islam, surtout, est-il prêt à ne plus chercher dans le Coran la source unique de toute vérité? entre les fidèles du Prophète et les fidèles d'Auguste Comte, quelle réconciliation entrevoir ou quelle guerre sans merci?

***

A tout prendre, les conditions fondamentales de la politique ottomane restent aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a dix mois, il y a dix ans, il a deux siècles. Entre l'islam qu'il veut dominer et l'Europe qu'il doit imiter pour vivre, le Turc demeure toujours exposé au double péril d'un soulèvement islamique et d'un débordement européen. La Jeune Turquie a le même problème à résoudre que la Vieille. Mais peut-être n'a-t-elle plus le même loisir de chercher et de trouver la solution.

Avant que le télégraphe, les chemins de fer et les bateaux rapides eussent mêlé la vie quotidienne de l'islam et de la chrétienté, il y avait place, dans l'intervalle, pour une Turquie somnolente ou médiocrement empressée : d'un siècle à l'autre, le Turc pouvait remettre son choix décisif et sa transformation radicale. Ce n'est plus d'années, ni même de saisons, c'est de mois seulement, de jours peut-être que les Jeunes Turcs disposent, et chaque jour différé risque de rendre leurs forces

plus inégales au grand effort qui leur permettrait de sauver leur peuple.

L'avenir tout proche leur réserve quelques rudes joutes, moins contre l'islam, dont ils auraient tort néanmoins d'escompter la résignation, que contre l'Europe, dont ils voudraient, dont ils devraient être les mandataires et les protégés. Avant un mois, la question crétoise les remettra dans la même impasse, où les avaient jetés l'indépendance bulgare et l'annexion bosniaque. Par la faute de la diplomatie occidentale, qui n'a rien voulu prévoir ni, même prévenue, rien entendre, l'opération de Crète devra peut-être se « faire à chaud » sur cette Jeune Turquie à peine relevée de la grande secousse d'avril.

Mais les plus grands dangers que les Jeunes Turcs aient encore à craindre, c'est d'eux-mêmes, de leurs rivalités de personnes, de leurs contradictions de pensées ; avec les rouages de la machine ottomane, la dernière crise, hélas! n'a que trop laissé voir les divisions de la Jeune Turquie; deux ou trois systèmes de gouvernement jeune-turc sont aux prises, parce que deux ou trois influences européennes ont présidé à l'éducation des Jeunes Turcs; où est l'homme de bon sens, d'imagination expérimentée et généreuse qui trouvera la formule conciliante? où est l'homme de caractère qui l'imposera et saura l'appliquer?

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
GÉNÉRAL SERVAN GÉNÉRAL DUMOURIEZ	Après Valmy	5
LOUIS DELZONS	Les Mascran (*2e partie*)	28
LOUIS BLARINGHEM	Fleurs et Fruits	77
JEAN POMMEROL	Vivre noblement. — I	97
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours. Troisième Rang. — VI	115
NORBERT LALLIÉ	Le Beurre, Richesse nationale	145
EUGÈNE MONTFORT	La Chanson de Naples (*fin*)	161
CHARLES RABOT	Vers le Pôle Sud	191
PIERRE DUCLAUX	L'Annamite et Nous	202

LIVRAISON DU 15 MAI

MYRIAM HARRY	Madame Petit-Jardin (*1re partie*)	225
JACQUES-É. BLANCHE	Cent Portraits anglais et français	265
A. DE HOLSTEIN	Printemps moscovite	281
L. GÉRARD-VARET	L'Antipatriotisme	307
H.-R. SAVARY	L'Alcool, Richesse nationale	337
ÉMILE VEDEL	L'Ambassade du Grenadier Belleville	356
LOUIS DELZONS	Les Mascran (*3e partie*)	377
GUSTAVE SIMON	La Grâce de Barbès	422
HENRI LEBEAU	Tahiti	427

LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages.
PRINCE MURAT	L'Affaire du Duc d'Enghien	449
COMTE DE MOSBOURG	Murat et le Duc d'Enghien	456
MYRIAM HARRY	Madame Petit-Jardin (2e *partie*)	470
MARCEL LABORDÈRE	Métallurgie française	513
LOUIS AUBERT	L'Art japonais et la Figure humaine. — I	543
JEAN POMMEROL	Vivre noblement. — II	573
LÉON SÉCHÉ	Rachel et Madame de Girardin	601
LOUIS DELZONS	Les Mascran (*fin*)	628
P.-M. MASSON	Le « Künstler-Theater » de Munich	661

LIVRAISON DU 15 JUIN

AUGUSTE STRINDBERG	Le Sacristain de Roncœ	673
H.-R. SAVARY	Les Emplois industriels de l'Alcool	721
A. BOUCHÉ-LECLERCQ	L'Université d'Athènes sous les Empereurs	741
MYRIAM HARRY	Madame Petit-Jardin (3e *partie*)	764
ANDRÉ TIBAL	Arthur Schnitzler	813
ANDRÉ RIVOIRE	Jours heureux	831
ÉMILE HAUMANT	Français et Russes de 1812	845
LOUIS AUBERT	L'Art japonais et la Figure humaine. — II	861
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — L'Éternelle Turquie	878

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
JUN 30 1909

16e Année. N° 12. 15 Juin 1909.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Auguste Strindberg.	*Le Sacristain de Ronce*	673
H.-R. Savary.	*Les Emplois industriels de l'Alcool*	721
A. Bouché-Leclercq.	*L'Université d'Athènes sous les Empereurs*	741
Myriam Harry	*Madame Petit-Jardin* (3e partie) [1 A]	764
André Tibal	*Arthur Schnitzler*	813
André Rivoire	*Jours heureux*	831
Émile Haumant	*Français et Russes de 1812*	845
Louis Aubert	*L'Art japonais et la Figure humaine.* — II	861
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — *L'Éternelle Turquie.*	878

1. *Published June fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* (A) Myriam Harry.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

LIVRES NOUVEAUX

LE GÉNIE DE L'AMÉRIQUE,
par **Henry Van Dyke**.

Il y a deux ans, le cours professé à la Sorbonne par M. A. C. Coolidge nous valait un livre excellent, *les États-Unis, puissance mondiale*, où la politique extérieure de l'Amérique du Nord était clairement définie. Cette année, M. Van Dyke publie en notre langue celles de ses conférences qui exposent la psychologie du peuple américain. Écrit, ou plutôt parlé, sur un ton charmant, gai, parfois spirituel et poétique, cet ouvrage fourmille de remarques justes, quoique très optimistes. « Pourquoi je suis fier d'être Américain », tel pourrait en être le sous-titre. Aux personnes qui ne peuvent pratiquer le grand ouvrage de M. James Bryce, le volume de M. Henry Van Dyke est à recommander : il donne une idée très juste du caractère yankee.

SOUVENIRS DU CHEVALIER DE GRUEBER.

Publiés par son neveu, traduits de l'allemand avec une préface et des notes par le capitaine de Maleissye-Melun, ces souvenirs d'un soldat sont d'un vif intérêt. Grueber, Bavarois au service de l'Autriche, a fait toutes les campagnes napoléoniennes dans les rangs de nos adversaires ; il était à Hohenlinden, à Ulm, à Essling.

LA BIEN-AIMÉE,
par **Jean-Louis Vaudoyer**.

Les mêmes qualités que nos lecteurs avaient pu apprécier dans le premier roman de M. Jean-Louis Vaudoyer se retrouvent dans la *Bien-Aimée*, — qualités de grâce, d'émotion, de psychologie délicate. — C'est l'histoire d'un sentiment très rare qui nous est contée en ces jolies pages, l'histoire d'un amour comme bien peu d'êtres sont capables d'en éprouver. Et, avant tout, ce qui plaît dans ce livre, c'est la jeunesse, la pureté, la foi des deux héros : ils sont de ceux qui se sacrifient et qui attendent, même avec la certitude que leur attente sera vaine. Dédaigneux de s'appartenir dans le mensonge, ils laissent fièrement s'épanouir en eux la fleur singulière de leur désir et de leur regret.

LE CONGO FRANÇAIS,
par **Félicien Challaye**.

Voici un livre de bonne foi. L'auteur, membre de la mission de Brazza, a rapporté des pays qu'il a parcourus un souvenir attristé et révolté. Sans vaine littérature, clairement, éloquemment, il nous décrit sa longue remontée du Congo et de l'Oubangui, jusqu'à Fort-Crampel ; il étudie la psychologie des indigènes, le régime des Compagnies concessionnaires, les rapports de l'administration avec les noirs ; enfin il expose la question internationale du Congo. Nous n'avons pas en français de livre mieux documenté et plus désintéressé sur ces problèmes : nos lecteurs reconnaîtront dans maints chapitres de cet ouvrage les articles que l'auteur a publiés ici même.

ESQUISSES ET SOUVENIRS,
par **Jean Moréas**.

Il y a bien de la grâce dans ces « esquisses » et bien de l'émotion dans ces « souvenirs ». Écrites en marge de son œuvre poétique, ces pages de M. Jean Moréas compteront parmi les plus heureuses où les poètes se soient racontés. D'un style à la fois élégant et familier, M. Jean Moréas a noté dans ce recueil ses impressions vives sur les hommes et sur les choses ; il y a là des silhouettes d'hommes de lettres et de menus « quadri » qui sont bien du poète des *Stances*. C'est net, concis et pittoresque. Ceux qui ont causé avec M. Jean Moréas retrouveront là tout le charme de sa conversation érudite et primesautière.

CHANSONS DU PAYS NORMAND,
par **Léon Le Clerc**.

Recueillies avec amour par M. Léon Le Clerc, ces *Chansons du pays normand* sont charmantes : elles ont cette grâce simple et cette force d'émotion qui sont si prenantes dans les poésies populaires. Quelques-unes de ces chansons — et ce ne sont pas toujours les plus belles — sont connues. On en trouvera d'autres à peu près ignorées, et qui valaient d'être sauvées de l'oubli où elles seraient tombées peu à peu, si M. Léon Le Clerc ne les avait sauvées de l'oubli en les faisant figurer dans ce très curieux recueil.

Le 1er Juillet, dans LA REVUE DE PARIS, commencera

L'Ombre de l'Amour

— ROMAN —

par MARCELLE TINAYRE

PARFUM ULTRA PERSISTANT

La Corrida

ED. PINAUD

18, PLACE VENDOME. PARIS

PNEU LE GAULOIS

Établis^ts BERGOUGNAN & Cie

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

LA RAYONNANTE

NOUVELLE MACHINE A GLACE

Brevetée S. G. D. G.

Produit, en 30 minutes, de gros blocs de glace pour Châteaux, Laiteries, Hôpitaux etc.

J. SCHALLER, 332, Rue St-Honoré, PARIS.

Prospectus franco

EN VENTE :

Table décennale de la « Revue de Paris »

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

Prix. . . . . 2 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

PRINCIA SAVON ✻ PARFUM ✻ EAU de TOILETTE ✻ POUDRE de RIZ

VIOLET, Parfumeur

29, Boulevard des Italiens, 29, PARIS.

CANAL DE SUEZ

Assemblée du 7 Juin 1909

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Charras, 9, à Paris.

Les recettes totales de 1908 se sont élevées à la somme de 111.490.959 francs, présentant, par rapport aux recettes de 1907, une diminution de 8.627.561 francs. Malgré cette diminution, les prudentes dispositions adoptées lors du règlement des comptes des exercices antérieurs permettent aujourd'hui, par l'emploi du reliquat, de la réserve extraordinaire qui avait été constituée en vue d'assurer la stabilité du revenu des actionnaires, de maintenir le dividente net à 141 francs, sans cesser d'affecter d'importantes dotations à la réserve statutaire ainsi qu'aux fonds d'assurance et d'amortissement.

Si l'on songe à l'ensemble de causes qui a influé sur les résultats du dernier exercice, il est aisé de se convaincre que l'interruption constatée dans le développement du trafic n'est de nature à causer aucune inquiétude en ce qui concerne la marche régulière de l'entreprise vers une prospérité toujours plus grande.

Le tonnage transité en 1908 reste encore supérieur, abstraction faite de 1907, à tous les tonnages des années antérieures. Les exercices de 1904 à 1906 ayant bénéficié du mouvement exceptionnel de trafic provoqué par la guerre russo-japonaise, le résultat obtenu l'an passé apparaît comme véritablement remarquable et propre à faire envisager l'avenir avec confiance.

Au 24 mai 1909, les recettes du transit se présentent en plus-value de 2.970.000 francs. Il y a lieu d'espérer que les produits de l'exploitation de l'exercice permettront de distribuer le même dividende de 141 francs, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la réserve statutaire. Il convient toutefois de remarquer que celle-ci atteindra à très peu près le chiffre de 30 millions et que l'excédent au delà de 5 millions peut être éventuellement utilisé pour augmenter la masse des bénéfices distribuables. La situation actuelle offre donc pour l'avenir de très puissantes garanties.

Les travaux d'entretien et d'amélioration ont continué, en 1908, à être poussés avec une grande activité. Il a été effectué plus de 13 millions 300.000 mètres cubes de terrassements et de dragages, chiffre qui n'avait jamais été atteint depuis l'achèvement du canal. En 1907, le cube total extrait, qui dépassait cependant de beaucoup celui de toute autre année antérieure, demeurait inférieur à 11 millions de mètres.

De nouveaux travaux d'amélioration sont entrepris à partir de 1909; ils comportent l'élargissement du canal à 45 mètres au plafond et son approfondissement général par l'exécution systématique de tous les dragages jusqu'à 11 mètres de profondeur. Ils sont justifiés par l'accroissement des dimensions des transiteurs, dont la jauge moyenne s'est encore augmentée en 1908, d'une façon particulièrement marquée, en s'élevant à 3.592 tonnes contre 3.452 en 1907.

Les actionnaires s'associeront aux regrets inspirés aux membres du conseil d'administration par la perte de deux collègues qu'ils entouraient de leur estime et de leur affection, MM. Paul Mirabaud et Le Chevalier.

Pour remplacer M. Mirabaud, le conseil a provisoirement nommé M. Oppermann, ingénieur en chef des mines en retraite, en qualité de membre de la commission consultative internationale des travaux. M. Oppermann est initié depuis longtemps à l'œuvre technique de la Compagnie.

Il est proposé d'attribuer le second siège vacant à M. Charles Laurent, qui, après avoir été inspecteur des finances, secrétaire général du ministère des finances, directeur général de la comptabilité publique, a été appelé aux hautes fonctions de premier président de la Cour des comptes, et, récemment enfin, sur la désignation du Gouvernement français, a été choisi comme conseiller financier par le Gouvernement ottoman.

L'Assemblée a approuvé à l'unanimité toutes les résolutions présentées par le Conseil d'aministration.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

VOYAGES A PRIX TRÈS RÉDUITS EN ANGLETERRE

par la gare Saint-Lazare, viâ Rouen, Dieppe et Newhaven

UNE JOURNÉE A LONDRES OU A TOUTE AUTRE VILLE DESSERVIE PAR LA COMPAGNIE DE BRIGHTON

L'Administration des Chemins de l'État fait délivrer tous les samedis jusqu'au 30 Octobre 1909 (samedi 14 août excepté), des billets d'aller et retour aux prix exceptionnellement réduits de **37** fr. **50** en 1re classe ; **28** fr. **10** en 2e classe ; **21** fr. **25** en 3e classe, qui permettent de passer le Dimanche soit à Londres, soit dans l'une quelconque des villes ou stations balnéaires de la Compagnie de Brighton notamment : Brighton, Eatsbourne, Saint-Léonards, Hastings, Worthing, Littlehampton, Bognor, Portsmouth, etc...

Aller : Départ de la gare Saint-Lazare le Samedi à 9 h. 20 du soir.
Retour : Départ de Londres le Dimanche à 8 h. 45 du soir.

Les billets de 1re et 2me classes, donnent la faculté aux voyageurs d'effectuer leur retour le Lundi en partant de Londres (Victoria) à 10 heures du matin.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
AU SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Avez-vous Soif?
Prenez quelques gouttes de
Ricqlès
dans un verre d'eau sucrée.
Produit Hygiénique,
il assainit l'eau et préserve de la Cholérine, des épidémies.
EXIGER DU RICQLÈS

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS
HYGIÈNE DE LA TOILETTE

VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE
RECONSTITUANT. FEBRIFUGE
PHcie SEGUIN 165 R. St HONORÉ PARIS

LES CAPSULES D'**APIOL** DES Drs
JORET & HOMOLLE
PRÉVIENNENT LES MALAISES PÉRIODIQUES
des DAMES & des JEUNES FILLES
Le Flacon: 4f50 franco.-Phie SEGUIN, 165, R. St-Honoré, Paris

EAU DE LECHELLE
Arrête les PERTES, CRACHEMENTS de SANG, HEMORRHAGIES INTESTINALES, DYSSENTERIES, etc. — Flacon 5 fr. Franco.
PARIS - Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré.

BANQUE CANTONALE DE BERNE
(Suisse)

BANQUE D'ÉTAT
CAPITAL : FRANCS, 20 millions ENTIÈREMENT VERSÉS.
L'État de Berne garantit tous les engagements de la Banque.

Garde et gérance de titres, en dossiers simples ou conjoints; achat et vente de toutes valeurs aux Bourses, suisses et étrangères; comptes courants productifs d'intérêts, nets de commission.
Les valeurs déposées par des étrangers résidant hors de Suisse sont exemptes de tout impôt suisse.

Pour tous renseignements s'adresser à la Banque.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 44, rue de la Bourse.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 131, avenue des Arts.

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

Collection de feu Mme A.-L. GUÉRIN

OBJETS D'ART

ET D'AMEUBLEMENT

Faïences de Delft, de Rouen, etc.

SCULPTURES — ORFÈVRERIE

ÉTAINS ET CUIVRES

BRONZES — PENDULES

Sièges couverts en ancienne Tapisserie

ET AUTRES

MEUBLES LOUIS XV ET LOUIS XVI

Tapisseries des Flandres et d'Aubusson

Vente Hôtel Drouot, Salle n° 6

Les Mercredi 23, Jeudi 24 et Vendredi 25 Juin 1909, à 2 heures

Me Henri **BAUDOIN**
COMMISSAIRE-PRISEUR
Succr de Me Paul **CHEVALLIER**
10, rue Grange-Batelière

MM. **MANNHEIM**
EXPERTS
7, rue Saint-Georges
Paris

EXPOSITIONS, salles 5 et 6 :

Particulière, le lundi 21 juin 1909
Publique, le mardi 22 juin 1909
de 2 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 150.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 30 Avril 1909

ACTIF :

Caisse et Banque	75.542.768 67
Portefeuille	758.581.739 11
Reports	73.137.083 41
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	86.225.983 71
Comptes Courants débiteurs	135.174.677 59
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.909.890 30
Participations financières	5.764.911 13
Avances garanties	123.704.557 60
Comptes débiteurs par Acceptations	134.174.641 62
Agences hors d'Europe	12.755.283 01
Comptes d'Ordre et Divers	20.053.765 11
Immeubles	15.841.544 »
Fr.	1.448.866.845 26

PASSIF :

Capital	150.000.000 »
Réserves	21.233.340 65
Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	612.701.887 42
Comptes Courants créditeurs	408.539.784 51
Bons à Echéance fixe	60.035.926 05
Acceptations	132.823.700 32
Comptes d'Ordre et Divers	36.032.206 31
Augmentation du Capital « Versements effectués »	27.500.000 »
Fr.	1.448.866.845 26

Étude de Me F. LAIR DUBREUIL, Commissaire-Priseur à Paris, 6, rue Favart

Grand et Beau

TAPIS de PERSE

du XVe Siècle

Vente Hôtel Drouot, Salle n° 7

Le vendredi 18 juin 1909,
à 4 heures.

COMMISSAIRE PRISEUR :

Me **F. LAIR-DUBREUIL,**
6, rue Favart.

EXPOSITIONS PUBLIQUES :

Le jeudi 17 juin 1909, de 2 heures à 6 heures.
Le vendredi 18 juin (jour de la vente), de 2 h. à 4 h.

OBJETS de VITRINE

Boîtes - Bonbonnières
Tabatières - Montres en or émaillé et autres

BRONZES D'AMEUBLEMENT

IMPORTANTS SURTOUTS DE TABLE

Pendule Louis XVI

BRONZES D'ART — OBJETS VARIÉS — ÉTOFFES

SIÈGES & MEUBLES

TAPISSERIES ANCIENNES

Suite de trois tapisseries d'après Van der Meulen.
Suite de quatre tapisseries d'après Teniers.
Tapisserie de Paris du XVIIe siècle.

Appartenant à M. E...

Vente Hôtel Drouot, Salle n° 6

Le samedi 19 juin 1909, à 2 h. 1/2

COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERTS
Me **F. LAIR-DUBREUIL**	MM. PAULME et B. LASQUIN fils
6, rue Favart	10, rue Chauchat 12, rue Laffitte

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITION PUBLIQUE :
Le vendredi 18 juin 1909, de 2 heures à 6 heures.

Collection de feu M. le Comte de Chérisey

Tableaux anciens, Pastels, Dessins,

MINIATURES

par

BERCKHEYDE ET VELDE (Adrien Van de)
CHAMPAIGNE (Philippe de), DANLOUX, DIETRICH,
DUCREUX, HUET (Jean-Baptiste),
LÉPICIÉ, ROBERT (Hubert), VIGÉE-LEBRUN, ETC.

Vente après décès, Hôtel Drouot, Salle n° 7

Le Mercredi 16 Juin 1909, à 3 heures

Me **F. LAIR-DUBREUIL**	M. HENRI **HARO**
COMMISSAIRE-PRISEUR	PEINTRE-EXPERT :
6, rue Favart, 6	14, rue Visconti - 20, rue Bonaparte

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITION PUBLIQUE :
Le mercredi 15 juin 1909, de 1 h. 1/2 à 6 heures

Belles Tapisseries

de Bruxelles et d'Aubusson

MEUBLES DU XVIIIe SIÈCLE

EN MARQUETERIE DE BOIS DE LUXE ORNÉS DE BRONZE

Sièges et Salons en tapisserie

ÉPOQUE ET STYLES LOUIS XV ET LOUIS XVI

ANCIENNES PORCELAINES DE CHINE

Importantes garnitures de cinq pièces et de trois pièces

BRONZES, SCULPTURES, BOITES, MINIATURES, ARGENTERIE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

Vente Hôtel Drouot, Salle n° 1

Le jeudi 17 juin 1909, à 2 heures.

Me **F. LAIR-DUBREUIL**	M. ARTHUR **BLOCHE,**
COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERT PRÈS LA COUR D'APPEL
6, rue Favart	52, rue de Châteaudun.

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITION PUBLIQUE :
Le mercredi 16 juin 1909, de 2 heures à 6 heures.

CHEMINS de FER de PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

DE PARIS EN ORIENT

(vià Marseille)

La Compagnie P.-L.-M. d'accord avec les Cies des Messageries maritimes, Fraissinet et Paquet, délivre des billets simples valables 45 jours, pour se rendre, par Marseille, de Paris à l'un quelconque des ports ci-après : Alexandrie, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoum, etc...

Les agences de la Cie des Messageries maritimes et de la Cie Paquet délivrent des billets d'aller et retour valables 120 jours pour se rendre, vià Marseille, de Paris aux principaux ports du Levant.

Pour plus amples renseignements, consulter le *Livret-Guide Horaire* mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares de la Compagnie.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-26

MAISON à Paris, 5, r. de l'Arc-de-Triomphe. Ce 363m. Rev. b. 18.614 fr. M. à P. 150.000 f. A adj. sr 1 ench. Ch. des Not. de Paris, le 22 juin 09. — S'adresser à Me Fauchey, notaire, 3, rue du Louvre.

Mon bd Magenta, 143 et **Fg-Poissonnière, 160.** Rev. br. 22.943 f. M. à P. 245.000 f. A adj. Ch. Not., 22 juin 1909. — S'adr. Me Salle, not., 154, bd Haussmann.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le 30 juin 1909, à 2 heures :

MAISON à Paris **CITÉ JARRY, N° 11**

Revenu brut : 8.500 francs environ.
Contenance : 141 m. 12 c.
MISE à PRIX : 100.000 francs.

S'adresser à Mes Cortot, Garnier, avoués à Paris ; Mahot de la Quérantonnais et Bachelez, not. à Paris.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)
A adj. sr 1 ench. Chambre des Not., Paris, 22 juin 1909.
2 TERRAINS aven. Elisée-Reclus, 540m chacun. M. à P. : 240 f. le m. S'adr. Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, 11, r. Auber, *dép. ench.*

DOMAINE de **CHAPUIS** sis à **Panfou** (S.-et-M.). Cont. : 184 hect. Mise à Prix : 400 000 fr. A adj. s. 1 ench., Ch. Not., 22 juin 1909. — S'ad. not. Mes Max. Aubron et Ragot, 11, r. Louis-le-Grand, d. ench.

MAISON à PARIS **R. DU BOULOI, 17** Cont. : 1.080m 59. Rev. b. : 64.776f10. M. à P. : 550.000f. Pr. Cr. Fonc. : 182.094f65. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 22 juin 09. S'ad. Me Fay. n, 11, r. St-Florentin.

VENTE AU PALAIS, le 30 juin 1909, à 2 heures, en 4 lots, *faculté de réunion pour les 2e et 3e lots* :

1° MAISON à PARIS **RUE St-LOUIS-EN L'ILE, 63** et r. Le Regrattier, 17. Cont : 66 m. env. M. à P. : 20.000 fr.

2° MAISON à PARIS **RUE ESQUIROL, 27** Cont. : 730m environ. Mise à Prix : 65.000 fr.

3° **MAISON** même rue, 29. Cont. : 177m77 Mise à Prix : 30.000 francs.

4° TERRAIN à PARIS **R. CAMPO-FORMIO, 28 & 30** Cont. : 750 m. env. Mise à Prix : 30.000 fr. — S'adr. à Mes Dubail et Inbona, avoués.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le samedi 26 juin 1909, à 2 heures :

IMMEUBLE DE 53.000 MÈTRES
(Couvent du Sacré-Cœur), à PARIS.
BOULEVARD DES INVALIDES, 31 & 33
RUE DE VARENNES, 75, 77 & 79
RUE DE BABYLONE, 72, 74, & 76

45 lots variant de 630 mètres à 1.990 mètres.
MISES à PRIX : de 40.000 à 294.000 francs.
Total : 5.191.000 francs.

Réunions partielles et réunion totale. — S'adresser à Me Delasalle, avoué, 241, faubourg Saint-Honoré, à Me Nottin, notaire, et M. Ménage, liquidateur.

PROPTÉ à CONCY. Com. d'Yerres (S.-et-O.). Cont. : 5.157 m. M. à P. : 30 000. Adj. sr 1 ench. Ch. N. 29 juin. — Me Flamand-Duval. not., 24, rue Lafayette.

VENTE AU PALAIS, samedi 3 juillet 1909, à 2 h., 5 lots :

1° TERRAIN & CONSTRUCTIONS R. DE VOUILLÉ 74, 76, 78, 80 (XVe arrondt). Cont. : 4.280 m. env. M. à P. : 140.000 francs.

2° TERRAIN & CONSTRUCTIONS 72, rue de Vouillé. Conten. : 3.702 m. env. M. à P. : 130.000 francs.

3° TERRAIN & CONSTRUCTIONS 16, rue de Javel. Superficie : 1.788 mètres environ. M. à Prix : 120.000 fr.

4° TERRAIN RUE GAZAN, 55 (XIVe arrondt). Cont. : 629 m. env. M. à P. : 18.000 fr.

5° TERRAIN Boulevard Soult, 21 (XIIe arrdt) Contenance : 320 mètres environ. MISE à PRIX : 18.000 francs. — S'adresser à Mes Dulud, Deschamps, R. Bertin, avoués ; Demanche et Thomas, notaires.

R. RICHELIEU, 25 ET RUE MOLIÈRE, 14 Surf. : 448 m. env. M. à P. : 250.000 fr. A adj. sr 1 ench. Ch Not. Paris. 29 juin 1909. — S ad. aux not. Mes Laurent et Albert Meunié, 37, rue Poissonnière, dép. ench.

VENTE au PALAIS, à Paris, le 30 juin 1909, à 2 heures :
IMMEUBLES à PARIS

1° RUE DU CHERCHE-MIDI, N° 13
Revenu net env.: **24.500** fr. MISE à PRIX : **200 000** fr.

2° CITÉ D'ANGOULÊME, 10 (r. d'Angoulême, **66**).
Revenu net env.: **15.000** fr. MISE à PRIX : **100.000** fr.

3° RUE S^T-MARC, N° 34 Revenu net env.: **16.800** francs.
MISE à PRIX : **150.000** francs. — S'adresser à Mes Brémard, 41, boulevard Haussmann, François, avoués, et à Me Charles Champetier de Ribes, notaire.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le 23 juin 1909, à 2 heures. IMMEUBLES à

MONTREUIL-SOUS-BOIS

1° **Rue Dombasle, n° 4.** Contenance : 660 mètres. MISE à PRIX : **4.000** francs. — 2° **Rue de Rosny, n° 93.** Revenu brut : **490** francs. MISE à PRIX : **2.000** francs. — 3° **Rue Hoche, n° 17.** Revenu brut : **500** francs. MISE à PRIX : **1.000** francs. — 4° **Rue C.-Gaillard, n° 30.** Revenu brut : **600** francs. MISE à PRIX : **3.000** francs. — 5° **Rue F.-Debergue, n° 4.** Revenu net : **1.190** francs. MISE à PRIX : **5.000** francs. — 6° **Boulevard de l'Hôtel-de-Ville, n° 84.** Contenance : 496 mètres. Revenu brut : **1.550** francs. MISE à PRIX : **10.000** francs. — 7° **Route de Fontenay, n° 74.** Contenance : 3.550 mètres. MISE à PRIX : **15.000** francs. — S'adresser à Mes Ducaruge et Rondest, avoués à Paris, et à Me Robillard, notaire à Montreuil-sous-Bois.

PLESSIS-TRÉVISE (S.-et-O.). 2 PROPRIÉTÉS, allée des Mousquetaires, 10 et 12. Cont.: 809 m. chaq. M. à P.: **8.000** et **4.000** fr. **St-Brévin-l'Océan**, ter. boisé. 3.747 m. M. à P.: **2.000** fr. A adj. s. ench. Ch. N., 22 juin. S'ad. Me Théret, n. Paris, 24, bd St-Denis

---

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 26 juin 1909, à 2 heures : **MAISON à PARIS,**

RUE SIMON-LE-FRANC, N° 10

(IVe arrondissement). Contenance : 395 mètres 50 cent. Revenu brut : **24.135** fr. **30** cent.
MISE à PRIX : **230.000** francs.
Prêt du Crédit foncier : 200 000 francs, int. : 4 o/o.
S'adresser à Mes Gaston Beaugé et Berton, avoués à Paris, et à Pellegrin, administrateur judiciaire.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 30 juin 1909, à 2 heures : **MAISON à PARIS,**

35, RUE DU BOURG-TIBOURG

Contenance : 261 mètres 91 centimètres. Rapport brut : **10.094** francs environ. MISE à PRIX : **50.000** francs. — S'adresser à Me Audoin, de Cagny, Delaunay, Johannet et Béguin, avoués à Paris ; Mes Naret, Grange et Huguenot, notaires à Paris.

VENTE AU PALAIS, le 19 juin 1909, à 2 heures.

MAISON A S^T-DENIS rue du Port, n° 20.
Rev. net env. **2.990** fr. M. à P. : **35.000** fr. — S'ad. Chevet, Leroy, av. Paris, Maillard, not., Saint-Denis.

PARIS 2 M^ons r. Lisbonne, 26 et r. Guisarde, 3. C^ces 325 et 152^m. R. **23.480** et **2.800** f. M. à p. **200.000** et **25.000** f. **St-CLOUD**, Pté r. Pasteur, pl. et av. Magenta. 3 lots. Maison et Pavillon 1.204^m. Terrains. 605 et 798^m. M. à P. 20 000, 5.500 et 8.000 fr. A adj. 1 ench. Ch. Not., Paris, 29 juin. S'ad. Me A. Morel d'Arleux, not., 5, r. du Renard.

VENTE AU PALAIS, le 26 juin 1909, à 2 heures :

1° MAISON A CLICHY

rue Cousin, n° 11. Contenance : 334 mètres environ. Revenu brut : **2.000** fr. MISE à PRIX : **20.000** francs.

2° MAISON A CLICHY

rue Cousin, n° 6. Contenance : 624 mètres environ. Revenu brut : **7.120** fr. MISE à PRIX : **60.000** francs.

3° MAISON A COMBS-LA-VILLE

(Seine-et-Marne), rue Sermonaize. Contenance : 11 ares, 39 centiares. Revenu brut : **200** francs. MISE à PRIX : **1.000** francs. — S'adresser à Me Beaugé, avoué, 5, rue de Trévise ; Plocque et Régnier, avoués ; Taûpin, notaire à Clichy, et Benoist, syndic.

---

2 MAISONS 2 TERRAINS à PARIS { r. de la Réunion, 108, 110. Maisons : Rev. **8.025** f. et **6.245** f. M. a p. **80.000** f. et **65.000** f. ; Terrains : C^ces 1.103^m et 1.615^m. M. à P.: **50.000** f. chac. Fac. réun. Adj. s^r 1 ench. Ch. N., 22 juin 09. Me Cottenet, not., 25, bd B^ne-Nouvelle.

MAISON A PARIS CHAUSSÉE D'ANTIN, 3

Revenu : **105.420** francs. MISE à PRIX : **1.000.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 6 juillet 1909. — S'adresser à Me Blanchet, not. Paris, 11 r. Beaujolais.

VENTE PAL. JUST. PARIS, merc. 30 juin 1909, 2 h.:

1° **MAISON A PARIS** r. Godot-de-Mauroi, n° 27. Contenance env.: 323 m. Rev. brut ann. env.: **20.120** fr. M. à P.: **160.000** fr.

2° **PROPRIÉTÉ A ASNIÈRES** rue Auguste-Bailly, n° 32.

MISE a PRIX : **18.000** francs. 3° **TERRAIN A ASNIÈRES** angle rue du Bois et rue Auguste-Bailly. Cont. env.: 1.183 m. M. à P.: **25.000** fr. — S'adr. ét. P. Launay, avoué, Collin et J. Chartier, avoués, et Legay, notaire.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 26 juin 1909, en 4 lots : 1° une **MAISON à PARIS**

BOULEVARD PEREIRE, N° 212

Revenu brut : **36.700** francs. environ MISE à PRIX : **600.000** fr. 2° une **MAISON A MERCIN** (Aisne), près l'Église. MISE a PRIX : **2.000** francs. 3° une **MAISON à MERCIN** (Aisne), lieu dit " Les Quatre Livres ". MISE à PRIX : **5.000** fr. 4° une **PARCELLE de TERRAIN**, commune de PERNANT (Aisne). MISE à PRIX : **100** francs. — S'adresser à Me Chain aîné, avoué, et à Me Godet, notaire.

VENTE AU PALAIS, le samedi 3 juillet 1909, 2 heures.

PLESSIS-PIQUET PRÈS ROBINSON

1° **Terrain et Constructions.**	3.231 m.	**15.000** fr.
2° **Pavillon avec Jardin.** . .	662 m.	**10.000** fr.
3° **Pavillon avec Jardin.** . .	506 m.	**10.000** fr.
4° **Pavillon avec Jardin.** . .	550 m.	**8.000** fr.
5° **Terrain** rue de l'Aqueduc. .	470 m.	**2.000** fr.
6° **Terrain** rue de Robinson. .	660 m.	**3 000** fr.
7° **Terrain** rue de Robinson. .	655 m.	**2.000** fr.
8° **Terrain** rue de Robinson. .	689 m.	**3.000** fr.
9° **Terrain** rue de l'Aqueduc.	750 m.	**3.000** fr.
10° **Terrain** rue de l'Aqueduc	515 m.	**3.600** fr.

ISSY-LES-MOULINEAUX (Porte de Versailles).

11° **Terrain** chemin des Sables.	15.913 m.	**70 000** fr.
12° **Terrain** rue Jeanne-d'Arc. .	3.740 m.	**15.000** fr.

S'adresser à Mes Dulud, Deschamps et R. Bertin, avoués ; Demanche et Thomas, notaires.

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES FRANÇAISES

pour la **SUISSE, l'Oberland Bernois, le Glacier et la Vallée du Rhône, le Massif du Mont-Blanc,** etc. Départs fréquents pendant Juin, Juillet et Août.

Le DAUPHINÉ et la SAVOIE. Départs en Juillet et Août.

Les BORDS du RHIN et la MOSELLE, La FORÊT NOIRE, etc. Départs en Juillet et Août.

L'ALLEMAGNE et l'AUTRICHE. Départs en Juin, Juillet et Août.

Le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE; le CAP NORD et le SPITZBERG. Départs en Juillet et Août.

L'ANGLETERRE, l'ÉCOSSE et l'IRLANDE. Départs fréquents en Juin, Juillet et Août. Excursions à **LONDRES.**

VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départs et itinéraires au gré des voyageurs.
Excursions accompagnées particulières pour petits groupes de famille.

POUR RENSEIGNEMENTS, INSCRIPTIONS ET PROGRAMMES DÉTAILLÉS, S'ADRESSER :

THOMAS COOK & FILS, 1, place de l'Opéra, Paris

SUCCURSALES :

250, rue de Rivoli ; 101, avenue des Champs-Élysées et Hôtel Majestic, avenue Kléber.

VOYAGES EN SUISSE

Billets divers à Prix réduits, Aller et Retour, Circulaires. ABONNEMENTS GÉNÉRAUX.
Pour tous Renseignements et Brochures, s'adresser à l'AGENCE OFFICIELLE des CHEMINS de FER FÉDÉRAUX,
20, Rue Lafayette, PARIS. — (Joindre Timbres pour réponse et envoi de brochures.)

BADEN-les-Bains. Sources thermales sulfureuses renommées p^r Goutte, Rhumatisme, Sciatique. Prosp.: Direct. des Bains.

GENÈVE et le **MONT-BLANC LAC DE GENÈVE**

GRISONS Célèbres stations climatériques et balnéaires. **CHEMIN de FER RHÉTIQUE** (Ligne de l'Albula, altitude 1823 mètres). Ouvert toute l'année. Billets et enregistrements directs de et pour les principales gares de l'Europe.— **COIRE**, Capitale, Séjour agréable.
DAVOS, Cure d'air. Alpinisme. Sports d'hiver.

ENGADINE St-MORITZ, Station balnéo-climat. PONTRESINA, p^r familles et touriste. SILS-MARIA, en vue des Lacs.
TARASP-SCHULS-VULPERA, Station balnéaire (analogue à Carlsbad) et climat. alpestre altit. 1250 m.

FLIMS altit. 1150 m. Forêts superbes. Bains du Lac. Station alpestre recommandée aux familles.

LUCERNE RIGHI, PILATE, STANSERHORN, BURGENSTOCK, ENGELBERG. LAC DES QUATRE-CANTONS.

INTERLAKEN Station climatérique alpestre. Golf. Kursaal: G^d Orchestre, Attractions.

LUGANO Situation incomparable. Centre de 3 lacs suisses-italiens. Routes St-Gothard et Simplon. A 2 h. de Milan.

MONT-SOLEIL s^r St-Imier, Jura, 1250 m. Funiculaire. Séjour climatérique d'altit. Forêts sapins.

TERRITET GLION CAUX

YVERDON-les-Bains. Alt. 438^m Eaux sulfur. et alcal. | **Ste-CROIX**-les Rasses, JURA. Vue et excursions sup.

ZERMATT Ligne du Simplon. Cies Viège-Zermatt, 1620 m., et Gornergrat, 3136 m. Panorama grandiose.

ZURICH Lac de Zurich (Tours en bateaux-salons) Dolder (funiculaire), altitude 630 mèt. Utliberg (Ch. de fer de mont.), alt. 900 m. Ch. de fer élect. Goldau-Righi, renommé. Schönfels-Zugerberg (fun.) t^h Zurich

GUIDE DES HOTELS Prix et Vues de 1000 Hôtels. Envoi contre 30 cent. par l'Agence des Chem. de fer Fédéraux. 20, Rue Lafayette. Paris.

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE : 259.24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

LA SEULE BICYCLETTE
RÉALISANT UN PROGRÈS
La Paris-Brest
DE LA SOCIÉTÉ "LA FRANÇAISE"
Marque DIAMANT avec le nouveau Pédalier à roulements rationnels
16, Av. de la Grande-Armée - TÉLÉPHONE : 523.58
6 bis, Rue du 4-Septembre - TÉLÉPHONE : 304.66

VALS
SAINT-JEAN Maux d'Estomac, Appétit, Digestions
PRÉCIEUSE Foie, Calculs, Bile, Diabète, Goutte.
MARIE Eau de Table, légère, limpide et gazeuse.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche).

Vient de paraître :

FERSEN

Et le Feu
s'éteignit sur la Mer

Roman de Capri

3 fr. 50 l'exemplaire.

En vente partout et chez

MESSEIN, Éditeur, 19, Quai St-Michel. PARIS

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(viâ CALAIS ou BOULOGNE)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide. — Services officiels de la poste (viâ Calais).

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

Bains de Mer et Villes d'Eaux

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets individuels hebdomadaires. Réduction de 20 à 44 0/0.

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classes.) (*Pour les Bains de mer seulement.*)

Voyages Circulaires à prix réduits

en France et à l'Étranger

avec itinéraire tracé au gré des voyageurs

Délivrance toute l'année de billets permettant d'effectuer un voyage empruntant les réseaux français, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des pays européens. Le parcours ne peut être inférieur à 600 kilomètres.

La durée de validité est de 60 jours jusqu'à 2000 kilomètres, 90 jours de 2000 à 3000 kilomètres, et de 120 jours au-dessus.

Billets de 14 jours pour LONDRES :

Délivrés certains jours de fête

Prix au départ de Paris : 1re classe : **72** fr. **85** ; 2e classe : **46** fr. **85** ; 3e classe : **37** fr. **50**.

Billets d'une journée à LONDRES :

Délivrés les Samedis et Dimanches

Prix au départ de Paris : 1re classe : **56** fr. **25** ; 2e classe : **34** fr. **35** ; 3e classe : **25** francs.

Pour les trains consulter les affiches.

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

FÊTES du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.

Prolongation de la validité des Billets d'Aller et Retour ordinaires.

Billets d'Excursion pour la Vallée de la Meuse.

Prix : 1re classe, **42** fr. **35** ; 2e classe, **31** fr. **25** ; 3e classe, **23** fr. **20**. Validité : 15 jours.

Billets circulaires pour Pierrefonds, les Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse, Grottes de Han et Rochefort.

Prix : 1re classe, **72** fr. **70** ; 2e classe, **53** fr. **20**. Validité : 30 jours.

Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique.

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

FÊTES de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.

Délivrance de Billets d'Excursion à prix **très réduits** pour

LONDRES et BRUXELLES

Billets d'Excursion pour l'Écosse et le Pays de Galles.

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours. Prix très réduits

Billets circulaires dans le Comté de Kent.

Délivrés au départ de Paris conjointement avec des billets Paris-Douvres ou Paris-Folkestone. Validité : 33 jours.

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts.

A des prix excessivement réduits.

R. ROGER & F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

99, boulevard Raspail et 38, rue de Fleurus, PARIS

Viennent de paraître :

ERNEST DAUDET

LA COURSE A L'ABIME

Un roman sous la Terreur

Un vol. in-16 double couronne. Pr., br. . **3 fr. 50**

PIERRE MAEL

LA MAIN D'OMBRE

Un vol. in-16 double couronne. Pr., br. . **3 fr. 50**

ANDRÉ BEAUNIER

ÉLOGES

Un volume in-18 jésus. Prix, broché. . . . . **3 fr. 50**

AUGUST STRINDBERG

DANS LES ILES

Traduit du Suédois par
Georges MONTIGNAC et Jacques MONNIER

Un vol. in-16 double couronne. Pr., br. . **3 fr. 50**

JEAN DRAULT

LA FILLE DU CORSAIRE

Un vol. in-16 illustré, beau papier. . . . **2 fr. »**
Relié toile amateur, coins, tête dorée. . . **3 fr. 50**

Le 1er Semestre de

"FEUILLES D'HISTOIRE"

Nouvelle revue d'histoire, **paraissant tous les mois** sous la direction
d'**ARTHUR CHUQUET**
Professeur au Collège de France, Membre de l'Institut

Un fort volume grand in-8 raisin de près de 600 pages, avec table . . . . . **12 fr.**
ABONNEMENTS : France. . . **20 fr.** ; Étranger. . . **22 fr.** ; le numéro . . . . . **2 fr.**
Envoi d'un numéro spécimen contre 0 fr. 75 en timbres-poste

Du même auteur :

DUGOMMIER (1738-1794)

Un volume in-8 de près de 500 pages, avec portraits et cartes . . . . . **7 fr. 50**

Charles de Hesse ou le Général Marat

(UN PRINCE JACOBIN)

Un volume in-8 de plus de 400 pages . . . . . **7 fr. 50**

Pour paraître fin Juin 1909 :

PAUL ACKER

L'AMIE PERDUE

Monsieur Barbanot, assassin

Un volume in-16 double couronne. Prix, broché. . . . . **3 fr. 50**

"LES HUMORISTES FRANÇAIS"

Nouvelle collection in-18 jésus, couverture illustrée . . . . . **1 fr.**

MAX & ALEX FISCHER

De la Rue Laffitte à Regent-Street

Notes de voyage sur Londres
Illustrations de René BULL

Dix jours en Suisse

Notes de voyage
Illustrations de A. et G. CHANTEAU

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES tous les jours et toute l'année

(Dimanches et Fêtes compris)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE :

A **10 h. 20** matin (1re et 2e classes seulement) et à **9 h. 20** soir (1re, 2e et 3e classes)

DÉPARTS DE LONDRES :

Victoria (Cie de Brighton) à **10** h. matin (1re et 2e classes seulement)

London-Bridge et Victoria à **8** h. **45** soir (1re, 2e et 3e classes)

Trajet de jour en 8 h. 40

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours :		Billets d'aller et retour, valables pendant un mois	
1re CLASSE	**48** fr. **25**	1re CLASSE	**82** fr. **75**
2e CLASSE	**35** fr. »	2e CLASSE	**58** fr. **75**
3e CLASSE	**23** fr. **25**	3e CLASSE	**41** fr. **50**

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W. C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W. C. et toilette. Une des voitures de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de **5** fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de **1** fr. par couchette.

EXCURSIONS

Billets d'Aller et Retour valables pendant 14 jours

Délivrés à l'occasion des fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de l'Assomption et de Noël

De PARIS-Saint-Lazare à LONDRES

ET VICE-VERSA

1re classe : **49** fr. **05**. — 2e classe : **37** fr. **80**. — 3e classe : **32** fr. **50**.

Pour plus de renseignements, demander le bulletin spécial du Service de Paris à Londres, que l'Administration des Chemins de fer de l'État envoie franco à domicile sur demande affranchie adressée au Secrétariat de la Direction (Service de la Publicité), 20, rue de Rome, Paris.

ÉMILE-PAUL, Éditeur, 100, rue du Faubourg Saint-Honoré - PARIS

FRÉDÉRIC LOLIÉE

Frère d'Empereur

Le Duc de Morny

ET LA SOCIÉTÉ DU SECOND EMPIRE

d'après des Papiers de famille

et les Archives Secrètes du Ministère de l'Intérieur

CHAP. I. **LES ORIGINES.** — II. **LA JEUNESSE ET L'ÉDUCATION.** — III. **PÉRIODE D'ATTENTE.** — IV. **LE COUP D'ÉTAT.** — **LA JOURNÉE D'UN MINISTRE.** — V. **UNE AMBASSADE EXTRAORDINAIRE.** — VI. **MORNY, LE MONDE ET LES FEMMES.** — **A TRAVERS LES ARTS ET LES LETTRES.** — **RETOUR A LA POLITIQUE.** — **LA FIN D'UN HOMME D'ÉTAT.**

M. FRÉDÉRIC LOLIÉE, qu'un grand journal parisien appelle « le Bachaumont du Second Empire », et dont a vu accueillir avec tant de faveur les brillantes esquisses mondaines d'une période encore si proche de nous, ajoute, aujourd'hui, un dernier coup de pinceau à l'ensemble de sa peinture. Sous ce titre : *Frère d'Empereur : le Duc de Morny et la Société du Second Empire*, il fait revivre la physionomie du personnage complexe, héros d'histoire et d'aventure, qui résuma de la manière la plus caractéristique les aspects et les tendances de cette société bien étourdie, mais bien séduisante — homme d'action et de plaisir, d'entreprise audacieuse et de nonchalant dilettantisme, d'ambition ardente et d'insouciance frivole, très en relief quant à l'éclat du nom, et, cependant, fort mal connue dans les détails d'une existence remplie à déborder.

M. Frédéric Loliée n'a pas restreint, d'ailleurs, son étude a cette figure unique ; mais, de sa plume élégante et déliée, il a su évoquer dans le même livre, une succession de personnalités féminines françaises ou étrangères, infiniment attirantes.

Un volume in-8° avec 22 illustrations. Prix. . . . . **7 fr. 50**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

ATLAS général VIDAL-LABLACHE historique et géographique (NOUVELLE ÉDITION *entièrement mise à jour et regravée*), par **P. VIDAL DE LA BLACHE**, professeur de Géographie à la Faculté des lettres de l'Université de Paris : 420 cartes et cartons en couleur. Index alphabétique de 46.000 noms, *augmenté* d'un supplément de 3.500 noms.

Cette *Nouvelle Édition* ne procède pas de corrections et d'améliorations improvisées. Elle est le résultat d'une série de revisions savantes, d'améliorations attentives, d'une suite longue et patiente d'efforts.

Toutes les cartes de l'Atlas Vidal-Lablache, rigoureusement mises à jour, sont en réalité des cartes nouvelles.

Toutes les cartes de l'Atlas Vidal-Lablache se distinguaient déjà par la clarté, la gradation raisonnée des caractères et leur incomparable lisibilité. Elles ont été reprises et regravées, tirées en teintes discrètes et nettes.

Un volume in-folio (38c × 29c) : avec reliure amateur, **40** fr. ; — relié toile. . . . . **30** fr.

(Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris - Prix Barbié du Bocage)

TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE physique (Climat - Hydrographie - Relief du sol - Biogéographie), par **EMMANUEL DE MARTONNE**, professeur de Géographie à l'Université de Lyon.

TROISIÈME FASCICULE : In-8° raisin, 208 pages, 104 figures et cartes, 16 planches de reproductions photographiques *hors texte*, broché. . . . . **5** fr.

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

PREMIER FASCICULE : In-8° raisin, 204 pages, 90 figures et cartes, 2 planches de reproductions photographiques *hors texte*, broché. . . **5** fr.

DEUXIÈME FASCICULE : In 8° raisin, 208 pages, 83 figures et cartes, 2 planches de reproductions photogr. et 2 cartes *hors texte*, broché. . **5** fr.

— *L'ouvrage complet comprendra* QUATRE *fascicules* —

MISSIONS AU SAHARA, par E.-F. GAUTIER et R. CHUDEAU

(Ouvrage complet en *deux* volumes)

TOME I : **Sahara Algérien**, par **E.-F. GAUTIER**, chargé de cours à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger. — Un volume in-8° raisin, 65 fig. et cartes, 96 phototypies *hors texte*, broché . . . . . **15** fr.

TOME II : **Sahara Soudanais**, par **R. CHUDEAU**, chargé de mission en Afrique Occidentale Française. Un vol. in-8° raisin, 83 fig. et cartes, 72 phototypies et 2 photographies *hors texte*, broché. . . . . **15** fr.

BIBLIOTHÈQUE DE DICTIONNAIRES-MANUELS

Éléments et notions pratiques de Droit, par **HENRI MICHEL**, substitut au Tribunal de la Seine.

Organisation politique, administrative et judiciaire. — Élections, incapacités réhabilitations — Procédure civile, instruction criminelle. — Droit civil : mariage et divorce, successions, etc.

Un volume in-18 jésus de 700 pages, relié toile, tranches rouges. . . . . **6** fr.

Animaux de nos Pays, Dictionnaire pratique, par **HENRI COUPIN**, docteur ès sciences, lauréat de l'Institut.

Animaux domestiques d'utilité et d'agrément. — Animaux sauvages utiles et nuisibles. — Description. — Emplois. — Destruction. — Chasse. — Pêche. — Collections.

Un volume in-18, 500 pages, *660 gravures*, 46 tableaux, relié toile, tr. rouges. . **6** fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

HISTOIRE DE L'ART, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction d'ANDRÉ MICHEL, Conservateur aux Musées nationaux, professeur à l'École du Louvre.

SIXIÈME VOLUME : **Les Débuts de la Renaissance.** Un vol. in-8° grand jésus, 508 pages, 291 gravures, 7 héliogravures hors texte, broché . . . . . **15** fr.
Relié demi-chagrin . . . . . 22 fr.

SIX VOLUMES actuellement parus :

L'Art Pré-Roman, 1 volume.
L'Art Roman, 1 volume.
Formation et Expansion de l'Art Gothique, 1 vol.
Évolution de l'Art Gothique, 1 volume.
Le Style flamboyant. Le Réalisme, 1 volume.
Les Débuts de la Renaissance, 1 volume.

Chaque volume in-8° grand jésus, illustré, relié demi-chagrin : **22** fr. ; — broché . . . **15** fr.
— Envoi franco, sur demande, du Prospectus *illustré* : " Histoire de l'Art " —

"HISTOIRES DES LITTÉRATURES"

Littérature Allemande, par ARTHUR CHUQUET, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Un volume in-8° écu, 485 pages, broché. . . . . **5** fr.
Relié toile . . . . . 6 fr. **50**

Dans la même Collection précédemment parus :

Littérature Anglaise, par EDMUND GOSSE (Traduction de Henry-D. Davray).
Littérature Russe, par K. WALISZEWSKI.
Littérature Espagnole, par J. FITZMAURICE-KELLY (Traduction de Henry-D. Davray).
Littérature Italienne, par HENRI HAUVETTE. (*Couronné par l'Académie Française*)
Littérature Arabe, par CLÉMENT HUART.
Littérature Japonaise, par W.-G. ASTON (Traduction de Henry-D. Davray).

Chaque volume in-8° écu, de 400 à 500 pages, relié toile : **6** fr. **50** ; — Broché . . . . . **5** fr.

Les Riches depuis sept cents ans (Revenus et Bénéfices, Appointements et honoraires), par le Vicomte G. D'AVENEL. Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **4** fr.

Du même Auteur précédemment parus :

La Fortune privée à travers sept siècles : L'Argent, la Terre. In-18 (3e édition), broché..... **4** fr.
Paysans et Ouvriers depuis sept cents ans : Salaires et Dépenses. In-18 (3e édition), broché.... **4** fr.
Le Mécanisme de la Vie moderne (Ouvrage complet en 5 *Séries*).
Chaque *Série*, un volume in-18, broché..... **4** fr.
— Demander le prospectus détaillé —

Pour bien lire et bien réciter, par JEAN BLAIZE, professeur de Diction, agréé d'Écoles normales. Un volume in-18, illustré d'après la photographie, relié toile. . . . . **2** fr.

Du même Auteur précédemment parus :

L'Art de dire dans la Lecture et la Récitation, la Causerie et le Discours. Relié : **4** fr. **50** ; broché. **3** fr. **50**
Récits à dire et Comment les dire. Un volume in-18, broché..... **4** fr.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

P.-A. VAILE

LE LAWN TENNIS moderne

PRÉFACE DE

M. MAX DECUGIS

Champion de France

OUVRAGE ORNÉ DE 62 GRAVURES

Voici l'ouvrage le plus documenté, le plus pratique en même temps que le plus facile à comprendre qui ait été publié sur le *Lawn-Tennis*.

M. Max Decugis écrit en le présentant :

« Dans un style agréable à lire, simple et vraiment sportif, si l'on peut dire, le Lawn-Tennis nous y est expliqué, commenté, révélé en quelque sorte par M. Vaile, depuis le simple coup droit jusqu'au plus compliqué des services coupés américains, en passant par les volées, les smashes, les revers, etc., et d'une façon qui dénote chez son auteur une connaissance profonde autant qu'une très longue pratique du jeu.

« Les débutants y apprendront les premiers coups et même la manière de tenir la raquette, point très important pour débuter... Les joueurs moyens y trouveront l'explication de coups plus difficiles que probablement depuis longtemps ils essayent, mais qu'ils ne peuvent réussir, faute de savoir comment s'y prendre. Et il n'est pas jusqu'aux professionnels, aux champions mêmes, qui y trouveront confirmés et expliqués des coups ou des tactiques qui leur sont chers et qu'ils pourront ainsi peut-être perfectionner. »

De très nombreuses démontrations par l'image, simples schémas, ou photographies des plus célèbres joueurs dans leurs « coups » demeurés fameux, y viennent d'ailleurs compléter et soutenir l'excellente théorie de M. P.-A. Vaile. Nul doute que ce livre ne soit bientôt, en France, le guide de tous les vrais joueurs de *Lawn-Tennis*.

Un volume in-16, cartonnage toile. . . . . 7 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

NOUVELLE COLLECTION

DES

CLASSIQUES DE L'ART

Si un riche amateur avait, hier encore, voulu réunir dans sa galerie, en reproductions gravées, l'œuvre complète des grands Artistes, Peintres et Sculpteurs, il n'eut réalisé son désir qu'après des années de fabuleuses recherches et au prix d'incalculables dépenses. Tout travailleur peut posséder aujourd'hui sur un seul rayon de sa bibliothèque les trésors des Musées du Monde grâce à la *Nouvelle Collection des Classiques de l'Art*. Elle apporte une aide précieuse aux professionnels, aux travailleurs, aux artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, aux historiens, aux critiques qui y trouveront le plus sûr répertoire d'informations.

RAPHAËL

L'ŒUVRE DU MAITRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 275 GRAVURES

Ce volume est le troisième de la « Nouvelle collection des classiques de l'Art » qui comprend déjà *Dürer* et *Michel-Ange*. Il donne l'exemple complet de l'œuvre de Raphaël, en 275 reproductions.

C'est la première fois que paraît en France, à un tel prix, un groupement aussi complet de l'œuvre de Raphaël : car le « si aimable » Raphaël, que nous connaissons surtout comme peintre de scènes religieuses, se montre à nous sous une variété inouïe d'inspiration ; l'Ancien et le Nouveau Testament, la Mythologie, l'Histoire grecque ou romaine, celle du Moyen âge, l'Allégorie, le Portrait, il a tout traité, et telles de ses figures, comme la *Fornarina* et le *Jeune Inconnu*, ne sont pas l'expression la moins saisissante de son art.

Source de jouissances et d'instructions artistiques infinies, ce Recueil s'adresse à tous : il charme par le spectacle d'impérissables merveilles.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 RAISIN, RELIÉ TOILE ROUGE AVEC FERS SPÉCIAUX

Prix . . . . . 10 fr.
Reliure amateur . . . . . 12 fr. 50

EN VENTE :

ALBERT DÜRER. Un vol. illustré de 203 gravures. 12 fr. 50

MICHEL-ANGE. Un volume illustré de 166 gravures. 7 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Frederika MACDONALD

LA LÉGENDE

DE

Jean-Jacques ROUSSEAU

RECTIFIÉE

D'APRÈS UNE NOUVELLE CRITIQUE

ET DES DOCUMENTS NOUVEAUX

Traduit de l'anglais par Georges ROTH

Le but de ce volume est d'établir au moyen de documents historiques récemment découverts, qu'une fausse idée du caractère de Jean-Jacques nous a été transmise par suite d'une conspiration ourdie par deux hommes de lettres, ses contemporains Diderot et Grimm.

C'est dans trois manuscrits restés jusqu'ici à l'abri de toute investigation sur les rayons de la « Réserve » dans les Bibliothèques de Paris, que l'auteur a trouvé la preuve d'un véritable complot contre Rousseau : ces pages jaunies, où l'encre s'efface, contiennent de muettes révélations dont l'éclat éblouit le lecteur. On y aperçoit les conspirateurs sous leur masque ; on les voit truquer les documents ; on distingue nettement tous les arrangements pris pour les cacher, on surprend l'heure fixée pour les produire. Plus tard, le seul conspirateur survivant apparaît aux jours redoutables de la Révolution, prenant à la hâte, et au péril même de sa vie, les mesures nécessaires pour assurer après sa mort la publicité de son testament.

Il y a donc eu contre Rousseau une véritable campagne littéraire qui a utilisé calomnieusement des documents truqués et les maîtres de la critique moderne qui ont sévèrement jugé Rousseau n'ont pu s'autoriser que d'une audacieuse fraude littéraire dans leurs jugements sur sa vie privée et son caractère.

Un vol. in-16, renfermant 3 fac-similés du manuscrit de l'Arsenal, broché. . . **3** fr. **50**

(BIBLIOTHÈQUE VARIÉE)

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

PAUL GAULTIER

REFLETS D'HISTOIRE

Le Louvre. — Versailles. — Le Sentiment de la Nature dans les Beaux-Arts.
L'Art de la mise en scène. — L'Orfèvrerie dans ses rapports avec la richesse.

Miroirs composites, les œuvres d'art nous renvoient, comme autant de reflets, la physionomie des âges disparus. Elles nous convient à vivre en eux, car elles n'en gardent pas seulement l'image, mais l'empreinte, quelque chose de ce qui fut leur vie.

Après avoir insisté sur ce point dans *Le Sens de l'Art*, dont le succès fut si grand, voilà ce que M. Paul Gaultier a tenté de démontrer dans ce nouveau et beau livre en évoquant tour à tour sous nos yeux ce que le Louvre, Versailles, les œuvres inspirées de la nature, l'art de la mise en scène et celui de l'orfèvrerie nous racontent de la vie, des sentiments et des pensers d'autrefois. Il le fait délicieusement en artiste, en philosophe et en écrivain.

Un volume in-16, contenant 16 planches hors texte, broché . . . . . **3** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR :

Le Rire et la Caricature. — 2e *édition.* — 1 volume.

Le Sens de l'Art. — 3e *édition.* — 1 volume.

L'Idéal Moderne. — 2e *édition.* — 1 volume.

Chaque volume in-16, broché. . . . **3** fr. **50**

ACHILLE LUCHAIRE
Membre de l'Institut

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
AU TEMPS
DE PHILIPPE-AUGUSTE

Un volume in-8, broché. . . . . **10** fr.

ALBERT LECLÈRE
Docteur ès-lettres, Professeur agrégé à l'Université de Berne.

L'ÉDUCATION MORALE RATIONNELLE

PRÉFACE
de
M. LUIGI LUZZATI
Ministre d'État du Royaume d'Italie, Membre de l'Institut de France
Professeur à l'Université de Rome

Un volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

(BIBLIOTHÈQUE VARIÉE)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

ANATOLE FRANCE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Sept Femmes
de
La Barbe-Bleue
et
AUTRES CONTES MERVEILLEUX

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

CAMILLE SAINT-SAËNS
DE L'INSTITUT

Portraits et Souvenirs

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

GRAZIA DELEDDA

La Voie du Mal

Roman

Traduit de l'italien par G. HÉRELLE

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

HENRY VAN DYKE

Le Génie de l'Amérique

Traduit de l'Anglais par E. SAINTE-MARIE PERRIN

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LIVRES NOUVEAUX

LA VOIE DU MAL,

par **Grazia Deledda**,

Traduit de l'italien par G. Hérelle.

Nos lecteurs ont eu la primeur de ce beau roman de mœurs sardes, admirablement traduit, — comme toutes les œuvres étrangères qu'il plaît à M. G. Hérelle de nous révéler. Ils se rappellent les tragiques et coupables amours de Pietro et de Maria, cette force du désir, impossible à vaincre, qui les entraîne tous deux, — elle par lui, — dans la « voie du mal ». Mais le sujet même est peu de chose; ce qui fait la beauté du livre, c'est la vie et le pittoresque des scènes, le relief constant du détail. On a l'impression d'assister, de ses propres yeux, à l'histoire qui nous est racontée par cette extraordinaire Grazia Deledda, au talent si simple et si profondément original, l'un de nos modernes romanciers les mieux doués, l'un des plus attachants qui soient au monde.

NOUVELLES CONVERSATIONS DE GŒTHE AVEC ECKERMANN (1897-1900),

par **Léon Blum**.

Paru jadis sans nom d'auteur, ce volume fut très remarqué; il commença la brillante réputation de M. Léon Blum qui, d'ailleurs, ne s'était jamais caché de l'avoir écrit et n'avait gardé l'anonymat sur la couverture que par un exagéré scrupule de modestie. Il faut relire ces *Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann* dans cette réédition. M. Léon Blum n'a rien changé au texte primitif; on reconnaît aujourd'hui, lorsqu'on se reporte à la date de leur première publication, combien M. Léon Blum fut un critique perspicace et pénétrant. C'est là un véritable document littéraire, que l'auteur a pu relire en épreuves avec quelque fierté et que les lettrés reliront avec délice.

LE ROMAN DE LAMARTINE,

par **Léon Séché**.

Avec une activité infatigable, M. Léon Séché s'applique à résoudre, un à un, tous les problèmes de notre histoire littéraire. Personne n'a dépouillé plus de documents que lui; personne n'a découvert plus de lettres inédites, et il est passé maître en l'art de nous les présenter ingénieusement. Voici mise en pleine lumière, par ce petit livre, pour la plus grande joie des curieux, l'attachante figure de celle qui fut l'Elvire de Lamartine, et voici, minutieusement racontée, l'histoire d'un grand amour, passionné et pur. Car M. Léon Séché n'en doute pas, et on n'en doute plus dès qu'on a lu son livre : l'Elvire de Lamartine ne fut jamais la maîtresse du poète; elle fut plus et mieux; elle fut véritablement sa Muse, et c'est elle qui, aux heures incertaines des débuts, le conseilla et le dirigea avec un infatigable dévouement de femme et une clairvoyance presque maternelle.

CONTES DE CALIBAN,

par **Émile Bergerat**.

On sent très vivement, dès les premières pages de ce volume, dès le premier conte, que ce recueil est d'un prestigieux écrivain. Tout est prétexte à la verve de Caliban : sans cesse, au long du récit, son imagination s'excite et vagabonde, sa fantaisie invente, son esprit pirouette. Comme ces contes sont différents de ceux que, d'ordinaire, on trouve dans les recueils! Qu'ils soient drôlatiques ou tragiques, ils sont toujours d'un vrai poète, passé maître en l'art de jongler avec les idées et avec les mots. De tels livres sont pour les délicats un régal véritable.

LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER

Continuant leurs enquêtes collectives sur les principales questions diplomatiques et économiques en France et à l'étranger, d'anciens élèves et des professeurs de l'École des Sciences politiques se sont groupés pour étudier le socialisme en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Hongrie, en Russie, au Japon et aux États-Unis. Les différents chapitres ne se valent pas : parfois on sent que l'auteur, même s'il a mis les pieds dans le pays dont il parle, ne connaît la forme qu'y a prise le socialisme qu'indirectement, à travers les livres de polémique. N'importe, le lecteur trouvera des faits et des idées dans cet ouvrage.

HISTOIRE DES CORPORATIONS DE MÉTIERS,

par **Étienne Martin Saint-Léon**

C'est un *corpus*, en quelque huit cents pages, de l'organisation du travail en France à travers les âges. L'auteur décrit les institutions et les coutumes qui, à chaque époque, règlent les rapports entre les maîtres et les ouvriers, l'apprentissage, le compagnonnage, la maîtrise, le travail et la vente, la fixation des salaires, les grèves, etc. Cette étude des corporations de métiers depuis les origines jusqu'à leur suppression en 1791 est suivie d'une étude sur l'évolution de l'idée corporative de 1791 à nos jours et sur le mouvement syndical contemporain.

LE CRIME ET LA SOCIÉTÉ,

par **J. Maxwell**.

Dans cette « Bibliothèque de Philosophie Scientifique » dont la couverture rouge est maintenant tout à fait familière au grand public, M. Maxwell, docteur en médecine et substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, expose sur la nature et les causes de la criminalité des idées intéressantes, dont quelques-unes lui sont personnelles. Le rôle de l'hérédité dans la production du criminel, les moyens dont dispose la société pour prévenir le crime et pour le réprimer, les insuffisances de notre système pénal, — autant de points que touche ce livre.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

Coulommiers. — Imprimerie Paul BRODARD